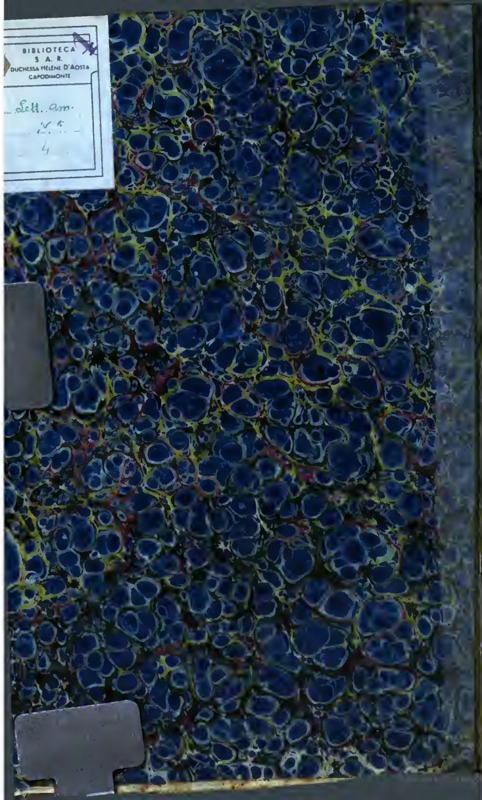
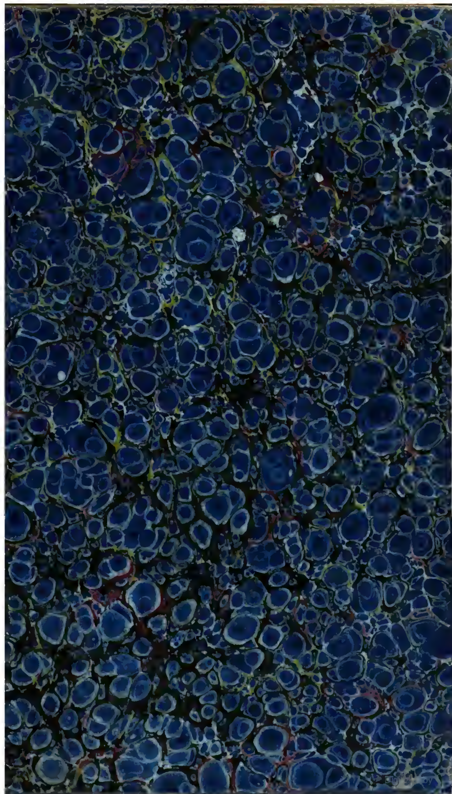



BIBLIOTECA
S. A. R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE



LES

MILLE ET UN

ROMANS,

NOUVELLES ET FEUILLETONS.

Imprimerie de Boulé et Cᵉ, rue Coq-Héron, 3.

LES

MILLE ET UN

ROMANS,

Nouvelles et Feuilletons.

DIANE DE CHIVRY, par Frédéric Soulié.
MARGUERITE, par Frédéric Soulié.
LA JEUNESSE D'ÉRIC MENWED, roman danois.



PARIS,
BOULÉ ET Cie, ÉDITEURS,
Rue Coq-Héron, 3.

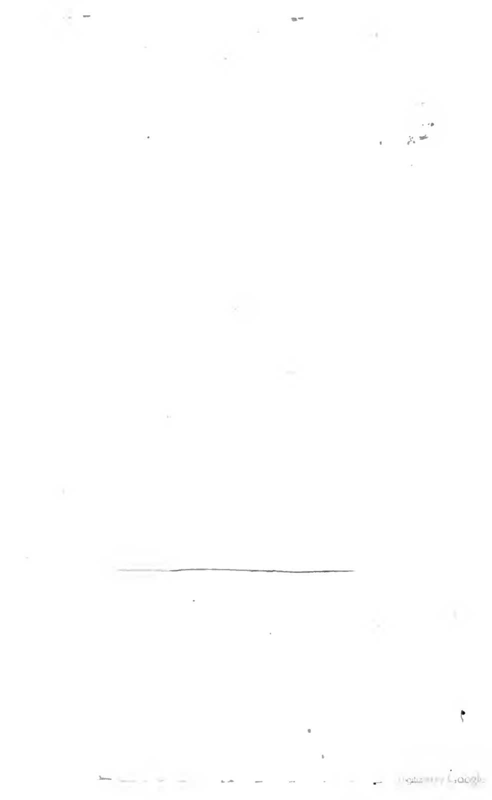
1845



[illegible] surnuméraire dans les bureaux des finances à Paris, et le mien me fit teneur de livres de sa maison de banque à Laval.

Ce n'est pas que cet état me déplût ; tu sais que toute ma vie j'ai été volontiers d'un caractère très calme et d'un esprit assez paresseux. Le travail régulier d'un bureau, cette existence symétriquement divisée, et étiquetée comme le casier noir que j'avais devant moi, me semble la plus convenable à ma nature.

Je ne suis point comme toi amoureux du mouvement et du bruit ; j'ai fort peu d'enthousiasme pour ces deux ou trois métiers de pauvres diables que vous appelez les arts ; je ne partage pas la vanité de certaines gens qui n'ont d'autres soins que de se produire dans un monde qui est au



DIANE

DE CHIVRI

PAR

M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

I

Edouard Corbey à Honoré Cimaise.

Paris, 1er février 1837.

Mon cher Heneré.

C'est une fatalité bien persévérante que celle qui neus sépare.

Il y a cinq ans, en sortant du collége, cités pour notre amitié comme Oreste et Pylade, Damon et Pythias, neus faisions le projet de suivre la même carrière pour ne jamais la quitter. La volonté de nos parens en décida autrement ; ton père te fit surnuméraire dans les bureaux des finances à Paris, et le mien me fit teneur de livres do sa maison de banque à Laval.

Ce n'est pas que cot état me déplût ; tu sais que toute ma vie j'ai été volontiers d'un caractère très calme et d'un esprit assez paresseux. Le travail régulier d'un bureau, cette existence symétriquement divisée, et étiquetée comme le casier noir que j'avais devant moi, me semble la plus convenable à ma nature.

Je ne suis point comme toi amoureux du mouvement et du bruit ; j'ai fert peu d'enthousiasme pour ces deux ou trois métiers de pauvres diables que vous appelez les arts ; je ne partage pas la vanité de certaines gens qui n'ont d'autres soins que de se produire dans un monde qui est au

dessus d'eux. Je ne suis pas de ceux qui se font un titre des titres de leurs amis ; et le jour où j'aurais pu toucher de la main un de vos grands hommes de coterie, je n'aurais pas craint de la tendre à un camarade obscur, au risque d'effacer le lustre d'emprunt que j'aurais reçu de cet illustre attouchement.

Ce qu'on appelle les plaisirs de Paris me semble très souvent une prétention ridicule, et plus souvent encore une dissipation qui frise le vice; toutes ces idées de progrès, de grand mouvement industriel, de régénération sociale dont on fait le texte de tant de médiocres articles de journal, me paraissent une des plaies de notre époque. J'accepte le fantastique en fait de littérature ; c'est une flamme obscure et fausse qui a conduit ceux qui ont voulu la suivre à patauger dans l'absurde et le vide, mais le mal n'est pas bien grand ; et, somme toute, j'aime encore mieux un fou qui me dit des billevesées toutes neuves, qu'un pédant qui me répète des platitudes consacrées. Il n'en est pas de même en affaires, où le fantastique mène droit à la ruine et à la friponnerie. Enfin, mon cher Honoré, ce qui fait le bonheur du Parisien m'est indifférent ou insupportable ; ce qui fait sa gloire me semble absurde ou ignoble.

C'était donc déjà pour moi un grand malheur de quitter ma bonne et douce vie de province, mes habitudes prises, mon bonheur modeste et réglé ; toutefois, il y avait une consolation au fond de mon déplaisir, c'était l'espoir de te retrouver à Paris et d'y vivre sous ton aile ; car en cette occasion c'est toi qui aurais été le protecteur de ma timide ignorance et de mon ridicule provincial.

J'arrive et voilà que j'apprends qu'on vient de te nommer contrôleur des contributions directes à Châteauroux.

J'ai été sur le point de repartir immédiatement. Mais mon père ne me l'eût point pardonné. D'ailleurs je ne puis m'en retourner sans avoir au moins remis mes lettres de créance à M. Fanon, le banquier chez qui mon père prétend me faire achever mon éducation commerciale.

Je ne sais trop ce que j'apprendrai chez mon nouveau patron, à moins que ce ne soit l'art de vendre à prime des actions qui n'ont pas la valeur réelle de leur capital nominal. Je n'y ai point de dispositions.

La banque faite avec probité est une chose qui n'a pas besoin de bien longues études ; la spéculation seule est difficile. Tout le monde peut être honnête homme, c'est un rôle à la portée des moindres intelligences ; mais celui de fripon demande beaucoup d'habileté ; et vu la concurrence, je crois que le génie y devient nécessaire. J'y dois donc renoncer, moi pauvre petit esprit de province qui ne sais bien que deux des commandemens de Dieu : *Ton père et mère honoreras*, et *le bien d'autrui tu ne prendras.*

C'est le premier de ces commandemens qui m'a forcé à accepter un séjour d'un an à Paris pour obéir à mon père, et c'est le second qui rendra ce séjour inutile pour moi. Toujours est-il que m'y voilà.

Je suis arrivé avant-hier à neuf heures dans une voiture appelée Messageries royales. Le roi est fort heureux d'avoir des voitures particulières et de laisser ces messageries au populaire. Je lis tous les jours de très beaux prospectus sur la facilité et la commodité des nouvelles voitures publiques, et sur les remercimens qu'on doit aux hommes industrieux qui les perfectionnent. Probablement les marchandises ont profité de ces immenses améliorations ; il est donc juste d'accorder aux entrepreneurs l'admiration des porte-manteaux et la reconnaissance des *colis*. Mais quant à moi, voyageur, je me crois d'autant plus quitte envers ces bienfaiteurs de l'humanité, que j'ai payé ma place, c'est-à-dire le supplice de l'encagement et de la suffocation pendant trente heures.

J'ai traversé Paris au milieu de tas de pavés, de trous, de maisons en construction. J'ai demandé si nous étions en pleine révolution, on m'a répondu qu'on faisait des égoûts. Tant d'égoûts supposent beaucoup de fan-

ge. Encore si elle était toute sur le pavé, ce serait un petit désagrément.

Arrivé dans la cour des Messageries royales, j'ai été appréhendé au sac de nuit, à la malle, au porte-manteau par un douanier en habit vert. Je n'ai pu persuader à ce monsieur que je n'avais pas fait soixante-dix lieues pour introduire en fraude une bouteille de vin, il n'a pas tenu compte de mes raisons et j'ai été obligé de lui laisser tremper ses mains sales dans mon linge blanc. Une fois son examen fini, il m'a abandonné à la voracité d'un commissionnaire qui a emporté bon gré mal gré mon bagage, rue Montmartre, hôtel de...

Dans la plus misérable auberge de province on m'eût donné à souper; dans ce que vous appelez hôtel, on m'a répondu qu'il n'y avait pas de cuisine pour les voyageurs. J'étais si fatigué que je me suis couché sans dîner. Qui dort dîne, dit le proverbe; mais pour que le proverbe soit vrai, il faut dormir, et je n'ai pas fermé l'œil au milieu du tapage infernal de toutes sortes de voitures roulant toute la nuit sous mes croisées.

Le lendemain j'examinai ma demeure, c'est une chambre à peu près meublée. J'ai demandé ce que cela me coûterait, on m'a répondu que cela valait quatre francs par jour, et j'ai calculé que cela me coûterait par an tout juste les 1,500 fr. que mon père me donne en supplément aux 2,500 fr. que je dois gagner chez mon futur patron, et cela, dit mon père, pour tenir mon rang à Paris.

J'ai voulu savoir le prix de revient de ce que mon père appelle tenir son rang, et j'ai expérimenté ce que vous appelez la vie de garçon si économique à votre dire. Je suis allé déjeûner dans le premier café que j'ai trouvé.

Je n'avais pas encore imaginé que manger quand on a faim fût un luxe exorbitant; le total de ma carte a commencé mon instruction sous ce rapport. J'ai payé 3 fr. 50 c. des œufs sur le plat, une demi-bouteille de vin et un beofteack. Je ne sais pas l'anglais; mais il me semble que le mot beefteack veut dire bœuf grillé, et on m'a servi de la viande à peu près crue, que j'ai trouvée détestable, comme doit le faire tout bon Français élevé dans la cuisine de ses pères, et qui n'a pas la prétention de n'être pas de son pays.

Je suis allé ensuite *flâner* au Palais-Royal; *flâner* est un bonheur parisien. Je comprendrais que ce fût un plaisir du provincial, qui admire quelques magasins qu'il n'a pas vus, et je pardonnerais à son ignorance cette curiosité stupide qui arrête les passants devant une robe de chambre sur un mannequin, ou une perruque sur une tête en cire; mais que ce soit là une occupation parisienne, je n'y conçois rien. Il est vrai qu'il y a beaucoup de choses auxquelles je ne conçois rien.

Après avoir flâné, je me suis trouvé fatigué. Le droit de fatigue coûte deux sous à Paris; louer deux sous par heure une chaise qui coûte trente sous, m'a semblé d'une spéculation supérieure; mais je ne veux pas t'ennuyer de mon ennui, je dois te dire seulement qu'après avoir erré en omnibus de monument en monument, qu'après avoir dîné et passé ma soirée au parterre de l'Opéra, je me suis trouvé avoir dépensé 18 fr., ce qui, avec les 4 fr. de ma chambre, me donne par jour un total de 22 fr., et par an de 8,050 fr., ce qui ne correspond guère aux 4,000 fr. que je possède pour tenir mon rang.

Je ne te dis rien de ce que j'ai vu, parce qu'en vérité j'ai peur de te paraître par trop niais, et qu'à supposer que je partageasse votre admiration pour les prodiges des arts, cette admiration me semble une ressource qui doit s'user bien vite.

J'accepte donc comme une noble jouissance l'aspect de cet immense morceau de pain d'épice venu d'Egypte sous le nom d'obélisque, et je consens à reconnaître, comme une occupation digne du peuple le plus spirituel de la terre, le spectacle du ballet. *la Chatte métamorphosée en femme*; mais une chose qui est à la hauteur de mon esprit de provincial,

une toute petite chose, c'est qu'en entrant à l'Opéra on m'a fait payer trois sous pour prendre soin de ma canne. Je savais que les Anglais ont mis un impôt sur la poudre à poudrer les domestiques, sur les chiens et sur les chats; mais j'ignorais qu'il existât en France un impôt sur la canne. Dans mes loisirs de provincial, je lis quelquefois les lois qui se discutent aux Chambres, et surtout les lois fiscales. Je ne connais pas la loi des cannes; ceci est peu de chose, mais tout porte leçon.

Probablement à mesure que j'avancerai dans la vie parisienne, si j'y avance, ce que je ne crois pas, j'apprendrai bien des choses que j'ignore; en attendant je suis rentré chez moi, bien étonné de mon peu d'étonnement à l'aspect de cette cité colossale, capitale du goût, des arts et de la civilisation.

Demain j'irai chez monsieur Fanon, ou plutôt chez monsieur Jules Fanon; car maintenant la banque affecte la mode artistique du prénom, et mon banquier s'appelle Jules Fanon, comme un de tes poètes favoris s'appelle Victor Hugo; j'irai chez mon futur patron, je verrai à quoi il me destine, et pour obéir à mon père je me résignerai au rôle subalterne que sa science parisienne me réserve probablement; mais je t'avoue que je rejeterai le plus vite possible des ennuis que ta présence à Paris m'eût sans doute fait accepter.

Ainsi donc, mon cher Honoré, si tu as quelque envie de me répondre, n'attends pas six semaines ou deux mois comme cela t'arrive quelquefois, sans quoi ta lettre ne me trouverait sans doute plus à Paris. En tous cas, adresse-la-moi chez M. Jules Fanon; car je vais quitter dès demain le luxe de loyer de mon hôtel garni.

Adieu, et porte-toi bien, c'est chose facile en province où l'on a de l'air et de l'espace tant qu'on en veut; je tâcherai de ne pas être malade dans ce cloaque où je suppose que la maladie doit être fort chère et la mort ruineuse. Quant à moi, je t'écris chez ton directeur.

Ton ami pour la vie. ÉDOUARD CORBEY.

II.

Honoré Cimaise à Édouard Corbey.

Châteauroux, 10 février 1838.

Mon cher Édouard,

J'ai reçu ta lettre et je l'ai lue jusqu'au bout, et qui plus est je l'ai relue jusqu'au bout; elle était cependant toute dans un mot; il t'aurait suffi de m'écrire :

J'ai dépensé vingt-deux francs en un jour.

J'aurais deviné le reste; Paris est un cloaque, les Parisiens sont des imbéciles, et tout ce qui se fait à Paris est un métier de dupes ou de fripons; tu as quatre mille francs à dépenser par an, et tu es à Paris! et tu te plains! e tu ne comprends pas que tu es l'homme le plus riche, le plus heureux, le plus indépendant du monde!

Avec quatre mille francs d'assurés, on fait, quand on veut, six mille francs par an de dettes non usuraires. Cela dure deux ans, ton père paiera : le mien a bien payé, et il n'est pas banquier. Cela te constitue dix mille francs de rentes nets et clairs, c'est une fortune.

Je ne te parle pas des ressources que l'on trouve toujours à Paris quand on veut bien les chercher.

Tu dois bien penser que je ne m'étais pas acquis une assez belle réputation d'élégance avec mes douze cents francs du ministère et les deux mille francs de crédit que j'y ajoutais par an. Je n'usais pas tout le papier de l'administration à son profit, et j'ai écrit plus d'un vaudeville dont manuscrit portait en tête :

MINISTÈRE DES FINANCES,

Division des contributions directes.

Je ne sais si cela a porté bonheur à mes pièces, mais elles semblaient participer à la propriété qu'a tout papier du ministère des finances, et qui est de demander et de percevoir l'argent du public. Quoi qu'il en soit, j'étais fort content de mon sort, et je ne demandais rien à personne, lorsqu'il a pris au ministre l'idée de me donner de l'avancement. C'est moi qui aurais le droit de demander si nous sommes en révolution.

Conçois-tu un ministre à qui l'on ne demande rien, et qui vous accorde quelque chose ? Voilà de ces événemens qui n'arrivent qu'à moi. Toujours est-il qu'il m'a fallu partir, et que je suis arrivé hier à Châteauroux.

Je ne te ferai pas l'odyssée de mes infortunes, elles ne ressemblent en rien aux tiennes. On m'a donné à souper dans mon auberge. Malheur! trois fois malheur! On se passe de souper, c'est un petit désagrément; manger un pareil souper, c'est un châtiment que je n'avais pas mérité.

La maîtresse de mon hôtel, ayant appris mon nom, et mon nom est connu à Châteauroux comme celui d'un fonctionnaire public qui n'a pas moins de 2,000 fr. d'appointemens à dévorer, comme disent les contribuables; la maîtresse de mon hôtel m'a offert de m'abonner à la table-d'hôte, qui est servie tous les jours à cinq heures, le tout moyennant 45 fr. par mois, payés d'avance. D'avance! comme ce mot renverse de fond en comble le beau système de crédit que j'ai pratiqué jusqu'à présent! Mais je crois que le crédit me serait chose fort inutile en ce pays et que j'en serai réduit à faire des économies sur mes 2,000 fr. à moins que la bouillotte ne s'en mêle. Je répondis à mon hôtesse que je prendrais un parti quand j'aurais vu la ville, et je suis allé me coucher. Tu n'as pas dormi, je n'ai pas dormi. Seulement, c'est mon lit qui m'a tenu éveillé et non pas le bruit des voitures. En province vous appelez cela des lits; on en fait à Paris pour redresser les bossus, ceux de Châteauroux ont probablement un but tout contraire.

Je me suis levé et j'ai entendu un gros garçon en sabot me demander. C'est le domestique de mon directeur qui m'envoyait la missive qui venait de lui arriver et qui me faisait dire qu'il m'attendait dans la matinée. Ceci m'a paru d'un empressement plus qu'administratif, et j'ai sollicité du factotum de mon chef le temps de faire un peu de toilette.

Je n'ai aucune envie de t'envoyer mes impressions de province, mais j'ai eu le malheur d'ouvrir ma fenêtre, et j'ai eu sous les yeux le spectacle du marché. C'est sale et laid, voilà tout. Je n'ai jamais entendu piailler de ce ton.

Je veux que le diable m'emporte si je sais comment je ferai pour aller jusque chez mon directeur en bottes vernies; il y a un demi-pied de boue dans les rues. J'ai fait demander un cabriolet, on m'a proposé une carriole d'osier attelée d'un cheval de labour avec un cocher en sabots et en blouse. Alors j'ai compris où j'étais; en province, entends-tu ? en province. Jusque là je ne me l'étais pas complétement figuré. Envoie-moi des socques, mon cher Edouard; je mettrai des socques et j'aurai un parapluie!

Je t'écris en attendant l'heure de ma visite devant laquelle je recule le plus que je peux.

Une fille d'auberge entre dans ma chambre; elle vient de cirer mes bottes de voyage à la cire anglaise. Elle a l'air ravi de ce qu'elle a fait.

Je pars la mort dans l'âme. Attends une seconde lettre de moi avant de m'écrire. Je ne resterai pas dans ce pays, je te le jure, et j'espère t'annoncer mon retour à Paris avant huit jours. A bientôt.

HONORÉ CIMAISE.

III.

Honoré Cimaise à Edouard Corbey.

Mars, 1838.

Mon cher Edouard,

Dans cette lettre je comptais te rendre compte de ma visite chez le préfet, bon préfet ; chez mon directeur monsieur Derbot, excellent homme ; chez monsieur du Hauterre, mon inspecteur, mari de madame du Hauterre, le vrai maître de la maison. J'en avais esquissé d'assez bons croquis et je te les enverrais si je n'étais sous l'impression d'un récit que je viens d'entendre, et que je veux t'écrire sur-le-champ pour ne pas en omettre la moindre circonstance.

Ce récit a été amené par une gaucherie de ton serviteur, gaucherie que je dois te dire aussi, parce qu'elle te fera mieux comprendre l'intérêt qu'a dû m'inspirer à moi un récit que j'écoutais en présence de la femme qui en était l'objet.

Il faut d'abord t'apprendre que nous devions avoir pour hier samedi un grand bal à la préfecture, et j'avais réservé pour cette soirée tout ce que je me crois de puissance d'observation peur composer ma galerie. Un bal de préfecture, c'est une sorte d'exposition publique des produits moraux d'un département, et je comptais beaucoup sur la médisance verbeuse de la femme de mon inspecteur, madame du Hauterre, pour me servir de livret et me dire les noms et les titres des individus.

J'arrivai donc vers dix heures chez le préfet. Je m'aperçus qu'il était trop tard pour une de mes plus importantes observations, celle des entrées et des nuances de l'accueil administratif. Les salons étaient pleins, la fusion était opérée, on était en pleine contredanse, et j'avoue que dans cette mêlée de femmes vêtues de gaze et de soie, passant et repassant avec une grâce décente et assurée, je crus voir un reflet des éblouissantes fêtes de Paris. Je te dirai même que j'ai remarqué dans ce bal une chose d'assez bon goût, et que n'ont point nos bals de Paris.

Dans nos salons, il n'y a guère que deux classes de femmes, celles qui dansent et celles qui ne dansent plus; et comme à Paris les femmes ne renoncent à la danse que lorsqu'elles sont d'un âge ou d'un volume à épouvanter les plus petits jeunes gens, il en résulte que ce qu'on appelle tapisserie est un assortiment de visages ridés et boursouflés de la façon la plus grotesque. J'ai remarqué qu'il n'en était pas de même à ce bal de la préfecture; beaucoup de femmes d'une charmante beauté restaient sur leurs siéges, regardant danser leurs filles, tandis que les aïeules de ces belles danseuses s'étaient reléguées dans d'autres salons autour des tables de whist et de boston. Ainsi c'étaient des quadrilles blancs et roses, parés de jeunesse et de candeur, s'agitant gracieusement dans un cadre de femmes qui portaient, sans en être écrasées, l'éclat de leurs brillantes toilettes. Ce premier aspect, je dois le dire, me désenchanta un peu du dédain que j'apportais à cette réunion, et je restai un moment dans un étonnement qui n'était pas exempt de quelque plaisir. Ce fut pendant que je contemplais le spectacle vraiment distingué de l'assemblée, que je remarquai une femme d'une rare beauté et d'une jeunesse qui admettait la danse même dans ce salon : elle pouvait avoir vingt-deux ans au plus. C'était une si grande pureté de traits, une telle noblesse de physionomie, une si modeste majesté, que je ne pus la quitter des yeux, et que je ne pus prendre garde à l'effet que je faisais. Il me sembla que son regard passa plusieurs fois devant le mien, mais sans que rien m'avertît qu'elle daignât s'apercevoir de l'ardente admiration avec laquelle je la regardais.

Je pensai (et ici je te rends franchement compte de mes sensations, comme je les éprouvai) je pensai que ce devait être quelqu'une de ces

reines de petite ville, qui ont toute la sottise d'un empire absolu, et je ne crus pas de ma dignité de me joindre à l'adoration publique par une contemplation ridicule.

Je passai dans les autres salons où j'allai saluer le peu de personnes que connais, et où je vis M. Derbot, mon directeur, faisant une partie de trictrac dans un coin du salon. Mme du Hauterre était à deux pas, causant avec un vieux monsieur qui riait beaucoup des méchancetés que sans doute elle lui racontait. La conversation me parut tellement animée que j'aurais donné beaucoup pour y prendre part; ne pouvant m'y mêler, je me mis à en observer la pantomime.

Mme du Hauterre que j'avais déjà vue une fois lors de ma visite à mon inspecteur, m'avait paru très bien, mais elle me parut alors plus charmante encore que la première fois; elle causait avec une volubilité de paroles et de gestes, pleine de grâces et de vivacité. Je ne savais de qui elle parlait; mais assurément elle contrefaisait quelqu'un de fort ridicule, car elle prenait des poses qui faisaient éclater de rire le vieux monsieur.

Pendant ce temps la contredanse avait fini, et comme elle allait recommencer, un jeune homme vint offrir la main à Mme du Hauterre.

A ce moment seulement elle se retourna en se levant, et me vit fort occupé à l'examiner. En m'apercevant, elle devint rouge jusqu'au blanc des yeux; elle demeura un moment comme indécise sur ce qu'elle avait à faire, et enfin acceptant la main que lui présentait son cavalier, elle passa devant moi en me rendant le salut le plus pincé et le plus froid du monde.

J'avoue (et remarque que je te rends toujours compte de mes sensations telles qu'elles eurent lieu, une à une) j'avoue que je fus flatté de cette froideur. Cette femme m'avait paru trop émue lorsqu'elle rencontra mon regard pour ne pas croire que ma présence n'était pas étrangère à cette émotion, et je compris très bien qu'elle eût la prétention de la cacher sous ce grand air de froideur. Je la suivis donc bientôt dans le salon de danse où je retrouvai la belle personne dont je t'ai déjà parlé, assise encore à la même place et ne dansant point. Cet abandon m'étonna assez pour me distraire de mes observations sur madame du Hauterre. Cependant je pus la voir me cherchant du regard toutes les fois que la contredanse lui permettait de m'apercevoir.

Je crus m'apercevoir que l'attention exclusive que je donnais à la belle abandonnée la piquait, et j'en eus la conviction lorsque je la vis engager avec son danseur une conversation où elle semblait affecter de me montrer qu'elle ne s'occupait point de moi.

La contredanse s'acheva, et ç'eût été pousser hors des bornes de la p liìesse mon rôle de cruel que de ne pas aller m'informer de la santé d mon inspectrice. Je m'approchai d'elle; mais avant que je lui eusse adress la parole, elle me dit avec un sourire plein de coquetterie :

— Ni pour celle-ci, ni pour la seconde, ni pour la troisième, je suis engagée.

Je trouvai assez leste le refus d'une chose que je n'avais pas demandée, et je m'inclinai avec un profond respect en lui disant :

— Vous me supposez plus ambitieux que je ne le suis, madame; je ne venais que vous demander des nouvelles de votre santé.

— Ah! fit-elle d'un air presque irrité en se reculant.

Je renouvelai mon salut en disant.

— Je ne danse plus.

Elle me regarda alors avec un air d'indéfinissable raillerie et me répondit en s'inclinant :

— Pardon, j'avais oublié.

Je l'avoue, je ne compris rien à cette répartie qui fit sourire le jeune homme qui lui donnait la main. Elle devait donc cacher une méchanceté dont je n'avais pas la clé, et je me résolus à aller m'asseoir auprès de

madame do Hauterre pour lui en demander l'explication. J'allais me diriger vers elle avec d'autant plus d'empressement qu'elle avait été prendre place près de cette belle des belles qui ne dansait pas, lorsqu'une voix partie de derrière la porte contre laquelle j'étais appuyé me cloua à ma place.

— Montrez-moi donc votre nouveau contrôleur, dit-on à côté de moi.

La voix de mon directeur répondit :

— Il était là tout-à-l'heure.

— Ce doit être un plaisant original, reprit le premier interlocuteur; madame du Hauterre vient de me raconter les visites qu'il lui a faites; il paraît que c'est un gant jaune assez ridicule.

— Hum! hum! fit mon directeur, vous savez que madame du Hauterre n'est pas très indulgente.

— C'est égal, dit l'autre, je ne serais pas fâché de voir un échantillon de l'espèce fashionable.

Je me penchai de l'autre côté de la porte et je reconnus le vieillard avec qui madame du Hauterre causait si joyeusement un instant avant.

C'eût été un jeune homme que j'aurais peut-être réfléchi que c'était un mauvais début dans un monde où je vais être forcé de vivre, qu'une demande péremptoire d'explication dans la première réunion où je me trouvais, chez le premier magistrat du département; j'aurais peut-être pensé que ce jeune homme n'était pas responsable des méchancetés d'une emmo que j'avais trouvée, quelques jours avant, si amusante, quand sa malice s'exerçait sur le compte des autres; mais enfin toutes ces sages réflexions me furent inutiles; le curieux qui désirait me connaître était un vieillard, et celui auquel il s'enquérait de moi était mon supérieur; je fus donc forcé de garder mon dépit, et je compris alors la rougeur subite de madame du Hauterre surprise par moi dans ses médisances; je pus commenter alors sa pantomime si expressive, et jusqu'à ce mot : — Je l'avais oublié! qui m'avait semblé si peu significatif, et qui probablement voulait dire :

— J'avais oublié qu'un des ridicules de la jeunesse parisienne, c'est de ne plus danser.

Ce devait être un ridicule, en effet, dans le salon où je me trouvais, et où tous les jeunes gens prenaient à cœur ce plaisir si insipide quand il n'a d'autre but que de remuer les jambes, le plus souvent à contre mesure.

La plus grande puissance du sang-froid n'est pas de parer sur-le-champ les coups imprévus, c'est celle qui vous fait attendre patiemment l'occasion de prendre votre revanche. Si j'avais eu cette qualité, probablement j'aurais pu rendre à Mme du Hauterre une partie du dépit qu'elle avait fait naître en moi. Il eût peut-être suffi pour cela de ne pas m'occuper d'elle; mais j'avais hâte de lui prouver que je n'étais pas un homme à bafouer à plaisir, et cette impatience me fit faire une énorme ou plutôt deux énormes sottises. La première, ce fut de me venger d'une médisance par une grossièreté; la seconde... mais il faut te dire avant ce qui me poussa à cette sottise.

Mme du Hauterre était demeurée près de cette admirable personne qu'on ne faisait pas danser. Je venais de dire à Mme du Hauterre que le ne dansais plus; c'était, à ce qu'il me parut du moins, d'une impertinence assez achevée que d'inviter une autre femme et de l'inviter à côté d'elle; d'ailleurs, c'était aussi réparer vis-à-vis de cette belle délaissée l'injure que lui faisait tout le monde. Cette idée m'envahit, s'empara de moi, et sans me donner le temps de réfléchir, je me décidai à la mettre à exécution.

Déjà les musiciens reprenaient leurs instrumens, le nouveau danseur de Mme du Hauterre allait l'enlever, elle s'était déjà à moitié levée, tout en parlant à sa voisine, je me glisse rapidement, je m'approche et je dis à cette reine des belles :

— Oserais-je vous demander l'honneur de danser avec vous?

Cette dame se tourna aussitôt en tendant sa main vers moi, et je pus voir sa celeste figure où se peignait un étonnement inquiet, tandis que Mme du Hauterre me regardait d'un air renversé.

— Serais-je assez heureux, dis-je, en prenant la main qu'on me tendait, pour voir ma demande accueillie?

— Qui est-ce? dit cette dame, en retirant sa main par un singulier effroi. Est-ce à moi qu'on parle?

— Oui, madame, lui dis-je fort surpris de son geste.

Cette dame baissa la tête et me répondit d'une voix étouffée :

— Je ne danse pas, monsieur.

Et en même temps je vis deux grosses larmes rouler sur ses joues.

J'étais stupéfait : madame du Hauterre s'était replacée près de cette dame en me jetant un regard superbe de dédain, et je pus voir, en me retirant, qu'elle parlait à sa voisine comme pour la consoler du malheur qui venait de lui arriver ; et tu dois penser si ma sottise parisienne dut servir de texte aux consolations de la provinciale à la provinciale.

Je regagnai le salon où se trouvait M. Derbot, mon directeur. Il avait fini sa partie de tric-trac, et m'aborda avec une charmante bonhomie, bien différente du ton assez bourru que je lui avais vu dans ses bureaux.

—Eh bien! me dit-il, comment trouvez-vous nos bals de province?

— Charmans, lui dis-je; mais on y marche sur des charbons ardens, quand on n'y connaît personne.

— Pourquoi cela? me répondit-il.

— Parce qu'on risque d'y commettre beaucoup de maladresses.

— Nos dames sont indulgentes.

— Vous ne mettez pas madame du Hauterre du nombre, je suppose.

— Est-ce que vous savez déjà quelque méchanceté sur votre compte?

— C'est ce que je vous dirai tout à l'heure, si vous voulez bien me dire quelle est cette dame que je vais vous montrer.

— Ah! vous avez déjà remarqué une dame, me répondit le directeur, en riant; voyons, ajouta-t-il, en me suivant vers la porte du salon.

— Veuillez bien prendre garde, lui dis-je, de ne pas prêter à ma question un sens qu'elle n'a pas ; quand je vous aurai dit ce qui m'est arrivé, vous verrez que cette question est presque nécessaire. Tenez, voyez : quelle est cette dame qui est près de cette console et qui écoute ce vieux monsieur que je crois des amis de madame du Hauterre, car ils causaient très gaîment ensemble quand je suis arrivé?

— D'abord, me dit M. Derbot, ce monsieur, qui est le président du tribunal, et Mme du Hauterre se détestent cordialement ; comme ils ont le même genre d'esprit, ils se craignent et se ménagent. M. Hervois est peut-être le seul homme dont Mme du Hauterre ne dise pas de mal, et Mme du Hauterre est la seule femme qui échappe à la dent de M. Hervois ; c'est pour cela qu'ils vivent dans une intimité haineuse qui finira par une guerre acharnée.

— C'est très bien, dis-je à mon directeur ; mais cette dame, quelle est cette dame?

— Mme Léonard Asthon, la fameuse Mme Léonard Asthon.

— J'avoue que sa renommée n'est pas venue jusqu'à moi.

— Eh bien! reprit M. Derbot, c'est la fameuse Mlle de Chivri.

— Pas davantage, lui dis-je en secouant la tête.

— Au fait, vous avez raison, me dit-il, cette affaire a été étouffée le plus possible ; on a empêché les journaux d'en parler ; il est tout simple que vous l'ignoriez. Mais pourquoi me demandez-vous qui elle est?

— C'est, lui répondis-je prudemment, parce que je m'étonne qu'on ne la fasse pas danser.

— Elle! me dit mon directeur ; elle est aveugle.

— Aveugle!

— Vous ne vous en êtes pas aperçu ?

— Si peu que je l'ai invitée à danser.

— Vous! s'écria-t-il; ah! tant pis.... tant pis.... car vous avez dû lui faire bien du chagrin.

— Elle est donc bien malheureuse de sa position ?

— Oui, car sa position a été un grand malheur pour elle...

Puis il reprit :

— Mon Dieu! que je suis fâché que vous ayez été l'inviter; je suis sûr qu'elle en pleure dans le cœur.

— Je ne vous cache pas qu'elle en a pleuré de ses deux yeux, et Mme du Hauterre, qui était près d'elle, s'est chargée de la consoler.

— Pauvre femme! reprit mon directeur; mais comment Mme du Hauterre ne vous a-t-elle pas arrêté quand vous avez fait cette...

— Sottise, voulez-vous dire ?

— Non, reprit M. Derbot, mais c'est plus qu'une maladresse; c'est un grand chagrin que vous avez fait à la plus noble et à la plus malheureuse des femmes; et comme l'intérêt de sa vie est lié à beaucoup d'autres que vous pourriez blesser parce que vous les ignorez, il faut que je vous apprenne cette déplorable histoire.

— Volontiers, lui dis-je.

Il m'emmena dans un petit boudoir reculé, et voici ce qu'il me raconta :

IV.

Tu dois bien supposer, mon cher Edouard, que ce n'est pas cependant comme je vais te la dire que M. Derbot me raconta cette histoire.

Elle est fort embrouillée de noms supposés que je confondais quelquefois les uns avec les autres, et de circonstances singulières que je ne comprenais pas toujours; alors j'interrompais le narrateur, je demandais des explications, et j'arrivais à démêler tous ces fils, à suivre clairement les événemens et à les coordonner. C'est donc le récit de mon directeur que je t'envoie, mais avec les impressions qu'il a fait naître en moi, mais dans un ordre plus régulier et débarrassé des mille incidens d'une conversation, sans que toutefois j'aie rien ajouté ni retranché des faits importans. Seulement tu remarqueras que, pour t'épargner la fatigue que j'ai eue à tirer à clair cette histoire, j'ai commencé par t'en faire connaître d'abord les principaux personnages avec leurs positions respectives.

Diane.

M. Léonard Asthon est un gentilhomme de Vitré et très riche propriétaire dans cette partie de la Bretagne. Sa famille, qui est d'excellente noblesse, vint en France à la suite de Jacques II, et s'y fixa après la mort de ce roi déchu. Depuis le règne de Louis XIV tous les chefs de cette famille prirent part aux diverses entreprises des Stuarts pour remonter sur le trône, et ce ne fut que lorsque le dernier de cette race eut dit adieu pour toujours à des espérances impossibles que les Asthon se considérèrent comme dégagés de leurs services envers les Stuarts, et qu'ils prirent la qualité de Français et transportèrent à une autre monarchie cet esprit de dévoûment qui déjà leur avait fait un renom chevaleresque dans le dernier siècle.

Cette fidélité au malheur, qui semblait une destinée particulière de la famille des Asthon, ne manqua à aucun de ses membres. Le grand-père de Léonard avait suivi Charles-Edouard dans sa malheureuse tentative de 1745; durant notre première révolution, son père servit les Bourbons dans les guerres de la Vendée, et Léonard, ancien officier de la garde royale, accepta cet héritage d'aveugle dévoûment et de rébellion, en se mêlant activement aux troubles qui agitèrent les départemens de l'Ouest après la révolution de juillet.

Je te dis tout ceci pour te faire comprendre comment ce seul nom d'Asthon emportait avec lui une de ces grandes idées de générosité et de dévoûment qui séduisent de prime-abord l'imagination et intéressent le cœur.

Du reste, M. Léonard Asthon répondait parfaitement de sa personne à l'idée romanesque que son nom faisait naître. Il avait à peine trente ans, et était d'une beauté remarquable; il avait ce courage aventureux qui se sent mal à l'aise dans les rangs calmes et réguliers d'un régiment, et qui regrette ces sanglantes mêlées de nos pères, où un chevalier armé de toutes pièces s'élançait, la hache au poing, dans les rangs de ses ennemis pour y acquérir une gloire qui n'était qu'à lui. Tu comprends qu'avec de pareilles dispositions, Léonard Asthon ajoutant sa chevalerie personnelle à celle de ses ancêtres, dut bientôt devenir une sorte de héros parmi ceux de son parti. C'était pour les paysans de la Bretagne un nouveau Charette, un autre Bonchamps; c'était pour les châtelaines de ce pays un Mac-Yver, un Claverhouse, un de ces beaux personnages de Scott, qui font si bon effet dans les rêves des femmes.

Or, parmi ces femmes qui rêvent, il y avait à quelques lieues de Nantes une certaine madame de Kermic, de pure race bretonne aussi, et dont les fils et le mari avaient péri dans les premières guerres de la Vendée. Une seule fille lui était restée et avait épousé M. de Chivri qui avait été le frère d'armes de MM. de Kermic. C'est de ce mariage que naquirent trois fils, Georges et Philippe de Chivri, nés en 1804 et 1806, et plus de dix ans après, en 1814 et en 1816, Martial et Diane de Chivri, celle dont je dois te dire l'histoire.

La naissance de Diane fut un malheur; car sa mère mourut en lui donnant la vie, et Diane naquit aveugle.

A cette même époque, Mme de Kermic perdit une nièce qui lui avait fait fidèle compagnie dans sa vieillesse; car madame de Chivri habitait les environs de Châteauroux où sont toutes les propriétés de son mari. Madame de Kermic apprit à la fois la mort de sa fille, la naissance de Diane, et l'infirmité dont cette enfant était frappée. Elle la demanda à son gendre, à qui elle fit comprendre, qu'un homme ne pouvait entourer l'enfance de Diane des soins vigilans et continus qu'exigeait sa cruelle position. Monsieur de Chivri, dont l'ambition s'était réveillée au commencement de la Restauration, et qui s'était décidé à aller habiter Paris avec ses fils pour surveiller leur éducation, monsieur de Chivri, dis-je, se rendit aux désirs de sa belle-mère; il lui envoya sa fille, et Diane fut élevée par sa grand'mère au château de Gigan, à une demi-lieue de Machecoul, et loin de son père et de ses frères.

Maintenant, franchis d'un seul bond une période de seize ans; vois monsieur de Chivri, âgé de soixante-dix ans, devenu pair de France, demeuré fidèle à ses devoirs de législateur, et comprenant que le pays tout entier vaut bien une famille, et que les droits des nations viennent encore mieux de Dieu que les droits des souverains; vois aussi ses trois fils, Georges, chef de bataillon dans un régiment de ligne; Philippe, déjà distingué dans la carrière civile, et Martial, âgé de dix-huit ans, mais faible, étiolé, pâle comme le sont presque toujours ces enfans tardifs, fruits presque avortés d'une nature déjà défaillante. Toutefois il eût semblé que Diane avait échappé à cette loi commune de dépérissement, tant à seize ans elle était déjà grande, belle et forte, si la cécité dont elle était affligée n'eût montré que la nature avait été impuissante à compléter cette œuvre d'ailleurs si parfaite.

Tous ces préliminaires indispensables étant posés, figure-toi que tu es à la fin de l'année 1832, au moment où la guerre civile venait d'être terminée par l'arrestation de la duchesse de Berry, et où ceux qui avaient pris part à sa folle tentative étaient obligés de se soustraire au jugement dont ils étaient menacés; transporte-toi dans un vieux

château assis au pied d'une colline couverte de bois et de roches, et où se trouvaient des fourrés assez épais, des cavernes assez profondes pour qu'on pût s'y cacher. Autour de ce château un parc d'une grande étendue, et dans lequel se trouvent plusieurs pavillons séparés, dont l'un est situé à l'angle le plus éloigné de ce parc, à un endroit où le bois touche aux murs de l'enclos; une des portes de ce pavillon ouvre sur le bois, l'autre sur le parc. Il est dix heures du soir. la nuit est mauvaise et tourmentée, et le bien-être qu'on éprouve à se trouver au coin d'un âtre où brûle un bon feu, vous porte à plaindre le sort de ceux qui sont exposés à la pluie et au vent.

C'est dans cette disposition que se trouvaient ce soir-là Mme de Kermic et Diane demeurées plus tard que de coutume dans le salon. Depuis quelque temps elles gardaient toutes deux le silence, écoutant le murmure constant de la pluie, coupé de temps en temps par les longs gémissemens du vent qui la chassait avec une force violente contre les volets fermés du château.

—Quel temps! quel temps! dit la vieille Mme de Kermic, tirée de sa rêverie par une rafale plus forte que les autres; et penser que peut-être en ce moment, nos amis, ceux qui se sont dévoués à la défense de la bonne cause, errent sans asile, traqués et poursuivis comme des loups; c'est bien triste!

— Il faut espérer, répartit Diane, que les plus compromis auront trouvé moyen de quitter la France.

— Ce ne sont pas toujours les plus compromis qui sont les plus prompts à se mettre à l'abri. Le même courage qui les a poussés en avant les empêche de se retirer tant qu'il y a un danger à courir; ainsi j'ai appris certainement qu'il y a quinze jours M. Léonard Asthon avait refusé de s'embarquer au Croisic, où on lui avait ménagé un passage à bord d'un lougre anglais.

— Mais n'est-ce pas plus que du courage, et n'y a-t-il pas de l'imprudence à agir ainsi? répartit Diane.

— Noble imprudence du moins qui dédaigne le salut pour elle-même tant qu'il y a des malheureux en danger!

La conversation en resta là; les deux dames reprirent leur rêverie; ce fut Diane qui, cette fois, rompit le silence la première.

— Il se fait tard, ma bonne mère; ne pensez-vous pas à vous retirer?

— Pas encore, Diane; je ne sais, mais je me ferais presque scrupule de dormir dans un bon lit, tandis que de braves gens souffrent dehors.

Diane réfléchit que Mme de Kermic n'avait pas d'ordinaire ces scrupules pour les malheureux mendians qui venaient solliciter un asile à la porte de son château, et elle se demanda si l'humanité n'était qu'une vertu de parti; elle reprit donc :

— Cependant, ma mère, vous ne pouvez veiller ainsi toute la nuit; ce n'est pas votre habitude.

— Viens t'asseoir tout près de moi, Diane, je te dirai pourquoi j'attends.

La jeune fille se mit à genoux sur le coussin où reposaient les pieds de sa grand'mère, et celle-ci se penchant vers elle, lui dit à voix basse:

— Ecoute, Diane, tu connais bien Valérien?

— Oui; c'est un nouveau garde-chasse que vous avez ici depuis quinze jours. Ne sort-il pas de chez le vicomte de Furières?

— Oui; un mauvais garnement qui, criblé de dettes à Paris, est venu se réfugier dans son château, où l'on dit que les huissiers le poursuivent encore. Valérien a quitté son service, fatigué de ne point recevoir ses gages et d'être en butte aux plus mauvais traitemens; car on dit que M. de Furières ajoute la brutalité à ses autres vices. Eh bien! ce Valérien, qui est un garçon alerte, vif, dévoué, m'a dit que ce matin, au point du jour, en faisant une battue dans le bois, il avait aperçu un homme à lui in-

connu, et qui, en l'apercevant, s'était mis en état de défense. C'est, m'a-t-il dit, un homme de trente ans au plus, d'un beau visage, d'une tournure distinguée, d'une taille élevée, et dont le costume de chasseur, quoique en un état déplorable, annonce une certaine élégance.

— Eh bien! reprit Diane, cet homme?

— Valérien l'a abordé, et soupçonnant ce qu'il pouvait être, il lui a dit :

— Ne craignez rien, monsieur, je ne suppose pas que ce soit pour chasser que vous portiez un fusil de ce calibre, un sabre et une paire de pistolets; je suis garde-chasse pour arrêter les braconniers, mais je ne suis pas gendarme pour empoigner les voleurs ou les chouans.

Il paraît qu'à ce mot de chouan cet homme a tressailli en regardant autour de lui; puis il s'est approché, et a dit tout bas à Valérien :

— N'êtes-vous pas au service de madame de Kermic?

— Oui, vraiment, lui a répondu Valérien.

— Alors dites-lui...

»Cet homme s'est arrêté tout à coup, puis il a repris :

— Non, ce serait la compromettre; sa générosité ne lui permettrait pas de me refuser un asile, ne lui dites rien de cette rencontre.

»Et aussitôt il s'est éloigné à grands pas, et Valérien l'a perdu de vue.»

— Ah! fit Diane, à qui ce récit avait inspiré un certain intérêt, et Valérien vous a raconté cela?

— Oui, il est revenu au château pour me prévenir de ce qui lui était arrivé; au portrait qu'il m'a fait de cet inconnu, à l'air de commandement qu'il m'a dit que cet homme portait en soi, j'ai cru reconnaître que ce devait être M. Asthon lui-même.

— M. Asthon! s'écria Diane, pour qui ce nom était le synonyme de toutes les vertus chevaleresques des héros de roman. M. Asthon! reprit-elle; mais vous ne le connaissez pas?

— Non, sans doute; mais M. Dernois, notre curé, qui le connaît, m'a affirmé sur l'honneur que M. Asthon était caché dans les environs de Machecoul.

— Il est bien fâcheux, dit Diane, que M. Dernois soit absent; il aurait pu vous dire si cet inconnu est véritablement M. Léonard Asthon.

— Que ce soit lui ou un autre, reprit Mme de Kermic avec impatience, c'est toujours un homme dont la vie est en danger pour une cause qui est la nôtre; car tu n'es pas comme ton père et tes frères, toi; tu n'as pas renié tes devoirs; or donc, que ce soit lui ou un autre, il a droit à un asile chez moi, et je le lui donnerai.

— Mais comment le lui donner, reprit Diane, puisque cet homme s'est éloigné sans avoir voulu même tenter de l'obtenir?

— Et c'est une générosité qui m'a dit ce que j'avais à faire : j'ai chargé Valérien de chercher cet inconnu, de le retrouver et de lui dire que ce serait me faire une injure que de ne pas m'associer, au moins par l'hospitalité à une cause que j'ai toujours considérée chez ceux qui l'ont soutenue comme l'accomplissement d'un noble devoir.

— Et dites-moi, reprit Diane, Valérien a-t-il retrouvé cet homme?

— Je l'attends depuis ce matin, mais tout est convenu; s'il le rencontre, il le fera entrer dans le pavillon du bois.

— Dans mon pavillon? répartit Diane.

— Oui, mon enfant; car c'est le seul endroit du château où, grâce à ta volonté, les domestiques n'entrent que lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. De cette façon, notre inconnu pourra y rester caché tant que nous le voudrons; nous pourrons aller lui tenir compagnie sans exciter les soupçons de personne, et Valérien se chargera de lui porter des vivres en entrant par la porte du bois.

Diane qui avait fait arranger ce pavillon pour son usage, qui avait fait déposer sa harpe et les divers ouvrages de tapisserie dans lesquels elle

était devenue d'une adresse remarquable, malgré son infirmité, Diane aurait peut-être fait quelques objections à cette disposition prise à son insu; mais presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et Valérien se montra aux regards de sa maîtresse dans un état déplorable. Ses habits ruisselaient d'eau et étaient couverts de fange. Malgré ses soixante-dix ans, madame de Kermic se leva à son aspect, et lui dit avec un accent inquiet :

— Eh bien!

Valérien montra du doigt la jeune aveugle qui s'était retournée à ce bruit, et madame de Kermic ajouta :

— Tu peux parler devant elle, elle sait tout.

— Eh bien! madame la marquise, il est dans le pavillon.

— T'a-t-il dit son nom.

Valérien parut embarrassé, et répondit après un moment d'hésitation.

— Il ne veut le dire qu'à madame la marquise elle-même.

— C'est bien, je vais au pavillon.

— Pardon, ma mère, mais à votre âge, par le temps qu'il fait, traverser tout le parc, ce serait d'une imprudence...

— Mademoiselle a raison, dit Valérien; la pluie tombe à flots, et demain il sera temps d'interroger cet inconnu.

— Je voudrais bien savoir cependant, dit madame de Kermic avec une vivacité qui partait de son désir extrême d'associer son nom à un nom fameux, je voudrais bien savoir si c'est véritablement monsieur Léonard Asthon.

— Monsieur Léonard Asthon, dit Valérien avec un vif mouvement de surprise; je ne crois pas...

Puis il se mit à réfléchir comme un homme qui calcule les probabilités d'une chose pareille, et il reprit :

— Au fait, c'est possible. M. Asthon est, dit-on, dans les environs : oui, vraiment, il est bien possible que ce soit lui.

— Et s'il en est ainsi, dit Mme de Kermic, il trouvera un asile dans ma maison tant qu'il pourra lui être utile.

— Vrai, fit Valérien, je commence à croire que ce doit être lui.

— Et s'il se trouvait avoir besoin d'autres secours dans l'état où il est, si l'argent lui manquait, ma bourse lui est ouverte comme ma maison.

— C'est lui certainement, dit Valérien. Voulez-vous que j'aille le lui demander?

— Ce serait inutile, puisqu'il a déjà refusé de te répondre. Mais il me semble que le temps se calme, que la pluie cesse, et que je puis sortir.

Une rafale plus violente que les précédentes vint avertir la vieille dame que ses désirs la trompaient sur la possibilité d'une pareille visite, et elle se replaça au coin de son feu, en disant d'un ton grondeur à Valérien :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas arrivé plus tôt ?

— Il a d'abord fallu retrouver monsieur Asthon; car je ne doute plus que ce soit lui, répartit Valérien, et ce n'a pas été chose facile ni sans danger; car, lorsque j'ai fini par le découvrir, il s'est imaginé que je le cherchais pour le dénoncer, et il a voulu me tuer ni plus ni moins qu'une grive; puis il a fallu le décider à venir, ce qui n'a pas été plus facile que de le trouver. « Non, disait-il, je ne compromettrai pas madame de Kermic par ma présence chez elle. Je ne veux pas; remerciez-la de ma part; mais si je dois être arrêté, que ce soit du moins sans appeler la vengeance de mes ennemis sur d'autres que sur moi.

— Noble jeune homme! dit Mme de Kermic. Valérien, il faut que tu me conduises, il faut que je le voie.

— Pardon, madame, dit Valérien; mais vous comprenez que je n'ai pu allumer ni feu ni lumière dans le pavillon, on aurait pu les voir du château, et je l'ai laissé dans l'obscurité.

— Mais il ne peut rester ainsi, mouillé sans doute comme tu l'es,

n'ayant pas mangé peut-être de la journée. En fermant les rideaux et les volets, on ne verra rien; il faut lui donner de la lumière, lui allumer du feu. Charge-toi de ce soin, Valérien, et, pour ce soir, c'est nous qui lui porterons des vivres.

— Mais, ma mère...

— Ah! je le veux! dit Mme de Kermic de ce ton qu'elle prenait rarement, mais qui, une fois arrivé, n'admettait pas la moindre observation.

Valérien sortit, prit du bois dans un vaste bûcher qui se trouvait dans une des ailes du château, et se dirigea vers le pavillon.

— Maintenant, dit Mme de Kermic, il faut nous procurer de quoi porter à souper à M. Asthon.

— Mais c'est impossible, ma tante, les domestiques ne sont pas couchés, et la femme de chambre veille dans la salle à manger, par où il faut passer pour entrer à l'office.

— Eh bien! je vais l'envoyer se coucher.

— Vous savez bien que Marthe n'ira pas, ou que, si elle fait semblant d'obéir, elle restera levée dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle n'entende plus de bruit dans la maison.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Mme de Kermic avec humeur; elle est d'un zèle insupportable quelquefois.

— Aujourd'hui peut-être, reprit Diane, mais vous savez combien elle vous est attachée; si vous la chargiez.....

— Diane, reprit madame de Kermic d'un ton sévère, je ne te reconnais pas; tu trouves des impossibilités à tout quand il s'agit de secourir un malheur si noble et si pressant.

— C'est que je ne sais que vous dire, ma mère, reprit Diane; mais j'ai un triste pressentiment que ce sera une affaire qui vous amènera plus de désagréments que vous ne pensez, et...

— C'est bien, dit Mme de Kermic en se levant, je vais me charger de tout ce soin.

— Ah! ma mère, dit Diane en la retenant, qu'allez-vous faire?

— N'ayez pas peur, Diane, vous ne serez pas compromise.

— Oh! ma mère, s'écria la jeune fille, j'y vais, j'y vais, et peut-être, tenez, vaut-il mieux que j'y aille seule.

— Comment, seule!

— Ecoutez, vous allez monter dans votre chambre avec Marthe, et je ferai semblant de me retirer dans la mienne. Aussitôt je descendrai à l'office, j'y prendrai tout ce qui est nécessaire. Vous savez, dit-elle tristement, que je n'ai pas besoin de lumière pour cela.

Mme de Kermic baisa sa petite-fille au front en murmurant : « Pauvre enfant! » Et Diane continua :

— Pendant ce temps, vous retiendrez Marthe, et moi j'irai au pavillon porter le panier que j'aurai fait; je rentrerai sans que personne m'entende, et une fois que je serai rentrée dans ma chambre, vous pourrez renvoyer Marthe, et je viendrai vous dire ce qui se sera passé.

— Diane, mon enfant, s'écria Mme de Kermic, ah! voilà qui est bon et digne de toi; mais viens, mon enfant, hâtons-nous; il me tarde déjà que tu sois revenue.

Ce qui avait été convenu fut exécuté, et pendant plus d'une demi-heure que dura l'absence de Diane, Mme de Kermic gronda Marthe plus qu'elle ne l'avait fait depuis vingt ans qu'elle était à son service. Tout ce qu'elle faisait était mal fait et à recommencer; Mme de Kermic n'était jamais contente ni de la place où était posée sa lampe de nuit, quoiqu'elle fût inamoviblement marquée sur le même marbre depuis vingt ans, ni de la manière dont ses rideaux étaient fermés, son feu couvert, ses couvertures arrangées. Enfin, ayant entendu tousser dans la chambre à côté, elle renvoya Marthe; et Diane, dont la robe et le chapeau de paille dégouttaient la pluie, entra aussitôt.

— Est-ce lui ? s'écria Mme de Kermic.

— Oui, ma mère, répondit Diane avec un accent presque exalté; c'est lui, c'est M. Léonard Asthon

— Comment est-il?

— Ma mère ! fit Diane en se détournant.

— Ah ! pardonne, pauvre enfant ; j'oublie que je ne puis te faire cette interrogation.

— Mais, reprit Diane, s'il m'a été défendu de le voir, je l'ai entendu.

— Et que t'a-t-il dit?

— Oh ! il a une voix d'une douceur et d'un charme étonnans. Il parle avec une facilité, un accent ..

— J'en étais sûre... Et tu lui as apprêté tout ce qu'il faut?

— Oui, ma mère !

— Avait-il l'air bien reconnaissant ?

— Il m'a prié de vous porter ses respects et l'assurance de sa gratitude.

— Bon jeune homme... Tiens, asseois-toi sur mon lit et conte-moi... Mais tu es trempée, pauvre enfant, tu grelottes.

— Ce n'est rien...

— Non, non, couche-toi... demain nous reparlerons de tout cela. Va, je le veux absolument.

— Bonsoir, ma mère.

— Bonsoir, mon enfant. On peut se coucher le cœur gai quand on a fait une bonne action.

Diane se retira ; mais : ni la mère ni la petite-fille ne dormirent, malgré leur bonne action ; l'une revait à son héroïsme, et l'autre à cette voix suave et douce qui lui avait parlé.

Pendant ce temps, un beau jeune homme assis devant un feu pétillant, à côté d'un guéridon sur lequel était un souper très confortable, s'écriait :

— Eh bien ! Valérien, ai-je bien joué mon rôle?

— Aussi bien que moi, monsieur le vicomte.

— Tu as bien fait de venir m'avertir de prendre ce nom de Léonard Asthon ; car jamais sans cela je n'y aurais pensé. Donne-moi un verre de vin... Sais-tu que cette mademoiselle de Chivri est belle comme les amours?

— Mais oui, monsieur le vicomte; c'est dommage qu'elle soit aveugle.

— Raison de plus pour ne pas voir le danger.

— Quel danger ? fit le garde-chasse.

— Oh ! rien. Encore un verre... Il est excellent... Elle est vraiment belle !... Je vais me coucher ; et maintenant les huissiers peuvent courir après moi ; je leur donne en mille de deviner que le vicomte de Furières, poursuivi pour dettes, se cache chez madame de Kermic sous le nom de Léonard Asthon, proscrit politique.

— Bonsoir, monsieur le vicomte.

— Bonsoir, drôle.

Une demi-heure après, le vicomte dormait du sommeil du juste.

Diane avait seize ans à cette époque ; mais il paraît que cette pure et noble beauté, dont j'ai été si vivement frappé, brillait déjà en elle de tout son éclat ; et si elle avait moins de majesté qu'aujourd'hui, elle avait de plus la suavité ineffable de cet âge qui quitte l'enfance et entre dans la jeunesse. Du reste c'est tout au plus si Diane savait qu'elle était belle : pour ceux qui avaient constamment vécu près d'elle, cette beauté était venue sans qu'ils y prissent garde ; pour ceux qui la voyaient pour la première fois, c'était presque autant un sujet de plaindre Diane que de l'admirer. Le cri : Qu'elle est belle ! eût dû être si nécessairement suivi de la restriction : C'est dommage qu'elle soit aveugle ! que ceux-là se taisaient et cherchaient à flatter la jeune fille dans les qualités dont elle pouvait être heureuse, parce qu'elle en sentait le prix dans les autres.

Ainsi, comme elle aimait une causerie douce et spirituelle, elle accueil-

lait comme un hommage le plaisir qu'on prenait à l'écouter; ainsi, comme les notes d'un chant mélodieux la prenaient au cœur jusqu'à la faire pleurer. c'était pour elle un vrai triomphe que de sentir ses auditeurs tressaillir aux accens de sa voix et de sa harpe unis ensemble. Alors elle comprenait l'émotion qu'elle donnait par celle qu'elle pouvait recevoir, et elle en était fière. Alors, quand on lui prodiguait les louanges, elle rougissait; mais la première fois qu'on lui dit qu'elle était belle, elle se mit à pleurer.

Et cependant cet hommage a dû bien souvent lui arriver. Imagine-toi le front le plus pur couronné de flots de cheveux bruns, un nez dont le profil aquilin témoigne une volonté ferme, une bouche dont les lèvres légèrement bombées ont pour ainsi dire la grâce et la forme d'un baiser; et puis je ne saurais te faire comprendre combien, malgré sa cécité, ses yeux ont encore d'expression. A la manière dont elle les tourna vers moi lorsque je lui parlai, je n'aurais jamais cru qu'elle fût aveugle; et lors même qu'on sait qu'elle ne voit pas, on est tenté de croire qu'elle regarde

Et puis, mon cher Edouard, il y a au dessus de tout cela un charme particulier qui ne peut appartenir qu'à un pareil malheur : c'est celui qui résulte de l'ignorance et de la naïveté de cette beauté. Comme l'infortunée n'a jamais pu étudier dans un miroir toutes ces expressions de convention que le monde impose à la femme qui entend et qui parle, il y a dans le visage de Diane une franchise d'émotion dont rien ne peut te donner une idée. Si elle sourit parce qu'elle est heureuse, ce sourire est ouvert jusqu'au cœur, rien ne le gêne et ne le comprime; si elle souffre, toute sa douleur monte à son visage; lorsqu'elle est calme même. elle se laisse nécessairement aller à être belle sans minauderie et sans affectation; son beau visage est à qui veut le voir, elle ne le voile ni le pare pour personne. Telle est Diane aujourd'hui, juge ce qu'elle devait être à seize ans, lorsque le malheur n'avait pas encore touché cette tête charmante.

D'un autre côté, l'esprit de Diane était plus avancé que ne l'est d'ordinaire celui des jeunes filles de son âge. Dans la vie solitaire que menait Mme de Kermic, on ne songeait à rien cacher à Diane de ce qui venait distraire cette monotonie. On eût dit qu'on croyait son âme aveugle comme ses yeux.

Ainsi, lorsque dans ses longues soirées d'hiver, Mme de Kernic se faisait lire soit les journaux, soit les romans nouveaux, soit une tragédie ancienne, on admettait Diane à ces lectures. Par les journaux, par le récit des crimes, des suicides, des adultères, des séductions dont ils sont remplis, elle apprenait ce que les passions humaines ont de fatal, de bas et de hideux; par les livres, elle croyait savoir ce qu'elles peuvent avoir de bonheur, de noblesse et d'enivrement.

Ote à cette femme la coquetterie qu'elle ne pouvait comprendre, les plaisirs du monde auquel elle ne pouvait se mêler, ces deux occupations qui prennent les sept huitièmes de la pensée et de l'activité féminines, et applique à une réflexion ardente, assidue, toute cette force de l'âme et de l'esprit, et comprends à quel degré d'exaltation cette femme avait dû arriver dans ses rêves, dans ses craintes, dans ses espérances.

Voilà ce qu'était Diane, lorsqu'elle tomba entre les mains d'un libertin sans honneur, à qui une indigne supercherie avait prêté avec le nom d'Asthon l'apparence des plus nobles qualités, et des plus éclatantes, et à qui le hasard avait donné les dons qui devaient séduire naturellement mademoiselle de Chivri.

M. de Furières était à Paris l'un de ces dix ou douze gentilshommes de grande famille à qui leur beau nom ne suffisait pas pour vivre de pair dans la bande joyeuse et exclusive des artistes et qui avaient ajouté un talent véritable à leur position élevée. Arthur de Furières était un excellent musicien, il faisait des romances charmantes et les chantait avec un goût

exquis. Il dut à cela beaucoup de succès dans toutes sortes de mondes. Pour les femmes d'un rang élevé, c'était un amant convenable par son nom et par son titre, avec cette teinte d'indépendance romanesque qu'on suppose à des hommes dont toute la valeur est en eux-mêmes; pour les reines des coulisses qu'Arthur fréquentait beaucoup, c'était l'homme de talent dont on sollicite le suffrage, et le grand seigneur dont on accepte l'amour; pour toutes, c'était le fruit défendu avec la saveur d'un autre paradis que celui où elles vivaient.

A tant de bonheur facile Arthur perdit d'abord sa fortune et ensuite sa probité; il y perdit surtout ce qui peut arracher un homme à toutes les folies et à tous les vices, la foi dans les sentimens vrais et honorables. « On prétend, disait-il, qu'il y a des femmes qui se vendent et d'autres qui se donnent; cette distinction n'est qu'un pur jeu de mots : toutes s'échangent, les unes contre de l'argent, les autres contre des soins, des plaisirs, des vengeances; souvenez-vous que les unes sont pauvres, et les autres riches, et dites-moi s'il y a plus de vice d'un côté que de l'autre ? »

Avec de pareils principes, peut-être Arthur eût-il cependant respecté ou dédaigné le malheur de Diane s'il l'eût rencontrée dans le monde. Mais dans l'oisiveté de sa solitude ce devait être une séduction trop puissante que l'étude des premiers mouvemens d'amour dans un être comme Diane, pour qu'un esprit corrompu comme celui du vicomte de Furières résistât au désir d'éveiller cette âme pour la voir marcher dans sa nuit. Toute sa conduite, durant le temps qu'il passa dans ce pavillon, n'eut pas d'autre but.

A la première entrevue qu'il eut avec madame de Kermic et Diane, il fut facile à Arthur de jouer son rôle; tout ce que madame de Kermic savait de la vie d'Asthon, il le savait comme elle; tout ce qu'elle en ignorait il l'inventait avec une merveilleuse facilité et avec cette fausse poésie qui en toutes choses séduit aisément ceux qui ont un parti pris de croire et d'admirer. Les exagérations dont il ornait sa vie aventureuse trouvaient un auditeur crédule dans la prévention de Mme de Kermic; et quant à Diane, le mystère de la vie clairvoyante était si impénétrable pour elle; elle comprenait si peu qu'on pût reconnaître la présence de quelqu'un à une distance qu'il lui fallait souvent une heure pour atteindre, que toutes les forfanteries d'Arthur lui paraissaient possibles, par cela même que les actes les plus vulgaires de la vie étaient impossibles pour elle. En pareilles choses Diane ne pouvait douter que par l'incertitude des autres, et Mme de Kermic était d'une bonne foi qui aveuglait la pauvre aveugle.

Toutefois si Mme de Kermic avait accompagné sa petite-fille dans toutes les visites qu'elle rendait au pavillon, il est probable que la séduction calculée d'Arthur n'eût pu arriver à une femme que le regard ne pouvait avertir du trouble qu'elle inspirait, à qui un billet glissé secrètement ne pouvait donner le trouble si fatal de la curiosité. Mme de Kermic tomba malade; et comme elle ne pouvait faire appeler dans sa chambre Valérien, le garde-champêtre, pour l'interroger sur ce que faisait Monsieur Léonard Asthon durant toute la journée; comme Diane elle-même ne pouvait, sans éveiller l'attention des gens de la maison, avoir des entretiens trop fréquens avec un homme dont le service lui était tout à fait étranger, la vieille madame de Kermic, pour qui son hospitalité était une occupation à laquelle elle prenait un vif intérêt, exigea que sa petite fille se rendît tous les jours au pavillon pour y savoir des nouvelles de l'infortuné proscrit.

Il faut le dire pour l'excuse de madame de Kermic : la bonne renommée d'Asthon lui eût paru une garantie suffisante de sa bonne conduite, si elle eût pensé que la séduction pût s'adresser à une telle infortune. Mais, par une de ces préoccupations assez ordinaires à l'esprit humain, comme Diane faisait une exception à toutes les autres femmes par son infirmité, madame de Kermic n'avait jamais songé qu'une pauvre fille

aveugle pût avoir à subir les dangers communs de la jeunesse et de la beauté.

Ce fut donc sans la moindre appréhension que la vieille dame permit ou plutôt ordonna ces dangereuses entrevues. Diane toutefois n'y alla pas avec la même tranquillité. Elle avait déjà senti en elle ce trouble inconnu qui étonne et alarme le cœur, la première fois qu'on l'éprouve. Lorsqu'elle approchait de ce pavillon, elle subissait ensemble cet effroi instinctif qui vous avertit d'un danger sans vous le montrer, et le désir tout puissant de s'y livrer qui domine cet effroi. Elle avait touché du bout de ses lèvres virginales cette coupe de l'amour qui enivre et qui altère.

Du reste, c'est l'histoire de toutes les passions, des plus graves comme des plus naïves ; l'ambitieux redoute les chagrins qu'amène la puissance, et la poursuit avec ardeur ; l'enfant a peur des revenans, et oublie tous les jeux pour un conte bien effrayant. Telle avait été la première émotion de Diane ; pendant quelques jours elle s'était livrée sans réflexion à cette crainte aventureuse qui l'agitait et la faisait rêver. Mais tout à coup une vive lumière vint éclairer la route où elle avançait alors, aveugle de son cœur comme de ses yeux.

Léonard ne lui disait rien qu'il ne dît à sa grand'mère. Mais que l'accent de sa voix était différent ! Il tremblait comme elle-même avait senti trembler sa voix quand elle l'abordait.

Il y avait donc entre eux quelque chose qui n'était qu'à eux. Était-ce donc de l'amour ? Elle s'interrogea et se dit qu'elle aimait. Aveu fatal, quoiqu'elle ne l'eût fait qu'à elle-même, car il la fit, pour ainsi dire, pénétrer dans toute la puissance de sa passion ; il lui fit comprendre l'ineffable bonheur qu'elle éprouvait à être aimée, et cependant elle ignorait tout de l'amour. Pauvre aveugle, qui le soir s'asseyait aux pieds de sa grand'mère, et qui, la tête appuyée sur ses genoux, se plaisait à entendre ses récits ; elle pourrait être ainsi aux pieds d'Arthur, et ce serait sa voix qui parlerait ! Elle aimait ceux qui la conduisaient avec soin dans les chemins qu'elle ne connaissait pas ; cette attention lui était douce ; mais être guidée par lui, ce serait un bonheur inconnu, ce serait presque voir.

Est-ce donc que l'amour est une émanation céleste qui pénètre toutes les choses de la vie et donne aux plus vulgaires une lumière et un parfum qui n'est qu'à lui, et qui éblouit et enivre ? Ainsi Diane, ce cœur enfant, ne cherchait les joies de l'amour que dans ce qu'elle savait de la vie, et cela suffisait cependant pour en faire une vie toute nouvelle.

Mais l'affreux souvenir de son malheur venait la saisir au milieu de ses rêves, et il brisait ses espérances. Si sa voix est émue, se disait-elle, c'est qu'il me plaint !

La pitié d'un ami est une consolation, la pitié de celui qu'on aime d'amour est un désespoir, et Diane souffrait ce désespoir, car elle aimait Léonard Asthon. Ce fut donc avec une douleur sincère qu'elle consentit à aller tous les jours partager sa solitude; car elle venait le cœur nu se heurter à une indifférence dont son infortune la persuadait. Voilà surtout pourquoi ces entretiens devaient être si dangereux : c'est qu'ayant rêvé le bonheur d'être aimée, et ayant repoussé ses espérances comme insensées, elle devait trop montrer sa joie, lorsqu'un mot viendrait les lui présenter comme possibles.

Aussi, lorsque Arthur osa pour la première fois lui dire ce mot : Je vous aime, qui tombe presque toujours comme la foudre dans le cœur pour le brûler et y laisser une cicatrice ; la première fois qu'il dissipa ce doute mortel qui torturait Diane, il sut, lui, combien il était aimé. Tout ce corps d'enfant frissonna d'émotion, tout ce visage de vierge resplendit de joie, et il put se dire : Elle est à moi ; elle est à moi si j'ose la prendre ! il l'osa et peut-être dois-je raconter ce qui égara Arthur jusqu'à ce crime, pour que l'on sache l'aide détestable que la dépravation de l'esprit peut prêter

à la dépravation du cœur; car c'est elle qui aiguillonne des désirs qui sans cela mourraient presque aussitôt qu'ils sont nés.

Arthur était aimé, et cet amour lui livrait si bien Diane sans défense, que son âme blasée eût peut-être dédaigné cette fleur penchée sous sa main ; mais une circonstance fatale sembla lui donner l'attrait d'une forfanterie, et il y succomba; voici comment :

Trop de gens savaient que le véritable Léonard Asthon se cachait dans les environs de Machecoul, pour que la police n en fût pas instruite. On dirigea donc des recherches plus actives de ce côté de la Bretagne, et ces recherches alarmèrent non seulement Diane et Mme de Kermic, mais Arthur de Furières lui-même. En effet, on pouvait ordonner une visite domiciliaire chez Mme de Kermic, et si on n'y découvrait pas Léonard Asthon, on y trouverait du moins M. de Furières, convaincu dès ce moment d'avoir pris un faux nom. Ce n'était pas assurément la honte d'une pareille supercherie qui alarmait Arthur, il en riait comme d'un excellent tour joué à ses créanciers et à la crédulité de Mme de Kermic ; ce qui l'alarmait, c'était le danger d'une capture, car il comprenait très bien que les huissiers remplaceraient vite les gendarmes. D'ailleurs Asthon pouvait être arrêté, et alors encore on se demanderait quel était l'homme qui s'était servi de son nom pour voler une généreuse hospitalité, et Arthur courait risque d'être chassé comme un misérable.

Dans cette conjoncture, et grâce aux soins de Valérien, il prépara sa fuite.

Une voiture devait l'attendre au milieu de la nuit à quelque distance du château et le conduire à Nantes où son passage était arrêté sur un navire qui partait pour l'Angleterre. Le vicomte n'avait point fait part de ses projets de départ à Diane.

Cet amour qu'il avait fait naître et dont les rêves avaient distrait sa solitude, cet amour pouvait avoir, au moment de la séparation, des scènes de désespoir dont il ne voulait pas s'embarrasser. Cet amour, comment l'avait-il exalté jusqu'au point où il était parvenu ? Ce pourrait être le secret inconnu de cette solitude, si ce n'était le secret si connu de l'amour. Que de beautés qui n'attirent que des yeux, que d'esprit qui ne plaît qu'à l'esprit, que de vertu qu'on ne salue qu'avec respect ! Puis vient un être souvent indifférent à tous, à qui soi-même on ne reconnaît d'autre supériorité que de l'aimer, et on l'aime. Voilà tout : n'en demandons pas davantage à l'amour; c'est toute la raison du cœur.

Diane aimait donc Arthur, et à la singulière puissance que cet homme exerçait sur elle se joignait, pour l'éblouir tout à fait, cet éclat de noblesse et de hautes qualités qu'il avait emprunté à un autre ; et cette passion avait cela de fatal qu'elle avait pour elle cette raison du cœur qui est aveugle, et la raison de l'esprit qui se croyait clairvoyante.

Un soir donc, le soir même où Arthur voulait partir, le soir où sans un cruel concours de circonstances, il n'eût emporté que la fleur de l'âme de Diane, son premier amour, et où il ne lui eût laissé qu'un désespoir sans remords, douleur qui rend fière, ce soir-là, dis-je, la maison de Mme de Kermic fut à coup envahie par une nombreuse troupe de soldats. Ils venaient accomplir un ordre de perquisition dans tout le château.

A peine avaient-ils frappé à la porte principale, que le bruit des armes avertit madame de Kermic de ce danger, et à peine Diane l'eut-elle compris, qu'elle s'écria : « Je le sauverai ! » Ainsi, tandis que les soldats pénétraient dans la château, elle courut au pavillon pour avertir le prisonnier et le faire sortir par la porte du bois. Elle entra, mais il était trop tard ; car des sentinelles posées de distance en distance surveillaient toutes les issues de ce vaste enclos. Arthur les avait entendues depuis long-temps et avait éteint la lumière qui, se glissant par la fente des volets, eût pu attirer leurs regards. Ce fut en se jetant dans ses bras que Diane apprit ce nouveau danger.

Ce danger, dans un esprit prévenu comme celui de Diane, c'était la mort, la mort de celui qu'elle aimait; il ne faut donc pas s'étonner si la pauvre enfant oublia tout, excepté le salut de cet homme qui était sa vie. Elle tremblait, tandis que lui n'était qu'irrité comme un maladroit pris au piège; mais elle prenait cette colère pour l'impatience d'un noble cœur qui eût voulu une autre mort. Déjà on entendait les soldats se disperser dans le parc, lorsque Diane s'écria avec cet accent inspiré qui est l'écho de la pensée soudaine qui vient de nous frapper :

— Faites disparaître de cette chambre tout ce qui peut annoncer la présence d'un homme.

— Il n'y reste rien de pareil. dit Arthur...

— Rien, en êtes-vous bien sûr?

— Oui, ajouta-t-il, j'avais prévu ce danger, et tout est soigneusement caché.

Il avait tout fait enlever à la vérité, mais c'était pour sa fuite.

— Eh bien ! lui dit Diane, placez-vous au fond de cette alcôve. La nuit est noire, n'est-ce pas, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, et l'on ne peut rien voir du dehors?

— Ce n'est qu'au bruit de votre voix que je sais où vous êtes.

— C'est bien, repartit Diane, cachez-vous et laissez-moi faire.

Arthur se blottit dans le fond de l'alcôve, derrière les vastes rideaux qui la décoraient.

Alors il entendit Diane allant et venant rapidement dans cette chambre. Puis elle descendit, alla ouvrir la porte qu'elle avait fermée derrière elle. On entendait déjà la voix des soldats qui approchaient, et des éclairs de lumière partis des torches qui les guidaient se glissaient quelquefois jusque dans l'appartement et y jetaient de douteuses et fugitives clartés. Les soldats touchèrent enfin le seuil.

Ce fut à ce moment qu'il sembla à Arthur qu'une ombre blanche et fluide passait rapidement dans la chambre; elle disparut, et Arthur, caché au fond de cette alcôve, crut entendre près de lui la respiration haletante de Diane.

Presque aussitôt les soldats entrèrent et éclairèrent cette chambre.

Un cri partit du lit où était couchée Diane.

— Qu'est-ce cela ? dit-elle, qui vient ici ?... au secours !.. au secours !..

Et cet effroi fut si bien joué, que l'officier qui commandait cette troupe s'arrêta et fit reculer ses soldats jusques en dehors de cette chambre que le bruit public lui avait souvent désigné comme étant le refuge de Mlle de Chivri, cette belle jeune fille aveugle qu'on disait si noble et si pure, chambre virginale que protégeaient l'innocence et le malheur.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai dû visiter toutes les parties de ce château ; cependant j'aurais respecté ce lieu si j'avais su qu'on y eût pu troubler votre repos.

Et il s'éloigna. Noble confiance d'un soldat! Ce fut le dernier hommage rendu à la pureté de Diane.

Et à peine avaient-ils franchi le seuil et fermé la porte, qu'elle dit d'une voix altérée :

— Ils n'ont point laissé de lumière?

— Aucune.

Il n'y en avait aucune. La nuit pouvait être un danger pour elle, elle qui ne vivait que dans la nuit; mais la nuit empêche le crime de pâlir comme l'innocence de rougir, et Arthur ne s'épouvanta pas d'un crime si sombrement voilé.

Diane n'avait d'autre défense que ses cris; mais ses cris pouvaient le perdre.

Il n'y eut qu'elle de perdue.

Et tu dois comprendre quelles furent les tortures de ce cœur lorsque, retournée auprès de sa vieille grand'mère, celle-ci dans la joie du salut

de son héros demandait à Diane comment elle l'avait sauvé, par quelle adroite tromperie elle avait arrêté l'investigation des soldats. Diane ne répondait qu'en pleurant, quoique l'infâme lui eût promis ce nom qu'il ne pouvait lui donner, puisqu'il ne lui appartenait pas.

Cependant, quand cette nuit fut passée, Mme de Kermic voulut que Diane retournât près de Léonard. Elle aussi voulait y retourner, et cependant ce fut une angoisse inouie qui la tortura pendant qu'elle approchait de ce pavillon.

Reparaître devant celui qu'on voudrait maudire et à qui on a pardonné ; avoir subi la honte de son crime et sentir le remords de l'avoir absous ; affronter des regards dont elle ne pouvait même détourner le front ; peut-être ne l'eût-elle pas osé, si elle eût été plus innocente; mais elle aimait, et elle avait cette fatale soumission de l'amour qui met la victime à genoux devant son bourreau ; servitude sans retour, comme tous les esclavages qu'accompagne la dégradation. Elle alla donc vers ce pavillon, et s'arrêta long-temps sur le seuil.

— Oh ! se dit-elle, il me cachera dans ses bras, il sera assez généreux pour ne pas me regarder. Et sur cette espérance elle monta. Tout son corps tremblait quand elle ouvrit la porte de cette fatale chambre. Elle y demeura immobile ; elle attendait.

Elle attendit ainsi une longue nuit : un silence désert régnait autour d'elle ; un froid glacé la prit au cœur, et sa voix qui grelottait murmura avec terreur.

— Léonard, Léonard !

Il ne répondit point. Alors elle tomba à genoux sur ce seuil ouvert et tendit ses bras devant elle en criant :

—Léonard! Léonard!...

Ce fut encore le même silence ; elle se releva folle et désespérée, tendant son oreille à ce silence mortel. Le souffle d'aucune vie ne respirait dans cette chambre ; elle s'élança, elle la parcourut des mains, se heurtant, se brisant aux meubles, revenant partout où elle avait passé ; il n'y était plus ! Il n'y était plus, lui, qui avait dit qu'il ne voulait plus fuir, lui qui n'en avait pas besoin, puisqu'elle avait éloigné le danger au prix de son honneur. Il n'y était plus ; ce n'était pas possible, et elle recommença son aveugle investigation ; mais rien, rien encore !

Diane avait tout ce qui convient au malheur, la sensibilité du cœur et la force du corps, ce qui fait qu'on souffre beaucoup, qu'on ne meurt pas. Elle eut donc tout son désespoir. Perdue et abandonnée ! Ni honneur, ni amour, la dernière misère d'une femme ! Et cette femme, elle était aveugle ! Et si jamais elle devait le rencontrer, elle ne pouvait pas aller à lui s'il ne daignait pas venir à elle !

Que de douleurs, que de tortures passèrent dans cette âme sans la briser, que de doutes horribles et de prévisions funestes assiégèrent cette raison sans la perdre, que le supplice dut être affreux ! Et cependant elle l'eût peut-être fait cesser ne pouvant y succomber; elle savait comment on meurt quand on le veut, et elle y pensait déjà lorsque la vieille Marthe vint frapper à ce pavillon. Et telle était la destinée de Diane que ce ne fut que par une nouvelle douleur qu'elle fut arrachée à ce désespoir qui allait la conduire au suicide.

— Madame la marquise vous demande, lui dit Marthe... elle a reçu ce matin une nouvelle qui paraît l'alarmer beaucoup.

— Qu'est-ce donc ! s'écria Diane.

— Venez, venez, répondit Marthe; madame la marquise prétend que vous seule pouvez la rassurer.

— Mais sur quoi ? s'écria Diane qui se croyait désintéressée de tout autre malheur que du sien.

— Il paraît, reprit Marthe à voix basse, que ce monsieur Léonard Asthon dont elle parlait avec tant d'enthousiasme...

— Eh bien! monsieur Asthon?

— On dit dans le pays qu'il est arrêté.

— Arrêté! reprit Diane.

Et, avant de penser au danger de celui qu'elle croyait son amant, un éclair de joie et d'espérance se glissa dans le cœur de Diane; et lors même qu'elle y pensa, quand elle se souvint qu'il pouvait mourir, elle ne fut plus si malheureuse en face d'un plus grand malheur. Elle retourna en toute hâte auprès de sa grand'mère qui lui expliqua que M. Léonard Asthon avait été arrêté près du château par les mêmes hommes qui l'avaient visité: et toutes deux, ingénieuses à le défendre, disaient, Mme de Kermic: qu'il s'était enfui pour ne pas exposer une femme sans défense au danger de son hospitalité; Diane, que sans doute il avait voulu prêter appui à quelque infortuné comme lui; et toutes deux attendirent avec épouvante la fin de la journée.

Valérien avait disparu, et l'on pensa que la crainte l'avait éloigné. Comment alors s'informer du sort de Léonard Asthon? Que pouvait lui écrire Mme de Kermic? Lui parler de l'asile qu'elle lui avait offert, c'était se compromettre sans nécessité. Quel message pouvait lui envoyer l'aveugle? et que pourrait-il répondre à ce message, si même on le lui laissait parvenir? Elles attendirent ainsi le lendemain, chaque jour, l'une avec inquiétude, l'autre avec un profond désespoir.

Les seules nouvelles qui leur parvenaient leur étaient apportées par les journaux, qui disaient froidement dans quelle prison Léonard Asthon avait été transféré, combien d'interrogatoires il avait subis; lignes glacées qui venaient frapper Diane et l'épouvanter.

Six mois se passèrent ainsi, six mois de silence pendant lesquels il semblait à Diane qu'Asthon eût pu lui faire dire un mot qu'elle seule eût compris; six mois de silence que Mme de Kermic accepta comme la preuve de la délicate générosité de Léonard Asthon, qui ne voulait pas que le plus innocent message de sa part pût appeler sur elle l'attention de l'autorité.

Ce temps si long, et pour lequel ces deux femmes accusaient le pouvoir de cruauté, ce temps avait été laissé entre le crime et le jugement de l'accusé pour laisser à ce jugement un calme qui lui eût peut-être manqué quand la révolte était encore flagrante. Mais enfin ce procès dut commencer; et ce fut encore dans le récit froid et précis des journaux que mesdames de Kermic et Diane en apprirent toutes les circonstances. Il n'occupa que deux audiences, la première où les témoins n'eurent pas besoin de constater un crime dont l'accusé se vantait; et comme madame de Kermic en lisait le récit à sa petite-fille qui l'écoutait, assise à ses pieds, la vieille dame admirait cet héroïsme qui bravait la mort, et Diane pleurait cet égoïsme de l'honneur qui oubliait que cette mort serait pour deux.

Le jour suivant, ce fut le ministère qui parla, et après l'avocat; mais ni l'un ni l'autre ne cherchèrent aucune des paroles qui furent prononcées pour accuser ou pour défendre Léonard. Madame de Kermic chercha rapidement le résultat de cette seconde journée. Elle lut lentement:

« A sept heures, les jurés entrent dans la chambre des délibérations.

— Eh bien! ma mère?...

— Je ne puis lire.

— Comme vous tremblez!

— Attends.

Et madame de Kermic continua:

» Les jurés, rentrés après une demi-heure d'absence, prononcent leur verdict...

— Eh bien?... eh bien?...

« Leur réponse est affirmative sur toutes les questions...

— Après?... ma mère!

— Oh! malheureux jeune homme!
— Ma mère! ma mère! mais lisez donc, lisez donc!...
« La cour condamne l'accusé à la peine de mort. »
— La mort! cria Diane en se renversant comme si elle eût pu voir sur le visage de sa mère la vérité de ce qu'elle venait d'entendre; la mort! répéta-t-elle... La mort!... Et moi!... et moi!...
— Toi, reprit Mme de Kernic que ce désespoir épouvantait, toi!
— Oui, moi, répartit Diane; veulent-ils donc que je l'épouse sur l'échafaud?
— L'épouser! s'écria Mme de Kernic, l'épouser Oh! malheureuse, malheureuse! qu'as-tu fait?
— Ma mère, ma mère! dit Diane en se cachant la tête sur les genoux de son aïeule, j'ai voulu le sauver!
— L'infâme! et il t'a perdue! Diane, Diane, répétait-elle, réponds-moi, est-ce vrai... Diane?...
Mme de Kernic releva cette tête penchée sur ses genoux; cette fois le désespoir avait été le plus fort; Diane ne répondit pas.
— Elle est morte, s'écria madame de Kermic, morte...
Elle avait trop à souffrir encore pour cela.
L'émotion de la scène que je viens de te rapporter avait été assez violente pour faire perdre connaissance à Diane. Mais il y avait trop de vie dans ce corps jeune et vigoureux pour lui porter un coup mortel; il n'en fut pas de même pour la vieille Mme de Kermic; elle trouva dans son indignation la force de secourir sa petite-fille, et de la rappeler à elle-même sans appeler personne, car un mot ou un cri de douleur de Diane, échappé au premier moment de son retour à la vie, eussent pu avertir un étranger du déshonneur de l'infortunée.
Mais cet effort fut tout ce que la vieillesse de Mme de Kermic put supporter; une maladie active et violente s'empara d'elle, et long-temps avant que personne, même les médecins, eussent compris toute la gravité de son état, elle avait deviné que sa mort était prochaine et assurée. Elle avait donc écrit à son gendre, monsieur de Chivri, pour l'avertir de sa maladie et de son danger.
Cette lettre est trop curieuse par son laconisme et sa fermeté pour que je ne la transcrive pas ici telle qu'elle m'a été répétée mot pour mot.
« Mon fils,
» Je n'ai que peu de jours à vivre, cette lettre en mettra trois à vous » parvenir; il vous en faut autant pour venir jusque chez moi, je vous » attends.
» Je vivrai jusqu'à ce que vous soyez arrivé, car j'ai à vous dire des » choses qu'un père seul doit entendre. »
Tu conçois qu'une pareille lettre ne laissait point d'incertitude à M. de Chivri sur la nécessité et la promptitude de son départ. Il se hâta donc de se rendre auprès de sa belle-mère. Mme de Kermic n'avait point informé Diane de ce message, et depuis l'aveu qui lui était échappé, et le récit qui l'avait suivi plus tard, sa grand'mère ne lui avait pas adressé une seule question sur Léonard Asthon; mais Diane ne pouvait croire que c'était colère ou mépris, car jamais sa grand'mère n'avait été plus affectueuse et plus tendre pour elle. Il y avait au contraire dans l'accent de la vieille dame quelque chose de triste et de soumis, comme si c'était elle qui eût à demander pardon à sa petite-fille de la faute qui la déshonorait.
Madame de Kermic avait donné des ordres précis pour que M. de Chivri fût introduit près d'elle aussitôt qu'il arriverait, et à l'insu de sa petite fille, mais le hasard ou le malheur en ordonna autrement.
On était au milieu de la nuit, la malade avait été fort agitée durant toute la journée, car le temps qu'elle savait être nécessaire à M. de Chivri pour se rendre à Machecoul était sur le point d'expirer, et il semblait que sûre de vivre jusque-là par la puissance de sa volonté, elle craignît de ne

pouvoir aller au delà du terme qu'elle s'était fixé à elle-même; elle avait forcé Diane, qui la veillait toutes les nuits, à aller prendre quelque repos. Mais ce n'était pas seulement la maladie de sa grand'mère qui faisait à Diane des nuits sans sommeil, et, la première de toutes les personnes qui habitaient le château, elle fut avertie de l'arrivée d'une chaise de poste par le bruit qu'elle fit.

Les domestiques chargés de la recevoir prévinrent assez tôt M. de Chivri qu'il devait être secrètement conduit chez sa belle-mère, pour qu'il n'élevât point la voix de manière à être entendu. Mais il n'était pas arrivé seul, et ses deux fils aînés, qui se trouvaient près de lui lorsque la lettre de Mme de Kermic lui était arrivée, avaient voulu absolument l'accompagner. Les termes singuliers de cette lettre avaient fait naître de tristes soupçons dans le cœur du père et des frères de Diane, et la précaution extraordinaire avec laquelle on les introduisit leur fit comprendre tout à fait que quelque funeste révélation les attendait auprès du lit de la mourante.

On était allé prévenir la vieille Marthe qui était restée près de sa maîtresse.

— Est-ce lui? est-ce mon gendre? avait dit Mme de Kermic, que le bruit de la voiture avait arrachée aussi à son abattement

— Oui, madame, mais deux de ses fils l'accompagnent.

— Ah! mes petits-fils sont avec lui, eh bien! qu'ils entrent tous trois; ce que j'ai à dire les regarde aussi: va les chercher, et fais en sorte que Diane ne soupçonne pas leur arrivée.

Mais dès l'instant que Diane avait entendu le bruit d'une voiture, elle s'était levée, et avec quelque précaution que les voyageurs fussent descendus et que le domestique fût venu jusque dans l'appartement de Mme de Kermic, Diane, dont l'ouïe avait cette finesse qu'acquiert un sens qui doit tenir presque lieu d'un autre, Diane avait entendu le mouvement sourd qui s'était opéré dans la maison, et à peine Marthe avait-elle quitté la chambre de Mme de Kermic, que Diane y était entrée.

A son aspect, la vieille dame s'était levée sur son séant avec une vivacité que sa faiblesse eût fait supposer impossible un moment avant.

— Diane, Diane, s'écria-t-elle avec une sévérité qu'elle n'avait jamais eue vis-à-vis de sa petite-fille, même dans des temps plus heureux, alors que la sévérité est un témoignage d'amour, Diane, qui vous a appelée ici? qu'y venez-vous faire?

— Pardon, ma mère; j'ai entendu, j'ai cru entendre...

— Que vous importe? Ne peut-il rien arriver ici que vous ne deviez en être instruite?

— Oh! ma mère, répondit Diane, croyez-vous que ce soit une vaine curiosité qui me guide? mais dans l'état de faiblesse où vous êtes, ne dois-je pas m'alarmer de ce qui peut venir troubler votre repos?

Mme de Kermic ne répondit pas d'abord à sa fille qui s'était approchée de son lit; alors lui prenant doucement la main, elle lui dit :

— Tu as raison, Diane; mais tu ne dois pas encore voir ceux que j'attends..... Demain, dans une heure peut-être, je te ferai appeler; mais maintenant laisse-moi seule avec eux Je t'en prie, je le veux.

— Je vous obéis, répondit tristement Diane.

— Ne crains rien, enfant, et embrasse-moi, dit Mme de Kermic.

La jeune fille se pencha vers sa grand'mère qui prit sa tête dans ses mains, et l'aveugle sentit rouler sur son front les pleurs de la mourante.

— Ma mère, ma mère! lui dit-elle, pourquoi cette émotion?

— Va, mon enfant, va, lui répondit sa grand'mère,

Et comme Diane se relevait pour se retirer, la porte s'ouvrit et la voix de Marthe annonça :

— Messieurs de Chivri.

A ce nom, Diane poussa un cri effrayant ; tout le désespoir de sa vie venait de lui apparaître.

— Mon père ! s'écria-t-elle.

Et poussée par une force plus puissante que la raison et que la volonté, elle tomba à genoux près du lit de sa mère.

Si la scène qui me reste à te raconter mérite un meilleur narrateur que moi, le tableau silencieux qui la précéda mériterait aussi d'exercer le talent d'un peintre.

Une vaste chambre à peine éclairée par une lampe de nuit; près de la porte, M. de Chivri immobile, les regards attachés sur sa fille à genoux; ses deux fils placés derrière lui, et contemplant aussi leur sœur, dans un muet et douloureux étonnement. Diane à genoux, le visage tourné du côté de son père et de ses frères, les mains jointes comme une coupable, et Mme de Kermic assise dans son lit, les yeux fixés sur son gendre, et qui par un mouvement instinctif de protection, avait posé sa main blanche et décharnée sur la tête de Diane.

Il y eut un moment de silence solennel.

Aucun de ces cinq personnages ne semblait oser le rompre le premier. Que pouvait dire ce père voyant son enfant tomber à genoux devant lui, si ce n'était de prononcer une malédiction? et son cœur s'y refusait encore, malgré les horribles soupçons dont il était agité. Que pouvait dire Diane, sinon crier grâce pour un crime que son père ignorait peut-être encore? Que pouvaient dire ces deux jeunes gens qui sentaient bien qu'une voix plus austère que la leur avait droit d'interroger; Mme de Kermic elle-même avait espéré voir son gendre seul, et n'était point préparée à cette espèce de tribunal de famille, que le hasard semblait avoir formé, et devant lequel elle n'eût pas voulu faire comparaître l'infortunée que le hasard y avait amenée. Seulement son geste semblait avoir voulu mettre Diane à l'abri d'un premier mouvement de colère, et ce fut elle enfin qui trouva dans l'autorité que donne l'approche de la mort, la force de rompre la première ce silence terrible.

—Je vous attendais seul, mon fils, dit-elle à M. de Chivri; mais Dieu a voulu sans doute que vos fils fussent présens à cet entretien; il a voulu que je n'eusse pas à rougir devant vous seul de l'aveu que j'ai à vous faire: c'est, je n'en doute pas, un châtiment qu'il m'a réservé, et je l'accepte comme un arrêt de sa juste sévérité.

M. de Chivri écouta Mme de Kermic en attachant sur elle des regards où la colère semblait prête à succéder à l'anxiété, et répondit lentement en montrant l'infortunée Diane du doigt:

— Et ma fille, n'a-t-elle rien à me dire?...

— Mon père! dit Diane en essayant de se traîner vers lui.

— Rien, répartit madame de Kermic en la retenant; rien, jusqu'à ce que je vous aie tout dit!

— Ah! s'écria monsieur de Chivri avec colère, malheur à l'enfant qui ne peut tendre les bras à son père et qui demeure tremblante et éperdue à ses pieds!

— Gardez vos malédictions pour les coupables, répondit Mme de Kermic avec une force extraordinaire; car de tous les complices de ce crime, elle seule en est innocente peut-être, et elle seule en est victime. Et maintenant écoutez-moi tous les trois, toi aussi, Diane: je ne voulais pas que tu fusses présente à cet entretien, mais ce doit être encore la main de Dieu qui t'y a amenée. Oui, s'il arrive qu'un jour la colère de ton père et de tes frères te frappe sans pitié, tu pourras leur rappeler mes dernières paroles; s'ils osaient t'abandonner, tu les feras souvenir de ma dernière prière. Ecoutez-moi donc tous.

Ils avancèrent près du lit; M. de Chivri s'assit en face de Diane, ses deux fils restèrent debout de chaque côté de son siége, et Mme de Kermic commença ainsi:

— Il y a six mois, un homme proscrit et menacé de mort errait dans

les environs de ce château. Quelle que soit l'opinion politique que vous professiez, s'il était venu vous demander un asile, vous ne le lui eussiez pas refusé. C'était un homme du parti auquel mon mari et mes fils avaient donné leur sang, et auquel j'ai voué, moi, toute mon existence. Je lui fis offrir cet asile, il l'accepta.

Quand je vous l'aurai nommé, car je vous le nommerai, vous reconnaîtrez comme moi qu'il méritait alors ce que je fis pour lui. Son courage, ses vertus, son nom, tout le recommandait à mon hospitalité. Cependant je fus assez imprudente pour laisser souvent près de lui, et dans le secret d'une retraite que je ne partageais pas toujours, une jeune fille, belle, confiante aussi, et qui devait se croire protégée par le malheur qui l'a frappée en naissant.

— Et l'infâme a osé..., murmura le fils aîné de monsieur de Chivri.

— Oui, répartit madame de Kermic, il a payé par le déshonneur le dévoûment de la noble fille qui voulait le sauver. Ecoutez bien, mes fils, pour que votre colère ne s'adresse qu'à celui qui l'a véritablement méritée, pour que lui seul soit puni, lui seul, n'est-ce pas ?

— Oui, ma mère... répondirent les deux fils de monsieur de Chivri.

— Et il le sera, n'est-ce pas?

Leurs regards et leur geste répondirent assez.

Alors madame de Kermic commença le récit de cette scène fatale que j'ai déjà racontée ; elle n'en épargna aucun détail à l'avide attention du père et des frères : elle leur dit tout.

Pendant ce temps, Diane, toujours à genoux, et dont le désespoir éclatait en larmes et en sanglots, s'était traînée jusqu'aux pieds de son père. Et d'abord il l'avait laissée embrasser ses genoux ; puis, peu à peu, ses mains cherchèrent cette tête qui gémissait, et la couvrirent en la pressant avec des tressaillemens involontaires, et, comme Diane élevait vers lui ses mains, chacun de ses frères en prit une dans les siennes en la serrant en signe de pitié ; et quand Mme de Kermic eut fini son récit, M. de Chivri releva sa fille, et, l'attirant dans ses bras, il lui dit :

— Diane, que la bénédiction de ton père soit avec toi! Mes fils, embrassez votre sœur !

Puis, pendant que les jeunes gens, dont les yeux ne pouvaient contenir les larmes de pitié et de rage qui leur remplissaient le cœur, pressaient Diane dans de muets embrassemens, la voix de M. de Chivri s'approcha du lit de la mourante, et lui dit :

— Et maintenant, ma mère, le nom de l'infâme ?

— Il s'appelle Léonard Asthon.

A ce nom Diane tomba affaissée sous le poids de son désespoir, et l'aîné des fils de M. de Chivri s'écria :

— Léonard Asthon, et il est condamné à mort !

— Rassurez-vous, mes fils, répartit M. de Chivri avec éclat, il a demandé la cassation du jugement qui le condamne, et ce jugement a été cassé le jour même de notre départ. Rassurez-vous, il ne nous échappera pas.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'on entendit un léger murmure du côté du lit où était retombée Mme de Kermic. Ses enfans se penchèrent vers elle, mais elle était morte.

—

Tant d'émotions, tant de douleurs ne vinrent pas impunément frapper le cœur de la malheureuse Diane ; une fièvre violente s'empara d'elle ; et comme dans les accès de son délire elle appelait Asthon, l'accusait et s'accusait elle-même, monsieur de Chivri demeura seul à son chevet, tandis que le plus jeune de ses fils, Philippe de Chivri, s'occupait des derniers devoirs à rendre à sa grand'mère, et que Georges partait pour Angers, où Léonard Asthon était détenu en ce moment.

Trois jours après, M. de Chivri recevait une lettre de son fils qui lui

annonçait que véritablement le pourvoi du condamné avait été admis ; mais que le jour même où on en avait reçu la nouvelle, Léonard, redoutant sans doute les chances d'un second jugement, était parvenu à s'évader sans que personne pût soupçonner de quel côté il avait dirigé sa fuite. Georges remettait donc à plus tard le soin de la vengeance commune, et annonçait à son père qu'il allait se rendre à Paris où il espérait trouver près de la police des renseignemens qui pourraient le diriger. Mais toutes les enquêtes de Georges furent inutiles, et lorsque la jeunesse eut triomphé de la maladie violente qui avait fait craindre un moment pour la maladie de Diane, il fallut bien lui dire la vérité, et que le coupable avait échappé à la vengeance qui le poursuivait.

Le cœur des femmes a d'étranges mystères ; ce qui faisait le désespoir de M. de Chivri fit la consolation secrète de Diane. Elle ne pouvait se croire abandonnée, et lorsqu'elle apprit que Léonard avait reconquis sa liberté, elle attendit chaque jour qu'un message vînt la rassurer. Mais rien ne vint et rien ne pouvait venir.

Puis, lorsqu'elle fut assez forte pour pouvoir marcher, elle se traîna un matin vers le pavillon où il avait habité, et elle chercha partout comme s'il avait pu y venir déposer un gage de sa présence, mais elle n'y trouva que sa harpe, ses meubles accoutumés, un volume de poésies qu'il avait coutume de lui lire, et l'aveugle emporta ce volume, comme si elle avait pu y retrouver la trace de cette parole qui l'avait séduite. Ainsi se passèrent les jours et les mois, sans qu'on apprît ce qu'était devenu Léonard Asthon.

La vengeance attendait avec rage, l'amour avec désespoir.

Ce fut plus de six mois après la mort de Mme Kermic, qu'on sut par un journal américain que le capitaine Léonard Asthon avait passé d'abord en Angleterre, puis dans l'Inde, où il avait, dit-on, entrepris un voyage dans l'intérieur des royaumes les plus inaccessibles.

Cette nouvelle, en détruisant pour ainsi dire tout espoir de vengeance pour M. de Chivri et ses fils, fut le dernier malheur qui semblait devoir frapper Diane.

Tant que la colère de ces trois hommes avait eu un but à peu près certain quoique caché, tant qu'ils avaient espéré découvrir et atteindre Léonard Asthon, Diane avait été pour eux un objet de pitié; mais lorsqu'ils se trouvèrent pour ainsi dire désarmés devant cette absence et l'immensité qui les séparait du coupable, ils se tournèrent contre la victime, et le déshonneur qu'il leur fallait dévorer lui fut reproché avec toute l'irritation de l'impuissant à qui sa proie vient d'échapper.

A cette époque, M. de Chivri quitta Machecoul et emmena sa fille dans le château qu'il possède aux environs de Châteauroux. Il l'y enferma et s'y enferma avec elle. Personne n'y pénétrait, et durant plus d'une année Diane vécut ainsi avec le souvenir de son amour trompé, lorsqu'elle était seule; avec les reproches amers ou le silence plus amer de son père, lorsqu'ils se trouvaient ensemble.

On ne sait pas assez tout ce que le cœur de l'homme peut supporter de douleur sans périr. A voir tout ce qu'avait souffert Diane, il semblait que c'était assez, et qu'une douleur de plus eût dû la tuer. Ce ne fut pas une douleur de plus qui lui arriva, ce furent ensemble toutes les douleurs et toutes les hontes, et cependant elle y a survécu.

Un jour elle entend dans la maison de son père un mouvement extraordinaire; elle entend apprêter une voiture, fermer des malles, amener des chevaux de poste. Elle s'alarme, elle interroge ; mais on ne lui répond rien qui la satisfasse. On exécute seulement, dit-on, les ordres de M. le comte. Elle veut aller près de son père, on lui répond qu'il est enfermé et qu'il a défendu qu'on laissât pénétrer sa fille jusque chez lui.

Alors Diane se pose à sa porte, résolue à l'attendre, car son cœur lui dit qu'il se trame encore un malheur contre elle. Mais la pauvre enfant ou-

blie que cette porte où elle veille n'est pas la seule issue de l'appartement de son père, et lorsqu'elle écoute de tout son pouvoir pour deviner le plus léger des mouvemens qu'il peut faire, elle entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne, et lorsqu'elle s'élance vers la cour pour savoir qui part ainsi, on l'arrête et on lui dit que son père vient de quitter le château et qu'il a donné l'ordre de n'y laisser pénétrer personne, et que cet ordre interdit à Diane d'en franchir le seuil.

Cette sévérité prouva à la malheureuse que le sombre pressentiment qu'elle avait éprouvé ne l'avait pas trompée. Son père ne serait point parti ainsi, si son voyage eût été commandé par des affaires politiques ou d'intérêts; il y avait un mystère terrible dans ce départ, et un nouveau malheur la menaçait sans doute. Mais quel pouvait être ce malheur, comment l'apprendre et à qui le demander? D'ailleurs son père aurait-il été plus confiant envers un domestique qu'envers elle? Alors une attente horrible s'empara d'elle, malheureuse aveugle qui n'avait de pouvoir que celui d'écouter! elle allait dans ce château comme une ombre muette, collant son oreille aux portes, se cachant, lorsqu'elle entendait des voix pour saisir une parole qui pût l'éclairer. Mais ce n'étaient que des entretiens qui lui étaient etrangers qu'elle surprenait ainsi; ou si son nom s'y trouvait mêlé quelquefois, c'était au milieu de suppositions infâmes ou d'expressions d'une pitié humiliante.

Cependant le souvenir lui vint de la manière dont elle avait appris la condamnation de Léonard; et dût-elle être instruite ainsi d'un épouvantable malheur, elle voulut y avoir recours. Elle demanda, avec autant d'indifférence qu'elle put en jouer, elle demanda à la femme qui la servait, de lui lire les journaux pour la distraire.

— Monsieur l'a défendu, fut la seule réponse qu'elle obtint.

Son père l'avait défendu... ces journaux pouvaient donc lui apprendre le motif de son départ. Alors ce fut pour elle un désir ardent et furieux de connaître ces journaux.

Quand ils arrivaient le matin, elle les prenait dans ses mains, elle les froissait, elle les parcourait des doigts; sa vie ou sa mort étaient peut-être là; mais elle était aveugle, et tout ce qui parlait pour les autres était muet pour elle! Enfin, un jour où, devenue presque insensée, elle parcourait le parc de son château, elle entendit près d'elle deux voix qui riaient. C'était les enfans du jardinier, l'un âgé de huit ans au plus, l'autre encore plus jeune. Marie, l'aînée, tenait son frère sur ses genoux, et lui enseignait à épeler ses lettres.

Ah! je voudrais trouver des mots pour vous dire quelle nouvelle douleur ce fut pour Diane que d'entendre ces deux voix d'enfant, dont l'un refusait d'apprendre, et qui pouvaient, si petits et si misérables, ce qu'elle eût voulu pouvoir au prix de sa vie. Diane allait s'éloigner, plus éperdue encore, lorsqu'une idée soudaine vint la frapper.

« Cette enfant, dit-elle, ne sera peut-être pas implacable comme ceux à qui je me suis adressée. » Et sous l'inspiration de cette espérance, Diane appela près d'elle la petite fille, et la flattant, lui promettant de beaux habits, des friandises, elle lui demanda de lire le journal qu'elle tenait à la main.

Hélas! que demandait-elle, et à quel supplice ne s'exposait-elle pas. Le pauvre enfant, en présence de cette vaste feuille qui lui était remise, lisait et annonçait le titre, et les articles de politique et les nouvelles de bourse, et tout ce qui était indifférent à Diane, et Diane ne pouvait lui montrer du doigt l'endroit où eussent pu se trouver les nouvelles qu'elle cherchait. Et elle écoutait avec une patience obstinée cette lecture pour ainsi dire muette, d'une voix qui ne comprenait pas, et qui lui parlait de tout hors de ce qu'elle eût voulu entendre. Et cependant plus de huit jours se passèrent pendant lesquels elle obligea l'enfant, à force de promesses et de soumissions, à lui faire cette cruelle lecture. Mais on peut

supposer aisément quel temps elle devait durer. L'on s'étonna des longues absences de Marie; on l'espionna, on la surprit, et Diane eut à subir les reproches grossiers d'une femme qui l'accusa d'avoir séduit son enfant.

Ce fut au bout de tant de souffrances que Diane commença à éprouver cette lassitude qui, si elle éteint un peu le sentiment de la douleur, emporte aussi avec elle l'espérance et la dignité. Diane s'enferma dans sa chambre, et là, durant toute la journée, elle restait assise, ne parlant plus, ne pleurant plus, ne s'enquérant de rien, obéissant à la voix qui lui disait qu'il était l'heure de se lever, de manger, de se coucher; sans réflexion, sans conscience, pour ainsi dire, de ce qu'elle faisait.

Quelques mois encore, et peut-être cet esprit naïf, ardent, énergique, allait-il s'éteindre dans une affreuse imbécillité, lorsqu'elle fut arrachée à sa torpeur par une nouvelle souffrance, la plus horrible sans doute de toutes celles qu'elle avait éprouvées.

Peut-être, mon cher Edouard, si j'étais un faiseur de romans, ne devrais-je pas abandonner mon héroïne en l'état où je te l'ai montrée, peut-être faudrait-il raconter tout de suite comment de nouvelles douleurs, terribles, imprévues, écrasantes, vinrent la frapper coup sur coup, et compléter le tableau sans en détourner l'attention de mes lecteurs : peut-être serait-ce le comble de l'art que de les tenir courbés jusqu'à satiété sur cette existence torturée avec excès, et peut-être, si je faisais ainsi, parviendrais-je à faire naître, dans le cœur du public lisant, cet intérêt avide et douloureux qui fait qu'on s'acharne à un livre sans pouvoir le quitter avant la dernière page, et qui fait aussi qu'on le quitte avec plaisir lorsqu'il est fini, comme on s'éveille avec joie d'un mauvais rêve.

Mais ceci n'est point un roman qui doive être *dévoré*, c'est une histoire toute vraie et qui ne me semble pas avoir besoin de cette espèce de *crescendo* furibond d'émotions pour inspirer une vive pitié pour la femme qui a souffert tant de maux. Laissons donc un moment la pauvre Diane en proie à ce fatal affaissement où sa raison faillit périr, mais qui sauva sa santé presque perdue, en l'arrachant à la conscience de son malheur.

Et maintenant apprends ce qui avait causé le départ précipité de M. de Chivri. Ce fut quelques lignes d'un journal.

Elles étaient ainsi conçues :

« On se rappelle que M. Léonard Asthon, dont le pourvoi avait été remis, s'était soustrait par la fuite aux chances d'un nouveau jugement. condamné par défaut à la peine de mort, cet accusé vient de se constituer prisonnier afin de purger sa contumace. »

Cette nouvelle, partie de la Bretagne, était arrivée à Paris, et de là elle avait été chercher M. de Chivri à Châteauroux, Georges à Metz, où il était en garnison, et Philippe à Londres, où le retenait une mission du gouvernement.

M. de Chivri arriva le premier à Paris ; ses deux fils l'y rejoignirent à peu de jours d'intervalle, le temps qu'il fallut à chacun d'eux pour obtenir un congé qui leur permît de quitter leur poste. Le père n'avait point écrit à ses fils, les fils n'avaient point écrit à leur père et ne s'étaient point avertis ; mais un espoir de vengeance ou de réparation s'était pour ainsi dire levé à l'horizon, et tous y avaient couru avec le même empressement et la même détermination.

Martial, le plus jeune des fils de M. de Chivri, achevait ses études à Paris, et c'est lui qui avait reçu son père; mais il l'avait interrogé vainement sur la cause de son retour et sur la cause de sa tristesse, M. de Chivri s'était obstinément refusé à satisfaire la curiosité de son fils, soit qu'il ne voulût pas confier à un si jeune homme le secret du déshonneur de sa sœur, soit plutôt qu'il ne voulût pas associer ce dernier rejeton de sa famille à une vengeance qui pouvait en mener les exécuteurs à la

mort. D'ailleurs, comme je te l'ai dit, Martial était un faible et pâle enfant à qui ses vingt ans n'avaient donné qu'un large développement du cœur et de la pensée dans un corps débile et étiolé.

Tel était Martial.

A l'arrivée soudaine de son père, il avait compris aisément qu'il s'agissait d'une affaire de famille d'une haute gravité, et plus d'une circonstance lui avait fait soupçonner que cette affaire devait regarder sa sœur Diane. En effet, la défense formelle de son père d'aller le rejoindre à Châteauroux, la réclusion où M. de Chivri tenait sa fille, cette séparation qui semblait vouloir prévenir une confidence, disaient assez à Martial que sa sœur devait être malheureuse ou coupable. Mais pour lui elle devait être encore plus malheureuse que coupable.

Entre lui, pauvre jeune homme maladif, et sa sœur aveugle, il y avait une sympathie de malheur qui avait donné un caractère plus que fraternel à l'affection qu'ils se portaient. Enfans déshérités tous deux de cette première fortune de l'homme, la santé et la jouissance de tous les sens de la vie, ils se sentaient à part dans cette famille d'hommes vigoureux qui ne pouvaient avoir guère de pitié pour des maux qu'ils ne comprenaient pas.

Aussi Martial s'alarmait-il et s'indignait-il à la fois du mystère qu'on lui faisait des intérêts de sa famille. Il s'alarmait ; car s'il était vrai que sa chère sœur Diane fût malheureuse, il devinait que les mains rudes de son père et de ses frères ne sauraient toucher aux blessures de la misérable aveugle que pour les meurtrir : il s'indignait ; car la défiance qu'on lui montrait était un témoignage cruel du peu de cas qu'on faisait d'un être si débile et si pauvrement né que lui. Toutefois il garda silencieusement ses craintes et son dépit jusqu'au jour où Georges, Philippe et M. de Chivri furent réunis.

En se retrouvant, ces trois hommes n'avaient eu qu'à se tendre la main pour se remercier mutuellement de s'être si bien entendus pour la vergeance commune. Mais une fois en présence, il fallut discuter, ne fût-ce qu'un moment, le meilleur moyen à prendre pour atteindre leur but. Martial était présent lorsque ses deux frères et son père se trouvèrent ensemble. Monsieur de Chivri, qui n'avait jamais rencontré dans son plus jeune fils qu'une obéissance timide et respectueuse, ne crut pas devoir prendre d'autres précautions vis-à-vis de lui que de l'éloigner, et il dit à Martial :

— Laisse-nous, j'ai à parler à tes frères.

Pour la première fois, Martial n'obéit pas sur-le-champ à la parole de son père, et il resta immobile et la tête baissée, à la place où il était dans le salon où cette famille était réunie.

— Martial, reprit monsieur de Chivri, ne m'as-tu pas entendu ? laisse-nous un moment.

Sortir sans rien dire, c'était accepter cette exclusion humiliante qui le mettait en dehors des intérêts de sa famille, comme incapable de les comprendre et de les soutenir ; rester, c'était peut-être apporter à son père, qui lui semblait si malheureux, le chagrin de la révolte de son fils le plus aimé; il garda donc encore le silence, sans faire aucun mouvement pour quitter sa place.

— Eh bien ! Martial, redit encore M. de Chivri, d'une voix plus haute, eh bien ! eh bien ! ne m'entendez-vous pas ?

— Pardon, mon père, répondit l'enfant, car on pouvait le nommer ainsi, tant il en avait l'aspect, pardon ! mais permettez-moi de vous demander s'il est bien nécessaire que je m'éloigne.

— Du moment que je vous l'ordonne, il me semble que ce n'est plus une question

Le premier mot de ces trois hommes lorsqu'ils furent seuls fut :

— Pauvre Martial !

Mais cette émotion fut vite oubliée en présence des graves intérêts qui les réunissaient, et en peu de minutes la marche qu'on devait suivre fut arrêtée entre le père et les fils.

L'absolution récente de quelques accusés qui se trouvaient dans une position semblable à celle de Léonard Asthon, ne laissait guère de doute sur l'issue de ce nouveau procès. Il fut donc décidé que MM. de Chivri et ses fils se rendraient à Nantes, chacun de son côté, pour ne pas éveiller les soupçons de Martial, et que là ils attendraient secrètement l'acquittement de Léonard Asthon.

Avertir leur ennemi de leur présence avant son jugement leur sembla, d'une part, un acte imprudent, si Léonard voulait se soustraire par la fuite à leur vengeance, et de l'autre un acte de faiblesse ; car provoquer un prisonnier, c'était presque entamer une négociation dans une affaire qui n'en admettait pas. D'ailleurs Georges avait contre Léonard un peu de cette haine qui existe entre des militaires qui ont servi un régime différent et qui ont soif de faire prévaloir la résolution de leur courage sur celle de leurs rivaux.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent la conduite de messieurs de Chivri, le lendemain de cette solennelle réunion de famille, Georges partit en disant qu'il retournait à Metz. Deux jours après Philippe annonça qu'il se rendait à Londres, et M. de Chivri fit ses préparatifs pour aller à Châteauroux.

Pendant tout ce temps, Martial s'était renfermé dans une réserve extrême ; il avait accepté avec un air d'entière confiance tout ce qui lui avait été dit sur la direction que chacun prenait. Seulement il avait prié son père de vouloir bien remettre à Diane un petit présent que son frère Martial lui envoyait, de lui dire combien il serait heureux de la revoir, et que ce serait un grand bonheur pour lui, Martial, si sa sœur voulait bien lui envoyer quelque chose en retour. En disant cela à son père, le jeune homme l'examinait avec soin, il le vit se troubler, et il ajouta froidement :

— Si ma pauvre sœur ne sait que me renvoyer, qu'elle cueille une fleur dans son jardin, qu'elle la mette dans un pli de papier, vous aurez la bonté d'écrire l'adresse;... mais qu'elle me l'envoie sur-le-champ. Je désire apprendre le plus tôt possible que mon présent a été accueilli. J'ai besoin de savoir s'il y a quelqu'un qui m'aime dans ma famille.

— Martial, Martial, lui dit tendrement son père, doutes-tu de mon affection ?

— Non, mon père, non ; mais que voulez-vons?... c'est peut-être encore un enfantillage ;... mais je serais bien malheureux si ma sœur me faisait attendre la seule réponse qu'elle puisse me faire.

— Il faudra pourtant que tu l'attendes, répliqua M. de Chivri ; car quelques affaires me retiendront peut-être une semaine ou deux à Orléans. Ainsi ne t'afflige pas si ta sœur ne fait pas ce que tu veux, si moi-même je ne t'écris d'ici à quelque temps.

— C'est bien, mon père, dit Martial, excusez-moi de vous confier de pareilles folies... J'attendrai.

M. de Chivri ne répondit pas ; il serra son fils dans ses bras, et ses larmes coulèrent silencieusement sur le front de son enfant. Peut-être en ce moment un mot de prière de Martial eût-il arraché son secret à M. de Chivri, mais le fils reçut avec une tristesse résignée ces témoignages de l'amour de son père ; et celui-ci se dit : Nous avons blessé son orgueil et son amour, et il nous en veut. Un jour viendra où je le désabuserai. Et le pauvre père donna de nouveaux embrassemens à son fils qui ne les lui rendait pas.

Le lendemain, M. de Chivri partit pour Nantes, et deux heures plus tard, Martial était en route pour Châteauroux.

Ce que messieurs de Chivri avaient prévu arriva. Huit jours après leur

arrivée à Nantes, Léonard Asthon parut devant la Cour d'assises de la Loire-Inférieure, il fut acquitté et immédiatement mis en liberté. Pour bien te faire comprendre comment la scène qui suivit cet acquittement fut si soudaine et si publique qu'elle l'a été, je dois te dire quelles raisons avaient déterminé Léonard Asthon à ne pas se retirer immédiatement dans sa maison.

Les hommes sensés qui faisaient partie du jury avaient compris qu'il était temps de mettre un terme à une guerre civile qui, éteinte sur le champ de bataille, eût pu se raviver devant les tribunaux; et la plupart faisant taire des ressentimens personnels et jusqu'à un certain point ce que je pourrais appeler la légalité de leurs convictions, prononçaient l'absolution d'hommes qui étaient véritablement coupables. Mais tous les habitans de ce pays où la guerre intestine a laissé de profondes dissensions, ne voyaient pas du même œil cette justice généreuse et habile, et quelques uns l'appelaient sottise et lâcheté. Parmi ceux-là des jeunes gens disaient qu'ils remplaceraient le glaive inerte de la loi par leur épée de duellistes, et il était venu aux oreilles de Léonard Asthon que, s'il osait se montrer en public, il apprendrait à ses dépens qu'en se sonmettant à ses juges, il n'avait pas satisfait à la vengeance que ses adversaires comptaient tirer de lui. L'autorité avait l'œil sur ces brouillons, et Léonard en était instruit. Mais je n'ai pas besoin de t'expliquer comment un officier de l'ex-garde royale eût cru commettre une lâcheté vis-à-vis de lui-même et de son parti en acceptant cette protection.

Or donc, aussitôt son jugement rendu, Léonard, accompagné de quelques amis, se rendit au spectacle. Son acquittement avait été prononcé à sept heures du soir; à sept heures et demie il se promenait dans le foyer du grand théâtre. A ce même moment, et pendant que Léonard Asthon recevait les félicitations de ses amis, Georges et Philippe s'étaient rendus chez lui; et là un domestique, supposant que ces messieurs venaient aussi pour saluer son maître, leur avait appris que M. Asthon venait de lui faire dire qu'il était au théâtre. Les deux fils de M. de Chivri s'y étaient rendus sur-le-champ.

Lorsqu'ils arrivèrent, le foyer était en rumeur.

Léonard Asthon et ses amis mesuraient d'un regard insultant des groupes où l'on murmurait et où on semblait agiter la question de savoir s'il ne fallait pas corriger cette audacieuse bravade; déjà les plus résolus, malgré les nombreux agens de l'autorité qui circulaient dans le foyer, s'apprêtaient à adresser des provocations formelles à ceux qu'ils appelaient les chouans, lorsque Georges et Philippe entrèrent dans le foyer. La première personne à qui ils demandèrent si M. Léonard Asthon était présent, le leur désigna et ils marchèrent immédiatement à lui. Léonard avait compris la question qui avait été faite sur son compte, au geste qui avait répondu en le désignant. Il attendit donc ces deux hommes qui marchaient droit à lui, avec cette préoccupation qu'il allait recevoir une provocation pour des motifs politiques.

L'habit bleu boutonné jusqu'au menton, le ruban rouge, les éperons et les moustaches de Georges, sur lequel il fixa particulièrement son attention, parce qu'il se présentait le premier, le firent reconnaître à Léonard pour un militaire, et son air sombre et résolu l'avertit que ce n'était pas un ami qui l'abordait ainsi. C'était indubitablement un duel qui le cherchait ; tu comprends alors quelle dut être la hauteur de l'accueil qu'il fit au duelliste.

Georges, car dans cette occasion il avait réclamé son droit d'aînesse ur être le premier à engager la querelle sanglante qui devait venger nneur de sa famille, Georges s'approcha de Léonard sans le saluer, et dit :

— Vous êtes monsieur Léonard Asthon ?

— Je suis, M. Léonard Asthon, répondit ironiquement celui à qui s'adressait cette question.

— Eh bien ! répliqua Georges, si vous êtes M. Léonard Asthon, je suis M. Georges de Chivri.

— Tant mieux pour vous, monsieur, répondit Léonard en le mesurant du regard.

A cette froide et ironique réponse, Georges pâlit; car il lui semblait que son nom jeté à la face du séducteur de Diane, dût au moins le troubler s'il avait quelque noblesse, et par conséquent quelque remords dans le cœur. Cependant il se contint et répéta d'une voix altérée :

— M'avez-vous entendu, monsieur? Je vous ai dit que j'étais Georges de Chivri.

— Et moi, dit Léonard Asthon, je vous ai répondu : Tant mieux pour vous.

La colère de Georges déborda à cette réplique faite d'un ton méprisant, et il s'écria d'une voix éclatante :

— Tant mieux pour moi et tant pis pour vous alors!

Et à l'instant même, il fit à Léonard une de ces insultes que rien au monde ne peut faire oublier ni pardonner, devant lesquelles toute explication se tait, toute intervention devient impossible, il lui donna un soufflet.

Il est difficile de te peindre le tumulte qui suivit cette action. Les divers agens de l'autorité se précipitèrent à la fois sur M. de Chivri et sur Léonard, et prévinrent une lutte corps à corps à laquelle ces deux hommes bien nés se seraient peut-être laissé emporter dans un premier mouvement de fureur. On entraîna les deux adversaires; mais Philippe, qui n'avait point pris part à l'insulte, demeuré libre, s'approcha de l'un des jeunes gens qui s'étaient tenus près de Léonard, et lui dit à voix basse :

— A deux pas d'ici, à l'hôtel de France, monsieur Asthon trouvera bientôt, je l'espère, mon frère Georges, ou, à son défaut, j'y serai.

— Il suffit, répondit le jeune homme.

Et chacun se retira.

Il n'y avait aucune raison pour retenir M. Léonard Asthon prisonnier, on ne pouvait lui faire un crime de l'insulte qu'il avait reçue, et un quart d'heure après l'arrestation de Georges, son père, usant de l'autorité de son nom et de son titre, avait obtenu sa mise en liberté.

D'ailleurs, autant le premier magistrat de la ville avait montré de sévérité tant qu'il avait cru que c'était une querelle politique, autant il pensa ne pouvoir arrêter le cours d'une affaire si grave, quand un vieillard comme M. de Chivri lui jura sur l'honneur qu'il ne s'agissait que d'une insulte personnelle où l'honneur de sa famille était engagé. La jurisprudence actuelle sur le duel n'existait pas encore et n'enchaînait pas dans les liens d'un devoir rigoureux ce sentiment d'honneur supérieur à toutes les lois, et qui disait au magistrat qu'il devait y avoir du sang versé entre ces deux hommes.

En conséquence, vers neuf heures, deux amis de Léonard se présentèrent chez MM. de Chivri, pour régler les conditions du combat. La présence d'un vieillard, qu'à sa ressemblance on reconnaissait pour être le père de l'agresseur, les arrêta un moment. Mais M. de Chivri les prévint en leur disant froidement :

— Parlez, messieurs, parlez, je sais pourquoi vous êtes ici. Je suis le témoin de mes fils.

Cette déclaration étonna les amis de Léonard Asthon. Ils comprirent que ce ne pouvait être une querelle ordinaire que celle à laquelle un père s'associait ainsi, et après s'être regardés, le plus âgé des deux s'approcha, et dit :

— Vous comprenez, messieurs, qu'après ce qui s'est passé, il ne nous reste plus qu'à régler les conditions du combat.

— Soit, dit Georges. En apparence du moins, c'est M. Léonard Asthon qui est l'insulté. J'accepte donc ses conditions.

— Les voici. Le combat aura lieu demain matin, à six heures, derrière Barbin, près la Houssinière. On se battra à l'épée.

— Il suffit, nous y serons, dit Philippe, car je vous préviens que ce n'est pas un ennemi, mais deux, que monsieur Asthon doit avoir à combattre.

— Pardon messieurs, ceci change l'affaire de face.

— J'accepte pour Léonard, s'écria le plus jeune des témoins, et en tous cas j'accepte pour moi-même.

— C'est inutile, monsieur, dit Georges : ceci est une querelle entre nous et monsieur Asthon. S'il me tue, mon frère me remplacera; s'il le tue...

Il s'arrêta devant la pensée que son frère ou son père pourraient continuer la querelle, et il reprit :

— Mais il faut espérer que Dieu sera juste.

Le plus jeune des témoins salua pour se retirer; mais l'autre, dont l'âge plus avancé avait laissé moins de fougue à ses ressentimens, s'arrêta, et s'adressant à Georges, il lui dit :

— Le devoir que nous remplissons, messieurs, est grave. L'insulte reçue par mon ami suffit à justifier un combat à mort, mais je ne puis me retirer sans vous déclarer que quelques unes de vos paroles m'ont fait croire que cette insulte avait un motif, et je vous jure sur l'honneur que Léonard l'ignore.

— Il l'ignore, l'infâme! cria Georges avec rage.

— Ou plutôt, dit M. de Chivri en s'avançant, il n'a pas voulu la dire à ces messieurs. Si quelque chose peut rendre moins méprisable l'indigne conduite de M. Asthon, croyez, messieurs, que c'est sa discrétion, ne lui demandez donc rien. L'insulte qu'il a reçue est assez grave pour que votre responsabilité soit à couvert. Je compte sur votre honneur pour ne pas insister davantage.

Quoi qu'il en fût, lorsque les témoins revinrent auprès de Léonard, ils ne purent s'empêcher de lui répéter ce qui avait été dit à ce sujet entre eux et messieurs de Chivri. Mais Léonard repoussa avec colère toute supposition qui tendait à expliquer l'insulte qu'il avait reçue.

— Je ne sais qu'une chose, dit-il, c'est que j'ai été souffleté et qu'il faut que je tue le misérable qui m'a insulté.

— Mais il avait un motif.

— Eh! que m'importe, je ne le connais pas, et je ne veux pas le connaître. J'aurais déshonoré sa mère ou sa sœur, que je ne répondrais que par un duel à mort à cet outrage.... N'en parlons donc plus.... et à demain!

— A demain! dirent les témoins.

Le lendemain, à six heures du matin, les adversaires se trouvaient au rendez-vous. D'un côté, Léonard et ses deux amis, de l'autre Georges et Philippe avec deux officiers de la garnison, camarades de Georges, et qui l'accompagnaient pour rendre le nombre des témoins égaux des deux côtés, car Philippe se présentait comme ennemi, et les fils de M. de Chivri avaient obtenu de leur père qu'il n'assisterait pas au combat. Il était demeuré dans sa voiture à quelque distance du champ de bataille qu'il ne pouvait apercevoir.

Les apprêts furent bientôt faits, les places choisies, et les habits dépouillés, Georges et Asthon commencèrent entre eux une lutte d'autant plus terrible qu'elle était calme. C'étaient deux hommes intrépides, et qui voulaient fermement la mort l'un de l'autre. Aussi ne s'aventurèrent-ils pas en emportés qui ont hâte d'en finir ou en écoliers qui prennent l'ardeur pour le courage; ils se mesurèrent froidement, ils s'attaquèrent avec prudence, se défendirent avec soin; tantôt les

épées volaient et étincelaient dans leurs mains, tantôt elles se tâtaient doucement : enfin, par un de ces momens où les coups se succèdent avec une telle rapidité que l'œil le plus exercé ne pourrait les suivre, un faible cri se fit entendre, et Georges, frappé au cœur, tomba sans proférer une parole.

Les témoins des deux côtés se précipitèrent vers lui, mais Philippe les arrêta avec un geste terrible et silencieux, puis il dit à voix basse :

— Mon père est là !

Il ramassa l'épée, et dit du même ton sourd en s'adressant à Asthon :

— A moi, monsieur.

Léonard, véritablement étonné de cet acharnement, regarda les témoins comme pour les consulter, et ceux-ci allaient s'interposer peut-être, lorsque Philippe, s'approchant de Léonard, le frappa au visage du plat de son épée et lui dit :

— A moi donc, monsieur !

Cette nouvelle insulte anima en Léonard une rage indicible, et alors commença une nouvelle lutte, lutte terrible, acharnée, sans repos, sans calme, où le fer ne cherchait plus le fer mais la poitrine. Cette fois, le sang d'Asthon jaillit ; c'est qu'il avait quitté un moment des yeux le fer de son ennemi en voyant paraître, au coin d'un bouquet d'arbres, la figure pâle et les cheveux blancs de M. de Chivri, et loin derrière lui, un cavalier accourant à toute bride ; la pensée que l'intervention ou l'arrivée d'un nouveau-venu pouvait lui arracher la vie de cet homme qui ne l'avait pas moins insulté que son frère, lui rendit toute sa présence d'esprit, et le combat recommença plus furieux, plus acharné. Asthon était blessé, Philippe le poussait avec une rapidité qui lui laissait à peine le temps de se défendre. Asthon rompait pour reprendre son avantage, et par une singulière attraction, M. de Chivri avançait d'un pas vers les combattans à mesure que l'ennemi de son fils reculait.

Tout à coup les épées ne se choquèrent plus, les deux hommes restèrent debout et immobiles, monsieur de Chivri leva ses bras au ciel comme pour l'invoquer, car il avait compris qu'il y avait une blessure mortelle de reçue. Et presque aussitôt Philippe s'abattit de toute sa hauteur en criant :

— Mon père !

Il accourut, le malheureux vieillard, les yeux éperdus, la bouche écumante, les traits en délire, et ramassant à son tour l'épée qui avait été inutile à ses fils, il s'écria :

— A moi donc, monsieur ! à moi ! à moi ! à moi !

Et il répétait : A moi ! tandis que Léonard épouvanté reculait devant ce désespoir, et que les témoins de messieurs de Chivri retenaient le malheureux père. Mais au moment où il allait leur échapper, le cavalier que Léonard avait aperçu au loin arriva, et se précipitant au bas de son cheval, jeta un regard impossible à décrire sur cette scène épouvantable. Il arracha l'épée des mains de monsieur de Chivri, et se plaça en face de Léonard en lui disant :

— C'est à moi ! à moi, monsieur !

— Qui êtes-vous ? s'écria le vieux témoin de Léonard en se plaçant devant l'épée nue du jeune homme ; qui êtes-vous ?

— Le dernier frère de Diane, le dernier des trois fils du comte de Chivri, — Martial de Chivri !

A cette voix, à l'aspect de son dernier enfant bravant cette épée mortelle qui lui avait déjà tué deux fils, M. de Chivri s'élança vers Martial, et l'enlaçant dans ses bras, il lui cria :

— Non pas toi, Martial ! non, il te tuerait aussi comme il a tué tes frères... Non... je ne le veux pas...

— Ce serait donc vous, mon père ? dit l'enfant.

— Ni l'un ni l'autre, messieurs, dit le vieux témoin de Léonard. Il y a un mystère que nous devons éclaircir...

— Place! place! criait Martial.

Et comme il avançait vers Léonard qui demeurait stupéfait, comprenant à son tour qu'il devait y avoir une horrible méprise dans ce funeste acharnement, M. de Chivri saisit violemment le bras de son fils, et lui dit d'un ton solennel.

— Monsieur a raison : ni toi, ni moi, mon fils; il faut à cet homme, pour le punir, le malheur qu'il nous a donné.

— Mais quel malheur? s'écria Léonard.

— Le déshonneur, Léonard Asthon, le déshonneur qui suit les infâmes qui séduisent les filles innocentes et tuent les frères qui veulent les venger.

Et sans ajouter une parole, M. de Chivri s'éloigna en montrant du doigt les deux cadavres de ses fils à leurs témoins, comme pour leur dire d'en prendre soin.

Quant à Léonard, il était demeuré immobile à ces paroles de M. de Chivri, et rapprochant ce mot de Diane prononcé par Martial, du mot de fille séduite, il répéta tristement :

— Vous aviez raison, il y a ici quelque horrible mystère.

Et maintenant il faut que je t'explique ce qui avait amené Martial sur le lieu du combat.

Ainsi que je te l'ai dit, Martial était parti pour Châteauroux immédiatement après le départ de son père pour Nantes.

En le suivant poste à poste, il s'était complétement assuré que monsieur de Chivri lui cachait le but de son voyage; car Martial avait appris à Orléans non seulement que la chaise de poste qui le précédait ne s'était pas arrêtée dans cette ville, mais qu'elle n'avait pas pris la route de l'Indre. Si Martial l'eût voulu, il lui eût été facile de suivre son père et d'arriver presque en même temps que lui dans la ville où il se rendait ; mais c'était désobéir à son père d'une manière trop formelle et probablement fort inutile.

D'ailleurs, lorsque Martial s'était résigné à ne rien apprendre des projets de son père et de ses frères, lorsqu'il avait cherché et obtenu la certitude que M. de Chivri ne se rendait pas à Châteauroux; Martial s'était déjà arrêté au dessein d'aller près de sa sœur, et Martial était doué de cette volonté particulière qui ne se laisse point écarter de la route qu'elle s'est tracée, à l'envi des obstacles ou des meilleures espérances qui se présentent durant sa marche.

Avec cette manière d'être, on néglige quelquefois des hasards heureux qui vous mèneraient plus vite où vous tendez ; mais on évite aussi de se laisser entraîner, sur de séduisantes apparences, dans de fausses voies qui vous éloignent pour long-temps du but, sinon pour toujours. Donc, lorsque Martial fut arrivé à Orléans, il laissa son père continuer son voyage par Blois, et lui-même se dirigea avec une rapidité impatiente vers le département de l'Indre.

Il faisait nuit lorsque Martial arriva au Grandpin (c'est le nom du château de monsieur de Chivri). Comme dans toutes les maisons où manquent la surveillance et l'autorité d'une femme, il y avait toujours chez monsieur de Chivri ce désordre souterrain qui garde toutes les apparences d'un service probe et régulier aux yeux d'un maître de maison qui ne sait pas ou ne veut pas descendre dans l'examen de certains détails domestiques. Mais, dès que le maître était absent, ce désordre, soigneusement contenu en sa présence, se montrait sans crainte, prenait ses aises, s'emparait du château, et chacun s'occupait à faire toute autre chose que ce qui le concernait.

Il en était résulté que Lucienne, la femme à qui M. de Chivri avait confié le soin de servir Diane, s'était fatiguée, au bout de quelques jours,

de rester sans cesse auprès d'une pauvre fille qui ne répondait rien à ses bavardages, et, dès que le soir était venu, elle annonçait assez brutalement à sa jeune maîtresse que l'heure de dormir était arrivée, elle la déshabillait, la couchait, et comme la nuit ne pouvait être un obstacle pour l'aveugle dans le cas où il lui aurait pris le désir de quitter son appartement, Lucienne l'enfermait à clé et la laissait prisonnière jusqu'à l'heure où il lui plaisait de revenir le lendemain matin.

M. de Chivri était trop grand seigneur pour avoir jamais soupçonné que pareille chose pût arriver. Dans les classes élevées de la société, on vit trop loin de sa domesticité pour apprendre avec quelle intelligence malveillante cette race envieuse devine le malheur et la discorde qui sont dans une famille, et avec quelle satisfaction haineuse elle en profite. Sur vingt domestiques, on en trouve aisément dix-neuf qui servent avec empressement les vices du fils contre le père, les dissipations du mari et les égaremens de la femme, parce qu'ils comprennent que posséder le secret de son maître, c'est lui imposer vis-à-vis d'eux, par la crainte, une part de la servitude où ils sont, par état, vis-à-vis de lui. Or, la femme qui servait la pauvre aveugle n'avait pu se méprendre sur les motifs de la conduite de M. de Chivri envers Diane.

La faute irrémissible d'une jeune fille, celle qui la fait traiter comme était traitée Mlle de Chivri, n'est pas difficile à deviner; ce ne peut être, comme parmi les jeunes gens, ou le jeu, ou la dissipation, ou le manque de probité; dans notre société, les femmes ne commettent guère d'autre crime que celui de l'amour. Tout le monde, chez le comte, soupçonnait la faute de sa fille, et Lucienne s'en était assurée.

Un jour où Diane s'était irritée de cette espèce d'emprisonnement où on la tenait durant la nuit, Lucienne avait eu l'insolence de lui répondre :

— C'est ennuyeux, n'est-ce pas? Mais si les galans ont envie de venir, il faudra qu'ils passent par la fenêtre.

Ce n'est pas à l'âge de Diane, ce n'est pas quand on se sent privé de toute protection, ce n'est pas quand le cœur est courbé sous le poids d'une lourde affliction, qu'on se relève assez fermement pour écraser de telles indignités. Diane baissa la tête devant cette insulte; elle tomba, plus avant que jamais, dans cet abandon d'elle-même qui touche de si près à l'idiotisme, et Lucienne se crut autorisée à n'avoir plus le moindre soin ou le moindre respect pour celle qui n'avait pas la force de réclamer les soins et le respect qui lui étaient dus.

Or donc, il advint que le soir où Martial arriva au Grandpin, Lucienne avait fait comme à l'ordinaire; elle avait enfermé sa jeune maîtresse chez elle, elle avait mis la clé de la chambre dans sa poche et s'était absentée du château. J'entre dans tous ces détails, mon cher Edouard, parce qu'il me semble qu'on ne sait pas assez combien une circonstance si misérable peut dominer les événemens les plus importans.

A peine Martial fut-il descendu de voiture, qu'il ordonna à un domestique de le conduire à l'appartement de sa sœur. On essaya d'abord d'opposer à son désir que sa sœur était couchée et qu'il devait avoir lui-même besoin de repos. Martial trouva cette espèce d'avis au moins fort extraordinaire, et ayant insisté, il lui fut répondu que, dans l'état de santé où se trouvait mademoiselle Diane, une arrivée aussi soudaine, un réveil en sursaut pourrait lui causer une émotion fatale.

Cette réponse confirma les soupçons qu'avait Martial d'un malheur arrivé à sa sœur; il n'insista pas davantage, pensant qu'il devait ménager une sensibilité sans doute exaltée par le désespoir, et remit au lendemain à interroger l'infortunée sur le secret qu'il voulait apprendre d'elle pour la protéger. Il se retira donc dans l'appartement qui lui fut préparé, et bientôt il y demeura seul en proie aux réflexions les plus tristes et aux suppositions les plus funestes.

Cependant la fatigue de la route commençait à l'emporter sur sa préoc-

cupation, et déjà il se sentait gagner par le sommeil, lorsqu'il fut tiré de ce premier assoupissement par un bruit extraordinaire qui avait lieu dans le château ; Martial quitta son appartement pour s'informer de la cause de ce tumulte.

Il fallut bien lui dire alors la vérité : on lui avoua, qu'au moment de son arrivée, Lucienne était absente, qu'on l'avait envoyée chercher dans la ferme où on savait qu'elle allait d'ordinaire, que cette fille était accourue aussitôt, mais qu'en rentrant dans la chambre de sa jeune maîtresse qu'elle n'eût pas dû quitter, elle avait trouvé cette chambre vide. Des draps attachés au balcon de la fenêtre ouverte montraient que Diane, malgré son infirmité, était parvenue à s'échapper de sa prison. Mais si le souvenir du récit de quelque évasion pareille lui avait servi à exécuter son projet, il était à craindre que ce projet tendît plutôt au suicide qu'à la fuite ; car les vêtemens de Diane étaient demeurés dans sa chambre.

Les recherches des domestiques avaient d'abord été incomplètes, en ce qu'ils avaient espéré les cacher à leur jeune maître ; mais du moment qu'il sut la vérité, on y procéda avec une activité où la pitié pour l'infortunée entrait presque autant que la crainte des châtimens. On se répandit de tous côtés dans la maison, dans le parc, en poussant des cris, on appelant Diane.

Martial le premier, à la lueur des torches portées par les domestiques, crut apercevoir, au bout d'une allée, une ombre blanche qui marchait avec rapidité. Il s'élança dans cette direction, mais l'ombre s'enfuit ; tout le monde se précipita dans l'allée.

On avait déjà gagné assez de terrain pour être sûr qu'on ne s'était pas trompé, et que c'était Mlle de Chivri qui fuyait ainsi. Chacun redoublait de vitesse pour l'atteindre.

— Arrêtez ! s'écria soudainement Martial.

Il venait de se rappeler que cette allée aboutissait à une vaste pièce d'eau où Diane, s'entendant poursuivie, allait sans doute se précipiter.

Chacun demeura immobile au cri que poussa Martial, et Diane elle-même suspendit sa course ; cette voix qui, dans ce moment, avait retenti seule, l'avait sans doute frappée d'un bon souvenir. Martial le pensa ainsi, et s'approchant lentement, il se mit à dire avec prière :

— Diane !... c'est moi... c'est Martial.

Diane s'était penchée comme pour mieux écouter cette voix amie ; mais, après un moment d'hésitation, elle avait repris sa marche.

— Ma sœur ! ma sœur ! avait dit Martial, je suis de ce côté.... viens, viens par ici.

Diane s'était encore arrêtée, mais aussitôt que la voix avait cessé de parler, elle avait recommencé à s'éloigner.

Martial comprit alors que ce n'était qu'en parlant sans discontinuité à Diane qu'il pourrait s'en approcher assez pour la saisir ; et, dans le trouble où il était, il se mit à lui dire les choses les plus propres à l'arrêter, et il continua à s'avancer vers elle en disant :

— Reviens, Diane, j'ai de bonnes nouvelles à te donner.

Elle écouta.

— Tu ne seras plus prisonnière.....

Elle écoutait toujours.

— Mon père te pardonne.....

Diane fit un pas vers son frère.

— Maintenant tu n'auras plus de chagrin, je te le jure.....

Diane avança encore quelques pas, et répondit :

— Est-ce toi, Martial ? est-ce bien toi ?

— Oui, Diane ; oui, ma sœur ; c'est ton frère qui t'aime, qui vient pour te consoler, te secourir, te protéger.

— Et mon père m'a pardonné, dis-tu ?

— Oui, je te le jure.

— Et lui? dit l'aveugle qui n'était plus qu'à quelques pas de son frère.

— Qui, lui? reprit Martial.

A cette question, Diane se recula violemment, et elle répéta :

— Qui? qui?... tu ne sais donc pas?.. Ah! ajouta-t-elle avec effroi, ce n'est pas Martial.

Et elle voulut s'enfuir de nouveau ; mais son frère s'était déjà emparé d'elle. Diane se débattit en poussant des cris aigus, et il fallut employer la force pour l'enlever et l'emporter dans sa chambre.

Elle eut alors à souffrir une violente crise nerveuse, et comme Martial n'eût pu suffire à la contenir dans son lit, il fallut bien qu'il subît, pour sa sœur, les soins de deux ou trois femmes, et il en résulta qu'elles entendirent comme lui tout ce qu'elle dit dans son délire.

Quelque incohérentes que fussent les paroles qu'elle prononçait ainsi au hasard, les mots de fille perdue et maudite, les cris de : Grâce pour lui! s'y trouvaient trop souvent pour ne pas tout apprendre à ceux qui les entendaient ; le nom de Léonard Asthon s'y mêlait tantôt avec un accent de prière, tantôt avec une expression de désespoir.

Enfin, lorsque les forces de l'infortunée se furent épuisées dans des convulsions terribles, elle se calma peu à peu ; bientôt après elle subit une espèce de somnolence agitée où sa bouche murmurait encore quelques mots, et où son corps tressaillait encore de temps en temps ; puis enfin, l'accablement fut complet, et elle dormit d'un sommeil profond et immobile.

Martial put alors demeurer seul près d'elle, et, rapprochant les soupçons que lui avait donnés la conduite de son père et de ses frères, de ce qu'il avait entendu, il comprit le malheur qui avait frappé sa sœur, et ne douta plus que ce Léonard Asthon ne fût celui qui avait porté le déshonneur et la désolation dans sa famille.

Ce nom de Léonard Asthon était connu de Martial par l'éclat de sa rébellion ; et il se souvenait parfaitement de l'avoir vu citer quelque temps avant dans les journaux comme celui du contumace qui venait de se constituer prisonnier. Il eut bientôt retrouvé dans sa mémoire le nom de la ville où Léonard allait subir un nouveau jugement ; et, en se rappelant la route que son père avait suivie, il ne put douter qu'il ne se fût rendu à Nantes ; mais ses frères y étaient-ils avec lui? S'ils n'y avaient pas accompagné leur père, il n'était pas douteux que M. de Chivri se fût rendu à Nantes pour une conciliation qui ne pouvait être incertaine. Si Georges et Philippe y étaient allés, il s'agissait sans doute d'une réparation sanglante, et Martial n'en demeurait pas moins dans une incertitude que Diane ne pouvait même éclaircir.

Il se résolut donc à quitter le château, après avoir rassuré Diane par les meilleurs mensonges qu'il pourrait imaginer, et à se rendre à Nantes.

Cependant lorsque le matin fut venu, et que Diane, arrachée à son sommeil, et se rappelant confusément ce qui lui était arrivé la veille, demanda si son frère Martial n'était pas au château, il fallut qu'il cherchât à expliquer à Diane pourquoi il était près d'elle ; et comme dans les premières paroles qu'il lui avait adressées la veille, il lui avait parlé de bonnes nouvelles et de consolation, il fut obligé, dans ce qu'il lui dit, de lui laisser une espérance. Il lui confia donc que ce Léonard Asthon était de retour , et que son père venait de se rendre près de lui. Mais Martial ignorait toutes les circonstances de cette déplorable histoire, et il sentit qu'il s'était trop avancé, lorsque sa sœur lui apprit comment, depuis sa première arrestation, Léonard ne lui avait pas donné un souvenir , ni pendant qu'il était prisonnier à Angers, ni pendant qu'il s'était enfui loin de la France et de l'Europe.

Alors Martial voulut tout savoir, et la pauvre aveugle lui fit le récit de tout ce qui s'était passé à Machecoul, de la scène infâme du pavillon, de

la scène terrible de la mort de madame de Kermic, de ce qu'elle avait souffert alors, et de ce qu'elle souffrait depuis qu'elle était enfermée au château du Grandpin.

Au bout de tant de douleurs, Martial la voyant s'attacher avec une confiance fatale au faux espoir qu'il venait de lui présenter, craignit de laisser cette âme s'égarer assez avant dans ses folles espérances, pour que le jour où il faudrait l'y en arracher ce ne pût être qu'aux dépens de sa vie ou de sa raison fatiguée de tant de secousses. Il préféra, à son tour, lui dire toute la vérité, et, pour cela, il lui fit le récit de ce qui s'était passé à Paris entre lui, son père et ses frères; il lui dit comment il était venu au Grandpin pour apprendre d'elle ce mystère, et comment il n'était pas entré sur-le-champ dans son appartement, et, à ce moment seulement, il lui demanda quelle raison l'avait poussée à s'en échapper.

Diane avait écouté Martial avec une attention profonde, et, à mesure qu'elle découvrait que les paroles que son frère lui avait adressées la veille, n'avaient été qu'une ruse pour s'emparer d'elle, un triste et douloureux sourire errait sur ses lèvres; enfin, à la question qu'il lui adressa sur les motifs qui l'avaient fait sortir de sa chambre, elle répondit :

—Ecoute, Martial; il m'est arrivé en ce moment ce qui pourrait recommencer encore, si je ne m'arrachais moi-même à l'incertitude affreuse où on me laisse. J'ai entendu le bruit d'une voiture; j'ai cru que c'était mon père qui revenait. Je l'ai entendu. Quand le bruit de ton arrivée a été calmé, et que j'ai cru comprendre que mon père ne viendrait pas, je ne puis te dire quel nouveau désespoir s'est emparé de moi; il m'a semblé qu'on ne me comptait plus comme vivante dans cette maison; j'ai cru voir, dans l'absence de mon père, une approbation des indignités dont j'ai été la victime depuis son départ; en ne venant pas à moi, mon père m'abandonnait au mépris de ses domestiques : ne valait-il pas mieux être morte? Cette idée s'est emparée de moi et m'a dominée. J'ai voulu mourir; mais pour mourir, il faut le pouvoir.

J'aurais pu me précipiter de cette fenêtre; mais j'avais gardé encore assez de raison pour savoir que ceux qui veulent périr ainsi ne se brisent pas le front en tombant d'une pareille hauteur, et j'ai cherché une mort plus certaine. Sans doute le ciel a pris pitié de moi, car je me suis égarée dans cette nuit où vous me cherchiez, comme si ce n'était pas toujours dans les ténèbres que je marche. C'est qu'à ce moment une ombre inouie s'est répandue sur ma pensée; il me semble que je comprends quel doit être le jour de vos yeux, car j'ai senti s'effacer le jour de ma raison.

Dans les sentiers où, la veille, je marchais si sûrement, j'errais sans pouvoir reconnaître, aux indices accoutumés, les endroits où je me trouvais; il s'est fait une nuit dans ma nuit. J'ai eu peur.

J'ai pensé que je pourrais vivre folle et aveugle, et quand ta voix est venue me frapper, je l'ai écoutée comme tu regarderais un flambeau à l'horizon. Puis, quand tu te taisais, les ténèbres revenaient; puis, tu parlais, et il me semblait revoir. Je ne puis t'expliquer cela autrement; je ne sais si je comprenais alors le sens de tes paroles, et lorsque tu m'as saisie, je n'ai eu qu'une pensée, c'est qu'on allait m'enfermer dans ma prison, et me laisser seule. Martial ne me laisse pas seule..... reste ici, ne me quitte pas.....

— Non, ma sœur, je ne te quiterai pas, dit Martial qui ne voulait pas ajouter, aux douleurs de sa sœur, la nouvelle trop précipitée de son départ; et cependant il voulait aller à Nantes, ne doutant plus que son père et ses frères ne s'y fussent rendus pour y chercher une vengeance sanglante. Mais cette certitude ne devait pas venir seulement à Martial, et bientôt, à mesure que les idées de Diane prirent assez de calme pour qu'elle pût aussi établir des rapports entre toutes les circonstances qui venaient de lui être révélées, elle comprit aussi le but du voyage de son père et de ses frères.

Il s'était établi un long silence entre Martial et Diane; pendant ce temps, celui-ci cherchait, d'une part les moyens d'apprendre à sa sœur qu'il fallait qu'il la quittât; et de l'autre, Diane avait, pour ainsi dire, réuni tous les rayons épars de la conviction qui devait luire tout à coup à son esprit, et l'éclairer sur le danger auquel son père et ses frères allaient s'exposer pour elle.

Martial en était arrivé à se demander s'il ne valait pas mieux avouer à Diane toute la vérité, que de la laisser errer encore dans d'affreuses incertitudes. Il crut que c'était le plus sage parti, et il lui dit :

— Je ne doute pas maintenant que mes frères et mon père ne soient à Nantes.

— Oui, dit Diane, ils y sont, j'en suis sûre.

— Il peut arriver telle circonstance où peut-être ils regretteront ma présence.

— Quelle circonstance?

— Je ne puis la prévoir, mais je voudrais être auprès d'eux quand ils verront Léonard Asthon.

— Ne pourrions-nous y être, dit Diane, avant qu'ils ne l'aient vu?

— Nous?... répéta Martial.

— Oui, nous... Ecoute Martial, mon père et mes frères sont à Nantes pour se battre contre lui?

— Je le crains.

— Eh bien! Martial.... ils ne se battront pas.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il faut que je voie Léonard avant eux.

— Toi?

— Moi... Il m'aimait... et s'il ne m'aime plus, il aura pitié de moi... Ton projet est de me quitter, je l'ai deviné à ton premier mot : Martial, emmène-moi!

— Je ne le puis, que dirait mon père?

— Si tu pars sans moi, Martial, je me tuerai; car je ne veux pas devenir folle.

— Je resterai donc, dit Martial.

— Et tu laisseras tuer nos frères que je veux sauver?

— Tu ne le peux pas.

— Emmène-moi, et tu verras. Ecoute, Martial, si Léonard tue un de mes frères, je mourrai; car il m'aura abandonnée tout à fait; si l'un de mes frères tue Léonard, je mourrai aussi, car le sang qui lavera votre déshonneur ne lavera pas le mien; ainsi donc, attendre ici, c'est la mort pour moi; c'est la mort, je te le jure... Veux-tu me laisser mourir?

— Mais qu'iras-tu demander à cet homme?

— L'honneur...

— Pauvre sœur!

— Oh! ne désespère pas, Martial, je lui rendrai la charge si légère et si courte... Ce n'est pas le bonheur, ce n'est pas l'amour que j'irai lui demander... mais son nom, son nom pour le porter quelques jours seulement, une heure, s'il le faut, assez de temps pour qu'il n'y ait besoin que de moi pour victime.

Je ne saurais te dire si ce fut faiblesse ou résolution de la part de Martial, mais il céda à la volonté de Diane et à la crainte qu'il éprouvait à la laisser en proie à cette solitude qu'on lui avait faite dans l'isolement fatal que la nature lui avait imposé. D'ailleurs la présence de Diane pouvait éveiller des remords ou de la pitié dans le cœur d'Asthon; enfin, il céda.

Ils partirent dès que Diane fut assez forte pour se lever, et ils arrivèrent à Nantes le soir même où se prononçait le jugement de Léonard; ils se cachèrent dans un hôtel, et Martial parvint facilement à savoir où étaient descendus son père et ses frères.

Dès que le jour parut, Martial se rendit chez Léonard, à qui sa sœur avait exigé qu'il fit remettre simplement un billet ainsi conçu : « Une femme dont la vie dépend de la promptitude de M. Léonard Asthon à se rendre près d'elle, l'attend ce matin place Royale, hôtel des Etrangers. »

Martial avait remis le billet à l'hôtel d'Asthon, sans faire attention qu'un domestique lui avait dit : « On le remettra à monsieur dès qu'il sera rentré. » Mais à quelques pas de là, Martial se demanda pourquoi Léonard était sorti si matin; il retourna sur ses pas et s'informa à ce domestique s'il savait la cause de l'absence de son maître; celui-ci lui répondit que M. Asthon était sorti en voiture avec deux de ses amis, et qu'il avait entendu donner l'ordre au cocher de se rendre à la Houssinière. Cela ressemblait trop à un arrangement de duel pour ne pas alarmer Martial; il avait couru sur-le-champ place Graslin, à l'hôtel de France, et des informations encore plus précises lui donnèrent la certitude que la rencontre que sa sœur voulait prévenir allait avoir lieu.

Alors, sans calculer dans quelle anxiété il laissait sa sœur, oubliant le billet qu'il avait laissé chez Léonard Asthon, sans réfléchir qu'il était trop tard pour que son intervention pût être utile, il avait pris un cheval, il avait couru au lieu du rendez-vous, et tu as vu comment il y était arrivé, comment exaspéré à la vue de ses frères frappés de mort, il avait voulu les venger, et comment il avait été arrêté par son père et entraîné par lui.

N'oublie rien, je te prie, de ces petites circonstances, elles t'expliqueront aussi comment put arriver la scène étrange qui suivit cette épouvantable catastrophe.

En quittant le champ de bataille où deux de ses fils venaient de succomber, c'était M. de Chivri qui d'abord avait entraîné Martial ; mais dès qu'ils furent en voiture, ce fut le tour de Martial de prodiguer ses soins à son père.

Tu peux t'imaginer facilement le désespoir de ce vieillard qui venait de voir mourir ses deux fils aînés ; désespoir affreux et mêlé de remords, car il s'accusait d'avoir voué lui-même ses enfans à la mort pour atteindre une vengeance illégitime. C'est que tout ce qui lui semblait la veille devoir et courage, lui paraissait à présent préjugé et folie. C'est que ce qu'il invoquait une heure avant comme un droit sacré de l'honneur, il le regardait maintenant comme une obligation barbare de nos mœurs ; c'est que cette vengeance, à laquelle il avait eu foi, lui échappait.

Ainsi, lui, monsieur de Chivri, un homme juste et pieux, un homme de grand nom et de haute fortune, était tombé à ce degré fatal de désespoir qui est le partage des plus misérables, il en était arrivé à douter de la justice de Dieu à qui il avait pour ainsi dire confié sa cause, et à se révolter contre la justice humaine qui ne pouvait le protéger assez contre celui qui avait déshonoré sa fille et tué ses fils. De telles pensées mènent quelquefois au crime quand elles s'emparent d'hommes chez qui les liens de l'honneur et de la religion ne sont pas assez forts pour résister au choc d'un coup si violent.

Alors un père dans la position de M. de Chivri, abandonné qu'il se croit par le ciel et les hommes, se constitue le vengeur souverain de sa misère, il prend un pistolet ou un couteau et assassine, le front levé, celui qui l'a déshonoré et désespéré. A celui-là, il faut le dire, il reste une consolation, car il lui reste un espoir de vengeance ; mais à un homme comme M. de Chivri, rien ne restait que la misérable chance d'un procès contre Léonard Asthon. Il lui fallait donc retomber à ce point où il eût rougi de demeurer la veille; il n'avait plus qu'à traîner le séducteur de sa fille en cour d'assises. Il demanderait et il obtiendrait sans doute la condamnation légale de Léonard Asthon ; mais pour pouvoir demander cette condamnation légale sans que le monde lui en fît honte, il avait fallu auparavant que deux de ses fils morts lui eussent acquis le

droit de n'en pas rougir. Sans doute il jetterait à Léonard Asthon le déshonneur qu'il lui avait promis, mais avant cela il lui fallait proclamer le déshonneur de sa fille.

Et puis, au milieu de tous ces aspects de son malheur venaient sans cesse se placer les cadavres de ses fils; et tandis que l'homme blasphémait et maudissait du fond de sa colère, le père gémissait et pleurait du fond de ses entrailles. Puis se tournant vers Martial, vers cet enfant, vers ce frêle roseau qu'il avait arraché à la funeste moisson de sa famille, il l'implorait, le priait, lui faisait jurer sur l'honneur de ne pas vouloir venger ses frères, de ne pas mourir, de ne pas l'abandonner.

Aussi, crois-moi, ce fut un désespoir comme peu d'hommes en ont eu à souffrir que celui de ce malheureux père, et tu dois comprendre que n'ayant plus que Martial devant qui pleurer et souffrir, il ne lui demanda pas pourquoi et comment il était venu. Martial était là près de lui, Martial avait voulu mourir, et il avait sauvé Martial; voilà à quoi il pensait quand il pensait à lui.

Cependant le temps qu'il fallait pour revenir de la Houssinière, suffit, je ne dirai pas à calmer ce désespoir, mais à y mettre de l'ordre, s'il est permis de s'exprimer ainsi. En effet, quand monsieur de Chivri rentra à son hôtel, ce n'étaient plus ces sanglots tumultueux, ces larmes incessantes, ces cris désordonnés, ces fureurs, ces malédictions, ces gémissemens, tout ce délire de souffrance du premier moment; c'était une affliction plus poignante peut-être, mais dans laquelle la résignation du chrétien et les devoirs du père avaient repris leur place. Il souffrait davantage, mais il pleurait moins et ne parlait plus.

Au milieu de sa propre douleur, ce silence effrayait Martial; c'est que dans toutes les malédictions et toutes les larmes échappées de ce cœur de père, le nom de Diane n'avait pas été prononcé une seule fois.

Il ne l'avait pas comptée sans doute parmi les causes de son malheur, mais ne l'avait pas non plus comptée parmi les victimes de cette grande infortune de famille. Donc Martial était dans une cruelle anxiété sur le sentiment qui éclaterait avec ce nom; ce nom, il n'osait le prononcer, lorsque son père semblait l'avoir oublié. Il eût osé bien moins avouer à son père que Diane était à Nantes. Cette nouvelle pouvait irriter M. de Chivri; et dans le misérable état où il se trouvait, sa colère contre Martial ou Diane ne pouvait être qu'une douleur de plus que son fils devait lui épargner.

La part des angoisses de Martial était donc bien large aussi; car il pensait aux angoisses de sa sœur qui attendait son retour et aux nouvelles douleurs que ce retour lui porterait, quand il faudrait lui dire que ses deux frères étaient tombés sous l'épée de Léonard Asthon.

Quant à lui, pauvre enfant, il pleurait sur un malheur qu'il ne pouvait venger, et ce n'était point parce qu'il était trop faible qu'il ne pouvait le venger, mais parce qu'il comprenait bien qu'aller braver la chance de mourir comme ses frères, c'était abandonner son père et sa sœur. Il appelait donc à son aide tout son courage et toute sa fermeté pour courber la tête sous cet horrible malheur.

Cependant les heures se passaient dans l'un de ces sombres entretiens où reviennent cent fois les mêmes plaintes et les mêmes regrets, et peut-être Martial et M. de Chivri eussent-ils continué long-temps encore ces douloureux épanchemens de leur âme, si l'on n'était venu les interrompre.

L'un des officiers qui avaient assisté Georges et Philippe fit demander le fils de M. de Chivri, et Martial se rendit près de lui.

Cet officier lui annonça qu'il avait fait déposer les corps de ses deux frères dans une maison de paysan, et que l'inhumation aurait lieu le surlendemain dans la commune même où ils avaient été tués. M. de Chivri entra alors dans la chambre où son fils avait reçu cet officier.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-il d'une voix qui avait repris de l'assurance, je vous remercie des tristes soins que vous vous êtes donnés; mais pourquoi cette inhumation (à ces mots sa voix faiblit), pourquoi cette inhumation ne peut-elle avoir lieu à Nantes même?

— Monsieur le comte, répartit l'officier, tous les hommes honorables de cette ville partagent votre affliction; mais les magistrats ont craint qu'un si lunèbre cortége, traversant les rues d'une ville où tant de passions murmurent sourdement, n'excitât contre... l'auteur de vos malheurs, et peut-être contre tons ceux de son parti, un soulèvement qui pourrait amener les plus coupables excès.

— On aurait raison, monsieur, répartit M. de Chivri d'une voix entrecoupée, si l'on considérait le combat... où mes fils... sont morts... comme un duel politique... mais j'espère que demain la ville de Nantes saura combien la conduite de mes fils a été sainte et légitime. En attendant, permettez-moi de vous demander un nouveau service.

— Disposez de moi, monsieur, dit l'officier; disposez de moi de toute façon... comme d'un ami, comme du camarade de Georges...

Ce peu de mots prononcés les larmes aux yeux, rendirent un moment de faiblesse à M. de Chivri. Quelques sanglots mal étouffés sortirent de sa poitrine; il s'approcha de cet officier, et, lui serrant la main, il répondit :

— Merci, monsieur, merci!

Et il rentra dans sa chambre, et, par la porte entr'ouverte, Martial vit son père se placer devant une table pour écrire; il traçait quelques mots, puis il s'arrêtait pour essuyer ses larmes, il reprenait sa lettre et la suspendait encore. L'officier attendait dans un morne silence, lorsque Martial s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— Monsieur, rendez-moi aussi un service à moi.

— Lequel?

— Demandez à mon père que je vous accompagne.

L'officier, qui avait été témoin de la résolution de ce noble enfant, le regarda en face et lui dit d'un ton de doux reproche :

— Vous voulez quitter votre père, monsieur?

— Il le faut, je le dois...

— Vous voulez, n'est-ce pas, vous rendre chez M. Asthon?

Martial baissa les yeux et répondit avec une profonde tristesse :

— Non, monsieur, non; cela ne m'est plus permis. J'ai juré sur l'honneur à mon père de ne pas provoquer un nouveau combat..... Le devoir que j'ai à remplir est plus douloureux que tout ce que vous pouvez supposer.

— Jurez-moi que vous ne voulez pas sortir pour vous battre, et je ferai ce que vous demandez.

— Je vous le jure.

Ils se serrèrent la main et attendirent M. de Chivri, qui rentra bientôt tenant une lettre à la main.

— Soyez assez bon, monsieur, dit-il à l'officier, pour vouloir bien aller porter vous-même cette lettre à M. le procureur du roi. Je ne lui ai pu dire suffisamment tout ce qui m'empêchait de me rendre à son cabinet... Mais quand vous lui aurez raconté... que...

Ici, M. de Chivri s'arrêta encore, dominé par l'émotion qui lui remontait, pour ainsi dire, à chaque instant du cœur à la gorge; enfin il se remit et ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'il comprendra que je ne puis sortir ainsi, et qu'il voudra bien venir près d'un père au désespoir?

— Je n'en doute pas, monsieur, dit l'officier.... Mais.... ne pensez-vous pas que si monsieur votre fils m'accompagnait?..

A ce mot, M. de Chivri s'avança vivement vers l'officier; dans un premier mouvement, il se plaça entre lui et Martial, et les mesurant tous deux d'un regard inquiet, il s'écria :

— Lui! me quitter; lui!... Non! monsieur, non!

— Mais! mon père... dit timidement Martial.

M. de Chivry le regarda avec une tristesse désespérée.

— Oh! dit Martial, je reste.

Et il fit signe à l'officier de s'éloigner. A peine le père et le fils furent-ils seuls, que M. de Chivri dit tristement :

— Martial, nous n'avons pas encore parlé de Diane.

Et ses larmes éclatant avec plus de violence que jamais, il s'écria :

— Hélas! pauvre Martial, pauvre enfant, tu ne sais rien, toi!

— Je sais tout, mon père.

— Toi, Martial... tu sais... Qui te l'a dit ?

— Elle...

M. de Chivri se recula de son fils, et l'ayant regardé avec un étonnement anxieux mais sans colère, il répondit :

— Tu l'as donc vue?...

— Oui.

— Où? comment?

— Je vais vous le dire.

Alors Martial raconta à son père les soupçons qu'il avait eus à Paris, sa résolution d'aller à Châteauroux, et son arrivée au Grandpin. Martial avait trop à cœur d'éveiller de la pitié pour sa sœur dans l'âme de son père pour ne pas lui faire un tableau vrai de la misérable position où il avait trouvé Diane, de son désespoir, de ses poignantes angoisses, de sa douleur qui touchait à la folie.

M. de Chivri était tombé sur son siége; il écoutait; des larmes coulaient de ses yeux; mais il ne laissait échapper ni un mot de pitié, ni un mot de pardon.

Enfin, Martial ajouta :

— Ce fut lorsque nous l'eûmes rappelée à la raison, qu'elle me fit le récit de son infortune; alors je compris tout à fait les motifs de votre voyage, et...

— Alors tu es venu trouver ton père et tes frères, toi... toi Martial, dit M. de Chivri en lui tendant la main.

— Oui, répartit Martial; mais..... je ne suis pas venu seul.

— Martial! s'écria M. de Chivri en se levant... quoi! Diane?... Diane?

— Elle est ici, mon père...

— Ici, répartit M. de Chivri avec un accent où la colère voulait parler vainement, étouffée qu'elle était sous la douleur et le désespoir. Elle ici! Mais que veut-elle?... la malheureuse!... veut-elle que je la voie?... veut-elle que je lui pardonne?... elle qui m'a déshonoré, qui a causé la mort de ses frères!..

Et il retomba sur son siége.

— Elle venait pour les sauver...

— Elle, les sauver... elle!... mais c'est elle qui les a tués... elle!... et que t'a-t-elle dit quand elle a su qu'ils étaient morts?..

— Elle l'ignore, mon père. Je suis arrivé cette nuit... Ce matin je suis allé chez Léonard, il était sorti. Je suis venu ici, vous étiez... tous sortis... j'ai deviné la vérité... je suis monté à cheval... j'ai couru... et depuis ce temps... je n'ai encore pleuré qu'avec vous.

— Et c'est pour cela que tu voulais sortir ?

— Oui, mon père. Elle m'attend.

— Oh! dit tout bas M. de Chivri, la malheureuse t'attend, et quand tu retourneras près d'elle ce sera pour lui apprendre que ses frères sont morts pour elle.

— Oui, mon père, ce sera là la bienvenue que je lui porterai...

Le père et le fils éclatèrent en larmes; le fils aux pieds de son père, le père penché sur le fils. Enfin, M. de Chivri s'arracha à ces tristes embrassemens et dit à Martial :

— Va... Martial... va près d'elle...

— Merci, mon père... merci pour tous deux.

— Pauvre Diane!... ah! pauvre Diane, reprit M. de Chivri en se levant et en se frappant le front et le cœur.... Pauvre Diane!... Oh! n'y va pas encore... Martial, Martial, pas encore...

— Elle m'attend, mon père.

— Eh bien! Martial... s'écria M. de Chivri d'une voix basse et déchirante, Martial... ne lui dis rien, tu la tuerais.

A ce cri d'amour et de pitié échappé du fond du cœur paternel, Martial embrassa les genoux de son père qui alors osa tout à fait parler.

— Martial, s'il faut lui apprendre tout, console-la; dis-lui que je lui pardonne, que je veux qu'elle vive, qu'il le faut...

Il s'arrêta, et sa voix passant subitement à un accent tout différent, il ajouta :

— Oh! dis-lui qu'il faut qu'elle nous aide à nous venger.

— Oui, mon père... oui, dit Martial profitant en toute hâte de la liberté qu'il venait d'obtenir.

Mais au moment où il allait franchir la porte, M. de Chivri lui tendit les bras en lui disant :

— N'oublie pas, Martial, que je t'attendrai aussi.

Enfin, le père et le fils se séparèrent, et Martial courut vers l'hôtel où l'attendait sa sœur, sans prévoir qu'il était arrivé là une circonstance assez fatale pour rendre au cœur de Diane plus poignant encore qu'il ne le pensait le funeste événement qu'il avait à lui apprendre.

Tu te rappelles sans doute le billet que Martial avait été déposer chez Léonard Asthon.

Lorsque celui-ci quitta le lieu du combat, sous l'impression pénible que, dans le duel qui venait de se passer, deux hommes d'honneur, deux frères, avaient été victimes d'une funeste méprise, et que lui-même n'avait vengé qu'une injure qui peut-être ne lui était pas véritablement destinée, il rentra chez lui après avoir parcouru avec ses témoins le champ de toutes les suppositions imaginables et sans avoir pu sortir de l'étrange perplexité dans laquelle l'avaient jeté les dernières paroles de M. de Chivri. Cette perplexité s'accrut encore lorsqu'à son retour un domestique lui remit le billet qui avait été apporté, dit-il, par un petit jeune homme qu'il ne connaissait pas.

Au portrait que ce domestique fit du messager, Léonard et ses amis crurent reconnaître Martial, et tous trois furent convaincus que ce billet se rattachait nécessairement au mystère qu'ils cherchaient vainement à découvrir. Ce billet indiquait un rendez-vous à l'hôtel des Etrangers; et Léonard savait que messieurs de Chivri étaient logés à l'hôtel de France. Si cette femme était ce que supposait Léonard Asthon, elle n'était pas venue avec messieurs de Chivri, elle se cachait sans doute, et il n'avait point la chance d'y rencontrer du moins le vieillard qu'il venait de priver de ses deux fils.

Dans le trouble et l'inquiétude où il était, Léonard résolut de se rendre sur-le-champ à cet étrange rendez-vous. Il remonta en voiture et arriva bientôt à l'hôtel des Etrangers. Là il demanda à la maîtresse de l'hôtel si une dame n'était pas arrivée depuis peu?

— Oui, répondit-on, une jeune dame aveugle et un très jeune homme.

— Ah! dit Léonard, cette dame est aveugle?

— Oui, monsieur, et son frère, car ce jeune homme est son frère, nous l'a bien recommandée ce matin en sortant.

— Ah! il est sorti ce matin?

— Oui, monsieur, et il m'a demandé si je savais la demeure de M. Asthon. Je lui ai dit qu'il logeait sur le cours Saint-Pierre, et il est parti.

— Et, dit Asthon, il n'est pas rentré?...

— Non, monsieur, quoiqu'il eût bien promis de revenir tout de suite.

Léonard Asthon garda le silence; il rapprochait aussi dans sa tête les choses qu'il apprenait de celles qu'il savait déjà, et comprenait que Martial, appelé sur le lieu du combat par quelques renseignemens dus au hasard, n'avait pu revenir près de sa sœur; le résultat de toutes ces réflexions rapidement faites lui fit répondre bientôt :

— Oui, je conçois qu'il ne soit pas rentré.

— Si vous saviez où il est, faites-le prévenir, car sa sœur l'attend avec une bien cruelle impatience.

— Je le crois; mais, dit Léonard, en observant l'offet de la question, n'attend-elle pas une autre personne?

— Oui, monsieur, oui, elle a fait dire que si M. Asthon se présentait, on l'introduisît sur-le-champ près d'elle.

— Eh bien! dit Léonard, faites-lui savoir... que je suis... Non, dites-lui seulement que quelqu'un qui ne veut pas se nommer désire lui parler.

Un moment après,Léonard Asthon fut introduit dans la chambre qu'habitait Diane.

Il fut frappé à la fois de la sainte et noble beauté de la femme qui était devant lui et des traces que la douleur avait laissées sur ce beau visage. En l'entendant entrer, Diane était restée immobile, les yeux baissés, au milieu de la chambre; une pâleur mortelle couvrait son front, un tremblement convulsif qu'elle s'efforçait vainement de maîtriser agitait et faisait frémir tout son corps.

Léonard l'examina un moment en silence; il n'osait parler le premier quoiqu'il vît que ce silence fût pour la malheureuse qui était là une horrible attente. Tout à coup cette pâleur qui l'effrayait augmenta encore, Diane parut chanceler, et il s'élança pour la soutenir.

— N'y a-t-il personne ici, monsieur? dit-elle d'une voix saccadée et en le repoussant.

—Personne, madame.

Et comme il allait marcher vers la porte ouverte, afin de la fermer, Diane se redressant tout à coup le saisit par le bras et l'arrêtant avec force, elle s'écria :

—Répétez... répétez... ce que vous venez de dire!

Et le corps penché vers Léonard, elle semblait prêter une oreille avide à cette parole qui allait se faire entendre.

—Je vous ai répondu, madame, dit Léonard, qu'il n'y a personne.

—Oh! s'écria Diane, ce n'est pas lui!... Vous n'êtes pas Léonard Asthon...

—Madame...

—Vous n'êtes pas Léonard Asthon, monsieur! qui êtes-vous? que me voulez-vous? que vous ai-je fait pour venir m'insulter ici?... Sortez... sortez, monsieur... ou j'appelle!

C'en était assez pour que Léonard fût certain qu'un autre que lui, à qui le hasard avait donné le même nom ou qui s'était emparé du sien, était la cause de tous les malheurs qui venaient de s'accomplir. Il regarda dans un désespoir véritable cette malheureuse fille dont il venait de tuer les deux frères, et qui l'avait peut-être aimé, lui, Asthon, pour ce qu'il était. Il ne savait s'il devait lui dire la vérité, et quelle vérité!

Il hésitait, lorsqu'elle reprit, comme si une nouvelle idée s'était emparée d'elle :

— Vous n'êtes pas sorti?... Ah! vous avez à me parler!... à m'annoncer quelque malheur.... je l'entends à votre silence.... Parlez donc! Que fait mon frère Martial? que fait mon père.... et mes frères?... Ah! monsieur, s'écria-t-elle enfin, et tombant à genoux... ah! parlez; qui êtes-vous? qu'avez-vous à me dire?

Il était encore bien plus affreux de répondre à cette question; mais Léonard avait déjà arrêté en lui-même ce qu'il voulait faire; car, par un sentiment d'honneur digne de lui, il s'était demandé déjà s'il ne devait

pas, à cette famille et à lui-même, de la venger du vrai coupable. Il dit donc alors doucement à Diane :

— Mademoiselle, je ne suis pas Léonard Asthon, mais je le connais, je le sais homme d'honneur...

— Et pourquoi n'est-il pas venu, monsieur?

— Le billet que vous lui avez fait écrire ne lui est pas parvenu ; c'est dans mes mains qu'il est tombé.

— Et vous avez abusé...

— Ecoutez-moi, mademoiselle, et vous me comprendrez.

Asthon fit asseoir Mlle de Chivri, se recueillit un moment et reprit ensuite :

— Je suis l'ami, le sincère ami de Léonard, supposez que ce soit son père qui est devant vous et qui vous interroge : supposez que tout ce que je puis vous dire en son nom soit sacré, comme si cela passait par la bouche d'un vieillard qui ne saurait mentir.

— Etes-vous vraiment un vieillard, monsieur? dit la pauvre aveugle d'une voix suppliante... Oh! ne me trompez pas, monsieur, ce serait bien mal. Je ne vous vois pas, moi, et vous me verrez rougir, vous; qui êtes-vous?

— Mademoiselle, ne me demandez pas ce que je suis, mais recevez ici le serment que je fais devant Dieu, que vous êtes en face d'un homme pour qui vous êtes sainte et respectable; d'un homme qui se voue dès ce moment à protéger votre vie et votre honneur.

— Je vous crois, monsieur, je sens à votre accent que vous ne mentez pas... Eh bien! monsieur, sauvez donc ma vie à la fois et celle de mes frères.

Léonard tressaillit.

— Allez à Léonard, continua Diane d'un ton suppliant, dites-lui que je suis ici, dites-lui que je lui demande de rendre l'honneur à la pauvre fille qu'il a perdue, et qu'il a perdue lorsqu'elle venait de le sauver!

— De le sauver! s'écria Asthon...

— Vous ne savez donc rien, monsieur?

— Hélas! non... mais parlez... au nom du ciel! Oh! je vous sauverai... moi!

— Eh bien! monsieur, s'écria Diane... mais c'est impossible... mais vous, son ami, vous devez savoir qu'il a été proscrit?

— Cruellement proscrit.

— Vous savez qu'il a cherché un asile aux environs de Machecoul?

— Je le sais...

— Et il ne vous a rien dit de plus?...

— Rien de plus, répondit Léonard lentement.

A cette réponse, Diane parut hésiter.

— Oh! parlez, par grâce, lui dit Léonard..... on peut venir..... et peut-être, peut-être!

Il s'arrêta, et ajouta vite et à voix basse :

— Vous ne savez pas que, si on me surprenait ici, peut-être je ne pourrais plus rien pour vous.

— Soit donc! s'écria Diane.... Mon Dieu! regardez celui à qui je parle, pour moi qui ne puis le voir, et qu'il rougisse devant vous, sinon devant moi, s'il se fait un jeu de mon désespoir.

— Ah! le Dieu que vous invoquez, je l'invoque aussi, moi, et c'est pour tous deux, répartit Asthon d'un ton inspiré.

—Qu'il soit entre nous, monsieur, reprit Diane, et maintenant écoutez : Léonard, poursuivi, perdu, traqué... accepta un asile chez ma grand'mère, Mme de Kermic. Elle ne le connaissait pas, monsieur, mais elle l'aimait, elle l'aimait pour ses nobles qualités, son caractère.... ses vertus. Moi aussi, monsieur, qui entendais chaque jour parler de lui... je l'aimais pour tout cela. Un jour.... pardonnez-moi le désordre de ce récit; un jour on

nous dit qu'il n'avait plus de refuge, plus d'asile. Ce fut alors que ma grand'mère lui en fit offrir un par un homme qui disparut plus tard avec lui.

— Ah! fit Léonard, le nom de cet homme?

— Valérien.

Diane jeta, sans y faire attention, ce nom que Léonard recueillit avec soin, et elle continua ainsi rapidement:

— Comme je vous l'ai dit, Léonard accepta; on le cacha dans un pavillon; c'est moi qui allais tous les jours près de lui, car ma pauvre grand'mère était tombée malade. Oui, monsieur, tous les jours j'y allais, tous les jours je l'écoutais, tous les jours je l'aimais, moi... Il me disait qu'il m'aimait, monsieur, à moi, à une pauvre aveugle pour qui on avait à peine de la pitié; il m'aimait...

J'ai été bien folle de le croire, monsieur, n'est-ce pas? mais je l'aimais... je n'y pouvais rien... je le croyais...

Enfin un soir, car je vous ai dit que je l'ai sauvé, et c'est vrai. Un soir, on envahit le château! Moi je courus au pavillon, mais il n'en pouvait sortir, toutes les issues du dehors étaient gardées... Il n'y avait qu'un moyen de le sauver, monsieur, c'était de faire croire que j'habitais seule ce pavillon... Pour cela je l'ai fait cacher... et quand les soldats sont entrés... j'étais couchée dans le lit qui était dans cette chambre.

Oui, voilà ce que j'ai fait... et les soldats, monsieur, se sont retirés sans franchir le seuil de la porte; ils se sont retirés et m'ont laissée seule avec lui... Seule, et alors... alors, monsieur... monsieur... il a fermé cette porte derrière les soldats qui m'avaient respectée, et lui... lui...

Et comme Diane se tordait et criait en pleurant, Léonard prit sa tête dans ses mains, et lui dit:

— Ah! l'infâme... l'infâme!... Assez... assez!...

Un long silence suivit, et Diane, dont le désespoir s'était calmé assez pour la laisser parler, reprit:

— Le lendemain, monsieur, il était arrêté, sans doute parce qu'il voulut me fuir.

— Arrêté, qui? dit Léonard qui ne pouvait soupçonner jusqu'à quel point le hasard avait pu servir à protéger l'erreur de Diane.

— Léonard Asthon.

— Arrêté dans la nuit du...?

— Oui, dans cette fatale nuit.

— Léonard réfléchit, et, comme si un souvenir terrible venait l'éclairer:

— Oui, s'écria-t-il, cette nuit-là, à la lisière du bois était une voiture, une voiture qui emmena celui qui vous a si lâchement trahie.

— Vous étiez donc là, monsieur? s'écria Diane.

— Oui, dit Léonard tristement; proscrit aussi, errant aussi dans la nuit, je vis cette voiture qui ne pouvait me sauver...; et à l'heure même où les soldats qui avaient visité votre château me saisissaient dans la misérable hutte où je me cachais, je vis cette voiture qui emportait un crime inouï de lâcheté, je vis cette voiture qui passait sur la route.

— Et c'est alors sans doute qu'on l'arrêta aussi, lui, n'est-ce pas?

Cette question ramena Léonard à l'attention qu'il devait au rôle qu'il s'était imposé, et il répondit:

— Oui, ce fut alors qu'on l'arrêta aussi.

— Eh bien! reprit Diane, depuis ce temps, jugez si j'ai souffert. Pas un mot, pas une nouvelle de lui; je restais seule, sans pouvoir lire, voir, interroger, avec un affreux secret sur le cœur...; et ce secret, cependant, je ne l'ai dit que lorsque, désespérée pour lui, et non pour moi, j'ai appris qu'il était condamné à mort... Oui, c'est son danger et non ma douleur, qui me l'a arraché.

Eh bien! monsieur, ma grand'mère en est morte, elle, et c'est sur son lit de mort qu'elle a dit mon déshonneur à mon père et à mes frères. C'est

entre ses mains mourantes, et qui me protégeaient encore, qu'ils ont juré de me venger; et maintenant ils sont ici pour cela... et c'est pour cela que je suis venue; pour empêcher un combat infâme... Il ne peut pas tuer mes frères après m'avoir déshonorée...

Vous comprenez cela, monsieur... vous le comprenez... Et il peut nous sauver s'il le veut... Je ne lui demande que bien peu de chose... son nom... Dites-lui de me donner son nom... et je vous jure, à vous, à lui... je vous jure devant Dieu que j'offenserai... que ce ne sera pas pour lui une longue chaîne... Je n'ai pas long-temps à vivre, monsieur... j'ai trop souffert pour cela...

Mais si Dieu était assez implacable pour me faire plus forte que mon malheur... je le lui jure... je me tuerai....

— Malheureuse! s'écria Asthon qui, pour la première fois de sa vie, sentait ses larmes couler, et son cœur se fondre dans une pitié désolée.

— Oh! je me tuerai... répliqua Diane plus froidement... pour lui... et je puis vous le dire à vous... pour moi... car je le méprise maintenant.

— Oh! reprit Léonard avec un enthousiasme attendri, oh! ange sacré de misère et de douleur... je vous jure que si Léonard Asthon peut quelque chose en ce monde, il réparera votre honneur, il vous protégera... Oh! ne le méprisez pas avant de tout savoir...

— Qu'y a-t-il donc encore?... et qu'avez-vous à m'apprendre? s'écria Diane avec épouvante.

— Je ne puis rien vous dire.... Je ne dois rien vous dire... mais souvenez-vous des paroles que je prononce ici devant Dieu que vous avez invoqué : Quoi que vous puissiez apprendre, quoi qu'on puisse vous dire, quoi que vous ayez à souffrir encore, soyez forte pour vivre... et comptez, comptez sur Léonard Asthon.

— Sur lui?

— Sur lui, j'en réponds.

— Je vous crois, monsieur, lui dit Diane en lui tendant la main.

Léonard la prit, et la posant sur son cœur, il s'écria :

— Ce cœur est digne de vous comprendre... ce cœur, vous pouvez vous y appuyer sans crainte qu'il vous trahisse. A bientôt, je l'espère; à bientôt!

Léonard sortit, et Diane resta seule.

Ce n'est pas impunément qu'on est jeune. Le vieil arbre, dont la sève expire, meurt plus vite si l'on brise quelques unes de ses fortes branches : mais si l'arbre est jeune et vigoureux, c'est en vain que la serpe et la cognée auront déchiré son écorce et mutilé ses rameaux. Vienne une chaude haleine du printemps et un bon rayon de soleil, et voilà que l'arbre mutilé pousse vers le ciel de nouveaux rejetons plus hardis, plus hâtifs, plus tendres aussi que les premiers; il recouvre de verdure toutes ses cicatrices, et semble n'avoir jamais souffert.

Ainsi fait la jeunesse pour le cœur de l'homme : quelques douleurs qui l'aient frappé, quelques joies qu'on lui ait arrachées, vienne une noble parole qui le console, un regard ami qui l'encourage, et voilà que sa foi au bonheur, cette sève de la vie, s'épanouit de nouveau en lui, il pousse avec ardeur ses vœux vers l'avenir, et les douces espérances refleurissent sur les blessures qu'elles cachent, jusqu'à ce que la plaie soit fermée. Voilà ce qui arriva pour Diane.

Lorsqu'elle fut seule, elle espéra.

Il ne faut pas croire que dans cet espoir il y eût de l'égoïsme; dans l'ignorance où était la pauvre aveugle des affreux événemens qui venaient de se passer, les paroles quelle venait d'entendre devaient la rassurer encore plus pour sa famille que pour elle-même. Elles lui avaient promis l'honneur, et peut-être dans cette restitution n'était-ce pas elle qui avait le premier intérêt; car, il faut l'avouer, en de pareilles réparations, la famille retrouve tout ce qui a été compromis de son honneur;

mais la femme ne rencontre souvent que le châtiment d'une faute que le monde n'oublie pas.

Toutefois Diane avait accepté cette espérance comme un bonheur : il faut si peu de chose à ceux qui ont beaucoup souffert pour les soulager ; une goutte d'eau est un bienfait dans le désert ; il n'y a que les heureux et les hommes à qui rien ne manque, qui sont exigeans.

Cependant il est possible que, dans ces rêves d'avenir calme où Diane reposait son âme douloureuse, elle pensât quelquefois à cet autre rêve d'amour et de félicité qui l'avait bercée autrefois durant quelques heures. Mais ce n'était que furtivement et pour s'en éloigner presque aussitôt que Diane s'y aventurait.

En cela elle ressemblait à ces proscrits politiques de nos premiers jours de révolution, à qui l'espérance avait été donnée de rentrer en France. Au milieu de la joie de cette belle espérance, ils se rappelaient quelquefois que, dans ce pays où ils allaient remettre le pied, ils avaient possédé l'opulence, le rang, un toit paternel consacré par mille souvenirs, et ils disaient : « Et cela aussi, je le pourrai retrouver ! » Mais aussitôt, en se rappelant tous les désastres arrivés, ils repoussaient l'espérance de cette complète félicité comme insensée, et se disaient encore : « Ah ! c'est bien assez de la patrie ! »

Telle était Diane quand l'amour d'Asthon se présentait à elle dans son avenir comme au proscrit l'opulence dans la patrie ; elle en détournait aussi la tête en se disant tout bas : « Ah ! n'est-ce pas assez de l'honneur ! »

Et à ce retour vers l'honneur, la patrie d'où elle était encore exilée, l'imprudente Diane avait ajouté foi ; la parole de cet homme qu'elle venait d'entendre était si persuadée de ce qu'il promettait, qu'elle avait persuadé Diane. C'est la loi naturelle de toutes choses, de la matière comme de l'esprit ; les vives émanations d'un corps pénètrent ceux qui le touchent, et la conviction persuade comme les parfums embaument.

Ainsi la pauvre aveugle demeurée seule attendait avec une impatience bien vive le retour de Martial ; elle avait une bonne espérance à lui donner, une espérance qu'il pourrait aussitôt reporter à son père et à ses frères. Mais Martial ne revenait pas, et les inquiétudes de Diane recommençaient. Non qu'elle doutât de la promesse qui lui avait été faite, car la voix qui lui avait parlé lui paraissait sacrée, mais parce que mille choses pouvaient arriver à l'encontre de cette bonne volonté, si sincère qu'elle fût.

Le retard de Martial se prolongeait, et Diane se demandait déjà s'il voulait aussi l'abandonner, lorsqu'elle l'entendit entrer.

Elle s'élança vers lui, tout ce qu'elle avait d'espérance dans l'âme lui revint avec la présence de Martial ; et comme le cœur de Diane avait bien plus de hâte de consoler son frère, que le cœur de Martial ne pouvait en avoir de dire un nouveau malheur à sa sœur, c'est elle qui parla la première.

— Oh ! mon frère, lui dit-elle, te voilà enfin ! C'est Dieu qui m'a inspirée lorsque j'ai voulu venir ici. Oui, j'avais eu raison lorsque j'avais pensé que Léonard ne voudrait pas le déshonneur de Diane et la désolation de sa famille.

— Que dis-tu ? s'écria Martial qui venait, lui, de voir combler cette désolation. Que dis-tu ?

— Que ce que j'avais prévu est arrivé.

— Quoi donc ? reprit Martial, qui doutait à ce moment de la raison de Diane, qui lui parlait d'espérance, quand il venait, lui, lui parler de désespoir. Quoi donc ? répéta-t-il.

— Oui, reprit Diane, quelqu'un est venu, non pas Léonard, mais un ami, un parent sans doute, un homme dont la voix est sincère, j'en ai la conviction. Et cet homme m'a dit : « Léonard Asthon vous rendra l'honneur, je vous le jure devant Dieu. »

— Cet homme t'a dit cela? s'écria Martial avec effroi.
— Il me l'a dit.
— C'est qu'alors cet homme te trompait, pauvre sœur!
— Encore! s'écria Diane... Encore un mensonge! Oh! c'est impossible!
— Peut-être se trompait-il lui-même; car ce n'était pas Léonard Asthon, n'est-ce pas?
— Non, ce n'était pas lui.
— C'est qu'alors il ne savait rien, cet homme.

A l'accent désolé avec lequel Martial prononça ces dernières paroles, Diane comprit que tout ce qu'elle avait redouté dans ses longues heures d'attente s'était réalisé. Et elle reprit avec une terreur indicible :

— Il ne savait rien, dis-tu?... Martial... ainsi, mon père...
— Il vit, lui...
— Lui!... et mes frères?...

Martial ne répondit que par des larmes...

— Mes frères!... Martial, mes frères!...
— Morts!... répondit-il d'une voix sourde.
— Morts!... répéta Diane avec un cri déchirant.
— Morts tous deux sous l'épée de Léonard Asthon.

En vérité, mon cher Edouard, je vais te dire quelque chose qui te paraîtra bien ridicule ou bien brutal. Heureusement pour elle et pour moi, Diane ne put supporter la violence de ce nouveau coup, et elle tomba dans un évanouissement qui fit craindre à Martial que la prédiction de son père ne se réalisât et que Diane ne fût morte.

Que j'aie dit heureusement pour elle, cela se conçoit; mais que j'aie ajouté *et pour moi*, voilà où est le ridicule et le brutal. Et cependant, je te l'avoue, pour moi, le narrateur sincère de cette lamentable histoire, après avoir compté tant de tortures, tant de cris, cet évanouissement est le bien-venu.

Ajouter une nouvelle scène de desespoir à tant de scènes déchirantes, je ne m'en serais pas senti le courage, je n'en aurais pas eu le pouvoir; les mots m'eussent manqué pour la raconter, comme les forces manquèrent à Diane pour la subir. Et si j'étais homme de lettres de mon état, il me semble que je verrais dans cette circonstance une espèce d'avertissement littéraire, disant que là où la nature est impuissante à sentir, la littérature doit renoncer à peindre. Et j'ajoute qu'à supposer que ceci fût une histoire inventée aussi bien que c'est une histoire absolument vraie, il ne pourrait y avoir de meilleure invention que celle de cet évanouissement.

Il me semble te voir en face de ma lettre, t'étonnant de cette brusque transition et te demandant ce que veut dire l'air dégagé de mes réflexions en présence de cette terrible position? Peut-être la fin de mon récit t'expliquera-t-elle ce singulier écart, et peut-être alors m'excuseras-tu. Lorsqu'après d'affreux dangers on aperçoit le port, la joie rentre au cœur quoique tous les périls ne soient pas encore domptés, et on y porte malgré soi ses regards. C'est peut-être ce que j'ai fait.

En attendant, je reprends mon récit.

Or, comme je te l'ai dit, Diane n'avait pas eu la force de supporter la dernière et affreuse nouvelle qui l'avait frappée. Un long et froid évanouissement s'était emparé d'elle, et Martial, dans le premier moment d'alarme, avait fait avertir son père, et M. de Chivri étai accouru.

Aussi, lorsque Diane reprit la conscience de son être, elle ne revint à la vie qu'en sentant près d'elle son père qui lui pardonnait, son frère qui lui demandait pardon du mal qu'il avait dû lui faire. Et tel avait été le malheur de cette malheureuse famille, qu'ils éprouvèrent tous une sorte de consolation à pouvoir pleurer ensemble.

Martial avait raconté à son père la visite de cet homme inconnu, et Diane avait plus tard complété ce récit. Mais les uns et les autres n'y

voyaient qu'une circonstance funeste de plus, mais qui leur prouvait combien il devait y avoir de sympathie pour eux dans tous les cœurs qui apprendraient le secret de cette déplorable aventure.

Ce secret, il allait être bientôt dévoilé aux yeux de tous; car le procureur du roi avait reçu la plainte de M. de Chivri, et, quelques instans après son retour dans sa maison, Léonard Asthon avait été de nouveau arrêté.

Par une étrange contradiction avec ce que ses amis savaient de son caractère toujours prêt à la révolte, ils s'étonnèrent de le voir accepter avec une calme résignation ce nouvel emprisonnement. Mais la conduite de Léonard les surprit bien plus encore, lorsqu'ils purent l'apprendre par les récits que les journaux faisaient de l'instruction de cette affaire. A tous les interrogatoires qu'il eut à subir, Léonard ne fit qu'une réponse : « Je me justifierai devant mes juges, je ne puis parler avant ce temps. » Cette obstination que personne ne s'expliquait se montra surtout d'une manière bien extraordinaire le jour où l'on dut confronter l'accusé avec la victime.

Non seulement Léonard ne voulut pas s'expliquer sur les choses qu'on lui demandait, mais encore il refusa de prononcer une seule parole en présence de Diane. Et comme, vis-à-vis de la pauvre aveugle, le son de sa voix était le seul indice auquel elle pût reconnaître son séducteur, on jugea qu'il se gardait un moyen honteux de faire nier son identité par un avocat. Donc à mesure que l'on approchait du dénouement de ce drame fatal, le silence d'Asthon devenait contre lui une preuve presque irrécusable de sa culpabilité.

Mais ni les prières de ses amis ni les conseils de son avocat, n'avaient pu le décider à le rompre, et il répondait à sa famille comme aux magistrats :

— « Je me justifierai devant mes juges. »

Tu dois comprendre combien les graves circonstances de cette affaire, devenues publiques, et la conduite étrange de Léonard Asthon, durent exciter l'intérêt et la curiosité de toute la ville.

Les uns prenaient parti pour M. de Chivri; d'autres, sans l'accuser, essayaient de défendre Léonard Asthon, se rappelant combien toute sa vie avait été celle d'un honnête homme et d'un homme de grand cœur. Mais ils n'en demeuraient pas moins fort embarrassés d'expliquer son refus constant de se justifier.

Enfin, le jour du jugement arriva.

Jamais affluence plus nombreuse n'avait encombré la salle d'audience. L'importance de l'accusé et des accusateurs, la circonstance particulière de la cécité de Diane, l'événement du duel, le silence obstiné de Léonard, tout cela faisait de cette cause l'une des plus singulières, des plus terribles et des plus intéressantes dont jamais on eût entendu parler. Elle avait même cela de particulier, qu'elle enfermait en elle un dénouement imprévu.

Dans la plupart des actions soumises aux tribunaux, le verdict du jury n'est le plus souvent que la constatation légale d'une opinion que l'on a pu se faire à l'avance sur des faits connus, et auxquels il est bien rare que les débats ajoutent beaucoup d'éclaircissemens. Mais en cette affaire, la déclaration du jury ne pouvait être prévue ; car on ignorait le système de défense de l'accusé, et on ne pouvait imaginer quel aspect nouveau cette affaire pourrait prendre lorsqu'il consentirait à parler.

Comme tu dois le penser, les femmes étaient en grand nombre dans l'enceinte.

Une jeune fille d'un grand nom, admirablement belle, séduite par un homme d'un rang égal au sien, et qui, après avoir acquis un renom de vertu, était descendu à la plus infâme lâcheté; cette jeune fille en présence de son séducteur, ce père en face du meurtrier de ses fils, ce jeune

Martial qui avait dû renoncer à venger ses frères, tout, je le répète, donnait à cette cause un attrait de curiosité qui avait appelé à la cour d'assises tout ce que la ville de Nantes avait de distingué, et tout cela prêtait en même temps à cette cause une solennité dont étaient pénétrés tous les assistans.

Tu sais aussi bien que moi comment se conduisent les débats d'une cour d'assises. Après la lecture de l'acte d'accusation, et les témoins retirés, le président procéda à l'interrogatoire de Léonard Asthon.

On attendait en silence ses réponses. Comme il dit son nom, ses qualités, son âge d'un ton grave et pour ainsi dire révérencieux, on s'attendait à l'entendre répondre de la même façon lorsqu'on aborderait le fond de l'accusation. Mais quand le président lui dit :

— N'avez-vous pas, à telle époque, accepté un asile chez Mme de Kermic?

Léonard répondit :

— Je ne puis encore répondre à cette question.

— Songez, lui dit le président, que ce silence peut être facilement interprété contre vous.

— Je le crois, répartit Léonard; mais il ne m'est pas permis de le rompre encore.

— N'oubliez pas, dit le procureur du roi, que ce refus de vous défendre peut m'autoriser à demander la remise de la cause à une autre session.

— Cela ne serait pas juste, dit Léonard, et peut-être qu'après l'audition des témoins et les explications que je m'engage à donner, vous trouverez que ma conduite a été ce qu'elle devait être.

A cette déclaration, l'auditoire laissa échapper un long murmure de surprise. Les jurés s'interrogeaient du regard, les magistrats se demandaient s'ils n'étaient pas les jouets d'une odieuse impudence. Mais l'avocat de M. de Chivri ayant déclaré que son client demandait instamment que la cause fût continuée et jugée, le président déclara que les débats auraient leur cours.

Ce fut d'abord M. de Chivri qui raconta comment il avait été appelé à Machecoul par une lettre de sa belle-mère. Il retraça l'horreur de cette scène où il avait appris le déshonneur de sa fille et le nom de son séducteur.

— Je suis seul, ajouta-t-il, à venir témoigner de cette funeste confidence. Les deux fils qui m'accompagnaient sont morts, tués par celui qui m'avait déshonoré; mais leur mort est un témoignage sacré de la vérité de ce que je viens de vous dire, car ils sont morts parce qu'ils avaient juré de venger leur sœur.

Cette déposition avait péniblement ému l'auditoire et le tribunal; e lorsque M. de Chivri, brisé par la douleur, eut été s'asseoir sur le ban des témoins, tous les regards se tournèrent vers Asthon, comme pour lui demander compte de cette douleur vénérable. Il était calme, quoique triste.

— Qu'avez-vous à dire? lui demanda sévèrement le président.

— Rien, monsieur.

— Rien?

— Rien.

Un nouveau murmure d'indignation courut dans l'auditoire, et il exprimait si bien le sentiment commun de tous les assistans comme des juges, que c'est à peine si le président pensa à le réprimer.

— Introduisez un autre témoin, dit-il d'une voix agitée.

Et se penchant vers les conseillors qui l'entouraient, il leur parla avec une action qui semblait dire que, dans le cours de sa longue carrière, il avait rarement rencontré tant d'audace et de froid endurcissement.

Cependant c'était le tour de Martial, de cet enfant qu'on savait si noble,

si héroïque, si dévoué à l'infortune de sa sœur. Il y a même dans le silence imposé par le respect qu'on doit à la magistrature, des démonstrations intimes de bienveillance qui arrivent à celui qui en est l'objet; et Martial sentit en entrant qu'il était l'objet de l'attendrissement de tous.

Arrivé les yeux baissés jusqu'au pied du prétoire, lorsqu'il releva les yeux, il les porta, soit hasard, soit volonté, sur Léonard; et celui-ci, dont le regard avait suivi cet enfant avec une singulière expression d'intérêt, le détourna subitement en rencontrant celui de Martial. On observa ce mouvement, et l'impression n'en fut point favorable à Léonard : on crut y voir la conscience de la honte.

Le récit de Martial fut simple; il raconta son départ de Paris, son arrivée à Châteauroux et ce que sa sœur lui avait appris. Il dit aussi dans quelle intention il l'avait amenée à Nantes, et tout ce qui s'était passé dans cette ville. Il parla aussi de la visite de cet inconnu qui s'était rendu près de sa sœur et qu'on n'avait pu découvrir.

— Avez-vous idée de la personne qui a été voir Mlle de Chivri, dit le président à Asthon, la connaissez-vous?

— Je la connais.

— Nommez-la?

— Je ne le puis, dit Léonard.

— Vous ne le pouvez! reprit le président, je le comprends; vous avez honte d'être obligé de renier les paroles qu'un homme d'honneur, abusé sans doute par votre hypocrisie, avait cru pouvoir prononcer en votre nom.

— Je ne renie point ces paroles, dit Asthon, et je vous prie, même, monsieur le président et messieurs les jurés, de vouloir bien vous les rappeler, car j'aurai peut-être bientôt à les invoquer.

Le ton calme, l'air digne avec lequel parla Léonard n'étonnèrent pas moins que son refus de répondre, et l'on se demandait quel pouvait être son but.

Martial n'avait plus rien à dire, et le président allait ordonner qu'on appelât Diane; mais Asthon se leva :

— Pardon, monsieur le président, dit-il toujours avec le même calme, mais je désire savoir si le nommé Valérien, qui a dû m'introduire chez madame de Kermic, au dire de l'acte d'accusation, a été retrouvé.

— Vous savez bien qu'on ne l'a pu découvrir, répartit le président, et qu'il est parti avec vous la nuit même de l'attentat. Vous pourriez peut-être nous dire où on le retrouvera.

Asthon sourit dédaigneusement, et ajouta :

— Monsieur le président, quelque douloureux que puisse être pour Mlle de Chivri l'interrogatoire qu'elle va avoir à subir, je désire qu'il soit aussi complet que possible, et que tout ce qui peut accuser le coupable soit précisé dans cette déclaration. N'oubliez pas que c'est le droit de ma défense, et que j'ai besoin de savoir exactement à quoi je vais avoir enfin à répondre.

Cette demande était assurément extraordinaire; cependant elle laissait tous les esprits dans la même anxiété et dans la même incertitude. Le président ne répondit pas, et Mlle de Chivri fut introduite.

Quoique aveugle, elle sentait de combien d'attentions avides elle était entourée; les respirations haletantes qui troublaient seules le profond silence qui se fit à son entrée, arrivaient à son oreille et lui étaient comme autant de regards qui eussent troublé une moins malheureuse qu'elle. Encore est-il que celle qui voit peut se voiler de ses paupières et ne pas regarder qui la regarde, tandis que Diane ne pouvait s'empêcher d'entendre qu'on la regardait.

On la fit asseoir, et après les premières questions sur son nom et son âge, le président arriva à la question d'usage.

— Reconnaissez-vous l'accusé?

Il s'arrêta, et changeant cette question il dit à Diane :

— Si l'accusé parlait, reconnaîtriez-vous sa voix ?

— Hélas! oui, dit-elle... s'il parlait.

— Léonard Asthon, parlez à la cour, dit le président.

Léonard secoua la tête en signe de refus.

A ce moment solennel attendu avec tant d'impatience, ce refus parut si coupable et si insolent, que les murmures éclatèrent de toutes parts avec une violence qui fit sourire Léonard et épouvanta Diane.

Encore une fois le président sembla consulter les conseillers sur cet acte d'une insolente révolte, et il dit avec une vivacité qui prouvait une très vive émotion :

— Il suffit... Nous jugerons cette cause, messieurs; ce serait un moyen trop facile d'échapper au châtiment et à la honte que le moyen que cet homme emploie.

Puis il commença l'interrogatoire de Diane avec une émotion dans la voix où il y avait autant d'indignation contre le coupable que de pitié pour la victime.

Je n'ai pas à te répéter la triste histoire de Diane; mais toi, qui viens de la lire, tu peux te figurer l'effet qu'elle dut produire, racontée par cette jeune et belle fille, dont les larmes et les sanglots suspendaient à chaque instant les paroles.

Quant à Léonard, il l'écoutait comme les autres, les yeux tristement fixés sur elle; et, lorsqu'elle arriva au récit de cette mystérieuse visite où un inconnu lui avait promis l'assistance de Léonard Asthon, il étendit la main vers elle, comme s'il faisait le serment tacite de tenir la parole qu'il lui avait donnée.Ce geste fut à peine remarqué, tant l'attention était attachée au récit de la pauvre aveugle.

Il n'était pas achevé, lorsque l'avocat de Léonard Asthon, auquel celui-ci venait de faire passer une note écrite, pria le président de demander au témoin si, durant son séjour chez Mme de Kermic, Léonard s'en était jamais absenté des journées entières.

— Jamais, répondit Diane, car toutes ces journées, je les ai passées près de lui.

— Demandez au témoin, dit l'avocat, si jamais Léonard s'est plaint d'une blessure qui n'était pas encore guérie, et qui, à cette époque le faisait beaucoup souffrir?

— Jamais, répondit Diane.

L'avocat ne fit plus de question, et le président, s'étant tourné vers Léonard, lui dit d'une voix sévère, comme s'il était assuré d'un nouveau refus :

— Et sans doute vous n'avez rien à dire?

Asthon hésita. Son visage, calme jusque-là, se couvrit d'une soudaine pâleur. Mais il surmonta son émotion; et se levant sur son banc, il répondit d'une voix ferme :

— Vous vous trompez, monsieur le président; il est temps que je parle et que je me justifie.

Aux accens de cette voix, Diane s'était levée, et écoutant pour ainsi dire autour d'elle d'un air égaré, elle s'écria :

— Qui a parlé, mon Dieu! qui a parlé?

— L'accusé, reprit gravement le président.

— Mais quel accusé? reprit-elle avec éclat?

— Léonard Asthon.

— Léonard!... s'écria Diane; mais ce n'est pas lui... ce n'est pas sa voix... c'est la voix de cet inconnu qui est venu me voir, et qui m'a promis que Léonard Asthon me rendrait l'honneur.

— Mais cet inconnu, c'est encore Léonard Asthon, dit le président.

— Non, reprit Diane, ce n'est pas lui... ce n'est pas lui que j'ai aimé.

— Non, ce n'est pas moi, dit Léonard tristement.

— Ce n'est pas lui qui m'a déshonorée et abandonnée.

— Non, ce n'est pas moi qui vous aurais trahie et abandonnée, reprit Léonard, et cependant je suis Léonard Asthon.

— Mais ce n'est pas lui! répétait Diane en délire. Vous entendez bien que ce n'est pas lui!

Cet incident avait éclaté au milieu de cette cause comme un foyer de lumières qui l'éclairait d'un jour tout nouveau. Aussi, tu dois comprendre le désordre, l'effroi, l'étonnement, tous les sentimens extrêmes qui durent s'emparer de l'assemblée entière.

— Ce n'est pas possible, criait M. de Chivri, c'est une imposture .... Diane, Diane, reviens à la raison, rappelle-toi, reconnais sa voix. Ah! parlez, parlez donc! reprit-il en s'adressant à Léonard; parlez, qu'elle vous reconnaisse!

Et Diane ne répondait qu'un mot.

— Ce n'est pas lui.

— Mais quel est donc le coupable? dit le président, montrant par cette réclamation involontaire combien toute sa conviction venait d'être changée en un moment.

— Dieu le sait, dit Léonard, mais j'avais à cœur de prouver publiquement et devant tous mon innocence. Je sais ce que sont les suppositions malveillantes du monde. Si ce qui vient de se passer devant tous, messieurs, avait été enfermé dans le cabinet d'un magistrat, croyez-moi, monsieur de Chivri, on aurait donné à votre conduite et à la mienne des interprétations déplorables pour vous et pour moi. On aurait pu dire que vous aviez gardé le silence par crainte de révélations fâcheuses? peut-être serais-je sorti de cette accusation avec une flétrissure sur mon honneur, et des soupçons infâmes sur l'innocence de votre fille, car elle est innocente à mes yeux, aux yeux de tous, n'est-ce pas?

Mille murmures d'assentiment répondirent à cette interrogation de Léonard.

M. de Chivri cachait sa tête dans les bras de Martial, tandis que Diane, à genoux devant lui, pleurait anéantie et sans force.

— Il faut mettre un terme à cette horrible scène, dit le président... M. de Chivri, vous pouvez vous retirer.

— Non, répondit Léonard, je n'ai pas tout dit!

Il était si beau, si noble, si triste, debout sur le banc des accusés, que chacun se tut et l'écouta, M. de Chivri comme les autres. Puis il continua, en s'adressant aux jurés :

— J'aurais pu me défendre depuis long-temps, messieurs; j'aurais pu faire comparaître les fidèles serviteurs qui m'ont caché dans leur cabane, à la même époque où un infâme salissait mon nom d'un crime; j'aurais pu faire venir le médecin qui me soignait, blessé que j'étais à cette époque et incapable de sortir; ma justification eût été sans doute complète avec l'aveu de cette infortunée; mais vous n'eussiez pas entendu cet aveu dans toute sa vérité, et j'en avais besoin pour ma justification.

— Oh! s'écria M. de Chivri, n'était-ce pas assez d'avoir tué mes deux fils, et fallait-il que le ressentiment d'une injure si cruellement vengée vous fît traîner ici cette nouvelle honte? Ah! l'honneur de votre nom nous coûte bien cher, monsieur!

— C'est que l'honneur de ce nom ne peut vous être indifférent, monsieur, dit Léonard d'une voix émue. Ecoutez-moi bien, monsieur; une fatale erreur vous a privé de vos fils, mais devant Dieu et devant vous je suis innocent de leur mort; et cependant avec la douleur de leur perte on vous a laissé une fille déshonorée : eh bien! moi, je lui ai promis que Léonard Asthon lui rendrait l'honneur si cela était possible, et cette promesse je la tiendrai si vous voulez; ce dernier malheur qui pèse sur vous, je l'en écarterai, et en échange du sang que j'ai versé innocemment, je vous offre de réparer l'outrage que je ne vous ai pas fait. C'est au nom

de Léonard Asthon qu'on a déshonoré votre fille, c'est ce nom de Léonard Asthon que je lui offre de porter pour le relever.

— Ah! s'écria M. de Chivri, que cette proposition touchait d'admiration, quoiqu'il ne se sentît pas capable de l'accepter, ah! le meurtrier de mes fils ne peut prendre leur place.

— Celui qui vous rend l'honneur de votre fille peut s'appeler votre fils, monsieur; car il n'y a pas de crime entre nous, il n'y a que du malheur.

M. de Chivri se retira sans répondre avec ses deux enfans; et quelques minutes après, l'accusation ayant été abandonnée par le procureur du roi, l'acquittement de Léonard fut prononcé.

Pour la seconde fois Léonard quitta le tribunal, et bientôt après, pour la seconde fois aussi, il fut abordé par un fils de M. de Chivri: c'était Martial qui, lui tendant la main, lui dit :

— Quoi qu'il arrive, monsieur, de la volonté de mon père, vous qui avez voulu rendre l'honneur à ma sœur, vous êtes mon frère.

Trois mois après, et à une heure assez avancée de la nuit, on célébrait dans l'église de St-Pierre le mariage de Léonard Asthon et de Diane de Chivri. Martial seul était présent, car son père n'avait pas voulu assister à cette cérémonie, et depuis ce temps jusqu'au jour de sa mort, il ne vit ni sa fille, ni son gendre, quoiqu'il leur eût pardonné. Aucun événement ne troubla, je ne dirai pas la félicité, mais la pureté de cette union.

Cependant un soir que Diane, seule avec son mari, assistait dans une loge à une représentation des Italiens, un jeune homme parlant haut, riant, plaisantant, entra dans la loge près de la dame. Au son de cette voix, un cri échappa à Diane, un tremblement convulsif s'empara de son corps, et une pâleur mortelle couvrit son visage.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Léonard se plaça entre sa femme et ce jeune homme, qui se pencha vainement pour voir cette jeune dame dont ses voisins lui vantaient la beauté; quelques minutes après, et lorsque ce jeune homme quitta sa loge, Léonard sortit en disant avec calme à sa femme qu'il allait revenir, et qu'il avait à parler à un ami qu'il venait d'apercevoir dans la salle : il suivit ce jeune homme, et, dans le foyer, il s'approcha de lui en le regardant en face, et lui dit :

— Je vous ai entendu appeler M. de Furières ?

— C'est mon nom.

— Où peut-on vous voir ?

— Partout où on veut, dit Arthur avec hauteur, étonné du ton dont cette question lui était faite.

— En ce cas, demain à Vincennes, à six heures.

— Et qui aurai-je l'honneur d'attendre ?

— Monsieur Léonard Asthon, lui dit celui-ci, en se penchant à son oreille.

Monsieur de Furières demeura stupéfait ; Puis Léonard retourna près de sa femme, et jamais il ne fut plus tendre pour elle, plus empressé. Elle tremblait toujours, mais il ne semblait pas y prendre garde.

Enfin, le lendemain à neuf heures, quand il entra dans sa chambre, il la trouva malade; une fièvre assez vive s'était emparée d'elle.

— Tu as passé une mauvaise nuit, Diane? lui dit-il.

— Une nuit affreuse!

— Tu n'as pas dormi ?

— Non.

— Et pourquoi?

— Oh! reprit-elle avec effroi, c'est que cette nuit j'ai été poursuivie par une voix...

— Que tu as entendue hier au soir?

— Tu t'en es aperçu ?

— Oui.... et cette voix ?

— Oh! cette voix! dit Diane en tombant à genoux..... cette voix. c'est.....

— Tais-toi..... tu ne l'entendras plus! répliqua Léonard.

— Quoi! s'écria Diane.

— Je l'ai tué.

Diane courba la tête, et jamais elle n'a demandé le nom de cet homme, et jamais Léonard ne le lui a dit.

— Voilà mon histoire, mon cher Edouard. Que t'en semble?

Ton ami,

HONORÉ CIMAISE.

FRÉDÉRIC SOULIE

FIN.


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI



… de s'examiner de fenêtre à fenêtre, et le jardin était ouvert à tous les regards curieux qui désiraient voir ce qui s'y passait.

Deux de ces maisons étaient occupées l'une par M. Morency, l'autre par M. Chambel.

M. Morency, qui se faisait appeler le comte de Morency, était un hom-

MARGUERITE

PAR

M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

I.

Il y a quelques années, il existait, dans la rue Neuve-des-Mathurins, de vastes demeures qu'on ne pouvait appeler ni hôtels ni maisons.

C'étaient cinq ou six corps de logis dont le premier, disposé parallèlement à la rue, était suivi d'un jardin, puis venaient un autre bâtiment et un autre jardin, et ainsi de suite jusqu'à une très grande profondeur. Une chaussée latérale, praticable aux voitures, desservait tous ces bâtimens, et allait aboutir dans une cour immense et commune, où se trouvaient les écuries et les remises de toutes ces habitations.

Je ne pense pas qu'aucun de ces vastes emplacemens ait échappé à la spéculation, et qu'on retrouve encore réunies sous le régime d'un même concierge et dans la même enceinte, une demi-douzaine de ces maisonnettes, ayant seulement un rez-de-chaussée et un premier, et occupés par une seule famille.

Les cités nouvelles ne ressemblent en rien à cela, et dans les immenses maisons où s'entassent plus de vingt locataires, ceux-ci sont plus isolés les uns des autres que s'ils demeuraient dans de rues différentes Il n'en était pas de même dans l'assemblage des maisons de la rue Neuve-des-Mathurins où se passa l'histoire que nous allons raconter; car il était facile de s'examiner de fenêtre à fenêtre, et le jardin était ouvert à tous les regards curieux qui désiraient voir ce qui s'y passait.

Deux de ces maisons étaient occupées l'une par M. Morency, l'autre par M. Chambel.

M. Morency, qui se faisait appeler le comte de Morency, était un hom-

me d'environ soixante ans ; il avait ce qu'on pourrait appeler une grande tête sur un petit corps; cette tête, il la portait penchée sur l'épaule droite d'une façon marquée, et, probablement pour rétablir la ligne verticale, il se coiffait d'habitude d'un chapeau de forme très élevée, penché sur l'oreille gauche, cela lui donnait un peu l'aspect d'un énorme piton fini en crochet.

Je ne pourrais assurer que la noblesse de M. de Morency ne fût pas à l'abri do tout reproche; mais il y avait, dans l'histoire de sa famille, un procès qui pouvait donner des doutes sur la manière dont elle avait été acquise. En effet, la famille de M. Morency était originaire d'Auvergne, où elle possédait, à la fin du dix-septième siècle, d'immenses propriétés.

Dans l'une de ces propriétés, se trouvait une vaste colline appelée le mont Fouque; un des ancêtres de M. de Morency y fit bâtir un petit castel à fossés et à pont-levis; et trouva bon do débaptiser la colline de son nom de Fouque pour lui donner le nom de Morency. Cela devint donc le Mont-Morency.

A l'entrée do tous les petits sentiers qui aboutissaient à son manoir, M. le comte de Morency avait fait écrire ces mots :

Chemin du Mont-Morency.

Puis, quand l'inscription qui n'avait prudemment été faite qu'à la colle eut besoin d'être renouvelée, elle devint :

Chemin de Montmorency.

Et quinze ans ne s'étaient pas écoulés, que l'on n'allait plus AU Mont-Morency, mais A Montmorency, et qu'on n'était plus invité chez M. de Morency, mais chez M. de Montmorency.

Les choses en étaient là depuis encore uno douzaine d'années, lorsqu'un véritable Montmorency ayant passé dans le pays, s'étonna de découvrir une branche de sa famille dont il ne soupçonnait pas l'existence; il prit des renseignemens, fut informé de la vérité, et intenta un procès au sieur Morency pour qu'il eût à quitter un nom qui n'était pas le sien.

Les prétentions de M. do Montmorency n'ayant pas d'autre but, le parlement de Riom ne demanda point à l'usurpateur la preuve de ses droits au titre do comte, et lo condamna seulement, par arrêt de janvier 1721, à quitter le nom et les armes de la famille à laquelle il n'appartenait pas.

Cela fit un grand scandale dans le pays, et donna lieu à beaucoup de critiques do rechercher l'origine des Morency.

Heureusement pour le gentilhomme contesté, qu'il était fort riche et avait une fort belle femme très hospitalière ; tout ce bruit s'apaisa peu à peu, et il garda son titre de comte de Morency. Il transmit ce nom et ce titre à une nombreuse suite de descendans qui ne leur donnèrent jamais assez d'éclat pour qu'on pensât à les leur discuter. Seulement ils eurent le soin, de père en fils, de dissiper chacun une partie de l'immense fortune de leurs ancêtres; do façon que, lorsque la révolution arriva, le Morency dont nous parlons et dont le père avait émigré, fut dépouillé d'un héritage qui se composait de douze à quinze mille livres de rente et de cinq à six cent mille livres de dettes.

Cela n'empêcha pas qu'en 1814 il fut considéré comme une victime de la spoliation révolutionnaire, et qu'à l'époque de l'indemnité il y fut compris pour une somme do près de quatre cent mille francs.

Il faut dire que M. de Morency avait mérité cette distinction libérale par un profond dévoûment à la branche aînée des Bourbons.

Oubliant l'orgueil nobiliaire de ses ancêtres, il s'était réduit au métier de journaliste, et avait écrit, en faveur des mesures les plus extravagantes, des articles tellement extravagans, qu'il avait fait paraître ces mesures presque raisonnables.

En entendant demander par un des principaux organes du parti vain-

queur la proscription do tous les hommes qui avaient participé à la révolution, la reprise des biens nationaux, la confiscation des propriétés des condamnés politiques, on savait gré au gouvernement d'alors de résister à de pareilles exigences, et on le trouvait sago en présence do pareils fous.

Une croix de Saint-Louis, autorisée jusqu'à un certain point par la présence de M. de Morency dans une patrouille où il avait suivi son pèro, attaché à l'armée de Condé, avait récompensé les services militaires de cet illustre personnage; une croix d'honneur avait été décernée à sa gloire littéraire, et il devait lo jaune et le noir de son large ruban à je ne sais quels services que Mme do Morency avait rendus à la Russio et à la Prusse.

En effet, M. le comte était marié; quelle était sa femme et d'où venait-elle? Personne ne s'en était enquis. On la disait Allemande, et il no lui restait de sa famillo qu'un neveu qui avait à peu près un an lorsqu'elle épousa M. de Morency.

Un des confrères en journalismo de M. le comte, remarqua soulement que Mlle Catherino Markfief parlait admirablement lo français, et l'allemand pas du tout; mais comme la comtesse était une fort belle femme, très bonne et très avenante, on ne poussa pas plus loin les recherches sur son ignorance de la langno maternelle.

A l'époque où commence notre histoire, Mme do Morency était uno femme de trente-huit ans, ayant ce léger embonpoint qui donne aux femmes de cet âge uno fraîcheur que leur jeunesse n'a pas toujours eue. Elle était du reste très désirable; jolis pieds, jolies mains, dents blanches, beaux yeux, taille potelée et un art admirable do tirer parti de tous ces avantages. Elle habitait avec son mari et son neveu, qui avait déjà quelque vingt ans, l'une des petites maisons dont nous avons parlé.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, uno autre de ces maisons était habitée par un M. Chambel.

Ce M. Chambel avait vingt-cinq ans; il venait de débuter dans la littérature par un recueil de poésies qui avait obtenu quelques succès. De sa personne, co jeuno homme avait ce qu'on appello de la tournure et uno certaine ardeur d'expression dans le visage, qui devait nécessairement lo faire remarquer par une femme qui croit se connaître en passions.

Quant à ce que pouvait être moralement M. Chambel, peut-être le ferai-je mieux connaître à mes lecteurs en leur donnant une analyse de son livre qu'en essayant do faire son portrait.

Ce livre débutait par une imprécation sur les vices du siècle. Le pouvoir abominable qui tue, le peuplo monstrueux qui se rue sur la place publique, le riche qui boit la sueur du pauvre dans l'or d'Ophir, le misérable qui hurle contre toute vertu et toute supériorité, l'indifférence de la société pour tout, et son furieux amour de tout. Tout ce fatras, tout ce pêle-mêle d'idées incohérentes, sans but, sans principes, et qui est lo fond des inspirations de beaucoup de nos jeunes poëtes, avait été mis à contribution dans cette terrible inspiration. Plus loin le doute le plus insolent s'adressait à Dieu sous les formes prétendues byroniennes; plus loin encore, la foi la plus vive, l'espérance la plus religieuse chantaient les calmes aspects do la campagne, la cloche qui sonnait l'*Angelus*, les troupeaux rentrant au bercail, et l'universelle prière de la nature au Seigneur.

Dans une des pages de ce livre, on trouvait une chaste admonestation à une jeune fille, qui lui disait do bien garder sa couronne blanche, de s'agenouiller devant la bénédiction de ses parens, et de demeurer la colombe immaculée qui a toujours le droit de paraître sans crainte devant le regard de l'Eternel; puis, à quelques pages de là, c'était uno invocation passionnée à une femme pour lui demander de secouer lo joug pesant d'un ménage mal assorti. L'union d'une âme rêveuse avec un esprit grossier, d'un cœur bouillonnant de passions avec un être froid et égoïste, était, au dire

du poète, une immoralité révoltante qu'il était du devoir de la femme de faire cesser.

D'après ce que nous venons de dire, Pierre Chambel était un de ces esprits comme il y en a tant: impressionnable à toutes les idées qui le touchent, sans en avoir aucune à lui, et malheureusement doué du pouvoir de leur donner un accent inspiré et plein de vérité. C'était un écho qui rendait tout bruit qui venait l'atteindre en en décuplant la puissance.

C'était un admirable instrument à qui l'on pouvait faire parler toutes les langues et toutes les passions, et sous ce rapport il avait excité l'attention de quelques hommes d'une habileté supérieure, et particulièrement celle de l'abbé Norton, qui était un des commensaux habituels de Mme de Morency.

Pierre Chambel était marié, et sa femme était la muse qui avait inspiré la dernière pièce de vers dont nous avons fait mention. Isaure avait suivi les conseils de la poésie de son amant; elle avait quitté l'esprit brutal auquel son âme rêveuse était si mal alliée, et avait suivi à Paris son jeune séducteur.

Six mois après cette faute, le mari d'Isaure avait été tué à la chasse, et un an après cet accident, elle avait pu épouser Pierre Chambel sans avoir pour ainsi dire le remords d'avoir été la cause de la mort de son premier mari; mais, quoique tout semblât réparé aux yeux du monde, il n'y en avait pas moins entre Pierre et Isaure une faute qui leur interdisait à tous deux cette noble et pure confiance qui est la base de tout bonheur.

D'un autre côté, Mme Chambel avait trente-deux ans et son mari vingt-cinq; elle était d'un caractère fier, altier, résolu, et lui d'une nature incertaine, facile, et peu soigneuse de sa dignité; aussi c'était pour Isaure un mystère inexplicable que cet homme qui disait si puissamment toute chose et d'une façon si assurée et si péremptoire, et qui, dans les moindres actions de sa vie, demeurait incertain et se laissait ballotter par les influences qui le poussaient d'un côté ou de l'autre.

Ce fut deux ou trois mois après la publication de son livre que Chambel vint habiter la rue Neuve-des-Mathurins, et ce fut douze ou quinze jours après son installation qu'eut lieu la scène suivante chez Mme de Morency.

Il était huit heures du soir; autour d'une table, sur laquelle brûlait une lampe, étaient assises trois personnes : Mme de Morency, fort occupée à lire un roman; son neveu, Jules Markfief, qui enluminait les gravures sur bois d'une des livraisons des évangiles et une jeune fille dont nous n'avons pas encore parlé et qu'on nommait seulement Marguerite.

Pour n'avoir pas à revenir sur l'histoire passée de nos personnages, nous dirons que Marguerite était tout simplement une orpheline recueillie par l'abbé Norton, qui l'avait fait élever en province, dans un couvent de religieuses, et qui l'avait mandée depuis peu de temps à Paris pour la faire entrer, en qualité d'institutrice, dans une riche famille du faubourg Saint-Germain.

L'installation de Marguerite ayant éprouvé quelques retards par suite d'événemens fort peu importans, l'abbé avait prié Mme de Morency de lui donner l'hospitalité, ne voulant pas recevoir chez lui une jeune fille de cet âge et de cette beauté.

L'abbé Norton savait avec quelle légèreté le monde porte les jugemens les plus défavorables sur la conduite d'un prêtre, et il ne voulait pas donner prise à ses ennemis; cependant l'abbé avait tort; il eût reçu et gardé chez lui cette jeune fille qu'il ne fût venu à l'esprit de qui quo ce soit d'en tirer une induction fâcheuse contre la régularité de ses mœurs.

Ce n'est pas de faiblesses de cette sorte qu'on accusait M. Norton. On lui savait dans le cœur une ambition trop ardente, une haine trop cruelle et une hypocrisie trop profonde pour qu'il y restât la moindre place pour

des tentations plus tendres; et cependant, à voir M. Norton, on eût difficilement deviné le caractère de cet homme. Il était petit, poupard, d'une tournure et d'un visage assez communs, et sa parole lente et calme ne se passionnait presque jamais.

L'abbé Norton avait écrit, et tout ce qui était sorti de sa plume était marqué du sceau de la plus déplorable médiocrité.

L'abbé ne s'abusait pas sur son peu de mérite littéraire; mais, par une vanité qui dépasse de beaucoup celle des écrivains les plus engoués d'eux-mêmes, il ne faisait bon marché de la forme de ses livres que parce qu'il méprisait souverainement le talent littéraire. C'était pour lui une science de manœuvre; et reprocher à l'abbé Norton de ne pas savoir écrire, c'eût été comme si on avait reproché à Napoléon de ne pas connaître le maniement du fusil. Un grand écrivain n'était pour cet ambitieux qu'un excellent soldat dont il était le général.

Mais reprenons notre récit.

Outre les trois personnes dont nous venons de parler, il y avait encore dans le salon M. de Morency, à moitié étendu sur un canapé, dormant, ou pensant, ou rêvant, ou ne faisant rien de tout cela, car cet homme avait une faculté singulièrement précieuse, c'est d'avoir dans sa vie des temps d'arrêt qui le faisaient ressembler beaucoup à une locomotive au repos.

Rien n'annonçait chez lui la vie et le mouvement; il pouvait demeurer des heures entières blotti dans un fauteuil comme une masse inerte, les yeux ouverts et fixés sur le même objet; puis, à un ordre, à un signe, à un mot, il sortait de cette torpeur, se mettait à fonctionner avec la force et la régularité d'une machine bien réglée.

Ces quatre personnages étaient depuis une demi-heure absorbés chacun dans son occupation, lorsque l'on annonça l'abbé Norton.

Il entra comme un habitué de la maison; seulement les deux jeunes gens se levèrent à son arrivée et le saluèrent avec cette expression de crainte que les enfants ont en face d'un maître d'école. L'inclination de madame de Morency n'eut rien de familier, et elle semblait dire :

« Je sais que ce n'est pas pour moi que vous venez; adressez-vous à qui vous avez affaire. »

Cela fut compris sans doute ainsi; car après un signe muet qui permettait aux jeunes gens de reprendre leur place, l'abbé alla s'asseoir à côté de M. de Morency. Celui-ci, sans changer d'une ligne l'attitude qu'il avait conservée pendant une demi-heure, tourna son regard éteint du côté de l'abbé, et parut attendre que celui-ci commençât l'entretien.

L'abbé tira un volume in-8° de sa poche, et dit à M. de Morency :

— Avez-vous lu ce livre?

Monsieur de Morency regarda la couverture, et répondit du fond de son immobilité :

— Non!

— Il nous faut cependant un article pour demain sur ce recueil de poésies.

M. de Morency laissa échapper un petit grognement où il n'y avait ni surprise, ni déplaisir, ni satisfaction, et qui ne signifiait absolument rien, si ce n'est qu'il avait entendu ce que l'abbé venait de lui dire.

Celui-ci continua :

— Voici ce que c'est que ce livre.

L'abbé en fit une analyse assez rapide, signalant les passages qu'il était nécessaire de citer et les cornant dans le volume pour que M. de Morency pût les retrouver. Celui-ci écoutait sans que rien annonçât sur son visage qu'il comprît ou qu'il entendît ce qu'on lui disait; mais probablement l'abbé était fait à cette manière d'être, car il continua avec chaleur :

— Vous comprenez le but de l'article : il faut que l'auteur se croie obligé à un remerciment; s'il vient chez vous, vous lui direz que je désire le voir; s'il

vient chez moi, j'en fais mon affaire. Vous n'oublierez pas de faire remarquer qu'aucun journal de l'opposition libérale ou du ministère n'a mentionné ce livre, et que ce n'est que parmi nous que le vrai mérite est justement apprécié sans coteries et sans esprit de parti.

M. de Morency ne répondit pas un mot; seulement il se remit sur son séant, attira à lui une petite table à roulettes sur laquelle étaient de l'encre, des plumes et du papier; puis, prenant le livre, il lut le titre à haute voix tout en l'écrivant.

— *Les Aurores boréales*, poésies, par Pierre Chambel.

Ceci dit, il se mit à écrire sans relâche et sans hésitation : la machine à vapeur fonctionnait.

Mme de Morency n'avait pas fait la moindre attention à ce qui venait de se passer entre son mari et l'abbé Norton, jusqu'au moment où le nom de Pierre Chambel avait été prononcé. A ce nom, elle avait fermé son livre et s'était tourné du côté de l'abbé, en le priant de lui passer le volume de poésies. Comme celui-ci le lui remettait, Mme de Morency lui dit, en lui faisant un signe gracieux, de s'asseoir près d'elle :

— Comment avez-vous nommé l'auteur de ce livre ?

— Pierre Chambel, dit l'abbé.

— C'est étrange! reprit Mme de Morency; je ne sais comment j'ai entendu dire dans la maison que M. Pierre Chambel était la personne qui avait loué le pavillon qui suit le nôtre.

— Est-ce un jeune homme? fit l'abbé.

— Mais il m'a semblé avoir tout au plus vingt-cinq ans.

— Est-il marié, que vous sachiez?

— J'ai aperçu une femme encore assez belle, mais déjà passée, et qui m'a paru beaucoup plus âgée que lui.

— Alors, c'est l'auteur du livre que vous tenez entre vos mains.

Ce petit dialogue, fort indifférent en apparence, avait éveillé l'attention de deux autres personnes. Au moment où on avait dit que M. Pierre Chambel était le locataire de la maison voisine, Marguerite avait quitté des yeux l'ouvrage de broderie auquel elle travaillait, et lorsqu'on avait parlé de la beauté un peu passée de Mme Chambel, Jules avait fait un énorme pâté sur la figure d'un saint Pierre.

Mais ni l'abbé, ni Mme de Morency n'avaient pris garde à ces petits mouvemens; les deux jeunes gens avaient repris leur occupation d'une manière en apparence fort attentionnée, et l'abbé, ainsi que Mme de Morency, crurent pouvoir continuer leur entretien comme si personne ne les écoutait, la machine écrivante ne comptant pas pour deux oreilles dans la société.

— Il y a donc un mérite réel dans cet ouvrage? dit Mme de Morency en feuilletant le volume du bout du doigt, et en y jetant furtivement les yeux.

L'abbé regardait faire Mme de Morency ; mais il baissa les yeux à l'instant où elle le regarda à son tour, et répondit du ton d'un homme qui n'a rien vu et qui n'a rien deviné :

— Oui, madame, il y a un mérite très grand dans cet ouvrage, et ce serait un véritable désastre que de voir un homme de cette portée tomber entre les mains de gens qui pourraient le pousser dans des voies où ses magnifiques dispositions ne seraient qu'un instrument de prédications insensées et de principes pervers.

L'abbé parlait comme il écrivait, ou, si l'on veut, il écrivait comme il parlait. Toujours est-il qu'il avait à sa disposition une foule de ces phrases interminables et qui ont l'air d'avoir un sens, comme les nuages ont quelquefois l'air de ressembler à un homme.

Mme de Morency ne s'arrêta point à chercher ce que voulait dire l'abbé, et répondit en reportant les yeux sur une page cornée.

— S'il en est ainsi, je le lirai avec plaisir.

— Ce sera une bonne œuvre, dit l'abbé.

Puis, sans autre observation, il dit à M. de Morency :

— Vous signerez l'article, n'est-ce pas? Je veux que M. Chambel sache que c'est à vous qu'il doit les éloges que vous faites de son livre.

Pour la première fois, M. de Morency prêta un peu d'expression à son regard; il eut l'air fort étonné de ce qu'on lui demandait; et s'il avait été homme à se donner la peine de prononcer une parole pour s'informer de quoi que ce soit, probablement il eût dit à l'abbé :

« A quoi cela peut-il vous être bon, que je signe cet article? »

Mme de Morency elle-même, toute femme et toute coquette qu'elle était, ne comprit pas de prime abord quelle était l'intention de l'abbé; seulement elle se dit en elle-même :

« M. Chambel viendra nécessairement remercier mon mari, et je verrai ce beau jeune homme pâle qui a de si beaux yeux noirs, et qui me regarde avec tant de persévérance lorsque je suis assise à côté de ma fenêtre. »

Comme on le voit, Mme de Morency avait prévu le résultat probable de la signature; mais elle n'avait pas imaginé que c'était pour amener ce résultat que l'abbé l'avait demandée. L'article était fini; l'abbé le prit, et se contenta de dire à M. de Morency :

— Espérons que Dieu, par quelque moyen que nous ne pouvons prévoir, et que nous ne devons pas juger, car il est le seul maître des voies souvent étranges par lesquelles il ramène les cœurs égarés; espérons, dis-je, que Dieu fera que ce jeune homme deviendra un des soutiens de la bonne cause et de la religion, et que, s'il ne comprend pas l'appel que nous faisons à ses bons sentimens, Dieu encore suscitera sur son passage une influence salutaire qui lui expliquera ce que nous attendons de lui.

M. de Morency s'était de nouveau penché sur son canapé et avait repris son immobilité; Marguerite brodait avec une attention si vive que sa respiration en paraissait oppressée; Jules faisait des visages bleus et des manteaux couleur de chair à ses personnages, et Mme de Morency dévorait déjà le volume de poésies sur lequel son mari venait de faire un article si consciencieux.

L'abbé Norton quitta le salon qui reprit son silence.

Bientôt après arrivèrent quelques visites insignifiantes, si ce n'est celle de M. Milon, dont la personne et la façon d'être contrastaient singulièrement avec celles de l'abbé Norton, quoiqu'on prétendît dans le monde qu'il avait le même but et les mêmes espérances. C'était un homme de cinquante ans à peu près, qui avait encore toute la beauté qu'on peut avoir à cet âge, avec cet air de distinction qui est toujours jeune, et une bonne grâce de manières qui ne vieillit jamais.

L'accueil qu'on lui fit était celui que trouve toujours un homme dont chacun sait que la pensée se montre dans ce qu'il dit, et qui, très facile pour lui-même, n'est pas moins indulgent pour les autres.

Du reste, il régnait entre lui et Mme de Morency une familiarité qui n'était pas sans retenue, mais qui indiquait suffisamment que ces deux personnages étaient reconnaissans l'un envers l'autre des bons souvenirs qu'ils avaient gardés l'un de l'autre. La médisance nommait ces souvenirs par leur nom, mais, à vrai dire, M. Milon était un homme de trop bon goût, et dont les passions avaient trop de savoir-vivre pour que jamais un scandale ou même une imprudence fût venue en témoignage des propos qu'on avait tenus sur son compte et sur celui de Mme de Morency.

Quoique ce personnage soit destiné à jouer un rôle dans cette histoire, nous n'aurions pas parlé de sa visite, et nous eussions attendu plus tard à le présenter à nos lecteurs, s'il n'avait laissé échapper dans la conversation une supposition à laquelle il n'attachait certainement aucune im-

portance, mais qui donna aux événemens qui suivirent une tournure toute particulière.

M. Milon était un de ces hommes qui peuvent bien parler sérieusement d'une chose sérieusement posée, mais qui, dans le train de la conversation, s'amusent à débiter les plus extravagantes folies sur toutes les choses dont on parle, et qui, ravis de stupéfier quelquefois la crédulité d'un provincial ou d'un niais, n'imaginent jamais que leurs paroles peuvent aller au delà d'une mystification.

— Que lisez-vous donc là ? avait-il dit à Mme de Morency. Ah ! c'est le livre de M. Pierre Chambel.

— Le connaissez-vous ? dit Mme de Morency.

— Le livre, non, et l'auteur fort peu.

— J'en ai entendu raconter une histoire très dramatique.

Ces paroles avaient été dites par une certaine Mme Ansier, femme de lettres catholique, en ce sens que sa religion était universelle et sa charité pour les pécheurs inépuisable.

— Il paraît, continua cette dame, que M. Chambel a enlevé une femme à son mari.

— Il n'est donc pas marié ? dit vivement Mme de Morency.

Mais avant qu'elle eût le temps de continuer ses questions imprudentes sur la présence d'une femme dans la maison de M. Chambel, Mme Ansier, qui avait un petit récit à faire, reprit la parole, et raconta comme quoi le mari abandonné s'était heureusement tué à la chasse; de façon que sa veuve était véritablement Mme Chambel.

Il n'est pas bien certain que M. Milon eût très attentivement écouté le récit de la femme de lettres ; mais à peine eut-elle achevé, qu'il se mit à dire d'un air dégagé :

— Comment, ma chère enfant, vous avez encore la candeur primitive des premiers âges ! Vous croyez que le mari qui a eu le bonheur de perdre sa femme a la maladresse de se tuer ! Non, ma chère amie ; on l'a tué.

— Qui cela ?

— Mais probablement la personne avec laquelle il chassait. Est-ce qu'il était seul lorsque ce malheur est arrivé ?

— Non, répondit la femme de lettres; il était avec un garde-chasse.

— C'est tout simple ; un garde-chasse dévoué à M. Chambel et à la femme de son maître, et qui probablement avait servi d'intermédiaire à leurs amours; c'était un homme qui n'aimait pas à faire les choses à moitié; de son propre mouvement, ou sur une instigation intéressée, il aura débarrassé les deux amans en peine de l'obstacle qui les séparait : les amoureux se sont épousés, et ils ont fait au garde-chasse une petite pension avec laquelle il s'est retiré dans une maison ornée de festons de lierre et ombragée de pampres verts.

— Vous croyez ? fit Jules d'une voix altérée.

— Comment donc ! dit monsieur Milon; cela ne se passe jamais autrement; demandez plutôt à madame Ansier; elle n'en fait pas d'autres dans ses livres.

Madame de Morency haussa les épaules en souriant.

Madame Ansier, occupée à écouter une autre personne, ne répondit pas à ces paroles, auxquelles personne n'avait pensé à prêter un sens sérieux, et qu'on ne jugea pas valoir la peine d'être réfutées.

Mais Jules et Marguerite les avaient entendues, et ni l'un ni l'autre n'étaient assez habitués à ce vagabondage de mots et d'idées qu'on jette impunément dans la conversation, pour penser qu'un homme comme monsieur Milon pût dire de pareilles choses sans penser qu'elles reposassent sur un fond de vérité.

II.

Le fameux article parut; mais quelques jours se passèrent sans que Chambel l'apprît, quoiqu'il eût assez d'amis pour être informé immédiatement de la plus sotte plaisanterie enfouie dans le journal le plus obscur.

C'est surtout en fait de critique littéraire qu'on peut dire : Point de nouvelles, bonnes nouvelles ! les mauvaises trouvant toujours un messager empressé de vous les transmettre.

Chambel eût pu cependant apprendre cette bonne fortune par son éditeur ; mais celui-ci, qui allait signer un nouveau marché avec le poète, ne jugea pas à propos de l'informer d'un succès qui l'eût autorisé à tenir ferme dans ses prétentions. Ce ne fut que lorsque ce marché fut signé que ledit éditeur demanda à Chambel s'il avait été remercier M. de Morency de l'excellent article qu'il lui avait consacré dans son journal.

Chambel s'excusa de cette négligence sur ce qu'il ne connaissait pas l'article, et l'éditeur ne manqua pas de lever les bras au ciel, et de s'écrier que le poète n'entendait rien à la manière dont on s'assurait la protection et le patronage des journaux. Chambel promit avec un peu de répugnance de faire sa visite le jour même, et il acheta le journal dans un cabinet de lecture, et le rapporta à sa femme, qui le pressa de s'acquitter du devoir que le libraire lui avait imposé.

Il fallut beaucoup de sollicitations de la part d'Isaure pour déterminer Chambel à faire cette démarche; il avait lu l'article, et trouvait que la justice qu'on lui avait rendue était assez maigre pour qu'il ne fût pas obligé à une reconnaissance si empressée.

Cette résistance de Pierre étonna sa femme et fut la première révélation d'un caractère dont elle ne s'était p s encore rendu compte.

Jusqu'à ce moment, le livre de Chambel n'avait guère occupé la presse; quelques journaux seulement l'avaient traité par dessous jambe dans ces longs articles où l'on entasse pêle-mêle une grosse de volumes de tout genre et de toute valeur, en accolant à chaque titre une demi-douzaine de lignes sèches, doctorales et tranchantes.

Isaure s'était indignée avec violence de cette façon de juger, et avait admiré de bonne foi la résignation triste et calme avec laquelle Chambel avait accepté ce traitement.

Mais lorsqu'il arriva que le livre de Chambel fut le sujet spécial d'un article étendu dans un journal important, et que cet article plaça ce livre aussi haut que possible, plus haut peut-être qu'il ne le méritait, et que Chambel ne fut pas content, Isaure se demanda si ce qu'elle avait cru une noble modestie n'était pas un féroce orgueil.

Mais nulle femme ne perd si vite l'illusion qui est la vie de son amour : elle repoussa cette idée comme une calomnie; et pour se prouver à elle-même qu'elle avait tort, elle pressa son mari moins vivement. Cela suffit pour qu'il prît le parti de faire tout de suite sa visite de remercîment. Isaure ne se douta pas que Pierre, qui semblait si dédaigneux des éloges qu'on avait faits de son livre, avait une soif ardente du reste des louanges que lui promettait sa visite.

C'est qu'Isaure ne savait pas encore assez que la vanité du poète est comme la passion de l'avare, que des millions ne sauraient satisfaire et qui ramasse des liards.

Du reste la réflexion d'Isaure n'eut pas à s'arrêter long-temps sur ces pensées, et un incident tout simple de la position donna à son esprit une occupation bien autrement agitée.

Au moment où Chambel allait partir, sa femme lui demanda s'il ne s'était pas informé de l'adresse de M. de Morency.

—Mais, lui dit Pierre, c'est précisémont notre voisin.

Le ton dont cette réponse fut faite voulait dire en propres termes : « Je n'avais pas besoin de m'en informer, je savais déjà où demeurait M. de Morency. »

—Comment, notre voisin ? dit Isaure.

—Oui, c'est lui qui demeure là à deux pas de l'autre côté du jardin.

—Ah ! fit Mme Chambel, cette dame que j'ai vue quelquefois à sa fenêtre est donc Mme de Morency ?

— Oui.

— Et la jeune personne qui se promène dans le jardin est sa fille?

— Je ne crois pas.

— Bien, dit Isaure après un moment de silence, je suis charmée que tu n'aies pas une longue course à faire. Tu pourras donner plus de temps à ta visite et revenir plus vite près de moi.

Pierre sortit, et le premier mot du cœur de sa femme fut :

— D'où sait-il tout cela? Je ne le sais pas moi. Il s'en est donc informé? Pourquoi? Dans quel but? dans quel intérêt?...

De même qu'elle avait écarté un premier doute sur la franchise du caractère de son mari, Isaure voulut éloigner le vague soupçon qui l'avait inopinément prise au cœur.

Mais on ne commande pas à une impression comme à une pensée. On trouve des argumens contre une opinion, mais on ne saurait se prouver qu'on ne souffre pas.

Isaure souffrait. Elle avait beau se dire que le hasard avait pu apprendre à son mari ce qu'il savait de la demeure de M. de Morency, son cœur ne croyait pas à ce que son bon sens lui disait. Elle avait aperçu dans cette maison une femme encore belle, une jeune fille admirable ; ce voisinage l'avait déjà importunée; et voilà que tout à coup son mari se trouve forcé d'aller dans cette maison, sur laquelle il semble avoir pris des informations précises ; il y avait donc intérêt ; elle ne voulut pas le croire.

Mais tout en se sermonant, en se blâmant, en se trouvant ridicule, et même coupable, elle alla se placer derrière un carreau de la fenêtre, les yeux fixés sur la maison où était son mari, comme si elle eût pu percer le mur de son regard.

Elle se le figura entrant, saluant, s'asseyant; elle calcula le temps nécessaire à chacune de ces actions; puis elle engagea l'entretien, disant en elle-même tout ce qui peut se dire en pareil cas entre gens qui ne se connaissent pas; elle y mit même de la complaisance; enfin, elle jugea que la visite était assez longue, que Pierre, qui de sa nature était peu causeur, devait déjà se lever pour se retirer, qu'il sortait, qu'il allait rentrer, et comme il ne rentra pas, Isaure alla regarder à la pendule l'heure qu'il était.

Il n'y avait pas encore cinq minutes que Chambel était sorti. Elle le vit; la pendule lui disait matériellement que ce peu de temps n'avait pu suffire à cette visite, et cependant elle s'écria :

— Que cette visite est longue !

C'est qu'elle mesurait le temps à ce qu'elle éprouvait, c'est que durant ces cinq minutes elle avait souffert l'impatience de plusieurs heures ; c'est qu'elle était jalouse.

Pourquoi jalouse, et de quoi?

Ce n'est pas moi qui me chargerai de répondre à ces deux questions. Le sens, la prescience qui dit au cœur : Il y a là un malheur pour toi, existe-t-il? ou peut-être ne serait-il pas plus vrai de dire que les jaloux ayant soupçon de tout, il leur arrive nécessairement de ne pas se tromper lorsque leurs craintes sont véritables, comme un homme qui prendrait tous les numéros d'une loterie serait sûr de trouver le bon.

Mais la jalousie de Mme Chambel, comme caractère général, étant ad-

mise, il est possible d'expliquer comment cette jalousie pouvait être plus aisément excitée que celle d'un autre.

La position d'Isaure, quoique régularisée, ne partait pas moins d'une faute grave, volontaire.

Si l'on analysait sincèrement les sentimens, il serait aisé de prouver que la femme qui se perd montre plus d'amour et de dévoûment que celle qui, en pareille occasion, se renferme dans le rigoureux accomplissement de ses devoirs; et cependant c'est à la femme qui ne lui a fait aucun sacrifice que l'homme garde toujours sa confiance : il a beau avoir été l'objet pour lequel des liens sacrés ont été brisés, il n'en doute pas moins d'une force qu'il fait succomber.

Voilà pourquoi Mme Chambel ne se sentait pas placée dans l'amour de Pierre à la hauteur inexpugnable d'une épouse sans reproches; elle comprenait d'instinct qu'il s'armerait un jour de la faute qu'elle avait commise pour excuser les fautes qu'il pourrait commettre contre elle.

D'un autre côté, Isaure était beaucoup plus âgée que son mari; elle était assez belle pour que cette différence d'âge ne l'alarmât pas; mais elle savait qu'il y a des femmes qui font aux hommes un ridicule de cette circonstance. Ce qui enfin devait exciter au plus haut degré les alarmes d'Isaure, c'est que lorsqu'elle avait rencontré Chambel, c'était un pauvre jeune homme très amoureux de poésie, mais très incertain de ce qu'il valait, et fort peu encouragé par les gens qui l'entouraient à se croire quelque chose.

Or, depuis qu'il avait publié son livre, tout en gardant pour Isaure la reconnaissance qu'il devait à celle qui l'avait compris la première, on sentait que Chambel, sans le dire, trouvait qu'Isaure n'avait fait pour lui que ce qu'il méritait.

Huit mois avant ce jour, Chambel était le faible à qui une femme avait tendu la main pour l'arracher à la misère et à la pauvreté. Aujourd'hui, il marchait son égal, et il ne lui fallait pas un succès de plus pour être le lendemain le maître et le protecteur.

Or, Isaure avait ce caractère particulier à beaucoup de femmes : c'est ce que je pourrais appeler un admirable bon sens de sensation.

Elle ne ressemblait en rien à ces esprits calmes et prudens qui observent, discutent et se tracent une règle de conduite; elle éprouvait la vérité comme on éprouve une douleur ou un plaisir; et comme cette vérité lui arrivait soudainement et sans être amenée par la réflexion, elle prenait presque toujours son cœur à l'improviste, et déterminait de même des actions que la raison n'avait pas discutées. La suite de ce récit montrera à nos lecteurs si nous avons bien compris cet étrange caractère.

Cependant Chambel s'était fait annoncer chez M. de Morency où il avait été reçu avec un empressement qui put également flatter sa vanité d'homme de lettres ou sa fatuité de beau garçon.

M. de Morency l'avait étourdi des louanges les plus exagérées, et Mme de Morency l'avait charmé de ses plus doux regards.

Cependant il semblait que cette visite ne dût pas avoir d'autre résultat, lorsque M. de Morency, se rappelant la recommandation de l'abbé Norton, annonça à Chambel que cet homme éminent désirait le connaître, et que l'un de ces jours, si M. Chambel le voulait bien, ils iraient ensemble lui faire une visite.

Chambel, tout flatté qu'il était de la proposition, savait que l'abbé Norton était un homme fort compromettant, et il hésitait à répondre lorsque Mme de Morency dit avec une grâce charmante :

— Peut-être que M. Chambel préférerait rencontrer M. Norton sans faire vis-à-vis de lui une démarche aussi significative; c'est aujourd'hui notre jour de réception; M. Norton viendra, et si M. Chambel, qui est notre voisin, voulait se déranger une demi-heure, ces messieurs pourraient se rencontrer ici comme par hasard.

M. de Morency, qui jusque-là avait parlé comme il écrivait, c'est-à-dire avec cette immobilité de physionomie qui lui donnait, comme nous l'avons dit, l'aspect d'une machine bien organisée, M. de Morency parut tout à coup se réveiller; il jeta, do sa femme à M. Chambel et de M. Chambel à sa femme, un regard où il y avait une appréciation exacte des deux individus, et tout aussitôt, et avec une dextérité dont on ne l'eût pas cru capable, il essaya de parer le coup qui venait de lui être porté :

— Comment donc! fit-il, nous serons trop heureux si M. Chambel veut bien nous faire l'honneur d'accepter votre invitation, et il nous rendra cette faveur encore plus précieuse s'il veut bien nous amener Mme Chambel.

Ce fut lo tour de Mme de Morency d'ouvrir de grands yeux; mais elle ne put faire autrement que d'insister sur l'invitation de M. de Morency, et il fut convenu que le soir même Chambel et sa femme viendraient passer la soirée chez leurs voisins.

Pierre rentra chez lui radieux ; la franchise de sa joie rassura Isaure; sa vanité littéraire s'attribuait trop naïvement le bon accueil qu'il venait de recevoir, et son cœur était trop plein de son succès pour qu'il y eût place à un autre sentiment.

Ce fut là du moins la première impression qu'Isaure éprouva; elle accepta sans hésiter l'invitation de Mme de Morency, et si, plus tard, il lui revint quelques soupçons, elle remit au soir même à les éclaircir. Elle se sentait à peu près assurée de démêler les intentions d'une femme, si secrètes qu'elles pussent être; et probablement elle y serait arrivée, si Mme de Morency avait été abandonnée à sa propre force et à sa seule adresse.

Mais celle-ci trouva dans l'abbé Norton un auxiliaire qui eut le talent de la servir, tout en ayant soin de ne pas être son complice.

En effet, voici ce qui s'était dit entre l'abbé et Mme de Morency une heure à peu près avant l'arrivée de Chambel et de sa femme. L'abbé Norton, averti de l'entrevue qu'on lui avait ménagée, était arrivé de fort bonne heure et avait pris à part Mme de Morency.

Il y avait entre ces deux personnages une antipathie profonde, fondée sur ce qu'ils sentaient l'un et l'autre qu'ils se connaissaient parfaitement bien.

Le ton sec de l'abbé Norton avait suffisamment dit à Mme de Morency qu'il savait toutes ses galanteries, et celle-ci lui avait souvent montré, par un sourire ou un regard, qu'elle n'était pas la dupe de ses profondes hypocrisies. Aussi, sans s'être jamais expliqués, et en gardant toujours vis-à-vis l'un de l'autre les façons les plus cérémonieuses, ils s'entendaient à merveille.

Un service réclamé était presque aussitôt rendu, sans qu'il fût pour cela nécessaire d'en régler ostensiblement les conditions. Il n'y avait dans cette complicité muette ni menaces ni concessions, et ces deux personnes auraient pu se dire effrontément l'une à l'autre que jamais elles n'avaient agi en vertu d'un intérêt commun.

Voici les manières de procéder de l'abbé Norton :

— Je vous demande pardon, madame, de vous occuper d'une chose qui vous paraîtra probablement fort ennuyeuse, et je ne vous prierai de vous en charger que si elle n'a rien qui vous déplaise.

— De quoi s'agit-il?

— Si vous vous rappelez ce que j'ai dit hier à M. de Morency relativement à M. Chambel, vous avez dû comprendre que je désirais appeler ce jeune homme à nous. Je sais à peu près ce qu'il est, ce qu'il a été; mais j'ignore parfaitement quelles sont ses tendances, ses opinions, et surtout le fond qu'on peut faire sur les engagemens qu'il contracterait avec nous.

Mme de Morency fit une légère inclination annonçant qu'elle approuvait la façon de penser de M. l'abbé; il continua donc :

— On ne peut guère interroger un homme sur ses dispositions inté-

rieures; outre que cette inquisition serait déplacée, il se pourrait que sa vanité l'empêchât de répondre franchement.

Nouvelle inclination approbative de Mme de Morency.

— J'aurais un ami près de M. Chambel, que je ne le chargerais pas de cette mission délicate, s'il devait s'adresser à M. Chambel lui-même; on n'apprend bien les hommes que par ceux qui les entourent, et particulièrement par ceux qui les aiment.

Mme de Morency regarda l'abbé, mais le signe d'adhésion ne vint pas, car elle sentit que l'instant critique arrivait, et elle ne voulut pas s'engager avant d'avoir bien pesé ce qu'on allait lui demander.

— Si je n'étais fort gauche dans de pareils entretiens, reprit l'abbé, je vous avoue que je n'aurais pas hésité à parler directement à Mme Chambel; je ne sais ce qu'elle est, mais d'après ce qu'elle a fait, elle doit aimer son mari, et cet amour doit lui tenir lieu de sagesse pour savoir ce qui lui convient et ce dont il est capable. Ce que j'aurais à lui proposer est assez honorable, assez loyal pour que je ne craignisse pas de dire de la façon la plus ouverte : Voilà ce que je veux faire pour M. Chambel. Ses antécédens, ses opinions ou ses projets y font-ils obstacle? S'il en est ainsi, je me retire, et c'est une parole morte entre nous; s'il en est autrement, mes intentions vous semblent-elles convenables? et si elles vous paraissent telles pour lui, dois-je espérer que vous n'y ferez aucune opposition? C'est ce que je ne craindrais pas de dire à Mme Chambel si je n'éprouvais, à parler à une femme peut-être légère et moqueuse, un embarras qu'il me serait impossible de vaincre; c'est cependant ce que je désirerais qu'elle sût, parce que je ne crains pas d'avouer l'estime que je fais de son mari, et que je ne voudrais pas, pour mes amis encore plus que pour moi, qu'elle pût donner un autre motif à notre empressement.

Mme de Morency avait écouté attentivement, et comme, au contraire de M. l'abbé Norton, elle aimait assez à poser les choses d'une manière nette, voici comment elle traduisit cette longue série de phrases tortueuses : « Avant de faire une démarche décisive vis-à-vis de M. Chambel, je veux savoir ce que c'est que cet homme; vous vous en informerez près de sa femme, et vous me le direz : voilà pour moi. Cette manière d'expliquer l'accueil empressé que vous faites à M. Chambel préviendra les soupçons jaloux que pourrait avoir sa femme : voilà pour vous. »

Le marché parut bon à Mme de Morency, et elle répliqua à l'abbé Norton :

— En ce cas, il faudrait que j'eusse le temps de voir Mme Chambel avant que son mari ne vous fût présenté.

— J'ai une visite à faire, dit l'abbé, et je reviendrai vers dix heures.

Lorsque l'abbé fut parti, Mme de Morency tomba en admiration devant l'expédient de l'abbé; elle le trouva si sublime, qu'elle se résolut de l'employer sans y mêler la moindre finesse ni la moindre précaution.

Comme nous l'avons dit, Mme de Morency était belle, mais d'une beauté accorte, réjouie, et pour ainsi dire bonne femme. Ce fut donc en vertu de l'air de franchise dont la nature l'avait douée qu'elle attaqua directement Mme Chambel.

Après les premières salutations cérémonieuses d'une présentation, Mme de Morency alla s'asseoir à côté de Mme Chambel, et voici de quelle façon elle remplit l'ambassade de monsieur l'abbé.

— En vérité, madame, M. Chambel a disposé bien légèrement de vous, en acceptant l'invitation que mon mari vous a faite.

C'était une façon de dire que l'invitation ne partait pas d'elle, Mme de Morency.

Isaure prit un air sérieux qui avertit sa rivale que c'était une femme à comprendre toutes choses à demi-mot, et alors elle continua d'autant plus ouvertement :

— On vous a amenée, madame, vous qui êtes jeune et belle, dans une

maison où vous n'entendrez parler que d'intérêts politiques et de toutes les discussions ennuyeuses qui s'y rattachent.

— Je tâcherai de me rendre digne de les comprendre, répondit sèchement Mme Chambel.

— S'il en est ainsi, madame, dit Mme de Morency d'un air de bonne humeur, vous me mettez tout-à-fait à mon aise; car je ne vous cache pas que j'ai une sorte de mission politique à remplir près de vous.

— Près de moi? fit Isaure d'un air étonné.

— Près de vous, oui, madame, et de la part d'un homme dont la haute perspicacité a dû choisir sans doute la bonne voie, ce dont, du reste, vous allez décider.

Monsieur l'abbé Norton, que vous connaissez du moins de nom, désire attacher votre mari à la rédaction de son journal; l'éminent talent de M. Chambel lui fait beaucoup désirer que sa proposition puisse être acceptée; mais il est des choses sur lesquelles les hommes répugnent à s'expliquer entre eux : peut-être les opinions de M. Chambel; peut-être des engagemens pris ailleurs lui feront une loi de refuser la proposition de M. Norton, voilà ce qu'on m'a chargée de savoir adroitement de vous, madame, et voilà ce que je vous demande franchement.

Isaure, qui s'attendait à toute autre chose, fut assez désorientée par ces questions pour hésiter à répondre sur le champ, et pour donner à Mme de Morency l'avantage de prendre une position encore plus désintéressée.

— Si M. Norton, dit Mme de Morency, m'entendait vous faire cette question d'une manière si directe, il m'en voudrait probablement de ma maladresse; mais je vous avoue que j'ai vainement cherché une ruse pour arriver à obtenir de vous de pareils renseignemens. Une femme ne se laisse pas interroger si aisément que les hommes le croient, et vous m'auriez probablement devinée à ma première question. Maintenant vous savez ce que l'on m'a chargée d'apprendre, et dans quel but. Pouvez-vous et voulez-vous me répondre?

— Je n'ai pas le droit, madame, de disposer des secrets de mon mari; mais je ne crois pas qu'il ait été élevé dans les opinions que professe M. Norton; et quoique je ne lui connaisse aucun engagement, je ne puis dire s'il acceptera.

—Oh! fit Mme de Morency, ceci est une affaire entre ces messieurs; vous comprenez que M. Norton, qui probablement sera aussi explicite vis-à-vis de M. Chambel que je viens de l'être envers vous, ne veut autre chose que d'être sûr de ne pas faire à M. Chambel une proposition qui pourrait le blesser; et s'il faut tout vous dire, madame, M. Norton pense que, du moment que vous jugerez la proposition acceptable, vous voudrez bien user de votre influence pour la faire agréer.

—Moi, madame! fit Isaure d'un air encore plus surpris.

—Puisque je me suis chargée de l'ambassade, il faut que je m'en acquitte, bien ou mal. Eh bien! si vous n'étiez pas Mme Chambel, je vous dirais, en confidence, que M. Norton s'est engoué de votre mari, et quand M. Norton prend un homme en passion, c'est pour lui un besoin de le faire arriver à tout. Mais j'ai l'air de faire de la prédication, tandis que je ne dois vous demander qu'un simple renseignement. Que dois-je dire à M. Norton?

Mme Chambel hésitait, lorsqu'une pensée soudaine lui vint, c'est que la meilleure garantie qu'elle pût avoir contre la jennesse de son mari, c'était de le voir associé aux projets d'un homme ambitieux qui lui mettrait au cœur cette passion qui absorbe toutes les autres.

Poussée par cette idée, elle témoigna à Mme de Morency sa reconnaissance pour M. Norton, et lui dit nettement que son mari était à prendre pour qui saurait s'en emparer. En ce moment elle était à mille lieues de toute idée de jalousie.

Lorsque M. Norton arriva, Mme de Morency lui dit le succès de sa dé-

marche, et celui-ci répondit d'un ton si gravement cagot, que tout autre que Mme de Morency n'eût pas compris l'épigramme :

— En ce cas, vous pouvez être sûre que nous aurons M. Chambel.

En effet, deux jours après, Pierre était le pensionnaire littéraire de l'abbé, et Mme de Morency se liait d'amitié avec Mme Chambel.

Nous allons dire ce qui était arrivé de tout cela deux mois après cette consciencieuse alliance.

III.

C'était chez l'abbé Norton, dans un vaste cabinet tendu de drap vert; un tableau d'une assez grande valeur, représentant une descente de croix, en occupait le panneau principal.

Tout le reste était couvert d'assez mauvaises gravures mal encadrées : c'étaient des portraits de saints ou des sujets de piété ; mais, par une singularité qui ne pouvait venir du hasard, il n'y avait pas une seule femme dans toute cette collection, et l'image de la Vierge ne s'y trouvait pas.

L'abbé Norton, assis devant un vaste bureau, encombré de journaux et de livres, corrigeait les épreuves d'un article, lorsqu'on lui annonça la visite d'un ecclésiastique qui désirait le voir, mais qui n'avait pas l'honneur d'être connu de lui.

Le prosélytisme de M. Norton s'était imposé comme un devoir de ne refuser aucune de ces visites fort ennuyeuses que le premier venu se croit autorisé à faire à un homme politique parce qu'il a à lui dire :

« Monsieur, je partage entièrement vos opinions ; je suis ravi de la manière dont vous servez notre cause ; je n'ai pas voulu quitter Paris sans vous voir et sans vous apporter mon tribut d'estime et d'admiration. »

Dans cette circonstance, la qualité de prêtre était une recommandation particulière pour l'abbé Norton. Ce n'était pas le frère, le collègue, mais l'homme qui a une nécessaire influence sur un certain nombre d'individus que l'abbé Norton voulait accueillir et affermir dans les bonnes dispositions qui sans doute l'amenaient.

Il donna donc l'ordre de le faire entrer et le domestique annonça M. l'abbé Fortin.

L'abbé était un homme d'une taille élevée, d'un visage admirable, couronné de cheveux blancs, d'une corpulence robuste, et qui, malgré sa grosse redingote violette et ses souliers ferrés, avait un air de distinction et une allure imposante.

L'abbé Norton attacha sur lui un regard vif et perçant, et le sourire gracieux préparé sur ses lèvres disparut tout à coup pour faire place à une expression froide et presque impertinente.

C'était le résultat instinctif de la conscience qu'éprouva l'abbé Norton, d'être en face d'un homme fort et supérieur, et surtout d'un homme dont le regard droit et le visage sévère l'avertissaient qu'il ne devait pas sympathiser avec les moyens tortueux par lesquels l'abbé Norton était arrivé.

Si ce n'eût été l'âge de M. Fortin, l'abbé Norton ne lui eût peut-être pas offert de s'asseoir et il l'eût reçu debout, comme on fait aux gens dont on veut se débarrasser ; mais la manière raide dont il accomplit cette simple politesse montrait que, sans motif apparent, M. Norton était fort contrarié de cette visite.

— A qui ai-je l'honneur de parler, dit l'abbé Norton, et quel est le sujet qui m'a valu l'honneur de votre visite?

— Je suis curé de la petite ville de L...., dit M. Fortin ; en cette qualité j'ai été le confesseur et l'ami d'une jeune fille élevée par vos soins au couvent de cet endroit, et c'est de Marguerite que je viens vous parler.

— Est-ce de la part de Mlle Marguerite? dit l'abbé Norton en appuyant sur le mot mademoiselle.

— C'est de sa part que je viens, monsieur; mais ce que j'ai à vous dire à son sujet, et pour vous décider à satisfaire à son désir, est assurément bien loin de la pensée de cette enfant.

— Je pensais avoir assez de droits à la confiance do Mlle Marguerite pour qu'ello ne prît pas d'intermédiaire entre elle et moi, et pour qu'elle me demandât directement ce qu'elle désire obtenir.

— Elle vous l'a déjà demandé, monsieur, dit l'abbé Fortin, sans paraître s'apercevoir du ton piqué de son interlocuteur; et, soit qu'au milieu de vos diverses occupations vous l'ayez oublié, soit que vous n'ayez pas compris, ou qu'elle n'ait pas osé vous faire comprendre l'importance de sa demande, vous n'y avez pas répondu.

— Quelle est donc cette demande si difficile à comprendre qu'il faille un ambassadeur pour me l'expliquer? fit l'abbé Norton avec un accent d'humilité qui contrastait d'une façon odieuse avec l'inteution réelle de ses paroles.

— Cette demande, c'est de quitter la maison de Mme de Morency.

— J'ai répondu à Mlle Marguerite qu'elle ne pouvait encore être admise dans la famille qui a bien voulu lui donner un asile à ma recommandation, et qu'elle devait encore attendre.

— Il serait peut-être bon, dit M. Fortin, qu'elle attendît ailleurs quo chez Mme de Morency.

— La maison de Mme do Morency est cello d'une femme honorée et honorable, monsieur.

L'abbé Fortin attacha à son tour un regard perçant sur M. Norton; mais ce visage semblait pénétré de la parfaite conviction de ce qu'il disait. M. Fortin garda un moment le silence; puis il reprit, en cherchant à donner à ses paroles un air de courtoisie que le ton démentait.

C'était celui d'un homme qui, bien convaincu qu'il parlait à un fourbe, n'avait cependant vis-à-vis de lui-même aucun droit de le traiter comme tel, et qui se défendait de cette conviction sans pouvoir la faire taire :

— Il serait très étonnant, dit-il enfin, qu'un pauvre curé de village eût mieux compris qu'un des esprits les plus habiles de notre époque des choses qui tiennent aux intrigues du monde, s'il n'était possible de concevoir qu'on s'isole encore plus de la vie mondaine dans les hautes spéculations de la politique que dans la retraite d'une bourgade; ce sera donc moi, pauvre prêtre de campagne, qui éclairerai votre religion sur ce que vos yeux, attachés trop haut, ne peuvent pas apercevoir, et je vous dirai franchement : Non, la maison de Mme de Morency n'est pas convenable pour Marguerite

La figure de l'abbé Norton, lorsqu'il était armé pour le combat, était impénétrable comme une cuirasse de triple acier ; la déclaration de M. Fortin n'y amena ni la moindre surprise ni le moindre mécontentement, et il répartit :

— Mlle Marguerite y aurait-ello vu quelque chose qui ne soit pas convenable?

— Elle n'y a rien vu, la pauvre enfant, dit l'abbé Fortin; les yeux de l'innocence couvrent pour ainsi dire de leur pur rayon tout ce qu'ils regardent; mais c'est pour qu'elle ne voie pas qu'il est temps qu'elle en sorte. Jusqu'à présent elle n'a fait que souffrir.

— Et de quelle douleur, jo vous prie, monsieur?

— D'une douleur qu'ello ne comprend pas encore, dont le vrai sens lui échappe ; mais à laquelle la moindre circonstance peut donner son nom, et qui est à la merci d'une passion violente.

— Permettez-moi de vous dire que je ne vous comprends pas, monsieur. Si cette douleur n'a pas de nom pour Mlle Marguerite, elle en a un

pour vous et pour moi; veuillez me le dire, ainsi que la passion violente à la merci de laquelle cette douleur se trouve.

L'abbé Fortin prit un air sévère : tant d'ignorance lui parut trop d'hypocrisie et il répondit d'une voix forte :

— Cette douleur, monsieur, c'est l'amour que Marguerite éprouve pour M. Chambel; cette passion violente, c'est la jalousie de Mme Chambel.

La déclaration était trop précise pour que l'abbé Norton prolongeât plus long-temps son système de candeur aveugle; mais en bon jésuite qu'il était, il passa lestement à côté de la proposition pour en établir une autre.

— Si ce que vous dites est vrai, monsieur, ce n'est pas ma faute si la maison de Mme de Morency n'est plus convenable pour Mlle Marguerite.

Cette attention à se défendre quand on ne l'accusait pas, ce soin de rejeter sa faute sur une pauvre fille sans défiance, indignèrent M. Fortin; et il répondit d'un ton encore plus sévère :

—Dans aucun cas, la maison de Mme de Morency n'était convenable pour Marguerite.

— Vous m'apprenez là d'étranges choses, fit M. Norton en reprenant sa niaiserie cafarde, et si ce n'était le caractère sacré dont vous êtes revêtu, je craindrais que des propos calomnieux n'eussent été trop légèrement accueillis par vous. Dans aucun cas, dites-vous, la maison de Mme de Morency n'était un asile convenable. J'ai l'honneur de connaître Mme de Morency depuis longues années, et jamais je n'ai vu...

— Laissons le passé de Mme de Morency à ceux qu'il regarde, monsieur; le présent est assez flagrant pour dessiller les yeux de ceux qui veulent voir.

A ce moment, M. Norton se servit d'une ruse qui manque rarement son effet pour mesurer la force de l'homme avec lequel il luttait; il appela sur un autre que lui la rude franchise de son adversaire pour voir jusqu'où elle pourrait aller, et lui dit :

— Rendriez-vous Mme de Morency responsable de cet amour coupable, et croyez-vous que des conseils plus coupables encore?...

—Mme de Morency est assez belle pour ne vouloir pervertir personne; mais elle est assez prudente pour se faire un bouclier même d'une enfant.

— Permettez-moi de vous dire encore, monsieur, que je ne vous comprends pas.

La patience de l'abbé Fortin, qui ne semblait pas être la vertu prédominante d'une nature forte comme la sienne, ne tint pas contre cette nouvelle preuve de cafarderie, il lui dit d'une voix haute :

— Eh bien! monsieur, Mme de Morency est la maîtresse de M. Chambel, et c'est Marguerite qu'on a su rendre l'objet de la jalousie de Mme Chambel.

—Monsieur, monsieur, s'écria l'abbé Norton en se signant; monsieur! monsieur! répéta-t-il, comme si les mots lui eussent manqué pour qualifier l'audace incongrue de ces paroles.

L'abbé Fortin baissa la tête d'un air humble, comme s'il avait compris trop tard que la liberté des termes qu'il avait employés ne convenait pas à son âge et à son habit, et il dit doucement :

— J'ai mal parlé, monsieur, mais j'ai dit la vérité.

L'abbé Norton crut d'abord, à l'air confus de M. Fortin, qu'il avait affaire à un homme emporté qui reculerait devant ses assertions comme devant ses expressions; mais les derniers mots lui montrèrent que si le vieux prêtre s'excusait des termes qu'il avait employés, il n'abandonnait pas de même ses pensées.

Un moment de silence s'établit, pendant lequel l'abbé Norton chercha par quelle ruse il pourrait échapper à la netteté d'une explication qui n'admettait plus d'équivoque.

Alors, à l'exemple de Cromwell, à l'exemple de M. de Villèle, à l'exemple de M. Thiers, à l'exemple de tous les hommes de très grande ou de très petite capacité, qui cachent sous des phrases abominablement longues et filandreuses la pensée qu'ils ont, ou font croire qu'ils en ont une, l'abbé Norton commença un sermon sur la calomnie qui flétrissait les plus pures vertus, et en même temps sur la démoralisation du siècle qui attoignait les plus jeunes cœurs. Il n'est pas bien sûr que l'abbé Norton voulût faire dire quelque chose de positif à son sermon, mais l'abbé Fortin crut y comprendre que Mme de Morency y était attaquée aux dépens de Marguerite.

Il reprit son air sévère, et repartit assez sèchement :

— J'apprécie, monsieur, tout ce que vous venez de me dire sur le danger des suppositions malveillantes ; je ne discuterai donc pas sur ce qui peut vous paraître douteux dans la position de certaines personnes ; mais ce qui est incontestable, ce qui est clair comme le jour, c'est la folle passion de Marguerite pour M. Chambel, et par conséquent la nécessité de l'éloigner d'une maison très convenable sans doute pour d'autres que pour elle, mais où elle voit chaque jour M. Chambel.

—Mais, monsieur, s'il plaît à Mlle Marguerite de se prendre de passion pour le premier venu qu'elle rencontrera (et, d'après vos propres accusations, ce ne sont pas les attentions de M. Chambel qui ont excité son amour), si, dis-je, et lorsque la qualité d'homme marié n'a pas retenu son cœur, elle s'éprend si aisément, quelle maison sera pour elle un asile convenable? Il y a partout des hommes jeunes, beaux, spirituels...

L'abbé Fortin interrompit M. Norton et lui dit :

— Le seul asile convenable pour Marguerite, c'est la maison où elle a été élevée, et je viens vous demander la permission de l'y ramener.

— Je sais, dit l'abbé en baissant la tête, que la charité n'a point de droits ; mais je me croyais, plus que personne, celui de diriger Mlle Marguerite.

—Monsieur Norton, je ne suis pas un grand casuiste, mais je trouve que la charité a des droits. Moi, pauvre prêtre de village, je ne ferais pas à un mendiant l'aumône d'un liard pour qu'il allât le dépenser au cabaret ; vous n'avez pas nourri et élevé Marguerite pour qu'elle fasse mauvais usage de l'éducation que vous lui avez donnée. Là où je vous propose de la conduire, elle trouverait le seul bonheur qu'elle puisse espérer, le repos et l'obscurité ; mais la démarche que je fais vous prouve que, loin de nier ce droit, nous l'invoquons comme une dernière protection.

— Eh bien ! monsieur, répartit l'abbé Norton, je verrai, je réfléchirai... J'interrogerai moi-même Mlle Marguerite.

— Elle marche sur un terrain brûlant, monsieur, reprit l'abbé Fortin : ne tardez pas, je vous en supplie ; demain je viendrai savoir votre réponse.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit M. Norton ; Mlle Marguerite vous la transmettra.

Les deux abbés se séparèrent fort mécontens l'un de l'autre.

M. Norton demeura fort préoccupé d'une chose qui, pour un homme comme lui, semblait ne pas mériter une minute de réflexion. Renvoyer Marguerite à son couvent, était la mesure la plus simple et la plus aisée ; mais les projets ultérieurs de l'abbé Norton ne lui permettaient pas de s'arrêter à cette détermination.

Marguerite était destinée à entrer dans une famille puissante et immensément riche. Quelque dévouée qu'elle fût à la cause que défendait l'abbé Norton, elle l'admettait comme un excellent auxiliaire, mais non comme un frère d'armes, et il y avait dans cette famille des résolutions secrètes, des conciliabules auxquels l'abbé Norton n'était pas de hauteur à être admis.

On avait accepté, sur la recommandation du prêtre sévère, une gouvernante comme on eût accepté un cocher sur un certificat d'un membre du jockey-club, sans y attacher la moindre importance; mais l'abbé Norton avait introduit Marguerite chez ses puissans amis dans un tout autre but : c'était un espion qui devait être d'autant plus utile, qu'il ferait son métier sans s'en douter. Faut-il le dire? l'admirable beauté de Marguerite donnait même à l'abbé Norton l'espoir qu'elle pourrait pénétrer plus avant qu'une simple gouvernante dans les confidences du père de ses élèves; car on ne le disait pas d'une fidélité à toute épreuve pour sa femme, qui, du reste, se mourait de langueur, ou plutôt, comme le prétendait une de ses amies, d'ennui d'elle-même.

Cette espérance, l'abbé Norton la regardait en face, et telle était la perversité sincère de cet esprit ambitieux, qu'il la regardait sans rougir.

« Dieu, se disait-il, a mis l'homme à portée du mal et du bien, et lui a laissé la liberté de la volonté pour choisir entre eux. Marguerite sera comme toutes les créatures humaines; jamais je ne lui dirai une parole pour la pousser hors de son devoir; mais si elle y manque volontairement, ce ne sera pas ma faute; et si plus tard je profite d'une influence illégitime que je n'aurais pas créée, ce sera dans un but dont la sainteté absoudra les moyens. »

Il fut donc résolu que Marguerite ne retournerait pas à son couvent; mais comme une esclandre où elle eût été nommée, sans même y être compromise, eût pu effaroucher la susceptibilité de la famille où il voulait la placer, il pensa à aviser aux moyens de l'éloigner de chez Mme de Morency, et il remit au soir même à faire cette démarche d'une façon qui ne fût blessante pour personne.

Pendant ce temps, l'abbé Fortin était allé selon sa promesse dire à Marguerite le résultat de sa visite. Lorsqu'il arriva, on lui dit que Marguerite était sortie, et comme toute phrase qui peut renfermer un sens malveillant est bonne à dire, la domestique qui répondait à M. Fortin lui dit :

— Si vous désirez voir Mlle Marguerite, ne venez jamais de trois à cinq heures; c'est le moment où elle sort tous les jours.

— Mme de Morency est-elle visible? dit l'abbé.

— Non, monsieur, madame est également sortie.

— Avec Mlle Marguerite, fit l'abbé; c'est bien.

— Non, monsieur, reprit la domestique avec un désir manifeste de ne pas laisser passer cette supposition sans la détruire, Mlle Marguerite n'est sortie qu'un grand quart d'heure après madame.

M. Fortin ne put cacher l'étonnement que lui causa cette circonstance; mais il ne voulut pas montrer de quelle importance elle pouvait être en continuant les questions auxquelles sans doute on ne demandait pas mieux que de répondre; et il se retira en annonçant qu'il reviendrait le soir même. Il était alors quatre heures.

En sortant de la porte cochère, l'abbé Fortin remarqua une voiture, à la portière de laquelle il avait vu en entrant une tête de femme qui s'était retirée quand il avait passé; et comme il sortait, le même mouvement avait eu lieu. Il ne douta pas que ce ne fût quelqu'un qui épiât les personnes qui entraient dans la maison et qui en sortaient, et l'idée que ce pouvait être Mme Chambel lui parut assez probable.

Ce qu'on lui avait dit de la sortie de Marguerite l'avait fort surpris. Sans vouloir s'arrêter à un soupçon sur elle, il cherchait vainement à expliquer cette habitude de sortir seule, et il se résolut à attendre et il se cacha à son tour au fond d'une voiture.

Il y était à peine que Mme de Morency rentra accompagnée de Mme Ansier. Plus d'une heure se passa, et il était près de cinq heures et demie lorsque Marguerite parut, marchant rapidement et la tête basse, et un moment après Chambel.

A peine le temps nécessaire pour que chacune de ces personnes fût rentrée chez elle fut-il écoulé, que la portière de la première voiture s'ouvrit et qu'une femme en descendit précipitamment.

Le cocher s'était endormi, et il fallut éveiller le cocher, il fallut le payer, et quoiqu'il eût reçu deux fois plus qu'on ne lui devait, il fallut qu'il vérifiât à sa grosse montre d'argent pendue dans un gousset rebelle et qui ne voulait pas la laisser sortir, si on ne lui faisait pas tort d'une minute.

Tout cela fut assez long pour que M. Fortin reconnût Mme Chambel; elle entra dans la maison; mais elle paraissait dans un tel état d'agitation, que l'abbé craignit que, sous l'impression d'un premier transport, elle ne fît une scène scandaleuse, et dont Marguerite pouvait être l'objet.

Dans cette crainte, et tout désorienté lui-même de ce qu'il venait de voir, il ne voulut pas cependant laisser Marguerite sans défense contre une accusation qui pouvait être portée à l'instant même devant Mme de Morency. Il marcha vivement sur les pas de Mme Chambel, mais elle entra chez elle.

Chambel devenu un homme important, avait très vite contracté l'habitude de ne pouvoir s'astreindre à aucune des gênes de la vie matérielle. L'heure de ses repas ne pouvait être réglée; elle dépendait des dispositions de son esprit. Il ne savait plus prendre une bûche pour la mettre dans le feu; il n'eût pas ouvert une armoire pour y prendre le moindre objet de toilette, et il en était arrivé à ce degré de dire un jour à sa femme :

— Tu as oublié hier de m'avertir que je n'avais pas fait ma barbe : tu me négliges.

Sans doute ce jour-là M. Chambel était rentré avec un fort bon appétit, car en arrivant il dit à son domestique :

— Faites-nous servir.

— Madame n'est pas encore rentrée, lui répondit-on.

Cette réponse contraria sans doute l'estomac de M. Chambel, il devint d'assez mauvaise humeur, et lorsqu'Isaure rentra, pâle agitée, tremblante, il lui dit d'un ton de reproche aigre-doux.

— Vous rentrez bien tard, Isaure?

— Deux minutes après vous, lui dit madame Chambel, en fermant vivement la porte du salon.

— Il y a plus d'une demi-heure que je suis ici.

— Il y a, lui dit Isaure, le temps que j'ai mis à descendre de la voiture qui stationnait à la porte de la maison, et de laquelle je vous ai vu rentrer, à la suite de la misérable femme ...

— Qu'est-ce à dire? s'écria Chambel, qui alors seulement regarda plus attentivement le visage bouleversé de sa femme, sa pâleur et le tremblement convulsif qui l'agitait; qu'avez-vous? que voulez-vous dire?... que signifie cette colère?

— Que vous êtes un lâche! un misérable!...

Une suffocation violente arrêta les paroles de Mme Chambel; elle tomba sur un divan, et y demeura un instant les yeux fixes, haletante, et serrant avec force son front dans ses mains comme pour empêcher qu'il n'éclatât.

— Mais qu'avez-vous? lui dit son mari.

Elle se releva sans lui répondre, et passa vivement dans sa chambre, où il la suivit, prit une carafe, se versa un verre d'eau qu'elle but lentement, tandis que le cristal grinçait sur ses dents; puis, pendant que Chambel la regardait d'un air ébahi, elle alla devant son miroir rajuster ses cheveux qu'elle avait froissés, et sonna vivement.

— Qu'on serve! dit-elle d'un ton impérieux.

— Ah çà! fit Chambel, m'expliquerez-vous ce que cela signifie?

— Quoi ? lui dit Mme Chambel d'un air froid et surpris.
— Mais ce que vous venez de dire.
— Ah! reprit-elle, comme quelqu'un qui s'éveille d'une profonde préoccupation, j'ai dit quelque chose? Qu'est-ce que j'ai dit ?
— Comment! ce que vous avez dit? mais là, tout à l'heure, dans le salon, ces mots de misérable, de lâche...
— Ah ! j'ai dit cela, fit Isaure d'un air de stupéfaction railleuse ; j'ai dit cela... C'est possible... Je ne m'en souviens pas.
Chambel regardait Isaure comme s'il pensait qu'elle devenait folle ; elle lui rit au nez, haussa les épaules et lui dit :
— Venez dîner, monsieur; je ne veux pas vous faire attendre plus long-temps.
— Mais je n'irai pas dîner sans savoir ce que signifiaient votre agitation, vos paroles.
— Quand cela?
— Mais tout à l'heure, là, à l'instant même, dit Chambel avec colère.
— Vous y pensez encore? je vous ai déjà dit que je l'avais oublié. Voulez-vous venir dîner ?
— Non ! s'écria Chambel.
— Comme il vous plaira, dit froidement Isaure
Elle s'assit avec la précaution d'une femme qui prend place dans un bal, rangeant sa robe avec soin; elle lissa gracieusement ses noirs sourcils du bout de ses doits en se donnant des petits airs de tête, et prenant un volume, elle se mit à lire tranquillement.
Chambel la regardait d'un air stupéfait : ou tout ce qu'il voyait était folie, ou c'était la plus insultante moquerie du monde. Pierre fit quelques tours dans sa chambre, furieux en lui-même, mais ne sachant véritablement que penser de ce dont il était témoin.
Les premières paroles de sa femme avaient formulé l'accusation de manière à ce qu'il ne pût pas douter de ce qu'elle voulait dire; puis tout à coup, après ce soulèvement furieux, après ce jet de flamme de volcan, tout avait disparu, tout s'était refermé.
Il demeura quelques minutes dans une cruelle et comique incertitude, s'arrêtant devant sa femme et la regardant fixement comme pour découvrir sur son visage une trace de ce qui venait de se passer. Mais elle lisait avec une extrême attention, souriant à ce qu'elle lisait.
Chambel était dans le plus étrange état, tenté d'éclater tant il était irrité, et craignant de faire une sottise et de donner des armes contre lui.
Supposez un homme au bord d'un fossé assez large et qu'il veut franchir : il le mesure de l'œil, le considère, et se met en posture de prendre son élan ; il se baisse pour s'élancer ; mais une réflexion l'arrête, il a peur de tomber au milieu, et ce commencement d'un grand effort finit par un homme qui se relève doucement, qui tend de nouveau le cou pour regarder la largeur du fossé, et qui, après bien des hésitations, se retourne et ne saute pas. Chambel en fit autant, il finit par dire :
— Vous plaît-il de venir dîner ?
— Avec plaisir, dit Mme Chambel, en se montrant très empressée.
A la grâce de cette réponse, Chambel crut tout-à-coup qu'il pourrait obtenir une explication en la demandant avec douceur, et au moment où sa femme passait devant lui pour quitter la chambre, il lui prit doucement la main. A ce contact, madame Chambel retira vivement sa main ; son visage se contracta de nouveau.
— Mais qu'avez-vous donc? s'écria vivement Chambel.
Mais un moment avait suffi à sa femme pour se remettre, et elle répondit avec cette atroce douceur qui exaspérait son mari :
— Je vais dîner : ne m'avez-vous pas dit que nous allions dîner ?
— Mais pourquoi retirer brusquement votre main?
Isaure sourit d'un petit air supérieur et répondit :

— Nous n'avons pas l'habitude d'aller dîner en nous tenant la main comme des enfans qui reviennent de l'école.

Et comme elle sentait que le frein qu'elle s'imposait ne la retiendrait pas long-temps, elle passa vivement dans la salle à manger, où la présence d'un domestique deviendrait une nécessité pour se maintenir l'un l'autre.

Chambel la suivit, furieux en lui-même et dans ces dispositions où on prendrait volontiers un marteau pour briser tous les meubles d'un appartement, afin de donner une issue à la colère qui bouillonnait en lui. A défaut de ce moyen de se décharger un peu de sa fureur, Chambel trouva tout mauvais.

Je ne puis dire qu'il espérât une contradiction de sa femme pour amener une petite discussion qui deviendrait une grosse querelle ; mais il rencontra une condescendance étudiée qui ne fit que l'irriter davantage.

— Ce potage est détestable! disait Chambel.

— François, reprenait Mme Chambel en s'adressant au domestique, vous direz à la cuisinière que ce potage est détestable !

— Cette volaille n'est pas cuite, disait Chambel.

— François, reprenait Isaure, vous direz à la cuisinière que la volaille n'était pas cuite.

Et ainsi de suite à chaque plat.

D'abord Chambel n'y fit pas attention ; mais à la troisième ou à la quatrième il regarda sa femme d'un air qui voulait dire :

— Ah ça, vous moquez-vous de moi ?

Mais Mme Chambel reçut ce regard foudroyant sur un sourire plein d'aménité et répartit :

— C'est un peu ma faute si tu dînes mal, cher ami ; je t'ai fait attendre si long-temps.

Chambel bondit en lui-même et se jura bien d'avoir après dîner une explication à tout prix.

On eût dit qu'Isaure avait deviné la pensée de son mari ; car elle dit aussitôt, de ce même ton si insolemment calme en présence de l'agitation furibonde de Chambel :

— François, vous direz à Mathilde (c'était la femme de chambre) de préparer tout ce qu'il me faut pour m'habiller ; je sortirai immédiatement après dîner.

— Où comptez-vous donc aller? lui dit Chambel d'un ton rogue.

— J'irai faire une visite à Mme Ansier.

— Mme Ansier ne dîne pas chez elle, elle dîne chez Mme de Morency.

— Vous en êtes sûr?

— Très sûr.

— Qui vous l'a dit ?

Chambel se mordit les lèvres et répartit :

— M. de Morency.

— Ah ! M. de Morency s'occupe de cela, et vous en prévient.

— Eh ! mon Dieu ! il l'a dit devant moi, aujourd'hui, au journal, en causant.

— N'importe ; je m'habillerai de bonne heure, j'irai chez Mme de Morency plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Vous comptez donc y aller ?

— Est-ce qu'elle ne reçoit pas ce soir ?

— Pourquoi ne recevrait-elle pas ?

— Pourquoi n'irais-je pas ?

— C'est que je ne peux pas y aller.

— Je ne veux pas vous empêcher de faire vos affaires, j'irai seule.

— Je n'ai pas d'affaires. Je voudrais rester ici, et je vous serais obligé de me tenir compagnie.

Un éclair de colère brilla dans les yeux d'Isaure, mais elle répondit aussitôt :

— Je resterai.

Le dîner s'acheva dans un profond silence. Mme Chambel s'assombrissait, et son mari voyait avec une sorte de joie que l'orage ne manquerait pas d'éclater.

A tout risque, il voulait savoir à quoi s'en tenir, et si dans ce moment il avait un peu aiguillonné le dépit qu'éprouvait Isaure, certes, il l'aurait arrachée à sa froideur calculée; mais il ne sut pas profiter de la circonstance, et lorsqu'ils quittèrent la table, elle avait repris son insultante sérénité. Ils passèrent ensemble dans le salon; Isaure se mit à écrire d'un air admirable de sang-froid.

Le pauvre Chambel, qui voulait en venir à une querelle, lui dit sottement :

— Qu'écrivez-vous là?

— J'écris à Mme de Morency pour nous excuser de ce que nous n'irons pas ce soir. Je prends pour prétexte que vous êtes fort malade.

— Il est très inutile d'écrire pour si peu, et surtout d'écrire une chose qui n'est pas vraie.

— Je dirai, si vous voulez, que c'est parce que cela vous ennuie.

— Eh! mon Dieu! n'écrivez rien; ce sera mieux de toute façon.

Isaure prit sa lettre et la jeta au feu, se plaça à côté de la cheminée, et se mit à ramasser un à un tous les petits morceaux de braise répandus dans le foyer, et cela avec une patience et une attention infinies.

Chambel avait recommencé sa promenade dans le salon. A son tour il voulut faire de l'indifférence, et il se mit à dire :

— Avez-vous lu le journal?

— J'ai lu le journal.

— L'avez-vous trouvé amusant?

— Je l'ai trouvé amusant.

Ces deux répliques suffirent pour arrêter la verve de Chambel, qui dit avec humeur.

— C'est comme cela que vous voulez bien me tenir compagnie?

— Comment faut-il faire?

— Mais, quand je vous parle, il faut me répondre.

— Mais je vous réponds.

Chambel prit un air digne et supérieur, et se posa dans le style des grands comédiens intimes :

— Quand cette comédie finira-t-elle?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien! alors expliquez-vous.

— Moi?

— Vous.

— Sur quoi?

— Ah! c'est toujours la même chose!

— A ce qu'il paraît.

— Je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir.

Chambel s'enferma dans sa chambre, et Mme Chambel sonna tout aussitôt pour se faire habiller.

Chambel était dans un état de fureur, d'incertitude, qui le rendaient à moitié fou. Isaure savait quelque chose; mais que savait-elle, et quel était son projet? Il chercha, il se consulta, il fit mille suppositions, mille projets, et finit par sortir de sa chambre dans la même incertitude et avec le seul espoir de trouver sa femme dans une disposition de douceur réelle ou de colère mal contenue qui la pousserait à parler.

Quand il entra chez sa femme, la chambrière, qui remettait tout en ordre, lui remit un petit billet :

« Comme vous travaillez sans doute, et que ma présence vous est inutile, je vais un moment chez Mme de Morency; je vous excuserai. »

Elle était partie, partie sans permission !

Tant d'audace révolta d'abord Chambel; mais mille craintes remplacèrent bien vite cette indignation Isaure était chez madame de Morency; Isaure, violente, emportée, dont la passion n'avait pas redouté une publique séparation, qu'allait-elle faire, dire?... Il voulut d'abord lui écrire de revenir; mais elle pouvait ne pas obéir. Il croyait voir déjà une esclandre, un scandale, une horrible explication en présence de monsieur de Morency, de dix personnes...

Il perdit la tête, il s'habilla, et courut chez madame de Morency.

III.

Lorsque Chambel arriva, il était tremblant, et à quelques pas de la porte du salon un bruit de voix animées étant arrivé jusqu'à lui, il crut que la scène scandaleuse qu'il redoutait était engagée, et il hésita un moment à entrer.

Mais bientôt il reconnut que des rires éclatans étaient seuls la cause de ce tumulte; et comme M. Chambel, tout plein qu'il était de lui-même, ne pouvait s'imaginer qu'on s'occupât d'autre chose que de lui, il s'imagina qu'on le livrait au ridicule, et sa frayeur se changea en colère. Il entra sans que sa présence fît le moindre effet.

Les habitués ordinaires de Mme de Morency étaient réunis, et Chambel remarqua seulement Jules causant avec l'abbé Fortin, qui venait assidument depuis quelques jours. M. Milon tenait la parole et achevait le récit d'une anecdote à ce qu'il paraît fort plaisante.

Chambel n'en entendit que les derniers mots, qui lui eussent été fort indifférens, si M. Milon n'avait ajouté en forme de *cauda* à son récit l'apostrophe suivante :

— Je vous jure, mon cher ami, que vous avez manqué une des scènes les plus originales du monde en ne venant pas aujourd'hui au journal.

En de pareils momens, quel délicieux coup de poing on donnerait au butor qui vous interpelle ainsi sans vous crier gare! Comme on le trouve bête, mal appris! Est-ce qu'on parle jamais de lui, pourquoi parle-t-il de vous, l'imbécile! Comme on le hait, surtout quand un regard railleur vient vous jeter en face le souvenir du gros mensonge que vous avez fait une heure avant.

Chambel ne répondit point; il alla s'asseoir d'un air de mauvaise humeur à côté de M. de Morency, qui le regarda de travers et qui souffla un peu plus bruyamment dans son immobilité. Ce signe d'intelligente antipathie s'étant calmé, M. de Morency se tint coi et la conversation continua :

—Eh bien! s'écria M. Milon, ma chère Mme Ansier, quand nous donnerez-vous votre nouveau roman, *l'Époux vertueux!*

— C'est mon éditeur qui en retarde la publication; car le livre est achevé depuis plus d'un mois.

L'abbé Norton, qui s'était retiré dans un coin du salon pendant le récit de M. Milon, attendu qu'il n'eût pas été de sa dignité de rire de quoi que ce soit au monde, l'abbé Norton, dis-je, se leva et vint s'appuyer le dos à la cheminée.

— Il serait temps que ce livre parût, dit-il; il serait temps qu'une œuvre chaste et pure vînt reposer le monde de toutes ces productions immorales qui pervertissent la société.

— Je ne sais si j'atteindrai le but que je me suis proposé, dit Mme Ansier d'un air modeste; mais si mon livre a quelque influence sur les esprits, il arrêtera peut-être quelques hommes faibles plutôt que coupables au moment où ils vont se laisser entraîner par des passions qui peuvent perdre à jamais l'honneur et le repos de leurs ménages.

Mme Ansier, comme on voit, était de l'école de l'abbé Norton, et filait la plus pure morale en phrases horriblement filandreuses.

— Eh! madame, dit Mme Chambel, ce sera une bien bonne action que vous aurez faite, si votre livre peut avoir le résultat que vous en attendez.

Mme Chambel envoyait ce souhait à l'adresse de son mari, sans se préoccuper assez de l'idée que le plus léger doute sur la puissance de l'œuvre d'un bas-bleu est une insulte qu'il ne pardonne pas.

Mme Ansier le lui apprit en lui répondant aigrement :

— Je ne vois pas pourquoi un livre dont les principes sont purs n'aurait pas de bons effets lorsqu'on voit tant de mauvaises actions résulter de la lecture de mauvais livres!

Personne au monde ne pouvait mieux que Mme Chambel s'appliquer cette phrase. Elle sentit l'épigramme; mais, en femme d'esprit, elle ne parut pas la comprendre, et repartit d'un ton naturel :

— Si j'ai douté, madame, de la puissance de votre livre, tout plein qu'il peut être des plus purs principes, c'est que je ne crois pas au pouvoir que l'on attribue à ce que vous appelez de mauvais livres.

— Comment, s'écria l'abbé Norton, vous ne pensez pas que ces tableaux du vice, sans cesse mis sous les yeux de la jeunesse, l'excitent à mal faire?

Madame Chambel, dont on avait pour ainsi dire réveillé le remords permanent, fit comme tous les cœurs blessés, et se défendit en attaquant.

— La jeunesse, dit-elle, je le crois, du moins, monsieur, la jeunesse a des passions qui échappent à la plus sévère surveillance sans qu'on puisse dire qu'aucune lecture les ait éveillées, et l'on pourrait citer au besoin des jeunes filles qui, sans jamais avoir lu autre chose que des livres de piété, ont oublié tous leurs devoirs et dépassé de bien loin en effronterie les femmes qui ne craignent pas de s'amuser à ces lectures pernicieuses.

A ces paroles, l'abbé Fortin se leva et s'avança au milieu du salon, comme prêt à défendre celle à qui s'adressait cette accusation; mais l'abbé Norton se hâta de répondre :

— Si cette jeune fille existait ce serait un monstre; mais je suis assuré qu'elle n'existe pas, madame, et vous pouvez en croire mon expérience; c'est la perversité des tableaux exposés aux regards du monde qui amène la perversité de ses actions.

La manière dont M. Norton avait prononcé le commencement de sa phrase, avait suffisamment averti Mme Chambel que son accusation était comprise; et comme tous les esprits prévenus, elle se dit aussitôt que puisqu'on défendait Marguerite, Marguerite était coupable.

Les regards échangés entre Mme de Morency et Mme Ansier, l'air sérieux de M. Milon, le mouvement de l'abbé Fortin furent autant d'indices accusateurs. Tout le monde savait donc cette intrigue, puisqu'à la première parole chacun semblait épouvanté.

Mme Chambel, malgré la violence de la scène qu'elle avait faite à son mari, avait gardé un doute dans son âme; ce doute, elle était venue l'éclaircir, et il semblait résolu dans le sens de sa jalousie. Elle pâlit soudainement; un premier sentiment de douleur sembla l'anéantir, mais presque aussitôt elle se releva, l'œil brillant de colère.

M. Milon, qui savait beaucoup mieux le monde parce qu'il savait beaucoup mieux le cœur que l'abbé Norton, voulut donner à Mme Chambel le temps de se maîtriser, et, avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, il dit rapidement à l'abbé Norton :

— Je vous demande pardon, mon cher abbé, mais ce thème que vous avez mis en avant me semble complétement manquer de justesse.

L'abbé regarda l'homme assez hardi pour lui dire en face qu'il pouvait se tromper, et il répondit aigrement à M. Milon :

—Jusqu'à un certain point, monsieur, Mme Chambel a raison : il y a des hommes que la littérature moderne n'a pas eu besoin de pervertir.

—Sans doute, repartit M. Milon d'un ton railleur, il y a les hommes et les femmes d'un certain âge qui étaient déjà pervertis avant que la littérature moderne existât ; par conséquent, si elle n'a pas fait le mal passé, pourquoi ferait-elle le mal présent?

Mme de Morency et Mme Ansier se regardèrent d'un air stupéfait, comme ces braves gens qui, assistant à un procès du fond de l'auditoire, se voient tout à coup appelés en témoignage.

Chambel garda l'air idiot qu'il avait pris dès son entrée, et M. de Morency parut souffler plus douloureusement en signe qu'il avait compris.

L'abbé Norton aussi avait compris ; il avait deviné que M. Milon, en avertissant ceux qui l'écoutaient de ce qu'ils avaient à se reprocher, faisait pour ainsi dire un appel à la loyauté de leurs fautes pour les engager à défendre la pauvre fille qu'on accusait si injustement. La réponse était difficile ; approuver ce que venait dire M. Milon, c'était faire à Mme de Morency une injure pour le pardon de laquelle l'abbé Norton n'avait pas les anciens droits de M. Milon.

Il laissa donc de côté cet argument, et rétablit la question au point où il l'avait toujours posée pour pouvoir y triompher.

— Quoi ! reprit-il avec vivacité, vous ne pensez pas qu'en montrant sans cesse le monde perverti, le vice triomphant, la vertu méconnue et persécutée, on inspire à tous les esprits incertains le doute du bien, et, qu'à moins d'une grande puissance de vertu, chacun doit finir par se dire :

« Puisque le monde est aussi mauvais que cela, ce n'est pas la peine de » devenir meilleur que le monde. »

Je vous répète que montrer incessamment le triomphe du vice c'est inspirer le mépris de la vertu.

A cette déclamation, prononcée d'un ton de conviction profonde, M. Milon répartit du ton le plus coniquement étonné :

— Mais alors, mon cher abbé, pourquoi faisons-nous un journal ?

— Comment ! pourquoi nous faisons un journal ? répliqua M. Norton, qui ne comprit pas du tout la portée de cette malencontreuse question ; nous faisons un journal pour faire triompher le principe légitime et éternellement vrai sans lequel la société ne saurait marcher que dans les ténèbres.

— Mais par quels moyens, dit M. Milon, voulons-nous faire triompher ce principe auquel je crois ? Est-ce seulement en l'exaltant sans cesse; vous savez bien que non. Le plus souvent c'est en montrant le mal qui ronge la constitution sociale.

— C'est bien différent, fit l'abbé Norton, et dans de pareilles questions...

— C'est absolument la même chose, dit M. Milon. Lorsque nous disons que la religion est persécutée et l'athéisme en honneur ; lorsque nous disons que les hommes qui ont le pouvoir, sont des lâches, des concussionnaires ou des ambitieux, tandis que les hommes probes, vertueux et amis de leur pays sont repoussés ; lorsque nous disons que toutes les faveurs s'accordent à la vénalité et rien à l'indépendance ; lorsque nous disons que les magistrats ne parviennent que parce qu'ils sont corruptibles ; lorsque nous disons que l'hypocrisie politique est la première recommandation pour arriver; lorsque nous disons que l'éducation est confiée à des maîtres corrupteurs, nous démoralisons nécessairement la société; car nous lui montrons le vice triomphant et la vertu méprisée, et nous jetons dans les esprits incertains ce doute qui tire de ces exemples la conséquence que vous venez d'en tirer tout à l'heure : si on arrive par de tels moyens, pourquoi me charger d'une vertu inutile?

— Mais, à ce compte, s'écria l'abbé Norton, poussé hors de lui-même par cette argumentation *ad hominem*, à ce compte, il faudrait donc lais-

ser le vice suivre sa marche triomphale sans essayer de l'arrêter : ce serait un crime !

— Sans doute, fit M. Milon, ce serait un crime; mais, pour le combattre, il faut montrer qu'il existe, et alors vous ne pouvez sortir de ce dilemme. Si peindre le mal c'est le propager : c'est un crime, et il faut se taire; si se taire c'est lui laisser la liberté de suivre sa course triomphale : c'est un crime, et il faut parler.

— Et que prétendez-vous conclure de tout cela, monsieur? dit Mme Ansier d'un ton aigre-doux.

— J'en conclus, dit M. Milon d'un ton gai et comme un homme qui est pressé de se débarrasser d'une discussion lourde et ennuyeuse; j'en conclus que le monde est à peu près aussi bon et aussi mauvais qu'il l'a toujours été; que le bien et le mal y sont à peu près à la même dose qu'autrefois, mais sous des formes peut-être différentes...

A ce moment, M. Milon s'approcha de Mme Chambel qui regardait Marguerite avec une fixité de regard qui semblait fasciner la jeune fille tremblante et éperdue, et lui dit en souriant :

— J'en conclus enfin que l'on voit souvent la cause du mal où elle n'est pas, et qu'on accuse les innocens, qu'ils fassent des livres ou qu'ils ne fassent rien.

Isaure ne put se tromper à l'intention de M. Milon, et elle en éprouva une nouvelle colère. Elle avait donc donné sa jalousie en spectacle d'une manière si manifeste, que tout le monde l'avait pu voir; elle s'était donc montrée si ridicule.

C'était un nouveau tort que Mme Chambel ne pouvait pas pardonner à Marguerite; mais, comme M. Milon l'avait prévu, elle avait eu le temps de se remettre, et elle lui répondit en souriant :

— Certainement, on accuse souvent les innocens et...

— Et ces accusations, même lorsqu'elles sont démontrées fausses, n'en sont pas moins une mauvaise action, dit l'abbé Fortin en interrompant Mme Chambel, dont le sourire était encore menaçant; car si elles demeurent sans effet vis-à-vis du monde, elles n'en altèrent pas moins la pureté de l'innocence à qui elles apprennent que le mal existe; car l'innocence est une fleur modeste et faible qui se flétrit au moindre souffle impur.

La comparaison réussit mal à l'abbé Fortin.

— Ah! monsieur l'abbé, s'écria Mme Chambel d'un air ravi, que vous avez raison et que je partage bien votre respect pour les belles fleurs modestes et faibles! Aussi ai-je toujours considéré comme une profanation ce jeu de niais qui consiste à demander des oracles d'amour à une pauvre marguerite.

Cette conclusion fut d'un effet étourdissant.

— Cette femme est enragée, pensa M. Milon.

Chambel ouvrit de grands yeux; il venait seulement de comprendre l'erreur de sa femme; M. de Morency souffla comme un homme en travail de combiner ensemble ce qu'il croit avec résignation et ce qu'il entend avec surprise; l'abbé Norton baissa les yeux devant le regard indigné de l'abbé Fortin, et mesdames Ansier et de Morency restèrent impassibles comme de bonnes et honnêtes femmes qui font semblant de ne pas comprendre une accusation dont elles ne veulent pas faire rougir celle qui en est l'objet.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Isaure laissa planer pour ainsi dire son regard triomphant sur tout ce monde pour l'arrêter ensuite d'une façon foudroyante sur la jeune fille qui tenait ses yeux fixés sur elle dans une sorte d'étonnement stupide.

Marguerite baissa les yeux devant le regard éclatant de Mme de Chambel; à son tour elle pâlit, et Mme de Morency, elle-même, fut si épouvan-

tée de son trouble, qu'elle lui demanda un service qui lui permit de quitter le salon. Marguerite sortit en chancelant.

L'abbé Fortin voulut la suivre; mais il en fut empêché par M. Norton, qui l'arrêta en lui disant tout bas qu'avoir l'air de comprendre le trouble de Marguerite serait donner une sanction à l'accusation. Enfin, il lui promit de satisfaire à la demande qu'il lui avait faite d'éloigner Marguerite de cette maison.

IV.

Tout cela s'était passé dans le commencement de la soirée, et il fallut l'arrivée d'un assez grand nombre de personnes pour rompre la gêne qu'avait jetée parmi ceux qui y étaient intéressés cette scène dont personne ne voulait paraître avoir soupçonné l'existence. Pierre s'approcha de la femme et lui demanda bien bas s'il lui convenait de rentrer; à quoi elle répondit tout haut que jamais elle n'avait éprouvé tant de plaisir dans le monde charmant où il l'avait amenée; et pour parfaire sa vengeance, elle trouva moyen d'attirer à ses côtés Jules, le candide neveu de Mme de Morency, et de l'y retenir deux heures entières.

Le pauvre garçon était pris d'un bonheur si étonné, que Mme Chambel ne pouvait s'empêcher d'en rire, tandis que Mme de Morency tournait autour d'Isaure avec une véritable crainte. Mme Chambel lui faisait peur; et quoique à sa place elle eût assurément trouvé que la peine du talion était la meilleure punition à infliger à une infidèle, elle n'osait pas espérer que Mme Chambel lui donnât cette garantie de tranquillité.

Il y avait dans le visage d'Isaure un dédain admirable pour le pauvre jeune homme avec lequel elle jouait, et il fallait toute la sotte vanité de Chambel pour en être irrité.

Un mari plus adroit, en abandonnant sa femme à un manége inutile, l'en eût bientôt fatiguée. Mais il en montra de l'humeur, et elle y persévéra.

Tout cela était très bien joué par tout le monde: Mme de Morency avait fort bien reussi à diriger les soupçons jaloux de Mme Chambel sur une autre que sur elle-même; Mme Chambel réussissait à merveille à rendre son mari furieux; mais qu'avaient à faire dans tout cela Marguerite, indignement compromise par Mme de Morency, Jules, dont Mme Chambel égarait la passion jusque là muette? ils étaient tout simplement les victimes d'une mauvaise conduite et d'une mauvaise passion; et s'il leur arrivait de comprendre le rôle qu'on leur faisait jouer, et de vouloir rendre aux autres le mal qu'on leur avait fait, l'abbé Norton était là pour dire que la littérature moderne les avait démoralisés.

Mais les commentaires ne doivent pas précéder les faits, et je reviens à mon récit.

La jalousie est une fièvre qui a ses intermittences, son paroxisme et ses heures de lassitude; nul malade ne supporterait très long-temps la violence des frissons qui le saisissent, le glacent et l'agitent d'un tremblement universel; nul cœur n'est assez fort pour soutenir la tension de la colère qui avait animé Isaure depuis quelques heures, et lorsqu'elle rentra chez elle, elle était brisée.

A cette lassitude qui de l'âme avait gagné le corps, s'était joint le doute. Le doute, cet amer censeur, pareil au goujat qui suivait le char triomphal des Romains pour prévenir ou dissiper l'ivresse du triomphateur, le doute qui glissait sa voix aigre dans les triomphes d'Isaure.

« Tu as insulté une jeune fille, tu as bravé ton mari, lui disait cette » voix; avais-tu assez de certitude de leur faute pour les punir si cruel- » lement? et alors même que tu aurais eu cette certitude, était-ce à toi à » te montrer si implacable? »

Cela n'était pas nettement formulé à sa conscience, comme je vous le

dis; mais parmi les tumultes de sa passion satisfaite, elle entendait quelque chose de discordant comme le *cave ne cadas* que hurlait le goujat romain quand l'*imperator* se pavanait trop fièrement devant les acclamations de la multitude. Aussi, lorsqu'il lui fallut penser qu'elle allait se trouver seule avec son mari, elle se sentit inquiète et presque faible.

Chambel comprit cet état et voulut en profiter; mais il le voulut à la manière des cœurs sans courage; parce qu'il vit sa femme affaiblie il voulut recommencer la lutte; il voulut avoir son triomphe. D'ailleurs, il croyait avoir à ce moment un immense avantage : Isaure était jalouse de Marguerite ; Isaure se trompait; elle s'abandonnait sans réflexion à une passion aveugle, il avait donc le droit de l'en punir; il avait celui de protester hautement contre l'accusation dont il était l'objet.

Je ne dirai pas que c'est à l'école de l'abbé Norton que Chambel avait appris cette escobarderie ; elle est assez naturelle à tous ceux qui sont accusés d'une autre faute que celle qu'ils ont commise.

Ainsi, quand Isaure et son mari furent rentrés chez eux, celui-ci attendit patiemment le moment où ils se trouveraient seuls pour commencer l'explication. Isaure prolongea autant qu'elle le put les petits soins qu'elle avait à réclamer de sa femme de chambre ; mais Chambel n'en demeurait pas moins dans un coin de sa cheminée, cloué dans un fauteuil, patient parce qu'il était fort.

Plusieurs fois, pendant cette attente, Isaure voulut retrouver l'énergie qui l'avait soutenue quelques heures avant ; mais presque aussitôt elle retombait sur elle-même sans avoir pour ainsi dire la puissance de s'irriter.

Enfin, lorsqu'ils furent seuls, elle dit à son mari :

— Je vois quel est votre projet, monsieur ; eh bien! si vous voulez être généreux, nous remettrons cette explication à demain Je souffre beaucoup, et il y aurait pitié à me laisser un peu de repos.

— Vraiment, dit Chambel d'un ton qui sentait le seigneur et maître, vraiment il vous aura plu de m'injurier par vos paroles, de m'insulter par votre silence, de me braver par votre sortie, de m'humilier par vos emportemens publics, et enfin de me tourner en ridicule, et, après tout cela, il vous suffira de dire : Je souffre, je suis malade, laissez-moi tranquille, et je devrai me taire! Non madame, non, il n'en sera pas ainsi.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit Isaure d'un air de soumission dédaigneuse; je vous aurais entendu demain comme aujourd'hui, mais il vous convient que cela soit de suite, parlez, monsieur.

Chambel fit un tour dans sa chambre, comme pour assurer l'improvisation à laquelle il allait se livrer, et puis, se plaçant en face de sa femme, il lui dit :

— Ecoutez-moi bien, Isaure, et que mes paroles vous servent pour toujours de règle de conduite. Vous êtes bonne, vous êtes dévouée, et je sais qu'il n'est aucun sacrifice que vous ne puissiez accomplir pour ceux que vous aimez.

— Vous savez cela? dit Isaure amèrement.

— Oui, je le sais, madame, reprit Chambel d'un ton de conviction déclamatoire; mais je sais aussi que lorsqu'une pensée, quelle qu'elle soit, s'empare de votre esprit, vous l'acceptez sans discussion, vous la tenez pour certaine et vous agissez en vertu de cette idée, sans respect ni pour les autres ni pour vous-même.

Le regard douloureux que Mme Chambel attacha sur son mari était plein de larmes, et elle lui répondit d'une voix sourde et brisée :

— Vous savez cela, n'est-ce pas, monsieur? vous en avez eu la première et la plus éclatante preuve!

Chambel laissa échapper un mouvement d'impatience; mais Isaure reprit d'un ton triste et digne :

— Continuez, monsieur, vous avez remué dans mon cœur un souvenir

fatal; ce n'était pas votre intention, je le crois, et je ne vous en veux pas... continuez.

Chambel garda un moment le silence. Il venait de définir maladroitement ce caractère auquel il devait l'amour et le dévoûment d'Isaure, et il ne semblait pas juste qu'il condamnât sans pitié ce dont il avait profité. Il se promenait donc avec impatience, tandis qu'Isaure, silencieusement repliée sur elle-même, faisait peut-être un retour vers son passé, et sentait, malgré tous ses efforts, des larmes de regret couler de ses yeux.

Un remords se glissa aussi dans le cœur de Pierre, il fut honteux d'avoir trompé celle qui s'était perdue pour lui, et, dans un premier mouvement qui eût été excellent s'il avait pu aller jusqu'à la vérité tout entière, qui eût tout réparé, s'il avait pu aller jusqu'à un aveu, il tendit la main à Isaure et lui dit d'un ton quasi-sincère :

— Je vous le jure sur l'honneur, Isaure, vous vous êtes trompée.

Isaure se leva tout à coup pour prendre la main de Pierre ; mais, avant qu'elle l'eût saisie, son regard se fixa sur le sien ; elle s'arrêta et retomba doncement sur son fauteuil en lui disant d'une voix triste, mais calme :

— Je ne vous crois pas.

Toute la fureur de Chambel se ralluma à ce mot.

— Ainsi donc, s'écria-t-il, quand je vous donne ma parole d'honneur, quand je vous jure que vous vous trompez, vous ne trouvez dans votre cœur qu'un démenti pour ce que je vous dis.

— Vous vous trompez, Pierre, lui dit doucement Isaure ; je ne vous ai point donné de démenti, je vous ai dit que je ne vous croyais pas ; c'est peut-être une faute, mais c'est la vérité. Il y a quelque chose en moi qui me dit que vous me trompez ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'éprouve ce soupçon qui me dévore.

— Et sur un vague soupçon, s'écria vivement Chambel, vous avez accusé une pauvre enfant innocente et pure, et qui n'a dû rien comprendre à la grossièreté de vos invectives !

A ce mot, Mme Chambel se redressa aussi forte, aussi animée qu'elle ne l'avait jamais été.

— La grossièreté de mes invectives ! reprit-elle. A qui croyez-vous donc parler ? monsieur.

— A celle qui m'a traité de lâche et de misérable, repartit Chambel, que l'air menaçant de sa femme avait exaspéré à son tour.

Isaure, nous l'avons dit, avait repris toute sa force; en effet, elle se contint, et répondit avec une froideur railleuse :

— J'ai eu tort, monsieur, j'ai eu tort, et je vous en demande sincèrement pardon. Je demanderais pardon aussi à l'innocente et pure jeune fille que j'ai insultée par la grossièreté de mes invectives ; mais elle est si innocente et si pure qu'elle n'a pas dû les comprendre, et ce serait encore l'insulter que de lui offrir cette réparation.

— Oui, madame, dit Chambel, assez pure et assez innocente pour que vous ne puissiez la comprendre.

— Assez, monsieur, assez ! s'écria Mme Chambel ; il y aurait au moins de la politesse à prendre une autre que moi pour confidente de vos admirations amoureuses.

— Mais vous osez donc croire encore à cette indigne supposition ?

— J'y crois, dit sèchement Mme Chambel.

— Mais c'est de la fureur ou de la folie !, dit Chambel avec emportement.

— Fureur ou folie, repartit Isaure, j'y crois; je crois à votre trahison : j'en ai la preuve.

— Vous en avez la preuve ? reprit Pierre en mesurant sa femme d'un œil de mépris.

La passion avait emporté Mme Chambel jusqu'à dire un mensonge, et

son orgueil, aussi bien que la conviction profonde qu'elle avait de la perfidie de son mari, le lui fit soutenir.

— Oui, répéta-t-elle, j'en ai la preuve.

— Eh bien ! dit Chambel, je vous la demande.

L'air de triomphe de Pierre irrita Isaure; elle crut y voir le défi de l'homme qui a si bien pris ses précautions, qu'il est sûr de ne pouvoir être convaincu, et elle lui répondit :

— Eh bien, monsieur, je vous la donnerai.

—Vous me la donnerez, entendez-vous bien, madame! repartit Chambel; vous me la donnerez, ou vous vous tiendrez pour dit que je ne veux plus de ces emportemens ridicules, de ces jalousies imaginaires ou imaginées dont vous vous armez pour troubler mon repos, et, ce qui est encore plus odieux, pour insulter une femme que vous devriez respecter.

Chambel quitta la chambre de sa femme; il triomphait, il l'avait mise dans l'alternative de reconnaître ses torts ou de produire la preuve d'une chose qui n'existait pas: et, à son compte, il venait de remporter une immense victoire, non seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. Le pauvre garçon ne savait pas quel feu il venait d'attiser.

V.

De tous les élémens dont se compose la jalousie, certes l'un des plus actifs et des plus irritans est la colère qu'on éprouve à être pris pour dupe. Le désespoir de l'amour trompé se traduit par les larmes et les résolutions dont on se fait la victime; mais l'idée d'être joué s'attaque aux trompeurs, et c'est elle qui inspire les projets de vengeance. Ces projets mêmes sont en raison de l'impudence qu'on suppose à la tromperie.

Ainsi Chambel, conduisant secrètement une intrigue soigneusement cachée, paraissait bien coupable aux yeux d'Isaure; mais il y avait encore du pardon au milieu de la colère qu'elle éprouvait; il n'en était plus ainsi à l'heure où, sûr de son impunité, il l'avait bravée au point de la défier de lui donner la preuve de cette intrigue.

Elle était un peu dans la position du juge à qui un adroit escroc répondait insolemment :

« Il ne s'agit pas de savoir si j'ai volé, mais de me prouver que j'ai volé, et je vous défie de le faire. »

Il ne faut pas oublier que, dans l'esprit d'Isaure, Chambel était coupable; et, pour ne pas laisser croire à nos lecteurs qu'une femme comme elle se fût laissé persuader par la seule apparence de l'absence commune de Marguerite et de Pierre à la même heure, nous devons dire qu'Isaure avait raison lorsqu'elle lui avait dit que ce n'était pas de ce jour qu'elle ressentait le cruel soupçon dont elle était dévorée.

En effet, il y a dans la conduite d'un homme dont un nouvel amour occupe le cœur quelque chose qui en avertit à chaque instant celle qu'il trahit. Dans la manière dont il lui parle, dans la manière dont il l'écoute, elle comprend aisément que sa pensée est ailleurs.

Alors même qu'il ne se plaint pas, à l'indifférence qu'il a de tout ce qui se passe chez lui, elle sent que son bonheur n'est plus dans sa maison, elle sent qu'elle n'est plus la femme qui fait son orgueil, lorsqu'au moment de sortir ensemble il n'examine plus avec détail si sa parure lui donne toute la beauté qu'elle peut avoir.

Quelques hommes savent que les femmes épient ce manque de soin pour y découvrir les premières traces de l'abandon, et ceux qui se croient bien habiles n'ont jamais été si empressés pour leurs femmes qu'à partir du jour où ils commencent à les tromper. Ce sont alors des présens continuels, des bouquets, des bijoux, des surprises charmantes qui arrivent chaque jour; mais il y a aussi beaucoup de femmes qui devinent aisé-

ment ce petit manége, et qui s'irritent d'être traitées comme des enfans dont on amuse la frivolité pour les empêcher de crier.

C'est ce qu'avait voulu faire Chambel, et c'est ce qui avait surtout éveillé l'attention d'Isaure. Lorsque son mari rattachait lui-même une épingle qu'une femme de chambre avait mise de travers, il s'occupait bien plus d'elle que lorsqu'il lui avait apporté le matin une parure qu'il ne regardait pas le soir.

Indépendamment de tout cela, il y avait dans la façon d'être de Chambel une assurance de lui-même, une satisfaction de tout ce qu'il disait et de tout ce qu'il faisait qui montrait clairement à sa femme, habituée à le voir inquiet de son opinion sur tout ce qu'il produisait, qu'il cherchait et trouvait ailleurs l'approbation qui le rendait si fier. Ce n'était pas non plus la première fois qu'elle avait épié et constaté la concordance des sorties de Marguerite et de son mari, et elle n'était pas femme à ne pas avoir deviné ce qui avait été si aisément découvert par l'abbé Fortin, c'est-à-dire la passion de Marguerite pour Chambel.

Dans tout ce que nous venons de dire, il y en avait plus qu'il n'en fallait pour persuader une femme naturellement jalouse, et une fois que ce sentiment avait éclaté, il était tout simple qu'il persévérât, et que se croyant juste et raisonnable, il voulût avoir raison.

Comme nous l'avons dit, la scène de la veille, si claire et si manifeste pour tout le monde, pouvait cependant être niée par tout le monde. Quelques généralités que chacun était le maître de ne point s'appliquer, et un calembour qui n'avait pas voulu en être un, en avait fait tous les frais. On pouvait donc se retrouver et se revoir sans le moindre embarras, et c'est ce que madame Chambel eut la prétention de vouloir faire comprendre le lendemain à son mari.

— Vous avez parfaitement bien défini mon caractère, lui disait-elle; c'est vrai, je ne saurais résister à l'entraînement d'un premier mouvement, bon ou mauvais; et je cherche vainement aujourd'hui que je suis plus calme, à me rendre raison de la folie qui m'a emportée hier. Comme le disait l'abbé Norton, cette jeune fille serait un monstre, ce serait la dépravation la plus inimaginable, si elle était capable du crime dont je l'ai accusée en mon cœur.

Isaure avait bien regardé son mari pendant qu'elle parlait ainsi de Marguerite; mais il était resté impassible, et Isaure, toujours convaincue de la réalité de son crime, s'était dit en elle-même :

« Il est encore plus faux que je ne le pensais, car il peut entendre sans pâlir traiter avec mépris la femme qu'il aime. »

Chambel, sans accepter comme sincère le repentir de sa femme, en avait pris occasion de lui faire les remontrances les plus sages et les plus paternelles, et elle les accepta avec une soumission qui eût alarmé un homme moins sûr de lui-même et plus expert en pareille matière.

Il était une heure lorsque Chambel sortit de chez lui, sans se douter que la veille Mme Chambel avait demandé à Mme Morency la permission de venir travailler et causer avec elle pendant la matinée. Celle-ci n'avait pas osé refuser Isaure, et elle avait fait ses dispositions pour la recevoir, lorsque Pierre entra dans le salon où elle était avec M. Jules, son beau-neveu.

Mme de Morency parut très contrariée de l'arrivée de Chambel, et, lorsqu'il eut été s'asseoir à côté d'elle, elle lui dit à voix basse :

— Pourquoi êtes-vous venu ce matin ?

— Pour connaître vos dispositions pour ce soir.

— Je ne sortirai pas aujourd'hui ; je ne sortirai pas de huit jours ; il nous faut être plus prudens que jamais.

— Il me semble, dit Chambel, que les soupçons qu'on a montrés hier sont notre meilleure garantie.

— Sans doute, si Marguerite était encore ici; mais l'abbé Norton est

venu la chercher ce matin, et vous comprenez qu'il nous faudra prendre à l'avenir d'autres mesures; car désormais ses absences ne pourront plus couvrir les miennes.

— Ses absences? répéta Chambel d'un air étonné; elle sortait donc souvent aux mêmes heures que vous, et vous le saviez?

Mme de Morency parut fort embarrassée de ces questions, et répondit en baissant tout à fait la tête sur son métier à broder :

— J'ai appris cela ce matin; le hasard nous a servis. Mais partez, je vous en supplie; votre femme peut arriver d'un instant à l'autre.

Elle lui expliqua la proposition qu'Isaure lui avait faite la veille, et finit en lui disant :

— Qui sait ce qu'elle pourrait penser, si elle vous surprenait ici!

— Probablement elle penserait que j'y suis venu pour voir Marguerite, répondit Chambel.

— Après ce qui s'est passé hier, jamais elle ne vous croira capable d'une pareille gaucherie, et c'en serait assez peut-être pour l'avertir qu'elle s'est trompée.

Chambel fut assez surpris de voir juger si lestement la manière dont il envisageait le résultat probable de sa visite, et il reprit d'un ton assez alarmé :

— Mais que comptez-vous donc faire? Que lui direz-vous?

Cela dépendra de ce qu'elle fera elle-même et de ce qu'elle me demandera; mais partez, partez vite; je trouverai le moyen de vous avertir de ce qui se sera passé. Je tâcherai de la retenir à dîner, et, pendant la soirée, nous trouverons bien un moment pour causer.

Chambel obéit avec regret, et Mme de Morency se trouva fort heureuse d'être débarrassée de ce maladroit auxiliaire dans la scène qui allait se jouer.

Quelques momens après, Mme Chambel arriva, et, dès son entrée, Mme de Morency jugea que la contre-mine qu'elle avait préparée aurait tout l'effet qu'elle pourrait en attendre. Mme Chambel était entrée le sourire sur les lèvres, ce qui ne prouvait rien; mais elle avait répondu au salut tremblant de Jules par un de ces regards bienveillans qui semblaient dire :

« Je me souviens avec plaisir de notre charmante conversation d'hier. »

Mme de Morency tâta le terrain dès les premiers mots, et, tout en demandant à Isaure des nouvelles de sa santé, elle lui dit doucereusement :

— J'ai craint hier que vous ne fussiez un peu souffrante.

— Moi, point du tout, dit Isaure; est-ce que j'avais l'air malade, monsieur Jules?

— Au contraire, repartit Jules tout fier d'être interpellé sur un pareil sujet, et jamais je ne vous avais vue si...

Le mot manqua au pauvre garçon, ou plutôt il n'osa pas dire que jamais, à son gré, il n'avait vu madame Chambel si séduisante et si jolie. Madame de Morency, qui avait trouvé que le commencement de la phrase de Jules promettait quelque chose d'aimable, fut très contrariée de le voir s'arrêter en si bon chemin, et lui dit d'un air d'impatience encourageante :

— Allons, si?...

Jules rougit, balbutia, s'embarrassa; et madame Chambel ajouta en souriant :

— Si bien portante, sans doute.

Madame de Morency voulut réhabiliter la galanterie de son neveu et repartit aussitôt :

— Ce n'est pas cela qu'il voulait dire, j'en suis sûre.

— C'est pourtant ce que monsieur Jules pouvait me dire de plus aimable, fit madame Chambel; car on est rarement jolie quand on est malade.

Cette façon d'extraire un compliment d'une parole qui n'avait pas même

été dite par Jules, parut à Mme de Morency un indice significatif des projets de Mme Chambel.

Ces projets allaient-ils jusqu'à une vengeance réelle, ou bien s'agissait-il seulement d'alarmer M. Chambel? C'est ce que Mme de Morency ne put juger; mais il y allait de son intérêt de seconder ces projets, et elle le fit à sa manière.

Mme de Morency, belle, élégante et très soignée de sa personne, ne comprenait rien aux passions que pouvait exciter la pâleur mélancolique et rêveuse d'une jeune femme et le front chauve, mais intelligent d'un homme; la beauté et toutes ses beautés lui semblaient la première et la plus réelle des séductions, et elle agit en conséquence.

Les premières phrases que nous avons dites plus haut s'étaient rapidement échangées tandis que Mme Chambel s'asseyait et s'établissait près du métier de Mme de Morency.

— Jules, dit celle-ci, donnez donc un coussin à Mme Chambel.

Isaure y posa ses pieds en remerciant Jules, comme s'il avait eu cette attention de lui-même, et la vaillante Mme de Morency se prit à dire :

— Ah! quelle jolie couleur de brodequins; vous êtes admirablement chaussée.

— Vous trouvez, dit Mme Chambel en riant et en minaudant du pied sous le regard de Jules, qui admirait; puis elle ajouta en continuant à rire gaîment :

— Eh bien! monsieur Jules?

— Madame, fit Jules d'un air surpris.

— Eh bien! reprit Mme Chambel avec une gracieuse gaîté, la phrase est toute faite; voyons.

— Quelle phrase? fit Jules qui n'eût pas été plus sérieux s'il eût été interrogé devant la cour des pairs.

— Ah! fit Mme Chambel toujours riant, je n'ai pas le droit de dire ces choses-là, mais je m'y attendais.

— Je ne vous comprends pas, madame, fit Jules d'un ton alarmé et triste.

— Ce n'est rien, dit Isaure, et vous avez échappé au piége avec adresse.

— A quel piége? fit Jules, à qui l'on parlait une langue dont il ne savait pas le premier mot.

— Eh! mon Dieu, dit Isaure, en reprenant sa gaîté, tout autre à vôtre place se serait immédiatement écrié : « On est toujours bien chaussé quand on a de si jolis pieds. »

— C'est vrai, fit Jules d'un air confus, j'aurais dû le dire.

Cette fois Mme Chambel et Mme de Morency, malgré les projets qu'elles avaient dans le cœur, partirent d'un éclat de rire, tant il y avait de comique désespoir chez Jules, d'avoir manqué cette occasion de faire un compliment.

Et ce rire redoubla lorsque Jules s'écria d'un ton convaincu :

— Mais je le pensais!

— Eh bien! lui dit Mme Chambel d'un air railleur, et quand cet excès de gaîté fut un peu calmé, lorsque vous penserez ces choses-là d'une autre que de moi, dites-le-lui; c'est très banal, très insignifiant, mais ça fait toujours plaisir à la femme à qui on le dit. Demandez plutôt à votre tante.

Cette interpellation surprit Mme de Morency. Était-ce une épigramme, et par conséquent une impertinence, et Mme Chambel lui donnait-elle avis qu'elle n'était nullement disposée à servir de point de mire aux admirations qu'on voulait exciter chez le candide Jules?

Cette crainte s'effaça complétement devant le regard soumis et furtif qu'Isaure adressa à Mme de Morency, et reporta malicieusement sur Jules; ce regard signifiait :

« Permettez-moi, je vous en prie, de jouer avec la naïveté de votre beau neveu. »

Mme de Morency répondit par un sourire de condescendance et d'acquiescement, tout en se disant mentalement :

« Oui, on veut avoir l'air de jouer, jusqu'à ce que cela devienne sérieux. C'est assez adroit; mais, comme cela me sert, je veux bien avoir l'air d'en paraître dupe. »

Mme de Morency se tint pour avertie, et laissa Mme Chambel toute la liberté d'être coquette vis-à-vis de son neveu. Mme de Morency trouvait bien quelque imprudence à Mme Chambel à laisser voir ainsi ses projets; mais la scène de la veille lui avait prouvé qu'Isaure était une femme qui ne savait pas se contraindre, et qui marchait sans précaution au but qu'elle voulait atteindre. Elle craignit même qu'un moment de réflexion n'arrêtât Isaure dans sa marche, et, pour lui laisser le champ libre, elle sortit du salon sous un prétexte assez léger.

Si Mme de Morency eût écouté à la porte, ce qu'elle n'osa pas faire, elle eût été encore plus assurée qu'elle avait deviné juste; car à peine fut-elle partie, qu'Isaure, abandonnant tout à coup le sujet dont elle s'entretenait avec Mme de Morency, dit à Jules avec un accent presque confidentiel :

— Eh bien! monsieur Jules, avez-vous réfléchi à ce que nous avons dit hier soir ?

Mme Chambel était assise et gracieusement renversée dans un fauteuil bas, les pieds étendus sur le coussin que Jules lui avait donné; elle brodait avec attention, ce qui l'obligeait à parler sans regarder, et ce qui lui donnait le temps d'envoyer à Jules de ces regards à la dérobée qu'on laisse toujours surprendre et dont on a l'air très confus.

A la question de Mme Chambel, Jules devint tout tremblant et répondit avec un effort douloureux :

— Oh! oui, madame, j'y ai pensé.

— Et qu'avez-vous découvert ? dit Mme Chambel en baissant beaucoup la tête, comme si elle redoutait la réponse qu'elle allait recevoir.

— Ne me le demandez pas, madame, dit Jules, je ne puis pas, je ne dois pas vous le dire, et vous ne voudriez pas l'entendre.

— Oh! dit Mme Chambel en souriant de son fou rire le plus frais et le plus jeune, je suis assez vieille pour ne pas m'alarmer de la confidence d'un cœur malheureux.

— Bien malheureux! répéta Jules avec une véritable expression de désespoir.

— C'est un peu votre faute, monsieur; quand on souffre, il faut parler; quelquefois on réussit à se faire plaindre.

— De la pitié! dit Jules amèrement, de la pitié! je n'en veux pas.

— Et que vous faut-il donc ?

— Ce qu'il me faut! dit Jules avec vivacité. Oh! madame, supposez que vous aimez, que vous aimez avec passion, avec respect, avec adoration, supposez que cet amour soit votre seule pensée, qu'il occupe toute votre existence, qu'il en soit à la fois le malheur et la force; oh! vous préféreriez le garder muet et intact dans votre cœur que de l'exposer à une pitié peut-être railleuse.

Mme Chambel semblait fort émue et se cachait le plus qu'elle pouvait aux regards ardens de Jules.

Elle garda un moment le silence, et reprit alors d'une voix à laquelle elle sut donner cet admirable accent qui joue l'indifférence et qui trahit si bien l'émotion :

— Je suis femme, monsieur Jules, et je crois pouvoir vous dire qu'une passion réelle et sincère n'excite pas la raillerie, et que si vous en faisiez l'aveu à la personne que vous aimez....

— Lui faire cet aveu à elle, madame, à une femme dont la voix me trouble, dont le regard m'éblouit! Je n'oserais pas...

Il s'arrêta et reprit avec la résolution d'un poltron qui se décide à être brave :

— Et cependant, madame, si j'osais croire que son âme ne s'indignât pas de cet amour...

—Pourquoi voulez-vous que Mlle Marguerite s'indignât de ce que vous l'aimez? dit Mme Chambel, qui interrompit Jules juste au moment où il lui convenait sans doute d'arrêter court le pauvre garçon qu'elle avait si vivement éperonné.

Jules resta atterré et garda le silence pendant que Mme Chambel l'examinait avec attention; il la regarda, elle baissa les yeux, et il répartit avec un mouvement de désespoir :

— Marguerite! vous croyez donc que c'est elle que j'aime?

— Elle est assez belle pour cela, et l'habitude de la voir tous les jours...

— Vous vous trompez, madame, dit Jules avec effort; j'ai aimé celle que j'aime du premier moment que je l'ai vue; et si la faveur de la voir souvent m'a été accordée, elle n'a fait que me montrer combien ma passion était insensée.

Malgré toute la niaiserie de Jules, il ne put s'empêcher de croire qu'un sentiment de jalousie dictait à Mme Chambel les paroles suivantes :

— Eh bien! monsieur, Mlle Marguerite vous guérira de cette passion insensée; je crois qu'elle en sera heureuse...

— Marguerite! madame, dit Jules, elle n'est plus ici.

— Elle n'est plus ici! s'écria Mme Chambel avec un accent d'étonnement et d'anxiété qui cette fois n'était pas joué.

— Non, madame, l'abbé Norton l'a fait avertir ce matin qu'elle se préparât à partir, et quelques heures après il est venu la chercher lui-même.

— Pour la conduire où vous saurez bien la retrouver?

— J'ignore où il l'a conduite, madame, et je le saurais, que je n'aurais aucun souci d'aller troubler sa retraite. Je dois même penser qu'elle a quitté Paris; car, en partant, elle m'a chargé d'une lettre pour quelqu'un à qui sans doute elle n'eût pas eu besoin d'écrire si elle fût demeurée à Paris, car il eût été sûrement la voir.

Le départ de Marguerite avait changé tout à fait les dispositions d'Isaure; elle n'avait plus besoin de faire de Jules un espion à ses ordres, et probablement c'est là qu'eût fini le roman de la passion de Jules; s'il n'eût parlé de cette lettre.

Une lettre remise à Jules! Qu'est-ce que cela signifiait? A qui était adressée cette lettre? A son mari peut-être... Cela n'était pas probable, mais à quelqu'un chargé de la remettre à son mari. Ce n'était pas douteux...

Cette lettre, c'était la preuve que Mme Chambel cherchait, et qui se présentait au premier pas. Il fallait l'obtenir de Jules; mais comment? par quel moyen? Isaure, agitée, tremblante, cherchait une ruse, lorsqu'elle entendit une toux assez impertinente.

C'était Mme de Morency qui annonçait son approche de manière à ne surprendre personne. Mme Chambel y prit garde pour se servir de l'avertissement comme s'il était nécessaire, et elle posa un doigt sur ses lèvres en regardant Jules, comme pour lui dire : Silence sur ce qui vient de se passer entre nous!

Jules ne répondit pas; mais il se demanda si, sans s'en douter, il n'avait pas été plus loin qu'il ne le croyait, s'il n'avait pas été mieux compris qu'il ne le pensait, puisqu'on lui recommandait le silence.

Sur cette pensée, il prit un peu d'assurance, et il éprouva une joie dont Isaure se promit bien de tirer parti.

Mme de Morency crut devoir donner une excuse à la longueur de son absence, et elle dit en entrant :

— Je vous croyais dans le jardin avec M. de Morency, sans cela...

— Non, dit Isaure d'un ton câlin, nous causions, nous faisions de grandes théories sur l'amour.

— Des théories ? dit Mme de Morency d'un ton railleur.

— Oh! tout-à-fait, lui répondit Isaure avec un petit mouvement de tête impertinent qui fit sourire Mme de Morency.

Elle regarda Jules d'un air de pitié, et dit presque à l'oreille de Mme Chambel :

— J'en suis malheureusement sûre.

Puis elle reprit en s'asseyant devant son métier :

— Eh bien! Jules, que disaient ces théories ?

— Rien, ma tante; Mme Chambel se moque de moi.

— Non, monsieur Jules, pas le moins du monde... Vous me disiez, je crois, qu'un véritable amour ne craint pas de se dévouer sans réserve à la personne qui l'inspire.

Jules n'avait pas dit un mot de tout cela, et il allait répondre quelque gaucherie, lorsque Mme Chambel reprit en se tournant vers Mme de Morency :

— N'est-ce pas que c'est fort juste ?

— Très juste et très vrai, dit Mme de Morency, qui voulut se mettre de la partie. L'amour qui n'est pas assez fort pour faire oublier tout pour celle qu'on aime, n'est pas de l'amour.

— Vous l'entendez, monsieur Jules, dit madame Chambel, l'amour est exclusif, il n'admet point le moindre partage dans les affections, et je connais des femmes assez exigeantes pour ne pas permettre à celui qui veut leur persuader qu'il les aime, d'avoir au monde un autre intérêt que le leur.

— D'autres intérêts de cœur, dit madame de Morency, qui réservait ses droits de tante.

— C'est ainsi que je l'entends, dit Isaure en souriant en dessous à madame de Morency, et c'est dans ce sens que je dis que, pour prouver à une femme qu'on l'aime, il faut surtout lui prouver qu'elle seule occupe votre pensée, votre esprit, votre amour...

— Elle est jalouse de Marguerite, pensa Jules, en considérant le regard que lui lança madame Chambel. Il cherchait un mot pour protester contre cette idée, lorsque madame Chambel, qui, décidée à tout obtenir, ne reculait pas devant les agaceries les plus manifestes, bien sûre d'arrêter cette comédie à l'heure qu'elle le voudrait, reprit en pesant ses paroles :

— Quant à moi, il me semble que je ne croirais pas à l'amour d'un homme qui ne serait pas prêt à faire pour moi tout ce que je lui demanderais.

— Tout! dit Mme de Morency qui s'alarma de l'étendue d'un mot qui embrassait assez de choses pour qu'elle y pût être compromise.

— Tout ce qui est raisonnable, ou plutôt, dit Mme Chambel en riant, tout ce qui est déraisonnable. J'ai peut-être de fausses idées là-dessus; mais je trouve que la femme qui jetait son gant dans le cirque où étaient les lions, et qui disait à son amant d'aller l'y chercher, éprouvait plutôt son courage et sa vanité que son amour. Nul homme, en présence d'une cour aussi galante et aussi brave que celle de François Ier, n'eût reculé devant une telle proposition; mais si elle lui eût demandé une chose sans danger, inutile et déraisonnable, peut-être eût-il louvoyé, reculé...

Mme Chambel se prit à rire et ajouta :

— Peut-être si elle lui avait dit d'aller savoir chez elle l'heure qu'il était, peut-être n'y serait-il pas allé d'aussi bonne grâce qu'il eût sauté dans le cirque au péril de sa vie.

— C'est probable, dit Mme de Morency en riant de la supposition, tandis que Mme Chambel semblait dire des yeux :

» Vous entendez, monsieur Jules. »

Le pauvre garçon s'approcha d'elle, et Mme de Morency, qui vit combien il venait de prendre courage, aperçut adroitement M. de Morency dans le jardin, et s'écria :

— Ah! j'avais oublié de dire à M. de Morency qu'on était venu ce matin...

Elle acheva sa phrase en quittant le salon, et Jules put dire à Mme Chambel, du ton le plus humble et le plus exalté :

— N'aurez-vous rien à m'ordonner, madame?

— Donnez-moi la lettre de Mlle Marguerite...

— La lettre de Mlle Marguerite? dit Jules d'un air étonné; mais, madame...

— Ah! fit Isaure, déjà!

Jules la tira de sa poche; Isaure la prit, et en lut la suscription : « A M. l'abbé Fortin. » Ce nom était peut-être le seul qui pût détruire l'espoir qu'avait Mme Chambel que cette adresse en pût cacher une autre; elle allait rendre la lettre à Jules, mais la pensée que cette lettre, si elle n'était pas destinée à Chambel, pourrait cependant l'éclairer, la lui fit retenir. Jules avait tendu la main pour la reprendre, Mme Chambel lui présenta la lettre en souriant d'un air piqué :

— Votre confiance n'est pas longue.

— Ah! madame, fit doucement Jules, vous vous moquez trop de moi!

— Non, monsieur, vous dis-je; car je suis sûre que vous ne me laisseriez pas cette lettre.

— Tant qu'il vous plaira, madame, dit Jules.

— Eh bien! je la garde, monsieur, fit Mme Chambel en se levant. Mais.....

Elle posa de nouveau son doigt sur ses lèvres, et alla rejoindre Mme de Morency.

« Que diable peut-elle vouloir faire de cette lettre! se dit Jules sans penser un moment qu'elle pût avoir envie de la lire. C'est un caprice; je l'ai satisfait et elle a dû me comprendre. »

Et il se mit à rêver à son amour; déjà Mme Chambel ne pensait plus qu'à la lettre.

Selon ce qu'elle avait promis à Chambel, Mme de Morency engagea Mme Chambel à dîner. Elle accepta pour ne pas engager une discussion, et demanda la permission d'aller faire quelques changemens à sa toilette.

— Ah! lui dit Mme de Morency en souriant, c'est trop!

Isaure ne répondit pas, elle avait hâte d'être seule; elle rentra, s'enferma, et, sans hésitation, sans scrupule, elle brisa le cachet et lut la lettre suivante :

VI.

Marguerite à l'abbé Fortin.

« Mon vénérable ami,

» Ce matin, monsieur Norton, mon noble bienfaiteur, est venu me dire que je quitterais aujourd'hui même la maison de Mme de Morency. J'ai reçu cette nouvelle avec joie, et je lui ai demandé s'il me serait permis de recevoir vos dignes conseils dans la famille où j'allais entrer; M. Norton m'a répondu que je demeurerais encore pendant quelques jours dans la maison des dames de ...., et qu'il était assuré que Mme la supérieure ne mettrait aucun obstacle à ce désir bien naturel.

» Je me suis sentie bien heureuse et bien reconnaissante de cette permission; car je ne puis dire pourquoi j'avais craint qu'on ne me la refusât.

» J'ai remercié bien vivement M. Norton de cette nouvelle marque de

bonté; mais j'ai sans doute mal exprimé ma reconnaissance, car il m'a dit avec cette bonté que vous lui connaissez sans doute :

« Vos expressions partent d'un sentiment louable, mais elles sont » beaucoup trop exaltées pour une chose si simple. Je crains, mon en- » fant, que vous n'ayez pas imposé à vos idées et à vos espérances la » modération et l'humilité que la religion commande et que votre posi- » tion vous impose; réfléchissez-y bien, il en est encore temps, armez- » vous contre le serpent qui flatte les passions pour perdre les âmes, et » n'oubliez pas que celui qui écoute avec complaisance sa parole empoi- » sonnée est déjà sorti du chemin du devoir et de la chasteté. »

« A cette pieuse et sage admonestation, je me suis sentie rougir comme si j'avais été coupable; et sans doute je le suis, puisque mon âme a été troublée et que j'ai éprouvé un vif repentir.

» L'abbé Norton m'a quittée, et, dans un mouvement de désespoir et de honte, je suis tombée à genoux en demandant à Dieu le pardon de ma faute.

» Vous le dirai-je, mon père?... permettez-moi de vous parler ainsi, comme si j'étais à genoux devant vous, au saint tribunal de la pénitence; le dirai-je? cette prière, toujours si puissante, ne m'a pas consolée; je ne me suis pas sentie calme et confiante, malgré ce que vous me disiez il y a quelques jours :

« Humiliez-vous et vous vous relèverez forte! »

« Je me suis humiliée, mon père, et je me suis relevée désespérée.

» Alors je me suis dit que vous viendriez à mon aide, et que lorsque vous auriez reçu ma confession, vous me rendriez l'espérance comme vous me l'avez toujours rendue, et j'ai préparé religieusement cette confession de ma faute.

» O mon père, je marche dans les ténèbres; l'esprit du mal m'a sans doute frappée d'aveuglement, car je cherche ma faute et je ne la trouve pas. Et cependant ce n'est point l'orgueil qui m'égare; jamais je n'ai plus douté de moi qu'à ce moment; et je me repens et je souffre; je suis donc coupable.

» Vous m'éclairerez, mon père, vous m'arracherez à cette pente du mal qui m'entraîne sans que je sache de quel côté; vous me sauverez de cette nuit où je me perds.

» Hélas! elle est si profonde que je ne m'y vois pas moi-même, et que, s'il me fallait vous dire de vive voix le désordre de mon âme, le tumulte de mes idées, je sens que je ne trouverais pas de paroles.

» C'est pour cela que je vous écris; c'est ainsi que vous nous appreniez à faire autrefois, lorsque vous demandiez à vos enfans pénitentes le sévère examen de leur conscience. Oh! que cette tâche était facile alors! Dans cette vie sainte, calme et unie où nous marchions si sûrement, guidées par vous, la moindre parole, la moindre pensée qui sortait de la règle de nos devoirs nous apparaissait au premier regard, comme dans les allées de notre jardin, si précieusement confié à nos soins, la moindre herbe parasite que nous avions laissée derrière nous.

» Pardonnez-moi cette comparaison, mon père, est-ce le faux esprit du monde qui me la dicte? Ai-je déjà appris à déguiser ma pensée sous des formes vaines? Je ne sais; mais l'esprit de lumière qui m'apprenait si bien à dire tout ce que j'éprouvais n'est plus avec moi; je ne vois mon âme qu'à travers mille images confuses.

» Ainsi je ne saurais mieux vous expliquer la difficulté que j'éprouve à commencer cet examen de ma conscience, qu'en vous disant que je suis aujourd'hui en présence de moi-même comme au milieu d'un sentier hérissé de ronces et de plantes malfaisantes qu'il me faudrait nombrer une à une et dont je ne sais pas le nom.

» Cependant, mon père, si la force me manque, la volonté du bien me

reste encore; et c'est dans vos sages conseils que je trouverai encore un guide à cette volonté. »

« Prenez vos semaines jour par jour du premier jusqu'au dernier, pre-
» nez vos journées heure par heure depuis la première jusqu'à la der-
» nière; examinez-les avec soin, et vous trouverez aisément le moment
» où vous avez failli, la minute où vous avez péché. »

« Voilà ce que vous me recommandiez; voilà ce que nous faisions, voilà ce que je n'ai pas fait et ce que je vais faire. Peut-être découvrirai-je ainsi l'endroit où mon âme a dévié du devoir, et si mon esprit restait aveugle, le vôtre y verrait clair pour moi et me montrerait comment je me suis égarée.

» Eh! voyez, mon père, comme Dieu vient en aide à ceux qui travaillent avec ardeur à leur salut, déjà cette résolution m'a rendue plus calme, déjà la bonne volonté de me réformer m'a été comptée comme un effort, et déjà je sens que j'aurai le courage d'accomplir une tâche qui tout à l'heure me semblait impossible.

» Vous savez à quelle époque j'ai quitté L.... et pourquoi je l'ai quitté.

» Lorsque j'arrivai à Paris, M. Norton me fit conduire chez Mme de Morency qui m'accueillit avec une touchante bonté. Les premiers jours que je passai chez elle furent occupés de soins bien nouveaux pour moi et que je remplis avec l'obéissance que je devais aux ordres de M. Norton, mais sans en ressentir la joie que l'on me disait que je devais y trouver.

» J'étais venue avec le costume et le trousseau du couvent, et ce costume il fallait le remplacer par des habits nouveaux et analogues à ma nouvelle position. Mme de Morency se chargea de ce soin, et sa bienveillance, animée sans doute par des sentimens que le monde autorise, n'était satisfaite que lorsqu'elle m'avait faite, suivant son expression, aussi belle que j'étais.

» La beauté est un don du ciel et non pas un mérite, et quoique chaque jour on me répétât, à propos de tout ce qu'on m'essayait : « Made-
» moiselle est charmante avec cette robe; mademoiselle est admirable-
» ment belle avec cette coiffure,» jamais, je vous le jure, mon père, aucun mouvement de vanité coupable ne s'éleva dans mon cœur : je rougissais de ces éloges et je les oubliais.

» Destinée, au sortir du couvent, à vivre dans une famille riche et puissante, M. Norton me dit que je devais descendre quelquefois dans le salon de Mme Morency pour apprendre la règle habituelle de cette nouvelle vie.

» Je comprenais très bien cela, et, sans jamais être entrée dans un salon, je savais bien que je ne pouvais aborder la maîtresse de la maison, comme j'abordais notre sainte supérieure, quand elle m'appelait dans sa chambre, en me mettant à genoux devant elle et en lui demandant sa bénédiction. A l'heure des repas, nous nous rendions processionnellement au réfectoire, et il n'en pouvait être ainsi dans une famille; je regardai comment faisaient les autres, et je m'instruisis à leur exemple.

» En peu de jours, tous les usages de cette vie me furent familiers, et je les accomplissais avec régularité. Je savais déjà comment je devais me présenter et me retirer; je ne me trompais déjà plus sur la toilette convenable pour la matinée, et sur la parure qu'il me fallait mettre le soir. Mme de Morency m'avait chargée de préparer le thé et de l'offrir, et je m'acquittais sans peine de ce devoir.

» Pauvre pensionnaire d'un pauvre couvent, j'avais si bien étudié ce que je devais être à l'avenir, que Mme de Morency disait toujours à M. Norton que l'on serait fort content de moi.

» Mais en même temps que j'apprenais si bien tous les détails matériels de ma nouvelle vie, il était une chose qui pour moi restait comme une enceinte close et inaccessible; c'était la conversation que j'entendais

J'y prêtais toute mon attention, mais elle ne pouvait suffire à la diversité des sujets dont on s'entretenait devant moi.

» Quand M. Norton était présent, on s'occupait beaucoup de politique. si, toute ignorante que je suis, je saisissais encore le sens de ses raisonnemens; mais, le plus souvent, l'entretien courait avec tant de rapidité, que moi, qui m'arrêtais à chercher la signification d'un mot que je n'avais pas compris, je trouvais la conversation bien loin quand je me remettais à l'écouter.

» On parlait souvent de théâtre, d'opéra, de belles danseuses, d'admirables cantatrices, puis de grands seigneurs qui les aimaient. Je ne sais.

» Celui-ci avait perdu deux mille louis au Jockey-Club, celui-là deux cent mille francs à la Bourse, et cela donnait des chances à un autre près d'une dame dont le nom était dit à voix basse; une autre fois, c'était un mariage qu'on annonçait, et, dans les mille considérations qui avaient déterminé ce mariage, on parlait de choses bien étranges, c'était une mère qui s'ennuyait de la beauté de sa fille, un homme qui se mariait pour avoir une charge, un père qui avait donné un consentement dont on s'était passé...

» Les idées et les mots me restaient également incompréhensibles, et le plus souvent, dans ces conversations mystérieuses, les phrases se finissaient par un mot, par un signe, qui les expliquaient à tout le monde, excepté à moi.

» C'est à partir du jour où j'essayai de m'initier au langage du monde, et à ses sujets d'entretien, comme je l'avais fait à ses usages, que le travail de mes idées devint pénible et confus.

» Je rappelais tous mes souvenirs d'une soirée, je les rapprochais, je les combinais ensemble; mais il n'en résultait qu'un chaos qui me demeurait toujours inintelligible : comme si j'avais voulu reconstruire un vase avec les débris de dix vases différens, rien ne s'ajustait ensemble.

» Je n'osais cependant prier madame de Morency de m'éclairer, et j'étais honteuse de mon peu d'intelligence, lorsqu'un jour que j'étais rêveusement assise à la fenêtre de ma chambre, près de laquelle était la fenêtre de Mme de Morency, je vis dans le jardin qui séparait notre maison de la maison voisine, un jeune homme dont le visage était tourné de mon côté.

» Je remarquai ce jeune homme, tant sa figure avait d'expression, et j'allais me retirer, lorsque je m'aperçus que ses regards n'étaient point dirigés de mon côté, mais vers la fenêtre de la chambre de Mme de Morency. Il ne la quittait pas des yeux, et cette persévérance m'étonna au point que je supposais que ce jeune homme attendait sans doute Mme de Morency pour la saluer ou lui parler.

» Je passai dans la chambre de Mme de Morency et je la trouvai assise près de sa croisée. Comme elle me reçut avec impatience, j'allais lui dire pourquoi j'étais venue, lorsque le jeune homme, qui sans doute m'avait aperçue, s'éloigna dès que je m'approchai d'elle.

» Je compris que j'avais dû faire une indiscrétion, et je quittai la chambre, après avoir donné un prétexte faux à ma venue, pour descendre au salon où Mme de Morency me pria d'aller faire quelques points à sa tapisserie.

» Devais-je dire à Mme de Morency la vérité, et ma première faute a-t-elle été le petit mensonge que j'ai fait pour cacher mon indiscrétion et ma maladresse?

» Cela doit être, mon père; et maintenant je me le rappelle mieux : je n'aurais pas voulu être obligée de rester au salon, et tout le temps que j'y fus, je ne pus échapper au souvenir de ce jeune homme. Je voyais son regard brillant attaché comme par un pouvoir invincible à cette croisée où était Mme de Morency, et je me faisais cette question : pourquoi la regardait-il ainsi?

» Je voulus éloigner cotte préoccupation à laquelle je no pouvais donner aucune réponse satisfaisante; mais ce regard me passait sans cesse devant les yeux commo un éclair, et il mo semblait qu'il avait fallu avoir une grande force pour le supporter; s'il me semblait que, s'il s'était ainsi fixé sur moi, il m'eût fait mal.

» Cependant j'eus besoin do remonter dans ma chambro; malgré mo je regardai à la croisée, ot je revis le jeune homme assis sur un banc, ot ses yeux rayonnant pour ainsi dire encore vers Mme de Morency. Elle absorbait tellement son attention qu'il ne me vit pas.

» Tout à coup j'entendis Mme de Morency reculer vivement sa chaise, et j'aperçus une femme qui arrivait et qui s'arrêta avec étonnement ; elle porta ses yeux vers notre maison, les reporta vers le jeune homme, et finit par les attacher sur moi avec une expression de hauteur et de menace qui me fit peur. Je me retirai précipitamment, et, sans autre raison que ce que je viens de vous dire, je me sentis alarmée et troublée.

» Ce trouble fut si profond qu'il mo poursuivit le reste de la journée, et que dans mon sommeil jo revis ce jeune homme; mais alors c'est moi qu'il contemplait avec cette attention qui m'avait surprise; et ce regard, au lieu de me blesser comme je me l'étais imaginé, me réchauffait doucement le cœur, et je me sentais aise commo on l'est sans raison, aux premiers beaux jours du printemps, quand on s'assied au premier soleil pur de cette belle saison.

» J'avais dormi d'un sommeil heureux, et cependant je m'éveillai triste et brisée. Je quittai ma chambre sans oser regarder dans le jardin, et je voulus demeurer dans le salon; mais Mme de Morency me fit dire qu'elle me priait do venir travailler près d'elle, et je la trouvai établie près de sa croisée. Ce jeune homme était encore dans le jardin.

» Comme la première fois, il s'éloigna à mon arrivée, et je crus comprendre que Mme de Morency avait trouvé ce moyen d'éviter cette importunité; mais ce jeune homme revint bientôt, puis après lui la dame dont je vous ai parlé; et, par un singulier hasard, j'étais encore seule près de la fenêtre quand elle put l'apercevoir, et je reçus encore une fois ce regard fixe et menaçant, qui m'avait fait frissonner la veille.

» Ce jour-là, mon père, d'étranges sentimens se glissèrent dans mon cœur : j'avais remarqué que Mme de Morency jetait souvent les yeux sur cet inconnu ; et toutes les fois que cela arrivait, il m'avait semblé que le visage de ce jeune homme prenait une expression de bonheur. Un regard, me dis-je, peut donc rendre heureux? Et je me rappelai alors la joie inconnue que j'avais éprouvée quand j'avais rêvé que c'était moi qu'il avait regardée.

» Jo considérai à ce moment Mme de Morency, et, pour la première fois, je remarquai combien elle était belle. Jusque-là je l'avais vue sans m'en apercevoir.

» Ce jour-là aussi je pensai à cette beauté que Dieu m'a donnée et pour laquelle j'avais été jusque-là si indifférente, et je trouvai que j'étais heureuse de pouvoir un jour attirer sur moi de pareils regards et de pouvoir les rendre en bonheur.

» O mon père! voilà ma première faute, et si je l'ai oubliée dans le tumulte d'émotions et de douleurs qui depuis se sont succédées dans mon âme, je la compris à ce moment, car je priai Dieu d'éloigner de moi cette coupable espérance; et savez-vous pourquoi je la trouvais coupable? parce quo, do tous les regards que je pourrais obtenir, je ne désirais que les siens, et que je voyais bien qu'ils ne m'appartenaient pas.

» Sans doute je priai avec un cœur distrait et peu fervent, car la pensée de ce jeune homme me poursuivait même au milieu de mes prières.

» Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels les idées les plus déraisonnables m'assiégeaient malgré moi. Que dis-je? Ce n'étaient point des idées; non, je ne pensais point ce que je vais vous dire. Je le sentais

malgré moi, comme on sent une odeur qui vous blesse et qui vous irrite; la présence de Mme de Morency me faisait mal. Pourquoi? je l'ignorais, je l'ignore encore, car je ne puis croire ce que j'ai supposé un moment, une minute.

» O mon Dieu! c'est donc ainsi que sont faits les cœurs qui se détournent de vous, qu'ils inventent des crimes aux autres pour excuser leurs coupables ressentimens!

» J'avais toujours peur de cette femme que je voyais près de lui. Mais la menace que je croyais lire dans ses regards m'épouvantait sans me sembler injuste; j'étais plus irritée contre Mme de Morency que contre elle; car j'étais irritée, je le vois maintenant que je regarde de loin dans mes sentimens; à mesure que j'avance, je reconnais mieux par où j'ai passé; mais alors c'était un vague étourdissement, une douleur confuse.

» J'avais souffert ainsi à l'époque où je fis cette longue et cruelle maladie qui faillit me tuer.

» Alors ma force m'abandonnait et avec elle la douceur de mon caractère; je devenais impatiente, le moindre bruit me faisait tressaillir, et je m'irritais de la plus légère contradiction; je me crus menacée d'une nouvelle maladie, j'en pris prétexte pour rester dans ma chambre où je gardai le lit. Mais cette lassitude qui m'accablait jadis m'agitait maintenant; ce repos immobile auquel je n'eusse pu m'arracher me fatiguait et m'était odieux, et quand vint l'heure où j'avais coutume de le voir, je me levai, et, à l'abri de mes rideaux, je regardai dans le jardin; il n'y était pas.

» O mon père! A chaque pas que je fais, mes souvenirs m'épouvantent!

» En ne le voyant pas, je me souviens que je me sentis soulagée d'une cruelle anxiété; mais un moment après, lorsque j'entendis Mme de Morency remonter dans sa chambre, je me pris à pleurer en disant: Il n'y était pas, parce qu'elle n'y était pas...

» Me suis-je trompée alors, ou me trompé-je maintenant?... Ai-je pensé cela? Je ne sais plus. Je ne me souviens pas bien.

» Seulement je me rappelle que je pleurai pendant plusieurs heures... Mon cœur m'étouffait, et une pensée qui eût dû me venir plus tôt, et qui m'arriva comme si je m'éveillais dans ma vie, s'empara tout à coup de mon cœur.

» Je regardai autour de moi; j'étais seule, seule dans une maison où j'étais étrangère et où j'attendais... une maison dans laquelle je le serais encore plus... Et c'est alors que je me demandai quelle était la demeure où je ne le serai pas.

» Pour la première fois, je me donnai ce nom d'orpheline qui me semblait autrefois appeler sur ma tête une pitié dont je n'avais pas besoin. N'étais-je donc plus sous la protection de Dieu, que je sentais mon abandon? M'avait-il repoussée, ou m'étais-je éloignée de lui?

» Voilà ce que je me demande aujourd'hui. Mais alors je ne faisais que souffrir, et il me semblait entendre une voix qui me criait sans cesse:

» Tu n'as pas de mère pour te consoler!

» Vous le dirai-je, mon père? Cette tristesse fut la bien-venue; je l'accueillis avec une sorte de joie désespérée; je m'animais à penser à mon abandon, à ma solitude, à ma dépendance; j'oubliais alors et cet homme, et cette femme, et Mme de Morency; je me prouvais que je n'avais nul bonheur à attendre sur la terre; je me trouvais bien malheureuse, mais je souffrais bien moins.

» J'étais demeurée quelques jours sans descendre au salon; mais Mme de Morency avait prétendu que la compagnie me distrairait. J'y étais avec elle lorsque M. Norton lui apporta un livre écrit par un jeune homme dont il fit les plus grands éloges; ce jeune homme était celui que je voyais tous les jours, cette femme était sa femme; il s'appelait Chambel.

» On posa le livre sur la table qui était près de moi, on eût dit que ce

livre me fascinait. J'eusse voulu le lire, et pour cela je ne sais ce que j'aurais fait ; mais M. Milon vint, il raconta l'histoire de M. Chambel, histoire horrible !

» Cet homme avait enlevé une femme à son mari, et, pour qu'elle devînt la sienne, ce mari avait été assassiné. M. Milon l'a dit, je l'ai entendu, il en a appelé au témoignage de Mme Ansier.

» Ce récit me glaça de terreur, et je le crus. Non, je ne le crus pas, car le lendemain j'en demandai la confirmation à Mme de Morency, elle se mit à rire aux éclats, en me disant que j'étais de l'autre monde, et en m'annonçant que je verrais le soir même ce terrible assassin qui me faisait tant de peur.

» Elle avait raison, j'avais peur, non pas du crime dont on l'avait accusé, mais de l'idée d'être dans le même air que lui. J'en fus si troublée, que madame de Morency me conseilla en riant de ne pas braver ce terrible danger.

» Ce conseil était sage, je le sentais, mais venu de madame de Morency, il m'irrita. J'eusse été mourante que je fusse descendue.

» Je passai tout ce jour plus tranquillement que je ne l'avais espéré ; je pressentais qu'il devait apporter un grand changement à ma vie.

» La vie, mon père, n'est donc pas l'accomplissement régulier des devoirs de chaque jour ? Je faisais chaque matin et chaque soir ce que j'avais fait la veille, et cependant je souffrais horriblement. Le lendemain, je devais reprendre les mêmes occupations, et il me sembla que je souffrais moins.

» Non, la vie n'est pas cela : la vie est dans l'âme, et je le compris alors par mes souvenirs et par mes regrets ; je me rappelai toutes mes jeunes années passées dans la quiétude de notre pauvre couvent ; je me souvins de ces beaux dimanches où nous chantions en chœur les louanges de Dieu ; je me souvins de la pieuse joie avec laquelle j'écoutais les chants de l'orgue qui nous répondait majestueusement ; je me rappelai les douces contemplations qui me retenaient assise des heures entières sur le banc de la grande allée de notre jardin, et d'où je regardais le soleil descendre derrière les cimes dentelées du mont chenu. Que de fois alors mes sœurs m'ont dit que je dormais les yeux ouverts, et que de fois on m'a grondée de cette paresse indolente qui s'emparait de moi !

» Je m'accusais alors, mon père, et véritablement je croyais dormir. Je me trompais cruellement ; c'est alors seulement que je vivais de cette vie de l'âme jadis si douce, maintenant si cruelle. Que de bonheur j'ai senti sans le goûter, et que je l'apprécie maintenant que je l'ai perdu !

» Voilà comment je pensai que ma vie allait changer ; car la venue de monsieur Chambel chez madame de Morency ne devait en rien influer sur ma manière de vivre.

» Mais j'éprouvai une espérance semblable à celle d'un enfant qui a peur d'un fantôme, et à qui on dit qu'on va lui montrer que ce n'est qu'un fantôme. Un reste de crainte le retient encore, mais la douleur qu'il en éprouve, lui donne du courage pour essayer de s'en débarrasser.

» Le soir venu, M. Chambel arriva.

» Je ne m'étais pas trompée, mon père, du moment qu'il fut entré dans le salon, le poids d'anxiété qui oppressait mon cœur disparut complétement. Ce ne fut qu'une personne de plus auprès de moi, et je me demandai presque avec étonnement pourquoi l'aspect, les égards, la pensée de cet homme m'avaient si souvent poursuivie ; je me dis que j'avais été malade, et que son image était restée dans les rêves de ma fièvre, comme y fût restée l'image de toute autre chose qui m'eût fortement préoccupée.

» Vous ne sauriez croire, mon père, combien je fus calme, et avec quelle sorte de raison tranquille je discutai en moi-même ce que j'avais éprouvé. Je retrouvai dans mon souvenir qu'ayant une fois rencontré sur

la route un criminel qu'on menait au supplice, je fus pendant plus d'un mois accompagnée par son effrayante image.

» Je n'avais donc pas à m'alarmer du trouble qui me tenait depuis quelques jours, et je me dis que cette image s'effacerait comme l'autre s'était effacée.

» N'est-ce pas une chose étrange, mon père, que l'esprit puisse raisonner ainsi? Je trouvais dans cette comparaison un motif de sécurité, et ce n'est qu'aujourd'hui que je sens combien elle eût dû m'épouvanter.

» Oui, l'image de ce criminel m'avait poursuivie long-temps; pourquoi donc? Parce que son aspect m'avait causé une terreur, une pitié, une curiosité indicible; parce que sa rencontre m'avait bouleversée au point de me faire pâlir et trembler; si donc l'image de M. Chambel m'avait poursuivie avec la même persévérance, c'est que son aspect, sa rencontre, m'avaient également frappée.

» Mais ce que je savais du condamné expliquait mon épouvante et ses douloureux résultats: tandis que la première fois que je vis M. Chambel je ne savais rien de lui qui pût m'alarmer. Il m'était apparu dans des circonstances qui n'avaient rien d'extraordinaire. Il y avait donc une cause aux émotions profondes qui me brisaient le cœur. Cette cause n'était pas en lui; elle était donc en moi.

» Cette conséquence si simple de ma comparaison se présente seulement aujourd'hui à mon esprit : ce jour-là, il me semble que je n'eus pas besoin d'y arriver : j'étais calme. Il me semble même que j'étais heureuse, et je me dis, comme l'enfant, que j'avais eu peur d'un fantôme.

» Cette sécurité est bien étrange, n'est-ce pas, mon père? Peut-être est-ce du bonheur que j'ai éprouvé? Car, pour la première fois de ma vie, je passai une longue nuit sans sommeil, et cependant sans douleur.

» Je recommençai pour ainsi dire en moi-même cette longue soirée que j'avais tant redoutée, et, pour la première fois, je m'aperçus que je n'étais pas restée en dehors de ce qui avait été dit. Il avait parlé de poésie, il avait parlé de ce noble instinct de l'homme qui le porte à chanter les merveilles de la nature, la grandeur de Dieu, les mystères infinis de l'âme, et je l'avais compris. Sa voix douce et sonore résonnait sans cesse à mon oreille, et je me rappelais à la fois ce regard fixe et perdu qui semblait lire dans un livre invisible ouvert devant lui dans l'espace.

» Je comprenais que si cet homme m'eût interrogée sur ce que j'éprouvais, j'aurais trouvé, pour le lui dire, les mots qui me manquent pour me l'expliquer à moi. Mon âme était comme un écho qui eût parlé au bruit de sa voix, et que nul autre n'eût pu faire résonner...

» Qu'est cela, mon père, qu'est cela? Pourquoi ma force, ma volonté, ma pensée dépendaient-elles ainsi d'une force et d'une pensée étrangères? Comment se nomment cette soumission et cet esclavage de mon âme à une autre? Est-ce de l'amour? Non, mon père, ce ne peut être de l'amour; car je connais ce sentiment, je l'ai vu, je l'ai suivi des yeux, et il n'avait rien de semblable à ce que j'éprouvais.

» Mme de Morency aimait M. Chambel, je le sais, j'en suis sûre; je le lui ai entendu dire à elle-même, un soir qu'elle confiait ses inquiétudes à Mme Asnier sur je ne sais quelles paroles qui étaient échappées à Mme Chambel. Elle l'aimait; j'ai entendu Mme Ansier raconter à M. Milon toute la force irrésistible de cet amour; elle l'aimait, et, lorsqu'il arrivait chez elle, c'est à peine si elle daignait s'en apercevoir.

» Je l'ai cent fois observée, jamais son visage n'a rougi ou pâli lorsqu'il s'approchait d'elle, comme je me sentais pâlir et rougir lorsqu'il s'approchait de moi.

» Je l'ai vue causer ailleurs, tandis qu'il parlait, et, lorsqu'il avait cessé de parler, il ne semblait pas que quelque chose lui manquât, tandis que lorsqu'il se taisait ou qu'il ne restait plus là, l'air et l'espace me semblaient vides.

» Non, je ne l'aimais pas, car elle qui l'aimait, l'amenait souvent à mes côtés et le laissait près de moi; elle qui l'aimait, elle me disait de l'écouter avec attention; elle paraissait contente quand je restais suspendue à sa parole; elle venait presque me remercier quand je l'avais retenu loin d'elle, et elle l'aimait!

» Moi, au contraire, je souffrais de le voir près d'une autre; j'aurais voulu l'en arracher, je ne savais écouter que lui. Mme de Morency, qui l'aimait, m'accablait de caresses ainsi que Mme Chambel; moi je haïssais Mme Chambel et Mme de Morency: je ne l'aimais donc pas, lui, je le haïssais peut-être aussi.

» Oh! oui, je devais le haïr, il n'y a qu'un sentiment aussi funeste que celui de la haine qui puisse troubler à ce point le repos d'un cœur et lui donner toutes les tortures et toutes les colères qui m'agitaient.

» La vie que je menais était certes beaucoup plus occupée que la vie que j'avais menée jusque-là, et cependant jamais elle ne m'avait paru si déserte. Rien ne me plaisait plus, ni travail utile, ni lecture pieuse, ni soins des fleurs; j'avais peur de la prière, et je ne vivais véritablement qu'à l'heure où il était là. Je vivais de douleur, c'est vrai, mais je vivais.

» C'était toujours comme à l'époque où je fus malade, toute la journée c'était un long anéantissement où je n'avais pas la conscience de mon être: chaque soir venu, la fièvre me prenait, et je me sentis renaître dans une sorte de délire, étrange à la vérité, mais qui n'était pas la torpeur douloureuse qui pesait sur toutes mes autres heures.

» Quelquefois, il est vrai, je luttais pour essayer de vivre de moi-même, et, lorsqu'à force d'efforts j'étais parvenue à animer ma pensée, ce n'était que pour souffrir davantage, pour accuser ma destinée, pour ressentir ma solitude, pour haïr tout ce qui m'entourait, et lui par dessus tout.

» Ce désordre de mon cœur influa sur ma santé; j'avais des désirs bizarres, des réflexions singulières.

» Moi, pauvre fille accoutumée à la nourriture modeste de mon couvent, je m'asseyais avec dégoût à la table opulente de Mme de Morency. Si j'avais pu sortir, j'eusse acheté un morceau de pain noir pour manger en secret, et bien des fois, dans un mouvement plus fort que moi, j'ai arraché dans le jardin des fleurs par cela seul qu'elles étaient belles et qu'elles semblaient sourire avec bonheur aux doux rayons du soleil.

» C'était folie, n'est-ce pas, mon père? Dieu frappe quelquefois la raison humaine, et sans doute il avait jeté le désordre et le désespoir dans la mienne.

» Ce fut alors, ce fut il y a un mois à peu près, que Mme de Morency, dont la bonté était inépuisable et infatigable, essaya d'apporter à ce mal étrange un remède qui ne fut pas sans effet.

» Il vous reste encore quelques mois à attendre avant d'entrer dans la » famille où vous êtes admise; vous y serez d'autant mieux posée que » vous remplirez mieux toutes les fonctions de surveillance qui vous se» ront confiées.

» Parmi ces fonctions, la plus importante est de suivre avec soin les » études de vos jeunes élèves; mais les études de jeunes personnes des» tinées à briller dans le monde n'embrassent pas seulement les connais» sances sérieuses qui vous ont occupée jusqu'ici; elles apprendront, sans » doute sous les maîtres les plus célèbres, les arts d'agrément qui ren» dent une femme accomplie.

» Vous savez quelques principes de musique, vous avez même étudié » dans votre couvent les premières difficultés du piano, eh bien! ma » chère enfant, quelques mois d'un travail assidu sur cet instrument » vous mettraient à même de diriger les premières études de vos jeunes » élèves; ce serait une bonne surprise pour la famille qui vous attend, et » qui ne vous croit pas ce talent; ce serait mieux, ce serait donner à M.

» Norton un témoignage de votre reconnaissance en vous montrant plus » digne qu'il ne l'espère lui-même de son intérêt et de ses recommanda- » tions.

» Vous ferez cela pour lui, reprit Mme de Morency toujours bonne, et » comme vous m'avez conté que vous le faisiez au couvent, quand vous » travailliez en secret pour pouvoir offrir à votre bonne supérieure un » présent ignoré et inattendu, vous prendrez de même vos leçons à l'insu » de tout le monde, et puis un jour nous surprendrons M. Norton d'une » façon qui, je vous le jure, lui sera bien douce. »

» Vous devez imaginer avec quelle reconnaissance j'acceptai ce véritable bienfait.

» Dès le lendemain, Mme de Morency me conduisit chez une maîtresse de musique, et depuis lors j'y allai régulièrement tous les jours, depuis trois heures jusqu'à cinq, sans que personne se doutât du motif qui me faisait sortir. Cette occupation, à laquelle je me livrai d'abord comme un devoir, me plut bientôt, car elle me donna une espérance.

» Je dois vous l'avouer, mon père, ce n'était pas celle que j'eusse dû éprouver; il y avait de l'ingratitude dans le vœu que je formais, car je ne pensais qu'à moi. Ce n'était pas la surprise de la famille qui m'attendait, ce n'était pas la satisfaction que mon talent donnerait à M. Norton qui me faisait travailler avec ardeur, c'était l'idée que j'aurais aussi un de ces talens qui font ce qu'on appelle une femme accomplie, c'était un vague espoir de prendre un jour ma place dans ce monde où l'on semblait si dédaigneusement m'oublier.

» Du reste, l'état de souffrance de mon âme restait à peu près le même; mais je sentais ma force s'affaiblir chaque jour : tout devenait en moi doute et confusion ; je ne haïssais plus tant ni Mme de Morency ni Mme Chambel.

» Quand il venait ou qu'il partait, je n'éprouvais plus la révolution complète dont je vous parlais tout à l'heure, et, dans la continuelle douleur que j'éprouvais, les souffrances plus vives ne se détachaient déjà plus de manière à ce que je pusse les compter et les reconnaître.

» C'est alors que vous êtes arrivé à Paris, c'est alors que je vous ai dit comment je souffrais, autant que je pouvais le comprendre moi-même; c'est alors que je vous ai prié de demander à M. Norton de me faire quitter la maison de Mme Morency.

» En effet, depuis quelques jours, une terreur nouvelle s'était emparée de moi, je ne sais pourquoi il me semblait que Mme Chambel devenait plus menaçante à mon égard : ses yeux, animés d'une expression méchante, ne me quittaient plus ; je croyais entendre dans ses moindres paroles d'insultantes et cruelles railleries contre moi; je pressentais un malheur, et ce malheur, je l'ai ressenti sans être bien sûre qu'il soit arrivé.

» Que voulait-elle dire hier soir en parlant de jeunes filles qui, sans avoir lu autre chose que des livres de piété, peuvent manquer à leurs devoirs? C'était donc moi qu'elle accusait, car j'ai compris que vous vous étiez levé pour me défendre.

» Enfin, elle a parlé de la *Marguerite* à qui l'on demande imprudemment des oracles d'amour..... Des oracles d'amour à moi! Que signifient ces paroles? que signifie ce regard insultant qu'elle m'a jeté? Pourquoi tout le monde est-il resté stupéfait? pourquoi ce silence, et pourquoi Mme de Morency est-elle venue à mon aide en me faisant quitter le salon, au moment où je sentais que la force allait m'abandonner?

» Et pourquoi aussi, mon Dieu, cette faiblesse? pourquoi ce trouble, ce remords que j'ai éprouvé? Qu'ai-je fait dont on puisse m'accuser? qu'ai-je fait dont je doive m'accuser moi-même? mes actions sont-elles répréhensibles? cela ne se peut pas, cela n'est pas. C'est donc ma pensée qui est coupable... Voici où je me perds, voici où je m'égare.

» Serait-ce vrai que je l'aime , serait-ce vrai que tout ce que je souffre vient de ce qu'il ne m'aime pas ; serait-ce vrai que ma haine pour Mme de Morency et pour Mme Chambel fût une basse jalousie ? Je ne puis le croire; je ne le crois pas. Tout ce que j'éprouve est sans doute le résultat d'un changement d'existence aussi soudain que celui auquel j'ai été soumise.

» Jetée de la paisible retraite d'un convent dans le mouvement turbulent d'un salon , j'ai été prise sans doute de ce vertige qui saisirait un homme qui aurait toujours vécu dans un désert , et qu'on mettrait au milieu d'une multitude qui parle , qui court , qui crie, qui tourbillonne , et dont les regards se troubleraient, dont la marche n'aurait plus de direction certaine, et qui se heurterait à tous les indifférens qui passent , sans que personne daignât s'apercevoir ni de son trouble ni du mal qu'on lui fait.

» S'il en est ainsi, et il doit en être ainsi, je vous remercie, mon père, de m'avoir arrachée, par votre bienfaisante intercession, à cette position funeste; car c'est vous seul qui m'avez comprise, et c'est en vain que j'avais déjà prié M. Norton de venir à mon aide.

. . . .

. . . .

» Tout à l'heure j'ai entendu M. Norton monter dans ma chambre. Par un mouvement de honte plus fort que moi, j'ai caché cette lettre que je vous écris avec confiance, et que j'aurais tremblé de lui voir lire.

» Est-ce une inspiration du ciel, est-ce une nouvelle faute? je ne sais ; mais voici ce que m'a dit M. Norton :

» Par des raisons particulières, il est nécessaire que l'on ne sache pas » pendant quelque temps votre séjour au couvent des dames de...

» Quand il sera possible que l'abbé Fortin aille vous y rendre ses bons » conseils, je lui apprendrai moi-même où vous êtes. Jusque-là il doit » l'ignorer comme tout le monde. »

» Mon père, j'ai peur de tout ; j'ai peur de M. Norton.

» Malgré ses ordres, malgré le respect et la confiance que je lui dois, je ne veux pas rester seule encore dans ce monde, sans un ami pour m'éclairer ; car vous seul êtes mon ami, je le sens; M. Norton n'est que mon bienfaiteur.

» C'est une ingratitude; c'est un blasphème que j'écris là, sans doute, c'est une action coupable que celle que je fais en désobéissant à M. Norton et en vous envoyant cette lettre ; mais j'ai peur : venez à mon aide, je vous attends. » MARGUERITE. »

Nous avons donné cette lettre sans l'interrompre, mais on doit penser que Mme Chambel ne la lut pas ainsi, et que bien souvent de sourdes exclamations de colère, de vifs mouvemens de surprise lui échappèrent en découvrant la vérité, qu'elle n'avait pas soupçonnée.

Un doute lui restait encore, cependant : le hasard avait-il servi Mme de Morency, ou bien son habileté avait-elle préparé et amené l'erreur d'Isaure? Celle-ci, qui n avait pas craint d'accuser de la plus honteuse faute une jeune fille que devait protéger sa candide vertu, recula devant l'idée d'admettre qu'il y eût assez de duplicité dans le cœur humain pour préparer froidement toutes les circonstances qui devaient faire accuser une innocente.

En présence de ce doute et de l'habileté de cette intrigue, Mme Chambel comprit qu'il lui fallait aussi beaucoup de calme et de froideur pour ne pas être de nouveau la dupe des premières résolutions de son caractère emporté.

Aussi, lorsque l'heure fut arrivée de retourner chez Mme de Morency, elle y reparut plus gracieuse, plus empressée, plus bienveillante que jamais; seulement, quand Jules lui redemanda la lettre de Marguerite, elle lui répondit d'un air très indifférent :

« Mon Dieu je l'ai étourdiment oubliée chez moi ; je vous la renverrai » demain matin. »

Chambel arriva bientôt après, et à l'air tranquille avec lequel sa femme le reçut, il s'imagina qu'elle était complétement rassurée par le départ de Marguerite.

Et cependant il désirait en être plus sûrement informé, et Isaure, qui voulait savoir jusqu'à quel point Mme de Morency et Chambel étaient pressés de s'entendre, demanda son bras à Jules pour faire un tour dans le jardin, et cela avec un accent de coquetterie et de bonne grâce si décidé, que son mari lui dit tout bas d'un ton furieux :

— Il paraît que la comédie d'hier n'est pas finie.

— Je crois que non, répondit Mme Chambel ; et elle s'éloigna en laissant son mari seul avec Mme de Morency.

De ces deux entretiens, il résulta d'assez étranges révélations pour mériter un chapitre particulier.

VII.

Chambel contint l'humeur que lui causait la promenade de sa femme avec M. Jules, et s'approcha de Mme de Morency pour savoir où en était leur secret.

— Que vous a-t-elle dit, et que s'est-il passé ce matin ? demanda-t-il en jetant un regard à la dérobée du côté des promeneurs.

— Vous le voyez, dit Mme de Morency, ni plus ni moins que ce qui se passe sous vos yeux.

Mme de Morency dit cela d'un air satisfait, et comme si elle trouvait dans cette manière d'agir de Mme Chambel la meilleure garantie de sécurité.

Chambel, qui tâchait, autant que possible, de ne pas perdre sa femme de vue, n'aperçut, ne vit point l'expression de contentement avec laquelle on lui avait répondu, et répliqua d'un ton assez maussade :

— C'est la comédie qui a commencé hier soir ; il me semble qu'il y a assez long-temps qu'elle dure.

Il fit un mouvement pour aller dans le jardin ; mais Mme de Morency l'arrêta doucement en lui disant :

— Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

Chambel se retourna fort stupéfait de la question ; mais il trouva chez Mme de Morency un visage encore plus étonné que le sien. Ils se regardèrent un moment en silence, cherchant sans doute à se comprendre l'un et l'autre.

Mme de Morency se décida à parler la première, et, pour ne pas s'aventurer, elle répéta tout simplement sa question.

Cette fois Chambel, dont le regard furtif venait de surprendre à l'instant même des petits signes d'intelligence entre Jules et Isaure, répondit résolument à Mme de Morency :

— Pardieu ! je vais signifier à ma femme que je ne veux pas de ces manéges ridicules et de ces faux-semblans de coquetterie.

Mme de Morency se mordit les lèvres d'un air piqué ; mais Chambel, toujours occupé à espionner sa femme, ne s'aperçut pas davantage de cette expression de dépit, si bien que Mme de Morency lui répliqua d'un ton aigre-doux :

— Je crois que ce que vous appelez de faux-semblans, sont des démonstrations très sincères.

— Comment ! s'écria Chambel d'une voix basse et altérée, en se tournant vers Mme de Morency, ce qui s'est passé en mon absence serait-il de nature à vous faire croire ?....

— Que Mme Chambel trouve mon neveu à son goût, fit Mme de Morency d'un ton piqué, et en finissant à sa manière la phrase de Chambel. Cela n'aurait rien d'extraordinaire.

Chambel était à mille lieues de Mme de Morency; il ne pensait qu'à sa femme, ou plutôt, en sa qualité d'homme très personnel et très vaniteux, il ne pensait qu'à lui-même. Il répondit donc d'un ton furieux :

— Mais cela me déplaît souverainement, et je ne suis pas de ces maris qui se laissent lâchement insulter en face!

Il y a des hommes qui nient la Providence, et cependant il est des occasions où elle répond d'une manière si manifeste à ce que nous disons, qu'on pourrait croire qu'elle est cachée derrière une porte, et qu'elle l'ouvre au moment voulu pour nous montrer notre sottise et notre présomption.

Dans cette circonstance, la réponse providentielle à la rodomontade de M. Chambel entra tout à coup dans le salon sous la figure de M. de Morency. C'était précisément l'homme que ne voulait pas être Chambel, homme que lui, Chambel, faisait ce qu'il était.

A cet aspect, notre héros demeura tout confus, et Mme de Morency, avec une audace inouie, se prit à dire tout haut en s'adressant à Chambel :

— Demandez cela à M. de Morency, lui seul peut à ce sujet vous faire une réponse catégorique.

Puis elle s'éloigna d'un air très irrité.

M. de Morency, comme nous avons essayé de le montrer, était un homme fort peu agressif; il était même incapable de se donner le moindre mouvement pour se défendre; mais, au fond de son immobilité physique et morale, il avait quelque chose de l'instinct de l'huître qui, attachée sur son rocher, se ferme pour mieux gruger son ennemi, lorsque le flot le jette dans son écaille. M. de Morency avait vu la promenade de Mme Chambel et de Jules; certes, il ne se fût pas ingénié à découvrir un moyen de la protéger, mais ce moyen on le lui donnait; on jetait Chambel à sa merci, et il s'en empara.

— De quoi s'agit-il donc? dit-il aussitôt, en se plaçant au milieu de la porte du jardin, de façon à ce que Pierre pût voir tout ce qui s'y passait sans pouvoir cependant y entrer.

— O mon Dieu, fit Chambel d'un air dégagé, c'est une niaiserie qui ne vaut pas la peine de vous préoccuper.

Pierre avait répondu à M. de Morency comme à un de ces hommes qu'on a l'habitude de compter pour rien, et en cela il avait bien plus cédé au sentiment réel qu'il éprouvait qu'à la loi qui lui avait été imposée par Mme de Morency d'être toujours vis-à-vis de son mari d'une déférence extrême.

Monsieur de Morency, qui voulait bien se contenter des apparences, ne voulut pas permettre qu'on s'en affranchît si lestement à son égard, et il répliqua d'un ton rempli de menace et d'importance :

— Il me semble étonnant qu'un homme comme vous entretienne une femme comme Mme de Morency de ce que vous appelez des niaiseries.

Chambel fit un geste d'excuse et d'impatience à la fois, et M. de Morency continua du même ton.

— Et s'il s'agissait d'une niaiserie, comme vous dites, je m'étonnerais encore plus que Mme de Morency en appelât à mon jugement.

Chambel était sur les épines, comprenant la sottise des craintes qu'il avait exprimées à Mme de Morency, et ne sachant que répondre au mari dont l'imperturbable attention ne laissait échapper aucun des mouvemens de sa physionomie.

Dans cette anxiété, Chambel s'accrocha à la première idée qui lui vint à l'esprit, et répondit d'un ton qu'il voulut rendre indifférent :

— Mon Dieu, je demandais à Mme de Morency ce qu'était son neveu, M. Jules Markieff.

M. de Morency fronça légèrement le sourcil, comme si cette question eût pu avoir pour lui un sens impertinent; mais à l'air agité et préoc-

cupé de Chambel qui se tordait le cou à droite et à gauche pour voir dans le jardin par dessus l'épaule de M. de Morency, celui-ci jugea que la question avait été faite dans une parfaite innocence, et lui répondit d'un air profondément convaincu :

— Ah! Jules est un homme que ni vous ni d'autres n'avez pu apprécier à toute sa valeur; trop timide dans le monde, et trop indifférent surtout aux choses dont on y parle d'ordinaire, il cache sous des dehors glacés l'esprit le plus actif et le plus entreprenant, et l'âme la plus passionnée.

— Ce n'est pas possible, fit Chambel avec une incrédulité affectée, et d'un air véritablement alarmé.

— C'est plus que possible, dit monsieur de Morency, c'est certain; il y a long-temps que je soupçonnais cette nature hardie que tout le monde ignore, et je me suis aperçu, depuis deux mois à peu près, que je ne m'étais pas trompé. Jules, dans ce moment, est en proie à une grande pensée et à une puissante passion.

— Vous croyez? fit Chambel du ton le plus comiquement étonné.

— J'en suis sûr, repartit gravement M. de Morency, et je suis sûr aussi que Jules réussira dans ce qu'il a entrepris.

Chambel fit un petit mouvement convulsif dont M. de Morency se garda bien de s'apercevoir. En conséquence, il reprit, en affectant de baisser la voix comme si ce qu'il allait dire était d'une importance extrême :

— Jules, voyez-vous, est un homme secret, patient, infatigable, un homme à qui rien ne coûtera de soins pour arriver, et que ni obstacles ni dangers d'aucune espèce ne feront reculer d'un pas.

Chambel commençait à trépigner d'une manière significative, et, plus il paraissait agité, plus le sang-froid doctoral de M. de Morency semblait s'accroître. Il donnait même à ses paroles une lourdeur lente et mesurée, comme pour en faire mieux sentir le poids à son pétulant auditeur.

Chambel, qui n'y tenait plus, essaya de glisser entre M. de Morency, et lui dit assez rapidement :

— Voilà précisément ce que je voulais savoir de M. Jules, et je vous suis fort obligé.

— Ce n'est pas tout, dit M. de Morency en arrêtant Chambel sans façon; je dois vous dire, et vous avez pu vous en apercevoir, que Mme de Morency a pour ce jeune homme une faiblesse extrême.

Le ciel ne nous ayant pas donné beaucoup d'enfans, reprit M. de Morency d'un ton emphatique, il est tout simple qu'elle l'aime comme un fils; si donc il entre dans vos projets de faire quelque chose pour Jules, et je suppose que les informations que vous venez de prendre ne peuvent pas avoir d'autre but, si donc, par exemple, l'idée vous était venue d'associer Jules à vos travaux, de le prendre pour collaborateur de quelque manière que ce soit, je suis très convaincu que vous feriez grand plaisir à Mme de Morency qui est très décidée à prêter à Jules toute sorte d'appui pour le faire arriver où il voudra.

L'air grave de M. de Morency, l'air confidentiel dont il avait dit cette dernière phrase, laissèrent à Chambel le droit de douter que ces paroles ne fussent autant de railleries. Du reste, ce qu'il avait de mieux à faire, était de ne pas les comprendre; car que pouvait-il répondre à l'homme qui les lui adressait?

Le combat que M. de Morency venait de livrer dépassait de beaucoup tous les efforts qu'il avait pu faire depuis longues années soit pour sa défense, soit pour se venger; il était épuisé et livra enfin passage à Chambel pour aller s'asseoir sur son canapé où il souffla avec la plus bruyante satisfaction.

Chambel, libre à peine des étreintes du vénérable époux, courut dans le jardin, où il trouva Isaure lisant un papier que Jules sans doute venait de lui remettre. Chambel était violent comme le sont en général tous les

hommes faibles ; il lui prit fantaisie d'arracher ce billet des mains de sa femme ; mais elle lui sauva le dépit qu'il eût éprouvé de ne pas oser le faire ; car elle le lui tendit de l'air le plus empressé, en lui disant :

— Ah ! mon ami, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : vous avez un rival en poésie dans M. Jules, et un rival redoutable, ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire pour Jules... Jugez-en vous-même : ces vers ne sont-ils pas délicieux?

Chambel ne sut trop que penser de ce qu'il entendait. Dans le premier moment, il s'imagina que sa femme, après avoir voulu l'inquiéter, était alarmée de la démonstration imprudente qu'elle avait faite, et qu'elle voulait lui montrer que cette démonstration n'avait été qu'extérieure, c'est-à-dire que si la promenade avait eu lieu dans l'intention de le braver, l'entretien du moins n'avait pas été de nature à l'offenser.

Ce bon Chambel s'imaginait que sa femme reculait. En conséquence, il prit le papier d'un air combiné de mari et de poète appelé à juger une question de ménage et de poésie.

La pose de Chambel et sa physionomie étaient admirables, et le regard qu'il porta sur le papier était d'une supériorité qui se changea tout à coup en une expression furieuse et étonnée. En effet, il avait lu en tête de cette élégie, qui s'étendait sur quatre pages de papier écolier :

A CELLE QUE J'AIME.

Chambel se tourna vers sa femme qui lui dit gracieusement :

— Lisez, je vous en prie, lisez.

Ce *lisez* pouvait vouloir dire : Vous allez voir que cela ne me regarde pas.

Dans cette persuasion, Chambel commença la lecture ; alla ainsi de vers en vers, de strophe en strophe, rencontrant à chaque instant des pensées assez heureuses pour lui causer un double dépit, mais cherchant vainement quelque chose qui pût le rassurer ou lui donner le droit de se fâcher ; c'était la peinture passionnée des tumultueuses émotions d'un premier amour ; le tout finissant par ces vers :

Quant à son nom, c'est un mystère :
Même à ma couche solitaire
Jamais je ne l'ai dit tout bas ;
Et la seule voix douce et tendre
A qui mon cœur voudrait l'apprendre
Ne me le demandera pas.

La chute était cruelle ; cela ressemblait par trop à une mystification, et Chambel prit un air courroucé ; il dit à Jules en le regardant d'un air menaçant :

— Et si je vous le demandais ce nom, monsieur Jules?

— Ce serait par trop indiscret, fit Mme Chambel en riant, c'est le secret de M. Jules.

— Vous ne l'avez pas deviné ? fit Chambel d'un air significatif.

— Je crois que si, repartit Mme Chambel en souriant à Jules.

— C'était le cas de le demander à monsieur, dit Chambel.

Isaure se trouva prise dans sa propre raillerie ; mais, ne voulant pas céder, elle se tourna vers Jules et lui dit d'un ton chantant et affecté :

— Ce nom, pourrez-vous me le dire?

— Madame, fit Jules presque aussi fâché que troublé, ces vers ne s'adressent à personne.

— En ce cas, reprit Mme Chambel, j'en suis pour ma voix douce et tendre.

— Peut-être, repartit Chambel avec une colère mal déguisée, y a-t-il une manière d'interroger monsieur à laquelle il sera plus disposé à répondre?

— Venez donc, ma chère, cria gaîment Mme Chambel à Mme de Morency, qui était sur la porte du jardin; voici une grave question qu'il s'agit de résoudre entre ces messieurs.

— Madame, fit Pierre tout bas, prétendez-vous me rendre plus ridicule...

— Que vous n'êtes? lui dit sa femme; non vraiment.

— Ce petit monsieur me paiera cher votre impertinence!

Mme Chambel ne répondit pas; et s'adressant à Mme de Morency :

— Imaginez-vous, ma chère, lui dit-elle, que M. Jules, qui me croit quelque influence sur M. Chambel (vous êtes enfant! M. Jules), me priait de vouloir bien avoir l'avis de mon mari sur quelques vers que voici. Je les ai donnés à M. Chambel, et, au lieu de lui dire ce qu'il en pense, voilà un quart d'heure qu'il tourmente votre neveu pour savoir à qui ils sont adressés.

Mme de Morency était fort peu disposée en faveur de M. Chambel, qui s'était si sottement révolté contre les coquetteries de sa femme, et elle répondit à Isaure :

— Ah! je sais que M. Chambel a des prétentions excessives dans les choses qu'il veut comme dans celles qu'il ne veut pas.

— A la bonne heure! fit Mme Chambel; je suis bien aise que vous lui disiez ses vérités. C'est que depuis quelque temps il devient d'une tyrannie! Grondez-le, je vous en prie; il vous écoutera mieux que moi.

En disant cela, Mme Chambel s'éloigna en laissant ensemble Chambel et Mme de Morency.

Pierre, qui était furieux contre Isaure, voulut en appeler à Mme de Morency; mais à la première parole elle lui tourna brusquement les talons en lui disant :

— Ce qui n'est pas convenable pour Mme Chambel n'est pas convenable pour moi; M. de Morency nous regarde.

Chambel demeura immobile à sa place. Il était dans la plus cruelle position : il ne pouvait montrer de jalousie contre Isaure sans blesser Mme de Morency. Si cette jalousie venait d'un reste d'amour, elle offensait le cœur de celle qui l'aimait; s'il ne faisait que défendre la dignité de son nom et de son honneur, c'était dire à Mme de Morency combien elle avait oublié ses devoirs.

Cependant Chambel ne pouvait pas admettre qu'il fût obligé d'accepter ce qu'il infligeait à un autre, et il se réserva, dans cette perplexité, d'user de son autorité vis-à-vis de sa femme et en termes qui n'admettraient pas la moindre contradiction.

Il rentra dans le salon, et se tint dans une réserve étudiée qui devait ramener Mme de Morency.

Mais il paraît que la dame était piquée au vif; car elle l'accabla des plus cruels sarcasmes pendant tout le dîner. La chose fut poussée si loin, qu'au dessert M. de Morency, poussé hors des bornes de la jubilation, s'écria gaîment et en buvant un verre de Chambertin :

— A votre santé, monsieur Chambel!

Puis il se mit à rire d'un air satisfait, et s'enfonça dans son fauteuil en soufflant comme un veau marin.

Chambel, qui croyait avoir un moyen sûr de faire cesser cette impertinente comédie, voulut prendre la chose en riant.

—Me croyez-vous donc malade, que vous buvez à ma santé?

—Le fait est, dit Isaure, que vous n'avez pas bonne mine.

La remarque pouvait passer pour impertinente, si l'on considère le sens que M. de Morency avait prêté à ses paroles.

Mais avant que Chambel eût le temps de se fâcher, Isaure se réfugia derrière un bouclier tout puissant, et dit :

— N'est-ce pas, madame de Morency, que mon mari a mauvaise mine?

— En effet, dit Mme de Morency, il a l'air d'un homme menacé de quelque grand malheur.

— Je ne crains jamais ce je puis prévenir, fit Chambel d'un ton rogue.

— C'est très bien pour ce qui n'est pas arrivé, dit Isaure, mais ce qui est fait?

— Comment, ce qui est fait! dit Chambel éperdu.

— Oui, ce qui est fait, dit Isaure d'un air naïf. Cela gêne quelquefois, on s'en repent, mais il n'y a pas moyen d'y échapper.

Ceci pénétra si vivement dans la position de Chambel, qu'il crut un moment qu'Isaure savait la vérité; mais il crut presque aussitôt qu'Isaure faisait allusion à son amour pour Marguerite, et il répartit :

— Certainement, quand cela est fait; mais quand il n'en est rien, quand on n'y a pas pensé, quant c'est une sottise dont on s'est gardé, cela ne gêne nullement.

Mme de Morency avait été aussi fort étonnée de l'insinuation de Mme Chambel; mais elle n'avait pas du tout pensé à Marguerite, de façon que la répartie de Pierre lui arriva directement; et si elle trouva bonne la dénégation, elle trouva que l'air de dédain dont elle était faite et le mot de sottise dont se servait M. Chambel étaient d'une outrecuidance inouïe. Ce fut au point qu'elle en pâlit de colère, et qu'elle garda le plus profond silence jusqu'à la fin du dîner.

Quant à Isaure, elle était dans un ravissement délicieux, et M. de Morency interrompait de temps en temps ses bruyantes aspirations pour lui adresser les mots les plus aimables.

Le dîner finit, et dans le mouvement général qui se fit pour aller de la salle à manger dans le salon, il se passa une petite scène très rapide. Chambel s'approcha de sa femme et lui dit tout bas :

— Si vous parlez à M. Jules, je le soufflette en plein salon.

Puis il se retira sans attendre de réponse et s'approcha de Mme de Morency qui l'avait examiné, et qui, si elle ne l'avait pas entendu, avait du moins deviné, à l'expression de son visage et à l'air irrité de Mme Chambel, le sens de ce qu'il avait pu lui dire. En conséquence, lorsqu'il s'approcha d'elle pour lui offrir le bras, elle lui tourna le dos en lui disant :

— Prenez garde, M. de Morency est homme à nous tuer sur place.

Par un mouvement involontaire, Chambel se retourna et vit M. de Morency qui avait offert son bras à Mme Chambel et qui l'entraînait dans le jardin en lui disant :

— J'ai quelque chose à vous confier, belle dame, vous ne me refuserez pas un moment d'entretien.

Mme Chambel, qui avait été surprise par la crainte que son mari n'exécutât la menace, dans un moment d'aveugle emportement, hésitait à suivre M. de Morency, attendu que Jules était de suite passé dans le jardin.

— Allez donc! lui dit Chambel; avez-vous peur de ce que M. de Morency peut avoir à vous dire?

— Point du tout, fit Isaure; mais je ne voulais pas laisser Mme de Morency toute seule; car M. Jules est au jardin.

En disant cela, elle sortit, et Chambel demeura planté sur la porte, dévoré de l'envie de prévenir la rencontre que M. de Morency allait sans doute arranger entre Isaure et Jules, et non moins désireux d'être seul avec Mme de Morency, et d'avoir une explication avec elle.

Ce dernier désir l'emporta enfin, et il entra dans le salon. Il s'approcha de la belle irritée, et lui dit d'un air suppliant :

— Vous êtes fâchée contre moi?

— Moi? Et de quoi, mon Dieu! voulez-vous que je sois fâchée?

— Vous avez prêté à mes paroles un sens que je n'ai pas voulu leur donner.

— Vous oubliez que Mme Chambel est avec M. Jules, dit Mme de Morency.

— Si vous le voulez absolument, je l'oublierai, dit Chambel d'un ton soumis.

Mme de Morency était comme toutes les femmes qui ont peur que leur pouvoir ne soit méprisé parce qu'il est illégitime. Cette offre de Chambel lui parut acceptable; mais elle ne voulut y souscrire que dans les termes qui lui convenaient, et elle répondit d'un ton triste :

— L'oublier! cela ne vous est plus possible.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Oh! je sais bien que vous resterez près de moi, et que, malgré le tourment de votre cœur, vous n'irez pas où vous voudriez être. Mais ce n'eût pas été ainsi autrefois. Autrefois vous eussiez véritablement oublié cette préoccupation, ou plutôt vous ne l'eussiez pas eue...

— J'ai tort, dit Chambel.

— Ce n'est pas que je blâme votre susceptibilité, si elle pouvait être sérieusement alarmée; mais cette comédie ne valait pas la peine d'y faire attention, et avec plus de calme vous eussiez vu que le meilleur moyen de la faire cesser était de ne pas vous en apercevoir.

— Vous croyez? dit Chambel d'un ton si joyeux qu'il pouvait passer pour une confirmation du reproche que Mme de Morency venait de lui faire.

Mme de Morency ne voulut pas y prendre garde; elle avait un but à atteindre, et elle ne se souciait pas de s'en détourner par une discussion trop vétilleuse: elle continua :

— Plus de calme aussi m'eût épargné l'affreux retour que j'ai su faire sur moi-même.

Ici Mme de Morency laissa échapper deux grosses larmes.

Chambel murmura un nom de baptême d'un ton plein d'amour, et Mme de Morency reprit :

— Ah! ce n'est pas le danger qui me menace qui m'épouvante, c'est le remords éternel de ma faute... Était-ce donc vous qui deviez me la montrer d'une façon si cruelle?...

Ses larmes éclatèrent à ce moment, et Chambel entra dans la longue série de sermens d'amour éternel qui sont la barrière qu'on oppose d'ordinaire à ces sortes d'irruptions de remords.

Mme de Morency se défendit si bien de les entendre, et Chambel fut si jaloux de la persuader, qu'il se passa près d'une heure sans qu'il songeât ni à sa femme, ni à Jules. Mme de Morency fut ravie.

De son côté, Mme Chambel voulait savoir jusqu'où l'autorité de Mme de Morency arrêterait la jalousie de son mari, et en voyant les minutes se succéder sans qu'il reparût, elle en conçut un dépit si violent, que Jules ne pouvait comprendre l'humeur qu'elle lui montrait, après tout ce qu'elle lui avait dit quelques heures avant. Plusieurs fois il voulut se retirer, mais à chaque fois Isaure le retint, car elle ne voulait ni rentrer la première, ni être trouvée seule avec M. de Morency.

Enfin, la soirée étant assez avancée pour que Jules lui-même lui fit observer qu'il était temps de reparaître au salon, Isaure déclara qu'elle se sentait prise de froid, indisposée, et qu'elle ne voulait pas rentrer. Puis elle ajouta par forme de supplément :

— Je vous serai obligée de n'en rien dire à mon mari; il se croirait obligé de me suivre, et je ne veux pas le priver du plaisir de passer la soirée avec vous.

Mme Chambel se retira sans passer par le salon, et M. de Morency n'eût pas plus tôt supposé qu'elle était rentrée chez elle, qu'il chargea immédiatement Jules d'une commission qui devait le retenir absent pendant plus de deux heures.

Cela fait, il rentra seul dans le salon, et sa femme lui ayant demandé ce qu'il avait fait de Mme Chambel, il répondit qu'elle était rentrée chez elle.

— Et Jules! dit Mme de Morency.

M. de Morency se retourna, et répondit négligemment.

— Ma foi, je ne sais ce qu'il est devenu il a disparu comme une ombre aussitôt que madame Chambel a été partie.

Ceci fut dit de manière à ce que Chambel l'entendit. Et tout aussitôt M. de Morency le força d'accepter une partie de wisth.

VIII.

Pour quelqu'un qui eût connu le véritable caractère de Mme Chambel, la scène qui avait eu lieu eût été un grand motif de surprise.

Bonne ou mauvaise, indulgente ou vindicative, sa pensée était toujours sérieuse. Pour elle la vie du cœur était une chose grave et avec laquelle on a tort de jouer.

C'est cependant ce qu'elle venait de faire, et dès qu'elle fut seule, elle en éprouva une sorte de repentir, et bientôt après un véritable regret. Sans le vouloir, elle s'était confirmée dans une idée qu'elle avait souvent émise mais qu'elle était heureuse de voir combattre et d'entendre nier.

« Non, disait-elle, les femmes qui ont la franchise de leurs sentimens, » celles qui sont simples et naturelles, celles qui ayant un amour sincère » dans le cœur, n'en font point parade avec une sotte ostentation de langueurs et de préoccupations étudiées, celles qui ayant foi en l'amour » qu'on leur a juré, en vivent paisiblement sans avoir l'air de le défendre à tout propos, comme une chose qui ne leur appartient pas; ces » femmes-là ne sont pas celles que les hommes préfèrent.

» Il n'y a pas de si mince coquette qui, avec les manéges les plus usés, » les faux sourires, les larmes de commande, les extases et les désespoirs » accoutumés de la séduction la plus vulgaire, ne l'emporte sur la femme simplement et loyalement aimante.

» La vanité des hommes s'accommode mieux de toutes les peines que » ces femmes se donnent pour les tromper, que de la sincérité d'un sentiment qui ne coûte rien à celle qui l'éprouve. Ils ne veulent pas se » rendre compte de cette disposition de leur nature, parce que la proposition réduite à ces termes est peu flatteuse; mais telle est cependant » la vérité. »

Cent fois elle avait dit cela devant Chambel, et cent fois il avait combattu cette opinion par un argument auquel Isaure n'eût pas voulu résister, c'était par l'amour même qu'il éprouvait pour elle.

Mais s'il faisait taire cette crainte, il ne la détruisait pas. Elle était restée dans le cœur de Mme Chambel, et peut-être le caractère de son mari était-il la première raison de cette crainte.

Trompée par des apparences admirablement combinées par le hasard et par l'intrigue, elle avait cru un moment à l'amour de Pierre pour Marguerite.

Mais lorsque la lettre de cette jeune fille lui eût montré la vérité, Isaure s'étonna de s'être si grossièrement abusée. Non Chambel ne pouvait aimer une pauvre enfant belle comme les anges, mais ignorante, timide, cachée dans le coin d'un salon où personne ne venait lui faire une cour, au milieu de laquelle il y avait de la difficulté et du triomphe à être distingué; et même lorsque cette enfant se fût prise d'une véritable et profonde passion pour lui, Chambel n'était pas homme à le voir ou à le deviner.

Isaure ne doutait pas que son mari ne fût dans une sincère ignorance de l'amour de Marguerite. Elle l'aimait trop pour qu'il la comprît, se dit-elle.

Ce qu'il fallait à Chambel, c'étaient ces sentimens maniérés qui se produisent furtivement aux yeux de tout le monde, que personne n'est censé savoir, s'ils n'ont jamais éclaté, mais que personne n'ignore; qu'on

peut nier, parce qu'on le doit, en laissant à chacun la conviction qu'on est heureux, mais discret.

Ce qu'il fallait à Chambel, c'était non pas un amour, mais une conquête, une femme aux faveurs de laquelle vingt hommes prétendent, et qui vous choisit; une femme qui, sans vous persuader bien véritablement de cette vérité, peut cependant vous étourdir du récit des combats qu'elle a soutenus contre sa passion,qui vous a confié une vie hautement posée, un nom jusque-là respectable et respecté, et qui peut-être a oublié quelque peu quc, faute pour faute, elle en eût pu choisir de titrées avec blason burelé d'argent et d'azur. Cette femme, c'était la comtesse de Morency.

Isaure, en reconnaissant cette triste vérité, s'était cependant réfugiée dans la pensée qu'un pareil amour ne pouvait être sérieux, qu'il était facile de le détruire en l'alarmant, et que dans tous les cas il n'y a que les passions très fortes qui peuvent pousser un homme à persévérer dans le mal. C'est pour cela qu'elle avait continué ses coquetteries envers Jules, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce fut leur succès même qui épouvanta Isaure.

Ainsi, se disait-elle, cet homme véritablement sérieux, cet homme que la vanité n'aveugle pas, qui ne devrait être sympathique qu'à la vérité, s'est laissé niaisement abuser par une comédie dont on daignait à peine lui déguiser le but. Pour quelques regards menteurs, pour quelques paroles d'un sens douteux, il avait fait sans crainte, sans effroi, une des actions qui répugnent le plus à l'honneur le plus vulgaire, il avait livré une lettre qui lui était confiée.

Assurément Jules ne l'eût peut-être pas fait, s'il avait pu prévoir ce qu'Isaure cherchait dans cette lettre ou ce qu'elle voulait en faire; mais l'oubli d'un devoir n'en était pas moins le résultat de cette comédie; et l'aveuglement qui marchait au mal sans s'en douter n'était-il pas plus redoutable que la faiblesse même qui succomba en voyant sa faute? Cette faiblesse peut résister un jour devant des exigences qui lui font peur; mais où ne peut-on pas mener celui qui est assez habilement trompé pour ne pas voir où on le veut conduire.

En comprenant ce qu'elle avait pu faire de Jules, elle s'épouvanta de ce que Mme de Mme de Morency pourrait faire de Pierre.

Cependant, le caractère de Mme de Morency, ce qu'Isaure avait appris dans l'entretien qui avait eu lieu après dîner, ce qu'elle en avait fait dire à Jules, l'opinion personnelle qu'elle avait de la légèreté de ses sentimens la rassurait un peu.

Non, Mme de Morency n'était, ni par sa nature, ni par sa position, une de ces femmes qui s'emparent de l'existence d'un homme et qui brisent à leur profit tout ce qui s'y rattache d'intérêts et d'affection. L'amour de Pierre pour elle était une intrigue de plus dans la vie de Mme de Morency, intrigue qu'elle dénouerait à l'heure où un autre désir remplacerait ce désir satisfait, et peut-être fallait-il laisser passer cette fantaisie sans lui donner de l'importance en la combattant.

Mais si Mme de Morency n'était pas la femme que redoutait Mme Chambel,elle était celle qui avait ouvert la brèche à l'oubli des sermens; et tolérer aujourd'hui une liaison sans danger, ne serait-ce pas autoriser plus tard des habitudes qui pouvaient aller jusqu'au dernier abandon.

Absorbée par ses réflexions, Isaure regardait quelquefois autour d'elle, et, comme Marguerite, elle ne voyait à ses côtés personne de qui prendre conseil. Elle n'avait qu'elle à consulter, et pour comble de malheur, elle n'avait pas confiance en elle-même.

Ne s'était-elle pas trompée la veille en accusant si odieusement une pauvre innocente, et ne s'était-elle peut-être pas plus cruellement trompée, lorsque, confiante dans l'amour de Chambel, elle avait tout abandonné pour lui?

Quand ce fantôme du passé se présentait à Isaure, elle se détournait avec terreur, elle se levait avec vivacité, elle s'agitait, elle marchait, elle parlait pour ne pas voir, pour ne pas entendre ce lointain souvenir qui lui disait aujourd'hui qu'elle s'était trompée alors comme la veille.

Et maintenant que ferait-elle, comment devait-elle se défendre? Par la douceur et la résignation, ou par la lutte et la violence? Comment ramènerait-elle son mari? Devait-elle feindre de ne rien savoir et laisser au temps d'amener un repentir sérieux?

Peut-être était-ce le parti le plus sage vis-à-vis d'un homme comme Chambel? Violent, comme nous l'avons dit, parce qu'il était faible, il était capable de sortir de toutes les bornes dans le cours d'une discussion, de faire une action coupable dans un moment de colère; mais, abandonné à lui-même avec indifférence, il se fût vite fatigué d'une liaison qui n'eût pas produit le moindre effet.

A force de considérer le caractère de Chambel, Isaure s'était bien convaincue que c'était là le parti le plus sage; elle ne doutait pas un moment du succès qu'elle obtiendrait par ce moyen; mais ce que la raison démontrait, ce que l'expérience affirmait, ce qu'elle eût conseillé à une amie, ce qu'elle eût exigé de sa propre fille pour le bonheur à venir de toute sa vie, elle ne pouvait l'accepter pour elle-même.

L'idée de rester dans une attente patiente et passive du retour de son mari était insupportable à Isaure.

S'il doit me revenir ainsi, disait-elle, par lassitude et ennui, vaut autant qu'il m'abandonne à tout jamais. Quand je briserais à la fois mon cœur et mon caractère pour m'enfermer dans un silence en apparence indifférent, cela ne me servirait à rien; car à l'heure où l'épreuve serait finie, il importerait peu que le coupable revînt, et il n'y aurait plus pour lui ni amour, ni pardon, ni oubli; il y aurait dédain, indifférence, répulsion.

Que faire alors, que faire? s'écriait cette âme en peine qui se perdait dans ses mille réflexions; lutter, lutter hautement, au risque de tout briser; car le perdre pour le perdre, c'est-à-dire mourir pour mourir, valait autant que ce fût tout de suite et tout d'un coup.

Isaure était dans cette disposition lorsqu'elle entendit sonner à la porte de son appartement, et telle était l'incertitude qui régnait dans ses pensées, que son premier mouvement fut de s'enfermer chez elle.

Tout émue qu'elle était, elle ne voulait pas s'exposer à une attaque imprudente de son mari. Elle comprenait bien qu'il allait venir, le ton haut et la parole menaçante, lui demander compte de ce qu'elle avait fait durant toute cette journée.

Bien assuré qu'Isaure ignorait la vérité, armé contre elle de la fausse accusation qu'elle avait portée la veille, il allait se poser nécessairement en homme indignement outragé par des soupçons injustes. Profondément irrité de la façon dont elle l'avait bravé, il allait parler en maître qui ordonne et qui défend; et Isaure, tout en devinant ce qui allait se passer, ne se sentait pas le courage de l'accepter sans éclater à son tour, et c'était commencer immédiatement la lutte; la lutte qu'elle désirait si ardemment tout à l'heure, la lutte qui se présentait et devant laquelle elle reculait, car elle ne pouvait y recueillir que désespoir, désespoir d'être trompée, désespoir de voir mentir et par conséquent de voir s'avilir devant elle celui qu'elle aimait avec tant de passion.

Sûre de le vaincre en lui montrant jusqu'à quel point elle était instruite, elle s'appliquait ce mot fameux :

« Encore une victoire comme celle-là, et je suis perdue. »

Elle comprenait qu'elle laisserait sur le champ de bataille les derniers débris de son cœur, et, tout orgueilleuse qu'elle était, elle aima mieux avoir l'air de fuir que d'engager une partie où elle ne pouvait que perdre.

Cependant Chambel était rentré; il était venu jusqu'à la chambre d'I-

saure, et, l'ayant trouvée fermée, il y avait frappé d'un coup sec et précis qui disait aussi bien que les mots les plus clairs qu'il entendait qu'on lui ouvrît immédiatement.

C'est que Chambel arrivait tout gonflé d'une colère amassée pendant six robs de wisth que M. de Morency lui avait imposés avec une impitoyable cruauté. Il crevait dans sa peau de mille phrases toutes faites qu'il avait préparées pour Isaure.

Il fallait qu'il s'en déchargeât à tout prix; et comme celle-ci fit la sourde oreille et ne répondit pas, Chambel frappa de nouveau, et cette fois avec une violence qui fit craindre à Isaure que, dans un mouvement irréfléchi de colère, il ne mît scandaleusement leurs domestiques dans la confidence de leurs débats, en enfonçant la porte.

Ce que n'avaient pas pu toutes les réflexions d'Isaure, cette crainte le produisit en un instant; elle se dit qu'elle saurait tout écouter et tout entendre sans en être émue, comme si elle avait affaire à un fou, dont les paroles ne pouvaient avoir aucune portée sur un esprit sage. En conséquence, elle ouvrit sa porte.

— Je ne vous avais pas entendu d'abord, dit-elle, et je suis fâchée de vous avoir fait attendre.

Chambel, en entrant, jeta autour de lui un regard soupçonneux.

Heureusement pour Isaure qu'elle ne le comprit pas, car elle ignorait la disparition de Jules immédiatement après son propre départ de chez Mme de Morency.

— Vous ne vous enfermez pas d'ordinaire quand vous êtes seule? lui dit Chambel.

— En rentrant, il y a deux heures, lui dit doucement Isaure, j'avais poussé ce verrou pour ne pas être importunée par les domestiques, et j'avais oublié que la porte était fermée.

— Qu'aviez-vous donc à faire, lui dit Chambel, pour craindre ce que vous appelez des importunités?

— Rien, absolument rien, repartit Isaure; je l'ai peut-être fait sans y penser, et, en vérité je vous le répète, je suis très fâchée de vous avoir fait attendre un seul moment.

Isaure parlait d'une voix contrainte et qui avait quelque chose de suppliant; mais Chambel était venu pour avoir une querelle, il la lui fallait; il se garda bien de la remettre au lendemain, et il reprit d'un ton aigre :

— Vous aviez sans doute à penser à la poésie de M. Jules ou à toutes les belles choses qu'il a pu vous dire dans le long et solitaire entretien que vous avez eu ensemble?

— M. de Morency ne nous a pas quittés d'un moment, répondit doucement Isaure.

— M. de Morency! dit Chambel en prononçant ce nom avec un souverain mépris; M. de Morency! répéta-t-il avec un sourire qui voulait dire clairement :

Est-ce que M. de Morency est quelque chose?

Qui diable voulez-vous qui puisse y résister? La tentation était trop belle, la réponse trop facile, et Isaure ne résista pas.

— Je sais, répondit-elle du ton le plus humblement incisif qu'elle put prendre, que M. de Morency est considéré par quelques personnes comme un homme fort peu gênant.

— Que voulez-vous dire par là? dit Chambel, et quelles sont les personnes qui pensent ainsi de M. de Morency?

— Moi, peut-être, et M. Jules, dit Isaure en qui déjà la colère commençait à bouillonner sourdement.

— C'est ce que je ne sais pas, repartit Chambel, car j'ignore tout ce qui a pu se dire devant lui; mais M. de Morency, fût-il le plus perspicace des hommes, sa présence ne paraît pas suffisante pour autoriser un

entretien de plus de deux heures, comme celui que vous avez eu avec M. Jules.

— Je regrette beaucoup que cela ait pu vous déplaire, reprit Isaure plus froidement ; mais il vous était loisible d'interrompre cet entretien, si cela vous eût convenu.

— Mais cela ne me convenait pas ! s'écria violemment Chambel.

— Etes-vous bien sûr que ce fût à vous précisément quo cela ne convînt pas ? dit Isaure avec une intention bien manifeste.

Mais la colère de Chambel, contenue jusque là, venait d'éclater, si bien qu'il n'entendit pas cette insinuation accusatrice, et qu'il n'entendit que les mots sans en comprendre le sens.

— Non, s'écria-t-il avec plus de violence, cela ne me convenait pas ; ce n'est pas un métier que je veuille faire, madame, je vous en préviens, que de vous suivre pas à pas pour espionner vos démarches, et faire cesser des comédies qui me déplaisent ; ce que je veux, ce que j'entends, ce qui sera, c'est que vous ne recommencerez point ces misérables scènes de coquetterie impertinente, auxquelles il vous a convenu de donner pour excuse uno jalousie que vous ne pouviez pas avoir dans le cœur.

— Que je n'y ai plus du moins, repartit Isaure avec une expression équivoque de soumission et de ressentiment.

— Je suis charmé, lui dit Chambel, que vous ayez reconnu toutes les niaiseries de vos suppositions.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, repartit Isaure ; j'ai été parfaitement niaise de m'imaginer que vous pussiez être un moment amoureux d'une pauvre jeune fille qui n'a pour elle qu'une beauté sans coquetterie, une jeunesse sans manége et une candeur profondément ignorante do l'art de plaire aux hommes de génie.

— Ce ton de raillerie, vous sied mal, reprit Chambel ; et, après ce qui s'est passé ce soir entre M. Jules et vous, vous devriez mettre un peu plus de bonne foi à reconnaître votre erreur.

— Je vous jure, reprit Isaure, toujours d'un ton qui affectait l'humilité, que c'est avec la bonne foi la plus sincère et la plus entière que je reconnais mon erreur vis-à-vis de cette jeune fille ; et peut-être, si vous étiez moins préoccupé do vous et de vous seul, vous ne vous montreriez pas si irrité de mes entretiens avec M. Jules, car c'est à lui que je dois la certitude où je suis que mes soupçons sur Mlle Marguerite étaient souverainement ridicules.

Il y avait dans la manière dont cet aveu était prononcé quelque chose d'aigre qui blessait Chambel sans qu'il pût ou qu'il osât le comprendre, et, par je ne sais quel instinct de la vérité, il se sentait accusé à mesure qu'Isaure avouait ses torts.

Cependant il n'admettait pas qu'elle pût savoir ses intrigues avec Mme de Morency, et il ne voyait dans cette façon d'être d'Isaure que l'impuissance où elle était de prouver son accusation contre Marguerite, sans cependant avoir perdu ses soupçons. Ce fut dans cette supposition qu'il répondit d'un ton ricaneur :

— Je conçois votre dépit, madame, d'avoir fait tant de frais inutilement, et de ne pas avoir obtenu de M. Jules la preuve irrécusable de ma trahison que vous aviez fait serment de produire aujourd'hui même.

— Je n'ai pas dit aujourd'hui, repartit Isaure ; chaque chose viendra à son temps, et j'ai obtenu de M. Jules tout ce que j'avais à lui demander.

A cette répartie, prononcée avec une sécheresse menaçante, Chambel pâlit de colère et répliqua avec force :

— Je ne sais ce que vous avez à demander à M. Jules, je ne sais ce que vous avez obtenu de lui ; mais je vous défends de lui adresser de nouveau la parole ; je vous défends surtout de prendre vis-à-vis de lui des airs de coquetterie que je ne veux pas supporter.

— Et si je ne vous obéissais pas, par hasard, répondit Isaure, en regardant son mari d'un air de défi.

— Si vous ne m'obéissez pas? reprit Chambel...

Il s'arrêta un moment, agité d'une émotion violente, et reprit bientôt d'une voix où il y avait malgré lui encore plus de douleur que de menace; on sentait que cet homme n'obéissait pas à l'intime conviction qu'il avait de son droit : il s'était fait une règle de conduite, il voulait la suivre, mais il en reconnaissait malgré lui l'injustice; il s'était dit qu'il intimiderait sa femme, et il voulait l'intimider; et pour cela il allait bien au delà de ce qu'il avait prévu et de ce qu'il eût voulu faire.

—Si vous ne m'obéissiez pas, reprit-il donc..... vous avez une fortune parfaitement indépendante de la mienne; et si la considération de votre mari vous paraît une chose qu'on puisse jouer si légèrement, je vous préviens que je ne la défendrai pas vis-à-vis de vous par des procès, mais je la défendrai vis-à-vis du monde par une séparation qui vous laissera libre de n'obéir qu'à vous-même.

L'accent désespéré avec lequel Chambel prononça ces paroles venait peut-être de la honte qu'il éprouvait à faire une menace odieuse, et qu'il ne se sentait pas le droit de faire; mais Isaure se trompa à cette expression, et elle lui dit avec une effusion cette fois bien vraie et bien sincère :

— Vous ai-je blessé à ce point, Pierre? vous reste-t-il encore dans le cœur assez d'affection pour moi, que vous ayez souffert si cruellement d'une apparence d'oubli? Ah! s'il en est ainsi, si dans la folie d'une irritation peut-être juste, je vous ai fait croire que je pouvais préférer ma vengeance à votre honneur, je vous demande pardon, je vous demande sincèrement pardon ; et si vous devez me quitter, je ne veux pas du moins que ce soit parce que j'aurai oublié envers vous comme envers un autre ce que je dois à mes devoirs d'épouse.

A ce moment Isaure éclata en larmes et tomba assise sur un fauteuil, en se cachant la tête dans ses mains. Chambel venait d'atteindre le but qu'il s'était proposé, mais ce n'était pas par l'effroi qu'avaient inspiré ses menaces, c'était par la douleur que causait son abandon; il comprit ce sentiment, et il en fut touché ; il eut un moment de remords, et il oublia le ressentiment qu'il croyait avoir justement contre Isaure, comme elle venait d'oublier le juste ressentiment qu'elle avait contre lui. Chambel s'approcha de sa femme et lui dit doucement :

— Allons, Isaure, calmez-vous; oui, j'ai été blessé, cruellement blessé de vous voir jouer si légèrement avec des sentimens sacrés; mais il suffit qu'à l'avenir vous montriez plus de calme et plus de retenue; tout sera oublié, et tout est oublié même, si vous le voulez.

Isaure, en proie à un désespoir où il entrait autant de remords du passé que de terreur du présent, n'avait pas écouté son mari, et il eût été heureux pour elle et pour lui que cette explication commencée sous de si terribles auspices en fût demeurée là.

—Cependant elle avait entendu qu'il lui avait parlé, et, sous l'empire de la douleur qu'elle éprouvait, elle lui répondit en pleurant toujours :

— Eh bien, oui, j'ai eu tort ; j'ai eu tort, mais j'étais folle : je souffrais tant ; vous seul savez pourquoi; n'en parlons plus; j'essaierai d'être plus calme à l'avenir.

Chambel avait une rage de sermoner, qui est en général le partage des hommes qui écrivent; tout autre que lui, à sa place, eût été ravi d'avoir obtenu ce repentir si rempli d'amour; mais Chambel ne voulut pas perdre sa petite admonestation paternelle, et reprit d'un ton très tendre à la vérité, mais suffisamment doctoral :

—Oui, Isaure, soyez plus calme à l'avenir; quel que soit le chagrin que vous pouvez me faire, je ne douterai jamais de vous; mais le monde se plaît à saisir les moindres apparences pour calomnier, et il ne faudrait pas deux scènes pareilles à celle d'aujourd'hui pour qu'on

osât se permettre des propos, sans raison je le sais, mais qui vous offenseraient d'autant plus.

Isaure releva la tête, et regarda son mari en face avec une singulière stupéfaction ; il y avait une anxiété douloureuse dans ce regard, et il était facile de voir qu'elle était encore en proie à cette douleur qui avait si soudainement vaincu sa colère.

— Quoi ! dit-elle lentement à son mari, déjà, et pour quelques mots échangés avec un jeune homme, aurait-on osé croire?..

— Rien, lui dit doucement Chambel, rien ; mais tenez, Isaure, je vous parle comme un ami : eh bien, une femme qui a l'expérience de ce monde, une femme qui a pour vous une sincère amitié, Mme de Morency enfin, me disait...

A ce nom, comme si un feu brûlant eût dévoré toutes les larmes d'Isaure, comme si un coup violent l'eût ébranlée et réveillée en sursaut au milieu de son repentir, son œil devint sec, fixe et éclatant, son visage pâlit, tout son corps frissonna; elle répéta d'une voix dont l'accent tait effrayant :

— Mme de Morency !...

— Oui, répéta Chambel d'un ton péremptoire; elle me disait que ce n'est pas ainsi qu'une femme comme vous devait agir, à supposer même qu'elle eût des soupçons...

— Mme de Morency ! s'écria Isaure en se levant soudainement et en joignant ses mains au-dessus de sa tête par un geste désespéré ! Mme de Morency ! s'écria-t-elle encore : cette femme ! cette... Elle s'arrêta, et, regardant Chambel d'un air égaré, elle reprit vivement :

— Oh ! tenez, monsieur, par pitié, laissez-moi seule; ne me parlez pas; ne me faites pas dire ce que je ne veux pas vous dire, allez-vous-en, je vous en supplie, allez-vous-en !

— Croyez-vous donc m'épouvanter avec vos fureurs simulées ? s'écria Chambel, qui se fit d'autant plus menaçant qu'il était plus épouvanté.

— Oh ! taisez-vous, reprit Isaure ; une fois encore, par grâce, par pitié, taisez-vous ! Je ne sais rien, je ne veux rien savoir; mais laissez-moi, je vous en supplie.

— Eh bien, non, dit Chambel, il faut que tout ceci finisse ; il me faut une explication formelle à tous ces cris, à tous ces reproches.

— Vous le voulez ? s'écria Isaure exaspérée; eh bien, soit !

IX.

— Eh bien ! soit, avait répété Isaure.

Puis, par un singulier mouvement de résolution, elle alla fermer cette porte et ce verrou qu'une heure avant elle avait voulu opposer comme un obstacle à la lutte qui allait s'engager.

Cette précaution matérielle, parfaitement inutile, était comme une déclaration de la fureur du combat qui allait se livrer.

« Vous l'avez voulu, eh bien ! le champ est ouvert et la barrière close derrière les combattans; il n'y a plus moyen ni de reculer ni de s'échapper. Vous l'avez voulu... eh bien ! mettons-nous à l'œuvre; frappons-nous sans grâce ni merci, jusqu'à ce que l'un de nous deux meure à la peine... car il va y avoir une victime entre nous, ce sera votre honneur ou le mien, l'avenir de ma vie ou le vôtre; vous le voulez... eh bien, soit ! »

Chambel avait suivi sa femme des yeux pendant qu'elle fermait cette porte, et il la considérait avec une véritable terreur pendant qu'elle s'asseyait en face de lui.

Elle garda un moment le silence, suffoquée par la violence de ses émotions.

Tant de colère, tant de résolution, avaient enfin averti Chambel qu'I-

saure était peut-être sur la vraie trace de sa faute, et il s'en voulait d'avoir poussé les choses si loin. A son tour il prit une résolution comme celle d'Isaure, c'était de lui laisser dire tout ce qu'elle voudrait sans se laisser émouvoir et emporter, et comme elle, il s'imagina qu'il serait assez fort contre sa passion pour en dompter les mouvemens. Il prit donc un air froid, calme et résolu, et attendit qu'Isaure lui parlât.

Le silence dura encore quelque temps : Isaure cherchait à maîtriser le tumulte de son âme et à mettre de l'ordre dans le flux de plaintes et d'accusations qui semblaient devoir se répandre tout à la fois. D'abord Chambel attendit avec anxiété, puis avec impatience; enfin, il finit par croire que le silence d'Isaure venait de ce qu'elle n'avait rien à dire, parce qu'elle ne disait rien ; et comme il était de ces gens qui, lorsqu'ils ont, ou pensent avoir un avantage, en usent immédiatement, il reprit un air ricaneur, et lui dit :

— Eh bien ! madame, j'attends.

Le mouvement était donné, et Isaure poursuivit :

— Écoutez, monsieur, dit-elle ; écoutez-moi, Pierre, je vous aime d'un amour exigeant, jaloux, emporté, c'est vrai ; mais je vous aime d'un amour loyal. J'ai fait en ma vie une grande faute; que je doive m'en repentir ou non, ce n'est pas une question où vous puissiez être un juge impartial, car c'est pour vous que je l'ai faite.

Mais ce que vous savez, c'est qu'en manquant aux plus saints des devoirs, je n'ai pas voulu ajouter un crime à un crime, je n'ai pas voulu tromper celui envers qui j'étais coupable.

Je ne vous ai jamais raconté, Pierre, comment se passa le jour où je quittai ma maison pour aller vous retrouver dans la vôtre. Je vais vous le dire pour que vous sachiez enfin ce qu'était l'homme que je vous ai sacrifié.

A ce préambule, Chambel espéra qu'il allait avoir à supporter simplement une scène de reproches et de plaintes, et, un peu rassuré sur ce qu'il craignait pour lui-même et Mme de Morency, il s'inclina en signe d'assentiment.

Isaure était trop remplie de ses pensées et du but qu'elle voulait atteindre pour être satisfaite de cette bénévole condescendance; elle reprit :

— Écoutez-moi bien, Pierre, et vous comprendrez alors ce que je suis et ce que je puis être; ce n'est pas seulement une confidence que je vous fais, c'est une explication du présent que je vous donne; écoutez-moi donc bien.

Le jour où je devais partir de ma maison, d'une maison honorée, où, si je n'avais pas été heureuse par les sympathies du cœur, je l'avais été du moins par la considération, ce jour-là j'écrivis à mon mari une lettre dont je me rappelle les moindres termes :

« Victor, lui disais-je, sans que vous ayez eu les moindres torts en-
» vers moi, sans que je puisse vous reprocher de m'avoir causé volontai-
» rement des chagrins, je suis devenue une épouse coupable, et aujour-
» d'hui même j'ai résolu de fuir avec celui que j'aime.

» Il y a un mois que j'ai perdu tous mes droits à votre estime ; il y a
» un mois que je frémis de honte toutes les fois que vos lèvres touchent
» mon front, que votre main serre la mienne avec tendresse, et que je re-
» çois ces marques d'affection, comme si j'en étais encore digne. J'ai
» horreur de ce mensonge qui me paraît pour vous plus insultant, pour
» moi plus dégradant que ma faute même.

» Dans quelques heures, ma fuite eût pu vous éclairer ; mais je me
» mépriserais encore plus que je ne fais, d'oser faire une action coupable
» et de ne pas oser le dire par crainte d'une colère que j'ai méritée ; cet
» aveu de ma faute et de mes desseins est un titre que je vous dois contre
» moi ; il justifiera le châtiment que vous voudrez m'infliger si vous
» croyez devoir vous venger. [illegible] soir à dix heures. »

— Vous avez écrit cette lettre! s'écria Chambel avec une sorte de terreur du danger auquel Isaure s'était exposée et l'avait peut-être exposé lui-même.

— Je l'ai écrite, Pierre, et je l'ai écrite à un homme qui n'avait ni les exquises délicatesses d'un esprit exercé, ni l'exaltation d'une générosité poétique; je l'ai écrite à un homme rude, absolu, fort, et qui avait souvent brisé sur sa route les hommes et les choses qui lui faisaient obstacle.

Une heure après qu'il eut reçu cette lettre, on me remit de sa part un paquet cacheté. C'étaient les comptes de ma fortune, mes titres de propriété et ma lettre elle-même.

— Et pas un mot? dit Chambel qui écoutait avec une surprise extrême.

— Vous savez, dit Isaure, ce qu'était Victor; un rude campagnard dont l'éducation avait été négligée par un père dissipateur, et qui, orphelin à vingt ans, avait employé toute la force de son esprit et toute son activité à reconstituer une fortune délabrée et à payer jusqu'à la dernière dette que son père lui avait léguée.

Même dans les affaires qu'il savait à merveille, il lui répugnait d'écrire, et lorsqu'il était forcé de le faire, il semblait que tout ce qu'il avait d'intelligence et de bon sens vînt se perdre dans un labyrinthe de mots sans suite. Il savait son impuissance, et il en était honteux vis-à-vis de moi, dont la passion pour les œuvres écrites de l'esprit était une sorte de sarcasme perpétuel contre lui.

Non, Pierre, il n'y avait pas un mot ajouté à cet envoi; mais cette lettre qu'il me renvoyait, ces comptes qu'il y avait joints avaient une éloquence qui me saisit le cœur.

Presque aussitôt il entra chez moi.

— Je me suis fait précéder par ce paquet, me dit-il, pour que vous n'eussiez pas peur de moi quand je viendrais. Si j'avais su écrire, je ne serais pas venu, mais il est des choses que vous devez entendre, et que je ne me crois pas dispensé de vous dire.

Je m'attendais à des menaces, il reprit froidement :

« Isaure, vous étiez née pour être une honnête femme, et vous l'eussiez été, je ne dirai pas avec un autre mari que moi, mais sans cette exaltation irréfléchie qui vous poussera au mal plus souvent qu'au bien. Isaure, vous vous êtes fait du bonheur humain une idée fausse, vous avez vu l'existence des rêves; un faux clinquant de sentimens exagérés vous a toujours semblé préférable à une vulgaire vérité; vous avez cru que, parce que la forme était plus brillante, le fond était plus solide : voilà votre erreur, et de cette erreur votre faute.

» Cette faute, vous l'avez avouée avec vanité. Je suis sévère, j'en ai le droit; mais je serai calme, je m'en suis imposé le devoir. Coupable, qui avez joué avec mon honneur, imprudente, qui avez joué avec ma colère, vous vous êtes crue absoute de votre faute parce que vous en avez fait l'aveu. Vous vous trompez encore : je ne vous la pardonne pas, le monde ne vous la pardonnera pas davantage; et, qui plus est, celui pour qui vous la commettez vous la reprochera un jour à venir. C'est ma vengeance ; ma colère n'en eût pu inventer de plus cruelle. Je vous y abandonne.

» Cependant je vous ai prise innocente et pure jeune fille, je vous ai promis d'être votre protecteur et votre refuge ; devant le monde, devant Dieu, devant vous, je suis délié de ce serment; je ne le suis pas devant moi. Tant que nous avons marché ensemble, la main dans la main, je vous ai fait passer par un sentier d'honneur et de vertu. Maintenant que vous avez repoussé cette main qui était votre appui, je ne vous la tendrai pas; je ne le ferai pas, dussé-je en mourir.

» Mais lorsque je puis encore vous signaler du doigt les abîmes où vous marchez, je le ferai jusqu'à ce que vous soyez hors de la portée de ma

voix et de mes avis. Vous vous êtes fermé ma maison, mais il vous reste la maison de votre père.

» Ce conseil, vous ne le suivrez pas, vous ne voudrez pas perdre le fruit de votre faute et de votre hardiesse, je le sais; mais ce conseil, je vous le dois et je vous le donne. C'est votre dernière ressource, je ne dirai pas seulement contre le déshonneur, mais encore contre le désespoir.

» Les premiers ravissemens de l'amour une fois passés, vous apprendrez que ce n'est pas impunément que l'on brave le monde, et qu'il se venge par des tortures impitoyables du moindre affront que l'on fait à ses lois. Vous serez d'autant plus blessée, que vous vous révolterez et qu'il vous sentira forte. Si le monde est capable de pitié, c'est pour les humbles, et vous ne le serez jamais.

« Croyez-moi donc, ne suivez pas votre amant; c'est au malheur que vous allez, je vous le jure. »

Il se tut, et je ne voulus lui répondre ni pour reconnaître qu'il avait raison ni pour le braver. Il attendit un moment, et, comprenant mon silence, il sortit en me disant :

— Que Dieu vous sauve!

— C'était un noble cœur, Pierre; c'était un homme fort et maître de lui. Aujourd'hui, je n'en doute pas, un mot de repentir de ma part et il m'eût pardonné. Si j'avais eu la force de lui dire :

— J'abdique mon orgueil et je vous confie ma vie, je suis sûre qu'il l'eût rendue heureuse et considérée.

A ces mots Chambel prit un air sombre et jaloux comme si cet éloge eût été un attentat à sa dignité et à sa valeur. Isaure s'en aperçut, et un douloureux sourire erra sur ses lèvres; elle voyait avec désespoir qu'elle parlait le langage d'un grand cœur à des sentimens étroitement vaniteux et personnels; cependant elle persévéra :

— Il sortit, et je ne le revis plus...

Souvenez-vous, Pierre, souvenez-vous de l'heure, du jour où nous apprîmes sa mort. Vous ne pouviez le haïr et je le respectais... Eh bien! à cette heure, nous apprîmes sa mort avec joie; vous l'avez vu alors dans mes yeux comme je le vis dans les vôtres.

Ce n'était pas cependant haine, cruauté; c'était que déjà nous souffrions si horriblement l'un et l'autre de ce châtiment qu'il m'avait prédit, que malgré nous le refuge qui s'ouvrait, grâce à cette mort, à notre vie perdue, nous donna cette féroce et criminelle joie. Comme j'ai eu la franchise de mes mauvaises actions, j'ai eu la franchise de mes mauvais sentimens. Cela vous fait peur, Pierre, parce que vous n'avez pas de courage, et l'heure est pourtant venue d'en avoir.

Ecoutez-moi encore et comprenez-moi bien.

Je crois, j'ai besoin de croire pour vivre que toutes les fautes sont réparables; mais elles le sont à de dures conditions. Et comme ma faute est aussi la vôtre, je serai impuissante à m'en relever si vous ne m'y aidez pas. Seulement, Pierre, votre faute trouvera de l'indulgence, et la mienne n'en obtiendra aucune; bien plus, on imputera bientôt à moi seule notre faute commune, et c'est moi qui vous aurai égaré; bien plus encore, je deviendrai responsable de toutes les fautes que vous commettrez à l'avenir, et le monde se contentera de dire, en voyant votre abandon :

« Cela devait arriver; cette femme avait prouvé qu'elle ne valait pas mieux qu'elle n'a obtenu. »

Chambel gardait un froid silence.

Dans cette nature, vaine, égoïste, personnelle, il y avait déjà une lueur de cette opinion qu'Isaure ne croyait que pressentir. Coupable vis-à-vis d'Isaure, il se cherchait une excuse dans l'indignité de celle qu'il trahissait, et, s'il n'eût été aussi lâche que cruel, il eût osé le dire à sa femme; mais Chambel était un de ces caractères vulgaires, sans principes d'aucune es-

pèce, ni bons ni mauvais, vivant au jour le jour de la morale qui allait à ses passions.

Capable de braver l'opinion publique avec Isaure, parce qu'elle était sa passion d'alors, et trouvant pour sa conduite les plus audacieux sophismes, obéissant aujourd'hui à la vulgaire hypocrisie de cette morale mondaine qui excuse tout, moins le scandale, et persuadé que toute la vertu humaine est dans le secret; et tout prêt peut-être à lancer les furieux anathèmes d'une conscience irréprochable sur l'un et l'autre de ces vices, si l'intérêt d'une autre passion l'exigeait le lendemain.

Isaure ne crut pas au sentiment de blâme qui murmurait dans le cœur de son mari, et elle continua avec une douceur suppliante :

— Me comprenez-vous, Pierre? comprenez-vous que le respect du monde ne peut me venir qu'après le vôtre? Il faut que vous ayez pour moi assez d'égards pour qu'on se dise que je dois les mériter.

Vous êtes un homme déjà renommé, on vous regarde, on s'occupe de vous, on ne demande pas mieux que de vous croire; eh bien! protégez-moi de votre amour, de vos égards, de votre bonne conduite envers moi; votre abandon, Pierre, c'est ma condamnation définitive!

La tournure qu'avait prise cette explication si violemment commencée eût dû satisfaire Chambel; mais il ne vit dans tout ce que lui avait dit Isaure que l'impuissance où elle était de prouver son accusation, et une habileté merveilleuse à remplacer par un appel à son amour l'accomplissement promis de ses menaces.

Cependant Chambel était un de ces hommes qui, dans les discussions comme dans les affaires de la vie, se mettait à son insu au diapason de ceux avec qui il était. Plus embarrassé qu'ému de ce que venait de lui dire Isaure, il lui répondit cependant du ton calme auquel elle s'était laissé aller :

— Croyez-moi, Isaure, ni mon respect ni mes égards ne vous manqueront jamais, tant que vous-même vous vous respecterez comme vous le devez.

Isaure se tut, quoique la leçon qui terminait la phrase lui parût de trop.

— Vous ne me répondez pas, reprit Chambel, qui dans tout cela ne pensait pas avoir obtenu la moindre satisfaction.

— J'espère que vous m'avez comprise, lui dit doucement sa femme. Ce triste retour que j'ai fait sur mon passé m'a mieux servie que les réflexions les plus sérieuses.

Oui, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, il avait raison. Fausse ou vraie, l'exaltation de mon âme m'égare; je le sens. Eh bien! puisqu'elle est apaisée, quittons un sujet sur lequel il est mieux de s'entendre sans en parler. Vous m'avez promis ce que j'appelle vos égards et votre protection : j'y compte; vous pouvez compter sur moi.

Si Chambel avait eu le moindre instinct de l'organisation d'une femme passionnée et jalouse, il eût compris qu'à la hâte que montrait Isaure de fuir cet entretien, elle sentait murmurer en elle ce ressentiment qui avait d'abord éclaté d'une façon si menaçante, et qui ensuite s'était détourné de son cours pour aller se perdre dans de tristes souvenirs; il eût clos cette discussion.

Mais il se croyait encore un avantage, et il voulut en profiter.

— Ainsi, dit-il, plus de ces scènes où le ridicule serait pour moi si je les acceptais.

— Non, Pierre, lui dit Isaure avec une sorte de douceur forcée, non, vous le jure.

— Plus de ces emportemens que rien ne justifie?

— Non, reprit encore Isaure, plus d'emportemens, je vous le promets.

Cette phrase fut prononcée avec un commencement d'impatience manifeste, et Isaure quitta sa place et alla vers la porte pour la rouvrir.

Chambel la regarda faire sans bouger.

Isaure sentit la force de sa patience défaillir; elle le regarda; il était posé dans un fauteuil comme un triomphateur, et son visage avait un pédantisme d'un mari obéi qui parut odieux à Isaure; mais elle avait juré de se contenir, et dit à Chambel d'une voix où il y avait des larmes sincères :

— Tenez, Pierre, je suis bien souffrante; j'ai fait sur moi-même un effort bien puissant, je suis brisée : je vous demande un peu de repos.

— Qu'à cela ne tienne, dit Chambel en se levant d'un air suffisant, mais vous ne souffririez pas ces douleurs, si vous vouliez être raisonnable.

— Sans doute, fit Isaure avec une voix qui flottait entre la douleur et la colère; mais je souffre... je souffre beaucoup....; vous voyez bien que je souffre...

Chambel prit un bongeoir d'un air sec et froid, et il allait se retirer, pendant qu'Isaure le suivait des yeux avec une impatience frémissante; puis il lui dit :

— Puisque vous désirez être seule, je vous laisse...

— C'est vrai; je le désire, j'en ai besoin...

Isaure était agitée, et Chambel, qui le voyait, se complaisait à montrer son imperturbable victoire.

Onze heures sonnaient à la pendule, et il dit à Isaure :

— Il est encore de bonne heure.

— Eh bien! lui dit Isaure sans aucune intention malveillante, mais seulement pour hâter son départ, vous pouvez encore retourner chez Mme de Morency.

Ce nom réveilla les craintes de Chambel, et regardant sa femme d'un air menaçant, il lui repartit :

— Pourquoi me dites-vous cela?...

— Mon Dieu! pour rien, fit Isaure avec une impatience mal réprimée; allez chez Mme de Morency ou rentrez chez vous... Je désire, j'ai besoin d'être seule.

Comme elle disait ces paroles en se contraignant encore de tout son pouvoir, mais assez pour que Chambel se montrât surpris de cette précipitation à l'exclure, un coup de sonnette, modeste, discret, timide, se fit entendre.

— Qui peut venir à cette heure? dit Chambel.

— Je ne sais, dit Isaure, charmée d'une interruption quelle qu'elle fût.

Une femme de chambre entra et remit à Mme Chambel un petit billet avec ces mots :

— Madame, on attend la réponse.

Sur un signe de Chambel, la femme de chambre se retira et Isaure ouvrit le billet sous le regard de son mari qui l'observait d'un air de tyran. Isaure ne put s'empêcher de tressaillir en lisant ce billet et de le froisser avec impatience.

— Qu'y a-t-il? lui dit Chambel.

— Rien, dit Isaure, dont l'agitation s'était irritée de ce nouvel incident.

Aussitôt elle sonna et dit à la femme de chambre :

— Dites à la personne qui a apporté ce billet que je suis malade et couchée, que je ne sais où j'ai mis ce qu'on me demande... Non, dites plutôt que je dors et que vous n'avez pas voulu m'éveiller...

— Mais, madame, répondit la femme de chambre, j'ai dit à M. Jules que je vous avais remis son billet.

— M. Jules! s'écria Chambel d'un ton à faire frissonner les âmes.

— Eh bien! reprit Mme Chambel d'un ton hautain et décidé, dites à M. Jules que je lui renverrai demain ce qu'il me demande.

La femme de chambre sortit une seconde fois et Mme Chambel se jeta

sur son fauteuil comme quelqu'un qui se désespère de ne pouvoir échapper à une sorte de destinée implacable.

— Ah ! fit Chambel en posant majestueusement son bougeoir sur la cheminée, M. Jules vous écrit !

— Vous voyez.

— Et il me paraît bien pressé d'avoir la réponse qu'il me demande.

— Il en a peut-être le droit.

— Isaure ! fit M. Chambel en remontant sur ses grands chevaux, tout ceci devient un jeu par trop extravagant...

— Non, monsieur, non, ce n'est pas un jeu extravagant: je suis désolée que cette lettre soit arrivée; mais, je vous en supplie, n'y voyez rien qui doive vous occuper.

— Il est certain, fit Chambel d'un ton caustique, que si vous la froissez long-temps avec cette colère, je n'y verrai rien.

Isaure se leva encore avec un de ces vifs et soudains mouvemens qui représentaient, pour ainsi dire, aux yeux les rapides résolutions de son esprit, et elle dit à Chambel :

— Pierre, j'ai fait une faute, je la reconnais, je vous en demande pardon ; mais, croyez-moi, ne cherchez pas à savoir ce que veut dire ce billet, et demain il ne sera plus question de tout ceci, demain je vous aurai fait un sacrifice bien grand dans ma position.

— Le sacrifice de la correspondance de M. Jules ! dit M. Chambel en ricanant.

— Pierre !... Pierre !... lui dit Isaure d'un ton suppliant.

— Voulez-vous m'en montrer cet échantillon, et que je connaisse l'étendue de ce sacrifice ?...

Isaure le considéra comme si elle n'eût pas compris qu'un homme pût marcher si obstinément à une lutte dont il ne connaissait pas le terrain.

A ce moment, Chambel ne pensait plus à lui ou plutôt il avait oublié quels reproches on pouvait lui faire parce qu'on ne savait pas ses torts.

Cette impudence de l'impunité révolte les esprits les plus calmes, et Isaure n'était pas un esprit de cette trempe; elle tendit le billet à Chambel en lui disant :

— Lisez donc !...

Chambel le prit et le déploya lentement... Ce billet était écrit au crayon et à moitié effacé ..

Cependant il déchiffra, après quelques instans, ces mots :

« Madame,

» Monsieur l'abbé Fortin est chez ma tante; veuillez être assez bonne » pour me remettre la lettre que je vous ai confiée. »

Chambel ne comprit rien : le style du billet était des plus convenables si l'heure était indue... Chambel fronça le sourcil et dit à Isaure :

— Et quelle est cette lettre que M. Jules vous a confiée ?

— Une lettre adressée à l'abbé Fortin.

— Et comment se trouve-t-elle dans vos mains ?

— Parce que je l'ai demandée à M. Jules...

— Et dans quel but ?

— Pour avoir la preuve de votre trahison.

— Isaure ! s'écria Chambel.

— Pierre, je vous réponds comme vous m'interrogez; mais, par grâce, par pitié pour moi et pour vous, ne m'en demandez pas davantage.

— Vraiment, et cette preuve vous l'avez trouvée ?

— Oui, dit Isaure d'un ton bas et décidé.

— Vous osez le dire... s'écria Chambel...

— J'ose vous dire ? fit Isaure, que j'ai trouvé la preuve que vous étiez l'amant de Mme de Morency.

— Calomnie, reprit Chambel qui chancela un moment sur ses pieds ?

— Vérité, dit Isaure... J'ai trouvé ce que je ne cherchais pas ; mais

enfin je l'ai trouvé ; cette preuve, je l'ai contre vous, je l'ai contre elle... me comprenez-vous enfin ?

La position devenait difficile ; Chambel, revenu de son premier étourdissement, se demandait jusqu'à quel point Isaure était sûre de ce qu'elle disait.

N'était-ce pas seulement un soupçon, soupçon qu'elle affirmait comme une certitude, avec la même intrépidité qu'elle avait mise à accuser Marguerite. S'il en était ainsi, avouer était une faute capitale, et pour y échapper, il se retira dans cette autorité de mari avec laquelle il avait d'abord espéré triompher.

— Isaure, lui dit-il d'une voix menaçante, vous allez me remettre cette lettre !

— Elle ne m'appartient pas, repartit Isaure, c'est un dépôt sacré.

— Dépôt que vous avez violé quand cela vous a convenu, et que vous trouvez sacré pour moi, n'est-ce pas ? Assez de phrases qui ne disent rien, je veux avoir cette lettre.

— Pierre, vous me connaissez, vous savez que nulle menace au monde ne peut m'épouvanter; je vous dis que vous n'aurez pas cette lettre.

— Eh bien, reprit Chambel, si je vous connais, vous ne me connaissez pas; j'aurai cette lettre, vous dis-je, ou bien....

— Ou bien? répéta Isaure.

Chambel s'éloigna en serrant convulsivement ses mains, puis il revint vers sa femme, et lui répéta avec moins d'éclat, mais peut-être plus de colère.

— Isaure, cette lettre!

— J'ai fait une faute grave en m'en emparant; j'en ferais une plus grave encore en vous la remettant, monsieur; et croyez-moi, ce n'est pas de mon intérêt qu'il s'agit, c'est de l'intérêt d'une pauvre et bien innocente jeune fille dont les secrets ne m'appartiennent pas; je ne veux pas, je ne dois pas vous remettre cette lettre.

Chambel parut réfléchir, et Isaure continua :

— Ce que je vous ai raconté, Pierre, doit vous prouver que je ne sais pas et que je ne veux pas mentir; aussi loyalement que j'ai dit ma faute à l'honnête homme que j'ai trahi pour vous, je vous dis aujourd'hui : — Vous et vous seul peut-être ne devez pas lire cette lettre.

L'accent dont Mme Chambel avait parlé à son mari arrêta celui-ci.

— Je sais, reprit-il, qu'on n'obtient rien de vous, ni par la menace, ni par la prière, et que vous avez l'art de donner à vos actions les apparences qui vous conviennent. Je ne suis pas homme à vous arracher cette lettre par la violence; mais je vous préviens que demain j'aurai pris un parti sérieux sur tout ceci, et que demain il ne sera plus temps de jouer la comédie avec moi.

— Comme il vous plaira, lui dit Isaure; demain aussi j'aurai décidé ce que je dois faire de cette lettre.

Chambel se retira, et Isaure se renferma une fois encore chez elle, prit la lettre de Marguerite et s'assit à son bureau pour en faire une copie.

X.

Chambel passa cette nuit dans de cruelles incertitudes; il chercha tous les moyens d'échapper au danger qui le menaçait, sans penser une fois à celui qui pouvait seul le sauver.

Comme tous les esprits où l'imagination joue le principal rôle, il bâtit une foule de suppositions plus déraisonnables les unes que les autres. Tantôt se posant vis-à-vis de lui-même en héros de roman, de ceux dont le regard fait trembler, dont la voix porte la terreur dans l'âme, dont la haute attitude fait courber devant elle tout ce qui l'entoure, il imposait

d'un mot sa volonté à Isaure, brisait cette révolte, et obtenait d'elle la soumission, sans s'occuper si le désespoir devait l'accompagner.

D'autres fois il discutait avec lui-même s'il no valait pas mieux en finir de suite avec uno femme dont la jalousie ne lui laissait jamais de repos, et si une séparation froidement proposée et froidement acceptée ne serait pas une chose tout à fait convenable et conforme aux bonnes manières d'un mondo élégant. Il rêvait aussi que son mariage était une chaîne qui pendrait toujours à l'aile de son génie, et qu'avant de prendre son essor il l'avait imprudemment borné.

Avec de telles pensées devait venir naturellement celle de sa liberté, et pour l'homme qui est marié dans un pays où le divorce n'est pas permis, la liberté c'est la mort de sa femme.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de pareilles idées; chez un homme comme Chambel, habitué à demander à son esprit des combinaisons imaginaires pour exciter l'intérêt, il arrive souvent que ces combinaisons imaginaires se présentent à lui pour s'appliquer à la vie, sans que pour cela elles aient la gravité d'un événement possible et désiré.

Quoi qu'il dût résoudre et quoi qu'il pût arriver, Chambel ne pensa pas une seule fois qu'il était prudent, raisonnable et honnête de rompre avec Mme de Morency.

Cette femme avait sur lui un empire qu'un seul mot expliquera pour ceux qui connaissent les hommes dont la vie a quelque chose de public. Mme de Morency flattait Chambel; c'était pour son talent, pour son génie, pour sa gloire une admiration effrénée; nul ne lui était comparable dans le temps présent, et bientôt il serait l'égal des plus illustres du temps passé. Tout cela lui était dit avec une effusion et un enthousiasme qui ne ressemblaient en rien au jugement sérieux et retenu d'Isaure.

Celle-ci aimait la gloire de Chambel, mais elle était toujours alarmée sur la portée de ce qu'il faisait, et, il faut le dire, entre ces deux femmes, c'était plutôt la vanité littéraire que le cœur qui donnait la préférence à Mme de Morency.

Du reste, tout une nuit d'incertitudes, de combats n'apporta à Chambel aucune résolution définitive.

Il se trouva le matin comme il était le soir, fort anxieux de savoir jusqu'à quel point Isaure était instruite, et de quelle valeur pouvait être la preuve qu'elle avait dans les mains, mais également indécis de ce qu'il devait faire, et attendant d'une circonstance à choisir la route qui devait le tirer de ce mauvais pas.

Cependant la matinée se passait sans qu'il eût entendu parler d'Isaure; il supposa qu'elle voulait demeurer couchée et se faire passer pour malade, ressource ordinaire des femmes qui ont peur, et il fit demander par son domestique à la femme de chambre de sa femme si elle était éveillée, et s'il pouvait la voir. Il lui fut répondu que madame était sortie de très grand matin et n'était pas encore rentrée.

A cette nouvelle, une véritable alarme s'empara de Chambel; l'idée d'une fuite, d'un suicide se présenta à son esprit; il entra dans la chambre d'Isaure, chercha partout, craignant de rencontrer une lettre qui vînt réaliser ses pressentimens, et, n'ayant rien trouvé, il fut contraint d'attendre dans une terrible anxiété.

Une heure ou deux se passèrent encore dans cette attente, et alors il se décida à aller chez Mme de Morency pour lui faire part de son inquiétude et lui demander un conseil.

Mais avant de dire ce qui se passa dans cette entrevue, il est nécessaire de raconter ce qu'était devenue Isaure.

Dès la veille, dès le moment où elle avait entrepris une copie de la lettre de Marguerite, Isaure avait décidé ce qu'elle voulait faire.

Contente d'avoir résisté au premier transport de sa colère, car, pour un caractère comme le sien, c'était beaucoup que de ne pas avoir été au-

delà de ce qu'elle l'avait dit à son mari ; contente, dis-je, de sa modération, elle pensa qu'après ce premier effort elle devait en faire encore un plus grand : c'était de remettre à un autre qu'à elle-même la direction de sa conduite ; c'était d'abdiquer enfin cet orgueil qui, jusque-là, avait préféré le malheur à la soumission.

De tous ceux à qui elle pouvait demander un avis, l'abbé Norton parut à Isaure le seul qui est en position de l'entendre et de la servir. L'abbé Norton était un homme de mœurs irréprochables, à qui les désordres d'un ménage devaient paraître un malheur que son devoir était de faire cesser. Il s'était fait le protecteur de Chambel ; il était l'ami de M. de Morency, et son caractère lui donnait une autorité qui devait faire écouter ses remontrances comme des ordres.

Il était encore de bonne heure lorsque Isaure sortit de chez elle pour se rendre chez M. Norton.

Comme nous l'avons dit, sa porte était ouverte à tous ceux qui se présentaient ; et quoique la visite de Mme Chambel contrariât vivement l'abbé, qui crut en deviner le motif, il la fit prier d'attendre qu'il eût terminé quelques affaires pour la recevoir. Elle demeura donc dans une antichambre commune avec les divers cliens qui venaient visiter M. Norton à cette heure matinale, et elle ne fut admise chez l'abbé que lorsqu'il eut reçu les personnes qui l'avaient précédée.

M. Norton savait qu'en agissant de cette manière, il rangeait la visite de Mme Chambel parmi les visites d'affaires, et que si quelques personnes avaient remarqué chez lui une jeune et belle femme, elles pourraient dire qu'elle avait été reçue seulement à son tour, comme la plus humble des solliciteuses.

Mme Chambel, habituée aux usages du monde, fut singulièrement blessée de cette façon d'agir ; mais bien résolue à suivre le plan de conduite qu'elle s'était tracé, elle fut patiente et attendit. Enfin, son tour de réception étant arrivé, elle entra chez l'abbé Norton comme elle fût entrée chez un ministre qui compte ses audiences comme une des inutiles occupations de sa place, et qui reçoit parce qu'il doit recevoir, et sans autre intention d'écouter que parce qu'il doit écouter. L'abbé Norton salua Mme Chambel comme si depuis quelque temps il ne la voyait pas presque tous les jours, et d'un air qui semblait lui dire.

« Il n'y a rien de commun entre nous. »

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, madame? fit-il en en lui présentant sèchement un siége, et en restant debout devant elle, le dos appuyé à une cheminée.

— Ce que j'ai à vous confier, monsieur, répondit Isaure, est peut-être assez long pour lasser la patience des personnes qui ont besoin de vous voir, et je désirerais...

— Remettre cet entretien à un autre jour, fit l'abbé Norton ; comme il vous plaira ; je serai à vos ordres quand vous voudrez.

— Non, monsieur, non, dit Isaure, je désire que cet entretien ait lieu aujourd'hui même ; c'est aujourd'hui qu'il faut que je vous parle ; demain il serait peut-être trop tard ; mais si vous trouviez plus convenable de recevoir d'abord les nombreuses personnes qui sont dans votre anti-chambre, j'attendrai.

Le visage pâle et l'accent douloureux de Mme Chambel avertirent sans doute l'abbé Norton que cet entretien pouvait avoir plus d'intérêt qu'il ne pensait, et il répondit à Mme Chambel :

— Je ferai, madame, ce qui vous conviendra le mieux ; permettez-moi donc de terminer quelques affaires ; voici des livres...

En parlant ainsi, l'abbé Norton montra à Mme Chambel quelques volumes épars sur un guéridon placé à côté d'elle. Mme Chambel en prit un machinalement : c'était un livre assez rare, et intitulé le *Semainier des Vertus*.

Pendant ce temps, M. Norton avait sonné et avait donné l'ordre d'introduire successivement les personnes qui attendaient.

C'étaient pour la plupart des gens d'affaires, des espèces de commis agissant sous la direction supérieure de l'abbé Norton, les uns chargés de la reproduction et de la propagation de livres religieux, d'autres administrant des espèces de souscriptions régulières pour l'édification de chapelles, quelques uns chargés de découvrir les serviteurs dévoués de la monarchie déchue et de leur faire passer les secours d'un comité supérieur de bienfaisance.

Ce fut à propos de l'un de ces hommes que Mme Chambel, qui paraisraissait fort occupée à lire le livre qu'elle avait entre les mains, crut comprendre quelle était au fond l'austère vertu de l'abbé Norton.

L'individu chargé de présenter les diverses requêtes de ces fidèles protégés, finit par en nommer deux, l'un vieillard pieux, criblé de blessures dans les premières guerres de la Vendée, et tombé peu à peu, malgré une conduite irréprochable, dans la misère la plus profode. Il était cassé, infirme, et n'avait plus à traîner sur la terre que quelques jours impuissans. L'autre était un jeune homme grand, fort, actif, fréquentant plutôt les cabarets que les églises, mais ne craignant pas de demander protection à son fusil, signalé pour avoir dévalisé et pillé des maisons suspectées de libéralisme, et que les brigades de gendarmerie de son département considéraient comme un homme redoutable.

Entre ces deux hommes, l'abbé Norton choisit le jeune révolté pour lui envoyer des secours.

Ce petit incident, sans alarmer précisément Mme de Chambel lui causa une sorte d'apréhension; elle comprit que l'homme à qui elle allait s'adresser ne devait pas avoir un cœur sympathique à de certaines douleurs comme à de certaines misères, mais elle espéra qu'un esprit droit et sévère comprendrait, sinon sa souffrance du moins son droit, et saurait le faire valoir, sinon avec une douceur conciliante, du moins avec une autorité respectable.

Enfin l'abbé Norton et Mme Chambel demeurèrent seuls.

— Maintenant, madame, lui dit l'abbé Norton, je suis à vos ordres.

Nos lecteurs savent déjà ce que Mme Chambel avait à raconter à l'abbé Norton; et nous n'eussions pas jugé nécessaire de leur répéter ses plaintes, si la manière dont elle fut écoutée et accueillie n'eût eu trop d'influence sur la suite de cette histoire pour qu'il ne soit pas indispensable de mettre la scène tout entière sous les yeux de nos lecteurs.

Isaure n'était pas venue chez l'abbé Norton sans avoir arrêté non seulement le fond, mais encore la forme de ce qu'elle devait lui dire. Elle commença donc ainsi :

— Je viens vous parler, lui dit-elle, de mon mari; je viens vous confier les craintes que j'éprouve et les espérances que j'ai mises en vous. Quoique nous ne soyons pas dans une église, ceci a le caractère sacré d'une confession, et ce que j'ai à vous dire sera, je l'espère, un secret entre vous et moi.

— Madame, reprit sévèrement l'abbé Norton, puisque ce n'est pas au prêtre, mais à l'ami, à l'ami de votre mari que vous vous adressez, je ne puis accepter cette condition sans savoir ce que je vais entendre.

— Ce n'est pas une condition que je vous fais, dit Isaure; c'est une prière que je vous adresse; du reste, je laisserai à votre volonté de décider ce que vous voudrez à ce sujet.

L'abbé Norton répondit par une légère inclination, et Isaure continua :

— Vous avez accueilli mon mari, monsieur, vous avez été et vous êtes encore son protecteur, et, grâce à vous, il a conquis dans la carrière qu'il parcourt une place à laquelle d'autres ne fussent arrivés qu'après de longues années d'efforts.

Mme Chambel disait vrai, et l'abbé Norton en était persuadé; mais il

sacrifia la vanité qu'il pouvait tirer de sa bonne action au désir de donner un avertissement sévère à Mme Chambel, et il lui répondit froidement :

— Je n'ai pas fait pour M. Chambel plus qu'il ne méritait, et personne jusqu'à présent ne s'est étonné de le voir où il est et où il mérite d'être.

— Je ne pense pas avoir dit que mon mari avait obtenu plus qu'il ne méritait, mais il l'a obtenu lorsque beaucoup d'autres qui le méritent aussi, ne l'obtiennent pas. C'est un bonheur pour lui, et ce bonheur, il vous le doit.

— Pardon, madame, fit l'abbé; mais je ne puis accepter cette distinction ; chacun est ici bas à la place qu'il doit avoir ; et si d'autres ne sont pas aussi bien et aussi vite arrivés que M. Chambel, c'est qu'il y a dans leur caractère ou dans leurs passions des obstacles que le monde n'apprécie pas et qui sont cependant la cause de leur peu de succès.

— Soit, monsieur, dit Mme Chambel ; je comprends qu'il y a des esprits rebelles ou égarés par de fausses idées, qui ne savent pas se plier aux choses qui aident le mérite réel ; mais cette question est tout à fait étrangère à celle qui m'amène près de vous. Oui, monsieur, l'intérêt mérité que vous portez à mon mari doit vous faire désirer qu'il le mérite toujours : on aime ceux qu'on protége.

— Et ceux qu'on estime, dit l'abbé Norton gravement.

— Votre estime est un honneur pour M. Chambel, dit Isaure; mais l'estime des hommes s'adresse quelquefois à des qualités qui ne regardent que leurs rapports entr'eux.

— Quel homme a le droit d'aller au delà?

— Il y a, monsieur, l'ami, le bienfaiteur, et, si vous daignez me permettre de vous parler comme je l'éprouve, il y a le prêtre.

— Ni l'ami, ni le bienfaiteur, ni le prêtre, madame, ne doivent venir que lorsqu'on les appelle.

— Eh bien! monsieur, dit Isaure, je vous appelle, moi, non pas à mon aide, car je sais que je n'y ai aucun droit, mais à l'aide de M. Chambel, qui se perd, qui s'égare.

— Vous accusez votre mari, madame! fit l'abbé d'une voix sévère.

— Hélas ! monsieur, je l'accuse d'une faute pour laquelle l'indulgence du monde est acquise; et comme celle de la religion est acquise à toutes, cette accusation grave pour moi, ne l'est donc pas pour lui ?

— Cependant, madame, il se perd, il s'égare, avez-vous dit. Ces mots sont graves, ils sont cruels ; et s'ils ne doivent arriver qu'à une accusation légère, ils me font craindre que vous ne vous soyez pas rendu un compte assez sévère des sentimens qui vous font agir.

Jusqu'à ce moment, Mme Chambel avait été vis-à-vis l'abbé Norton comme une personne qui veut pénétrer dans une maison, et qu'on ne repousse pas précisément, mais devant laquelle on se place, de quelque côté qu'elle se présente; Isaure ne put pas s'imaginer qu'il y avait chez l'abbé Norton un parti pris de ne pas lui laisser aborder la question, et supposant que c'était sa propre faute si elle n'avait pas encore fait un pas dans ce qu'elle venait demander à M. Norton, elle se décida à aborder tout droit la confidence.

— Soyez assez bon, monsieur, dit-elle, pour ne pas vous arrêter à des mots qui en disent peut-être plus que je ne veux leur en faire dire.

— Madame, c'est que l'exagération des mots est une chose pernicieuse, en ce sens qu'elle habitue l'esprit à une égale exagération. Si, pour une faute légère sans doute, si même elle existe, vous dites que M. Chambel s'égare et se perd, que diriez-vous donc s'il manquait aux plus saintes lois de l'honneur?

— C'est qu'il y manque, monsieur, s'écria Isaure poussée à bout par tous ces principes rigoureux de discussions jésuitiques, car les lois du mariage sont saintes!

— Oui, madame, dit l'abbé Norton d'un ton impassible, malheur à qui y manque et à qui y a manqué.

Ce mot pénétra dans le cœur d'Isaure comme un coup de poignard; toute la violence qui venait de se soulever en elle retomba comme frappée au cœur, et elle demeura un moment immobile, les yeux baissés, froide, anéantie. L'abbé Norton était calme comme un martyr qui souffre les plus atroces douleurs, l'œil fixé sur le ciel.

Isaure était vaincue, elle l'était réellement; car l'abbé Norton était pour elle l'homme irréprochable, qui a le droit d'être sévère et qui s'est fait un devoir de remplir sans pitié son ministère de sévérité. Elle se recueillit un moment et reprit enfin d'un ton soumis :

— Oui, monsieur, vous avez raison, malheur à celle qui y manque!... Cette parole est vraie, elle est juste, elle est méritée : mais vous avez dit aussi : malheur à celui qui y manque! et mon mari y manque.

— Vous appelez donc le malheur sur lui? dit l'abbé Norton encore plus sévèrement.

C'était trop : Isaure releva la tête, et son regard de feu pénétra dans le regard glacé de cet homme. Une inspiration vint à Isaure, et, au lieu de parler en femme qui tremble, elle reprit la parole d'un ton haut et décidé, et répondit :

— Non, monsieur, je n'appelle pas le malheur sur celui qui est mon mari; j'appelle pour lui des conseils qui puissent l'éclairer et qu'il ne puisse refuser d'entendre; j'appelle pour lui une main qui le retire de la mauvaise voie et qu'il ne puisse repousser; ces conseils, ce sont les vôtres, cette main, c'est la vôtre, monsieur.

L'abbé, à son tour, avait été dominé par ce fier regard et cet énergique accent, et avant qu'il ne trouvât quelque aphorisme de sagesse chrétienne à opposer à Mme Chambel, elle continua :

— Mon mari s'égare, monsieur, car le mari qui abandonne sa femme pour une autre, ment à la loi de Dieu.

— Vous êtes bien sévère, madame.

— Et je n'ai pas le droit de l'être, n'est-ce pas, monsieur? Eh bien! c'est parce que je n'ai pas ce droit que j'en appelle au vôtre. Coupable et condamnée, je ne veux pas douter de la justice de Dieu en voyant la même faute rester impunie.

— Je ne m'excuserai pas de ce que je vais vous dire, madame, parce que la vérité n'a pas besoin d'excuses; mais souvenez-vous donc que la première punition du pécheur est de voir le mal où il n'est pas, et que le doute que Dieu lui inspire sur l'accomplissement envers lui de devoirs qu'il n'a pas respectés envers d'autres, est une preuve manifeste que sa justice parle au coupable, si elle paraît se taire aux yeux du monde.

— Je ne doute pas, monsieur, je suis sûre, dit Isaure, dont le cœur, tenaillé par les paroles de l'abbé Norton, était prêt à succomber.

— Dieu seul est sûr des choses de ce monde, madame!

— Vous ne voulez pas m'écouter, monsieur, dit Mme Chambel, comme il vous plaira; eh bien! monsieur, continua-t-elle en se levant, l'œil en feu et la voix tremblante, malheur à ceux qui pèchent, comme vous l'avez dit, et alors malheur à celui qui me trompe et à la femme pour qui il me trompe!

— Allez, madame, et oubliez dans vos projets de vengeance que c'est votre mari à qui vous dites : Malheur! car la jeune fille que vous voulez attaquer est au dessus de vos accusations.

Isaure s'arrêta, et regardant l'abbé Norton, il lui sembla comprendre tout à coup la cause de cette dureté apparente, et elle s'écria :

— Ah! vous avez raison, monsieur, et celle-là, je le sais, est un ange de pureté et de chasteté, et je lui demande pardon en vous de la coupable pensée que j'ai eue contre elle. Non, ce n'est pas de Marguerite qu'il s'agit; il s'agit d'une autre.

L'abbé demeura stupéfait ; il voyait que Mme Chambel savait la vérité, et il lui fallut un moment pour se remettre. Isaure, qui croyait trouver un cœur plus accessible du moment qu'il ne s'agissait plus de Marguerite, Isaure reprit avec une sorte d'effusion :

— Oui, monsieur, il s'agit d'une autre plus habile et plus coupable que ne l'eût été cette malheureuse enfant ; enfin, monsieur, il s'agit...

— Avant de prononcer un nom, madame, dit l'abbé Norton, réfléchissez qu'une pareille accusation, même portée devant moi, peut être une calomnie. Déjà vous vous êtes crue sûre : l'êtes-vous davantage?

Isaure s'arrêta encore ; elle n'avait pas ce qu'on peut appeler une preuve convaincante.

La lettre de Marguerite disait bien que Mme de Morency aimait Chambel : Isaure n'en doutait pas. Mais, était-ce là un témoignage à fournir à un homme comme l'abbé Norton, et pour le lui fournir, ne fallait-il pas avouer comment elle se l'était procuré?

Quel aveu à faire à cet esprit rigide et implacable, dont la parole froide et tranchante coupait au raz du cœur tous les élans passionnés qui voulaient s'en échapper.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Isaure avec des larmes, je ne nommerai personne ; car, sûre de mon malheur, je n'en ai pas la preuve irrécusable; mais, monsieur, la femme qui le cause est mariée comme moi ; son mari, comme le mien, est l'un de vos obligés ; cette femme est votre amie; qu'elle trouve en vous plus de protection que je n'en ai trouvé! Protégez-la, monsieur, en la ramenant dans cet étroit sentier de la vertu qu'elle a aussi abandonné ; car, coupable comme moi, elle doit être punie comme moi ; et puisque la justice de Dieu a des vues si cachées pour amener le châtiment, peut-être suis-je destinée, tout indigne que je suis, à dévoiler l'indigne conduite de cette femme.

Je ne vous dirai pas son nom, monsieur ; mais prenez garde pour elle... cette femme...

A ce moment, un domestique entra et annonça l'abbé Fortin.

— Qu'il entre, dit l'abbé Norton, qui ne fut peut-être pas fâché d'une interruption qui le délivrait d'une confidence trop menaçante.

L'abbé Fortin entra, et Mme Chambel s'étant levée, lui dit :

— Monsieur l'abbé, voici une lettre qui vous était destinée, et que vous eussiez reçue hier si je ne m'en étais indignement emparée...

Puis, se tournant vers l'abbé Norton, elle ajouta :

— Cette lettre renferme le nom de cette femme, monsieur. Si vous ne l'avez pas deviné, M. Fortin pourra vous le dire.

A ces mots elle sortit désespérée, et les deux prêtres restèrent en présence.

XI.

L'abbé Norton et l'abbé Fortin avaient suivi des yeux Mme Chambel, puis ensuite ils s'étaient regardés comme deux hommes qui ont à s'interroger mutuellement, et qui cependant ne voudraient faire le premier pas ou dire le premier mot ni l'un ni l'autre.

L'abbé Fortin jeta ensuite les yeux sur la lettre qui venait de lui être remise d'une façon si inattendue, et reconnut l'écriture de Marguerite. Si cette lettre lui eût été remise une minute plus tôt, et si cette visite n'eût peut-être pas eu lieu, et l'événement de cette histoire était entièrement changé.

M. Norton regarda aussi cette lettre, qui renfermait un nom qu'il avait très aisément compris ; mais ce qu'il eût voulu savoir, c'était la main qui avait écrit cette lettre, et surtout comment ce nom s'y trouvait, avec quelles accusations, quelles circonstances, quelles preuves.

D'après les derniers mots de Mme Chambel, elle disait l'intrigue de son mari et de Mme de Morency, et elle la disait à un homme qu'il était

difficile de ne pas comprendre, et dont on ne pouvait évincer les réclamations comme celles de Mme Chambel.

L'abbé Fortin hésitait à lire la lettre de Marguerite par un simple sentiment de convenance. M. Norton lui dit :

— Si vous pensez, monsieur, que cette lettre puisse vous apprendre des choses qu'il vous soit utile de savoir immédiatement, lisez-la, j'attendrai tout le temps qu'il vous conviendra pour apprendre le but de votre visite.

— Le but de ma visite, monsieur, dit l'abbé Fortin après un moment de réflexion, doit rester tout à fait indépendant de ce que renferme cette lettre, quoique peut-être elle me dise ce que je suis venu vous demander; mais c'est de vous et de vous seul que je puis et que je dois l'apprendre.

Cette lettre est de Marguerite, monsieur, et cependant je vous demande encore ce qu'est devenue cette jeune fille ?

M. Norton s'était trop bien préparé à une explication, pour que la question de M. Fortin l'étonnât; cependant il lui fallut tout son pouvoir sur lui-même, pour dissimuler la colère qu'il éprouva en apprenant que la lettre soustraite par Mme Chambel, la lettre qui accusait Mme de Morency, était de Marguerite.

Mais il avait décidé d'écarter M. Fortin de son chemin, et cette circonstance lui vint en aide.

Ceci était un bien petit intérêt dans les vastes combinaisons de l'abbé Norton, mais son esprit était également absolu pour tout ce qu'il voulait. D'ailleurs l'abbé Fortin lui semblait un homme qu'il ne devait laisser à aucun prix pénétrer dans sa vie, pour quelque intérêt si minime qu'il fût, ou si étranger qu'il parût être à des projets d'un ordre très élevé.

Il est fort peu important que l'homme qui entre dans votre maison, y vienne pour une cause importante ou pour un accident indifférent; ce qu'il importe, c'est qu'il ne puisse y voir, surtout quand c'est un homme capable de démêler la vérité de ce qui s'y passe, et qu'il peut en témoigner.

M. Norton pensa à se défaire de l'abbé Fortin, et il y procéda avec cette lenteur calculée et ténébreuse, qui lui avait toujours réussi, et pour cela il répondit sans que sa voix semblât altérée par la moindre émotion :

— Vous m'avez signalé, monsieur, pour Mlle Marguerite, un danger peut-être imaginaire; mais je l'ai accepté comme réel, j'ai retiré Mlle Marguerite de la maison où elle était exposée aux attaques d'une femme égarée par une passion aveugle. En cela j'ai suivi vos conseils. J'ai placé cette jeune personne dans une maison dont le choix vous paraîtra convenable, je l'espère. Elle est dans la maison religieuse des Dames de......

— Me sera-t-il permis d'aller la voir ?

— Quand il vous plaira, et comme il vous plaira, monsieur.

— Je vous remercie sincèrement de cette permission, monsieur, dit l'abbé Fortin, surpris de cette réponse catégorique à ses questions.

— Mlle Marguerite a foi en vos conseils, monsieur; ce sont ceux d'un homme prudent et austère, je le pense; j'aime à croire qu'elle en profitera mieux qu'elle n'a fait.

— Je l'espère, monsieur, j'espère ramener dans son âme le calme qu'elle a perdu; mais vous le savez, monsieur, nul n'est le maître des sentimens qui l'agitent; la vertu même n'est si recommandable que parce qu'elle en domine la violence.

— Vous avez raison, monsieur, nul n'est maître de ses sentimens; mais chacun est le maître des actions qu'il fait, et Mlle Marguerite a déjà prouvé que ce n'étaient pas seulement des sentimens involontaires qu'elle avait à combattre, mais des actions répréhensibles qu'elle avait à réparer.

— Elle, monsieur! dit vivement l'abbé Fortin, Marguerite a pu faire quelque chose de répréhensible!

— Cette lettre que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître, dit M. Norton, de ce ton impassible et sec dont il parlait quand il était profondément irrité, cette lettre en est la preuve.

— Si vous le croyez ainsi, monsieur, répartit l'abbé Fortin, avec le vif entraînement d'un cœur confiant, lisez-la, j'espère que vous y trouverez sa justification.

En parlant ainsi, il tendit la lettre à l'abbé Norton, qui la repoussa par un signe de la main et par un léger mouvement de tête.

— Non, monsieur, dit-il; je ne veux pas en savoir plus que je n'en sais. Cette lettre seule est une faute. J'avais dit à Mlle Marguerite que, pour des raisons que je ne pouvais lui révéler, sa présence dans la maison des Dames de... devait rester ignorée.

— Même de moi? dit l'abbé Fortin.

— Même de vous, monsieur; et j'avais dit à Mlle Marguerite que je me réservais de vous apprendre le lieu de sa retraite.

— Mais peut-être, en m'écrivant, ne me l'a-t-elle pas dit, fit l'abbé Fortin en brisant le cachet de la lettre de Marguerite.

Dès les premières lignes, l'abbé Fortin baissa les yeux d'un air confus; car, si nos lecteurs se le rappellent, cette lettre dit, dès le commencement, en quel asile l'abbé Norton désirait conduire Marguerite.

Celui-ci n'eut pas l'air de comprendre la confusion de M. Fortin; il attendit que le vieux prêtre humiliât, par un aveu, l'espoir orgueilleux qu'il avait conçu de l'innocence de Marguerite.

— Elle vous a désobéi, monsieur, dit l'abbé Fortin en baissant la tête.

— Et elle a amené ainsi le scandale que je voulais éviter. La manière dont je viens de répondre à vos questions vous doit prouver, monsieur, que la défense que j'avais faite à Mlle Marguerite u'avait pas pour intention de la priver de vos conseils. .

Mais d'après vos avertissemens, d'après les emportemens de la femme qui sort d'ici, emportemens contre lesquels vous vous êtes élevé comme moi, j'avais prévu que cette femme voudrait connaître à tout prix l'asile où se cachait celle qu'elle supposait sa rivale. Ce secret, confié à une des personnes de la maison de Mme de Morency, pouvait être aisément arraché à une indiscrétion verbale par une femme qui n'a pas craint de la surprendre dans une lettre close.

Mes précautions n'étaient donc pas trop minutieuses; et si je n'en ai pas confié le motif à Mlle Marguerite, c'est que, d'après ce que vous m'avez dit d'elle, monsieur, je n'ai pas voulu porter la lumière dans cette âme qui, selon vous, ignore les sentimens qui l'agitent.

Pendant que l'abbé Norton parlait ainsi, M. Fortin, tout en l'écoutant, avait parcouru du regard la première page de cette longue confession de Marguerite, et il y avait vu qu'elle disait à chaque instant l'ignorance où elle était de la cause du désespoir qui s'était emparé d'elle; il reprit donc avec ce même entraînement confiant qu'il avait déjà montré.

— Lisez donc cette lettre, monsieur; vous y verrez que j'avais bien jugé de l'état de l'âme de Marguerite, qui cherche, sans pouvoir le comprendre, d'où lui vient le malheur qu'elle éprouve.

L'abbé Norton repoussa la lettre par le même geste sec et lent qu'il avait déjà employé, et reprit :

— Qu'elle ne voie pas clair en elle-même, monsieur, je veux le croire; mais peut-être si au lieu de porter ses regards sur ceux qui l'entourent, peut-être que si, au lieu de se faire le juge des autres, elle s'était mieux considérée elle-même, elle n'eût pas autorisé la femme qui sort d'ici à accuser une femme qui avait donné l'abri de sa maison à une orpheline.

L'abbé Fortin fit un mouvement, mais M. Norton reprit aussitôt :

— Vous l'avez entendu comme moi, monsieur, cette lettre renferme un nom que je n'ai pas voulu entendre, parce que ce nom était celui d'une femme qu'on accusait de manquer à ses devoirs. D'après ce que

vous m'avez dit lors de notre première entrevue, vous devez savoir quel est ce nom.

L'abbé Fortin paraissait douloureusement surpris do voir que M. Norton avait si nettement raison, et il se taisait en baissant la tête. Ce fut alors que M. Norton, donnant plus d'accent à son regard et à sa voix, ajouta :

— Ce nom que vous n'avez pas craint de prononcer, votre pénitente, monsieur, n'a pas craint de l'écrire, et en me désobéissant, elle l'a livré à la femme sans frein, contre laquelle j'avais voulu la protéger elle-même et elle seule; car d'après vos propres paroles, cette jalousie no menaçait que Mlle Marguerite.

Si ignorante d'elle-même, elle est d'une grande perspicacité envers les autres. D'où lui vient tant do savoir, monsieur? Vous qui, dès sa plus grande enfance, avez été appelé à diriger son esprit, pourriez-vous me l'apprendre?

A cette interrogation accusatrice, l'abbé Fortin regarda M. Norton d'un air calme et ferme, et il lui répliqua :

— La vie d'un prêtre obscur commo moi, monsieur, no vous est pas, je le sais, assez connue pour pouvoir vous répondre de la pureté des conseils que j'ai pu donner à celle que vous appelez ma pénitente; sans cela vous ne m'eussiez pas adressé cette question?

— Je ne doute nullement, monsieur, de la pureté de vos conseils; je considère le résultat qu'ils ont produit et j'ai peut-être le droit de m'alarmer en pensant que celle qui les comprend si mal continuera à les entendre.

— Je ne suis ni un théologien célèbre par mes écrits, ni un prédicateur fameux par mes sermons; mais je crois avoir assez bien compris la mission que je me suis imposée pour no pas me croire responsable d'une faute, si tant est qu'elle existe.

— Chacun comprend sa mission à sa manière, repartit l'abbé Norton; mais Dieu n'a pas donné la lumière à tous les dévoûmens, il n'a pas donné la force à la main de tous ses serviteurs.

Il y avait dans la manière dont ces paroles furent dites une expression de dédain sur laquelle comptait sans doute l'abbé Norton pour irriter l'amour-propre de son antagoniste, et lo pousser, dans un mouvement de vanité blessé, à abondonner la partie.

Mais l'abbé Fortin se contenta de sourire et repartit doucement :

— Je crois vous avoir déjà dit, monsieur, qu'il est des hauteurs d'où l'on voit mal les choses qui sont en bas, quelle que soit l'étendue du regard. Le général qui, du sommet d'une colline, dirige toute une armée, sauve la patrie; mais c'est le modeste médecin, qui marche dans la foule, qui sauve lo blessé sur lo champ de bataille.

A cette phrase de M. Fortin, l'abbé Norton, flatté de la comparaison, adoucit un peu la raideur de son accent, et reprit en examinant l'effet de ses paroles sur celui à qui il les adressait.

— Mais, monsieur, n'est-il pas déplorable que ceux qui pourraient prendre un certain rang dans cette grande bataille le désertent pour s'adonner à des soins obscurs et indignes d'eux?

Cette insinuation, faite cependant avec toute la retenue possible, parut frapper vivement l'abbé Fortin. Il so recula d'un pas et se redressa de toute sa hauteur, et regardant alors l'abbé Norton tout à fait en face, il lui dit d'une voix sévère :

— Je suis prêtre, monsieur, pour prier et pour consoler.

L'explication commencée entre ces deux hommes pour un intérêt en apparence tout à fait minime, et où elle s'était débattue si mal à l'aise, venait enfin d'aborder le véritable sujet qui les divisait.

Du moment qu'ils s'étaient rencontrés, ils s'étaient sentis ennemis; et si la prudence de l'abbé Norton lui avait inspiré d'abord de se défaire de

son adversaire par de petits moyens cauteleux, il n'était pas homme à reculer lorsqu'on l'abordait avec cette assurance que venait de montrer l'abbé Fortin, et il répliqua :

— Oui, monsieur, vous êtes prêtre pour prier et pour consoler ; mais vous êtes prêtre pour combattre : et quand la société, depuis son sommet jusqu'à sa base, est dévorée de vices, gangrénée d'incrédulité et de principes mortels, le prêtre qui prie pour extirper les vices, et qui attend le repentir du crime pour lui rendre la foi, ce prêtre n'accomplit pas sa mission, soit qu'il ne l'ait pas comprise, soit qu'il la déserte.

— Oui, monsieur, répondit l'abbé Fortin, le prêtre qui ne dit pas tous les jours à ceux dont le Seigneur lui a confié l'âme : « L'œil de Dieu vous » voit et vous juge ; suivez sa route, qui est celle de la justice, sans vous » laisser épouvanter par la clameur des méchans ; car cette clameur est » la première glorification de votre vertu. » Celui qui ne dit pas au pécheur : « Espère en ton repentir ; » celui-là ment à la loi du Seigneur, qui a dit : Je pardonnerai.

L'abbé Norton haussa les épaules avec un mouvement manifeste de dédain :

— Bienheureux ceux qui marchent dans cette voie facile et cachée, s'ils n'en voient pas de plus vaste et de plus rude. Mais le devoir de l'un n'est pas le devoir de l'autre ; et celui qui ne prend qu'un léger fardeau lorsqu'il peut en porter un plus pesant, déserte la cause du Seigneur comme celui qui jette sa charge sur la terre.

— Bienheureux plutôt, dit l'abbé Fortin, celui qui n'a pas l'orgueil de tenter plus qu'il ne lui est permis et qui ne sème pas sa marche de cœurs abandonnés et d'esprits qu'il laisse au milieu de la route dans le doute et le désespoir.

— De tous les orgueils, dit l'abbé Norton en regardant pour la première fois M. Fortin en face, le plus détestable aux yeux du Seigneur c'est celui de la feinte humilité.

— C'est pour cela que je suis fier de la tâche que j'ai choisie.

— Et que vous blâmez celle que d'autres se sont imposée.

— Je ne la blâme pas, je la déplore.

— Vous êtes donc un bien tiède soldat de la cause du Seigneur, que vous pleuriez sur les efforts que d'autres, plus ardens sinon plus puissans, tentent pour son triomphe ?

— Monsieur, dit l'abbé Fortin d'un ton ferme, mais retenu, le modeste bon sens qui m'a servi de guide en ce monde, ne me permet de voir dans ces efforts qu'un combat d'intérêts humains hors de la voie par laquelle le Seigneur doit triompher.

— Vous oubliez que tout à l'heure vous reconnaissiez la supériorité du général qui sauve la patrie, tandis que le médecin obscur sauve seulement le blessé ?..

— Oui, monsieur, et si vous aviez bien pesé chacun de mes mots, vous auriez compris que ce n'est pas sans intention que je me suis servi du mot patrie.

« Notre patrie, à nous, c'est la foi. »

— Je comprends votre distinction, monsieur, dit l'abbé Norton, et elle me fournira mon meilleur argument.

Eh bien ! monsieur, quand la patrie, quand la foi est en danger de périr parce qu'elle est corrompue dans son premier principe, dans le principe social enfin, le premier devoir du prêtre est de renverser, d'extirper, d'anéantir ce principe mortel et pervers d'où découle toute l'immoralité sociale.

Monsieur, monsieur, ajouta l'abbé Norton en se grandissant pour la première fois aux yeux d'un étranger à la grandeur du rôle qu'il croyait jouer, la lutte du prêtre dans ces temps d'anarchie et de désordre, n'est puissante et productive qu'à la hauteur où je l'ai placée.

— Eh bien ! monsieur, dit l'abbé Fortin, parlons sans figure : vous attaquez le gouvernement actuel parce que son principe vous paraît mortel à la foi !

— Oui, monsieur. Quand c'est en vertu de sermens trahis, de perfides ambitions réalisées, de proscriptions coupables qu'un gouvernement existe, cette existence est l'excuse de tous les crimes qui en tirent la conséquence fatale qu'on peut glorifier en bas ce qu'on glorifie en haut.

— Mais plus haut, monsieur, dit l'abbé Fortin, plus haut que les gouvernemens et les prêtres qui les jugent avec tant de sévérité, plus haut y a-t-il glorification?

Au lieu d'arrêter la pensée sur le mal qui se fait ici-bas, dans quelque sphère élevée qu'il ait lieu, s'il a lieu, élevez le regard de l'homme jusqu'à la divinité, et il ne tirera pas des événemens humains les conséquences fatales que vous êtes le premier à lui montrer. Notre mission n'est pas d'organiser les ressorts matériels de l'état, monsieur, mais d'établir le culte du bien dans les âmes.

Remplacez par votre prédication quotidienne l'espérance du lendemain par l'espérance dans l'éternité; donnez, comme Dieu vous le commande, le respect des enfans à leurs parens ; comptez aux pauvres leur malheur comme une épreuve et non comme un droit ; rendez aux familles la fraternité qui n'existe plus; inspirez aux époux la fidélité que Dieu n'a pas imposée seulement aux plus faibles ; dites aux humbles qu'ils seront élus, mais non pas qu'ils sont humiliés ; aux faibles d'esprit, qu'ils seront les premiers dans la grâce du Seigneur, et non pas qu'ils méritent d'être les premiers sur la terre; prêchez aux ambitieux la modération, et n'appelez pas leur chute ; donnez enfin à tous la charité, cette vertu immense plus difficile à exercer lorsqu'il s'agit de laisser au riche que lorsqu'il s'agit de donner au pauvre ; marchez à la conquête des âmes, à l'établissement des vertus chrétiennes, et vous aurez fait pour l'humanité et pour Dieu ce qui est le devoir du prêtre, vous aurez créé un ordre moral supérieur à toutes les formes mobiles de la société, vous aurez assis la société sur la base éternelle, au lieu de l'étayer sur un appui fragile et périssable comme tout ce qui est de ce monde; appelez à vous tout ce qui est homme, et par conséquent tout ce qui souffre et tout ce qui a besoin d'espérer; raffermissez sa foi, relevez son courage, montrez-lui la vertu pour sentier, et le salut éternel au port, et vous pourrez, sans remords et sans crainte d'avoir manqué à votre mission, vous pourrez dire comme Jésus-Christ : Rendez à César ce qui appartient à César.

— Mais si cela ne lui appartient pas? s'écria l'abbé Norton, qui avait écouté avec un sombre mécontentement la parole solennelle et forte de M. Fortin.

— Qui vous en a fait le juge, répliqua celui-ci. Trop haute ou trop basse, cette question n'est pas de mon domaine ni du vôtre; pour le prêtre humble et obscur, qui descend dans l'âme des affligés pour la fortifier et la consoler, elle n'existe pas.

Le plus souvent la souffrance vient à l'homme de sa nature, de ses passions, et non pas de sa position sociale. Saint François de Sales descendait-il dans les bagnes pour crier aux coupables qu'ils étaient mal jugés, et qu'il leur fallait briser leurs chaînes et tuer leurs gardiens ? Saint-Vincent de Paule ramassait-il les enfans nouveau-nés pour apprendre aux innocens à maudire leurs mères coupables ?

Ces saints prêchaient aux coupables la résignation, aux innocens le pardon.

Pour celui qui croit que la parole s'étend assez loin pour convier l'humanité à la reconnaissance de la vérité éternelle, cette question n'existe pas davantage ; car, sans cela, cette voix resterait aux limites d'un état pour y discuter sa forme et son droit avant toutes choses.

Rappelez donc vos missionnaires des Amériques ! rappelez-les de

l'Inde ! rappelez-les de l'Océanie ! qu'y vont-ils faire, à votre sens ? Prêcher quelques prosélytes obscurs, quand le mal général vient de principes mauvais, contestables, absurdes.

Si vous avez le droit de décider ici des intérêts temporels de la politique, comme prêtre, vous avez ce droit partout; si vous vous imposez, comme prêtre, le devoir d'attaquer l'organisation politique comme le principe corrupteur, vous devez remplir ce devoir partout; car la religion du Christ ne reconnaît ni limites, ni peuples, ni origines diverses, ni nationalités; l'humanité est son domaine, et, ce qui est bien ici, ne saurait être mauvais là-bas.

— Ceci, monsieur, dit l'abbé Norton, est un sophisme qui ne vaut pas la peine d'être discuté, la conséquence que vous en avez tirée vous en démontrera l'absurdité.

Non, monsieur, nous n'abandonnerons pas la prédication, qui doit éclairer patiemment et humblement les peuples demeurés encore dans l'ignorance, nous procéderons avec les moyens qui sont en notre pouvoir pour faire triompher la parole évangélique; si faibles que soient ces moyens, mais lorsque Dieu nous a donné ici la force de faire triompher la foi, par la restitution d'un principe sacré, nous manquerions à sa volonté en jetant loin de nous la force qu'il a mise dans nos mains.

—Ainsi, monsieur, répliqua l'abbé Fortin, lorsque cette humble prédication que vous portez au loin vous aura donné chez d'autres peuples la force que vous vous croyez ici, vous chercherez donc alors si le principe politique est juste; et s'il ne l'est pas, à votre avis, vous le renverserez ? Et quel sera le principe que vous mettrez à sa place, si vous ne respectez pas celui qui y est ? ce sera sans doute pour aller chercher dans le passé celui qui aura été. Et à quelle limite du passé vous arrêterez-vous ? et si vous y posez une limite, savez-vous ce que vous y rencontrerez ? là le droit imprescriptible d'une famille, ici le droit antique d'une oligarchie, ailleurs le droit temporaire d'une multitude.

Tous ces droits, vous les consacrerez donc à côté les uns des autres comme le principe vénérable et immuable de l'organisation politique ? vous serez donc monarchique, oligarchique ou démocrate, selon les faits existans ou accomplis ? et vous serez obligé de proclamer alors cette vérité qui éclaire le monde, qui vous presse, qui vous condamne, qui vous réduit à l'impuissance : c'est que la religion n'est vraie et éternelle que parce qu'elle part d'un principe qui est au dessus de toutes les organisations politiques ; c'est qu'elle est possible comme la vertu sous tous les gouvernemens : c'est qu'elle est comme la lumière du soleil que nul pouvoir humain ne peut voiler à l'humanité, et qui réchauffe également l'esclave des satrapes de l'Inde et le citoyen du Nouveau-Monde.

Vous êtes prêtre comme moi, monsieur, eh bien ! je vous dis, moi : rendez les hommes forts contre leurs passions, et vous les aurez faits assez libres ; rendez-les vertueux, et vous les aurez faits assez heureux ; car vous leur aurez donné l'éternelle force et l'éternel bonheur.

Que si vous ne croyez pas cette mission assez vaste et assez haute, que si vous voulez faire plus que n'a fait le Christ, jetez votre robe de prêtre, ne touchez pas à l'hostie, descendez de la chaire, revêtez les armes du monde, prenez une épée ou une plume, montez à la tribune, faites triompher vos opinions si vous les croyez justes; mais ne dites pas que vous prêchez la parole de Dieu, car vous ne parlez que des intérêts transitoires de l'homme ; l'intérêt éternel n'est plus votre but.

Ce champ des âmes qui vous a paru si étroit est désormais trop vaste pour vous; vous avez le droit de parler au *Forum* de votre pays, mais vous ne pouvez plus parler à l'humanité; vous pouvez être le chef d'un parti qui se compte par cent mille hommes, mais vous n'êtes pas le pasteur de ce troupeau qui ne se nombre pas; vous pouvez être un homme politique, mais vous n'êtes pas un prêtre.

L'abbé Fortin, en parlant ainsi, s'était animé d'une expression véritablement inspirée; et quoique l'abbé Norton l'écoutât d'un air sombre, il y avait en lui une sorte de satisfaction intérieure qui probablement venait de la part quo lui faisait son antagoniste. Aussi lui répondit-il d'un ton où perçait son orgueil politique au milieu de son indignation affectée :

— Dieu jugera, monsieur, si j'ai abandonné sa cause en la défendant comme je le fais. Mais je suis encore prêtre, monsieur, prêtre pour dire la vérité et pour l'attester par ma mort, s'il le fallait.

— Monsieur, lui dit sévèrement l'abbé Fortin, les insensés qui attaquent la société à main armée, dans les rues, meurent pour attester ce qu'ils croient la vérité, et ils n'attestent que leur aveuglement.

— Leur aveuglement ! dit l'abbé Norton avec une colère concentrée ; mais celui qui juge si fièrement n'est-il pas le premier aveugle ?

— Celui qui atteste Dieu ne peut se tromper; celui qui ne tire pas sa lumière de lui-même, mais de la parole divine, est rarement aveugle.

Il y eut un moment de silence où l'abbé Norton lutta contre le désir de continuer cette discussion, mais il résista à ce désir, et s'inclina devant M. Fortin d'un air impératif :

— Je n'ai qu'un exemple de cette infaillibilité, monsieur, et comme il me semble qu'elle n'a pas suffisamment éclairé l'âme qui lui a été confiée, je désire qu'elle ne soit plus confiée qu'à des conseils plus humbles, mais qui seront peut-être mieux compris.

— C'est-à-dire, monsieur, reprit l'abbé Fortin, que vous me défendez de revoir Marguerite.

— Je vous en prie, sinon comme prêtre, du moins comme celui qui s'est chargé jusqu'à ce jour de son existence, de son avenir et de sa fortune.

— J'obéirai, monsieur; j'obéirai jusqu'au jour où Marguerite m'appellera. Je vous avertis que j'irai demain, si cette lettre m'appelle aujourd'hui.

— Et de quel droit, s'écria l'abbé Norton, osez-vous vous mêler du sort de cette jeune fille ?

— Du droit que vous avez abdiqué, du droit du prêtre qui doit venir quand une âme en peine l'appelle, du droit du prêtre qui doit la consolation aux affligés innocens comme Marguerite, ou coupables comme la femme qui sort d'ici.

A ces mots, l'abbé Fortin salua et se retira.

XII.

Lorsque madame Chambel sortit de chez l'abbé Norton, elle se jeta tout en pleurs dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Le cocher lui ayant demandé où il fallait la conduire, elle lui répondit sans penser à ce qu'elle disait :

— Où vous voudrez.

Le brave phaëton avait considéré qu'il avait pris le matin, à huit heures, une femme qui était venu le chercher à pied sur la place, qu'elle était belle, que sa jeunesse avait dépassé cependant l'âge des timides sentimens et des premières amours qui doivent durer toujours; il avait remarqué que cette femme avait l'air inquiet quand elle était montée dans son carrosse, qu'il l'avait conduite à la porte d'un vaste hôtel, où il l'avait attendue deux heures, et qu'elle en sortait pâle, tremblante, étouffant de larmes et de sanglots.

Pour un cocher de fiacre qui n'est pas un jeune rustaud de l'Auvergne, mais un vétéran de la place, qui connaît le cœur humain pour l'avoir promené depuis trente ans dans les rues de Paris, l'histoire de tout cela était facile à faire :

Cette dame s'était échappée de chez son mari pour aller clandestinement

surprendre un amant qu'elle soupçonnait de la tromper; il y avait eu une scène, une explication, et elle venait d'être assurée de son malheur; une rupture avait été la suite de ce qu'elle avait découvert, et la pauvre veuve s'en retournait tout en désespoir chez son mari et près de ses enfans.

Or il ne fallait pas rentrer avec des yeux rouges et un visage défait; il fallait le temps nécessaire à la douleur pour se contenir. Voilà pourquoi on avait dit : « où vous voudrez. »

Bien, se dit le cocher; les Champs-Elysées sont à deux pas, au bout le bois de Boulogne; une tournée de deux heures, l'air est frais, et la petite dame rentrera chez elle pimpante et refaite comme une rose qui vient d'éclore.

Sur ce, il monta sur son siége et se mit à trotter dans l'avenue des Champs-Elysées, de ce pas si indiscret quand il y a deux visages dans une voiture, mais difficile à expliquer quand il ne s'y trouve qu'une seule personne.

Isaure ne fit d'abord nulle attention à l'endroit où on la conduisait; sa douleur, sa colère, long-temps contenues, débordaient en elle-même; elles envahissaient son âme, et elles y jetaient un trouble, une confusion, où les pensées les plus opposées se mêlaient, se heurtaient, se brisaient l'une l'autre.

« Ah! se disait-elle, cet homme m'a compris, et c'est moins ma faute » qu'il a repoussée que le crime de cette femme qu'il a voulu protéger.

» Mais pourquoi la protége-t-il?

» Parce qu'elle a caché le scandale de ses intrigues sous des apparen- » ce où tout le monde voit, mais qu'on est convenu de ne pas percer.

» Ainsi donc une dissolution sans frein, mais de l'hypocrisie, voilà » son droit à la protection du monde, et qui plus est à la protection d'un » homme dont la sévérité de mœurs est attestée même par ses ennemis. « Est-ce de la justice? non.

» Eh bien! ce que le monde n'a pas fait, je le ferai moi; je remettrai » cette femme à sa place, je la descendrai à mon niveau? que dis-je? je » la jetterai sous mes pieds, je dirai tout ce que je sais.

» Mais que sais-je qu'on ne sache déjà et qu'on ne respecte, parce qu'il » convient à un mari imbécile et lâche d'accepter tous les affronts? Où » trouverai-je un appui qui me soutiendra contre elle? personne; et pour » avoir dit la vérité je passerai pour avoir calomnié; et puis, quand je » réussirais à me venger, à quoi cela me servira-t-il? M'aimera-t-il mieux » quand je l'aurai si cruellement blessé, lui qui ne m'aime plus lorsque » je lui ai tout donné de moi, fortune, amour, honneur?

» Ah! mieux vaut mourir... oui, ma tombe sera un abîme que je creu- » serai entre eux; je serai le spectre qui viendra s'asseoir au milieu de » leurs entretiens. Folle et inutile vengeance qui ne sera peut-être qu'un » embarras de moins à leurs intrigues.

» Non! non! je veux vivre, vivre pour les épouvanter sans cesse de mes » menaces; je tiendrai l'accusation sans cesse suspendue sur leurs têtes, » et ce mari si complaisant parce qu'il fait semblant d'être sourd et aveu- » gle, n'osera peut-être plus être si lâche, quand on lui mettra la lumière » en face de lui, quand on lui criera la vérité aux oreilles de tous. »

C'est ainsi, et toujours, et à peu près dans le même cercle, mais plus confusément encore que roulaient les pensées d'Isaure, sans qu'elle s'aperçût de l'endroit où elle allait.

Mais enfin, comme les eaux d'un torrent qui, après s'être précipitées dans une vallée, y tourbillonnent long-temps jusqu'à ce qu'elles trouvent ou se fassent une issue par où elles suivent un cours, sinon calme, au moins régulier et dans un sens déterminé, toutes ces tumultueuses pensées de Mme Chambel s'apaisèrent et se dirigèrent dans un sens unique. Ce sens était celui de la lutte et de la vengeance.

Et ce parti une fois pris, elle se reconnut en son âme, se rendit un compte plus exact de ce qu'elle avait fait, dit, entendu, et fut très surprise de se trouver à l'entrée du bois de Boulogne, où elle n'avait aucun dessein d'aller. Elle fit arrêter la voiture et demanda au cocher pourquoi il l'avait menée en cet endroit.

Le cocher lui expliqua comme quoi elle lui avait répondu :

« Où vous voudrez. »

Et comme quoi, ayant cru remarquer que madame était indisposée, il avait pensé qu'une petite promenade au grand air ferait du bien à madame.

Isaure rougit d'abord d'avoir été si bien comprise par cet homme, et lui demanda l'heure qu'il était.

— Onze heures.

« Onze heures, pensa Isaure, et je suis sortie depuis huit heures ! Que va penser Pierre ? »

C'était le premier mouvement d'une bonne pensée ou plutôt de ce sentiment accoutumé qui est dans la vie de ceux qui se sont crus aimés et qui sont inquiets de l'inquiétude des autres.

Mais aussitôt cette crainte d'Isaure se changea en une espérance.

« Que m'importe, se dit-elle, ce que pensera Pierre? Lui dois-je un » compte régulier de chaque instant de ma vie, de chaque mouvement » de mon cœur, de l'emploi de tous mes instans? Est-il si soucieux de » mes douleurs? s'occupe-t-il, lui, de ce que je souffre? Et s'il doit souf- » frir, tant mieux ! Quelque sentiment qui l'alarme, tant mieux ! jalousie, » crainte ou remords. Qu'il souffre comme moi, c'est juste, trop juste ! »

En vertu de cette conclusion, Isaure dit à son cocher de continuer sa course à travers le bois et d'attendre qu'elle lui donnât l'ordre de retourner chez elle.

Laissons-la promener ses projets de vengeance et de lutte, et retournons auprès de Chambel qui, voyant les heures se passer sans entendre parler de sa femme, commençait à prévoir les plus affreux malheurs.

La pensée d'un suicide s'était déjà présentée à son esprit, et il y croyait, non seulement parce que le caractère emporté de sa femme lui paraissait de nature à la pousser à une action de cette violence, mais encore parce qu'il s'imaginait en être digne.

Oui, c'est vrai, la vanité de certains hommes va jusqu'à ce point que la pensée qu'une femme peut se tuer pour eux chatouille agréablement cette féroce vanité. Ce n'est pas un désir, ce n'est pas un espoir, c'est quelque chose qui passe dans l'esprit comme un parfum byronien : on se voit un moment dans un vague nuage de grandeur romantique, comme un don Juan pour qui on se meurt; on pose à ses propres yeux, dans un paysage fantastique, à côté d'une tombe sur laquelle se penche un vaste saule pleureur.

Tout cela n'est pas beaucoup plus arrêté, beaucoup plus sérieux qu'une idée de roman, de drame ou d'élégie, mais enfin on y pense, et cela n'est pas trop effrayant.

Il faut dire, à l'excuse des gens ainsi faits, que non seulement ils ne diraient pas un mot qui pût amener ce résultat en vue de leurs idées poétiques. Une fois ce rêve passé, ils redeviennent des hommes à peu près comme les autres; et si par hasard ils font assez de mal pour qu'une telle catastrophe arrive, c'est qu'ils ont agi en vertu des passions communes, comme eût fait un agent de change qui trompe sa femme, ou toute autre profession anti-littéraire de ce monde.

Donc, après avoir épuisé toutes les suppositions possibles, la supposition d'un suicide s'était présentée à l'esprit de Chambel; elle passa dans son esprit comme nous avons dit; et cela parce qu'il n'y croyait pas. Mais à mesure que l'heure avançait, il y crut plus réellement, et alors il eut de sincères et véritables alarmes; mais son embarras était énorme : où s'in-

former ? où aller ? Il avait bien pensé à Mme de Morency ; mais comment lui dire la vérité, comment lui dire l'accusation d'Isaure et ses menaces ?

Chambel commençait à perdre la tête, à se repentir et à penser qu'il eût mieux valu rompre une liaison qui pouvait amener de tels événemens, lorsqu'un mot de Mme de Morency le fit prier de passer chez elle.

Si Isaure, au lieu de continuer sa promenade, était arrivée à ce moment, à l'heure où Chambel éperdu n'avait plus que remords et terreur, tout se serait réparé peut-être.

Isaure eût compris dans ce trouble qu'elle eût surpris à l'improviste, le reste d'un amour qu'elle avait tant aimé : Pierre eût peut-être eu de ces reproches désespérés qui disent si bien qu'on sent encore une part de sa vie et de son bonheur dans le bonheur d'un autre, et peut-être Isaure lui eût-elle alors parlé seulement de sa douleur, et non pas de ses droits ; peut-être cette amertume de paroles qui les divisait encore plus que leurs vrais sentimens se serait-elle assez effacée pour laisser percer leurs cœurs, et peut-être un aveu et un pardon fussent-ils sortis de cette explication ; mais il était trop tard déjà, lorsque Chambel était près de Mme de Morency ; car tout ce qu'il éprouvait de repentir allait s'y perdre dans une nouvelle colère.

En effet, Chambel trouva Mme de Morency pâle, irritée, les dents serrées et dans une agitation menaçante que n'avait jamais vue Chambel, et dont il ne soupçonnait pas Mme de Morency susceptible. Elle n'était pas seule, et Mme Ansier se tenait dans un coin, l'air solennel, hautain et indigné.

Lorsque Chambel entra, Mme de Morency se détourna avec désespoir, et alla se jeter sur un divan où elle cacha ses larmes.

Chambel s'approcha d'elle.

— Laissez-moi, monsieur ! s'écria-t-elle, laissez-moi ! vous m'avez perdue ; ah ! malheureuse, d'avoir cru en vous !

Chambel, épouvanté, se tourna vers Mme Ansier, en lui disant avec une alarme sincère :

— Mais qu'y a-t-il, mon Dieu ? qu'y a-t-il ?

— Le voici, monsieur, repartit Mme Ansier avec indignation :

Ce matin, comme j'entrais chez M. l'abbé Norton pour lui remettre un travail qu'il m'avait demandé, j'en ai vu sortir Mme Chambel, pâle et avec l'air d'une furie. Pardonnez-moi, monsieur, la dureté de cette expression ; oui, elle avait une figure qui m'a épouvantée.

J'ai pressenti un malheur, et, quoique je n'eusse rien à dire à M. Norton, j'attendis qu'il eût terminé une conférence qu'il avait avec M. Fortin, et je lui fis demander un moment d'entretien. L'abbé Norton est un homme, monsieur, dont la vie exemplaire est trop au dessus de toutes les faiblesses pour les condamner ; mais cette indulgence lui rend également odieuses les basses et indignes vengeances d'une femme qui devrait se souvenir de ce qu'elle a fait.

Mme Ansier, malgré sa prétention littéraire, ou peut-être à cause de sa prétention littéraire, s'embarrassait pour dire le plus durement possible à Chambel, ce qu'elle avait appris de l'abbé Norton ; mais Mme de Morency, qui n'y mettait point tant de prétention, céda à la colère qui la dominait, et s'écria en se levant :

— Enfin, monsieur, Mme Chambel est allée ce matin chez l'abbé Norton et a osé lui dire que j'étais votre maîtresse ; et elle l'a menacé d'un scandale, d'un éclat de scènes infâmes.

Voilà, monsieur, voilà la vérité que Mme Ansier craint de vous dire par honte de la conduite de Mme Chambel, mais que vous devez connaître et que je vous apprends.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Chambel qui, abasourdi et de la nouvelle et de la haute indignation de son honneur outragé, ne sut trop que répondre.

— C'est vrai, monsieur, dit Mme Ansier, M. Norton me l'a appris avec tous les ménagemens possibles pour Mme Chambel ; mais c'est la vérité.

Ce qu'il y avait d'admirable dans la façon de parler de ces deux femmes, c'est que Mme Ansier avait honte pour M. Chambel de la conduite de sa femme, c'est que l'abbé Norton avait mis tous les ménagemens possibles pour Mme Chambel.

Quant à la conduite de Mme de Morency, quant aux ménagemens qu'il eût fallu à l'abbé Norton pour parler d'une chose vraie, il n'en était pas question; Mme Chambel était seule indigne, Mme Chambel seule avait besoin qu'on parlât d'elle avec tous les ménagemens possibles.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que Chambel écoutait cela comme une chose toute simple, toute naturelle ; c'est qu'il était sincèrement indigné de la conduite de sa femme, et qu'il était honteux devant ces deux dames irréprochables des fautes de Mme Chambel.

Aussi répondit-il :

— Heureusement l'abbé Norton n'est pas un homme à se laisser influencer par de pareilles délations (il n'osa pas dire calomnie), et je vous jure que je mettrai un terme à ces indignes emportemens.

— Si vous le pouvez, lui dit aigrement Mme de Morency.

Mme Chambel est d'un monde, ajouta-t-elle avec un souverain dédain, où les querelles domestiques, les cris, les fureurs sont de mise. Vous a-t-elle fait déjà beaucoup d'algarades de ce genre ?

Chambel se mordit les lèvres, et jura en lui-même qu'il punirait Isaure de ce qu'elle lui attirait.

Un mot sévère et mérité eût averti Mme de Morency de quitter ce ton de vertu indignée; mais quel homme a jamais eu le courage de défendre sa femme, qu'il trompe, contre sa maîtresse, qui l'injurie ? et Chambel répondit avec mauvaise grâce, mais avec d'autant plus de lâcheté, qu'il se sentait humilié :

— Je vous jure que c'est une folie qui ne recommencera pas ; je prendrai des mesures sévères.

— La meilleure mesure, monsieur, dit Mme de Morency d'un air digne c'est de ne plus nous voir ; c'est de briser des relations dont on s'arme avec cette impudenr.

— Nous séparer! s'écria Chambel dans un tendre effroi, jamais !

— Eh ! que voulez-vous donc que je fasse ? dit Mme de Morency avec des larmes qui éclatèrent avec un admirable à-propos ; voulez-vous que j'attende que cette méchante femme vienne porter le trouble, le désordre, le déshonneur dans ma maison ?

Ah ! Pierre, quel malheur pour un homme comme vous d'avoir ainsi livré votre vie à une pareille femme, en proie à de si cruelles passions.

Ceci fut dit avec un accent de tendre pitié qui toucha profondément le cœur sensible et vaniteux de Chambel, et Mme Ansier ajouta à cette émotion en disant d'un accent plein de sympathie pour le malheur de Chambel :

— Hélas! quand un homme comme M. Chambel rencontre, trop jeune encore, et lorsqu'il n'a aucune expérience du monde, des femmes qui s'emparent d'eux pour en faire les esclaves de leurs caprices et d'une ambition qui veut se parer de leur gloire et de leur renommée, ils se sont fait un avenir bien malheureux.

— Pauvre Pierre! dit Mme de Morency avec un soupir, c'est vous que je plains.

— Ah! fit Mme Ansier, quand on est sous un pareil joug, il faut pour le briser, un caractère que bien peu d'hommes possèdent.

— Me croyez-vous donc un enfant? s'écria Chambel en se relevant de toute sa force. Non! non! et ce joug, je saurai le briser tout-à-fait, si cela est nécessaire.

— Pierre, s'écria Mme de Morency d'un ton alarmé, que dites-vous là? Non, ne faites pas cela, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi.

Mme de Morency se reprit à pleurer, et continua d'une voix pleine de sanglots :

— Mme Chambel dirait partout que c'est pour moi que vous vous êtes éparé d'elle, et le monde est si empressé d'accueillir toute calomnie qu'on le croirait peut-être. Non, Pierre, je vous l'ai dit, il faut mieux nous séparer à tout jamais.

— Ah! ne répétez pas cela, dit amoureusement et douloureusement Chambel. Reposez-vous sur moi du soin de vous protéger.

— Ah! dit Mme de Morency, ce n'est pas pour moi que je vous parle, c'est pour vous. C'est tout votre avenir qui est en jeu. Céder aujourd'hui, c'est perdre votre liberté à tout jamais. Vous ne pourrez plus avoir un désir, une volonté qu'il ne faille soumettre à la volonté d'un maître... Ah! Pierre, prenez garde.

— C'est un essai de tyrannie que j'arrêterai à temps, croyez-moi.

— Oh! ce n'est pas seulement cela, Pierre, et il faut que je vous aime bien pour vous dire la vérité, car elle doit vous être cruelle; c'est la légèreté avec laquelle on se joue de votre repos, de votre honneur, et si je n'avais éclairé la jeunesse de Jules...

— Que dites-vous? s'écria Chambel

— Rien..., rien...; mais je n'ai pas voulu qu'un enfant qui m'est si cher, vous le savez, fût pour vous une cause de chagrin; mais d'autres seront peut-être moins délicats, ou ne trouveront pas des conseils qui les arrêtent, et alors...

Le regard qui finit la phrase eut une éloquence qu'aucune parole écrite ne peut remplacer.

Chambel pâlit de pressentiment, et Mme Ansier, dont la parole ressemblait assez au marteau qui enfonce le clou piqué dans un mur, ajouta de sa voix la plus prophétique :

— Ce qu'elle a fait, monsieur, peut vous faire craindre ce qu'elle fera. C'est horrible à dire, mais on ne ment ni à sa nature ni à ses antécédens.

Est-il vrai que l'homme soit bête à ce point? est-il vrai qu'un homme d'un véritable mérite comme Chambel, puisse arriver à ce degré d'imbécillité de se laisser dire de pareilles choses par deux femmes dont l'une était sa maîtresse et dont l'autre était sa complaisante, sans compter tout ce qu'il avait de purement personnel à se reprocher?

Cette imbécillité peut aller jusqu'à croire de pareilles paroles, jusqu'à s'en irriter, jusqu'à en être furieux contre celle qu'on accuse, comme cela arriva à Chambel? Hélas! oui, c'est vrai de la plupart des hommes et des hommes d'esprit surtout.

Pauvre niais, placé entre deux serpens, Chambel les écoutait comme des voix amies; cette impudente accusation dans de pareilles bouches, lui venait sous la forme d'une flatterie personnelle, et le lâche désertait sa cause et sa vie parce qu'on lui disait qu'il valait mieux que ce qu'il avait obtenu.

Les violences d'Isaure qui disait hautement et en face sa pensée, lui semblaient autant d'ignobles transports, comparés à cette bonne et digne pitié dont on le couvrait. Il resta ainsi plus d'une heure entre les mains de ces deux femmes, et il en sortit sur un mot qui acheva leur victoire.

En effet, Mme Ansier lui ayant dit :

— Mais qu'avez-vous pensé en apprenant que Mme Chambel était sortie si matin et en ne la voyant pas rentrer?

— En vérité, repartit Chambel, dans mon trouble et ne supposant pas qu'une femme pût s'égarer au point de faire ce qu'a fait Mme Chambel, j'ai craint dans un moment de folie, que l'idée d'un suicide ne l'eût emportée.

—En vérité, fit Mme Ansier d'un air de raillerie perfide, c'est trop de naïveté... Elle. . Ah! vous êtes bien enfant ..

— Non, il est bon, dit madame de Morency avec un accent langoureux.

Chambel sortit sur l'idée qu'il était dupe de sa bonté pour sa femme, et il rentra chez lui au moment où la voiture d'Isaure s'arrêtait à la porte.

XIII.

Eh quoi! M. Chambel s'était inquiété durant deux heures de l'absence de sa femme, il avait eu la bonté de craindre qu'elle ne se fût tuée par désespoir de son abandon ; et point du tout, elle n'y avait pas songé le moins du monde. Bien loin de là, au contraire, elle avait été bassement dénoncer son mari à l'homme qui tenait dans ses mains sa fortune et sa position ; elle avait été lui dire qu'il avait une maîtresse, ce qu'il lui eût pardonné, mais elle avait fait encore bien pis, elle avait nommé cette maîtresse, elle avait compromis une femme respectable malgré sa faiblesse, oui,respectable aux yeux de Chambel, par cela seul que l'intrigue était sans scandale; tandis qu'elle-même, la malheureuse, avait publiquement abandonné son mari pour lui Chambel.

Vous comprenez quels transports de juste colère une telle conduite devait exciter dans l'âme de ce mari si insolemment bravé. Il le sentait, il n'en avait pas trop dit lorsqu'il avait parlé à Mme de Morency d'une séparation, et, quelque chagrin que celle-ci en dût éprouver, il y était résolu, s'il ne rencontrait immédiatement une complète soumission.

Nous avons déjà dit dans quelles dispositions Isaure était rentrée chez elle , décidée à ne pas céder , et irritée surtout de cette froide répulsion de l'abbé Norton qui lui avait semblé la plus humiliante des injures.

C'était encore une de ces scènes auxquelles nous avons fait assister nos lecteurs, mais qui, cette fois, armée de part et d'autre de ressentimens exaspérés, devait amener une solution définitive.

Au premier regard que Pierre et Isaure échangèrent en se rencontrant, ils le comprirent ainsi l'un et l'autre , et tous deux s'y préparèrent sans peur. La colère était également aveugle des deux côtés.

— Pourriez-vous me dire , fit monsieur Chambel quand ils furent tous deux dans la chambre d'Isaure, pourriez-vous me dire d'où vous venez?

—Cela m'est aussi impossible qu'à vous, monsieur, de me dire où vous allez tous les jours de trois à cinq heures.

— Je ne réponds pas , madame, j'interroge, reprit Chambel d'un ton froid et décidé.

— Et moi, monsieur, je n'interroge ni ne réponds. Vous allez où il vous plaît, moi où il me convient. C'est trop juste.

— Je vous préviens, madame, que ces façons ne sont plus de mise.

— Je vous préviens, monsieur, que je n'en aurai pas d'autres.

—A qui croyez-vous donc parler de ce ton, madame?

— Mais, repartit Isaure d'un ton dégagé et dédaigneux, à monsieur Pierre Chambel, un grand poète dont j'ai l'honneur d'être la femme.

Cela commençait bien, comme on voit, et chacun des deux acteurs de cette scène était si bien résolu à ne pas reculer, que tout ceci fut dit avec une sorte de calme apparent ; il n'y avait eu ni grands gestes ni grosse voix de la part de Chambel, ni commotions violentes et regards furieux de la part d'Isaure.

Cela continua de même, car Pierre repartit :

— Eh bien! madame, ce ton ne convient pas au grand poète dont vous avez l'honneur d'être la femme, comme vous dites. Je ne veux pas le supporter plus long-temps,

— Vous êtes libre de ne pas le supporter, monsieur, mais je ne puis pas en avoir d'autre.

La querelle languissait dans des généralités inutiles. Les deux cham-

pions le sentaient, et chacun attendait que l'autre touchât enfin au point véritable de la question.

Chambol était tellement décidé qu'il fût le premier à l'aborder et qu'il répliqua.

— Est-ce de celui-là que vous avez parlé ce matin à M. l'abbé Norton?

A cette interpellation directe, Isaure se retourna et regarda son mari.

Ils se mesurèrent pour ainsi dire l'un l'autre, et Isaure répartit en se détournant avec indifférence :

— J'ai parlé à M. Norton du ton convenable à ce que j'avais à lui dire.

— Et qu'aviez-vous à lui dire?

— Celui ou celle qui vous a si bien instruit de ma visite, a pu vous en dire aussi le motif.

—Je désirerais l'apprendre de vous, car je crains qu'on ne m'ait trompé.

—Vous a-t-on dit, par hasard, que j'étais allée chez M. Norton pour le séduire ?

— La séduction, madame, s'adresse à plus d'un sentiment; et lorsqu'une femme va chez un homme de l'austérité et de l'importance de M. Norton lui peindre son mari comme un homme sans conduite et abandonné au désordre, elle peut exercer sur son esprit une séduction aussi coupable que celle qu'on exerce sur un juge dont on égare l'équité.

— Un juge d'une austérité comme celle de monsieur Norton, ne se laisse pas égarer par une femme comme moi. Vous pouvez être tranquille à ce sujet pour vous et pour d'autres.

— Qu'il ait repoussé vos accusations, c'est une reconnaissance de plus que je lui dois, mais je n'en ai pas moins le droit de juger sévèrement ce que vous avez voulu faire.

— Ce que j'ai voulu faire, monsieur, est bien simple; je suis allée chez l'abbé Norton, à qui vous devez tant de reconnaissance, pour le prier de vous faire entendre les conseils de sa superbe austérité, et de vous avertir qu'il n'était pas convenable à un homme marié d'être l'amant de la femme d'un homme qui l'a accueilli dans sa maison, et à la recommandation de l'abbé Norton lui-même.

—Vous avez osé dire cela à M. Norton.

— Je ne l'ai pas pu, monsieur; il a si bien fait qu'il n'a pas voulu m'entendre.

— Je le conçois, son âme vertueuse devait avoir horreur d'une pareille indignité.

— De laquelle, monsieur, de la mienne ou de celle de Mme de Morency.

— De la vôtre, madame, s'écria Chambel; car Mme de Morency est trop à l'abri de pareilles calomnies.

— Sans doute elle est à l'abri de pareilles calomnies, comme les pauvres sont à l'abri des voleurs; quand on n'a rien à perdre....

— Madame! s'écria Chambel avec violence.

— Monsieur! lui répartit Mme Chambel avec sang-froid. Me suis-je trompée? N'êtes-vous pas l'amant de Mme de Morency?...

— Non, madame, non! C'est une calomnie inventée par votre jalouse rage!

— Vraiment! lui dit Isaure de ce ton railleur qui était son arme la plus cruelle; eh bien! j'en suis charmée.

J'ai été une calomniatrice, soit; pour une femme comme moi, un vice de plus et une faute de plus sont si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Tandis que si cela eût été vrai, cela eût pu vous faire du tort, et, ce qui est plus fâcheux, vous rendre ridicule.

— Me rendre ridicule!

— Mais je le crains, reprit Isaure.

Vous avez vingt-cinq ans, ce me semble; et, quoique je sois vis-à-vis de vous une vieille femme, je ne le suis pas encore assez pour être votre

mère, comme Mme de Morency, qui a bien quarante-quatre ou quarante-cinq ans bien comptés.

Malheureux Chambel, après avoir été doucement poignardé au sujet de sa femme, le voilà exposé à des coups de couteau encore plus aigus au sujet de sa maîtresse.

Ce mot :

« Une femme qui pourrait être votre mère. »

L'avait fait bondir; mais l'occasion n'était pas bonne pour éclater; et il se contint, et repartit avec assez de bonheur pour faire croire à Isaure qu'elle ne l'avait pas atteint.

— Que Mme de Morency ait quarante-cinq ans, ou cinquante, c'est une chose qui ne me regarde pas; mais ce qui me regarde, c'est que vous vous taisiez sur une femme respectable.

— Par son âge...

— Madame! s'écria Chambel, à qui ce second coup fut d'autant plus sensible, qu'il l'interrompait dans une phrase dont il attendait beaucoup d'effet.

Oui, Mme de Morency doit vous être respectable...

— Par ses vertus... dit Isaure d'un ton qui affectait une insolente niaiserie.

— Oui, par ses vertus, madame !... reprit Chambel, que sa colère rendait absurde; par ses vertus, car elle ne s'est pas donnée en spectacle au monde !...

— Je ne sais pas si elle s'est donnée en spectacle, mais on prétend qu'elle s'est donnée au monde entier, et cela n'eût pas été flatteur pour vous de succéder...

— Madame! madame! taisez-vous ! s'écria Chambel exaspéré; ne prononcez plus le nom de Mme de Morency; ne répétez pas ce que vous venez de dire... taisez-vous !

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc? reprit Isaure.

Je comprends que si Mme de Morency était votre maîtresse, cela pût vous blesser; mais vous m'avez dit qu'il n'en était rien. Je puis bien en dire ce qu'en disent ses meilleurs amis.

— Est-ce un parti pris à vous d'insulter Mme de Morency? dit Chambel en s'avançant vers sa femme.

— Est-ce un parti pris à vous de la défendre?

— Oui, madame, contre vous.

— C'est prudent à vous, monsieur, de choisir le plus faible de ses ennemis.

Chambel était arrivé à cet état de colère où un homme est prêt à perdre toute retenue; il le sentit, et dit à Isaure :

— Vous comprenez, madame, qu'une telle discussion ne peut continuer entre nous sur un pareil ton. Je ne veux pas sortir des bornes que votre qualité de femme m'impose; je ne puis vous faire taire comme on fait taire un homme.

— Comment fait-on taire un homme, je vous prie? lui dit Isaure d'un ton méprisant.

— En le souffletant et en le tuant, madame! reprit Chambel, la pâleur sur le visage.

— En ce cas, je ne sais pas, lui dit Isaure, si la fameuse Durandal pourrait suffire à l'immense extermination que vous aurez à faire.

— Isaure... Isaure... dit Chambel, par grâce et par pitié pour vous, quittez ce ton insolent !

— Bah! fit Isaure.

— Mais vous n'avez donc pas peur de ce que je puis faire? lui dit Chambel avec menace.

— Peur, moi! dit Isaure. Et de quoi voulez-vous que j'aie peur, monsieur! Est-ce de vous séparer de moi? Mon Dieu, monsieur, vous

m'avez déjà fait cette menace, et vous voyez que je n'en suis pas si effrayée que cela ait arrêté mes calomnies; peur! que vous ne me traitiez comme un homme, que vous ne me souffletiez!...

— Ah! madame!

— Et que vous n'alliez jusqu'à me tuer? Eh bien! monsieur, faites! C'est une fantaisie qu'il vous sera peut-être agréable de satisfaire.

— Vous êtes folle, lui dit Chambel qui se calma tout d'un coup en reconnaissant que sa fureur tournerait contre lui avec une femme aussi décidée qu'Isaure; vous êtes folle et je suis aussi fou que vous de discuter avec une femme dont l'aveugle emportement briserait les liens les plus sacrés plutôt que de céder devant qui que ce soit.

La justesse de ce reproche frappa Isaure; elle sentit qu'elle était elle-même le premier obstacle à un retour sincère, et se calmant à son tour, elle repartit :

— Vous avez raison, monsieur, je n'ai jamais cédé à une menace; mais j'ai souvent fléchi devant une prière, vous le savez.

—Vraiment! fit Chambel qui prit à son tour l'ironie en main. Si je veux bien vous demander pardon de ce que vous avez été faire ce matin, vous daignerez l'oublier?

— Pierre, lui dit Isaure, êtes-vous raisonnable? voulez-vous l'être?.. Eh bien! ma démarche de ce matin était honorable; point de vains mensonges entre nous; vous savez bien que j'allais dire la vérité, que j'allais demander une juste protection à un homme qui, comme votre ami et comme prêtre, me la devait et qui me l'a refusée avec une dureté qui m'a prouvé qu'il savait aussi bien que moi une intrigue à laquelle il ne voulait pas être mêlé.

— Continuez, dit Chambel; il ne vous manque plus que de dire que M. Norton est le complaisant de cette prétendue intrigue?

— Prétendue intrigue! répéta Isaure avec impatience.

— Oui, prétendue! reprit Chambel en faisant sonner le mot; car il avait, pour défendre Mme de Morency, une ténacité qui venait chez lui d'un principe assez vrai, c'est qu'en fait de pareilles choses, il n'y a de certain que ce qui est avoué.

Isaure regarda son mari un moment en silence, puis elle lui dit :

— Vous êtes en bonnes mains, monsieur; on n'a pas été long à tuer en vous tout sentiment loyal et honnête

— Que signifient encore ces paroles?

— Rien, monsieur, rien que vous puissiez désormais comprendre.

— Je comprends parfaitement, madame, que votre fureur jalouse jette le mépris sur une femme que vous accusez, et contre laquelle vous ne pouvez arriver qu'à des injures.

— En tout cas, monsieur, je ne suis qu'un écho, car je vous affirme que ce n'est pas moi qui ai inventé l'histoire des amours de M. Milon et de Mme de Morency, de M. Albens et de Mme de Morency, de M. Frécourt et de Mme de Morency, de M...

— Madame, s'écria Chambel en interrompant une nomenclature qui menaçait de devenir longue, vous savez bien que vous mentez.

— Je vous ai dit que je n'étais qu'un écho.

— Vous mentez encore. Qui donc, s'il vous plaît, vous a si bien instruite? Est-ce M. Milon?

— Oh! M. Milon ne se vante pas de si peu de chose.

— Vraiment! Est-ce M. Frécourt?... monsieur...

— Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Eh bien! moi, je voudrais connaître celui qui vous a dit tout cela... Serait-ce par hasard M. Jules? dit Chambel, qui voulait prendre à son tour l'offensive.

— Oui, monsieur, c'est lui, repartit Mme Chambel, quoique ce ne fût pas la vérité.

— Lui ! s'écria Chambel avec un accent de reproche terrible... Lui ! répéta-t-il...

— Oui, reprit Isaure, qui était charmée de l'effet qu'avait produit sa réponse; j'ai voulu essayer comment on menait à sa guise les pauvres gens qui se prennent d'amour pour des femmes expertes; les lauriers de Mme de Morency m'ont fait envie en ce genre, et en copiant un peu ses façons de faire, j'ai assez bien réussi pour faire causer M. Jules sur des choses qu'il peut savoir.

— Et savez-vous ce que vous avez fait ? s'écria Chambel avec un accent tragique; malheureuse et méchante femme, vous avez poussé un fils à calomnier sa mère !

Ce rapprochement de mots a toujours quelque chose de si solennel qu'Isaure en fut d'abord terrifiée, et qu'elle s'écria avec un véritable effroi ?

— Que dites-vous?

— La vérité, et voilà où vous a poussée votre aveugle violence.

A ce moment la figure d'Isaure changea tout à coup d'expression; un léger sourire se montra sur ses lèvres, puis elle parut contenir un rire étouffé qui finit par éclater, et au milieu duquel elle se mit à dire :

— Comment ! c'est charmant ce que vous m'apprenez là; la vertueuse Mme de Morency a un fils qu'elle appelle son neveu? (Elle se mit à rire.)

Mais d'où lui vient-il, ce neveu, ou plutôt ce fils qui est un neveu ? Mais c'est délicieux, c'est nouveau; le moyen est adroit.—Comment donc, c'est de la vertu à sa suprême puissance!

Je conçois qu'une pauvre femme, qui a le malheur d'être mère, par une faute, soit perdue, si elle a la sottise d'appeler son fils « mon fils »; mais du moment qu'elle l'appelle son neveu... c'est bien différent... tout est changé.

En effet.... on eût été une mère coupable, on est une tante vertueuse... C'est fort amusant !...

Et elle continua à rire.

— Isaure ! s'écria Chambel avec colère.

— Ah ! monsieur, laissez-moi rire, je vous en prie, c'est à en mourir.

— Isaure ! répéta Chambel plus furieux, taisez-vous.

— Eh non ! voilà une heure que nous faisons de la tragédie, à propos de cette respectable personne; ah ! que nous sommes niais, mon cher ami... Monsieur Jules le neveu... le fils... le.... ah ! ah ! c'est adorable !

Et elle se jeta sur un siége en riant avec un éclat, une violence qui mettaient Chambel hors de lui.

— Isaure ! s'écriait-il à chaque instant; Isaure, taisez-vous.

Mais il semblait que chaque menace fût un coup d'éperon à la gaîté cruelle d'Isaure qui faisait semblant de rire à se tordre, et qui balbutiait comme quelqu'un qui n'a plus le pouvoir de parler.

— Ah ! je raconterai cela... j'en veux faire un roman... ça aura du succès, j'en suis sûre.

Chambel, éperdu, furieux surtout de sa sottise qui venait de donner à Isaure une arme si puissante contre lui et contre Mme de Morency, Chambel, dis-je, prit les deux mains de sa femme dans les siennes, et la forçant de le regarder en face, il lui dit probablement avec un accent de délire qui alla jusqu'à la vérité :

— Mais vous ne savez donc pas que je suis capable de vous tuer!

Isaure retomba sur son siége d'où elle s'était levée, et, prenant sa tête dans ses mains, elle répondit d'une voix étouffée :

— Pour elle !

— Oui, pour elle, s'écria Chambel qui, ayant enfin franchi la barrière, ne ménagea plus rien; pour cette femme que vous insultez et que j'aime qui, coupable ou non, perdue ou non, me plaît ainsi...

— Mais taisez-vous à votre tour, s'écria Isaure; vous vous déshonorez en parlant de la sorte...

— Oh !... fit Chambel, assez, assez, madame, de ces sentimens extravagans dont il vous plaît de faire des vertus. Le monde est fait comme il doit être, il est indulgent pour ceux qui, du moins dans leurs fautes, ne bravent pas insolemment toutes les lois de la convenance et de l'honneur.

— Pierre ! s'écria Isaure avec désespoir, taisez-vous, je vous en prie, taisez-vous.

— Vraiment ! fit Chambel; allons donc, madame, vous qui dites si purement leurs vérités aux autres, il faut que vous appreniez à entendre les vôtres.

— Ah ! fit Isaure en éclatant en larmes, il me l'avait bien dit... Pauvre Victor !

Ce souvenir, qui eût dû arrêter Chambel s'il avait eu quelque souci d'un autre que de lui-même, ne fit que l'irriter et lui parut une injure au bonheur qu'il donnait à sa femme.

— Lui avez-vous fait souvent de semblables scènes?

— Ah ! Pierre ! Pierre ! lui cria sa femme avec des sanglots déchirans, il ne m'a pas insultée, lui, et pourtant il en avait le droit.

— Eh bien ! madame, si vous ne voulez plus l'être, n'insultez plus les autres.

— Vous avez raison. Je me tairai.

— N'excitez pas des représailles qui, vous le voyez, peuvent être terribles.

— Assez, monsieur, assez, s'écria Isaure, en se relevant terrible.

Mais vous êtes donc descendu au dernier degré de la lâcheté ? Vous, c'est vous qui me reprochez ma faute, vous qui m'avez perdue, vous qui êtes venu, pauvre et tremblant, à mes côtés, vous plaignant d'une existence abandonnée, d'une puissance méconnue, d'un talent étouffé, vous que j'ai pris en amour, parce que je vous ai pris en pitié.

— Isaure, prenez garde !...

— Oui, en pitié !

Méconnu dans une étroite ville de province, moqué, raillé, renié par votre famille qui ne voyait en vous qu'un homme qui ne voulait pas suivre une carrière honorable; je vous ai pris criblé de dettes, misérable, inconnu, désespéré. Je vous ai sauvé de la misère où vous alliez vous perdre, je vous ai soutenu de ma foi en vous et de ma fortune aussi, monsieur, et le jour où vous êtes arrivé à être quelque chose, plus que vous ne valez, je vous retrouve vis-à-vis de moi, superbe, insolent, impitoyable.

Oh ! non, monsieur, non ! ce ne sera pas. Perdue par vous, je ne veux pas être humiliée par vous !

Vous suivrez à votre aise la carrière qui vous rend si fier; je vous laisserai, pauvre niais, qui sert d'instrument à un ambitieux, je vous laisserai aux mains de cet homme sans cœur et de l'intrigante qui vous tiennent.

Dépêchez-vous de profiter de votre position, je vous le conseille; car le jour où l'un vous aura pris tout ce que vous avez dans l'esprit, ce qui n'est pas grand'chose, et l'autre tout ce que vous avez dans le cœur, ce qui n'est rien, ils vous jetteront à la porte et vous diront :

« Monsieur, le monde est comme il doit être, et un homme scandaleusement séparé de sa femme, souillerait la pureté de nos mœurs. »

— Comme il vous plaira, dit Chambel, je préfère la misère et l'obscurité, madame, l'ingratitude même, à de pareilles scènes et à la vie que vous me faites.

— Je la laisserai libre d'être ce que vous voudrez.

— Je n'attendais pas moins de vous, dit Chambel, arrivé à un résultat qu'il eût provoqué peut-être, mais qui l'épouvantait à mesure qu'il le voyait de plus près.

— Je pense, lui dit Isaure, qu'en cela je satisfais au moins l'un de vos plus chers désirs. Dans tous les cas, monsieur, j'obéis aux miens.

— Je ne m'en étonne pas, dit Chambel; le passé devait m'avertir de l'avenir.

— C'est ainsi en toutes choses, ce qu'on m'a prédit m'est arrivé; et ce que vous auriez dû prévoir arrivera...

— C'est un parti pris, madame.

— Irrévocable, monsieur, et en cela encore le passé peut vous répondre de l'avenir.

— Soit, dit Chambel.

Il sortit et alla s'enfermer chez lui; quant à Isaure, elle se livra aux soins de sa maison avec une apparence de tranquillité qui prouvait jusqu'à quel point dans ce cœur si violent et si incertain, il y avait de force lorsqu'une décision y était arrêtée.

Plus de deux heures s'étaient écoulées lorsqu'on annonça à Mme Chambel la visite de l'abbé Fortin.

XIV.

Isaure donna sur-le-champ l'ordre d'introduire l'abbé Fortin.

L'épreuve qu'elle avait faite près de M. Norton n'était pas de nature à lui faire considérer cette visite sous un aspect favorable. Isaure partageait ce préjugé assez commun qui attribue à tous les prêtres un même esprit et une sorte de solidarité d'opinions qui les pousse à juger tout du même point de vue.

Si madame Chambel avait eu affaire à un de ces abbés mondains dont les salons causent comme d'un roman nouveau ou d'une actrice célèbre, elle eût pu croire qu'elle rencontrerait autre chose que ce qu'elle avait trouvé. Mais la réputation de l'abbé Norton était irréprochable, car le monde a souvent le tort d'accorder son admiration à l'absence des vices plutôt qu'à la pratique des vertus, et pour les prêtres la continence est aux yeux du vulgaire un titre qui en remplace beaucoup d'autres.

Parce que M. Norton n'avait jamais été soupçonné d'une faiblesse, parce qu'il observait dans toute sa rigueur la sobriété des jeûnes, on voyait en lui le prêtre chrétien dans toute son austérité. Ces sacrifices corporels suffisaient à couvrir d'un bouclier respecté l'intrigue cauteleuse, l'ambition ardente, la haine persévérante de son âme et la perversité de ses opinions.

Comme lui, l'abbé Fortin avait aussi une réputation irréprochable, et il est assez facile de comprendre qu'Isaure se laissât aller à l'idée que, sous le même habit et la même renommée, elle trouverait la même âme et la même inflexibilité.

Si donc elle le reçut, ce ne fut avec aucune espérance d'en obtenir des consolations, mais seulement pour ne pas avoir l'air de reculer devant qui que ce fût dans la lutte qu'elle venait d'engager, et peut-être aussi pour dire à l'abbé Fortin tout ce qu'elle n'avait pu dire à l'abbé Norton.

Ce fut donc avec une sorte de raideur qu'elle échangea avec lui les premières salutations, et qu'elle se mit en devoir de l'écouter.

— Madame, dit l'abbé Fortin, je suis venu vous voir au sujet de la lettre de mademoiselle Marguerite, que vous m'avez remise ce matin.

Mme Chambel ne répondit que par une légère inclination, et l'abbé Fortin continua :

— Sans doute, vous en avez pris connaissance?

— Oui, monsieur, dit sèchement madame Chambel : c'est une faute, je le sais, une faute grave, et je ne cherche point à l'excuser.

— Oui, madame, c'est une faute grave; car elle a déjà fait du mal à une jeune fille innocente, vous le savez, madame, puisque vous avez lu

cette lettre, à une jeune fille indignement sacrifiée au secret d'une intrigue coupable.

Mme Chambel regarda l'abbé Fortin d'un air étonné, comme s'il eût été extraordinaire qu'il crût à la liaison de Mme de Morency, et qu'il osât la qualifier de coupable.

Mais la défiance d'Isaure ne se laissa pas désarmer par cette première parole, et elle répondit avec moins de sécheresse, mais avec une égale retenue :

— Croyez, monsieur, au chagrin que j'éprouve d'avoir été une cause de malheur, si minime qu'il puisse être, surtout envers une personne qui a été, comme vous le dites, si légèrement sacrifiée.

— Eh bien ! madame, je viens vous demander, s'il en est temps encore, de ne pas rendre ce malheur plus grand.

— J'en éprouverais beaucoup de regrets, monsieur, et je ne ferai rien pour cela. Mais je ne comprends pas comment je pourrais avoir une action quelconque sur la destinée de Mlle Marguerite.

— Puisque vous avez lu sa lettre, madame, vous avez dû y voir qu'il lui était défendu de m'écrire.

— Dans l'ignorance où j'étais de cette défense, j'ai moi-même appris à M. Norton que cette lettre était de Marguerite.

— M. Norton, madame, est le bienfaiteur et le protecteur de cette jenne fille, et il a le droit d'être blessé de sa désobéissance. Moi-même j'ai peut-être trop écouté le sentiment d'affection que j'ai pour cette jeune fille, en disant à M. Norton que je me placerais entre elle et lui. Mais je crois à M. Norton des sentimens trop élevés pour faire supporter à une pauvre abandonnée un dissentiment d'opinions où elle s'est trouvée mêlée à notre insu, sans doute.

Mais, madame, l'indulgence qu'en ma qualité de prêtre j'ai le droit d'attendre et de demander à M. Norton, je ne la trouverais peut-être pas chez les personnes qui sont nommées dans cette lettre.

Marguerite est destinée à vivre d'une manière subalterne, il est vrai, dans un monde où l'une de ces personnes peut avoir quelque accès. Un mot malveillant peut suffire à perdre une existence si précaire, et peut-être que si l'on savait...

— Je vous comprends, monsieur, et jamais, je vous le jure, Mme de Morency ne saura par moi l'existence de la lettre de Mlle Marguerite ; ou, si elle le sait, elle en ignorera toujours le contenu.

— Pardon, madame, dit M. Fortin, si je demande davantage.

J'aborde un sujet dont il doit vous être cruel d'entendre parler par un étranger ; mais vous me pardonnerez, madame, de le faire dans l'intérêt d'une pauvre enfant qui n'a personne au monde pour la défendre.

— Dites, monsieur, répondit Mme Chambel avec un commencement de déférence pour l'abbé Fortin.

— Ce ne serait pas assez, madame, de garder le secret vis-à-vis de Mme de Morency ; il y a quelqu'un vis-à-vis de qui vous voudriez peut-être vous armer du témoignage de Marguerite et lui dire ce que vous avez lu... et...

— Ce serait le dire à Mme de Morency, dit Isaure avec amertume.

— Je le crains.

— Vous en êtes sûr, monsieur ; vous avez mesuré l'empire inouï que cette femme exerce sur l'esprit de M. Chambel. Mais quel charme a-t-elle donc pour le dominer ainsi ?

— Elle est calme, madame, répondit doucement l'abbé Fortin.

— Elle est calme et je ne le suis pas, voulez-vous dire ?

— Je le crois, dit l'abbé Fortin.

— Et vous avez raison, monsieur ; non, je ne suis pas calme, et je méprise ce misérable sang-froid qui calcule cruellement une mauvaise action et pèse chaque parole pour la faire servir à d'indignes desseins.

— Vous vous trompez, madame, lui dit l'abbé Fortin gravement...

— Je me trompe, monsieur! lui dit Isaure avec un vif mouvement d'indignation.

— Vous vous trompez sur le jugement que vous portez, comme sur le sens que vous supposez à mes paroles.

Mais je n'ai aucun droit à vous donner des conseils; seulement je dois vous dire que vous m'avez mal compris, si vous m'avez supposé l'intention de vous condamner dans votre cause.

— Cependant, monsieur, vous m'avez dit, vous venez de me répéter que je me trompais dans les jugemens que je portais, et voudriez-vous aussi me persuader que j'accuse faussement?

— Pardon, madame, mais ce peu de paroles que nous venons d'échanger vous montrera combien j'ai raison, si vous me permettez de vous les rappeler.

— Parlez, monsieur, parlez; je ne demande pas mieux que d'être éclairée.

— Eh bien, madame, vous m'avez dit que vous méprisiez ce misérable sang-froid qui calcule de basses actions : je vous ai répondu que vous vous trompiez, et votre premier mouvement a été de me croire du parti de vos ennemis.

Voilà, madame, ce que c'est que de ne pas être calme.

— J'ai eu tort sans doute; monsieur, s'il est vrai que je n'ai pas compris le sens de votre désapprobation.

— Non, madame, vous ne l'avez pas compris.

Vous méprisez le misérable sang-froid qui calcule de mauvaises actions, et en vertu de ce mépris, vous êtes peut-être fière de ne pas posséder ce sang-froid coupable.

— Oui, monsieur, j'en suis fière.

— C'est que vous ne considérez cette vertu, car c'en est une, qu'appliquée à de mauvaises actions.

Le courage est une des plus nobles qualités de l'homme, et cependant il arme souvent le bras d'un meurtrier. La patience est la meilleure force de l'homme, et pourtant il l'applique quelquefois à préparer une ruine. Le calme est sa première défense, et ce n'est pas parce que d'autres s'en servent pour mal faire, qu'il faut le mépriser et le dédaigner pour soi.

— Je vous comprends, monsieur; mais en quoi le calme me sauverait-il du malheur que je ressens?

— Peut-être en diminuerait-il l'intensité et le danger.

— Je fais tous mes efforts pour vous croire, monsieur, mais souffrirai-je moins parce que je serai plus calme?

— Oui, madame, parce que vous jugerez mieux votre position.

— Mais elle est intolérable!

— Il y a cependant beaucoup de femmes qui en acceptent de plus cruelle avec résignation.

— C'est qu'elles ont plus de vertu que moi.

— Elles ont celle-là du moins, madame, dit l'abbé doucement.

— Monsieur, je ne l'ai pas et je n'ai pas non plus celle d'écouter patiemment les leçons que je n'ai pas demandées.

— Ne venez-vous pas de me dire que vous ne demandiez pas mieux que d'être éclairée ?

— C'est vrai, monsieur; mais quand je vous ai dit cela, je m'attendais à recevoir de vous des conseils salutaires.

— Et vous ne trouvez pas que ceux que je vous donne soient salutaires?

Mme Chambel se mordit les lèvres de dépit et s'agita sur sa chaise; mais le calme inaltérable de l'abbé Fortin, la persistante douceur de son langage, étaient un frein que Mme Chambel n'osait briser ouvertement, et elle répondit en se contenant à peine :

— Mais, monsieur, quels sont donc les conseils que vous m'avez donnés? Je n'ai encore entendu que des accusations contre moi.

— Vous vous trompez encore, madame.

Isaure regarda M. Fortin d'un air fort étonné, et reprit amèrement :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne me crois pas encore tout à fait dénuée de raison; il me semble que vous m'avez dit que je manquais de calme?

— Prenez-vous pour une accusation une chose dont vous avez dit être fière?

— Ne suis-je pas, selon vous, privée de cette grande vertu des autres femmes qu'on appelle la résignation?

— Je crois que vous vous en êtes vantée vous-même.

— Oh! monsieur, s'il en est ainsi, si chacune de mes paroles devient une arme contre moi, j'avoue que je ne suis pas assez habile pour résister à cette façon jésuitique d'argumenter.

L'abbé Fortin se leva et salua Mme Chambel en silence. Il alla vers la porte; mais à l'instant même Isaure s'avança vivement à sa rencontre et lui dit :

— Pardon, monsieur, pardon d'une parole échappée à ma vivacité, mais que je désavoue formellement.

L'abbé Fortin s'arrêta, et, regardant long-temps Mme Chambel, il lui dit :

— Eh bien! madame?

— Eh bien! monsieur? dit Isaure en baissant les yeux.

— Je vais vous parler sévèrement, et vous m'écouterez sans m'interrompre.

Vous êtes malheureuse, madame, et vous avez le droit de vous plaindre; mais, je vous le dis encore, vous aggravez vous-même votre malheur.

Ecoutez-moi : quelques minutes de patience ne sont pas un effort que vous ne puissiez faire lorsqu'il s'agit de votre avenir et de celui de votre mari.

— Cet avenir, monsieur, est irrévocablement fixé.

— Depuis long-temps?

— Depuis une heure.

— Après de longues et mûres réflexions?

— Monsieur! fit Isaure avec un retour d'impatience.

— Ainsi, madame, en une heure, en quelques minutes peut-être, vous avez décidé de la destinée de deux longues existences, vous avez condamné la vôtre à l'isolement et celle de votre mari à l'abandon; car, vous le savez aussi bien que moi, ce n'est pas un homme capable de donner à sa vie la direction qui lui convient : c'est un caractère violent avec un vice de plus que le vôtre, la faiblesse. Ses sentimens sont, comme ses écrits, des reflets exaltés de la pensée des autres.

Et vous, madame, vous qui, à défaut d'amour, devriez trouver dans vos devoirs la force de le défendre contre tous et contre lui-même, vous l'abandonnez.

Et cette résolution, il vous a suffi d'une minute pour la prendre! et, depuis qu'elle est prise, vous ne vous êtes pas demandé si, trop irritée de torts réels, mais pardonnables, car il n'y a pas de torts qui ne le soient, vous n'aviez pas écouté seulement votre colère!

Vous vous êtes fait l'arbitre souverain de votre cause, sans en appeler à un conseil plus calme, à un ami.

— Mais je n'en ai pas, monsieur, d'ami; je suis allée ce matin chez M. Norton, et il m'a repoussée avec une dureté inflexible.

— Il a sans doute eu tort; mais s'il vous avait dit comme moi, et plus sévèrement que moi, que vous manquiez de calme et de patience, que fière d'une franchise de bons ou de mauvais sentimens que vous croyez la su-

prême vertu, vous vous égariez dans vos soudaines résolutions, s'il vous avait enfermée dans vos paroles du moment, pour vous prouver combien il avait raison, vous lui auriez répondu comme à moi, que vous n'entendiez rien à des argumentations jésuitiques; et, si irrité de cette injure, et c'en eût été une cruelle pour lui, il se fût fait votre ennemi, à qui en eût été la faute? A vous, madame.

Aussi M. Norton a-t-il été plus prudent que je ne le suis, en refusant d'intervenir dans une affaire où les meilleures intentions peuvent être ainsi jugées.

— A votre tour, monsieur, pensez-vous que les intentions de M. Norton me fussent bien favorables ?

— C'est parce qu'on voit sans cesse les autres, et jamais soi-même, qu'on se trompe si souvent sur ce qu'on doit faire.

Vous avez mille fois raison de condamner la conduite de votre mari; mais avez-vous été aussi sévère envers vous qu'envers lui ? Il a obéi en aveugle à une passion mauvaise, et vous en faites autant. Il vous fait mal, et votre seule pensée est moins de vous arracher à ce mal que de le lui rendre.

— Je me défends, monsieur.

— En frappant plus fort que lui; c'est un combat où vous pensez moins à parer les coups qu'à les rendre, au risque de périr.

— Mais, monsieur, à votre compte, je dois donc tout subir sans murmurer.

— La vertu chrétienne le voudrait ainsi, madame; mais ce n'est pas à une fausse abnégation que je veux vous amener, ce qui serait peut-être moins difficile que vous ne le croyez.

Isaure prit un air fâché.

— Pardon, madame, mais un homme qui eût voulu flatter votre orgueil, vous dire que vous aviez la toute puissance d'accomplir, sans faiblir un moment, la résolution que vous avez une fois prise, un homme qui vous eût fait ensuite un tableau splendide de cette résignation muette dont le silence glacé est une accusation qui parle plus haut que toutes les récriminations, cet homme eût pu vous amener à jouer un rôle au fond duquel il y eût toujours un sentiment de vengeance.

— C'est peut-être vrai, ce que vous dites là, monsieur.

— Un autre, madame, eût pu, profitant des vivacités de votre cœur, faire un appel à ce cœur qui est généreux et prompt, vous arracher la promesse d'un pardon qui eût été sincère un moment, mais que vous auriez bientôt considéré comme une indigne surprise à votre bonne foi.

— Ceci est encore vrai, monsieur, dit Isaure; mais alors je ne vois pas comment je puis être amenée à une bonne résolution.

— En vous armant contre la violence et l'exagération de vos jugemens et de vos résolutions, on vous montrant que ce calme que vous méprisez tant est la première force, contre les autres et contre vous-même.

— Prouvez-le-moi, monsieur.

— Eh bien! madame, il est certain qu'il serait facile de trouver des termes magnifiques contre la perfidie, la lâcheté de la trahison de votre époux, et vous applaudiriez de tout cœur à ce que je vous dirais, et vous vous estimeriez la plus malheureuse des femmes, car le malheur sourit quelquefois à l'orgueil; mais si j'osais vous remontrer que ce malheur, si grand qu'il soit, est un malheur assez vulgaire, ne diriez-vous pas que je prends le parti du vice?

— Je vous en crois incapable.

— Si je vous disais que frapper incessamment et sans ménagement un homme de sa faute, c'est le pousser à y persévérer, ne diriez-vous pas que puisqu'il est coupable, c'est à lui de s'humilier?

— Peut-être, monsieur.

— Eh bien! madame, si cet homme, si votre mari, se faisant une vertu de la franchise de ses sentimens vous disait alors :

Oui, je fais mal, je le sais, mais je m'en vante, je l'avoue, ne l'auriez-vous pas poussé à faire encore plus mal qu'il n'a fait, par l'obsession de ces accusations, et surtout par ce sentiment d'orgueil tout prêt à pardonner, j'en suis sûr, mais à la condition qu'on vous demandera grâce.

Isaure réfléchit et devint triste, puis elle reprit doucement :

— Continuez, monsieur, continuez.

— Vous pouvez m'entendre maintenant, lui dit vivement l'abbé Fortin, vous avez compris enfin que c'était votre fierté plus que votre amour qui vous avait fait agir jusqu'à présent, et vous êtes sauvée !

Isaure le regarda d'un air stupéfait.

— Oui, madame, la conduite de votre mari est indigne et celle de Mme de Morency est inqualifiable ; oui, je suis prêt maintenant à condamner avec vous, parce que je vous sais prête à raisonner avec moi ; car c'est à votre raison que je m'adresse, madame, et non pas à votre cœur.

Eh bien ! madame, supposez un moment que vous soyez la coupable, et votre mari l'accusateur, supposez que vous avez un sincère repentir de votre faute, et entendez mettre pour condition à votre pardon, de l'implorer en vous humiliant, vous ne l'accepteriez pas à ce prix, vous préféreriez une séparation, vous préféreriez l'isolement, la mort peut-être.

Isaure baissa la tête.

— Eh bien ! pourquoi demandez-vous à un homme, et pour une faute que les mœurs du monde peuvent lui faire considérer comme légère, ce que vous vous sentez incapable de faire ?

Mais supposez au contraire qu'au lieu de vous accuser de vos torts, qu'au lieu d'en chercher la preuve à tout prix pour pouvoir mieux vous les reprocher et les venger, on vous dise :

« Ce tort que vous niez, je ne veux pas y croire, ou plutôt je n'en veux rien savoir. Je vous ai confié mon honneur et ma vie, je vous en laisse le gardien et je vous laisse le soin de les défendre. »

Que répondriez-vous à cet appel ?

— Ah ! monsieur, qui vous a donc appris mon cœur ? Oui, vous avez raison, au prix de ma vie je voudrais redevenir digne de la confiance qui me ferait un pareil appel et qui m'eût épargné de rougir; mais il est trop tard !

— Il n'est jamais trop tard pour agir avec prudence et dignité. Que gagneriez-vous encore à de nouvelles discussions ? des paroles blessantes et des bravades plus blessantes encore, en vertu desquelles on prendrait des résolutions fatales.

— Elles sont prises, monsieur, et déjà le mot de séparation a été prononcé entre nous !

— Eh bien ! madame, avez-vous la force de le rétracter?

Isaure se tut.

— Pourrez-vous humilier à ce point votre volonté ?

Isaure réfléchit long-temps et répondit enfin :

— Non, monsieur ; non, voyez-vous, c'est au dessus de mes forces, au dessus de mon courage ; je puis mourir, mais je ne ferai pas cette lâcheté.

J'ai dit à M. Chambel que tout était fini entre nous ; j'ai peut-être eu tort, mais je l'ai dit et je me tiendrai parole.

— Madame, si vous lui aviez dit que vous l'empoisonneriez, tiendriez-vous votre parole ?

— Ah ! monsieur ! fit Isaure avec dégoût.

— Alors, madame, ce n'est donc que l'énormité du crime qui vous arrêterait ?

— Cela ne se ressemble en rien, monsieur.

— Pardon, madame; si une parole prononcée dans la colère est un engagement sacré, vous croyez-vous bien sûre que votre colère n'ira pas un jour jusqu'à des menaces plus terribles?

Pour cela, madame, il y a du pardon; mais celle qui, froidement, s'assure dans une mauvaise détermination, vous savez, madame, ce que vous en pensez.

Isaure se tut encore et s'agita un moment, puis elle reprit en se parlant à elle-même :

— M'humilier à ce point... moi! Eh bien, monsieur, reprit-elle après une pause, je vous promets de ne pas en parler, d'oublier ce que j'ai dit; mais qu'on ne m'en fasse pas souvenir!...

— Point de demi-résolution, madame, point de transaction trompeuse avec vous-même.

— Mais que voulez-vous que je fasse alors, monsieur?

— Attendre!

— Eh bien, soit! monsieur, j'attendrai; j'attendrai patiemment, sans cris, sans accusations, sans colère..... est-ce assez?

— Ce ne serait pas assez pour une autre, c'est beaucoup pour vous; seulement, défiez-vous du premier moment, car il est possible que l'on considère votre détermination comme une défaite, qu'on vous le montre et que vous ne vouliez pas le supporter.

— Je le supporterai, monsieur..... Et combien de temps doit durer cette épreuve?

— Huit jours, je reviendrai vous voir dans huit jours.

— Je vous attendrai.

Isaure resta seule, et, le parti une fois pris, elle s'y affermit, non comme l'eût voulu l'abbé Fortin, mais à sa manière et selon son caractère

« Eh bien, soit! se dit-elle; on me jette de tous côtés le reproche de mon caractère violent, oh bien, je me contiendrai en face de tous, en face des injures les plus odieuses, s'il le faut. Je leur prouverai que les torts ne sont pas de mon côté; et lorsqu'on aura bien vu que ce n'est pas moi qui persévère dans le mal, alors j'aurai le droit d'éclater et de dire à tout le monde la vérité et ce que j'ai fait pour prévenir un scandale.

» Alors ni mari, ni prêtre, ne pourront me dire que c'est moi qui aggrave le mal par mes violences; alors j'aurai raison. »

On doit penser que de son côté Chambel avait dû faire d'assez graves réflexions, et qu'il n'était pas très rassuré sur les suites de la séparation qu'il avait acceptée.

Dans un moment de colère, il avait avoué la vérité à sa femme: il avait fait bien pis, il lui avait livré le grand secret de la vie de Mme de Morency.

Quel usage terrible Isaure ne pourrait-elle pas faire de ses aveux! C'était à considérer pour lui et pour Mme de Morency.

Quant à tromper Isaure, il n'y fallait plus penser. Quant à la faire plier, il en avait reconnu l'impossibilité.

Il n'y avait donc qu'un moyen, c'était de la fléchir. Mais comment s'y prendre, comment aborder, même pour lui demander pardon, ce caractère tout hérissé de sarcasmes ou de violences?

Tout l'esprit de Chambel ne lui montrait pas un moyen d'arriver, et il se trouvait le plus malheureux des hommes. Quant à sacrifier Mme de Morency, quant à donner le droit à Mme Ansier de dire, avec sa voix de vipère :

« M. Chambel a eu peur de sa femme. »

Il ne pouvait admettre un moment cette pensée.

Ces incertitudes durèrent deux heures; elles eussent duré huit jours, car Chambel était de ces hommes qui ne savent rien vouloir, ni le bien ni le mal.

La conclusion qu'il tira de tous ses raisonnemens et de toutes ses ré-

flexions fut de se laisser aller au flot des circonstances, et de se régler sur ce qu'elles lui présenteraient de déterminant. Si c'était une séparation, tant pis; il n'y voyait pas plus loin.

Ce fut donc avec cette incertitude d'un côté, et cette résolution de l'autre, que Chambel et sa femme se retrouvèrent en présence.

Isaure et son mari avaient également redouté cette rencontre; car, malgré sa ferme résolution, madame Chambel n'était pas bien sûre de ne pas laisser échapper quelques mots piquans, si Pierre prenait vis-à-vis d'elle des airs de matamore, tandis que Chambel craignait que de nouveaux reproches de sa femme ne vinssent l'obliger à ratifier d'une façon formelle la séparation annoncée.

Ce fut par conséquent un terrain neutre qu'ils choisirent pour se revoir, et ils s'arrangèrent de manière à ne se revoir qu'à l'heure du dîner.

Pour d'autres que pour eux-mêmes ce qui se passa eût été une assez amusante comédie.

En effet, il fallait bien se parler, ou montrer leur dissentiment à des regards curieux qui expliquent aussi bien le silence que les discours. Sans doute il fallait parler, et sur des sujets très indifférens, et il ne pouvait y en avoir de plus indifférens que le dîner lui-même.

Isaure ne s'était mise à table que pour faire acte de présence, et elle venait de servir son mari, sans se servir elle-même.

— Vous ne mangez pas lui dit Chambel.

« Bien! pensa Isaure, si je ne mange pas, on dira que je fais des scènes muettes en ayant l'air d'avoir perdu l'appétit de désespoir. »

— Pardon, dit-elle en se servant, je m'étais oubliée, je pensais à autre chose.

Chambel fut sur le point de lui demander à quoi elle pensait; mais il eut peur de la réponse et ne dit rien, pendant qu'Isaure faisait tous ses efforts pour se donner l'air d'avoir de l'appétit.

Un moment après, Chambel reprit :

— Qu'avons-nous à dîner?

— Des éperlans au gratin, je crois, dit Isaure; vous les aimez, ce me semble?

— Beaucoup, dit Chambel.

— Tant mieux, repartit Isaure.

Chambel regarda sa femme pour savoir ce que sa physionomie pouvait ajouter à ce tant mieux si simple.

Cette physionomie voulait dire seulement :

« Je suis charmée que ce soit quelque chose qui vous plaise. »

— Oh! oh! se dit Chambel; qu'est ceci? D'où vient tant de douceur? Il y a quelque sinistre projet là dessous; prenons garde.

Et tout aussitôt il se sentit pris à la fois de peur et d'humeur. Cette nouvelle tactique ne s'était pas trouvée dans ses prévisions.

Cependant il ne voulut pas avoir l'air de faiblir, et reprit bientôt après, avec un courage héroïque.

— Je trouve que ces éperlans sont fades.

— C'est peut-être ma faute, dit simplement Isaure; comme depuis quelques jours je me sentais un peu mal à la gorge, j'ai commandé de ne rien épicer.

— Toujours même douceur, se dit Chambel; pas le moindre mot à double entente, elle qui est si habile à les trouver à propos de tout; pas le moindre sourire équivoque et pincé. Il y a quelque chose, c'est certain, quelque chose de grave.

Le dîner se passa ainsi le plus naturellement du monde en apparence, mais avec une extrême anxiété des deux parts, surtout du côté de Chambel.

Puis vint le moment où il fallut se lever de table, et à ce moment il y eut encore une grande appréhension de ce qui allait arriver.

De la salle à manger on passait dans le salon, ouvrant à droite dans la chambre d'Isaure, à gauche, dans l'appartement de Chambel.

— Si j'entre dans ma chambre, se dit Isaure, j'aurai l'air de vouloir m'enfermer chez moi et de bouder.

Elle resta dans le salon.

— Je comprends, se dit Chambel; on veut me laisser rentrer le premier chez moi pour pouvoir dire que je me tiens à l'écart; je n'en ferai rien.

Et il demeura dans le salon.

Chambel avait fait les frais des premières paroles prononcées à dîner. Isaure jugea qu'elle devait en faire autant à son tour :

— Que devient, dit-elle, la pièce dont nous avons été voir la première représentation il y a huit jours?

— Elle ne fait rien.

— Cela m'étonne; elle ne manque pas d'un certain intérêt.

— Sans doute, un intérêt de curiosité, comme celui qu'on prend à deviner une énigme; mais une fois qu'on en sait le mot, on n'y vient plus. Tout cela n'a ni style, ni vérité, ni connaissance réelle du cœur humain.

— Ah! fit Isaure, c'est que le cœur humain est un mystère difficile à connaître.

— Oh! oui, dit Chambel avec un profond soupir et en levant les yeux au ciel.

Isaure avait un peu deviné, avant le dîner, les appréhensions de son mari; mais ce *oh! oui*, avec le soupir et le regard dont il fut accompagné, les lui montra tout-à-fait, et malgré sa colère et son chagrin, il lui prit envie de rire de l'anxiété de Chambel; mais elle résista et répartit :

— Oh! oui, ce doit être une étude fort difficile.

Chambel ne fit qu'un mouvement de tête pour toute réponse, et Isaure reprit :

— Si on peut appeler cela une étude; car enfin, quand on se met à étudier une science, un art, une langue, il y a une manière établie et connue de les apprendre; mais comment étudie-t-on le cœur humain? où est le commencement et la fin de cette étude? où est la certitude des résultats acquis et de la vérité de ces résultats?

La question ainsi posée eût été embarrassante pour un plus habile que Chambel; mais il ne pensait pas le moins du monde à y répondre, et se disait seulement :

— Voici l'orage qui croît, on aborde des généralités banales pour en faire tout à l'heure des applications personnelles; je ne serai pas assez sot pour donner dans le piége.

En conséquence, il répondit d'un ton professoral :

— Le cœur humain est un abîme où l'on regardera éternellement sans jamais en voir le fond.

— En ce cas, dit Isaure en s'asseyant et en prenant une broderie, ce qui l'établissait dans le salon, d'après ce que vous disiez tout à l'heure, cette étude sera éternellement intéressante, puisqu'on n'en saura jamais le dernier mot.

Chambel ne s'occupa point de la réponse à faire; mais il regarda sa femme s'asseoir et s'assit de son côté en vertu de la réflexion suivante :

— Il paraît que c'est un parti pris d'avoir l'air aimable; eh bien! je serai charmant.

— Que faites-vous donc là? dit-il assez gracieusement à sa femme, en gardant la broderie qu'elle tenait.

Toute la résolution d'Isaure faillit s'écrouler à cette question; elle avait pris cette broderie sans y faire la moindre attention et seulement pour se donner une contenance; et quand elle fut interrogée à ce sujet, il fallut bien se souvenir que c'était une pair de manchettes promises à Mme de Morency.

Il y eut un moment d'hésitation, et Isaure fut prête à mettre la batiste en morceaux; mais elle avait promis d'être calme, elle voulut l'être, et ne se crut pas autorisée à échapper par un mensonge à une circonstance pénible de l'épreuve qu'elle s'était imposée. Elle répondit donc de la voix la plus tranquille qu'elle put prendre:

—C'est quelque chose que j'ai promis à Mme de Morency.

Si la question avait vivement ému madame Chambel, la réponse et surtout le ton dont elle fut faite, stupéfia singulièrement son mari.

Le nom de madame de Morency venait d'être prononcé entre elle et lui, et il n'avait pas résonné comme un tocsin d'alarmes et de révolution!

Par quel chemin couvert, par quelle mine souterraine Isaure marchait-elle donc à ses projets? Chambel demeura muet de surprise, et Isaure, qui comprit son épouvante, lui dit le plus gracieusement du monde :

— Les trouvez-vous jolies?

Chambel prit son courage à deux mains, et, au risque de tout ce qui pourrait lui en arriver, il répondit :

— Je les trouve charmantes.

Après cette réponse, il y eut un assez long silence, comme celui d'un équipage qui se recueille un moment après avoir évité un écueil où il pouvait se briser.

Isaure était contente d'elle, et Chambel se perdit en réflexions profondes sur l'étrange changement de sa femme.

Nous ne suivrons pas cette conversation durant plus d'une heure, où elle erra ainsi de sujet en sujet, craignant à chaque instant de se heurter à un sentiment, à un souvenir, à un mot, qui pourrait faire éclater l'orage.

Enfin le moment arriva où Mme Chambel et son mari avaient coutume de disposer de leur soirée, quand cela n'avait pas été convenu d'avance.

De son côté, Isaure ne voulut prendre aucune détermination à ce sujet.

—Je ne l'engagerai ni à sortir ni à rester, se dit-elle, et il fera tout ce qu'il voudra.

Quant à Chambel, ses appréhensions revinrent plus inquiètes que jamais.

—On attend ma sortie, pensa-t-il, et toute cette comédie n'est faite que pour endormir ma vigilance; car une fois que je serai hors de la maison, je suis certain qu'Isaure accomplira ce qu'elle a résolu.

Mais qu'avait-t-elle résolu? C'était là la grande question.

Chambel était moralement, vis-à-vis de sa femme, dans la position d'un homme qui s'imagine qu'un autre veut l'assassiner, sans pouvoir lui montrer cette crainte et sans savoir par quels moyens il veut y arriver. Il ne le quitte pas des yeux, il épie chacun de ses gestes et chacun de ses mouvemens, sans oser cependant s'éloigner, de peur d'être frappé au moment où il se retournera.

Cette anxiété arrive enfin au point où cet homme préférerait voir son ennemi tirer une paire de pistolets et l'en menacer, pour pouvoir lutter avec lui au risque de ce qui pourrait lui en arriver. Chambel était si convaincu que ce calme apparent cachait quelque sinistre dessein, qu'il prit une grande résolution, celle de ne pas quitter sa femme de vue. Il s'établit donc à côté d'elle, se fit apporter du papier, tout ce qu'il fallait pour travailler, et se mit à écrire pendant qu'elle brodait à la lueur de sa lampe.

La nécessité de penser à ce qu'il composait, arracha bientôt Chambel à ses préoccupations personnelles; mais le travail manuel auquel se livrait Isaure ne pouvait avoir sur elle la même action.

Peu à peu ses pensées la gagnèrent; elle oublia l'occupation qu'elle s'était imposée, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine; ses regards fixes

devant elle regardaient sans doute dans un passé qu'elle estimait heureux; car bientôt quelques larmes descendirent silencieusement sur son visage.

A ce moment, et dans l'intervalle d'une page à une autre, Chambel leva les yeux, et vit sa femme ainsi perdue dans ses pensées. Il vit la douleur empreinte sur son visage, il vit ses larmes, et pour la première fois il sentit qu'elle souffrait, et il eut un moment de repentir.

Mais tout-à-coup Isaure, honteuse de s'être laissé ainsi dominer par sa douleur, releva vivement la tête, et Chambel reprit son travail pendant qu'elle essuyait ses larmes, et recommonçait sa broderie.

Un des grands priviléges de l'homme qui écrit, c'est d'avoir, à côté de sa vie réelle, une vie fantastique et imaginaire dans laquelle il a le pouvoir de se retirer et de se mettre à l'abri des chagrins de l'autre.

Souvent même il arrive que l'excitation d'un malheur prête aux choses inventées qu'il crée dans cette disposition une émotion qui le domine complétement.

Chambel écrivait vite, et, comme il arrive souvent quand la pensée se présente vivement, il murmurait sourdement ses phrases à mesure qu'il les écrivait. Ce bruit monotone appela l'attention d'Isaure; elle se mit à le considérer, le front penché sur la table, et inondé des rayons de la lumière qui l'éclairait.

Que de fois, lorsqu'il essayait ce talent qui n'avait pas encore pris rang dans le monde, que de fois ils avaient passé ainsi de longues soirées, tous deux près de la même table, tous deux éclairés par la même lampe, lui écrivant, elle brodant, ainsi qu'ils faisaient en ce moment; mais heureux alors, et croyant tous deux au bonheur do leur avenir!

Isaure eût voulu que ce qu'elle voyait eût été un rêve, car elle en était à ce point do ne plus croire à une pensée houreuse que dans les illusions du sommeil, et il lui prit une de ces fantaisies du cœur, si inexplicables à qui ne les a pas senties. Elle se prit à se dire :

— Oui, je dors, je rêve; me voilà heureuse comme je l'étais autrefois.

Elle effaçait ainsi de son esprit le présent et sa triste réalité, pour ne pas détruire cet harmonieux tableau, cet aspect si semblable à son bonheur d'autrefois.

A ce moment, et que le lecteur nous pardonne d'entrer dans des détails qui semblent presque puérils, à ce moment, comme cela lui arrivait toujours et lorsqu'il se laissait emporter par l'ardeur du travail, Chambel fit entendre une petite toux sèche et fatiguée qui souvent avait alarmé Isaure.

Quand cela lui arrivait autrefois, dans ces mêmes soirées si semblables en apparence à celle-ci, Isaure se levait doucement pour ne pas le troubler, lui préparait silencieusement un peu d'eau sucrée qu'elle posait à côté de lui, et reprenait ensuite sa place, remerciée par un regard furtif que Chambel distrayait rapidement do son occupation.

Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, mais sous l'influence du souvenir de ce qu'elle avait été, elle se leva doucement, prépara silencieusement le verre d'eau accoutumé, le posa doucement sur la table, et alla s'asseoir pour attendre le regard qui devait la remercier; mais ce regard ne vint pas, et, pour la première fois peut-être, la douleur que ressentit Isaure fut une véritable douleur de l'âme, une de ces douleurs où il ne se mêle ni lutte, ni violence, ni accusation, une de ces douleurs où il n'y a quo désespoir, et qu'elle eût exprimée par ces seuls mots, si elle avait pu parler :

—Oh! mon Dieu! il ne m'aime plus! »

Oui, ce fut à ce moment que le cœur d'Isaure fut véritablement touché dans son amour : elle éprouva qu'elle pouvait encore plus souffrir que s'irriter, en se sentant manquer de force pour contenir les larmes et les

sanglots qui l'oppressaient. Elle se leva désespérée, et alla se réfugier dans sa chambre pour pleurer.

A ce mouvement, Chambel releva la tête, et, avec cette barbarie de l'homme qui ment et qui ne croit à la vérité de rien parce qu'il ment, il se leva en se disant :

—Ah ! la comédie est finie ! La patience n'a pas pu aller plus loin, et on veut bien me rendre la liberté.

Chambel oubliait à ce moment ce qu'il avait craint des projets de sa femme ; il était trop fier du triomphe qu'il avait obtenu. En effet, il n'avait point quitté la partie ; il était demeuré tant qu'on était demeuré ; il avait fort indifféremment parlé des choses indifférentes sur lesquelles l'entretien avait eu lieu, et ce n'était pas lui qui s'était le premier retiré dans son camp.

Satisfait de sa belle conduite, Chambel quitta sa maison, et, un moment après, il était chez Mme de Morency.

Mais, avant de raconter ce qui se passa, il est bon de revenir sur quelques circonstances qui s'étaient passées entre d'autres personnages de cette histoire.

Comme on doit le penser, Jules, qui croyait n'avoir fait que céder à un caprice sans conséquence, en remettant à Isaure la lettre de Marguerite, fut assez surpris de la réponse évasive qui lui fut faite, lorsqu'il envoya redemander cette lettre pour la remettre à l'abbé Fortin.

La disparition d'Isaure l'avait étonné sans l'éclairer, mais ce refus commença à lui faire craindre que cette lettre lui eût été demandée dans un but malveillant. Il ramena à lui tous ses souvenirs, et finit par y trouver la pensée que Mme Chambel lui avait quelquefois paru jalouse de Marguerite.

Cette pensée lui expliqua la demande de la lettre, le refus de la rendre, et lui fit craindre que Mme Chambel n'en fît un usage fatal pour cette jeune fille.

Jules n'avait jamais fait beaucoup d'attention à Marguerite, il ne l'avait pour ainsi dire jamais regardée ; mais parce qu'il savait à peine si elle était belle ou non, si elle avait de l'esprit ou si elle en manquait, sans juger si Mme Chambel l'accusait à tort ou à raison, le premier sentiment de Jules fut d'éprouver un très vif regret d'avoir donné à quelqu'un une arme contre Marguerite, fût-ce à Mme Chambel, qu'il aimait.

A ce regret se joignit bientôt la pensée qu'il avait fait une chose indélicate, et qu'il y avait été sans doute amené par des coquetteries qui n'étaient qu'un jeu et dont on l'avait fait la dupe. Jules s'irrita d'autant plus vivement de la conduite de Mme Chambel, qu'il s'arrêta à cette dernière conclusion, et ne pouvant insister plus qu'il n'avait fait le soir où sa demande était parvenue à Isaure en présence de son mari, il se résolut à ne pas laisser passer la journée du lendemain sans ravoir la lettre.

Toutefois, il ne voulut pas avouer à M. Fortin la faute qu'il avait faite, et l'on sait comment le lendemain matin cette lettre arriva à sa véritable destination.

Mais Jules, dans cette même matinée, avait attendu avec anxiété l'heure où il pourrait faire remettre un billet à Mme Chambel. Chaque fois qu'il avait essayé, il lui avait été répondu que Mme Chambel était sortie dès le matin et n'était pas encore rentrée.

Mme Chambel, sortie à pareille heure et si long-temps absente, avait dû être poussée par quelque intérêt puissant.

N'était-ce pas cette lettre qui avait déterminé cette absence? et que pouvait amener cette absence?

Jules avait attendu avec une vive anxiété le retour d'Isaure ; mais pendant ce temps il avait vu arriver Mme Ansier chez Mme de Morency, Mme Ansier fort agitée, l'air soucieux ; et ces deux dames s'étaient ensuite enfermées ensemble.

Puis on avait fait mander M. Chambel, qui était arrivé non moins agité et non moins soucieux.

On s'était enfermé encore, et même à travers le plafond, Jules avait entendu des éclats de voix qui annonçaient une explication.

Cependant Jules avait profité de la présence de M. Chambel chez Mme de Morency pour se présenter lui-même chez Isaure. Elle était toujours absente, et en rentrant chez lui il avait rencontré M. Chambel si préoccupé et si agité, qu'il se parlait à lui-même, et n'aperçut point Jules.

De tout cela il était aisé de conclure qu'il se passait quelque chose de grave et de pénible, et de là à supposer que la lettre de Marguerite, qu'il avait si imprudemment livrée à Mme Chambel, fût la cause de cet événement qu'il ignorait, il n'y avait qu'un pas. Jules demeura donc bien convaincu qu'il en était ainsi, et, dans la pensée que sa tante, Mme de Morency, qui sans doute voulait protéger Marguerite contre Mme Chambel, le pourrait d'autant plus efficacement qu'elle connaîtrait les armes de celle-ci contre la jeune fille, il se décida à lui avouer la vérité. Il se rendit donc près de sa tante, lorsque Mme de Morency, demeurée seule avec son amie Mme Ansier, lui disait :

— Comment! l'abbé Norton ne vous a rien dit de plus?

— Vous connaissez trop l'abbé, ma chère, lui répondit Mme Ansier, pour penser qu'il s'aventurera à dire un mot de plus qu'il ne faut dans une pareille affaire. Voici ses propres paroles :

« Mme Chambel, sans me rien dire positivement, me semble avoir accusé votre amie d'une faute à laquelle je ne crois pas; mais cette femme est jalouse, violente, résolue; c'est une femme à redouter. »

— Pas plus? dit Mme de Morency.

—Cela vous étonne? Ah ça, entre nous, n'est-ce pas déjà beaucoup de la part de l'abbé Norton? A-t-il jamais pensé à autre chose qu'à lui et à lui seul? S'il vous a fait avertir, croyez que c'est dans son intérêt d'abord.

— Je n'en doute pas; mais comment, en un jour, cette femme a-t-elle tourné sa jalousie de Marguerite contre moi?

— Voilà ce que M. Norton ne m'aurait pas dit, à supposer qu'il le sût, ce que j'ignore complètement.

— Et il vous a dit qu'il ne croyait pas à l'accusation de Mme Chambel?

— Oh! ma chère, dit Mme Ansier d'un air impatient, l'abbé Norton n'est pas un enfant; il joue son rôle et il fait bien; il me semble qu'il vous fait le vôtre fort commode.

Vous n'avez qu'à croire qu'il ne croit pas, et vous pouvez alors, sans embarras de votre part, sans sermons obligés de la sienne, lui demander un conseil. N'oubliez pas que vous avez besoin de lui; car M. Chambel, malgré tous ses grands cris, ne me paraît pas de force à faire taire sa femme.

— Ah! fit Mme de Morency, quelle horrible furie que cette femme!

— Que voulez-vous, dit Mme Ansier, ce sont celles qui ont fait le plus mal, qui sont les plus méchantes contre les autres; la nature humaine est faite comme ça; vous ne la changerez pas.

Mme Ansier en était à cette appréciation si juste de la nature humaine, lorsque Jules entra.

Il avait l'air fort embarrassé, mais il s'estima heureux de la présence de Mme Ansier, qui avait été toujours pour lui une protection assez gracieuse pour qu'un autre que Jules eût compris où elle voulait en venir. Heureusement que Mme Ansier, fort occupée en ce moment d'un autre côté, n'avait fait de Jules qu'une question d'avenir et n'avait rien déterminé; seulement elle le préparait en cas de solitude.

— J'étais venu, dit Jules, pour vous confier une chose assez grave qui m'arrive, et sur laquelle j'ai besoin d'un bon conseil.

— De quoi s'agit-il? lui dit assez sèchement sa tante, qui n'avait aucun désir de s'occuper des chagrins de son bien aimé neveu.

— Qu'est-ce que c'est? fit doucement Mme Ansier.

— Il faut que je vous raconte tout ce qui s'est passé pour que vous compreniez comment j'ai pu être amené à un pareil oubli.

Imaginez-vous qu'hier Mme Chambel...

Ce nom fut comme un talisman, Mme de Morency écouta de toute son attention et s'écria vivement :

— Eh bien! Mme Chambel...

Jules commença son récit, interrompu vingt fois par les questions de Mme de Morency, que Mme Ansier cherchait vainement à calmer du geste et du regard, et qui se laissa si bien emporter au trouble qu'elle éprouvait, qu'elle s'écriait au moment où Jules avait remis la lettre :

— Ah! malheureux! vous m'avez perdue!

Jules regarda sa tante d'un air si étonné, que Mme Ansier s'empressa de prendre la parole en disant :

— Vous avez commis une grande imprudence...

— Mais comment cette prétendue innocente a-t-elle pu dire...

— Que voulez-vous qu'elle ait dit? s'écria plus vivement encore Mme Ansier. Allons, calmez-vous... qu'est-ce qu'il y a?... Mlle Marguerite a fait une faute... l'abbé Norton est trop juste pour vous en rendre responsable..

Mme de Morency finit par comprendre, aux regards significatifs de Mme Ansier, qu'elle se laissait aller à une colère indiscrète; elle se contint, mais se tournant alors vers Jules, elle lui dit :

— Mais comment, avez vous osé vous charger d'une pareille lettre?

— C'était une lettre adressée à M. l'abbé Fortin.

— Mais alors pourquoi la donner à cette femme?

— La faute est faite, reprit Mme Ansier, qui craignait toujours qu'un mot imprudent ne vînt révéler la vérité à Jules. Tout ceci ne la réparera pas.

Voyons, Jules, laissez-nous un moment. Votre tante a raison d'être fâchée... Je la calmerai.. Laissez-nous.

Jules sortit, et Mme de Morency s'écria :

— Voilà donc ces innocentes de couvent! Une misérable orpheline que je reçois chez moi, que je traite comme ma fille, vraiment, et qui écrit à son confesseur, que je veux bien admettre chez moi à cause d'elle, des infamies sur mon compte! Ah! mais c'est une affreuse et horrible perversité.

Quelles mœurs que celles des jeunes filles d'aujourd'hui! C'est honteux!

— C'est possible, dit Mme Ansier; mais Mme Chambel est en possession de cette lettre, et cette lettre, il faut la lui arracher.

— Mais comment?

— Laissez-moi faire, dit Mme Ansier; soyez calme, et demain vous l'aurez. Seulement, permettez-moi ce soir de parler seule à M. Chambel.

— Soit! dit Mme de Morency.

Voilà où en étaient restées les choses quand Chambel arriva le soir.

XV.

Lorsque Chambel fut depuis quelques momens chez Mme de Morency, Mme Ansier l'entraîna dans un petit coin écarté, et commença au sujet d'Isaure un interrogatoire en règle, auquel Chambel répondit en raison de sa vanité : c'est-à-dire qu'il raconta, dramatisa, arrangea à sa façon l'explication qu'il avait eue avec Isaure, puis la soumission tremblante qui s'en était suivie, et il en conclut fièrement que ce caractère rebelle était enfin brisé, et que maintenant c'en était fait pour jamais de cette

prétendue énergie, qui n'avait été si redoutable que parce qu'on n'avait pas osé lui résister.

Mais Mme Ansier avait trop bien apprécié le caractère de Chambel, sinon celui d'Isaure, pour croire à ce triomphe, ou plutôt à cette défaite.

Un faux semblant de victoire pouvait suffire à la vanité du poète, et surtout à sa faiblesse qui, lasse d'un premier combat, ne voulait pas en tenter un second; mais ce n'était pas assez ni pour madame de Morency, ni pour madame Ansier. Celle-ci, soit qu'elle le pensât réellement, soit que ce fût une ruse pour arriver à ses fins, montra à Chambel les craintes que lui-même avait éprouvées, et lui dit :

— Madame Chambel vous trompe, monsieur; cette douceur est une feinte pour arriver à quelque cruauté habilement préparée.

— Isaure est emportée, jalouse, mais elle n'est pas méchante.

—Vous a-t-elle parlé d'une lettre qu'elle a extorquée à Jules, je ne sais à quel prix!

Chambel fut aussi surpris que blessé de la révélation et de la façon dont elle était faite.

— D'où savez-vous qu'elle a cette lettre?

— Nous le savons; que vous importe?

Mais vous, comment, sachant qu'elle la possède, car vous le savez, à ce que je vois, comment avez-vous pu la lui laisser dans les mains?

Chambel se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Mme Ansier continua :

— Elle possède cette lettre, elle la garde, elle peut s'en servir. C'est une arme avec laquelle elle peut perdre Mme de Morency; et vous croyez avoir remporté une grande victoire parce qu'elle affecte une douceur et une résignation dont le passé, je le suppose, ne doit pas vous garantir la sincérité?

— Mais enfin, si elle refuse de me rendre cette lettre, je ne peux pas la lui arracher par la violence.

Mme Ansier regarda Chambel comme ferait l'adroit fripon à qui un novice poserait une objection d'une niaiserie stupide, puis elle reprit :

— Supposez que vous soyez jaloux, et que vous ayez la ferme volonté de savoir la vérité; supposez qu'il existe une correspondance que vous vouliez découvrir, iriez-vous tout simplement prier votre femme ou lui ordonner de vous la livrer?

Eh! mon Dieu! vous feriez comme tous les maris, vous épieriez un moment favorable, une absence, et à force de recherches vous découvririez parfaitement ce que vous auriez intérêt à trouver, fallût-il forcer une serrure...

Chambel tressaillit.

— N'est-ce pas vrai, reprit Mme Ansier en levant les épaules; ne le feriez-vous pas? tous les maris ne le font-ils pas?

Et pour sauver une femme qui vous aime, vous ne feriez pas ce que vous feriez pour vous-même! Je ne le crois pas, je ne veux pas le croire.

Chambel se tut encore.

— Songez, lui dit madame Ansier, que cette lettre, il nous la faut demain; demain, entendez-vous..... Après demain peut-être le coup qu'on prépare serait porté.

Chambel sortit de cette conversation plus mauvais que de la première.

En effet, quand le matin de ce jour il avait promis de faire taire sa femme, ce n'avait été qu'avec le projet d'y arriver par des moyens peut-être violens, mais avoués; mais, à partir de ce moment, il descendait à des moyens ignobles en toute cause, la violation du secret et de la clé.

Un jour, deux jours se passèrent sans qu'il pût arriver à trouver un moment pour pénétrer dans l'appartement de sa femme de manière à n'être pas deviné, et ces deux jours se passèrent comme la soirée que nous avons racontée.

Isaure s'enfermait dans uno indifférence absolue, et prenait d'autant plus de courage à cette comédie de résignation, qu'elle ne lui réussissait pas. Sa pensée était encore toute au premier motif de sa résolution.

« Je leur montrerai que la douceur patiente qu'on m'offrait comme un remède est une duperie, et alors j'aurai le droit de rompre une chaîne que rien ne peut alléger. »

Chambel, pressé vivement par madame Ansier et par madame de Morency, se tourmentait vainement, car Isaure ne quittait plus la maison.

Enfin, et en désespoir de cause, il lui proposa un soir d'aller au spectacle, et, une fois la représentation engagée, il laissa sa femme seule dans sa loge et revint en grande hâte chez lui. Il n'eut pas grand'peine à fouiller dans les tiroirs qu'Isaure fermait, à la vérité, avec soin, mais dont elle déposait la clé dans un endroit connu de Chambel.

Elle n'avait pas songé un moment que son mari pût descendre à une si misérable action. D'ailleurs Isaure n'avait véritablement rien à cacher, et du moment qu'elle avait remis à M. Fortin la lettre de Marguerite, elle avait pour ainsi dire oublié la copie qu'elle en avait faite, et ne considérait pas qu'elle pût être de la moindre importance.

Chambel fut long-temps à trouver cette copie ; car, en parcourant tous les papiers l'un après l'autre, sa première inspection s'arrêta long-temps sur l'aspect même de l'écriture, et cette copie lui passa deux ou trois fois dans les mains, et il la rejeta en reconnaissant l'écriture d'Isaure.

Enfin, dépité de son peu de succès, il reprit chacun des papiers et en parcourut quelques lignes pour mieux s'assurer de ce qu'ils étaient. Ce fut ainsi qu'il retrouva la lettro do Marguerite, et une fois qu'il l'eut commencée, il la lut d'un bout à l'autre.

Certes ni Mme de Morency, ni Mme Ansier, ni Isauro elle-même, qui connaissait cette lettre, n'eussent pu prévoir le changement étrange et soudain qu'elle apporta dans toutes les situations.

Jamais homme n'éprouva un étonnement si délicieux que celui de Chambel à la lecture de cette lettre mystique qui respirait tant d'amour pour lui.

Mais qu'était-il donc, lui dont la vue inspirait de si subites et de si brûlantes passions ? Qu'était-ce donc qu'Isaure qui prétendait l'enchaîner au joug du mariage, comme un mari qui a fait son temps de conquérant ? Qu'était-ce même que Mme de Morency ? une vieille femme, Isaure avait raison, qui avait été ce qu'Isaure lui avait dit, il le savait bien au fond de l'âme, et qui s'était emparée de son inexpérience et de l'ignorance où il était de son véritable mérite, pour l'attacher à un char très déserté de tous les hommes qui s'estimaient ce qu'ils valaient.

Est-ce que lui, Chambel, ne serait pas par hasard un niais, accaparé par une intrigue au dessous de lui ?

Que de fois il avait remarqué les regards de pitié moqueuse de M. Milon, qui, déjà vieux lui-même, ne voulait plus de cette Mme de Morency dont Chambel faisait son culte et son admiration ! Et il était demeuré assez aveugle pour ne pas voir s'il était ridicule, ainsi qu'Isaure le lui avait dit, lorsque, près de lui, une jeune fille, un ange de lumière, la beauté dans toute sa splendeur, le cœur dans toute sa pureté, la vie dans toute sa première grâce, lui offraient le plus délicieux amour, le plus brûlant et le plus virginal !

Tous les efforts d'Isauro, toutes ses bonnes raisons, toutes ses épigrammes n'eussent pas détruit Mme de Morency en un an si vite que ne le fit la lettre do Marguerite en quelques minutes. La vanité s'était chargée de ruiner cet amour vaniteux, si bien que Chambel se disait en allant rejoindre sa femme :

— Isaure avait raison ; son instinct de femme lui avait appris où devait être la vérité. C'est de Marguerite qu'elle a d'abord été jalouse ; elle avait

compris l'amour que j'inspirais, et elle m'avait cru de moitié dans cette passion digne de moi.

Je conçois sa colère quand elle a découvert à qui je la sacrifiais, car enfin c'est vrai, Isaure vaut cent fois Mme de Morency. Mais cette femme est capable de tout. Avoir arrangé ses absences avec les absences de Marguerite, de manière à compromettre, à perdre cette innocente enfant, mais c'est véritablement monstrueux! Et je lui aurais peut-être sacrifié Isaure, qui m'aime véritablement et qui, malgré ses violences, a dans le cœur une noblesse et une générosité qu'une femme comme Mme de Morency est incapable de comprendre!

Non, certes, je ne ferai point une pareille sottise et une si haute infamie.

Pauvre Isaure, c'est qu'elle m'aime véritablement! et je veux lui rendre le repos et la tranquillité. Oui! oui! je romprai avec madame de Morency, et je tromperai si bien ma femme au sujet de Marguerite, qu'elle deviendra parfaitement heureuse.

Cependant Isaure, demeurée seule, avait éprouvé une vive inquiétude de l'absence de son mari; où était-il allé? pourquoi la traîner au spectacle pour l'y abandonner, lorsqu'elle le laissait libre de disposer de toutes les heures de la journée et de ses soirées?

Prétendait-il, après avoir brisé entre eux les rapports de confiance et d'affection qui eussent dû toujours les unir, s'affranchir même de ces devoirs de politesse publique que les gens bien élevés gardent vis-à-vis l'un de l'autre, même dans leurs plus violentes discussions!

Isaure, tour à tour irritée et accablée par cette cruelle appréhension, fut dix fois sur le point de se retirer.

Mais on avait remarqué sa solitude; quelques femmes et quelques hommes de son monde l'avaient reconnue, et les lorgnettes dirigées de temps à autre sur sa loge, venaient lui dire :

« Elle est toujours seule. »

Ce fut la crainte de paraître, devant ces regards malveillans, accablée de son abandon, qui la fit demeurer le front haut et l'air radieux à ce spectacle où elle souffrait horriblement. Le retour de Chambel, cependant, au lieu de lui venir en aide, lui donna un nouvel effroi; s'il venait s'asseoir à côté d'elle d'un air maussade, ennuyé, distrait, c'était encore pis que de l'avoir laissée seule.

Mais point du tout; à peine rentré, il s'excusa avec un empressement manifeste; il lui raconta comme quoi il s'était rappelé tout-à-coup avoir oublié d'envoyer au journal quelques lignes fort importantes, comment il était rentré pour les écrire, et était revenu le plus vite possible, désolé, désespéré de l'avoir laissée seule...

Il lui parla de ce qu'elle avait vu, l'écouta avec complaisance, lui répondit avec des sourires approbateurs, fut charmant, attentif, presque amoureux, si bien qu'Isaure, sans chercher à s'expliquer d'abord la cause de ces façons tant aimables, les accueillit avec reconnaissance, le remercia par des manières non moins attentives et affectueuses, posant pour ainsi dire leur bonne intelligence à la face de ceux qui en avaient douté.

Chacun d'eux revenait à l'autre en vertu d'un sentiment qui lui était étranger, mais enfin ils se retrouvaient, et, sans vouloir approfondir ce qui les poussait ainsi, ils sentirent sortir de cet accord apparent une ombre de ce bonheur passé qui leur avait été si cher.

Ce fut ainsi qu'ils rentrèrent chez eux. Chambel, tout préoccupé de cet amour inconnu sur lequel il bâtissait le roman le plus éthéré et le plus brûlant, était ravi de la douceur de sa femme, qui ne l'obligeait pas à se mettre en colère et lui laissait la liberté de ses rêves suaves. Il ne s'inquiétait plus si cette douceur cachait des projets menaçans pour Mme de Morency; elle était bien femme à se défendre toute seule, et après tout

Isaure était dans son droit, et sa rivale lui avait fait assez de mal pour qu'elle lui en rendît un peu.

Quant à Isaure, cette soirée avait presque complétement changé ses idées.

« Serait-ce vrai, se disait-elle, que la patience et la douceur eussent une si grande puissance? »

Puis elle se remettait dans l'esprit les raisonnemens de l'abbé Fortin, elle se souvenait de l'appel qu'il avait fait à ses propres sentimens, de l'aveu qu'elle avait fait elle-même de l'empire qu'eût exercé sur elle l'absence de toute récrimination et de toute plainte, et elle se laissa aller à la pensée que Chambel se repentait, que Chambel revenait, et, pour la première fois depuis long-temps, elle se trouva sans force pour chercher des motifs mauvais à la conduite de Pierre, et se donner à elle-même des raisons contre son bonheur.

Voilà où en étaient les choses lorsque Chambel et sa femme se séparèrent, et il nous reste maintenant à raconter ce qui advint de cette découverte de ces nouveaux sentimens, et ce qui amena plus rapidement qu'on n'eût dû le supposer la conclusion de cette histoire.

XVI.

Dès que Chambel fut seul, il reprit la lecture de cette lettre qu'il avait à peine parcourue, et se délecta dans cette chaste confidence d'un amour dont il était l'objet et qui s'ignorait lui-même ; il s'exalta de cet amour, il se remit en présence cette belle tête calme et pure, et se rappela ses langueurs si tristes, ses regards éperdus, ses amers sourires ; il fit si bien que quelques heures après il en était éperdûment amoureux, et qu'il lui écrivait une lettre de poète, une lettre d'homme de lettres, une lettre du roman qu'il avait fait en lui-même, une lettre qui commençait par ces mots :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais, j'ai surpris la confidence que » en avez faite à l'abbé Fortin.

» Vous m'aimez, et je vous aimais.

» Et cependant, jamais je n'ai osé me l'avouer à moi-même. Je repous- » sais comme une folie le trouble de mon cœur à votre aspect.

» Qui pourrait se laisser aller à l'amour qu'il éprouverait pour un ange » du ciel qui passerait devant ses yeux en traversant l'espace! Il gar- » derait cette sainte apparition comme un pieux souvenir, mais il n'ose- » rait se dire qu'il l'aime.

» Mais vous êtes descendue jusqu'à moi ; je serai digne de monter jus- » qu'à vous... »

La lettre continuait ainsi avec une abondance infinie de phrases creuses, de sentimens où Chambel avait essayé d'imiter la chaste mysticité de la passion de Marguerite. Il ne demandait rien que de maintenir cet amour dans un échange de confidences toujours pures, et pour cela la maison où elle allait bientôt habiter lui laisserait la liberté de son âme et de sa correspondance.

C'était enfin, en tout point, une lettre ridicule ; mais qui pouvait être d'un effet bien pernicieux sur un esprit aussi inexpérimenté que celui de Marguerite, sur une âme aussi disposée à l'amour enthousiaste que la sienne.

Pour ne mettre personne dans son secret, Chambel alla dès le matin porter lui-même sa lettre à la maison des dames de ..., où se trouvait Marguerite. Il fut à peine introduit derrière la petite porte à judas, qui ouvre sur l'allée qui conduisait à la maison, que le regard dont l'examina la portière, qui portait une sorte d'uniforme religieux, quoiqu'elle n'appartînt pas à la congrégation, fit douter Chambel que son message pût arriver à son adresse. Cependant il avait présenté sa lettre, en disant :

— Pour mademoiselle Marguerite.

La portière avait pris la lettre, avait regardé l'écriture, le papier satiné, senti le parfum de la missive, et après avoir considéré d'une façon étonnée le beau jeune homme qui se présentait, elle avait dit sèchement:

— De quelle part?

— De la part de l'abbé Fortin, avait répondu Chambel, s'imaginant avoir couvert son message d'un nom qui devait lui ouvrir les portes d'une maison religieuse.

— C'est bien, dit la concierge, cette lettre sera remise à qui de droit.

La pieuse servante, qui ne devait pas mentir, mâcha si sourdement les derniers mots de sa phrase que Chambel crut avoir complétement réussi et se retira triomphant.

Puis, après cette expédition, il rentra chez lui disposé à être charmant avec Isaure.

Mais au moment de monter chez lui, un billet qui l'avertissait qu'on l'attendait chez Mme de Morency lui fut secrètement remis, et cependant Chambel n'y alla pas, il ne voulut point laisser passer la matinée sans revoir sa femme, et il se fit annoncer chez elle.

Un moment avant, Isaure était triste et se demandait si ce qui s'était passé la veille n'était point un rêve. Mais elle avait épié le retour de Chambel; car elle savait qu'on était venu plusieurs fois le demander de chez madame de Morency, et elle s'attendait à le voir se rendre immédiatement à cet ordre ou à cette prière. Mais lorsqu'elle vit et entendit qu'il venait tout droit près d'elle, Isaure se sentit joyeuse, fière, confiante, et lorsque Chambel entra dans sa chambre, elle lui tendit la main avec une effusion charmante en lui disant :

— Merci, mon ami, merci.

Pierre l'embrassa, et se dit avec une non moins vive effusion de contentement de soi :

« Pauvre niais que j'étais, de m'imposer des scènes odieuses, des craintes perpétuelles, pour vouloir conserver une liaison sous les yeux même de ma femme. Eh, mon Dieu! il n'y a qu'à savoir s'arranger; il n'y a qu'à placer son amour tout-à-fait en dehors de ses relations, et l'on a à la fois le bonheur du cœur et le repos du ménage. »

Ravi de lui-même, Chambel fut très aimable pour sa femme; il déjeûna avec elle dans sa chambre, et, tandis qu'elle mettait à le retenir une coquetterie empressée, triomphante, il mettait à demeurer un empressement ravi.

N'était-il pas le plus heureux mortel de la terre? adoré de tous côtés, impatiemment attendu, ardemment retenu, et sans doute lu et relu au milieu des plus délirantes émotions; la tête en tournait à ce pauvre Chambel, il rayonnait, et Isaure prenait tout cela pour elle; elle bénissait l'abbé Fortin, elle eût voulu le remercier à deux genoux de ses bons conseils qui avaient opéré un si magnifique prodige. Elle était heureuse enfin.

Cependant il paraît que l'impatience de Mme de Morency, avertie de la rentrée de Chambel, était arrivée à un degré d'exaspération qui ne connaissait plus de bornes.

En effet on vint avertir Chambel que M. Jules l'attendait dans son cabinet. Chambel s'y rendit d'assez mauvaise humeur; mais il paraît que la leçon avait été bien faite au nevou, car ce fut d'un ton presque épouvanté qu'il dit à Chambel :

— Monsieur, ma tante désire vous parler; je ne sais ce qu'elle a, mais il doit se passer quelque chose de fort extraordinaire, car elle a eu de violentes attaques nerveuses, et madame Ansier elle-même me paraît on ne peut plus alarmée.

Il n'y avait pas moyen de résister, et Chambel passa jusque dans la chambre de sa femme pour lui dire qu'il allait rentrer à l'instant même.

Cette sortie rendit à Isaure toutes ses appréhensions malgré la précau-

tion de son mari, car elle ne doutait pas qu'il ne se rendît près de Mme de Morency.

A ce moment il se passa une petite scène que la description de la localité que nous avons donnée expliquera au lecteur.

Chambel, en sortant de son cabinet pour aller chez sa femme, avait traversé le salon où Jules l'avait suivi et où il s'était arrêté.

De son côté, Isaure avait quitté sa chambre en suivant son mari pour examiner de quel air il sortait, de façon qu'elle se trouva en face de Jules, pendant que son mari était déjà à la porte du salon. Jules salua Mme Chambel d'un air glacé, et lui dit tout bas :

— La lettre de Mlle Marguerite, madame ?

— Je l'ai, depuis deux jours, remise moi-même à M. l'abbé Fortin.

— Dois-je le croire?

— C'était chez M. Norton, demandez-lui, dit Isaure d'un air tout aussi froid que l'air de Jules.

Chambel se retourna, et voyant la figure hautaine et impassible de sa femme, il se dit :

« Voilà un petit jeune homme que je n'aurai pas besoin de mettre à la raison, on vient de lui donner son congé. »

Ils sortirent ensemble, et le visage peiné et colère de Jules convainquit le mari de la justesse de sa supposition.

En conséquence, lorsque Chambel arriva chez Mme de Morency, il était dans l'ivresse d'un homme qui se croit assuré de tout, dont toutes les positions sont sauvées, et qui se sent assez fort pour tout braver.

Au moment de l'entrée de Chambel, la mise en scène des personnages était à peu près la même que celle du jour de la première explication relative à la visite d'Isaure chez M. Chambel. Mme de Morency, violemment agitée, debout au milieu de son salon; Mme Ansier, assise dans un coin, avec une majesté aigre et menaçante; seulement Chambel, qui ce jour-là s'était présenté pâle et éperdu, entra à ce moment la tête haute et l'air décidé.

— En vérité, monsieur, lui dit Mme de Morency, je vous dois mille remercîmens de vos attentions. Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir hier soir, et ce matin, lorsque je vous prie de venir, vous ne daignez pas vous déranger.

— Pardon, madame, des affaires indispensables...

— Celle de conduire Mme Chambel au spectacle, et de faire de votre loge un nid de tourtereaux aux yeux du public.

— Madame! fit Chambel d'un air superbe.

— Je vous préviens, monsieur, que vous avez paru fort ridicule.

— Je ne sache pas, madame, dit Chambel d'un ton solennel, qu'un mari et une femme qui paraissent en bonne intelligence soient une chose ridicule.

— Alors la comédie a été bien jouée, car tout le monde en a été touché.

— C'est que peut-être ce n'était pas une comédie.

A cette foudroyante parole, Mme Ansier et Mme de Morency se regardèrent avec une stupéfaction inouie ; il y eut un moment de silence, puis Mme Ansier se leva, et, venant à Mme de Morency, elle lui prit les mains et lui dit en pleurant :

— Je vous l'avais prédit, ma pauvre enfant ; vous êtes trop noble et trop loyale pour lutter avec une femme de l'espèce de Mme Chambel.

— Mme Chambel est une femme honorable, madame, s'écria vivement Chambel, qui ce jour-là mesurait à leur juste valeur les grands airs de Mme Ansier.

Ceci dépassa de beaucoup tout ce qu'attendait Mme de Morency, qui répartit d'un ton furieux :

— Est-ce à surprendre et à soustraire des lettres, qu'elle est devenue tout-à-coup si honorable?

—Ma chère, ma chère, dit Mme Ansier, cela devait être ainsi, cette méchante femme triomphe. Eh mon Dieu ! après l'avoir amenée à se faire épouser, croyez-vous qu'elle ne le poussera pas à faire plus mal encore?

— Madame Chambel, madame, reprit Pierre, ne m'a donné ni bons ni mauvais conseils; elle s'est résignée; et si sa douleur a éclaté dans les premiers momens, ce n'est pas moi, ce n'est personne de nous qui puisse se montrer sévère à cet égard.

Mais j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, madame, et plus encore pour vous que pour moi, j'ai pensé que nous devions....

Chambel s'embarrassait dans sa phrase, tant le regard que Mme de Morency attachait sur lui était fier et irrité.

— Vous avez été bien long à comprendre, monsieur, lui dit-elle, que j'étais honteuse d'une erreur où mon honneur a été compromis.

— Je m'estime heureux de l'avoir compris, si tard que ce soit, dit Chambel, piqué d'être si bien accueilli selon ses projets.

— Pourvu que ce ne soit pas assez tard pour que j'aie à vous maudire, dit Mme de Morency, qui pleurait de rage au milieu de sa dignité.

Avez-vous enfin cette lettre?

— Je l'ai lue, dit Chambel, et elle n'a rien qui puisse vous compromettre.

— C'est ce dont je jugerai mieux que vous, quand vous me l'aurez remise.

Chambel prit un grand air de vertu, et répartit :

— Cette lettre ne m'appartient pas.

— Mais madame Chambel l'a lue, mais vous l'avez lue, et c'est moi qu'elle accuse, et je ne pourrais la lire! ... Vous devenez par trop sûr de vous-même.

— Cette lettre, madame, fit Chambel, qui se mit à parodier les paroles que sa femme lui avait dites à ce sujet, cette lettre renferme des secrets qui n'appartiennent qu'à mademoiselle Marguerite, et...

— Et à monsieur et madame Chambel, dit madame de Morency avec colère.

Voulez-vous me remettre cette lettre?

— Non, madame.

— Eh ! vous voyez bien qu'il ne l'a pas, qu'il n'a pas osé la prendre! dit madame Ansier.

— J'ai fait ce que je devais, dit Chambel. Je ne puis ni ne dois vous la livrer.

Madame de Morency regarda Chambel, et, sans lui répondre, elle lui montra la porte d'un geste impérieux; et Chambel salua et sortit.

Un moment après Jules frappa, et croyant sans doute annoncer une bonne nouvelle à Mme de Morency, il lui dit :

— Mme Chambel a remis, il y a deux jours, la lettre de Marguerite à l'abbé Fortin, et cela chez M. Norton.

— Depuis deux jours, fit Mme Ansier; M. Chambel n'a donc pu la voir.

— Ah ! s'écria Mme de Morency, il y a dans tout ceci quelque horrible machination.

XVIII.

Le retour de Chambel chez lui fut un nouveau triomphe pour Isaure, car son mari avait gardé un air de menace et de dédain qu'on sentait aisément s'adresser à ce qu'il avait laissé derrière lui.

Plusieurs jours se succédèrent sans que rien parût devoir changer le nouveau bonheur de ce ménage, et Isaure, de plus en plus ravie, avait

vis-à-vis de Pierre cette charmante coquetterie du cœur qui rend si fier celui qui en est l'objet, et qui lui dit sans cesse :

« Vois comme je suis heureuse d'un peu d'amour que tu me donnes! »

Cependant Chambel sortait souvent, demeurait long-temps absent, et lorsqu'il rentrait, il rapportait toujours une certaine inquiétude, à laquelle Isaure avait cru trouver une excellente raison.

Elle ne doutait pas que Mme de Morency, furieuse d'avoir été si vite et si complétement abandonnée, ne suscitât à Chambel des tracasseries près de M. Norton, et que l'abbé ne fût plus le protecteur enthousiaste de son mari. Elle s'expliquait le silence de Pierre à l'égard de ses inquiétudes par une délicatesse qui ne voulait pas découvrir ce que pouvait coûter à sa carrière le sacrifice qu'il avait fait, et c'était de la part d'Isaure une reconnaissance de plus pour son mari.

Isaure se trompait également sur les dispositions de M. Norton et sur la cause des inquiétudes de Chambel.

En effet, voici ce qui s'était passé le lendemain de cette rupture, qui, à vrai dire, n'avait été si facile et si rapide que par la bonne volonté des deux parties.

Mme de Morency était accoutumée à des intrigues plus calmes que celle où elle était si imprudemment engagée, et les rivales de l'espèce de Mme Chambel lui donnaient des insomnies qui altéraient la fraîcheur de son teint arrivé à ce dernier degré de conservation qu'un rien peut détruire à tout jamais. Elle n'avait donc pas hésité à prendre au bond la première parole de Chambel pour amener cette rupture nécessaire à sa beauté.

Mais en femme prudente, elle ne voulait pas cependant laisser dans les mains de personne un acte d'accusation dont on pourrait se servir plus tard. Elle se perdait dans la contradiction des paroles dites par Chambel, et des paroles d'Isaure rapportées par Jules.

Chambel prétendait avoir lu la lettre, et, au dire d'Isaure, la lettre avait été remise à l'abbé Fortin bien avant que Pierre ne fût averti par Mme Ansier de son existence.

Il y avait un moyen facile de savoir lequel des deux avait menti : c'était de s'informer du fait près de l'abbé Norton; et comme la dernière négociation de Mme Ansier, qui devait amener la remise de la lettre, n'avait pas eu le succès promis, Mme de Morency se décida à aller chez l'abbé Norton, en vertu de ce principe : « Personne ne fait si bien ses affaires que soi-même. »

Ce fut de la même façon que nous avons vu M. Norton recevoir l'abbé Fortin et Mme de Chambel, qu'il reçut Mme de Morency.

Lorsque son tour arriva, elle fut introduite.

Rien ne pouvait porter atteinte à la règle que cet homme avait arrêtée. Que ce fût un importun ou un homme d'une haute valeur, que ce fût un de ces fous qui ont toujours dans leur poche des projets qui doivent régénérer la société ou un cœur désolé qui venait lui demander appui, M. Norton les accueillait toujours à leur rang d'inscription; il appelait cela de l'égalité évangélique.

Mme de Morency le savait; mais elle s'était imaginé qu'en faisant passer à M. Norton un mot qui lui disait combien sa démarche était urgente, il se départirait en sa faveur de son inflexible régularité. L'abbé lui fit répondre qu'elle entrerait à son tour.

L'antichambre, ce jour-là, était remplie, et Mme de Morency voulut savoir combien de gens devaient la devancer; elle se fit donner la liste des personnes inscrites. Son nom était le dix-septième, et était précédé d'un autre nom de femme : c'était celui de Mme de B... la supérieure de la maison des dames de..., où était Marguerite.

Madame de Morency, sans prévoir précisément ce qu'elle pourrait tirer de cette rencontre inopinée, la considéra comme heureuse, et chercha à

se rapprocher de cette dame, ne fût-ce que pour passer moins ennuyeusement le temps de l'attente. Elle la découvrit dans un coin de l'antichambre, où la religieuse, le chapelet à la main, disait à voix basse ses prières accoutumées?

— Pardon, madame, de vous troubler dans vos pieuses occupations, lui dit madame de Morency; mais je crois avoir l'honneur de parler à madame B..., la supérieure de la maison des dames de.....

— C'est moi, madame.

— C'est dans votre maison quo M. l'abbé Norton a placé une jeune fille nommée Marguerite.

— Vous la connaissez? dit assez froidement la supérieure.

Ceci parut d'un assez bon augure à Mme de Morency.

« Si on accueille si mal les personnes qui connaissent Mlle Marguerite. c'est qu'on n'a pas une passion décidée pour elles. »

Aussi Mme de Morency reprit-elle d'un ton d'humilité qui eût pu faire envie à toute une congrégation :

— Hélas! madame, je suis Mme de Morency, chez qui Mlle Marguerite a demeuré près do deux mois.

Cet *hélas!* fut compris comme il devait l'être, car la supérieure se rengea pour faire à côté d'elle une place à Mme de Morency, et lui dit :

— Je sais, madame, que vous avez bien voulu donner l'hospitalité à cette demoiselle, et cela a dû vous causer bien de l'embarras?

— Ma maison est ouverte aux protégés de M. l'abbé Norton, mais la position de mon mari exige que je reçoive beaucoup de monde, et une jeune fille, sur laquelle, à vrai dire, je n'avais aucuno autorité, est difficile à surveiller, et j'ai dû prier M. Norton de la placer sous uno protection plus efficace que la mienne.

Cette phrase donnait ouverture à toutes les accusations, s'il y avait lieu d'en faire, et, dans le cas contraire, pouvait demeurer comme non avec nue.

Mais il paraît que Mme de Morency avait touché juste; car la supérieure lui dit en baissant la voix :

— Auriez-vous eu à vous en plaindre?

Mme de Morency leva les yeux au ciel et dit d'un air mystérieux :

— Je venais parler d'elle à M. Norton.

— Je viens pour le même sujet, madame, fit la supérieure, en accompagnant ses paroles d'un regard tout plein de l'abomination de la désolation.

— Ah! fit Mme de Morency, je crains que M. Norton n'ait pas bien placé ses bienfaits.

— Je le crains aussi.

— C'est triste, fit Mme de Morency.

— Pardon, madame, reprit Mme B..., si je vous adresse cette question, mais je crois que vous en savez autant que moi; ne receviez-vous pas chez vous un monsieur Pierre Chambel?

Ce nom fit tressaillir madame de Morency; elle se demanda comment il avait pu arriver jusque dans la maison sainte, et eut un moment de véritable frayeur.

Cependant elle se rappela les précautions savantes par lesquelles elle était d'abord parvenue à diriger sur Marguerite les soupçons d'Isaure. D'autres qu'elle avaient pu être pris à ce manége sans avoir été détrompés comme Mme Chambel l'avait été, et avaient pu en dire quelque chose.

Mme de Morency répondit d'un ton d'intelligence:

— Oui, madame, je le recevais; c'est l'un des collaborateurs les plus actifs de notre journal; c'est un protégé de l'abbé Norton.

— En ce cas, M. Norton est bien indignement récompensé de ses bontés. Imaginez-vous que ce M. Chambel a eu l'audace d'écrire à cette demoiselle,

et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'abbé Fortin, un ecclésiastique, est, à ce qu'il paraît, le confident de ces amours.

Mme de Morency ne comprenait pas très bien ; Chambel amoureux de Marguerite, ne lui était jamais venu à la pensée, et M. Fortin, confident de cet amour, était pour elle une chose tout à fait inouïe d'après ce qu'elle savait.

Elle regarda la supérieure, comme pour s'assurer de ce qu'elle venait de dire, et celle-ci reprit :

— Tant d'audace et de perversité vous étonnent, madame ?

— En vérité oui, madame, et j'avoue que vous me surprenez étrangement.

— Mais ne veniez-vous pas vous plaindre de Mlle Marguerite à l'abbé Norton?

— Sans doute, dit Mme de Morency qui ne savait pas trop sur quel terrain elle marchait, mais qui comprenait, au ton de confiance de la supérieure, qu'elle devait se trouver en dehors de ses soupçons; mais il s'agit d'autre chose.

— Vraiment; mais cette jeune fille est donc tout à fait perdue?

Mme de Morency risqua une petite confidence pour en gagner une grande et surtout pour s'éclairer, et elle dit en hésitant :

— Je dois croire... je crains que cette demoiselle n'ait indignement calomnié une femme qui est au dessus de pareils soupçons, mais...

— Ah! fit la supérieure, vous m'expliquez une partie de la lettre de M. Chambel qui dit à Mlle Marguerite qu'elle s'est trompée en le croyant épris d'une femme indigne de lui être comparée.

Mme de Morency serra les mains comme si elle eût tenu Chambel et Marguerite en position d'être étranglés, et la supérieure continua :

— Une femme dont les coquetteries l'avaient cent fois fait rougir lui-même.

— Le misérable!... murmura Mme de Morency.

— Si cette femme est votre amie, madame, reprit la supérieure, je comprends votre indignation, mais il ne faudrait pas lui révéler la manière dont on parle d'elle ; car quoique je sois en dehors des passions du monde, je ne pense pas qu'on puisse traiter quelqu'un d'une manière plus méprisante.

La colère, la rage qu'éprouvait Mme de Morency l'occupaient si violemment qu'elle avait tout à fait oublié dans quel but elle s'était rapprochée de Mme B...., qui continuait ses doléances sur la perversité de la protégée de l'abbé Norton.

Enfin une pensée de vengeance perça à travers les fureurs intérieures de Mme de Morency, et elle y procéda avec assez de sang-froid.

— Vous avez surpris cette lettre madame ?

— J'ai lu cette lettre, comme c'était mon devoir, dit la supérieure d'un ton digne; et comme cette demoiselle n'appartient pas à la maison, je venais la communiquer à M. l'abbé Norton, pour qu'il avise à faire cesser ce scandale. Mais je crains de ne pouvoir attendre jusqu'à l'heure où il pourra me recevoir; car j'ai des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis des jeunes âmes qui ne doivent pas souffrir pour celles qui font mal.

— Hélas! madame, fit Mme de Morency, ce sera demain comme aujourd'hui, et M. l'abbé Norton est malheureusement trop occupé des grands intérêts de la religion pour avoir le droit de faire passer les nôtres avant ceux-là.

— Aussi, madame, dit la supérieure, suis-je à peu près décidée, si dans une heure M. l'abbé Norton n'a pu me recevoir, de rentrer chez moi et de lui envoyer cette lettre, en lui expliquant moi-même le but de ma visite.

— Il y a plus de dix personnes d'inscrites encore avant vous, madame,

et je crois que, si vous ne pouvez dépasser cette heure, il est inutile d'attendre plus long-temps.

Mais vous pourriez faire ici ce que vous ferez chez vous ; vous pouvez écrire un mot et mettre la lettre sous enveloppe ; je la remettrai moi-même à monsieur l'abbé, car il faut absolument que je lui parle.

— Seriez-vous assez bonne pour cela, madame ? fit la supérieure en se levant pour écrire.

— Je suis tout à vos ordres, dit Mme de Morency, à moins que vous ne préfériez que je lui dise de vive voix le sujet de votre visite.

— Je vous serai fort obligée de vouloir bien vous en charger, mais il est nécessaire que j'écrive.

La supérieure fit comme elle disait ; mais, au grand déplaisir de Mme de Morency, elle suivit trop exactement ses avis, et mit son billet et la lettre de Marguerite sous une enveloppe qu'elle cacheta avec soin, et la remit à Mme de Morency.

Ceci s'était fait devant dix personnes, de façon qu'il n'y avait pas moyen de rompre le cachet, une fois la supérieure sortie, et de prendre connaissance de cette infâme lettre qui brûlait les doigts de Mme de Morency à travers sa grossière enveloppe.

Dix fois elle fut tentée de sortir à son tour pour faire cette lecture ; mais la supérieure avait dit au valet de chambre, ou plutôt à l'huissier de l'abbé Norton :

— Vous direz à M. Norton que je n'ai pas eu le temps d'attendre, et que j'ai chargé Mme de Morency de lui remettre ce que je lui apportais.

Était-ce précaution, était-ce régularité ? c'était régularité probablement ; mais ces petites circonstances mettaient un frein aux brûlantes curiosités de Morency, et il lui fallut attendre deux heures avec ce tison dans les mains.

Mais ces deux heures donnèrent à madame de Morency le temps de réfléchir et de se faire un plan de conduite vis-à-vis de l'abbé Norton; plan de conduite devenu bien plus hostile, grâce aux nouvelles armes qu'elle s'était procurées, et dont elle se jura bien de ne pas se dessaisir, en se disant que la soustraction de Madame Chambel autorisait la sienne, comme si elle était femme à ne pas se passer d'une pareille excuse, dans le cas où elle lui aurait manqué. Mais on aime souvent à se tromper comme on trompe les autres, et cette raison n'avait même pas permis de naître aux prétendus scrupules que madame de Morency voulait bien se supposer.

Enfin, ce fut son tour d'être introduite, et l'huissier de M. Norton, car cet homme n'avait pas d'autre emploi que celui des huissiers de ministère, quoiqu'il n'en eût ni la chaîne ni le titre, et l'huissier de M. Norton, dis-je, en annonçant madame de Morency répéta textuellement la phrase que lui avait dite la supérieure, madame de Morency se trouvait donc dans l'obligation de remettre la lettre; mais elle l'avait prudemment mise dans sa poche, pour ne l'en tirer qu'au besoin.

M. Norton accueillit Mme de Morency avec une sorte de bonne grâce qui lui était particulière.

En ce cas, il offrait un siége et pinçait ses lèvres en sourire.

— Pour procéder par ordre, comme c'est mon habitude, madame, veuillez d'abord me dire le motif de la visite de madame la supérieure des dames des.... Veuillez me remettre sa lettre et puis nous passerons à ce qui vous concerne.

— Peut-être comprendrez-vous mieux le but de la visite de madame B.... lorsque vous connaîtrez le motif de la mienne, dit Madame de Morency froidement.

L'abbé Norton jeta sur elle un regard pareil à celui d'un juge qui s'apprête à décider du sort d'un accusé et repartit sèchement :

— Parlez, madame.

— Est-il vrai, monsieur, qu'il y a trois jours, une lettre de mademoiselle Marguerite ait été remise en votre presence à M. l'abbé Fortin par Mme Chambel?

— C'est vrai, madame.

— Vous savez ce que contenait cette lettre, monsieur?

— Elle ne m'était point adressée et je ne l'ai pas lue.

— Elle contenait une accusation infâme contre moi.

— Cela se peut, madame, mais je l'ignore.

— Cependant l'avis que vous m'avez fait donner par Mme Ansier, prouve quo vous connaissiez cette accusation.

— J'ai cru démêler, dans les paroles de Mme Chambel, des suppositions qui pouvaient vous être désagréables, et comme ami de M. de Morency, j'ai cru devoir vous en avertir.

L'abbé Norton, en cette circonstance, se fût complétement révélé à qui eût pu supposer qu'il avait des confidences pour ceux qui le servaient. Cet homme, quand on le comprenait, laissait faire ce qui pouvait lui être utile et le payait généreusement, mais jamais à titre de service convenu, et toujours il s'était gardé le droit de dire :

« Je n'ai été pour rien dans ce que vous avez fait. »

Mme de Morency le savait, et elle ne se sentait ni l'envie, ni le pouvoir d'arracher ce masque à l'abbé Norton ; il lui suffisait qu'à son tour il voulût bien la comprendre et la servir.

Elle accepta donc la réponse de M. Norton pour bonne, et reprit avec assez de calme :

— Eh bien! monsieur, cette accusation que vous avez cru démêler à travers les plaintes de Mme Chambel, elle est nettement posée dans la lettre de Mlle Marguerite à M. l'abbé Fortin.

— Cela se peut, madame, repartit encore M. Norton sans paraître ému de ce qu'il entendait.

— Eh bien! monsieur, lui dit Mme de Morency avec un emportement mal contenu, je viens vous prier de faire cesser ce scandale.

—Par quel moyen y pourrai-je parvenir?

— M. Chambel, monsieur, vous doit tout ce qu'il est; mademoiselle Marguerite est dans votre complète dépendance. Les moyens me semblent très faciles, si vous voulez les voir.

— Madame, j'ai repoussé de tout mon pouvoir les confidences de Mme Chambel, et, si, plus prudent que je ne l'ai été, j'avais gardé pour moi mes suppositions et mes doutes, je serais resté étranger à une affaire où je n'entends parler que de lettres surprises et d'accusations que personne n'a vues. Ce que je n'ai pas fait, madame, je veux le faire; il ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes, de me mêler de choses dont la marche me semble peu honorable pour tout le monde. Je ne blâme ni n'accuse personne; mais je ne puis rien en de telles discussions.

— A ce compte donc, dit Mme de Morency indignée, vous m'aurez demandé l'hospitalité pour Mlle Marguerite, et vous trouvez bon que, pour m'en récompenser, elle m'ait indignement calomniée.

— Vous a-t-elle calomniée? fit l'abbé Norton.

Ceci fut dit d'un ton si double, si étrange, si particulier à l'abbé Norton, que Mme de Morency ne sut s'il voulait lui dire :

« Vous savez bien qu'elle ne vous a pas calomniée. »

Ou bien si c'était une simple question.

Mme de Morency garda un moment le silence, puis elle reprit :

— Du reste, Mlle Marguerite a, ce me semble, assez à faire de se défendre de l'amour de M. Chambel, pour ne pas l'attribuer à d'autres.

— Ç'a été l'idée de Mme Chambel, dit l'abbé Norton fort surpris en lui-même, mais toujours impassible.

— En ce cas, elle a deviné juste, car M. Chambel est en correspondance avec Mlle Marguerite.

— Vraiment! dit l'abbé Norton, je l'ignorais complétement, comme j'ignore ce que contient la lettre à M. l'abbé Fortin.

— Eh bien! monsieur, je vous l'apprends, et c'est ce que madame la supérieure des dames de... m'avait chargée de vous dire.

— En vous remettant, pour moi, une lettre de Marguerite, peut-être.

— Non, monsieur, une lettre de M. Chambel lui-même à cette demoiselle.

— Lettre qu'elle n'a pas reçue, par conséquent, d'après la règle de la maison. En ce cas, le mal n'est pas grand. M. Chambel est un étourdi....

— M. Chambel est un infâme, monsieur! s'écria Mme de Morency avec violence.

— Je comprends qu'il manque à ses devoirs de mari en aimant une autre femme que la sienne, dit M. Norton; mais M. Chambel est bien jeune....

Mme de Morency se tordait de colère et de désespoir, en écoutant ces paroles.

— En ce cas, monsieur, reprit-elle les dents serrées, je crois de mon devoir de prévenir Mme Chambel de l'inconduite de son mari.

— Vous pouvez le faire mieux que personne, fit M. Norton.

Madame de Morency se leva tout-à-coup, et dit à l'abbé Norton en le regardant fièrement :

— Vous m'avez trop bien comprise, monsieur, pour qu'à mon tour je ne vous devine pas: mais puisque c'est en vain que je me suis adressée à vous, je vous préviens que je me chargerai seule du soin de ma défense.

A ces mots elle se dirigea rapidement vers la porte et disparut, pendant que l'abbé Norton marchait gravement vers elle en disant :

— Madame... madame... vous oubliez... la lettre de Mme la supérieure.

Non, certes, elle ne l'avait pas oubliée; et c'est parce qu'elle s'en était souvenue à temps qu'elle s'était ménagé cette sortie tragique, qui laissa l'abbé Norton dans le doute de ce qu'elle eût fait si elle n'eût pas été emportée par sa douleur et sa colère.

Une fois seule dans sa voiture, Mme de Morency lut enfin cette fameuse missive, commençant ainsi :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais, j'ai surpris la confidence que vous en avez faite à l'abbé Fortin. Vous m'aimiez, et je vous aimais, et cependant jamais je n'ai osé me l'avouer à moi-même, etc., etc. »

Donc Chambel avait lu la fameuse lettre.

Mais cette fameuse lettre avait été remise depuis trois jours à l'abbé Fortin, il connaissait donc cet amour lorsqu'il faisait encore de la passion vis-à-vis de madame de Morency, car celle-ci ne supposait pas un moment qu'Isaure eût fait une pareille confidence à son mari, et l'idée que madame Chambel avait pu garder une copie de cette lettre ne pouvait lui venir à l'esprit.

C'était assez pour irriter madame de Morency; mais lorsqu'elle arriva aux phrases où il était question d'elle, sans cependant qu'elle y fût nommée, madame de Morency faillit suffoquer de rage.

Rien n'égalait le ton de dédain poétique et faquin avec lequel monsieur Chambel se disculpait d'un amour impossible, inimaginable, ridicule, il y avait *ridicule*.

Voilà de ces circonstances où les femmes maudissent leurs bonnets et leurs jupes, et voudraient porter bottes et éperons, pour aller souffleter et tuer l'insolent qui les traite ainsi. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en pareille occasion elles se montrent si méchantes, surtout lorsque, dans une occurrence comme celle-ci, elles ne peuvent armer ni frère, ni mari pour leur cause.

Une seule pensée resta debout dans le cœur de madame de Morency : la vengeance.

Vengeance contre M. Chambel, vengeance contre madame Chambel, vengeance contre Marguerite et contre l'abbé Norton lui-même. Il fallait les frapper tous à la fois et du même coup. Mais quand la combinaison ruinait les uns, elle épargnait les autres.

Enfin, après de longues réflexions, des désespoirs successifs, des menaces incessantes, elle trouva le fil qui devait la conduire dans ce ténébreux complot où elle n'admit pas même sa chère madame Ansier, pauvre femme aux gages de l'abbé Norton, et qui voulait bien aider le mal de tout son pouvoir, à condition qu'il ne lui en coûterait pas le moindre risque.

Maintenant disons comment madame de Morency procéda à cette terrible exécution.

Elle rentra chez elle et fit fermer sa porte à tout le monde. Puis elle s'enferma deux longues heures avec sa femme de chambre, pendant que le cocher brossait la voiture de cérémonie. Puis au bout de deux heures elle reparut dans son salon, où Mme Ansier l'attendait avec Jules.

Ils furent tous deux éblouis, jamais plus coquette parure n'avait rehaussé la beauté de Mme de Morency.

A trente-huit ans (Mme Chambel avait seule le droit de lui en donner quarante-cinq), Mme de Morency passait encore pour très belle ; ce jour-là elle était éblouissante ; elle était fraîche, elle était leste, elle était rayonnante, elle était jeune.

Jules et Mme Ansier se récrièrent à son aspect.

Cette admiration ajouta à la beauté de Mme de Morency l'éclat de la confiance. Elle traversa rapidement le salon, et, sans répondre aux questions inquiètes de Mme Ansier qui la suivait avec un étonnement alarmé, elle gagna sa voiture; et ce ne fut que lorsqu'elle fut à une certaine distance de chez elle qu'elle fit arrêter, et dit à son valet de pied :

» Chez le duc de V... »

XIX.

Qu'on nous permette de ne pas raconter la visite de madame de Morency à M. le duc de V.....; nous allons seulement en faire connaître les résultats, et ces résultats l'expliqueront beaucoup mieux que nous ne pouvons et que nous ne voulons le faire.

Dans ce récit, où nous avons essayé de tracer quelques caractères existans, nous ne voulons pas faire entrer des scènes à la façon de celles des *Liaisons Dangereuses*. Le but que nous nous proposons n'en a pas besoin.

Nous allons donc franchir sur le champ un intervalle de quelques jours, et nous reporterons la scène chez madame Chambel.

La rupture entre Chambel et madame de Morency était manifeste, mais chaque jour cependant les inquiétudes de Pierre semblaient devenir plus vives; il cherchait à pénétrer jusqu'à Marguerite sans y parvenir, et se désolait de son impuissance. Quant à Isaure, elle continuait à donner à cette tristesse le motif que nous avons dit, et ne voulant pas en laisser plus long-temps le poids à son mari seul, elle se décida à aborder un sujet qui touchait de si près aux violentes discussions qui avaient été sur le point de les séparer complétement :

— Pierre, lui dit-elle un jour, si quelque malveillance voulait ébranler ou ruiner votre position près de l'abbé Norton, il ne faut point vous en faire un chagrin. Ma fortune, qui est la vôtre, nous permettra toujours de vivre honorablement, alors même qu'il faudrait réformer un peu du luxe que votre active collaboration à un journal important vous avait permis d'introduire dans nos habitudes.

On est bien fort quand on n'a besoin de personne; et si, aux yeux de quelques uns, vous paraissez vous arrêter dans votre carrière, ce sera pour la reprendre plus brillante, plus haute, et dans des œuvres plus étudiées, plus durables que cette polémique journalière où les meilleurs esprits s'épuisent sans laisser rien d'achevé et de complet.

A ces bonnes paroles, Chambel répondit qu'Isaure s'alarmait à tort sur sa position; que jamais ses rapports avec l'abbé Norton n'avaient été plus excellens, et que, s'il paraissait triste et inquiet, c'est qu'il était souffrant et que sa santé s'altérait.

Cette réponse affligea Isaure. Il y a tant de différence entre le chagrin qui rend malade et la maladie qui rend triste, qu'Isaure ne pouvait s'y tromper.

« Aimait-il donc cette femme à ce point, se disait-elle, que cette rupture lui fasse une peine si active? Toujours distrait, toujours préoccupé, il est rarement avec moi, même lorsqu'il me parle : il est donc avec elle dans sa pensée. »

Cette supposition attristait Isaure à son tour.

En effet, le droit de l'épouse était satisfait, mais le cœur n'avait rien obtenu. Pierre ne l'outrageait plus, ne la bravait plus: mais il avait laissé son amour à la femme qu'il avait quittée. Il arrive souvent alors que l'on regrette des torts au fond desquels on croit voir encore une espérance.

Huit jours avant Isaure n'était que trahie; à ce moment elle commençait à sentir qu'elle n'était plus aimée.

D'ailleurs savait-elle comment cette rupture avait été amenée? Les conseils de l'abbé Fortin, les remontrances de M. Norton n'en avaient-elles pas été la cause?

N'était-ce pas un sacrifice à des exigences étrangères plutôt qu'un retour à des sentimens intimes?

Toutes ces réflexions qui détruisaient la joie qu'Isaure avait éprouvée de son triomphe, et une tristesse gênée avait remplacé les cris et les fureurs réciproques dont la maison de Chambel avait été le théâtre.

Un soir, Isaure, demeurée seule après son dîner, s'était retirée dans sa chambre, se demandant si le bonheur n'est pas, comme l'honneur, un asile où l'on ne peut plus rentrer dès qu'on en est sorti.

En effet, à force de raison et de résignation, on peut se tenir pour satisfait de la position qu'on a reconquise; mais lorsque la foi, cette virginité du cœur, a été détruite, le bonheur manque de sa véritable essence. C'est un de ces alimens vides qui rassasient sans nourrir, qui trompent le besoin pendant une heure après laquelle la faim revient plus mordante.

Isaure était toute en proie à ses pensées, plus désespérée de son avenir qu'elle voyait désert que de son passé où l'amour avait habité, lorsqu'on lui annonça l'abbé Fortin.

Cette visite fut la bien-venue et jeta dans son âme une supposition d'espoir. Peut-être l'abbé Fortin lui ferait-il voir qu'elle ne considérait pas la vie sous son véritable aspect; il fallait qu'Isaure fût bien abattue pour avoir envie de croire à l'appréciation d'un autre plutôt qu'à la sienne.

Mais l'aspect de l'abbé Fortin détruisit immédiatement ce mouvement d'espoir. M. Fortin était sombre, soucieux, et il y avait sur son visage une sévérité qui ne lui était pas habituelle.

Cependant la vue de Mme Chambel le frappa aussi, tant son abattement était grand : Isaure lui dit d'un air triste :

— Vous m'aviez promis de venir, et je vous remercie de votre visite, monsieur, aussi bien que des bons conseils que vous m'avez donnés.

Ils ont porté des fruits bien amers, dit l'abbé Fortin, si j'en juge d'après ce que je vois.

—Non, monsieur, dit Isaure, je n'ai plus à me plaindre. La raison a fait

place à l'égarement; chacun ici est rentré dans le devoir, et il ne me reste plus qu'à espérer... si l'espoir peut m'être encore permis.

M. Fortin parut fort étonné de cette douleur résignée, et reprit :

— D'où vient cette tristesse après une si grande victoire?

Isaure hésita un moment à répondre, mais elle se décida à confier à l'abbé Fortin le vide nouveau de son âme, et elle finit par lui dire :

— Son cœur est-il donc resté avec cette femme ? Ou s'il n'est pas resté avec elle, où donc est-il? car il ne m'est pas revenu.

— Comment! vous ne le soupçonnez pas ? répondit l'abbé Fortin d'un air si étonné, qu'Isaure comprit aussitôt qu'elle devait le savoir. Elle se releva, et une lueur de cette ardeur excessive que M. Fortin avait eu tant de peine à soumettre se montra tout-à-coup dans ses regards.

— Le soupçonner ! moi? C'est donc vrai... Qu'y a-t-il encore? Encore trompée! Mon Dieu! ce n'est pas possible! Parlez! par grâce, monsieur, parlez!

L'abbé Fortin réfléchit, et après un moment de silence il reprit :

— Il est temps que la vérité se fasse jour, et peut-être vaut-il mieux que vous la sachiez de moi que du hasard. D'ailleurs, il me faut une explication à moi aussi, une explication franche, et je l'attends de vous.

— Je ne sais pas mentir, monsieur, reprit Isaure, de tous les vices, le mensonge est le plus hideux et le plus coupable à mes yeux.

— Eh bien! madame, répondez-moi donc franchement. Avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée?

— Je le crois, monsieur, repartit Isaure, j'en suis sûre. Nulle plainte amère ne m'est échappée, je n'ai fait entendre aucune récrimination, je n'ai montré aucune colère.

— Ce n'est pas tout, madame, dit l'abbé Fortin.

Isaure le regarda sans répondre, comme si elle cherchait à deviner à quoi il pouvait vouloir faire allusion.

M. Fortin continua en observant Mme Chambel :

— Il y avait un secret sur lequel vous m'aviez promis le silence.

— Et ce silence, je l'ai gardé, monsieur, dit Isaure d'un ton offensé du doute de l'abbé Fortin.

Je ne vous l'eusse pas promis, qu'en ma qualité de femme qui n'a pas perdu toute retenue, je n'eusse livré à la curiosité de personne les confidences d'un cœur qui croyait ne parler qu'à vous. C'eût été comme un outrage à la pudeur de cette jeune fille, et j'en suis incapable.

Et si vous ne m'estimez pas assez pour en croire mes scrupules, vous pouvez facilement imaginer que mon intérêt ne me permettait pas de me donner une pareille rivale, en avertissant quelqu'un des sentimens qu'elle éprouve.

— Pardon, madame, mais il y a en tout ceci quelque chose d'inexplicable, dont cependant il faut que j'obtienne la solution, pour savoir si l'homme que je soupçonne est le véritable.

La lettre de Marguerite vous a été remise cachetée?

— Oui, monsieur.

— Et du moment qu'elle vous a été remise jusqu'à celui où vous me l'avez rendue chez M. Norton...

— Elle ne m'a pas quittée.

— Vous en êtes sûre?

— Je vous l'affirme sur l'honneur.

— Eh bien! madame, M. Chambel connaît cette lettre.

Isaure poussa un cri, se leva soudainement, courut à son secrétaire, ouvrit tous les tiroirs, prit tous les papiers, les bouleversa, les tria, les compta, mais ne trouva point la copie qu'elle avait faite de la lettre de Marguerite.

— Oh! s'écria-t-elle, le malheureux! Descendre jusque-là! Ah! c'est infâme!

— Qu'est-ce donc? s'écria M. Fortin qui avait suivi cette recherche d'un regard anxieux.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur? Eh bien! c'est ma faute, sans doute; mais, je vous le jure, je l'avais complétement oubliée.

Dans la nuit qui précéda la remise que je vous fis de cette lettre, j'en avais, je ne sais pourquoi, fait une copie; cette copie m'a été volée... volée, c'est le mot... volee par M. Chambel... qui s'en est vanté, sans doute... n'est-ce pas, monsieur, qu'il s'en est vanté, et qu'il a indignement étalé cet amour d'une innocente enfant aux yeux de sa maîtresse... aux yeux de tout le monde?...

L'abbé Fortin baissa la tête et ne répondit pas.

Mme Chambel crut voir dans ce silence une condamnation du mystère qu'elle avait fait de cette copie.

— Mais je vous jure, monsieur, reprit-elle avec un véritable mouvement de douleur, je vous jure que je l'avais oubliée... je vous jure...

— Je vous crois, madame, dit l'abbé Fortin... mais le malheur n'en est pas moins grand parce que vous en êtes innocente.

— Qu'est-il donc arrivé?...

— Il est inutile que vous le sachiez, madame; ce qui est arrivé est irréparable.

— Irréparable! monsieur. Pour qui? Pour moi... pour Marguerite... pour M. Chambel? Oh! parlez, monsieur, je vous en prie; vous me faites mourir.

Une interruption qui, au premier aspect, a l'air d'un de ces incidens romanesques qui viennent toujours à point pour dénouer une situation, mais qui était le résultat d'une machination habilement menée, suspendit la question de Mme Chambel.

Un domestique entra et remit une lettre à Isaure.

Celle-ci frémit en reconnaissant sur l'adresse l'écriture de Mme de Morency; elle brisa le cachet d'une main tremblante, et, la pâleur sur le front, elle lut les deux lignes suivantes :

« Puisque Mme Chambel se plaît à faire collection de lettres volées, on » croit lui faire plaisir en lui adressant celle-ci. »

Elle regarda; c'était la fameuse lettre de Chambel à Marguerite, commençant par ces mots :

« Vous m'aimez, Marguerite, je le sais; j'ai surpris la confidence que » vous en avez faite à M. l'abbé Fortin. »

Isaure continua cette lecture au milieu de tremblemens convulsifs et de sanglots étouffés; puis, passant la lettre à l'abbé Fortin, elle lui dit amèrement :

— Si j'ai commis quelques fautes, monsieur, j'en suis punie, assez punie pour me croire délivrée de toute obligation envers qui que ce soit.

Oh! maintenant, malheur à tous! malheur à cette femme, et malheur à lui! La ruine que je lui avais prédite va venir sans doute; ce sera son châtiment à lui, car il serait insensible à tout autre.

Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle en serrant les poings avec rage, si vous êtes juste, vous le maudirez!

— Ainsi, madame, dit gravement l'abbé Fortin, vous appelez la malédiction du ciel sur la tête de votre mari pour une faute dont vous êtes peut-être la première cause. Vous maudissez, quoique coupable; que feront donc ceux qui souffrent plus que vous quoique innocens?

— J'ai été la première cause de tout cela, dites-vous? s'écria Isaure avec violence.

Est-ce parce que j'ai surpris la lettre de Mlle Marguerite? Et si M. Chambel ne m'avait pas donné de justes motifs de jalousie, je n'aurais jamais pensé à m'occuper des correspondances de cette demoiselle, et tout ce qui est arrivé depuis ne serait pas arrivé.

— Mais elle était innocente de vos soupçons, madame, dit l'abbé Fortin.

— Mais elle n'était pas innocente de son amour, reprit Isaure que la colère emportait encore, et probablement M. Chambel ne s'adresserait pas à son innocente vertu, s'il n'avait pas trouvé dans cette innocente correspondance tant d'innocent amour.

Isaure s'était retrouvée tout entière.

A ce mot, répété avec affectation, sa voix, son geste, son sourire, avaient ajouté un degré d'insolence qui fit naître dans le cœur de M. Fortin un profond mouvement d'indignation.

Alors il se leva, et s'écria d'un ton qui força Isaure à baisser les yeux :

— Oui, madame, innocente comme les anges ; oui, madame, innocente devant Dieu, qui l'absoudra d'avoir aimé, et qui la récompensera de ne pas avoir failli ; qui la récompensera, madame, d'avoir souffert, et d'avoir encore à souffrir par toutes vos fautes ; car cette jeune fille, dont vous parlez avec un si fier dédain, elle est perdue, madame, elle est maintenant dans la misère et l'abandon.

— Oh! mon Dieu! s'écria Mme Chambel, je n'ose vous comprendre, monsieur ; perdue, dites-vous?

— Je me suis trompé de mot, dit amèrement l'abbé Fortin ; non madame, non, ce n'est pas une fille perdue comme tant de femmes honorées sont des femmes perdues, comme Mme de Morency a été une fille perdue ; je veux dire que Marguerite est perdue, parce qu'elle est ruinée, parce qu'elle n'a plus d'asile que sous mon toit, qui est bien pauvre, parce qu'elle n'a plus d'amis que moi qui suis impuissant.

— Mais, que s'est-il donc passé, monsieur? — Enfin, expliquez-vous, dit Isaure, dans un véritable désordre de douleur et d'effroi ; je puis réparer le mal peut-être, je le puis, je le veux, je le dois ; oh! pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi ; je souffre aussi beaucoup.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, est inconcevable ; ce ne peut être que le résultat de scènes préparées d'avance ; les choses ne se passent pas ainsi d'ordinaire, et il y a une main qui en a dirigé les mouvements. Cette main, je crois la connaître maintenant, quoique je ne m'explique pas par quels moyens elle a pu associer un homme comme le duc de V... à sa vengeance.

— Mais je ne vous comprends pas, dit Isaure ; le duc de V..., dites-vous? n'était-ce pas chez lui que Marguerite devait entrer en qualité d'institutrice?

— Oui, madame, et ce matin était le jour fixé pour que Marguerite entrât dans sa maison ; et jusqu'à ce matin c'était une chose convenue, et M. l'abbé Norton est allé lui-même dans la maison des dames de... avertir Marguerite qu'on l'attendait dans la journée ; Marguerite a obéi, et, accompagnée de l'une des religieuses de la maison, elle s'est rendue chez M. de V...

Oh! M. Norton devait ignorer tout cela ; si sévère qu'il puisse être, si insensible qu'il se soit montré aux douleurs de cette pauvre enfant, et il n'eût pas acheté à ce prix le droit de lui retirer sa protection et de la chasser à son tour de chez lui.

— Quoi! dit Mme Chambel, Marguerite a été chassée de chez l'abbé Norton !

— Oui, madame, dit l'abbé Fortin, et après avoir été chassée de chez M. de V...

— Mais je rêve, monsieur, je ne vous comprends pas, dit Mme Chambel, tout cela est impossible ; mais qu'a-t-elle fait, cette malheureuse enfant ?

— Rien que m'écrire une lettre que vous avez surprise, et que votre mari vous a soustraite ; c'est en vertu de cette lettre qu'il a écrit celle qu'on vous renvoie si insolemment ; et cette lettre, elle avait été déjà donnée à M. le duc de V.....; cette lettre, madame, où il est parlé de l'a-

mour de Marguerite dont se targue M. Chambel, cette lettre où il propose à Marguerite une correspondance qu'il sera facile de suivre dans la maison de M. de V....., cette lettre enfin a été montrée déjà par M. de V....., à Marguerite, et l'a autorisé à lui dire en face qu'il ne pouvait accueillir dans sa maison une jeune fille qui avait donné le droit à un homme marié de lui faire de pareilles propositions.

La femme qui a repris cette lettre pour vous la renvoyer afin de vous en frapper à votre tour, l'avait livrée à M. de V....., pour qu'il en frappât Marguerite ; tant de cruauté dans une vengeance ne peut partir que d'une rivale : vous la connaissez.

Mais assurément l'abbé Norton devait ignorer tout cela.

— Et il a chassé à son tour la malheureuse Marguerite ! dit Mme Chambel.

— Oh ! madame, dit l'abbé Fortin, ce n'est encore qu'un malheur de quelques heures, et cependant il est bien lamentable.

Imaginez-vous la pauvre enfant sortant de chez M. de V...., seule ; car la religieuse qui l'avait accompagnée l'avait laissée sur le seuil de l'hôtel ; imaginez-vous cette jeune fille, ne sachant où trouver un asile, et retournant dans la maison religieuse d'où elle était sortie, et qui lui resta fermée parce que, lui dit-on, on n'avait pas d'ordre pour la recevoir. Elle n'y trouva rien que l'indication de la demeure de M. Norton, où elle se rendit.

M. Norton est un prêtre, madame ; il me répugne de croire qu'il y a eu un sentiment de vengeance ou de faiblesse dans ce qu'il a fait. C'est sans doute, ce doit être, une sévérité trop austère, une idée trop rigoureuse du devoir qui l'ont poussé à agir comme il l'a fait ; mais après avoir entendu le récit de la malheureuse enfant, il lui a donné une dernière aumône, et lui a déclaré qu'il ne pouvait plus rien pour elle.

C'est alors qu'elle est venue à moi, madame, à moi qui suis pauvre, je vous l'ai dit, mais qui la recueillerai ; qui, à défaut de ma maison, lui ouvrirai celle de Dieu ; qui la retirerai de ce monde où elle n'a passé qu'un jour parmi ceux qu'on dit les plus religieux et les plus saints de l'époque, et qui y a souffert toutes les avanies et toutes les calomnies.

Et si je suis venu à vous, madame, c'est que, pour quitter Paris, pour entrer dans la maison de Dieu, il faut encore quelques centaines de francs que je n'ai pas, que je vous demande à titre d'emprunt, et que je vous rendrai quand j'aurai pu les économiser sur ma misère.

De grosses larmes roulaient dans les yeux d'Isaure ; son cœur était gonflé ; mais il n'y avait plus dans sa physionomie ni le désespoir désordonné qui l'agitait quelques minutes auparavant, ni la menace arrogante qui lui était si habituelle.

Elle fit un effort sur elle-même, et se remit presque aussitôt.

— Quand comptez-vous quitter Paris ? dit-elle à M. Fortin d'une voix assurée.

— Quand je le pourrai, madame, dit l'abbé Fortin.

— Demain, sera-ce trop tôt ?

— Demain, madame, puisque ce ne peut être ce soir, dit l'abbé Fortin ; demain, si vous voulez.

— Eh bien ! monsieur, vous pouvez vous préparer pour demain, à midi, ainsi que Marguerite ; tout sera prêt pour votre voyage, je m'en charge ; et si je vous impose ce délai, c'est qu'il est nécessaire aux mesures que je dois prendre.

L'abbé Fortin se trompa sans doute à ce dernier mot, car il dit d'un ton très humble à Mme Chambel :

— Nous voyagerons le plus économiquement possible, madame ; ne vous mettez donc pas en peine de nous procurer plus qu'il n'est nécessaire.

— Je ferai ce qui est convenable, dit Mme Chambel avec effort ; mais demain à midi, monsieur, demain.

L'abbé Fortin se retira, et Mme Chambel demeura seule chez elle.

Nos lecteurs ont dû sans doute comprendre comment Mme de Morency avait accompli sa vengeance ; seulement nous devons leur dire comment l'abbé Norton avait pu permettre qu'elle réussit si bien. C'était une conséquence de sa conduite habituelle.

Quand M. Fortin était venu lui dénoncer la jalousie de Mme Chambel, il avait fait semblant de ne pas y croire et avait retiré Marguerite de chez Mme de Morency sans en dire ses raisons à personne.

Quand Mme Chambel était venue se plaindre à lui de la conduite de son mari, il n'avait pas voulu l'entendre davantage; il avait agi de même vis-à-vis de Mme de Morency, poussant jusqu'à l'excès le grand art de vouloir ignorer tout ce qui pourrait le gêner dans ses projets et l'obliger à prendre parti pour ou contre quelqu'un. Ainsi, quoique averti par la supérieure de ce que contenait la lettre de Chambel, il n'en avait point parlé à Marguerite, pour s'épargner de la part de cette jeune fille des plaintes et des explications qui eussent pu déranger ses vues.

Marguerite, demeurée vis-à-vis de lui dans la position où elle était en arrivant à Paris, ne pouvant refuser l'emploi pour lequel elle avait été mandée ; lui-même n'avait envers personne aucune raison pour ne pas faire ce qu'il avait décidé, et, une fois Marguerite chez le duc de V....., ce qui pouvait en arriver ne pouvait plus lui être imputé, même à imprévoyance.

L'audacieuse révolte de Mme de Morency dérangea les mystérieuses combinaisons de ce silence ; mais lorsqu'il les vit déjouées, il prit un autre parti, sans que rien, pas même l'abandon de Marguerite, le fit hésiter un moment.

La passion de Chambel pour la jeune fille était publiquement dénoncée; il ne pouvait donc pas l'ignorer. Il sacrifia immédiatement le plus inutile de ses deux protégés, la jeune fille, qui ne pouvait plus le servir chez le duc de V... C'était un saint holocauste à la morale ; mais l'abbé Norton ne devait pas accepter sans vengeance la lutte que Mme de Morency avait osé établir contre lui, et le lendemain matin le journal de M. Norton portait en tête de sa première colonne les lignes suivantes :

« A partir de ce jour, la direction du journal est confiée à M. Cham-» bel, rédacteur en chef, à la place de M. de Morency. »

Probablement que la vengeance avait été prévue ; probablement que Mme de Morency avait fait comprendre à M. de V... qu'un homme de son importance ne devait pas recevoir le mot d'ordre de sa cause, mais le donner, car la note suivante fut insérée dans presque tous les journaux :

« Des dissentimens graves s'étant élevés sur la manière dont les amis » de la légitimité doivent envisager cette cause, M de Morency s'est sé-» paré du journal dont il a été si long-temps le rédacteur en chef, et d'ici » à peu de jours il paraîtra une nouvelle feuille destinée à faire préva-» loir les véritables doctrines de la monarchie légitime.»

Voilà comment se fit cette grande scission de parti.

Quant à l'abbé Norton, interrogé sur ces dissentimens, qu'il ne connaissait pas encore, il ne répondit qu'un seul mot à ceux qui lui demandaient pourquoi il avait remplacé M. de Morency :

— C'était un homme usé, dit-il.

Et en cela l'abbé Norton dit peut-être sa pensée véritable mieux qu'il ne l'avait dite de sa vie.

Le même jour où tout Paris s'occupait de cette importante nouvelle politique, une chaise de poste s'arrêtait à la porte de l'abbé Fortin : celui-ci descendit avec Marguerite, et fut très étonné de trouver Mme Chambel dans la voiture :

— Vous ici, madame ? lui dit-il.

— Moi, monsieur, qui pars avec vous, qui serez mon ami, je l'espère, qui pars avec Marguerite qui voudra bien être ma fille.

Une heure après, tous les trois avaient quitté Paris, et quelques personnes à peine se souviennent que M. Chambel a en province une femme qui n'a jamais pu s'accoutumer aux habitudes régulières du monde religieux.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Péron, 3.

LA JEUNESSE

D'ÉRIC MENWED

TRADUIT DU DANOIS

DE S. INGEMANN,

PAR

W. DUCKETT.

I.

Un soir de mai 1285, une foule de marins et de pêcheurs de marsouins étaient rassemblés sur la jetée de Gremermoor, près de Middelfart. Une grande barque, venant de Snoghœi et luttant d'une manière désespérée contre le vent et le courant à l'effet d'atteindre cette jetée, qui offrait un point d'abordage moins dangereux que le mauvais port de la ville, était de la part de ce groupe l'objet d'une curiosité pleine d'anxiété. En effet, chose rare à cette époque de l'année, une violente tempête soulevait les eaux du petit Belt et les agitait dans leurs plus grandes profondeurs. Les patrons de navires les plus vieux et les plus expérimentés, secouaient la tête d'un air inquiet et disaient que le mieux, pour les gens qui se trouvaient à bord de la barque, serait de chercher à gagner Fanœ ou bien la côte du Jutland.

— Assez causé comme ça ! camarades, s'écria une voix rauque et retentissante. Je vous dis, moi, que c'est ici qu'ils doivent tenter d'aborder. Allons ! cela va bien. A coup sûr, ces gaillards-là ont avec eux un pilote habile. Mais pourquoi vous amusez-vous ainsi à béer aux corneilles? Placez-moi vite le fanal en tête de la jetée, afin qu'ils puissent ne jamais le perdre de vue; puis disposez vos bateaux de pêche de manière à vous tenir tout prêts pour aller repêcher ces pauvres diables, si, par malheur, leur barque venait à sombrer.

L'homme qui donnait cet ordre était le syndic des marins et des pêcheurs de la ville de Middelfart, Henner-le-Frison, ou, comme on l'appelait encore Henner-le-Charron. Tranquillement assis sur une grande pierre, il avait jusqu'alors attentivement observé les diverses manœuvres de la barque en péril. A ce moment il se leva, et le respect avec lequel on l'écouta, l'empressement qu'on mit à lui obéir, témoignaient suffisamment de quelle haute considération il jouissait parmi les marins, hommes d'ordinaire si mal disciplinés. D'une taille et d'une force peu communes, il paraissait encore, malgré ses quatre-vingts ans, disposé à vivre toute une autre vie d'homme, et se vantait d'être le neveu du célèbre Frison Swend-le-Fort, lequel, aux temps de Waldemar-le-Victorieux, s'était fait un grand nom parmi ses compatriotes. Trente-trois ans auparavant, Henner-le-Frison était venu s'établir à Middelfart. Il avait parfaitement réussi dans son industrie de pêcheur de marsouins; et par sa prudence non moins que par son habileté, il avait mérité d'être élevé aux fonctions de syndic de la corporation de ces hardis pêcheurs, qui étaient en outre en possession de transporter les voyageurs du Jutland en Fionie. Habile à construire une barque suivant les principes de l'art, il avait aussi été charron dans sa jeunesse; de là le second surnom qu'on lui donnait quelquefois, comme nous l'avons dit, bien qu'il ne s'occupât plus du tout des travaux de cette profession. On croyait généralement que, pendant la guerre civile qui eut lieu entre Eric Pflugpfennig et le roi Abel, il avait joué un rôle fort actif; et bien qu'il ne s'expliquât jamais à cet égard qu'avec beaucoup de réserve et d'une façon toute mystérieuse, cette opinion ne contribuait pas peu à la haute estime dont il jouissait parmi les marins. On disait aussi qu'il avait abandonné la Marche des Frisons par des motifs dont il était fier, mais au sujet desquels il ne jugeait pas prudent de donner d'éclaircissemens. Du reste, chacun présumait que ce n'avait pu être que par suite de quelque action de courage et de résolution.

C'est dans sa petite habitation, non loin du port de Middelfart, que se réunissait la corporation des pêcheurs de marsouins, après les grandes pêches qui se faisaient entre la saint Martin et la Chandeleur, ainsi que la nouvelle confrérie du roi Eric; et Henner-le-Frison y avait en outre organisé une espèce d'auberge pour les voyageurs, en vertu d'un privilége exclusif qu'à cet effet il avait obtenu du roi.

Un mot dit par un tel homme suffit pour mettre en mouvement tous ces spectateurs oisifs. Le fanal ne tarda pas à jeter sa vacillante lumière à l'extrémité de la jetée, et trente vigoureux pêcheurs furent bientôt occupés à disposer une grande barque, à l'effet d'aller avec des cordes et des perches au secours des naufragés. Dès que Henner-le-Frison vit que ses ordres étaient ponctuellement exécutés, il se rassit sur la même pierre, l'air calme et indifférent; puis il dit à voix basse : — C'est peut-être bien une embarcation de seigneurs s'en venant à la cour de Danemarck pour la grande fête qui doit avoir lieu après-demain. Ma foi, si le duc Waldemar était de la partie, peut-être vaudrait-il mieux pour notre pays de les laisser tous couler à fond.

— Comment cela ? voisin Henner, reprit un bourgeois placé près de lui, et qu'à son tablier de cuir, à son bonnet de peau et à son visage noirci par le feu et la fumée, il était facile de reconnaître pour un forgeron. Le jeune duc est un brave et généreux seigneur. L'an dernier, il m'a acheté une épée et m'en a donné le double de ce que je lui demandais. Toutes les fois qu'il passe de Fionie sur le continent, vous gagnez, vous autres, plus d'*ores* d'argent que moi je ne gagne d'*ortuges* (1) dans tout un mois; et puis il vous a une manière si affable de parler aux gens, que c'est plaisir de l'entendre.

(1) Nom d'anciennes pièces de monnaie danoise.

— Ah! vraiment oui! celui-là n'épargne pas plus l'or ni l'argent que les douces paroles, répondit le vieillard en murmurant; aussi, peut-être réussira-t-il de la sorte à aveugler tous les Danois, et avant un an sera-t-il roi de Danemarck?

— Diable! pensez-vous qu'il vise si haut? répliqua vivement l'armurier; puis il ajouta d'un air pensif et en se grattant la tête derrière l'oreille : Que me dites-vous là? Au fait, qui sait ce qui peut arriver? Le vieux roi Waldemar-le-Victorieux était son aïeul. Lui, il a vingt ans à peine; et, avec le temps, il se pourrait bien que l'élection royale tombât sur lui. — Mais il aura long-temps à attendre, car notre roi est encore jeune. A mon compte, il ne doit pas avoir plus de trente-six ans, et son fils, qui doit un jour lui succéder, a onze ans à peine. Bast! il ne faut pas y songer!

— Croyez-vous donc que le petit-fils du roi Abel s'inquiète de tout cela? reprit d'un ton amer le vieux Henner; ce jeune damoiseau ne manque pas de présomption. Il n'avait pas encore toutes ses dents que déjà il regimbait contre le roi, sous la tutelle de qui il ne voulait pas rester plus long-temps. On donne pour certain qu'il a manifesté des prétentions au trône, et s'il allait maintenant ne pas obtenir à la cour tout ce qu'il prétend avoir, il serait bien capable de nous mettre les Suédois sur les bras. C'est à lui que nous sommes déjà redevables des troubles qui agitent la Norwége. Oui, voisin Trols : c'est un personnage duquel nous devons nous défier. Nous avons tous connu son grand-père, et il n'y a pas de Danois qui puisse avoir confiance dans la race du fratricide!

Le vieillard se tut et tomba dans une profonde rêverie.

— Vous avez raison, voisin Henner, répondit l'armurier. Nous avons assez souffert, et nous pouvons bien faire le signe de la croix en pensant à tout ce qui s'est passé en Danemarck depuis la mort du vieux roi Waldemar-le-Victorieux. Hum! tous ses fils sont pourtant devenus rois, comme il avait été annoncé et prédit! Mais que Dieu nous préserve de rois de cette espèce-là! Ils ont tous mal fini; j'en frémis, rien que d'y penser. Je n'ai pas encore soixante ans, et le roi que nous avons aujourd'hui est bien le cinquième dont je me puisse souvenir. Or, sur ce nombre, trois ont été l'un après l'autre assassinés.

— Assassinés! reprit Henner-le-Frison. Non, voisin, il n'y a que les deux fils de Waldemar qui l'aient été, si tant est qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce qu'on raconte du père de notre roi et du maudit moine du couvent de Rye. Que Dieu me pardonne mes péchés! Les moines devraient être des hommes tout à Dieu; aussi, quand ils sont capables d'empoisonner des rois et des princes avec le corps même de N.-S. J.-C. et avec son précieux sang, m'est avis que le meurtre le plus horrible commis par un laïque à l'aide du poignard ou de l'épée n'est en comparaison qu'un péché véniel. — Non, voisin, ajouta Henner après une longue pause et en se levant, il n'y en a eu que deux d'assassinés! Que personne ne vienne me dire que le roi Abel a été assassiné! Il est mort par sa faute et assez honteusement pour lui, mais, au reste, dans une lutte franche et loyale contre de braves et fidèles hommes-liges, qui ne voulaient point se laisser dépouiller par le lâche meurtrier de son propre frère, par celui qui nous avait ravi notre légitime seigneur et roi.

La voix du vieillard était devenue stridente, et il y avait quelque chose d'effrayant dans la vivacité avec laquelle il parlait. Il s'en aperçut à l'air étonné de son voisin; aussi s'empressa-t-il d'ajouter d'un ton plus calme : — Ami, ne parlons pas trop haut de ces choses-là. Nous vivons dans un temps de troubles, et les traîtres sont partout aux écoutes. Si le duc Waldemar et les seigneurs parvenaient à être seuls les maîtres, nous ne tarderions pas à entendre conter bien d'autres histoires, et les dernières seraient encore plus terribles que les anciennes. — Henner, vi-

siblement en proie à de profondes réflexions, se tut et reprit la place qu'il venait de quitter.

L'armurier renoua l'entretien en ces termes :

— Après tout, voisin Henner, on a raison de dire qu'à quelque chose malheur est bon. Si les seigneurs n'avaient pas le courage de tenir tête au roi Eric, fils de Christophe, les petits ne s'en trouveraient pas mieux que les grands. Ce serait, d'un côté, vraiment dommage si, lorsqu'il est question de punir les manans, le roi n'était pas assez fort. Aussi bien, avant d'y être contraint comme cela lui est arrivé l'an dernier, il ne se souciait pas plus de la loi que de la justice. Tout cela n'a pourtant pas servi à grand'chose; car si le grand-maréchal Anderson ne lui avait pas dit son fait et ne l'avait pas si fort effrayé lors de la dernière diète de Wiborg, il n'y aurait pas aujourd'hui un seul de nous tous qui pût se flatter de garder tranquillement à côté de lui sa femme ou sa fille.

— C'est vrai, camarade, répondit Henner qui parut n'avoir entendu que ces derniers mots et comme s'il eût été arraché à un songe ; ç'a été une bien honteuse histoire que celle de l'intrigue du roi avec la femme de Stig Anderson : et je dois avouer qu'à la place du grand-maréchal je ne me serais pas contenté pendant si long-temps de murmurer et de menacer. Toutefois, je dis encore avec sincérité : que Dieu préserve le roi et son fils, dans l'intérêt de la patrie! Le père ne vaut assurément rien, et il n'y a qu'un scélérat qui pourrait soutenir le contraire : cependant, je prie le seigneur de conserver le tronc décrépit de la royauté, pour sauver son jeune et vigoureux rejeton. Le petit Eric a l'œil d'aigle de Waldemar-le-Victorieux ; s'il plaît au souverain maître de toutes choses d'étendre sur lui sa main puissante, peut-être le jour viendra où un honnête homme s'estimera encore heureux de vivre en Danemarck. Quel bonheur pour lui et pour notre pays, qu'il ait le brave sénéchal Hessel pour gouverneur! Sans Peder Hessel, le vieux John Litle et David Thorstenson, nous serions tous en vérité dans de beaux draps!

— Si le jeune et beau sénéchal, dit l'armurier en souriant, est réellement dans d'aussi bons termes avec la reine qu'on le prétend, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il s'occupe si tendrement du jeune prince. D'ailleurs, il faut bien pardonner une petite faiblesse à une princesse comme à une autre femme ; et si le roi *Clignoteur* (1) n'a d'yeux que pour les femmes des autres, on ne doit pas en vouloir à la reine de tant aimer à courre le cerf avec le jeune et beau sénéchal.

— Vous aussi, vous ajoutez foi à ces maudits bavardages! répliqua vivement le vieillard et d'un ton chagrin. Je n'ai vu la reine Agnès qu'une fois dans ma vie, et le sénéchal Peder Hessel que deux fois; c'était dans la confrérie du feu roi Eric, si misérablement assassiné. Mais s'il est vrai, comme j'en suis convaincu, que tout être humain porte le témoignage de sa conscience écrit dans son regard; et si, sans trop m'être jamais trompé, j'ai, depuis quatre-vingts ans que je suis sur terre, toujours lu ce témoignage aussi bien chez les puissans que chez les faibles, je ne crains pas de dire qu'à cet égard notre reine est aussi pure que le soleil devant la face de Dieu, et que le sénéchal Peder Hessel est un homme d'honneur et de probité, qui aimerait mieux mourir que d'oublier ce qu'il a juré à haute voix dans notre confrérie, et que de jamais trahir la maison royale ou notre pays. Mais voilà comme vont les choses! Là où la tête ne vaut rien, le reste du corps souffre toujours ; et ce n'est pas pour rien que le roi Eric, fils de Christophe, clignote de ses petits yeux de bouc!

— Voisin Henner, je crois que vous êtes capable de lire plus de choses dans les yeux de certaines gens que bien des prêtres dans de gros livres,

(1) En vieux danois, *Glipping*; surnom donné au roi Eric, et que nous n'avons pu autrement traduire en français.

et ce n'est pas sans raison qu'on dit de vous que vous en savez plus long que vos patenôtres. Or, ajouta l'armurier en souriant, vous avez probablement de bonnes raisons pour cacher toujours si soigneusement votre jolie petite Gertrude, toutes les fois que le roi traverse le Belt. Je m'en suis bien aperçu hier, quand elle était dans le grenier et que le roi montait à cheval devant votre porte.

— Ah! vous vous en êtes aperçu, mon bon Trois, dit le vieillard dissimulant mal un certain dépit. Pures bêtises que tout cela! je vais cependant vous en dire la cause. Il l'a vue une fois, et il l'a observée alors avec plus d'attention que je n'aurais voulu. C'est la fille de ma fille, et je l'aime, vous le savez du reste, comme la prunelle de mes yeux; n'est-il pas bien naturel que je ferme la cage de l'oiseau quand le chat est dans la chambre? Ce n'est pas pourtant que j'aurais peur d'empoigner le plus fort matou par les oreilles et de le jeter par la fenêtre, s'il devenait par trop curieux et hardi : d'ailleurs, vous avez bien dû vous en apercevoir, ma petite Gertrude n'est point un enfant comme un autre : cela se voit tout de suite. Elle est parfois un peu bizarre, et malgré toute sa gaîté et toute sa bonne humeur, il lui arrive souvent de rêver tout éveillée. Cela se passera sans doute avec l'âge. La mère a eu cette infirmité avant elle : c'est dans le sang; moi-même, je n'en suis pas tout à fait exempt. Je m'inquiète donc fort peu de toutes ces rêveries-là. Cependant, je vous avouerai que lorsqu'elle se trouve dans cet état, il ne lui est jamais arrivé de rien dire qui n'eût au fond quelque chose de vrai, bien qu'alors elle ne soit pas capable de distinguer le jour de la nuit, l'année passée de l'an prochain, enfin tout ce qu'il faut séparer quand on parle sensément.

— Que m'apprenez-vous là! mon Dieu! Est-ce qu'il y aurait par hasard quelque chose de dérangé là, chez Gertrude? reprit avec intérêt l'armurier en portant le doigt à son front.

—Elle me paraît souvent trop avisée, répartit le vieillard, et ce ne vaut rien ici-bas. Sans doute tout cela passera quand elle sera mariée et qu'elle aura d'autres choses dans la tête. Du reste, elle se porte parfaitement. Mais revenons-en à ce que je voulais vous dire de ces rêveries. Hier elle est sortie tout endormie de sa chambre, et elle est entrée dans la mienne. Elle semblait fort effrayée, et s'est mise à dire que le roi revenait de la chasse avec une tête de mort sous son chapeau, et voulait entrer chez elle. Je suis parvenu à la réveiller, mais alors elle ne s'est pas rappelée un seul mot de ce rêve. Elle s'est prise à rire de ce qui lui était arrivé, puis elle s'en est allée tranquillement se recoucher. Je me suis bien gardé de l'effrayer, en lui racontant ce qu'elle avait dit. Cependant je n'aurais pas voulu que le roi la vît hier, s'il lui était venu à l'esprit d'entrer chez moi pour changer de vêtemens. Voilà le seul motif pour lequel j'avais pris la précaution de l'enfermer.

— Cela ne vous aura pas servi à grand'chose, mon bon et prudent voisin, répondit l'armurier en riant dans sa barbe. Le plus fin renard est quelquefois pris par une poule; malgré toutes vos précautions, le roi l'a vue. Quand il est passé devant votre maison, votre jolie Gertrude regardait, en petite curieuse qu'elle est, à travers les barreaux de fer de la lucarne du grenier, et précisément au moment où le cheval du roi s'est cabré, j'ai pu remarquer au feu de ses regards qu'il l'avait aperçue. Deux fois il s'est retourné du côté de la lucarne, mais déjà elle en avait retiré son charmant visage.

— Mort et damnation! dit le vieillard d'une voix sourde, cela n'arrivera plus, je vous en réponds. Ne parlez de cela à personne, voisin; au fond cela n'est rien, cependant cela pourrait faire jaser. Je ne crains d'ailleurs rien pour Gertrude. Chassons donc toutes ces chimères-là de nos têtes.

— Mais, reprit l'armurier, que fait encore ici dans la ville le premier écuyer du roi?

— L'écuyer Rono? s'écria Henner tout surpris. N'est-il donc pas parti hier immédiatement après le roi?

— Oui, assurément; et ce matin de bonne heure je l'ai vu passer devant votre maison, en compagnie de deux autres écuyers. Ils se sont arrêtés sous la lucarne, et se sont mis à parler à voix basse; et, tenez, quand nous sommes venus ce soir sur la jetée, je les ai aperçus avec leurs chevaux à votre porte de derrière.

— En vérité? s'écria le vieillard dont les yeux parurent enflammés de colère. Il se leva aussitôt et ajouta : Vous auriez bien pu me dire cela plus tôt, voisin!

— Mon cher Henner, je les croyais chargés d'une commission pour vous. D'ordinaire, vous n'aimez guère qu'on se montre curieux de connaître vos affaires, ni qu'on vous adresse des questions.

Le vieux Henner considéra encore une fois attentivement le Belt courroucé.

— La barque est sauvée, reprit-il d'une voix sourde qui trahissait une colère mal dissimulée; nos gens ont réussi à saisir le cap de remorque. Allons, compère, venez-nous-en! je n'ai pas le temps de rester ici, quand je vais avoir à recevoir de tels hôtes.

Ce disant, le vieillard prit à pas précipités le chemin conduisant de la jetée de Gremermoor à la partie de Middelfart où se trouvaient le pont de bateaux et sa maison. La distance était d'environ une demi-lieue. L'armurier, plus jeune que lui de dix ans et vigoureux encore, avait de la peine à le suivre. Tous deux, gardant un silence profond, arrivèrent ainsi à un sentier qui conduisait obliquement, à travers un champ en friche, jusqu'à la haie servant de clôture à la propriété de Henner-le-Frison. Celui-ci s'arrêta alors, et regarda avec une inquiète attention dans la direction de la petite lucarne qui couronnait le faîte de sa maison. La tempête continuait à chasser devant elle de grands nuages noirs, qui voilaient presque constamment les rayons de la lune; mais, dans un court moment d'éclaircie, Henner put apercevoir distinctement sa demeure : «Point de lumière! murmura-t-il entre ses dents : voilà un mauvais signe!» Et il redoubla de vitesse. Quelques instans après, il s'arrêta cependant de nouveau.

— Compère, fit-il, n'entendez-vous pas un bruit de chevaux, là-bas, du côté de la route de Heyndsgavl?

— Oui, ma foi! Ces gens-là me paraissent pressés. Qui cela peut-il être? L'intendant du roi recevrait-il si tard des hôtes au château de Heyndsgavl?

— Compère, allez-vous-en chez moi! voyez si ma petite Gertrude y est, et si elle a pris soin des amis de la confrérie. Si elle n'y était pas, et que je ne revinsse point, dites aux amis quel chemin j'ai suivi.

A ces mots, retournant vivement sur ses pas, il franchit deux fossés garnis de haies, et prit le chemin conduisant de Middelfart à Heyndsgavl, par où devaient nécessairement passer les cavaliers qu'il avait entendus tout à l'heure, dans le cas où ils se rendraient à ce château. Sans bien se rendre compte à lui-même de ce mouvement, il avait dégaîné machinalement le grand couteau de pêche que, suivant l'usage des pêcheurs de marsouins, il portait toujours dans sa botte droite. Ainsi armé, il s'arrêta un moment dans un fossé, à un endroit où la route se rétrécissait tellement qu'il pouvait la barrer à moitié, rien qu'en étendant le bras. Le bruit, en s'approchant toujours de plus en plus, lui permit de distinguer facilement le trot de trois chevaux. Un épais nuage venait de voiler la lune, et l'obscurité était profonde. Dans la rapidité de sa course, le vieux Henner avait perdu son bonnet; et ses cheveux blancs flottaient agités en sens divers par la tempête. Il entendit alors les cavaliers s'ar-

rêter à quelque distance, et le vent lui apporta ces quelques mots de leur conversation :

— Laissons un peu reprendre haleine à nos chevaux, afin de pouvoir faire bonne contenance on entrant au château, dit une voix d'homme au timbre criard. Nous voilà maintenant en sûreté, et ici le chemin devient bon. En reprenant tout à l'heure le grand trot, nous serons encore arrivés au château avant que le vieux sorcier soit revenu de la jetée.

— Mort et damnation! murmura le vieillard, je reconnais la voix de ce grand drôle de Rone, le premier écuyer du roi!

— J'espère bien que vous n'avez oublié ni le signal ni le mot d'ordre, ajouta la même voix; « au nom du roi » et trois coups de hallebarde sur la porte. Je réponds de tout.

Ici, le vieux Frison crut entendre un sourd gémissement, comme un faible cri de femme à moitié étouffé, et se perdant dans les sifflemens de la tempête. La lune, qui parvint à percer les nuages pendant quelques instans, lui permit d'apercevoir une blanche écharpe de femme flottant au dessus de la tête du cavalier placé au milieu du groupe. — A ce moment, les chevaux reprirent le grand trot.

— Halte-là! cria d'une voix formidable le syndic des pêcheurs de Middelfort, en se plaçant au milieu du chemin; puis saisissant de la main gauche la bride du cheval qui se trouvait devant lui, de la main droite il fit briller aux yeux de son cavalier le long couteau de chasse qu'il venait de dégaîner peu d'instans auparavant. Le cheval effrayé se cabra, et au même instant Henner reçut un violent coup d'épée dans le bras. Mais le vieillard retenant la bride avec une force convulsive, continua à brandir son coutelas sans oser frapper, de peur de blesser dans l'obscurité la femme qui lui paraissait évanouie et appuyée sur le bras gauche du cavalier.

—Par la mort Dieu! en avant, camarades! fit la voix criarde qui retentit alors derrière le cavalier arrêté par Henner. A ces mots, le vieillard reçut une nouvelle blessure à l'épaule, en même temps qu'un coup de pied de cheval dans la poitrine. La bride s'échappa de sa main, il tomba à terre; et le cheval sauta aussitôt par dessus lui. Mais le vieux Frison, retrouvant des forces dans son désespoir, se releva à moitié pour porter convulsivement au cavalier qui se trouvait près de lui, un grand coup de coutelas. Puis il ne vit plus rien, et ses yeux se fermèrent; toutefois, il put encore entendre un affreux râlement de mort poussé par une voix d'homme, et, dans le lointain, une douce voix bien chère à son cœur, celle de sa Gertrude, qui lui criait : « A mon secours, grand-père, à mon secours! » paroles déchirantes qui se perdaient confondues dans le bruit de la tempête et du trot des chevaux. Epuisé par cette lutte terrible, le vieux Frison retomba sans connaissance et baigné dans son sang. Vingt pas plus loin, un homme frappé mortellement, et gisant au milieu du chemin, rendait le dernier soupir, pendant que le cheval qu'il montait tout à l'heure, libre maintenant de tout frein, s'échappait à travers champs.

Quand, au bout d'une demi-heure, Henner-le-Frison revint à lui et reprit ses sens, ses oreilles furent frappées par le murmure confus de voix nombreuses. Entr'ouvrant alors les yeux, il se vit entouré de ses bons et braves amis, les jeunes pêcheurs de marsouins, tous munis de lanternes et de bâtons, et put reconnaître au milieu d'eux son voisin l'armurier, ainsi que quelques autres bourgeois de la ville. Tous cherchaient à le secourir de leur mieux, et faisaient retentir l'air de leurs imprécations et de leurs gémissemens. Un jeune seigneur, monté sur un grand cheval gris, enveloppé dans un vaste manteau écarlate garni de peau de martre, et portant à son chapeau un panache de plumes blanches, considérait cette scène avec un douloureux intérêt. Près de lui était un écuyer à la mine éveillée, tenant d'une main la bride

d'un *norbock* (1), et de l'autre une torche enflammée. La tempête s'était calmée; la torche brûlait sans être contrariée par le vent et, projetant sa lueur blafarde, éclairait fantastiquement cette scène de terreur et d'effroi.

— Voyons, bonnes gens! écoutez-moi, et surtout répondez-moi, dit enfin le seigneur. Que se passe-t-il donc ici? Y aurait-il des brigands dans les environs? Nils Ounfride serait-il revenu par ici?

— Oui, seigneur chevalier, il y a ici des brigands, répliqua Henner en se soulevant péniblement et soutenu par les jeunes pêcheurs qui avaient pansé à la hâte ses blessures, et qui, par respect pour le vieillard autant que pour le noble étranger, comprimaient les bruyans élans de leur sympathie. « Les scélérats, continua le vieux Frison, ont enlevé de vive force ma petite-fille, ma Gertrude, ma seule consolation, ma seule joie! Si je n'avais pas craint de tuer la pauvre enfant, les trois lâches brigands auraient depuis long-temps payé ce crime de leur vie. Si vous voulez savoir, seigneur chevalier, à quelle bande ils appartiennent, faites seulement vingt pas de plus en avant, et vous trouverez sûrement l'un d'eux étendu sur le grand chemin avec mon coutelas dans le flanc. Pour l'honneur de la couronne et pour le bien de mon pays, je souhaiterais que ce fut Nils Ounfride, et non pas quelque gueux plus hupé.

— Un rapt, reprit le chevalier, et qui pis est, accompagné de violence? Cependant ce ne sont que des brigands?

— Dites plutôt d'infâmes vendeurs d'âmes! s'écria le vieillard que la colère empêchait presque de respirer. Si vous êtes un bon et loyal chevalier danois, venez à mon aide pour sauver cette pauvre et innocente enfant. On l'a conduit là-bas dans cet infernal repaire que vous pouvez découvrir sur la hauteur, pour y être déshonorée et violée!

— A Heyndsgavl! reprit en pâlissant le chevalier dont le noble et beau visage se trouva en ce moment complétement éclairé par la lueur de la torche.

— Que vois-je! le sénéchal Peder Hassel! s'écria le vieillard sur les traits de qui une expression de joyeuse satisfaction devint aussitôt visible. Que saint Christian et saint Eric en soient loués! Puisque ce sont eux qui vous ont envoyé pour me secourir dans mon infortune, nous saurons bien arracher la brebis de la gueule des loups, quand même le roi *Clignoteur* serait au milieu d'eux.

— Vieillard, songez bien à ce que vous dites, reprit le chevalier d'un ton froidement sévère. Ne mêlez point le nom du roi, notre seigneur et maître, dans cette honteuse affaire. Si un crime a été commis, nous en rechercherons les auteurs au nom de la loi, et je vous ferai rendre justice. Si vos blessures le permettent, prenez le cheval de mon écuyer et accompagnez-moi incontinent au château. Je vous ferai voir, ainsi qu'à ces braves gens, que le roi ne protége ni les brigands ni les scélérats. Où est l'homme que vous avez tué? Quel qu'il soit, il ne lui est advenu que ce qu'il avait mérité.

— Le voilà! le voilà! s'écrièrent les pêcheurs qui avaient trouvé le cadavre et qui le traînèrent jusque-là. Nous le tenons! Il est déjà aussi raide qu'un marsouin qu'on a harponné. C'est un écuyer du roi!

Le chevalier examina le cadavre attentivement et parut ne pouvoir qu'avec peine dissimuler une douloureuse surprise. C'était celui d'un grand drôle à larges épaules, dont la barbe était rasée et les cheveux coupés court. Il portait un justaucorps écarlate; et son chapeau, qui avait roulé à quelque distance, mais qu'un des pêcheurs avait ramassé, n'avait pour tout ornement que les deux lions des armoiries royales.

— C'est tout simplement quelque brigand qui aura volé le justaucorps

(1) Nom d'une espèce de chevaux petits, mais fortement membrés, particuliers à la Norwège.

et le chapeau armorié d'un écuyer du roi, dit le chevalier d'une voix sombre. Arrachez-les-lui, bonnes gens, afin qu'il ne déshonore pas plus long-temps les couleurs du roi. Accrochez-le ensuite au premier gibet venu, et qu'il y reste jusqu'au jour du jugement dernier. Et maintenant, qu'on me suive à Heyndsgavl!

Le vieux Henner ne ressentait plus la douleur de ses blessures. Il montait le petit *norbock* qui pouvait à peine le porter, et qui cependant prit les devants en courant d'un assez bon trot, quoique les jambes de son cavalier touchassent presque à terre.

Conformément aux ordres du chevalier Peder Hessel, quelques uns des pêcheurs traînèrent le cadavre jusqu'à une éminence voisine où se trouvait un gibet, pendant que les autres suivaient à distance respectueuse le sénéchal et leur syndic.

La lune s'était de nouveau débarrassée de son cortége de nuages; et, à la pâle lueur de ses rayons, on pouvait facilement distinguer une tour toute rougeâtre avec sa couverture en étain dentelé, bâtie sur la pointe du Middelfart-Sund (1) d'où elle dominait toute la forêt.

Tout était sombre et silencieux à l'extérieur du château de Heyndsgavl; mais les eaux du Sound irrité mugissaient autour de la pointe de terre sur laquelle était construite cette forteresse, pendant que des milliers de mouettes faisaient retentir l'air de leur cri triste et monotone, et voltigeaient au sommet de la haute tour du château que la lune éclairait en plein du côté de la terre, en projetant, du côté opposé, son ombre gigantesque sur la mer et sur la forêt. Le pont-levis était abaissé, mais la grande porte était soigneusement fermée. De deux côtés d'un rempart de terre, haut de soixante pieds, s'étendaient de larges fossés remplis d'une eau fangeuse. De la grande salle des chevaliers située dans l'aile principale, une assez vive lumière se répandait dans la cour intérieure du château, et deux soldats armés de lances se promenaient silencieusement en sens contraire devant le grand escalier. De l'autre côté du château, dans une cour de derrière, six cavaliers armés et montés se tenaient avec deux chevaux tout sellés et bridés, près de la petite porte de la tour; issue secrète ménagée au château, et pourvue d'un étroit pont-levis habilement dissimulé au milieu des broussailles, et d'ailleurs soigneusement levé. D'une chambre donnant sur la cour intérieure où elle prenait son jour par une étroite fenêtre, s'échappait une douteuse lumière.

Dans cette pièce, une jeune femme était agenouillée sur la pierre froide, et semblait prier avec ferveur. De longues et épaisses boucles de cheveux bruns tombaient en désordre sur son cou et sur ses épaules. Elle était vêtue d'une jupe en coton tricoté d'un bleu foncé, d'un pardessus en laine de même couleur formant de nombreux plis autour de sa taille; et elle portait en outre un petit tablier bleu clair. Un manteau blanc tissé était à côté d'elle et paraissait être tombé de ses épaules. Elle tournait le dos à la porte, et ne parut pas s'apercevoir que celle-ci s'ouvrait en ce moment sans bruit. Un homme grand et vigoureux, enveloppé d'un manteau gris, sa cape enfoncée sur les yeux, entra tout doucement, en regardant partout autour de lui avec des précautions trahissant son inquiétude; puis se retournant du côté de la porte demeurée entrebâillée, il fit signe, et aussitôt apparut un visage qu'on eût pu prendre pour celui d'une femme, si une longue moustache rousse et un casque d'airain poli n'avaient point trahi un homme d'armes tout jeune encore. La porte se referma sans bruit, et l'inconnu à la taille élevée resta silencieux au milieu de la chambre, considérant avec attention la jeune fille agenouillée, dont la tête était penchée sur le chapelet qu'elle

(1) *Détroit de Middelfart*. En danois, le mot *sund* signifie *détroit*.

tenait dans ses petites mains jointes, et qui était hors d'état de rien remarquer de ce qui se passait autour d'elle.

A cet aspect, l'inquiétude du silencieux inconnu sembla devenir toujours plus grande. Plusieurs fois il toussa légèrement, comme s'il allait parler ou qu'il voulût par là faire remarquer sa présence, mais la jeune femme demeura immobile dans la même position. L'inconnu fit vers son front un rapide mouvement avec la main : on eût dit qu'il voulait étouffer ou combattre une réflexion pénible, un remords. Ce mouvement fit retomber en arrière la cape qui cachait sa tête, et on put alors apercevoir un visage aux traits anguleux, à l'expression dure et fière; cependant, chose singulière, son regard inquiet, incertain, trahissait l'homme qui ne sait pas bien ce qu'il veut. Son front, proéminant et profondément sillonné par les passions, était à moitié couvert par des cheveux d'un blond fade, retombant des deux côtés en longues boucles sur ses larges épaules. Suivant l'usage des chevaliers d'alors, sa barbe était rasée autour de sa bouche et sur son menton. On pouvait voir que c'était un homme dans la force de l'âge, et approchant de la quarantaine. Ses traits sans caractère, la contradictoire expression de dureté et de mollesse, de fierté et de timidité, de passions violentes et d'adroite circonspection, qu'on y pouvait lire, lui faisaient perdre presque tout l'avantage de l'imposante dignité et de la hauteur que la nature semblait avoir d'abord voulu imprimer à son visage. Ce qui lui nuisait le plus, au reste, c'était l'expression inquiète de ses petits yeux gris, incessamment agités par un clignotement convulsif des paupières, qui inspirait la défiance et la crainte.

L'inconnu était toujours là, comme en proie à une lutte intérieure, incertain s'il s'en irait ou s'il resterait; tout à coup il recula de quelques pas en arrière, en voyant la jeune fille se lever et tourner la tête de son côté. Ce ne fut pas ce visage plein de gaîté et de vivacité, malgré sa légère pâleur, qui l'avait tant frappé, qu'il aperçut; non plus que ces yeux noirs et espiègles, qui parfois regardaient curieusement à travers la grille de la lucarne du grenier de Henner-le-Frison; encore moins une jeune fille terrifiée, noyée dans les larmes, et implorant pitié et miséricorde. Gertrude, la fille de Henner (comme on l'appelait d'après son père), si connue de tous les voyageurs à cause de sa grande beauté, semblait avoir suivi les transformations; et cependant elle était en quelque sorte plus belle encore qu'auparavant. Sa figure avait pris un caractère de noblesse et de dignité tel, qu'on eût volontiers dit une princesse; mais elle était pâle comme une morte. Ses yeux, si animés et parfois si malicieux, étaient fermés; néanmoins ses traits avaient une expression indéfinissable et telle, qu'on eût été tenté de croire qu'un sens intérieur permettait à cette jeune fille de voir à travers toute la nature et qu'elle vivait dans un monde extérieur et mystérieux. Elle s'avança d'un pas lent et solennel; et dans un langage étranger d'ordinaire à sa nature douce et simple, avec la voix fatale d'une prophétesse, elle s'écria en étendant la main d'une manière impérieuse :

« Malheureux roi! tu es sur le chemin de la damnation éternelle! j'ai prié le Seigneur notre Dieu et notre juge pour le salut de ton âme, et il m'a ordonné de t'avertir! L'épée suspendue au dessus de ta tête ne tient qu'à un cheveu! Détourne-toi, détourne-toi, avant qu'elle ne tombe! »

— Ah! une folle! une insensée! s'écria l'inconnu en pâlissant. Rone, où diable es-tu? Qui donc m'as-tu amené ici? Et il fit un rapide mouvement vers la porte; mais revenant bientôt à lui, il partit d'un grand éclat de rire : « Ah! rusée et adroite enfant! tu as donc été à l'école des frocards, que tu prétends ainsi te moquer de moi, dit-il, en la menaçant doucement; et il s'approcha d'elle. Ainsi tu savais que j'étais ici, et tu as pu si bien jouer la pieuse et sainte personne! Allons, enfant, plus

de momeries! cela ne te va pas; j'espere que maintenant nous nous comprenons.

Il étendit la main, comme pour lui prendre le menton; mais elle recula vivement de quelques pas en arrière; et avec une expression presque convulsive de mépris et de répugnance : « Ne me touchez pas, s'écria-t-elle, en le menaçant de la main, ou vous êtes mort! » Le sang revint sur ses joues : on eût dit qu'elle voulait ouvrir les yeux; mais, en dépit de ses violens efforts, elle n'y réussit pas : « Comme il fait des éclairs! continua-t-elle; et comme tu es en colère, grand-père? Comme tes yeux et tes doigts étincellent! Ah! mon Dieu, tu saignes, tu saignes! »

— Bah! bah! la belle enfant, il n'y a ici personne qui saigne ni rien qui étincelle. Auras-tu bientôt fini avec toutes ces jongleries?

— Je ne l'ignore pas, dit-elle, d'une voix sourde et mystérieuse, je suis dans la maison de la forêt, et l'homme le plus puissant du Danemarck est devant moi! Il veut connaître son sort. Eh bien, seigneur, apprenez-le! Vous êtes égaré et malheureux, vous êtes vendu et trahi! Voulez-vous sauver votre vie et votre âme? Alors, cachez-vous, fuyez; abandonnez le chemin de la damnation!

— Ah! ça, tu es folle ou possédée, s'écria l'inconnu en frappant du pied la terre et en regardant avec inquiétude autour de lui. Suis-je avec des traîtres? Rone! où diable es-tu?

— Rone! reprit la jeune fille du même ton de voix sourd et mystérieux, défiez-vous, défiez-vous de lui; ne l'appelez pas! Le démon n'est pas loin quand on pense à lui.

— Elle me rendra fou! s'écria l'inconnu, qui tantôt regardait avec anxiété du côté de la porte, et tantôt considérait attentivement cette singulière jeune fille : « Bah! s'écria-t-il enfin, en riant de lui-même et de ses hésitations, je ne suis qu'un imbécile de me laisser ainsi duper par cette habile friponne. » Et rejetant au loin le manteau dans lequel il était jusqu'alors resté soigneusement enveloppé, il apparut devant elle dans le brillant costume d'un chevalier :

— Allons, Gertrude, ajouta-t-il, avoue-le franchement, tu as voulu te moquer un peu de moi, essayer si tu pourrais faire peur au roi Eric, fils de Christophe. Cela ne t'a pas réussi, car, je connais mon monde, et toi aussi, petite friponne aux yeux noirs. Tu rêvais, n'est-ce pas, que le roi venait te voir, et que tu habitais, comme une reine, l'un de ses châteaux. Eh bien! vois-tu, tout cela s'accomplira : cela ne dépend que de toi. Mais surtout, ma petite Gertrude, sois discrète, et que personne n'apprenne jamais que le roi vient te voir ici secrètement.

A ces derniers mots, l'expression solennelle qu'avaient eue jusqu'alors les traits de la jeune fille disparut complétement. On eût dit qu'elle se réveillait d'un rêve qui avait transformé tout son être. Elle regarda avec étonnement autour d'elle, puis tout à coup elle se prit à courir précipitamment vers la porte, comme pour s'enfuir. Mais elle revint bientôt à elle-même, et reprit contenance. Ses deux petites mains appuyées sur les hanches, elle se plaça fièrement devant l'étranger, qui parut agréablement surpris que la prophétesse qui l'avait si fort effrayé, fût ainsi redevenue cette agaçante et charmante espiègle, aux yeux noirs et brillans, à la parole pleine de hardiesse et d'ingénuité, cette Gertrude enfin, la fille du pêcheur qui était si connue, et dont le regard n'exprimait plus ni terreur ni colère. Le ton sévère et sérieux de la somnambule avait tout naturellement fait place à un petit air colère et mutin, qui ajoutait encore à ses charmes :

— Qui êtes-vous, seigneur chevalier? lui dit-elle vivement; prétendriez-vous me faire croire que vous êtes le roi? Non, non! je ne suis pas assez simple pour ne pas savoir combien il est du devoir d'un roi de faire respecter le droit et la loi! A la vérité, vous clignez de l'œil aussi désa-

gréablement que le roi *Glipping* (clignoteur); mais il faudrait que je fusse folle pour croire qu'un brigand et odieux scélérat est mon roi.

L'étranger rougit, et regarda d'un air courroucé l'audacieuse jeune fille. « Le sommeil l'a en vérité changée, murmura-t-il; puis il reprit à voix haute : « Tu as raison, je ne suis pas le roi, mais seulement un de ses plus puissants serviteurs. Or ça, puisque tu as une foi si ferme dans la justice du roi, je m'étonne, ajouta-t-il d'un ton sévère et glacial, qu'il ne te soit pas venu à l'esprit que c'est par son ordre qu'on t'a conduite ici. Tu es une femme suspecte, pratiquant de secrets sortiléges. De concert avec ton vieux et rusé grand-père, tu accueilles et tu caches les criminels d'état et les ennemis déclarés du roi. Tu ne saurais nier que l'infâme grand-maréchal, qui s'est mis en révolte ouverte contre le roi son seigneur, a passé la nuit sous votre toit, il y a huit jours à peine, et que tu lui as prédit son sort. Il est probable qu'à l'heure qu'il est le rebelle duc Waldemar est aussi là avec ses complices, à conspirer contre le roi et le pays. On raconte de ton grand père des histoires qui pourraient lui coûter la vie, si je voulais faire examiner cela plus sévèrement. Si tu tiens à sauver ses jours, Gertrude, tu n'y réussiras qu'en te montrant obéissante et aimable vis-à-vis de ton seigneur et juge, car ce sont là réellement mes qualités.

— Noble chevalier, vous voulez éprouver ma fermeté, répondit la jeune fille d'un ton moins hautain, d'un air modeste, mais cependant calme et résolu. Vous voulez voir si vous pourriez m'amener à douter de la probité de mon grand-père, et de la justice du roi. Vous savez en effet aussi bien que moi que mon grand-père est obligé d'accueillir tous les voyageurs, qu'ils soient ou non des sujets fidèles, tant que le roi ne les a pas bannis du royaume ou n'a pas mis leur tête à prix. Vous savez encore que je ne pratique pas de sortiléges, quoiqu'il puisse m'arriver de temps à autre d'avoir de forts rêves, ou que, par plaisanterie, j'aie tiré l'horoscope de quelques personnes d'après les lignes de leurs mains. Vous voulez vous moquer de moi, noble seigneur; mais, si vous parlez sérieusement, continua-t-elle vivement en plaçant résolument ses deux petites mains sur ses hanches, il est aussi impossible que vous soyez un des fidèles serviteurs du roi, qu'il est faux que vous soyez le roi. Vous n'êtes qu'un brigand et un traître assez audacieux pour commettre des crimes en vous servant de son nom. Mais prenez garde à vous, car il y a encore en Danemarck des juges et des lois; et vous pourriez bien finir par être pendu par votre cou, malgré ce beau costume de chevalier que vous aurez probablement volé à quelque homme d'honneur.

— Effrontée coquine, s'écria l'inconnu en proie à une vive agitation, et en frappant d'impatience la terre avec son pied.

— On vient, on vient! s'écria tout à coup Gertrude en courant avec joie vers la fenêtre qui donnait sur la grande cour du château. Je saurai bien maintenant qui vous êtes, et si le roi a des brigands à son service!

On entendit en effet dans la cour le piétinement des chevaux, et un bruit confus de voix animées. L'inconnu à son tour s'approcha, d'un air inquiet, de la fenêtre; et au même instant la porte de la chambre s'ouvrit en donnant passage au jeune écuyer que nous avons vu tantôt rester au dehors quand le chevalier était entré dans la chambre, et dont à présent les traits étaient tout décomposés. « Seigneur, s'écria-t-il à voix basse et presque sans pouvoir respirer, nous sommes trahis et surpris! La cour est pleine de gens armés; ils exigent, au nom du roi, qu'on leur ouvre partout, et ils ont à leur tête le sénéchal Peder Hessel.

— Le sénéchal! Ah! ça, tu es fou? reprit le seigneur en s'enveloppant rapidement de son manteau. Que nous veut-il? Comment a-t-il pu entrer ici?

— La porte était parfaitement fermée; personne ne sait qui la lui a ouverte. Il a effrayé le concierge en invoquant ses pleins-pouvoirs

royaux. On fouille maintenant le château dans ses moindres recoins, et on parle de le détruire de fond en comble plutôt que de ne pas retrouver la petite fille. Ces gens-là peuvent à tout moment arriver jusqu'ici, car de la cour on a aperçu cette lumière. Si vous ne voulez pas être découvert, hâtez-vous de fuir par l'issue secrète. Ordonnez-le, sire, je prendrai tout sur moi et me laisserai, jusqu'à nouvel ordre, arrêter par le sénéchal.

— A la bonne heure, mon fidèle Rone, tu as là une idée d'or! terme sur moi la porte secrète. Nos gens, n'est-ce pas, m'attendent tous à la porte de derrière?

— Tout est en bon ordre et en sûreté, noble sire *chevalier*, répondit le jeune homme avec une intention marquée et en faisant à son interlocuteur un signe d'intelligence; âme qui vive ne saura que vous avez été ici, pourvu que *celle-ci* sache se taire; et en parlant de la sorte, ses yeux s'étaient fixés avec une expression de défiance sur la jeune fille qui se tenait à la fenêtre, regardant et écoutant tout ce qui, en ce moment, se passait d'etrange dans le château. — Ne tardez pas plus long-temps, seigneur, car je les entends déjà au bas de l'escalier de la tour.

— Si tu révèles jamais un mot de ce qui s'est passé ici, tu es morte! dit alors le seigneur à voix basse et d'un air visiblement effrayé, à la jeune fille dont la surprise fut extrême; et, au même instant, il disparut par une porte habilement cachée dans la boiserie.

Le jeune écuyer arracha précipitamment la clé de cette porte, la jeta dans la cour de derrière, puis venant prendre aux pieds de la jeune fille la position d'un suppliant : — Charmante et adorable Gertrude, dit-il de sa voix criarde, prends pitié d'un malheureux amant qui n'a pu résister à tes invincibles attraits. Pour l'amour de toi, je me suis exposé à perdre la vie, et au juste ressentiment du roi notre seigneur; pour toi, j'ai osé me servir de son nom et de son autorité afin de t'enlever...

— Au nom du roi, écuyer Rone, vous êtes mon prisonnier, dit le sénéchal; amis, garrottez-le!

L'écuyer se releva en feignant une vive surprise.

— Noble seigneur sénéchal, dit-il avec un impudent sourire, mieux que moi vous savez quelle puissance la beauté, en dépit de l'inégalité des rangs, peut exercer sur les cœurs. Vous me surprenez dans une étourderie qu'on ne peut pas de nos temps punir bien sévèrement. Vous avez malheureusement vu avec quel succès je m'efforçais d'apprivoiser cette sauvage petite fille, mais j'espère bien que vous ne me ferez pas arrêter pour pareille bêtise; car, dans ce cas-là, ce serait au roi, notre commun maître et seigneur, à décider lequel de nous deux est le plus coupable.

Sans faire plus d'objections, il remit alors son épée au sénéchal, puis se laissa tranquillement garrotter par Claus Skirmen, qui s'acquitta de cette tâche ordinaire des écuyers avec beaucoup d'habileté et de promptitude, tout en regardant avec un vif intérêt la petite Gertrude, qui promenait avec inquiétude ses beaux yeux noirs sur tous les assistans, comme si elle eût cherché quelqu'un dans cette foule.

A ce moment, on entendit sur l'escalier une voix d'homme fortement accentuée faire retentir l'air des cris de : Ma fille, ma fille! ma Gertrude! auxquels la jeune fille répondit par ceux de : Grand-père! grand-père! Et bientôt elle se trouva dans les bras du vieux Henner-le-Frison, qu'elle accabla d'enfantines caresses sans remarquer ses blessures, lesquelles, bien qu'il ne voulût pas s'en soucier, avaient cependant singulièrement ralenti la marche du vieux pêcheur.

II.

Pendant la tempête dont il a été question plus haut, le sénéchal Peder Hessel et son écuyer avaient traversé le Belt en nombreuse compagnie de

voyageurs. Entre la jetée de Gremermoor et la ville, ils avaient rencontré l'armurier Trols et un rassemblement de bourgeois suivant tumultueusement le chemin qui conduisait à Heyndsgavl, à la recherche de la fille de Henuer-le-Frison et des brigands. Le sénéchal, qui, en débarquant, portait un bonnet fourré enfoncé jusqu'aux yeux, et une grossière vareuse de marin par dessus son costume de chevalier, n'avait touché la terre que le dernier de tous; mais, avant de monter à cheval, il avait quitté ce bonnet et cette vareuse d'emprunt, pour jeter sur ses épaules un manteau écarlate, insigne de sa dignité, et pour placer sur sa tête un chapeau garni de plumes. Sans s'inquiéter davantage de la compagnie dans laquelle il avait fait la traversée, le sénéchal s'était aussitôt empressé de suivre les bourgeois de Middelfart pour leur aider à atteindre et à châtier les prétendus brigands, tandis que les autres passagers avaient prétexté les fatigues de la traversée pour se rendre directement à l'auberge, s'y refaire et s'y reposer.

Sur la jetée de Gremermoor était resté un matelot qui avait l'un de ses bras en écharpe; et la douteuse lueur de la lune permettait d'apercevoir près de lui un chevalier à la taille élevée, aux proportions athlétiques, à l'armure complétement noire, et dont la visière était soigneusement abaissée. Ces deux hommes semblaient parler à voix basse et d'une façon toute mystérieuse; ils se montraient du doigt une frêle barque de dimensions moindres encore sur laquelle le chevalier tout bardé de fer semblait être arrivé, et restée à l'ancre près du détroit de Middelfart, au dessous de la forêt. Le matelot avait pris terre avec la nombreuse compagnie dont nous venons de parler, et paraissait raconter au chevalier ce qui s'était passé dans la traversée, et quels gens se trouvaient à bord. Quand ils se séparèrent, le matelot secoua la tête; et, malgré la vive surprise qui fut visible sur ses traits, parut recevoir respectueusement un ordre de l'étranger à la haute stature.

Il se dirigea alors à pas précipités dans la direction de la forêt, pendant que le chevalier, demeuré seul et tout entier à ses pensées, prenait le chemin de la ville.

Bien que Henner-le-Frison et sa petite-fille fussent alors absens tous les deux, nos voyageurs n'en avaient pas moins été accueillis par leurs gens avec l'attention dont les étrangers sont d'ordinaire l'objet dans de pareils établissemens. On leur avait tout aussitôt fait place autour de la cruche de bière, et un énorme plat d'étain rempli par une barbue bouillie avait été placé sur la table.

Un jeune homme d'une taille élancée, enveloppé dans un manteau de couleur écarlate, dont tous les traits respiraient l'audace, et dont le port et la démarche annonçaient un prince, paraissait être le personnage le plus considérable de la société. On témoignait aussi une attention particulière à un homme plus âgé, d'une tournure toute militaire, doué d'une parole vive et brève, et vêtu d'un manteau de drap bleu, d'Angleterre. Sur quelques-uns des plus jeunes seigneurs brillait, au contraire, le costume des chevaliers, toujours aux couleurs éclatantes, comme le jaune, le vert clair et le rouge; quelques autres, plus âgés, portaient des vêtemens de couleur brune ou foncée. Il y avait là, d'ailleurs, presque autant d'écuyers que de chevaliers, et on ne pouvait reconnaître l'infériorité du rang de ceux-ci qu'à leurs chapeaux plats, ou encore à leurs bonnets armoriés, ainsi qu'à leurs manteaux plus grossiers en drap d'Écosse, et bariolés de couleurs variées.

Le seigneur au manteau écarlate n'était autre que le duc Waldemar, petit-fils du roi Abel, mort assassiné, et neveu du roi régnant Eric *le Clignoteur*. Jusqu'alors sa conduite avait assez révélé qu'il prétendait au trône de Danemarck, et nous devons ajouter que son parti pouvait paraître redoutable. La majeure partie de ceux qui l'accompagnaient ce soir-là se composait de chevaliers et autres seigneurs tempo-

rels, mais parmi eux se faisait remarquer toutefois un ecclésiastique, maître Grand ou messire le prévôt, comme on l'appelait.

Quant au seigneur qui portait un manteau bleu, c'était le comte Jacques de Halland, un des plus chauds partisans du duc Waldemar.

Un cuisinier, nommé Morten, prépara aux voyageurs un succulent souper, pendant lequel ceux-ci maugréèrent à qui mieux mieux contre le roi Eric.

Au milieu du vacarme, un chevalier d'une haute stature, tout bardé de fer et la visière baissée, entra dans la salle sans être aperçu.

Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que le regard du cuisinier s'arrêta sur ce chevalier à cuirasse noire, demeuré silencieusement assis dans le coin, derrière la porte. Tous les yeux se portèrent aussitôt de ce côté, et un mystérieux murmure d'inquiétude circula parmi les convives. Le guerrier inconnu se leva alors et s'approcha vivement de la lumière placée sur la table. Il tourna lentement la tête, comme pour considérer attentivement tous les convives à travers sa visière, puis il éleva son bras tout couvert de fer, souleva pour un moment sa visière et la laissa retomber l'instant d'après. A l'aspect de cette rude figure d'homme, de ce regard d'une effrayante sévérité lancé par de grands yeux noirs quombrageaient des cils épais, tous furent saisis d'effroi. Chacun aussitôt de se lever comme pour lui souhaiter la bien-venue ; mais, au signe qu'il fit en plaçant son doigt sur sa bouche, tous restèrent silencieux et debout, attendant avec anxiété ce qu'il allait dire :

— N'oubliez ni vos sermens, ni vos vœux, dit enfin d'une voix rauque le chevalier tout bardé de fer. La *Prudence* est notre mot d'ordre. Point de trop grande confiance, point d'arrogante morgue là où des traîtres peuvent entrer et sortir quand bon leur semble et où toutes les portes sont ouvertes ! Le tyran n'est pas loin d'ici, et il est encore puissant. Le sénéchal Peder Hessel a fait la traversée du petit Belt au milieu de vous, et vous ne l'avez point reconnu !

— Le sénéchal Peder ! répétèrent-ils tous avec la plus grande surprise.

— Mort et damnation ! s'écria le jeune duc Waldemar d'une voix étouffée. On a parlé, devant lui, de toutes sortes de choses. Où était-il donc, pour que je ne l'aie pas aperçu? et qu'est-il devenu depuis?

— Je veux bien que le diable m'emporte, reprit le comte Jacques, s'il était possible de reconnaître le sénéchal sans qu'il fût là ; or, à l'exception d'un matelot et d'un enfant, il n'y avait à bord âme qui vive qui ne fût parfaitement connue.

— Quel était l'homme qui sauta à bas du mât lorsque le matelot fut blessé au bras, demanda le chevalier d'un ton grave?

— Lui, répartit le comte Jacques de Halland, ce jeune gars si bien découplé qui nous tomba comme du ciel, lorsqu'il s'agit de nous sauver tous? — Est-ce que ce n'était pas un des hommes de l'équipage?

— C'était le sénéchal Peder Hessel, reprit le chevalier noir : et l'enfant qui vous allait au coude n'était autre que son écuyer, drôle qui a bonne tête et bonnes oreilles.

— Nous sommes perdus ! s'écrièrent-ils tous l'un après l'autre.

— Ma foi ! dans le bruit et la confusion, j'étais sans doute devenu sourd et aveugle, reprit maître Grand, car sans cela je me serais bien aperçu que nous avions des philistins à bord. Je n'ai vu personne dans l'embarcation ; mais quel était donc ce chevalier, enveloppé d'un manteau écarlate, qui nous a suivis depuis la jetée, et qui ensuite est parti à cheval pour courir après des brigands ou des filles, ou bien en quête de toute autre aventure?

— C'était encore le sénéchal Peder Hessel, répondit le chevalier. Où donc aviez-vous les yeux, maître Grand ? Notre ennemi mortel était aujourd'hui assis près du gouvernail, vous ne l'avez pas reconnu ; mais lui tiendra demain le gouvernail de l'état. il saura bien nous reconnaître.

— Mort et damnation ! — Tout est perdu ! — Nous sommes trahis! s'écrièrent-ils à l'envi ; et la confusion devint extrême parmi eux.

— Pas encore, reprit le chevalier noir en élevant doucement la voix. La loi vous protège tant que la cour de Danemarck tiendra ses grandes assises. Quant à moi, ajouta-t-il en frappant la terre de sa grande épée de combat, je ne suis protégé que par la loi que voici. Donc, séparez-vous aussitôt que les assises seront levées. Je serai à bord, moi, dans une demi-heure, et il ne me reste plus maintenant qu'à dire deux mots en secret à votre seigneur et maître futur, et qui sera aussi le mien.

Le jeune duc s'approcha d'un air inquiet, et saisit avec vivacité la main de fer du chevalier. Ils se retirèrent tous deux à quelques pas en arrière, et le mystérieux étranger lui glissa à l'oreille quelques paroles que personne n'entendit, mais qui firent pâlir le jeune duc. Le chevalier le regarda fixement, puis le frappa légèrement à l'épaule comme pour le tranquilliser, et lui fit encore un léger signe de l'œil pendant que les joues du duc reprenaient leur couleur habituelle et qu'il portait vivement la main à son épée. Sans dire un mot de plus, le chevalier à la haute stature et à la pesante armure salua la compagnie et sortit d'un pas lent, mais assuré.

Il avait à peine disparu, que la porte s'ouvrit et qu'on vit entrer le sénéchal Peder Hessel, accompagné de Henner-le-Frison et d'une foule de bourgeois et de matelots qui amenaient, soigneusement garrotté, Rone, l'écuyer du roi. Le vieux Henner donnait la main à sa fille, laquelle jeta un regard plein d'affection du côté de la porte où était resté l'écuyer Skirmen, chargé du manteau écarlate de son maître et visiblement surpris à l'aspect de ces nombreux seigneurs étrangers. Les yeux du fidèle écuyer ne tardèrent cependant pas à se détacher de ceux de la jeune fille, pour ne plus être attentifs qu'aux moindres mouvemens de son maître.

Aussitôt que le sénéchal entra, le duc Waldemar et tous les chevaliers replacèrent sur la table les gobelets que tout à l'heure ils tenaient élevés vers leurs lèvres.

Le sénéchal parut ne pas remarquer l'embarras général causé par son arrivée. Il salua la compagnie avec une politesse toute chevaleresque.

— A ce que je vois, dit-il d'un ton gai et d'un air dégagé, j'arrive encore assez tôt pour vous saluer sous le costume qui m'est propre, et pour vous remercier de votre bonne escorte. J'avais par devers moi certaines raisons pour voyager déguisé en marin, et j'espère qu'aucun de vous, messeigneurs, ne l'aura pris en mauvaise part Je me réjouis d'avoir pu, comme pilote, trouver l'occasion de mettre en sûreté tant d'hommes utiles à leur patrie. Je vous aurais remercié de votre confiance tout aussitôt après le débarquement, messeigneurs, si je n'en avais pas été empêché par une petite aventure assez désagréable, mais qui fort heureusement est maintenant terminée.

Le jeune duc avait repris contenance. Il répondit avec une dignité toute princière au salut du sénéchal, et reprit, avec le même ton de politesse : — C'est bien à vous, sénéchal, d'être revenu vers nous, et de ne pas vous être dérobé à nos remerciemens. Nous avons appris, il y a un moment seulement, que nous avions été assez heureux pour vous avoir à bord avec nous et sans vous connaître, et que vous étiez le marin qui a su tenir le gouvernail d'une main si ferme pendant notre mauvaise fortune. Je veux bien croire que c'est le hasard ou la nécessité, et non point quelque dessein déloyal, qui nous ont aujourd'hui rendus compagnons de voyage malgré toutes les différences d'opinion qui nous séparent sur tant de points. Veuillez donc recevoir mes remerciemens, ainsi que ceux de mes amis, et permettez-nous de vider ce gobelet à votre santé, ainsi que nous étions en train de le faire quand vous êtes entré.

Sur un signe du duc, le cuisinier Morten s'empressa d'apporter un gobelet au sénéchal, pendant que le comte Jacques de Halland, avec une

politesse affectée, lui faisait de la place à la droite du duc, en l'engageant à s'asseoir.

Cependant personne dans la compagnie ne paraissait disposé à lui rendre son compliment de bien venue. Le sénéchal s'en aperçut, et reprit l'entretien en ces termes :—Je vous remercie, messeigneurs ; or, puisque nous sommes ici sur la terre de Fionie, permettez-moi, en vidant ce premier gobelet à la santé du duc Waldemar, du comte Jacques, et de vous tous, nobles gentilshommes, d'émettre le vœu que les grandes assises de Danemarck se terminent d'une manière heureuse et paisible, et que notre patrie ainsi que la famille de nos rois légitimes continuent à prospérer ! En disant ces mots, il vida son gobelet et le replaça sur la table en le retournant :—Qui aime son pays et partage mes vœux, ajouta-t il, ne doit pas hésiter à me faire raison.

Les yeux de tous les chevaliers se portèrent alors sur le duc et sur le comte. Quand ils virent que tous les deux, dissimulant leur dépit, vidaient leurs gobelets en silence et les replaçaient ensuite tout retournés sur la table, ils en firent autant.

Puis les deux princes quittèrent la salle, et ils furent immédiatement suivis par le prévôt et par le cuisinier, ainsi que par tous les chevaliers. Les chevaux étaient depuis long-temps sellés et bridés devant la porte ; les écuyers s'empressèrent de tenir l'étrier à leurs maîtres, et quelques momens après toute cette brillante cavalcade de chevaliers s'éloignait en suivant au grand trot les rues de Middelfart, qui retentirent long-temps encore de leurs bruyantes paroles et de leurs éclats de rire.

Le jeune sénéchal demeura dans l'auberge tout silencieux et en proie à de profondes réflexions; il semblait délibérer à part lui pour savoir s'il ne s'était pas trop pressé de parler. Le vieux Henner avait attentivement suivi chacune de ses paroles et jusqu'au moindre de ses gestes.

Skirmen était resté à la porte sans perdre un seul des mouvemens de son maître. De temps à autre seulement il jetait à la dérobée un coup d'œil sur Gertrude, qui considérait les seigneurs avec un vif sentiment de curiosité. De son côté, Rone avait habilement profité de ce que l'attention générale était fixée sur les nobles interlocuteurs; il avait fait un signe à Morten, qui paraissait le connaître ; et, grâce à l'intervention du grand couteau appendu à son ceinturon, notre jovial cuisinier avait pu, sans qu'on s'en aperçût, couper les cordes qui le retenaient. Ceci fait, Rone était resté tranquille, continuant à tenir ses mains croisées derrière le dos comme si elles eussent encore été liées. Ce ne fut que lorsque les chevaliers, en partant, ouvrirent la porte, qu'il s'arracha des mains de ses gardiens, et qu'il s'enfuit pour aller se mêler au groupe brillant et animé que nous venons de décrire.

— Comment diable a-t-il fait pour s'échapper ! s'écrièrent les pêcheurs confondus d'étonnement et faisant déjà mine de courir après lui.

—Laissez-le aller, leur cria le sénéchal. Tout s'arrange pour le mieux, car il n'aurait pas tardé à être remis en liberté; maintenant, au contraire, il n'osera pas reparaître de quelque temps à la cour , et ce sera toujours un traître et un corrupteur de moins parmi nous.

Cependant les pêcheurs semblaient toujours vouloir courir après le fugitif.

— Monseigneur a raison, fit Henner-le-Frison , laissez-le aller; mais s'il nous retombe jamais entre les mains, nous lui tordrons le cou sans plus de façon. Quant à présent , laissez-le nous montrer ses talons.

Les bourgeois et les pêcheurs parurent mieux comprendre ce langage énergique et revinrent sur leurs pas.

— Et maintenant, reprit le sénéchal, recevez mes remercimens, braves gens, pour les secours et l'appui que vous m'avez prêtés. Retournez-vous-en chacun dans vos maisons et tenez-vous-y tranquilles ! Vous

n'avez rien à craindre des brigands, et je saurai veiller à la sécurité de votre respectable syndic.

Les bourgeois et les pêcheurs, obéissant à un signe qu'il leur fit, quittèrent la salle. Le vieillard, saisissant alors vivement la main du sénéchal, lui dit avec une vive émotion : — Que Dieu et saint Christian vous bénissent, monseigneur, en raison de ce que vous avez fait ce soir pour moi et pour ma petite Gertrude. Pour en perdre le souvenir, il faudra que je devienne la pâture des vers. Je n'oublierai pas non plus facilement les bonnes paroles que vous venez d'adresser à toute cette canaille de seigneurs; car elles ont produit sur mon vieux cœur une impression plus profonde que je ne voudrais. — L'émotion violente, bien que comprimée, que trahissait le son de sa voix, parut singulièrement frapper la jeune fille. Le grand-père s'en aperçut, et laissant retomber la main du chevalier : — Va te reposer, mon enfant, lui dit-il d'un ton plus calme, et dors jusqu'à ce que je vienne te réveiller. Ne t'avise de rêver ni de brigands ni de démons! La main que tu vois là en a autrefois châtié de bien puissans; mais elle n'est plus maintenant si prompte à punir, et elle commence à établir des différences entre les coupables. Le monde, au reste, est grand; si nous ne pouvions pas plus long-temps habiter ici en paix, je sais bien ce qui me resterait à faire! Allons! bonsoir, mon enfant! Fais tes dévotions particulières à ton bon ange gardien et à saint Christian, et prie Dieu de nous pardonner nos péchés et de ne point nous laisser succomber à la tentation! Allons, qu'on se dépêche!

— Au moins, grand-père, donne-moi le temps de visiter encore ta blessure, répondit Gertrude en pleurant et en couvrant de baisers la main qu'elle pressait avec affection.

— Non pas, mon enfant! ne me parle pas davantage de cette misérable égratignure. Allons! Partons-nous?

Au ton impérieux qu'avait pris le vieillard et au silence avec lequel Gertrude obéit quoique à regret à ses ordres, il fut facile de se convaincre que le grand-père n'était pas habitué aux objections. Et cependant elle hésitait. Il suivit la direction de ses yeux et surprit un regard obliquement lancé du côté de la porte où se tenait toujours le jeune écuyer. —Ah! reprit-il, je me rappelle maintenant que ce garçon-là n'a pas encore soupé. Il l'a cependant bien gagné, car sans lui je ne t'aurais peut-être jamais revue, ma pauvre petite Gertrude. Eh bien! cours vite lui préparer quelque chose à la cuisine.

— Venez, Claus Skirmen, dit Gertrude dans la joie de son cœur et d'un ton de confiance tel qu'on eût dit qu'elle connaissait déjà le jeune écuyer depuis long-temps; et, en même temps, elle lui prit le bras et l'entraîna gaîment avec elle.

— La singulière enfant! murmura le vieillard; la voilà maintenant redevenue la petite étourdie qu'un seul mot peut égayer ou attrister! Mais que ses rêves lui reviennent, et le pêcheur le plus intrépide qui s'avisera de la regarder dans le blanc des yeux passera un mauvais quart d'heure.

Le sénéchal était toujours plongé dans une profonde rêverie et ne paraissait pas remarquer ce qui se passait autour de lui. Il avait tiré d'une poche placée sur sa poitrine un morceau de parchemin sur lequel ses yeux étaient machinalement fixés, bien qu'il fût facile d'apercevoir qu'il ne lisait pas.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles, noble seigneur? lui demanda Henner en le regardant avec un visible intérêt; ou bien est-ce votre prière du soir que vous lisez-là?

— Que dis-tu, bravo vieillard? répondit le chevalier d'un air distrait et en replaçant précipitamment le morceau de parchemin sur sa poitrine. Il se fait tard et j'ai besoin de repos. L'agitation de la mer et le vacarme de ce soir m'ont horriblement

— Commencez par prendre quelque chose, noble seigneur ; le meilleur lit de mon auberge vous attend ensuite. Je voudrais cependant bien vous dire un mot auparavant, car Dieu seul sait si nous devons jamais nous revoir. Mais vous êtes fatigué, et vous avez d'importantes affaires en tête, à ce que je puis voir. Venez donc, seigneur sénéchal ! J'espère bien que vous ne faites pas fi d'un cruchon de bonne petite bière de Danemarck ! Comment diable ! les seigneurs ont changé ma bière en vin? Ah ! par ma foi, voilà qui est honnête de leur part ! — Tous deux se placèrent alors près de la jatte de vin épicé, préparé par le cuisinier Morten, et qui était encore à moitié remplie.

Quand un gobelet de cette excitante boisson les eût un peu animés, le vieux Henner reprit la parole en ces termes : — Vous avez parlé ce soir comme un livre, monseigneur. Les nobles convives ont trouvé votre discours hors de saison ; et peut-être devez-vous penser vous-même maintenant quo vous vous êtes un peu trop pressé. Mais moi et bien d'autres, nous sommes d'avis quo vous avez eu complétement raison. Oui, vous avez eu raison ! La couronne est chose sacrée, quel que soit celui qui la porte ; car, après tout, le roi est l'oint du Seigneur. Personne de nous ne peut, sans mériter un châtiment exemplaire, lever la main contre le roi, quand bien même ce serait le diable en personne que le bon Dieu nous aurait envoyé pendant quelque temps pour nous châtier.

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, vieillard, interrompit le sénéchal ; mais cela n'est pas bien loin de ma pensée. Pourquoi me parles-tu ainsi? Est-ce que tu connaîtrais ces seigneurs, par hasard ?

— Qui no connaît pas l'audacieux duc Waldemar et le rudo comte Jacques ! répondit Henner ; je connais tout aussi bien leurs amis. Ce que ces gens-là portent sur leur visage n'est en effet un secret pour personne. On dit que ce prévôt de Roskild est un homme terriblement savant ; que Dieu nous préserve de lui ! C'est, trait pour trait, le véritable portrait du vieil archevêque Jacques, qui a été retenu prisonnier par le père du roi, et qui avait répandu l'esprit de sédition et de révolte dans tout le royaume. Ce prévôt, avec son nez qui n'en finit pas, me fait l'effet d'être de la même race. On n'oserait pas dire cela bien haut; mais vous, et beaucoup d'autres encore, vous savez comme moi que ce diable d'archevêque a été mêlé dans toute l'horrible histoire de l'empoisonnement du roi Christian avec le corps de notre Sauveur Jésus-Christ.

— Hélas ! vieillard, tu dis vrai, répondit le sénéchal Peder ; cet insolent maître Grand est un proche parent de Jacques Erlandson, tant par la chair que par l'esprit. C'est le plus adroit de tous, quelque violence qu'il apporte dans toutes ses relations, et quel que soit son orgueil. Le sénéchal avait tiré de nouveau son morceau de parchemin : — Connaîtrais-tu donc par hasard, continua-t-il, le chevalier Tucho Abildgaard, sénéchal du duc ?

— Oui, c'était le seigneur si insolemment gai et si pâle de visage qui était assis précisément à la place que vous occupez, et qui portait un vêtement vert avec manteau de même couleur. Oh ! je les connais tous.

— Dieu soit loué ! dit le sénéchal Peder avec un soupir étouffé, le chevalier Lave Litle n'était pas ici. Il est de noble race ce Litle; pourquoi tous ceux de cette maison ne ressemblent-ils pas au vieux chevalier John ! Il n'y a pas en Danemarck d'homme plus fidèle que lui ; et il a pourtant presque autant de motifs que ses parens pour se plaindre de l'injustice !

— Monseigneur, reprit Henner, ce sont-là des gens que nous ne devons pas juger trop sévèrement. Votre chevalier Lave a traversé le Belt hier. Vraiment, il faisait peine à voir ; et il était facile de s'apercevoir que cet homme revenait de rendre visite à Stig Anderson son parent, dont la femme a été la victime du roi. Ah ! la honte est une rude croix à porter ! Le vieux Polle en a perdu la raison, et le brave, le fier Stig Anderson, son fils (je

ne puis penser à celui-là sans que le cœur m'en saigne), a eu le même sort. Le Danemarck n'a jamais eu de plus grand homme de guerre. Ah ! monseigneur, quand je me mets à la place de cet homme-là, mes yeux en deviennent tout troubles; car il me serait impossible à moi aussi de dire que la couronne est chose sacrée, si je la voyais portée par l'homme qui aurait déshonoré ma femme...

— Et cependant, brave Henner, tu devrais le dire, si ta patrie t'est aussi chère que ton âme, et si ton salut ne l'emporte pas à tes yeux sur ta vengeance !

— La félicité éternelle ! répartit Henner d'une voix sombre. Ah ! seigneur sénéchal, ne parlez pas d'une façon si leste du salut d'un homme! C'est à peine si un évêque l'oserait. Pensez-vous donc vraiment que l'homme qui lève le bras contre une poupée couronnée soit inévitablement damné à jamais ?

— Ne jugeons personne, afin de n'être pas jugés nous-mêmes, répondit gravement le sénéchal; mais moins que tout autre encore celui qu'aucun homme ne saurait juger, et qui n'a de juge qu'au ciel !

— Hum ! hum ! vous pourriez bien avoir raison, seigneur sénéchal, s'il s'agissait d'un roi légitime, librement élu, et qui n'aurait point volé sa couronne, comme le roi Abel, par le fratricide et le parjure. Mais si vous aviez devant vous l'homme qui a lancé la flèche par laquelle a été traversé le cœur de ce roi Abel, le regarderiez-vous donc de mauvais œil, et lui diriez-vous qu'il est un impie, un traître à son pays, un infâme régicide, frappé de damnation éternelle ?

— Pourquoi me parles-tu ainsi, vieillard, reprit le sénéchal tout surpris, quand je te dis que je ne prétends juger personne, et bien moins encore celui que notre juge suprême à tous a choisi pour venger le meurtre du roi Eric, fils de Waldemar, et pour précipiter le fratricide du trône de Danemarck ?

— Eh bien ! l'homme dont je parle est devant vous, monseigneur, dit Henner-le-Frison en se levant. C'est cette main qui a lancé le trait par lequel a été traversé de part en part le cœur gangrené d'Abel. Vous voyez là suspendu l'arc d'acier à l'aide duquel a été exécuté le jugement de mort et de damnation éternelle prononcé contre le fratricide !

Le chevalier recula épouvanté, et considéra avec une singulière horreur le vigoureux vieillard qui, dans cette chambre à moitié obscure, lui apparaissait en ce moment comme une redoutable ombre de géant. — Si c'est toi qui l'as fait, vieillard, reprit-il enfin avec effort, que je sois le dernier être vivant à qui tu confies un si épouvantable secret ! Prends bien garde! car si tout à l'heure le duc Waldemar avait su l'usage auquel a servi cet arc, il n'y a personne dans le pays qui eût pu te mettre à l'abri de sa vengeance!

— C'est là, reprit le vieillard, le moindre de mes soucis. Ce n'est pas vous qui me trahirez, et il n'y a que vous au monde qui sachiez ce qui préoccupe la pensée du vieux Henner, quand vers minuit siffle la tempête, et qu'on dirait que le Chasseur Sauvage se promène sur mon toit, avec sa meute qui aboie et qui hurle. N'allez pas croire, au reste, que je me repente de l'action la plus méritoire de ma vie ! Non, Dieu soit loué et saint Christian aussi ! Je ne tremblerai pas quand sonnera l'heure où il me faudra comparaître avec le roi Abel devant le trône du Dieu tout-puissant. Cependant, seigneur chevalier, c'est tout de même une singulière pensée que de songer qu'on a précipité dans l'abîme de la damnation éternelle une âme qui eût pu arriver peut-être à se repentir de ses péchés et obtenir miséricorde ! Mais, je le sais, c'est là une faiblesse qui tient à l'âge. Quand je considère cet arc en plein jour, je suis tout fier de me dire que la main que voilà a autrefois sauvé le Danemarck de sa ruine. Je vous le répète, ce n'est jamais que la nuit que le cœur

me manque, et qu'il me semble entendre les hurlemens du diable trépassé.

— Prie dans de tels momens le Dieu de miséricorde pour le salut de son âme! répondit le chevalier avec une sympathique émotion.

— Non, cela me serait impossible, seigneur sénéchal; et cela ne servirait d'ailleurs à rien. Tout ce que j'ai pu faire pour lui, je l'ai fait, mais en vain. Il est damné à jamais! J'avais pourtant eu soin d'enfouir son cadavre dans le marais de Gottorp, en le traversant d'un bon pieu en chêne brûlé de six aunes de long: tout cela a été inutile. L'orgueilleux démon n'a pas voulu dormir dans ce marais; et depuis lors il prétend empêcher chacun de reposer. Vous n'êtes certes pas sans avoir entendu parler de ses chasses nocturnes. On dit que toutes les nuits, à minuit, noir comme un corbeau, il vous enfourche son cheval de chasse et se promène à travers les plaines voisines de Gottorp, suivi de trois grands chiens dont les yeux flamboient. Je ne l'ai pas vu par moi-même, Dieu en soit loué! mais toujours, à minuit, les oreilles me tintent et bourdonnent si horriblement qu'il faut que je me réveille, quand bien même je dormirais comme une souche. Tout cela n'est peut-être que de la superstition et du bavardage; peut-être aussi est-ce tout bonnement le sang qui me monte à la **tête** quand je suis couché. Cependant, il y a maintenant trente-trois ans que je n'ai jamais pu fermer les yeux qu'après minuit... Et tenez, seigneur, voilà les oreilles qui me tintent et bourdonnent de nouveau... En disant ces mots, il porta ses deux mains à ses oreilles, puis secoua la tête avec une visible expression d'inquiétude et même d'effroi.

— Malheureux vieillard, reprit le sénéchal, n'attribue tes tourmens ni à un effet du sang, ni à l'ombre du défunt, mais bien à un doute secret de ton noble cœur, lequel se demande parfois si l'action que tu as commise était juste, si elle a été agréable à Dieu? Consulte à cet égard quelque prêtre animé de la crainte du Seigneur, pour qu'il rétablisse la paix dans ta conscience. Mais n'oublie pas cependant ton salut temporel, ta sûreté, non pas seulement à cause de cette affaire-là, mais encore à cause de ce qui vient de t'arriver aujourd'hui même. En effet, ce n'était pas l'écuyer Rone, nous le savons de reste tous deux, mais un homme autrement puissant, qui avait choisi ta petite Gertrude pour victime. Je le connais bien, hélas! il me ménage peut-être par prudence; mais, crois-moi, il ne renoncera pas à son plan, pour n'avoir pas réussi dans une première tentative. D'ailleurs, tu peux avoir sur les bras une mauvaise affaire, à cause du drôle dont le cadavre pend maintenant au gibet. Je ne vois donc pour toi qu'un moyen de salut, vieux Henner; il faut que demain matin, avant le jour, toi et ta fille vous franchissiez le Belt! Tu feras plus tard vendre ta maison et tout ce que tu possèdes ici; mais d'abord réfugie toi sans perdre un instant auprès de mon intendant, au château de Harrestroup! Il t'établira dans ma petite maison de chasse de Finneroup. Vous y serez, toi et ta fille Gertrude, en parfaite sûreté. Le vent est favorable; n'hésite pas plus long-temps.

Le vieillard, qui s'était assis sur le banc, le coude appuyé sur la table et soutenant de sa main droite son large front, se leva d'un air résolu en disant: — Eh bien! monseigneur, je suivrai votre conseil et j'accepte votre offre avec une respectueuse reconnaissance. Ce n'est pas au reste pour sauver ma tête! Non, quand bien même elle serait déjà condamnée à tomber sous la hache du bourreau, on ne me verrait pas dans mes vieux jours me dérober par la fuite aux coups de l'adversité. Mais je dois songer au salut de ma fille, qui est bien aussi innocente que bonne; car elle ne comprend même pas ses mauvais rêves, et puisse Dieu ne jamais permettre qu'ils se réalisent! C'est la joie de ma vie, mon enfant bien aimée; il faut que je la sauve; or, comme vous le dite, le temps presse. Vous m'avez d'ailleurs appris, seigneur sénéchal, le moyen de faire ma paix avec moi-même. Je renonce désormais à tout commerce avec le

monde, et je tâcherai, dans votre maison de chasse, de me réconcilier du mieux que je pourrai avec mon juge suprême. — Le vieux Henner, secouant alors vivement la main que le sénéchal lui avait tendue, sortit afin d'aller faire les préparatifs nécessaires à sa fuite.

Le chevalier, déployant de nouveau la feuille de parchemin qu'il lisait quelques instans auparavant, en déchira un petit morceau sur lequel il n'y avait rien d'écrit, et y traça, à l'aide d'un stylet d'argent, quelques lignes adressées à l'intendant de son château de Harrestroup, près de Wiborg. Il avait à peine terminé cette courte épître, qu'il céda à une lassitude long-temps combattue; ses paupières se fermèrent malgré lui, et bientôt il retomba en arrière, le dos appuyé contre le mur. Il resta quelque temps dans cette posture, dormant d'un sommeil profond et que des rêves agréables semblaient occuper. La lumière presque mourante de la lampe éclairait à demi son visage qui, bien que jeune encore, annonçait une vigueur rare; et un léger sourire qui, par intervalles, venait effleurer ses lèvres, en tempérait la gravité habituelle. Le sénéchal tenait à la main droite un chapelet ordinairement suspendu à son cou et caché avec soin sous ses vêtemens. Une perle d'ambre, paraissant avoir appartenu à un collier de femme, en faisait tout l'ornement. Sa main gauche était appuyée avec une certaine force, et comme avec une sollicitude dont il avait la conscience, sur la feuille de parchemin restée ouverte devant lui. Cet assoupissement involontaire durait déjà depuis quelque temps, lorsque la porte de la salle s'ouvrit doucement; et un visage s'avança, qu'à sa barbe rousse et à son expression de ruse il était facile de reconnaître pour celui de Rone, malgré le soin qu'avait pris cet écuyer, maintenant déguisé en pêcheur, de le dissimuler à l'aide d'un bonnet de peau de loutre rabattu, avec précaution jusque sur les yeux. Rone laissa la porte entrebâillée, puis se glissa avec précaution dans la salle, en se dirigeant sur la pointe du pied vers la table où la main gauche du chevalier reposait toujours sur la feuille de parchemin. Après avoir considéré le sénéchal d'un air de défiance, ses petits yeux gris vert se fixèrent avec une expression d'inquiète curiosité sur la lettre. Il paraissait vivement ému et chercha à s'en emparer; mais à un mouvement que le sénéchal fit de la main droite, Rone se retira précipitamment en arrière, tout en jetant sur cette lettre des regards inquiets. Quelques instans après il s'approcha de nouveau, et pâlit en voyant que ce parchemin contenait une longue liste de noms où figurait le sien, et en tête de laquelle était écrit le mot *conjurés*. Il porta aussitôt instinctivement la main à un poignard dont le manche d'argent poli sortait d'une poche placée sur sa poitrine; puis il sembla tout à coup changer d'avis, en apercevant les quelques mots que le sénéchal écrivait à son intendant d'Harrestroup. La rapide lecture qu'il en fit parut le frapper comme d'un trait soudain de lumière; il s'éloigna au même instant, en souriant comme d'un air de triomphe, et avec autant de précaution que lorsqu'il était entré.

Le sénéchal Peder Hessel, complétement remis par son léger somme, ne tarda pas à se réveiller en entendant dans la salle un grand bruit produit par de retentissans éclats de rire et par un tintement de grelots de cuivre. Il ouvrit les yeux et aperçut un homme gros et gras, de grande et forte taille, dont le visage rond et jovial était ombragé par une épaisse moustache noire, et qui paraissait avoir atteint l'âge de maturité. Ce personnage, dont les talons étaient garnis d'éperons d'or, frappa du pied la terre, et rejeta son manteau en arrière par un vif mouvement du bras, qui permit d'entrevoir un riche costume de chevalier, dont l'éclat était encore rehaussé par plusieurs chaînes d'or suspendues autour de son cou. Il se promenait de long en large, parlant avec vivacité à deux chevaliers moins richement vêtus que lui, et à un individu d'une taille démesurément longue, et que, à sa veste ronde et garnie de grelots, ainsi

qu'à son bonnet pointu, duquel pendait une longue queue de renard, il était facile de reconnaître pour un bouffon.

Le jeune sénéchal, surpris de cette apparition inattendue, s'empressa de reprendre la lettre restée ouverte devant lui, et de la remettre dans sa poche. Il se leva ensuite, et, saluant les étrangers, s'excusa poliment de ne pas les avoir plus tôt reconnus. Si je ne me trompe pas, dit-il, c'est au comte Gorhard de Holstein que j'ai l'honneur de parler?

— Vous dites vrai, répondit le gros et jovial personnage; et, si je ne me trompe pas non plus à mon tour, vous êtes mon heureux rival de l'an dernier au tournoi qui eut lieu à la cour de Suède à l'occasion du couronnement, le chevalier Peder Hessel, n'est-ce pas? et déjà sénéchal, à ce que j'ai appris?

Le chevalier confirma la vérité de cette supposition par un modeste signe de tête.

— Messieurs, reprit le comte Gerhard en s'adressant à sa suite, vous voyez là un favori de la fortune! Ce seigneur peut se flatter de jouir déjà à la cour de Danemarck de plus de faveur que quelque homme-lige que ce soit, même du sang royal. Il porte les couleurs de la belle reine Agnès, et, comme vous le voyez, veille, en fidèle et vigilant sénéchal qu'il est, au repos et à la sécurité du royaume.

Les chevaliers nouveau-venus sourirent, et le bouffon donna à sa longue figure l'expression d'une comique surprise : puis, faisant tinter les grelots attachés à son costume, il se courba jusqu'à terre pour saluer le sénéchal, politesse dérisoire exécutée avec tant de raideur, que la queue de renard appendue au bonnet du personnage, décrivit une rapide courbe dans la direction opposée, et faillit frapper au visage le chevalier, objet de cet hommage équivoque.

Le sénéchal se contenta de jeter un regard de mépris sur le bouffon, et s'adressant au prince avec calme et dignité, répondit : — Le brave et spirituel comte m'accorde bien bénévolement des couleurs que je ne porte point ; s'il pensait que j'en suis indigne, il me trouverait toujours prêt à lui prouver le contraire la lance ou l'épée à la main, mais non pas au tintement des grelots et au frôlement de la queue de renard de son bouffon. Un excès de fatigue avait produit chez moi, comme vous venez de le voir, un besoin de sommeil auquel j'avais cédé. Que si c'est là pour vous un motif de douter que je sois un vigilant serviteur du roi et de l'état, j'ai la confiance de vous prouver, ainsi qu'à tout seigneur de sang royal tenant à l'honneur d'être l'ami de la maison royale de Danemarck, que j'ai droit à ce titre.

—Je croyais, brave sénéchal Hessel, que vous entendiez la plaisanterie, reprit le comte en souriant d'un air de bonhomie. Loin de moi le dessein de vouloir offenser un homme tel que vous. Seulement, ne me sachez pas trop mauvais gré si je déteste sincèrement votre faveur auprès d'une certaine dame, et si je vous porte envie pour le prix que vous avez remporté au dernier tournoi. Mais tout cela cependant sans inimitié personnelle, seigneur sénéchal! bien au contraire, je vous parle d'amitié, toujours gai et joyeux, comme il convient à un bravo et loyal chevalier. Ne prenez point non plus en mauvaise part les joyeusetés de ce drôle si haut perché sur ses jambes, continua-t-il en indiquant du geste son bouffon ; il a toute liberté de plaisanter avec moi et avec mes amis, et il s'en acquitte sans songer à mal. Je fais trop de cas de l'honneur pour admettre qu'il puisse tenir si peu, à moi ou à tout autre, qu'un bouffon de profession, avec sa queue de renard, soit jamais capable d'y porter atteinte! Dans les temps si malheureusement sérieux où nous vivons, on a souvent besoin d'avoir auprès de soi un bouffon qui plaisante quand on ne le peut plus soi-même. Et puis m'est avis qu'il est bon, et même conforme à notre sainte religion chrétienne, de nous faire de temps à au-

tres ressouvenir que nous ne sommes tous devant Dieu que des fous. Ainsi donc, paix et bonne amitié!

En disant ces mots, il tendit amicalement la main au sénéchal Peder; et le jeune chevalier répondit cordialement à cette réconciliatrice démonstration.

Il apprit alors que le comte Gerhard venait de traverser le Bolt avec sa suite, et qu'il se rendait à Nuborg, à l'occasion des fêtes qui devaient se célébrer à la cour de Danemarck. Le sénéchal Peder devait faire la même route; on convint bientôt de voyager de compagnie, et de partir dès que le comte et ses gens auraient pris quelques rafraîchissemens. Pendant que les nouveaux-venus prenaient place à une table encore assez bien servie, le sénéchal Peder passa dans la cuisine, où il trouva Henner-le-Frison et Gertrude, sa petite-fille, prêts à partir. Il donna au vieillard la courte lettre qu'il écrivait à l'intendant de Harrestrup, et insista pour qu'il mît une diligence extrême à fuir. Mais auparavant le vieux Henner se fit encore apporter son armure, et s'en revêtit silencieusement. Quand il eut endossé la cuirasse de lin, arme particulière aux Frisons, quand il eut suspendu derrière son dos son vieil arc d'acier rouillé et qu'il eut saisi son long javelot, il tendit la main au chevalier pour prendre congé de lui, puis serra convulsivement et sans dire mot celle que lui offrit le sénéchal. Gertrude, à son tour, les yeux tout humides de larmes, prit la main du sénéchal et la porta à ses lèvres, sans pouvoir dire autre chose que ces paroles: « Merci; adieu, seigneur chevalier! » Celui-ci lui donna une petite tape sur la joue, et remarqua alors, pour la première fois, la remarquable beauté de cette jeune fille, ainsi que la dignité naturelle, jointe à une naïve simplicité, qui donnait à sa physionomie un caractère tout à fait particulier.

Claus Skirmen, de son côté, paraissait s'attendre à un attendrissant adieu de Gertrude. Il s'était donné un air fanfaron, de peur de paraître trop faible et de trahir par là ce qui se passait secrètement dans son cœur. Mais la jeune espiègle se borna à lui jeter en riant son gant au visage, comme pour le déclarer son chevalier; puis elle s'esquiva.

Le soleil n'était pas encore levé, et déjà le sénéchal Peder Hessel chevauchait galment à travers les rues de Middelfart, en compagnie du comte Gerhard et de sa suite. Claus Skirmen, monté sur son *norbock*, et le bouffon du comte, à la démarche comiquement grave, venaient par derrière. Le jeune et brave écuyer jeta encore un dernier regard du côté de la jetée où se trouvaient l'armurier Trois et un groupe de bourgeois et de pêcheurs de marsouins, qui tous, silencieux et tristes, suivaient de l'œil un bateau à voiles qu'un bon vent chassait du Belt, et d'où Henner-le-Frison et sa petite-fille envoyaient encore par signes de touchans adieux à leurs amis.

III.

C'était une belle matinée de printemps; de légers nuages erraient au dessus des campagnes, et une abondante rosée, reflétant les couleurs vives et diaprées de l'aurore, faisait scintiller des myriades de diamans dans chacune des toiles d'araignée suspendues, le long de la route, aux haies vives qui la garnissaient et dont les premières feuilles venaient à peine d'éclore. Nos chevaliers étaient arrivés à une hauteur qui domine la ville de Middelfart et d'où ils pouvaient contempler, dans toute sa magnificence, l'imposant spectacle que présente le lever du soleil, de ce roi de la nature revenant dans toute sa gloire animer un paysage admirable. Ils avaient ralenti leur marche pour mieux jouir de ce coup d'œil enchanteur, quand un cavalier de taille maigre et élancée, travesti en pêcheur et le professionel bonnet de peau de loutre soigneusement rabattu sur les yeux, passa devant eux à bride abattue. C'est à peine si nos voyageurs l'avaient remarqué; mais Claus Skirmen accourant auprès de son

maître, lui dit avec feu : — Seigneur sénéchal, c'était l'écuyer Rone ! le bonnet de loutre dont il est affublé n'était pas tellement rabattu que je n'aie bien reconnu son museau de renard ; dois-je lui courir sus ?

— Cela n'est pas nécessaire, répondit le sénéchal dont le front se rembrunit visiblement ; s'il suit le même chemin que nous, nous le rattraperons à Nuborg.

— Mais, seigneur, s'il parle le premier au roi, vous savez bien ce qui arrivera !

— Je le sais parfaitement, répondit le sénéchal ; cependant laisse-le aller !

Le jeune écuyer se tut et se retira à une distance respectueuse de son maître et de la noble compagnie dans laquelle il chevauchait.

— Quel beau pays, dit le comte Gerhard, à la vue de la luxuriante végétation des plaines s'étendant devant lui, toutes dorées par les rayons du soleil matinal.

— Hélas ! répondit le sénéchal avec une douloureuse émotion, si le peuple était aussi heureux que son pays est beau, le Danemarck serait très certainement un paradis terrestre. Mais nous sommes venus au monde quelques âges d'homme trop tard, noble comte ! Ah ! que n'avons-nous seulement vécu pendant la jeunesse de Waldemar-le-Victorieux ou sous le règne de son grand-père ! C'étaient là d'autres temps que le nôtre !

—Et cependant non seulement le pays est toujours le même, répondit le comte Gerhard, mais au fond le peuple n'a pas changé. Qu'un autre Waldemar apparaisse de nouveau parmi nous, seigneur sénéchal, et l'on verra bientôt revenir les jours brillans d'autrefois. La splendeur que vous n'apercevez plus a souvent ébloui les yeux de mes braves aïeux ; et nous autres comtes de Holstein, nous ne devons en vérité guère regretter cet éclat. Je serais cependant un déloyal chevalier, si je n'admirais pas, moi aussi, ces temps glorieux ; et je ne puis savoir mauvais gré à un Danois de les regretter. Mais que nous direz-vous du jeune prince Eric, du *petit roi*, comme on l'appelle déjà ? C'est vous qui lui enseignez le noble métier des armes, et l'on assure qu'il est déjà digne de passer chevalier.

—C'est sur lui que reposent toutes mes espérances et celles du peuple danois, reprit le sénéchal. Dieu veuille qu'elles ne soient pas déçues. S'il est jamais donné à notre jeune prince de tenir le sceptre, je puis vous garantir que personne, en Danemarck, ne commettra impunément d'injustices, ni de violences ; et c'est déjà beaucoup ! Le Danemarck, pour être heureux, n'a pas toujours besoin d'avoir un grand homme pour roi. Je ne crois plus à la possibilité de voir renaître le temps où chacun pouvait acquérir une gloire immortelle ; peut-être dans cent ans d'ici, ignorera-t-on même les noms de ceux qui, aujourd'hui, jouent le rôle le plus éclatant à la cour de nos rois ; m'est avis cependant que les piliers qui soutiennent un trône chancelant ne sont pas inutiles, quand bien même ils devraient être enterrés et oubliés sous ses ruines.

— Il me semble, seigneur sénéchal, que vous seul pouvez vous ranger parmi ces piliers, reprit d'un ton de plaisanterie le comte, dont le caractère insouciant ne sympathisait guère avec la tournure grave et sérieuse qu'avait prise l'entretien.

— Je ne peux encore, dit avec modestie Peder Hessel, compter parmi les hommes qui ont bien mérité du pays et de la maison royale ; mais s'il m'est jamais donné de devenir aussi âgé et aussi prudent que notre brave John Litle, aussi vaillant et aussi courageux que David Thorstenson ou Benedict Rimaurdson, aussi sage que le prieur d'Antverskow, notre savant maître Martin, j'espère bien me faire un nom que, de notre temps du moins, aucun Danois ne pourra mépriser.

— Oui, reprit le comte, ce sont là quatre braves et excellens hommes.

On prétend cependant que votre vieux John Litle traite ses paysans en impitoyable bourreau.

Mais, tenez, ne parlons pas de cela davantage. Je ne me mêlerai pas d'affaires politiques, tant qu'on me laissera en paix. Comme vous le voyez, je ne me rends aux grandes assises de la diète de Danemarck que pour m'y divertir et pour y voir la belle Agnès. Or, vous conviendrez vous-même que mon voyage a là un beau et noble but.

La direction que le comte Gerhard donnait à l'entretien embarrassa et fit rougir le sénéchal, qui répondit d'un ton grave : — Il est bien vrai que notre noble reine mérite à tous égards l'hommage que vous lui rendez, et personne ne pourra vous savoir mauvais gré de ne vouloir le céder en politesse à aucun des chevaliers danois. Je ne puis toutefois croire que ce soit précisément là le seul motif qui vous attire à la diète de Danemarck. Que si, comme on pourrait le supposer, votre intention était d'appuyer le duc Waldemar dans ses injustes prétentions, réfléchissez-y bien ! il y va de l'indépendance du royaume et de la couronne. Si de part et d'autre on ne consent pas à s'en rapporter pour le jugement du point en litige aux autorités judiciaires légitimes, il est à redouter qu'il n'en résulte une sanglante guerre civile qui portera en tout lieu le carnage et la dévastation.

— Comme je vous le dis, seigneur sénéchal, je ne me mêle point d'affaires d'état... Il est certain que toute la cour se trouvera à Nuborg, et notre belle et aimable reine, elle aussi, n'est-ce pas?

— On l'a du moins annoncé, répondit froidement le sénéchal, blessé intérieurement d'une liberté de propos qui ne lui paraissait pas seulement offensante pour la personne de la reine, mais encore pour toute la maison royale. Je trouve assez singulier, messire comte, continua-t-il en comprimant son irritation, que vous exprimiez avec si peu de retenue des sentimens que d'habitude un chevalier loyal, un admirateur de la beauté, ne laisse connaître que par son écu et par les couleurs qu'il adopte, alors surtout que la politesse d'un chevalier devrait, comme c'est ici le cas, rester contenue dans de si étroites et de si précises limites. Il m'est d'ailleurs difficile de concilier l'attention toute particulière que vous paraissez donner à la beauté des dames, avec le chagrin qui sied bien à votre état de veuvage.

— Ma foi, reprit le comte avec une indifférence affectée, je suis d'ordinaire de belle et joyeuse humeur, et m'est avis, seigneur sénéchal, que vous comptez un peu trop sur cette habitude de ma part. Le fait est qu'il m'arrive rarement de prendre les choses plus vivement que ne l'exige l'intérêt de ma santé et de ma gaîté. Je n'aime guère à dissimuler ce qui me plaît ou me déplaît, surtout quand je suis, comme dans ce moment-ci, entre quatre yeux. Vous trouvez cela singulier, divertissant même; eh bien ! à la bonne heure ! J'aime voir ce qui m'amuse et me plaît plaire à d'autres et les amuser !

— Cette liberté de propos, seigneur comte, me semble outrageante pour la noble dame dont je porte respectueusement les couleurs avec le roi mon maître ; dès lors vous m'excuserez sans doute de vous troubler dans votre belle et joyeuse humeur.

— Bah ! interrompit le comte, dont l'air indifférent disparut aussitôt, est-ce comme cela que vous l'entendez ? Alors je comprends parfaitement ce que vous voulez dire, et, comme je vous le promettais ce matin, me voilà tout à votre disposition. Il faut toutefois que, préalablement, je vous explique le motif de ma franchise, seigneur sénéchal. Je ne voulais voir jusqu'à quel point l'expression de mon dévoûment pour votre noble souveraine vous irriterait, qu'afin de pouvoir en conclure ce qu'il faut penser de la vérité de certains bruits incompréhensibles, qui probablement vous seront parvenus aussi bien qu'à moi.

— Des bruits ! reprit le jeune sénéchal enflammé de colère; si ce sont

des bruits offensans pour mon honneur ou pour celui de plus nobles personnes, il ne saurait y avoir que d'infâmes menteurs et calomniateurs pour les colporter, et que d'effrontés drôles pour y ajouter foi.

— Quant à la noble dame qui a le plus à se plaindre de ces bruits, répliqua le comte dont les yeux étincelaient de fureur, loin de moi la pensée d'y ajouter foi. Pour ce qui est de vous, jeune homme qui prenez un ton si haut, j'ai quelques motifs de croire que votre rapide fortune vous a tourné la tête, et que l'aigle que vous portez dans vos armes a trop étendu ses ailes pour qu'il ne soit pas urgent de les lui rogner.

Le sénéchal porta convulsivement la main à son épée.

— J'aurais pu, continua le comte, choisir un autre moyen pour vous ramener à la raison et pour vous arracher à un rêve aussi dangereux qu'insensé. Vous marchez, en effet, les yeux fermés sur le bord d'un précipice, et je n'aurais qu'un mot à prononcer, en temps et lieu convenables, pour vous y faire tomber; mais, moi aussi, j'ai rêvé et j'ai fait absolument le même rêve que vous. J'avoue que, de ma part, c'est une pure folie, bonne tout au plus à me faire conduire aux petites-maisons; mais c'est là mon affaire, et cela ne regarde personne autre que moi. Cependant ma folie à moi est du moins désintéressée, et je ne m'en suis pas servi comme d'un ignoble moyen pour m'élever par la faveur d'une femme. Comme vous, je n'ai pas compromis la réputation de ma noble souveraine par un ton d'inconvenante familiarité pris avec elle en public. Maintenant, ainsi qu'il appartient à son fidèle serviteur et défenseur, je vais faire justice de votre impertinence. Allons, monsieur le sénéchal, dégaînez et défendez-vous!

Les deux seigneurs croisèrent aussitôt leurs épées avec la rapidité de l'éclair, et ferraillèrent long-temps avec autant de violence que d'acharnement, déployant une vigueur et une habileté presque égales, sans pouvoir se faire de blessures un peu considérables. Peu à peu le sénéchal Peder Hessel redevenait de sang-froid; ses coups étaient moins nombreux, mais plus assurés. Le comte Gerhard était blessé au bras et à l'épaule : la vue de son sang, qui coulait abondamment, l'exaspéra encore davantage. Il fit alors tant de passes avec son épée, que le plus habile maître d'armes n'eût pu les suivre ni les éviter. De son côté, le sénéchal avait aussi reçu quelques contusions, desquelles son sang s'échappait sur ses vêtemens; à ce moment son adversaire, plus furieux que jamais, se découvrit complétement pour lui porter à la gorge un dernier et terrible coup, qui l'eût infailliblement tué sur place, si, profitant habilement de cet instant critique, il n'eût lui-même porté au comte un coup violent en pleine poitrine. On vit, à cet instant, le comte lâcher son épée et retomber sur sa monture. Ce coup décisif n'avait pas été plus tôt porté, que le sénéchal s'était bien vite jeté à bas de cheval pour voler au secours de son adversaire, qui avait déjà perdu connaissance avant qu'il ne fût arrivé près de lui.

Le sénéchal Peder examina sa blessure, comme eût pu le faire un chirurgien habile; elle était grave, mais cependant point mortelle. Il tira alors d'un petit porte-manteau, toujours placé sur la selle de son cheval, le linge nécessaire pour bander les plaies, ainsi qu'un baume particulier. Quand le comte rouvrit les yeux, il put voir que ses blessures avaient toutes été pansées avec le plus grand soin. Sa colère avait disparu, et l'expression de sa bonne et riante humeur reparut bientôt sur sa physionomie.

— La lutte a été chaude et assez peu divertissante, dit-il, et je vous ai fort maltraité, seigneur sénéchal, car vous saignez beaucoup; cependant ce sont mes blessures que vous avez pansées les premières! Voilà plus qu'on ne pouvait exiger d'un adversaire. Permettez-moi de vous rendre le même service. Peut-être pourtant pouvez-vous vous passer de

moi? Et puis, à dire vrai, je ne m'y entends guère. En parlant ainsi, il voulut se relever, mais il retomba pesamment en arrière.

— Votre blessure est profonde, sans cependant avoir rien de dangereux, noble comte, reprit le sénéchal. Quand vous aurez repris un peu de force, je vous aiderai à remonter à cheval. Je pense bien que nous arriverons tout doucement à Nuborg. Vous m'avez tellement haché en long et en large, contre toutes les règles du jeu, qu'il serait bien inutile de songer à recoudre les diverses entailles que vous m'avez faites. Ce qui me gêne le plus, c'est l'estafilade que j'ai au cou... Je crois en vérité que votre intention était de me couper la tête.

— Naturellement, répondit le comte; car, une fois que vous n'auriez plus eu de tête, vous ne m'auriez plus gêné auprès d'une dame pour la réputation de laquelle nous pouvons offrir maintenant à la cour de Danemark un plat vivant de chair hachée menu. Il paraît que je ne vous ai pas très grièvement blessé au cou, car votre tête me semble y tenir encore fort solidement. C'est pourtant ce maudit bavardage, dénué de tout sens et de toute raison, qui nous a échauffés tous deux! Vous m'avez trop mal arrangé pour qu'une autre fois je m'avise de vous rien confier de malséant...

Pendant ce temps-là le sénéchal avait enveloppé son cou d'un morceau d'étoffe de laine, et cette opération l'avait obligé à en détacher le précieux chapelet dont il a déjà été question. Il présenta au comte ce bijou; puis, souriant tristement, il ajouta : — Je dois, noble comte Gerhard, vous avouer pour ma justification que cette perle est un gage de fiançailles que j'ai reçu de celle qui doit un jour être ma femme, mais qu'à vrai dire je n'ai pas revue depuis le temps où elle jouait à la poupée et où moi-même je montais à cheval sur un bâton. Cependant elle n'en est pas moins ma fiancée, car j'ai pris à cet égard un engagement sacré avec mon père mourant. Je la considère comme mon ange gardien, comme un rêve à moitié oublié. Peut-être, quand je la reverrai dans le monde, ne pourrai-je jamais l'aimer; néanmoins, j'en donne ma parole de chevalier, c'est à elle seule que j'offrirai ma main, et je ne sache pas lui avoir jamais été infidèle. Quant à ce que j'éprouve pour notre noble souveraine a tous deux, c'est une admiration et un respect sans bornes que ni haine ni amour ne me feront jamais oublier.

— Donnez-moi votre main, sénéchal, s'écria le comte Gerhard avec joie; à partir de ce moment, nous voilà amis à la vie et à la mort! Le premier qui viendra maintenant me dire un seul mot de mal du sénéchal Peder Hessel, je lui coupe le nez et les oreilles, aussi vrai que je m'appelle le comte Gerhard de Holstein! Mais je ne puis songer à me montrer au château, et je ne connais pas trop la ville... S'y trouve-t-il bonne auberge?

— Il n'en manque pas assurément, noble sire; depuis que la cour de Danemarck y séjourne d'habitude, la petite ville de Nuborg a beaucoup gagné. Mais puisqu'il vous serait désagréable, blessé comme vous l'êtes, de paraître au château où vous ne vous souciez pas d'être un sujet d'effroi pour les belles filles d'honneur de la reine, m'est avis que vous ne pouvez faire mieux que de descendre chez moi et de vous y établir.

— Chez vous? sénéchal célibataire! Et depuis quand avez-vous acquis ici droit de bourgeoisie et vous êtes-vous établi hôtelier à Nuborg?

— Depuis l'année dernière, puisque vous voulez qu'il en soit ainsi, mais à ma façon... Vous le savez, dans ma position, on n'est presque jamais chez soi; c'est à peine s'il m'est permis de voir, une fois l'an, Harrestroup, le château de mes pères. Quand la cour est à Ribe, je loge au château près du jeune prince; mais ici j'habite ma propre maison. Le château suffit à peine à contenir les nombreux princes et seigneurs qui viennent assister aux grandes assises du Danemarck. C'est là le motif pour lequel, imitant l'ancien sénéchal, j'ai fait bâtir, et le chevalier John

a fait, comme moi, une maison do briques sur le quai du nord ; voilà comment, au milieu même des hommes-liges et des conseillers du roi, jo me trouvo maître de mes actions.

— Allons ! voilà qui est dit, je deviens, pour la première fois, votre hôte ; et comme, suivant les bonnes coutumes, vous vous entendez aussi bien à guérir la chair qu'à la hacher, votre offre ne pouvait pas venir plus à propos.

Ce disant, ils arrivèrent à la porte de la ville. Ils y furent arrêtés par un bourgeois en armes, qui leur demanda du ton le plus rude et le plus bref, au nom du bailli, leurs noms et où ils comptaient descendre. Aussitôt que le sénéchal eut prononcé son nom et celui du comte Gerhard do Holstein, le sergent d'armes s'inclina profondément, tout en rappelant aux illustres voyageurs, conformément à sa consigne, d'avoir à respecter le sixième article du droit coutumier de la ville de Nuborg.

— Vous avez raison de m'en faire souvenir, répondit lo sénéchal ; et le comte ainsi que lui continuèrent ensuite leur route sans plus éprouver d'obstacles.

— Le roi doit se trouver ici bien en sûreté! dit le comte à voix basse et d'un ton amer. Ces hommes d'armes vous regardent les gens comme s'ils voyaient dans chaque étranger un traître, un criminel d'état.

— Hélas ! il y a pour cela de bons motifs, noble comte ; mais ici on est habitué à cela. La gaîté des bourgeois n'y perd rien ; les entendez-vous chanter là-bas, à tue-tête, dans cette vieille construction en pierres? C'est le corps-de-garde de l'Hôtel-de-Ville. Je présume bien qu'en ce moment ils boivent à la santé du roi.

— Il n'y en a pas peu ! Y a-t-il donc tant de bourgeois à Nuborg?

— Ce n'est là qu'un tiers de la garde montante. Les autres postes sont établis au château... Le roi n'a pas de plus dévoués serviteurs ; aussi a-t-il beaucoup fait pour une ville dont le séjour lui est cher. S'il ne s'y sentait pas plus en sûreté qu'ailleurs, la cour de Danemarck irait s'établir dans quelque autre ville ; et c'en serait fait alors de la prospérité et du bien-être de Nuborg.

En ce moment ils passèrent devant le château, édifice considérable composé de quatre ailes entièrement construites en granit et en briques, entouré de murs énormes, de fossés profonds, et flanqué de quatre tours. Ses petites fenêtres rondes laissaient échapper une vive lumière ; et on pouvait distinctement entendre les sons des flûtes et des violes. Une foule aussi nombreuse quo mêlée s'agitait en dehors des murs du château, sans cependant faire grand bruit, et gardant même dans sa confusion un ordre qui semblait tenir de la crainte ; tandis que des hommes d'armes, se promenant de côté et d'autre, l'exhortaient incessamment à faire silence.

— Qu'y a-t-il là? demanda le comte.

— On peut apercevoir par dessus le mur qu'il y a bal dans la grande salle des chevaliers, répondit le sénéchal. Le comte Gerhard porta aussitôt ses yeux dans cette direction, et crut apercevoir une figure de femme pleine de grâce et de majesté passer devant la fenêtre. Il arrêta aussitôt son cheval.

— La reine ! la reine ! dirent alors les spectateurs entre eux et à voix basse.

— Elle danse avec le duc, dirent d'autres.

— Eh ! non pas, vraiment ! c'est le jeune et beau sénéchal. Voyez comme il danse avec raideur. Ses pensées sont dans le ciel, vous pouvez m'en croire.

— Eloignons-nous, noble comte, se hâta de dire le sénéchal ; ne nous jetons pas, avec nos chevaux, au travers de cette foule. Aussi bien, nous voilà tout à l'heure arrivés chez moi.

Après avoir fait quelques pas de plus, ils s'arrêtèrent devant une mai-

son construite en pierres, et dont la complète obscurité formait un saillant contraste avec le brillant coup d'œil qu'ils venaient d'apercevoir. Un écuyer se tenait, une torche à la main, sur le perron.

— Vous voilà donc enfin, seigneur ! s'écria Claus Skirmen en courant au devant du sénéchal. Vous serait-il arrivé malheur en route ? Conformément à vos ordres, je n'ai pas dû quitter votre maison ; mais j'ai envoyé, dans toutes les directions, vos domestiques après vous.

— Nous avons dû faire en route une passe d'armes avec deux jeunes chevaliers par trop susceptibles, dit le sénéchal. Mon noble hôte est celui de nous deux qui s'en est le plus malheureusement tiré. Aide-lui, avec précaution, à descendre de cheval. Tout est-il prêt ?

— Tous vos ordres ont été exécutés, seigneur ! Mais n'êtes-vous pas aussi blessé vous-même ? Faut-il que j'envoie quérir un chirurgien ?

— Cela n'est pas nécessaire, puisque toi et moi nous sommes ici. Nous ne voulons pas d'ailleurs qu'il soit davantage question de ce qui nous est arrivé. Ne t'inquiète que du comte.

Ce ne fut pas sans difficulté, et surtout sans douleur, que le comte Gerhard put descendre de cheval et monter le perron où ses deux chevaliers et son grand bouffon vinrent au devant de lui, en lui donnant tous les signes d'un vif intérêt.

Claus Skirmen se hâta de prendre les devans avec sa torche, et, après avoir fait traverser l'antichambre aux seigneurs, les introduisit dans une petite salle voûtée où était dressée une table bien pourvue de mets succulens, de cruchons d'argent remplis de vin, et éclairée par douze bougies.

Le comte Gerhard regarda la table avec un air de visible satisfaction, puis se jeta sur un siége. Pour être plus commodément assis, il ôta son épée; mais, quand il la tint à la main, se rappelant tout à coup ce qu'on lui avait dit à la porte de la ville, il s'écria :

— Par la mort-Dieu ! seigneur sénéchal, les choses se passent-elles ainsi que vous me l'avez dit, et faut-il que, comme de véritables prisonniers de guerre, nous remettions nos lames à vous qui êtes notre hôte? sur la réponse affirmative du sénéchal, il ajouta :

— Allons, il paraît qu'il n'y a pas à badiner. Voilà mon épée! faites comme moi, messieurs! En disant ces mots, le comte jeta son épée au loin dans un coin, et ses chevaliers en firent autant. — Je suis soumis à la même loi que vous, dit le sénéchal en souriant poliment et en détachant l'épée qu'il portait au côté : j'espère au reste que mes hôtes ne me dénonceront pas à la rigueur des lois de la ville pour m'être exécuté le dernier. — Asseyez-vous, messieurs, et soyez de belle humeur.

Le bouffon appuya cette invitation. Il avait déjà pris place à table ; se levant alors avec une comique gravité, il s'avança d'un air solennel vers le sénéchal, et lui présenta son épée de bois en faisant force révérences. —Gardez-la bien, noble hôte, dit-il, car c'est la célèbre Tyrsing qu'on ne peut jamais dégaîner sans qu'il ne s'en suive effusion de sang. Or donc, veillez soigneusement à ce qu'elle ne fasse pas de mal dans cette excellente ville !

Le sénéchal lui rendit son épée de bois, comme on témoignage de respect, et tous se mirent à rire en prenant place sur de lourds siéges en bois de chêne sculpté, à dossiers démesurément élevés.

Il était plus de minuit. Le sénéchal se promenait avec inquiétude de long en large dans sa chambre ; son esprit était en proie à une agitation qui repoussait le sommeil. L'affaire de Honner-le-Frison et de sa petite fille, la conviction intime que le roi y avait eu une part cachée, le préoccupaient. La fuite du rusé Rone, l'écuyer du roi, et la vengeance qu'il pouvait avec raison redouter de la part de ce favori, lui revenaient à la tête. Les indices de l'existence d'une conspiration au sujet de laquelle il avait vainement tenté d'entretenir le roi, lui apparaissaient dans le calme

et la solitude de la nuit de plus en plus graves. Au fur et à mesure qu'il réfléchissait à sa position, sa dispute avec le comte Gerhard et les circonstances qui l'avaient amenée, l'inquiétaient encore davantage. Il se désolait qu'il courût des bruits si flétrissans pour son honneur et pour celui de la reine, bruits dont il venait pour la première fois d'apprendre l'existence, et il repassait avec une consciencieuse sévérité tous les détails de la dernière année de sa vie, depuis le jour où, pour la première fois, il avait parlé à la reine Agnès, au tournoi d'Helsingborg. Il ne pouvait se dissimuler que la beauté, que la noble dignité, que le caractère courageux et résolu de cette princesse exerçaient sur lui un singulier empire; et il s'avouait à lui-même que c'était à la protection de la reine qu'il était redevable du rapide chemin qu'il avait fait dans la carrière des honneurs, et d'être devenu tout d'un coup de simple chevalier sénéchal du royaume; mais bien qu'il fût profondément affecté qu'on pût le considérer comme un aventurier poussé à la cour par la faveur des femmes, la voix tranquillisante de sa conscience suffisait à empêcher que les sifflemens ordinaires de l'envie troublassent son cœur. Il savait être à la hauteur de la charge dont on l'avait revêtu, et se disait que, dans ces temps orageux, la maison royale n'avait pas de serviteur plus dévoué ni plus actif que lui. La position qu'il occupait auprès du jeune prince Eric, comme son instituteur dans le noble métier des armes, donnait d'ailleurs à sa vie une importance dont il était fier d'avoir la conscience; et c'était pour lui un noble sujet d'orgueil que de savoir que l'avenir du Danemarck et de toute une génération d'hommes était maintenant entre ses mains. Placé sur l'un des plus élevés, mais aussi sur l'un des plus périlleux degrés d'un trône chancelant, il comprenait qu'il devait bien prendre garde de ne pas se laisser étourdir par le vertige des grandeurs, afin de n'être pas précipité dans l'abîme. Un ennemi n'avait qu'à souffler à l'oreille du roi un seul mot des bruits injurieux qui couraient au sujet de ses rapports avec la reine Agnès, pour que vingt-quatre heures après il fût jeté dans le cachot d'une des tours du château de Siœborg, peut-être même roué vif, sans jugement ni condamnation préalables.

Pendant que ces effrayantes pensées roulaient dans sa tête, on frappa vivement à sa porte. Il frissonna involontairement, mais il se recueillit et ouvrit bien vite. Sa surprise fut profonde en apercevant son jeune écuyer, Claus Skirmen, pâle, défait, respirant à peine, tenant à la main un parchemin roulé et deux épées.

— Qu'y a-t-il donc? Pourquoi viens-tu me trouver si tard? dit le sénéchal avec précipitation. Mais, comme tu es pâle! Quel malheur vient-il donc d'arriver? Au nom du ciel! parle, ami, qu'y a-t-il?

— Lisez, seigneur, lisez, et prenez votre bonne épée! répondit l'écuyer en lui présentant une feuille de parchemin et une arme. Le sénéchal Peder les saisit toutes deux vivement et courut vers la lumière. En apercevant les caractères gothiques, la signature et le sceau du roi qui lui étaient si connus, il pâlit. Destitué! s'écria-t-il, et condamné en outre, sans aucune forme de justice, à une secrète captivité! — Et cette iniquité sera accomplie avant l'ouverture des grandes assises du Danemarck! Skirmen, comment ce malheureux morceau de parchemin t'est-il tombé entre les mains? C'est un ordre secret du roi, hâte-toi de le reporter, car il y va de ta vie.

— Peu m'importe, seigneur, car il y va aussi de la vôtre! Quand on vous aura jeté dans un cachot, vous y serez secrètement assassiné. Je sais tout! j'ai tout entendu de mes propres oreilles!

—Es-tu fou? Serait-ce bien possible? C'est donc Rone qui aurait monté le coup?

— Précisément, seigneur. Oui, c'est l'écuyer du roi, c'est Rone, qui a obtenu contre vous cet ordre d'arrestation, et le reste a été complété par lui et par ses bons amis. Il triomphait, cette lettre à la main, dans

une orgie faite au château et où se trouvaient le duc Waldemar, maître Grand, le comte Jacques et toute la belle compagnie avec laquelle nous avons traversé le Belt hier. Conformément à vos ordres, j'étais en quête du chirurgien du roi pour l'amener au comte Gerhard; on me dit que je le trouverais dans l'aile gauche du château. Pour arriver jusqu'à lui, je dus m'enfoncer dans un corridor obscur sur lequel donne la chambre occupée par le duc. La porte en était restée entrebâillée et les plis d'une tapisserie remplissaient l'interstice. J'entendis prononcer votre nom, je me cachai bien vite derrière la tapisserie, et...

— Tu as écouté! Allons, avoue-le, quoique ce ne soit pas précisément le fait d'un homme honorable et brave! Et qu'as-tu entendu alors?

— Ce que je viens de vous rapporter, seigneur, bien que cela n'ait pas été dit en termes bien clairs et bien intelligibles. Mais j'ai pu combiner leurs paroles les unes avec les autres pour en tirer le véritable sens. On disait qu'il fallait se débarrasser de vous, et de telle sorte que vous ne puissiez plus reparaître, si le vent de la cour et le caprice du roi arrivaient jamais à changer. On ajoutait que pour tout au monde il fallait bien se garder de vous laisser soupçonner quelque chose de ce qui se tramait, et surtout vous empêcher de parler au roi. Aussi serez-vous arrêté et emprisonné demain matin, peut-être même cette nuit.

— Demain, jour de la Pentecôte! avant l'ouverture des grandes assises! On peut le faire demain de grand matin, et même aussitôt après minuit!... Allons, rien n'est encore perdu, car tant que ce chiffon sera entre mes mains, il faudra bien qu'ils attendent. Il ne s'agit donc encore entre nous que d'une lutte à la course, et de savoir qui de nous pourra le premier parler au roi. Tout alors dépendra de la manière dont ce prince aura dormi, et si demain matin son oreille est disposée à accueillir soit la vérité, soit le mensonge! Mais comment t'es-tu procuré cette infernale feuille de parchemin? Comment ont-ils été assez sots pour lâcher le nœud coulant qu'ils étaient au moment de me passer au cou?

— Je ne quittai point mon coin, seigneur, avant qu'ils n'eussent porté à la santé du duc de Waldemar, du comte Jacques et de Stig Anderson, d'assez nombreuses rasades pour avoir complétement perdu l'usage de leur raison. Je savais le comte Gerhard hors de danger, et je n'étais préoccupé que de celui qui vous menaçait; aussi ne me gênai-je pas pour rester. Ce fut Rone qui résista le plus long-temps à l'ivresse; ses amis l'accablaient à l'envi d'éloges sur sa proche parenté avec la femme de Stig Anderson, et sur l'adresse qu'il déployait en faisant bonne mine au roi, tout en restant fidèle à ses amis et à ses parens. Le duc promit de lui faire épouser la fille du riche comte de Kleinalf; et on le salua du titre de futur comte de Tœnsberg. Rone répondit si cordialement à ces différentes rasades, que force lui fut de sortir un instant pour aller respirer l'air frais. Je profitai de l'occasion, et me trouvant seul avec lui dans ce corridor obscur, j'eus bientôt fait de lui donner un croc en jambe, de le jeter sur son dos et de lui enlever le parchemin.

— Ainsi, ce n'est pas contre moi seul que l'on complote, et Rone lui-même fait cause commune contre le roi? Ne leur as-tu pas entendu dire ce qu'ils feraient une fois qu'ils m'auraient assassiné dans le cachot qu'ils me destinent.

— Hélas! oui, seigneur; j'ai entendu dire d'horribles choses! On a parlé de guerre et de révolte avec l'appui de la Suède et de la Norwége. Mais je ne me suis inquiété que de vous. Ne perdez pas un instant, seigneur; si vous vous décidez à fuir, il faut que nos chevaux soient sellés et bridés sur-le-champ!

— Non, mon brave Skirmen! Tu n'as encore jamais vu ton maître fuir dans un tournoi ou dans un combat, et tu ne le verras pas davantage dans cette circonstance. Je ne puis, à la vérité, défendre ici ma vie avec cette épée; mais il me reste encore une autre arme que je puis employer,

grâce à Dieu, même contre mon roi, sans devenir coupable du crime de haute trahison. Dans ce moment critique, c'est à ma langue à me servir d'épée, et à la justice d'être mon écu ! Il ne s'agit pas seulement de moi; il y va encore du salut de la couronne et du pays. Ainsi la Suède et la Norwége ont promis de seconder la révolte ! Eh bien ! j'irai trouver le roi, quand bien même il me faudrait, avant d'arriver à lui, fouler des vipères. Mais une telle entreprise demande du calme et de la force. D'ici à trois heures mes ennemis ne peuvent rien entreprendre contre moi. Jusque-là je vais tâcher de prendre un peu de repos, car voici la troisième nuit blanche que je passe. Tu m'éveilleras aussitôt que le jour commencera à poindre.

— Mais ne ferais-je pas bien de réveiller aussi vos gens et de les armer?

— Cela est contraire à la loi, Skirmen. Je veux bien défendre ma vie et ma liberté à l'aide de la loi, mais jamais en violant ses prescriptions. Il n'est déjà pas très légal que ce parchemin se trouve entre mes mains, au lieu d'être dans celles du bailli; mais j'en réponds devant Dieu et devant les hommes. Bonsoir.

Le sénéchal Peder Hessel se jeta tout habillé sur son lit, avec le calme d'une conscience pure et d'un ferme courage, uni à un certain sentiment d'orgueilleux mépris pour ses ennemis.— Place la lumière sur mon écu, dit-il à son fidèle écuyer; laisse-la brûler, et que la volonté de Dieu soit faite; je suis fatigué.

L'écuyer obéit et quitta la chambre de son maître, mais ne s'éloigna pas de la porte de plus de trois pas. Il revint s'asseoir à terre, le dos appuyé contre cette porte, bien déterminé à veiller pendant le sommeil de son maître et à attendre là le retour du jour.

Aussitôt qu'il entendit le premier chant du coq, Claus Skirmen se releva. Il entrevit la première lueur matinale qui pénétrait par une fenêtre dans l'obscur corridor où il se trouvait, et il ouvrit aussitôt la chambre à coucher de son maître, qu'il trouva enseveli dans un sommeil aussi calme que profond. L'écuyer hésita un instant avant de se décider à troubler son repos; mais à ce moment il crut entendre dans la rue comme un bruit sourd de pas d'hommes armés, et il ne balança pas plus long-temps à réveiller le sénéchal. Il fait jour, lui dit-il, et il y en a déjà bien d'autres que nous de levés. Faites vite, seigneur, ce que vous avez résolu !

Le sénéchal Peder se leva et saisit son épée, mais après un moment de réflexion il se hâta de la déposer. — Non, dit-il à voix basse, je ne l'emporterai pas avec moi ! Personne ne peut encore avoir l'ordre légal de m'arrêter. Je puis maintenant oser éveiller le roi, car il s'agit autant de sa sûreté que de la mienne. Viens avec moi ! Tu peux, n'est-ce pas, confirmer par serment la vérité de ce que tu as entendu cette nuit?

— Oui, seigneur; mais prenons des armes avec nous. On a de la peine à en finir avec les gens du bailli, et c'est le chevalier Lave Litle qui commande au château le poste des trabans.

— Le chevalier Lave ! grand Dieu ! Le père de ma petite Ingetrude. Je ne me fie pas à lui, car il était de la suite du duc en Jutland. Après tout, peut-être est-ce un bonheur ! Ainsi, il ne se trouvait pas hier parmi les conjurés?

— Non, seigneur ! Il est arrivé avant-hier à Nuborg, et est allé, dit-on, descendre chez le vieux chevalier John. C'est hier au soir qu'il a pris le commandement de la garde du château.

— Je puis me fier à lui du moment où il a la confiance du vieux et prudent John. Laisse là nos épées et viens avec moi. Dieu, qui est juste, nous protégera !

Sans faire plus de toilette, le sénéchal jeta son manteau écarlate sur ses épaules, plaça sur sa tête son grand chapeau à plumes et se dirigea d'un pas ferme et résolu vers la porte. L'écuyer le suivit en silence et se re-

tourna pour regarder encore une fois avec un sentiment de dépit les armes qu'il laissait là. Le sénéchal et Skirmen descendirent ensuite l'escalier sans faire de bruit et sortirent en ayant soin de fermer après eux la porte de la maison. Tout dans les rues était silencieux et désert; et ils purent, grâce au crépuscule, apercevoir à quelque distance le château qui se détachait des murs élevés dont il était flanqué, offrant à l'œil une masse confuse et obscure, et où tout paraissait encore plongé dans un repos profond, à l'exception de quelques lansquenets de garde devant la porte principale où ils se promenaient do long en largo l'épée nue, la lance et la hallebarde au poing. Le sénéchal et son écuyer se dirigeaient à pas précipités vers l'entrée de la demeure royale. Le premier n'avait pas oublié d'emporter avec lui un signe qui, en vertu de la charge importante dont il était revêtu, lui donnait le droit d'entrer à toute heure au château et de parvenir jusqu'au roi. Ce signe consistait en une médaille d'or sur laquelle était gravé le sceau royal avec deux lions. Le sénéchal s'avançait, son signe à la main, vers la première sentinelle extérieure, quand, au détour de la large rue Royale, il se vit tout à coup entouré et arrêté par douze bourgeois armés. Un homme do haute taille, portant à la main un gros bâton argenté, s'avança et lui dit d'un ton sévère, en élevant ce bâton :—Seigneur sénéchal, moi, le bailli de la ville, je vous arrête au nom du roi; veuillez me suivre !

— Pas avant que vous ne m'ayez montré l'ordre exprès du roi mon maître qui vous y autorise, répondit le sénéchal.

— Je ne peux vous présenter d'ordre écrit, reprit le bailli; mais il m'a été affirmé sous serment par des hommes dignes de foi que cet ordre a été expédié hier par le roi, et qu'il a ensuite été enlevé à son écuyer par violence et par trahison. Si vous ne voulez pas me suivre de bonne volonté, vous m'excuserez de recourir à l'emploi de la force. Soldats ! faites votre devoir.

Les bourgeois armés s'approchaient déjà pour appréhender au corps leur prisonnier, lorsque le sénéchal, leur présentant d'un air altier et impérieux le signe portant l'empreinte du sceau royal : — Connaissez-vous ce signe? leur dit-il. En vertu des pouvoirs de ma charge, je vous ordonne de m'accompagner à l'instant même chez le roi. Tant qu'on ne peut pas produire un ordre d'arrestation écrit de la propre main du roi, personne, sans doute, n'oserait mettre la main sur moi. Il y a ici trahison ; que, si je ne puis me justifier devant le roi mon seigneur et maître, je vous suivrai en prison et même à la mort, si telle est sa volonté. Mais, à cette heure, suivez-moi, vous, car je suis encore sénéchal du royaume et par conséquent votre chef !

La ferme résolution avec laquelle il parlait frappa les bourgeois de surprise. Ils regardèrent, tout décontenancés, le bailli, et parurent en proie à un embarras aussi grand que leur étonnement.

— Seigneur sénéchal, reprit le bailli, d'après la lettre de la loi, vous semblez avoir raison ; mais à quoi bon faire tant d'objections et tant de résistance ? Vous savez vous-même mieux que personne que vous êtes destitué, et qu'il existe un ordre exprès du roi auquel nous devons tous obéir. Vous ne raccommoderez guère vos affaires en faisant réveiller le roi, et en apprenant votre sort de sa propre bouche. Aussi bien, il nous est strictement recommandé de ne pas vous laisser approcher du château.

— Un tel ordre ne vous a pas été donné par le roi, mais bien par ses ennemis et par les miens. Ceux qui en veulent aux jours du roi vous ont communiqué, pour m'empêcher de le prévenir, un ordre qui est absolument sans valeur. Suivez-moi, vous dis-je encore une fois, si vous ne voulez pas être traités comme complices de traîtres et de criminels d'état.

— Que Dieu nous en préserve ! s'écrièrent tout d'une voix les bour-

geois épouvantés ! Que faire, seigneur bailli ? C'est vous qui répondez de tout ; quand à nous, nous ne savons rien de rien !

— Dites-vous vrai, et la vie du roi est-elle réellement en danger ? fit le bailli. Mais qui nous garantit que vous n'êtes pas vous-même un traître ? Les apparences sont contre vous, seigneur sénéchal ; qu'alliez-vous faire de si grand matin au château ?

— Je vous l'ai déjà dit ; je vais trouver le roi (et ce n'est pas vous qui m'en empêcherez) pour l'avertir, en vertu des devoirs de ma charge, qu'une conjuration est tramée contre sa personne. Point d'objections, messire bailli, ou il y va de votre vie !

Et, sans attendre une réponse, le sénéchal, en disant ces mots, se mit à marcher rapidement dans la direction du château. Les bourgeois, effrayés, lui firent respectueusement place.

— Soit ! murmura le bailli ; nous le suivons, puisqu'il insiste, mais il ne pénétrera certes pas plus loin que le poste des trabans ! Vous, faites attention à ce qu'il ne puisse s'échapper ! Et toi, où vas-tu comme ça, jeune gars ? ajouta-t-il en s'adressant à Claus Skirmen qui, rempli d'inquiétude et d'effroi, suivait les pas de son maître. Prétendrais-tu, par hasard, aider à ton rusé maître à se moquer de nous ? Eloigne-toi bien vite, car nous ne sommes pas chargés de te surveiller !

— Il m'accompagne, laissez-le venir avec moi, dit d'un ton impérieux le sénéchal, qui, à ce moment, retourna la tête. Je réponds de tous ceux que j'amène au roi.

Le bailli se tut, et le groupe armé continua à s'avancer vers le château. Les premières sentinelles, connaissant le sénéchal, ne firent point d'objections, mais refusèrent de laisser entrer les bourgeois et le bailli, prétendant que la consigne le leur défendait.

— Ils sont de ma suite, et j'en réponds ! dit le sénéchal.

A ces mots, on ne fit plus de difficultés ; et le bailli ainsi que les bourgeois parurent concevoir une meilleure opinion d'un prisonnier assez puissant encore pour se faire ainsi obéir. Ils traversèrent la cour du château, puis se dirigèrent vers l'aile septentrionale habitée par le roi lui-même.

— S'il y a eu erreur, seigneur sénéchal, dit alors le bailly à voix basse et d'un ton radouci, j'ai été trompé par des traîtres ; je vous en supplie, au nom de N.-S. J.-C. et de la sainte Vierge, ne nous faites point arriver malheur ; ces braves gens et moi, nous avons cru agir pour le mieux.

— Bailli, qui vous en a donné le droit ? C'est d'après la loi que vous devez agir, et non d'après ce qui vous paraît être *le mieux*, à vous ou à d'autres. Je n'ignore pas toutefois qu'on vous a trompé. Que la moitié de votre monde reste donc maintenant au bas de cet escalier, afin que le roi ne soit pas incommodé ou inquiété par le bruit. Si l'écuyer Rone ou quelqu'un de la suite du duc Waldemar, logé dans cette autre aile, tentait de monter, refusez-lui le passage. Je réponds de tout. Vous m'entendez ?

— Il sera fait comme vous ordonnez, seigneur sénéchal, reprit un des bourgeois, qui resta au bas de l'escalier avec ses camarades. Les autres accompagnèrent le sénéchal et son écuyer jusqu'à la salle des trabans. Arrivé là, le sénéchal dit aux six bourgeois de s'arrêter sur le seuil de la porte et leur donna le même ordre qu'à ceux qui étaient restés en bas, ordre qu'ils reçurent sans faire plus d'objections. Lui-même entra alors dans la grande salle des trabans avec le bailli et avec son écuyer. Douze chevaliers armés de lances gardaient la porte conduisant de cette salle aux appartemens royaux. Les uns se promenaient silencieusement de long en large, et d'épais chaussons de laine amortissaient le bruit de leurs pas ; d'autres, réunis en groupes, causaient à voix basse. Aucun d'eux n'était assis, car il n'y avait dans la salle ni bancs ni siéges. La lumière blafarde de douze bougies presque entièrement consumées se mé-

lait à la lueur du jour naissant. Les bougies étaient appendues aux murs sous des boucliers d'un poli éclatant, et à l'extrémitait de la salle brillait l'écusson royal avec ses deux lions et ses deux couronnes. Au dessus de cet écusson pendaient deux bannières de couleurs variées, au milieu desquelles se trouvait bien la croix blanche caractéristique de l'étendard du royaume, mais presque entièrement cachée par les nombreux armets, épées, étoiles, croissans, ancres et autres ornemens ou symboles capricieusement groupés, qu'on était alors habitué à voir sur les monnaies à l'effigie royale.

Quand la porte s'ouvrit, les trabans levèrent leurs hallebardes et considérèrent les nouveaux-venus d'un air étonné. — Le sénéchal ! le jeune sénéchal Peder ! se dirent-ils entre eux ; et ils le saluèrent respectueusement.

— Qui amène ici le sénéchal Peder Hessel de si bon matin ? demanda un homme âgé et de taille moyenne, en s'approchant de lui d'un air d'embarras et d'inquiétude assez peu rassurant. Ainsi que les chevaliers, il portait un haut bonnet de traban garni de plumes et tenait à la main une longue hallebarde ; mais il se distinguait d'eux par la magnificence de son costume, ainsi que par la riche chaîne d'or suspendue sur sa poitrine, et son petit manteau de traban en velours rouge était orné de pierres précieuses.

— Vous devez être bien étonné, chevalier Lave, de me voir ici à une heure si extraordinaire, répondit le sénéchal en fixant sur le vieillard des regards perçans ; mais en raison des devoirs de ma charge, j'ai à entretenir maintenant le roi d'une affaire aussi importante que secrète, et il est nécessaire que je le voie sans délai.

— Une affaire aussi importante que secrète ? reprit le chevalier en changeant de couleur. J'espère bien, seigneur sénéchal, qu'il n'a pas éclaté de sédition dans la ville ; et quand bien même ce serait le cas, il ne serait pas nécessaire de réveiller pour cela le roi de si bonne heure, car ce château est aussi sûr que bien gardé.

— Mais, noble sire chevalier, s'il y avait en ce moment même des traîtres cachés dans l'intérieur du château, que diriez-vous ? répliqua le jeune sénéchal à mi-voix, et sans cesser d'avoir un seul instant les yeux fixés sur la figure bouleversée du chevalier Lave.

— Que dites-vous là ? grand Dieu ! fit le chef des trabans, et en même temps il le prit convulsivement par le bras en l'attirant à part. J'espère bien, mon jeune ami, continua-t-il d'une voix tremblante, que vous n'avez point de secrets pour votre futur beau-père ; si vous croyez avoir découvert une conspiration ou quelque chose de semblable, n'en faites pas mystère, afin que nous puissions à temps prévenir le malheur qui nous menace. Si des grands vassaux mécontens avaient laissé échapper quelques paroles qui aient pu vous paraître suspectes, réfléchissez bien avant d'accepter l'odieuse tâche de vous faire leur dénonciateur et de causer peut-être le malheur de braves gens, dont tout le tort consisterait à avoir jugé l'état actuel des choses un peu librement. Avez-vous des preuves contre quelqu'un ?

— Je ne puis répondre à cette question, reprit le sénéchal ; les affaires de l'état doivent passer avant nos rapports intimes. Je vous prie seulement, seigneur chevalier, d'éveiller le roi sans retard. Votre devoir est de faire ce que je vous demande, et c'est au roi seul que j'ai à répondre des motifs qui me font agir. Vous savez d'ailleurs, parfaitement que, en cas extrême, je n'ai pas besoin d'être annoncé, et que personne n'a le droit de m'interdire l'approche du roi.

— Mon avis est, cependant, jeune et beau seigneur, répondit le chevalier Lave d'un ton hautain, que celui à qui le roi a confié la garde de sa personne a bien le droit de savoir pourquoi il irait troubler son sommeil. Or, ces messieurs et moi, nous sommes chargés de veiller à ce que

personne, sans motifs plausibles, ne vienne troubler le repos de notre maître.

— Ce n'est ici ni le lieu ni le temps de discuter le droit et les priviléges de nos charges respectives, répondit le sénéchal réprimant une visible irritation et s'apercevant qu'il devenait l'objet d'une curieuse attention de la part des trabans. Seigneur Lave, un dernier mot en secret ! Et, en parlant ainsi, il tira encore plus près de lui le chevalier qui paraissait tout décontenancé ; puis il continua du ton d'une sincère sympathie : Je serais vraiment désolé, chevalier Lave Litle, de prononcer votre nom dans une occasion où, en raison de la charge que vous remplissez ici, votre fidèle parent, le vieux chevalier John Litle, ne parut jamais, non plus que moi, soupçonner qu'il pût être prononcé. Les hôtes que vous avez quittés, il y a huit jours, ne sont pas des amis de la maison royale ; je veux croire que, tout en partageant leur mécontentement, vous n'avez pas pris part à leurs projets, et qu'il est encore temps pour vous de reculer devant l'inévitable abîme vers lequel ils marchent.

— Comment ! quels projets ? Je ne vous comprends pas, seigneur sénéchal. J'espère bien que vous n'allez pas m'accuser pour des paroles, des opinions que tout libre chevalier danois a le droit de prononcer et de manifester entre amis et parens.

— Je ne suis ni espion ni délateur, prit le sénéchal, et encore moins capable de faire du mal à vous ou à tout autre homme loyal, pour de simples paroles ou pensées. Je ne sais rien contre vous, Dieu en soit loué ! qui puisse m'ôter l'espoir de vous appeler un jour mon père. Je n'ignore pas, en effet, que vous n'avez pas assisté cette nuit au conciliabule dans lequel on a décidé ma mort, pour pouvoir ensuite attenter avec plus de sécurité à la vie du roi...

A ces mots, le chevalier Lave pâlit. Il parut intérieurement en proie à une lutte violente ; puis saisissant vivement la main du jeune chevalier :

— Non, non, dit-il, je n'ai eu ni siége ni voix dans cet odieux conciliabule ! Si j'avais pu présumer que tel en fut le but, je n'aurais pas choisi pour poste le seuil de cette porte ! Hier encore, chevalier Hessel, continua-t-il d'un air visiblement contraint, vous étiez pour moi et pour les miens un homme dangereux. Il dépend de moi que vous ne le soyez plus aujourd'hui ; cela tient à un pas que vous ferez ou non au delà du seuil de cette porte. Je puis à bon droit vous en interdire le passage, et je l'ai d'ailleurs promis ! C'est à moi à juger si, dans les circonstances actuelles, je dois ou non tenir ma promesse. Vous avez d'ailleurs cessé d'être sénéchal du royaume, et je n'ai plus d'ordre à recevoir de vous. J'ai vu de mes propres yeux la lettre du roi, qui vous retire votre charge et qui ordonne que vous soyez jeté en prison aussitôt que le chant du coq retentira après minuit. Peut-être un entretien avec le roi vous sauverait-il ? S'il ne s'agissait que de votre charge et de votre liberté, je vous ferais immédiatement arrêter sans explications, d'après les ordres de notre maître ; mais y va-t-il réellement de votre vie ?

Il recula et fixa un regard perçant sur le jeune chevalier, qui était tout pâle et comme frappé de la foudre.

— Je ne vous fais pas de mensonge, répondit le sénéchal en revenant à lui-même. Vous êtes en ce moment un homme puissant ; mais vous aurez un jour à répondre devant Dieu de ce que vous allez faire.

— Qui sont les deux hommes que vous avez amenés ici ? demanda le chevalier Lave.

— Le bailli de la ville, qui devait me conduire en prison, et mon écuyer qui était présent au conciliabule dans lequel ma mort a été décidée. Si je reste encore ici un seul instant, peut-être après sera-t-il trop tard, car mes ennemis sont sous le même toit que nous. Ils tiennent ouvertes les portes du cachot qui doit devenir mon tombeau.

— Je veux bien vous croire, répondit le chevalier Lave avec une visi-

ble inquiétude. J'ai consenti à vous précipiter du pouvoir; mais je ne voudrais pas avoir votre sang sur la conscience, et ne suis d'ailleurs pas ici pour trahir le prince sur les jours duquel je dois veiller... A partir de ce jour, tous liens sont rompus entre nous... Mais j'ai été l'ami de votre père; et puisque, aujourd'hui, je vous sauve peut-être la vie, souvenez-vous-en, jeune homme, si jamais mon sort ou celui de quelqu'un des miens se trouvait placé entre vos mains. — Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et il pressa convulsivement la main du sénéchal. Je vais éveiller le roi, ajouta-t-il; et il disparut par la porte conduisant aux appartemens royaux.

Le sénéchal Peder resta alors quelques instans comme sur des charbons ardens. Il entendait au dehors de la salle un tumulte de voix parmi lesquelles il pouvait reconnaître celle de l'écuyer Rono ordonnant, au nom du roi, aux bourgeois de lui ouvrir la porte. Les trabans paraissaient tout étonnés de ce vacarme, et l'un d'eux sortit pour savoir ce qui se passait. La porte du fond se rouvrit presque aussitôt, et le sénéchal put apercevoir l'écuyer Rone entrant dans la salle avec deux trabans; mais au même instant aussi s'ouvrit la porte près de laquelle il se trouvait, et qui conduisait aux appartemens royaux. Le chevalier Lille parut et fit signe au sénéchal d'avancer. En même temps il referma cette porte, puis il ordonna à l'un des trabans de rester là en faction et de n'ouvrir à qui que ce fût, sans paraître s'inquiéter ni des menaces ni des cris de l'écuyer Rone, qui se démenait comme un furieux au milieu de la salle, accusant hautement le chef des trabans d'avoir manqué à sa parole de chevalier et de violer les ordres du roi.

— Nous ne tarderons pas à savoir, répondit le chevalier Lave, si le sénéchal Peder Hessel avait ou non le droit de franchir le seuil de cette porte. Tant que le roi ne me l'a pas expressément défendu lui-même, mon devoir est de laisser entrer son sénéchal. Un écuyer, fût-il dix fois le favori du roi, n'a rien à voir là-dedans. Messieurs, ayez l'obligeance de me mettre cet homme-là dehors.

Trois trabans, la hallebarde en main, s'approchèrent de Rone qui grinçait des dents et dont la fureur était au comble. Il jeta au chevalier Lave un regard trahissant l'espoir d'une éclatante et prochaine vengeance, et se hâta de sortir, sans attendre qu'on l'y forçât.

Entre la salle des trabans et la chambre à coucher du roi, se trouvait une grande pièce voûtée, ornée de tapisseries brodées en or, et au milieu de laquelle était une table ronde recouverte d'un tapis écarlate à grandes franges d'or. C'est là que le roi recevait ceux à qui il voulait parler: c'est là que le sénéchal dut attendre, pendant que les domestiques de service aidaient au roi à s'habiller. A la porte de la chambre à coucher royale se trouvait un bel enfant de onze ans environ, vêtu de velours rouge et tenant à la main une torche de cire. Il se frottait les yeux pour lutter contre un vif besoin de sommeil, tout en considérant le chevalier à la taille élevée, à l'air sérieux qui osait ainsi venir troubler le repos matinal du roi. On l'appelait Hogen Johnson; c'était le camarade de jeux du petit prince Eric. Du même âge que lui, et placé comme lui sous la direction et la surveillance de sénéchal Peder, il prenait tous les jours part aux exercices chevaleresques du prince et aux leçons qu'on lui donnait dans le noble métier des armes. La lueur vacillante de la torche détachait du fond obscur de cette pièce l'aimable figure de l'enfant, assez semblable à celle d'une jeune fille, ses longues boucles de cheveux blonds retombant sur ses épaules, et ses yeux d'un bleu foncé respectueusement fixés sur son chevaleresque instituteur. Ce gracieux tableau sembla rappeler le sénéchal à lui-même, lui donner de la confiance dans son innocence et dans la justice de sa cause, et lui inspirer un joyeux et ferme espoir. Frappant amicalement l'enfant sur la joue : — Bonjour, Hogen, lui

dit-il, comme te voilà levé de bonne heure aujourd'hui ! on dirait que tu rêves encore. Ton petit roi dort, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur sénéchal ; nous avons tous deux été, hier au soir, horriblement fatigués de courir avec le prince Christophe, et par dessus le marché le sort m'a désigné pour le service de nuit. Il m'a donc fallu veiller toute la nuit à cette porte ; aussi, quand le jour a commencé à poindre, n'en pouvais-je réellement plus du besoin de dormir ; et ma torche allait s'éteindre, quand le chevalier Lave est entré. J'espère que vous ne m'en voudrez pas pour cela.

— Je sais que tu es un brave garçon qui, d'habitude, ne dort pas quand il faut veiller. Cela est important, Hogen. Il y a des temps où il faut apprendre de bonne heure à prier et à veiller.

— J'ai aussi prié, répondit l'enfant ; j'ai prié la sainte Vierge pour le prince Eric et pour vous, pour la reine et pour tous ceux qui sont bons. Mais cela n'a pas empêché mes yeux de se fermer, et je crois que si le roi avait appelé, j'étais perdu.

— Je vais te donner un bon conseil, Hogen. Quand tu seras de garde à la porte du roi ou du prince, et que tu te sentiras fatigué, tu n'as qu'à te représenter que des assassins et des traîtres rôdent au dehors, et qu'ils pénétreront à l'intérieur du moment où tes yeux viendront à se fermer, et alors je te réponds que cela ne t'arrivera pas.

— Que Dieu fasse que cela ne m'arrive en effet jamais, seigneur sénéchal ! Je compte pour cela sur l'appui de notre Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

— Bien ! ils te viendront en aide ; car, sans leur assistance, c'est en vain que des armées entières veilleraient pour nous, reprit le sénéchal. Aussi, quand l'un de nous veut devenir bon et loyal chevalier, fidèle serviteur du roi, doit-il faire preuve de plus de vigilance que tout autre.

On entendit à ce moment le tintement d'une petite sonnette d'argent, et on vit s'ouvrir les deux battans de la chambre du roi ; à droite et à gauche se tenait un page, une torche à la main. Le sénéchal Peder se recula respectueusement au fond de la pièce, et le petit Hogen, se retournant précipitamment du côté de la porte, secoua sa torche sur le pavé, puis se retira à son tour au fond de la salle. Un homme d'une taille élevée et majestueuse entra à pas lents et incertains. Il portait à la main droite, en guise de canne, une longue et large épée à la poignée de cuivre doré ; son manteau royal de pourpre négligemment attaché, orné de couronnes d'or et de lions brodés en or, désignait assez sa dignité. Il s'arrêta un instant en silence, jeta un regard de défiance tout autour de la pièce, jusqu'à ce que son œil étincelant et soupçonneux eût aperçu le favori de la reine qui était resté à une certaine distance, et qui saluait avec respect son souverain. Le roi fit encore quelques pas en avant ; sur un signe qu'il leur donna, les pages placèrent leurs torches dans des anneaux de cuivre doré, fixés pour cet usage à la muraille, puis ils se retirèrent dans la chambre à coucher dont la porte resta ouverte, et derrière laquelle se promenaient silencieusement quatre trabans avec leurs hallebardes polies et luisantes à la main. Alors le roi s'éloigna de cette porte pour pouvoir parler avec le sénéchal sans être entendu de personne.

— C'est vous, chevalier Hessel, qui osez reparaître en notre présence et à une heure pareille ? lui dit il durement. Vous prétextez une importante et secrète affaire qui touche de près à notre sûreté ? Si vous croyez avoir trouvé là une occasion de vous justifier et d'obtenir votre grâce, vous vous êtes trompé. Parlez ; mais ne me dites pas un seul mot qui ait trait à vous ou à votre position ! Que savez-vous qui puisse intéresser ma sûreté et celle de mon trône ?

— Sire roi, je sais et je puis prouver, répondit le jeune chevalier avec assurance et résolution, que vous avez dormi cette nuit sous le même

toit que des hommes qui, il y a huit jours, conspiraient à Mœlleroup, avec l'infâme Stig Anderson, contre l'état et votre couronne.

— Prouvez-le, dit le roi en pâlissant.

— Regardez-vous le vénérable prieur d'Antverskow, maître Martin Mogenson, comme un homme digne de confiance, reprit le chevalier, et ajouterez-vous plus foi à son témoignage qu'au mien ?

— Maître Martin ! répéta le roi ; oui, c'est un de mes amés et féaux. Ce n'est pas lui qui se serait approché de mon trône par des voies détournées et au moyen de l'hypocrisie. Est-il ici ?

— Non, sire roi ! répondit le sénéchal en rougissant, et ne réprimant qu'avec peine le sentiment qu'excitait en lui la nécessité de cette justification blessante pour son honneur. Mais il m'a donné un avertissement que je ne suis encore autorisé par lui qu'à vous communiquer à moitié. Connaissez-vous son sceau et son écriture, seigneur roi ?

— Je le crois bien, il a été pendant trois ans mon chancelier.

— Eh bien ! mon juge et mon maître, lisez ce document, et vous verrez que ce n'était pas seulement pour implorer ma grâce que, hier au soir, je vous fis demander avec tant d'instance, un moment d'entretien, et que ce n'est pas non plus pour me justifier que me voilà maintenant devant vous.

— Silence ! Pas un mot de ce qui vous concerne ! Le roi se mit alors à lire rapidement l'écrit. Pendant cette lecture, ses traits trahissaient une émotion et une inquiétude visibles; et de temps à autre il relevait les yeux pour regarder le chevalier à la dérobée et avec défiance. C'est vrai ! reprit-il enfin ; voilà une réunion qui donne beaucoup à penser ! Mais il n'y a encore dans tout cela que des soupçons, des présomptions, point de preuves évidentes, point de faits patens au moyen desquels je puisse faire condamner et exécuter quelqu'un. Et puis où sont les noms si connus dont il est question ?

— Dans ma mémoire, sire roi. La feuille de parchemin sur laquelle ils se trouvent écrits m'a été confiée pour être détruite.

— Nommez-les ! Il faut les faire arrêter sur-le-champ !

— Loin de moi la pensée de vous pousser à des démarches violentes. Le roi ne jugera pas celui que la loi ne saurait condamner. Je ne viens pas ici dénoncer, mais seulement avertir. Ce que maître Martin a écrit là, ne condamne personne. Ce n'est qu'un avis, sire roi, au milieu des temps de troubles où nous vivons.

L'inquiétude du roi parut de plus en plus visible.

— Le pieux personnage, reprit le chevalier, paraît en savoir beaucoup plus qu'il n'en dit. Je serais tenté de croire qu'un complice repentant lui a confié des faits qu'en qualité de confesseur il ne saurait révéler. Mais il a parlé lui-même aux hommes qu'il m'a nommés, et il les a inutilement exhortés à l'obéissance et à la fidélité. J'ai traversé le Belt en compagnie de la plus grande partie d'entre eux ; et bien que je ne puisse alléguer de faits concluans contre aucun d'eux, j'ai de bons motifs pour me joindre à maître Martin et pour vous prier, sire roi, de vous défier de ceux de vos vassaux qui affichent du mécontentement et de la désaffection et de faire bien surveiller leurs moindres démarches. La réunion de Mœlleroup est d'ailleurs un fait important, et votre fidèle écuyer Rone pourra l'attester, puisqu'il y assistait.

— Rone ! s'écria le roi, que cette circonstance parut frapper ; mais il ne m'en a rien dit ! Je vous avouerai qu'il me sert d'espion secret, et que je lui ai permis de fréquenter telle société qu'il jugerait à propos, et même d'y dire tout ce qu'il lui plairait, pourvu qu'ensuite il m'en instruisît. S'il assistait à cette réunion, son intention était certainement de découvrir les mécontens, et s'il a gardé le silence, c'est qu'il a sans doute eu pour cela d'importans motifs.

Le chevalier hocha la tête d'un air d'incrédulité.

— Je ne me fie pas à lui, sire roi. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cette réunion a eu lieu, et que nous connaissons les mécontens. Je pourrais peut-être, avant huit jours, obtenir de l'un d'eux des preuves convaincantes que cette réunion a été tenue d'accord avec les ennemis de l'état, et qu'elle avait un but aussi dangereux que coupable.

— De qui est-il question? Parle! Il ne sortira pas d'ici vivant!

— Cela ne peut être, répondit résolument le sénéchal. Que Votre Grâce n'oublie pas que cet homme est ici sans armes, l'hôte du roi, et que les lois des grandes assises le protégent. Aussi ne le nommerai-je pas. Je n'accuse jamais, sire roi, avant de pouvoir fournir des preuves!

— N'oubliez pas à qui vous parlez! interrompit brusquement le roi, tout en cherchant inutilement, à l'aide de ce ton hautain et sévère, à dissimuler son trouble et son inquiétude. Qu'avez-vous de plus à m'apprendre?

— Permettez-moi de vous parler d'une chose qui me touche personnellement, et je vous prouverai, par un témoin qui en déposera sur la foi du serment, que, dans un conciliabule tenu cette nuit, ma mort a été décidée afin d'empêcher que je révélasse ce que je sais, et pour qu'ensuite les traîtres pussent, avec d'autant plus de sûreté, mettre à exécution leurs plans contre la couronne et contre l'état.

— Comment! Qui donc autre que moi ose ici décider de la vie et de la mort de mes sujets? Je vous ai condamné au cachot, cela est vrai; mais avant de prononcer votre sentence de mort, j'ai encore besoin de réfléchir. D'ailleurs, allons droit au fait! Je veux connaître ces machinations criminelles tramées contre ma couronne et contre l'état. Qui en a été témoin?

— Mon fidèle écuyer Claus Skirmen. Je l'ai amené avec moi. Il est là devant la porte, et il confirmera par serment la vérité de sa déposition.

Le sénéchal ouvrit la porte et fit un signe. Aussitôt le jeune écuyer s'avançant d'un pas ferme et assuré, raconta brièvement, mais clairement, ce qu'il avait entendu lorsqu'il se tenait caché derrière la tapisserie. Après que le roi l'eut entendu jusqu'au bout, il lui présenta son épée par la poignée : « Jure, lui dit-il, par cette image de la croix sur laquelle mourut notre Sauveur, que tu ne viens pas de mentir dans l'espoir de sauver ton maître. »

— Je le jure, et que Dieu et la sainte Vierge me soient en aide! répondit Claus Skirmen à haute et intelligible voix, en plaçant la main droite sur la garde de son épée.

— C'est bien! tu peux maintenant te retirer!

Claus Skirmen salua en silence, et sortit en jetant sur son maître un regard qui témoignait du vif intérêt qu'il lui portait.

— Ainsi, dit le roi d'un air visiblement contraint, Rone, mon écuyer, était aussi là? Après tout, je lui en avais donné le droit. Peut-être les discours les plus séditieux qu'il a tenus n'avaient-ils d'autre but que de parvenir à savoir ce que pensaient les autres... Il va sans doute venir aujourd'hui même rendre compte de tout.

— Défiez-vous de lui, sire roi, je ne crois pas à son dévoûment.

— Et moi, j'y crois. N'ajoutez pas un mot de plus à sa charge. Je n'ignore pas que vous le haïssez. — Il y a bien long-temps au reste que nous savons que le duc et ses amis sont mécontens; mais où en veulent-ils venir?

— A faire une révolution semblable à celle que Votre Grâce a elle-même opérée en Suède avec l'aide du maréchal Anderson et du comte Jacques.

— Mais ce ne sont toujours là que des présomptions! Ne savez-vous donc rien de plus précis? Dans ce cas, à quoi bon vos avertissemens? S'il y a des traîtres dans le pays, s'ils sont assez imprudens pour pénétrer en qualité d'hôtes dans mon château, sous mon propre toit, que ne

les arrêtez-vous pour que le bourreau nous en fasse justice! C'est alors que nous pourrions montrer aux coupables que nous avons des haches aussi bien affilées que celles des Suédois.

—Ne l'oubliez pas, sire roi; le trône que les haches suédoises ont fondé dans le sang, au mépris des lois et de la justice, n'est pas l'ancien et légitime trône; c'est la rébellion qui l'a élevé en foulant aux pieds et la royauté et les lois du royaume. Pour que les droits et la majesté de la couronne restent saints et sacrés, il faut qu'ils soient placés sous la sauvegarde de la loi; or, dans le cas actuel, il ne saurait être question de prévenir une révolte en versant des torrens de sang!

— Et que veux-tu donc que je fasse? Parle, mon bravo sénéchal Peder, répondit le roi d'un air inquiet. Tu es un de mes plus fidèles sujets. J'oublie ce qui s'est passé entre nous... Mais dis-le moi: que penses-tu que nous devions faire?

— Le plus prudent à mon avis, serait de dissimuler, de nous tenir complétement inertes, en un mot, de ne rien laisser apercevoir qui pût donner à penser que nous croyons à la possibilité d'une trahison. Tant que dureront les grandes assises, nous doublerons chaque nuit tous les postes et nous ne manquerons envers nos hôtes à aucun des devoirs de la courtoisie. Il faut qu'aux assises de Danemarck, nous laissions les affaires suivre leur cours habituel, sans trahir la moindre inquiétude. Des juges choisis conformément à la loi décideront en leur âme et conscience, et sous serment, les points en litige. Quand la contestation pendante avec le duc aura été jugée, c'est alors qu'il conviendra de surveiller les mécontens et leurs moindres démarches. Que si leur chef sort du royaume, il est évident que ce ne peut être que pour solliciter l'appui de l'étranger, et parce qu'il songe à y rentrer à main armée; dans ce cas, il faudra se hâter de faire tous les préparatifs propres à déjouer ses desseins. S'il se retire tranquillement dans ses domaines, oh bien! il n'y a évidemment, pour le moment, rien à craindre de ce côté. L'orage aura passé, et l'on pourra encore sauver le pays.

— Vous êtes une perle dans ma couronne, sénéchal Peder, et il faudrait que je fusse fou pour la rejeter par suite d'un caprice, dit alors le roi visiblement rassuré et en lui frappant amicalement sur l'épaule. L'ordre qu'hier, dans un moment de mauvaise humeur, je signai...

— Je vous le rapporte, sire roi, pour apprendre de la bouche de mon maître et de mon souverain, s'il doit être confirmé ou anéanti.

— Comment, diable! il est vraiment entre tes mains, et non dans celles du bailli de la ville? Ah bien! je dois avouer que tu n'es pas moins adroit et pas moins vigilant quand il s'agit de toi-même que lorsqu'il s'agit de ton roi. Tu vaux de l'or, Peder Hessel; rends-moi cela!

Le sénéchal lui tendit l'ordre d'arrestation. Le roi le déchira et en jeta les morceaux à terre; puis il se prit à rire, et lui dit en plaisantant et en lui montrant les murs de la pièce où ils se trouvaient:

— Mon fidèle sénéchal, voilà votre cachot! Je vois que je puis me reposer sur vous des affaires les plus importantes, et je ne veux pas me disputer avec vous pour une bagatelle. Puisqu'il n'y a pas de danger et que vous me promettez de prévenir tout ce que je puis avoir à redouter, je suivrai vos conseils et je me tiendrai tranquille. Mais, voyons, ajouta-t-il d'un ton auquel il s'efforça de donner l'expression de l'indifférence, avouez-moi franchement, mon jeune et adroit chevalier, si vous pouvez vous vanter d'avoir reçu d'une certaine belle dame dont je porte les couleurs quelque témoignage d'une confiance particulière. Allons, ne rougissez pas comme cela! Personne, mieux que moi, ne sait combien parfois elle peut être enchanteresse; et ce n'est pas pour quelque parole d'amour, pour quelque regard d'encouragement, voire même pour un serrement de mains bien mystérieux que j'irai vous condamner à mort! Je crois connaître passablement les femmes; or, je sais que la plus vertueuse,

la plus sévère, n'est point toujours insensible pour un jeune et aimable chevalier aussi distingué par son esprit que par sa courtoisie. Vous avez, sans doute, pu remarquer vous-même que je ne regarde pas de trop près à de semblables niaiseries, et que, de temps à autre, j'oublie assez volontiers, dans quelques petites aventures, les soucis de la couronne et la pesante dignité de la majesté royale.

Pendant ce discours, le sénéchal était resté immobile; ses joues avaient pris la couleur du feu, car il était honteux de voir son roi oublier ainsi toute dignité, et il évitait que ses yeux rencontrassent son regard, dans la crainte qu'il n'y pût lire ses sentimens. Enfin il se remit, et considérant le sourire rusé et inquiet qui errait sur les lèvres du roi, avec un mélange d'orgueil blessé, de mépris et de colère secrète qui n'échappa pas à son capricieux souverain, il se contenta, pour toute réponse, de porter en silence la main sur son cœur.

— Allons! je vois que vous entendez la plaisanterie, dit le roi qui redevint sérieux tout à coup; cependant ce sont là peut-être des choses avec lesquelles on ne devrait pas plaisanter; un roi n'a que faire de savoir quelle est la dame qui a reçu la foi et les hommages d'un chevalier. Assez sur ce sujet. Prenez donc à présent toutes les mesures nécessaires pour la sûreté du château et des grandes assises de Danemarck. Aussitôt qu'elles seront terminées, ne perdez pas de vue le chef des mécontens, et faites-le arrêter dès qu'il aura mis le pied sur le territoire de Scanie.

— Mais lui seul, sire roi, et uniquement dans le cas où les renseignemens que j'attends nous arriveraient, reprit le sénéchal. Une démarche d'une telle importance et d'une telle violence ne se peut justifier que par les circonstances les plus impérieuses, que lorsque les soupçons et les probabilités approchent de la certitude, et d'après les lois du royaume...

— Ne m'en parlez pas, interrompit le roi. Il n'y a pas de loi qui puisse lier mon bras quand il s'agit de faire justice d'un traître. Vous êtes beaucoup trop consciencieux, suivant moi, mon bon sénéchal. Mais nous aurons tout le temps de revenir une autre fois sur ce sujet. Pour vous prouver que je vous tiens encore comme autrefois pour l'un de mes plus fidèles et de mes plus braves serviteurs, recevez de moi ce présent d'honneur. Et, en parlant ainsi, il retirait de son propre cou une lourde chaîne d'or garnie de pierres précieuses et la passait autour de celui du sénéchal; puis il lui tendit sa main à baiser.

Le sénéchal mit silencieusement un genou en terre et toucha de ses lèvres la main royale, déplorant dans le fond de son cœur de ne pouvoir donner à cette démonstration toute la sincérité qu'il aurait désiré. Il se leva ensuite, attendant que le roi lui fît signe de s'éloigner.

— Encore un mot, ajouta le roi. Je sais que vous soupçonnez mon écuyer Rone et que vous ne pouvez le souffrir. Vous l'avez surpris dans une aventure d'amourettes et vous l'avez fait arrêter. Il s'est sauvé et est venu implorer sa grâce auprès de moi. Je lui ai pardonné. Que cette affaire en reste donc là! Je ne conçois pas d'ailleurs comment vous pouvez continuer à le soupçonner, quand je vous dis que c'est uniquement pour me servir et par dissimulation qu'il hante mes ennemis.

— A parler franchement, sire roi, les négociations auxquelles il s'emploie ne sont pas de celles qui font honneur à qui les accepte. Personne ne saurait se fier à un homme qui a deux visages et deux langues. Il ne vous a d'ailleurs point instruit de ce qu'il avait fait en dernier lieu à Mœlleroup; or, peut-être, maître Martin nous renseignera-t-il à ce sujet plus sûrement et plus en détail que lui.

— Faites partir immédiatement un messager pour Antverskov, reprit le roi; je veux voir clair dans cette affaire-là, et le pieux maître Martin nous en apprendra sans doute plus que nous n'en savons.

— Il est lui-même en route pour se rendre ici, et il arrivera avant midi. Mais j'ai aperçu l'écuyer Rone dans la salle des trabans, et ni la

ruse ni l'adresse ne lui manqueront probablement pour se justifier. Je ne saurais donc assez vous en prier, sire roi, ne vous fiez pas trop à cet homme-là, et n'oubliez pas qu'il est le neveu de la malheureuse femme de Stig Anderson.

— C'est bon, reprit le roi froidement, mais en pâlissant; vous n'avez pas besoin de m'en faire ressouvenir; d'ailleurs, le brave chevalier John et le chevalier Lave de Flunderborg, votre futur beau-père, ne sont-ils pas, eux aussi, de la même famille? Tant que Rone m'obéit fidèlement et qu'il mérite mes bonnes grâces, je ne vois pas pourquoi je me défierais de lui. On ne va pas fort loin dans ce bas monde, rien qu'avec la probité; et un serviteur rusé, adroit, n'est pas à dédaigner. Et maintenant, ajouta le roi en revenant tout à coup au ton le plus gracieux et le plus intime, vous pouvez vous éloigner, mon brave sénéchal. Instruisez de tout le chevalier John et David Thorstenson, et prenez, de concert avec eux, les mesures réclamées par les circonstances. Que Dieu vous soit en aide!

Le roi se retourna par un mouvement brusque, et le sénéchal s'éloigna. Dans la salle des trabans, le chevalier Lave avait été relevé de garde par son parent, le chevalier John Litle. C'était un homme de petite taille, mais vigoureusement constitué, dont tous les mouvemens étaient vifs et presque jeunes, malgré la chevelure entièrement blanche qui couvrait sa tête et qu'il portait coupée fort court. Son regard fin et pénétrant, sa physionomie sévère, la brièveté et la précision avec lesquelles il s'exprimait, annonçaient le vieux capitaine habitué au commandement; et, à côté de ces trabans si magnifiquement vêtus, il savait, sans pompe extérieure et par la seule dignité de son maintien, se faire reconnaître comme le commandant en chef de cette troupe d'élite et comme le premier sénateur du royaume.

Cet homme remarquable, en qui le jeune sénéchal possédait un ami, un conseiller, et presque un père, s'était, ce matin-là, rendu au château beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et avait relevé son parent dans le commandement du poste des trabans. Il savait déjà le danger que le sénéchal avait heureusement détourné; il était engagé dans une conversation avec le bailli de la ville, quand il vit sortir des appartemens royaux son jeune ami, dont le cou était orné de la chaîne d'or qu'il reconnut bien vite être celle du roi. Il s'empressa d'aller au devant de lui, lui serra la main avec tous les signes d'une sincère satisfaction : une larme brillait dans ses yeux d'ordinaire si sévères. Mais, sans adresser une seule parole au sénéchal, il se tourna tout aussitôt en souriant vers le bailli de la ville :

— Vous le voyez, mon cher bailli, lui dit-il avec une indifférence affectée, le sénéchal vient encore de recevoir une nouvelle marque de la satisfaction et de la faveur du roi... Toute cette affaire ne peut avoir évidemment été qu'un malentendu. Vous avez eu tort; mais les circonstances vous excusent. Par ainsi, que Dieu vous soit en aide!

Le bailli salua respectueusement et en silence le vieux sénateur ainsi que le sénéchal, puis s'éloigna.

— Pourriez-vous, messire, m'accorder un entretien avant l'ouverture des grandes assises? demanda le sénéchal au sénateur; j'ai d'importantes choses à vous communiquer.

— Aussitôt que j'aurai parlé au roi. Allez m'attendre chez moi; j'y serai dans une demi-heure. Thorstenson est arrivé, la garde a été doublée; il n'y a rien à craindre de ce côté. Soyons calmes et prudens.

En parlant ainsi, il se retourna tranquillement, fit de l'œil un signe à l'un des trabans et entra sans plus tarder chez le roi.

Le chevalier à qui le vieillard avait fait ce signe, était un homme à la taille élevée, au teint basané; sa longue et épaisse barbe brune retombait en deux tresses sur sa poitrine, et rejoignait les épais favoris qui couvraient la moitié de son visage, jeune encore, mais visiblement

amaigri par les fatigues de la guerre : ses yeux bruns lançaient des éclairs et annonçaient un caractère vif et passionné.

Il prit, en l'absence du sénateur, son poste parmi les trabans et se plaça près de la porte des appartemens royaux : c'était le chevalier David Thorstenson. Le sénéchal s'approcha de lui comme d'un ami intime, et en lui tendant la main. Ils se dirent quelques mots à voix basse, et le chevalier Thorstenson, secouant la tête, dirigea du côté de la porte un regard significatif. Après quoi le sénéchal salua les trabans, dont la curiosité était piquée par ce jeu muet, et sortit de la salle sans trahir ni inquiétude ni précipitation. Partout sur son passage les courtisans et les domestiques se reculaient respectueusement, et paraissaient le considérer avec une curiosité mêlée d'anxiété. Le bruit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et que le sénéchal, le puissant favori de la reine, était tombé en disgrâce, avait mis tout le château en émoi ; aussi, quand il redescendit l'escalier du château, fut-ce dans la valetaille à qui accourrait le voir ainsi décoré de la propre chaîne d'or du roi.

Rentré chez lui, le sénéchal trouva son hôte debout et de belle humeur. Il examina alors lui-même la blessure avec le chirurgien, qui prescrivit au comte le repos du lit pendant quelques jours : ordonnance qui parut ne satisfaire que fort médiocrement le patient. Aussi celui-ci se mit-il à parlementer avec le médecin afin d'obtenir de lui que la consigne fût levée au bout de huit jours, et qu'il pût de la sorte assister à la grande fête qui devait terminer les assises de Danemarck. Sans s'engager à rien, le médecin donna à son malade quelques espérances, qui, seules purent le déterminer à garder un repos absolu. Mais ce fut pour le comte une rude expérience, que de passer ainsi huit grands jours sans boire de vin, sans pouvoir rire, ni même abréger, par la compagnie de son bouffon, l'ennui d'un si long intervalle.

Le sénéchal le laissant alors aux soins du médecin et de ses gens, courut à l'hôtel du chevalier John, où le vieux sénateur ne tarda pas à arriver. Ils eurent ensemble un long et secret entretien sur d'importantes affaires politiques, puis ils allèrent tous deux entendre la messe à l'église Notre-Dame, où se trouvait toute la cour et où l'épouse du chevalier John, dame Ingeberge et sa fille Cécile, étaient placées dans la tribune royale, tout près de la grande et belle reine Agnès. Quand le chevalier John et le sénéchal entrèrent dans l'église, les regards de l'assistance se portèrent alternativement sur ce dernier et sur la tribune royale; et l'on crut remarquer qu'une légère rougeur colora les joues de la reine, lorsqu'elle répondit à la dérobée au salut des deux chevaliers. Aussitôt après la célébration du saint sacrifice, les chevaliers et les seigneurs ecclésiastiques accoururent en foule au château, dans la salle des chevaliers, où se tinrent les assises du royaume, contrairement à l'antique coutume, qui voulait qu'elles eussent lieu à ciel découvert, mais dont on s'efforçait de faire perdre peu à peu le souvenir, afin d'exclure les bourgeois et les paysans de toute participation aux délibérations des diètes. Le premier jour, le roi accorda ou confirma plusieurs dons et priviléges aux églises et monastères. Il paraissait inquiet et souffrant, et congédia l'assemblée aussitôt qu'il le put. Le lendemain, la séance dura plus long-temps, et les délibérations de la diète suivirent avec calme leur cours ordinaire. Les mesures prises en secret par le chevalier John, par David Thorstenson et par le vigilant sénéchal, avaient complétement rassuré le roi, et il semblait que les seigneurs et les vassaux de la couronne ne les eussent même pas remarquées.

On ne voulait pas avoir l'air de regarder comme une affaire majeure le différend pendant entre le roi et le duc Waldemar, bien qu'il excitât au plus haut degré l'attention et la curiosité de tous. On résolut donc d'en différer la décision jusqu'au dernier jour des assises, c'est à dire jusqu'au 8 mai. Les sept journées qui le précédèrent furent employées à

arranger quelques petites contestations entre des seigneurs et leurs vassaux, ainsi que les éternelles querelles des seigneurs temporels avec les seigneurs spirituels s'accusant réciproquement d'actes de violence et d'usurpation commises sur leurs droits et privilèges respectifs. Les seigneurs spirituels et temporels les plus considérables du Danemarck assistaient à cette diète. On y remarquait l'archevêque Jean Dros de Lound et l'évêque Tugue d'Aurhons, ainsi que les évêques de Wiborg de Ribe, de Roskild, d'Odensée et de Bœrglum. Dès le dimanche, ces seigneurs ecclésiastiques avaient décidé, d'après l'avis des grands vassaux et des chevaliers présens à la diète et d'accord avec eux, que douze prud'hommes seraient choisis pour former un jury chargé de juger et de décider, sous la foi du serment, à qui appartenaient légitimement le bien et la terre pour la possession desquels était survenu le différend existant entre le duc Waldemar. Le loyal chevalier John avait été désigné pour être l'un de ces jurés, lesquels, jusqu'au moment où leur sentence devait être rendue, se réunissaient tous les jours dans la maison de ce sénateur, à portes bien closes, à l'effet d'examiner mûrement les points en litige.

Le chevalier John tenait un grand état de maison, et recevait tout le monde avec la plus chevaleresque courtoisie. Propriétaire de l'un des plus vastes hôtels de Nuborg, il venait régulièrement s'y établir avec sa femme et sa fille à l'époque des diètes. Tous les soirs une foule de seigneurs laïcs et ecclésiastiques s'y réunissaient, et on y remarquait le duc Waldemar et ses partisans, aussi souvent que le sénéchal Peder; David Thorstenson et autres hommes dévoués à la maison royale. La reine se rendait quelquefois à ces soirées avec ses dames et les jeunes princes : honneur dont le vieux chevalier était à la fois fier et joyeux. Quelqu'un venait-il alors lui parler d'affaires d'état, il se taisait ou bien châtiait l'indiscret par quelque mordante plaisanterie. Du moment où le jury fut constitué, le chevalier John ne reçut plus personne chez lui, à l'exception des heures où la cour s'y rendait; et le sénéchal Peder lui-même, qui avait le privilége de pouvoir lui parler à toute heure du jour, ne réussit plus alors à parvenir jusqu'à lui.

Le soir il y eut, comme d'ordinaire, grande fête chez le chevalier John. La reine et les jeunes princes y étaient attendus; le sénéchal, ainsi que ses hôtes, avaient été invités une fois pour toutes à ces soirées. Quand le comte Gerhard apprit que la reine devait paraître à celle-ci, sauta du grand fauteuil contre lequel on lui avait permis d'échanger son lit, et déclara, en maugréant de la plus énergique façon, qu'il voulait y aller, dût-il lui en coûter d'être ensuite obligé de rester un mois au lit :—Un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*, dit-il. J'y vois clair; on ne me permettra pas plus d'assister demain qu'après-demain aux fêtes de la cour; or, si j'allais d'aventure mourir d'ennui pendant ce temps-là, voyez un peu quel nez je ferais dans l'autre monde? Le stupide animal que votre chirurgien ! Il vous fait une grande affaire d'une piqûre d'épingle, absolument comme si j'étais une petite fille, et il m'emmaillote comme un enfant qui tète encore. Et vous, favori de la fortune, à qui pourtant j'ai bien failli casser la tête, je crois, Dieu me damne ! que vous avez la vôtre attachée sur les épaules avec une chaîne de fer !

— J'ai une peau qui se cicatrise vite, répondit le sénéchal; et puis, d'ailleurs, l'autre fois, votre épée ne l'a pas pénétrée bien avant. Cependant vous avez, jusqu'à un certain point, raison, car ma tête n'a pas été long-temps libre, et c'est cette chaîne qui l'a rendue plus ferme; mais, noble comte, laissez passer les fêtes; vos blessures ne sont pas encore cicatrisées, et l'agitation de la soirée pourrait...

— L'agitation ! mais c'est là précisément ce qu'il me faut à moi. Il faut respirer, que diable ! quand bien même la peau serait encore aussi délicate que vous voulez bien le dire. Il m'est impossible de vivre plus

long-temps de la sorte, en véritable momie; j'espère bien que je suis seigneur et maître de mon cadavre, et n'est-ce déjà pas assez d'avoir des prêtres et des confesseurs à qui il nous faut abandonner toute puissance sur notre âme et sur nos péchés! Langbein, apporte-moi mon costume de cour et mon manteau neuf. Je conviens que tous ces bandages me gêneront un peu; et uniquement pour vous plaire, je consens encore à les laisser là où ils sont.

Il n'y eut ni objections ni représentations qui tinssent; le comte revêtit son costume de velours rouge, plaça son chapeau à plumes sur sa tête, et jeta son manteau écarlate sur ses larges épaules. « A la bonne heure, s'écria-t-il alors; Langbein, je t'abandonne à Dorothéo, la reine des fées. A toi maintenant à essayer de mériter ses bonnes grâces! »

Le comte sortit avec ses chevaliers et le sénéchal. En se rendant chez le chevalier John, il marchait si vite que son hôte inquiet fut obligé de lui rappeler que de trop vifs mouvemens pouvaient lui être très dangereux. Quand ils aperçurent de loin l'hôtel splendidement éclairé et où deux rangées de pages à la livrée royale se tenaient jusqu'au haut de l'escalier avec des torches enflammées à la main, le comte ralentit tout à coup le pas. — Je crois, se prit-il à dire, que je verrai ce soir nos jeunes princes? Votre élève, l'héritier du trône, ressemble déjà, dit-on, à sa mère. Que vous êtes heureux, sénéchal, de pouvoir former et développer ce noble et précieux rejeton!

— Je suis tout à fait de votre avis, répondit avec chaleur le sénéchal. J'espère qu'il se montrera quelque jour le digne descendant de Waldemar-le-Victorieux. Il a hérité de la noble et chevaleresque façon de penser de son grand-père; aussi espérai-je bien, s'il plaît à Dieu, qu'il fera honneur à sa race.

— Mais sa royale mère viendra-t-elle aussi là ce soir, dans la maison d'un simple chevalier? Cela me paraît presque incroyable.

— D'un simple chevalier! reprit le sénéchal; le vieux chevalier John n'est-il pas le premier sénateur du royaume? Ignorez-vous d'ailleurs qu'il est le petit-fils de la fille d'Esbern Snares, qu'il compte le grand Absalon dans les illustrations de sa race, enfin qu'il est issu de la maison de nos anciens rois? Mais quand bien même il ne serait, comme il vous plaît de le dire, qu'un simple chevalier, et n'aurait pas de nombreux et illustres ancêtres, on peut dire de lui que c'est un homme de tant de mérite que des rois et des reines peuvent bien devenir ses hôtes sans pour cela manquer à leur dignité. Son épouse est la première dame de la reine, et sa fille Cécile est la plus intime de ses amies.

—A dire vrai, mon cher ami, reprit le comte Gerhard en tirant le sénéchal un peu à l'écart, j'ai presque honte de me montrer à la reine. Je ne l'ai encore jamais vue ailleurs qu'à Helsingborg, à ce maudit tournoi où vous m'avez si bien battu, et ma damnée timidité m'a empêché en cette occasion de lui adresser une seule parole. Entre hommes, je ne passe pas précisément pour timide; et quand je me rencontre avec des empereurs ou des rois, je me sens aussi grand seigneur qu'eux tous. Mais le diable se met à me faire des siennes, du moment où il faut que je débite de belles paroles en présence d'une femme.

— Vous n'êtes cependant point inconnu à la reine, noble comte, en dépit de toute votre réserve. La hardiesse en même temps que la modestie dont vous fîtes preuve dans ce tournoi ont été remarquées, et il faudrait que je fusse insensé pour vouloir tirer vanité d'un avantage que le hasard seul vous a dérobé.

— Vous dites qu'elle vous a parlé de moi, et qu'elle ne s'est point fâchée de la maladresse que je commis en voulant la saluer au milieu de la lutte?

— Tout en admettant qu'elle ait ri, je puis vous assurer qu'il n'y avait là de sa part ni moquerie ni mépris.

— Par l'enfer ! ni moquerie ni mépris ! Qui vous parle de cela ? Si la plus aimable des dames avait méprisé le comte Gerhard, n'aurait-elle pas dû m'opposer dans la lice un chevalier pour me remplacer ? Je ne suis pas assez modeste pour croire que j'aie cela à redouter. Mais répondez-moi sincèrement, ajouta-t-il, ne suis-je pas, avec cet appareil de compresses et de bandes, par trop épais et raide pour pouvoir convenablement paraître en pareille compagnie ?

— Ces compresses et ces bandages ne vous vont pas trop mal, répondit le sénéchal en souriant. Un appareil placé sur la poitrine d'un chevalier ne messied jamais; et, selon moi, il prête même au maintien quelque chose de digne.

— Ah ! mon brave ami, c'est bien à vous que je suis redevable de cette dignité-là ! Au fait, je crois que vous avez raison. Quand un chevalier n'a que son dos de parfaitement sain et intact, il y a lieu de supposer que son pauvre cœur est également en lambeaux ; et ce doit être là, aux yeux de toute femme noble et généreuse, un motif pour l'estimer davantage.

Le comte Gerhard, accompagné du sénéchal et de ses deux chevaliers, monta alors résolument l'escalier conduisant à la demeure du chevalier John. Les domestiques de service dans le vestibule prirent leurs manteaux, puis ouvrirent une porte à deux battans donnant entrée dans une belle salle voûtée et éclairée par des torches de cire placées dans de hauts candelabres que supportaient des loups de bronze. Les dames et les chevaliers formaient tout autour de la pièce des groupes animés; les uns se tenaient debout sur le parquet en chêne ciré, les autres étaient assis devant des jeux d'échecs, ou encore devant de petites tables en bois doré. D'une autre grande salle dont les portes étaient ouvertes, partait le son des violes et des hautbois. L'orchestre exécutait un air guerrier, qu'un gracieux chœur de jeunes filles accompagnait de leurs chants en exécutant une danse de caractère. En ce moment les nouveaux arrivés aperçurent un chevalier magnifiquement vêtu qui parlait cérémonieusement à une dame de l'air et du port le plus majestueux, et vêtue d'une robe écarlate toute brillante d'or et de diamans.

— La reine ! dit le comte Gerhard à l'oreille du sénéchal ; et il s'arrêta sur le seuil de cette première porte comme frappé de vertige.

— Et le duc Waldemar ! ajouta du même ton le sénéchal, qui lui aussi s'arrêta tout surpris, non pas à l'aspect de la rare beauté et de l'air imposant de la reine qu'il avait tant de fois admirés, mais à la vue de l'expression toute particulière de satisfaction et de duplicité qu'il put lire dans les traits du jeune duc. Une pensée d'inquiétude et d'effroi traversa aussitôt son âme avec la rapidité de la foudre, et il saisit involontairement le comte Gerhard par le bras.

— Qu'avez-vous donc, mon cher ami ? lui dit celui-ci à voix basse; est-ce que vous allez, vous aussi, vous trouver mal ? Quant à moi, je n'en puis plus. Grand Dieu ! qu'elle est donc belle !

A ce moment le vieux chevalier John les aperçut et vint gaîment à eux.

— Soyez les bien-venus, messeigneurs, leur dit-il. Je m'estime heureux de voir le comte Gerhard démentir lui-même les bruits qui s'étaient répandus, et d'après lesquels il aurait été grièvement blessé.

— C'étaient là de faux bruits, seigneur sénateur ! Ils m'ont cependant engagé à garder la chambre pendant quelques jours, répondit en riant le comte Gerhard. Tout le monde ici est de belle humeur et en excellente santé, à ce que je puis voir ; et, en vérité, il faudrait être malade à la mort pour ne pas se trouver guéri par le simple aspect de si joyeuse et si belle compagnie. Ayez la bonté de me présenter à votre noble épouse, à votre fille, et, quand la danse sera finie, à Sa Grâce la reine. Il prononça ces derniers mots d'une voix étouffée ; sa respiration était devenue

oppressée, pendant que ses yeux se dirigeaient vers la salle de danse.

— Volontiers, répondit le vieux chevalier en souriant d'un air de bonhomie. Ah ! on voit bien tout de suite quelle est la moitié du genre humain dont le brave comte Gerhard a toujours fait le plus de cas ; venez avec moi, que je vous présente à ma femme.

Le comte Gerhard n'avait rien entendu. Il regardait d'un air tout effaré dans la salle de danse, où il vit en ce moment la belle reine saluer avec une noble dignité le prince qui, après l'avoir fait danser, la reconduisait jusqu'à son siége à travers un essaim de jeunes et brillantes filles de chevaliers, qui toutes cependant étaient éclipsées par leur souveraine. La musique et le chant recommencèrent, et un nouveau couple de danseurs occupa bientôt l'attention générale : la danseuse n'était autre que la noble damoiselle Cécile, fille du chevalier John. Sa beauté n'était pas sans doute aussi éclatante que celle de la reine, et elle n'avait pas non plus autant de dignité dans le maintien ; mais elle pouvait soutenir la comparaison pour la grâce des mouvemens et pour l'expression de douceur répandue sur sa physionomie. Ses grands yeux bruns étaient fixés sur le chevalier qui dansait avec elle et qui semblait vouloir rivaliser de politesse et de courtoisie avec le duc Waldemar. Cependant il y avait dans la physionomie de la jeune fille une expression sérieuse qui s'accordait mieux avec la mélodie grave dont retentissait la salle qu'avec le ton enjoué de son cavalier. Ce danseur si poli, ce chevalier si accompli, n'était autre que messire Tucho Abildgaurd, sénéchal du duc, hardi et ambitieux seigneur dont on connaissait l'influence puissante sur son maître, et qui n'était pas moins célèbre auprès du beau sexe par ses bonnes fortunes que par son inconstance, par la hardiesse et même la témérité de ses prétentions en amour. Il paraissait avoir particulièrement remarqué damoiselle Cécile au milieu de toutes les dames de la cour, et semblait ne donner aucune attention au chant qui accompagnait la danse. L'air de ce chant était beau, mais d'un effet triste : c'était celui de la malheureuse passion du chevalier Swerkel pour une sœur qui lui est inconnue. Le sénéchal Peder Hessel prêtait une oreille attentive, et le comte Gerhard lui-même, quoique d'ordinaire si expansif, restait silencieux et sombre pendant que les jeunes filles chantaient :

Chasse le cerf à travers vents et forêts,
Afin d'oublier la petite Christine.
Chasse le cerf et le chevreuil aux pieds légers,
Afin d'oublier les douleurs d'amour.

— Que le diable les emporte ! murmura le comte Gerhard à voix basse, tout surpris que les larmes lui vinssent aux yeux en entendant les jeunes filles continuer :

Il chassa le cerf à travers vents et forêts ;
Mais il ne put jamais oublier la petite Christine.
Il chassa le cerf et le chevreuil aux pieds légers ;
Mais il ne put jamais oublier les douleurs d'amour.

— Il paraît que vous aimez la musique et la danse, noble comte Gerhard, dit alors le vieux chevalier John en s'adressant du ton le plus dégagé au comte dont la préoccupation devenait de plus en plus visible. Si cela vous est agréable je vais maintenant vous présenter à la reine et aux autres dames.

Le comte Gerhard s'inclina gauchement, suivit en silence le vieux chevalier, et ne sembla même pas s'apercevoir de l'impolitesse qu'il commettait en passant, sans la saluer, devant la noble maîtresse de la maison, qui circulait au milieu de ses hôtes, suivie d'une servante portant sur un plateau d'argent des coupes remplies, et qui lui souhaita la bienvenue. Pendant que le sénéchal, en sa qualité d'hôte habituel et bien connu, allait saluer cette respectable dame, le vieux chevalier John et

le comte Gerhard étaient arrêtés par deux enfans vêtus d'un riche corselet écarlate, avec des chaînes d'or suspendues sur un chaperon de la laine la plus fine. Tous deux étaient bouffis de colère, car ils venaient de quitter une partie de dés où ils s'étaient pris de querelle : c'était le jeune prince Eric, âgé de onze ans, et que déjà depuis deux ans on saluait du titre de roi, et son frère le prince Christophe, qui, bien que plus jeune de deux années et ayant la tête de moins que lui, paraissait ne pas plus lui céder en beauté qu'en précoce vigueur.

— Chevalier John ! dit le petit roi tout irrité, c'est toi qui vas décider lequel de nous deux a raison. Tu connais la règle, toi ; eh bien ! quand les dés d'or représentent des terres et des îles, et les pions des chevaliers et des pages, n'est-ce pas que j'ai le droit de choisir comme étant le plus âgé ? Et n'est-ce pas que si j'entoure avec mes chevaliers et mes pages toutes les terres et toutes les îles de Christophe, elles doivent m'appartenir ? Il ne veut pas en convenir, bien que je consente à les lui rendre. — Qu'est-ce que cela me fait à moi, en effet, des dés !

— Tout cela dépend de la règle de votre jeu, mes petits seigneurs, répondit le vieux chevalier. Du reste, l'aîné ne doit pas seulement choisir le premier, il doit encore se montrer le premier en sagesse et en générosité. Sans compter, ajouta-t-il, que c'est là un fort vilain jeu ! Est-ce que le sénéchal ne vous a pas encore appris, mon petit roi, qu'on ne jouait aux dés ni terres ni îles, et qu'il était malséant de se servir de chevaliers et de pages en guise de pions ?

Le prince Eric, à ces mots, s'éloigna tout honteux sans plus rien dire, et le prince Christophe le suivit en souriant d'un petit air narquois. Le sénéchal Peder, que la querelle des deux enfans avait rendu attentif, s'était approché en entendant prononcer son nom.

— Voyez, messire, dit-il à voix basse au vieux chevalier ; voilà le petit roi qui, avec une générosité vraiment chevaleresque, abandonne toute la table de jeu à son frère !

— Oui ! mais par orgueil blessé, répondit le vieillard. Ah ! si nous pouvions réussir à chasser de bonne heure la vanité et la légèreté de sa jeune tête, le Danemarck serait en droit d'attendre quelque chose de grand d'un tel roi !

Le sénéchal garda le silence, et parut enfoncé dans de pénibles réflexions.

— Excusez-moi, comte Gerhard, reprit le chevalier John à voix haute en se retournant vers le comte ; vous désiriez être présenté à la reine, je vais vous montrer le chemin. Il s'avança alors précipitamment, et le comte Gerhard le suivit jusqu'à l'entrée de la salle de danse. Mais là il s'arrêta court, et de loin salua la reine sans s'apercevoir que le chevalier John continuait toujours à avancer dans la salle.

— Le noble comte Gerhard de Holstein demande la permission de saluer Votre Grâce, dit le vieillard qui était arrivé près de la reine et croyait que le comte avait continué à le suivre. En ce moment, la reine venait de se lever, et le duc Waldemar était engagé avec elle dans une conversation des plus animées.

— Le comte Gerhard, répondit-elle avec un intérêt marqué, mais où est-il donc ? Je ne le vois pas !

— Comment ! aurait-il déjà disparu ? répartit le vieillard en se retournant tout surpris.

— Votre Grâce ! il est là-bas, près de la porte, reprit le duc Waldemar en souriant dédaigneusement, et avec le sentiment orgueilleux de sa supériorité. Le noble comte se donne toutes les peines du monde pour offrir modestement de loin à Votre Grâce les témoignages de son respect. Je crois en vérité qu'il implore la faveur d'être honoré de votre main pour une danse, mais il semble que les paroles lui manquent pour exprimer ses désirs.

— Dites-lui, monsieur le sénateur, que je me mettrai volontiers avec lui dans les rangs des danseurs, dit la reine au vieux chevalier. Priez-le de ma part de s'approcher : il y a long-temps que je souhaitais lui parler.

Le vieux chevalier transmit l'expression de la grâce royale au comte Gerhard, qui n'en fut pas peu surpris.

—Saint Jœrgen ! viens-moi en aide ! s'écria-t-il visiblement effrayé. De ma vie, il ne m'est encore arrivé de danser, et c'est à grand'peine si je puis me remuer dans cet infernal tourbillon. Mais que la reine me l'ordonne, et je trouverai des ailes s'il le faut. Hélas ! mon Dieu, ajouta-t-il à voix basse, si je m'en tire sain et sauf, ce sera un grand miracle de ton infinie miséricorde ! Il se recueillit un instant et pour ne point trahir son embarras, prit un air aussi déterminé que s'il se fût agi de courir à l'assaut d'un retranchement. Puis il s'avança vers la reine à pas lents et comptés, et en faisant force révérences, tandis que le duc Waldemar détournait ironiquement la tête pour ne cacher qu'à moitié sa railleuse gaîté. Mais la noble bonté avec laquelle la reine parla au comte Gerhard rendit bientôt à celui-ci toute son assurance, en même temps que sa bonne et joviale humeur. Il parla à la reine du désagrément qu'il avait éprouvé au tournoi d'Helsingborg où il avait eu la hardiesse de combattre pour ses couleurs sans les défendre victorieusement ; et le ton de gaîté avec lequel il rappela sa mésaventure, se moquant lui-même tout le premier de sa maladresse, sembla plaire infiniment à la reine.

— Vous pouvez bien plaisanter au sujet de ce petit désagrément, reprit-elle avec le ton d'une bienveillance et d'une estime visibles, car vous avez établi votre renommée comme chevalier dans des occasions plus sérieuses et plus importantes. Mais vous vous portez bien, et le monde, on s'en aperçoit, ne vous fait pas maigrir, ajouta-t-elle ; et involontairement en considérant la rotondité de sa taille et la difficulté qu'il éprouvait à remuer les bras, un léger sourire effleura ses lèvres.

—Je voudrais, bien en vérité, avoir l'air malingre et piteux d'un jeune époux, répondit le comte Gerhard en rougissant ; mais cela ne dépend pas de moi, et j'espère dès lors que Votre Grâce daignera m'excuser ! Je n'ai pas été assez heureux pour bien connaître la félicité d'un état dont on peut remarquer à mon costume que j'ai perdu la possession. Ça été là sans doute l'un de mes plus grands chagrins dans ce bas monde. Je dois ajouter toutefois que j'ai cela de particulier, moi, que le chagrin m'engraisse ; et je viens tout récemment encore d'en avoir la preuve. Cependant les apparences sont souvent trompeuses. Votre Grâce ! et, pour peu qu'il vous plût de l'ordonner, je suis bien sûr qu'en moins de huit jours je maigrirais à en devenir méconnaissable.

— Comment, reprit la reine en riant, pourriez-vous donc maigrir ainsi à volonté?... Je suis heureuse de voir que, du moins, vous ne perdez jamais rien de votre gaîté.

La reine, sans insister davantage sur les affaires de cœur du comte et sur ces allusions assez directes à sa personne, interrompit brusquement l'entretien par quelques questions indifférentes auxquelles le comte ne répondit qu'en balbutiant, dans la crainte d'avoir dit quelque chose d'inconvenant. Le chevalier Abildgaard et Cécile venaient de cesser de danser, et causaient d'une manière assez animée dans l'embrasure d'une fenêtre. Tout à coup les violes et les hautbois exécutèrent un air vif et gai, et les jeunes filles entonnèrent le chant favori de la reine, celui du combat du roi Didrick et du lion contre le dragon.

— Ce chant-là me plaît infiniment, dit la reine. M'est avis que chaque époque a ses dragons ; mais cette engeance-là est toujours impuissante contre le roi, du moment où il a le lion pour allié (1).

(1) Allusion au lion royal de Norwége qui figure dans les armoiries de la maison de Holstein. (Note du Traducteur.)

— Vous dites vrai, noble dame, s'écria avec enthousiasme le comte, qui saisit bien vite l'allusion : les lions sont encore près du trône de Danemarck, mais je crois que dans nos temps tout chevaleresques ils aimeraient mieux servir des reines que des rois....

La reine l'interrompit vivement à ces mots :—Si vous voulez, lui ditelle, nous allons nous mettre dans les rangs des danseurs pendant que l'on exécute ce chant.

Le comte, à cette proposition, se trouva plus embarrassé que jamais; mais il eut recours à sa ressource habituelle, et, prenant la reine par la main, il entra dans le bal de l'air et de la démarche qu'il eût eus pour aller à l'assaut. Il ne se doutait même pas de ce que c'était que la danse; mais il s'agita et se remua du mieux qu'il put, tâchant d'imiter les pas et les mouvemens de la reine. Par bonheur, la danse qu'on exécutait en cet instant était des plus simples, et d'ailleurs le comte avait naturellement l'oreille musicale, de sorte qu'il put suivre exactement la mesure. Malgré la raideur de tous ses mouvemens et le fracas de ses éperons, il ne se tira pas mal de cette situation difficile, et conserva, malgré l'horrible gêne où il se trouvait, un air digne et même imposant. Une fois le premier pas fait, tout ce qu'il y avait de contraint et d'emprunté dans sa tournure et dans sa démarche disparut. La gaîté de la mélodie et le sourire bienveillant de la reine lui donnaient du courage; aussi sa bonne et loyale physionomie rayonnait-elle d'une joie aussi vive que hardie. On le vit agiter violemment ses bras quand les jeunes filles se prirent à chanter :

C'était maître Didrick, le roi
Qui voulut essayer la force de l'épée;
Alors il en frappa sur le dur rocher
De telle sorte que la montagne parut en feu tout à l'entour.

Et, continuant à danser avec plus d'ardeur que jamais, sa physionomie exprimait une satisfaction indicible, pendant que les jeunes filles chantaient :

Le lion creusa la terre et le roi frappa;
Le rocher parut tout en feu;
Si le lion ne l'avait pas tiré de là,
Il en serait mort de chagrin.

Tout à coup la reine pâlit, et on l'entendit s'écrier :—Seigneur Jésus! il saigne! Alors seulement le comte Gerhard s'aperçut que sa blessure venait de se rouvrir, et que le sang coulait à flots sur sa poitrine.

— Que Votre Grâce daigne m'excuser! dit-il vivement, en cherchant à lui dérober la vue du sang avec son bras. Par suite d'une petite passe d'armes que j'ai été obligé de faire, j'aurais bien dû rester tranquille quelques jours de plus; mais alors il m'aurait fallu ne pas assister à cette fête... Voilà la première fois de ma vie qu'il m'arrive de danser, car Votre Grâce m'a rendu tout possible... Il fit encore un mouvement, comme pour saluer et se retirer; mais il sentit ses jambes lui refuser leur service. Il était devenu pâle comme un mort. Les chevaliers de sa suite et le sénéchal Peder Hessel accoururent à son secours et l'emmenèrent hors de la salle. Il jeta encore un dernier regard bien tendre à la reine que cet accident paraissait péniblement impressionner; puis on le reconduisit, sans qu'il eût la conscience de ce qui se passait, à l'hôtel du sénéchal où son bouffon le reçut en poussant un cri d'effroi, et où ses amis et le chirurgien s'empressèrent aussitôt de lui prodiguer tous les secours en leur pouvoir.

Cet accident avait brusquement interrompu la fête du chevalier John, et la reine n'avait pas tardé à quitter l'assemblée. Le lendemain matin, de bonne heure, elle eut soin de demander des nouvelles du comte; la réponse du chirurgien fut qu'il était hors de danger, bien qu'il ne fût pas

encore revenu complétement de son évanouissement de la veille, et que, de long-temps, il ne pourrait pas quitter le lit.

CHAPITRE IV.

Le dernier jour des grandes assises était enfin arrivé. Ce jour-là, les délibérations de la diète devaient avoir lieu à ciel découvert, sur la grande pelouse qui s'étendait devant le château royal. Non seulement les nobles vassaux de la couronne y avaient entrée, ainsi que les prélats et les évêques, mais les paysans et les bourgeois, les riches marchands surtout, revendiquaient ce droit, bien que chaque année on y vît leur nombre diminuer, et que leur influence y eût à peu près complétement disparu au milieu des orages des derniers temps. La place était entourée de lansquenets royaux, et personne autre n'avait le droit d'y paraître en armes. Des deux côtés d'un haut siége doré, placé sous un baldaquin orné de franges d'or, se tenaient debout, en demi-cercle, une longue suite de vieux prélats et d'évêques du royaume dans leurs habits de cérémonie, et ayant à leur tête l'évêque de Lound, Johann Dros. Maître Martinus de Dacia était placé tout à côté de lui. Ce savant homme était arrivé huit jours auparavant d'Antverskov, dont il était prieur. Il avait tout aussitôt eu avec le roi un long et secret entretien; et, pour la deuxième fois, il venait d'être nommé chancelier du royaume et garde du grand sceau royal. C'était un homme qui avait passé la cinquantaine, de forte taille, sans avoir pourtant dans ses manières, non plus que dans l'expression de sa physionomie, rien de la dignité ordinaire aux ecclésiastiques. Il portait l'habit des Dominicains, et, malgré l'ampleur de ce costume, sa vaste corpulence le remplissait presque entièrement. Comme s'il eût eu froid, ses mains étaient toujours croisées l'une sur l'autre et cachées dans ses manches; tantôt ses yeux restaient immuablement fixés sur un objet ou sur une personne, comme s'il eût été préoccupé par une unique pensée; tantôt il paraissait revenir subitement à lui-même, comme s'il se fût arraché à l'obsession d'un rêve, regardant de tous côtés d'un air surpris et égaré; quelquefois même il quittait rapidement sa place pour aller, sans autre forme d'introduction, converser sur des matières philosophiques ou théologiques avec les plus savans d'entre les prélats et évêques. Sa tonsure, agrandie encore par une calvitie naturelle, s'étendait sur toute sa tête. Suivant la mode des prêtres de Paris, ses souliers, d'un noir bien luisant, avaient des talons blancs. En somme, il était facile de s'apercevoir qu'il aimait le luxe et la magnificence dans les vêtemens, quoique tout lui allât mal et que toute sa personne parût gauche et empruntée.

On remarquait encore, parmi les seigneurs ecclésiastiques, le compagnon de voyage du duc Waldemar, le prevôt capitulaire de Roskild, maître Jens Grand, qui considérait le trône, demeuré encore vide, d'un air hautain et provocateur, puis jetait à la dérobée des regards moqueurs sur le savant chancelier. A la gauche du trône, des grands vassaux de la couronne, princes, comtes, chevaliers ou gentilshommes, étaient rangés en demi-cercle: et à leur tête se trouvait le duc Waldemar vêtu d'un riche costume de chevalier en velours rouge, avec un manteau de même étoffe sur lequel étaient brodés en or les lions des armoiries de Schleswig. Il portait sur sa tête un chapeau russe garni de plumes et de rubis, et parlait à voix basse, avec toute l'expression de l'adresse et de la ruse, à son frère, le comte Eric de Langeland, arrivé depuis peu seulement. Près de lui était le rude comte Jacques de Halland, vêtu de son costume de général d'armée, et orgueilleusement drapé dans un manteau bleu, tandis que son voisin, le beau chevalier Abildgaard, semblait se moquer avec lui de quelques seigneurs ecclésiastiques. Au premier rang des chevaliers on remarquait les conseillers du roi, parmi lesquels manquaient encore le sénéchal Peder Hessel et le vieux chevalier John Litle. Dans le nombre

des chevaliers de le suite du duc Waldemar, on apercevait beaucoup de visages à l'expression hardie et insolente, parmi lesquels ceux de Jacques Alaufouss et de Nils Hallandsfar, frère du comte Jacques, semblaient cependant trahir quelque inquiétude au sujet des résultats de la journée qui se préparait.

Derrière ces deux rangées de seigneurs laïcs et ecclésiastiques se trouvait une foule de paysans aisés, vêtus de leur veste bleue du dimanche à boutons d'argent, la plupart tenant humblement leur bonnet à la main. De riches bourgeois, vêtus de leurs plus beaux habits, se pressaient aussi parmi les nombreux curieux attirés par cette solennité.

La foule commençait à murmurer, et tous les yeux étaient impatiemment fixés sur l'escalier du château, quand enfin deux énormes portes en chêne massif tournèrent en criant sur leurs gonds, et donnèrent passage à un héraut royal, qui s'avança, un grand bâton blanc à la main, en faisant faire place pour le roi et sa suite. Peu d'instans après, on vit le roi lui-même descendre lentement l'escalier de pierre, entre les deux jeunes princes ses fils. Il portait un manteau écarlate, et était accompagné du sénéchal Hessel, du maréchal, du vice-maréchal, du maître de la chambre Ove-Dure, de l'écuyer Rone et d'une foule de pages de service, à la tête desquels se trouvait le brave Hugen Johnson. Il salua légèrement à droite et à gauche, tandis que d'un regard inquiet il parcourait toute l'assistance. Aussitôt qu'il eut pris place sur son trône, avec le prince Eric à sa droite et le prince Christophe à sa gauche, trois bruyantes fanfares annoncèrent que la diète était ouverte. Après un silence plein d'attente, le roi se leva, et ôtant la couronne de dessus sa tête, la plaça sur un coussin de velours rouge que le maréchal présenta à l'archevêque. Il remit aussi son sceptre au chancelier Martinus, qui le tint à sa main dans une respectueuse attitude, en l'appuyant d'une extrémité sur un coussin de velours; et l'assemblée put facilement remarquer les efforts que ce savant personnage faisait sur lui-même pour que des pensées étrangères à la solennité du jour ne vinssent pas le préoccuper et lui faire lâcher son précieux dépôt.

— Aujourd'hui je ne suis plus juge ici, dit enfin le roi; je suis au contraire partie dans le procès qui va se décider. Il s'agit des droits du royaume et de la couronne. Hérault d'armes, faites approcher les jurés!

— Au nom de la diète de Danemarck, cria le héraut d'armes, jurés, avancez!

A cet appel, le vieux chevalier John Litle, et neuf autres seigneurs à l'extérieur grave et respectable, s'avancèrent au milieu du cercle. Les jurés, tous hommes honorables et bien famés, avaient été choisis dans les différentes provinces du royaume. Ils se découvrirent devant le trône et saluèrent l'assemblée; et à leurs cheveux blancs, il fut aisé de voir qu'ils étaient probablement les plus âgés de l'assistance. Le chevalier John marchait à leur tête comme président et comme chargé de porter la parole au nom de tous. Il s'inclina profondément devant le trône, puis salua à droite et à gauche, et dit d'une voix ferme et retentissante:

— Monsieur le senechal, faites connaître les faits de la cause au peuple et à la diète de Danemarck!

Le sénéchal Peder salua à son tour, et s'avança en tenant sous le bras gauche son grand chapeau à plumes; puis il déploya une immense feuille de parchemin, où il lut lentement et intelligiblement l'exposé de la discussion pendante entre le roi et le duc Waldemar au sujet de l'île d'Alsen; et quand il eut achevé cette lecture, il alla reprendre en silence sa place parmi les sénateurs du royaume.

Le vieux chevalier John prit alors de nouveau la parole en ces termes:

« Nous savons tous qu'il y a deux ans, et lorsqu'il se trouvait encore sous la tutelle du roi de Danemarck Eric, fils de Christophe, le très-noble duc Waldemar du Jutland méridional crut pouvoir élever des prétentions

qui furent repoussées par le roi et par le sénat comme contraires aux lois fondamentales du royaume et aux droits imprescriptibles de la couronne. Cependant le roi Éric, fils de Christophe, n'a point voulu refuser à son noble cousin, le duc du Jutland méridional, aujourd'hui majeur, la permission de faire valoir ces mêmes prétentions en présence de la diète actuelle; et c'est ainsi que le jugement des difficultés qui divisent les deux hautes parties contendantes, a été remis à l'assemblée aujourd'hui réunie. Par décision des hommes les plus sages et les plus expérimentés du royaume, moi, sénateur et chevalier John Litle, ainsi que onze seigneurs danois, nous avons été chargés de prononcer dans cette affaire une sentence sous la foi du serment et en toute conscience. Deux de ces seigneurs ont déserté le tribunal et se sont refusés soit à porter témoignage, soit à juger dans une cause qui ne leur paraissait pas parfaite. Mais les dix autres seigneurs qui sont devant vous, ont, après mûre délibération, rendu un arrêt sous la foi du serment et en toute conscience; et ils sont prêts à en répondre devant Dieu et devant les hommes. Si quelqu'un a des objections à faire contre le mode d'après lequel ledit arrêt a été rendu, qu'il se fasse connaître avant que cet arrêt soit rendu public: il en est temps encore. Dans ce cas, la décision du procès serait différée jusqu'à la diète prochaine. Que si personne ne s'y oppose, la diète actuelle va sanctionner et rendre obligatoire la sentence rendue par les dix jurés. » Le vieux seigneur se tut et promena sur l'assemblée des regards scrutateurs. Un long silence s'ensuivit, et on put lire sur tous les visages l'expression d'une anxiété qui témoignait à un haut degré de l'intérêt et de l'inquiète attente qu'excitait cette scène. Le roi fit un léger mouvement qui trahissait une vive anxiété, mais garda le silence; de leur côté, le duc de Waldemar, le comte Jacques et maître Grand, tout en regardant fixement le monarque et en s'interrogeant réciproquement d'un œil inquiet, gardèrent aussi le silence.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le chevalier John Litle, nous allons procéder à la publication de la sentence; et, à un signe qu'il fit, le plus âgé des jurés lui présenta une grande feuille de parchemin de laquelle pendaient dix-sept sceaux de cire attachés avec des cordons de soie verte. Le sénateur déploya ce document et lut ce qui suit à haute et intelligible voix:

« Nous, soussignés, seigneurs danois et jurés (ici suivaient les noms), déclarons et jurons, en présence de la diète du royaume ici réunie, qu'il nous est parfaitement notoire et démontré que le droit de suzeraineté sur toute l'île d'Alsen, sur ses forts, ses châteaux et ses habitans, comporte l'obligation de rendre foi et hommage au royaume de Danemarck et à la couronne. Les paysans appartiennent, au nom de la couronne, au roi, à l'exception de l'héritage paternel, qui a été assuré aux enfans du roi après la mort du roi Waldemar. En ce qui touche ladite seigneurie, ceci nous a été démontré par un document authentique remis à ce sujet, il y a des années, au duc Éric du Jutland méridional, père du duc Waldemar. Or, si l'île d'Alsen appartenait déjà tout entière aux enfans du roi, ledit bien n'aurait pas alors été l'objet d'une donation particulière. Par ces motifs, nous adjugeons au roi et à la couronne le droit de suzeraineté sur l'île d'Alsen tout entière, avec tous les droits et priviléges y attachés. En foi de quoi nous avons rendu notre sentence en présence de l'archevêque et de six évêques, sur le saint sacrement de l'autel, et pour plus de validité nous y avons apposé nos sceaux respectifs. »

Il lut ensuite les noms des signataires, puis regarda silencieusement autour de lui en examinant l'expression peinte sur les différentes physionomies. Il y avait sur la figure du roi un air de triomphe qui ne l'empêchait pas de cligner de l'œil comme d'habitude, et de jeter des regards inquiets et défians sur le duc Waldemar et sur le comte Jacques;

dont les visages étaient pourpres de colère, et qui, de dépit, tordaient convulsivement leurs mains sous les larges plis de leurs manteaux. Les yeux du sénéchal ne quittaient point le duc, dont le visage, toutefois, prit bientôt une autre expression. A son sourire moqueur et à ses fréquens haussemens d'épaules, on eût dit que la perte de son procès lui était indifférente. Tout le monde, néanmoins, continuait à garder le silence, quand tout à coup maître Grand sortit résolument des rangs des seigneurs ecclésiastiques.

— La sentence est nulle de plein droit et non recevable, s'écria-t-il, car il y manque les noms de deux jurés. Elle n'est pas complète ; d'ailleurs, pour être valable, elle a expressément besoin de la confirmation de l'autorité spirituelle.

— C'est votre objection qui est non recevable, répondit tranquillement le chevalier John. La diète ayant gardé le silence, quand, en temps opportun, je l'ai sommée d'avoir à se prononcer, elle a par là reconnu la validité de la sentence. Très vénérable archevêque Jean, veuillez y ajouter la confirmation de l'autorité spirituelle.

Le vieil archevêque, obéissant à cette injonction, s'avança alors et dit, en élevant solennellement sa crosse : « Je déclare ici, au nom de la sainte Eglise, que j'appose au présent document mon sceau et celui de l'Eglise à titre d'approbation et de confirmation. Que chacun sache donc que la diète actuelle a reconnu et adjugé légalement pour toujours au roi de Danemarck, au nom de la couronne, ladite seigneurie d'Alsen, avec la partie du Jutland méridional qui en dépend, ainsi que tous les droits et priviléges qu'elle comporte. Et nous défendons, sous peine d'excommunication, que qui que ce soit les occupe, de quelque façon que ce puisse être, sans le consentement du roi Eric et de ses descendans ! »

Bien qu'à côté de l'altier maître Grand, le vieil archevêque eût l'air d'un personnage sans importance, il prononça ces paroles avec un ton plein de dignité qui produisit une vive impression sur l'assistance. Il revint prendre sa place, et maître Grand fit de même en se mordant les lèvres de dépit et de fureur, mais sans dire mot. Un silence glacial régna pendant quelques instans dans l'assemblée; puis le roi, se levant tout à coup, déclara que les grandes assises de Danemarck étaient terminées, et trois brillantes fanfares suivirent ses paroles. L'archevêque et le chancelier s'avancèrent alors vers le trône avec la couronne et le sceptre. Le roi replaça la couronne sur sa tête, ressaisit son sceptre et descendit rapidement de son trône. Les chevaliers entr'ouvrirent leurs rangs, le peuple se recula, et le roi rentra au château avec les jeunes princes et avec sa suite ; puis l'assemblée se sépara dans le plus grand ordre. Mais les chevaliers appartenant aux différens partis se regardèrent les uns les autres en observant un silence sinistre. Seuls le comte Jacques de Halland et maître Jens Grand échangèrent quelques paroles à voix basse, et laissèrent involontairement percer une colère et un emportement assez mal déguisés. On ne put rien remarquer sur le visage du duc Waldemar. Ses yeux fins et expressifs parcoururent rapidement les rangs de ses chevaliers les plus dévoués, pendant qu'un mouvement qu'il fit, en portant le doigt sur sa bouche, sembla leur recommander de garder le silence. Il se hâta alors de quitter l'assemblée et de se rendre, avec son sénéchal, dans la partie du château qui lui avait été assignée pour logement.

Le soir de cette importante transaction, il y eut au château une magnifique fête, à laquelle prirent part la reine et la petite princesse Marguerite, et où assista le roi avec les jeunes princes et toute sa cour. La ville entière n'était pas moins brillamment illuminée que le château. La salle des chevaliers retentissait du son des violes et des hautbois, et les spectateurs paraissaient complétement oublier les sérieuses affaires de la journee au milieu de la gaîté la plus expansive, dans les multiples et

contradictoires manifestations de la folie et de la gravité, d'une courtoisie chevaleresque et de passions comprimées, qui servaient à dissimuler des milliers de petites affaires de cœur. L'amour et la jalousie, l'espoir et la crainte, la vanité et la manie de briller rivalisaient pour mettre en mouvement les esprits, non moins que les pieds des chevaliers et des dames.

De même qu'à la fête qui avait eu lieu le soir précédent chez le chevalier John, le duc Waldemar fit preuve d'une humeur tout à fait insouciante et d'un complet abandon au plaisir. On ne pouvait pas découvrir sur son visage la moindre trace de mécontement ou de mauvaise humeur; tout au contraire, sa gaîté expansive et son exquise politesse le rendaient l'objet de l'attention générale. Son démêlé avec le roi était cause qu'il n'avait pas encore été fait chevalier, son rang élevé ne permettant pas qu'il reçut l'accolade d'un personnage moindre que le roi. Néanmoins, il était costumé comme le plus magnifique des chevaliers; et, pour dissimuler l'absence des éperons d'or, insigne d'une distinction qu'il n'avait point encore obtenue, ses éperons d'argent étaient couverts de pierres précieuses. Il ne laissait, d'ailleurs, échapper aucune occasion de se montrer le serviteur attentif et respectueux de la reine, de même que son rusé et hardi sénéchal faisait visiblement la cour à la belle Cécile, fille du chevalier John.

Au grand étonnement de chacun, le sénéchal Peder Hessel restait silencieux et réservé. D'ordinaire, c'était lui l'âme de toutes les fêtes qui se donnaient à la cour, et il avait habitude de converser avec la reine et ses dames, déployant dans ce cercle un spirituel mélange de plaisanteries et de gravité, de franchise et de liberté d'opinions que pouvait seule lui inspirer la conscience de la faveur dont il jouissait. Depuis l'ouverture des grandes assises, alors qu'on l'avait cru précipité du faîte des grandeurs et tombé en disgrâce; et plus tard, quand on l'avait vu sortir des appartemens royaux, investi plus que jamais de la confiance et de la faveur de son maître, chacun avait pu remarquer qu'un grand changement s'était opéré en lui. Il était devenu sérieux, taciturne, et on attribuait cette altération dans son caractère à l'orgueil et à la présomption. Quand à lui, il semblait éviter avec soin, et même avec inquiétude, toute occasion de s'approcher de la reine, bien qu'il lui arrivât cependant souvent de la considérer, et qu'il observât d'ailleurs attentivement les efforts du duc Waldemar pour lui plaire. Les dames de la reine, avec leur perspicacité habituelle, croyaient reconnaître dans cette conduite le jeune homme jaloux s'éloignant par vanité blessée, et croyant au dessous de lui de lutter de courtoisie et d'amabilité avec le duc. Le sénéchal avait pourtant de plus importans motifs pour se tenir sur la réserve. L'expérience de ces derniers jours lui avait appris combien, dans une cour comme celle où il se trouvait, il était dangereux de suivre l'impulsion d'un naturel franc et ouvert, et de rendre ouvertement hommage à la beauté là où elle se trouvait unie à une véritable dignité naturelle. La seule fois qu'il eût entretenu la reine depuis son arrivée à Nuburg, ç'avait été à une heure extraordinaire et dans une disposition d'esprit qu'on pouvait facilement interpréter à mal, le soir même de son arrivée, après de vains efforts tentés pour pénétrer jusqu'au roi, et lorsque le salut de sa malheureuse nourrice l'avait forcé de recourir à ce moyen extrême. Il avait, comme d'ordinaire, trouvé la prudente et aimable reine très gracieusement et très favorablement disposée pour lui et pour tout ce qui le concernait. En accédant immédiatement à sa prière et en lui accordant son appui pour opérer la mise en liberté de la prisonnière, cette princesse lui avait donné une nouvelle preuve de sa bienveillance. Elle avait tout aussitôt après reçu, avec le plus vif intérêt, avis du danger qu'il avait couru, et auquel il avait si heureusement échappé. Mais on ne savait encore qu'à moi-

tié qu'elle avait été la cause de ce danger, et personne n'avait cru convenable de lui communiquer ce qu'il croyait savoir à ce sujet. Depuis lors, elle n'avait pas échangé une seule parole avec le sénéchal. Le soin visible avec lequel celui-ci cherchait à éviter son approche parut l'ennuyer et lui déplaire ; aussi, quand il eût laissé échapper à plusieurs reprises de très favorables occasions pour lui parler, sembla-t-elle ne plus remarquer sa présence, et tout au contraire affecta-t-elle de ne plus converser qu'avec le duc Waldemar, le comte Jacques et autres seigneurs de la cour.

Il était déjà tard. Le roi avait à la dérobée quitté la salle des chevaliers en compagnie de son écuyer Rone ; mais le sénéchal Peder avait remarqué que ç'avait été à un signal donné par cet adroit écuyer, et qui probablement avait trait à quelque entretien mystérieux que Rone devait avoir avec son maître, relativement aux missions aussi fréquentes que peu honorables dans lesquelles il jouait toujours le rôle d'ami intime et de négociateur secret du roi. Le sénéchal n'osa pas suivre le monarque pour lui recommander encore une fois de se défier de Rone, lequel déjà avait su se justifier à ses yeux et regagner sa confiance. Pendant une danse aussi vive que gaie, le jeune chevalier était resté appuyé contre l'une des fenêtres de la salle des chevaliers, en proie à un visible abattement. Il réfléchissait avec douleur sur la position singulière dans laquelle il se trouvait à une cour où son premier devoir était de préserver de la perdition l'âme et le corps du jeune héritier du trône, et cela au milieu des plus dangereux exemples. Il reconnaissait qu'il lui était plus impossible de veiller à la sûreté d'un roi qui s'exposait à chaque instant à de cruelles mortifications et même à des dangers réels, par suite des excès de tous genres auxquels il se livrait, et en accordant toute sa confiance à des gens qui ne flattaient ses passions que dans l'intérêt de leur propre élévation et pour le précipiter ensuite dans l'abîme. « Puisque je ne puis le sauver, se disait le sénéchal à lui-même, veillons du moins à la sûreté de la couronne ! » Il portait constamment cachés sur sa poitrine des pleins-pouvoirs donnés par le roi pour arrêter le duc Waldemar, du moment où ce jeune prince ferait mine de se disposer à quitter le royaume. On avait reçu à cet égard d'importantes révélations qui, au besoin, pouvaient justifier la nécessité d'une pareille démarche. Que si on laissait le duc passer sans obstacle en Suède, il était en effet indubitable qu'il ne tarderait pas à revenir en Danemarck à la tête d'une armée ennemie pour ravager le pays et renverser le trône avec l'appui de Stig Anderson et de ses partisans. La probabilité que tel fut le plan des conjurés était si grande, qu'elle touchait à la certitude, bien qu'on manquât peut-être encore de preuves légales et complètes. Le sénéchal avait donc l'ordre de surveiller toutes les démarches du duc, et le chevalier Thorstenson avait de son côté reçu pareille injonction. Leurs chevaux étaient tenus sellés et bridés dans une cour intérieure du château, et une embarcation légère se trouvait dans le port, prête à mettre à la voile au premier signal pour les transporter de l'autre côté du grand Belt. Les réflexions les plus graves se pressaient en ce moment dans l'esprit du sénéchal. En possession de toute la confiance et de toute la faveur du roi, le sort du pays et du trône dépendaient peut-être de la mission aussi importante que difficile dont il était chargé. Pendant son absence, ne serait-il pas facile au rusé Rone et à son cousin, le maître de la chambre, Ove Dure, de le perdre dans l'esprit faible et irrésolu du roi, et d'annuler par là tous les résultats de sa dangereuse entreprise? Cependant, tant que le chevalier John et maître Martinus siégeraient dans le conseil du roi, il lui semblait qu'à cet égard ses appréhensions étaient mal fondées. Ses regards étant tombés en ce moment sur le jeune prince Eric, qui dansait joyeusement devant lui, il se rappela qu'il y avait aussi lieu de craindre pour la sûreté de ce jeune prince ; et la pensée que pendant son

absence ce serait le vieux chevalier John qui remplirait ses fonctions de sénéchal auprès de l'héritier de la couronne, put seule le tranquilliser à cet égard.

Le prince dansait avec sa sœur Marguerite, âgée de douze ans, et à peu près fiancée au prince de Suède Birger. Cette négociation avait seule mis un terme aux démêlés de l'antique maison de Danemarck et de la dynastie de fraîche date qui occupait le trône de Suède, dynastie que, dans sa versatilité et son inconstance, le roi Eric s'était inutilement efforcé de renverser pour rétablir le roi de Suède Waldemar, lequel cependant n'avait pu être déposé qu'avec l'appui de ses armes. Comme on croyait peu à la durée de la paix conclue avec le puissant roi Magnus Ladislas, on s'était hâté de solliciter du pape les dispenses nécessaires en raison de la proche parenté, pour pouvoir procéder à la célébration de ce mariage.

— Encore une victime de notre politique vacillante ! dit à l'oreille du sénéchal une voix bien connue. C'était celle du grave chevalier Thorstenson, lequel s'était approché de lui sans qu'il s'en aperçût, et considérait d'un air de compassion la petite princesse se livrant, avec toute l'insouciance et tout l'entrain de son âge, aux divertissemens de la soirée.

— Chevalier Thorstenson, reprit le sénéchal Peder, arraché par cette exclamation à ses tristes préoccupations ; vous aussi, vous restez ce soir témoin inactif des joies et des vanités de ce monde ! Je sais bien, au reste, quelles sont vos pensées, noble chevalier ! Cependant, peut-être n'avez-vous pas tout à fait raison dans ce que vous désapprouvez aussi sans restriction.

En achevant ces mots, il l'entraîna alors dans une salle voisine où ils pouvaient causer librement et sans être aperçus.

— Vous avez pitié de la princesse, continua-t-il, mais c'est pour elle que je suis le moins inquiet, car la Suède n'attend pas moins de son prince héréditaire que du trône. Ces fiançailles d'enfans appartiennent d'ailleurs aux mœurs de notre époque, et ne sont pas moins communes entre gentilshommes que dans les maisons princières. Moi-même, vous le savez bien, n'ai-je pas été fiancé de la sorte quand j'étais encore au berceau ? Je ne m'en suis pas pourtant plus mal trouvé pour cela. Maître Martinus dit que les âmes des très jeunes enfans sont amenées par des anges en présence de Dieu, qui seul sait ce qui nous convient, et qui conduit pour le mieux les destinées de chacun de nous. Peut-être ne tarderons-nous pas à entendre parler de fiançailles semblables entre notre jeune prince et la charmante fille du roi de Suède, que nous avons entrevue au dernier tournoi. Le roi paraît vivement le désirer, et je n'ai point d'objections à faire contre un semblable projet.

— C'est affreux, murmura le chevalier ; mais j'ai autre chose à vous dire, ajouta-t-il. Êtes-vous prêt à partir ?

— Il n'en est pas temps encore ; tant que le brillant seigneur qui est là dans l'autre salle ne s'occupera qu'à danser et à faire la roue, il est peu probable qu'il songe à quitter le royaume.

— Vous n'ignorez cependant pas, sans doute, qu'il a déjà pris congé du roi ? Il part cette nuit même pour Schleswig, à ce qu'on prétend : mais, moi, je sais que deux gentilshommes de haut lignage doivent s'embarquer cette nuit même pour Corsoer, de l'autre côté du grand Belt ; et je ne doute pas que ce ne soient autres que lui et son sénéchal. On dit que le bâtiment qu'ils ont loué est suédois, mais je crois savoir qu'il est norwégien ; peut-être bien est-ce tout bonnement celui de quelque pirate.

— Je le savais comme vous, répondit le sénéchal Peder ; aussi avons-nous dans le port une embarcation légère prête à mettre à la voile au premier signal. Toutes les mesures nécessaires ont été prises. Je suis muni de pleins-pouvoirs. Le chevalier Benedict Rimaardson de Taurnborg nous accompagnera en Sélande ; aussitôt que l'oiseau se sera en-

volé, nous le suivrons de près. De ce côté-ci du Sound, il est libre d'aller où bon lui semble, et si l'envie lui prend d'aller se promener en Sélande, personne n'a rien à y voir.

— Convenu! reprit le chevalier Thorstenson en faisant un signe d'assentiment; aussi ne faisons-nous de notre côté qu'un petit voyage de pur agrément, et uniquement pour visiter de bons amis! C'est à Flunderborg, chez le chevalier Lave Litle, que nous pouvons le plus facilement surveiller les passans du Sound.

Le sénéchal parut frappé de cette idée subite. — Eh bien! dit-il vivement, c'est là ce que nous ferons demain. Mais il nous faut être sur nos gardes! Restez ici, vous, jusqu'à ce que le rusé seigneur ait quitté le château; moi, je vais envoyer mon écuyer sur la jetée pour y surveiller les mouvemens du bâtiment étranger, et je me trouverai avant minuit avec nos chevaux près de la poterne. Il pressa alors la main que Thorstenson lui tendit, et traversa en toute hâte les groupes de danseurs. En passant, il aperçut la reine et la salua respectueusement.

— Un mot! sénéchal, lui dit celle-ci d'un ton impérieux qui ne lui était pas ordinaire; puis elle alla s'asseoir dans un fauteuil à une certaine distance des danseurs. Le sénéchal s'approcha aussitôt. — Comment se porte votre hôte? demanda la reine; je suis désolée d'avoir en quelque sorte été cause de sa rechute.

— Il est hors de danger, Votre Grâce! et j'allais encore de ce pas m'informer de son état.

— Dites-lui, reprit la reine, que je prends part à son accident, d'autant plus que j'ai appris qu'il avait reçu cette blessure dans un combat chevaleresquement livré pour défendre l'honneur d'une dame.

Le sénéchal rougit. — Comment, très gracieuse reine, répondit-il en balbutiant, qui a pu vous dire?...

— Peu vous importe! interrompit la reine; on m'a raconté tout à l'heure qu'en s'en venant de Middelfart ici, le comte avait eu dispute avec certain chevalier aussi jeune que présomptueux, qui aurait parlé avec trop peu de retenue, qui se serait même vanté de son bonheur auprès d'une dame dont il porte les couleurs, et à laquelle il ne serait jamais venu en idée qu'elle pût être pour un chevalier l'objet d'hommages autres que ceux d'un serviteur fidèle et réservé.

— Noble reine, répondit le sénéchal blessé au vif par ce reproche, celui qui vous a dit cela en a lâchement menti. Quand bien même il porterait une couronne de prince, je le déclare un vil imposteur, un infâme calomniateur, et je soutiendrai mon dire dans un combat à outrance contre lui. Ce qu'il y a de vrai, c'est que notre admiration commune pour l'illustre dame dont je porte les couleurs a été la cause de cette malheureuse affaire. Mais, sur mon honneur de chevalier, le comte Gerhard déclarera lui-même que son adversaire ne s'était rendu coupable d'aucune indiscrétion.

— Votre parole d'honneur, brave sénéchal, m'est un sûr garant de la vérité de ce que vous m'apprenez là, répondit la reine d'un ton radouci et bienveillant. Mais j'exige absolument qu'il ne soit plus question de cette affaire, et que vous évitiez soigneusement, à l'avenir, toute discussion où mon nom pourrait être prononcé, même accidentellement. Dorénavant, je vous défends, à vous et à tout autre chevalier, de porter mes couleurs sans mon agrément. Je ne vous verrai que dans les occasions indispensables, et seulement quand je vous ferai appeler. Je suis persuadée que vous ne vous méprendrez point sur l'intention qui me fait adopter ce parti; et maintenant, sénéchal, je vous permets d'aller retrouver votre hôte et de l'assurer de ma constante bienveillance.

Douloureusement affecté par ce qu'il venait d'entendre, le sénéchal détacha à la dérobée une écharpe de soie qu'il portait par dessus ses vêtemens et la remit à la reine en comprimant un soupir, tandis que, dans

un respectueux silence, il fléchissait le genou devant elle. Il se releva ensuite et s'éloigna d'un pas précipité.

Il n'était pas loin de minuit : le comte Gerhard maugréait dans son lit, impatient de ce que le sommeil ne voulût pas venir appesantir ses paupières. Il croyait toujours entendre le son des violes et des hautbois ; et, depuis le premier essai qu'il avait fait dans l'art de la danse, il lui était venu une rage si immodérée de le pratiquer, que, même dans son lit, il avait peine à s'abstenir de remuer les jambes. Or, le chirurgien lui avait expressément recommandé de ne point bouger, et lui avait conseillé de se faire attacher dans son lit, s'il lui était impossible de résister à la singulière envie qui l'obsédait et qu'il attribuait du reste aux suites de la fièvre. Ce qui s'était passé la veille chez le chevalier John lui paraissait un rêve, et il n'osait demander à personne ce qui lui était arrivé. Toute société, toute distraction, lui étaient sévèrement interdites, et il ne voyait donc personne, à l'exception du chirurgien et de la vieille Dorothée qui veillait soigneusement à son chevet. Quand il ne pouvait pas dormir, celle-ci se mettait à lui raconter une foule d'histoires d'enchanteurs et de fées qu'elle assurait, sur le salut de son âme, être exactes et véridiques ; à quoi le comte ne répondait jamais que par des murmures et de brèves et énergiques exclamations, comme : « Bêtises que tout cela ! Au diable toutes ces sornettes ! Maudite vieille femme ! » toujours prononcées, du reste, d'un ton au demeurant fort bienveillant. Ces interjections n'arrêtaient donc pas le caquetage de la vieille Dorothée, qui s'apercevait bien qu'en définitive ses histoires amusaient le malade, et qui, dès lors, ne regardait les expressions de son mécontentement que comme des formules particulières de politesse et comme des marques convaincantes de l'attention prêtée à ses discours. Tranquillement assise à son chevet, son visage tout ridé tourné vers la lampe, elle venait d'achever la longue histoire d'une fée qui avait fixé sa résidence au haut du clocher de l'église Notre-Dame, et qui jouait au pauvre monde une foule de mauvais tours à l'aide de toutes sortes de déguisemens ; tantôt sous la forme d'un cheval, près d'un gué où elle vous prenait les gens sur son dos pour les jeter dans la vase du marais et ensuite se moquer d'eux ; tantôt sous la forme d'une princesse ou d'une reine de toute beauté, qui dansait dans son château aérien avec de magnifiques chevaliers, et qui vous les changeait ensuite en bottes de paille, quand ceux-ci s'avisaient de vouloir l'embrasser.

— Que le diable soit de ton maudit bavardage, murmurait pendant temps-là le comte Gerhard. Au fait, la vieille, il serait peut-être bon qu'il existât de pareilles fées pour les sots ! Mais ne serais-tu pas par hasard toi-même une maudite sorcière, qui aurait résolu de me faire des farces et de me tourmenter ?

La vieille fit le signe de la croix. A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit tout doucement, et le sénéchal Peder passa la tête pour voir comment allait le malade. Il avait revêtu le costume ordinaire d'un simple bourgeois, c'est-à-dire un grossier vêtement de couleur grise, pour ne point être reconnu pendant le mystérieux voyage qu'il allait entreprendre ; et, au lieu d'un chapeau à plumes, il portait sur sa blonde chevelure un bonnet de drap rouge (1). Quand Dorothée l'aperçut dans cet équipement, elle s'écria tout épouvantée :—Que tous les saints du paradis nous soient en aide, Seigneur grand Dieu ! car la voilà !

— Qui est là ? demanda le comte en grognant ; est-ce que le démon viendrait, par hasard, te rendre visite ?

(1) Ce bonnet rouge et ce vêtement gris, qui aujourd'hui encore sont généralement portés par les paysans danois, étaient alors les signes caractéristiques des êtres fantastiques auxquels la superstition donnait le nom de *nisse* ou de *nice*, que nous avons cru pouvoir ici traduire par notre mot *fée*.

(Note du Traducteur.)

— Puisque vous ne dormez pas, noble comte, dit le sénéchal en s'avançant dans la chambre, je vais, en deux mots, vous souhaiter un prompt rétablissement et vous dire adieu. Il faut que je parte en voyage cette nuit même; et, comme vous pouvez le voir, je me suis précautionné contre l'air froid de la nuit.

— Ah! Seigneur Dieu! c'est donc vous qui êtes là, mon gracieux maître! J'avais d'abord cru que c'était la fée grise, au bonnet rouge, qui s'était changée en un jeune et beau cavalier pour venir m'ensorceler.

— Votre nourrice est folle ou bien près de le devenir, dit le comte en reconnaissant le sénéchal et en lui tendant aussitôt amicalement la main. Vous allez partir, et moi, il faut que je me résigne à rester ici! Eh bien! partez donc, et que Dieu vous soit en aide! Je ne manque de rien, comme vous pouvez le voir, et j'ai là près de moi fort amusante société. Avez-vous assisté à la dernière fête de la cour? Comment les choses s'y passent-elles? Avec qui dansé la reine?

— Avec des ducs et des princes de sang royal. Elle a demandé de vos nouvelles et m'a ordonné de vous dire qu'elle prenait part à votre accident. — Sors et laisse-nous seuls un instant, Dorothée!

Dorothée obéit, mais en regardant avec curiosité derrière elle et en laissant la porte entr'ouverte. Le sénéchal, qui connaissait ses petites faiblesses, alla fermer cette porte tout à fait, puis vint s'asseoir au chevet du comte.

— A-t-elle vraiment demandé de mes nouvelles? dit le comte. Ah ça! mon noble ami, j'ose espérer qu'il n'y a rien en vous de la nature des fées. Ou bien, voudriez-vous vous assurer si je ne suis pas un des chevaliers dont radote votre nourrice, s'amusant à danser avec une botte de paille?

— Mais que me disiez-vous donc de la reine?

— Elle a été faussement informée de la cause de notre discussion, répondit le sénéchal. Je n'en ai rien dit à personne; donc il faut que ce soit vous qui...

— Ah! mon Dieu! j'en aurai peut-être bien lâché quelque chose en confidence à Langbein, mais très certainement à mots couverts. Et qu'a-t-elle dit à cela?

— La volonté de la reine est qu'il ne soit plus jamais reparlé de cette affaire, répartit le sénéchal; et désormais elle ne permet à aucun chevalier de porter ses couleurs. Comme vous pouvez vous en apercevoir, j'ai dû ôter mon écharpe rouge.

— Je n'ai rien à dire à cela, s'écria le comte avec une joie mal dissimulée; et puis elle vous allait d'ailleurs fort mal. Ainsi, vous partez de votre côté et ne suivez pas la cour?

— Pas pour le moment; mais avant de prendre congé de vous, noble comte, j'ai encore à vous dire en confidence quelque chose de grave et d'important. Je n'ignore point qu'il se peut que vous ne soyez pas précisément très dévoué à la maison royale de Danemarck, et que vous désapprouviez beaucoup de ce qui se fait ici. Mais je sais aussi que vous détestez la ruse et la trahison, et que vos pensées comme vos actions sont toujours droites et honorables.

— Cela va sans dire! Et si je puis vous le prouver en quoi que ce soit, apprenez-le moi sur-le-champ.

— Nous vivons, cher comte, dans un siècle d'aveuglement et de folie; et le plus sage d'entre nous ne saurait jamais être parfaitement sûr de ne pas se tromper. Les amis du roi sont en petit nombre, et je n'ose vous y ranger. Ses ennemis sont nombreux, au contraire; et, de plus, ils sont puissans; mais la noble reine Agnès n'a pas moins de valeur à vos yeux. Promettez-moi donc, pour l'amour d'elle, que, quoi qu'il arrive ici et quelque vive que soit la désapprobation que vous donniez à la conduite du gouvernement danois, vous ne vous laisserez jamais entraîner dans

une ligue secrète contre la couronne et l'état ; que tout au contraire, ainsi qu'il appartient à un loyal vassal, vous ferez cause commune avec moi pour maintenir et défendre l'ordre et les lois en Danemarck.

— Du moins n'ai-je jamais songé à les détruire, répondit le comte en souriant ; et tel que me voilà, vous vous y êtes pris de façon à m'empêcher de long-temps d'être pour vous un voisin dangereux. A dire vrai, je ne suis pas grand admirateur de votre politique non plus que de votre roi ; et s'il devait survenir ici quelque révolution comme celle qu'il a lui-même fomentée et appuyée en Suède, ce n'est pas moi qui m'y opposerais ; car, alors, il y aurait de la besogne à faire, et on n'aurait pas le temps de rester étendu dans son lit, rêvant comme je fais, de fées et de princesses enchantées ! Mais vous avez raison, il serait honteux et criminel de former des vœux pour une révolte, ne fût-ce que pour l'amour de la reine ! Je sais bien que les grands vassaux de la couronne et les seigneurs sont mécontens, inquiets ; mais jusqu'à cette heure je me suis tenu tranquille dans mon coin, et je ne mêlerai point à leurs conciliabules tant qu'il ne sera pas question d'hostilités franches et loyales, par conséquent honorables et légitimes.

— Je n'en exige pas davantage, noble comte. Et maintenant, votre main, chevalier ?

— La voici. Je ne demande pas mieux qu'on se batte quand on ne peut pas se souffrir ; mais je ne veux avoir rien de commun avec les conspirations et les émeutes. Je vous en donne ma parole.

— Je prise plus cette simple parole que l'engagement par écrit le plus formel, reprit le sénéchal Peder en secouant avec une joyeuse confiance la main qui lui était tendue. Et maintenant, adieu, noble comte et guérissez vite ! Regardez-vous chez moi comme chez vous, et conservez-moi un souvenir d'amitié, quelque sort que me réserve l'inconstante fortune. Quels que soient nos dissentimens sur certains points, il en est un cependant sur lequel nous sommes tout à fait d'accord : c'est que la noble dame qui, contre sa volonté, nous a fait l'autre jour nous ruer l'un sur l'autre, doit être désormais l'ange de paix et de réconciliation qui réunira nos mains et nos cœurs dans cette lutte obscure où ennemis et amis ne se reconnaissent point. Adieu ! que Dieu vous soit en aide !

A ces mots, il serra encore une fois vivement la main du comte et s'éloigna d'un pas rapide. Le comte lui fit de la tête un signe d'adieu et retomba dans ses graves méditations. Pendant ce temps-là, la vieille Dorothée rentra à petits pas dans la chambre et vint reprendre la place de son maître au chevet du malade. Mais elle le trouva plongé dans de si profondes réflexions, qu'elle n'osa point, du reste de la nuit, le troubler par quelque nouveau récit de contes et de légendes.

Il était deux heures après minuit. La fête avait fini au château, et tout, dans les rues de Nuborg, était désert et silencieux. La lune ne brillait point au ciel ; mais, guidés par la vacillante lueur des étoiles, deux individus de haute stature et complétement enveloppés dans de larges manteaux de capucins, se glissèrent hors de la porte extérieure du château, puis se dirigèrent à pas précipités, en observant un profond silence, vers la jetée du port. Peu de temps après, deux cavaliers, enveloppés aussi dans de grands manteaux, sortirent par la même porte, et disparurent dans la même direction, en faisant si peu de bruit, qu'on eût pu croire que les fers de leurs chevaux avaient été soigneusement garnis de tampons de laine.

A l'extrémité de la jetée se trouvait un bâtiment pourvu de voiles rougeâtres, et sur le tillac duquel s'agitaient en silence une foule compacte, pendant que sur la jetée tout restait morne et désert. Enfin, un retentissant cliquetis d'éperons trahit les pas de plusieurs arrivans, et tout aussitôt une petite tête crêpue, qui semblait aux aguets, se cacha derrière le parapet de la jetée. En ce moment, nos deux individus à la haute sta-

ture s'arrêtèrent un instant comme pour se consulter. L'un d'eux toussa, puis prononça à voix basse un nom ou un mot d'ordre, auquel il fut répondu du bâtiment par un petit coup de sifflet. Les deux inconnus montèrent alors à bord, et quelques instans après les voiles rougeâtres furent déployées. Un vent violent soufflait du sud-ouest, et le bâtiment sortit du port en longeant la côte orientale.

A peine le bâtiment commença-t-il à s'éloigner de la rive, que la petite tête crêpue reparut au dessus du parapet. Claus Skirmen, car c'était lui, d'un saut se jeta dans une barque, et, en quelques coups de rames, se trouva à côté d'un yacht amarré dans l'intérieur du port, où l'attendaient déjà son maître et le chevalier Thorstenson. Aussitôt que le bâtiment aux voiles rougeâtres eut dépassé le cap de Knud, le petit yacht, bien plus fin voilier, sortit à son tour du port de Nuborg. Il rasa d'abord d'aussi près que possible le rivage occidental qu'abritait une forêt séculaire, pour ne point capéer trop au nord et pouvoir directement gouverner sur la Séelande, en suivant la ligne droite au sud de Sprogoe. Le sénéchal Peder Hessel avait pris place au gouvernail : il était grave et silencieux: de leur côté, le chevalier Thorstenson et Claus Skirmen observaient un silence profond, et, pendant toute la traversée, les seules paroles prononcées à voix haute furent les ordres les plus indispensables et les plus ordinaires donnés aux gens de l'équipage. Le mystérieux bâtiment aux voiles rougeâtres, en gouvernant au nord de Sprogœ, avait presque aussitôt disparu à tous les regards. Le jour commençait à poindre ; on était près de Corsœr. Le sénéchal gouvernait toujours au nord, et comme avec une inquiète impatience. Enfin, il découvrit de nouveau, tout à l'extrémité de l'horizon, les voiles rougeâtres, et remarqua que ce bâtiment étranger louvoyait pour gagner l'extrémité sud du Belt. En ce moment, le yacht abordait la jetée de Corsœr, et les deux chevaliers débarquaient sans avoir été reconnus par les gens de l'équipage. Enveloppés dans leurs grands manteaux gris, on eût dit des marchands en voyage. Une fois à terre, ils se découvrirent et allèrent s'agenouiller dévotement au pied d'un grand crucifix élevé à l'extrémité de la jetée. Pendant ce temps-là, Skirmen eut bientôt fait débarquer les chevaux. Un instant après, les deux chevaliers avaient enfourché leurs vigoureux coursiers; l'écuyer sautait de son côté sur son agile *norbock*, et tous trois traversaient en hâte la ville où tout dormait encore d'un profond sommeil. Presque toutes les portes de maison étaient surmontées d'une croix entourée d'une auréole, et semblable à celle qu'on remarquait sur la jetée. Ce signe vénéré, qui figurait également dans les antiques armoiries de la ville, et d'où vient, dit-on, son nom de Corsœr (1), brillait sur toutes les enseignes des artisans et des marchands. Aussi, bien qu'il n'y eût encore âme qui vive d'éveillée dans la ville, les chevaliers se découvraient-ils respectueusement presque à chaque maison, ne négligeant pas, malgré la précipitation de leur marche, de rendre ce témoignage de vénération au symbole de la foi chrétienne. Quand ils furent arrivés hors de la porte de la ville, ils tournèrent à gauche et suivirent le bord de la mer où serpentait le chemin conduisant à Taurnborg. Ils ne firent halte que lorsqu'ils se trouvèrent dans la forêt voisine de ce château, et laissèrent alors souffler leurs chevaux pendant quelques instans.

Le sénéchal interrompit en ce moment, pour la première fois, le long silence qu'ils avaient observé pendant toute la route. — Ainsi, Skirmen, dit-il à son écuyer, tu as la conviction que c'étaient bien eux !

— Aussi vrai que j'existe, répondit celui-ci, et que vous venez de chevaucher avec moi et avec le chevalier Thorstenson. Le duc et son écuyer étaient sur la jetée près du parapet derrière lequel j'étais caché, et j'ai pu compter tous ceux qui se trouvaient à bord du bâtiment.

(1) *Kors* en danois signifie *croix*. (*Note du Traducteur.*)

— Combien étaient-ils donc ?

— J'en ai compté vingt-quatre, tant hommes d'armes que matelots. Ils avaient tous l'air de déterminés brigands. C'est à peine si, avec leurs barbes rouges ou noires, on pouvait s'apercevoir qu'ils portaient figure humaine. Ceux qui n'étaient point assis aux bancs des rameurs avaient tous de grands coutelas pendus à la ceinture et d'énormes haches à la main. Celui qui a sifflé avait la plus mauvaise mine de tous. C'est un grand et vigoureux gaillard, dont le visage est tellement barbu qu'on dirait un ours, et je parierais ma tête que ce n'est autre que Nils Ounfride, le fameux chef de brigands jutlandais qui nous a échappé l'an dernier.

— Nils Ounfride ! répétèrent les deux chevaliers frappés de surprise. C'était donc un bâtiment norwégien ? ajouta le sénéchal.

— Tous les matelots, répondit Skirmen, sont norwégiens, monseigneur. Celui qui tenait le gouvernail est norwégien aussi. C'est un petit drôle, carré des épaules, habillé comme un riche chevalier, avec un poignard à manche d'or à sa ceinture. On l'appelait comte Alf.

— L'Alfgrave ! s'écrièrent les deux chevaliers en se regardant d'un air confondu. Mais en entendant prononcer ce nom, le chevalier Thorstenson était devenu pâle de colère, et, par un mouvement presque machinal, sa main vigoureuse s'était portée à la garde de son épée. Il arrêta son cheval et engagea ses compagnons de route à en faire autant un instant. — Voyez-vous, leur dit-il, si je pouvais seulement casser la tête à cet Alfgrave, je donnerais volontiers la moitié des jours qui me restent à vivre ; mais comment savoir qu'il passera précisément par ici ?

Le sénéchal souleva en l'air l'extrémité de son manteau. — Vous voyez, lui dit-il, le vent a tourné au nord. Il se peut que déjà ils aient débarqué. Nous savons qu'ils se rendent en Suède, et nous les avons vus louvoyer dans le grand Belt, de manière à gagner l'extrémité sud de la Séelande. Très-certainement ils prendront terre ici ou à Skielskjœr, pour traverser le Sound à Elseneur.

— Ils ne débarqueront pas à Skielskjœr, répartit le chevalier Thorstenson ; l'Alfgrave y est trop connu depuis l'an dernier.

— Dans ce cas, nous ne tarderons pas à les voir paraître ici. Les pirates norvégiens ne s'éloignent guère de leurs bâtimens ; d'ailleurs, le duc Waldemar hésiterait sans doute à traverser ouvertement le pays à la tête d'une bande de voleurs. Il est donc probable qu'il ne paraîtra pas avec une suite bien nombreuse. Mais il nous faut être prêts pour toutes les éventualités, et pouvoir au besoin défier toute son escorte.

— C'est ce qui nous sera facile avec l'aide d'une douzaine de chasseurs-côtiers du chevalier Rimaurdson. Voilà le château de Taurnborg, c'est donc ici ; n'est-ce pas ? que nous allons nous embusquer ; et nous enverrons notre écuyer devant nous au château.

Le sénéchal fit un signe d'assentiment, et envoya aussitôt Skirmen à Taurnborg avec ses instructions, tandis que lui et le chevalier Thorstenson, après avoir débridé leurs chevaux pour les laisser paître dans une éclaircie de la forêt, gravissaient une petite colline d'où la vue s'étendait au loin sur le Belt. Ils purent découvrir de là, derrière un promontoire complètement boisé, les voiles rougeâtres du bâtiment pirate ; et ils se convainquirent dès lors qu'ils étaient bien sur la véritable trace. Taurnborg n'était pas éloigné de plus de cent cinquante pas de la colline où nos chevaliers s'étaient placés en embuscade. L'agile Skirmen fut bientôt de retour, mais il rapporta l'avis que le chevalier Rimaurdson était parti pour la chasse avant la pointe du jour, et qu'on ne l'attendait au château que vers le soir.

— Dans ce cas, dit le sénéchal, il faudra que nous nous arrangions comme nous pourrons, et que nous restions ici jusqu'à ce que le duc soit passé. Tout commandant de château-fort royal est tenu de nous prêter aide et assistance ; mais moins nous serons nombreux, mieux cela vau-

dra. Nous devons en effet soigneusement éviter toute mesure qui ferait de l'éclat.

— Cependant, reprit Thorstenson, si cette bande de brigands s'avisait de vouloir nous barrer le chemin, il nous serait peut-être bien permis de nous frayer un passage à coups de lance et de rapière. Quant à moi, je me charge du tordre le cou à l'Alfgrave, et peut-être bien à une paire de ses chenapans par dessus le marché. Et, cependant, nous ne sommes en tout que deux hommes et demi!

— Vous pouvez bien nous compter pour trois, et peut-être même pour quelque chose de plus, repartit Skirmen en élevant et la tête et la voix. Je supplée, moi, à ce qui me manque par quelque chose d'autre; en tous cas, rien qu'à vous deux, mon maître et vous, vous pouvez, certes, bien compter pour trois.

— Point de vanteries, dit le sénéchal Peder à son écuyer en l'interrompant; cours là-bas et cache-toi derrière les blocs de granit qui sont près de la route; puis, si tu aperçois quelque chose, reviens vite nous en donner avis. Il est impossible qu'ils passent ailleurs que par ici.

Skirmen sauta aussitôt à bord de son *norbock* qu'il laissa brouter à son aise l'herbe des éclaircies de la forêt, et alla se placer au poste qui lui était assigné, pendant que les deux chevaliers se cachaient derrière la hauteur.

— Ah! si nous pouvions prendre ce maudit Alfgrave! s'écria avec feu le chevalier Thorstenson.

— Ce n'est pas là le point le plus important, reprit avec sang-froid le sénéchal. N'allons pas oublier de bien plus importans desseins, dans le désir d'arrêter un brigand.

— Vous avez raison, répondit Thorstenson; ce maudit pirate serait capable de me faire tout oublier. Au reste, l'arrestation du duc est une grave affaire. Si nous lui laissons le temps de passer le Sound, il nous faudra bien du bonheur pour le rattraper. Que si, au contraire, nous réussissons dans notre projet, la question est encore de savoir si nous ne provoquerons pas, par cela même, ce que les amis du roi et du pays veulent prévenir à tout prix. N'êtes-vous pas d'avis qu'un acte de violence si patent, exercé contre un si puissant vassal, fera éclater le mécontentement général, et mettra les armes à la main de tous ceux qui conspirent?

— C'est là, sans doute, répartit le sénéchal, une démarche hardie, décisive, mais en même temps nécessaire; et, d'après tout ce que nous savons, elle n'a rien d'injuste. D'ailleurs, si ce grand seigneur fait cause commune avec l'ennemi déclaré du pays, avec le redoutable pirate norwégien et avec des criminels publiquement flétris et condamnés comme Nils Ounfride, nous nous justifierons aisément de l'arrêter immédiatement ici même. Mais, bien que nous en ayons les moyens, nous ne devons prendre aucune mesure qui dépasse les pouvoirs dont nous sommes investis.

— S'il nous était possible, par la même occasion, d'envoyer l'Alfgrave faire un tour dans l'autre monde, il n'y aurait pas certes grand mal à cela, ajouta après un moment de silence Thorstenson dont les yeux brillaient de colère. Si ce maudit chien de mer a assez peu de nez pour s'aventurer sur terre, j'aurai de la peine à m'empêcher de lui courir sus et de lui donner la chasse, quoi qu'il puisse arriver du reste. En vérité, il serait honteux que cet infâme Alfgrave pût traverser toute la Sélande sans rencontrer en route la potence où il doit finir par être pendu. Il n'y a pas en Danemarck de port de mer qu'il n'ait pillé, et il a causé plus de malheurs qu'il n'a de cheveux sur sa tête crépue.

— Le connaissez-vous autrement que de réputation? demanda le sénéchal; on dit qu'il ne manque ni d'adresse ni de courage.

— Il n'y a pas de prêtre ni d'évêque qui connaisse mieux le diable que

je ne connais ce brigand-là, répondit son interlocuteur. En Norwége et en Suède, on le regarde comme un héros, comme un grand homme. Mais, chez nous, il n'a, à bon droit, d'autre réputation que celle d'un misérable pirate, d'un infâme incendiaire, d'un monstre ne respectant dans ses excès ni le sexe ni l'âge. Et un brigand de cette espèce pourra se vanter de son origine princière, railler un loyal et irréprochable chevalier! Savez-vous bien que c'est lui qui, avec le bailli Algott de Westrogothie et son redoutable fils, est le tuteur de la fille du prince Swantopolk, et la cause de tous mes malheurs?

— Je sais, noble chevalier, que vous n'aimez guère à parler de cette affaire. Vous aviez élevé les yeux jusqu'à cette adorable fille de prince, et elle s'était promise à vous contre la volonté de ses parens; or, si je suis bien renseigné, ce n'est point par l'Alfgrave, mais par le fils du bailli Algott, qu'elle a été enlevée.

— Oui, mais avec l'aide de l'Alfgrave! Mais que vois-je? s'écria-t-il tout à coup. La forêts paraît pleine de monde! En disant ces mots, il gravit précipitamment la colline. « Où donc sont nos chevaux? s'écria-t-il alors; je ne les aperçois plus! »

Le sénéchal Peder, frappé de surprise, regarda, lui aussi, tout à l'entour. Des voix, des cris confus de chasseurs et de chiens de chasse, retentissaient près d'eux; tout à coup ils aperçurent un chevalier d'une taille élevée, portant le costume vert ordinaire des chasseurs, qui descendait la colline de toute la vitesse de son cheval et se dirigeait vers eux.

— Qui êtes-vous? leur cria ce chasseur d'une voix mâle et sonore, annonçant le chef militaire habitué à donner des ordres. J'ai le droit de vous adresser cette question, car des brigands ont pris terre près d'ici, et je suis commandant, au nom du roi, du château de Taurnborg.

— Chevalier Benedict Rimaurdson, nous vous avions inutilement fait chercher, répondit le sénéchal en mettant de côté son bonnet de marchand et en lui présentant les pleins-pouvoirs royaux. Ceci, ajouta-t-il, vous fera voir qui nous sommes, si tant est que vous ne nous ayez pas déjà reconnus.

— Le sénéchal Hessel! le chevalier Thorstenson! s'écria ce chevalier au comble de la surprise, et en sautant en bas de son cheval. Qui se fût attendu à vous rencontrer ici sous pareil déguisement? Et il leur tendit amicalement la main, comme à de bons et de vieux amis. Il jeta ensuite rapidement les yeux sur les pleins-pouvoirs, tandis que le sénéchal, portant le doigt à sa bouche, lui faisait signe que la plus grande discrétion était nécessaire. Bien que le noble chasseur ne parût pas lire ce document sans quelque difficulté, il ne tarda pas à reprendre son aplomb. C'est bien cela, dit-il d'un air encore tout étonné en rendant au sénéchal sa feuille de parchemin; je n'ai, par conséquent, rien de mieux à faire que de continuer ma chasse aux voleurs de chevaux. Voilà du reste, ajouta-t-il d'un ton chagrin, qui est passablement insolent! N'avez-vous pas aperçu, il y a quelques instans, une bande d'hommes de mauvaise mine et à longue barbe, ayant l'air de matelots naufragés? Ils viennent de nous voler nos meilleurs chevaux de chasse, à l'exception du mien sur lequel, par bonheur, j'étais resté; et ils ont eu fait ce coup en moins d'un tour de main, pendant que mes chasseurs déjeûnaient là-bas près de ce marais. Je vais envoyer de mes gens leur courir sus, et ensuite je vous suivrai.

— Nos chevaux aussi ont disparu, s'écria le chevalier Thorstenson; il n'y a pas de temps à perdre! Procurez-nous-en tout de suite trois autres!

— Cependant, messieurs, vous n'êtes que deux?

— Mon écuyer, reprit le sénéchal, est resté là-bas en embuscade sur la route. Mais, tenez, le voilà déjà qui revient vers nous.

L'écuyer Skirmen accourait avec la légèreté d'un cerf. — Ils appro-

chent ! s'écria-t-il ; ils sont quatre à cheval. J'ai parfaitement reconnu le duc à son manteau rouge, et le petit seigneur norwégien à sa barbe frisée.

—L'Algrave ! reprit vivemont Thorstenson. Mort et damnation ! Courons-lui sus !

—Si je comprends bien votre grimoire, il n'est pas question d'arrêter ici ce puissant seigneur ; mais nous devons commencer d'abord par nous assurer si c'est bien réellement lui. Que vous importe, d'ailleurs, votre Alfgrave ? Suivez-moi, messieurs, je connais la forêt. Il faudra qu'ils passent à côté de nous sans nous voir.

Pendant que Skirmen tenait son cheval, Rimaurdson conduisit le sénéchal et le chevalier Thorstenson dans un bouquet de jeunes hêtres et d'aubépines, tout près de la grande route.

D'après son conseil, ils se couchèrent à terre : dans cette position, leur vue plongeait directement sur la grande route de Corsœr, pendant que les branches verdoyantes les dérobaient complétement aux yeux des passans. Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient ainsi cachés, lorsqu'ils entendirent le bruit de plusieurs chevaux qui approchaient. Le sénéchal écarta un peu les branches, et Thorstenson ne put réprimer un mouvement d'impatiente irritation.

— Silence ! silence ! mes bons seigneurs ! leur dit le noble chasseur; c'est là un gibier qu'il ne faut pas effrayer. Mais pour le coup, nous les tenons ! voilà, en effet, le duc avec son sénéchal ! Quant au petit homme si magnifiquement vêtu, malgré sa mine de taureau, je ne le connais pas.

— C'est l'Altgrave ! l'Altgrave ! dit Thorstenson, qui avait toutes les peines du monde à ne point se précipiter sur son ennemi.

— Ne perdons pas de vue l'objet principal de notre voyage, lui dit à l'oreille le sénéchal en le retenant par ses vêtemens, et réprimez votre vivacité.

— Laissez-les seulement passer devant nous, ajouta Rimaurdson à voix basse, et alors nous serons sûrs de notre fait. Mais quel est le manant enveloppé dans un manteau d'écuyer qui chevauche derrière eux ; il ne ressemble guère à l'écuyer d'un si grand seigneur.

—C'est Nils Ountride, le fameux brigand jutlandais, répondit du même ton le sénéchal. Laissez-le paisiblement passer, messires ; il a le droit de traverser librement la Séelande du moment où le duc lui accorde l'immunité de sa livrée.

Quand ces quatre importans voyageurs furent passés, nos chevaliers se retirèrent. Il est cependant dur pour moi, commandant au nom du roi du château de Taurnborg, dit Rimaurdson, de voir ainsi passer sous mon nez deux insignes brigands de cette espèce, sans pouvoir les arrêter en les empêchant de se promener davantage en Séelande. Si c'est leur bande qui nous a volé nos chevaux, il n'y a plus de sûreté à espérer pour le pays. Permettez-moi, messires, de vous devancer à Taurnborg. Toutes mes mesures y seront prises en un clin d'œil; et peut-être pourrons-nous encore arriver à Slagelsée avant que le duc en soit reparti. Nous nous tiendrons à une certaine distance les uns des autres, pour ne point paraître trop nombreux, sans cela il se défierait du coup. En parlant ainsi, il monta précipitamment sur le cheval que Skirmen lui avait amené, et partit ensuite à bride abattue dans la direction du château pendant que les chevaliers et Skirmen le suivaient de leur mieux.

Le chevalier Benedict Rimaurdson était un homme d'une quarantaine d'années, de haute stature, maigre, singulièrement dispos dans tous ses mouvemens, et dont le soleil et le grand air avaient bruni le mâle visage. Tous ses aïeux paternels avaient été danois; mais, par son côté maternel, il était allié à la famille des margraves de Brandebourg et de la reine Agnès. Sa constante fidélité pour le roi l'avait brouillé avec son frère cadet, le chevalier Lave Rimaurdson, lequel avait été déclaré coupable

de félonie et proscrit comme traître au pays pour avoir fait révolter ses paysans. Cette cause de chagrin domestique affligeait profondément le brave chevalier Benedict qui ne pouvait s'empêcher d'aimer encore ce frère malgré sa coupable conduite, et qui déplorait souvent d'être obligé d'entendre prononcer le nom des Rimaurdson quand on venait à parler des plus criminelles et des plus audacieuses atteintes portées aux lois.

A moitié route, entre Corsœr et Slagelsée, la partie de la Sélande occidentale était alors coupée, au village de Warby, par un ruisseau coulant entre des collines sablonneuses d'une certaine élévation, assez large et même assez profond pour pouvoir porter de petits bâtimens. Du côté de Warby, la route allait se rétrécissant toujours davantage ; on passait ce ruisseau sur un pont de bois; là où il était le plus encaissé. Ce pont avait à peine assez de largeur pour donner passage à un charriot ; il reposait sur des poteaux de la hauteur d'un mât de navire, et, suivant l'usage, n'était point pourvu de garde-fous. Le ruisseau en cet endroit était très profond, bien qu'alors le niveau n'en fût pas fort élevé, et qu'entre le tablier du pont et l'eau , il y eût un intervalle d'au moins six brasses. Quelques blocs de granit grossièrement taillés, et s'élevant à fleur d'eau à l'une des extrémités de ce pont, ressemblaient aux débris d'un pont en pierre depuis long-temps détruit et probablement enlevé jadis par la violence du courant; ils témoignaient qu'à une certaine époque ce ruisseau avait dû être un torrent.

C'est là que firent halte les douze déterminés brigands de la bande de Nils Ounride, unis à neuf pirates norwégiens armés jusqu'aux dents, et traînant avec eux les chevaux qu'ils venaient de voler en route. Pour donner le change aux chasseurs et aux gardes-côtes, un petit nombre de leurs camarades avaient pris la fuite dans une direction opposée en faisant partout sur leur passage grand vacarme, et étaient allés se rembarquer avant que les gardes-côtes eussent pu les atteindre.

Les brigands, mollement étendus sur l'herbe au milieu des broussailles avoisinant le pont de Warby, tenaient conseil tout en prenant un léger repas. Un jeune homme de haute stature, la tête ornée d'un chapeau à plumes semblable à ceux des chevaliers, mais d'ailleurs vêtu, comme un simple matelot, d'un grossier vêtement de laine, était seul debout au milieu d'eux et paraissait être leur chef. Son visage était dur et repoussant, bien que ses traits fussent nobles et déliés; et des yeux noirs brillaient comme des éclairs sous ses épais sourcils. — Nous n'avons pas le temps, leur dit-il d'un ton impérieux, de nous amuser à nous vautrer ici. Attention , camarades! aujourd'hui je remplace aussi bien le comte de Tœnberg que Nils Ounfride, et j'assomme dès lors sur place le premier de vous qui ne m'obeit pas !

Les hommes de la bande parurent comprendre cette allocution, sans cependant en être effrayés. Habitués à semblable langage, ils se levèrent à moitié et le considérèrent attentivement en silence.

— Aujourd'hui, ajouta-t-il, âme qui vive venant de Corsœr ne traversera ce pont, quand bien même ce serait le roi de Danemarck en personne. Quiconque y posera le pied sera fait prisonnier : s'il s'avise de résister, qu'on le tue sur place, sans plus de cérémonie, ou bien qu'on le jette à l'eau! Je resterai, moi, de l'autre côté avec mes ours de Norwége. Toi, Morten Langmesser, tu feras sentinelle avec les nôtres à l'autre extrémité du pont. Le premier de vous qui, en cas de danger, bougerait seulement d'une semelle, serait un homme mort. Ira aujourd'hui à Corsœr qui voudra; mais à Slagelsée, pas un chat! Vous m'entendez.

Un grand drôle à barbe rousse, avec un coutelas long d'une aune à la ceinture et une immense pique à la main, s'était levé en même temps que douze autres sales et vigoureux chenapans :

— Facile à comprendre! noble sire chevalier, dit-il en patois jutlandais et en faisant un léger signe de tête : vous et les Norwégiens vous

voulez couper la retraite; et c'est nous autres Jutlandais qui serons chargés de fendre le crâne aux récalcitrans. A la bonne heure! on voit bien que vous nous connaissez!

— Vous resterez cachés là-bas dans les buissons jusqu'à ce que je siffle. Quand vous entendrez ce signal, vous accourrez sur le pont, et vous le barrerez en présentant un front de trois hommes de profondeur; puis, quand je vous crierai : Assommo! tuez tout ce qui vous tombera sous la main. Et maintenant, vite à votre poste!

Morten Langmesser fit un signe d'assentiment; il traversa le pont avec dix hommes, et disparut aussitôt derrière les broussailles qui couvraient l'autre rive.

VI.

Le sénéchal Peder chevauchait silencieusement entre les chevaliers Thorstenson et Benedict Rimaurdson, sur la route qui conduit à Vemmelœv et à Warby; tous trois semblaient réfléchir aux moyens de remplir leur délicate mission avec le plus de prudence possible. Skirmen suivait son maître à distance; il montait un cheval de chasse efflanqué, et paraissait désolé de la perte de son *norbock*.

On avait dépassé Vemmelœv, et on approchait du pont de Warby, à la vue de ce pont long et étroit, nos chevaliers s'interrogèrent du regard et parurent réfléchir au parti qu'ils avaient à prendre.

— Avec douze hommes seulement, dit le chevalier Rimaurdson, je me chargerais de défendre ce pont contre toute une armée! Nous n'avons ici le choix qu'entre deux moyens : ou nous allons franchir le pont, tête et visière baissées, en lançant nos chevaux au grand galop, à brides abattues, et en renversant ou hachant impitoyablement tout ce qui ferait obstacle à notre passage; ou bien nous allons chevaucher le long du rivage, et au premier endroit favorable nous confier à l'adresse de nos chevaux pour passer le torrent à la nage. En effet, je n'insinuerai même pas à d'aussi braves gentilshommes que vous qu'on pourrait encore songer à rebrousser chemin, sauf à perdre du temps en allant quérir du renfort. Aussi bien, je n'ai pas en ce moment dans mon château un seul bon cavalier à ma disposition.

— Passons le pont de toute la vitesse de nos montures, dit le chevalier Thorstenson; cependant je ne vois ici âme qui vive et ne comprends pas bien où peut être le danger.

— Si Skirmen ne s'est pas trompé, reprit le sénéchal, nous ne tarderons pas à en rencontrer plus que nous n'en voudrions. Messire Rimaurdson, vos chevaux nagent-ils bien?

— Je réponds de ceux que vous montez, vous et votre écuyer, répondit le chevalier, pourvu qu'il n'y ait pas trop de vase. Les chevaux que nous montons, le chevalier Thorstenson et moi, sont lourds; pour peu qu'ils trouvent de la vase, ils ne s'en tireront jamais.

— Donc nous n'avons pas le choix des moyens, reprit le sénéchal. Tenons-nous fortement serrés les uns contre les autres, et il faudra bien qu'à la grâce de Dieu nous nous frayions un passage. Chasseurs, serrez-vous contre nous!

— Et maintenant, en avant! s'écria le chevalier Thorstenson, en donnant de l'éperon à son cheval.

— Un instant, dit le sénéchal; nous ne savons pas encore si nous arriverons vivans de l'autre côté du pont; en tous cas, il nous faut songer à mettre en sûreté nos pleins-pouvoirs royaux. Je puis compter sur la dextérité de mon écuyer, à qui il sera facile de passer à la nage, tandis que les brigands auront autre chose à faire que de songer à l'arrêter. Si vous êtes du même avis que moi, mes bons seigneurs, nous lui confierons la lettre et les pleins-pouvoirs du roi, et il les portera au commandant d'Ha-

raldsborg, dans le cas où nous ne pourrions pas passer, ou bien il anéantira le tout, s'il ne réussit pas plus que nous à s'échapper.

Mon fidèle Skirmen, ajouta le sénéchal en remettant à son écuyer la lettre royale soigneusement enroulée, tu nous as entendus? Il s'agit ici de la sûreté de la couronne et de la maison royale; si je ne suis pas assez heureux pour venir te demander cette lettre de l'autre côté du pont, tu m'en rendras compte là-haut!

Au même instant, les trois chevaliers, suivis de leurs quatre chasseurs, et l'épée nue, se précipitèrent vers le pont de toute la vitesse de leurs chevaux.

— L'un après l'autre! s'écria Thorstenson, sans cela cela nous tombons tous à l'eau. Et il se plaça à leur tête. Ils étaient tout près du pont, et on ne voyait encore paraître personne.

— Folle alarme! ajouta le chevalier; il n'y a ici âme qui vive.

— En avant, donc, en avant! cria à son tour le sénéchal en le dépassant.

— C'est bien mon intention, murmura Thorstenton quelque peu piqué et en s'efforçant de regagner l'avance qu'il venait de perdre. Les fers de son cheval retentissaient sur les planches mal jointes du pont, quand il dut modérer son élan pour ne pas faire tomber son ami dans l'eau. A leur grande surprise, personne ne se présenta encore pour leur fermer le passage. Le septième cavalier se trouvait déjà sur le pont, et le sénéchal Peder n'était plus qu'à quelques brasses de la rive opposée; déjà il se prenait à penser que leurs appréhensions avaient été mal fondées, quand il entendit derrière lui un fort coup de sifflet. Aussitôt il se fit un grand tumulte au milieu des buissons; les rayons du soleil scintillèrent sur les armures de fer poli qui y apparurent; une muraille impénétrable se trouva formée comme par enchantement, à l'extrémité du pont, par une triple rangée d'hommes à la barbe longue, à la taille et aux proportions athlétiques, présentant la pointe de leurs hallebardes à nos voyageurs, et au même instant pareille muraille, composée de pirates norvégiens, se forma derrière eux à l'autre extrémité, tandis qu'une voix formidable leur criait de derrière :

— Halte-là! ou vous êtes morts!

A la vue du fer brillant et poli des hallebardes, le cheval du sénéchal se cabra et faillit retomber en arrière dans le torrent.

— En avant! en avant! s'écria Thorstenson, qui, prenant la droite, dépassa le sénéchal et saisit par la bride son cheval effrayé, en essayant de l'entraîner avec lui. Effarouchés par le bruit, les chevaux se cabraient à l'envi des deux côtés du pont. On eût dit qu'ils étaient suspendus sur l'abîme. — En avant! en avant! criait toujours Thorstenson; mais c'était inutilement que le sénéchal et lui essayaient de maîtriser des chevaux dont ils ne connaissaient ni le caractère ni les habitudes. Le désordre s'était mis dans les rangs de leur petite troupe, et aucun des cavaliers qui la composaient ne pouvait plus bouger sans craindre de faire tomber son camarade dans l'eau.

— Jetez bas les armes! cria derrière eux la même voix, ou nous vous noyons tous!

A ces mots, on entendit le cliquetis de l'épée de Peder Hessel contre les hallebardes, et l'on vit tomber Morten Langmesser, dont le grand coutelas venait d'effleurer l'oreille du sénéchal.

— Point de quartier! cria alors le commandant des brigands; massacrez-les tous et jetez-les à l'eau!

A cet ordre, nos voyageurs se virent assaillis par devant et par derrière, et l'air retentit des hurlements sauvages poussés par les brigands. Le sénéchal et Thorstenson soutinrent le choc avec un aplomb admirable, et combattirent en désespérés à l'extrémité du pont où les brigands, à l'aide de leurs longues hallebardes, blessaient au poitrail leurs chevaux,

que la douleur irritait de plus en plus, Un cri d'horreur se fit entendre; les pirates norwégiens s'avançaient sur eux par derrière, et, un instant après, les quatre chasseurs du chevalier Rimaurdson, à qui toute retraite était coupée, tombaient avec leurs chevaux dans le torrent.

A ce moment seulement le chevalier Rimaurdson se trouva libre de ses mouvemens, et détourna son cheval pour ne pas éprouver le même sort que ses malheureux chasseurs. Il allait l'épée à la main se précipiter sur les brigands, malgré les effrayantes vociférations que ceux-ci poussaient autour de lui, quand son regard tomba par hasard sur le jeune homme au chapeau à panache qui les commandait. A cette vue, son épée lui tomba des mains, et, de son côté, le chef des brigands pâlit visiblement d'effroi.

— Arrêtez, camarades! leur cria celui-ci d'une voix tonnante; au nom du diable, qu'on les laisse passer! Et en moins d'un instant il ne se trouva plus sur le pont un seul des brigands. Le sénéchal Peder Hessel et le chevalier Thorstenson, aussi frappés de surprise que s'ils eussent été témoins d'un miracle, se hâtèrent de franchir le pont, libre maintenant de tout obstacle. Le chevalier Rimaurdson les suivait en silence, et pâle comme un mort. Quand ils eurent gravi la colline située au dessus du taillis, ils s'arrêtèrent pour examiner l'état de leurs chevaux épuisés de fatigue et couverts de sang. Ils virent alors de loin les dix brigands emporter le cadavre de leur compagnon, puis disparaître dans le taillis qui couvrait la rive opposée.

— Que s'est-il donc passé? dit le sénéchal; l'ange de la mort aurait-il par hasard combattu avec nous et frappé de terreur les meurtriers? Vous aussi, chevalier Rimaurdson, vous voilà sauvé!

— Sauvé! reprit celui-ci d'une voix sombre; oui, au nom du diable! mais j'aimerais bien mieux avoir trouvé la mort avec mes chasseurs!

— Qu'avez-vous donc? Seriez-vous blessé? demanda Thurstenson. Vos joues sont aussi pâles que celles d'un mort; vous n'êtes cependant pas homme à faillir dans le danger!

— Je ne suis pas, il est vrai, blessé au corps, répondit le chevalier; mais une épée à deux tranchans m'a transpercé l'âme. Ce malheureux chef de brigands au chapeau emplumé n'était autre que mon propre frère, Lave le proscrit! Que Dieu ait pitié de son âme de pécheur; car s'il tombait jamais entre les mains de mes chasseurs-côtiers, force me serait de le condamner moi-même à être pendu, puis roué.

Les deux chevaliers se turent; ils comprirent la profonde douleur de leur compagnon de voyage, et en même temps la cause de leur miraculeuse évasion.

— Soyez les bien-venus de ce côté-ci du pont, cria alors gaîment une voix bien connue : c'était celle de l'écuyer Skirmen, qui accourait vers eux au grand galop et en agitant joyeusement son bonnet. Il montait cette fois son petit *norbock*, et entraînait avec lui, attachés à une longe, les chevaux du sénéchal et du chevalier Thorstenson. En moins d'un instant, il se trouvait près d'eux au haut de la colline. Sautant alors à bas de son cheval, il remit à son maître la lettre que celui-ci lui avait confiée.

— Voici la lettre du roi, lui dit-il avec joie; elle n'a pas reçu une seule goutte d'eau, bien qu'il n'y ait pas un seul point de mon corps qui n'ait été mouillé.

— Et mes pauvres chasseurs! s'écria tout à coup le chevalier Rimaurdson en arrêtant court son cheval; est-ce qu'on ne pourrait pas tenter d'en sauver un?

— Je les ai tous vus tomber à l'eau, reprit Skirmen; c'était un horrible spectacle. J'avais déjà franchi la rivière; mais je rentrai aussitôt dans l'eau pour tâcher de les sauver. L'étalon noir était vigoureux; il put gagner la terre; les trois chevaux hongres s'enfoncèrent dans la vase.

— Mais les hommes, mes malheureux chasseurs ?

— Hélas ! cela faisait pitié à voir, reprit Skirmen en poussant un soupir profond. Ils étaient morts ; je réussis cependant à les traîner jusqu'au rivage, où j'ai récité à la hâte trois patenôtres et un *Ave* pour le salut de leur âme. Une vieille paysanne m'a promis de les ensevelir.

— Frère ! frère ! tu auras un jour à répondre devant l'éternelle justice de ces trois assassinats ! s'écria le chevalier Rimaurdson d'une voix sombre et en soupirant. Puis il donna vigoureusement de l'éperon à son cheval. Tous eurent bientôt rejoint le chevalier Thorstenson, et ils continuèrent leur voyage de compagnie, en gardant les uns et les autres un morne silence.

VII.

C'était le lendemain au soir, et la scène se passait au château de Flunderborg, près d'Elseneur, à peu près au même endroit où s'élève de nos jours le château de Kronborg. Dans une grande salle voûtée, un chevalier déjà âgé et vêtu de brun était assis vis-à-vis d'une jeune fille, à une table sur laquelle se trouvait un échiquier. C'était le chevalier Lave Litle et sa fille Ingertrude. Elle portait le vêtement noir alors réservé aux femmes et aux filles de chevaliers, et autour de ses beaux cheveux blonds s'étendait une rangée de perles rouges entremêlées de petites fleurs fraîchement écloses.

Depuis la conversation qu'il avait eue avec le sénéchal Peder au château de Nuborg, et la petite discussion qui s'en était suivie avec l'écuyer Rone, l'inquiet et irrésolu chevalier Lave n'avait plus eu un instant de repos. Il avait cru lire dans les traits sévères de son parent, le vieux chevalier John, le soupçon de sa secrète intelligence avec les gentilshommes rebelles. Sa propre conscience ne l'absolvait pas complètement à cet égard ; aussi, dès qu'à l'heure ordinaire il avait été relevé de son poste de commandant des trabans par le chevalier John, s'était-il bien vite éloigné de Nuborg, et avait-il en toute hâte déserté les grandes assises pour ne point être mêlé aux graves événemens dont il s'attendait à les voir le théâtre. Il était commandant, au nom du roi, de l'important château-fort de Flunderborg, lequel, à l'aide des énormes balistes placées sur ses remparts, protégeait l'entrée du Sound, et servait à faire acquitter les antiques droits de péage prélevés sur le commerce, comme le fait encore de nos jours le château de Kronborg, et d'une façon beaucoup plus complète.

Cependant le chevalier Lave n'avait encore rien à se reprocher qu'aux termes des lois d'un pays on pût lui imputer comme acte de trahison déclarée. Mais il avait assisté peu de temps auparavant au conciliabule tenu à Mœllerup, chez Stig Anderson, et à cette occasion il avait, plus énergiquement que jamais, pris parti contre le roi pour ses amis et ses parens. Il savait que ce conciliabule et les délibérations qu'on y avait prises avaient transpiré, et il craignait maintenant à bon droit que les paroles qu'il y avait prononcées ne fissent peser sur lui une responsabilité dont la première conséquence serait la perte de sa place de commandant de Flunderborg. Cette secrète inquiétude le tourmentait d'autant plus cruellement, qu'il était contraint de la renfermer en lui-même. Il se défiait d'ailleurs de tous ceux qui habitaient avec lui ce château où il vivait, depuis son veuvage, avec sa fille unique, qu'il considérait toujours comme une enfant et qu'il craignait cependant de laisser lire dans son cœur. Il l'aimait vivement, bien qu'elle ne fût jamais d'accord avec lui sur ce qui avait rapport aux affaires publiques, dont elle s'occupait beaucoup plus qu'on aurait pu croire d'une jeune fille de son âge. Elle avait, en effet, quinze ans à peine ; mais elle était d'une taille élevée et déjà elle manifestait une fermeté de volonté qui étonnait souvent son père, dont le défaut était l'irrésolution.

Elle n'avait pas seulement ces traits tout danois du visage qui caractérisaient la race d'Absalon, elle avait encore un patriotisme essentiellement danois, et le manifestait par les expressions de l'amour le plus vif pour le Danemarck, ainsi que du dévoûment le plus complet pour la maison royale. Était-il question des dangers qui menaçaient le roi et l'état, ses grands yeux bruns brillaient aussitôt d'indignation, et elle regrettait amèrement de ne pouvoir, à l'instar de son noble parent le chevalier John Litle, du chevalier David Thorstenson ou du sénéchal Peder Hessel, eiller en personne à la sûreté de la couronne et du pays. Elle ne prononçait cependant que rarement le nom du sénéchal, et toujours avec une visible répugnance. Songer qu'elle lui eût été destinée pour épouse dès sa plus tendre enfance, était pour elle une pensée insupportable, et qui révoltait en elle le sentiment de la liberté non moins que celui de la dignité de la famille.

Elle ne pouvait se souvenir du jeune sénéchal que confusément et comme d'un bel et aimable enfant avec lequel elle avait joué dans ses premières années. Mais dès qu'on lui avait appris qu'elle était destinée à devenir un jour sa femme, elle n'avait plus pensé à lui qu'avec répugnance. Il lui semblait qu'une invisible puissance eût fait de lui un ennemi, et il était le seul homme duquel elle crut, sans aucun motif, pouvoir attendre quelque chose de mal. Elle n'avait pu, à la vérité, refuser une certaine sympathie, non plus que son estime, à tout ce que plus tard elle avait entendu dire de bien de lui et de son infatigable zèle pour le service du roi et du pays. Quelquefois même, ces rapports favorables, faisant diversion à sa haine instinctive, lui arrachaient l'expression involontaire d'une vive admiration. Mais les bruits fâcheux qui s'étaient répandus l'année précédente au sujet du jeune sénéchal et de ses rapports avec la reine, étaient également parvenus à son oreille. On pensait généralement parmi le peuple, et même dans les classes où cette opinion trouvait le plus d'excuses, qu'il n'était redevable de sa rapide élévation qu'à sa beauté et à l'habileté de sa conduite à la cour. Cette prétendue tache à l'honneur du sénéchal, que l'envie agrandissait avec tout le zèle dont elle est susceptible, avait transformé en mépris et presqu'en exécration l'estime qu'Ingetrude avait long-temps eue pour l'inconnu à qui elle avait été de si bonne heure destinée. Souvent elle avait supplié son père de l'enterrer toute vivante dans un cloître pour le restant de ses jours, plutôt que de l'engager à épouser un homme que, malgré tous ses mérites, elle ne pourrait jamais aimer ni estimer.

Pendant long-temps son père ne lui avait jamais répondu à cet égard que d'une manière évasive, et l'avait engagée à réfléchir, à attendre qu'elle l'eût du moins vu et qu'elle eût pu renouveler avec lui une connaissance commencée au début de la vie.

— Le sénéchal, disait-il, est un homme distingué, un véritable favori de la fortune; nous ne pouvons pas, sans motifs plausibles, manquer à la parole donnée à un ami mort depuis long-temps, parole dont le but a été de faire le bonheur et la grandeur de nos deux familles, de maintenir leur influence en confondant leurs biens.

Depuis six mois, cependant, le père d'Ingetrude avait souvent vivement désapprouvé le zèle actif déployé par le sénéchal pour l'affermissement de la puissance royale et le maintien des abus dont, suivant lui, elle était la source; mais ces reproches avaient eu pour résultat de porter l'altière Ingetrude à prendre précisément sur ce point la défense du sénéchal, et à faire à cet égard son éloge comme d'un fidèle et courageux ami du roi et de la maison royale. Sa joie toutefois avait été grande quand, à son récent retour de la Fionie, son père lui avait appris qu'elle était désormais complétement libre, et l'avait dégagée de tout engagement pris avec le sénéchal. Il lui avait donné sa parole de ne jamais la contraindre à épouser ce valet de cour, que tout Danois libre devait à bon

droit craindre et haïr, bien qu'en raison de son habileté et de son activité, on ne pût lui refuser une certaine estime.

Le père et la fille était silencieusement assis devant un échiquier; mais Ingetrude s'apercevait clairement que le chevalier Lave Litle ne donnait guère d'attention à son jeu, et, en remuant ses pions, qu'il paraissait rêver à tout autre chose.

— Ah! ça, mon bon père, lui dit-elle enfin pour interrompre ce long et maussade silence, crois-tu vraiment à ce qu'on a raconté ici pendant ton absence? Se peut-il bien que le petit-fils du roi Abel, que l'audacieux duc Waldemar en veuille réellement à la couronne et à la vie de notre roi?

— Chut! mon enfant! Garde-toi de prononcer ici de telles paroles; elles pourraient nous coûter la vie, répondit le père en se retournant et en regardant avec inquiétude de tous côtés. Tout cela n'est que de sots bavardages, et ceux-là mériteraient bien de ne plus revoir la lumière du jour, qui mettent de tels propos en circulation. N'écoute jamais de semblables discours, ma chère et bonne Ingetrude, et garde-toi de penser à des choses que tu ne saurais comprendre. Les jeunes filles modestes ne parlent point d'affaires d'état; elles ne s'occupent que de leur métier à tapisserie et de choses de ménage. Chère enfant, il m'est pénible de te faire des reproches, mais quelquefois tu me fais vraiment peur avec tes propos inconsidérés!

— Cependant, mon père, il me semble que lorsqu'il s'agit du salut de l'état, nous autres jeunes filles danoises, nous sommes tout aussi en droit de songer à notre pays que peuvent l'être les jeunes gens et les chevaliers. De tout temps, en effet, il a été permis aux femmes, en Danemarck, de s'occuper d'affaires sérieuses. Si dame Inge et son orgueilleuse fille Ingetrude n'avaient jamais osé songer qu'à leur métier à tapisserie et à leur cuisine, m'est avis qu'elles n'eussent jamais anéanti la flotte de Swend Grothe, et que peut-être le grand Waldemar n'eût jamais été roi de Danemarck!

— Où vas-tu chercher toutes ces raisons-là, ma chère enfant? Où as-tu pris tous ces vieux et sots contes que tu as toujours à la bouche? Certes, ce n'est pas moi qui t'ai mis toutes ces fariboles-là dans la tête, et tu ne m'as jamais entendu te raconter rien de pareil.

— Non, c'est ma mère, quand j'étais encore toute jeune enfant, et elle m'a appris en outre une foule de belles et anciennes ballades relatives à ce sujet.

— Hélas! nous y voilà! Mais toutes ces ballades, toutes ces chroniques mentent! Tout cela n'est que fables et superstitions inventées par des gens qui n'avaient rien de mieux à faire, à l'usage des enfans et des faibles d'esprit. M'as-tu jamais entendu raconter quelqu'une de ces légendes, de ces chroniques, ou chanter quelqu'une de ces ballades? Des gens qui ont des choses sérieuses dans la tête ne pensent pas à de pareilles sornettes.

— Il est vrai, mon père, que je ne t'ai jamais ouï conter ni chanter; mais, en revanche, ma mère s'en acquittait si bien, et elle aimait tant les anciennes ballades! S'il n'y avait pas de ballades véridiques, et si les jeunes filles ne pouvaient pas chanter celles qui célèbrent les hauts faits de nos antiques rois et héros, ainsi que les vertus de leurs nobles et fidèles épouses, y aurait-il eu de grands hommes et de nobles femmes dont la mémoire eût survécu. Et vraiment alors ce ne serait pas trop la peine de vivre dans ce bas monde, puisque tout ce qu'il offre de grand ou de magnifique ne serait qu'une vaine et ridicule farce!

— Eh! je te répète que ces ballades ne sont que rêverie et superstitions! Cela ne vaut pas la peine d'en parler et mérite encore moins d'être chanté. Va regarder à la bannière qui flotte là dehors de quel côté souffle le vent.

Ingetrude se leva et alla regarder, par une fenêtre ronde, sur l'esplanade du château où flottait, au dessus de la voûte d'entrée, une grande bannière portant les trois lions des armoiries royales.

— Le vent a tourné à l'est, dit Ingetrude en venant se rasseoir d'un air indifférent. Attendrais-tu quelqu'un ce soir de Scanie ?

— Pas tout à fait, répondit le chevalier. Et à son tour il se leva. Vent d'est ! hum ! il y a une heure, le vent soufflait au nord-ouest. Avec pareil vent, personne ne pourra ce soir traverser le Sound. Il faut que je descende parler aux patrons de barque faisant le service du trajet. J'attends ce soir quelques seigneurs étrangers, mon enfant, des personnages de distinction, des amis particuliers à moi. S'ils arrivaient pendant que je serais absent du château, reçois-les aimablement, gracieusement, et offre-leur tout ce que tu as de meilleur à la maison. Divertis-les bien. Je sais que tu t'y entends, quand tu le veux ; mais ne leur demande ni leur nom ni le but de leur voyage, cela serait inconvenant. Surtout ne va pas leur parler d'affaires d'état, ni de ce que tu penses ou ne penses pas à ce sujet.

Il commençait à faire sombre. Le trouble mystérieux, l'inquiétude mal dissimulée du père, avaient produit une impression toute particulière sur l'esprit de la jeune fille, qui, jusqu'à ce moment, n'avait jamais su ce que c'était que la crainte. Quand elle se vit ainsi toute seule dans cette grande et obscure salle, les plus étranges pensées vinrent l'assaillir. On parlait beaucoup à cette époque de brigands et de pirates, et la renommée grossissait encore leurs méfaits. Tout cela ne l'effrayait cependant que médiocrement. Ce qui l'inquiétait plus vivement, c'étaient les bruits qui couraient non moins généralement, et qui représentaient le pays comme rempli de traîtres cachés, conspirant incessamment la perte du roi et celle de tous les serviteurs qui lui étaient dévoués. D'ordinaire, l'entrée de l'important château-fort de Flunderborg restait sévèrement interdite à tout étranger qui, préalablement, ne déclinait pas son nom et sa qualité, et qui n'indiquait pas le but de sa visite. Il lui était dès lors incompréhensible qu'on fît précisément ce soir-là une exception à la règle commune, et elle ne comprenait pas davantage que son père pût ainsi s'éloigner du château, alors qu'il y attendait des hôtes si importans. Des questions inquiètes qu'il lui avait adressées au sujet du vent et du mécontentement qu'il avait témoigné en apprenant qu'il soufflait à l'est, ainsi que de la défense qu'il lui avait faite de s'enquérir du nom des voyageurs, non plus que du but de leur voyage, elle concluait qu'il devait attendre quelques parens, des amis placés sous le coup de la proscription, et qui voulaient passer cette nuit même en Scanie.

Malgré la réserve et la prudence de son père, elle s'était bien aperçue qu'il partageait l'irritation de Stig Anderson et de ses parens contre le roi, bien qu'elle n'en connût pas la cause. Elle avait, à la vérité, entendu raconter que le roi avait jadis offensé la femme de Stig Anderson, et que, pour ce fait, le puissant maréchal avait juré sa mort ; mais elle ignorait les détails de cette affaire. D'après l'idée qu'elle se faisait d'un roi et le portrait du grand Waldemar que son imagination avait créé à l'aide des récits de sa mère, elle professait pour le nom royal un tel respect qu'elle ne comprenait pas comment un simple sujet avait pu être si gravement offensé par son roi, qu'il eût le droit de se révolter contre lui. Que son père, par amitié, peut-être par entraînement de parenté, se laissât aller à manquer à la fidélité qu'il devait à son roi, c'était là une pensée dont elle avait peine à se rendre compte ; et cependant elle se prit secrètement à redouter un semblable malheur, lequel, à ses yeux, était le plus affreux de tous ceux qui pussent jamais l'accabler. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait donc en proie à une inquiétude dont elle ne pouvait pas bien se rendre compte, et il lui semblait apercevoir à chaque angle de la salle la figure repoussante d'un traître, d'un régicide. A ce moment,

elle se leva vivement pour aller appeler es servantes et leur ordonner d'apporter des flambeaux.

A peine étaient-elles réunies qu'elles entendirent le bruit produit sur le plancher par des bottes éperonnées. Elles se levèrent toutes surprises, et Ingetrude avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Trois étrangers se trouvaient alors au milieu de la salle. L'un portait un costume de chasse; les deux autres étaient habillés comme des bourgeois en voyage; mais, à l'instar des chevaliers, ils portaient sous leurs manteaux de grandes épées. C'étaient le chevalier Rimaurdson, le sénéchal Peder et le chevalier Thorstenson. Quand ils étaient entrés, les traits et les accens d'Ingetrude les avaient frappés d'étonnement, et ils s'étaient involontairement arrêtés. A cet instant ils s'inclinèrent en saluant la charmante fille du chevalier Lave avec l'aisance propre à des chevaliers. Quoiqu'ils ne portassent pas le costume de leur ordre, leur tenue et la politesse de leurs manières annonçaient assez clairement que ce devaient être des personnages de distinction; aussi Ingetrude ne douta-t-elle pas un instant qu'ils ne fussent les hôtes importans annoncés par son père. Le premier regard qu'elle jeta sur leur physonomie ouverte et franche la tranquillisa tout de suite.

— Soyez les bien-venus, nobles seigneurs, leur dit-elle pour répondre à leur salut. Mon père, qui vous attendait, est allé à votre rencontre. Vous serez vraisemblablement venus par un autre chemin, et l'écuyer ou le valet d'écurie dont vous vous étiez fait précéder vous aura sans doute dit qu'il n'y a point ici d'étrangers.

— Noble damoiselle, reprit le chevalier Thorstenson, nous ne faisons que d'arriver, et notre écuyer n'a pu rien nous apprendre de ce qui se passait ici, car il n'a pas été plus loin que l'écurie. Nous ne pouvions pas non plus présumer que votre père nous attendît; nous comptions au contraire le surprendre.

— A notre grand étonnement, ajouta Rimaurdson, on nous a ouvert la porte du château, sans même demander qui nous étions et où nous allions.

— Je ne vous demanderai, nobles seigneurs, ni vos noms ni le but de votre voyage; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes les bien-venus chez mon père.

Le sénéchal contemplait Ingetrude avec admiration et bonheur, lorsque les portes de l'autre salle s'ouvrirent, et on entendit aussitôt retentir des voix bien connues des convives. — Le duc! dit à voix basse Rimaurdson. Et au même instant, à leur grande surprise, ils le virent entrer dans la salle à manger, accompagné de son sénéchal, de l'Allgrave et du chevalier Lave Litle.

Ingetrude se leva pour recevoir les nouveaux hôtes que lui amenait son père, et nos trois chevaliers en firent autant. Thorstenson et Rimaurdson se regardaient l'un l'autre d'un air embarrassé et irrésolu; le sénéchal seul était calme et ferme.

Il sentait tout ce que sa position avait de délicat, chargé qu'il était d'une mission spéciale par le roi, et investi, en tant que de besoin, de pleins-pouvoirs pour agir au nom de son souverain. Il alla donc avec courtoisie au devant du duc et de sa suite, sans que rien dans ses traits annonçât qu'il les eût reconnus sous les épais manteaux gris dans lesquels ils s'étaient enveloppés, et à l'aide desquels ils espéraient évidemment n'être reconnus de personne. Ce fut surtout au chevalier Lave que s'adressa son salut, comme au commandant et au seigneur châtelain. Celui-ci, à sa grande surprise, reconnut aussitôt le sénéchal et pâlit; mais profitant du déguisement sous lequel ce grand officier de la couronne se présentait à lui, il affecta de ne répondre à son salut que comme à celui d'un étranger d'un rang médiocre qu'il n'aurait jamais vu.

— J'espère, dit le sénéchal en lui présentant ses compagnons de

voyage, mais sans les nommer toutefois, j'espère que ces messieurs et moi nous ne vous dérangeons pas. Comme vous le voyez, noble chevalier, nous avons cru pouvoir sans inconvénient recourir à votre hospitalité. Nous sommes d'ailleurs chargés d'une mission près de vous, en votre qualité de commandant d'un château-fort royal, et nous vous en ferons part aussitôt que vous serez disposé à nous écouter.

Le chevalier Lave, tout décontenancé, salua silencieusement, puis jeta à la dérobée un regard inquiet sur le duc et sa suite, qui ne paraissaient pas moins surpris que lui de cette rencontre, et qui s'étaient empressés de tourner le dos au sénéchal et à ses amis.

— Nous nous flattons de vous être connus, continua le sénéchal Peder, bien que nous ayons pris le parti de voyager avec un costume qui n'est pas le nôtre. Les bruits sinistres qui courent sur le peu de sécurité qu'offrent les routes ne sont pas dénués de fondemens, et nous en avons recueilli des preuves concluantes ; je vois, au reste, que ces seigneurs ont eu la même précaution que nous. En parlant de la sorte, il indiquait le duc et le comte Kleinalf qui s'étaient retirés, avec le chevalier Abildgaurd, dans la partie la moins éclairée de la grande salle, et qui parlaient entre eux à voix basse, le dos tourné vers la salle à manger, et soigneusement enveloppés dans leurs énormes manteaux.

Le chevalier Lave, qui, pendant cet intervalle, avait eu le temps de se remettre, reprit tout à coup d'un ton résolu et avec un calme apparent :
— Voulez-vous avoir la bonté de me suivre dans mon cabinet secret, messires ; je vois que ma fille avait eu soin de vous faire servir quelques rafraîchissemens. Je suis complétement à vos ordres, et puis, à l'instant même, recevoir communication de la mission dont vous êtes chargés. En attendant mon retour, ma fille prendra soin de mes nouveaux hôtes.

A un signe qu'il leur fit, deux varlets prirent chacun des torches et ouvrirent une petite porte cachée dans la muraille de la salle ronde. L'un pénétra le premier dans un long corridor obscur, et l'autre s'arrêta au seuil de cette porte.

— Je vais vous montrer le chemin, dit à ses hôtes le chevalier Lave en prenant les devans.

Quand le sénéchal et ses deux compagnons furent une fois engagés dans l'obscur corridor, le varlet qui leur avait tenu la porte ouverte disparut ; la plus complète obscurité régna tout à coup derrière eux, et la porte se referma en faisant un bruit qui retentit long-temps dans le château. Nos chevaliers ne furent pas médiocrement surpris de ce début.

— C'est là un arrangement fort commode, dit le chevalier Lave d'un ton d'indifférence affectée, et comme vous le voyez, je suis organisé de manière à recevoir ici toutes sortes d'hôtes. Avec des seigneurs tels que vous, chargés, à ce que je puis voir, de secrètes et importantes affaires d'état, je m'éloigne et m'isole autant que possible, afin qu'aucun indiscret ne vienne prêter l'oreille aux entretiens que je puis avoir.

Ce long corridor conduisait dans l'aile occidentale du château, à une haute tour d'où la vue s'étendait sur le Sound. Il aboutissait à un étroit escalier tournant et voûté.

— Il faut ici que je vous prie de passer l'un après l'autre, reprit le chevalier Lave ; l'escalier est quelquefois étroit, et il faudra enjamber quelques marches à la fois. J'ai souvent beaucoup de peine à monter de la sorte ; mais à l'époque où nous vivons, on ne saurait user de trop de prudence, et c'est en secret qu'on doit prendre connaissance d'ordres secrets envoyés par le roi.

Il monta alors d'un pas rapide devant eux et sans jamais se retourner. Le sénéchal, qui le suivait immédiatement, s'arrêta à diverses reprises, en lui adressant quelques questions indifférentes relatives à l'architecture du château ; mais le chevalier y répondit en continuant de monter, et toujours sans se retourner vers son interlocuteur.

— Voilà qui me paraît assez étrange, dit à voix basse le chevalier Rimaurdson au chevalier Thorstenson. S'il n'était pas parent du chevalier John Little, je commencerais à craindre de nous être fiés à lui. Avez-vous remarqué son air tout décontenancé et le coup d'œil qu'il a lancé au duc?

— S'il nous trahit, c'est un homme mort, répondit du même ton Thorstenson en portant la main à la garde de son épée. Nous ne le laisserons pas s'éloigner de nous de plus de trois pas.

Le sénéchal Peder s'aperçut que ses compagnons parlaient derrière lui à voix basse; il se retourna, et portant le doigt à sa bouche, leur fit signe de se taire.

— Je crois que le vent souffle à l'est, reprit-il d'un ton indifférent; m'est avis que personne ne se risquerait à franchir le Sound cette nuit?

— Difficilement, répondit le chevalier Lave. Il faudra dès lors, messeigneurs, que vous vous décidiez à passer la nuit chez moi.

— Telle n'est pourtant pas notre intention, répliqua le sénéchal. Aussi bien vous avez déjà des hôtes qui ont peut-être plus de droits que nous à réclamer votre hospitalité, et de la société desquels nous ne voudrions pas vous priver. Mais quand arriverons-nous donc à votre cabinet secret, messire chevalier?

— Nous y voilà.

Et en répondant ainsi, le chevalier Lave redoublait de précipitation. Le sénéchal avait eu soin de compter les marches. On était à la soixante-dixième, quand enfin on se trouva sur un petit palier étroit. Une porte toute garnie de fer s'ouvrit, et nos voyageurs entrèrent dans une chambre ronde éclairée par une seule fenêtre, qui était toute grande ouverte et pourvue d'épais barreaux de fer. Le vent agitait violemment la lumière des torches, et le varlet alluma une grande lampe suspendue au plafond.

— Votre cabinet secret ressemble furieusement à un cachot! dit le sénéchal.

— Je le fais quelquefois servir à cet usage, répondit le chevalier Lave, car c'est l'endroit le plus sûr de tout ce château. Il faut que vous sachiez que cette tour est à moitié construite dans l'eau, et que d'ici l'on jouit d'une vue admirable sur le Sound. Maintenant tu peux t'en aller, ajouta-t-il en s'adressant au varlet. Que personne vienne ici nous déranger, et dis à ma fille ainsi qu'aux étrangers qu'ils n'ont pas besoin de m'attendre.

Le varlet s'éloigna; le chevalier referma lui-même la lourde porte et en plaça la clé dans sa poche.

— Je suis maintenant, dit-il, tout à votre disposition. Quelle est donc l'importante affaire pour laquelle le roi m'envoie trois personnages de votre distinction? car la prudence ne me permettait pas de vous reconnaître plus tôt.

— C'est, en effet, pour une affaire de la plus haute importance que le roi nous envoie ici, répondit le sénéchal d'un ton ferme et calme; et moi, sénéchal du royaume, je suis autorisé à requérir pour cette affaire la coopération la plus active et la plus énergique de tous les fonctionnaires publics. Le but de notre voyage est un secret au sujet duquel personne n'a le droit de nous adresser la moindre question. Cette lettre ouverte et adressée à tous les commandans de forteresses et de châteaux-forts vous expliquera que vous êtes tenu, en votre qualité de serviteur de la couronne et de commandant d'un château royal, de mettre immédiatement à ma disposition trente hommes d'armes, ainsi qu'un bâtiment léger et fin voilier.

En prononçant ces mots, il présenta au chevalier Lave une lettre ouverte, contenant effectivement les pouvoirs dont il venait de parler, et

dont il avait eu la précaution de se munir, indépendamment des pleins-pouvoirs inhérens à sa charge même.

Le chevalier Lave parcourut la lettre avec une visible inquiétude, tout en se donnant l'air de ne la lire qu'avec peine, afin d'avoir plus de temps pour réfléchir.

— Je n'ai rien à objecter à cela, seigneur sénéchal, dit-il enfin ; le bâtiment et les trente hommes d'armes seront à votre disposition aussitôt que vous l'ordonnerez. Mais avec vent pareil, comme vous l'avez dit vous-même, personne ne peut raisonnablement songer à risquer le passage du Sound.

— Cette lettre royale vous fait voir en outre, reprit le sénéchal, que je suis autorisé, sous ma seule responsabilité, à requérir de tout commandant de château-fort aide et assistance pour procéder à l'arrestation immédiate de tout chevalier, de tout vassal de la couronne de Danemarck que je rencontrerai en chemin suspect, et pour le faire conduire immédiatement à Sigeborg.

— Je le vois avec surprise, répondit le chevalier Lave. J'espère toutefois que votre intention n'est pas de faire usage en ce moment d'un pouvoir si énorme et si arbitraire. Comme vous devez le savoir, un pareil acte serait une violation manifeste et directe des promesses du roi et du serment qu'il a prêté. Il lui est interdit de lancer un ordre d'arrestation contre quiconque n'aurait pas été préalablement, devant la diète nationale, l'objet d'un acte d'accusation régulier, et qui n'aurait pas refusé d'obéir à la loi.

— Chevalier Lave, vous oubliez l'exception, reprit le sénéchal. Cette interdiction ne s'applique ni aux brigands ni aux voleurs de grands chemins, bien moins encore aux rebelles et aux traîtres. Or, maintenant, en vertu de cet ordre royal, je vous somme, au nom du roi mon maître et le vôtre, d'avoir à faire fermer immédiatement toutes les issues de ce château-fort royal, à me livrer sous bonne garde tous les étrangers qui s'y trouvent.

Le chevalier Lave pâlit.

— Vous êtes par trop sévère, seigneur sénéchal, dit-il d'un air inquiet et en regardant du côté de la fenêtre ; j'espère cependant que vous ne me forcerez pas à vous livrer mes hôtes. Ils ne sont accusés d'aucun crime, et sont venus en toute confiance me demander l'hospitalité, sans se douter du danger qu'ils couraient sous mon toit.

— Ce château-fort ne vous appartient pas, mais bien au roi, répondit sévèrement le sénéchal, qui comprima visiblement un sentiment de compassion en considérant le visage tout bouleversé du châtelain ; je remplis un devoir pénible, mais partout où je trouve des ennemis du roi et de la patrie, il m'ordonne de procéder à leur arrestation, sans avoir égard à leur situation personnelle. Or, l'un des seigneurs auxquels vous avez ouvert ce château-fort n'est autre que le comte de Tœnsberg, l'infâme pirate, le cruel assassin !

— Que dites-vous ? L'Alfgrave ! le comte de Kleinalf ! balbutia le châtelain Lave en jouant la surprise. S'il en est ainsi, j'avoue que je suis répréhensible ; mais je vous assure que l'un de ces seigneurs m'est complètement inconnu ; il est venu avec le duc, et il m'eût été impossible de penser...

— Je veux bien vous croire, chevalier Lave, quoique toutes les apparences soient contre vous. Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que votre noble hôte et ami a auprès de lui, en qualité d'écuyer, le fameux chef de brigands Nils Ounfride ?

— Vous me faites frémir, noble seigneur, balbutia encore le châtelain, visiblement plus décontenancé ; si j'avais pu m'en douter, jamais ils n'eussent mis le pied dans ce château. Mais que faire à cette heure ? Si

le château est plein de brigands et de traîtres, la garnison ne sera pas assez forte pour leur résister!

— Quant à cela, répondit impatiemment Thorsteuson, c'est notre affaire. Ouvrez-nous tout de suite cette porte, seigneur chevalier, maintenant que vous savez de quoi nous sommes chargés!

— Je vous prierai d'abord d'être poli avec moi, répliqua le chevalier Lave en tremblant; puis il nous faudrait auparavant bien songer à ce que nous devons faire. On ne vient pas facilement à bout de pareils hommes. Je vais d'abord faire signe au concierge d'avoir à fermer toutes les portes et à barricader toutes les issues du château. En disant ces mots, il s'approcha de la fenêtre demeurée ouverte, et s'écria d'une voix étouffée qui trahissait sa vive inquiétude : — Fermez les portes, varlots! et ne laissez sortir du château âme qui vive! Puis il tira de sa poche la lourde clé qu'il y avait placée, et se mit à frapper avec sur les barreaux de fer.

— Sortons d'ici plus vite que cela, dit le sénéchal en faisant un mouvement rapide pour lui prendre cette clé des mains. Mais au même instant, on entendit retentir sur les rochers à fleur d'eau qui environnaient la tour, le bruit produit par la chute d'un corps pesant.

— Qu'avez-vous fait, seigneur sénéchal? s'écria alors le chevalier Lave en feignant un vif effroi; vous m'avez fait tomber la clé des mains, et nous voilà maintenant tous prisonniers! Le Sound mugit avec fureur; personne au monde ne saurait entendre nos cris, et n'oserait d'ailleurs s'approcher assez pour que nous puissions espérer voir venir à notre secours! Et ma fille, ma malheureuse enfant! la voilà maintenant seule au milieu des brigands et des traîtres!

A ces mots, l'effroi de chacun des assistans fut visible.

— Votre fille! s'écria le sénéchal en proie à une vive agitation; non, non, le chef de brigands et le traître la respecteront tous deux! Bien qu'ils aient d'infâmes criminels parmi les hommes de leur suite, le duc et son sénéchal n'ont cependant pas encore abjuré tout sentiment d'honneur. D'ailleurs, messire Lave, m'est avis que si vous aviez réellement été inquiet pour votre fille, vous vous fussiez bien gardé de lui amener des hôtes aussi dangereux que ceux-là, et peut-être auriez-vous eu grand soin de ne pas perdre la clé du cachot dans lequel nous voilà maintenant renfermés, et sans doute pour long-temps.

Le châtelain Lave, qui se promenait de long en large, gardait le silence pendant que le sénéchal Peder et le chevalier Rimaurdson le considéraient d'un œil scrutateur et défiant, qui trahissait en même temps leur dépit de se voir ainsi enfermés dans un moment si important; car à présent ils ne doutaient plus que le duc ne les eût reconnus et qu'il n'eût deviné le but de leur voyage. Il n'était dès lors que trop vraisemblable qu'il aurait recours à tous les moyens possibles pour s'échapper et pour mettre ses dangereux projets à exécution. Cette idée était simultanément venue à l'esprit du sénéchal et à celui de ses amis pendant la longue route qu'ils avaient dû faire pour arriver à la tour.

Sommé d'avoir à ouvrir aux chevaliers, le chevalier Lave parut se ruer de toute sa force contre la porte, solidement garnie de fer. Mais de tous les efforts réunis résulta seulement un grand bruit dont retentit pendant long-temps l'écho de la tour, et la porte de chêne massif demeura inébranlable.

Plus irrité que jamais, le chevalier Thorstonson courut alors à la fenêtre, et, d'une voix à réveiller les morts, se prit à crier : « Holà! hommes d'armes! holà! gens du château! Il y va de la vie de votre maître! » Mais aucune réponse ne se fit entendre. Les eaux du Sound, soulevées par une violente tempête, venaient incessamment battre les murailles du donjon, en produisant un mélancolique bruissement, et l'obscurité pro-

fonde qui enveloppait le reste du château empêchait d'y apercevoir le moindre indice de la présence d'êtres vivans.

Pendant l'absence de son père, Ingetrude avait pris soin de ses nouveaux hôtes, et les avait invités à venir s'asseoir à la table sur laquelle elle avait fait placer d'autres mets. Quand le duc et sa suite se furent convaincus que leur prudent ami les avait débarrassés d'une compagnie imprévue et désagréable, ils résolurent de s'en rapporter à son habileté et d'attendre son retour, ou tout au moins de se reposer tranquillement jusqu'à ce que Nils Ounfride leur vînt annoncer qu'on pouvait mettre à la voile. Ils avaient rejeté au loin leurs manteaux gris, et apparaissaient maintenant à la fille de la maison vêtus du costume ordinaire des chevaliers. Avec une dignité toute princière, une politesse élégante et facile, le jeune duc avait pris place au haut bout de la table, à la gauche d'Ingetrude. Le chevalier Abildgaard s'assit sur le siége laissé vacant par Rimaurdson, et l'effronté pirate norwégien se jeta lourdement sur le fauteuil que Thorstenson occupait tout à l'heure. Les étrangers ne s'étaient point nommés; mais cette sourde exclamation de surprise : « le duc ! » que Rimaurdson n'avait pu réprimer en les voyant entrer, n'avait point échappé à Ingetrude, qui présumait avec une secrète horreur que l'un de ses hôtes ne pouvait être autre que le duc Waldemar du Jutland méridional, personnage qu'elle était depuis long-temps habituée à haïr. Jamais, en effet, elle n'avait encore entendu parler d'un autre duc, et les récits qu'on faisait des dangereux et orgueilleux projets formés par ce duc Waldemar, ainsi que de ses prétentions à la couronne, l'avaient induite à se former de ce seigneur la plus défavorable idée, et à se le représenter sous les traits les plus effrayans. En l'entendant nommer parmi les nouveaux hôtes de son père, elle fut tellement saisie, qu'elle eut toutes les peines du monde à dissimuler son effroi; et quand son père quitta la salle avec les trois autres étrangers, il lui fallut faire sur elle-même d'incroyables efforts pour s'acquitter, avec une apparente tranquillité, de ses devoirs de maîtresse de maison à l'égard des dangereux hôtes dont la secrète intelligence avec son père remplissait son âme d'une douloureuse inquiétude et d'une secrète horreur.

Silencieuse et triste, elle était assise à table au milieu d'eux, ne prêtant qu'une distraite attention aux discours polis et aux complimens de tous genres que lui adressaient à l'envi le duc et son sénéchal. Ces deux jeunes hommes ne paraissaient l'inquiéter que fort médiocrement; d'ailleurs, leurs manières faciles et enjouées annonçaient des gens habitués à la vie des cours. L'expression de douceur empreinte sur leurs visages, à la peau douce et unie, le vide et le décousu de leurs propos, semblaient, en effet, annoncer des hommes qui n'étaient ni dangereux ni redoutables, ne pouvant ni l'un ni l'autre, par conséquent, être l'audacieux duc Waldemar. Tout au contraire, elle croyait reconnaître, dans le troisième des seigneurs étrangers, ce prétendant à la couronne, cet homme qui en voulait manifestement aux jours du roi, et qui depuis long-temps était l'objet de toute sa haine. Il n'avait pas encore prononcé une seule parole; mais ses regards perçans et soupçonneux, son visage effronté et impudent, trahissaient une audace sans bornes. Ingetrude répondait poliment, quoique d'un air préoccupé, aux demandes que lui adressait le duc : si elle aimait la danse, les tournois, la chasse au faucon et le jeu d'échecs? si elle avait été à la cour, et comment elle passait le temps dans la solitude de ce château désert? Elle ne paraissait pas s'apercevoir de la surprise que sa beauté causait au duc, non plus que des expressions flatteuses que lui arrachait ce sentiment. Par contre, toute son attention était fixée sur le petit homme trapu assis à sa droite, à l'autre coin de la table : il était vêtu moitié en marin et moitié comme le plus magnifique chevalier, avec un costume de couleur écarlate tout étincelant de pierreries et de rubis. Etendu nonchalamment dans son fauteuil, ses petits yeux

fauves parcouraient incessamment tous les angles de la salle, comme s'il ne s'y fût pas cru en sûreté, bien qu'il fît profession de mépriser tous les dangers. Son front large et proéminent annonçait la force et l'audace; ses cheveux, courts et crépus, d'un brun tirant sur le rouge, se confondaient avec la barbe courte et mal peignée qui couvrait des mâchoires plus semblables à celles d'un animal qu'à celles d'un homme. Quand les épaisses lèvres de sa grande bouche venaient à s'entr'ouvrir, on pouvait apercevoir à moitié deux formidables rangées d'énormes dents d'une éclatante blancheur. Ses yeux, fauves et hagards, étaient profondément enfoncés sous d'épais sourcils qui touchaient à son nez tout bourgeonné. Il mangeait avec précipitation, et dans sa grossière voracité broyait d'un coup de dent les os les plus forts, pendant que sa main calleuse caressait par intervalles le manche d'un poignard garni de pierres précieuses. Jamais il ne portait son gobelet à ses lèvres sans le vider complétement, et il se montrait particulièrement actif dans cet exercice. Enfin, il parut avoir apaisé sa faim et sa soif; ses joues, brunies par le grand air et par le soleil, brillaient maintenant, échauffées par le vin, et il jetait tantôt à Ingetrude, tantôt à ses suivantes, d'impudents et lubriques regards, comme s'il les eût comparées entre elles et qu'il eût été incertain du choix qu'il avait à faire.

— Allons, messires, amusons-nous, dit-il enfin d'une voix rude et retentissante et en employant le dialecte norwégien. A quoi bon tant de cérémonies en voyage? et pourquoi ces jolies filles-là restent-elles debout derrière le siége de la demoiselle? Sénéchal, prenez pour vous celle au nez retroussé; quant à moi, je jette mon dévolu sur la petite friponne aux yeux bruns, et nous laisserons la fière damoiselle pour Sa Grâce, attendu qu'à tout seigneur il faut rendre tout honneur. Il fit alors un mouvement comme pour se lever, et aussitôt les suivantes reculèrent effrayées.

Ingetrude, elle aussi, eut peur; mais elle réprima tout de suite son effroi. L'impudence et la grossièreté de ce personnage la révoltaient. A son accent étranger, elle avait bien vite reconnu que ce ne pouvait pas être le duc. Elle se leva donc de table en jetant un regard de mépris à l'insolent pirate, puis s'adressant d'un ton calme et plein de dignité aux deux autres étrangers :

— L'un de vous, messires, leur dit-elle, doit être le duc Waldemar, et j'en suis aise, quoique, comme fille d'un chevalier danois, je ne puisse pas précisément me réjouir de voir l'homme qui a osé se mettre en rébellion contre la couronne de Danemarck. Mais sans savoir lequel de vous peut être ce prince, je m'adresse à lui comme à un homme de noble et royale race, et je le supplie de me délivrer de la présence de ce manant, qui ne peut vraisemblablement être, messires, que l'un de vos palefreniers.

— Quo diable nous chantes-tu là, orgueilleuse enfant? s'écria en ricanant le chef de pirates; me prendrais-tu donc pour un palefrenier parce que je ne veux pas parler le doucereux langage de ces damerets, de ces courtisans? Sache, ma mie, que je possède ce talent aussi bien que qui ce soit, et qu'il n'y a pas de reine au monde qui ne s'estimât heureuse de prendre place à table près du comte de Tœnsberg, et même de l'embrasser.

— Reprenez votre bon sens, noble comte, dit alors le duc en se levant de table et du ton le plus impérieux; rappelez-vous qu'ici nous ne sommes pas plus à bord qu'au cabaret, mais bien dans la maison d'un noble chevalier de mes amis. Cette demoiselle et ses suivantes sont désormais placées sous ma protection et ma sauvegarde.

— Comment diable! mon jeune duc au long nez, seriez-vous déjà fatigué de notre association, et voudriez-vous avoir une affaire personnelle avec moi? murmura l'Alfgrave; et il étendit au loin ses jambes, en mé-

me temps qu'il se rejetait dans son fauteuil en croisant les bras sur sa poitrine. Je ne vous conseillerais pas, ma foi, de faire de ces plaisanteries-là. Le comte de Tœnsberg est homme à s'asseoir à la table du roi de Suède tout aussi bien qu'à celle du roi de Norwége, sans avoir besoin de faire le chien couchant pour obtenir semblable honneur. Il n'y a pas au monde d'empereur qui me puisse intimider, et un petit duc comme vous bien moins encore ! Tel que vous me voyez, je suis capable de vous rouler et de vous peloter tous les deux, vous et votre pimpant sénéchal, de vous mettre les pieds en l'air et la tête en bas, pour peu que vous soyez tentés d'essayer si vous êtes plus forts que l'Alfgrave !

Le duc pâlit de colère. Le chevalier Abildgaurd avait précipitemment quitté son siége pour aller se placer, l'épée à la main, près de son maître.

— Appelez les varlets du château ! dit alors Ingetrude à ses servantes. Et celles-ci, au comble de la terreur, sortirent bien vite de la salle en criant au secours ! pendant que leur jeune maîtresse demeurait calme et tranquille en présence de ces hommes irrités.

— Ce n'est point ici le lieu d'éprouver nos forces réciproques, comte Alf ! Je ne suis point un matelot essayant de dompter un hippopotame, reprit le jeune duc avec un sourire de mépris et en plaçant la main sur la garde de son épée. Je vois que le vin était trop capiteux pour vous, et demain vous regretterez et n'oserez même point répéter ce que vous dites maintenant. Si vous vous rappeliez seulement où vous êtes et quel vent nous avons, vous reviendriez peut-être bientôt à vous-même. Ici, ajouta-t-il d'un ton d'orgueilleuse menace, le comte de Tœnsberg ne vaut pas plus que Nils Ounfride ou tout autre brigand vulgaire, et à moins que vous ne vouliez éprouver vos forces avec les bourreaux danois, et mesurer votre taille sur les gibets de ce pays, m'est avis que vous saurez bien réprimer les éclats de votre fureur et de votre ivresse sans le secours des varlets et du geolier de ce château-fort.

On entendit en ce moment du bruit au dehors, et la porte de la cuisine s'ouvrit.

— Barricadez toutes les issues ! ordonna Ingetrude. Et la porte se referma aussitôt.

— Il est ivre, comme vous pouvez voir, noble damoiselle, dit à voix basse le duc à Ingetrude en lui offrant le bras pour la conduire dans l'autre salle. Excusez-moi de vous avoir amené un aussi grossier compagnon de voyage. C'est d'ailleurs un brave chevalier norwégien de noble maison. Mais il n'y a pas à raisonner avec lui quand une fois il se trouve en pareil état. Il perd complétement la tête et s'imagine être le puissant et redoutable pirate comte Kleinall de Tœnsberg. Alors, il faut lui tenir un langage à l'avenant, et le menacer de roue et de potence pour en venir à bout. Maintenant il ne quittera pas la table tant qu'il restera un goutte de vin dans la cruche ; puis il ne tardera pas à s'endormir, et se laissera alors transporter à bord comme une masse inerte et sans faire le moindre mouvement.

— Voilà une bien singulière faiblesse de la part d'un seigneur si fort ! répondit Ingetrude en fixant sur le duc des regards de défiance et d'incrédulité. Peut-être aussi est-ce par suite de son ivresse qu'il vous a donné le titre de duc ?

— Non, il n'a pas eu tort en cela, noble damoiselle. Je suis effectivement le duc Waldemar, et quoique je ne vous sois point bien-venu, votre père m'a amicalement accordé l'hospitalité. Je vous prie donc, autant pour lui que pour moi, de faire retirer les varlets du château et de ne point trahir par un inutile éclat la visite que je suis venu lui rendre. Bien qu'assuré de pouvoir constamment me justifier de toute accusation, je me trouve maintenant calomnié et poursuivi. Si l'on me reconnaissait, il en pourrait coûter a vie à votre père !

Ingetrude pâlit à ces mots et sentit s'évanouir toute sa fermeté. En ce moment, les varlets du château, qui avaient barricadé les issues, entrèrent bruyamment dans la salle.

— Retirez-vous! leur dit Ingetrude d'un ton digne et en allant au devant d'eux; il y a eu erreur de ma part. Il n'y a aucun danger ici, et vous ne voyez là que de paisibles voyageurs amis de mon père. Seulement l'un d'eux s'est grisé, et nous avait effrayés par ses gestes forcenés et par ses propos incohérens; mais le voilà maintenant qui dort. Retirez-vous donc dans l'escalier, et restez-y jusqu'à ce que je vous appelle. Cependant que trois d'entre vous restent là, dans la cuisine.

Les varlets obéirent et se retirèrent en silence; mais les servantes effrayées n'osèrent pas rentrer dans la salle, et Ingetrude y resta par conséquent seule avec le duc et son sénéchal.

— Ainsi, c'est vous qui êtes le duc Waldemar? dit-elle à ce jeune et altier seigneur, en fixant sur lui des yeux calmes, mais scrutateurs, et en se plaçant en même temps assez près de la porte de la cuisine pour pouvoir l'ouvrir à tout moment. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que celui de vos compagnons qui gît là étendu ivre-mort n'est autre que l'ennemi déclaré de mon pays, que l'infâme pirate, incendiaire et assassin norwégien! Votre palefrenier, lui aussi, est un brigand! et c'est avec une suite pareille que vous vous aventurez à entrer comme hôte dans un château-fort royal? Evidemment, vous avez trompé mon père! Sa vie est peut-être en danger.... Vous savez peut-être mieux que moi pourquoi il reste si long-temps absent; peut-être aussi ceux qui vous poursuivent, et dont vous me parliez tout à l'heure, sont-ils déjà ici? Tout cela est pour moi une effrayante énigme; mais ce que je sais bien, c'est qu'en ce moment votre liberté depend de moi.

Le duc parut frappé de ces paroles et considéra la jeune fille avec surprise, pendant que le chevalier Abildgaurd regardait de tous côtés d'un air inquiet, et en faisant involontairement un mouvement vers la porte.

— Elle est fermée, lui dit Ingetrude; mais je n'ai besoin que de faire un signe pour qu'elle s'ouvre devant vous. Duc Waldemar, promettez-moi sur l'honneur qu'à partir de ce moment vous n'entreprendrez plus rien contre la couronne ni contre le pays, et je vous laisse sortir du château sans obstacle. Que si vous ne pouvez ou ne voulez point me le jurer, j'appelle à l'instant même les varlets et les hommes d'armes, et je vousfais arrêter sur place comme complice de l'audacieux pirate norwégien

Le duc et le chevalier Abildgaurd se regardèrent d'un air visiblement surpris et décontenancé. Tous deux parurent un instant incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre.

— Soit, dit enfin le duc du ton de persifflage particulier aux hommes de cour; nous pouvons bien, en tout honneur, céder à un caprice de dame! Mais quand il aperçut l'expression sérieuse empreinte sur le noble et beau visage de la jeune fille, il changea de ton tout à coup. — Je vous jure, noble damoiselle, dit-il alors avec gravité, qu'à l'avenir je n'entreprendrai rien que je ne puisse parfaitement justifier devant le peuple ou en présence de toute diète légalement convoquée et réunie. Vous ne sauriez d'ailleurs être juge de ma position non plus que de mes relations personnelles, et, pour nous commander ici, vous n'avez pas d'autre droit que celui que nous accordons librement à votre beauté et à votre a ur pour votre pays. Mais si vous ne voulez point exposer votre père à un évident danger de mort, faites-nous ouvrir sur-le-champ les portes de ce château, et que tout le monde ignore quels hôtes vous y avez reçus.

Ingetrude, en proie à une violente et visible lutte intérieure, se tut. Elle porta l'une de ses mains à ses yeux, comme si elle eût été frappée d'un éblouissement subit, et, de l'autre, fit aux étrangers signe de se re-

tirer. Elle ouvrit ensuite la porte de la cuisine, et ordonna aux varlets qui s'y trouvaient d'aller ouvrir les différentes issues.

Dès que ses terribles hôtes eurent dépassé le seuil de la porte, Ingetrude y courut et se hâta de la bien fermer au verrou ; puis, affaiblie par tant de violens efforts sur elle-même, elle tomba presque sans mouvement dans un fauteuil. On pouvait alors entendre dans la cour un bruit de pas précipités; mais bientôt tout y redevint silencieux, et la massive porte du château s'ébranla en criant sur ses gonds pour se refermer sur les étrangers. A ce moment, Ingetrude se releva, comme si elle se fût arrachée à une espèce d'évanouissement. Elle se recueillit bien vite, et se rappelant tout ce qui venait de se passer, la pensée que son père entretint de coupables relations avec ces terribles hôtes, remplit son âme d'horreur et d'épouvante. Un déluge de larmes s'échappa aussitôt de ses yeux, et elle se tordit les bras de désespoir.

— Mais où donc est-il resté? s'écria-t-elle tout à coup avec une inquiétude pleine d'angoisse; où sont donc restés les hommes braves et fidèles partis tantôt avec lui?

Les derniers mots prononcés par le pirate lui revenant alors à l'esprit, elle marcha rapidement dans la direction de la porte, sans bien savoir encore elle-même ce qu'elle allait faire. En ce moment, on frappa à coups redoublés à la porte de la salle que tout à l'heure elle avait si soigneusement fermée au verrou. Quoique effrayée de ce bruit, elle ne délibéra pas long-temps sur le parti qu'elle avait à prendre, et se hâta d'ouvrir. Un jeune homme, vêtu du costume ordinaire des écuyers, entra alors dans la salle et la salua respectueusement. C'était Claus Skirmen.

— N'ayez pas peur, noble damoiselle, lui dit-il; mais il faut que je vous apprenne que, si vous ne le savez pas déjà, qu'il y a des brigands dans ce château. Mon maître et deux chevaliers qui l'accompagnaient, ainsi que le seigneur châtelain lui-même, sont enfermés dans la tour de l'Est.

— Enfermés par les brigands? mon père enfermé! s'écria Ingetrude avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive et que le jeune écuyer ne put s'expliquer. Mais est-il bien certain que les brigands l'aient enfermé? Comment le sais-tu?

— Ecoutez-moi bien, noble damoiselle; j'ignore qui peut les avoir enfermés, mais ils sont en ce moment prisonniers dans la tour. Etant allé faire baigner nos chevaux sur le bord de la mer, j'entendis tout à coup un des seigneurs appeler au secours. A cette voix, j'entrai plus avant dans l'eau avec mes chevaux, et je m'approchai de la tour. On m'ordonna de chercher la clé du cachot, qui devait se trouver précisément sous la fenêtre du donjon; heureusement qu'elle était tombée sur une grande pierre. La voici: mais je n'ai jamais pu trouver le chemin qui conduit à ce donjon. Comme chacun criait dans la cour qu'il y avait des brigands, personne n'a voulu prendre garde à ce que je lui disais.

— Donne-la-moi, dit Ingetrude en proie à une vive inquiétude et en prenant la clé des mains de l'écuyer. Va prendre de la lumière à l'écurie et dépêche-toi.

Puis elle descendit en toute hâte dans la cour du château, pendant que Skirmen exécutait ses ordres. Il y avait dans cette cour beaucoup de bruit et de mouvement. Tous les varlets, tous les hommes d'armes du château y étaient accourus, et le vieux concierge s'empressa de venir au devant de sa jeune maîtresse.

— Que Dieu ait pitié de nous! s'écria-t-il avec tous les signes d'un profond effroi. Les infâmes scélérats! Vous est-il arrivé quelque chose, mademoiselle?

— Mon père est enfermé, dit Ingetrude; les étrangers sont tous partis: ouvrez-nous bien vite la tour de l'Est?

— Ah! les infâmes scélérats! ce seront eux qui auront trouvé le moyen

d'enfermer monseigneur! Que Dieu nous fasse la grâce de les noyer! ajouta le concierge d'une voix brisée et en obéissant enfin aux ordres d'Ingetrude.

— Allez quérir des marteaux et des tenailles, ajouta la jeune fille, et ayez soin que la porte du château se puisse bientôt ouvrir. Allons, qu'on se dépêche!

La porte de la tour fut enfin ouverte. Skirmen arriva avec des flambeaux, et se hâta de passer avant Ingetrude par cette issue plus ordinaire, et qui abrégait le chemin; puis ils s'engagèrent tous deux dans l'étroit escalier du donjon. Quand elle fut arrivée tout au haut, Ingetrude entendit parler dans l'intérieur de la prison, et reconnut tout aussitôt la voix de son père et celle des chevaliers étrangers.

— Cette trahison vous coûtera cher, messire Lave, disait une voix rude qu'elle crut reconnaître pour celle du seigneur étranger à la longue barbe. Quand bien même le sénéchal essaierait de vous défendre, il ne pourra jamais défendre votre vie du moment où je vous accuserai de vous être rendu coupable de trahison envers le pays, et où je prouverai mon dire.

En entendant ces paroles, la malheureuse fille du chevalier Lave faillit tomber sans connaissance; elles ne confirmaient, en effet, que trop les horribles soupçons qu'elle avait elle-même conçus. Le nom du sénéchal, incidemment jeté dans ce colloque, la frappa de surprise. La clé qu'elle tenait à main lui échappa et alla rouler quelques marches plus bas, avant que Skirmen eût eu le temps de s'en saisir.

— Il n'existe point encore de preuves d'un si horrible crime, dit alors le seigneur qui avait connu sa mère et qui lui avait paru être d'extraction royale. Les apparences sont manifestement contre vous, chevalier Lave; mais nous devons avoir bonne opinion d'un cousin du loyal chevalier John, tant que cela nous sera possible, et personne de nous ne saurait encore le juger et le condamner pour ce qui vient de se passer ici.

Ces paroles firent tomber un doux rayon d'espoir dans l'âme de la jeune fille. — Oui, il faut qu'il soit innocent, dit-elle à voix basse en mettant la clé dans la serrure. Elle ouvrit précipitamment la porte, et les chevaliers parurent tout surpris à la vue de la courageuse jeune fille. Le chevalier Lave surtout ne put dissimuler ce que cette circonstance semblait avoir pour lui de poignant.

— Les étrangers sont-ils encore ici? eut-il hâte de lui dire.

— Non, répondit Ingetrude, qui n'osait pas regarder son père dans la crainte de lire dans ses traits la preuve d'un crime dont elle aimait encore à pouvoir douter.

— Ah! ah! envolés! que le diable les confonde! s'écria Thorstenson en frappant du pied et en donnant tous les signes de la plus violente colère. Il est maintenant facile de comprendre pourquoi on nous a ainsi enfermés!

— Noble damoiselle, dit le sénéchal Peder, pourriez-vous nous apprendre s'ils sont allés par terre ou par mer, et nous indiquer avec quelque certitude le chemin qu'ils ont pris? Votre parole m'est d'ailleurs garant qu'ils sont réellement partis, et non point cachés dans ce château...

Ingetrude allait répondre; mais son père la saisissant vivement par le bras: — Tais-toi! lui dit-il d'un ton de sévérité qui ne lui était pas habituel. Puis s'adressant tout à coup aux chevaliers avec résolution: — Vous l'avez entendu, ajouta-t-il, mes hôtes proscrits ne sont plus dans ce château; c'est à vous maintenant de les dépister et de les poursuivre plus loin, si vous vous en croyez le droit.

Thorstenton et Rimaurdson considérèrent avec surprise le châtelain, naguère encore si humble et si inquiet; et le premier, dans l'irritation profonde qu'il éprouvait, frappa violemment de son épée le plancher;

mais le sénéchal Peder, faisant tranquillement un pas en avant, reprit d'un ton grave et sévère :

— Il s'agit ici de la sécurité de la couronne et de l'état. Noble damoiselle Ingetrude Litle, si vous savez où les traîtres se sont enfuis avec leur bande de brigands, moi, sénéchal Peder Hessel, je vous somme maintenant, au nom du roi et de la patrie, de me le déclarer sur-le-champ, afin que, d'une erreur dans le chemin que nous allons prendre tout à l'heure, ne résulte pas les plus grands dangers pour la maison royale et pour la patrie.

Le chevalier Lave pâlit, et Ingetrude regarda fixement le jeune sénéchal qui lui tenait un si impérieux langage. Le trouble de son père ne lui échappa point, et elle remarqua bien le signe secret qu'il lui faisait en indiquant l'ouest, pour qu'elle trompât le sénéchal sur la véritable direction prise par ses hôtes. Mais sa résolution était fermement arrêtée.

— Puisque vous êtes le sénéchal Peder Hessel, lui dit-elle d'un ton calme et ferme, je n'ignore pas que vous avez le droit d'exiger ici, au nom du roi, un véridique témoignage de tout fidèle sujet de la couronne. Fille d'un chevalier, d'un homme libre, je ne m'abaisserai point à faire de l'espionnage pas plus que de la délation, et jamais je ne trahirai les hôtes et les amis de mon père. Mais les seigneurs dont vous me parlez ne sauraient avoir été les hôtes de mon père. Ce n'est point en cette qualité qu'ils se sont présentés dans ce château; ils y sont arrivés déguisés comme des pirates et des brigands... D'après le rapport du concierge qui les a vu partir, ils se sont enfuis en Scanie.

— Je vous remercie, au nom du roi et de la patrie, pour cette importante déclaration, noble damoiselle, lui répondit le sénéchal en saisissant sa main avec feu. Permettez-moi d'ajouter en mon propre nom, devant votre père et mes braves amis, un mot à ce que je viens de vous dire. J'espère fermement que le temps viendra où vous ne méconnaîtrez pas plus le cœur et la conduite du sénéchal Peder Hessel, que vous ne méconnaissez en ce moment sa fidélité envers le roi et la patrie. Puissiez-vous ne pas repousser cette main que je ne vous présente en ce moment que comme ami, mais que je serais heureux et fier de pouvoir vous offrir à un autre titre.

— Cette heure-là ne viendra jamais tant que je vivrai ! s'écria amèrement le chevalier Lave en se hâtant de séparer les deux jeunes gens. Tais-toi, ma fille, et va-t'en dans ta chambre ; je te l'ordonne.

Ingetrude jeta sur le fiancé de son enfance, naguère encore l'objet pour elle de tant de haine et de mépris, un dernier regard qui exprimait une profonde estime. Puis elle le salua silencieusement, ainsi que ses deux amis, et s'éloigna. Skirmen descendit l'escalier en tenant un flambeau devant elle, et l'accompagna ainsi jusqu'à la porte de son appartement. Quand il revint dans la cour, son maître et les deux chevaliers étaient déjà sur le seuil de la porte du château. Il se hâta d'aller quérir les chevaux à l'écurie et de rejoindre son maître et ses amis. Il les rejoignit quelques instans après sur la jetée du port, où le chevalier Lave ordonna aux marins qui se trouvaient là de choisir le bâtiment le plus fin voilier pour transporter immédiatement les seigneurs étrangers de l'autre côté du Sound à Helsingborg. Trente hommes de la garnison du château, qui se tenaient en armes sur la jetée, reçurent aussi du châtelain l'ordre d'accompagner ces seigneurs et de leur obéir en tous points. Le chevalier Lave prit froidement congé du sénéchal et du chevalier Rimaardson ; il tendit ensuite silencieusement son gant au chevalier Thorstenson, puis s'en retourna d'un pas précipité et avec une inquiétude visible vers le château. Thorstenson, après avoir rejeté au loin ce gant avec mépris, sauta dans la barque.

L'instant d'après, nos trois chevaliers et les hommes d'armes qui de-

vaient leur servir d'escorte étaient embarqués, et le bâtiment gouverna en ligne droite sur le port d'Helsingborg.

VIII.

Le crépuscule ne faisait que de poindre à l'horizon. Le jeune duc Waldomar et son sénéchal se promenaient de long en large dans la grande salle des chevaliers du château d'Helsingborg. Leurs manteaux de voyage, tout trempés d'eau de mer, étaient étendus sur un banc.

Le jour commençait à grandir. La salle des chevaliers donnait sur le port, et de ses fenêtres on pouvait apercevoir le bâtiment pirate du comte de Tœnsberg qui repartait par une fraîche brise.—Voyez, dit le comte Abildgaurd, voilà l'*Alfgrave* qui est sous voiles! Sans doute cela lui paraît dur de s'éloigner d'une côte danoise sans en remporter quelque butin. Mais qu'aperçois-je là-bas? voilà maintenant contre la jetée un bâtiment à voiles bleues que nous n'y avons pas vu en débarquant, et qui ne me paraît pas être de Scanie.

— Grand Dieu! s'écria le duc, ce n'est autre qu'un vaisseau royal du port d'Elseneur! Est-ce qu'on courrait après nous? Le chevalier Lave se sera-t-il laissé duper, et ce maudit sénéchal aurait-il pu s'échapper? Où est le châtelain de céans? Ne lui as-tu pas fait dire qui nous sommes, et qu'en notre qualité d'envoyés royaux il nous faut une escorte?

— Oui, monseigneur, et on ne m'a pas fait la moindre objection. Aussitôt que votre nom a été prononcé, les hommes de garde et la valetaille se sont empressés. Quant au châtelain, il n'était pas encore levé; mais on m'a dit qu'il allait arriver ici à l'instant.

— Nous n'avons point de temps à perdre, répondit le duc avec inquiétude. Partons sans cette escorte, si on ne nous la fournit pas sur-le-champ J'espère bien que nos chevaux sont prêts?

— Monseigneur, vous les trouverez tout sellés et bridés au bas du grand escalier; mais, écoutez! quelqu'un vient.

Une agitation inaccoutumée régnait en ce moment dans ce château, où des hommes armés couraient à droite et à gauche.

La grande salle où se trouvaient le duc et son sénéchal était éclairée par des fenêtres donnant sur la mer, et par d'autres donnant sur la cour. Alarmés du bruit extraordinaire qu'ils entendaient dans cette cour, le duc et son sénéchal voulurent voir ce qui s'y passait.—Monseigneur, on ferme la porte du château, s'écria le chevalier Abildgaurd, et voilà la cour qui s'emplit d'hommes d'armes!

— Grand Dieu! serions-nous trahis, dit le duc. Viens avec moi Tucho; il doit bien y avoir ici quelque issue particulière, et il faut à tout prix que nous partions.

Quatre grandes portes donnaient entrée dans la salle. Ils en trouvèrent deux barricadées. La troisième n'était point fermée. Ils l'ouvrirent bien vite; mais ils n'en eurent pas plutôt franchi le seuil, qu'ils aperçurent six hommes d'armes de la garnison du château, avec les armoiries de Danemarck sur leurs casques. Effrayés à cette vue, ils coururent bien vite à la quatrième porte; mais elle s'ouvrit avant même qu'ils ne l'eussent atteinte, et le sénéchal Peder se trouva devant eux avec les chevaliers Thorstenson et Rimaurdson, ainsi qu'un autre seigneur déjà âgé, vêtu du costume ordinaire des chevaliers danois, et portant à sa main le bâton de commandant, insigne de la qualité du châtelain. Douze lansquenets armés les suivaient.

— Au nom du roi! leur dit alors avec calme le sénéchal Peder, rendez vos armes, messires! vous êtes nos prisonniers!

— Comment? quoi? s'écria le duc en donnant tous les signes du plus violent dépit. Qui est assez hardi pour oser arrêter le duc Wadelmar?

— Moi, sénéchal Peder Hessel, et ces chevaliers danois, au nom du roi votre seigneur.

— Je ne vous connais pas! Vous n'avez aucune autorité sur uo duc de sang royal, sur un vassal immédiat de la couronne!

— Vous connaissez sans doute l'écriture et le sceau du roi, noble seigneur? répondit le sénéchal en lui présentant ses pleins-pouvoirs.

Le duc les parcourut avec des yeux étincelans de colère.— Cela est illégal, s'écria-t-il ensuite; c'est une violation manifeste des lois du royaume. Je n'ai été accusé devant aucune diète. Je proteste contre ce procédé, comme arbitraire et injuste. Vous en êtes témoin, commandant du château! Je déclare ces pleins-pouvoirs abusifs et contraires à la loi. Je saurai me défendre devant la diète de mon pays si on m'y accuse de les avoir anéantis! Et, en disant ces mots, il froissa la lettre royale entre ses mains, puis la jeta dédaigneusement à terre : — En ma qualité de cousin du roi et de duc du Jutland méridional, je vous ordonne maintenant, ajouta-t-il avec le ton de hauteur que les princes savent si bien prendre, je vous ordonne d'arrêter et de conduire immédiatement en lieu de sûreté l'audacieux qui ne craint pas d'abuser ainsi de la puissance et de l'autorité royales.

Le maintien calme et décidé du sénéchal imposa au duc, et triompha de tout sentiment d'irrésolution dans l'esprit du châtelain :— Noble seigneur, il faut, pour le moment, vous soumettre à la nécessité, dit alors ce sérieux personnage en faisant au duc force révérences, et en même temps en relevant la lettre royale.

Le duc grinça des dents de colère, et rendit son épée au sénéchal, sans même le regarder. Le chevalier Abildgaurd imita son maître; et les deux prisonniers d'état, quoique visiblement irrités, ne prononcèrent plus un seul mot. Au lieu de répondre à cette question que leur adressait poliment le châtelain, si lui et son sénéchal n'avaient pas besoin de prendre quelques rafraîchissemens avant de se rembarquer, le duc se contenta de faire de la tête un signe négatif: puis il se disposa à partir. Un cercle épais d'hommes d'armes entoura les deux importans prisonniers d'état. Le sénéchal Peder et ses compagnons saluèrent courtoisement le châtelain, qui rendit au sénéchal ses pleins-pouvoirs et accompagna toute la compagnie jusqu'à la jetée. Le soleil n'était pas encore levé, que déjà le sénéchal voguait à pleines voiles vers la Séelande avec ses prisonniers.

IX.

On ne tarda pas à savoir dans tout le Danemarck que le duc Waldemar et son écuyer avaient été conduits prisonniers à Sœborg. Cette mesure hardie, prise par le roi et par les hommes d'action qui l'entouraient, frappa de surprise les gentilshommes mécontens et turbulens, et on put même un instant croire que les chevaliers et les vassaux les plus audacieux n'oseraient plus désormais braver la puissance royale, ni songer à des entreprises dangereuses pour l'état et la couronne. Une grande partie des plus puissans seigneurs danois, et quelques souverains et princes étrangers cherchèrent à amener un accommodement entre le roi et le duc, et à obtenir la mise en liberté de ce jeune et arrogant seigneur; mais les mois s'écoulaient les uns après les autres, sans que les négociations ouvertes à ce sujet produisissent aucun résultat. Pendant l'été, le roi, suivant son usage, fit une tournée dans ses états, puis il alla passer l'hiver à Ribehouss. Le sénéchal Peder jouissait d'un grand crédit, disait-on ; mais il paraissait douteux que l'altier duc Waldemar, aussi long-temps qu'il compterait sur ses puissantes intelligences à l'intérieur et à l'extérieur, consentît jamais à se soumettre aux conditions que le sénéchal ainsi que le vieux et sévère chevalier John jugeaient, dans l'intérêt de la couronne, devoir mettre à sa liberté.

C'était un des derniers jours de mars 1286, dans l'après-midi. Le jeune duc et son compagnon de captivité, le chevalier Tucho Abildgaurd, étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre à une table d'échiquier, dans une chambre obscure de la tour du château de Siœborg où ils venaient de passer trois beaux mois d'été et six éternels mois d'automne et d'hiver. Ils y étaient l'objet d'une surveillance sévère, quoiqu'on les traitât sans dureté et même, au contraire, avec toute la distinction, tout le respect auxquels pouvaient prétendre de si illustres et de si importans prisonniers d'état. On fournissait à tous leurs besoins et on ne leur refusait même aucun des petits agrémens qui se pouvaient trouver dans un lieu si isolé, et se concilier en même temps avec les mesures indispensables pour empêcher leur évasion ou prévenir toute intelligence avec leurs amis et partisans. Chacun des prisonniers avait sa chambre à part; mais il ne leur était pas interdit de se voir, et leurs deux chambres n'étaient au contraire séparées que par une porte dont ils avaient chacun la clé. On les entretenait aussi propres, aussi aérées et aussi chaudes qu'ils pouvaient le désirer. On les avait d'ailleurs garnies de meubles de toute espèce, de différens jeux et de quelques chroniques écrites. Il s'y trouvait en outre des recueils d'homélies et quelques ouvrages pieux de ce genre, ainsi qu'un luth, une harpe et autres objets propres à alléger les ennuis de la captivité et à tromper le temps. Mais on leur refusait de la lumière et tout ce qui eût pu leur servir à écrire; et ils ne voyaient jamais personne, à l'exception d'un geolier, sourd et ne disant jamais mot quand il les servait, ou encore du concierge de ce château-fort, le sévère Paul Hwit en personne. Celui-ci venait les voir chaque jour, à des heures indéterminées, mais ne les quittait jamais de vue quand il leur était permis de prendre l'air et de se promener sous sa surveillance dans la cour du château.

Ce jour donc, le duc Wlademar et le chevalier Abildgaurd s'entretenaient, comme s'ils eussent été en liberté, des espérances de royauté que le prétendant prisonnier ne pouvait éloigner de sa pensée.

— En ce moment, on frappa doucement à la porte de la prison, et l'entretien se trouva de la sorte brusquement interrompu. C'était le concierge du château. En homme bien appris, il n'ouvrit la porte que lorsqu'on lui eut crié d'entrer; et alors il demanda au noble duc s'il lui convenait de recevoir le sénéchal Peder Hessel.

— Le sénéchal Hessel? répéta le duc avec un amer dépit; eh bien! qu'il entre! Puis il s'assit fièrement dans un fauteuil devant la table, pendant que le chevalier Abildgaurd allait se placer derrière son maître en souriant finement. Le concierge salua respectueusement et sortit. Tout aussitôt après le sénéchal entra. Le duc, qui s'était levé, se hâta de se rasseoir.

— Que vient annoncer le sénéchal Peder Hessel au duc Waldemar du Jutland méridional? lui dit-il d'une voix calme et en réprimant son irritation.

— Noble seigneur, répondit le sénéchal Peder, le roi mon maître s'est décidé, sur les représentations de vos amis, à vous faire offrir la liberté et un arrangement, à la condition que vous signiez et confirmiez le libre statut que je vous présente ici en son nom. En parlant ainsi, il tira une grande feuille de parchemin qu'il présenta au duc, en s'inclinant respectueusement.

— Lisez-moi cela, sénéchal, dit le duc au chevalier Abildgaurd en lui passant le parchemin par dessus l'épaule, tandis qu'il se rejetait d'un air indifférent dans son fauteuil. Le document avait été rédigé en danois par le chancelier, mais dans ce style aride et pédantesque particulier aux chancelleries de l'époque, et qui semble calqué sur les langues mortes et savantes. Tout en restant à distance respectueuse, le sénéchal examinait attentivement les traits du duc, qui, sans paraître prendre le moindre

souci de lui, tenait constamment les yeux fixés sur l'obscure muraille de son cachot et sur l'inscription qui s'y trouvait. Le préambule du projet de traité nommait ceux des amis du duc qui s'étaient entremis en sa faveur, et le prince parut surtout remarquer avec intérêt, parmi ces noms divers, celui du duc de Saxe. Le nom du loyal comte de Holstein sembla le surprendre, car il se rappela peut-être les efforts qu'il avait faits à la diète de Nuborg pour tourner ce brave seigneur en ridicule.

Après l'énonciation de tous les noms, il était dit dans ce préambule : « Savoir faisons à tous qu'il appartiendra ce que nous avons humblement » représenté au nom du duc de Waldemar, étant prêts à engager notre » foi et à promettre en son nom qu'il jurera et observera de bonne foi » les conditions stipulées dans le document ci-après, contenant un traité » entre le roi de Danemarck et ledit seigneur duc. »

— Qui peut avoir si humblement supplié tous ces bons seigneurs de promettre en mon nom ce que j'ignore encore moi-même ? interrompit le duc ; mais ce n'est là, il est vrai, que la formule ordinaire. Donc, au fait !

Le chevalier Abildgaurd lut alors le traité même dont le préambule pouvait, à bon droit, passer pour un chef-d'œuvre de style diplomatique. Le duc ne tarda pas à interrompre le lecteur par cette ironique remarque : — Oh ! que voilà bien les nobles pensées du sénéchal Hessel et le beau style de maître Martinus! Mais continuez, sénéchal!

Le chevalier Abildgaurd reprit d'un ton humble et avec un sourire moqueur : « Savoir faisons également à tous qu'il appartiendra, qu'en » raison de l'inexpérience de notre jeunesse et de la légèreté de notre » âge, nous avons été entraîné à nous emparer, contrairement à » la volonté de notre seigneur le roi Eric de Danemarck, de l'Ile » d'Alsen, propriété de la couronne. En quoi nous avonons et recon- » naissons avoir eu tort, bien qu'à cet égard la loi de notre pays nous » paraisse à nous et à nos amis trop rigoureuse et trop sévère. C'est » pourquoi mondit seigneur le roi, se rendant à nos humbles prières et » à l'avis de ses prélats et de ses autres fidèles vassaux, s'est décidé à » nous pardonner notre faute et le crime que nous avons commis sans » préméditation à son égard. » Venait ensuite tout ce qui regardait les difficultés relatives à l'île d'Alsen. Pendant la lecture de ces détails, le duc souriait d'un air d'indifférence, paraissant n'avoir aucun souci de tout cela, tandis que réellement il en suivait mentalement chaque mot avec la plus grande attention. Mais cette indifférence affectée se changea tout à coup en visible embarras, quand le chevalier Abildgaurd en vint à lire ce passage :

« Et nous promettons, sous la foi du serment, de ne jamais participer » directement ou indirectement à tout complot ayant pour but la vie ou » la liberté du roi : de ne jamais causer ni provoquer aucun dommage » à ses biens, à ses villes, à ses châteaux ni à ses forteresses ; et encore » de ne jamais accéder à une ligue formée contre lui et l'état ; à ne jamais conspirer contre lui ; en un mot, à ne prendre part à aucune entreprise qu'on puisse considérer comme un *crimen læsæ majestatis*. » Nous jurons en outre de lui témoigner, de lui rendre, en tout et partout, les honneurs, le respect, la soumission et la fidélité que nous lui » devons. Si nous venions à manquer à notre serment ; et si on pouvait » jamais nous convaincre, conformément aux lois et aux usages du pays, » d'y avoir secrètement manqué, nous consentons à ce que tous nos » biens et nos fiefs soient confisqués à ce qu'ils appartiennent dès lors en » toute propriété à notre seigneur le roi, pour en disposer à toujours au » nom de la couronne comme il voudra, et qui pourra nous punir de » mort ou nous recevoir à merci, si tel est son bon plaisir. »

Le chevalier Abildgaurd s'arrêta visiblement ému ; mais tout embarras avait disparu de la figure du jeune duc. Une arrogante audace brillait dans

ses yeux, tandis qu'il relevait la tête de plus en plus résolument.— Ici, dit-il, je reconnais et vos paroles et votre esprit, sénéchal Hessel. C'est bien là le langage que vous voudriez m'entendre tenir, si un roi aveuglé vous en donnait la puissance.

Le sénéchal Peder secoua gravement la tête et garda le silence.

— Continue, dit le duc; et Abildgaard lut encore ce qui suit : « Comme » aussi nous consentons à ce que, si à l'avenir, ce dont Dieu veuille nous » préserver! nous entreprenions quelque chose de contraire à ce que » nous jurons ici, les prélats de Danemarck puissent, sans avertissement » préalable, lancer contre nous l'excommunication. » Le chevalier s'arrêta ici de nouveau en considérant son maître d'un œil scrutateur.

— C'est bien, dit le duc. N'oublions pas la sainte excommunication! on peut en avoir besoin. Y a-t-il encore quelque chose de plus?

Le chevalier Abildgaard lut alors quelques autres clauses relatives à l'obligation imposée au duc de suivre le roi à la guerre, et d'assister aux diètes du royaume, sans que le duc y parût faire attention. Mais quand arriva ce passage : « Comme aussi nous n'accueillerons aucun banni ni » proscrit. *Item*, nous promettons de n'en vouloir ni au roi ni à ses fils, » ni à aucune autre personne, tant dans le royaume qu'au dehors, en raison de notre captivité actuelle; comme aussi de ne jamais molester qui » que ce soit pour ce motif. Et nous promettons en outre de ne jamais » entrer dans une alliance qui puisse faire tort à Sa Grâce le roi, ou à » l'état : et, si nous nous y trouvions déjà engagés, nous nous en dégagerions immédiatement. » Enfin, à la grande surprise du duc venait cette formule : « Et afin qu'aucun doute ne puisse exister au sujet de » ce que nous avons juré et jurons ici, nous avons prêté et prêtons, sur » le saint évangile, le serment d'observer et tenir, sans restriction et en » tout honneur et conscience, tout ce qui est écrit, etc., etc. »

Le duc pâlit. Il n'écouta pas la fin du protocole contenant les noms des princes et des évêques qui avaient assisté à la transaction et qui y avaient attaché leurs sceaux respectifs. Il ne parut reprendre contenance qu'en entendant la formule finale ordinaire : « Et nous promettons de confirmer » les présentes à la première occasion favorable par l'apposition de notre » sceau. »

— Oui, à la première occasion favorable! s'écria-t-il en se levant avec la plus violente exaspération. Et vous osez me soumettre un traité si révoltant, sénéchal Hessel! Et vous avez pu croire que je serais jamais assez lâche pour le signer et y apposer mon sceau! Vous avez eu le digne modèle de ce beau traité dans l'infernale obligation imposée par le comte noir Henrick au roi Waldemar, son prisonnier. Mais en ceci je n'imiterai point l'exemple de mon arrière-grand-père; et je n'achèterai pas si chèrement ma liberté. Si vous espérez m'y contraindre par l'emploi de la force, essayez-le! Avez-vous des chaînes, des carcans avec vous : ordonnez qu'on me les mette! Appelez vos bourreaux et leurs aides, et voyez s'il vous sera possible de m'humilier et de me contraindre à me déshonorer moi-même par les tortures que vous m'infligerez.

— Vous me méconnaissez, monseigneur, reprit le sénéchal d'un ton visiblement affecté. Ne croyez pas que je me réjouisse de voir un seigneur tel que vous dans la position où vous vous trouvez; et croyez bien moins encore que je songe à violenter votre volonté par l'emploi d'indignes et méprisables moyens. Ce n'est point par dépit, par esprit de vengeance, mais seulement pour la sûreté du royaume et de la couronne, que vous avez été privé de votre liberté. Du moment où vous renoncerez à la coupable entreprise qui a rendu votre captivité nécessaire et qui a été suffisamment prouvée, vous serez de nouveau libre; et comme par le passé vous jouirez du rang élevé où vous êtes né. Tous vos droits, comme duc du Jutland méridional, seront maintenus intacts, et tout sera oublié. Aussitôt que vous aurez signé ce traité, le concierge du château

a ordre d'ouvrir les portes de votre prison et de vous amener sous bonne escorte devant le roi mon maître et seigneur Dès que vous aurez publiquement reconnu votre signature, en présence de la diète réunie, et que vous l'aurez confirmée par votre serment et par l'apposition de votre sceau, vous pourrez retourner sans obstacle dans votre duché; et ni le roi mon maître ni aucun homme d'honneur en Danemarck ne doutera plus à l'avenir de votre fidélité envers le pays et la couronne.

En disant ces mots, le sénéchal Peder plaça sur la table un crayon d'argent avec la feuille de parchemin que le chevalier Abildgaard venait de lui rendre; mais le duc demeura immobile et les yeux toujours fixés sur la muraille, sans daigner honorer l'envoyé du roi d'une seule parole, d'un seul regard.

— Seigneur, reprit le sénéchal Peder, prenez conseil de Dieu et de votre conscience. Je vous laisse le projet de traité entre les mains. Vous pouvez le déchirer ou le signer, suivant qu'il vous plaira. Je puis attendre jusqu'au soleil couchant le parti qu'il vous conviendra de prendre. Dès que vous l'aurez signé, et que vous tirerez la corde de la cloche, les portes de votre prison s'ouvriront. Je vous quitte avec l'espoir que vous pèserez mûrement une détermination qui importe à votre bonheur spirituel et temporel. Ne méconnaissez, dans toute cette affaire, ni les intentions du roi, ni les miennes. Le Dieu tout puissant et tous ses saints nous sont témoins que rien n'a été fait ni par inimitié ni par haine personnelle pour vous. En présence de l'Eternel, au jour du jugement dernier, comme en cet instant, je pourrais jurer que je n'ai agi à votre égard qu'en conformité avec mon serment et avec mes obligations envers la couronne et le pays.

En disant ces mots, il salua le duc avec une visible émotion et une douloureuse sympathie, puis se hâta de sortir de la prison.

La porte du cachot se referma, et le bruit des verroux retentit au loin dans la tour. La feuille de parchemin était restée sur la table, à côté du crayon d'argent que le sénéchal y avait laissé. Le chevalier Abildgaard fixait sur son maître des yeux inquiets et scrutateurs, pendant que le duc se promenait, de long en large. Ses yeux roulaient dans leurs orbites avec une expression de fureur concentrée, et ses joues étaient enflammées de colère. — Jamais, éternellement jamais, je ne signerai cet infernal traité, s'écria-t-il, quand bien même je devrais rester enfermé ici jusqu'à la fin de ma vie, ou bien passer aux yeux de tous pour un misérable, pour un parjure! Non! jamais! jamais! Je leur ferai voir que le duc Waldemar n'estime pas sa liberté personnelle et sa misérable couronne de duc autant que son honneur et son libre arbitre. Je ne leur vendrai pas comme un lâche et un infâme mon âme, ma liberté morale, pour pouvoir, esclave par la pensée, respirer plus à l'aise dans une plus grande prison. C'est maintenant, Tucho, que le temps est venu de songer sérieusement à une évasion, et à sortir de ces murs soit par la force, soit par la ruse. Une fois sorti de cet horrible château, et au delà des frontières de Danemarck, je n'hésiterai pas davantage à renoncer à des idées que, dans mes rêveries maladives, j'étais sur le point d'adopter. Je secouerai la poussière de mes pieds, et ne foulerai plus le sol danois, avant de pouvoir y reparaître à la tête d'une armée capable de renverser le trône du tyran et d'écraser sous ses débris lui et ses misérables conseillers.

— Si le premier pas nécessaire pour arriver à un pareil résultat était fait, répondit le chevalier en haussant les épaules, si nous étions une fois parvenus à être nos maîtres, je serais disposé à admirer de tout mon cœur vos nobles idées et vos résolutions hardies; mais tant que votre grand conseiller ne vous parlera jamais qu'entre ces murailles, tant que, comme tout esprit d'un peu d'importance devrait pouvoir le faire, il ne les renversera pas rien qu'en soufflant dessus, m'est avis, monseigneur,

que toutes vos héroïques résolutions resteront une de ces chimères, un de ces beaux rêves qu'il vous faudra payer par la perte d'une belle et joyeuse existence, et de la couronne ducale de Schlesvig.

— Comment, Tucho! est-ce que tu ne me mépriserais pas si j'étais capable de signer et de jurer un pareil traité!

— Tout au contraire, seigneur. A mon sens, bien sot est l'oiseau qui ne s'envole pas du moment où il aperçoit sa cage ouverte. Tenez! voilà la pioche qui peut faire écrouler ces épaisses murailles, et cela, sans le moindre secours de la magie et de ses enchantemens. Ce bon sénéchal ne nous a-t-il pas laissé ici ce crayon d'argent? Eh bien! un seul coup donné par vous sur la feuille de parchemin avec ce bâton magique, et notre prison nous est ouverte, et le monde, le vaste monde, est de nouveau à nous! Alors nous nous éloignerons de ce maudit pays, pour n'y plus revenir que lorsque nous serons en état de remercier le roi de Danemarck en lui rendant la pareille. Nous serons les bien-venus chez le duc de Saxe. Combien la princesse Sophie ne se réjouira-t-elle pas...

— Silence! silence, démon tentateur! interrompit le duc en s'emportant; est-ce là ta constance, Tucho? Est-ce là ton enthousiasme pour le noble et lointain but auquel je vise? A quoi peut servir la liberté à l'oiseau, quand on lui a à jamais coupé les ailes? Es-tu las de partager mon infortune? Eh! je puis te rendre à la liberté. Voue-toi au diable et va-t-en! Quant à moi, je reste!

— Vous me méconnaissez, noble seigneur, répondit d'un ton grave le chevalier Abildgaard: j'ai partagé votre captivité, et toujours gaîment jusqu'à cette heure. Je la partagerai encore aussi long-temps qu'il vous plaira, et sans me plaindre. Et, vous parlant comme je fais, je n'ai jamais perdu de vue notre but principal. Vous-même, n'avez-vous pas compris comment il vous serait possible de l'atteindre, tout en restant immobile? Votre conscience s'accommodera bien vite avec notre liberté. Écoutez-moi seulement.

— Non! non! je ne veux pas entendre un mot de plus. Laisse-moi seul Tucho! Demain tu connaîtras mon immuable résolution. Il s'agit en ce moment de tout mon avenir. Ni toi, ni aucun être humain, vous ne dirigerez ma volonté dans cette circonstance.

Le chevalier garda le silence et se retira dans sa cellule. Contre son habitude, le duc la ferma derrière lui et la barricada à l'aide de la pierre. Ensuite il se jeta sur une chaise où il s'abandonna à ses réflexions; et il resta toute la journée dans cette position, sans bouger, sans admettre personne auprès de son lit, sans vouloir même prendre de nourriture. Comme d'ordinaire, tout fut silencieux dans le château pendant la journée; seulement, le soir, ce silence fut un instant troublé par un piétinement de chevaux dans la cour. C'étaient le sénéchal Peder et son écuyer qui quittaient le château. Le duc se leva et s'approcha de la grille que sa main saisit convulsivement. En voyant, dans le crépuscule du soir, le jeune sénéchal monter librement et résolument son vigoureux coursier et s'éloigner, le prince captif poussa un soupir, ferma la fenêtre et alla se jeter sombre et triste sur son lit placé dans le coin le plus obscur de la prison.

Le volet de la fenêtre, que le prisonnier pouvait ouvrir et fermer à volonté, était pourvu d'un petit vitrage en corne, donnant à peine passage à la lumière du jour. Aussi le laissait-il presque toujours ouvert. La nuit même, il le fermait rarement, et seulement lorsqu'il faisait froid et que le vent soufflait de ce côté; car il lui était souvent arrivé, vers minuit, lorsque ce volet était fermé, de se réveiller en sursaut tout saisi d'horreur, et de se croire enterré vivant dans l'antique caveau sépulcral de ses aïeux. En ce moment, comme la lumière et toute apparence de gaîté lui étaient odieuses, il s'était privé avec un orgueilleux sentiment de joie du faible rayon de lumière dont il était encore maître.

La nuit était venue, et un silence de mort régnait partout dans le château. A la faible lueur que laissait encore passer le petit vitrage de corne, notre prisonnier put remarquer qu'il faisait clair de lune. Cependant ses yeux finirent par se fermer et il s'endormit, sans avoir, suivant son habitude, remis dans le coffre qui lui servait de cage, un hibou qu'il avait apprivoisé. Il n'avait même pas la conscience de s'être laissé aller au sommeil, quand il lut saisi par cette horrible vision qui, plusieurs fois déjà l'avait réveillé au milieu de la nuit. Il lui semblait être étendu dans son cercueil, au milieu du caveau sépulcral de ses aïeux. Le cœur oppressé par cette vision, il se leva à moitié sur son lit ; et il n'était pas encore tout-à-fait éveillé, quand un léger bruit l'arracha à son rêve. Ouvrant en ce moment les yeux, il crut apercevoir confusément, en dehors des barreaux de la grille, un visage humain à moitié caché par un capuchon. Un frisson d'une nature toute particulière le saisit à cet aspect, et il resta quelque temps immobile, regardant toujours dans la direction de ce vitrage. Enfin il entendit frapper doucement, et, se levant aussitôt :

— Qui est là ? s'écria-t-il : si tu es un homme, parle !

On frappa plus fort, et une voix mystérieuse lui répondit sourdement :
— Duc Waldemar, ouvrez ! C'est un de vos bons amis qui vient causer avec vous !

— Est-ce possible ? s'écria-t-il ; un homme ? un ami ? Ah ! quand bien même tu serais le démon en personne, je ne te craindrais pas ! Il courut ouvrir le volet, et une figure humaine lui apparut confusément derrière la grille. Mais comme la lune n'en éclairait que les contours, il lui était impossible d'en distinguer un seul trait.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, duc Valdemar? lui demanda son nocturne et inattendu visiteur. Je risque peut-être ma vie pour pouvoir vous parler... Il faut que vous signiez, ou tout est perdu.

—Grand ! maître Grand ! s'écria le duc au comble de la surprise. Etes-vous donc un magicien pourvu d'ailes ? Sur quoi êtes-vous là ?

— Sur une échelle d'assaut, répondit le hardi trocart. Morten le cuisinier la tient ferme par le pied et fait le guet. Le temps fuit, les momens sont précieux ; duc, signez !

— Sachez que je ne signerai pas, quand bien même le ciel et l'enfer se réuniraient pour m'y engager ! Irai-je, en effet, renoncer à ma grande entreprise, à une entreprise pour laquelle j'ai déjà tant risqué, pour laquelle je souffre en ce moment même ? Non, je ne signerai pas ! Que si vous voulez me voir libre, délivrez-moi par force ou par ruse. Alors, je suis à vous ! Je me mets ouvertement à la tête des conjurés, et, dans ce cas, que les destins s'accomplissent !

— Seigneur, tout serait perdu de la sorte. On ne peut rien entreprendre tant que vous n'êtes pas légalement libre. Votre captivité nous lie les mains à tous; mais signez, seigneur, et chacun se retrouvera libre avec vous. Si vous vous croyez lié par votre serment, notre saint-père le pape pourra vous en délier ; tout comme il fit pour votre arrière-grand-père. Si vous persistez à l'observer, qu'à cela ne tienne ! quoique de l'autre côté de la frontière, vous pouvez être encore notre chef. Le grand-maréchal et ses amis agiront seuls ; vous ne saurez rien ! Tout se fera à votre insu, et cependant la place laissée vacante dans nos rangs sera la vôtre. Vous me comprenez, seigneur ! De la sorte, vous pouvez tenir votre serment, et vous joindre à nous en toute sûreté de conscience, quand il en sera temps. D'après la loi et votre droit, vous saisirez le sceptre du prince mineur ; et quand vous aurez gagné les cœurs parmi le peuple, lorsque vous aurez montré que vous êtes digne de la couronne, elle vous tombera d'elle-même sur la tête ; et vous n'aurez ainsi violé ni votre serment ni le traité.

— Ah çà ! Es-tu bien le rusé maître Grand en personne ? ou serait-ce l'ombre de l'évêque qui aurait emprunté ta voix et ta taille pour m'en-

seigner la sagesse ? Oui ! tu as raison ; do la sorte je pourrais saisir le sceptro qui dompte les esprits et obtenir une couronne qui alors luira pure et sans tache sur ma tête. Maintenant jo sais ce que je veux ; c'est toi qui me l'as appris. C'est bon ! jo signerai! Mais du moment où j'aurai signé, je no sais plus rien et ne veux plus rien savoir de vos entreprises. Jo suivrai seul un chemin à moi, et c'est seulement lorsque nous nous rencontrerons au but, que je pourrai vous avouer pour mes amis. Tu me comprends, Grand ?

— Parfaitement, monseigneur ! Ainsi, il est bien convenu que vous signez et que vous partez d'ici demain ? Vous confirmerez le traité devant la diète, à Nuborg ; puis vous attendrez tranquillement les événemens ?

En ce moment, l'entretien fut tout à coup interrompu par un grand bruit qui se fit entendre dans la cour du château.

— Jo le tiens, messire, je le tiens, ce rusé frocard ! fit la voix de Morten le cuisinier. Il no m'échappera pas maintenant. J'ai bien vito vu où mon homme en voulait venir, et jo lui ai moi-même aidé à monter sur cette échelle d'escalade. Dois-je maintenant la retirer, et lui faire se casser le cou ? ou bien aimez-vous mieux l'avoir vivant ?

— Jo suis trahi ; s'écria maître Grand terrifié. Ce maudit cuisinier m'a trahi ; je suis perdu ! Et descendant bien vite de l'échelle, il se trouva alors entouré de douze hommes d'armes pourvus de torches. Au milieu d'eux était lo concierge du château, à moitié vêtu et une longue rapière à la main.

—Puis-je en croire mes yeux, seigneur prévôt capitulaire ? dit le loyal Paul Hwit. Etes-vous donc venu ici tromper ma vigilance, et favoriser la fuite do ces importans prisonniers d'état?

— Ecoutez-moi, digne Paul Hwit, répondit maître Grand d'un ton sec et hautain, et après cela vous ne méconnaîtrez plus un serviteur de l'Eglise qui, pour la plus grande gloire de son céleste maître et roi, suit ces sentiers secrets et extraordinaires. Il vous sera facile, par l'examen de la prison et par celui de mes vêtemens, de vous convaincre que je n'ai pas pu avoir pour but de délivrer votre prisonnier, au mépris du droit et des lois du pays. Je n'ai, en effet, avec moi ni scie, ni lime, ni aucun autre instrument propre à faciliter une évasion.

Le concierge parut tout troublé et irrésolu.

— J'exige, pour mon honneur, qu'un tel examen ait lieu, ajouta maître Grand en ouvrant son manteau, et en retournant lui-même toutes ses poches. Mais tout en étant, à cet égard, convaincu de mon innocence, il est assez naturel que vous soyez désireux de connaître le motif de cette visite nocturne. Le voici : Je savais que l'accès de la prison me serait refusé, mais aussi qu'une bonne parole de Dieu dite à propos pourrait beaucoup sur un cœur endurci. Le jeune et présomptueux duc, vous ne l'ignorez pas sans doute, refusait de signer certain projet de traité avec le roi et de renoncer désormais à ses projets de rébellion. Je lui ai transmis tout à l'heure des paroles divines si concluantes, si persuasives, qu'il est rentré en lui-même, et que, repentant, il reconnaît maintenant la gravité de ses torts et l'énormité de ses péchés. Il consent donc à présent à signer le traité, et à devenir vassal, l'homme-lige fidèle du roi. Voilà ce que j'ai fait, voilà mon crime. Si vous vous croyez en droit de me punir d'une si chrétienne entreprise, je suis votre prisonnier. Mais si, comme je le suppose, vous êtes un homme pieux et animé de la crainte de Dieu, unissant le respect pour mon état et mon saint ministère à la fidélité envers son roi, vous vous bornerez à me garder ici jusqu'à ce que vous ayez examiné par vous-même l'état de la prison et que vous vous soyez convaincu de la vérité de ma déclaration ; et ensuite vous me laisserez immédiatement m'en aller dans la paix du Seigneur !

— Surveillez-le bien, dit le concierge aux hommes de la garnisen ; et

il monta aussitôt muni d'une lanterne chez ses prisonniers. Il ouvrit en toute hâte la porte de leur prison, et trouva tout en bon ordre dans la première chambre qui était celle du chevalier Abildgaurd. A sa demande, le duc ouvrit la porte de la sienne qu'il avait fermée. Le concierge y entra, et, sans dire mot, commença par visiter avec le plus grand soin les barreaux de la grille. Ensuite plaçant sa lanterne sur la table et considérant attentivement le duc: — Répondez-moi, monseigneur, lui dit-il; est-il vrai que le prévôt capitulaire, messire Grand, vous ait parlé, que vous soyez rentré en vous-même, et qu'enfin vous vous décidiez à signer le traité?

— C'est vrai, répondit le duc, en saisissant le crayon d'argent. Cela peut même être fait tout de suite! Tenez, voilà mon nom! Il présenta alors au concierge le traité signé, puis retomba tout pensif sur son siége.

— Je vous félicite d'avoir recouvré votre liberté, et je félicite en même temps mon pays d'avoir acquis un sujet fidèle de plus, dit le concierge. Ainsi donc, cette fois non plus, je ne m'étais pas trompé! Car je connais le monde et les hommes, moi; et j'avais tout de suite dit à votre air, à votre contenance, que vous étiez un jeune et noble seigneur, n'ayant failli que par étourderie. Dormez maintenant, si tel est votre bon plaisir, monseigneur, sur votre pieuse et louable résolution, jusqu'à ce que le jour soit venu, afin que je puisse vous faire sortir avec honneur de cette prison et vous accompagner moi-même jusque auprès du roi mon maître.

— C'est bon! reprit le duc; retirez-vous maintenant, et veillez à ce qu'il n'arrive pas de mal au digne maître Grand. Il m'a prêché cette nuit; et vous pouvez voir qu'il m'a heureusement converti.

Le concierge s'éloigna. Le chevalier Abildgaurd, qui avait tout vu et entendu de sa chambre, sans y rien comprendre, se hâta de passer chez son maître pour apprendre de lui comment il avait pu si rapidement se décider.

Pendant ce temps-là, maître Grand se trouvait toujours au milieu des hommes d'armes qui, suivant les ordres du concierge, le surveillaient de près, mais cependant avec cette respectueuse déférence que savait commander sa mine imposante et hardie.

Sur l'ordre du concierge, on amena aussitôt le cheval de maître Grand: le prêtre salua le concierge avec la dignité d'un homme d'importance, et avec les trois doigts de sa main droite donna sa bénédiction aux hommes d'armes qui la reçurent respectueusement; puis il quitta aussitôt après Siœborg, par un brillant et paisible clair de lune, en compagnie d'un frère lai, qui lui servait de domestique.

Quelques heures après, quand le soleil fut levé, le duc Waldemar et le chevalier Abildgaurd, accompagnés de Paul Hwit et de douze cavaliers armés, chevauchaient sur la route conduisant à Corsœr, pour de là se rendre à Nuborg où se trouvait alors le roi avec ses plus dévoués serviteurs, et où le traité devait être confirmé par la prestation du serment et l'apposition du sceau, avant que le duc fût remis complétement en liberté avec son sénéchal.

X.

Dans le district méridional de l'évêché d'Aurhouss, près d'un ruisseau alimentant plusieurs moulins à eau, et non loin d'une sombre forêt de plusieurs lieues d'étendue, s'élevait le célèbre château de Mœlleroup, massif édifice solidement construit dans le style gothique le plus lourd, avec d'épaisses murailles en granit, et du milieu duquel s'élançait une haute tour carrée. Des remparts de terre, de larges et profonds fossés, le défendaient tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. C'était la demeure du célèbre et puissant grand-maréchal Stig Anderson Hwick.

Le redoutable châtelain ne s'y trouvait pas lui-même en ce

moment; mais on l'attendait do jour en jour, et le château était rempli d'hôtes au maintien grave ot taciturne. Toutes les nuits, à un signal donné, le pont-levis s'abaissait et donnait accès dans la forteresse à des hommes arrivant en silence, ot soignousement déguisés à l'aide du manteau des pénitens gris, ou bien encore complétement équipés et armés comme les chevaliers. Chaque jour un grand nombre d'hôtes se réunissaient dans la vaste sallo des chevaliers ou encore dans les immenses appartemens voûtés du château, où l'on entendait bien le bruit des couteaux et autres ustensiles de table, mais jamais de conversation tenue à voix haute, jamais la moindre démonstration de joie ni de vie socialo. On n'apercevait pas non plus une seule femme parmi tous ces soudards; car la partie féminine de la population du château vivait dans une ailo éloignée, comme dans une espèce do cloître et loin de l'association guerrière des hommes.

C'était dans l'après-midi. Une dame toute vêtue do noir et dont un grand voile noir cachait entièrement le visage, était silencieusement assise dans l'une des pièces de l'appartement des femmes. Deux jeunes filles, également vêtues de noir, mais sans voile, étaient assises près d'elle sur de hauts escabeaux.

La plus jeune ne pouvait pas se tenir un seul instant tranquille sur son siége, rojetait souvent au loin son petit travail manuel pour le reprendre tout de suite après, manifestant mille caprices et projets différens qui ne tardaient pas à l'ennuyer, puis à être abandonnés.

— Silence, Rikka (1)! dit la dame voilée; tu veux donc que je te renvoie dans la chambre des enfans?

— Oui; volontiers, maman; c'est bien plus amusant, répondit la turbulente jeune fille: et déjà ello s'éloignait en courant.

La dame voilée poussa un profond soupir et retomba dans le silence qu'ello avait gardé jusqu'alors. Elle était occupée à fourbir une grande et large épée de combat et à en enlever les taches de rouille. Mais elle semblait être plus à ses pensées qu'à ce travail, et souvent ses bras retombaient inactifs.

— Mère! dit la sérieuse jeune fille en interrompant sa broderio, je pense à ce quo pourrait dire notre divin Rédempteur, s'il habitait encore ici-bas et qu'il entrât chez nous à l'improviste.

— Enfant! si le Juste de Justes se trouvait parmi nous, répondit la mère, il demanderait sans doute pourquoi la justice sommeille ici-bas pendant si long-temps!

— Hélas! mère, reprit la jeuno fille, ne penses-tu pas qu'il dirait ce qu'il dit à saint Pierre la nuit qu'il fut trahi par Judas?

— Je l'ai oublié, dit la mère. Le père Antoine te l'a-t-il appris? Eh bien! qu'a-t-il dit?

— Cela est dans l'Ecriture sainte, chère mère! Puis elle répéta alors, les mains dévotement jointes et en psalmodiant, ce passage de saint Mathieu: « Remets ton épée dans le fourreau, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée: ou, ne crois-tu pas que je pourrais prier mon père qu'il m'envoie plus do douze légions d'anges? »

La mère se tut, et tomba dans uno sombre méditation. — Tu es une pieuse enfant, ma Marguerite, dit-elle enfin; mais tu ne ressembles guère à ton père! tu es d'ailleurs encore trop jeune pour comprendre l'affreuse injustice et le terrible affront qui ont été faits à notre maison. Tu ne saurais concevoir pourquoi ta malheureuse mère ne laisse plus voir à personne au mondo son visage désormais couvert de honte et de confusion.... Il y a, vois-tu, mon enfant, des taches... des taches imméritées qui ne se peuvent laver qu'au prix de dangers et de souffrances de toute

(1) Abréviation du nom de *Fredericka*.

(*Note du traducteur.*)

espèce, et même de cruautés nécessaires, inévitables, comme la justice éternelle. Ta mère non plus n'a pas oublié le pieux enseignement de son enfance. Sais-tu ce que notre Seigneur et juge a dit lorsqu'il prévit l'horrible injustice qu'on allait commettre à son égard? « Que celui qui n'a pas d'épée, vende ses vêtemens pour s'en procurer une! »

— Oui! c'est bien cela! ma fille Ingeburge, dit dans un coin obscur de la pièce une voix brisée de vieillard. C'est bien là ce qui est écrit dans l'Evangile! ce sont bien là les propres paroles de Dieu! Achète-moi donc une épée avec mes vêtemens! Je n'ai pas besoin de vêtemens, moi! Tous les vêtemens sauraient-ils jamais en effet couvrir notre honte?

— A ces mots, un petit vieillard tout courbé, au visage d'une effrayante maigreur, s'avança en chancelant et comme s'il eût été aveugle. Ses yeux rouges et à moitié fermés, étaient en effet sans force visuelle; sa tête était presque entièrement chauve, écorchée même en plusieurs endroits, et on n'y apercevait plus que quelques rares cheveux blancs à la partie inférieure. Sa longue barbe, grise et à moitié arrachée, retombait en désordre sur sa poitrine; ses doigts amaigris étaient tout recourbés et se terminaient par des ongles d'une grandeur démesurée. Son vêtement était neuf, de fin drap noir, et cependant il tombait en partie en lambeaux; et à l'expression sauvage et égarée de la physionomie du vieillard, on pouvait voir que c'était lui qui l'avait mis en cet état.

— Hélas! mon pauvre et malheureux grand-père! dit la petite Marguerite, voilà qu'il vient encore de se faire du mal, et qu'il est parvenu à délier ses mains!

—Appelle deux de nos varlets! se hâta de dire la mère à voix basse; mais ne fais point de bruit. Peut-être réussirons-nous à le calmer rien qu'à l'aide de douces paroles.

La petite Marguerite s'éloigna en toute hâte et les mains jointes, comme si elle priait à voix basse.

— Silence, père, silence! dit alors la dame voilée, après avoir eu soin de cacher sous la table l'épée qu'elle tenait tout à l'heure à la main, avant que le vieillard eût pu l'apercevoir; et elle alla au devant de lui. Notre heure n'est pas encore venue, mais elle approche! Peut-être, avant de mourir, pourras-tu encore entendre la voix de ta fille sans avoir davantage à rougir d'elle. Te voilà donc libre .. pour voir moi et ma honte!

— Oh! oh! répondit le vieillard en riant d'un air égaré, c'est le vieux Poile Litle qui a pris lui-même cette liberté-là, sans se soucier de la demander plus au roi qu'au pape. Si tu veux me lier de nouveau, ma fille, fais-le vite; mais ne touche point à mes griffes! Vois comme elles croissent bien, pour déchirer le cœur du tigre et crever les yeux clignotans du bouc! Mais jure-moi sincèrement que tu me délieras et que tu me remettras l'épée de Toke, quand le temps sera venu!

— Je te l'ai juré, ô mon père, et je tiendrai religieusement mon serment! Mais il faut aussi que tu tiennes celui que tu nous as fait, et que d'ici là tu ne maltraites ni toi ni aucun de nous!

— C'est bon! c'est bon! Lie-moi donc, puisqu'il en est ainsi, ma fille; et ramène-moi à mon trou de hibou. Tu avais parlé d'épée, ma fille, et je m'étais imaginé que l'heure avait sonné... Voilà long-temps, bien long-temps, neuf hivers qu'elle tarde à venir! Il ne me reste plus guère de vie; et, tu le sais, je ne puis mourir tant qu'elle n'aura pas sonné.

— Malheureux père! dit en soupirant la dame voilée, pendant qu'agenouillée elle étendait vers lui ses bras amaigris. Elle prit alors doucement les mains tremblantes et flétries du vieillard; puis après, les avoir pieusement baisées à travers son voile, elle les lui attacha en croix derrière le dos avec une corde de soie. — Te voilà lié de nouveau, père, ajouta-t-elle en se relevant: laisse-moi te reconduire à ton coin d'attente. Ne crains rien, mon père: le jour de la vengeance viendra certainement; déjà il approche!

Le tremblant vieillard se laissa alors paisiblement ramener dans son coin, où il s'accroupit aussitôt et parut sommeiller.

Pendant ce temps-là, la petite Marguerie était revenue avec deux varlets, qui, après s'être arrêtés respectueusement sur le seuil de la porte, s'éloignèrent sur un signe que leur fit leur maîtresse.

— Que la sainte Vierge en soit louée ! voilà le grand-père qui, de nouveau, dort tranquille, dit la petite Marguerite ; et elle se remit silencieusement à son travail. La mère et la fille restèrent ensuite long-temps sans prononcer un seul mot, et un silence de mort régnait autour d'elles, lorsqu'enfin on entendit retentir le bruit des chevaux. Ecoute, dit alors Marguerite, encore des étrangers !..... Ce sont sans doute de bons amis de mon père, de ceux qui doivent nous venger ! Et elle s'approcha de la fenêtre. C'est notre père lui-même ! Un seigneur l'accompagne, continua-t-elle ; le voilà qui descend sur la grande pierre placée à côté de l'escalier. Dieu merci ! il est enfin de retour ! Je commençais à avoir peur, à cause de tous ces hôtes étrangers...

La malheureuse mère reçut cette nouvelle avec une agitation qui trahit une joie momentanée. Elle se leva d'un mouvement rapide, puis se rassit tout aussitôt sans dire mot et en poussant un profond soupir.

Treize étrangers, à l'air grave et réfléchi, attendaient dans la grande salle des chevaliers du château de Mœlleroup l'arrivée du seigneur châtelain. Ils s'étaient rangés autour d'une table en bois de chêne, recouverte d'un tapis noir et placée au milieu de la salle. L'un des dix-huit siéges qui entouraient cette table, couvert en velours rouge et plus élevé que les autres, était demeuré vide. Le siége de gauche était également resté vide ; mais celui de droite était occupé par le gros et vigoureux Jacques de Halland, qui tenait ses jambes étendue au loin, et qui battait le tambour avec ses doigts sur la table. Entre lui et son frère Niels Hallandsfar, qui avait avec lui une frappante ressemblance physique et morale se trouvait l'important prévôt capitulaire, maître Jens Grand, promenant des yeux sévères et défians sur les différens seigneurs réunis dans cette salle, et qui, pour la plupart ses parens, s'enorgueillissaient comme lui d'être de la race du grand Absalon. Il semblait considérer avec une espèce de satisfaction particulière quatre chevaliers chez lesquels une physionomie sombre et hautaine trahissait un profond mécontentement et un vif besoin de vengeance. C'étaient quatre seigneurs de Scanie, qui tous s'étaient distingué sous les ordres de Stig Anderson et du comte Jacques dans la guerre de Suède, mais qui avaient été disgraciés à cause de leur conduite douteuse lors de la déposition du dernier roi de Suède. En face du prévôt était assis un beau et jeune seigneur, à l'air tout à la fois insouciant et fier : c'était le chevalier Tuche Abildgaurd, le sénéchal du duc Waldemar, son compagnon de captivité à Siœborg. Près de lui se trouvait un seigneur qui avait pendant long-temps passé pour un des plus fidèles hommes-liges du roi, le maître de la chambre Ove Dure ; lui et son voisin Peder Porse venaient de rompre ouvertement avec le roi, à cause d'une dette que celui-ci n'avait voulu ni payer ni reconnaître, et ils étaient en conséquence allés se réfugier auprès du roi de Suède Magnus. Le prévôt capitulaire semblait considérer avec une secrète satisfaction tous ces seigneurs. Il paraissait aussi voir avec plaisir et confiance un vieil écuyer de noble extraction, Hegen Kagge, qui avait été repoussé et mis de côté par le roi, après avoir long-temps et inutilement attendu que ce prince tînt la promesse qu'il lui avait faite de le recevoir chevalier. Par contre, il regardait d'un air de défiance l'individu placé immédiatement après celui-ci, homme d'une taille longue et efflanquée, sur le visage rusé duquel errait constamment un sourire de vaine satisfaction, et qui paraissait bien savoir que, dans ce secret conciliabule, il était un personnage de la plus haute importance. Ce n'était autre que l'adroit écuyer Rone, l'équivoque entremetteur du roi dans ses plaisirs. Au milieu

de cette réunion, on remarquait encore un homme do petite et lourde taille, d'une figure commune, mais fière, et affectant vis-à-vis de chacun un air de protecttion, vêtu d'ailleurs magnifiquement, avec des diamans à la poignée de son poignard et de lourdes chaînes d'or autour de son cou raide et court. Son visage méchant avait en ce moment une expression particulière d'impatience et de dépit, et il était facile de voir que cette longue et silencieuse attente l'ennuyait. C'était le chef do pirates norwégiens, le Jarl Kleinalf.

— Ah! ça, de par tous les diables! combien de temps restera-t-il encore avant de descendre de cheval, dit-il enfin en interrompant le silence observé jusqu'alors par tous.

— Le grand-maréchal, dit le comte Jacques, oublie en vérité quel hôte il a invité chez lui.

— Le voilà! voilà le maréchal! dirent entre eux les chevaliers; et le comte Jacques s'arrêta, pendant que les autres seigneurs se levaient et regardaient dans une attente pleine d'anxiété du côté de la porte, qui s'ouvrit enfin devant le redoutable châtelain. Un chevalier à l'armure noire, à la visière abaissée, à la démarche digne et fière, parut alors sur le seuil. Il était accompagné du chevalier Lave, qui regardait tout autour de lui d'un air inquiet, et qui parut visiblement décontenancé lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de l'écuyer Rone.

Le maréchal salua silencieusement l'assemblée et s'approcha de la table, où il se plaça à la gauche du fauteuil de velours encore inoccupé. Il releva ensuite sa visière et promena sur l'assistance des regards pénétrans. Le visage mâle et sévère du chef d'armées portait une empreinte de tristesse presque effrayante, qui produisit sur tous un vif effet. — Asseyez-vous, messires, leur dit-il d'une voix sombre; mon beau-père et ma femme approuvent ce que nous avons résolu. Leurs siéges peuvent rester vides; mais il nous manque encore deux hommes importans.

— Fermez les portes, dit-il à ceux qui étaient placés aux extrémités de la table; nous voilà maintenant tous réunis.

L'écuyer Kagge et l'écuyer Rone se levèrent à ces mots et allèrent fermer au verrou les deux portes. Puis ils revinrent s'asseoir, et il s'établit un silence plein d'une inquiète attente, pendant que tous les yeux restaient fixés sur le maréchal.

— Fidèles amis! vous savez tous pourquoi vous êtes ici réunis, dit alors celui-ci d'un ton grave et d'une voix sourde, qui témoignait d'une violente exaspération difficilement contenue. Vous savez tous que, depuis neuf ans, ce château est devenu la demeure de la tristesse et de l'effroi. Je l'ai fait savoir à tout le peuple danois et à l'univers entier, lorsqu'en présence de la diète de Wiborg je me déclarai dégagé de mes sermens envers le roi de Danemarck, et jurai de venger mon déshonneur ou de mourir. Cela n'a pu encore avoir lieu, et le maréchal Stig Anderson vit toujours... Si je n'avais tant tardé que par suite d'une misérable crainte, et si j'avais mieux aimé me montrer fanfaron et parjure que de risquer ma vie pour mon honneur, vous devriez maintenant tous me mépriser, et tout le sang de mes veines devrait aujourd'hui colorer mes joues de honte en présence de mes parens et de mes amis. Mais je ne rougis pas; je suis au contraire calme et froid, comme il convient à un homme qui a pu retarder sa vengeance jusqu'à ce que ses cheveux eussent blanchi, et qui a laissé croître sa pensée jusqu'à ce qu'elle fût devenue mûre. C'est pour vous, pour mon pays, que j'ai supporté pendant si long-temps et avec tant de courage ma propre ignominie. J'ai eu en vue un but plus élevé, plus important que d'effacer la tâche faite à mon honneur et à celui de ma maison. L'heure solennelle de la vengence n'a pas encore sonné, mais elle approche. Point d'impatience, point de précipitation, ô mes amis! et elle arrivera très certainement. Vous ne voyez ici personne que l'infâme tyran, dont j'ai juré la ruine et la mort, n'ait profondé-

ment blessé, outragé. Mais personne de vous n'a à venger autant ni d'aussi graves griefs que moi. Tant que Stig Anderson croit devoir temporiser, il n'y en a pas un parmi vous qui ne puisse, qui ne doive aussi savoir attendre.

Le comte Jacques fit un geste d'impatience et sembla vouloir prendre la parole; mais un regard du maréchal le rendit de nouveau immobile.

— Il s'agit de bien autre chose que de la vengeance d'un seul homme, continua le maréchal, que de la fortune ou du malheur de nos familles. Il s'agit du salut d'une nation dégénérée, subjuguée, malheureuse, mais généreuse encore. Il ne suffit pas que nous renversions un tyran qui se joue des lois divines et humaines: il faut qu'il tombe, lui; mais il faut aussi que le trône reste debout. En punissant le lâche couronné, nous ne devons pas seulement assurer nos personnes et nos droits, mais encore conserver le trône à un souverain digne de s'y asseoir. Nous espérions avec certitude trouver l'homme nécessaire pour cette haute mission, et nous l'espérons encore; mais sa captivité est venue entraver notre grande et noble entreprise. Son serment et une renonciation solennelle l'empêchent de prendre ostensiblement part à nos délibérations; aussi ne l'apercevez-vous pas aujourd'hui parmi nous. Son siége est demeuré vacant; mais vous voyez ici son chevaleresque ami, le généreux compagnon de sa captivité; et son confesseur, le prudent et vénérable prévôt capitulaire. Dites-nous donc, nobles sires, dites à nos amis ce que nous pouvons attendre de votre duc.

— Tout ce qui est humainement possible, répondit le sénéchal Tucho Abildgaard en se levant. Ce ne sont pas, il est vrai, les expresses paroles de mon prince et seigneur, mais ce sont ses pensées. Un serment lie sa langue; mais je le connais, et je suis prêt à affirmer, la tête sur le billot, que, comme autrefois, il est encore aujourd'hui votre ami, votre secret protecteur, et que, lorsque le temps en sera venu, il saura se mettre en avant et agir.

Je confirme ce témoignage, dit solennellement maître Grand en se levant à son tour avec une dignité pleine d'audace. Le David que nous nous sommes secrètement choisi m'a désigné pour être son interprète au milieu de vous. Il servira l'insensé Saül jusqu'au moment où sonnera l'heure de la justice. Il est trop consciencieux pour violer son serment et trop généreux pour solliciter du saint-père une dispense qui l'en affranchisse. Il n'ose ni ne veut donc, quant à présent, prendre aucune part directe à votre noble entreprise. Il ne veut et n'ose rien savoir non plus, quant à présent, des résolutions qu'adopteront ses amis pour le salut de la patrie. Mais quand l'heure qu'il attend avec une calme et noble abnégation aura sonné; quand le champ sera enfin libre devant lui, il arrivera avec l'appui de l'Église et du Tout-Puissant, et achèvera votre œuvre. C'est ce que je puis vous certifier sous la foi des plus redoutables sermens, en son sérénissime nom.

— Bien! reprit Stig Anderson, nous pouvons nous en rapporter à deux témoignages si honorables. Mais le tyran a d'habiles et courageux amis. Une grande partie de la nation lui est attachée, ainsi qu'à son fils, par les liens d'une force presque incompréhensible. Notre entreprise serait donc insensée sans la certitude d'un puissant secours de la part du noble roi de Norwége. Je vois au milieu de nous notre honorable ami, le courageux Jarl Alf de Tœnsberg. C'est la réponse qu'il nous apporte de la part de son roi qui va décider quand il sera temps d'agir.

— Ah! de par tous les diables! mon tour est enfin venu de placer un mot! murmura le chef de pirates, qui n'était resté si long-temps assis qu'avec impatience, et qui, de dépit, tourmentait les diamans de son poignard. La réponse de mon roi est courte et bonne, maréchal Anderson, reprit-il à voix haute en se levant lentement et commodément de son

siége et en écartant les jambes comme s'il se fût trouvé sur un vaisseau ballotté par la tempête ; vous êtes un homme de parole et d'action, a dit le roi mon maître, et il demeurera toujours votre ami à la vie et à la mort. Vos amis sont également les siens, et celui qui en voudrait à vos jours aurait affaire à lui. Il ne veut pas précisément se mêler de vos secrètes délibérations ; mais, en fidèle et brave Norwégien qu'il est, il vous défendra ouvertement contre tout ennemi, et au besoin vous accordera le secours de sa flotte. En cas de malheur, son royaume et ses domaines vous seront toujours ouverts, à vous et à vos amis; et moi, son Jarl et le commandant de ses marins, je ne m'éloignerai plus de ces côtes avec les vaisseaux et les marins qui m'appartiennent tant que vous aurez besoin d'un petit coup de main et qu'il y aura d'ailleurs ici quelque profit à faire. Voilà! Les autres décisions que vous pouvez avoir à prendre ne me regardent pas, et ce qui m'entrera à ce sujet par une oreille me sortira immédiatement par l'autre. Le bavardage n'est pas mon affaire, et il doit vous suffire d'avoir mon serment et ma promesse. A vous dire vrai, tout parmi vous me paraît par trop triste et renfrogné, et les conciliabules secrets, les habiles avis ne sont décidément pas mon fait. Je ne vaux rien pour tout commerce autre que celui où l'on peut crier à tue tête et frapper dur et ferme, sans scrupule. En un mot comme en cent, je brûlerai à vos yeux le Danemarck tout entier, pour peu que cela puisse vous être agréable ou utile. Je me soucie d'ailleurs comme de rien de savoir qui est roi dans votre pays. Tant qu'il y aura du butin à faire, je suis votre homme et vous saurez où me trouver. Maintenant, laissez-moi aller de l'autre côté boire à votre santé, et ne pas perdre mon temps à bavarder. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, seigneur Jarl, répondit le maréchal. Mais encore un mot de plus. Voulez-vous tenir la promesse que vous avez faite au duc Waldemar, au sujet du fils de la sœur de ma femme, l'écuyer Rone Johnson, que voici ? C'est à cette condition qu'il restera notre ami. Son appui nous est peut-être d'une plus grande importance que vous ne pensez.

A ces paroles du maréchal, l'écuyer Rone s'était levé et s'était approché du Jarl.

— Est-ce toi qui désires devenir mon gendre ? dit le Jarl en fronçant le sourcil et en le mesurant d'un air arrogant. Eh bien ! il faut que je te l'avoue, tu ne me fais pas précisément l'effet d'un drôle taillé pour viser à la main de la fille d'un Jarl. J'ai donné ma parole au duc dans une bonne et loyale orgie ; mais je doute fort que ma fille dise jamais oui. Après tout, si tu es un aussi brave garçon qu'on le dit, je ne risque toujours rien à te faire des promesses ; ce sera au temps à les tenir. Si l'enfant ne te repousse pas, il faudra bien que le Jarl consente à jeun à ce que le comte de Tœnsberg promit étant ivre.

— Mes espérances les plus ambitieuses ne vont pas plus loin, seigneur Jarl, reprit Rone. Quand, de mon côté, j'aurai satisfait à mes conditions, je vous prouverai que je n'ai pas visé plus haut que je ne puis prétendre.

— C'est bon, nous n'y sommes pas encore, murmura le Jarl. Montre-nous d'abord, par quelque action vigoureuse, à quoi tu peux être bon, et alors je te conférerai la chevalerie par un coup du plat de mon épée, assez vigoureusement appliqué sur ton échine pour la faire craquer.

— Voilà qui s'appelle parler, seigneur Jarl ! Vous l'avez tous entendu, messeigneurs, s'écria Rone en promenant des regards hardis sur l'assemblée. Puis il regagna sa place silencieusement et avec un rusé sourire sur les lèvres, pendant que le chef de pirates, sans plus faire attention à lui, saluait les autres seigneurs d'un nonchalant mouvement de tête, et s'en retournait à la buvette. Sur un signe du maréchal, chacun se remit en place, et un sombre silence régna de nouveau dans l'assistance.

— Nous avons assez souvent et assez long-temps délibéré, reprit mystérieusement le maréchal, et nous savons tous maintenant ce qui doit arriver. L'heure est enfin venue où il nous faut prendre une dernière et décisive résolution ; mais ces muettes murailles elles-mêmes ne doivent pas entendre ce qui va être en ce moment résolu dans nos âmes. Un signe d'assentiment ou de dissentiment suffit, car nous nous comprenons tous. Se penchant alors vers le comte Jacques, il lui dit quelques mots, auxquels celui-ci répondit aussitôt en inclinant gravement la tête. Les mystérieuses paroles furent de la sorte communiquées d'assistant en assistant, et un long et profond silence régna pendant l'accomplissement de cette formalité. Avant d'incliner la tête, plusieurs des seigneurs, et entre autres le chevalier Lave Litle, hésitèrent long-temps. Ce dernier avait involontairement pâli en entendant les mots prononcés à son oreille. Enfin, il fit avec la tête un mouvement qui fut regardé comme un signe d'assentiment, quoique ce fût plutôt un tressaillement nerveux et involontaire. Le tour de l'écuyer Rone vint le dernier. Le grand-maréchal fixa sur lui des regards perçans, et maître Grand le considéra attentivement. Quand le rusé écuyer entendit ce qui lui fut dit à l'oreille, il ouvrit de grands yeux comme s'il eût été fort étonné, et en même temps il parut triompher intérieurement d'être ainsi l'objet de l'attention générale. Aussi, prenant un air grave et sérieux, hésita-t-il quelque temps avant de faire le signe convenu. Il fallait absolument que tous fussent d'accord pour une entreprise que le moins important des conjurés pouvait faire échouer en la révélant. L'écuyer Rone, le moindre des personnages présens dans l'ordre hiérarchique, était le dernier à faire connaître sa résolution ; mais son intimité avec le roi lui donnait, aux yeux de chacun, une importance toute particulière ; et, à son attitude, il était facile de reconnaître qu'il s'enorgueillissait de savoir que le bonheur ou le malheur de toute une nation dépendait en ce moment d'un seul mouvement imperceptible de sa tête. Pendant qu'il réfléchissait encore, paraissant irrésolu, on frappa par trois fois à la porte. Tous les assistans dirigèrent leurs yeux vers cette porte, que, sur un signe du grand-maréchal, l'écuyer Kagge s'empressa d'aller ouvrir. Ils aperçurent alors, avec une visible terreur, une grande femme tout habillée de noir, qui entra dans la salle en tenant par le bras un vieillard courbé par l'âge et aveugle, dont les traits du visage exprimaient un délire tranquille, mais effrayant, et dont les mains étaient attachées derrière le dos. Ces deux figures silencieuses se placèrent debout à l'extrémité de la table. Tous les assistans, qui s'étaient levés à leur entrée, restèrent dans cette position, comme s'ils eussent été pétrifiés.

— Amis et parens, dit le maréchal d'une voix sombre et étouffée par la colère, descendans de la grande race d'Absalon, vous avez devant vous ma femme et son malheureux père! Ai-je besoin de vous en dire davantage? Voudriez-vous encore voir l'innocente rougeur de la honte à travers le voile qui, depuis neuf années, cache le visage de ma malheureuse épouse? Voudriez-vous entendre le cri du désespoir frénétique d'un père insensé? En est-il un seul parmi vous qui puisse encore hésiter sur la décisive résolution qui doit renverser le tyran et affranchir notre malheureuse patrie?

Tout en parlant ainsi, son regard perçant et sévère était fixé sur Rone, qui, lui aussi, parut un instant surpris et ému.

Enfin, Rone inclina la tête.

— A la bonne heure! continua le maréchal ; puisque vous consentez tous, étendez la main sur les saints Evangiles, et jurez!

Sur un signe que fit maître Grand, le prêtre tira de dessous son vêtement un épais volume relié en velours noir. Il alla ensuite, ce livre à la main, trouver chacun des assistans l'un après l'autre, et tous répétèrent les mêmes paroles en étendant la main sur le livre saint. Ce fut en proie

à une violente et visible lutte intérieure que le chevalier Lave Litle étendit, lui aussi, la main sur le livre sacré et balbutia le serment. Quand vint son tour, Rone prononça ce serment à haute et intelligible voix; mais après cette formalité, ses lèvres continuèrent à remuer sans que personne pût entendre les paroles qu'il ajoutait secrètement à son serment: ce qui ne l'empêcha pas d'étendre la main sur l'Evangile sans la moindre hésitation.

— Ingoburge, ma fille! laisse-moi, laisse-moi! s'écria le vieillard insensé, comme s'il se fût subitement réveillé d'un songe; moi aussi je veux jurer et maudire, pour que le Tout-Puissant l'entende et que les démons en tremblent...

— Silence! silence! mon père! rappelle-toi ce que tu m'as promis, dit dame Ingeburge à voix basse.

Le grand-maréchal fit signe qu'on emmenât le malheureux vieillard. Mais, avant qu'on eût le temps de l'en empêcher, il avait rompu ses liens avec une force presque surnaturelle, et il étendit le bras à son tour au milieu des éclats d'un rire convulsif: — Je veux être éternellement damné si je ne suis pas le premier, s'écria-t-il en frappant de son poing l'Evangile, si le vieux Pollo n'est pas le premier à frapper, quand même il me faudrait immédiatement après quitter ce monde jusqu'au jour du jugement dernier!...

Maître Grand, dans son effroi, faillit laisser tomber à terre le livre saint. Le maréchal fit un nouveau signe, et deux chevaliers emmenèrent précipitamment le vieillard hors de la salle. Un long et sombre silence suivit cette scène. Le prévôt capitulaire, qui n'avait pas tardé à reprendre contenance, s'avança alors, le livre sacré à la main, vers la châtelaine et lui dit à voix basse les mystérieuses paroles auxquelles tous venaient de faire un signe d'assentiment. Elle aussi inclina la tête; puis, d'une voix qui pénétra de terreur chacun des assistans, elle prononça en s'agenouillant et en touchant le saint livre de sa main amaigrie le serment que tous avaient déjà prêté, et s'évanouit. A un dernier signe du grand-maréchal, tous les assistans s'éloignèrent en silence. Obéissant en ce moment à un involontaire mouvement de pitié, le farouche châtelain étendit ses bras de fer vers sa malheureuse épouse, puis tout aussitôt les laissa retomber en soupirant. Il tira violemment un cordon de sonnette, et les suivantes d'Ingeburge se hâtèrent d'accourir et de remporter leur infortunée maîtresse dans l'appartement des femmes.

XII.

Ce qui s'était passé à Mœlleroup resta un mystère connu seulement des initiés. Les seigneurs étrangers avaient tous l'un après l'autre, à des heures différentes, le plus souvent la nuit et déguisés, quitté ce château comme ils y étaient venus. Dans le voisinage, personne ne semblait s'être aperçu de ces réunions clandestines. Aucun changement n'avait eu lieu d'ailleurs aux habitudes des hôtes de Mœlleroup. Comme d'ordinaire, on pouvait apercevoir au haut de la tour les quatre sentinelles bardées de fer; comme d'ordinaire, le pont-levis était constamment tenu levé, et, malgré une garnison si nombreuse, tout l'intérieur de ce château était, comme toujours, tellement calme et silencieux qu'on eût pu croire un manoir abandonné et désert.

Le traité conclu avec le duc Waldemar avait rassuré les amis du roi, et le sénat ne semblait plus redouter aucun danger. Le roi et la reine passèrent l'été, entourés de toute leur cour et des serviteurs les plus dévoués de la couronne, au château de Skanderborg, en Jutland. Le vieux chevalier John, maître Martinus et le sénéchal Peder étaient revenus de Stockholm avec de bonnes nouvelles au sujet de leur mission. Leurs négociations avaient eu pour but l'union plus intime des deux maisons

royales par une double alliance matrimoniale. La petite princesse danoise Marguerite, qui était fiancée à l'héritier du trône de Suède, devait, dans un an, être conduite à Stockholm, où, conformément au traité, son éducation serait achevée. La petite princesse suédoise Ingeburge devait, si on l'exigeait, être élevée de même à la cour de Danemarck. Ses fiançailles avec l'héritier du trône de Danemarck avaient été confirmées par un document écrit; mais l'annonce publique de cette alliance devait être encore retardée de quelques années. Les envoyés danois avaient vu avec joie la petite princesse de Suède, dans laquelle ils espéraient déjà saluer la future reine de leur pays. Le vieux chevalier John lui-même, qui n'espérait point vivre assez long-temps pour assister à la réalisation de cet avenir, ne pouvait pas parler de cette belle et aimable enfant sans enthousiasme, comme s'il eût vu en elle une seconde Dagmor, donnant au pays la paix et le bonheur. Cet habile homme d'état et le sénéchal Peder plaçaient en secret toutes leurs espérances d'un meilleur avenir pour le Danemarck dans la génération qui devait succéder à la leur, et dans le prince héritier du trône. Le chevalier John s'efforçait souvent d'influer sur l'esprit du jeune prince; et malgré toute son estime pour le sénéchal, il lui arrivait souvent de secouer la tête d'un air de doute et d'incrédulité en voyant son jeune et chevaleresque collègue s'efforcer surtout de développer, chez son royal élève, le sentiment de l'honneur et l'amour de la justice à un degré qui lui semblait avoir ses dangers.

La part active que prenait le sénéchal aux délibérations du sénat, ainsi que la constante sollicitude dont il devait entourer le prince héritier du trône, ne lui laissaient pas le temps de songer à lui-même ni à ses secrètes affaires de cœur. Mais quand il se promenait avec ses disciples, fort tard dans la nuit, au milieu du beau lac de Skanderborg, il tombait souvent dans une rêverie profonde, pendant laquelle il gouvernait machinalement la barque vers une lumière brillant dans une pièce de l'appartement des femmes, d'où la vue s'étendait au loin sur le lac, comme la chambre de damoiselle Ingetrude au château de Flunderborg. Il lui arrivait alors de rester là à rêver et à regarder la lointaine lumière sans s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui, à moins qu'un violent coup de vent ou une oscillation trop brusque de la barque ne vînt le rappeler à lui-même. Quelquefois il se reprochait ses distractions, surtout quand le téméraire prince Eric faisait une manœuvre do voiles dangereuse ou trop hardie, et qu'à cette occasion le prince Christophe se disputait vivement avec son frère.

Le divertissement le plus ordinaire du roi était la chasse, qu'il aimait passionnément, et pour laquelle il oubliait souvent les affaires d'état les plus sérieuses et les plus importantes. L'écuyer Rone était toujours son intime et son favori, et souvent il s'absentait, chargé de missions secrètes, qui, le plus souvent, n'étaient que de vulgaires intrigues ou de misérables aventures de la plus ignoble nature, coïncidant quelquefois avec les nombreuses tournées de chasse que faisait le roi. La reine paraissait au reste n'en vouloir rien savoir. Depuis les grandes assises tenues l'année précédente à Nuborg, elle était devenue sérieuse, taciturne. Elle voyait encore, à la vérité, avec quelque satisfaction la pompe et la magnificence royale qui l'entouraient, et figurait toujours aux fêtes de la cour avec cette dignité et cet éclat qui lui étaient propres ; mais elle avait renoncé à la danse, et elle se retirait de plus en plus des bruyants divertissemens de la cour. Elle paraissait leur préférer de beaucoup une vie calme et paisible, à la campagne, dans un beau château, où elle ne s'occupait guère que d'œuvres de charité. Parfois, quand l'absence du roi mettait le sénat dans l'embarras, la sage reine venait prendre sa place au conseil, et tout le monde admirait la finesse d'esprit avec laquelle elle savait, en pareil cas, diriger les délibérations et réprimer toute usurpation, cherchant ainsi à maintenir intacte la dignité de la couronne, et

en même temps à favoriser tout ce qui pouvait contribuer à soulager les charges du peuple et à étouffer l'esprit de révolte qui couvait toujours en secret. Elle témoignait au sénéchal Peder Hessel de la bienveillance et de la confiance, mais tout en observant d'une manière rigoureuse vis-à-vis de lui les prescriptions de l'étiquette. Elle ne lui parlait donc jamais qu'au conseil ou en présence du vieux chevalier John, quand elle avait à lui communiquer quelque chose de relatif à l'éducation du prince son fils.

Malgré l'admiration que le sénéchal croyait devoir maintenant plus que jamais à la belle et sage reine Agnès, il sentait toujours que devant elle il perdait sa vivacité et sa gaîté ordinaires. Son cœur ne prenait plus aux démonstrations de son respect pour sa souveraine une part aussi vive qu'à l'époque où il portait ses couleurs, comme son chevalier et son favori déclaré. Maintenant, quand il la voyait vêtue d'écarlate, avec un diadème de rubis dans ses cheveux noirs, il la trouvait sans doute toujours belle et majestueuse ; mais la gracieuse figure d'Ingetrude apparaissait à son âme bien plus belle et bien plus aimable, et le bandeau rose qui retenait les blonds cheveux de la courageuse jeune fille avait pour lui bien autrement de charmes et d'attraits que le brillant diadème de la reine.

L'intimité que le roi avait avec Rone ne l'empêchait pas de témoigner toujours la plus grande confiance au sénéchal, et de lui donner des preuves aussi nombreuses qu'honorifiques de sa bienveillance, surtout depuis le succès qui avait couronné son importante entreprise relative à l'arrestation du duc Waldemar, et après le traité conclu avec ce dangereux vassal, qui depuis lors se tenait tranquille dans son château de Schleswig. Toutes les lettres royales d'un peu d'importance étaient contresignées et scellées par le sénéchal, le chevalier John Litle et le chancelier. Grand nombre d'ordres royaux étaient même expédiés par le sénéchal tout seul, qui passait à bon droit pour l'un des personnages les plus puissans de la cour et comme l'un de ceux qui possédaient le plus la faveur du roi.

Ce prince avait souvent exprimé l'intention d'aller quelque jour rendre visite au sénéchal dans son manoir héréditaire d'Harrestroup, où, disait-on, les chasses d'automne étaient magnifiques, surtout celle du chevreuil. Le mois de septembre avait été fixé comme l'époque de cette honorifique visite, et le sénéchal avait fait faire les préparatifs les plus somptueux à l'effet de convenablement recevoir son royal hôte avec sa cour. Cependant cette partie était toujours remise de semaine en semaine, par suite d'autres chasses et divertissements. Le mois d'octobre s'écoula de la sorte tout entier, et le sénéchal put croire dès lors que le roi en avait oublié son projet ou en avait renvoyé l'exécution à l'automne suivant.

On était déjà à la mi-novembre; cette année-là, la belle saison ne semblait pas vouloir céder la place à l'hiver, et le feuillage de l'arrière-saison, aux couleurs variées et éclatantes, ornait encore les forêts. Un matin, le sénéchal Peder reçut, à sa grande surprise, de l'écuyer Rone, l'avis que le roi avait décidé de partir le lendemain même pour Harrestroup, et d'y passer huit jours entiers à chasser et à se divertir. Il était assez commun de voir ces déterminations subites du roi, surtout lorsqu'il s'agissait de chasses ou de parties de plaisir, annoncées de vive voix par l'écuyer Rone.

Quoiqu'il fût assez désagréable au sénéchal de recevoir de semblables communications par l'intermédiaire d'un homme qui ne manquait jamais en pareille occasion de prendre un ton d'autorité, il s'y conforma poliment et quitta sans plus de délai Skanderborg à l'effet de pouvoir, conformément au désir manifesté par le roi, prendre toutes ses mesures pour le recevoir dans son château comme l'exigeaient l'étiquette et la courtoisie chevaleresque. Il apprit toutefois, à sa grande satisfaction, que le

chevalier John accompagnerait le roi, et que le chevalier Thorstonson resterait au château de Skanderborg, auprès de la reine et du jeune prince, en qualité de capitaine des trabans.

Harrestroup était éloigné de Skanderborg de plus de dix milles, et la route qui y conduisait suivait de nombreux détours à travers un pays très accidenté. Il était déjà grand jour quand le sénéchal quitta le manoir royal. Il chevauchait seul, suivi de son écuyer Claus Skirmen, qui emmenait avec lui deux chevaux de main de rechange. L'espace fuyait derrière eux; mais le sénéchal continuait à rester tellement enfoncé dans ses réflexions, que son écuyer, hors d'état d'arracher une seule parole à son maître, était toujours obligé de se taire. Midi était déjà passé depuis long-temps, quand ils découvrirent une haute montagne située non loin de Harrestroup, qu'on pouvait apercevoir, à l'ouest et au sud, de quatre milles de distance, et bien reconnaissable d'ailleurs au nuage bleuâtre qui l'enveloppait presque continuellement et provenait des émanations d'un immense marais du voisinage.

— Vois-tu le Daugberg-Doas, Skirmen? dit le sénéchal à son écuyer en lui montrant la montagne, tandis qu'il s'arrêtait pour changer de cheval. Nous avons eu bientôt fait nos six milles; nous arriverons donc facilement à Harrestroup avant ce soir. Qu'as-tu donc? Tu me parais tout triste aujourd'hui.

— Je n'ai rien, répondit Skirmen, qui tenait respectueusement l'étrier à son maître. Fasse le ciel qu'il ne nous arrive rien, et peut-être même au roi! Vous pouvez m'en croire si vous voulez, mais il ne fait pas très sûr en ces lieux-ci! N'avez-vous donc rien entendu dire des nombreux pénitens gris qui se trouvent en ce moment à Ribe?

— Allons, te voilà de nouveau avec tes histoires de pénitens gris! On rencontre cependant partout de ces gens-là.

— Oui, mais d'habitude ils ne rôdent pas la nuit par bandes et à cheval. Or, s'ils portent réellement, comme on le prétend, des épées et des cuirasses sous leurs robes grises, m'est avis que ces gens-là n'ont pas pris le capuchon pour l'amour de Dieu.

— Qui t'a raconté toutes ces sornettes-là? demanda le sénéchal visiblement plus attentif.

— Les trois bourgeois de Ribe qui hier voulaient absolument parler au roi. On leur a répondu qu'il avait autre chose à faire que d'écouter leurs sots propos, et cette réponse les a fort irrités. Quand je les rencontrai hier au soir au cabaret, ils étaient ivres, c'est vrai; mais cela ne m'a pas empêché de démêler, dans leurs propos incohérens, que ce n'est évidemment pas pour rien qu'ils ont vu au ciel trois soleils...

— Quelles folies me contes-tu là, Skirmen? Des gens ivres peuvent voir au ciel autant de soleils que bon leur semble...

— Mais, seigneur, beaucoup d'hommes à jeun les y ont également aperçus. Cela annonce, disaient-ils, un grand malheur, et ils auraient même pu à cet égard révéler au roi des choses importantes. Mais, ajoutaient-ils, puisqu'il est assez fier pour ne pas vouloir parler à de pauvres bourgeois, qu'il se garde lui-même.

— Ah! voilà bien la fidélité d'aujourd'hui! s'écria tristement le sénéchal; du moment où un homme se croit offensé, il ne se soucie plus le moins du monde de son pays ni de son roi! Mais toi, Skirmen, si tu as pu croire qu'il y avait dans les propos de ces gens-là autre chose que de la superstition et de la forfanterie, pourquoi ne m'en as-tu pas tout de suite prévenu?

— Vous étiez chez la reine avec le chevalier John et le petit prince, seigneur. D'ailleurs, je n'ai pas cru devoir faire grand bruit pour de simples propos. Il me semblait que ces bourgeois de Ribe étaient assez disposés à séjourner quelque temps dans ce cabaret. J'y retournai donc ce matin de bonne heure; mais nos hommes, à ce qu'on m'apprit, avaient dis-

paru dans la nuit, et personne n'était en état de me dire ce qu'ils étaient devenus. Ce matin, je n'ai pas pu m'approcher de vous pour vous en dire un mot, à cause de l'écuyer Rone et de tous ces seigneurs qui vous disaient adieu; et depuis que nous chevauchons, voilà la première fois que vous prêtez l'oreille à ce que je vous dis. J'ai même eu beau vous parler du coq et du ruban...

— Assez de sots propos comme cela! Que me fait à moi tout cela? et comment peux-tu t'imaginer que j'aie le temps de penser à tes coqs et à leurs combats?

— Mais si c'était le même coq que celui qui a été à Flunderborg l'objet de vos caresses?

— Flunderborg! répéta le sénéchal tout ému. Qui te parle de Flunderborg? Quel grand miracle y avait-il donc à voir à Skanderberg un coq remporter la victoire sur les autres?

— C'est vrai, seigneur! Mais celui-là y est venu de Flunderborg. C'est le même que vous avez tant admiré, et au sujet duquel vous avez tenu ce beau discours devant mademoiselle Ingetrude, lorsque vous lui faisiez la cour, là-bas sur la colline, au fond du jardin. J'étais tout près de vous, mais je n'osais pas vous interrompre. Vous parliez alors de la finesse dont fait preuve Hamlet, des pieux de bois qu'il allume, de son foin et de sa paille; et damoiselle Ingetrude vous répondait que son vigilant réveille-matin eût donné à Hamlet de bien plus intelligibles avis de danger et de trahison.

— Et ce coq, dis-tu, est maintenant à Skanderborg?

— Il n'y a pas à douter que ce ne soit le même, et j'en fis hier la découverte. Vous vous rappelez, sans doute, le paysan séelandais qui, il y a quelque temps, voulait absolument arriver jusqu'à vous, rien, disait-il, que pour vous faire voir les coqs qu'il avait à vendre. Vous l'avez fait renvoyer du château, en disant que ce devait être nécessairement un fou. Moi aussi, j'eus la même opinion, quand je vis notre homme s'en aller en lâchant dans la cour du château le plus beau de ses coqs. Le lendemain matin seulement, je m'aperçus que ce courageux et belliqueux oiseau était une vieille connaissance. Les gens de la fauconnerie l'avaient pris, parce qu'ils avaient remarqué qu'autour de son cou était attaché un ruban rose, brodé de perles. Pensant reconnaître ce ruban, je le lui ai pris, et je suis sûr que vous le reconnaîtrez aussi.

A ces mots, Skirmen retira de sa poche un ruban rose, sur lequel étaient brodées quelques petites fleurs blanches.

Le sénéchal reconnut effectivement en rougissant le bandeau qui avait servi à retenir les cheveux d'Ingetrude.

— Donne-le-moi! s'écria-t-il; il m'appartient! Et après l'avoir pressé à la dérobée contre ses lèvres, il le plaça sur son cœur, en donnant de l'éperon à son cheval qui partit au grand trot. Notre héros se trouvait en ce moment au comble du bonheur, et cependant des pensées de crainte et d'inquiétude venaient faire diversion à sa joie. Il voyait, en effet, s'éloigner de plus en plus la réalisation des espérances que la possession de ce ruban réveillait dans son cœur. Le mystérieux avertissement, le secret appel fait à sa vigilance que semblait contenir l'envoi de ce souvenir, acquéraient par la réflexion une importance qui l'empêcha bientôt de penser davantage à ses amours. Il lui devint évident que le mystérieux avis ainsi transmis par la patriotique jeune fille, ne pouvait se rapporter qu'à la couronne et à la famille royale. Arrêtant subitement son cheval, il se prit à réfléchir s'il ne devait pas retourner à l'instant même à Skanderborg, pour escorter en personne le roi le lendemain matin, et même pour l'engager à renoncer tout à fait à son projet. Mais il comprit bien vite qu'une pareille conduite de sa part ne paraîtrait que ridicule au roi et à toute la cour, puisque aucun indice de danger réel ne la justifierait.

Skirmen, pendant ce temps-là, avait rejoint son maître. — Eh bien!

lui dit le sénéchal, ton coq pourrait bien ne pas avoir tort. Il faut que nous nous montrions vigilans. Cependant il n'y a point de danger imminent. Le roi voyage avec une suite nombreuse. J'irai d'ailleurs demain matin au devant de lui et je l'escorterai moi-même avec mes gens à travers la forêt. Il sera ensuite plus en sûreté à Harrestroup qu'à Skanderborg.

— Je le crois aussi. Il n'y aura plus alors rien à redouter; ce qui ne m'empêche pas de croire qu'il se trame quelque chose.

Ils continuèrent dès lors à cheminer en silence et tout entiers à leurs réflexions. Déjà il commençait à faire obscur, lorsqu'ils passèrent devant l'église de Daugberg, située au nord de ce village, en suivant un étroit défilé entre deux montagnes assez élevées, où une carrière de pierre à chaux formait une profonde caverne. Le blé d'hiver, qui commençait à sortir de terre, verdissait la terre arable située au dessus de cette caverne, au milieu de fragmens de rochers et d'arbres renversés par la tempête. L'aspect de ce sauvage paysage rappela à l'esprit du sénéchal les souvenirs de son enfance. — Combien de fois, dit-il à son écuyer, n'ai-je point joué ici au brigand! Je ne m'imaginais guère alors qu'un jour viendrait où je traverserais ces lieux, oppressé par de si sombres pensées!

— Seigneur, dit Skirmen à voix basse en rapprochant son cheval de celui du sénéchal, ne voyez-vous pas quelque chose luire et se mouvoir au fond de cette obscure caverne?

— Rêverais-tu de brigands, par hasard? répondit le sénéchal. Quant à moi, je n'aperçois rien du tout.

— Et je ne vois plus rien non plus, reprit Skirmen. Mais cette caverne a plus de cent pieds de profondeur. Toute une bande pourrait facilement s'y cacher.

— Le fait est que pareille engeance pourrait fort commodément s'embusquer ici, répartit le sénéchal; mais jusqu'à présent tous ces endroits-ci ont toujours été parfaitement sûrs. Il n'y a pas de brigands qui osassent s'aventurer aussi près de Harrestroup, car on ne plaisante pas avec Tugo, mon brave concierge. Ne vois-tu pas d'ici mon gibet seigneurial, au sommet du Daugberg? Il est toujours là comme un salutaire avertissement donné aux brigands et aux pirates; et cela n'est pas inutile avec pareille canaille, au milieu d'une forêt... Mais tiens! voilà le vieux Henner qui passe là-bas.

— Henner-le-Frison! répéta vivement Claus Skirmen tout ému. Est-ce qu'il est ici?

— Eh! oui. Tu aurais dû l'ignorer; mais puisque le hasard te l'apprend, sache te taire. Tu te rappelles sans doute qu'en défendant sa propre vie, il a tué un écuyer du roi. Pour qu'il ne fût pas inquiété à ce sujet, il est venu se réfugier dans une chaumière située au milieu d'une de mes forêts.

— Laquelle, seigneur? Est-ce dans celle de Finneroup?

— Oui! puisque tu l'as deviné tout seul. C'est bien là qu'il habite aujourd'hui. Mais garde-toi surtout d'en jamais rien dire.

— Cela se comprend de reste, monseigneur, répondit Skirmen tout joyeux. Je me garderai bien de faire arriver malheur à ce brave vieux et à sa jolie petite Gertrude. Mais est-il très prudent de les laisser, tous ces jours-ci, là où ils sont? Combien ne serait-il pas facile au roi et à ses chasseurs de passer là? Et si ce maudit chenapan de Rone apprenait...

— Tu as raison, Skirmen, et tu es plus avisé que moi. Demain il faut que tu ailles les prévenir...

— Merci, seigneur, merci! s'écria Skirmen en bondissant de joie sur sa selle.

En ce moment, ils chevauchaient à travers un petit bois planté de hêtres et de trembles. La nuit était tout à fait tombée; mais on pouvait cependant encore distinguer les tiges blanchâtres et élancées des trembles,

— C'est à peine si je reconnais mon petit bois de Kiælderiis ! dit le sénéchal. Vois donc, Skirmen, comme mes trembles sont bien venus !

— Quelque exacte surveillance qu'exerce ici Henner-le-Frison, reprit Skirmen, il doit y avoir des braconniers, car je viens d'entendre le frémissement d'un arc d'acier ; et tenez ! entendez-vous remuer là-bas dans ces buissons?

— Tais-toi donc, Skirmen ! Ne vois-tu pas que ce sont mes trembles qui murmurent ma bienvenue ! Le bruit que tu viens d'entendre dans ces buissons est sans doute celui de quelque chevreuil effrayé. Ils peuvent bien venir ici, car le parc n'est point en bon état...

Ils ne tardèrent pas à avoir franchi ce petit bois et arrivèrent à une profonde vallée. On apercevait encore le dernier crépuscule du soir, derrière la colline élevée qui la dominait; et ils découvrirent alors le manoir de Harrestroup, situé sur un plateau presque circulaire. Le château était petit, mais si bien fortifié par la nature, qu'il n'avait pas été nécessaire de l'entourer de fossés artificiels. Avec ses hautes murailles à pic et ses talus escarpés, il était inaccessible au plus téméraire assaillant. Il semblait de loin ne consister qu'en une seule tour ronde, construite en blocs de granit et en briques. Les chevaux fatigués ne gravirent qu'avec peine le chemin étroit et raide qui y conduisait de la vallée. Le sénéchal et son écuyer durent même mettre pied à terre et traîner en laisse leurs chevaux, dans les endroits les plus dangereux, entre deux précipices escarpés sur lesquels était jeté un pont-levis, alors abaissé, comme c'était l'usage en temps de paix. Nos voyageurs étaient enfin arrivés devant la porte du manoir; mais elle était fermée. Au dessus de la tête du sénéchal et appendue aux créneaux de cette porte, flottait une grande bannière féodale aux armes du châtelain, trois fasces perpendiculaires sur champ d'or.

— Tu as là ton cor, n'est-ce pas, Skirmen? dit le sénéchal. Joue-nous donc une joyeuse fanfare, afin que mes gens apprennent que nous sommes arrivés.

Skirmen portait un cor recourbé et doré, attaché à une courroie derrière son dos. Il approcha l'instrument de sa bouche et entonna la fanfare guerrière du chevalier John, celui qui enleva la fiancée de son rude adversaire; et du haut de la tour l'on répondit aussitôt à ce signal. En effet, une voix jeune et virile entonna la finale de ce chant si connu.

« Mettez votre casque d'or, et suivez le chevalier John. »

— Est-ce bien vous, monseigneur ? demanda ensuite cette même voix.

— Oui ! ouvre-nous, Tuge ! répondit le sénéchal. Peu d'instans après, la grande et massive porte, toute garnie de fer, s'ouvrit; et le sénéchal fut accueilli avec les démonstrations de la joie la plus vive par son jeune et courageux concierge et par une nombreuse troupe de varlets, tous jeunes et vigoureux, et armés comme le concierge de casques ronds en fer, et de hallebardes bien luisantes. Plusieurs palefreniers et porteurs de torches accourent aussi pour voir et saluer leur maître.

Le sénéchal pressa rudement la main de son concierge, frappa sur l'épaule de plusieurs de ses varlets et fit à chacun un petit signe amical.— Tout est-il en ordre ici ? dit-il ; le roi vient demain !

—L'empereur lui-même arriverait, monseigneur, répondit le concierge, que vous n'auriez point à rougir de votre maison. Voilà deux mois que la vieille Dorothée a placé des bougies dans les flambeaux et fait dresser la table. Tout le château a été nettoyé de fond en comble; et il est partout aussi luisant que nos hallebardes. Notre garde-manger est bien garni de viandes et de poissons salés, et la cave est abondamment pourvue de double bière et de vin doux. Quand bien même le roi devrait passer ici tout l'hiver, il ne viendrait jamais à bout de ronger la litière qu'on lui a préparée.

— Et mes chevaux de chasse, ma meute, mes faucons ? ajouta le sénéchal.

— Ils vont parfaitement, et sont bien dressés. Certes, ils vous feront honneur !

— Encore une question, Tuge ! Les campagnes sont-elles sûres par ici ? N'y a-t-il pas des braconniers dans le bois de Kiælderiis, et des gens suspects ne se réfugient-ils pas dans les trous à chaux, près de Daugberg ?

— A quoi pensez-vous donc, monseigneur ? Comment une pareille pensée peut-elle vous venir à l'esprit ? Mais vous êtes-vous aperçu de quelque chose, monseigneur ?

— Pas moi ! C'est une idée qui, en chemin, a passé par la tête de Skirmen.

— Comment, Claus Skirmen, reprit galment le concierge, as-tu pu ainsi avoir des visions de poltron ?

— Donnez-moi seulement une douzaine de varlets, monseigneur, répondit Skirmen d'un ton résolu ; et peut-être, avant que vous ne soyez couché, aurai-je prouvé à votre trop confiant concierge que je n'ai pas eu de vision de poltron !

— J'y consens, puisque tu es curieux d'examiner un peu les environs. N'emmène avec toi que dix varlets ; et pourtant ne va pas leur faire casser le cou dans les ravins. Il faut que tu sois de retour ici avant minuit. La lune ne se lève que tard. As-tu des torches ?

— Cela n'est pas nécessaire, répondit Skirmen ; moins nous y verrons, et mieux cela vaudra. Ayez bien soin de mon *Norbock*, camarades !

Quand il eut fait choix des dix varlets les plus vigoureux, Skirmen se hâta de sortir avec eux du château, pendant que les palefreniers conduisaient les chevaux à l'écurie. Le sénéchal, de son côté, traversa la cour avec son concierge, et monta l'escalier en pierre de l'aile principale.

Le jeune châtelain parcourut et examina tout son château avant de penser à se reposer d'une si longue course. Il y trouva tout dans le meilleur ordre, et convenablement organisé pour recevoir le roi et sa suite. La vieille nourrice du sénéchal, l'active Dorothée, sortant de sa cuisine, vint au devant de lui, un balai et un torchon à la main ; et, dans l'excès de sa joie, faillit même l'embrasser.

Le sénéchal, qui avait encore à parler de beaucoup d'affaires avec son concierge, réussit à persuader à la vieille Dorothée d'aller se coucher, et se trouva enfin seul avec Tuge. Quand il eut causé avec lui pendant plusieurs heures, et qu'il se fût fait rendre compte de l'état de sa terre et de ses vassaux, le concierge le quitta pour aller s'informer si Claus Skirmen et ses hommes étaient rentrés au château ; mais il le rejoignit peu d'instans après.

— Il se fait tard, Tuge, dit le sénéchal, qui commençait à se sentir fatigué. Où diable Claus Skirmen peut-il être resté ? Il est temps cependant que nous allions nous coucher ; car demain, avant le jour, il nous faudra chevaucher avec nos plus braves varlets au devant du roi. Tu as pris soin, n'est-ce pas, de les envoyer coucher, pour qu'ils pussent être sur pied demain matin de bonne heure ?

— Les drôles dorment déjà comme des souches, répondit le concierge ; mais la règle de la maison se trouve toute dérangée. Sur les dix hommes que Skirmen a emmenés avec lui, il y en avait trois qui devaient être de garde cette nuit. Il en résulte que leurs postes restent inoccupés ; c'est là un tort grave, seigneur sénéchal, dont jusqu'à présent il n'y avait pas eu d'exemple ici, et j'espère que vous voudrez bien me le pardonner. Chose assez bizarre, monseigneur ! nous sommes nous deux les deux seules personnes en ce moment éveillées dans votre château. Nos gens sont tous des braves, se comportant toujours bien et avec

modération; mais la joie que lour causait ce soir votre retonr leur a fait un peu trop souvent vider la cruche à bière, et même pratiquer un trou à certain tonneau contenant de la bière d'Allemagne!

— Ah! ça, ajouta-t-il, en s'interrompant, qu'est-ce que j'entends là? Il me semble ouïr craquer la porte de la salle des chevaliers. Je croyais que Dorothée était déjà couchée depuis long-temps. Qu'a-t-elle donc à rôder si tard? Elle est si zélée pour l'accomplissement de ses devoirs, qu'elle se relève souvent au milieu de la nuit pour s'assurer si tout est bien en ordre. Ce sera un grand bonheur, si l'auguste visite que nous attendons demain ne la rend pas tout à fait folle. Permettez, monseigneur; je vais m'assurer si c'est bien elle.

Il prit un flambeau et se dirigea vers la porte donnant dans la salle des chevaliers. Mais avant qu'il eût le temps d'y arriver, cette porte s'était ouverte sans bruit; un visage à l'expression sauvage et cruelle jeta des regards fauves et obliques dans la pièce, puis disparut tout aussitôt; et la porte se referma de nouveau.

Le sénéchal Peder se leva vivement, pendant que le jeune concierge, son flambeau à la main, restait comme pétrifié au milieu de la chambre. Mort et damnation! dit-il à voix basse; en partant, Skirmen aura oublié de fermer la porte du château; et nous avons maintenant, très certainement, des voleurs et des brigands à la maison! Je vais aller réveiller les varlets du château, car nous ne pouvons pas savoir le nombre de ces misérables. Je passerai par la cuisine. N'ouvrez pas cette porte avant que je ne sois revenu, monseigneur. En disant ces mots, il poussa bien vite un verrou devant la porte qui donnait dans la salle des chevaliers.

— Eh bien! dépêche-toi, répondit le sénéchal. — Si je ne me suis pas trompé, c'est la face de taureau de Nils Ounfride que nous venons de voir là. Hum! Skirmen avait, ma foi, raison!

Le concierge sortit en toute hâte, et le sénéchal resta seul. Il avait dégaîné son épée et s'appuyait dessus avec calme, en prêtant attentivement l'oreille. En ce moment, il entendit des voix confuses retentir dans la salle des chevaliers.

— Est-il là? est-il là? Combien sont-ils? disaient à la fois plusieurs individus.

— Ils ne sont que deux, et le maudit sénéchal en est un! s'écria tout près de là une grosse voix rauque. En avant, camarades! il ne lui arrivera pas souvent désormais de nous faire grand mal!

Un choc violent ébranla la porte, mais le verrou résista.

— Ils ont fermé la porte au verrou! mais il faudra bien qu'il cède avant peu, fit la même voix rauque. Poussons tous ensemble, camarades! que la porte saute, et entrons!

Le verrou se brisa avec un horrible craquement, et neuf hommes d'une figure patibulaire, Nils Ounfride à leur tête, se précipitèrent dans la salle, armés de coutelas brillans et de petites haches d'armes. Le sénéchal, reculant de quelques pas en arrière, se plaça, le dos appuyé contre la muraille, de telle façon qu'il pût se défendre pendant un certain temps, et, à l'aide de sa longue épée, tenir les brigands en respect. Il les regardait d'un œil à la fois plein de colère et de mépris. — Lâches que vous êtes! leur cria-t-il; vous n'avez donc pas honte de vous mettre dix contre un! J'aperçois pourtant parmi vous un homme à qui, autrefois, le roi de Danemarck lui-même a daigné conférer les honneurs de la chevalerie! Et celui-là, du moins, n'a pas encore eu, que je sache, son épaule marquée d'un fer brûlant. Avancez! chevalier Lavo Rimaurdson! De tous ces misérables, vous êtes le seul avec qui je puisse accepter un duel à mort. S'il vous reste une dernière étincelle d'honneur, avancez seul!

Nils Ounfride et ses rudes compagnons ne paraissaient guère disposés à obéir à cette injonction; tout au contraire, ils s'approchaient toujours davantage, pour accabler leur adversaire sous le nombre.

— Otez-vous de là, compagnons ! s'écria alors une voix jeune encore et fortement accentuée ; et un beau jeune homme, à la mine audacieuse, portant une plume rouge à son chapeau, s'avança. — J'assomme sur place, s'écria-t-il, le premier de vous qui touche à un seul cheveu de la tête du sénéchal. Un contre un, et dix contre dix ! Allons, sénéchal Peder *Hoseul* (1), voilà la seconde fois que nous nous rencontrons depuis que vous m'avez proscrit en Danemarck. Au pont de Warby, j'ai éprouvé un obstacle imprévu ; et sans le ressouvenir de ce que je dois à mon frère et au sang qui coule dans mes veines, vous ne seriez jamais allé plus loin que ce pont. Nous voici de nouveau en présence dans un chemin fourchu, conduisant de la terre au ciel ou à l'enfer, quelque chose qui arrive. Il faut dès lors que l'un de nous dise adieu aux joies et aux plaisirs de ce monde...

A ces mots, il rejeta loin de lui sa hache d'armes ainsi que son chapeau, pour n'avoir aucun avantage sur son adversaire qui était tête nue ; puis il dégaîna son épée de chevalier, qui était de la même longueur que celle du sénéchal.

— Allons ! allons ! Faut-il donc qu'il y ait ici pour nous un combat de coqs dans les règles ? murmura Nils Ounfride ; je vous préviens, chevalier *Grande-Gueule*, que si vous ne nous en débarrassez pas sur-le-champ, je lui tombe dessus et en fais mon affaire.

A cette saillie, le grossier chef de brigands et ses sauvages compagnons rirent aux éclats et formèrent un cercle autour des deux champions. Alors commença une lutte désespérée, mais cependant d'après toutes les règles de l'art et toutes les lois de la chevalerie. Aucun des combattans ne reculait de l'épaisseur d'un cheveu ou ne se servait de la pointe de son épée. Ils frappaient tous deux de taille et d'estoc, ne visant qu'à la tête ou à la poitrine ou entre les quatre membres, comme on disait alors. Les flambeaux placés sur la table n'éclairaient que faiblement la pièce ; cependant les deux champions se dévoraient du regard, et leurs épées se croisaient si souvent et avec une rapidité telle, qu'on pouvait à peine les suivre. A chaque instant un coup mortel semblait prêt à frapper leur tête nue ; mais également habiles tous deux dans l'art de l'escrime, ils ne parvenaient ni l'un ni l'autre à blesser leur adversaire, bien que de nombreuses étincelles jaillissent à chaque instant du choc de leurs armes.

— Faut-il en finir ? murmura Nils Ounfride en levant sa lourde hache d'armes.

— De par tous les diables ! êtes-vous donc invulnérable ? s'écria avec impatience le chevalier félon ; et manquant maintenant à toutes les règles de la chevalerie, il se précipita avec une téméraire fureur sur son adversaire. Mais au même instant son épée tomba à terre avec trois doigts de sa main droite.

— Ah ! maintenant du moins, traître, s'écria le sénéchal en proie à une violente exaspération, vous ne pourrez plus prêter de faux sermens au roi ni à la chevalerie !

Le jeune chef de brigands pâlit et s'évanouit.

— De par tous les démons de l'enfer ! assommons-le, s'écrièrent alors ses camarades ; et ils se précipitèrent tous à la fois avec rage sur le sénéchal qui, le dos appuyé contre la muraille, se défendit en désespéré. Il avait déjà reçu deux blessures qui saignaient abondamment, lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit tout-à-coup ; c'était le concierge Tuge, suivi de six vigoureux varlets, mais encore à moitié ivres. Ils accouraient au secours de leur maître, qui déjà faiblissait ; et alors commença une terrible lutte à coups de couteau et de hache. Les brigands avaient cependant toujours l'avantage du

(1) Nous avons déjà expliqué ailleurs ce jeu de mots. *Hoseul*, en vieux danois, signifie *jarretière*. (*Note du traducteur.*)

nombre sur les varlets, que leur état d'ivresse rendait tout chancelans, peu en état dès lors de distinguer leurs amis de leurs ennemis. Ils s'étaient d'ailleurs jetés dans la mêlée en poussant des cris sauvages et confus; seuls, le sénéchal et son concierge combattaient do sang-froid et étaient capables de porter des coups assurés. Ils se trouvaient donc au moment de se voir accablés par lo nombre, quand on entendit retentir le son du cor dans la cour.

— Skirmen! s'écrièrent à la fois le sénéchal et Tuge, en frappant autour d'eux avec un redoublement do fureur. Les brigands, visiblement consternés, battirent en retraite, avec leur rusé chef, vers la porte donnant dans la grande salle des chevaliers. Mais cette porte déjà brisée s'ouvrit au même instant; et Skirmen, suivi de ses dix varlets dont deux avaient assez de peine à tenir en respect trois hommes qu'ils tenaient garrottés au milieu d'eux, accourut au secours de son maître. Après une courte mais courageuse résistance, le redoutable Nils Ounfride et ses compagnons furent tous désarmés et garrottés. Comme ils maugréaient et blasphémaient à l'envi, le sénéchal Peder donna l'ordre de les renfermer immédiatement dans le cachot de la tour. Lave Rimaurdson, avec sa main mutilée, gisait toujours étendu dans la salle. Ce jeune et orgueilleux brigand était resté pendant quelques instans sans connaissance. Il se souleva en ce moment et vit ce qui venait de se passer. Il se trouvait entièrement au pouvoir de ses ennemis, et le sénéchal Peder se disposait à panser sa blessure. Par un brusque saut, il recula en faisant entendre un horrible grincement de dents, et ne consentit à se laisser panser que lorsqu'on lui eût lié les jambes.

— Surveillez-le de près! s'écria le sénéchal, pendant que lo concierge entraînait vers la porte les autres prisonniers. Donnez-lui d'ailleurs la meilleure prison et de bons vivres. On eût pu faire de ce gaillard-là un brave! Maintenant sa vie appartient au roi : je me réjouirai s'il peut échapper à la roue!

— Sénéchal Peder Hessel! dit le jeune brigand en s'arrêtant près de la porte avec une contenance fière et résolue, si vous pouvez me sauver du supplice de la roue, faites-le. Pas pour moi! car je mourrai aussi volontiers sur la roue quo dans mon lit; mais j'ai un frère et je porte un nom noble!... Il se tut; et un mouvement musculaire de sa bouche trahit, malgré lui, un sentiment de honte. — Souvenez-vous que je suis l'un des parens de votre reine, et par conséquent un peu le vôtre aussi, ajouta-t-il avec un sourire moqueur. N'allez pas, au reste, vous imaginer que je craigne la mort : et si vous mo sauvez, ne vous attendez à aucune reconnaissance do ma part!

— Emmenez-le! s'écria le sénéchal enflammé de colère en entendant ces grossières plaisanteries, ces impudentes allusions et co ton arrogant. Un homme d'honneur ne saurait se regarder comme offensé par un chevalier félon et parjure, ajouta-t-il en tournant le dos au prisonnier, que le concierge entraîna violemment dehors.

— Vous saignez! s'écria Skirmen : laissez-moi vous panser, monseigneur!

— Attends! répondit le sénéchal; je veux d'abord savoir si je dois te remercier ou te gronder. N'avais-tu pas emmené le portier, et n'as-tu pas négligé de refermer la porte du château derrière toi, ce qui fait que les brigands sont entrés ici sans obstacle pendant que tu les cherchais là-bas?

— Si la porte du château n'a pas été fermée derrière nous, la faute en est au concierge Tuge. Moi, je n'ai pas cru devoir m'en occuper, répondit Skirmen. J'ai conduit mes hommes droit à la grande caverne do Daugberg, et je crois y avoir trouvé ce que j'y cherchais. Nous vous ramenons en effet trois brigands bien garrottés, ainsi que tout l'or et tout l'argent que nous avons pu emporter avec nous. Quand nous sommes reve-

nus, nous avons trouvé la porte du manoir toute grande ouverte, et nous nous sommes tout de suite doutés qu'il se passait ici quelque chose d'étrange. C'est, après tout, un grand bonheur que Dieu nous ait permis d'arriver assez à temps.

— Tu es un brave écuyer, Skirmen, dit le sénéchal en le frappant sur l'épaule. Je t'ai vu combattant comme le plus intrépide de nos chevaliers. Tu remettras en personne au roi ton butin, et si, dans un an d'ici, il ne te fait pas lui-même chevalier, ce sera moi qui te conférerai cet honneur.

— Mon bon, mon cher seigneur ! s'écria l'écuyer au comble de la joie et en lui baisant les mains avec feu. Quand une fois j'aurai mérité ma promotion au rang de chevalier, je ne veux recevoir l'accolade que de votre main. Elle me fera bien plus d'honneur que si je la recevais d'un tel roi...

— Skirmen ! interrompit le sénéchal d'un ton grave et sévère, oserais-tu bien, toi aussi, censurer ton roi ? En ce moment, tu ne sers que moi ; mais une fois chevalier, tu serviras le roi et le pays : et aucun serviteur ne doit mépriser son seigneur.

— Mais, noble seigneur sénéchal, pouvez-vous, au fond de votre cœur ?...

— Je sais me taire là où mon cœur ne saurait parler sans que ma langue ne fît de moi un criminel d'état. Or, on le devient en raillant la majesté royale. Maintenant tais-toi et soigne-moi. Hum ! il y a pourtant du sang de prince dans le bras qui m'a fait ces blessures, ajouta-t-il tristement. Comme il se bat bien, ce Rimaurdson ! Puisse Dieu prêter un peu de force aux nobles proches de ce malheureux, quand ils apprendront ce qui vient d'arriver !

Le sénéchal passa alors avec son écuyer dans sa chambre à coucher ; et le manoir de Harrestroup ne tarda pas à devenir aussi calme et aussi silencieux que de coutume.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, le sénéchal Peder était de nouveau à cheval ; et, accompagné de douze varlets magnifiquement vêtus, chevauchait au devant du roi. Il avait laissé au château son concierge et le reste de ses domestiques, pour effacer, avant l'arrivée de son souverain, toutes les traces de cette attaque nocturne, et aussi pour garder les brigands qu'on avait renfermés dans la tour après les avoir soigneusement garrottés. Skirmen, de son côté, s'était rendu, avec l'autorisation de son maître, à la chaumière habitée par Henner-le-Frison et sa petite fille, pour les prévenir de l'arrivée du roi et veiller à leur sûreté.

Le sénéchal ne regardant point ses blessures comme graves, n'avait pas plus voulu se soucier des objections de Skirmen que des inquiètes remontrances de la vieille Dorothée. La nourrice ne s'était réveillée que long-temps après que tout le vacarme produit par l'attaque des brigands était apaisé ; mais dans sa sollicitude pour son jeune maître, elle était allée le réveiller au milieu de son premier sommeil pour s'informer de son état ; et malgré sa défense expresse, elle passa le reste de la nuit à sa porte. Ce ne fut que lorsqu'elle le vit de nouveau en selle, qu'elle put songer à réparer l'affreux désordre de la nuit : et pendant qu'elle se démenait en tous sens, son balai et son torchon à la main, elle gémissait intérieurement en voyant l'impitoyable concierge répandre dans le puisard toute sa fameuse provision de bière d'Allemagne, boisson prohibée par édit royal.

Le soleil n'était pas encore levé, que le sénéchal passait avec sa suite devant la caverne de Daugberg. Il s'arrêta un instant pour examiner les lieux, demanda au varlet John, qui avait accompagné Skirmen dans son expédition de la veille, comment ils s'y étaient pris pour faire prisonniers les trois brigands et s'emparer d'un butin considérable.

— Je m'en vais vous raconter cela, monseigneur ! répondit le varlet.

En arrivant ici, nous aperçumes de la lumière dans la caverne. Aucun de nous ne se souciait d'y pénétrer le premier; mais ce fou de Skirmen nous traita de lâches et y entra tête baissée. La lumière que nous avions aperçue s'en était allée à tous les diables; et nous descendîmes à tâtons environ cent pieds sous terre. On n'y voyait goutte, et bon nombre d'entre nous culbutaient les uns sur les autres. Nous ne faisions cependant à nous tous pas plus de bruit qu'une souris, et je pouvais entendre facilement notre portier Sœren respirer par le nez, suivant sa gracieuse habitude. Personne de nous ne savait d'ailleurs ce que ce diable de Skirmen pouvait être devenu. Tout à coup nous entendîmes à quelque distance un horrible cri, et un grand bruit d'armes s'entrechoquant au milieu de l'obscurité. Nous avançâmes dans la direction du bruit. En étendant les mains j'attrapai un nez d'une longueur démesurée que je ne lâchai plus. Malheureusement, une paire de poings vigoureux appartenaient au susdit nez, et il me fallut lutter un bout de temps avec ce dur-à-cuire, avant de pouvoir le jeter les quatre fers en l'air. Sœren, notre portier, n'était pas mal embarrassé non plus avec un autre chenapan plus vigoureux encore que le mien. Skirmen en tenait un autre en respect, courbé sous son genou; et ceux de nous qui n'avaient pas rencontré de brigands, se colletaient les uns les autres dans l'obscurité, sans savoir à qui ils avaient à faire. Enfin Jesper, le charbonnier, arriva avec un tison qu'il avait trouvé et qu'il fit flamber. Aussitôt que nous nous fûmes reconnus, et que nous eûmes bien et dûment empaqueté et ficelé nos trois chenapans, il nous fut facile de mettre la main sur leur trésor; et voilà !

— Vous avez eu plus de bonheur que d'esprit, dit le sénéchal; je dois l'avouer, Skirmen est un résolu gaillard, et je ne sais si je n'hésiterais pas à imiter sa témérité.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un cavalier, enveloppé dans un froc de pénitent gris et monté sur un cheval gris, passa devant eux à bride abattue. Comme personne ne l'avait aperçu en route, on dut penser qu'il sortait d'un de ces nombreux trous à chaux qui se trouvaient là. Chacun le regardait avec surprise; mais déjà le fantôme gris avait disparu dans le brouillard matinal.

—Allumez vos torches, mes amis! s'écria le sénéchal en mettant pied à terre. Il nous faut examiner et fouiller tous ces trous à brigands, avant de faire un pas de plus.

On alluma alors quelques unes des torches qu'on avait eu la précaution d'emporter, pour le cas où le roi n'arriverait que tard; et pendant que la moitié des varlets restait sur la route à garder les chevaux, le sénéchal s'enfonça avec l'autre moitié dans les cavernes suspectes. Ce fut dans la plus grande de toutes qu'ils restèrent le plus long-temps; ils y trouvèrent quelques armes et deux grands manteaux gris avec des capuchons. Au reste, les cavernes étaient vides, et on n'y put rien découvrir qui indiquât un long et habituel séjour de la part des brigands. Pour plus de sécurité, le sénéchal laissa là quatre de ses hommes en observation et reprit avec le reste de son monde la route de Skanderborg, en proie aux réflexions les plus tristes.

XIII.

Le roi, ainsi qu'il l'avait annoncé, était parti de bonne heure de Skanderborg. Quelque mobiles d'ailleurs que fussent ses résolutions en toute autre chose, du moment où il s'agissait pour lui de voyages d'agrément, il était d'une rigide ponctualité. Le sénéchal Peder Hessel le rejoignit à à moitié chemin de Harrestroup; quand il lui eut appris ce qui s'était passé la nuit précédente dans son manoir, et le butin important qu'on avait fait sur les brigands, le roi parut visiblement satisfait et poursui-

vit son voyage sans s'arrêter. Le vieux chevalier John, qui l'accompagnait avec l'écuyer Rone et un grand nombre de chasseurs et de portours de torches, vivement frappé des diverses circonstances de ce récit, fixait avec une expression de secrète défience des yeux perçans sur les traits tout bouleversés de Rone. Mais en entendant ensuite le sénéchal raconter comment il avait fouillé lui-même les cavernes de Daugberg, et comment il y aveit laissé bonne garde, le prudent vieillard parut tout à fait rassuré. Il se prit même à plaisanter, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire, sans perdre cependant de vue aucun des mouvemens de l'écuyer Rone, et suivant au contraire attentivement à la dérobée les moindres changemens successivement subis par sa physionomie.

Il était déjà plus de midi, lorsque le roi arriva avec sa suite aux fameuses cavernes de pierres à chaux. Comme depuis long-temps il manifestait l'intention de les visiter, il ne pouvait passer devent sans s'y arrêter un instant. Toutefois, à la vue des varlets armés qui avaient été placés en sentinelle à l'entrée de la caverne principale, il demanda avec émotion au sénéchal si c'étaient bien là ses gens, et pourquoi ils faisaient ainsi le guet en cet endroit, puisque les brigands avaient été pris et qu'on avait fouillé ces cavités dans tous les sens?

— Il ne serait point impossible qu'on ne les eût pas tous pris, sire roi, répondit le sénéchal Peder; peut-être d'eilleurs ont-ils dans le pays des intelligences qu'il serait d'une haute importance de découvrir. Tant que Votre Grâce résidera à Harrestroup, j'aurai grand soin de faire exactement surveiller ces dangereux coupe-gorges.

Le lendemain, le soleil en se levant éclairait de ses rayons naissans les cadavres des treize brigands exécutés au Daugberg-Doas malgré les représentations très vives du sénéchal, à qui cette justice expéditive et lâche répugnait. Plus loin, au milieu d'un ravin profond, on entendait retentir un joyeux bruit de cors de chasse et d'aboiemens de chiens; et tout aussitôt on vit passer une nombreuse et brillante cavalcade de chasseurs. En tête, entre le chevalier John et le sénéchal Peder, chevauchait le roi, magnifiquement vêtu d'un costume de chasse vert. Venaient ensuite, tenant à la main des instrumens de chasse et de fauconnerie, six jolis pages bien tournés, parmi lesquels le petit Hogen Johnson, qui portait le faucon favori du roi. En tête d'une troupe de chasseurs conduisant trente chiens accouplés, chevauchait Rone, l'écuyer du roi, armé à la légère, comme les chasseurs, d'un arc et d'un conteau de chasse. Il portait en outre au côté une épée courte, dont la poignée d'argent était magnifiquement ornée de pierres précieuses, présent que le roi avait tout récemment fait à son confident favori.

L'écuyer Skirmen, qui n'était pas encore revenu de sa visite à la chaumière de Henner-le-Frison au milieu des bois, n'était point de la partie; il avait obtenu de son maître la permission de ne rentrer que le soir. Le concierge Tuge le remplaçait auprès du sénéchal, et terminait la cavalcade avec des arbalétriers et quelques adroits chasseurs de Harrestroup.

Quand le roi passa devant Daugberg-Doas, il ferma l'œil gauche, à l'effet de ne pas apercevoir le lieu de l'exécution, et donna de l'éperon à son cheval.

Le sénéchal Peder était morne et silencieux. Le roi ne lui avait pas encore dit un mot de toute la matinée, et il était trop clairvoyant pour ne pas distinctement lire sur la figure de ce prince et sur celle de son perfide écuyer, que sa chute était une résolution désormais bien arrêtée; mais qu'on ne voulait point troubler les divertissemens qui devaient avoir lieu tous ces jours-ci, par l'annonce formelle que son pouvoir et son influence avaient cessé. Toutefois, de bien plus importantes réflexions relatives au pays et à l'état, provoquées par le mystérieux avis que lui avait fait passer Ingetrude, à l'effet de l'engager à redoubler de vigilance et que corroberait ce qui venait de se passer avec les brigands, l'empor-

taient dans son esprit sur cette décourageante conviction. Le chevalier John, au contraire, semblait s'être tout à coup affranchi de toute pensée sombre et inquiétante. Il avait été dans sa jeunesse passionné pour la chasse, mais il avait cessé, depuis longues années, de se livrer à ce divertissement. Le retentissement du cor, le joyeux tumulte de la chasse, réveillèrent dans son esprit les doux souvenirs de son jeune âge; et puisqu'il accompagnait le roi, il regardait comme de son devoir de se montrer aussi gai, aussi joyeux qu'il lui était possible. A la première pièce de gibier qu'on avait fait lever, le roi s'était aussitôt mis à la poursuivre avec ardeur, et il n'avait pas tardé à l'atteindre. Personne n'excellait comme lui dans ce genre d'adresse, et cette fois, comme toujours, les chasseurs admiraient son agilité et la sûreté de son tir. Le vieux chevalier John avait beaucoup de peine à le suivre; mais il dissimulait avec soin les efforts qu'il lui en coûtait. Il se reportait gaîment au temps de sa jeunesse, lâchant la bride à son ardent coursier et lui faisant ainsi franchir, quelle qu'en fût la largeur ou la hauteur, les fossés et les haies qui se rencontraient en route, au risque mille fois de se rompre le cou. Le sénéchal Peder était, il est vrai, accoutumé à ces rudes prouesses de chasse; mais ses récentes blessures l'empêchaient de les partager; sa sombre disposition d'humeur s'augmenta donc encore des inquiétudes qu'il était obligé de concevoir pour le vieux chevalier John en le voyant faire des efforts de beaucoup au dessus de ses forces. En vain il fit à ce sujet quelques observations au vieux sénateur; celui-ci, tout en gardant le silence et en affectant une parfaite insouciance, lui donna à comprendre qu'il partageait ses graves inquiétudes et qu'il jugeait important que tous ceux qui suivaient la chasse restassent toujours autour du roi. Pendant toute la matinée, ce prince ne parut s'occuper que de la chasse. Toutes les fois qu'il arrivait qu'on fît halte devant un chevreuil tué, l'écuyer Rone trouvait aussitôt à en relancer un autre, et le roi repartait avec une nouvelle ardour à la poursuite de celui-ci. Enfin on s'arrêta dans une belle clairière pour laisser souffler les chevaux, et pour faire un repas préparé à la hâte. L'écuyer Rone se montra alors infatigable à raconter à son maître de divertissantes aventures de chasse. On s'était assis sur le tronc d'un chêne renversé par l'orage; la table avait été dressée sur la mousse, et le gibier tué dans la matinée était amoncelé près de là. A quelque distance, les chasseurs de la suite avaient aussi établi leur réfectoire. Le roi, servi par ses pages, paraissait de bonne humeur.

— C'est un plaisir de rois et de chevaliers! répondit le chevalier John au roi qui lui demandait s'il s'amusait à la chasse. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'aimais la chasse avec passion; mais je commence à devenir trop vieux et trop raide pour un divertissement semblable. Une autre fois, sire roi, le mieux à moi sera, je crois, de faire comme les vieux chevaux, de rester tranquille chez moi.

— Vous avez cependant voulu à toute force venir aujourd'hui avec nous, dit le roi; et j'ai été passablement surpris de vous voir cette fantaisie-là.

— Ce n'était pourtant pas précisément pour la chasse en elle-même, répondit le chevalier en jetant sur Rone un regard significatif. Je ne connais pas trop bien cette partie du Jutland, se hâta-t-il d'ajouter; et puis j'ai voulu juger de l'hospitalité de notre bon sénéchal.

Rone se hâta de faire un signe à la musique de chasse du roi; et celle-ci, placée à quelque distance de là, sur un petit monticule, entonna une fanfare d'un mouvement gai et rapide, qu'on appelait la chasse du roi Waldemar-le-Victorieux, et que le roi Eric, fils de Christophe, affectionnait particulièrement.

— Grand Dieu! s'écria enfin le chevalier John en interrompant un long silence, mais c'est la chasse du roi Waldemar-le-Victorieux qu'ils nous

jouent là! Quels singuliers souvenirs, sire roi, cet air ne réveille-t-il pas! Si votre arrière-grand-père, de glorieuse mémoire, avait eu auprès de lui le comte Albert et le fidèle Carl de Riese, quand on lui joua ce malheureux air à la chasse de Luœo, le comte noir Henrick aurait eu bien de la peine à s'emparer de lui.

— Un cerf dix-cors! un cerf dix-cors! s'écria tout à coup l'écuyer Rone en bondissant; et à ces mots, le roi aussi se leva bien vite.

Plusieurs pièces de gibier, un cerf dix-cors à leur tête, passèrent alors sous leurs yeux avec la rapidité de la flèche. En un instant tous les chasseurs furent à cheval, le cor retentit et les chiens donnèrent de la voix.

— Partons! dit le roi en se jetant sur son cheval. Le sénéchal et le chevalier John allèrent reprendre en toute hâte leur place à ses côtés. L'écuyer du roi courait en avant, et la chasse recommença bientôt avec plus d'ardeur que jamais. On perdit souvent la trace du gibier pour la retrouver quelque temps après: et la chasse continua ainsi pendant plusieurs heures avec des chances diverses.

— Sire roi! dit enfin le sénéchal profitant pour l'aborder d'un court temps d'arrêt, permettez-nous de nous reposer pendant quelques instans. L'âge du chevalier John lui rend très pénible une course si rapide, et mes blessures saignent à travers l'appareil qui les entoure.

— Que ceux qui ne peuvent pas me suivre restent en arrière! répondit le roi. J'ai assez de chasseurs avec moi. Partons, Rone!

La chasse continua avec la même ardeur; mais ni le sénéchal ni le chevalier John ne restèrent en arrière. Il commençait à faire obscur. Le sénéchal Peder poussa de nouveau son cheval entre ceux du roi et de Rone. — Sire roi! lui dit-il avec une visible inquiétude, si vous voulez revenir avant la nuit à Harrestroup, il faut que nous retournions sur nos pas, et que nous laissions là le gibier pour aujourd'hui!

— Je ferai ce que bon me semblera, reprit sèchement le roi qui venait de frapper d'une flèche le cerf dix-cors, à la poursuite duquel on était lancé. Il faut que je l'aie, quand même je devrais toute la nuit courir après.

A ces mots, il repartit à bride abattue à travers les broussailles et les fossés, pendant que la forêt retentissait au loin de la voix des chiens et d'une joyeuse fanfare. Le sénéchal et le chevalier continuaient à suivre le roi, et ne le perdaient pas de vue un seul instant; mais en sautant un large fossé, le cheval du vieux chevalier s'abattit avec son cavalier, lequel reçut un coup violent au côté et resta étendu pendant quelques instans sans connaissance. Le sénéchal sauta bien vite à bas de son cheval pour secourir son ami, et reconnut avec effroi que le vieillard s'était brisé une côte.— Arrêtez! au nom du ciel! arrêtez! s'écria-t-il de toutes ses forces. Les chasseurs reconnaissant la voix à laquelle ils étaient habitués d'obéir, firent halte aussitôt, puis accoururent. Un brancard fut fabriqué à la hâte avec des branches d'arbres, et ce fut à qui témoignerait la plus vive sympathie; mais, dans la confusion qui suivit cet accident, le roi, son écuyer Rone et deux des plus habiles fauconniers, avaient disparu.

Aussitôt que le chevalier John fut relevé et qu'il se vit sur le brancard, entouré du sénéchal Peder et des chasseurs en proie à une affliction profonde, il demanda avec un inquiet effroi où était le roi?

— Il n'a pas voulu s'arrêter, répondit le sénéchal; mais il ne peut tarder à revenir. On ne saurait chasser plus long-temps. Il est presque nuit.

— Cherchez-le, faites-le chercher, sénéchal Peder! Au nom du ciel! faites-le chercher, s'écria le vieillard. A quoi donc pensez-vous? Le voilà seul avec Rone! Partez, partez vite! vos gens auront soin de moi.

— Prenez bien soin de lui, Tuge! c'est l'homme le plus précieux que le roi ait dans son conseil, cria le sénéchal à son concierge, en se jetant sur son cheval. Faites-le transporter par nos chasseurs à Harrestroup.

Vous autres, suivez-moi! Que Dieu vous soit en aide! noble seigneur!

L'instant d'après, le sénéchal Peder avait disparu dans la forêt avec les chasseurs royaux, tandis que le concierge Tuge et ses chasseurs transportaient avec précaution le vieux chevalier John à Harrestroup.

XIV.

A peu près à la même heure, à la nuit tombante, dans une petite chaumière solitaire, située aux environs de Finneroup, Claus Skirmen, son bonnet de chasseur à la main, se trouvait en présence du vieux Henner-le-Frison et de la petite Gertrude. Le vieillard aux proportions athlétiques semblait s'être préparé à la visite de Nils Ounfride. Il avait endossé le costume de guerre des Frisons, avec la cuirasse de lin particulière à ces peuples, avait couvert sa tête grise d'un bonnet de peau de phoque, et s'appuyait sur un long javelot. La gentille petite Gertrude semblait occupée de pensées beaucoup plus paisibles. Elle portait, comme la première fois que Claus Skirmen l'avait aperçue à Heyndsgavl, un corsage bleu foncé sur une jupe plissée, et un tablier bleu clair. Skirmen lui tenait familièrement la main, et elle fixait tendrement sur lui ses grands yeux noirs, paraissant attendre avec une aimable confusion une parole importante de la bouche du vieux Henner.

— Je te remercie encore une fois de ton avis, mon brave, dit le vieillard en secouant rudement la main de l'écuyer. Il est bon que tu sois arrivé assez tôt pour nous aider à construire nos petits retranchemens. Nos persécuteurs peuvent maintenant arriver quand il leur plaira; personne ne nous verra plus long-temps que nous ne voudrons. Si ce que tu dis est vrai, et je ne te regarde pas comme un hableur, tu es un bravo et un adroit garçon. Il n'y avait pas à plaisanter avec ces brigands-là! Si tu continues à te conduire de telle sorte que ton maître puisse en toute confiance te donner l'accolade, je n'aurai plus d'objections à faire; Gertrude sera à toi. Mais nous reparlerons de cela plus au long quand nous nous reverrons.

Skirmen et Gertrude se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et embrassèrent ensuite le vieillard avec une impétueuse joie.

— C'est bon, c'est bon, mes enfans! Que Dieu et saint Christian vous protégent! reprit le vieillard vivement ému; mais, en vérité, nous vivons à une époque qui n'est guère favorable aux amours. Il faut maintenant, Skirmen, que tu repartes en toute hâte pour instruire ton maître de ce que nous avons appris de notre côté.

— Il en a déjà bien recueilli quelques indices, répondit Skirmen, car il sait ce qu'ont dit les bourgeois de Ribe dans le cabaret. Cependant il n'y attache pas grande importance.

— Et bien! dis-lui de ma part, continua le vieillard, que cela n'a certes pas moins de gravité que ce qu'on rapporte au sujet des trois soleils que nous avons tous vus ici le jour de la sainte Némésie. C'était la veille de la Toussaint. Les prêtres païens parlent beaucoup d'une déesse païenne de la vengeance, portant un nom à peu près semblable à celui de la bonne sainte que nous honorons ce jour-là. Dieu connaît les sorcières, et je ne me connais ni aux signes de la lune, ni à ceux du soleil; mais ce que je sais bien, moi, c'est que lorsque des chevaliers irrités se cachent sous des frocs de moine, il est difficile de croire qu'ils songent à un pieux pélerinage. Recommande bien surtout à ton maître et au roi de se défier de la grange de Finneroup! Et maintenant, pars! Embrasse-le, Gertrude, et laisse-le s'en aller. Skirmen, ton *norbock* montre plus d'ardeur que toi pour le service du roi. Entends-tu avec quelle impatience il frappe du pied la terre?

Et Skirmen embrassa Gertrude une dernière fois et se hâta de sortir de la chaumière, jusqu'au seuil de laquelle l'accompagnèrent le vieux

Henner et Gertrude. Tout aussitôt après, on l'entendit partir à bride abattue à travers la forêt; et le vieux Henner rentra chez lui avec sa petite-fille sans dire mot. Il ferma la porte au verrou, rejeta son javelot dans un coin, et s'assit sombre et pensif dans un vieux fauteuil de roseaux. Il faisait déjà complètement sombre dans la chambre. Gertrude tira son tricot et se plaça près de la fenêtre.

— Allume la lampe, Gertrude, dit enfin le vieillard après un long silence et en se levant d'un air inquiet. Il est encore de trop bonne heure pour m'aller coucher dans mon trou; et tu sais que je n'aime pas à rester dans l'obscurité.

— Cependant, grand-père, aujourd'hui ce serait peut-être ce qu'il y aurait de plus prudent. J'aurais beau suspendre mon tablier devant la lucarne, je ne parviendrai pas ainsi à empêcher la lumière de la lampe d'être aperçue du dehors. Donc, le plus prudent, si nous voulons nous tenir bien cachés, serait peut-être...

— Je ne suis point une vieille femme, répondit le vieillard. Par crainte des hommes, je ne me cacherai jamais tellement qu'il me faille rester le soir sans lumière pour être tourmenté par les mauvais esprits. Je ne crains pas les vivans. Ah! si ces maudits trépassés voulaient seulement me laisser tranquille !

— Allons! vas-tu encore penser aux trépassés, cher grand-père? dit Gertrude avec un léger soupir; et elle se hâta d'allumer la lampe qu'elle suspendit à un croc de fer fixé à l'une des solives du plafond, après avoir eu soin de suspendre son épais tablier de laine devant le vitrage en corne de la lucarne donnant sur la forêt. Ce ne sont pas les morts, mais bien les vivans qui nous poursuivont, reprit-elle en se plaçant, son ouvrage à la main, sur un escabeau, vis-à-vis du vieillard. Ce qui t'effraie quelquefois la nuit n'est très certainement que la tempête agitant les branches sèches des arbres, ou bien encore les affreux oiseaux de nuit qui remplissent la forêt de leurs lugubres cris.

— Le bruit vient toujours de là-bas, de Goltorp, dit le vieillard qui était venu se rasseoir dans le fauteuil. C'est là que le maudit roi, qui fit jeter son frère dans la Schloy avec un pieu qui lui traversait le cœur, est resté dans la vase du marais. C'est lui qui chasse ici la nuit à travers la forêt. J'ai long-temps pris cela pour une illusion superstitieuse; mais il faut bien maintenant que j'y croie, puisque je l'ai vu de mes propres yeux.

— Que la sainte croix de notre Sauveur nous protége! L'as-tu vu de tes propres yeux, grand-père? Et quand cela, donc?

— Dans la nuit d'après la sainte Némésie, lorsque nous avons vu au ciel cette miraculeuse apparition des trois soleils. Il y a eu hier justement trois semaines de cela. C'était un dimanche, et nous avions été à l'église. Tu te rappelles quel bruit sinistre faisait l'ouragan. Tu finis par t'endormir là, derrière la cloison; mais je ne pus parvenir à fermer l'œil de la nuit à cause des sifflemens du vent et des hurlemens de la tempête. Je me levai enfin; je regardai par la lucarne dans la forêt, et je vis bien alors que ce n'était pas une illusion. Un seigneur, noir comme un corbeau, chevauchait sur un cheval noir, par un brillant clair de lune, à travers les arbres de la forêt et galopait à bride abattue. L'animal hennissait, soufflait comme s'il eût été possédé, et jetait des étincelles au loin derrière lui. Le chevalier était suivi d'un écuyer tout bardé de fer, et qui ne pouvait être autre que le diable en personne; enfin trois énormes chiens venaient après eux. Bien qu'ils brillassent au clair de lune, je ne pourrais pas jurer qu'ils fussent de feu, comme on le raconte; mais ce que j'ai vu suffit, et personne maintenant ne me persuadera que la chasse du roi Abel ne soit que bavardages et superstitions.

— Eh bien! j'ai très certainement vu, moi aussi, tes deux cavaliers, lundi dernier au soir, répondit Gertrude: mais tu peux m'en croire,

grand-père, c'étaient bien des hommes en chair et en os ! La femme du forestier, elle aussi, les a vus ; et elle pense que ce n'étaient autres que le terrible maréchal Stig Anderson, de Mœlleroup, et le vigoureux Mads-le-Jutlandais, qui toujours l'accompagne. C'était peu de temps auparavant qu'on ne nous eût parlé des nombreux pénitens gris qui se sont réunis à Ribe et du tumulte qui a eu lieu dans une grange à Finneroup ; et à cette occasion, tu as toi-même dit que ce ne pouvaient être que des traîtres cherchant à surprendre le roi.

— Il serait bien possible que tu eusses raison, enfant, dit le vieillard d'un ton plus calme et en secouant la tête d'un air réfléchi. Eh ! quand même ce serait le roi Abel en personne, ajouta-t-il en se levant, qu'il vienne quand il voudra ! Dans le temps, je n'ai pas craint de le regarder en face. N'ai-je pas encore mon vieil arc d'acier et mon bon javelot frison, pour me défendre contre tous les scélérats, qu'ils soient morts ou vivans?

Il s'arrêta au milieu de la chambre, les bras croisés sur la poitrine, absorbé dans ses méditations. Mais si c'était vraiment Stig Anderson ? reprit-il tout à coup ; s'il avait pris part au tumulte de la grange de Finneroup ? Hum ! hum ! il y aurait alors bien autrement de dangers que je ne m'imaginais, et il ne serait plus temps de me cacher ni de trembler pour ma propre peau ! Il eût mieux valu que j'allasse moi-même trouver le sénéchal. Skirmen est un adroit et leste gaillard sans doute ; malheureusement tu lui as fourré dans la tête un tas de rêves d'amour. Or, dans cet état-là, on ne saurait se fier au meilleur drille. N'as-tu pas vu comme il s'y prenait maladroitement ce matin ? On eût été tenté de croire qu'il n'avait jamais de sa vie manié ni hache ni scie.

— Mais, grand-père il est fils d'un chevalier, par conséquent peu habitué à des travaux de ce genre-là. Tu verras combien il sera leste et adroit, maintenant qu'il s'agit de sauver son roi !

— Allons ! ne vas-tu pas maintenant me vanter ton écuyer ! S'il n'est pas meilleur écuyer que charpentier, il ne passera jamais de sa vie chevalier. Dis-moi donc, Gertrude, aurais-tu peur de rester cette nuit toute seule à la maison ?

— Moi, peur ! grand-père, répondit-elle bien vite en rougissant. Non, pas précisément ; surtout si tu ne m'avais pas parlé de ce maudit roi qui est mort. Mais cela n'est rien pourtant, continua-t-elle galment, en remarquant sur les traits de son aïeul une expression d'inquiétude et de mécontentement. Je n'ai pas du tout peur, grand-père ! Ne suis-je pas, comme tu sais, la reine des aulnes? et quand je veux ne pas être vue, ne puis-je pas me rendre invisible?

— Alors, mon enfant, tout ira pour le mieux, dit le vieillard en la regardant d'un air bienveillant et attendri. Il y a dans tes veines du courageux sang frison. Et aussi bien, voilà long-temps que tu es guérie de tes rêves maladifs. Tu es à peu près en sûreté ; cependant, pour peu que tu fusses inquiète, je ne te quitterais pas. Tu le sais, Gertrude, tu es la prunelle de mes yeux ; tout le reste de l'univers ne vaut pas la peine que je m'inquiète ; mais quand l'eau rompt ses digues, il n'y a pas de bon Frison qui puisse dormir, tant que le seigneur notre Dieu et saint Christian lui laissent quelques forces. Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance, ainsi que tu peux le comprendre. Pour le roi personnellement je ne donnerais pas une corde à moitié pourrie ; mais cela n'empêche point que sa conservation importe au pays et à l'état ; du moins, tant que le sénéchal ne nous aura pas élevé un meilleur roi. Le sénéchal, tu le sais, t'a sauvé l'honneur, et peut-être la vie. En honnête homme qu'il est, il reste fidèle à son maître ; et je lui dois de faire tout ce qui dépend de moi pour être utile soit à lui, soit à son seigneur. Donc, si réellement tu ne crains pas de rester seule ici, ma fille, je partirai tout de suite pour aller trouver le sénéchal et le roi, dans quelque endroit

qu'ils puissent être. J'espère bien qu'il n'y aura plus rien à craindre pour moi, en apportant de si importans renseignemens !

— Pars, au nom de Dieu et de la sainte Vierge ! grand-père, puisque c'est ton devoir et ton désir. Je n'ai pas peur, et je saurai bien me garder, répondit résolument la jeune fille.

Le vieillard n'hésita pas plus long-temps. — Mets-moi, dit-il, un peu de pain dans ma gibecière, pendant que je vais seller et brider mon cheval. Puis il se dirigea vers l'écurie en traversant la cuisine et la cour.

Gertrude le suivit dans la cuisine, et revint tout de suite après avec quelques vivres qu'elle empaqueta dans une gibecière en peau de martre, appendue au dessus du foyer à une ramure de cerf. Pendant qu'elle était occupée de ces préparatifs, le tablier suspendu devant le petit vitrage en corne tomba sans qu'elle s'en aperçût; car, placée devant la lumière, la gibecière à la main, elle tournait le dos à la fenêtre. Cette chute du tablier avait été produite par l'introduction à travers la corne du vitrage d'une fine pointe d'épée, qui en fut tout aussitôt retirée. Un visage à l'expression pleine de ruse et de duplicité, et garni d'une épaisse barbe rousse, regarda au travers de ce vitrage. Puis il s'en retira pour céder la place à un autre visage qui disparut en voyant Gertrude se retourner. Elle s'aperçut alors que son tablier était tombé, et le rattacha; mais sans apercevoir la petite déchirure faite au vitrage de corne.

En ce moment rentra le grand-père, prêt à se mettre en route. — Je pars par la porte de derrière, dit-il en plaçant la gibecière sur ses larges épaules; ainsi tu n'as pas peur, ma fille, n'est-ce pas? Si tu remarquais la moindre chose de nature à t'alarmer, tu sais bien ce que tu as à faire. Si tu n'ose pas garder de lumière, éteins ta lampe.

— Sois tranquille pour moi, grand-père, répondit Gertrude, sans laisser paraître le moindre indice de frayeur. Je n'éteindrai pas la lampe ce soir, parce que tu m'as trop parlé de trépassés. On dit que les revenans n'aiment pas la lumière, et je saurai bien me défendre contre des êtres vivans. Quand seras-tu de retour?

— Avant le lever du soleil, répondit le vieillard.

A environ une portée d'arc de là, derrière d'épais buissons d'aubépine étaient deux chevaux sellés et bridés, tenus en laisse par deux pages richement vêtus, montés eux-mêmes sur de petits chevaux de chasse, et portant chacun un faucon au poing. A une douzaine de pas de la chaumière, le roi et son écuyer Rone causaient mystérieusement à voix basse dans un épais taillis d'aulnes.

— C'est le vieux qui est parti à cheval ! Voilà qui ne pouvait venir plus à propos ! dit Rone. Vous l'avez entendu, monseigneur ! Frappez neuf coups à la porte et on vous ouvrira.

— Hum ! fit le roi avec inquiétude; j'avais renoncé à cette plaisanterie-là ! Tu aurais bien mieux fait de retrouver notre chemin.

— A vous dire vrai, sire roi ! je connaissais mieux les détours de la forêt que je n'en avais l'air. Je voulais même, contre votre volonté, vous ménager une surprise et tenir la promesse que je vous avais faite dans le temps. Maintenant vous venez de voir par vous-même qu'elle est ici, et que le sénéchal Hessel vous la cache. La maisonnette lui appartient. Il loge ici, depuis l'an dernier, la fille et le vieux régicide.

— Chut ! ne prononce pas cet horrible mot. Le criminel n'est pas encore bien loin; et qui sait s'il n'y a point ici quelques traîtres aux agnets ! Ça été une imprudence de ta part, Rone, que de me promener ainsi dans la forêt pour pareille niaiserie, et à une heure si avancée. Combien facilement n'eusses-tu pas pu me faire tomber sous les griffes du diable ! Je veux bien caresser la fille, mais je ne me soucie pas de risquer grand' chose à ce jeu-là.

Le roi s'approcha alors de la porte de la chaumière en hésitant, et commença par regarder au travers du vitrage. Mais le tablier qui intercep-

tait la plus grande partie de la lumière no lui permît d'apercevoir que l'indécise forme d'une femme paraissant sommeiller sur un banc. Il resta quelque temps devant cette porte, incertain s'il frapperait ou non. Enfin il frappa neuf petits coups avec la poignée de son épée, et entendit aussitôt dans la chambre un léger bruit. On retira le verrou à l'intérieur, puis, tout redevint silencieux. Après avoir hésité long-temps encore, il entr'ouvrit la porte sans bruit, en regardant avec précaution dans la pièce. La lampe n'y jetait plus qu'une lueur mourante, et la jolie petite Gertrude, assise sur le banc près de la table dans une gracieuse attitude, semblait dormir. Il ouvrit alors la porte tout à fait, la referma, remit le verrou et entra sans bruit. Il s'avança ensuite tout doucement vers la jeune fille et la contempla long-temps de ses yeux clignotans. Jamais plus belle créature n'avait encore frappé ses regards. Son petit bonnet était placé sur la table, à côté d'un bréviaire contenant de pieuses prières écrites avec de belles lettres gothiques en dialecte frison. D'onduleuses boucles de cheveux noirs retombaient dans un gracieux désordre sur le cou de cygne de la jeune fille et sur ses blanches épaules. Pour ne pas l'effrayer par la vue de sa grande épée, le roi la suspendit à un petit croc de bois fixé dans la muraille.

— Gertrude ! ma petite Gertrude ! réveille-toi, lui dit-il à voix basse. C'est un ami qui vient te demander l'hospitalité pour cette nuit.

La jeune fille endormie se leva lentement, mais ses yeux restèrent fermés.

— Allons ! Gertrude, ajouta-t-il, vas-tu recommencer à te promener tout endormie ! J'ai eu bien assez de cette plaisanterie, la dernière fois. Ouvre donc tes beaux yeux et regarde-moi ! Ne me reconnais-tu pas ?

Elle ouvrit les yeux, mais sans les fixer sur lui. Ils étaient inanimés; son joli visage avait la pâleur de la mort, et portait au plus haut degré l'expression effrayante et solennelle d'une visionnaire qui rêve sans en avoir la conscience.

— Ah ! ça, dit le roi, si tu es sorcière ou diseuse de bonne fortune, je te préviens que je ne veux avoir aucune espèce de commerce avec toi, et tu peux compter d'être brûlée vive aussitôt que tu tomberas entre les griffes des prêtres. Mais, non ! tu es trop jolie pour cela, ajouta-t-il d'un ton plus doux en la considérant avec attention. Allons, fillette! Est-ce pour tout de bon ? N'est-ce pas là plutôt une petite ruse du métier ? continua-t-il d'un ton enjoué. Ah ! ça, puisque tu peux voir dans le ciel et l'enfer, dis-moi donc ce que fait en ce moment le brigand mort hier sur la roue au Daugberg-Doas. Que voulait-il dire : dans huit jours, au roi Eric, fils de Cristophe ?

— Le brigand sur la roue ? répondit Gertrude d'une voix faible et mourante, sans changer d'attitude ni d'expression de physionomie. Il est maintenant dans la noire caverne, et appelle à grands cris le roi Eric, fils de Christophe !

Le roi frissonna de tous ses membres. Il la considéra de nouveau avec défiance, en clignotant et en jetant des regards inquiets tout autour de lui. — Si tu me trompes, il t'en coûtera la vie, murmura-t-il en saisissant son poignard et en reculant d'un pas vers la porte. Et qui vois-tu encore dans l'enfer ? lui demanda-t-il d'une voix étouffée par la terreur, et ne doutant plus qu'elle ne se trouvât véritablement dans un singulier état d'extase qui lui permettait d'apercevoir les choses cachées, et peut-être même l'avenir.

Avant de répondre, la jeune fille parut se recueillir; et on eût dit qu'il lui en coûtait un douloureux effort pour voir ce qu'elle semblait percevoir avec un sens autre que celui de la vue. — J'aperçois dans la caverne, des brigands, des assassins, des misérables qui ont déshonoré des femmes ! répondit-elle enfin de la même voix sourde et presque inanimée. Il se trouve parmi eux des rois, des princes, des évêques; et

voilà, là-bas, assis sur un trône d'ossemens humains, sur un coussin de serpens, le meurtrier de son frère qui appelle à lui son neveu. Entends-tu?...

— Femme infernale! de quoi t'avises-tu de rêver, s'écria le roi dominé par une terreur profonde. Réponds-moi! Puis-je encore sauver mon âme? Combien me reste-t-il encore de temps?

— Demande-le au glaive qui brille suspendu à la muraille, répondit la somnambule d'une voix plus distincte, en indiquant du geste l'épée du roi, et cependant sans la regarder. Quand elle tombera, c'est que ton heure approchera!

Le roi fit aussitôt un mouvement convulsif pour saisir son épée; mais le croc de bois qui la soutenait, cédant à cet effort violent, se rompit; et l'épée tomba sur la pierre en frémissant.

— C'est l'épée d'un roi et non le glaive d'un bourreau, dit Eric avec hauteur en relevant précipitamment son arme; et quand il la tint à la main, il sembla un instant avoir retrouvé la force nécessaire pour dompter l'horreur involontaire qu'il ressentait. Je sais bien que, lorsque le glaive du bourreau frémit contre la muraille, c'est signe qu'il attend du sang, murmura-t-il; mon épée, à moi, boira le sang de mes ennemis! Encore une question, horrible fille, ajouta-t-il en la regardant d'un air plein d'effroi et en jetant les yeux avec inquiétude autour de lui: où sont les infâmes traîtres qui en veulent à mes jours? Sont-ils près d'ici? Combien sont-ils?

— Si tu veux savoir leur nombre, répondit Gertrude, compte-les sur ton ceinturon! Garde-toi bien des frocs de pénitens gris! Ils cachent de vaillans hommes d'armes qui chevauchent à travers la forêt, l'épée à la main. Regarde ce pénitent chauve et aveugle! Il rit et aiguise ses ongles contre l'épée.

— Ah! Palle! Palle! c'est toi! murmura le roi, en regardant devant lui d'un œil égaré, et comme sous le poids d'une horrible fascination.. Vois-tu encore quelque chose de plus?

— J'aperçois l'homme de fer, aux yeux ardens comme du feu! Il enfonce ses éperons dans les flancs de son cheval noir! répondit d'une voix de plus en plus affaiblie Gertrude, qui parut près de s'évanouir. Il a tiré sa grande épée, et le voilà qui vient venger l'honneur de sa femme!

Le roi regardait toujours devant lui d'un air égaré. Satan! démon! s'écria-t-il tout à coup avec fureur, puisque tu as conclu un pacte avec mes ennemis et mes assassins, tu seras la première dont cette épée tranchera la vie! Il se jeta alors en fureur sur elle pour la saisir par le cou, mais son fichu seul lui resta dans la main gauche; et l'épée qu'il tenait de la main droite heurtant la lampe suspendue aux solives du plafond, celle-ci tomba à terre et s'éteignit. Au même instant, il entendit un cri perçant et un bruit sourd qu'on eût dit être produit par le couvercle d'un grand bahut se refermant, ou encore par une lucarne s'ouvrant tout à coup. La jeune fille avait disparu. Le roi se mit alors à frapper de tous côtés comme un furieux avec son épée et chercha à tâtons une issue. Dominé par une horrible terreur, il voulait appeler du secours et ne le pouvait pas. Après avoir inutilement cherché la porte, il se précipita comme un insensé contre la cloison qui parut céder à ce choc violent; puis il lui sembla que la maison tout entière s'écroulait sur lui. Un air frais vint le saisir; il chancela et se crut tombé dans un repaire de brigands. Ses sens s'égarèrent, et il se vit entouré de fantômes qui lui causaient le plus de terreur. Il lui sembla que la pâle Ingeburge passait devant lui en levant un poignard, et que, soulevant un long voile noir, elle lui découvrait une horrible tête de mort; son malheureux père sautait autour de lui, riant d'un rire sauvage, et demandant une victime; enfin, le terrible Stig Anderson s'offrit à sa vue en lui lançant les mêmes regards enflammés par la colère et par le be-

soin de la vengeance, que lorsqu'il avait juré sa mort en pleine diète de Wiborg. Le roi sentait une sueur froide et mortelle ruisseler de son front; il lui sembla quo la terre tremblait sous ses pas. Il se prit alors à marcher droit devant lui, mais en chancelant comme un insensé, jusqu'à ce que, venant se heurter à une pierre, il tomba et déchira sa face contre des épiues. Alors seulement il s'aperçut qu'il se trouvait dans la forêt, au milieu d'un épais taillis. Le lieu de la scène n'était éclairé que par la faible lueur des étoiles, et le roi regardait autour de lui avec désespoir. Comme on ne pouvait découvrir nulle part d'habitation, l'apparition de la jeune fille dans la maisonnette lui sembla n'avoir été qu'un horrible rêve de son imagination.

Recouvrant enfin l'usage de la parole : — Suis-je fou ou ensorcelé? s'écria-il. Rone ! Rone ! où es-tu? il entendit en ce moment un léger bruit dans les broussailles, et Rone, en proie à une vive terreur parut devant lui.

— Grand Dieu ! est-ce vous, monseigneur? s'écria l'écuyer frappé d'épouvante. Comment êtes-vous arrivé ici, et qu'est donc devenue la chaumière? J'avais cru vous entendre crier dans les broussailles, et j'avais suivi la direction de votre voix ; mais tout garda de nouveau le silence ! Je m'égarai ensuite dans le maudit marais des aulnes, et il m'a été impossible de retrouver la maison de Henner.

— Est-ce magie ou un tour du démon? Si tu n'avais pas toi-même vu sa maison et sa fille, je jurerais que j'ai rêvé ou que je suis devenu insensé. Où sont les chevaux?

— Tout près d'ici, sire roi; je les entends hennir et frapper avec impatience la terre de leurs pieds.

— Partons! s'écria le roi, partons de ce lieu maudit ! Je suis évidemment ou ensorcelé ou fou; et jamais je ne recouvrerais mon bon sens, si je ne me hâtais pas de fuir loin d'ici.

— Faut-il que j'aille chercher les chevaux, monseigneur.

— Non ! ne m'abandonne pas! Accompagne-moi jusque-là, Rone ! Donne-moi la main, mon cher Rone ! et il saisit convulsivement la main de l'écuyer. — Tu m'es bien fidèle, n'est-ce pas? Tu n'es pas d'intelligence avec mes assassins, n'est-ce pas? tu ne vendrais pas honteusement, n'est-il pas vrai, la vie de ton seigneur et roi?

— Comment pouvez-vous parler ainsi, sire roi? J'ai eu pour vous les plus horribles inquiétudes. Vous avez raison ; il doit y avoir là dedans quelque chose de surnaturel. Une maison ne saurait pas être si subitement engloutie! Mais comment avez-vous fait pour tomber dans ces buissons épineux?

— Je n'en sais rien, Rone... Où sont nos montures?

— Nous y voilà, sire roi ! Suivez-moi toujours ! Consolez-vous; nous trouverons bien le moyen de sortir de cette maudite forêt ensorcelée. Holà ! pages, accourez avec les chevaux !

— Cela ne finira donc jamais! s'écria à son tour le monarque avec impatience. Où me conduis-tu donc, Rone? Plus nous allons, et moins nous nous y retrouvons. Où sommes-nous, à cette heure?

— Nous ne devons pas tarder à sortir de la forêt, monseigneur, reprit Rone. J'aperçois déjà d'ici la rase campagne; cependant je ne saurais dire où nous nous trouvons, quand bien même il y irait de ma vie. — Mais, c'est bien cela ! Voilà de la lumière, et j'aperçois un bourg. Ce ne peut être que Finneroup. Il nous sera impossible de revenir ce soir à Harrestroup, et vous êtes fatigué, sire roi! Gagnons donc Finneroup, et reposons-nous-y, tout au moins, jusqu'à ce que la lune se soit levée. Vous pouvez être tranquille. Il y a de braves gens à Finneroup; il ne saurait vous y arriver aucun mal.

— Eh bien ! allons-y, au nom de Dieu et de tous ses saints! dit le roi d'un ton d'inquiète résignation. Fais seulement en sorte que nous sor-

tions de cette maudite forêt et que nous trouvions un toit pour nous abriter.

Quelques instans après ils avaient enfin atteint la rase campagne et gagné un chemin conduisant tout droit à un petit bourg. Chacun alors remonta à cheval. Le roi se sentit singulièrement soulagé en apercevant des lumières aux maisons et des traces d'êtres humains. On n'etait pas loin du bourg; mais il se faisait déjà tard, et les lumières des maisons s'éteignaient les unes après les autres.

— Il doit être déjà temps de dormir, observa Rone, et nous aurons de la peine à trouver un abri à une heure si avancée, à moins de nous faire connaître. Si vous vouliez vous résigner à la circonstance, monseigneur, nous pourrions toujours entrer dans la grange de Finneroup. On est tenu d'y recevoir les voyageurs, et on dit que les maîtres en sont de braves gens.

— Je crois aussi que c'est là le parti le plus prudent, reprit le roi. Pourvu qu'il ne s'y trouve pas de voyageurs suspects qui puissent nous reconnaître!

— J'irai d'abord à la découverte, monseigneur, et j'étudierai les lieux. Tenez, voilà la grange! elle est toute grande ouverte, et une lampe y brûle encore. Dépêchons-nous, sire roi, avant que celle-ci aussi ne s'éteigne.

Ils donnèrent de l'éperon à leurs montures et partirent au galop dans la direction d'un grand bâtiment couvert en chaume. Il était situé à l'une des extrémités du bourg, près d'une maison de chétive apparence, demeure d'un aubergiste, et fréquentée seulement par les plus pauvres des paysans de l'endroit. Ce petit et sale cabaret était déjà fermé et tout obscur; il n'aperçut à la porte de la grange que quelques valets d'écurie occupés à faire sortir leurs chevaux de la grange.

Attendez-moi là, sire roi, je vais revenir tout de suite, dit Rone; et il partit en avant, atteignit la grange qu'il examina attentivement en disant quelques mots aux valets d'écurie, puis s'en revint.

Il n'y a là âme qui vive, mais en revanche, il s'y trouve de belle et bonne paille fraîche pour nous y reposer, dit-il avec précipitation. Les gens de l'auberge ne nous connaissent pas. Suivez-moi, monseigneur!

Il prit les devans; le roi le suivit dans cette grande et obscure grange, où une lanterne de corne, suspendue à la poutre du milieu ne projetait qu'une lumière blafarde et incertaine. En passant devant les valets d'écurie, le roi les examina d'un air de défiance, et ceux-ci en le voyant soulevèrent légèrement, et d'un air indifférent, leurs bonnets de peaux de chèvre, sans paraître se soucier de savoir qui il pouvait être.

Ferme la porte, Rone! et tire la barre, dit le roi en mettant pied à terre. Pendant que les deux pages prenaient le cheval du roi et le conduisaient, avec celui de l'écuyer Rone et les leurs, à une grande mangeoire disposée au fond du bâtiment, le roi, épuisé de fatigue, se jetait sur une botte de paille tout en suivant des yeux son écuyer, lequel referma bien vite la porte de la grange, et fit beaucoup de bruit en y mettant la grande barre qu'elle pouvait recevoir à sa partie inférieure. Cette porte était en outre pourvue, à sa partie supérieure, d'un petit verrou qu'on pouvait encore fermer. Afin d'y atteindre plus facilement, Rone plaça une botte de paille devant la porte, puis poussa ce verrou. Ces préparatifs une fois terminés, il revint près du roi. Il avait de la peine à respirer, et dit à son maître :—Voilà maintenant la barre et le verrou mis. Il m'a été difficile de pousser cette lourde barre, car elle est aussi épaisse qu'une poutre; certes, l'homme qui pourra la retirer avec sa main, ne sera pas le fils d'une femme!

— C'est bon! mon fidèle Rone, dit le roi en lui souriant d'un air amical. Viens maintenant te reposer près de moi, tu t'es assez fatigué ce soir à mon service. Pourtant, si nous songions bien à ce que nous a déclaré le

maréchal à la diète de Wiborg, nous ne devrions pas courir ainsi les aventures, continua-t-il d'un ton d'inquiète intimité. Voilà bien la dernière fois, je le jure, qu'on me prendra à rôder ainsi seul la nuit en Jutland. Hum! peut-être aurait-il été alors plus prudent à moi de le mettre au ban du royaume? Mais le vieux John soutenait que le plus sage était d'agir par la voie de la douceur. Stig est un homme violent, qui tient d'étranges discours. Plusieurs personnes m'en ont fait souvenir ces jours-ci!

— A coup sûr ce terrible seigneur est, à l'heure qu'il est, tranquillement assis à table, dans son château de Mœlleroup, buvant avec ses bons amis, et ne se doutant guère que le roi de Danemarck passera cette nuit sur de la paille, dans une misérable grange, répondit Rone qui était demeuré respectueusement debout devant son maître. Ce fanfaron de maréchal doit s'estimer heureux que vous le laissiez tranquille, sire roi, continua l'écuyer; il s'imagine, à la vérité, que c'est lui qui protége toute la nation en vous forçant à reconnaître les lois du pays et à leur obéir. Mais si vous vouliez une bonne fois vous débarrasser de lui, monseigneur, le château de Mœlleroup n'est assurément pas inexpugnable. Ce maréchal, arrogant et hableur, devrait cependant bien se rappeler ce qu'il y a dans la ballade.

— Que dit donc cette ballade? dit le roi d'un air distrait et préoccupé.

— Je ne fais assurément pas grand cas de tous ces chants populaires, reprit Rone; cependant celle-ci exprime une vérité, pourvu qu'on la comprenne bien:

« Le vanneau prétend protéger et défendre tout endroit où se fixent » ses yeux; et il ne peut pourtant protéger ni défendre le petit tas sur » sur lequel est placé son nid. »

— Hélas! observa le roi d'un ton plaintif, ces paroles peuvent tout aussi bien s'appliquer à moi-même; mon fidèle Rone! A propos, as-tu bien fermé cette porte? Il me semble que le vent la fait remuer.

— Elle ne ferme pas bien, sire roi; mais la barre résisterait certainement à la plus violente tempête. Je crains que la lampe ne s'éteigne, ajouta-t-il vivement. Je crois qu'il est venu un voleur à la mèche. Faut-il descendre la lanterne pour m'en assurer?

— Oui, mais sois prudent! Il y a ici beaucoup de paille, et il ne faudrait pas qu'une flammèche tombât dessus. Attends! je vais voir cela moi-même.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés de la lanterne, ils entendirent un grand bruit de chevaux en dehors de la grange.

— Voilà beaucoup de voyageurs qui arrivent, monseigneur, dit Rone en reprenant la lanterne. Nous ne les laisserons pas entrer ici, n'est-ce pas?

— Non! pour l'amour de Dieu, répondit le roi en proie à une vive inquiétude. S'ils veulent entrer, dis-leur que la grange est déjà pleine, et qu'il n'y a point de place ici pour eux.

Tous se turent et prêtèrent l'oreille en retenant leur respiration. Puis il y eut de nouveau un moment de silence.

— Ils sont peut-être repartis, dit le roi à voix basse et en restant à moitié assis sur sa botte de paille, la main sur son poignard, dans l'attitude d'un homme qui écoute.

Les deux enfans étaient accourus tout inquiets. Eux aussi prêtèrent un instant l'oreille; mais il régnait partout un silence de mort.

— Quel jour avons-nous aujourd'hui? demanda le roi; je ne crois pas en avoir eu de plus mauvais dans toute ma vie.

— C'est la nuit de la sainte Cécile, sire roi! répondit le petit Ilogen; et il vit avec effroi le roi devenir pâle comme un cadavre. Hélas! mon gracieux seigneur et roi, ajouta l'enfant, faisons nos dévotions à sainte Cécile pour que cette nuit elle étende sa main sur nous!

— Prie! mon enfant! moi, je ne le peux pas. Je ne me suis jamais

beaucoup soucié de messes ni de cantiques. Sainte Cécile ne me viendra pas en aide !

Le petit Hogen joignit les mains et se mit en prières. Rone tenait toujours la lanterne à la main. Il l'ouvrit en ce moment, et un plus vif rayon de lumière éclaira aussitôt le pâle visage du roi, qui était toujours sur sa botte de paille, singulièrement abattu et préoccupé, et comptant avec ses doigts sur son ceinturon. C'est cela, dit-il d'une voix sourde; éclaire-moi un peu davantage et aide-moi à compter! Combien puis-je avoir de boutons à mon ceinturon ?

Rone approcha la lanterne. — J'en compte douze, répondit-il? mais pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est quelque chose de singulier, Rone, que cette fille de la petite maison des bois! Elle pouvait voir dans le ciel et tout aussi distinctement dans le séjour des réprouvés. Elle m'a dit de compter sur mon ceinturon quand je voudrais savoir le nombre des traîtres qui se sont conjurés contre moi. Tu n'en as compté que douze, n'est-ce pas? Il me semblait que j'en avais quatorze. Il y en a tout au moins treize.

— Qui donc porterait des boutons en nombre impair, sire roi? répondit Rone tout décontenancé. J'ai bien entendu dire que lors qu'on ne savait que faire, il fallait se décider en comptant le nombre de ses boutons. Mais ce sont là des contes d'enfans et de bonnes femmes, monseigneur !

— Tu sais donc toujours bien positivement ce que tu veux faire, toi, Rone ! Compte encore une fois. Peut-être alors hésiteras-tu ? Il y en a treize, n'est-ce pas?

— C'est bien possible, répartit Rone en fermant la lanterne; mais treize n'est pas un bon nombre, sire roi !

— Tu as raison ! Ils étaient treize la nuit que Judas trahit son céleste maître et roi. Pourquoi pâlis-tu comme cela? Rone.

— Je n'ai encore rien mangé de la journée, Votre Grâce, dit l'écuyer en regardant de travers du côté de la porte. Il n'y a par conséquent rien d'étonnant à ce que je pâlisse un peu. Mais, écoutez! Qu'est-ce que cela peut signifier ?

A ce moment, on frappa violemment contre la porte de la grange avec des pieux et des barres.

— Levez-vous, seigneur roi Éric ! fit à l'extérieur une voix retentissante. Levez-vous et venez nous trouver !

— Je suis trahi ! s'écria le roi en se levant en sursaut ; c'est la voix du terrible Stig Anderson.

Le roi, qui avait tiré son épée, restait là irrésolu, effrayé et pâle comme un mort. Rone courut à la porte avec la lanterne à la main.

— Le roi Eric n'est point ici ! Gardez-vous bien de le croire ! s'écria-t-il! Cachez-vous, monseigneur, ajouta-t-il à voix basse, en se retournant vivement du côté du monarque irrésolu. Cachez-vous mieux que cela. Je vais vous couvrir de paille et de foin. Personne ne vous verra ! En même temps il rejeta la lanterne loin de lui, la lampe s'éteignit et ils se trouvèrent tous dans la plus profonde obscurité.

— Rone, Rone ! Trahirais-tu donc, toi aussi, ton seigneur et roi ? dit à voix basse le monarque frappé d'épouvante.

— Cachez-vous bien, cachez-vous bien, monseigneur! Je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Et moi aussi, s'écria le petit Hogen Johnson, qui jusque alors était resté silencieusement agenouillé et en prières, et qui se releva alors plein de courage et d'ardeur. Ah ! si j'avais une épée !

Le petit Benedict pleurait, tandis que le bruit allait toujours augmentant à l'extérieur.

— Silence ! silence ! enfans! La résistance serait inutile ici, leur dit le roi à voix basse. Ne me trahissez pas par vos gémissemens. Couvrez-moi de paille et ensuite restez tranquilles dans votre coin.

Ils se hâtèrent de faire ce qu'il venait d'ordonner.

Le bruit du dehors devenait à chaque instant plus effrayant. On frappait violemment contre la porte. Le verrou supérieur se brisa et la porte céda comme si elle n'eût été retenue en bas que par la botte de paille. Douze hommes, des épées nues à la main, soigneusement enveloppés d'ailleurs dans des frocs de pénitens gris, et la tête cachée sous un capuchon, pénétrèrent silencieusement dans la grange. Ils regardèrent de tous côtés et parurent surpris de n'y point trouver celui qu'ils cherchaient.

— Où est-il ? où se cache-t-il, le lâche tyran ? s'écria parmi ces hommes déguisés une voix rauque et retentissante, tandis que les recherches continuaient tout aussi inutilement. Rone se tenait l'épée nue près du tas de paille.

— Sauve-moi la vie, mon fidèle Rone, lui disait bien bas le monarque, et je te ferai épouser ma sœur !

— Monseigneur, le roi n'est point ici ; mais je garde céans son trésor et ses pierreries, s'écria Rone en leur indiquant l'endroit où était caché son maître, et je fends le crâne au premier de vous qui ose m'approcher. En parlant ainsi, il agitait en tous sens sa petite épée ; puis il frappa d'estoc et de taille, et comme en fureur, sur un billot de bois et sur le timon d'un charriot qui se trouvaient à sa portée.

— Tu défends ton roi comme un lâche et un traître, lui dit alors Hogen à voix basse. Donne-moi ton épée, si tu ne veux pas mieux t'en servir.

Parmi ces individus armés, déguisés en moines, et à côté d'un guerrier d'une haute stature, se trouvait un petit homme tout courbé s'avançant d'un pas chancelant, comme eût pu faire un vieillard aveugle. Ces deux hommes marchaient en tête de toute la bande, l'aveugle tenant toujours l'extrémité du froc du vigoureux champion, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent à l'endroit indiqué par Rone. Tous deux s'arrêtèrent alors devant le tas de paille sous lequel le roi était caché.

— C'est là ! fit une voix sourde à travers la visière du guerrier ; et un bras tout couvert de fer et tenant une énorme épée, se leva. Tout aussitôt douze autres épées se trouvèrent prêtes à frapper.

— Ah ! ah ! s'écria le vieillard aveugle, en poussant de sauvages éclats de rire ; et il se précipita tout à coup sur le tas de paille en y plongeant sa longue épée.

Un sourd cri de douleur et d'effroi, se confondant avec les éclats de rire de l'insensé, retentit sous la paille qui recouvrait et le roi et son meurtrier furieux. Une lutte violente corps à corps s'établissait dans l'obscurité entre ces deux hommes, lorsque le reste des déguisés se jetèrent entre eux ; Rone cependant ne discontinuait pas d'agiter son épée en tous sens, maugréant et blasphémant de la manière la plus horrible ; mais en prenant bien soin de ne blesser aucun des assaillans. Enfin, s'élançant vers l'un d'eux, il lui arracha de la main la torche qu'il portait :

— Au secours ! au secours ! s'écria-t-il ; on assassine monseigneur le roi. Puis, jetant alors cette torche dans la paille, il sortit de la grange en donnant tous les signes d'une violente exaspération.

La paille s'enflamma, et une vive lumière éclaira aussitôt cette horrible scène.

Le sanglant cadavre du monarque, que douze longues épées avaient traversé de part en part, fut tiré de la paille et étendu au milieu de la grange par les douze terribles pénitens qui l'entouraient en silence, leurs sanglantes épées à la main, fixant des yeux ivres de fureur et de vengeance sur leur victime dont les traits étaient convulsivement contractés, et qui exhala enfin le dernier soupir.

— Il est mort ! Puissent les flammes le dévorer ! s'écria le chef de sa voix rauque et retentissante. Maintenant, partons !

Tous furent l'instant d'après hors de la grange, à l'exception du vieil-

lard aveugle et insensé qui, dans sa fureur, s'était encore une fois jeté sur le cadavre, et semblait vouloir le déchirer avec ses ongles.

Jusqu'à ce moment, les deux enfans étaient restés à pleurer en silence, cachés sous la mangeoire. — Monstre ! s'écria alors le petit Hogen en accourant éperdu ; et arrachant l'épée que le roi étreignait encore de sa main déjà froide, il la plongea dans le cœur du vieillard furieux.

— C'est bien ! je puis maintenant mourir ! Béni soit l'ange du Seigneur qui m'a délivré ! Ce furent les dernières paroles que prononça le vieillard d'une voix défaillante, et il retomba inanimé à côté du roi assassiné.

La moitié de la grange était déjà tout en feu. Les quatre chevaux attachés à la mangeoire, rompant leurs liens en fureur, s'échappèrent en foulant sous leurs pieds ces deux cadavres, et les faucons les suivirent en poussant des cris plaintifs. Les flammes gagnèrent le comble, une fumée asphyxiante remplit la grange, et au dehors l'air retentit des cris : Au feu ! et du bruit produit par les gens qui accouraient au secours.

XV.

La reine et les jeunes princes dormaient encore d'un profond sommeil dans le château de Skanderborg, lorsqu'à la pointe du jour, Claus Skirmen, qui venait de faire plus de neuf milles en six heures, arriva dans la cour intérieure et sauta à bas de son fidèle *norbock*, haletant, couvert de sueur et d'écume.

Les lansquenets de garde à la porte et à l'escalier du château, reconnaissant l'écuyer du sénéchal et tout surpris de la rapidité avec laquelle il avait dû faire sa course, le laissèrent entrer sans difficulté. — Levez le pont-levis et fermez la porte ! leur cria Skirmen; l'ennemi est sur mes talons !

Les lansquenets, à ces mots, parurent plus surpris encore. Ils ne pouvaient, en effet, dans le nuageux crépuscule du matin, apercevoir aucun ennemi ; et d'ailleurs ils n'étaient pas habitués à recevoir d'ordres d'un simple écuyer. Pendant qu'ils hésitaient, Skirmen, sautant en bas de sa selle, se hâta de franchir l'escalier conduisant à la grande antichambre de la reine, où le chevalier Thorstenson lui-même avait monté la garde cette nuit avec les trabans royaux.

En ce moment, la reine, accompagnée de ses dames et de ses servantes, entra dans la salle des gardes.—Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle en regardant autour d'elle d'un air inquiet, pendant qu'avec sa dignité et sa grâce ordinaires elle répondait au salut des trabans.

— Que Dieu et la sainte Vierge vous prêtent de la force, ma noble reine, répondit le chevalier Thorstenson en inclinant devant elle la bannière et en s'approchant d'elle respectueusement. Je ne croyais pas que Votre Grâce fût déjà levée, et je ne voulais pas l'éveiller par une malheureuse nouvelle. Préparez-vous, noble reine, à l'apprendre avec une courageuse résignation. Le sénéchal Hessel nous a envoyé en toute hâte ce messager. Lui, et nous tous aussi, nous devrions déjà paraître ici avec la couleur de la nuit, car le message qu'il nous a apporté est sombre comme la nuit du tombeau.

— C'en est donc fait ! ce que je redoutai si long-temps, est enfin arrivé ! s'écria la reine en pâlissant. Le roi est mort ! Parle, jeune homme ! ajouta-t-elle en s'adressant à Skirmen ; quelle nouvelle de malheur m'apportes-tu au sujet de mon pauvre seigneur ? Parle ! La reine de Danemarck ne succombera pas à un simple mot, bien que la seule pensée qu'il réveille fasse pâlir ses joues, monseigneur le roi est mort, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit, noble reine, répondit Skirmen ; et il s'approcha respectueusement de la princesse, pendant que Thorstenson s'éloignait pour aller regarder avec une inquiète attention sur le balcon. — Des traîtres l'ont assassiné cette nuit, ajouta Skirmen ; cet affreux malheur est arrivé

dans un moment où il s'était égaré au milieu de la forêt de Finneroup et où il n'avait pas autour de lui ses serviteurs fidèles.

— Ainsi donc, assassiné ! misérablement égorgé ! comme périssent aujourd'hui tous les rois de Danemarck, s'écria la reine en s'appuyant sur une de ses suivantes.

— Hélas ! noble reine, répondit Skirmen les larmes aux yeux, bien que la douloureuse expression des traits de sa souveraine annonçât plus d'amère indignation que de profonde douleur de cœur ; le sénéchal Hessel n'a retrouvé votre malheureux époux que lorsque le crime était déjà consommé et que les meurtriers s'étaient enfuis. Il a examiné aussitôt ses blessures qui étaient nombreuses et toutes mortelles. Il n'a pas voulu s'éloigner de la dépouille sanglante de notre seigneur avant d'être sûr qu'aucune profanation n'était à redouter ; mais, pour votre sécurité et celle du jeune prince, il m'a ordonné d'accourir vous prévenir. C'est ce que j'ai fait du mieux que j'ai pu ; et, Dieu merci ! je suis arrivé avant les traîtres. Que Dieu vous protége ainsi que le jeune prince qui doit maintenant gouverner le royaume de Danemarck !

— Où est-il ? demanda la reine en regardant autour d'elle avec anxiété : où est le prince ? où est mon Eric ? Les assassins viennent-ils ici ? Sont-ils encore loin ?

— Tranquillisez-vous, noble reine, reprit Thorstenson ; une bande de cavaliers armés, avec quelques chevaliers déguisés à sa tête, n'enlèvera pas le château ; et tant que moi ou tout autre bon Danois serons en vie, il n'entrera pas de traître dans ces murs ! J'ai envoyé chercher le prince, il sera ici dans un instant.

— Le château peut-il tenir ? se hâta de demander la reine ; tous les traîtres sont-ils hors de ces murs ? N'y en a-t-il point parmi nous ? Ne sont-ce pas aussi des Danois qui ont assassiné le roi de Danemarck ?

En prononçant ces sombres paroles, la reine, dominée par un sentiment d'horreur et de terreur, regardait fixement les hommes armés qui remplissaient la salle et parmi lesquels elle n'en apercevait pourtant pas un seul qui n'eût été dévoué de cœur au feu roi.

—Le château peut tenir, et nous le défendrons tant qu'il restera pierre sur pierre, répondit Thorstenson, les joues couvertes d'une vive rougeur. Les traîtres sont près d'ici sans doute, mais vous avez autour de vous des hommes fidèles et dévoués. N'outragez point, noble reine, tous les Danois par une si injurieuse défiance. Le peuple Danois n'a pris aucune part à cette sanglante trahison. Votre royal époux n'était point aimé ; il ne réalisait pas non plus précisément l'idée que je me suis faite d'un souverain accompli ; pourquoi vous le dissimulerais-je ? Mais il ne s'ensuit pas que nous soyons tous des traîtres et des parjures. Stig Anderson a été l'instigateur de cette sanglante catastrophe ; mais il n'est pas pour cela parjure. Il n'a tenu au contraire que trop terriblement son serment. Cependant, à dater d'aujourd'hui, le voilà devenu mon ennemi mortel et celui de tout bon Danois. Nous défendrons la famille de nos rois ; et votre royal fils portera aussi certainement la couronne qu'il est vrai qu'un peuple libre et fidèle l'y a déjà appelé.

— Oui, nous défendrons tous la famille royale, répétèrent les chevaliers et les trabans. Vivent la reine et notre jeune roi !

—Où sont les traîtres ? demanda alors la reine d'un ton calme ; peut-on déjà les apercevoir ? En disant ces mots, elle alla bien vite se placer sur le balcon, et elle aperçut alors la nombreuse bande de traîtres qui s'approchaient du château avec des hommes déguisés en pénitens à leur tête. Ils sont nombreux, répliqua-t-elle, et ne paraissent guère redouter mes défenseurs. Ils s'approchent de ce château, comme si nous étions en pleine paix.

— Puissent-ils s'avancer jusque sous nos murs, noble reine ! Il ne faut pas qu'ils s'imaginent que nous ayons peur de les regarder en face. Ils

n'ont avec eux ni arbalétriers, ni échelles d'escalade. S'ils ont quelque chose à nous dire, nous pourrons donc leur parler du haut de ce balcon. A l'instant même où ils feront quelque démonstration offensive, je leur ferai envoyer du haut de la tour un bon salut de flèches.

—C'est bien, chevalier Thorstenson, reprit la reine en relevant la tête avec l'expression d'une noble colère ; ils verront la reine et le jeune roi de Danemarck. Ils apprendront que la justice ne sommeille pas, et que la couronne de Danemarck, alors même qu'elle est placée sur le front d'un enfant, peut encore braver une bande d'assassins!

Les deux jeunes princes, accompagnés de quelques chevaliers entrèrent en cet instant dans la salle des trabans. Le jeune héritier du trône, âgé de douze ans à peine, était devenu pâle d'horreur en apprenant la fatale nouvelle; son jeune frère, le prince Christophe, avait vivement rougi, et paraissait en proie à une mortelle inquiétude. La reine quitta le balcon et vint au devant de ses enfans. — Mes fils, leur dit-elle, votre royal père est mort! Portez son deuil, comme il convient à ses fils, à ses vengeurs. Ceux qui lui ont donné la mort brûlent aussi de répandre mon sang et le vôtre. Dans leur arrogante présomption, ils s'approchent de ce château, comptant sans doute l'enlever d'un coup de main ; une pareille nouvelle n'aura pour vous rien d'effrayant, puisque vous êtes mes enfans.

Ces paroles firent pâlir à son tour le prince Christophe, dont l'anxiété était visible. Il alla jeter un coup d'œil plein d'effroi sur la campagne, et rentra tout aussitôt dans la salle. Le sang revint au contraire animer les joues du jeune roi Eric. — Mon épée et mon casque avec la couronne! dit-il d'un ton bref et impérieux à un traban ; je suis maintenant votre roi et seigneur! C'est à moi qu'il appartient de défendre le trône et le pays. Je veux annoncer moi-même aux impies meurtriers de mon père, le châtiment terrible qui les attend. Le château est-il en état de défense, chevalier Thorstenson?

Le brave chevalier regarda avec des yeux tout étonnés le prince qui, pour la première fois lui adressait la parole avec l'aplomb d'un supérieur, d'un roi. Il s'inclina respectueusement devant le jeune roi, et lui rendit succinctement compte de ce qui avait été fait pour mettre le château à l'abri, tout en suivant de l'œil pendant ce temps-là les divers mouvemens des cavaliers ennemis.

— C'est bon! c'est bon! dit Eric en faisant un léger signe de tête.

Un traban venait de lui apporter une petite épée à poignée d'or, ainsi qu'un casque d'or surmonté d'une couronne et d'un panache. Eric ceignit cette épée, plaça le casque sur sa tête et s'avança avec sa mère sur le balcon.

La bande de cavaliers suspects s'était arrêtée à quelque distance, et les chefs déguisés en pénitens gris semblaient délibérer encore entre eux sur ce qu'ils devaient faire.

Enfin, un guerrier à la haute stature, enveloppé dans un froc gris, et accompagné de deux seigneurs de moindre taille, mais également déguisés, chevaucha lentement vers le fossé extérieur du château et vers le balcon d'où la reine et le jeune roi, entourés de nombreux trabans, qui, sur un signe de leur chef, étaient venus former autour d'eux un épais rempart, dominaient les murailles de la forteresse. Le soleil se levant à ce moment, éclaira de ses rayons de pourpre et de feu la noble figure de la reine, ainsi que le beau visage du petit roi de douze ans.

Cet aspect sembla produire un effet particulier sur le guerrier à la haute stature. Après avoir à plusieurs reprises arrêté son cheval, il se décida enfin à s'avancer encore davantage. Relevant le capuchon qui lui couvrait la tête, il rejeta sur ses épaules son froc de pénitent. Avec son armure d'acier noirci, avec son casque, dont la visière était abaissée, et sur son cheval noir, on eût dit une statue d'airain ; et il considéra

pendant quelques instans à travers sa visière la reine et le fils du roi, avec des yeux pleins de défiance et d'astuce.

— Reine! fit la voix puissante du géant, vous avez traité d'insensé fanfaron l'homme qui, à la diète de Wiborg, jura la mort du roi Eric fils de Christophe. Vous avez pensé qu'il n'y avait pas en Danemarck d'homme assez téméraire pour oser tenir une promesse si hardie. Voici pourtant devant vous le Danois qui a tenu ce qu'il avait juré au roi. Le feu dévore en ce moment la maison où s'était réfugié l'impie railleur; et voici la main qui y a mis le feu! Voici le visage devant lequel votre lâche époux a dû cacher ses traits sous un amas de paille! En parlant ainsi, il avait relevé la visière de son casque.

A la vue de cet homme de fer, au regard plein de fureur et annonçant une horrible soif de vengeance, la reine recula involontairement d'un pas; mais elle reprit tout aussitôt contenance, et s'avança avec une orgueilleuse indignation sur le balcon. Pendant que, près d'elle, le jeune roi étreignait vivement la poignée de son épée.

— Maréchal Stig Anderson, lui répondit la reine avec une hauteur pleine de dignité, vous qui vous êtes fait roi vous-même, approchez et venez entendre votre jugement! Sachez qu'il a été prononcé là-haut, à cette terrible et sanglante heure de minuit. Voici votre seigneur et roi! Si Dieu lui prête vie, il saura bien de sa main d'enfant exécuter le jugement que Dieu a rendu contre vous.

— Je ne me suis point fait roi, répondit le maréchal d'une voix sourde; une pensée si detestable ne m'est jamais venue à l'esprit. Mais l'esprit tout puissant des peuples et cette épée vont décider à cette heure qui doit être roi de Danemarck. Je ne suis point d'ailleurs venu combattre des femmes et des enfans, mais seulement pour me convaincre par mes propres yeux de ce que je vois ici. Vous savez mieux que personne quel est celui qui s'est fait lui-même roi de Danemarck, reine Agnès! Je ne vous ai point rendue veuve cette nuit; je ne vous ai causé ni douleur, ni chagrin; je ne vous apporte au contraire qu'une bonne et agréable nouvelle!

A ces insultantes paroles, la reine faillit s'évanouir; il lui sembla que le terrible vengeur réalisait malgré elle une pensée secrète qui s'était présentée à elle avec horreur dans un songe. Elle devint tout à coup aussi rouge que son vêtement écarlate, et tout aussitôt après pâle comme le collet de laine blanche qui entourait son cou gracieux et flexible. Mais elle recueillit bientôt toutes ses forces, et, pleine du sentiment de l'insulte profonde faite à son honneur, elle dit d'un ton digne et hautain : — Stig Anderson! je ne vous répondrai à cet égard que lorsque nous nous trouverons tous deux en présence du tribunal de Dieu qui sait tout! Ici, vous êtes trop au dessous de la colère d'une reine de Danemarck!

— Laissez-moi parler maintenant, mère, interrompit le petit Eric; je suis ici son juge et son seigneur! Assassin couvert du sang de ton roi, lui cria-t-il avec une force et une fermeté qui surprirent chacun, et en regardant le guerrier d'un œil devant lequel le puissant chef d'armée dut involontairement abaisser le sien, puisque tu as assassiné mon père et que tu as insulté la reine, ma mère, je te condamne à mort! Dès ce moment, tu es au ban du royaume, aussi vrai que je porte la couronne de Danemarck!

Le prince Christophe parut à son tour sur le balcon. — Maudit mécréant! s'écria-t-il en proie à un accès de sauvage colère et en le menaçant convulsivement du poing, tu périras sur la roue et au gibet!

La vive impression produite sur l'esprit du maréchal par les paroles et par le regard du petit roi, fut effacée par l'apparition de son jeune frère et par l'explosion de sa colère.

— Des menaces d'enfans ne me font pas peur, répondit le guerrier à la gigantesque stature; je me bornerai à te répondre, petit vengeur cou-

ronné, que s'il me faut vraiment abandonner et fuir mon pays par suite de la sentence que tu viens de prononcer contre moi, il ne tardera pas à y avoir en Danemarck bien d'autres veuves que ta mère! Si le banni Stig Anderson est obligé de s'enfuir dans les forêts, il faudra toujours que le Danemarck le nourrisse, lui et ses gens! Partons! cria-t-il alors, en faisant de la main un signe aux gens de sa suite. Nous ne souillerons pas nos mains du sang d'enfans. Le Danemarck n'a pas besoin de cela pour être sauvé. En disant ces mots, il détourna son superbe coursier.

Le chevalier Thorstenson ne put pas plus long-temps retenir sa colère. — Meurs, traître! s'écria-t-il en agitant la bannière royale sur le balcon. Et à ce signal, une pluie de flèches tomba des créneaux du château sur les audacieux régicides. Le maréchal fit retourner encore une fois son cheval, et présenta en dérision sa poitrine aux traits de l'ennemi, que la trop grande distance rendait impuissans et qui, après avoir touché son armure, retombaient émoussés, ou bien restaient enfoncés dans les plis des frocs servant de déguisement aux hommes de sa suite. Comme s'il eût voulu braver cette inutile démonstration, il resta encore là un instant, droit et immobile, et reçut d'un air sombre une nouvelle pluie de flèches qui eut tout aussi peu d'effet que la première. Mais, au moment où il détournait son cheval pour se retirer, un énorme bloc de pierre brûlante, lancé par l'une des balistes de la tour, vint frapper cet orgueilleux coursier, qui s'abattit avec son cavalier. Au même instant, le pont-levis s'abaissa, et un fort détachement de chasseurs sortit du château à la poursuite de l'ennemi. Le maréchal prit aussitôt un autre cheval, et s'enfuit, ainsi que toute la bande de cavaliers bardés de fer, avec une précipitation qui semblait contredire la superbe témérité avec laquelle il bravait tout à l'heure les flèches pleuvant de tous côtés autour de lui, et les pierres brûlantes lancées du haut du château de l'enfant-roi.

XVI.

Le même jour au soir, au château de Mœlleroup, tout était silencieux et dans une attitude pleine d'anxiété. Huit jours auparavant, le châtelain était parti nuitamment de ce fort avec une partie de la garnison. La porte du sombre manoir était soigneusement fermée, et le pont-levis, comme d'ordinaire, non moins soigneusement levé. Les quatre sentinelles étaient à leur poste habituel, sur la plate-forme de la tour, et le silence de la mort régnait dans toutes les parties de cette demeure féodale.

Il était près de minuit, et dame Ingeberge, toujours voilée et dans ses noirs vêtemens de deuil, était assise dans l'appartement des femmes devant une table à ouvrage sur laquelle brûlait une lampe, et occupée à ourler un grand drap blanc. La petite et turbulente Rikka était couchée, mais la tranquille et paisible Marguerite était assise près de sa mère, et travaillait assidûment à ce tableau pieux qu'elle brodait en fils de soie et d'or, et qui était destiné à orner l'autel de la chapelle du château.

Le bruit des pas d'allans et de venans retentit en ce moment dans la cour du château, et dans le silence de la nuit on put entendre abaisser le pont-levis et la grand'porte se mouvoir sur ses gonds criards. Tout de suite après, le trépignement des chevaux et le tumulte produit par l'arrivée d'une baude de cavaliers armés, remplirent tous les échos du château. Marguerite courut à la fenêtre. — C'est le père avec ses hommes d'armes, dit l'enfant. Mais qu'est-ce que cela ? Des moines gris avec des torches à la main se trouvent au milieu d'eux. Maintenant le père descend de cheval, et le voilà qui monte vers nous.

Dame Ingeberge fit un mouvement comme pour se lever ; mais elle retomba épuisée et sans force sur son siége. — N'aperçois-tu pas aussi ton grand-père, mon vieux et malheureux père ? demanda-t-elle à sa fille.

Le grand-maréchal s'avança alors lentement dans la chambre. — C'en est fait, Ingeberge! ô ma femme! dit-il; rejette loin de ton front le voile de l'affront! Embrasse de nouveau ton époux et ton vengeur! Ta honte a été lavée dans le sang du tyran! Tu n'as plus maintenant à rougir d'être l'épouse de Stig Anderson.

L'altière Ingeberge rejeta aussitôt au loin, d'un mouvement convulsif, le voile qui couvrait depuis si long-temps ses traits, et la lumière de la lampe tomba sur son visage pâle et amaigri, mais qui portait encore les visibles traces d'une beauté rare, à jamais flétrie; ses yeux d'un bleu foncé, et profondément enfoncés dans leurs orbites, brillaient d'un sombre éclat. Elle tendit ses bras desséchés et s'approcha du chevalier, qui, frappé de terreur à sa vue, recula involontairement. Mais presqu'au même instant il se précipitait dans les bras qu'Ingeberge continuait à lui tendre, et deux grosses larmes s'échappaient des yeux du rude guerrier.

— Mon Ingeberge, ma malheureuse Ingeberge! faut-il que je te revoie ainsi! s'écria-t-il. Tout un âge d'homme a-t-il donc passé sur nos têtes, et avons-nous donc tous deux tellement vieilli depuis la dernière fois que j'aperçus ton visage et que je te pressai dans mes bras contre mon cœur! Vis, vis donc, ma pauvre femme, et redeviens jeune! Ton malheur a pris fin, ton honneur et ta jeunesse sont vengés de la manière la plus terrible! Jamais homme qui déshonora une femme ne fut plus sévèrement puni que celui qui avait détruit ta tranquillité! C'est notre père qui le premier lui a traversé la poitrine avec son épée!

— Hélas! mon père! où est mon père? demanda Ingeborge. Et en proie à une vive terreur, elle s'arracha des bras sanglans de son époux. — Mais que vois-je, ô ciel! tu saignes! Serais-tu blessé?

— C'est le sang du tyran. J'avais juré de te le faire voir! Je n'ai rien, moi, Ingeberge. Mais ton père, ton malheureux père, n'a pu sortir avec nous de cette grange embrasée! Je revins en toute hâte sur mes pas pour l'arracher aux flammes, mais déjà il était trop tard!...

— Brûlé, brûlé vif! s'écria dame Ingeberge. Juste ciel! Le Dieu tout-puissant nous a donc tout aussitôt punis de nous être ainsi vengés! A ces mots, elle tomba à terre évanouie, sur le drap de toile qu'elle tenait tout à l'heure à la main.

Quand elle revint à elle, elle était assise dans un large fauteuil, et son époux se trouvait toujours seul devant elle, et couvert encore de sa sanglante armure. — Calme-toi, ô mon épouse, disait le maréchal; ton infortuné père n'a pas long-temps souffert dans les flammes. Elles ont eu bien vite emporté son âme vers cette terre promise de la liberté, après laquelle il avait, pendant si long-temps, inutilement soupiré. Remets tes esprits et écoute ce que j'ai à te dire, car il y va de notre vie. Il ne faut plus désormais penser à la réalisation des généreux projets que nous avions formés pour notre pays. Une inexplicable terreur s'est emparée de tous nos amis. Personne aujourd'hui ne pense plus qu'à soi et à son propre salut. Le peuple refuse de faire cause commune avec nous; une exaspération générale se manifeste au contraire de proche en proche dans ses rangs. Chacun crie à l'envi: mort aux régicides! et je suis moi-même maintenant au ban du royaume. Le jeune roi me l'a déclaré de sa propre bouche. Je n'ai fait que me railler de sa censure, rendue d'ailleurs sans l'observation préalable d'aucune forme de justice; mais elle a suffi pour frapper mes hommes d'épouvante; et les paroles que m'a adressées le royal enfant retentissent encore de la plus étrange manière à mes oreilles. Quoi que j'en puisse dire, cet enfant est un roi! Je ne puis plus compter sur le duc Waldemar; il faut donc que nous quittions le Danemarck!

— Jamais! jamais! s'écria résolument dame Ingeborge en relevant fièrement la tête.

— Ma femme, crois-moi! cela est d'une inévitable nécessité. Tu le

sais, je ne recule pas d'ordinaire lorsque jo puis faire un pas en avant. Mo Inngeberge, veux-tu suivre un pauvre banni? ou bien préfères-tu rester au milieu do nos puissans ennemis, en portant un nom haï et désormais infâme ?

Ces mots rappelèrent pour un instant avec une fébrilo exagération les forces vitales de dame Ingeberge. Elle se lova avec une tranquillité apparente, et fixant sur son époux des yeux égarés :

— J'ai assez long-temps porté un nom infâme, dit-elle, et je ne veux pas plus long-temps le porter ici-bas, quand bien même je serais sûre de devenir à ce prix reine de Danemarck ! Recevez mes remerciemens pour m'avoir délivrée de l'opprobre qui pesait sur moi. A l'avenir, personne n'aura plus à s'inquiéter de moi. Maintenant que me voilà de nouveau l'épouse de Stig Anderson, écoutez la dernière parole que j'aie à vous annoncer ici-bas : Mes heures sont comptées ; l'honneur que j'ai recouvré pour quelques instans ne valait point neuf éternelles années de chagrins et d'angoisses, ni une si terrible nuit do meurtre et d'incondie. La terreur qui frappe nos amis s'est-elle donc aussi emparée du redoutable maréchal Stig Anderson ? Etes-vous donc, vous aussi, homme à trembler devant un enfant ? à abandonner votre pays sur l'ordre d'un enfant? Non ! non , mon généreux vengeur ! c'est le brouillard de cette sombre nuit de sang qui troublo tes yeux et qui oppresso ton esprit. Il n'y a que le sang du roi , dont ton brassard porte encore la souillure, qui paralyse ton bras. Demeure ici jusqu'au point du jour ! Lave le sang qui souille ton armure, et souviens-toi pour quel motif il a été versé ! Ce n'a pas seulement été pour apercevoir ce funèbre cortége. Ne suis-je pas le fantôme qui doit te rappeler pourquoi tu as si long-temps attendu, ot afin de pouvoir avec honneur descendre au tombeau? mais quand tu m'auras fermé les yeux...

— Vis, ma courageuse femme ! consens à vivre encore ! interrompit le maréchal avec une émotion profonde, et tu me verras bientôt accomplir ce que personne avant moi n'aura encore osé.

— Merci ! reprit-elle d'une voix lente et solennelle ; me voilà tranquille désormais. Maintenant je pourrai reposer en paix dans ma tombe, sans avoir besoin de me lamenter à jamais, au sujet do mon existence brisée et du sang qu'a coûté la réparation de l'affront fait à mon honneur. Jo no verrai plus pleurer mes filles abandonnées, je n'entendrai plus es soupirs de mon père mourant dans les flammes. C'est pour la dernière fois que mes yeux voient la lumière, ajouta-t-elle à voix basse, déjà affaiblie et toute chancelante. Bonne nuit, mon noble vengeur ! reçois mes remerciemens. Tu m'as apporté la dernière nouvelle que je pusse apprendre du monde ; ça été une nouvelle de triomphe, mais une horrible nouvelle. Je suis de nouveau ton épouse ; mais ce ne sera que par-delà le purgatoire que je pourrai redevenir celle quo j'étais il y a neuf ans.

— Ingeberge ! chère Ingeberge ! ne parle point ainsi, s'écria le maréchal en proie à une horrible anxiété. Va prendre quelque repos ; tu es malade....

— Je vais me reposer, répondit-elle d'une voix défaillante et en jetant devant elle des regards égarés. Mon père ! mon pauvre père ! ne brûle pas plus long-temps pour ta fille. Elle va maintenant t'accompagner dans les flammes. Adieu !

A ces mots elle serra convulsivement la main du maréchal, puis tomba tout à coup à terre, comme si la foudre l'avait frappée.

Le maréchal épouvanté appela au secours ; mais avant que ses gens eussent eu le temps d'accourir, l'infortunée châtelaine gisait inanimée dans les bras encore sanglans de son époux.

XVII.

Avant que le duc Waldemar fût arrivé à Skanderborg avec les margraves de Brandebourg, le sénéchal Peder Hessel et le chevalier Benedict Rimaurdson s'étaient mis à la tête d'un grand rassemblement de gens de guerre, réunis sous les murs mêmes de ce château. Le vieux chevalier John y avait été ramené sur une civière, et les mesures de précaution les plus sévères ayant été prises, aucun cri de révolte n'osa se faire entendre dans le pays. Le duc Waldemar avait chevauché avec sa suite, sans s'arrêter de jour ni de nuit. Pour la deuxième fois depuis qu'ils étaient partis de Kiel, ils voyaient le soleil descendre sous l'horizon, en leur permettant toutefois d'apercevoir à quelque distance le camp de Skanderborg. A cette vue, le duc s'arrêta.

— Nous arrivons peut-être trop tard, dit-il ; demeurons ici un moment. Si je ne me trompe, voilà déjà un camp !

— Un camp de sept à huit cents hommes, répondit le margrave Othon, avec cette certitude de coup d'œil qui annonçait le général d'armée.

— Le sénéchal Hessel et le chevalier John se sont donc bien pressés pour la cérémonie de foi et hommage, continua le duc, sans daigner seulement attendre l'arrivée des hommes les plus importans du pays et les parens de la maison royale ! Vous avez là un nouvel exemple de la présomption et de la conduite arbitraire de ces seigneurs. Mais force nous sera de nous taire en ce moment, puisqu'ils ont la puissance en main. On va d'abord proclamer l'enfant roi de Danemarck, et votre sage et illustre sœur, nobles seigneurs, devra quant à présent se contenter de prendre la tutelle conjointement avec moi. Mais, même à cet égard, il nous faut garder le silence. Tant que les esprits seront en proie à ce premier sentiment de terreur, il n'y a point de confiance à espérer, ni de conseil sensé à attendre.

Tous s'arrêtèrent, silencieux et pensifs.

— Votre opinion me paraît un peu trop prématurée, noble duc, reprit enfin le margrave Othon. Votre éloquence n'a pu que momentanément, dans la confusion bien naturelle de nos idées, me faire perdre de vue le véritable état de la question. Il y a long-temps que l'élection du roi a été légalement décidée; toute modification qu'on y voudrait faire serait une présomptueuse usurpation des droits du peuple. La reine, ma sœur, se ferait d'ailleurs très certainement scrupule de fermer le chemin du trône à son propre fils pour satisfaire un sentiment de vanité et pouvoir être saluée du titre de reine régnante du Danemarck. D'ailleurs, ne le sera-t-elle pas réellement pendant toute la minorité du jeune roi ?

— A cet égard, je partage complétement l'avis de mon frère, ajouta le margrave Conrad. Ce prince paraissait beaucoup plus jeune que son frère, dont il adoptait le plus souvent les opinions, bien que toute sa conduite ainsi que ses expressions témoignassent d'une certaine indépendance et de quelque force d'esprit. L'intérêt que vous témoignez à ma malheureuse sœur, noble duc, continua-t-il, mérite nos remercîmens; mais il vous a induit en erreur. N'exprimons jamais devant elle un souhait si dangereux et si tentateur, qui très certainement ne s'est jamais fait jour dans son cœur.

Le cadavre du roi assassiné, retiré des flammes par le jeune Hoges Johnson, avait été solennellement exposé dans la cathédrale de Wiborg, depuis la nuit de la sainte-Cécile; et ce soir-là devait avoir lieu l'inhumation.

Le cortége suivit lentement la large rue Saint-Michel jusqu'à la cathédrale. Des flambeaux étaient placés à toutes les fenêtres, et les rues fourmillaient d'hommes de tous rangs. Cependant il régnait au milieu de cette foule un silence profond, et on eût dit des fantômes inanimés qui regardaient défiler la lugubre procession. On s'approcha ainsi de l'église, vaste édifice magnifiquement éclairé et dont les énormes cloches faisaient

vibrer l'air au loin en couvrant de leurs sons puissans les sonneries des autres églises de la ville. La cavalcade funèbre mit pied à terre sur la grande place située devant la cathédrale, puis chacun de ceux qui la composaient s'avança à pied, et dans le même ordre qu'il était venu, vers la porte toute grande ouverte de l'église, en suivant un sentier formé par un tapis noir étendu sur le pavé de la place.

A cette époque, la cathédrale de Wiborg s'élevait encore majestueusement avec ses deux tours et ses quatre magnifiques chapelles latérales, telle que l'avait agrandie le roi Niels, et que l'avait terminée l'évêque Nicolas au XII[e] siècle. Le convoi, en traversant la nef, passa devant les quatre chapelles où des cierges brûlaient sur quatorze autels. La chapelle consacrée à saint Kield, patron de la ville, située sur la gauche, vers l'extrémité septentrionale de l'édifice, se distinguait entre toutes par sa brillante illumination. Là brûlaient jour et nuit de nombreux cierges sous le cercueil doré de saint Kield, suspendu à la voûte par des chaînes dorées au feu; et on pouvait aussi, en passant, y apercevoir le cercueil du roi Swend Grotho, mort assassiné. La procession s'arrêta, et ceux qui la fermaient n'étaient pas encore tous entrés dans l'église, que déjà ceux qui en formaient la tête avaient pris place dans le chœur, près du grand hôtel, sur lequel douze cierges de cire éclairaient les armoiries du roi défunt, avec les deux lions et les deux couronnes, et à moitié cachées sous un long voile de crêpe noir. Là se trouvait le doyen de la cathédrale, en costume de son ordre, avec deux autres prélats, un archidiacre, un chantre et douze chanoines. Ils chantaient, en tenant chacun un cierge à la main, un *Requiem* solennel sur son cercueil en bois de chêne recouvert en plomb, et sur lequel était placée la grande épée du roi Eric, fils de Christophe. Tout près de là se trouvait une petite boîte d'argent, contenant une hostie consacrée qui devait être enterrée avec le monarque, qu'une mort violente et imprévue avait empêché de recevoir le saint-sacrement à ses derniers momens. L'inscription suivante avait été gravée sur la boîte:

Panis adest veræ domini sponsalia vitæ (1).

Quand la messe des morts eût été célébrée, et que le doyen du chapitre eut prononcé une courte oraison funèbre, il souleva le couvercle du cercueil et plaça sous les mains jointes du royal cadavre la petite boîte contenant l'hostie consacrée. Tous ceux qui voulurent encore une fois considérer les traits du défunt eurent alors la liberté de s'approcher. Peu profitèrent assez de cette permission pour pouvoir bien distinctement apercevoir le cadavre; et parmi ceux qui rendirent ce dernier devoir au feu roi, on remarqua le jeune roi Eric, qui s'agenouilla silencieusement près du corps inanimé de son père, étendit la main sur sa poitrine encore toute sanglante, puis prononça quelques paroles que personne n'entendit. Il s'éloigna ensuite en cachant dans son manteau de deuil les larmes qui inondaient son visage. Comme personne ne s'avançait davantage, le prélat referma le cercueil et y replaça l'épée du défunt. Les chanoines soulevèrent alors le cercueil, et, ouvrant la procession, le portèrent derrière le maître-autel où ils le placèrent dans une niche élevée de quelques pieds au dessus de terre, tandis que dans l'église souterraine située sous le tombeau, retentissaient les lugubres et solennels accens du *De profundis*. Le prélat jeta une pelletée de terre sur le cercueil et prononça les formules ordinaires d'inhumation de l'église chrétienne; après quoi il annonça à l'assistance que le feu roi, si traîtreusement assassiné, avait, cinq ans avant sa mort, et comme sauvé par un miraculeux esprit prophétique, fait ortroi et don à cette cathédrale de différens biens dont le revenu devait être à toujours employé à y célébrer des mes-

(1) Voici le vrai pain de la vie, le cadeau de fiançailles du Seigneur.

ses et vigiles pour le repos de son âme. Le cantique funèbre qui retentit en ce moment ici ne sera plus jamais interrompu, ajouta-t-il. Toutes les nuits de plaintifs accens s'élèveront du fond de la bière jusqu'au trône du Tout-Puissant. Jour et nuit nous prierons pour notre roi traîtreusement assassiné, et nous supplierons le roi des rois que Eric, fils de Christophe, soit le dernier roi de Danemarck qui meure de la main de traîtres et de meurtriers. Seigneur, ayez pitié de l'âme de celui qui fut votre oint ! Malheur, malheur aux assassins du roi !

Cette imprécation fut répétée par tous les chanoines et par de nombreuses voix dans l'assistance, entre lesquelles celle du jeune roi retentit avec une force qui frappa chacun de surprise ; et le chœur invisible placé sous le tombeau même, dans l'église souterraine, la répéta à trois reprises.

Maître Martinus, notre vieille connaissance, malgré sa vive émotion et tout en pressant contre sa poitrine ses mains dévotement jointes, avait promené pendant toute la durée de la cérémonie des regards sévères et scrutateurs sur tous les visages qui l'entouraient. Sur quelques uns, il avait pu lire l'expression d'une émotion vraie et profonde, et sur le plus grand nombre, celle de la froideur et de l'indifférence. Il avait même pu apercevoir sur quelques autres un air d'orgueilleux triomphe qui le remplit d'effroi.

Le duc et son sénéchal, qui assistaient à la cérémonie, le premier comme parent de la maison royale, avaient soin de détourner de lui leurs figures, paraissant uniquement préoccupés par l'examen de la chapelle de saint Kield. Mais en entendant retentir le cantique chanté dans l'église souterraine, et le cri d'imprécation, on vit le duc s'appuyer sur son épée et porter la main à son front, tandis que le chevalier Abildgaurd lui disait quelques mots à voix basse. A ce moment aussi, on entendit un cri sourd, une certaine agitation se manifesta dans la foule placée sous le porche, et on en vit emporter à bras quelqu'un qui venait de s'évanouir.

Le cortége funèbre sortit lentement de l'église. Pendant toute la cérémonie, le sénéchal Peder était resté silencieusement appuyé contre un pilier du chœur, les mains dévotement jointes autour de la poignée de son épée nue, qu'il tint la pointe en l'air pendant la lecture de l'Evangile. Il avait prié à voix basse pour le repos de l'âme du roi défunt et pour le bonheur du pays et du jeune roi dans cette pieuse attitude qui indiquait qu'en sa qualité de chevalier il était toujours prêt à défendre la vraie foi. Quand le cortége commença à s'ébranler pour quitter l'église, il avait remarqué une femme d'une taille svelte et élancée, vêtue de deuil comme une simple jeune fille de la bourgeoisie, et dont un grand voile noir cachait entièrement le visage, agenouillée, les mains jointes devant le maître-autel, et priant avec ferveur sans faire attention à ce qui se passait autour d'elle. Le port noble et majestueux de l'inconnue lui rappela la femme qui lui était la plus chère entre toutes celles de Danemarck, et, malgré cet habillement de bourgeoise et l'invraisemblance qu'Ingetrude pût avoir assisté à la cérémonie, il était resté là immobile et commme plongé dans une profonde rêverie. Ce ne fut que lorsque l'inconnue se leva pour sortir, qu'il s'aperçut qu'il ne restait plus personne dans l'église, et que les cierges de l'autel étaient déjà éteints. Il remit son épée dans le fourreau et s'avança vers l'inconnue. Quand il se trouva devant elle, au milieu de la nef qui n'était plus que faiblement éclairée par lse cierges de la chapelle de saint Kield, l'inconnue fit un mouvement indiquant de sa part une vive surprise et sembla vouloir éviter sa rencontre.

— Ingetrude, noble damoiselle Ingetrude, est-ce bien vous ? lui demanda-t-il. Oh ! ne me fuyez pas ! Apprenez-moi plutôt quel important motif vous a amenée ici. Nos prières devaient-elles donc s'unir entre

l'autel de Dieu et le tombeau du roi dans cette cruelle nuit de deuil pour la patrie ?

— Sénéchal Peder Hessel, répondit la damoiselle en cessant de l'éviter, peut-être aussi est-ce pour la dernière fois que nous nous rencontrons dans ce monde. Je ne vous cacherai pas davantage mes traits ; si ma présence en ces lieux et à cette heure vous paraît une énigme, j'espère que vous ne penserez pas en mal du motif qui m'y a amenée.

Elle releva son voile, et il reconnut aussitôt la jeune fille dont la voix si douce à son cœur lui avait déjà révélé la présence ; la courageuse Ingetrude était devant lui. Elle le considérait d'un air profondément attristé ; cependant cette expression de chagrin était adoucie par un regard pieux et confiant et par un calme qui annonçait une volonté ferme et forte.

— Grand Dieu ! que vous est-il donc arrivé ? s'écria le sénéchal frappé d'effroi; c'est pour la dernière fois que je vous vois, dites-vous? Quels sont donc vos projets ? que faites-vous ici toute seule ? où est votre père ?

— Point de semblables questions, sénéchal ! je ne puis ni ne dois vous répondre. Donnez-moi même votre parole de chevalier que vous ne me suivrez seulement pas à dix pas de ce saint lieu, et que de vingt-quatre heures d'ici vous ne chercherez point à retrouver mes traces !

— Grand Dieu ! comment pouvez-vous croire que je vous poursuivrai ?...

— Rappelez-vous qui je suis, et vous me comprendrez ! Tout ce que je puis vous dire à présent, c'est que je remplis un devoir pénible, indispensable. Je m'éloigne de ce malheureux pays; Dieu sait si je dois jamais le revoir, mais mon cœur et mon âme y resteront toujours. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ajouta-t-elle d'une voix défaillante ; il faut que je vous le dise pour ma propre justification, pour votre tranquillité, et ce mot est la pure vérité : mon malheureux père était au château de Flunderborg dans la nuit de la sainte Cécile !

Le sénéchal remarqua combien il lui en avait coûté pour prononcer cette parole, qu'il entendit avec terreur, à cause de l'horrible pensée qu'elle cachait, et cependant en même temps avec une secrète sensation de joie. — Que le Dieu de miséricorde en soit loué ! s'écria-t-il. Je vous en donne ma parole de chevalier, noble damoiselle, mon âme vous suivra certes partout où vous porterez vos pas; mais jamais mon œil n'épiera la route que vous prendrez, quel que soit celui qui vous accompagne. Nous voici arrivés à un point du chemin de la vie où il faut nous séparer, continua-t-il vivement ému, et je vois bien que nous devrons pendant quelques instans marcher loin l'un de l'autre ; mais je le jure en présence du Dieu, notre Sauveur, qui nous voit et qui nous entend, jamais je ne renoncerai à l'espoir de vous revoir. Ingetrude ! vous avez été la fiancée de mon enfance ; nos anges gardiens nous avaient unis dès nos premiers pas dans cette vallée de larmes, avant même que nous ne nous fussions vus. Si vous ne vouliez pas ou que vous ne pussiez pas devenir réellement ma fiancée quand aura cessé le moment de terreur qui nous sépare, et quand le trône de Danemarck sera de nouveau consolidé, je jure devant Dieu et ses saints que jamais Peder Hessel n'oubliera la fiancée de son enfance, et que plutôt que de l'oublier, il descendra dans la tombe sans avoir connu les saintes joies du mariage. Ne me répondez point encore, généreuse Ingetrude; ne brisez pas par un seul mot la plus douce espérance de ma vie. J'ai reçu dans ce monde une importante mission, et je me sens, Dieu merci ! la force et le courage nécessaires pour l'accomplir, même au prix des plus grands sacrifices. Ne m'enlevez donc pas un espoir si consolant ; et si vous pouvez au contraire le vivifier par un mot, oh ! prononcez ce mot magique, et mon courage sera dix fois plus grand, ma force dix fois plus puissante,

pour accomplir la pensée dans laquelle nos âmes se sont tout d'abord unies. Ingetrude! chère Ingetrude! pourras-tu m'aimer un jour? Et en disant ces mots, il lui prenait la main et fixait sur elle des regards pleins d'amour.

Ingetrude ne retira pas sa main. — Oui! fiancé dès mon enfance, répondit-elle profondément émue, je puis prononcer ce mot. Bien plus, je puis t'aimer assez pour conserver fidèlement ton image dans mon cœur, sans avoir besoin pour cela de te voir, jusqu'à ce que nous nous rencontrions dans la grande et commune patrie, là où il n'y a ni discordes ni aveuglement, là où il n'y a pas de force capable de séparer ce qui a été une fois uni! mais, Sénéchal Peder, continua-t-elle en reculant, je suis fille, je suis une pauvre et malheureuse fille, et vous devez nécessairement être l'ennemi de l'homme qui me donna la vie. Faites votre devoir, au nom de Dieu! Qu'aucune pensée de regret provoquée par mon souvenir ne vous détourne de la voie de la vérité et de la justice! et reposons-nous sur le Dieu tout-puissant, pour savoir si nous nous reverrons ou non dans ce bas monde.

— Nous nous reverrons, chère Ingetrude, nous nous reverrons! Le Dieu de miséricorde ne voudra pas nous séparer!

— C'est là ce que sait seul celui qui sait tout. Adieu, fiancé de mon enfance, adieu! Que Dieu et tous ses saints protègent toi et notre patrie. Que Jésus-Christ, notre sauveur, ait pitié de nous! Adieu!

A ces mots, elle cacha son visage sous son voile noir; et peu d'instans après, elle avait disparu de la cathédrale.

Le sénéchal n'osa pas la suivre. Il lui sembla qu'une force surnaturelle le retenait à la place où il se trouvait, et que le sombre et terrible génie qui soufflait la tempête sur son malheureux pays lui enlevait en ce moment toutes les joies et toutes les félicités de son existence. Cependant il comprit en même temps avec une amertume qui n'était pas sans charmes pour lui, que cette heure de séparation, si douloureuse qu'elle fût à son cœur, lui laissait entrevoir un rayon de félicité qu'aucune séparation, aucune puissance terrestre ne pouvaient plus lui faire perdre. Il y avait déjà quelque temps qu'il était là, immobile, les yeux fixés sur une pierre tumulaire incrustée au milieu du pavé de l'église. Levant alors les yeux vers le crucifix placé au dessus de la porte du chœur, il crut voir, à la lueur vacillante des cierges allumés dans la chapelle de saint Kield, la tête de notre Sauveur, quoique empreinte d'une mystérieuse douleur, briller d'un éclat extraordinaire. A ce même moment, il se sentit frappé à l'épaule gauche comme par une main de fer; et, on se retournant précipitamment, il aperçut devant lui un chevalier d'une haute stature, tout bardé de fer, et dont la visière était soigneusement abaissée.

— Nous nous rencontrons, sénéchal Peder Hessel! nous nous rencontrons! fit alors une voix rauque et retentissante. Etes-vous donc le vigilant chevalier préposé à la garde du trône de l'enfant-roi? Eh bien! défendez-le du mieux que vous pourrez, car vous avez devant vous l'homme qui a juré de le renverser ou d'y perdre la vie!

— Ah! maréchal Stig Anderson! infâme assassin de ton roi, c'est donc toi! s'écria le sénéchal en dégaînant. Mais au même instant tous les cierges de saint Kield, qui seuls éclairaient encore l'église, s'éteignirent à la fois. Le guerrier à la haute stature avait disparu; et ce fut en vain que, dans l'obscurité profonde où il se trouvait, le sénéchal brandissant son épée autour de lui dans tous les sens, en frappa les tombeaux pendant qu'il continuait à chercher son invisible adversaire.

XVIII.

Une demi-heure après l'entretien qu'elle avait eu avec le sénéchal Peder dans la cathédrale de Wiborg, près du tombeau du roi assassiné, Inge-

trude sortait par la porte Saint-Magnus avec son père déguisé en bourgeois. Bon nombre de voyageurs suivirent la même route; puis, par ordre du roi, toutes les portes de la ville furent fermées avant minuit.

Le duc Waldemar et le chevalier Abildgaurd avaient quitté l'église en même temps que le cortége.

Dans le vieux château de Borrewolp, qui avait été disposé pour recevoir la famille royale, la reine et le jeune roi délibéraient, à une heure avancée et à huis-clos, avec les margraves de Brandebourg, le chancelier Martinus et le sénéchal Peder, lequel, en sortant de l'église, était accouru, apportant l'importante nouvelle que le maréchal Stig Anderson en personne se trouvait à Wiborg, et que probablement il avait assisté dans la cathédrale au service funèbre. Les mesures de précaution les plus sévères avaient en conséquence été prises. L'entrée des appartemens royaux de Borrewolp était gardée par le chevalier Thorstenson et par Bénédict Rimaurdson à la tête des trabans royaux. Des lansquenets et des reitres tout bardés de fer garnissaient les différentes avenues du château. La fidèle bourgeoisie de Wiborg avait été appelée aux armes; et conformément à l'avis émis par le chancelier, on se mit aussitôt, par ordre du jeune roi, à fouiller toutes les maisons de la ville, à l'effet d'y arrêter toutes les personnes suspectes qui s'y trouveraient.

Il était plus de minuit. Le duc Waldemar se promenait avec anxiété de long en large dans sa chambre à coucher, située dans l'aile gauche du château et donnant sur le lac de Wiborg. La fatigue du voyage, la contrainte horrible qu'il s'était imposée pendant la cérémonie des funérailles, semblaient avoir épuisé son courage. Les paroles du chancelier, les regards pénétrans qu'on avait constamment fixés sur lui à l'église, lui causaient une inquiétude dont il cherchait vainement à triompher. Cette disposition d'esprit fut encore aggravée par les préparatifs de défense faits dans le château. On entendait en effet retentir partout les pas des soldats armés, aussi bien dans la cour du château que dans le corridor conduisant à son apppartement. Bien que lui et son sénéchal fussent servis avec les plus grandes attentions et avec un luxe royal, il lui semblait que toutes leurs démarches étaient strictement surveillées; il n'y avait pas jusqu'à la forte garde d'honneur placée à la porte de son appartement qui ne l'inquiétât. Il avait donc envoyé son sénéchal dans la ville, s'informer de ce que pouvait signifier le bruit d'armes dont les rues retentissaient de tous côtés. Le chevalier Abildgaurd resta plus d'une heure sans revenir; enfin la porte s'ouvrit, et le jeune sénéchal tout hors d'haleine rentra chez son maître.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? lui demanda le duc. Une révolte aurait-elle éclaté dans cette ville?

— Pas précisément; mais l'aspect général n'en est ni moins sombre ni moins grave, reprit celui-ci d'un air visiblement inquiet. On est partout à la recherche du maréchal et de ses amis. Je me suis vu arrêter à trois reprises; et j'ai eu de la peine à continuer mon chemin, même en prononçant votre nom.

— A-t-on arrêté le maréchal? se hâta de demander le duc.

— Non, monseigneur! On prétend savoir qu'il avait déjà quitté la ville avant que les portes n'en fussent fermées. Sans doute celui-là sait bien ce qu'il fait; je ne puis cependant concevoir pourquoi il a voulu venir ici aujourd'hui.

C'est pourtant facile à comprendre, reprit le duc. Il était évidemment pour lui d'une haute importance de connaître la disposition réelle des esprits parmi le peuple. Or, je n'ai nulle part entrevu de bien vive douleur, et je n'ai même pas aperçu un seul bourgeois, un seul paysan à la suite du convoi.

— Oui, mais le vent a bien tourné depuis, monseigneur! L'aspect de la reine et du jeune roi a changé complètement les dispositions de la

foule. Il faut les entendre maintenant, les lâches, les imbéciles, pleurer, regretter le roi défunt, et maudire l'audacieux maréchal et ses amis ! Vous allez voir quo Reinmar do Zweters et les autres poètes allemands auront eu raison ; et qu'Eric-le-Clignoteur, une fois enterré, se trouvera être un grand homme ! Voilà bien comme vont toujours les choses ici, en Danemarck ! Quand la méchante bête qui nuisait à tout le monde est enfin abattue, voilà que les ennemis les plus acharnés de l'animal se mettent à le pleurer comme une innocente victime, et à l'admirer, sans doute à cause des terribles griffes qui ne peuvent plus maintenant les déchirer ! On dit que le chevalier Lavo de Flunderborg, cette misérable girouette, était ici avec le maréchal. Il s'est trouvé mal dans l'église et s'est conduit pendant toute la cérémonie, ajoute-t-on, comme un insensé. Par bonheur, on ne sait plus ce qu'il est devenu. Si on le rattrapait, il serait homme à nous trahir tous.

— Nous? répéta le duc dont le ton jusqu'alors familier et confiant se changea subitement en une expression de supériorité froide et hautaine. N'oublie pas à qui tu parles, Tucho ! Qu'ai-je de commun avec les conjurés ? Ne penso qu'à toi seul. Que comptes-tu faire? Ce que tu viens de me raconter là m'engage à te recommander de songer à ta sûreté. — Si tu ne peux pas, comme moi, t'en laver les mains et jurer que tu n'as pris aucune part à ce qui s'est fait, je ne puis t'être bon à rien. Je reste désormais auprès du jeune roi en qualité de son plus proche parent et protecteur naturel, dès lors il ne saurait y avoir rien de commun entre moi et Stig Anderson ou ses adhérens. Je ne sais rien et ne veux rien savoir de la dernière conjuration qui a eu lieu à Mœlleroup ; conjuration dont on parle à haute voix comme d'un fait patent, et parmi les complices de laquelle on te nomme, Tucho.

—Mais, monseigneur, reprit le chevalier Tucho, tout ébahi de ce qu'il entendait, quand je vous demandai la permission de m'y rendre, vous ne m'avez pourtant pas fait la moindre objection ; aussi, sans avoir précisément reçu de mission, croyais-je que nous nous étions parfaitement compris l'un et l'autre. C'est ce qui fait que je n'ai jamais douté que vous ne dussiez tenir ce que je promettais en votre nom.

— C'est alors à toi à voir comment tu tiendras toi-même ce que tu as promis. C'est ton affaire. Je n'ai rien promis, moi, que je ne puisse répéter en présence de l'univers entier. J'ai tenu à la lettre tout ce que j'avais juré et promis au feu roi, lors du traité de Siœborg. Depuis ce moment-là, je n'ai pas fait la moindre démarche hostile au pays ou à la couronno ; et cependant on se défie de moi ! Il faut que je me contente ici des obséquieuses révérences de la valetaille et d'une garde d'honneur trop nombreuse peut-être, tandis que les margraves et le sénéchal Hessel sont admis aux délibérations secrètes ! Mais je no tarderai pas à montrer à ces bons seigneurs lequel de nous, aux termes des lois du royaume, est tuteur du roi et administrateur suprême de la chose publique. J'apprendrai bien d'ailleurs à ces imbéciles et arrogans rebelles que je ne suis pas homme à protéger, contre mon serment et mes devoirs, des criminels de lèse-majesté, des régicides !

Le chevalier Abildgaard parut à ces mots comme frappé de la foudre.
— Cher duc, reprit-il, vous plaisantez, n'est-ce pas? Vous n'abandonnerez pas maintenant dans le danger le meilleur, le plus intime de vos amis, celui qui n'a pas craint de risquer sa vie pour vous ? J'espère bien que vous n'avez jamais eu l'intention de vous servir de moi, de moi qui ai fidèlement partagé vos dangers et votre captivité, comme d'un instrument pour l'exécution de vos grands projets, que vous briseriez ensuite avec indifférence quand vous n'en auriez plus besoin. Si c'est là comme on comprend l'amitié parmi les princes, j'avoue que je n'ai été qu'un franc imbécile do croire qu'il y eût quelque grandeur d'âme et quelque générosité chez de tels hommes.

— Tucho, répliqua le duc avec une légère émotion, mais en considérant toujours son sénéchal d'un air d'orgueilleuse supériorité, n'essaie pas de rattacher tes idées étroites et bourgeoises, en fait d'amitié et de générosité, à la chaîne de grandes pensées qui lie mon existence do prince à la couronne de Danemarck. Depuis notre enfance, tu as été mon ami, mon confident intime; et tu ne sais pas encore, à l'heure qu'il est, séparer la pensée des mots qui la couvrent! Crois-tu donc que cette main puissa jamais abandonner un ami, le confident de ma jeunesse, l'homme qui a veillé, qui a parlé, qui a agi alors que j'étais obligé de me taire et de sommeiller? Crois-tu que je serais jamais assez lâcha pour cela? Apprends à respecter et à estimer ton maître. Il ne cessera pas d'être ton ami, quoique désormais, par de graves motifs, il puisse te paraître un ennemi, un persécuteur acharné. Si tu as appris avec moi ce que c'est que de vivre pour une noble et grande entreprise, tu dois avoir appris en même temps que toutes les petites vertus bourgeoises, l'amitié, la fidélité, la reconnaissance, et que sais-je encore? ne sont au fond que de vaines poupées qui peuvent bien produire quelque effet sur les simples d'esprit et de politique, et obtenir leurs hommages; mais que brise tout esprit supérieur du moment où il peut se servir de leurs débris pour atteindre le noble but auquel il tend et pour réaliser ses généreuses pensées. Si tu me comprends, Tucho, montre que tu apprécies et que tu respectes l'homme supérieur auquel tu t'es attaché; afin de pouvoir revenir prendre ta place auprès de lui quand il aura atteint son but et qu'il sera assez fort pour voler de ses propres ailes. Fuis, fuis loin d'ici dès cette nuit. Accuse-toi toi-même par là, et avoue ainsi ce qu'aussi bien tu ne pourrais pas cacher plus long-temps avec profit. Je te mettrai au ban du royaume ainsi que tous les coupables, et je te poursuivrai sévèrement aussitôt qu'en ma qualité de tuteur du roi et d'administrateur du royaume je m'y verrai contraint et forcé. Mais si, comme je le crois, il y a en toi un esprit supérieur, tu ne me haïras pas pour cela et tu ne te méprendras pas sur mes secrètes pensées. Quand le temps de la persécution sera passé, tu verras que le duc Waldemar n'était point un ami égoïste et infidèle, non plus que toi un franc imbécile quand tu as cru qu'il pouvait y avoir quelque grandeur d'âme et quelque générosité chez un prince.

— Je vous comprends et vous admire, monseigneur, répondit le rusé écuyer en faisant un profond salut; bien que je doive maintenant vous fuir comme un inexorable juge, ce que je fis pour vous en secret n'obscurcira pas votre gloire. Vous resterez pur et sans tache près du trône de l'enfant-roi, et vous pourrez sans rougir juger vos amis. C'en est donc fait! je me sauve; mais où? c'est ce que je ne dois pas vous dire. Toutefois, il est probable que, puisque l'un des puissans protecteurs du maréchal Stig Anderson occupe un des trônes du Nord, les amis du proscrit pourront aussi, dans leurs dangers, trouver asile auprès de lui. Adieu, noble duc! votre sénéchal va disparaître à l'instant même. N'épargnez point ce pécheur endurci (une fois qu'il sera à distance respectueuse, s'entend). Mais n'oubliez pas non plus que nous sommes tous pécheurs, et laissez la miséricorde remplacer la justice, quand le moment de l'absolution sera arrivé.

En disant ces mots, il passa rapidement dans une chambre voisine, et en sortit bientôt après sous le déguisement d'une fille de cuisine coquettement attifée. Il salua le duc et imitant d'une manière assez plaisante les manières d'une pareille créature : « Très gracieux seigneur, lui dit-il » dans le patois des paysannes jutlandaises, je ne suis qu'une pauvre » petite servante bien innocente, bien honteuse, et je ne sais, » en vérité, comment il se fait que je me trouve ainsi seule dans la » chambre d'un si grand et si jeune seigneur. Epargnez mon honneur » et ma vertu, monseigneur! et laissez-moi échapper heureusement à

» ce danger, pour ne pas donner à jaser sur mon compte aux impies en-
» fans du monde! On sait que vous êtes un seigneur bien dangereux
» pour moi et pour mes pareilles, et votre garde-d'honneur ne trouvera
» certes pas mauvais que je lui cache de honte mon visage. Je vous re-
» mercie, monseigneur, d'avoir été pour moi si bon et si affable. Il va
» falloir maintenant que, pour l'amour de vous, je me dérobe aux yeux
» du monde pour un bout de temps, et il faudra que vous fassiez sem-
» blant de ne pas me connaître. Mais je ne suis point inquiète au sujet
» de ce que vous savez, et très certainement vous ne retirerez pas votre
» protection à votre humble servante. »

— Fou que tu es! Est-ce maintenant le temps de plaisanter? dit le duc en allant ouvrir la porte donnant sur le corridor. — Bonne nuit! ma fille, reprit-il de manière à ce que les hommes de garde pussent l'entendre, et en caressant les joues de la prétendue fille de cuisine. Va-t'en bien vite! ces braves soldats ne te feront aucun mal. Mais une autre fois prends bien garde de ne point retomber dans des fantaisies matrimoniales, et de ne pas confondre l'appartement des chevaliers avec la cuisine.

Les rudes lansquenets de service à la porte sourirent dans leur barbe, et laissèrent s'échapper sans défiance la fille de cuisine, dont la taille ne laissait pas pourtant que d'être assez longue.

Le duc referma la porte et se jeta sur un siége, en proie à de sombres pensées.

— Fuis loin d'ici, dit-il, misérable étourneau! Cherche maintenant un endroit où tu puisses établir ton nid! Tu auras bien de la peine à t'en tirer sans y laisser une bonne partie de tes ailes!

Peu d'instans après, il crut entendre pousser un cri au dehors et courut plein d'inquiétude à la fenêtre. — Arrêtez-la! arrêtez-la! c'est un traître déguisé, criait dans la rue une voix stridente. Et il résulta de cette alerte un grand tapage et une grande confusion, qui finirent par se perdre peu à peu dans les rues voisines.

Cette séparation d'avec l'ami et le confident intime de sa jeunesse, et un bien fugitif sentiment d'inquiétude pour son sort, parurent avoir un instant attristé et découragé le jeune duc; mais cette impression ne fut que passagère. Après tout, se dit-il à voix basse en se promenant à grands pas dans son appartement, quand pour s'emparer d'une ville les anciens héros attachaient du feu aux ailes d'une hirondelle, ils ne s'inquiétaient guère des gémissemens du petit oiseau!

Il se rejeta de nouveau sur un siége et s'abandonna à ses rêveries. Depuis l'époque de sa captivité à Siœborg, où, dans ses sombres méditations, il s'était entretenu des nuits entières avec son hibou et avec ce parent depuis long-temps trépassé, qui répondait à ses questions par les mystérieuses sentences qu'il avait à l'avance écrites sur la muraille du cachot, le duc Waldemar avait contracté l'habitude de converser avec lui-même à mi-voix quand il était seul dans ses appartemens; et le bruit s'était même répandu dans le peuple qu'il était en commerce secret avec de puissans esprits invisibles. Au point où j'en suis maintenant arrivé, disait-il d'un air sombre, le pas le plus difficile est fait, et me voilà au premier degré. Il faut du courage pour y monter d'un pas ferme, car il est sanglant et glissant. Et après tout, cependant, je n'ai pas seulement levé un doigt! Ma langue n'a pas prononcé un mot, un seul mot! Me voilà pur et à l'abri de tout soupçon. Qui pourrait m'accuser? Quant au second degré qui me reste à franchir, il ne s'agit que de me débarrasser du mineur. C'est encore là un pas de plus à faire en avant, mais sans crime! C'est une jolie main qui devra m'aider à franchir ce degré-là. Elle est en ce moment bien froide, mais il ne s'agit que de l'échauffer, et il ne m'en coûtera qu'une pieuse âme en Saxe. Ah! ma foi, ce n'est vraiment pas un rêve d'amour qui pourra m'entraver dans ma carrière. En avant donc!

toujours en avant! et personne ensuite n'osera dire : Voyez donc comme le roi Abel revit dans son petit-fils.

Quand, le lendemain matin, le duc Waldemar sortit de ses appartemens pour aller saluer le jeune roi, la garde d'honneur abaissa respectueusement ses armes devant lui ; et la reine, ainsi que le jeune roi, le reçurent avec des prévenances qui le surprirent. Le sénéchal Peder le salua, froidement à la vérité, mais avec beaucoup de déférence : aussi le duc présuma-t-il que, dans le conseil secret tenu la veille, il avait été décidé qu'on lui accorderait la jouissance et les honneurs qu'on ne pouvait pas lui refuser sans violer les lois du pays, ni sans réveiller un ennemi dangereux et puissant qui, en s'unissant aux conjurés, pourrait facilement renverser un trône encore mal consolidé.

Le sentiment de l'autorité qu'on ne pouvait plus lui refuser, et la conviction qu'on le craignait déjà en secret, bien que son pouvoir ne fût pas encore reconnu, donnait à ses manières et à ses expressions une hardiesse presque royale, et une dignité qui ne lui messéyaient pas. S'approchant de la reine avec autant de liberté et d'aisance que si la situation actuelle n'avait rien de nouveau pour lui, et que depuis long-temps déjà il fût le conseiller et le tuteur du jeune roi, il parla de la situation grave où se trouvaient le peuple et l'état, ainsi que des mesures qu'il convenait de prendre, avec chaleur et avec sagesse, mais en même temps avec l'aplomb et le ton tranchant d'un régent. Cependant toute sa conduite était empreinte d'une courtoisie chevaleresque et d'une si respectueuse reconnaissance des droits de la reine comme mère, que la fière et belle reine Agnès ne put pas s'en trouver offensée. On eût dit que ses frères l'avaient plus favorablement disposée pour le duc, et elle fut même forcée d'admirer l'adresse avec laquelle il savait faire valoir ses droits, sans paraître, en aucune façon, importun ni présomptueux.

La contrainte, qui au commencement de la conversation était visible dans les manières de la reine, disparut donc peu à peu ; et le sénéchal Peder ne remarqua pas sans inquiétude comment le duc, par ses adroites flatteries, en même temps que par ses expressions violentes contre les conjurés, paraissait effacer de l'esprit de la reine tout soupçon de ses relations avec ses ennemis et avec ceux de l'état.

— C'est là une horrible conjuration, disait le duc avec chaleur, et plusieurs des hommes les plus importans du pays me paraissent y avoir trempé. Un examen sévère devient dès lors nécessaire, pour qu'on puisse découvrir et punir tous les coupables et ne pas laisser planer de soupçons sur des têtes innocentes. Ma mésintelligence passée avec le feu roi, et des étourderies de jeune homme que j'ai fort justement expiées à Sicœborg, m'ont rendu l'objet d'une méfiance dont j'espère bientôt réussir à triompher par de bons conseils et par de fidèles actions. Des soupçons mal fondés ne sauraient avoir jeté de bien profondes racines dans de généreuses âmes royales, quoique beaucoup de petits esprits craintifs s'efforcent de les nourrir. Je ne puis cependant, ajouta-t-il, savoir mauvais gré à personne de se montrer prudent et vigilant. Dans les malheureux temps où nous vivons, la défiance se glisse même dans les rapports les plus intimes de la famille et de l'amitié. Le croiriez-vous, noble reine! j'ai conçu de violens soupçons au sujet de l'ami de ma jeunesse, du sénéchal Tucho Abildgaurd lui-même ; et en disparaissant cette nuit, il semble ne les avoir que trop malheureusement confirmés.

— Comment! demanda la reine tout émue, votre sénéchal, le jeune chevalier Tucho Abildgaurd?

— Lui-même, noble reine! N'est-ce pas affreux? Un homme que pendant si long-temps je regardai comme mon ami! Il a partagé, il est vrai, les égaremens de ma jeunesse, et peut-être les a-t-il même provoqués en grande partie ; mais pour ce même motif, il avait aussi partagé ma captivité à Sicœborg, et je croyais qu'il était sorti de prison en recon-

naissant ses erreurs, comme j'avais fait moi-même. Cependant, j'ai maintenant tout lieu de croire que, dans le fol espoir de me voir approuver son horrible entreprise, pourvu qu'il l'exécutât sans d'abord m'en prévenir, il a pris part à la conjuration de Mœlleroup. Hier, après avoir entendu avec quelle horreur je parlais des conjurés, il m'a quitté tout à coup; et depuis lors je ne l'ai plus revu.

— Quant à cela, monseigneur, dit le sénéchal, je puis vous annoncer que le chevalier Tucho Abildgaurd a été arrêté cette nuit sous un déguisement suspect, mais qu'ensuite il s'est échappé au moyen d'une ruse hardie; et que depuis il a été impossible de le retrouver.

Le duc se tut. Portant la main à ses yeux, il ne chercha point à cacher une émotion qui sembla faire honneur à son cœur.

— Noble duc! lui dit la reine avec intérêt, vous regagnez en estime et en confiance auprès de nous ce que vous perdez dans ce faux ami. Je savais déjà que votre sénéchal avait fait partie des conjurés; et il y avait des instans où ceux-là même qui sont portés à vous juger le plus favorablement, ne pouvaient pas se défendre de trouver très singuliers vos rapports intimes avec ce chevalier. Mes frères sont vos amis. Ils m'ont instruite de l'intérêt sincère que vous prenez à ma personne, ainsi qu'à l'état et au trône. Ils ont été témoins de l'horreur que vous avez manifestée en apprenant le crime audacieux qui m'a rendue veuve, et ils seront heureux d'apprendre que l'incompréhensible énigme que présentait votre intimité avec le chevalier Abildgaurd se trouve ainsi expliquée d'une manière qui vous justifie complétement.

Une légère rougeur colora à ces mots les joues du duc, qui se hâta de tirer parti de l'impression favorable produite par la communication qu'il venait de faire à la reine. Il proposa donc la convocation de nouvelles grandes assises de Danemark pour le printemps prochain, à Nuborg, promettant de s'y trouver et de prendre, légalement et d'accord avec la reine, la tutelle du jeune roi, quand il s'en serait rendu digne en mettant, il l'espérait du moins, le pays à l'abri des audacieuses tentatives du maréchal Stig Anderson et des rebelles. Quant à présent, son avis était que la reine devait continuer à résider avec le jeune roi à Wiborg, où la force de la garnison et la fidélité dévouée des bourgeois rendaient impossible toute attaque de l'ennemi. Ce parti avait également été conseillé par le sénéchal Peder et par le chancelier; et les margraves s'y étaient aussi rangés.

Le duc quitta le même jour Wiborg, dans les meilleurs termes apparens avec la famille royale; et on ne tarda pas à apprendre qu'il réunissait dans le Jutland méridional une armée contre le maréchal Stig Anderson et ses partisans. Mais le sénéchal Peder Hessel persistait toujours à se défier de lui; et le vieux chevalier John qui, rétabli de sa blessure, arriva peu de temps après à Wiborg, hocha la tête en apprenant ces nouvelles; il craignait avec raison qu'en réunissant cette armée, destinée en apparence à agir contre le maréchal Stig Anderson, le duc n'eût d'autre but que de soutenir ses prétentions à l'aide de forces imposantes et d'assurer ainsi, lors des grandes assises, son élection comme administrateur suprême du royaume.

Pendant que la plupart des conjurés, saisis en quelque sorte d'horreur à la vue de leur crime, s'étaient enfuis en Norwége, le maréchal Stig Anderson avait enterré sa femme et avait quitté avec ses filles le château de Mœlleroup où il ne se croyait plus en sûreté. Il avait pu se convaincre par lui-même, et non sans courir des dangers personnels, combien les dispositions du peuple lui étaient peu favorables. Le bruit se répandit cependant bientôt que Ribehouse etFlund erborg étaient au pouvoir des rebelles, et que l'audacieux et actif maréchal avait pris une position menaçante à Helgenoes et à Hielm, à la tête de sept cents hommes tout bardés de fer, et avec l'immense matériel de guerre qui se

trouvait à Mœlleroup. On ajoutait que de ces deux points fortifiés il paraissait vouloir exercer les plus terribles dévastations sur tout le pays environnant.

Helgenoes est une presqu'île montagneuse, s'étendant dans la mer comme un cap. La langue de terre qui unit cette presqu'île à la partie nord du Jutland n'a que deux cents pas de largeur, et le maréchal s'était hâté de la couper par un profond fossé derrière lequel il faisait élever un grand et épais mur de granit. On travaillait jour et nuit à la construction de ce mur, tandis qu'on mettait en même temps en état de défense l'antique château qui se trouvait dans la petite île de Hielm.

Ce remarquable îlot, qui n'a guère qu'un quart de mille de circuit, est situé dans le Cattegat, à environ deux milles d'Helgenoes. On rapporte que la construction de son vieux château remonte aux siècles du paganisme et à l'époque du célèbre roi Jarmerick qui y avait perdu une bataille. L'île et le château appartenaient à l'écuyer du feu roi, Rone Johnson. Elle était pourvue d'un bon port dans lequel mouillaient les vaisseaux pirates du Jarl Kleinalf. Il s'y trouvait de l'eau douce en abondance; et dame Ingeberge avait, avec raison, indiqué à son époux ce lieu de refuge d'où il pouvait bien plus sûrement qu'à Mœlleroup menacer toujours les côtes de Danemarck, et où lui arriveraient facilement les secours du roi de Norwége. L'île était si bien fortifiée par la nature et par son port, son château-fort était situé à une telle hauteur sur le sommet d'une montagne escarpée, qu'il n'était pas difficile de rendre cet asile tout à fait inaccessible à l'ennemi. On y construisit en outre deux tours d'une hauteur prodigieuse, pourvues de créneaux et de machicoulis, et qu'on pouvait apercevoir au loin dans l'intérieur du pays; enfin, on entoura ce château d'une double rangée de profonds fossés.

Pour s'emparer de ce poste important, le maréchal n'avait pas attendu l'autorisation de son parent, le perfide écuyer Rone; aussi bien il ne pouvait guère, à cet égard, s'attendre à une complète docilité de sa part. Rone paraissait, en effet, avoir voulu se réserver à lui-même ce refuge toujours assuré, pour le cas où tout viendrait à lui manquer. En arrivant là, le maréchal trouva la place défendue par une petite, mais courageuse garnison, qui avait ordre de résister jusqu'à la dernière extrémité contre quelque assaillant que ce fût. Le maréchal s'était par conséquent vu forcé de l'enlever d'assaut; et la résistance inattendue qu'il avait rencontrée l'avait tellement exaspéré qu'il avait fait passer toute la garnison au fil de l'épée. Un chant populaire d'une époque postérieure dit à ce sujet :

> Le maréchal Stig, s'avança tout à coup devant Hielm,
> Et la prit soudain d'assaut.
> Je puis le dire en toute vérité.
> Là, pâtirent bien des joues.

Le maréchal fit placer sur les vieux murs de granit du château tous ses terribles engins et toutes ses machines propres à la défense des places. De là il se rendait presque tous les jours à Helgenoes pour surveiller les fortifications qu'il y faisait élever. Ses sept cents hommes d'armes étaient partagés entre Hielm et cette presqu'île. Quelques paysans des environs s'étaient volontairement joints à lui, et il en avait fait prendre un grand nombre d'autres qu'il forçait à traîner des pierres et à travailler à la construction de ses murailles. Les tours du château d'Hielm s'élevaient donc avec une rapidité qui semblait tenir du prodige, et inspiraient la plus vive terreur, à plusieurs milles à la ronde, aux paysans opprimés qu'on forçait en outre à approvisionner ces forteresses de vivres de toute espèce.

Ainsi accablé, le malheureux peuple attribuait ses souffrances et sa misère aux tristes suites de la mauvaise et injuste administration du roi récemment assassiné. C'est ce qu'atteste une chanson qui courut quelques

mois après la mort de ce prince, et dans laquelle on dépeint ces deux forteresses comme des monstres qui se sont élevés du fond de la mer avec des cornes hautes comme des tours. Le poète populaire y disait avec une morne tristesse :

Le paysan s'en va à son champ,
Et il sème son blé dans les guérets.
Que Dieu le père nous soit en aide du haut des cieux !
Voilà maintenant que des cornes poussent à Hielm !

Que Dieu ait pitié de nous, pauvres paysans,
De ce que le Clignoteur va régner.
Ah ! s'il n'avait jamais vu la lumière du jour,
Nous nous en serions bien mieux trouvés.

Le maréchal entendit une petite paysanne fredonner cette chanson. C'était par une belle matinée de printemps, un des premiers jours de mai ; immobile sur son grand cheval de bataille, il se tenait en dehors des retranchemens d'Helgenoes et considérait avec orgueil les redoutables murailles pour la construction desquelles quelques paysans et quelques prisonniers de guerre transportaient péniblement les derniers blocs de granit qui fussent encore nécessaires.

L'un des hommes qui travaillaient d'ordinaire le plus activement à la construction de la muraille était un vieillard couvert d'une vieille cuirasse de lin ; mais qui, ce jour-là, malgré la présence du maréchal, au lieu de mettre la main à l'ouvrage, s'était croisé les bras sur la poitrine, et, appuyé contre le couronnement du mur, jetait à l'orgueilleux chef d'armée des regards égarés et sinistres.

La petite chanteuse s'en allait, une quenouille en main, le long d'un sentier situé en dehors du retranchement. Ses plaintifs accens attirèrent l'attention du maréchal, et le vieux prisonnier de guerre, du haut de son mur, prêta l'oreille avec non moins de curiosité. Bien que placée à une certaine distance, la jeune fille chanta alors de manière à pouvoir être entendue de tous :

Ils étaient bien sept et dix fois sept,
Qui se rencontrèrent dans la plaine.
Qu'allons-nous faire maintenant,
Que le seigneur gît là sanglant et endormi ?
Il gît assassiné et inhumé ;
Et nous sommes proscrits dans le pays.
Le royaume ne nous prêtera ni maison ni toit,
Nous sommes maintenant tous bannis !
Allons ! chevauchons tous jusqu'à Skanderborg ;
Nous irons saluer la reine,
Nous voudrions bien savoir ce qu'elle fait à l'heure qu'il est,
Avant d'être obligés de quitter le pays.
Elle riait ordinairement avec une orgueilleuse raillerie,
Il faudra maintenant qu'elle se garde bien de rire ;
Car la maison de la railleuse est à cette heure dans les flammes.
Il faut à bon droit qu'elle s'y résigne.

Le maréchal Stig Anderson parut vivement frappé. Il retrouvait dans cette complainte populaire les paroles qu'il avait adressées aux conjurés pendant la délibération tenue dans la plaine, peu après le meurtre du roi, et qu'il avait presque littéralement répétées à la reine sous les murs de Skanderborg.

La petite paysanne s'approchant toujours davantage, continua à chanter ce que la tradition populaire avait recueilli des paroles prononcées par la reine et par le jeune roi :

Salut à toi, qui t'es fait roi toi-même !
Maréchal Stig, tu recevras ta récompense ;
Vive seulement le roi Eric, fils d'Eric !
Il te récompensera dans quelques années.

Le petit seigneur Eric, fils de Christophe, parla alors
Quoique tout petit et tout jeune encore.
En vérité, il faut que tu abandonnes le Danemarck,
Pour que je puisse tranquillement porter ma couronne !

Le maréchal fit caracoler son cheval avec une expression de colère; mais le prisonnier rit d'un rire sauvage. Ne vous fâchez pas, sévère seigneur maréchal, murmura-t-il assez haut pour pouvoir être entendu; écoutez la complainte jusqu'au bout! Il ne s'y trouve pas un mot qui ne soit exactement vrai.

La paysanne qui semblait ne songer qu'à son travail et à la complainte, se mit alors à chanter des couplets où on racontait comment le maréchal était revenu trouver dame Ingeberge au château de Mœlleroup, et comment elle lui avait conseillé de fortifier Hielm. Stig Anderson reconnut avec une vive douleur, dans les vers que la jeune fille continua encore à chanter, quelques unes des dernières paroles que lui eût adressées sa malheureuse épouse.

En secret je portai pendant neuf ans
Le poids accablant de la colère.
Mon cœur! ah! le tourment l'a brisé
Mille fois bonne nuit donc, monseigneur!

La colère du maréchal avait fait place à une profonde tristesse. Semblable à une statue de pierre, il restait toujours là, immobile sur son cheval, écoutant encore les derniers vers de la complainte chantée par la jeune fille avec une si douloureuse expression que le cœur lui en avait manqué. Ces accens de la tristesse parurent au rude homme de guerre le retentissement des souffrances de la patrie, qui pénétrait pour la première fois dans son âme avec l'épée acérée du reproche. Ces naïfs couplets l'émurent plus vivement encore :

Les grands chênes sont dans la forêt;
Mais quand ils tombent devant la tempête,
Ils gisent là renversés, comme le bouleau ou le coudrier,
Avec toutes les plus petites broussailles.
Les rois et les chefs sont toujours cause
De ce qui tombe sur les malheureux.
Que Dieu ait pitié de nous autres pauvres paysans,
Qu'il nous ait dans sa miséricorde!

— Ma Gertrude! ma petite Gertrude! s'écria alors le vieillard en élevant la tête au dessus de la muraille, et en étendant ses bras vers la chanteuse aux yeux noirs, qui laissa tomber son ouvrage en poussant des exclamations de joie.

— Grand-père, cher et bon grand-père, enfin je te retrouve! Et tout en parlant ainsi, elle courut, les bras ouverts, vers la muraille avec une vivacité telle qu'on eût pu croire qu'elle voulait franchir d'un bond le fossé qui l'en séparait.

— Que fais-tu là, drôlesse? dit le maréchal en s'approchant. Voudrais-tu donc être la première à courir à l'assaut contre les retranchemens élevés par Stig Anderson? Est-ce là ta fille, vieille barbe grise?

— Seigneur maréchal, c'est ma petite-fille, ma bien-aimée Gertrude, s'écria Henner-le-Frison, dont l'émotion était si vive en ce moment qu'elle lui faisait oublier tous ses chagrins. Elle a pourtant de ses petits pieds délicats parcouru tout le pays à la ronde pour me retrouver! Hélas! seigneur maréchal, si vous aviez un cœur d'homme, vous ne me refuseriez pas la joie de la presser encore une fois contre mon cœur, et de lui donner ma bénédiction dernière, avant que la mort ne me vienne frapper, traînant péniblement des pierres pour élever votre maudite muraille!

— Henner, tu es bien un effronté et opiniâtre manant, répondit le ma-

réchal. Comment oses-tu me braver et maudire mon ouvrage tout en me demandant une grâce !

— Ce n'est pas à moi, seigneur, qu'il appartient de maudire votre œuvre, répondit le vieillard. Ma main n'est pas plus pure que la vôtre, et mon aide ne vous apportera pas de bénédictions. Chaque pierre que j'ai traînée jusqu'ici s'en ira réduite en poussière, je le sais avec certitude. Et c'est pour un travail inutile qu'il m'a fallu traîner tous les jours d'énormes fardeaux, comme une bête de somme ! Or, je puis bien dire que cette muraille est maudite, puisque la malédiction est dans ses fondemens. Elle s'écroulera un jour. Cela est aussi certain qu'elle s'élève en ce moment, arrogante et fière, comme un infernal mur de séparation entre tous les cœurs danois. Elle sépare même les pères et leurs enfans ; c'est elle qui fait que je suis obligé de rester là, misérable esclave enchaîné, sans pouvoir seulement embrasser ma pauvre enfant !

— Bizarre vieillard ! reprit le maréchal comme saisi d'une terreur singulière, tu es désormais libre ! Descends donc cet échafaudage ; dis au lansquenet de garde que je t'affranchis, et va-t'en d'ici en paix avec ta fille !

— Merci, monseigneur, merci ! s'écria la petite Gertrude en portant à ses lèvres la main de fer du maréchal dont elle s'était emparée. Le Dieu de miséricorde vous pardonnera, en faveur de cette bonne action, les chagrins que vous m'avez causés. Viens, grand-père, viens ! te voilà libre maintenant ! Ne l'as-tu pas entendu ? Tu es libre !

— Je l'étais même ici, reprit l'altier vieillard qui demeurait toujours immobile à la même place. Je n'ai pas levé une pierre de plus que je ne voulais, et aujourd'hui même j'avais pris le parti de n'en plus à l'avenir traîner une seule. Ma désobéissance eût pu me coûter la tête ; mais il y a assez long-temps qu'elle tient à mes épaules, et je n'ai jamais souhaité recevoir la mort d'une main plus vaillante que celle du maréchal Stig Anderson.

— Viens ici, singulier vieillard, répondit le maréchal d'un air préoccupé. Ce n'est pas de ma main que tu périras, bien que ton arrogance l'ait souvent mérité. Tu es un homme qui aurait pu figurer aux côtés de Stig Anderson, si tu l'avait voulu.

— Stig Anderson, répondit le vieillard en relevant la tête, je suis déjà ton égal ! Peut-être même en ce moment suis-je plus élevé que toi. Je n'ai pas seulement en vue, quand je parle de la sorte, la muraille au haut de laquelle me voilà huché et qui te sépare de ta patrie, je fais allusion aux grandes limites qui séparent l'empire des morts de celui des vivans. Je n'ai plus désormais de longs jours de pénitence à vivre, à moins que je ne sois condamné à errer par le monde comme le Juif-Errant, le maudit savetier de Jérusalem, ou semblable à un spectre, jusqu'au jour du jugement dernier. Que ne puis-je répéter en présence de l'univers entier ce que j'ai à te dire comme adieu suprême, et le crier assez haut pour que toutes les oreilles danoises m'entendent !

Le vieillard ajouta alors d'une voix stridente : — Seigneur ! maudite, maudite soit la main qui s'élève contre des rois et des couronnes, quand même elle serait aussi forte que celle de saint Christophe, et aussi pure que celle de la sainte Vierge. Jamais il n'y aura de paix pour celui qui tue un roi ! Sa race périra misérablement et sera extirpée de la terre. Ses meilleures actions disparaîtront, comme de l'étoupe au milieu des flammes et de la fumée !

— Silence, vieillard ! Es-tu donc insensé ? s'écria le maréchal hors de lui. Et il leva la main d'un air de menace ; mais le vieux guerrier demeura calme et immobile, le regardant fixement et sans s'émouvoir de la colère empreinte sur tous les traits de son visage. — Nous sommes tous deux gens à ne pas craindre de regarder en face un homme en colère, reprit Henner d'un ton tranquille. Mais vous avez raison ! aucun de nous

deux n'a le droit de juger l'autre... Stig Anderson, je n'ai rien de bien extraordinaire à t'apprendre... Tu as tué le deloyal roi Cliguoteur, le lâche qui déshonorait les femmes; moi, lo charron Hennor-le-Frison, j'ai tué le roi Abel, le maudit fratricidol... Tu vois qu'à cet égard jo suis bien ton égal! Je puis donc te tendre la main comme à un compagnon. Nos mains sanglantes no sauraient réciproquement se souiller....

— Ah! vieux Henner! es-tu ce brave Frison?... s'écria le maréchal avec la plus vive surprise. Viens ici, et que sur tes vieux jours jo fasse de toi un chevalier!

— Garde-t'en bien, Stig Anderson! reprit le vieillard. Je suis déjà ton égal par mon action, vois-tu; mais je vais maintenant te prouver que, même sans avoir reçu l'accolade comme chevalier, je suis plus élevé que toi... Jo ne me suis pas repenti; toi non plus tu ne te repens pas; seulement, moi, je n'ai pas poursuivi ma victimo dans son innocente race. Je ne fus pas assez orgueilleux pour prétendre distribuer des couronnes de ma main souillée do sang, ni pour vouloir jouer parmi les hommes lo rôle de demi-dieu. J'ai voulu sauver mon pays, mais non pas le dévaster. Je n'ai point élevé do muraillo entre les âmes et les cœurs. J'ai compris, un peu tard jo l'avouo, qu'il n'y avait pas de bénédiction à attendre pour nous et pour nos pareils. Voilà ce qui m'a empêché do te prendre, toi et tes complices; voilà co qui a fait que j'ai été amené en ta puissance par le rusé démon quo je venais de garrotter moi-mêmo; c'est ici quo, comme esclave d'un plus coupable régicide que moi, jo devais faire pénitenco de ma présomption; c'est là la récompense que j'avais gagnée! Vois-tu? orgueilleux maréchal! je n'ai bien compris cela qu'ici, et voilà pourquoi jo suis maintenant plus élevé que toi. Le temps viendra peut-être où tu lo comprendras comme moi; et nous pourrons alors, en fidèles compagnons, traîner ensemble, comme des serfs, des pierres pour la construction d'un retranchement bien autremont élevé quo celui-ci. Il se tut un instant, et l'expression égarée de ses regards prit un visible caractère do souffrance. — Mais, non! non! continua-t-il d'une voix sourde. Nous pouvons encore tous deux espérer miséricorde, mais pas de la sorte, puissant maréchal! Jo suis sur la voie, moi: si tu veux m'y suivre, renverse toi-même tes maudits retranchemens, et accompagne-moi là-bas, du côté où se lève le soleil!

En disant ces mots, il descendit de la muraille. Ses discours avaient produit sur le maréchal une indéfinissable impression.—Hum! Il est déjà aux trois quarts fou! murmura lo rude hommo de guerre en se dirigeant silencieusement vers la poterne par laquello devait sortir le captif qu'il venait de rendre à la liberté. Effrayée do la hardiesse du langage tenu par son grand-père, Gertrude suivait, pâle et tremblante, le silencieux chevalier. Quand ils arrivèrent à la poterne, ils aperçurent Henner-le-Frison qui venait au devant d'eux, un long bâton à la main. Il était encore attaché à une lourde chaîno de fer, qui no l'empêchait pas toutefois do se mouvoir. Le fidèle homme d'armes du maréchal, Mads-le-Jutlandais, accompagnait l'altier vieillard, à l'effet d'entendre de la boucho même de son maître la confirmation de l'affranchissement de Henner-le-Frison, avant de lui enlever ses fers.

— Ote-lui ses chaînes, il est libre! ordonna le maréchal d'une voix sonore; et Mads-le-Jutlandais obéit.—Un mot encore, Hennor! continua Stig Anderson; où vas-tu donc, et où penses-tu que je devrais te suivre?

— Là où a mûri ce bois et où il a porté les fruits de la miséricorde! répondit Henner en lui montrant une grando croix placée au milieu du chemin!

— C'est bon! Quand je serai tout à fait vieux et que je tomberai en enfance, reprit le maréchal en souriant d'un air sinistre. Va-t'en en paix, vieillard. Ton action fut plus grande que toi; voilà pourquoi tu ne pus jamais en supporter la pensée. Va! change-la contre une lettre

d'absolution et deviens un saint, si tu peux. Nous verrons bien lequel de nous deux aura le premier atteint son but. Quand tu reviendras, tu me seras toujours le bien-venu, dans quelque endroit que je puisse être. Nous pourrons alors causer plus au long là-dessus, et savoir lequel de nous deux est véritablement au dessus de l'autre et a le plus puissamment agi sur les hommes!

A ces mots, le maréchal disparut dans le retranchement. Henner-le-Frison tendit silencieusement la main à la petite Gertrude et s'éloigna avec elle lentement, paraissant en proie à de profondes réflexions, et sans regarder derrière lui.

Ils marchaient ainsi depuis long-temps sans rien dire, l'un à côté de l'autre, lorsque la petite Gertrude se hasarda à rompre un silence qui lui serrait le cœur. — Cher grand-père, lui dit-elle tendrement, pourquoi ne m'adresses-tu pas une seule parole? Il y a pourtant bien long-temps que nous ne nous sommes vus, depuis cette terrible nuit de la sainte Cécile.

— Que dis-tu, ma fille? dit le vieillard, comme s'il se réveillait d'un songe. Eh bien, conte-moi cela! Apprends-moi ce qui t'est arrivé dans cette nuit terrible?

—Hélas oui! bien terrible! Quand vous m'eûtes quittée, Skirmen et toi! je m'endormis sur le banc, et j'y eus d'affreux rêves. En me réveillant, je me trouvai dans la cave, et il me sembla que j'avais vu le roi, et que je l'avais averti de se défier des pénitens gris. Il était grand matin, et je courus chez le forestier où j'appris l'affreux assassinat commis sur la personne du roi Eric, et comment tu avais couru après ses meurtriers, emmenant avec toi l'écuyer Rone garrotté. Je t'attendis pendant trois jours dans la plus horrible anxiété ; mais alors je n'y pus tenir plus long-temps. Je changeai mes vêtemens contre ceux de la femme du forestier, j'emportai notre petit trésor, et je résolus de parcourir tout le pays jusqu'à ce que je t'eusse retrouvé.

— Ma chère Gertrude ! dit le vieillard en la caressant tendrement, tu as été plus heureuse que moi ; et je ne m'en étonne pas, car tu as eu pour guides les purs anges de Dieu, tandis que moi je m'étais laissé conduire par un infernal démon. A la vérité, j'ai fini par trouver ceux que je cherchais ; mais mon guide avait été plus adroit que moi et mes chasseurs royaux... Ce rusé renard de Rone s'est moqué de nous pendant long-temps, et nous a fait promener à travers tout le Jutland. Cela finissait par me fatiguer et j'allais lui payer sa peine avec la pointe de ma bonne épée, lorsqu'il se mit à jurer ses grands dieux que si les assassins du roi étaient encore dans le pays, ils ne pouvaient se trouver qu'à Helgenoes. J'ai bien effectivement rencontré là le chef de tous les autres : mais ce ne fut que pour y être accablé sous le nombre, déclaré de bonne prise et transformé en serf, en bête de somme. Hélas! je l'avais bien mérité ! Pourquoi Henner-le-Frison se mêlait-il de vouloir lutter contre des meurtriers de roi ?

— Ah ! cher grand-père, je sais donc enfin ce qui te tourmentait tant pendant les nuits d'orage ! Va, tu peux m'en croire ! ce n'était pas le roi Abel qui la nuit de la sainte Cécile chevauchait à travers la forêt de Finneroup. Ce n'était autre que le maréchal et son varlet. Je les ai bien reconnus tous deux ! console-toi, grand-père ; Dieu ne pourra pas te reprocher long-temps cette action-là. L'impie roi Abel n'avait-il pas, comme Caïn, tué son frère? Il n'était donc pas digne de vivre sur cette terre! Si à cet égard tu ne te sens pas la conscience tranquille, cher grand-père, allons-nous-en à Rome, ou bien entreprenons le pélerinage du tombeau de notre Sauveur, comme tu viens de le dire, à l'effet d'y obtenir l'absolution de nos péchés.

— Oui, ma fille, nous le ferons! Ah ! si je n'avais pas à supporter de plus lourde charge que toi, la marche me serait bien facile ! Cependant,

maintenant que tu sais ce qui m'oppressait, je sens déjà que mon cœur n'est plus accablé sous un poids si lourd. Jamais je ne souhaitai de ne pas avoir fait ce que j'ai fait, mais cette action m'a coûté la tranquillité de ma vie... Cependant si Dieu et saint Christophe y consentent, la paix pourra encore revenir dans mon cœur avant que je meure. Quelle que soit la pénitence que m'impose notre saint-père, je m'y soumettrai; pourvu toutefois qu'il n'exige pas de moi que je me repente!... Mais nous verrons cela en temps et lieu. Puisque tu as eu soin d'emporter avec toi notre petit trésor, nous ne manquerons de rien en route. Il sera toujours bien assez temps de déjeûner quand nous y serons.

— Le voici, grand-père! je n'y ai pas encore touché. En route, j'ai tricoté des manches de laine, et j'ai de la sorte gagné plus d'*ortuges* que je n'en avais besoin. A ces mots, elle présenta au vieillard un petit coffre de bois, et une boîte de plomb remplis de monnaie de cuivre.

— Ah! ça, grand-père, ajouta-t-elle, est-il bien vrai que le terrible maréchal ait soulevé tout le pays contre notre jeune roi?

— Hélas! oui, ma fille. C'est certainement le compagnon le plus brave et le plus actif que j'aie vu, et c'est bien pour sa propre ruine que le Danemarck a donné le jour à un si terrible homme. Il a de puissans amis, tant dans le pays qu'au dehors. Le royaume fourmille de traîtres. Ah! il y aurait encore quelque chose à faire ici pour moi, si j'étais jeune et que la grande affaire de mon salut pût être retardée! Flunderborg a été livré par le chevalier Lave; et la bannière du rebelle maréchal flotte au dessus de la porte du château-fort de Ribehouse.

Hélas! grand-père, quel affreux malheur je prévois! On dit que le duc de Waldemar est campé sous les murs de Ribe, à la tête d'une armée formidable; mais personne ne pense que, en ce qui touche le roi et le pays, ses intentions soient loyales. On y attend au reste d'un jour à l'autre le sénéchal Peder Hessel. — Hélas! ce pauvre Skirmen l'accompagne sans doute! — Et alors, dit-on, on prendra le château d'assaut.

Pendant qu'ils discouraient de la sorte, ils entendirent un bruit de chevaux derrière eux, sur la route conduisant au bord de la mer. Ils tournèrent aussitôt la tête, et aperçurent deux jeunes et alertes paysans montant avec aisance de vigoureux chevaux, et accompagnés d'un autre paysan plus jeune encore, qui conduisait en laisse deux chevaux tout sellés, et montant lui-même un *nordbock*.

— Le sénéchal Peder! — Claus Skirmen! s'écrièrent à la fois Henner et Gertrude. Et l'instant après, le petit paysan s'était jeté à bas de son *norbock* et avait couru se précipiter dans les bras de Gertrude. Le sénéchal Peder et le chevalier Bénédict Rimaurdson (c'était le second de ces hommes travestis en paysans), arrêtèrent leurs chevaux, et le vieux Henner leur apprit bien vite ce qu'il savait au sujet des forces rassemblées par le maréchal Stig Anderson à Helgenoes et à Hielm. Ils avaient poussé secrètement une reconnaissance jusqu'à ces deux positions occupées par l'ennemi, et au sujet desquelles ils savaient déjà à peu près tout ce que le vieux Henner leur raconta.

— Accompagne-nous à Ribe, brave vieillard! dit le sénéchal Peder. Je ne veux pas revoir la reine ni le jeune roi, tant que cette forteresse royale ne sera pas de nouveau en notre pouvoir. Nous avons besoin de bons conseils. Si tu en sais plus long que tes patenôtres, voilà une belle occasion de le prouver. Toi et Gertrude, vous pouvez monter nos chevaux de main.

Tous furent bientôt à cheval et prirent au grand trot la route de Ribe.

Le sénéchal Peder apprit alors de Henner que le perfide Rone n'avait vu qu'avec la plus grande exaspération son château paternel de Hielm au pouvoir du maréchal, mais qu'il était reparti d'Hegelnoes avec une mission de Stig Anderson et du Jarl Kleinalf, probablement auprès du roi de Norwége et à l'effet de lui rendre compte de l'état des choses ou

peut-être encore de lui demander des secours. Mais Henner ignorait ce qu'il en était advenu.

Un notable changement s'était opéré sur ces entrefaites dans la position et dans l'esprit de Rone. Quand il leur était venu livrer, à Helgenoes, Henner-le-Frison et les chasseurs royaux, il n'avait été reçu ni par le maréchal, ni par le chef des pirates norwegiens, de la manière qu'il espérait et même sur laquelle il se croyait en droit de compter. Le maréchal Stig Anderson ne lui avait offert aucune indemnité pour l'île d'Hielm, aucune compensation pour la garnison du château de ses pères, si impitoyablement passée au fil de l'épée. Au lieu d'en faire immédiatement son gendre, suivant la promesse qu'il lui en avait donnée, le Jarl s'était borné à lui donner l'accolade en l'engageant à se contenter pour le moment d'un pareil honneur. Rone, trop adroit pour ne pas savoir dissimuler son dépit, n'en parut pas servir le maréchal avec moins de zèle, et s'efforça de prouver au Jarl qu'il ne manquait ni de courage ni d'audace. Il était donc parti avec l'un des navires du Jarl, en assurant celui-ci et le maréchal qu'ils ne tarderaient pas à avoir la preuve qu'il ne s'était pas trop hâté de prendre les éperons d'or, insignes de sa nouvelle dignité. Mais au lieu de se rendre, suivant ce qui avait été arrêté à Kongsgelle, où résidaient le roi de Norwége, Eric, l'ennemi des prêtres, et le duc Hakon, il avait directement gouverné sur Tœnsberg.

Du moment où il avait reçu l'accolade, on eût pu croire, à ses manières et à sa conduite, que le génie de l'audace avait remplacé chez Rone l'esprit de la ruse et de la fourberie. Cette voix criarde, qui avait marqué chez lui le passage de la jeunesse à la puberté, avait fait place depuis environ six mois à un timbre grave et qui n'était pas sans énergie. Sa barbe rougeâtre avait bruni et était devenue plus fournie, et l'expression quelque peu efféminée de son visage avait pris un caractère plus mâle et plus décidé. Le sentiment du rôle qu'il avait joué dans les graves événemens dont le pays venait d'être le théâtre, la situation critique dans laquelle il s'était placé lui-même et dont il ne pouvait se tirer qu'à force de courage et d'adresse, toutes ces circonstances diverses donnaient à sa démarche un caractère d'indépendance et d'assurance qui contribuait à dissimuler ce qu'il y avait de désagréable dans le sourire plein de ruse errant constamment sur ses lèvres.

La fille du Jarl Kleinalf, Kirstine, ou damoiselle *Boucle de souliers*, comme on l'appelait généralement à cause des larges boucles d'or qui ornaient sa chaussure, habitait le manoir de Tœnsberg, fief héréditaire de son père. Elle était âgée de seize ans, d'une forte stature, grosse et grasse, avec des cheveux blond foncé, des yeux bleus très animés et un petit nez retroussé. Elle avait été élevée comme une future princesse, et son père avait dépensé des sommes considérables pour son éducation. Elle était encore en bas âge quand sa mère était morte, et depuis lors n'avait vu son père que fort rarement. On avait toujours satisfait avec empressement ses moindres caprices ; et pendant que son père courait les mers, toujours en expéditions de piraterie et de brigandage, Kirstine vivait libre et heureuse dans ce manoir féodal dont elle n'avait pas tardé à dominer et le vieux concierge et toute la garnison. Malgré son caractère brusque et revêche, elle ne manquait pas d'une certaine politesse. Le neveu de Snorro, le célèbre skialde et auteur de sagas, Stourle Thordarson, peu avant de mourir, avait passé trois années au château de Tœnsberg ; et ce vieillard de 70 ans, par ses récits animés, et poétiques des hauts faits du roi Hogen Hogenson, ainsi que par la manière toute particulière dont il chantait des ballades célébrant les exploits des héros norwegiens, avait fait naître dans l'esprit de la jeune fille un goût si prononcé pour la vie active et aventureuse, que depuis lors elle n'avait pas formé de souhait plus vif que de pouvoir naviguer, en quête d'aventures extraordinaires.

Quelques mois auparavant, elle avait fait la connaissance de damoiselle Ingetrude, qui avait suivi à Tœnsberg son père, proscrit et fugitif, puis était restée dans ce château, tandis que le chevalier Lave s'était rendu de sa personne à Kongshelle où la plupart des conjurés, ses complices, avaient trouvé un asile.

Le chevalier Lave n'avait pu supporter l'aspect de la profonde douleur que son infidélité envers la maison royale de Danemarck causait à sa fille. La vue d'Ingetrude éveillait toujours dans son esprit vacillant des sentimens de regret et d'inquiétude. Depuis le repentir qu'il avait témoigné lors de la cérémonie de l'inhumation du feu roi, depuis surtout la conduite presque insensée qu'il avait tenue en fuyant de Wiborg, il ne pouvait, à la vérité, découvrir dans les regards d'Ingetrude, d'autre expression que celle d'une sympathique tristesse; mais il n'en avait pas moins saisi la première occasion qui s'est offerte à lui, pour s'éloigner de sa fille.

Au château de Tœnsberg, Ingetrude respira de nouveau librement; et elle ne tarda pas à triompher du profond chagrin qu'elle éprouvait naguère en présence de son père. C'était cependant pour Ingetrude une affreuse pensée que de songer qu'elle habitait un repaire de pirates, car il était impossible de prendre pour autre chose le vieux château royal de Tœnsberg magnifiquement restauré par le roi Hogen Hogenson, du moment où il était la propriété d'un vassal de l'espèce du Jarl Kleinalf. La certitude que ce grossier chef de pirates n'était pas de long-temps encore attendu chez lui, pouvait seule la tranquilliser; et l'horreur que lui inspirait le père ne s'étendait d'ailleurs pas jusqu'à la fille. En effet, la téméraire fille du Jarl norwégien et celle du chevalier danois n'avaient pas tardé à devenir d'intimes amies; et elles se chantaient à l'envi les vieilles ballades guerrières de leurs patries respectives. Damoiselle Kirstine chevauchait à travers les rochers, en compagnie de son amie, la jeune Danoise, et lui montrait avec orgueil les sites magnifiques et si pittoresques qu'offre de toutes parts la Norwége. L'altière Ingetrude admirait aussi sincèrement cette terre de rochers et le courage des guerriers norwégiens, qu'elle célébrait avec enthousiasme la belle et paisible nature de son pays, et qu'elle vantait le courage et la fidélité de ceux de ses compatriotes qui, dans ces temps de troubles, défendaient, contre la rébellion, la couronne de Danemarck et le roi encore mineur.

L'attachement d'Ingetrude pour une maison royale dont son propre père était l'ennemi déclaré, fit une impression profonde sur l'esprit aventureux de la fille du Jarl. Une pareille indépendance entrait complétement dans les idées de la jeune Norwégienne; aussi l'entendait-on maintenant regretter vivement que son père et le roi de Norwége voulussent détrôner un enfant que le peuple danois avait couronné, et qui, par suite des récits d'Ingetrude, ne lui apparaissait plus qu'environné d'une radieuse auréole de combats, de luttes et de périlleuses aventures.

Un jour que Kirstine et Ingetrude chevauchaient de compagnie sur le bord de la mer, elles aperçurent un bâtiment entrant à pleines voiles dans le port de Tœnsberg. — Regarde donc, s'écria Kirstine toute joyeuse, voilà un des vaisseaux de mon père; et vois donc quel beau chevalier se trouve sur le pont! Qui cela peut-il être? Prends garde, belle Ingetrude! ce doit être quelqu'un de tes chers compatriotes qui n'aura pas plus long-temps pu se passer de ta vue.

— Si c'est un des vaisseaux de ton père, Kirstine, répondit Ingetrude, il ne saurait avoir à bord un ami du Danemarck, non plus qu'un des miens. Encore moins pourrait-ce être le seul homme dont je regrette l'absence; car celui-là ne saurait, pour me venir voir, abandonner le pays et notre jeune roi aux périls qui les menacent.

— Peut-être alors, dit Kirstine en riant, est-ce un prétendant qui m'arrive. Si c'est un courageux chevalier danois, et qu'il me convienne, peut-

être pourrai-je, en ce cas, aller en Danemarck et y défendre, moi aussi, l'enfant-roi ! N'est-ce pas en vérité chagrinant, continua-t-elle avec un petit air de présomption, que nous autres filles nous devions toujours rester les bras croisés et laisser les hommes aller où bon leur semble et faire ce qu'ils veulent sans avoir besoin pour cela de nous demander notre avis ; comme si c'était une chose parfaitement convenue que nous ne pouvons et devons en avoir d'autre que celui de ces bons seigneurs ! Nous formons cependant la moitié du peuple, j'imagine ; et nous avons, toutes tant que nous sommes, une âme aussi pleine et aussi complète qu'aucun de ces imbéciles-là ! Quant à moi, chère Ingetrude, j'ai ma volonté à moi, tout comme tu peux avoir la tienne ; et bien que mon père fasse cause commune avec les rebelles et qu'il les soutienne, moi, je suis de ton parti et de celui de tes fidèles compatriotes. Autrefois, les jeunes norwégiennes n'étaient pas si débonnaires qu'aujourd'hui. Il y avait alors des armées entières de jeunes filles armées de boucliers. C'est ce que votre courageux Stœrkodder lui-même était obligé d'avouer. Connais-tu la ballade de la courageuse Kervor, laquelle contraignit son père à lui tendre du fond de son tombeau la célèbre épée Tursing ?

— C'était une Danoise, reprit Ingetrude, mais aussi une bien terrible héroïne ! Que Dieu préserve toute âme chrétienne d'une aussi folle tête qu'était la sienne !

— Dans tous les cas, c'était une jeune fille qui savait ce qu'elle voulait, et qui osait l'accomplir en dépit des hommes, répliqua Kirstine. Le vieux Stourle m'a appris cette ballade-là. Ecoute ! Ce sont mes vers favoris ! Et elle se mit à chanter d'une voix retentissante :

« Je puis toucher et manier une épée bien effilée, pourvu qu'on me la donne. Jamais flammes jaillissant des yeux des guerriers trépassés ne pourront me brûler ni m'effrayer ! »

— Ne chante donc point ces horribles ballades païennes, chère Kirstine, interrompit Ingetrude. Hervor elle-même dut frissonner en songeant à son impie férocité ; et quand elle s'éloigna du tombeau de son père, l'atmosphère parut tout en feu autour d'elle. Une témérité si peu naturelle finit toujours mal, vois-tu !

— Cependant Sturmer m'a raconté qu'elle finit par épouser le guerrier qu'elle aimait, reprit Kirstine. Elle n'eut pas, il est vrai, de bonheur avec son épée ; mais cela n'empêcha pas que, comme jeune héroïne, elle dut mener une vie bien agréable et bien joyeuse. C'est à elle que je pensais en brodant la Vierge à l'épée que représente la tapisserie de la salle des chevaliers de mon père. Moi aussi, je voudrais être une héroïne ; je m'en irais alors en Danemarck et j'y défendrais votre petit roi !

— Chère Kirstine, reprit Ingetrude en lui prenant la main avec une tendre émotion, je te remercie de la sympathie que tu montres pour moi et ma malheureuse patrie. Mais que mes infortunes ne te fassent pas oublier la fidélité et l'obéissance que tu dois à ton père. Je rends grâce à Dieu et à la sainte Vierge d'avoir toujours pu obéir au mien, alors même que je paraissais agir le plus volontairement et le plus capricieusement. Je vais aujourd'hui te confier un important secret, chère Kirstine. Tu sais que je suis à peu près prisonnière ici ; or, je veux me sauver et il faut que tu m'aides dans l'exécution de mon projet !

— De tout cœur, répondit galment Kirstine ; mais à une condition : c'est que je partirai avec toi. Je suis fatiguée de l'ennuyeuse et monotone existence que je traîne en ces lieux. Est-ce que deux jeunes filles comme nous ne sauront jamais rien faire dans ce bas monde ? C'est en Danemarck que tu comptes te sauver, n'est-ce pas, Ingetrude ?

— En Danemarck ou en Suède. J'ai des parens dans l'un et dans l'autre de ces pays.

— S'il faut que je t'aide, il faut en revanche que je sache tout. Cette

lettre qu'un prêtre étranger t'a remise avant-hier, elle était du sénéchal Peder, n'est-ce pas?

Ingetrude rougit.—Non ! dit-elle en comprimant un soupir. Mais puisque tu veux tout savoir, lis toi-même.

Elles s'arrêtèrent au milieu de leur promenade solitaire. Kirstine saisit la lettre d'un mouvement brusque et l'ouvrit avec curiosité. *Martinus de Dacia*, lut-elle au bas.—Tu veux te moquer de moi, Ingetrude? C'est du latin cela!

—C'est pourtant le nom d'un homme, répliqua Ingetrude. Ainsi s'appelle notre chancelier, l'ami dévoué de la maison royale, maître Martin, fils de Magnus. Il m'a écrit cette lettre au nom de mon bon et vieux parent John. Celui-ci souhaiterait que je pusse me rendre à Stockholm près de la petite Ingeburge : cette jeune princesse suédoise, tu dois le savoir, est destinée à devenir l'épouse de notre roi. On désire qu'elle ait auprès d'elle la fille d'un chevalier danois pour apprendre à bien connaître le peuple et le pays sur lesquels elle doit régner un jour; et le choix de ces seigneurs est tombé sur moi. Ils me font savoir que c'est là le seul parti que je puisse prendre pour, avec le temps, pouvoir être utile à mon père et même à ma patrie. J'ai bien réfléchi, et je n'hésite plus. Mon père m'a laissée ici; il ne veut plus qu'à l'avenir je l'accompagne. Il est désormais en sûreté à Kongshelle, et j'ai sa permission tacite d'agir; mais il n'ose me la donner ouvertement. La malheureuse position dans laquelle il se trouve, l'oblige à dissimuler. Il faut que ma fuite paraisse avoir eu lieu à son insu et contre sa volonté. Votre vieux concierge a même dû recevoir aujourd'hui l'ordre de me défendre toute excursion un peu lointaine. Aide-moi donc à sortir d'ici, chère Kirstine, et à m'enfuir en Danemarck ou en Suède. Une fois sortie d'ici sans encombre, je pourrai aller où bon me semblera. En Suède comme en Danemarck, tous les baillis de villes et commandans de châteaux-forts sont tenus de me fournir ce qui sera nécessaire à mon voyage, du moment où je leur présenterai cette lettre. En parlant ainsi, elle tira de la poche de son manteau une feuille de parchemin roulé, de laquelle pendaient trois énormes sceaux.

Kirstine ouvrit de grands yeux. Pour le coup, dit-elle toute surprise, je suis forcée d'avouer qu'il faut que tu aies de puissans amis. Mais procédons avec adresse! Le concierge du château va maintenant te surveiller sévèrement, et c'est à grand'peine si tu obtiendras à l'avenir la permission de sortir à cheval avec moi.

Commençons donc par savoir quel est le chevalier étranger arrivé aujourd'hui sur l'un des vaisseaux de mon père. S'il retourne en Danemarck, il faut que nous le gagnions et qu'il t'emmène avec lui; et, si cela peut s'arranger, je t'accompagne. Il serait assez singulier que deux jolies filles comme nous ne pussent pas décider un chevalier à les enlever, et en même temps lui persuader que la chose a lieu contre leur gré.

— Folle que tu es! tu ne penses qu'à des aventures et à de téméraires espiégleries. Mais sois prudente, au nom de Dieu et de la sainte Vierge! Ne plaisante pas avec ce que je viens de te confier. Il y va de ma liberté, de tout l'espoir de mon avenir... J'ai encore quelque chose à te confier, ajouta-t-elle avec anxiété; tu connais, n'est-ce pas, le puissant commandant de Kongshelle, le chevalier Thord ?

— Le riche Thord, avec son grand nez rouge qui n'en finit pas? De quoi peut-il être question pour lui?

— Il a demandé ma main; mon père n'ose pas dire non. Il n'y a qu'une prompte fuite qui me puisse sauver d'un tel péril! Il sera ici avec mon père dans huit jours !

— Eh bien ? il en sera pour un pied de nez de plus, reprit Kirstine. Viens, chère Ingetrude! il faut que tu partes d'ici, quand bien même je serais réduite à t'enlever moi-même.

Elles tournèrent bride et chevauchèrent vers le mont Touins ou Toun, sur lequel s'élevait, au milieu de la ville. le château de Tœnsbergshouse. Ce petit port, cette ville assez considérable avec ses maisons de bois, peintes de différentes couleurs, et s'étendant des deux côtés de la montagne, avec ses neuf couvens et ses quatorze chapelles royales, offraient le plus pittoresque coup d'œil. Mais les jeunes filles ne parurent pas cette fois y faire la moindre attention. Au milieu des nombreux matelots et des marchands qu'elles rencontraient, ne pouvant plus s'entretenir de ce qui occupait uniquement leurs pensées, elles gravirent la montagne en silence.

Pendant ce temps-là, le vaisseau qu'elles avaient vu entrer dans le port avait jeté l'ancre. Le jeune et beau chevalier qu'il avait à bord avait pris terre et s'étant rendu, en grande tenue de chevalier, auprès du concierge de Tœnsbergshouse, avait eu avec lui un entretien secret; puis, immédiatement après, des dispositions avaient été faites dans le château pour recevoir ce seigneur étranger comme un hôte de distinction. Les deux jeunes filles entrèrent à ce moment dans la grande salle, et y prirent silencieusement place devant une table à ouvrage, en jetant de temps à autre d'inquiets regards vers une porte latérale par laquelle elles s'attendaient à voir le concierge du château annoncer le chevalier danois qu'elles avaient déjà choisi pour être l'âme de leur tentative d'évasion. Cette porte s'ouvrit enfin, et l'écuyer Rone entra, accompagné du vieux concierge du château, lequel le présenta à sa jeune maîtresse comme un homme du plus haut mérite, et qui avait été honoré de l'accolade par le Jarl, et venait à Tœnsbershouse pour d'importantes affaires.

Rone salua les deux amies suivant la courtoise manière des chevaliers. Ingetrude changea de couleur en apercevant son visage et en entendant prononcer son nom. Son rusé sourire, ses manières flatteuses et obséquieuses lui déplaisaient instinctivement, et elle se rappela avoir entendu dans différentes occasions parler de lui comme du favori du feu roi, et d'une manière qui ne faisait pas plus honneur à son caractère qu'à celui de son maître. Elle se souvenait d'ailleurs des propos tenus sur sa conduite plus que suspecte lors de l'assassinat du roi; et, en apercevant en lui un envoyé du Jarl Kleinalf, elle dut nécessairement le regarder comme un traître déclaré. Elle ne put pas dès lors dissimuler le mépris et la répulsion qu'il lui inspirait; aussi, quoiqu'il fût engagé dans une conversation des plus animées avec la joyeuse Kirstine, cette disposition d'esprit d'Ingetrude n'échappa point à l'observation de Rone.

Sur ces entrefaites, le concierge du château ayant été appelé au dehors par les devoirs de sa charge, Rone réussit bientôt à forcer la jeune Danoise de prendre sa part de la conversation, et même de captiver son attention par les expressions d'ardent patriotisme dont il se servit en parlant du Danemarck, et de la périlleuse position dans laquelle se trouvait son jeune roi. Il savait déjà qui elle était; son dévoûment pour la maison royale lui était connu, et il s'était bien vite aperçu, à sa grande surprise, que la fille du Jarl, dont la tête était essentiellement légère et impressionnable, partageait à cet égard les idées d'Ingetrude. Il profita donc de cette découverte pour se poser dans l'esprit des deux jeunes filles sous le jour le plus favorable et le plus propre à faire naître la confiance. Simulant une flatteuse assurance dans la loyauté de leurs sentimens, il leur avoua comme un secret aussi terrible que dangereux, qu'il était l'un des serviteurs fidèles de la maison royale de Danemarck, et qu'il était venu ici dans des intentions tout autres que celles qu'il avait dû ostensiblement prétexter.

Les jeunes filles étaient émues. Pour confirmer la sincérité de ses paroles et leur ôter toute défiance à cet égard, il leur peignit avec les plus brillantes couleurs, et tout en affectant une apparente modestie, la manière dont il avait défendu jusqu'à la dernière extrémité le malheureux roi dans la grange de Finneroup. Il leur confia que, malgré cela, il s'était

vu calomnié de la manière la plus infâme, et comment, pour se complétement justifier aux yeux de tous les honnêtes gens, il était maintenant décidé à risquer même sa vie dans les entreprises les plus hardies au service du jeune roi. Ma fidélité envers mon malheureux seigneur et roi, ajouta-t-il, m'a déjà coûté le beau château de mes pères à Hielm. Le maréchal Stig Anderson l'a pris d'assaut et a passé au fil de l'épée mes fidèles hommes d'armes. Je me suis alors vu contraint d'opposer à la force la ruse et l'adresse. Mais, en acceptant la mission de venir chercher ici des renforts pour le maréchal, je me suis bien promis de lui montrer, ainsi qu'à votre vaillant père, damoiselle Kirstine, que je ne suis pas indigne de l'accolade dont il m'a honoré, puisque je n'ai pas craint de m'exposer à sa colère.

— Vous me paraissez aussi courageux que sincère, chevalier Rone, répondit Kirstine avec une vive surprise. Qui vous a dit pourtant qu'après un pareil aveu la fille du Jarl Kleinalf vous laisserait librement sortir du château de Tœnsberg? Que penseriez-vous si, au nom de mon père, je vous faisais immédiatement jeter dans le cachot de la tour?

— Je me serais alors bien mépris sur vos nobles et généreux sentimens, noble damoiselle, répondit Rone. Mais je ne regarderais pas comme un grand malheur ma captivité près de vous. D'ailleurs, je sais qu'il est impossible que l'amie de madeoiselle Ingetrude Litle haïsse et persécute un ami de la famille royale de Danemarck.

— Il ne faudrait cependant pas trop vous y fier, seigneur chevalier, Les rois de Danemarck n'ont pas précisément laissé les plus agréables souvenirs à Tœnsberg. On se raconte encore ici d'affreuses histoires de cruautes commises par Harald Blautand (1), et on peut encore y voir les traces des horribles dévastations exercées par votre grand roi Waldemar. Vous vous trompez étrangement, si vous vous imaginez que les jeunes filles norwégiennes soit moins amies de leur pays que les vôtres.

Rone fut un peu déconcerté; mais remarquant le sourire moqueur qui errait sur les lèvres de la fille du Jarl, ainsi que les regards d'intelligence qu'elle jetait à la dérobée à son amie, il se remit bien vite, et s'agenouillant devant sa capricieuse contradictrice : — Ma liberté et peut-être ma vie, s'écria-t-il, sont entre vos mains. Je n'aurais pas hésité à m'exposer à un péril plus grand encore, afin de voir la charmante fille du Jarl Kleinalf; et il m'a été impossible de vous entrevoir un seul instant, noble damoiselle, sans vous faire sincèrement connaître le fond de ma pensée. Les chevaliers danois n'ont jamais guerreyé contre les belles Norwégiennes, et nous ne faisons jamais dépendre des caprices de nos rois ou de nos princes notre liberté morale et notre connaissance de ce qui est juste ou injuste.

— C'est bien! chevalier Rône, relevez-vous! Le concierge du château revient, se hâta de répondre Kirstine en lui permettant de baiser respectueusement sa main, pendant qu'elle l'aidait à se relever de son attitude suppliante.

Le concierge rentra, et une conversation aussi gaie qu'animée s'engagea alors sur des choses indifférentes.

Ingetrude cependant se méfiait toujours du rusé Rone; aussi, quand le soir elle se trouva seule avec son amie, lui fit-elle part de ses soupçons; car elle s'était bien aperçue que le respectueux hommage qu'il avait paru rendre à sa beauté, et la flatteuse confiance qu'il avait témoignée pour la générosité et l'indépendance de ses sentimens, n'avaient pas manqué l'effet qu'il s'en était promis. D'ailleurs, Ingetrude était forcée d'avouer que le chevalier Rone ne semblait manquer ni de courage ni de témérité, et qu'il était même doué de beaucoup de finesse et d'éloquence.

(1) Harald *aux dents bleues.*

Elle convint même qu'il pouvait avoir été calomnié; mais en dépit des réserves de son amie. Rone n'en resta pas moins, aux yeux de Kirstine, un modèle achevé d'héroïsme chevaleresque.

Le lendemain, Rone chercha à se ménager un entretien particulier avec Kirstine. Il y réussit, et lui confia comment sa réputation de beauté et d'amabilité l'avait déjà depuis long-temps rendu son adorateur et son admirateur passionné. Il lui apprit que son père lui avait donné le droit de chercher hardiment à gagner son cœur; mais qu'à présent le Jarl faisait des objections et usait de subterfuges. Enfin, il ne lui cacha pas que ce voyage et que les dangers auxquels l'exposait cette téméraire aventure n'avaient d'autre but que de la voir, et qu'il n'y avait même pas d'entreprise si hardie qu'il ne risquât pour elle.

Kirstine parut écouter tout cela sans déplaisir, mais cependant sans y faire de réponse décisive. Quatre jours se passèrent de la sorte, pendant lesquels Rone continua ses manœuvres pour gagner le cœur de Kirstine, et donner bonne opinion de lui à Ingetrude. De nombreuses délibérations secrètes eurent lieu entre les jeunes filles, qui décidèrent qu'il fallait, en tous cas, mettre la loyauté de Rone à une forte épreuve avant de pouvoir s'y fier. Rone avait parlé allégoriquement de son bâtiment si fin voilier, et des puissantes relations qu'il avait en Danemarck. Pour une fuite ou un enlèvement, il suffisait d'un signe, ou encore d'une occasion qui parût fortuite. Déjà donc Kirstine formait les projets les plus téméraires et les plus aventureux, et Ingetrude n'était pas éloignée de céder à la nécessité et au danger de sa position.

Cinq jours après l'arrivée de Rone, Ingetrude reçut avec terreur l'avis qu'on pouvait attendre à Tunsberg, pour le lendemain, l'arrivée de son père et du chevalier Tord, venant de Kongshelle; et on commença au château les préparatifs solennels comme pour une noce.

Le vaisseau qui avait amené Rone était resté dans le port, à quelques portées d'arbalète du rivage. Il était monté par un nombreux équipage d'audacieux pirates, que Rone avait gagnés à prix l'or et force belles promesses. Le rusé jeune homme ayant proposé une promenade d'agrément sur le bord de la mer, s'y trouvait peu avant le coucher du soleil avec Kirstine et Ingetrude, accompagnées du concierge du château, lequel ne s'ennuyait pas peu de n'entendre parler que de rochers, de chutes d'eau et de toutes les beautés naturelles particulières à la Norwége, qui font toujours l'admiration des étrangers. Rone causait avec les jeunes filles d'un ton de chevaleresque politesse; il admirait avec enthousiasme la beauté des sites. En mer, disait-il, l'aspect de ces côtes doit être bien plus magnifique encore. Je n'ai pu cependant en juger; car le jour de mon arrivée, l'atmosphère n'était pas à beaucoup près aussi claire qu'aujourd'hui.

— Il me semble cependant, dit le concierge en bâillant, que vous êtes arrivé en plein midi.

— Mais, ajouta Rone, les effets du soleil couchant doivent être bien plus beaux. Tenez, voilà justement une barque montée par quelques uns de mes rameurs; si ces dames en avaient envie, nous pourrions faire une petite tournée dans la rade.

— Volontiers, répondit Kirstine en entraînant Ingetrude vers la barque; le temps est magnifique, et je ne serais pas fâchée de te faire voir, ainsi qu'à ton compatriote, que le soleil n'éclaire pas de terre plus belle que celle de Norwége.

Voulez-vous nous accompagner ? dit-elle au concierge.

Rone s'était déjà précipité dans la barque. Le concierge, quoique intérieurement mécontent de cette fantaisie, n'était pas habitué à s'opposer aux volontés de l'altière fille du Jarl. Il prit place d'un air chagrin dans la barque, qui bientôt fut loin du rivage. Pendant que Rone se montrait enthousiaste de la beauté de la vue, ses rameurs, conformément aux

ordres qu'il leur avait donnés à l'avance, gouvernaient directement sur le vaisseau, dont les voiles étaient toutes déferlées, et dont l'équipage se tenait prêt à lever l'ancre aussitôt que son maître se trouverait à bord. On accepta l'invitation de Rone, de visiter en passant son navire. Les objections faites à cet égard par le concierge furent facilement levées par le persuasif chevalier, mais à peine fut-on dans le bâtiment, que, sur un signe donné par Rone, les voiles furent hissées et déployées ; puis on s'éloigna du port par un vent frais. Pendant qu'on conduisait dans l'entrepont le concierge tout saisi d'effroi et maintenant prisonnier, Rone, s'agenouillant devant Kirstine, s'excusait, au milieu d'un déluge de paroles mielleuses, de l'enlever ainsi pour la conduire, avec son amie, en Danemarck, où il était aussi certain d'obtenir son pardon et son estime, qu'il était prêt en ce moment à mériter, par une action brillante, la main de la plus belle fille de Norwége.

Ingetrude et Kirstine se sentaient bien un peu effrayées de ce subit enlèvement, quoique le rusé chevalier ne se doutât guère qu'il n'avait fait, sans le savoir, que mettre à exécution leur propre plan. Toutes deux donc se taisaient et paraissaient en proie à de pénibles réflexions. Mais Ingetrude, trop fière pour pousser plus loin la dissimulation : — Soit! chevalier Rone, lui dit-elle d'un air grave ; je consens à vous suivre en Danemarck, car mon intention était précisément de quitter Tœnsberg! Puis elle s'éloigna, laissant à son amie le soin de jouer le dépit et la colère au sujet de l'audacieux procédé de son adorateur.

Par ce coup de main hardi, le chevalier Rone avait atteint à la fois plusieurs buts importans. Tant que le sort des conjurés restait incertain, il était pour lui d'un grand intérêt de pouvoir se disculper d'une manière éclatante de toute intelligence secrète avec eux. D'un autre côté, il y avait lieu de croire que cette téméraire action lui donnerait, aux yeux du maréchal Stig Anderson et du Jarl lui-même, la réputation d'un hardi chevalier, et d'ailleurs la fille du puissant Alfgrave était entre ses mains un otage qui lui donnait toute sécurité. Il ne lui avait pas non plus échappé que le rôle de chevalier, aventureux, qu'il jouait dans cette circonstance, le plaçait, dans ses rapports avec la fille du redoutable pirate, sous un jour qui favorisait secrètement ses vœux comme prétendant à sa main, malgré tout le dépit et toute la colère avec lesquels elle affectait de se résigner à son sort; et tant qu'Ingetrude serait en son pouvoir, il pouvait aussi présumer que ses parens, le vieux chevalier John et le sénéchal Peder Hessel, y regarderaient à deux fois avant de rien entreprendre d'hostile contre lui.

XIX.

Il y avait, dans une belle soirée, grande farandole aux flambeaux et par suite grande liesse dans les rues de la ville de Ribe. De semblables réjouissances, à l'occasion desquelles les bourgeois se mêlaient aux rondes joyeuses des chevaliers, étaient fort communes à cette époque. Que si, dans les circonstances actuelles, quand l'assassinat du roi était encore tout récent, un divertissement public de ce genre devait choquer les amis de la maison royale, par contre, les adhérens du maréchal Stig Anderson l'approuvaient et le considéraient comme une preuve de la sécurité profonde avec laquelle le chevalier Tage Muns, commandant du château royal de Ribe, qui avait passé aux rebelles, bravait le parti du roi. Ce chef montrait en effet par là combien peu il redoutait les menaces, très certainement simulées, que lui avait adressées le duc Waldemar en le sommant de rendre la place forte sur laquelle il avait arboré l'étendard de la révolte.

Le duc Waldemar était tranquillement campé avec son armée à un demi-mille de distance au sud de Ribe. Ses hommes de guerre se compo-

saient en grande partie d'hommes du Jutland méridional. Cependant il se trouvait aussi parmi eux des reitres saxons brandebourgeois. Le duc avait ce soir-là dans sa magnifique tente écarlate les deux margraves de Brandebourg, le vieux duc Jean de Saxe et le comte Gerhard de Holstein, qui était venu la veille rejoindre l'armée royale à la tête de quelques reitres holstenois d'élite. Pour prendre les armes et accourir défendre la reine Agnès et le jeune roi contre les rebelles, le brave comte Gerhard avait à peine attendu qu'il fût guéri de la blessure que lui avait occasionnée Langbein Alte jung, par la projection d'un os de che vreuil qui lui avait crevé l'œil. Il n'avait pas hésité à unir ses forces à celles du duc; mais il avait été accueilli dans le camp de ce prince avec une froideur qui l'avait étrangement surpris. Les deux frères de la reine venaient précisément d'arriver à Wiborg pour le presser, au nom de leur sœur et du jeune roi, d'entreprendre quelque chose de décisif contre le maréchal et ses adhérens. Le vieux duc de Saxe avait été un ami d'enfance du père du duc Waldemar, l'infortuné duc Eric; et il avait témoigné dans maintes circonstances un intérêt tout paternel à ce jeune et ambitieux seigneur. Il était spontanément arrivé à la tête de ses reitres, non pas pour le secourir, mais bien plutôt pour prévenir par sa présence toute démarche compromettante de sa part; car les prétentions ambitieuses du duc au sujet de la couronne de Danemarck lui étaient connues. Cette demande du vieux et respectable duc de Saxe avait été en grande partie déterminée par sa fille, la pieuse princesse Sophie, dont le duc Waldemar avait, dans le temps, demandé la main avec une insistance passionnée, mais sans obtenir de réponse positive. La princesse, qui n'avait pas alors encore quinze ans, avait décidé qu'elle ne se déciderait qu'au bout de trois années, si, à cette époque, la demande en mariage lui agréait et qu'elle fût renouvelée. Elle savait que ses charmes avaient produit une vive impression sur le jeune duc, qu'elle aimait d'une affection silencieuse et calme, tout en ayant des doutes assez fondés sur sa constance en amour. Elle redoutait ses ambitieux projets; elle était plus inquiète pour son bonheur et pour la paix de son âme, que pour la perte de son cœur qu'elle considérait déjà comme à peu près consommée, puisqu'elle ne l'avait pas revu depuis deux ans. Aussi, elle n'attendait plus que l'expiration de la troisième année pour en acquérir la complète certitude, dire alors un éternel adieu au monde et devenir abbesse de quelque couvent.

Le vieux et loyal duc Jean de Saxe approuvait ces sentimens et cette résolution. Sans donc faire le moins du monde mention de sa fille, il avait sérieusement parlé au duc Waldemar de sa position et des devoirs qu'elle lui imposait envers la maison royale de Danemarck. Ses paroles n'avaient pas été sans produire d'abord quelque effet; mais la conscience qu'avait le jeune prince du rôle que lui avaient fait les événemens et qui lui permettait de tenir la balance dans laquelle se pesaient en ce moment les destinées du Danemarck et de la famille royale, et même de la faire pencher du côté qu'il voudrait, finit par l'emporter sur toute autre considération. Toutefois, il était facile de voir que la présence des margraves ainsi que celle du loyal comte Gerhard, et leur commune insistance pour obtenir qu'il se décidât à tenter enfin un coup décisif, le mettaient dans un cruel embarras.

A la fin du conseil de guerre tenu sous la tente du général en chef, et dans lequel chacun des seigneurs dont il vient d'être question avait exprimé son opinion avec une brusque franchise, le duc Waldemar se levant tout à coup et prenant une attitude impérieuse, dit d'un ton de ferme résolution : — Je suis le général de l'armée, messeigneurs; et avec tout le respect que je professe pour vos avis et vos opinions, je ne puis agir que d'après ma conviction personnelle. Tant que les grandes assises du Danemarck ne seront pas terminées, tant que je n'aurai pas

été légalement nommé et reconnu administrateur suprême du royaume, il me serait impossible de tenter rien de décisif contre le maréchal Stig et ses adhérens. C'est dans douze jours que s'ouvre la diète; ma présence à Nuborg sera alors d'une indispensable nécessité. D'ici là, on ne saurait songer à ouvrir la campagne, bien moins encore à la terminer. D'après ce qui m'est revenu au sujet des retranchemens élevés par le maréchal et des armemens qu'il a faits, il faudrait des forces imposantes pour pouvoir l'attaquer avec chance de succès. D'ailleurs, aux termes des lois du pays, lui et ses amis ont le droit de venir se défendre en pleine diète, si tant est qu'ils osent profiter de ce privilége... En de pareilles circonstances, et par tous ces motifs, m'est avis que nous devons gagner du temps...

— Avec votre permission, noble duc, reprit le comte Gerhard, je crois que nous savons parfaitement tous qui nous sommes et ce que nous avons à faire. Que nous soyons ici tous deux en notre qualité de vassaux de la couronne de Danemarck, c'est ce qui est indubitable; et il n'est pas moins certain non plus que le commandant du château de Ribehouse, en remplaçant la bannière royale par celle du maréchal Stig Anderson, s'est mis en révolte ouverte contre l'état et contre la couronne. Or, avant de marcher sur Helgenoes et sur Hielm, il faut, d'après toutes les règles de la tactique ordinaire, que Ribehouse soit en notre pouvoir. Avec les forces que nous avons ici, il ne nous faudrait pas douze heures pour nous rendre maîtres de cette place : or, il me paraît vraiment inexcusable et même honteux de notre part, de rester inactifs ici avec une armée si considérable et de laisser au pouvoir des rebelles un château-fort royal sans rien tenter pour le leur reprendre.

— Si vous pensez pouvoir prendre d'assaut Ribehouse avec vos reitres, brave comte Gerhard, je ne m'y oppose pas, répondit le duc en affectant un air indifférent; mais je vous laisse la responsabilité de ce qui pourra en advenir. Vous aurez à vous justifier devant la diète de Danemarck, d'avoir commencé une guerre civile dans le royaume avant qu'il eût été décidé comment la conduite de ces vassaux de la couronne doit être qualifiée, et en vertu de quel droit eux et nous nous agissons.

— Eh bien! noble duc, répliqua le comte Gerhard avec une colère concentrée, puisqu'il en est ainsi, j'agirai seul, au nom de Dieu et de saint Jorgen, et je me flatte de pouvoir m'en justifier. A ces mots, il salua le duc et les deux margraves, puis sortit de la tente. Peu de temps après, il quittait le camp à la tête de ses cinquante reitres et prenait le chemin de Ribe. A côté de lui chevauchait un long et maigre écuyer, au visage creux et tout ridé : c'était Langbein Alterjung, qui, depuis la malheureuse plaisanterie qui avait coûté un œil à son maître, avait résigné la dignité et les fonctions de bouffon de cour, sans pour cela s'être affranchi de l'obligation d'accompagner en tout lieu un maître qu'il aimait et à qui sa compagnie était devenue indispensable.

Quand le comte Gerhard fut arrivé près du ruisseau appelé Neps qui entourait la ville au sud, sa colère s'était peu à peu apaisée; la réflexion lui était venue, et il comprenait l'impossibilité de s'emparer, avec le peu de forces dont il disposait, d'un château aussi bien fortifié que Ribehouse. Toutefois, il avait honte de s'en retourner au camp comme il était parti, et continuait à chevaucher lentement en avant. Ses reitres le suivaient sans dire mot; mais il était facile de voir, à la sombre expression de leur physionomie, qu'ils prévoyaient qu'une mort certaine les attendait dans la ville ennemie où leur seigneur et prince les conduisait.

— Dépêchons-nous, monseigneur, dit enfin Langbein avec une comique gravité, avant qu'on n'aperçoive de Ribehouse notre terrible armée, et qu'on ne se rende à merci! Ce serait en vérité dommage, si nous échappions de la sorte à l'immortalité, et si nous perdions l'occasion de faire usage de nos échelles d'escalade et de nos redoutables béliers.....

— Je me fie à toi, Langbein, et je sais que tu es un habile magicien, capable de crever un œil à l'ennemi, tout comme à moi, s'il s'agissait de l'empêcher de remarquer notre petit nombre, répondit le comte Gerhard en se prêtant tout de suite, selon son habitude, à la plaisanterie de son bouffon. Qui donc t'a mis d'ailleurs en tête que je voulusse prendre Ribehouse d'assaut? On dit qu'il y a ce soir farandole, festin, réjouissance dans la ville. Pourquoi ne voudrais-je pas vous procurer, à tous tant que vous êtes, une occasion de danser avec les jolies filles de Ribe?

— Ah! c'est différent, monseigneur! Ce sera là une partie fort amusante, et je gage dès lors que nous n'arriverons pas à la fête comme des indiscrets, sans avoir reçu d'invitations. La lettre que vous reçûtes ce matin à la pointe du jour, par l'intermédiaire d'un vieux pèlerin, était sans doute une invitation dans les règles à venir prendre part aux joies de la soirée?

Le comte Gerhard fit avec la tête un signe affirmatif. — L'as-tu reconnu, Langbein?

— Si je ne me trompe pas, ce n'était autre que notre vieil aubergiste de Middelfart, Henner-le-Frison? C'est un audacieux drôle, qui en sait plus long, dit-on, que ses patenôtres. On ajoute qu'il s'est enfui de Middelfart par suite d'une affaire de meurtre. Prenez garde, monseigneur, qu'il ne vous attire dans quelque embûche!

— Si tu l'avais entendu parler, tu n'aurais pas cette crainte-là. Allons, en avant!

Le comte Gerhard fit arrêter son monde non loin du pont et de la porte du Sud. Descendant alors lui-même de cheval, il parut un instant réfléchir. — Mes gars, dit-il tout à coup gaîment à ses reîtres, je veux, foi de comte de Holstein! vous conduire ce soir à la farandole. Voyez-vous d'ici comme les flambeaux éclairent bien ce pont? A la bonne heure! on s'amuse à Ribe, et on n'y attend sans doute que de joyeux hôtes! Nos palefreniers resteront ici avec nos chevaux; vous autres, suivez-moi à pied, mais l'un après l'autre, et, pour plus de sûreté, vos épées cachées sous vos manteaux. Quand vous pourrez attraper une torche à la main et une fille au bras, donnez-vous en à cœur joie. Seulement, il faut que la farandole que vous formerez aille par la rue de la Porte-du-Sud dans la rue des Pénitens-Gris, et de là à la rue des Frères-de-la-Croix, droit à la grande pelouse située devant le château où vous devrez tous vous réunir autour de moi quand vous entendrez le son de mon cor. Le divertissement que nous pourrons ensuite trouver là dépendra du hasard et des circonstances. Vous m'avez compris, n'est-ce pas, camarades?

Une acclamation générale d'approbation fit connaître au comte la disposition où étaient ses reîtres, de prendre part à l'aventureux projet de leur seigneur. Ils le suivirent l'un après l'autre, à quelque distance, puis se mêlèrent à la foule répandue dans les rues.

Le joyeux aspect que présentait la ville ne saurait se décrire. La vacillante lueur des torches et le bruit de la musique remplissaient toutes les rues jusqu'au château; et on y voyait gaîment danser ou sauter en cadence de beaux chevaliers bien coquettement vêtus, et de belles dames en manteaux de soie et d'écarlate, avec des souliers à la nouvelle mode, formant d'immenses chaînes qui se recrutaient incessamment de nouveaux danseurs. Le comte Gerhard, dont les lourdes bottes de reître retentissaient au loin, ne prit aucune part à ces bruyantes réjouissances. Arrivé au milieu de la rue des Pénitens-Gris, il s'arrêta sous la porte voûtée du couvent, où un homme dont le visage ne lui était pas inconnu et avait une remarquable expression de courage et de résolution, malgré l'humble bonnet de paysan qui le surmontait, lui faisait signe de la tête, et en même temps il se sentait attiré par une vigoureuse pression de main.

Sénéchal Peder! vous ici? s'écria le comte tout surpris; et sous ce déguisement?

— Vous danserez sans doute la farandole avec nous, noble comte ? se hâta de lui demander le sénéchal.

— Que le diable emporte votre farandole! Je ne suis venu ici, en dépit du duc et de ses objections, que pour prendre Riberouse, sachez-le bien.

— Voilà qui est parfait! Donc, vous danserez la farandole avec nous, que tel soit ou ne soit pas votre plaisir. Mais que savez-vous de toute l'affaire ? Qui est-ce qui la mène ?

— Probablement celui qui arrivera le premier! Aussi bien, de par tous les diables, sénéchal Hessel, vous devez savoir cela mieux que personne! Ne m'adressez pas de questions à ce sujet, car je ne sais absolument rien de rien. Seulement, j'ai reçu un avis secret sur la teneur duquel je ne sais encore trop ce que je dois penser. Connaissez-vous le vieux Henner-le-Frison, de Middelfart ?

— Nous pouvons avoir toute confiance en lui, répondit le sénéchal tout joyeux. Si l'avis vous vient de lui, nous pouvons le suivre. Avez-vous du monde avec vous ?

— Pas beaucoup! Cependant, en soufflant dans mon cor, je peux encore réunir une cinquantaine d'hommes autour de moi.

— Bon! répondit le sénéchal, voilà qui s'appelle parler. Maintenant je commence à croire qu'il y a réellement quelque chose de sérieux dans tout ceci, bien qu'il me semble toujours que je rêve. J'ignore d'ailleurs qui a formé ce téméraire projet. Nous étions venus ici à trois pour examiner la disposition des esprits parmi le peuple. J'ai rencontré le vieux Henner en route; et ce mystérieux vieillard, après m'avoir prédit beaucoup de bonheur, m'a quitté. Il paraît avoir ici des amis. L'esprit de la bourgeoisie est excellent ; mais le duc tergiverse et je me défie de lui... Il ne me serait en vérité jamais venu à la tête de tenter de prendre d'assaut un château-fort, sans gens de guerre ; il faut donc qu'il y ait ici un esprit plus inventif et plus hardi qu'aucun de nous tous. Il y a une demi-heure un inconnu m'a invité à faire le deuxième cavalier dans la chaîne des danseurs, aussitôt que les jeunes filles de la ville entonneraient la ballade : « Pour le roi Éric-le-Jeune! » Cela ne peut évidemment se rapporter qu'à un assaut qu'il s'agit de livrer.

— Assurément, reprit le comte en se frottant les mains de satisfaction ; pour l'enfant-roi, donc ? Cela va! Pour la belle reine Agnès!... Dansez maintenant, au nom de Dieu! de telle sorte que vous puissiez franchir le pont du château ; moi, je vous suivrai avec mes hommes et couvrirai votre retraite. Le mot de ralliement est : « Pour notre jeune roi! » et on assommera sur place tous ceux qui ne le répéteront pas avec nous.

En ce moment, leur mystérieux entretien fut interrompu par une bande de jeunes et joyeux chevaliers portant des panaches noirs à leurs casques et tenant des torches à la main. Ils entrèrent dans la cour du couvent et sommèrent les frères de la Croix, fort effrayés de cette visite, de leur ouvrir le réfectoire, tandis que quelques uns demandaient à toute force du vin, et d'autres encore de la bière de Saxe.

— Avez-vous fait attention à la couleur de leurs panaches ? C'était une troupe d'adhérens du maréchal Stig Anderson, dit le sénéchal, qui sortit avec le comte de l'obscur renfoncement où ils se trouvaient, en exprimant la vive indignation que lui inspiraient de tels excès, alors fort communs par suite des malheurs du temps.

Le tumulte cessa un instant dans la cour du couvent, parce qu'un vénérable moine vint rappeler aux perturbateurs qu'ils n'étaient point en pays ennemi et que d'ordinaire les chevaliers de Ribehouse avaient l'habitude de protéger la ville et non de la piller.

On ne répondit aux observations du prêtre que par des railleries et des menaces. L'un de ces jeunes et arrogans chevaliers se rua même sur le garde-manger avec sa torche, et jura qu'il mettrait sur l'heure le feu au

convent si on faisait plus d'objections. Tout aussitôt la porte du réfectoire s'ouvrit devant ces joyeux et terribles compagnons.

Indiqué du spectacle qu'il avait devant les yeux, le sénéchal donnait tous les signes d'une violente colère.

— Voyez, comte Gerhard, dit-il, ce sont pourtant des chevaliers de cette espèce qui prétendent maintenant être les maîtres en Danemarck! Allons! tombons-leur dessus!

— Non pas! laissons-les plutôt boire jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir devant eux, répondit le comte en riant, notre farandole n'en ira que mieux alors. Or ça, quand commence-t-elle?

— Deux heures après l'*Ave Maria*, sur la pelouse qui est en avant du château.

— Ah! mais c'est aussi ce que portait l'avis que j'ai reçu. L'heure du rendez-vous approche. Allons-y toujours. L'idée de cette farandole n'est, par ma foi, pas si sotte, et c'est là une fête dans laquelle un vieil homme d'armes peut bien, sans rougir, faire sa partie. Ah! diable! que la reine n'est-elle donc ici! C'est pour le coup qu'elle me verrait me démener un peu mieux et un peu plus en cadence que la dernière fois, et avec plus de plaisir surtout!

Ils se rendirent alors en toute hâte sur la pelouse située devant le château, où ils trouvèrent un grand rassemblement de peuple. Au milieu, des tables avaient été dressées, sur lesquelles étaient placés toutes sortes de rafraîchissemens. On entendait aussi retentir une joyeuse musique. La pelouse était éclairée par des torches de résine, et des femmes richement parées étaient assises sur des bancs placés tout à l'entour. Le sénéchal Peder et le comte Gerhard, silencieux au milieu de cette cohue, considéraient avec une attention mêlée d'étonnement les nombreux groupes d'hommes et de femmes magnifiquement vêtus qui les entouraient, et dont la plupart, après s'être bizarrement peint la figure, paraissaient, grâce à ce travestissement, s'abandonner sans retenue au plaisir. Pendant que le comte observait ce spectacle, Skirmen était accouru dire quelques mots à l'oreille de son maître. Le sénéchal fit un signe de tête, puis frappa avec une joyeuse vivacité sur l'épaule du comte, en lui indiquant des yeux un banc où étaient assises trois femmes voilées. Il crut reconnaître dans celle qui était le plus près d'eux la petite Gertrude aux cheveux noirs. Skirmen lui avait désigné celle qui était placée au milieu des trois comme l'ayant invité à la danse. Il avait presque aussitôt après disparu dans la foule, et le sénéchal Peder considérait l'inconnue avec une attention fébrile et une joie à laquelle il n'osait pourtant pas s'abandonner tout à fait, parce qu'il se sentait en même temps oppressé par une bizarre inquiétude. — Serait-ce bien possible? et se trouverait-elle ici, au milieu de réjouissances qui cachent tant de dangers? s'écria-t-il à voix basse. Il lui sembla à ce moment que la terre tournait autour de lui et qu'il était sous l'oppression d'un rêve aussi singulier qu'incohérent. Il chercha Skirmen des yeux, mais ne put le découvrir nulle part; et en proie à une agitation qui tenait de l'ivresse, il s'approcha alors du banc où se trouvaient les trois jeunes femmes. Au même instant celles-ci se levèrent et se prirent à chanter:

> La danse va en rang dans les rues de Ribe,
> Et les chevaliers y dansent bien galment.
> Levez-vous, confrères de Ribe, voilà la danse qui commence.
> C'est pour le roi Eric-le-Jeune
> Que les chevaliers dansent avec tant d'ardeur (1).

Quand elles répétèrent le refrain final, les cors et les flûtes soutinrent leurs voix; tandis qu'une foule de chevaliers accouraient se placer, chacun sa dame à la main, sur deux longues rangées de danseurs. Dans ce

(1) Tiré de chants populaires danois du moyen âge.

trio, la voix claire et limpide de damoiselle Ingetrude avait tout de suite frappé l'oreille du sénéchal, qui, dans l'une des mystérieuses chanteuses, reconnut alors distinctement, à sa taille noble et svelte, la dame de ses pensées. Il se précipita vers elle, et la saisissant dans ses bras :

— Ingetrude! chère Ingetrude! lui dit-il à voix basse, quelle témérité! Êtes-vous donc venue ici danser avec moi la farandole de la mort? Eh bien, soit! je vous suivrai avec joie, même au trépas, du moment où il s'agit du Danemarck et de notre jeune roi! Mais expliquez-moi cette énigme!

— Mon chevalier, reprit Ingetrude à mi-voix, me suivra jusqu'à la forteresse royale et à la victoire! Si notre guide ne nous trompe pas, notre entreprise doit réussir.

— Mais, demanda avec inquiétude le sénéchal, qui donc nous guidera? Il me semble qu'ici comme ailleurs c'est moi qui dois marcher en tête.

— La porte du château-fort des rebelles ne s'ouvrirait pas devant le sénéchal Hessel, reprit-elle bien vite. Voilà votre guide, mais il ne faut pas qu'il vous reconnaisse. Je n'aurais pas plus que vous confiance en lui, s'il était libre d'en agir comme il l'entendrait; mais heureusement il est ici en notre pouvoir. Il faut qu'il meure à la peine ou qu'il mérite la main de sa fiancée en dansant la grande farandole qu'il va commander. En parlant ainsi, elle lui montrait un jeune chevalier richement vêtu, qui se tenait à une douzaine de pas de là, une torche à la main, et paraissait en proie à une lutte intérieure pour savoir s'il devait ou non se mettre à la tête de la longue file des danseurs. Il avait jusqu'alors tourné le dos au sénéchal; en ce moment il se retourna à moitié, et la lueur de sa torche détachant son profil de l'obscurité, le sénéchal Peder, frappé de la plus vive surprise, s'écria d'une voix étouffée : — Rone!

— Silence! lui dit Ingetrude, nous prendrons ce soir le renard à l'aide du renard. Nous enchaînerons nos ennemis avec des couronnes tressées de verts feuillages de mai, et, je l'espère, sans roses sanglantes.

Cependant la musique continuait toujours, et beaucoup dans la foule en répétaient, de la voix, la mélodie. C'était une ballade guerrière bien connue, et que l'on chantait sur un air vivement cadencé. Pendant que Rone restait là irrésolu, et qu'à chaque instant un plus grand nombre de chevaliers et de dames venaient grossir la farandole, Ingetrude confiait au sénéchal Peder tous les détails du plan hardi qu'elle avait formé, et comment, de concert avec son amie, la fille du Jarl Kreinalf, elle avait pu, à l'aide de Rone, déterminer le commandant de la forteresse à organiser cette fête. La rancune que Rone conservait au maréchal pour la prise de possession de Helm, et son ardeur à éloigner de sa tête le soupçon de complicité dans l'assassinat de son maître, avaient favorisé le projet romanesque des deux jeunes filles, qui, par Skirmen et Gertrude, avaient décidé le vieux Henner à seconder leur entreprise. La nouvelle de l'arrivée du sénéchal Peder avait d'ailleurs doublé l'énergie d'Ingetrude, qui comprenait parfaitement que, pour atteindre, de concert avec Rone, un seul et même but, il faudrait agir par surprise.

— Voyez, chevalier, lui dit-elle en plaisantant, tous ces seigneurs que voilà, vêtus comme de brillans chevaliers, ne sont pourtant autres que les fidèles bourgeois de Ribe et leurs fils, à qui leurs femmes et leurs sœurs ont ordonné de danser ce soir la grande farandole, aux accens du chant des jeunes filles.

En ce moment, toutes les jeunes filles recommencèrent à chanter, pendant que les chevaliers, obéissant à la cadence, venaient former la chaîne après un appel auquel beaucoup de dames et de cavaliers répondaient sous des noms imaginaires, empruntés pour la plupart à de vieilles chroniques ou traditions, mais dont chacun paraissait bien connaître la signification. Le seul qu'on nomma même à cette occasion par

son nom véritable était le commandant du château, bien qu'en ce moment il fût tranquillement à boire avec ses amis dans la salle des chevaliers; mais ce nom, chanté à haute voix comme celui d'un des danseurs de la farandole, devait tranquilliser ceux des rebelles qui auraient pu se trouver là et concevoir quelques soupçons. Pendant que la farandole s'organisait ainsi près du château, en suivant le mouvement du chant, la dernière partie de la file dansait et sautait en rond sur la pelouse, faisant ce qu'on appelait la grande chaîne, figure qui consistait à passer et repasser sous une espèce d'arc formé par plusieurs danseurs, à l'effet de s'assurer s'il n'y avait pas quelqu'un de suspect dans la bande joyeuse. Cependant Rone demeurait toujours irrésolu devant le banc où Kirstine était assise. Ingetrude et les autres jeunes filles se mirent alors à chanter :

Il danse le premier de tous, en avant, le loup de Ribe;
Il est fidèle et loyal envers le roi!

— Ecoutez, chevalier Rone, lui dit la fille du Jarl norwégien, c'est de vous qu'il est ici question; c'est vous qui êtes ce soir le loup de Ribe. Voyons un peu si vous aussi vous voudrez être fidèle et loyal envers votre roi.

Mais Rone considérait d'un œil égaré les mouvemens animés des danseurs, sans rien entendre des paroles qui lui étaient adressées.

Damoiselle Ingetrude et les jeunes filles continuèrent d'une voix plus retentissante encore :

Après lui danse messire Tage Muns,
Qui est commandant du château de Ribehouse.

Le sénéchal avait jeté au loin son bonnet de paysan, pour placer sur sa tête un haut chapeau à plumes que Skirmen lui avait apporté, en même temps qu'un manteau écarlate, sous lequel il cacha le vêtement grossier qui lui servait de déguisement.

— Ainsi accoutré, lui dit Ingetrude à voix basse, vous ne ressemblez vraiment pas trop mal au commandant de Ribehouse.

Le manteau de couleur éclatante qu'il portait était en effet celui du commandant, qu'on avait réussi à se procurer. Aussi notre élégant chevalier, qui, grâce aux habits de paysan qu'il portait en dessous, avait gagné tout à coup un notable embonpoint, fut-il pris par beaucoup de personnes pour messire Tage Muns lui-même. Il se mit alors à danser dans la file avec damoiselle Ingetrude, pendant que les jeunes filles continuaient à chanter :

Ensuite danse messire Saltinrel,
Et ensuite ses trois riches beaux-pères.
Ensuite dansent les trois nobles Limback,
Qui étaient trop forts pour le roi.
Après eux dansait messire Burge Graae,
Et ensuite tant d'autres chevaliers.
Alors entra dans la danse messire Hanke Kand,
Qu'accompagnait sa femme; elle s'appelait Anne.
Dansait d'abord ensuite le chevalier Rank,
Qui suivait sa femme, dame Berngerd.
Venait ensuite le riche Rabensatt
Avec sa femme, qui ne s'appelait rien du tout.

Le chevalier qui, à l'appel de ce nom, s'était joint à la chaîne, était messire Benedict Rimaurdsen; il avait été invité à danser de la même façon que le sénéchal Peder et avait pris la main d'une femme inconnue.

On chanta enfin :

C'est ainsi que dansait messire Jwer Held,
Qui suivit le roi au-delà du Belt.

A sa grande surprise, le sénéchal Peder vit en ce moment le brave chevalier Thorstenson venir, lui aussi, grossir la chaîne avec une égrillarde fille de bourgeois à son bras.

— Comment! Thorstenson, lui aussi, se trouve ici! s'écria le sénéchal, à qui Ingetrude apprit en peu de mots que ce courageux chevalier était venu la prendre pour la ramener à Nuborg, où il avait conduit la reine et toute la cour, et qu'il avait approuvé et secondé l'entreprise de la jeune fille.

Rone, cependant, restait toujours immobile et irrésolu, sans faire mine de vouloir prendre part à la farandole. Déjà on avait à deux reprises parcouru toute la circonférence de la pelouse, au milieu des transports d'une bruyante gaîté; et chaque fois que Kirstine avait passé devant Rone, elle avait chanté d'une voix retentissante, en ayant l'air de l'interpeller :

Il danse le premier de tous, en avant, le loup de Ribe
Il est fidèle et loyal envers le roi!

Elle s'approchait pour la troisième fois; mais lui, toujours enseveli dans ses réflexions, ne l'apercevait encore pas.

— Vous avez donc peur de déranger l'élégante ordonnance de vos beaux cheveux si bien peignés, chevalier Rone, que vous tardez et hésitez tant à me conduire à la danse? lui dit alors la courageuse Kirstine d'un air de raillerie, en s'agitant d'impatience sur le banc où elle était assise, mais cependant sans le quitter.

— Vous avez raison, noble damoiselle, répondit Rone; ici la tête peut tout aussi facilement se déranger que les cheveux. Les miens sont déjà un peu rouges, comme vous avez pu vous en apercevoir; mais ils pourraient facilement devenir plus rouges encore dans une ronde infernale comme celle-ci.

— Et vos jolies joues si rosées pourraient même un peu pâlir! ajouta-t-elle d'un ton railleur.

— Vous n'avez peut-être pas tort, reprit-il d'un air rusé. Le plus brave des fiancés ne pourrait guère vous être bon à grand'chose, s'il avait une tête de mort. Rien de plus naturel que de réfléchir un peu avant de se décider à se mêler à la danse des morts, quand bien même on donnerait la main à la plus riche et à la plus belle jeune fille du monde.

— Si vous hésitez un instant de plus, chevalier Rone, lui déclara alors d'un ton visiblement courroucé la téméraire Kirstine, ce me sera une preuve que je m'étais honteusement méprise en vous jugeant homme de courage et d'exécution : la fille du Jarl Kleinalf ne vous donnera jamais sa main, et vous deviendrez un sujet de raillerie pour toutes les filles du Danemarck et de Norwége! Mais, non! ajouta-t-elle d'un ton plus doux, vous n'attacherez certainement pas une telle honte et un pareil ridicule à votre personne, non plus qu'à la mienne. Faudra-t-il donc qu'Ingetrude ait raison, et son chevalier pourra-t-il s'apercevoir de votre faiblesse et de vos tergiversations? Voyez comme il est fier de danser avec elle, le sénéchal Peder Hessel!

— Le sénéchal Peder Hessel! s'écria Rone tout surpris et en pâlissant.

— Lui-même! J'espère bien que ce nom-là ne vous fait pas peur. Si vous êtes aussi courageux que vous vous vantez de l'être, et si mon père vous a donné l'accolade, prouvez-nous que vous êtes digne d'un tel honneur, et montrez à cet orgueilleux sénéchal qu'il n'y a rien de commun entre vous et des rebelles, des traîtres à leur prince et à leur pays! Le sénéchal est sévère, dit-on, et le vieux Frison a juré votre perte et votre mort, si vous nous trahissiez.

— Ne vous méprenez pas sur mes intentions, noble damoiselle! se hâta de répondre Rone. Je n'ai pas plus peur du sénéchal que de son

vindicatif cabaretier. Je ne ferai point un pas pour eux; mais pour vous, belle Kirstine! et pour mon honneur de chevalier, je vais de grand cœur risquer ma tête, et je danserai avec vous la farandole jusqu'au château. Une fois que la porte en aura été ouverte sur mon signal et sur le mot d'ordre que je prononcerai, j'aurai tenu ma parole; et j'espère qu'alors vous aussi vous tiendrez fidèlement et loyalement la vôtre, en consentant à m'épouser sur-le-champ

— En fidèle Norwégienne, je tiendrai ma promesse, répondit Kirstine toute joyeuse, et elle se leva précipitamment en lui tendant la main. Quand donc aurez-vous franchi avec moi la porte de ce château en dansant la farandole? alors au moins j'aurai la preuve que vous êtes un brave et courageux chevalier, comme je l'ai toujours pensé, et vous serez digne de la fille d'un Jarl!

Rone se sentit, à ces mots, saisi d'un téméraire enthousiasme. D'un pas rapide il courut avec sa danseuse prendre la tête de la farandole qui venait en ce moment d'achever pour la troisième fois le tour de la pelouse, et qui s'approchait du banc où il se trouvait. Avant qu'Ingetrude eût pu achever le couplet relatif au loup de Ribe, Rone sautait gaîment devant elle, tenant Kirstine par la main et chantant d'une voix retentissante, comme chef de la farandole, des couplets que répétaient après lui les jeunes filles et les chevaliers :

La danse va le long des rues de Ribe;
Les chevaliers y dansent bien gaîment
Pour le roi Eric-le-Jeune!

— C'est bien! lui dit à voix basse la jeune Norwégienne qu'il entraînait avec lui, et dont les rubans de soie qui nouaient sa chevelure flottaient naturellement au gré du vent, pendant qu'elle dansait d'un pas léger et rapide. Si vous dansez comme cela jusqu'au delà du pont, je dirai que vous avez du courage, et si vous dépassez le pont avec nous, je tiendrai mon serment.

Arrivé au pont-levis, Rone agita son écharpe et le pont-levis s'abaissa.

— Ingetrude! chère Ingetrude! nous réussissons! s'écria le sénéchal Peder; et il embrassa vivement sa danseuse au beau milieu de la farandole.

Les bottes éperonnées des chevaliers retentissaient sur les planches du pont-levis, au milieu des pas légers des femmes, pendant que tous chantaient joyeusement :

La danse commence sur le pont de Ribe:
Là dansent comme il faut les chevaliers
Pour le roi Eric-le-Jeune!

Rone ayant alors frappé dans ses mains, la porte s'ouvrit; et aussitôt toute la bande des danseurs envahit tumultueusement le château, qui retentit du bruit du chant et de la danse. Le comte Gerhard était resté sur la pelouse; il se prit à rire, puis sonna avec son cor une joyeuse fanfare de chasse. Un instant après, cinquante hommes armés l'entouraient. Ils le suivirent en poussant de grands cris de joie jusqu'à la porte du château qui était demeurée ouverte, et qu'il fit occuper par la moitié de son monde, tandis qu'avec l'autre moitié il suivait les danseurs à pas précipités.

Une grande partie de la garnison était dispersée dans la ville, et le commandant du château, messire Tage Muns, à moitié ivre, était assis avec trente de ses amis à une table dressée dans la grande salle des chevaliers. Il entendit le chant et la danse retentir dans la cour et même dans les corridors du château, sans pour cela paraître surpris; car il avait permis à son ami Rone de lui amener ainsi, en dansant la farandole, les plus belles d'entre les filles des bourgeois. Les portes s'ouvrirent, et toute la bande joyeuse entra dans la salle des chevaliers. Chaque cavalier te-

nant sa danseuse par la main gauche, et ayant une torche à la main droite; et cette longue file de danseurs était comme liée par une guirlande de vert feuillage entremêlé de roses. Tout à coup les femmes, sortant des rangs, allèrent toutes former un groupe compact que les danseurs entourèrent en formant un cercle épais et leurs épées nues à la main.

A cet aspect seulement, le commandant Tage Muns et ses trente chevaliers se doutèrent qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Ils examinèrent les inconnus qui les entouraient, et, dans leur juste défiance, se mirent aussitôt en garde Mais au même instant, à leur grande surprise et sans qu'ils eussent même eu le temps de revenir à eux, ils se virent tous saisis et désarmés, sans effusion de sang. Alors les danseurs continuèrent la farandole tout autour de la pièce, en chantant :

C'est ainsi que nous dansons dans le château,
L'épée cachée sous la soie,
Dans le château qui est enlevé!

— Pour le roi Eric-le-Jeune ! s'écria le sénéchal Peder Hessel qui prit alors le commandement de la forteresse au nom du roi, et qui fit aussitôt conduire dans les cachots de la tour l'ancien commandant et ses chevaliers rebelles tous chargés de lourdes chaînes. Peu de temps après, la bannière royale flottait de nouveau, à la grande joie des fidèles habitans de Ribe, au dessus de la porte du château ; et c'était une belle et svelte jeune fille qui l'y plantait.

Pendant que le sénéchal Peder et le comte Gerhard faisaient occuper tous les postes par des hommes fidèles et dévoués, la danse continuait, tant dans le château que dans la ville, avec toutes les démonstrations de la joie la plus bruyante.

Quand le sénéchal eut pris les mesures nécessaires pour mettre le château ainsi que la ville et ses habitans à l'abri de toute attaque, il revint dans la salle des chevaliers où il avait laissé Ingetrude avec Skirmen et le chevalier Thorstenson, au milieu des danseurs. Sa rencontre avec la fiancée de sa jeunesse et la prise si romanesque de ce château-fort, lui semblaient un rêve. La ruse à laquelle on avait eu recours et la coopération de Rone lui déplaisaient bien un peu ; mais la joie d'avoir retrouvé la courageuse Ingetrude et la certitude que son retour en Danemarck était une réalité ainsi que l'aventure de cette nuit, avaient mis son esprit dans un état de surexcitation pénible. Cependant, après avoir quelque temps inutilement cherché Ingetrude sans la retrouver nulle part, l'inquiétude ne tarda pas à se glisser dans son âme. Il n'apercevait de tous côtés que de joyeux chevaliers et des fils de bourgeois déguisés, dansant avec les jeunes filles de Ribe, au milieu de retentissans éclats de rire et avec toutes les démonstrations de la joie la plus franche. Le chevalier Thorstenson et Benedict Rimaurdson, si tristes d'habitude, passaient devant lui comme enivrés tous deux par la joie générale, et dansant au milieu de la cohue à laquelle avait fini par se mêler le comte Gerhard lui-même, lequel s'en allait répétant d'une voix fortement accentuée le refrain de chaque couplet. Mais au milieu du chant d'après le rhythme duquel la farandole continuait avec une vivacité toujours croissante, le sénéchal n'entendait plus la voix claire et étendue d'Ingetrude, tandis que chevaliers et dames répétaient les paroles de leur courageux coryphée :

C'est ainsi que nous dansons dans le château,
L'épée cachée dans la soie
Dans le château qui est enlevé !
Jamais, en vérité, je ne vis une danse de chevaliers
Enlever ainsi un château avec un chapelet.
Pour le roi Eric-le-Jeune !

XX.

Le sénéchal n'eût certes pas manqué de se laisser aller à la joie et à l'enthousiasme que causait partout la prise si romanesque de la forteresse royale de Ribe, s'il lui avait été possible de retrouver les traces de damoiselle Ingetrude. Cette subite disparition restait pour lui une énigme; et ce qui ajoutait encore à son inquiétude, c'était de n'apercevoir Rone nulle part. Il savait que ce rusé chevalier avait accompagné sa fiancée de Norwége en Danemarck. mais, en dépit du nouveau masque dont Rone semblait s'être maintenant affublé, et de la part importante qu'il venait incontestablement d'avoir à la surprise du château, il n'en persistait pas moins à voir en lui un adversaire personnel, non moins qu'un ennemi de la famille royale. Le sénéchal ne retrouvait pas non plus la jeune Norwégienne qu'Ingetrude lui avait désignée comme son amie, et qu'il avait vu mener le branle avec Rone. Il la savait fille du trop fameux Jarl Kleinalf; et la liaison intime qui paraissait s'être établie entre Ingetrude et cette famille, ne pouvait qu'augmenter son inquiétude. En ce moment, le chevalier Thorstenson sortant des rangs de la farandole, lui tendit la main.

— Ma foi! dit le rude homme de guerre, voilà qui s'appelle une joyeuse fête pour les jeunes filles! Encore une comme cela, et elles n'auront plus rien à nous envier à nous autres hommes, sous le rapport de la gloire militaire! J'en conviens franchement: ce soir, tout l'honneur de la victoire revient aux dames, mais j'espère bien que la prochaine fois ce sera notre tour.

Ils se retirèrent alors à l'écart; et le chevalier Thorstenson raconta à son ami, qui ne l'écoutait que d'un air distrait, comment en arrivant à Ribe, quelques heures seulement auparavant, il avait été entraîné à jouer un rôle dans cette bizarre aventure. Il s'excusa de ne s'être pas tout d'abord acquitté de sa mission, en alléguant l'importance que paraissait avoir le mystérieux avis qu'on lui avait fait passer.— A vrai dire, mon ami, ajouta-t-il, votre épée, l'éclat qui s'attache à votre dignité de sénéchal et votre prudence, nous étaient nécessaires pour réussir; mais je n'étais pas fâché d'éviter vos objections souvent par trop consciencieuses. Voilà pourquoi je persuadai à mademoiselle Ingetrude de vous ménager cette surprise. Si vous le trouviez mauvais, la peine en devait retomber sur moi. Vous êtes mon chef; donc vous pouvez, si bon vous semble, me faire enfermer dans la tour du château pour me punir d'avoir manqué à mes devoirs, de m'être, sans ordres, prêté à cette bizarre entreprise, et surtout d'avoir osé conspirer contre vous avec la dame de vos pensées; car au fond, vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Où est-elle? demanda vivement le sénéchal.

— Je n'en sais rien, reprit Thorstenson; mais laissons ces jeunes filles danser et sauter. Il est temps maintenant de penser aux affaires.

Le sénéchal Peder gardait le silence. Thorstenson continua: le sénat a trouvé suspects les armemens faits par le duc de Waldemar, bien que la reine ait toujours grande confiance en ce prince. Le vieux chevalier John n'a pas cru que le jeune roi fût désormais en sûreté à Wiborg. Moi-même je suis d'avis que tout ne va pas comme nous pourrions le souhaiter; et en votre absence, je me suis vu forcé de conduire la famille royale à Nuborg. C'est à cette occasion que le chevalier John m'apprit que je vous trouverais ici. Voici des lettres de lui et de la reine pour vous. Je crois savoir qu'on vous mande à Nuborg. Mais ici vous êtes mon supérieur, mon chef de file. Puisque vous agissez d'après les ordres du roi, mon devoir est de vous obéir, et c'est ce que je serais heureux et fier de faire.

Le sénéchal parcourut rapidement les lettres que le chevalier Thorstenson venait de lui remettre. — Il faut que je parte avant la pointe du

jour, dit-il ; puis il ajouta, en paraissant réfléchir : Je vous nomme commandant du château, chevalier Thorstenson ! Cette forteresse royale ne saurait être confiée à un plus brave chevalier; et pour vous punir d'avoir agi tantôt de votre plein chef, je vous ordonne de la défendre jusqu'à la dernière extrémité, quand bien même le duc et le maréchal Stig Anderson viendraient à unir leurs forces pour l'attaquer.

— C'est bon ! répondit galment Thorstenson, vous ne pouviez pas m'assigner une plus honorable punition. Je vois bien que si vous m'en voulez, sénéchal, ce n'est que comme il peut convenir à un galant homme; et je vous remercie de votre confiance. Il y a sans doute parmi les bourgeois de la ville assez de braves gens pour défendre ce château dans lequel, je le jure bien, n'entrera ni traître ni ennemi tant qu'il y restera pierre sur pierre. Si le roi ne se trouve pas en sûreté ailleurs, amenez-le ici; Ribehouse est et restera toujours la plus redoutable place forte du Danemark. Avant un mois d'ici, elle sera imprenable.

— Bien ! reprit le sénéchal; dans une demi-heure on vous remettra officiellement les clés, insignes de votre dignité de commandant du château. Faites cesser ici la fête; et qu'à l'exception de la garnison, tout le monde sorte de séant. Voulez-vous par la même occasion me rendre un service d'ami ? ajouta-t-il d'un air contraint et embarrassé. Eh! bien, faites chercher damoiselle Ingetrude partout et sans perdre de temps. Peut-être me permettra-t-elle de la conduire vers son parent le sénateur...

Thorstenson fit un signe d'assentiment, et lui secoua vivement la main au moment où déjà il s'éloignait.

— Encore un mot ! ajouta le sénéchal, avec une vive agitation, et en revenant sur ses pas ; faites arrêter Rone en quelque endroit qu'on le trouve, et retenez-le prisonnier jusqu'à ce que sa conduite ait été sévèrement examinée. Qu'on se mette sans plus de délais à sa recherche, qu'on ferme les portes de la ville ; que de vingt-quatre heures aucun vaisseau ne puisse sortir du port, et que Dieu vous soit en aide!

Thorstenson fit de nouveau un signe de tête affirmatif, et, tout joyeux de sa nouvelle dignité de commandant du château, s'empressa d'aller exécuter les ordres du sénéchal.

Celui-ci se rendit sans tarder davantage dans le cabinet secret du châtelain qu'on venait d'arrêter et de charger de fers, et il y trouva tout ce qui lui était nécessaire pour expédier des ordres et des pleins-pouvoirs. Malgré l'inquiétude qu'il éprouvait et la lutte intérieure à laquelle il était en proie en se voyant ainsi obligé de sacrifier à ses devoirs l'affaire la plus chère à son cœur, il apporta toute la réflexion nécessaire dans le travail urgent auquel il se livrait en ce moment. Il allait apposer au bas de la nomination de Thorstenson comme commandant du château de Ribe, et sur de la cire brûlante, un sceau représentant ses armoiries, un aigle aux ailes déployées, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit brusquement. C'était Skirmen qui entrait tout hors d'haleine.

— Ah ! je vous trouve enfin, monseigneur ! je vous cherchais partout ! Je vous apporte force compliments et une jolie petite lettre de la part de damoiselle Ingetrude, que j'ai accompagnée un bout de chemin. Elle est partie en toute hâte dans le coche du bailli de la ville qu'on avait attelé de quatre vigoureux chevaux, et qu'escortaient douze reîtres.

— Que me dis-tu là, Skirmen ? Elle est partie ? s'écria le sénéchal stupéfait ; mais où donc s'en est-elle allée ?

— Eh ! ne le savez-vous pas, monseigneur ? Est-ce que ce n'est pas d'après vos propres conseils ? Dans ce cas, écoutez-moi : quand elle eut planté la bannière royale au dessus de la grande porte du château, elle se mit à chanter de telle sorte que tous les bourgeois répétèrent en chœur : « Pour le roi Eric-le-Jeune ! » Ensuite elle m'ordonna de l'accompagner chez le bailli de la ville, et lui présenta un écrit duquel pen-

daient de grands sceaux. Ce que voyant, notre homme s'inclina devant elle comme il eût pu faire devant la reine en personne; puis il fit aussitôt atteler...

— Mais où est-elle allée? Quel chemin a-t-elle pris? Voilà ce que je te demande depuis une heure. Où est cette lettre! donne-la-moi!

— La voici, monseigneur! répondit Skirmen en lui présentant une petite carte de parchemin roulée sur elle-même et attachée avec un ruban de soie rose.

Le sénéchal parcourut précipitamment les quelques lignes qu'elle contenait, et tout aussitôt une vive rougeur couvrit son visage.

« Adieu, fiancé de mon enfance! lui écrivait Ingetrude. « Pour le roi Eric-le-Jeune! » Voilà un refrain qui retentira long-temps dans mon cœur... La torche que mon chevalier tenait à la main brille encore devant mes yeux. Celui qui est puissant m'a donc aussi permis d'accomplir une action héroïque!... Le vieux chevalier John sait pourquoi. Demandez-lui le motif qui me fait agir, mais n'essayez point de me suivre... Au milieu même de la sombre nuit qui plane sur le Danemarck, il nous a été donné de danser ensemble une ronde de victoire et de triomphe, et qui, Dieu merci, n'a pas coûté de sang... Si jamais l'enfant-roi devient vraiment souverain de Danemarck, peut-être nous reverrons-nous tous deux à l'heure opportune. Mon père seul peut nous unir; mais il n'y a pas d'homme capable de séparer ce que Dieu a joint dans la vérité. »

Le sénéchal poussa un profond soupir, tandis que ses yeux brillaient animés d'un nouvel et ardent espoir. Il plaça sur son cœur le morceau de parchemin, et se retournant vers Skirmen : — Ainsi, tu dis qu'elle est partie pour Kolding, et que de là elle se rendra en Suède? Voilà qui est singulier! Qui t'a appris cela?

J'ai conclu de ce que damoiselle Ingetrude disait en ma présence au bailli de la ville ainsi qu'à cette femme ou à cette fille de Norwége, que...

— La jeune Norwégienne? interrompit le sénéchal; j'espère bien qu'elle et le chevalier Rone n'accompagneront pas damoiselle Ingetrude?

— Que Dieu l'en préserve! Non, monseigneur! car dans ce cas je ne l'aurais pas laissée partir, quand même il m'eût fallu pour cela employer la force; mais, comme je vous le disais, je croyais que vous étiez instruit de tout, et...

— Mais Rone, Rone! l'as-tu vu?

— En nous rendant chez le bailli de la ville, nous avons rencontré l'écuyer, ou si vous aimez mieux le chevalier Rone, comme se fait maintenant appeler cet animal-là; il sortait de la chapelle des pénitens gris avec sa jeune Norwégienne. Ils étaient déjà, disaient-ils, homme et femme, mariés. Damoiselle Ingetrude s'est alors prise à pleurer amèrement, puis elle vous a embrassé tout émue la jeune Norwégienne. Quant à Rone, à ce chevalier du démon, il avait hâte de s'éloigner. Il fallait, disait-il, que lui et sa femme fussent en pleine mer avant une demi-heure; et il parlait de ses matelots norwégiens, en regardant autour de lui, comme s'ils ne devaient pas être loin de là. Il tendit ensuite l'une de ses mains à damoiselle Ingetrude, pendant que de l'autre il retenait la jeune dame dont l'embarras était visible; mais damoiselle Ingetrude, se méprenant sans doute sur ce geste, se contenta de lui dire froidement adieu, puis se tourna de mon côté. J'avais une horrible démangeaison de mesurer mon sabre d'écuyer avec ce chevalier de nouvelle fabrique. J'avais donc dégaîné à tout hasard, et je ne sais en vérité comment; je crois cependant qu'en regardant ce renard de chevalier, je n'avais pas trop l'air de lui faire les yeux doux. Il se ressouvint probablement de la façon dont je lui avais mis les quatre fers en l'air la dernière fois que je l'avais rencontré au château de Nuborg, devant la porte du duc Waldemar, car il pâlit tout aussitôt en voyant que je m'avançais vers lui. Damoiselle Ingetrude m'ayant alors pris par le bras, avant que j'eusse seulement eu

le temps de le traiter de lâche et de traître infâme, mon homme disparut subitement avec la belle personne qu'il aura sans doute volée ou enlevée.

Le sénéchal Peder respirant alors plus librement : — Dieu merci ! s'écria-t-il, le misérable ne l'a plus en sa puissance !

— Mais si vraiment ! puisqu'il l'a emmenée avec lui, ce suppôt de l'enfer !

— Comment ? Es-tu fou ? Ingetrude ?

— Eh ! non, que Dieu l'en préserve ! Je la tenais bien d'ailleurs. Je parle de la belle Norwégienne.

— Eh ! au nom du ciel ! pourquoi nous inquiéter d'elle davantage, puisqu'elle est maintenant sa femme ? C'est bien Skirmen, tu t'es bravement comporté. Ainsi, elle est donc partie toute seule pour Kolding ? Je te parle d'Ingetrude.

— Non monseigneur, avec douze reîtres, au contraire, et quatre chevaux, sans compter le cocher.

— C'est bon, Skirmen. Nos chevaux sur-le-champ.

— Déjà ? dit l'écuyer en rougissant. Je croyais que nous resterions ici cette nuit ? A vous dire vrai, noble seigneur, j'avais donné rendez-vous à la petite Gertrude et à son vieux père près de la porte de pierre. Elle entreprend avec lui un pieux pèlerinage, et je vais être maintenant bien long-temps sans la revoir...

— Cela peut encore se faire en route. C'est précisément par cette porte que nous partons.

Skirmen partit en soupirant, et le sénéchal se jeta avec tristesse sur un siége. Il se mit à relire la lettre d'Ingetrude, puis la pressa contre ses lèvres. Quelques instans après entra le chevalier Thorstenson, qui paraissait enflammé de colère.

— Ah ! le maudit Alfgrave ! s'écria-t-il vivement ; c'était sa fille, et les voilà partis ! et damoiselle Ingetrude avec. .

— Je le savais déjà, reprit le sénéchal, qui se leva en cachant la lettre qu'il tenait à la main. Voici votre nomination et vos pouvoirs, brave Thorstenson. Que Dieu vous soit en aide ! Ainsi Rono s'est échappé. Allons, pour cette fois nous sommes encore en reste avec lui, et nous lui devons même de la reconnaissance. .

— Le maudit suppôt de l'enfer ! c'est avec la fille de l'Afgrave qu'il est parti ! reprit Thorstenson en frappant du pied ; ils étaient déjà en pleine mer avant qu'on eût eu le temps de boucler le port. Ah ! si je l'avais su, il y a seulement une demi-heure ! Enfer et damnation ! la fille de l'Allgrave serait restée prisonnière à Ribehouse jusqu'à ce que le chevalier Algotson eût été pendu, et que l'orgueilleuse Ingetrude fût devenue la femme de Thorstenson !

— Alors il est bon que les choses se soient ainsi passées, et que vous n'ayez point connu la courageuse fille du pirate, répondit le sénéchal ; car, dans ce cas, nous eussions eu maille à partir ensemble. C'eût été en effet une honte pour tous les Danois, que cette courageuse jeune fille n'eût pas pu repartir d'ici aussi librement qu'elle y était venue. Si elle n'avait pas excité, encouragé le traître qui, ce soir, dansait en tête de la farandole, et si elle ne nous avait pas elle-même donné l'exemple, c'est en vain que la plus courageuse d'entre les jeunes filles du Danemarck nous eût chanté sa ballade ; par conséquent, vous ne seriez pas, à l'heure qu'il est, commandant de la forteresse royale de Ribehouse.

— Mais, de par tous les diables ! puisque je vous dis que c'est la fille de l'infâme Alfgrave !

— Qu'est-ce que cela fait ? N'en est-elle pas moins une héroïne, à laquelle nous devons des éloges et de la reconnaissance ? Ah ! elle n'a assurément que trop chèrement payé cette téméraire aventure, puisqu'elle a dû l'acheter en engageant sa foi à Rome.

— Vous avez raison, sénéchal Peder, répliqua Thorstenson redevenu

de sang-froid. La pauvre fille méritait un plus honnête mari, et surtout un plus honnête père. Après tout, peut-être réussira-t-elle encore à faire un héros ou tout au moins un brave pirate du dernier de nos chevaliers. Mort et damnation ! si j'avais su pourtant qu'elle était fille de l'Alfgrave...

— Allons, mauvaise tête! interrompit on souriant le sénéchal, vous auriez été lui baiser respectueusement la main.

— Seigneur sénéchal, les chevaux sont en bas du grand escalier, dit à ce moment Skirmen à travers la porte.

Le sénéchal prit alors cordialement, mais avec quelque précipitation, congé du brave commandant de Ribehouse, puis se mit en route. Il avait eu la précaution de revêtir une cuirasse légère, cachée sous son manteau. Skirmen suivait son maître, qui s'éloigna au grand trot, sans prendre garde aux bruyantes démonstrations de joie des bourgeois qui remplissaient encore les rues. Il régnait cependant déjà dans la rue des Marchands une complète solitude, qui n'empêcha pas Skirmen d'y entrevoir quelques formes humaines indécises, se glissant mystérieusement et sans bruit le long des murailles. On eût pu prendre ces fantômes pour des Dominicains allant, suivant les règles de leur ordre, ensevelir des morts; car ils portaient, comme ces religieux, rabattus sur le visage, de grands capuchons au milieu desquels étaient pratiqués deux trous pour les yeux. Mais aux mouvemens de leurs bras et à leurs pas rapides, il était facile de reconnaître que ce devaient être des hommes d'armes déguisés. Le fidèle écuyer appela l'attention de son maître sur ses inconnus, qui semblaient le considérer d'une façon toute particulière.

— Eh! ne vois-tu pas que c'est une procession funèbre de Dominicains s'en allant chercher quelque part un cadavre à enterrer? Moi, je ne leur trouve rien du tout d'extraordinaire.

— Reste à savoir quel cadavre ils vont chercher, reprit Skirmen, et si leur intention n'est pas plutôt de commencer par s'en faire un, sans aller le chercher plus loin.

Pendant ce temps là, les hommes d'armes déguisés avaient disparu dans une petite ruelle voisine, et le sénéchal Peder débouchait sur un pont situé encore dans l'enceinte de la ville.

— Ah ça! Skirmen, dit le sénéchal à son écuyer en arrêtant son cheval, comment se fait-il que ton courage me paraisse avoir diminué depuis l'an dernier? Quand tu fis prisonniers les brigands dans la caverne du Daugberg-Doas, tu étais un tout autre homme. On peut facilement voir aujourd'hui que tu as une petite amourette en tête. Aurais-tu donc oublié que ce n'est pas avec de la mollesse et de la pusillanimité qu'on gagne les éperons d'or?

Skirmen rougit. — Monseigneur, répondit-il, si lorsque l'an dernier nous nous rendions à Harrestroup, vous ne m'aviez pas pris pour un poltron, et si vous vous étiez défié des pénitens gris, le roi Eric, fils de Christophe, eût peut-être encore pu cette année-ci me conférer l'accolade, comme vous m'en donnâtes l'espérance le soir même. Sans doute, c'est de votre main qu'il me serait bien doux de recevoir pareil honneur, ajouta-t-il d'une voix tremblante; cependant, si vous me regardez comme un peureux imbécile parce que je suis inquiet pour vous, je ne demande pas mieux que de rester toute ma vie votre humble écuyer. Cela ne m'empêchera pas au reste de vous donner des avertissemens, car j'aime bien mieux être enterré avec de simples éperons d'argent, que de porter des éperons d'or en suivant votre convoi.

— Mon cher Skirmen, reprit le sénéchal vivement ému et en lui tendant la main, je sais bien que tu es plus inquiet pour ma vie que pour la tienne. Mais je ne me regarde pas comme un personnage aussi important que tu veux bien le croire. C'est bien armé et bien équipé que me voilà ici, chevauchant pour le service du roi. Par le diable! tous les capu-

chons qun nous avons rencontrés ne cachent peut-être pas des traîtres ni des assassins.

— Ces drôles-là, noble seigneur, n'ont fait toute la journée que rôder autour de nous ; aussi jurerais-je que ce sont des gens du duc. Je croyais que le comte Gerhard nous accompagnerait avec ses reitres ?

— Il est maître de ses actions, répliqua le sénéchal ; j'ignore si son intention est d'assister pour cette fois aux grandes assises de Danemarck.

— Alors, pourquoi le chevalier Rimaurdson n'est-il pas avec nous?

— Il s'en va d'ici par mer. Allons, mon ami, en route! Au temps où nous sommes, il n'y a que de jeunes filles, ou bien des voyageurs sans armes, ou encore des princes, qui aient besoin d'escorte pour courir les grandes routes.

Skirmen se tut. Ils avaient maintenant complétement dépassé le pont ; ils en franchirent encore un autre jeté sur le troisième bras de la petite rivière appelée Neps, et conduisant tout près de la porte de pierre, à l'extrémité orientale de la ville. Dans ce quartier éloigné, ils ne rencontrèrent que peu de monde. Arrivés à la porte de pierre, ils la trouvèrent déjà fermée par ordre de Thorstenson ; mais, à la vue des insignes bien connus du sénéchal, la garde bourgeoise s'empressa d'obéir à l'ordre que celui-ci donna de l'ouvrir. Ils allaient continuer tranquillement leur route, quand Skirmen entendit une claire voix de femme prononcer son nom.

— Pour l'amour de Dieu, arrêtez, cher seigneur! s'écria-t-il avec une indicible émotion, et en se jetant à bas de son cheval. Gertrude est très certainement détenue dans la geole dépendant de cette porte de ville.

—Délivrez-nous, noble seigneur sénéchal! fit alors la voix de Gertrude à travers les barreaux d'une petite lucarne donnant sous la voûte même de la porte ; car vous pouvez témoigner, vous, que nous ne sommes ni des traîtres ni des espions.

Quelques mots d'explication adressés à la garde par le sénéchal suffirent pour faire remettre en liberté les deux prisonniers, et le vieux Henner sortit aussitôt de la geole avec Gertrude. Il portait un grand manteau de pèlerin, et tendit cordialement la main au sénéchal, pendant que Gertrude se précipitait dans les bras de Skirmen.

— Un mot encore, seigneur sénéchal, dit Henner à voix basse ; si vous voulez vous rendre cette nuit en toute sûreté à Snoghoi ou à Kolding, attendez ici mon retour et faites ouvrir la porte pour quelques bons amis. Cours, Gertrude, c'est pressé.

— Allons, encore quelque chose de nouveau! dit le sénéchal avec impatience. Mais le vieillard ne lui répondit point. Le gigantesque pèlerin avait, suivant la manière du courir particulière aux Frisons, fait quelques énormes bonds à l'aide de son bâton ; puis il avait tout à coup disparu dans l'obscurité. Peu d'instans après, on entendit de vigoureux coups d'aviron retentir du côté nord de la porte, et on aperçut confusément une barque descendant avec une rapidité extrême la rivière dans la direction du château. Presqu'au même instant où le vieillard avait disparu, la petite Gertrude, avec la légèreté d'une gazelle, s'était arrachée des bras de Skirmen et était également devenue invisible pour lui. Skirmen crut cependant entendre ses pas sur le pont qu'ils venaient de franchir en dernier lieu. Il se jeta sur son *Norbock* et voulut courir après elle ; mais il entendit en ce moment la voix de son maître qui lui criait avec impatience :

— Partons, Skirmen ; par ici. Ce vieillard est fou ; je ne saurais m'arrêter ici pour un de ses caprices. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à la garde bourgeoise, si vous le voyez revenir, ou bien si quelqu'un autre me demande, laissez passer.

En disant ces mots, il piqua des deux et s'éloigna. Skirmen suivait son maître, le cœur gros de regrets et regardant constamment derrière lui dans la direction de l'endroit où Gertrude, qu'il avait à peine eu le temps

d'embrasser, avait si subitement disparu à ses yeux. Mais la lueur vacillant des étoiles ne lui permettait d'apercevoir que la sombre voûte de la porte de la ville et une grande main de fer qui, s'avançant en dehors des massifs pilastres auxquels était fixée cette porte, s'étendait vers lui d'une manière menaçante.

— Apprenez-moi donc, monseigneur, ce que signifie cette horrible main que j'aperçois là, tout contre cette porte de ville? dit-il à son maître pour avoir une occasion de s'arrêter un instant de plus, et pendant que ses yeux restaient dirigés vers l'endroit de la disparition de Gertrude.

Le sénéchal, modérant quelque peu le trot de son cheval, tourna la tête et lui répondit : — Cette main a été placée là comme menace et en même temps comme avertissement à l'adresse de ceux qui violent la loi. Quiconque, par des menées illicites, opère un renchérissement des denrées dans la ville, a le poing coupé ; mais si je ne me trompe pas, c'est d'une autre main, moins froide et moins rude toutefois, que tu t'occupes en ce moment. Tu voudrais bien, n'est-ce pas.dire encore une fois adieu à ta Gertrude. C'est une brave jeune fille, j'en conviens. Dieu veuille qu'elle soit un jour ta femme! Quand nous aurons une fois rétabli l'ordre et la paix dans le pays, je songerai à vous deux. Mais à cette heure-ci, tourne-moi bravement le dos à toutes ces amourettes-là, et montre-toi alerte et dispos. Je ne puis m'écarter d'un seul pas de la route qui m'est tracée, fût-ce même pour l'amour de la damoiselle que j'aime le mieux au monde.

Mais vous prenez le même chemin qu'elle, et il se peut que vous la rencontriez encore à Kolding. Je ne vous en remercie pas moins, monseigneur, de vouloir bien penser à nous, ajouta Skirmen vivement ému. Je n'ai pas besoin de richesses, moi. Gertrude ne me demande que de devenir un bon et brave chevalier, capable de vous faire honneur, ainsi qu'à notre jeune roi. Donc, en avant! monseigneur; ce ne sera pas moi qui vous retiendrai. Le bon Dieu permettra bien sans doute que je revoie ma pauvre Gertrude encore une fois avant de partir de ce bas monde! Ce disant, il essuyait une grosse larme dans ses yeux, et donnait de l'éperon à son *Norbock*.

Nos deux cavaliers chevauchèrent alors d'un bon trot, pendant que le sénéchal, réfléchissant à ce que le vieux et bizarre Henner avait pu lui vouloir dire avec son mystérieux avis, cherchait à savoir pour quels motifs il lui avait si instamment recommandé de ne pas faire refermer la porte de la ville. Ça été une sottise de ma part, Skirmen, dit-il d'un air contraint ; je n'aurais pas dû céder au caprice du vieillard relativement à la porte de la ville. Si les gens dont tu m'as parlé sont des traîtres, et des espions cherchant à nous faire tomber dans quelque embuscade, c'est nous-mêmes qui leur aurons ouvert cette porte et qui leur aurons permis de nous tomber dessus.

Peu d'instants après, il leur sembla entendre derrière eux un fort bruit de chevaux, et ils tournèrent bride en toute hâte ; mais l'obscurité leur déroba complétement la vue de la porte de la ville, et tout à coup ils entrevirent sur la route une nombreuse bande d'hommes à cheval.

— Chevauchons l'un contre l'autre, seigneur sénéchal, dit Skirmen ; ce sont très certainement les individus à grands capuchons que nous avons rencontrés dans la rue des Marchands.

A une distance d'environ cent pas se trouvait un chemin latéral conduisant à la forêt, et dans lequel ils purent voir s'enfoncer la bande suspecte.

— Ils ont, à ce qu'il paraît, affaire ailleurs, dit le sénéchal en retirant la main de la garde de son épée. En avant, donc!

Et ils repartirent au grand trot.

— Peut-être, reprit Skirmen, aiment-ils mieux nous attendre à l'ex-

trémité de la forêt? Nous avons certes encore de l'avance sur eux, mais le plus prudent serait encore, suivant moi, de nous en retourner à Ribe prendre du renfort... Ce n'est certes pas pour rien que le vieux Henner nous engageait à l'attendre...

— Non! nous profiterons de notre avance, répondit résolument le sénéchal, en donnant de l'éperon à son cheval. Si ce sont des ennemis, peut-être attendaient-ils damoiselle Ingetrude au lieu de nous. D'ailleurs, qui sait quelle espèce de gens sont ces reitres?

Ils continuèrent leur route à brides abattues, jusqu'à l'extrémité de la forêt. En cet endroit le chemin se rétrécissait tout à coup, encaissé de gauche et de droite entre deux monticules assez élevés. Skirmen, qui, avec son *Norbock*, avait pris l'avance sur son maître, tourna bride tout à coup et vint retrouver le sénéchal. — Monseigneur! le ravin est barricadé, lui dit-il. Aussitôt, le sénéchal arrêta son cheval court. Et voyez, ajouta Skirmen, voilà nos individus qui débouchent la forêt et s'en viennent droit à nous.

Le sénéchal regarda autour de lui et dégaîna. — Malheureusement, dit-il, ils nous tiennent là dans un traquenard; mais n'allons pas nous laisser prendre comme des rats. Monte là-haut, et sonne du cor. Ton *Norbock* grimpe comme un chat, cela ne te sera pas difficile. Si Henner nous amène du renfort, il t'entendra et se dépêchera d'accourir. Avec la grâce de Dieu, je saurai bien tenir ces chenapans-là pendant quelque temps à distance respectueuse. Dépêche-toi.

Skirmen obeit, bien qu'il lui en coûtât de s'éloigner de son maître dans un moment si critique. Il excita du geste et de la voix son *Norbock* qui, avec l'agilité d'un chevreuil, eut bientôt gravi ce monticule escarpé.

Cependant, les mystérieux cavaliers marchant sur deux files, finirent par s'engager dans le défilé. Ces deux files n'avaient pas eu le temps de se réunir, que le cor de Skirmen retentissait du haut du monticule, au dessus de la tête du sénéchal Peder. A ce bruit, les deux fractions de la bande s'arrêtèrent frappées de surprise; mais n'apercevant au haut de la colline qu'un seul homme sonnant du cor, elles serrèrent leurs rangs et entourèrent le sénéchal de trois côtés. Il ne se trouvait pas de fossé derrière lui; mais par bonheur, le monticule coupé à pic en cet endroit, le protégeait naturellement. A ce moment seulement le sénéchal put voir à qui il avait affaire, et il eut bientôt reconnu les prétendus Dominicains qu'il avait rencontrés dans les rues de Ribe; leurs capuchons étaient toujours abaissés sur leurs visages, mais ils avaient cette fois à la main de longues épées bien acérées. Les individus qui venaient à lui sur sa droite et sur sa gauche portaient tous exactement le même costume. Ils étaient plus de vingt, tous à cheval, ne soufflant pas mot et semblaient attendre que le sénéchal jetât son épée et se rendît à discrétion.

—Que me voulez-vous, gars? leur cria le sénéchal en proie à une vive colère et en agitant avec force son épée dans tous les sens. Le premier de vous qui s'approche, est un homme mort. Si vous êtes des gens de guerre, apprenez-moi au nom et par ordre de qui vous agissez, afin que je sache quel est l'ennemi du pays, le traître à son roi, qui arme vos bras. S'il vous reste encore un peu d'honneur dans le cœur, combattez-moi l'un après l'autre; mais ne m'assassinez pas. Si vous êtes des brigands, ne vous attendez pas d'ailleurs à grand butin. Tant que je pourrai faire le moulinet, n'y aura ici pour vous que de sanglans horions à attraper.

Au lieu de lui répondre, les brigands déguisés se pressèrent davantage autour de lui, sans cependant que personne d'entre eux osât l'attaquer le premier. En effet, le sénéchal, chargé de l'éducation militaire du jeune roi, était bien connu pour son habileté et sa dextérité merveilleuses dans le maniement des armes. Pendant ce temps-là, Skirmen continuait toujours à sonner du cor de toutes ses forces, lorsque enfin le son d'un

autre cor répondit dans le lointain, sur la route de Ribe, à ce signal de détresse.

— Allons! dépêchons-nous, de par tous les diables! et ayons-le mort ou vif, cria alors une voix rauque parmi ces reîtres déguisés, dont trois se ruèrent aussitôt sur le sénéchal. Le premier, grièvement blessé tomba immédiatement de cheval; et le sénéchal soutint courageusement le choc des deux autres que quelques camarades vinrent bien vite soutenir. A ce moment, le cheval du sénéchal se prit à se cabrer et à se dresser, sans qu'aucune des nombreuses épées dirigées contre lui pût l'atteindre. Irrités par l'inutilité de la lutte, les bandits blessèrent alors au poitrail ce cheval, qui s'élança furieux à travers leurs rangs, et alla s'abattre à quelque distance avec son cavalier. Le sénéchal, qui avait l'une de ses jambes engagées sous le corps même de sa monture, fut un instant après entouré par les brigands qui semblaient vouloir le faire fouler aux pieds par leurs chevaux. Il avait bien encore son épée à la main, mais une blessure qu'il avait reçue au bras saignait abondamment et l'affaiblissait. Effrayés par ses redoutables efforts, les chevaux des assaillans, en reculant et en se cabrant, mirent le désordre et la confusion parmi leurs cavaliers; circonstance dont le sénéchal profita pour se dégager et se mettre sur ses jambes, et en ce moment Skirmen lança verticalement son sabre du haut de la colline. Le coup porta juste et frappa le chef des brigands qui tomba de cheval. Tous les hommes placés sous ses ordres se disposèrent aussitôt à mettre pied à terre pour accabler, par le nombre, le sénéchal, qui continuait à se défendre avec désespoir. Mais avant même que tous eussent eu le temps de descendre de cheval, le retentissement du cor devenant plus fort sur la grande route, annonça la prochaine arrivée de renforts. Skirmen, du haut du monticule dominant la route, continuait d'ailleurs à sonner du cor de toutes ses forces. Intimidés par cette résistance inattendue, les mystérieux assaillans regardaient avec inquiétude autour d'eux; la chute de leur chef paraissait avoir amené de la confusion et de l'hésitation dans leurs rangs, lorsque tout à coup ils aperçurent à une certaine distance un détachement de reîtres bien armés ayant à leur tête un vigoureux chevalier monté sur un cheval blanc et accourant à brides abattues, l'épée nue.

— Le comte de Kiel! le comte borgne! s'écria alors un des hommes d'armes déguisés. Et à ces mots leur bande, tout à l'heure si compacte, se dispersa avec la rapidité de l'éclair. Personne d'entre eux ne sembla plus songer davantage au sénéchal Peder Hessel. Chacun se remit en selle, et l'instant d'après, tous avaient disparu dans la forêt, à l'exception des deux hommes demeurés blessés sur la route, mais dont les chevaux s'enfuirent avec le reste de la troupe.

Quelques minutes après, le comte Gerhard, monté sur son cheval blanc, Henner-le-Frison et un reître Holstenois, s'arrêtaient dans ce dangereux défilé où Skirmen était bien vite accouru près de son maître, et pansait déjà sa blessure.

— Mort et damnation! s'écria le comte Gerhard en sautant à bas de son cheval, nous arrivons trop tard?

— Vous êtes au contraire arrivé fort à propos pour me sauver la vie, répondit le sénéchal en lui tendant cordialement la main gauche.

— Aussi, seigneur sénéchal, pourquoi tant vous presser? dit le vieux Henner qui était resté sur son cheval et paraissait en proie à de profondes réflexions. Hum! hum! ajouta-t-il en murmurant, c'est en suivant la trace du coche qui contient une noble damoiselle, que vous avez attrapé cette blessure. Vous aimiez bien mieux songer à vos amours, n'est-ce pas, que suivre les conseils d'une vieille barbe grise?

— Tu as raison, vieillard, reprit le sénéchal; mais, vois-tu, la sagesse des vieillards ne fait jamais bonne route avec la jeunesse. Cependant, comme j'étais parti pour obéir aux ordres de mon roi, si tu savais qu'il

y avait ici une embuscade, tu aurais dû me le dire tout de suite. Je ne t'en remercie pas moins pour ton conseil, et pour ce que tu viens de faire.

Dès que le comte Gerhard se fut convaincu que le sénéchal était hors de tout danger, il voulut se remettre à la poursuite des brigands dans la forêt.

— Cela serait inutile, lui dit le sénéchal; la seule vue de vos reitres les a dispersés, comme l'ouragan disperse des brins de paille. Deux seulement se sont trouvés forcés de rester là. Assurons-nous de leur personne. Voici leur chef, sans doute! Je l'ai vu tout à coup tomber à bas de son cheval, sans que je lui eusse porté un seul coup.

— C'est moi qui l'ai blessé! s'écria galment Skirmen tout en pansant la blessure de son maître. Dans trois semaines d'ici, monseigneur, vous pourrez encore manier une épée comme si rien ne vous était arrivé. Mais quand l'envie vous prendra de vous en servir de nouveau, il ne faudra plus m'ordonner de sortir du jeu...

— Ta musique m'a plus servi que ma bonne épée, et tu es aussi habile à lancer la fronde que l'était le roi David, répondit le sénéchal en lui donnant une poignée de main; puis il se dirigea vers le chef dont le corps gisait là étendu au milieu du chemin. Skirmen arracha le froc qui le recouvrait, et, à son baudrier jaune, le reconnut aussitôt pour un reitre du pays de Schleswig. Il ne restait plus qu'un souffle de vie à ce malheureux, qui trépassa avant qu'on eût pu obtenir de lui un seul mot. L'autre homme d'armes déguisé portait sous son froc une cotte d'armes pareille à celle de son compagnon. Il n'était point blessé mortellement; mais il se montra fort arrogant et se renferma dans un impénétrable silence, sans que ni menaces ni promesses pussent le décider à dire un seul mot. On pansa à la hâte ses blessures, et on l'emmena garrotté sur un cheval.

Henner-le-Frison descendit en ce moment du grand cheval gris sur lequel il avait chevauché jusqu'ici. — Seigneur sénéchal, dit-il avec une singulière énergie, j'avais pris votre cheval de bataille dans l'écurie du château. Vous pouvez maintenant en avoir besoin. Je m'en vais, à pied, trouver ma tombe, et de ma vie je ne monterai plus un fier coursier. Jusqu'à présent, vous le savez, j'ai toujours agi avec trop de rudesse; mais j'en ai fini désormais avec toutes les affaires du monde, et je vais aller réciter pour vous et notre jeune roi un *Ave* sur le saint tombeau de notre Sauveur, à moins qu'en route je ne rencontre le mien! Que Dieu et saint Christian vous soient en aide, monseigneur, ajouta-t-il avec une émotion extraordinaire. Vous êtes heureux, vous, au milieu même des plus grandes catastrophes. Mais prenez-y garde! si vous ne prévenez pas votre ennemi mortel, c'est lui qui vous préviendra! La couronne que vous défendez n'est point encore solidement assise.

Le sénéchal Peder remonta tout pensif sur son beau cheval de bataille dont il ne s'était point servi depuis le dernier tournoi, et, en signe d'adieu, tendit en silence et non sans tristesse sa main au vieux pèlerin.

— Comment? de par tous les diables! dit le comte Gerhard, au moment où le vieux Henner prenait également congé de lui en le saluant; tu me fais l'effet d'un vieillard trop vigoureux encore pour n'avoir rien de mieux à faire que pénitence. J'en ai appris cette nuit, plus long avec toi, que dans toute ma vie avec tous les savans et tous les philosophes. Reste auprès de moi; tu tiendras ma bannière, et je te donnerai une place dans mon conseil. En effet, j'en voudrais savoir un peu plus long au sujet de ce que tu m'as prédit de mon avenir.

— Monseigneur, il n'est pas bon d'en savoir trop long là-dessus, répondit Henner d'un air grave et en secouant la tête, pendant qu'il s'appuyait sur son bourdon. D'ailleurs, je ne suis pas un magicien, mais tout simplement un homme d'expérience; je sais ce que vaut le

monde, et, en vieux pêcheur de marsouins, je puis prédire la veille le temps qu'il fera le lendemain. Les livres du Tout-Puissant ne trompent pas, et on n'a pas besoin d'être savant pour y pouvoir lire. Ce que je sais bien encore, ajouta-t-il en fixant des regards pénétrans sur les traits du comte, c'est qu'avec le seul œil d'honnête homme qui vous reste, vous pourrez aller plus loin que le p us rusé de vos ennemis avec les deux siens. Voilà pourquoi, pas plus que tout autre enfant des hommes, il ne vous faut compter sur le bonheur. Il est de verre, comme vous savez, et se brise souvent au moment même où il brille du plus vif éclat. Je porterais volontiers votre bannière, noble comte, mais il faut avant tout tenir ce qu'on a promis à Dieu et à la sainte Vierge. Nous avons ensemble de longs comptes à régler; or, la mort, avant d'arriver, n'a pas l'habitude de se faire annoncer par le son du cor!.. Que Dieu et saint Christian vous soient en aide. Adieu, toi aussi, camarade, dit-il à Skirmen en se tournant vers lui. Je te réponds de Gertrude, si tu nous réponds, à elle ainsi qu'à moi, de ta fidélité et de ta vaillance.

Skirmen avait saisi la main du vieillard; il la porta vivement à ses lèvres, mais avant qu'il eût eu le temps de prononcer une seule parole, Henner-le-Frison lui avait serré la main à lui en faire craquer les doigts; et il s'éloigna alors d'un pas rapide, en suivant le chemin conduisant à la rivière.

Le comte Gerhard et le sénéchal Peder chevauchèrent quelques instans en silence sur la route de Kolding. Skirmen et le vieux bouffon les suivaient à une certaine distance, avec les reitres qui emmenaient avec eux le prisonnier blessé.

— Mon cher ami, dit enfin le comte Gerhard, je vous escorterai jusqu'au delà de la frontière du pays de Schleswig. Cette attaque nocturne me semble avoir eu des motifs importans. Au temps où nous sommes, il n'est pas facile de reconnaître les chiens à leur peau, et ces baudriers jaunes ne signifiaient peut-être pas grand'chose. Cependant, croyez-moi : c'est le duc qui a monté le coup! Il y a ici plus encore que de la rancune pour la captivité de Stœburg. Ce n'est pas à tort que votre vieux pèlerin vantait tout à l'heure la perspicacité du seul œil qui me reste. J'y vois peut-être encore plus clair que vous, et je commence à distinctement apercevoir les secrets desseins du duc. J'aurais bonne envie de mettre à l'épreuve ce rusé seigneur. Prenez-y garde, mon bon sénéchal. Si le duc ne se soucie pas d'arriver à temps aux grandes assises de Danemarck, il faut que vous soyez exact à votre poste et que vous ne laissiez ni la reine ni le roi se fier à lui. S'il n'insiste pas pour être déclaré administrateur suprême du royaume, c'est qu'évidemment il vise à une plus haute dignité. Le vieux pèlerin m'a expliqué une énigme.

— A qui en avez-vous donc, comte Gerhard? demanda le sénéchal en considérant attentivement les traits du comte qui étaient empreints d'une expression de gravité peu ordinaire chez lui. Le vieux Henner vous aurait-il donc mis aussi dans la tête ses pressentimens et ses chimères? J'ai beaucoup d'estime pour sa prudence et son expérience; mais il n'a pas toujours sa tête complétement à lui, et je ne veux pas m'occuper de ses rêveries. Quoi que vous puissiez faire et penser, noble comte, n'oubliez pas que, dans l'intérêt du pays et du roi, nous devons, pour le moment, nous abstenir de toute démarche hostile au duc.

— Je prendrai pour mon compte ce que je croirai devoir faire; le pays et la couronne n'ont rien à y voir, reprit le comte Gerhard. Aussi ne te saurez-vous pas. Consentez-vous à confier à ma garde le reitre que nous avons là prisonnier avec nous? Je vous en répondrai.

— Volontiers! répondit en riant le sénéchal; je vous laisse libre de garder ce beau trésor-là. S'il ne s'agissait que de moi, j'oublierais facilement cette aventure; et dans ce cas, le plus prudent serait peut-être de laisser notre prisonnier se sauver; mais s'il s'agit de plus, des recher-

ches sont nécessaires. Je crois le duc beaucoup au dessus d'une vengeance ignoble et personnelle ; et il devrait assez me connaître pour savoir qu'il n'a pas à craindre que je m'oppose jamais, contrairement à la loi du pays, à son élection comme administrateur suprême du royaume.

— Il vous connaît trop bien, mon ami ! s'écria le comte Gerhard, pour que vous ne soyez pas un de ces hôtes qu'il aimerait fort à loger dans son château de Norborg. Vous avez raison, du reste : occupons-nous en ce moment de ce qui presse le plus. Si j'apprends quelque chose qu'il puisse être utile au roi et à la reine de savoir, vous l'aurez appris de ma propre bouche avant même que la diète soit close, ajouta-t-il avec inquiétude pendant que le sang lui montait au visage ; mais si d'ici là j'apprenais que le duc Waldemar et la belle reine Agnès se sont secrètement mariés, alors vous m'excuseriez.

— Vous m'étonnez, comte Gerhard, reprit le sénéchal. Croiriez-vous vraisemblable ce que j'ai long-temps frémi de regarder comme possible? et penseriez-vous que la reine...

— Je n'attends d'elle rien que de beau, de noble et de généreux, interrompit vivement le comte Gerhard ; mais quelque prudente et sage qu'elle soit, elle peut se tromper. Pourquoi de brillantes apparences ne la séduiraient-elles pas, elle aussi ? Si le beau et persuasif duc ne pouvait faire qu'un mari borgne et trapu comme moi, et que dans la conversation des dames ce fût un franc imbécile, tout n'en irait peut-être que mieux pour nous tous.

Les deux amis se turent et continuèrent à chevaucher tout pensifs. Le comte Gerhard, jadis toujours de si joyeuse humeur, semblait avoir perdu avec son œil une partie de son aimable vivacité, ainsi que cette disposition d'esprit qui le rendait si facilement content de tout qu'on eût pu confondre avec de l'indifférence. Cette perte ne lui nuisait cependant pas, elle ajoutait au contraire à ce que sa physionomie avait de mâle et de guerrier ; et la teinte de mélancolie qui se mêlait quelquefois à sa gaîté et à son joyeux badinage, semblait ne rendre ce brave et brusque seigneur que plus aimable encore.

Le sénéchal Peder était si préoccupé de ses propres réflexions, qu'il ne parut pas s'apercevoir que l'entretien s'était arrêté faute d'interlocuteurs. Chaque fois qu'il apercevait sur la route un nuage de poussière, il croyait découvrir le coche qui emmenait Ingetrude. Alors il lançait son cheval avec tant d'ardeur, que le comte Gerhard et sa suite avaient peine à le suivre ; mais toujours il se voyait trompé dans son espérance. Tantôt c'était un troupeau de bœufs, tantôt un convoi de chevaux qu'il avait aperçus de loin : et souvent il lui arrivait alors de se voir arrêté dans sa marche impétueuse par l'inertie des conducteurs de bœufs ou bien par la mauvaise vouloir des maquignons.

Ils avaient ainsi franchi plus de sept milles à travers le pays de Schleswig, et le soleil n'était pas encore parvenu bien haut sur l'horizon, quand ils aperçurent les orgueilleuses tours d'Adlersborg ou de Koldinghouse, comme on appelait déjà ce château-fort royal, bâti sur une montagne élevée dominant la mer, de l'autre côté de la rivière de Kolding.

Le cheval du sénéchal se prit à hennir, et, obéissant à son maître, redoubla de vitesse.

— Quel diable de train courons-nous donc là, et pourquoi tant nous presser? demanda le comte d'un air un peu impatienté et en reprenant haleine un instant. Il y a encore huit jours d'ici à l'ouverture des grandes assises ; et si vous arrivez demain à Nuborg, c'est assurément plus qu'il ne faut.

Le sénéchal rougit. — J'ai ordre de faire diligence, répondit-il. Le vent en ce moment est précisément favorable ; mais je conviens que la traversée est beaucoup plus longue et plus difficile qu'à Snoghœi

— Alors, de par tous les diables ! pourquoi ne prenez-vous pas plutôt

par Snoghœi? reprit le comte. Ah! je comprends! ajouta-t-il d'un ton quelque peu railleur; vous voudriez bien par cette voie détournée risquer de revoir encore une fois la charmante dame de vos pensées?

— Qui vous l'a dit, comte Gerhard? demanda le sénéchal visiblement embarrassé et même un peu confus.

— Eh! mon Dieu! il n'y a pas d'enfant dans le pays qui ne sache cela! L'orgueilleuse citadelle d'Adlersborg que voilà, est la forteresse favorite du sénéchal Poder; et ce n'est pas pour rien qu'il porte sur son écu l'aigle planant sur une montagne, les ailes déployées, qui se trouve également dans les armoiries de cette ville. C'est ici en effet que dans la guerre contre le duc Eric, vous avez cueilli vos premiers lauriers, et voilà déjà bien long-temps qu'il me faut entendre répéter sans cesse que vous tenez ici la clé et la porte du Danemarck, aussi bien contre moi que contre le duc de Schleswig.

— Ah! c'est du château-fort que vous parlez? reprit en souriant le sénéchal. Eh bien, oui, je l'avoue. C'est ma forteresse favorite; car c'est là un château bien important pour le pays et pour le roi. Le roi Eric, fils de Christophe, l'a fait mettre dans un état admirable de réparation. Pour vous autres Holstenois, c'est une épine dans l'œil, je le sais bien; mais cela ne nous empêchera pas de rester bons amis. Si le duc était un vassal aussi fidèle que vous, je n'aurais assurément pas tant insisté pour qu'on mît ce coin de terre dans un si formidable état de défense. A vous parler sincèrement, continua-t-il en tendant la main au comte, je pensais que vous me railliez au sujet de certaine dame de mes pensées? Mes yeux ne cherchent là aucun vice de construction. Le château est en bonnes mains; et aujourd'hui, d'ailleurs, nous n'avons pas le temps de l'examiner.

Aussi bien, prudent sénéchal que vous êtes, vous ne l'oseriez pas en présence d'un comte de Holstein, quoiqu'il n'y voie seulement pas la moitié autant que les autres.

— Avec votre œil de général expérimenté, vous auriez bien plus tôt aperçu la partie faible d'un système de retranchemens que moi avec mes deux yeux, répondit modestement le jeune sénéchal en regardant son compagnon d'un air de bienveillante confiance. Mais je sais aussi que ce n'est qu'à moi que vous confieriez les vices que vous y auriez découverts; et un pareil examen pourrait dès-lors être aussi utile au château-fort qu'à moi-même.

— Eh bien, sénéchal, reprit le comte, je vous prends au mot, et je vous saurais gré de retarder votre voyage rien que d'une demi-heure pour chevaucher avec moi à travers la ville, faire le tour du château et m'en montrer les fortifications, ainsi que les nombreuses statues de guerriers qui s'y trouvent.

En ce moment, ils étaient près de la rivière de Kolding et traversaient un petit bois. Ils aperçurent, traîné par quatre chevaux et escorté par douze reitres, un coche vide, qui venait à eux à travers la longue et étroite forêt qui sépare le Jutland septentrional du Jutland méridional.

— Voilà son coche qui s'en retourne à vide! dit Skirmen en accourant près de son maître. Vous pourriez encore la rencontrer, monseigneur! elle ne saurait être déjà sortie du port.

— Noble comte! je vous montrerai le château une autre fois, dit bien vite le sénéchal à son compagnon de route en piquant des deux; et peut-être vais-je maintenant vous faire voir une figure plus belle et plus fière que j'aimerais bien mieux porter sur mon écusson et dans mes armoiries que tous les aigles et tous les châteaux du monde.

— Ah çà! s'écria le comte Gerhard en riant aux éclats, j'éreinte donc mon cheval pour suivre en aventure un chevalier éperdu d'amour? En vérité, mon cher ami, si le sénéchal Peder Hessel peut songer à de pa-

reilles balivernes dans des temps semblables à ceux où nous sommes, je ne suis donc pas le seul fou de ma connaissance?

Quelques instans après, ils avaient dépassé le coche et son escorte de reitres; mais il leur fallut s'arrêter au pont-levis. Un péage aussi productif qu'important y avait été établi par ordre du sénéchal, qui, sous le prétexte des formalités d'inspection sévère nécessitées par les circonstances, avait récemment ordonné que ce pont fût toujours tenu levé comme en temps de guerre; d'où résultait pour tous les voyageurs beaucoup de lenteurs et de désagrémens. Dans son impatience, le sénéchal laissa échapper quelques dures paroles contre le capitaine de la garde bourgeoise, lequel, avant de faire abaisser le pont, s'informait avec de défiantes précautions des desseins et des intentions que pouvaient avoir des chevaliers qui lui étaient inconnus et qui demandaient à être introduits dans la ville avec une si nombreuse escorte. Enfin, après une foule de difficultés, ce capitaine, en entendant prononcer le nom du sénéchal, les laissa passer; mais il ne manqua pas de faire observer à celui-ci qu'en se montrant si rigoureux, il ne faisait après tout qu'exécuter ses propres ordres.

— Vous avez raison, mon ami, dit le sénéchal que ce peu de mots rappelèrent à lui-même, tandis qu'une légère rougeur venait colorer ses joues. Vous n'avez fait que votre devoir, et je ne saurais vous en blâmer.

Pendant ce court temps d'arrêt, le comte n'avait pas eu de peine à réprimer une envie de rire qui éclata enfin quand ils eurent franchi le pont-levis, et augmenta encore d'intensité à mesure que le sénéchal avança davantage, fixant ses yeux tour à tour sur chacun des navires amarrés dans le port. — Vous voyez par vous-même, mon trop consciencieux sénéchal, tout ce qu'ont de gênant et de pénible vos sévères ordonnances, lui dit-il. Lorsque vous faisiez si strictement fermer ce port, vous ne songiez assurément pas aux amoureux qui quelquefois pourraient être pressés d'entrer.

— Voilà qui vient bien à propos vous donner raison et apporter de l'eau à votre moulin! reprit le sénéchal d'un air contristé, mais qui finit par rire lui-même des plaisanteries que faisait le comte Gerhard au sujet d'autres précautions de sûreté non moins utiles au Danemarck, prises pour tenir en respect les princes de Holstein et de Schleswig. Donc, sans rancune! ajouta-t-il en tendant la main au comte. Si je ne me trompe pas, voilà un bâtiment qui sort du port. Ah! si vous saviez tout ce que me coûte ce maudit retard, vous n'auriez pas le cœur de rire ainsi à mes dépens!

Ils venaient d'entrer dans la ville. Le sénéchal tourna bien vite à droite, puis se dirigea à brides abattues vers le port. Le comte et sa suite l'accompagnaient.

— C'était évidemment une princesse, racontait en ce moment un vieux patron de navire, en continuant gaîment de donner des coups de marteau sur un aviron. Elle est arrivée dans un grand coche doré, que traînaient quatre magnifiques chevaux noirs. Le bailli lui-même se tenait là devant elle, chapeau bas; et il a fallu que tout fût prêt en quelques minutes. C'est à bord d'un bâtiment suédois qu'elle est partie..... Si le vent continue comme cela, ils seront bientôt en pleine mer .... Pourvu maintenant que ce diable de navire tienne bon jusqu'au moment où il touchera de nouveau la terre?... La pauvre princesse s'est confiée là à un maudit assemblage de planches pourries, qui bien certainement ne pourra pas résister à de nombreux coups de vent. Mais, après tout, c'est sa faute! Elle a absolument voulu partir avec le navire suédois, et il n'y a pas eu moyen de l'en dissuader.

— Qu'on appareille sur-le-champ avec le plus fin voilier du port, ordonna le sénéchal; je paierai dix fois plus que cela ne vaut.

— Nous allons donc à la chasse aux jeunes filles? murmura le vieux

loup de mer; alors, à la grâce de Dieu! Et puis, je vois bien à votre mine que vous ne lui voulez pas de mal, à cette jeune et belle fille!... Je vous la ramène dans une demi-heure d'ici; car là, vrai, j'envie tout de même le bonheur de ce chien de Suédois.

— C'est bon, vieillard! dépêchons-nous! dit le sénéchal en lui donnant une poignée de pièces d'argent. Et quelques minutes après un bâtiment en état de mettre à la voile venait s'amarrer à l'extrémité de la jetee. Skirmen y embarqua les chevaux, pendant que le sénéchal Peder prenait congé du comte Gerhard.

— Que Dieu vous accompagne, noble comte! lui dit-il en pressant cordialement sa main. Si l'objet de notre espoir est une ombre que nous sommes condamnés à toujours poursuivre sans jamais pouvoir l'atteindre, ne renonçons pas pour cela aux grands projets que nous avons conçus dans l'intérêt du pays et de la couronne. Que la devise de notre vie reste : « Pour la reine et notre jeune roi! »

— Oui, mon ami, oui! répondit en souriant le comte de Gerhard. Vous ne tarderez même pas à rececevoir de mes nouvelles. Seulement, n'oubliez pas de gouverner droit sur Middelfart!

Le bâtiment, qui avait à bord le sénéchal et son écuyer, ne tarda pas à sortir du port de Kolding toutes voiles déployées. Le comte Gerhard resta encore pendant quelque temps sur la jetée d'où il vit le fin voilier fendre les flots avec la rapidité de la flèche, et gouverner sur la barque aux voiles bleues et jaunes, où se trouvait damoiselle Ingetrude. Il présumait avec une vive satisfaction qu'elle ne pouvait être autre que la dame avec laquelle il avait dansé la grande farandole de Ribehouse, et que le sénéchal s'efforçait de rejoindre précipitamment. Quoique le soupçon dont la cicatrice empreinte sur sa poitrine lui rappelait le souvenir, fût depuis long-temps effacé de son esprit, il n'était intérieurement pas fâché de voir son compétiteur à la faveur de la reine, prêt en ce moment à oublier toutes les reines et tous les rois de l'univers pour la fille d'un simple chevalier.

Les deux embarcations ne tardèrent pas à se trouver si rapprochées que, d'un bord à l'autre, on put facilement distinguer les gens de chaque équipage. Le sénéchal Peder, placé à l'avant de son fin voilier, aperçut, à l'arrière du bâtiment qu'il poursuivait, une femme grande et svelte, enveloppée dans un manteau de soie rouge garni de peau de martre. Dès qu'il put croire avoir été reconnu, il s'écria d'une voix retentissante : — Au nom du ciel! carguez vos voiles et suivez-nous à terre; votre bâtiment ne peut pas tenir la mer.

Mais damoiselle Ingetrude fit un signe négatif; puis, détachant de sa tête le voile vert qui l'entourait, elle l'agita en saluant son chevalier.

— Noble seigneur, si vous voulez aborder ces gens-là, je m'en vais les prendre par le flanc; je leur défoncerai une côte, et il faudra bien qu'ils amènent, dit le vieux patron.

— Oh! non, point de violence ni de contrainte! La dame que voilà est complétement maîtresse de sa volonté. Gouvernez seulement de manière à dépasser le suédois, en vous en approchant autant que possible.

Un instant après les deux navires filaient côte à côte, et le sénéchal, étendant ses bras d'une façon suppliante, se trouvait à quelques pas seulement de la charmante jeune fille qui, de son côté, le considérait avec une indéfinissable expression d'amour et de regret. «Pour le roi Eric-le-Jeune! » lui dit alors Ingetrude à mi-voix, en lui lançant rapidement son voile. Quelques débris de vert feuillage avec lequel avaient été tressées la veille les guirlandes qui avaient servi à la farandole, suivirent ce voile et vinrent se fixer dans les plumes dont était surmonté le chapeau du sénéchal. Au même instant, les deux bâtimens furent de nouveau séparés; et un incommensurable abîme s'ouvrit béant entre les deux amans. Le sénéchal crut avoir aperçu une larme dans les yeux de la

noble jeune fille; le tendre regard qu'elle lui avait jeté avait rempli son âme des plus délicieuses espérances, en même temps qu'il lui avait inspiré une confiance particulière dans la destinée de la courageuse Ingetrude, ainsi qu'une respectueuse résignation à sa volonté. Il saisit le voile, le porta à ses lèvres et dit au patron de son navire : — Gouvernez maintenant sur Middelfart. Dieu et ses saints anges sont avec cette jeune damoiselle; ne songeons pas davantage à l'arrêter.

Les deux vaisseaux étaient déjà bien loin l'un de l'autre. Cependant le sénéchal Peder restait toujours à l'avant du sien, les yeux fixés sur l'autre navire où il crut pendant long-temps encore apercevoir le rouge manteau d'Ingetrude; et quoique cet adieu plein d'amour eût été un baume bienfaisant pour les plaies de son cœur, ce fut en proie à un morne abattement qu'il se résigna enfin à suivre le route sur laquelle l'appelait le sentiment de ses devoirs.

XXI.

La nouvelle de la manière presque incroyable dont le château de Ribe avait été repris sur les rebelles, au milieu d'une fête et d'une joyeuse farandole, se répandit rapidement dans tout le royaume; et le refrain chanté dans cette circonstance par les jeunes filles de Ribe: « Pour le roi Eric-le-Jeune! » ne tarda pas à devenir une chanson populaire en Danemarck. Cet heureux événement avait singulièrement réjoui la reine et le roi; aussi le sénéchal qui, le premier, l'avait annoncé au château de Nuborg où d'importantes délibérations rendaient sa présence indispensable, y avait-il été reçu avec plus d'affectueuse bienveillance encore que de coutume.

Le sénéchal rapportait en outre, relativement au but principal du voyage qu'il venait d'achever, des renseignemens meilleurs qu'on ne s'y attendait. Il avait, en effet, recueilli de nombreuses preuves de dévoûment des populations pour la maison royale, et de la haine que portaient les classes inférieures au maréchal Stig Anderson ainsi qu'à ses partisans. Il s'était, en outre, procuré d'importans documens relatifs à la conspiration qui avait eu pour dénouement l'assassinat du roi. Il pouvait rendre compte, comme témoin oculaire, de l'état des fortifications élevées à Helgenoes et à Hielm, par le maréchal Stig Anderson; et il était loin de les trouver aussi formidables que les représentaient les rapports du duc et les bruits alarmans répandus parmi le peuple.

Pendant les brillans préparatifs faits pour la diète de Danemarck, qui devait se tenir à Nuborg, et où on annonçait que le jeune roi se montrerait pour la première fois à son peuple sur le siége de juge suprême, le conseil se réunissait chaque jour. Le sénéchal n'y fit pas mystère de la défiance que lui inspirait le duc. La blessure qu'il avait reçue au bras excitait un intérêt général; et son récit de cette attaque, si traîtreusement préméditée, donna lieu à des conjectures auxquelles il ne crut pas devoir attacher d'importance. Mais le vieux chevalier John et maître Martinus surtout, rattachant ce fait aux mouvemens suspects qu'ils avaient remarqués à Wiborg et qui les avaient décidés à partir secrètement et en toute hâte avec la famille royale pour Nuborg, n'y avaient puisé que de nouveaux motifs de défiance à l'égard du duc Waldemar. Quoi qu'il en fût, la reine persistait toujours à regarder ces soupçons comme indignes et mal fondés; et l'intérêt avec lequel elle s'exprimait encore sur le compte du duc, inspirait au sénéchal les plus graves inquiétudes.

Le jeune roi, dont les pensées étaient toutes chevaleresques, était également d'avis que l'on se montrait à cet égard trop défiant et trop prompt à s'alarmer. — Le duc, mon parent, n'est-il pas un prince, un chevalier? dit-il un jour qu'il était de nouveau question de cet objet dans le conseil. Il doit bien savoir qu'il ne saurait violer sa foi et sa fidélité sans manquer

à l'honneur, ni sans se couvrir d'ignominie aux yeux du monde entier.

—Mon jeune roi, reprit maître Martinus, si, dans le fond de son cœur, il ne se sent pas lié par les lois de Dieu, le duc respectera certainement bien moins encore la loi de chevalerie, puisque, à bien dire, celle-là ne l'oblige pas. En effet, quoique prince du sang royal, il n'a point encore reçu l'accolade. Le feu roi votre père, des mains de qui seul il pouvait la recevoir, avait différé de lui conférer cet honneur plus long-temps qu'il ne serait à souhaiter aujourd'hui, en raison des circonstances difficiles où nous nous trouvons.

— Eh bien! répliqua le jeune roi, ce sera moi qui l'armerai chevalier aussitôt que je le serai moi-même et que je pourrai dès lors faire des chevaliers à mon tour. Mon oncle Othon me donnera l'accolade avant mon couronnement. Il ne serait pas convenable que je fusse couronné roi avant d'avoir été admis dans le noble ordre de chevalerie.

Le vieux chevalier John sourit à ces mots en secouant sa tête grise, tandis que le sénéchal considérait son royal élève avec une vive satisfaction. Suivant lui, le vœu exprimé par le jeune roi témoignait de son respect pour la couronne non moins que pour la chevalerie; aussi fit-il observer qu'il y avait de nombreux exemples de rois et de princes faits chevaliers pendant leur minorité, et qu'on en pouvait même citer des exemples remontant à l'époque de Charlemagne et de son fils.

— Oui, mais l'accolade une fois donnée, il n'y a plus de mineur, répliqua le vieux chevalier John Litle; or, les lois du royaume ne nous permettent pas de faire cesser avant le temps la minorité de notre jeune roi.

— Cela va sans dire! noble chevalier John, reprit le sénéchal; la loi de chevalerie doit sur ce seul point céder à la loi bien autrement élevée, qui a pour base la liberté et le bien-être des peuples. Cependant il n'est pas bon, suivant moi, qu'un roi mineur soit à cet égard inférieur en dignité aux chevaliers qui sont à son service.

Le roi et la reine appuyèrent l'opinion du sénéchal, et le chevalier John, qui n'y attachait point d'autre importance, y donna son assentiment, non pourtant sans imperceptiblement hausser l'épaule. La position dans laquelle se trouvait le pays, en présence de l'attitude prise par le duc, lui paraissait une affaire bien autrement sérieuse. La nécessité de dissimuler soigneusement au duc les soupçons qu'on avait conçus à son égard, et de lui accorder dans l'administration du royaume et dans la tutelle du jeune roi la même part qu'à la reine, fut démontrée par le vieux sénateur d'une manière si évidente, que maître Martinus lui-même, qui était le plus opposé à cette mesure, ne put plus y rien objecter. La reine fut, de toutes les personnes ayant voix au conseil, celle qui, à cet égard, fit le moins de difficultés; et la défiance personnelle du sénéchal Peder pour le duc dut céder à la nécessité et à son respect pour la loi du royaume. Pendant que ces importantes délibérations occupaient le conseil, le sénéchal chercha vainement l'occasion d'entretenir le chevalier John de damoiselle Ingetrude et de son voyage en Suède. Le vieux sénateur interrompait brusquement la conversation toutes les fois qu'elle tournait sur ce chapitre, et feignait de ne pas comprendre où le sénéchal en voulait venir.

Le jour fixé pour l'ouverture de la diète approchait. Les frères de la reine, les deux margraves de Brandebourg, étaient depuis la veille à Nuborg, après avoir, deux jours auparavant, laissé le duc dans son camp devant Ribe; mais ce prince n'était point encore arrivé. Retarder l'ouverture de la diète jusqu'à son arrivée, c'était là une mesure que la dignité de la couronne et de l'Etat ne permettait pas de prendre; et chacun s'étonnait, avec raison, de l'indifférence que semblait témoigner le duc dans une circonstance si décisive et où sa présence était particulièrement nécessaire. La reine surtout se sentait intérieurement blessée de

ce manque de déférence qu'elle ne savait comment concilier avec la politesse habituelle et les manières toutes chevaleresques de ce jeune prince.

La diète s'ouvrit cependant comme d'habitude, le lendemain de la Pentecôte. Les actes et les affaires générales de justice furent examinés par le conseil, et confirmés tant par la reine que par le jeune roi, qui fit expédier et confirmer les diplômes ainsi que des actes de donation à des églises et à des cloîtres, tous signés par lui en qualité de roi des Danois et des Slaves et de duc d'Esthonie. Mais on ne pouvait toujours pas s'occuper de l'affaire principale, c'est-à-dire de la tutelle du roi et de l'administration du royaume pendant sa minorité. Les deux premiers jours après la Pentecôte se passèrent de la sorte, sans que le duc arrivât.

Le soir du second jour, le sénéchal avait quitté le château et s'était rendu dans sa maison où il comptait passer une partie de la nuit à examiner les affaires qui devaient être traitées le lendemain devant la diète. Il était seul dans son cabinet. Les avertissemens du vieux Henner et les expressions du comte Gerhard lui revinrent en mémoire. De vives inquiétudes s'emparèrent de son esprit, et la téméraire pensée lui vint qu'on pourrait peut-être bien maintenant se passer de la présence du duc pour trancher la question de la tutelle. En ce moment, il entendit un grand bruit de chevaux sur la place du château, et les cors de la garde montante sonnèrent une joyeuse fanfare; honneur qui n'était jamais rendu qu'à des princes. S'approchant précipitamment de la fenêtre, il aperçut le duc qui entrait avec fracas dans la cour du château, escorté par une nombreuse suite de chevaliers, parmi lesquels s'en trouvaient trois dont la visière était abaissée. La surprise du sénéchal fut extrême en reconnaissant à leurs écus que c'étaient trois des plus audacieux parens du maréchal Stig Anderson et qu'il savait positivement avoir pris part à l'assassinat du roi. Il s'enveloppa bien vite dans son manteau, prit son chapeau à plumes et courut au château où le chevalier John, en sa qualité de commandant des trabans, avait déjà reçu le duc, et sur sa vive insistance, lui avait fait obtenir un entretien particulier avec la reine et ses frères.

Le sénéchal, qui apprit ces détails, avant même d'être entré dans la salle des trabans et dans l'antichambre des pages où le petit Hogen Johnson était de garde, en parut visiblement contrarié. Quand il y arriva, il se dirigea bien vite vers le chevalier John; ce vieux seigneur se promenait tout pensif devant la porte conduisant aux appartemens royaux, et ne paraissait pas d'humeur à lier conversation avec qui que ce fût. Il ne fit qu'un léger signe de tête au sénéchal et continua sa méditative promenade. Le sénéchal toussa plusieurs fois, et recourut inutilement à plusieurs autres artifices pour engager avec lui un entretien qui lui permît de lui faire part de toutes ses craintes.

— Il faut de toute nécessité que le conseil se réunisse de nouveau ce soir, lui dit-il enfin d'une voix que son émotion rendait toute tremblante, et dans un moment où le vieux chevalier se retournait pour passer devant lui.

— Celui qui le présidera désormais est en ce moment auprès de la reine, répondit le vieillard en continuant sa promenade.

— Tout est-il donc consommé? reprit le sénéchal à voix basse et d'un ton d'impatience, quand le vieillard se trouva plus près de lui. Il y a des traîtres dans la suite du duc, la reine est aveuglée; le sort du pays et du trône se décide peut-être en ce moment...

— Il est dans la main de Dieu! répondit le vieux seigneur. Vous le savez, lui seul peut rendre les aveugles clairvoyans! Et il se retourna en continuant à marcher de long en large dans la salle. Quelques instans après, il adressa quelques questions indifférentes à l'un des trabans et parut plaisanter avec cet homme d'armes.

— Mais pourtant, à moins de compter sur des miracles, dit vivement le sénéchal, il faut que vous ou moi nous dessillions les yeux de la reine et ceux du peuple pendant qu'il en est temps encore!

— Homme imprudent! se hâta de reprendre le chevalier John à voix basse; à quoi songez-vous? Voulez-vous donc perdre le pays par votre précipitation? Restons calmes, mon jeune ami! ajouta-t-il en lui prenant vivement la main et en l'attirant à l'écart, car sans cela vous pourriez encore rendre le mal plus grand et plus irréparable. On dit, n'est-ce pas? que quelques amis du grand maréchal sont venus ici pour défendre sa cause? Or, quand bien même nous saurions avec certitude ce que nous ne faisons encore que redouter, il faudrait cependant nous taire et obéir à la nécessité.

— Comment! lors même que je serais en mesure de prouver demain en pleine diète de Danemarck, en présence de la reine et de tout le peuple, que notre nouvel administrateur du pays est un traître?

— Oui, même alors! En effet, il tient en ce moment les destinées du royaume entre ses mains. Rompre ouvertement avec lui, ce serait le placer nous-mêmes à la tête des rebelles. Il faudra, au contraire, en dépit de tout son mauvais vouloir, qu'il les combatte et qu'il les juge. Tant que le maréchal Stig Anderson lèvera la tête, il est bon que le duc puisse conserver son attitude incertaine. Quand bien même il serait notre ennemi mortel, il faut que nous paraissions l'honorer comme le fidèle appui du trône. Tout ce qu'il est possible de faire à présent, c'est d'avertir la reine et de bien veiller à sa sûreté ainsi qu'à celle du jeune roi. Affectez donc, si vous le pouvez, de paraître aussi calme et aussi gai que moi!

Cet entretien secret fut tout à coup interrompu par le maréchal de la cour, lequel entra dans la salle des trabans et vint inviter le chevalier John ainsi que le sénéchal à un souper qui, par ordre de la reine, allait être servi pour célébrer la bien-venue du duc.

— Voyez! dit le sénéchal, lorsque le maréchal de la cour se fut éloigné, notre rusé et persuasif administrateur suprême jouit de la plus haute faveur!

— Peut-être, par prudence, répartit le chevalier John, notre noble souveraine ne découvre-t-elle pas tout son jeu. En tout cas, il faut que nous paraissions satisfaits et tranquilles. Laissez-moi vous donner des leçons et vous servir de maître dans le grand art de feindre et de dissimuler; n'oubliez pas, en effet, sénéchal Peder, que, pour devenir homme d'état, il faut, avant tout, rester maître de son visage.

Le chevalier John quitta alors son jeune ami en affectant une insouciante gaîté et même en plaisantant; puis, après avoir remis le commandement à un autre chef de trabans, il passa avec le sénéchal dans les appartemens royaux.

Tous les employés de la cour, les sénateurs et les membres les plus influens de la diète, ne tardèrent pas à se trouver réunis dans la grande salle des chevaliers où les femmes de la reine l'attendaient déjà et où elle parut bientôt vêtue en grand deuil, avec ses frères et le jeune roi Eric. Le duc Waldemar se tenait à sa gauche, et portait également le grand deuil. Son regard assuré trahissait une vive satisfaction; et cependant il s'efforçait de dissimuler la joie que lui causait un bonheur dont il croyait pouvoir ne plus douter, bien qu'il ne lui apparût encore que dans un obscur lointain. Le chevalier John le salua sans la moindre apparence de contrainte ni de préoccupation, et même avec une courtoisie toute chevaleresque; mais le sénéchal se borna à observer strictement à son égard les lois de l'étiquette. Les autres sénateurs lui témoignèrent un respect qui trahissait plus de crainte que de bienveillance.

Le sénéchal Peder, en considérant attentivement la reine, crut apercevoir dans ses traits un calme qui, joint à la silencieuse dignité de son

maintien et à son triste sonrire, répondait parfaitement à ses lugubres vêtemens. Elle jeta au sénéchal un coup d'œil dans lequel celui-ci lut un reproche pour le peu de confiance qu'il semblait avoir dans sa prudence. La reine parut s'efforcer par toute sa conduite de lui faire honte de sa défiance, et en même temps de détruire dans l'esprit des amis de la royauté les doutes qu'ils pouvaient avoir conçus au sujet du prince que, sans arrière-pensée, elle croyait devoir distinguer comme le personnage le plus important du pays.

Aussitôt que les salutations générales et particulières furent terminées, et après l'observation des règles habituelles de l'étiquette de la cour, elle conduisit elle-même le duc dans un cercle formé par les hommes les plus considérables du pays, et le leur présenta. S'adressant ensuite au chevalier John et aux autres sénateurs :

— Notre sérénissime ami et parent, dit-elle, dans sa sollicitude pour le bien-être du pays et de la famille royale, s'est imaginé que, vous et moi, nous nous étions mépris sur ses véritables intentions. S'il a différé jusqu'à ce jour de faire procéder par la diète de Danemarck à son élection comme administrateur suprême du royaume, c'est par suite du bruit qu'ont répandu ses ennemis d'une injurieuse défiance de notre part pour lui, et de l'existence d'un parti qui, à cette occasion, chercherait à exciter le peuple à la révolte, et à propager la discorde et la division dans l'Etat. Mais sachant combien ce bruit est faux, il n'a pas hésité davantage à se rendre ici pour, au besoin, se justifier complétement. Il nous apporte d'ailleurs l'importante nouvelle que le rebelle maréchal Stig Anderson consent à soumettre sa cause et celle de ses complices au jugement de la diète de Danemarck. En n'attaquant pas les rebelles, le duc s'est, avec raison, efforcé de prévenir une désastreuse guerre civile, tandis que, par l'organisation d'une armée considérable, il inspirait une vive terreur aux révoltés et à leurs complices. Il n'a même pas craint de s'aventurer personnellement au delà des fortifications élevées par le maréchal, pour essayer, autant que possible, de l'amener par la persuasion à se soumettre enfin aux lois du pays. Il a ramené avec lui, pour assister à cette diète, trois des amis du maréchal auxquels il a accordé une sauve-garde, afin qu'il ne fût pas dit que nous condamnons même nos plus dangereux ennemis sans les entendre et sans les laisser se librement défendre. Je trouve ce procédé aussi digne et juste que courageux, et je m'estime heureuse de pouvoir saluer ici le noble duc Waldemar comme le bien-venu.

A ces mots, le duc s'avança en saluant profondément la reine, et répondit d'une manière aisée et polie à ces démonstrations de bienveillance. Il protesta, avec un apparent enthousiasme, de son dévoûment pour la reine et le jeune roi, en se servant d'expressions aussi flatteuses que gracieuses, et qui ne manquèrent pas de produire de l'effet sur la plupart des seigneurs qui se trouvaient là.

Les portes de la salle à manger s'ouvrirent. Le duc conduisit la reine à table, et le jeune roi prit place à sa droite.

C'était pour la première fois depuis la mort du roi Eric, fils de Christophe, que la reine et le jeune roi se départaient du morne silence qui avait jusque-là régné à la cour. Cependant cette fête offerte au duc fut loin d'être bruyante. On n'y entendit ni musique, ni chants, ni paroles de joie ; et la compagnie se sépara tout aussitôt après qu'elle eût quitté la table.

Le duc se retira dans l'aile du château qui lui était ordinairement assignée pour demeure pendant la tenue des diètes, et le chevalier John reprit le commandement des trabans de garde à l'entrée des appartemens royaux, tandis que le sénéchal s'en retournait chez lui.

En rentrant dans sa chambre, tout entier à ses sombres pensées, le sénéchal aperçut le comte Gerhard enfoncé dans un grand fauteuil, avec

un gobelet plein de vin sur la table placée devant lui, tandis que la vieille nourrice Dorothée, qui faisait de nouveau les honneurs de la maison de son maître, couvrait cette table d'une multitude de mets. Obéissant au signe que fit le sénéchal, la diligente nourrice s'empressa de sortir, pendant que son jeune maître saluait le comte avec une visible anxiété.

— Soyez le bien-venu, mon ami, lui dit gaîment celui-ci tout en vidant tranquillement son gobelet et en le replaçant sur la table. Voilà déjà quelque temps que je suis ici, réparant mes forces à l'aide de votre bon vin. Si c'est avec cela que votre nourrice vous a allaité, je ne m'étonne pas que vous soyez si vigoureux et si alerte. C'est une excellente ménagère, et vous ne pourriez pas en avoir de meilleure quand bien même un ange de femme vous tomberait en partage. Il est vraiment fort heureux que, dans le temps, on ne l'ait point pendue ou enterrée vive pour l'honneur de son sexe. Eh bien! comment cela va-t-il ici? Vous dérangerais-je par hasard? A vous voir, on serait tenté de penser que vous venez d'être mis au ban du royaume en pleine diète, où bien cité à comparoir devant la justice de Ribe?

— Vous êtes mille fois le bien-venu, mon cher comte! répondit le sénéchal en lui tendant affectueusement la main. Si mon visage n'exprime ni la joie ni la tranquillité d'esprit, la faute n'en est certes pas à vous. Je vois d'ailleurs que vous tenez parole, et que vos prédictions se réalisent. Le duc est arrivé ici ce soir, demain il sera mon maître et celui de la famille royale. Mais que savez-vous de nouveau? avez-vous fait quelque découverte?

— J'en ai appris de belles, mon cher! et vous avez été, sans le savoir, presque aussi près d'être enterré vivant, que le fut votre pauvre nourrice. On ne voulait rien moins que vous jeter dans un cul de basse fosse, au château de Norburg. En frappant avec ma bonne épée sur le crâne du brigand resté l'autre jour mon prisonnier, je suis parvenu à lui délier la langue. Il avait ordre de vous donner le coup de grâce si vous ne vous rendiez point. Il paraît qu'on savait que vous étiez porteur de documens qui compromettent au plus haut degré quelques uns des assassins du roi.

— Ah! maintenant je comprends! reprit le sénéchal. Mais continuez.

— Oui, c'est bien cela! mon ami; seulement donnez-m'en le temps: car, que diable, on ne vit pas de paroles! Vos maudites affaires d'état m'ont presque complétement absorbé ces jours-ci! Et en parlant ainsi, le comte Gerhard, se renfonçant dans son fauteuil, emplissait son gobelet, pendant que le sénéchal attendait avec une impatiente curiosité les importantes communications qu'il lui annonçait.

— Le duc est un homme adroit, reprit le comte quand il eut vidé le gobelet et fait de nouveau l'éloge du vin; et l'on dit de moi que je suis un écervelé. Le fait est que j'aime assez à frapper fort et ferme devant moi, sans me soucier de ceux qui peuvent s'y trouver, sans jamais songer à prendre des chemins détournés. Vous allez voir cependant que, dans l'occurence, moi aussi je suis capable de relancer un renard, et que je n'évite pas indistinctement toutes les voies de traverse.

— Je le crois volontiers, cher comte Gerhard; mais, au nom du ciel! ne me le prouvez pas maintenant. Que savez-vous? Quels étaient les projets du duc? Qui a pu l'empêcher de se rendre plus tôt à la diète? Où a-t-il été?

— Patience, patience, mon ami! Il m'est impossible de répondre à toutes ces questions à la fois. Voilà trois fois vingt-quatre heures qu'il n'a pas fermé l'œil, ni moi non plus, vous pouvez facilement vous en apercevoir. J'ai crevé trois chevaux en route, et je puis à peine me soutenir. Mais laissez-moi vous apprendre tout cela dans l'ordre convenable. Le soir où nous dansâmes la farandole avec les jolies filles de Ribe, le duc faisait le mort dans son camp. Mais, le jour de la saint Germain,— atten-

dez donc un peu... oui ! c'est bien cela ! le 28 mai, quand s'ouvrait ici la première séance de la diète de Danemarck, il se trouvait de sa personne à Schleswig, ce qui peut être parfaitement prouvé; et là, en présence de l'évêque et de son conseil privé, il expédiait un diplôme commercial au profit des marchands de Lubeck, dont voici la teneur...

— Ah çà ! vous voulez vous moquer de moi, comte Gerhard? Qu'y a-t-il de commun, au nom du ciel ! entre les marchands de Lubeck et les intérêts de la couronne et du royaume de Danemarck?

— Plus que vous n'imaginez, mon cher ami. Je vous ferai tenir quelque jour le texte entier de ce traité que je n'ai pas conservé, ce qui d'ailleurs ne fait rien à la chose. Or, réfléchissez-y bien ! Il accomplissait un acte peu important, il est vrai, mais authentique, public, le jour même où il devait être choisi ici comme administrateur suprême du royaume et comme tuteur du roi. C'est là, vous le voyez, une énigme politique dont l'explication ne laissera pas que d'offrir d'inextricables difficultés à la postérité, et dont je puis toutefois vous donner le mot... Il avait été quelque temps auparavant trouver Stig Anderson à Helgenoes !

— Nous savons cela, interrompit avec impatience le sénéchal; il n'en fait pas mystère; et c'est là précisément ce qu'on fait valoir comme une preuve de sa fidélité et de la téméraire ardeur de son zèle pour le service de la maison royale.

— Très bien ! puisque vous savez tout, mon clairvoyant et sagace sénéchal, vous aurez sans doute aussi été plus prévoyant que mon Langbein Alterjung.

— Que votre bouffon ?...

— Précisément ! Vous le connaissez bien, n'est-ce pas? A vrai dire, il n'a pas toujours sa tête complétement à lui. Quand il m'a crevé un œil, ne s'imaginait-il pas être le feu roi en personne ? Mais quand il est dans son bon sens, et qu'il veut faire un pied de nez aux gens, il n'a pas son pareil pour la malice; c'est vraiment à en crever de rire.

— Mais, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc de commun entre un bouffon et les affaires de l'état ? Que ce drôle-là ne nous fasse donc pas oublier ce que vous avez à me dire !

— Respect à Langbein ! mon cher ami. Un fou de son espèce peut souvent avoir plus de bon sens que tout un conseil privé. Pendant huit grands jours, il a porté du fer de la tête aux pieds et joué le rôle de Mads-le-Jutlandais, de ce gars dont le maréchal a fait son confident. Il ressemblait, à s'y tromper, à ce vigoureux compère, et avait parfaitement attrapé son accent jutlandais C'est ainsi qu'il s'est assuré des choses dont j'avais bien déjà eu quelque vent, et que, pendant sa captivité chez le maréchal, le vieux Henner avait aussi eu lieu de remarquer. Tandis que le duc s'abstenait de se rendre à la diète de Danemarck, il devait éclater ici, dès le premier jour, un tumulte qu'on eût bientôt fait dégénérer en révolte ouverte. Mais j'ai fait manquer le coup, en ayant soin d'interdire pendant trois jours le passage de tous les bacs, ce qui a empêché les conspirateurs de pouvoir se rendre ici.

— Grand Dieu ! que m'apprenez-vous là ! Et quel était donc leur but?

— On voulait profiter des premiers momens de désordre et de confusion inséparables d'une révolte à laquelle on espérait voir le peuple prendre part, pour s'emparer de la reine et du jeune roi; et c'est en persuadant à notre prisonnier que vous étiez déjà en sûreté à Norburg, que nous l'avons décidé à faire ces aveux, en récompense desquels nous lui avons rendu hier sa liberté. Pendant que l'Alfgrave de Tœnsberg se serait chargé de conduire la famille royale en lieu sûr, le duc aurait marché à la tête de son armée sur Wiborg, où il aurait consenti à se laisser proclamer roi, uniquement pour sauver le pays... Il fallait, en cas d'insuccès, pouvoir prouver par un document authentique qu'on se trouvait le 28 mai à Schleswig, le jour même précisément où éclaterait la révolte.

Le rusé duc eût pu de la sorte se laver les mains de ce qui serait arrivé ici. Il se sera, sans doute, douté plus tôt que je ne pensais du tour que je lui jouais; et pour avoir pu arriver ici ce soir, il faut qu'il soit venu de Schleswig à franc étrier et sans s'arrêter.

— Suivez-moi, comte Gerhard ! s'écria le sénéchal, voilà un entretien qui demande le secret du cabinet. J'en frémis, rien que d'y songer. Si vous pouvez fournir des preuves évidentes d'une si énorme trahison, il faut que nous le renversions, dussé-je y perdre la vie.

Le sénéchal se hâta de conduire son hôte dans son cabinet, où il écrivit chacune des déclarations du comte Gerhard, en relatant toutes les circonstances qui pouvaient en prouver la vérité. Le bouffon du comte fut aussi appelé à faire sa déposition, et on en prit également note. Le comte Gerhard y apposa sa signature et son sceau, en offrant d'ajouter par son serment et par son épée à ce qui pourrait encore y manquer en fait de témoignages formels.

Le bouffon scella aussi ce document avec une comique gravité, par l'apposition de l'un des boutons de sa veste d'écuyer sur la cire brûlante.

Le lendemain matin, avant le commencement de la séance de la diète, le sénéchal eut une conférence secrète avec le chevalier John; mais le duc se trouva de son côté de presque aussi bonne heure chez la reine avec les margraves de Brandebourg.

C'était le dernier et le plus important jour des grandes assises; et, comme d'habitude, les affaires devaient s'y traiter à ciel découvert, en présence du peuple, sur la grande place faisant face au château. C'était le troisième jour de la semaine de la Pentecôte, et un magnifique soleil de printemps éclairait cette solennité, dans laquelle le jeune roi devait aussi recevoir les sermens de ses sujets de l'île de Fionie. Les préparatifs les plus magnifiques avaient été faits à cette occasion. Des deux côtés du trône où le jeune roi devait s'asseoir, on avait placé des fauteuils presque aussi élevés et aussi magnifiques que ce trône, pour la reine et le duc Waldemar. Des tapis écarlates couvraient le sol; et une double rangée de siéges destinés aux princes, aux chevaliers, aux évêques et aux prélats, avait été disposée à la suite du trône et en forme de demi-cercle. Du milieu de ce cercle s'élevait une table ronde, recouverte d'un drap noir, mais n'occupant qu'une minime partie de l'espace demeuré libre. Cet aspect inaccoutumé donnait lieu parmi le peuple à de nombreuses conjectures; aussi une foule extraordinaire de paysans et de bourgeois s'agitait-elle, cette fois, dès le matin, sur la place où devait se tenir la diète de Danemarck. On y vit arriver successivement tous les chevaliers et tous les seigneurs ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait surtout l'important prévôt capitulaire, maître Jens Grand, ainsi que l'archevêque de Lound, John Dros. Cependant l'attention générale était fixée sur les deux grandes portes du château, par lesquelles on s'attendait à chaque instant à voir arriver la famille royale et sa suite. Ces portes s'ouvrirent enfin, et deux hérauts d'armes, avec de grands panaches à leur casque et des bâtons blancs à la main, ouvrirent le cortége, comme s'il se fût agi d'un tournoi. Cependant les longs vêtemens de deuil donnaient plutôt à cette procession l'apparence d'un convoi funèbre. Le jeune roi marchait d'un pas grave et ferme, à côté de sa mère; il était suivi du prince Christophe, du duc Waldemar et des frères de la reine. Le comte Gerhard, sans avoir été attendu, s'était mêlé dans les rangs des princes; il n'était pas venu seul, mais en compagnie de ses deux frères, les jeunes comtes de Holstein, et du prince Witzlau, de l'île de Rugen, homme de cœur et d'action, l'un des plus fidèles vassaux de la couronne de Danemarck. Ces seigneurs s'étaient fait présenter au jeune roi, peu avant le commencement de la procession, par le chevalier John; et le comte Gerhard n'avait pu que de loin saluer la reine.

On apercevait à la tête des douze sénateurs le vieux chevalier John, la

chancelier Martinus et le sénéchal Peder. Les traits du vieillard no décelaient aucune inquiétude; maître Martinus, lui aussi, paraissait calme et tranquille; cependant, il marchait la tête baissée, les mains jointes sous les larges manches de son habit de Dominicain, paraissant prier mentalement. Malgré tous ses efforts, le sénéchal no réussissait pas à dissimuler la lutte intérieure à laquelle il était en proie. Il portait le bras on écharpe, et un gros cahier de documens sous son manteau noir. En apercevant l'air triomphateur du duc, ses yeux étincelèrent de colère; mais il avait promis au chevalier John de se maîtriser, et il en comprenait lui-même la nécessité. Un amer sourire effleura donc ses lèvres, car il lui semblait être condamné à suivre d'un visage riant les funérailles de la liberté et du bonheur de son pays. Les pages royaux, qui venaient après les chevaliers et les maréchaux do la cour, étaient conduits par le favori du jeune roi, le petit Hogen Johnson, lequel, depuis la catastrophe de la grange de Finneroup, était devenu singulièrement sérieux et taciturne. Le sénéchal Peder, son instituteur dans le noble métier des armes, était le modèle qu'il s'était choisi; et déjà il portait avec la gravité d'un véritable chevalier le sabre d'écuyer et les éperons d'argent que le jeune roi son maître lui avait donnés.

La séance de la diète avait commencé. Quand le peuple aperçut le jeune roi sur son trône, et l'imposante et noble figure de la reine; quand il vit tant d'hommes braves rangés autour du trône, le silence profond qu'il avait jusqu'alors observé fut tout à coup bruyamment interrompu par des acclamations do joie. Comme cela s'était pratiqué lors de la prestation de foi et hommage à Skanderborg, le chevalier John lut alors à haute voix le document relatif à l'élection du roi; et les cris de joie furent répétés avec un nouvel enthousiasme, pendant quo le jeune roi, se levant do son trône, saluait gracieusement la foule. La joie enfantine d'être l'objet de ces acclamations générales prêtait à sa dignité naturelle et à sa tenue précoce de chevalier une innocente douceur qui enlevait irrésistiblement tous les cœurs.

Aussitôt que le roi se fut levé, la reine en fit autant; et lo duc Waldemar n'hésita plus à s'incliner comme les autres princes et seigneurs qui se trouvaient là, devant le trône et l'enfant-roi, leur légitime souverain à tous, malgré sa minorité.

Dès que la formalité de la prestation de foi et hommage fut terminée, le chevalier John s'avança et lut l'article de la loi du pays d'après lequel la reine et le duc Waldemar étaient autorisés à prendre la tutelle du roi pendant sa minorité et à administrer conjointement, en son nom, les affaires de l'État. Malgré le mécontentement qu'on put lire sur beaucoup de figures, personne n'osa élever d'objections; et cette double nomination fut légalement confirmée. Quand le document fut lu et signé par les députés des états, le peuple poussa en l'honneur de la reine de bruyantes acclamations, suivies tout à coup d'un silence général. Quelques voix, parmi lesquelles il fut facile de reconnaître l'accent impérieux de maître Grand, s'écrièrent enfin : — Vive le duc Waldemar, tuteur du roi et protecteur du royaume! et ce cri fut répété par beaucoup de personnes, mais d'une voix sourde, et à ce qu'il fut facile de voir, plutôt par contrainte et par peur que par affection véritable.

Le duc salua la foule avec une gracieuse affabilité. Le jeune roi se leva ensuite, et tout aussitôt un profond silence s'établit de nouveau. Il avait les yeux fixés sur le sénéchal Peder et sur maître Martinus, comme s'il eût cherché à lire dans leurs encourageans regards ce qu'il avait à dire. Mais il triompha bien vite de sa timidité, et parla en ces termes d'une voix ferme et assez haut pour que chacun pût l'entendre :

— Mon fidèle peuple danois! je jure, par le saint nom de Dieu et de Notre-Dame, que je veux être pour tous un roi bon et juste. Je sais que les prescriptions de la loi du pays et les décisions prises par le peuple

sont justes et obligatoires, et je me soumets volontiers jusqu'à ma majorité à la tutelle de ma chère mère et du duc. Mais aussi vrai que sous cette tutelle légale je suis toujours roi légitime de Danemarck, en droit par conséquent de porter la couronne de mon père et du grand Waldemar, j'ordonne et j'enjoins, ne doutant pas un seul instant voir confirmer mes ordres par mes tuteurs et par le sénat, que le procès des assassins de feu mon auguste père soit examiné et poursuivi, en présence de la diète actuelle, de la manière la plus rigoureuse. Avancez donc, sénéchal Peder Hessel, et soyez, en mon nom et en celui de la couronne, l'accusateur des régicides!

Le sénéchal obéit, et donna lecture des documens qu'il portait sous son manteau.

— Si ma mère bien-aimée et le duc Waldemar y consentent, continua le jeune roi en regardant fixement le chevalier John, comme s'il eût cherché à se rappeler les recommandations que lui avaient faites le vieil homme d'état, je propose que mon digne oncle, le margrave Othon de Brandebourg, mon fidèle vassal le prince Witzlau de Rugen, le brave et loyal comte Gerhard de Holstein et ses nobles frères, avec vingt-sept gentilshommes choisis dans la noblesse et la chevalerie du Danemarck, s'avancent pour examiner la plainte et les témoignages présentés par le sénéchal. Ils déclareront ensuite, sous la foi du serment, quels ont été ceux qui, pendant la nuit de la sainte Cécile, dans la grange de Finneroup, ont traîtreusement assassiné feu mon auguste père, le roi Eric, fils de Christophe. J'ai juré, la main étendue sur ses blessures encore sanglantes, à son âme et à Dieu, que les paroles que je viens de prononcer seraient les premières que je ferais entendre du haut du trône de Danemarck, et que tous ses impies assassins seraient poursuivis et punis avec la plus sévère justice, conformément aux lois du royaume.

Les joues du jeune roi étaient devenues pourpres, par suite des efforts et de la chaleur avec lesquels il avait prononcé cette sommation; et en disant les dernières paroles qu'il avait ajoutées à l'insu du chevalier John, ses yeux s'étaient mouillés de larmes. Quand il eut achevé son discours, il s'assit de nouveau en silence sur son trône.

Chacun dans l'assemblée parut surpris du ton grave et impérieux avec lequel le royal enfant s'était exprimé. La reine cependant sembla y avoir été préparée. Elle se leva à son tour, et dit d'une voix ferme et résolue :

— J'approuve la proposition du roi; elle a été déjà mûrement pesée, d'accord avec moi, dans le conseil, et elle n'a plus besoin maintenant que de l'approbation et de la confirmation du sérénissime duc Waldemar.

— Je l'approuve également, dit le duc d'une voix sourde, et, comme il fut facile de le voir, seulement parce qu'en présence de cette nécessité imprévue, il ne pouvait pas faire autrement, ni élever à cet égard la moindre observation, sans s'exposer à de dangereux soupçons.

Le chevalier John fit immédiatement procéder à l'élection des vingt-sept gentilshommes qui, conjointement avec les princes, devaient examiner l'acte d'accusation du sénéchal. Les choix tombèrent sur les fonctionnaires royaux les plus âgés et les plus vénérables qui se trouvassent là. Tous prirent place à la table ronde que recouvrait un tapis noir; et un silence plein d'une inquiète attente régna tout autour d'eux pendant qu'ils prenaient connaissance des témoignages et qu'il leur était donné lecture des rapports présentés par le sénéchal. Pendant ces formalités, et sur un signe que fit le duc, on vit s'avancer, au milieu d'une forte escorte de reitres, les trois chevaliers que le duc avait amenés avec un sauf-conduit, et qui devaient présenter la défense des accusés. Ils étaient tous trois couverts de fer de la tête aux pieds, et les visières de leurs casques étaient soigneusement abaissées.

Enfin les princes et les vingt-sept gentilshommes quittèrent la table noire, et le margrave Othon s'avança à leur tête en tenant une feuille de

parchemin. Il salua le roi, puis l'assistance, et lut à haute voix, en bon danois quoique avec un accent étranger, la déclaration suivante : « D'après les preuves qui nous ont été soumises, et les témoignages qui ont été examinés par nous, nous devons déclarer et nous déclarons complices de l'assassinat commis sur la personne de défunt très haut et très puissant prince, le roi Eric, fils de Christophe, les seigneurs, chevaliers et gentilshommes danois dont les noms suivent : le sérénissimo seigneur Jacques, comte de Halland, le grand maréchal du royaume de Danemarck, Stig Anderson Hvide, le maître do la chambre, messire Ove Dure, les chevaliers messire Peder Jacobson, messire Peder Porse, messire Niels Hallandsfar, messire Arwed Bengtson, messire Niels Knoudson, et messire Jacques Blaufad, ainsi que l'écuyer Rone Johnson et l'écuyer Kagge. Lesquels onze sus-nommés, ainsi qu'un douzième, aujourd'hui mort et enlevé à notre juridiction, sont atteints et convaincus de s'être tous trouvés, pendant la nuit de la sainte Cécile, dans la grange do Finneroup près de Wiborg, et d'y avoir traîtreusement assassiné leur roi et seigneur. En foi de quoi nous sommes prêts à jurer et à témoigner, la main sur l'Evangile, à la face de Dieu, ainsi qu'en présence du roi et du peuple danois. »

Pendant la lecture de ces différens noms, deux des trois chevaliers vêtus de for parurent tont à coup chanceler ; et on les vit s'appuyer sur leurs épées. Mais le troisième, qui était d'une taille athlétique, demeura immobile et se drapa orgueilleusement dans son manteau bleu, les poings serrés et croisés sur sa cuirasse. Maître Martinus s'avança portant l'Evangile ; et les princes ainsi quo les vingt-sept gentilshommes jurèrent sur le livre saint, à haute et intelligible voix, qu'ils n'avaient déclaré et soutenu que la vérité. A ce moment, l'orgueilleux inconnu, relevant sa visière, promena sur l'assemblée des yeux étincelans et dont l'expression sinistre était encore rehaussée par la pâleur qui couvrait son mâle et belliqueux visage.

— Le comte Jaques! le comte Jacques lui-même! répétèrent en un confus murmure des milliers de voix parmi l'assemblée, pendant quo chacun paraissait au comble de l'étonnement.

— Oui! c'est moi, comte Jacques de Halland, allié à la maison royale et général en chef des armées danoises, s'écria-t-il en conservant son fier et orgueilleux maintien ; et voici mes fidèles amis, les braves chevaliors Arwed Bengtson et Jacques Blaufad, qui viennent d'être nommés avec moi parmi ceux qui ont donné la mort au roi Eric, fils de Christophe.

A ces mots, les deux autres chevaliers relevèrent également leurs visières et chacun put reconnaître avec surprise les régicides accusés, mais qui, en dépit do leur audacieuse impudence, étaient pâles comme la mort et ne paraissaient qu'à moitié rassurés, malgré l'imposante escorte qui les protégeait.

— Nous n'avons pas l'intention de nier ce que tant de seigneurs et de chevaliers ont déclaré et juré. Le mensonge et la fausseté ne figuront pas sur nos écus, et nous croyons d'ailleurs pouvoir compter ici sur la loyauté danoise. Des saufs-conduits et un bon traitement nous ont été assurés au nom du roi et du royaume. Nous n'invoquons donc pas seulement le droit de nous éloigner d'ici sans être molestés, mais encore celui d'y rester et d'y être entendns. Nous ne rougissons pas de ce que nos bras ont accompli ; et nous le défendrons avec la parole et avec l'épée partout ou on combattra loyalement, et un contre un. On ne peut refuser à personne le droit de légitime défense : et c'est ce droit dont nous avons usé à l'égard d'un oppresseur, d'un injuste tyran qui avait foulé lui-même aux pieds toutes les lois, avant que nous prononçassions contre lui une sentence de mort.

La reine s'était levée, et le jeune roi, plein de surprise à la vue de cette impudence sans pareille, s'était élancé de son trône. L'exaspération du peuple, à la vue de ces audacieux régicides, était sans bornes. Cependant

la qualité de prince dont était revêtu le comte Jacques et sa réputation de bravoure comme chef d'armées, imposaient à beaucoup de personnes. Son audace même plaisait à d'autres, et ce qu'il avait dit de la loyauté danoise avait intérieurement flatté chacun. D'ailleurs, les rebelles comptaient de secrets amis et partisans parmi le peuple; et on entendit même un effrayant murmure courir dans les rangs de la foule émue et passionnée, pendant qu'un grand nombre de bourgeois de Nuborg, qui avaient été très dévoués au feu roi, accouraient en poussant de formidables vociférations pour mettre en pièces les régicides. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que la double rangée de chevaliers parvint à repousser le choc de cette multitude irritée, et il s'ensuivit un épouvantable tumulte. Enfin le chevalier John et le sénéchal Peder réussirent à rétablir le calme, en annonçant à haute voix que l'arrêt des régicides allait être immédiatement prononcé, et que ces grands coupables ne resteraient pas impunis.

— Qu'on les roue sans désemparer ! s'écria le prince Christophe, en les menaçant du poing.

La reine, elle aussi, paraissait courroucée au plus haut degré; mais elle se tut et retomba toute pâle sur son siége. La vue des meurtriers et les nombreuses figures sinistres qu'elle apercevait dans la foule, lui rappelaient avec effroi la terrible visite que le maréchal Stig Anderson était venu lui rendre en personne le lendemain de l'assassinat.

— Si j'avais pu penser que ces seigneurs eussent eux-mêmes pris part au crime, je ne leur aurais certainement pas accordé de sauf-conduit, dit le duc d'un air inquiet et troublé. Mais maintenant mon devoir est d'insister, autant dans l'intérêt de mon propre honneur que dans celui de la couronne, pour qu'on les laisse partir d'ici sains et saufs, quelle que puisse être la condamnation qui va les frapper.

— Vous avez raison, duc Waldemar, s'écria le jeune roi en réprimant sa vive colère. Si nous voulons être avec honneur des chevaliers danois, il nous faut tenir nos sermens et la foi jurée, même envers les plus scélérats, et j'ai juré à Dieu ainsi qu'à la sainte Vierge de gouverner avec justice; mais ils vont entendre prononcer leur condamnation, et dans quelque endroit de l'univers qu'ils cherchent désormais un refuge, le Dieu de justice m'aidera certainement à les atteindre. Ecoutons la sentence, ajouta-t-il vivement, telle qu'elle est écrite dans le code du roi Waldemar. Ils ont encouru la perte de la vie et de l'honneur.

— Il n'y a pas de peine qui me paraisse assez dure pour de pareils criminels, répondit le duc Waldemar d'un ton altier. Mais l'affaire peut être considérée sous plusieurs faces, et avant de pouvoir prononcer une sentence juste et impartiale, il faut que la diète de Danemarck écoute et ce que les accusés auront à dire pour leur défense, et ce que d'autres savans en droit auront à faire valoir à cette occasion. Accusés, approchez du trône! Le roi et le peuple veulent entendre votre défense.

Le comte Jacques et Arwed Bengtson ne bougèrent pas, mais Jacques Blaufad, qui était réputé pour son éloquence, s'avança vers le trône par suite de cette sommation. Le sang était revenu sur son visage noirci par le soleil et le grand air. Il salua de tous côtés avec une politesse chevaleresque, et, par un discours bref, mais insinuant, dans lequel il loua adroitement la justice des lois danoises ainsi que la générosité et le sentiment de liberté innés chez le peuple, il parvint tout de suite à apaiser les inquiétans murmures de la foule. Il avoua ensuite franchement la vérité de l'accusation, mais représenta le régicide comme un exploit héroïque, comme un courageux sacrifice fait à la liberté de la nation, comme un acte tout à fait juste et légal. Il énuméra les violations de la loi par lesquelles le roi défunt avait non seulement manqué à ses devoirs comme roi, mais avait encore, suivant lui, mérité de perdre la couronne, et s'était placé au même rang que tout chevalier ou tout gentilhomme qui, sans commettre un crime de lèse-majesté, pouvait toujours défendre contre

un de ses égaux son honneur et ses droits. Il déroula alors, au milieu du commentaire le plus acerbe, le tableau de toutes les injustices, de toutes les offenses que les gentilshommes les plus considérables du pays avaient eues à souffrir de lui. Il dépeignit surtout sous les plus vraies couleurs les torts du roi Eric envers le maréchal Stig Anderson, et les déplorables suites qu'avait eues son odieux attentat contre l'honneur de la femme du maréchal. Il finit en sommant le roi et le peuple, pour peu qu'il restât encore en Danemarck le moindre sentiment de justice, d'honneur et de liberté, d'absoudre immédiatement dans cette affaire le plus grand capitaine dont s'enorgueillît la patrie, ainsi que ceux de ses amis qui s'y trouvaient engagés.

Ce discours produisit une vive impression sur beaucoup d'assistans, et de nombreuses voix ne craignirent pas de s'élever en faveur des accusés.

La reine s'était voilé le visage. Le jeune roi, malgré sa juste colère et sa douleur, n'avait pu s'empêcher de rougir en entendant ainsi flétrir la mémoire de son malheureux père, et des larmes d'amertume roulaient dans ses yeux.

— Parle! parle! sénéchal Peder, s'écria-t-il avec emportement. Ne suffit-il pas qu'ils aient égorgé mon père, faudra-t-il encore qu'assis sur le trône de Danemarck, je souffre qu'on le déshonore dans son tombeau!

Après cette déchirante exclamation du jeune roi, le sénéchal à son tour s'avança au milieu de l'assistance. Ses traits graves et sévères décelaient une vive agitation, et il dut attendre quelques momens avant de se sentir parfaitement maître des intonations de sa voix.

— Quelques péchés qu'ait pu commettre dans ce monde le roi qu'on a assassiné, dit-il, c'est au roi des rois seulement qu'il aura à en rendre compte. Il n'y a que des hommes cruels qui puissent exiger que son fils et les serviteurs fidèles qu'il a laissés soient obligés de justifier sa vie et de défendre sa mémoire contre ses meurtriers. Il n'est point ici question de l'homme qu'on appela Eric, fils de Cristophe, mais du roi de Danemarck et de la couronne de Danemarck dont la majesté et la sainteté ont été souillées et violées par des mains téméraires et sanglantes. C'est l'attentat commis contre le chef sacré d'une nation et d'un royaume, que nous allons juger ici.

Puis, sans faire aucune allusion à la personne du roi, il représenta avec des couleurs si vives et si frappantes tout ce qu'avait d'affreux et d'anti-social le crime de régicide, que les meurtriers durent eux-mêmes abaisser leurs superbes regards, et que beaucoup d'entre ceux qui blâmaient tout à l'heure le plus amèrement le feu roi, détournèrent avec horreur et effroi leur yeux de ses trois meurtriers. L'éloquent sénéchal ne s'en tint point là. Il cita quelques unes de ces sages et utiles mesures adoptées par la victime pendant le cours de son règne, et n'oublia point de rappeler à son auditoire tout ce que la ville de Nuborg, en particulier, devait à sa bienveillance. En énumérant quelques uns des bienfaits et des grâces que les gentilshommes rebelles et ingrats avaient reçus du maître qu'ils avaient si traîtreusement assassiné, il réussit à toucher beaucoup de cœurs et même à détruire en partie l'impression produite par le discours des régicides. Enfin, il profita de cette disposition favorable des esprits pour appeler l'attention de tous sur la situation dangereuse où se trouvait la patrie commune, et pour sommer hardiment et énergiquement tous les hommes sincèrement attachés au roi et à la patrie de maintenir la dignité, la sainteté et la majesté de la couronne, en démasquant tous les traîtres qui, à leur connaissance, auraient pris part à un si horrible attentat. En parlant de la sorte, les yeux enflammés, il se tourna tout à coup vers le duc, comme vers un homme que les liens sacrés du sang attachaient à la maison royale; et il le somma, au nom de la nation et en vertu de sa nouvelle dignité, d'avoir le premier à exprimer

son opinion sur les charges produites contre les assassins, et sur l'arrêt à rendre par les états.

Le sénéchal se tut. Le duc avait changé de couleur, et un silence plein d'attente s'ensuivit. Puis le duc se levant tout à coup avec énergie, jeta des yeux étincelans de colère et de dépit sur le sénéchal; et, après s'être incliné respectueusement devant la reine, il lui céda modestement l'honneur de prononcer le jugement qu'elle et le sénat jugeaient légal.

— Soit! reprit la reine en rejetant son voile, et en se levant d'un air calme et résolu. Je vais donc prononcer la sentence que le sénéchal et moi avons trouvée juste et légale, et que tout Danois prononcera dans son cœur d'après la loi de Dieu. Les lois divines et humaines veulent qu'une mort infâme soit la peine réservée aux traîtres envers leur pays, et aux régicides. Dans l'intérêt de la sûreté de l'état et de la couronne, mon opinion est qu'il n'y a pas lieu ici à commutation.

— Quelqu'un a-t-il des objections à présenter ici légalement? dit le duc dont les regards rencontrèrent en ce moment ceux du prévôt capitulaire Grand, lequel semblait n'avoir attendu que cette invitation tacite pour prendre la parole.

— Au nom de Dieu et de la vérité, je demande à être entendu, s'écria l'impérieux prévôt, qui s'avança en tenant à la main le code tout ouvert. Voici le passage de la loi d'après lequel seulement les accusés peuvent être condamnés, à moins qu'ils ne doivent bien plutôt, comme c'est mon opinion, être absous conformément à la justice. Si le coup mortel avait été porté dans la sainte maison du Seigneur, ou encore, dans le propre château du défunt, la condamnation à mort serait légale; mais comme, évidemment, cela n'a pas eu lieu, les coupables ne sauraient être condamnés qu'au bannissement et à la confiscation de tous leurs biens au profit du trésor royal. Voilà la peine la plus grave qu'on puisse leur appliquer, en obéissant à la lettre de la loi, et en écoutant les clameurs aussi injustes que passionnées poussées par des parens qu'excitent la soif de la vengeance.

Une violente discussion s'éleva par suite de cette thèse audacieuse, qui obtint, toutefois, l'assentiment de nombreux auditeurs. Le duc ordonna enfin que le silence se rétablît, et, après une allocution adroite dans laquelle il eut grand soin de faire valoir les droits du peuple ainsi que les priviléges des états, et d'insister sur les nombreux torts de la victime qui avait tant de fois violé les uns et les autres, il finit par se ranger de l'avis de ceux qui proposaient l'application la moins sévère de la loi. Le sénéchal Peder combattit vivement cette opinion; mais, à sa grande surprise, ainsi qu'à celle du jeune roi, le chevalier John prit en ce moment la parole pour soutenir également qu'aux termes de la loi, et par suite de la lumière qui avait jailli des débats, il ne fallait pas appliquer aux coupables une condamnation capitale. — Le bannissement, ajouta-t-il, n'est pas d'ailleurs une peine à dédaigner, car elle emporte la mort civile, d'incessans dangers de mort et la perte de tous les droits civils et naturels dans le pays.

Les paroles du vieux sénateur produisirent sur tous la plus vive impression. Le sénéchal Peder et tous les fidèles amis de la famille royale comprirent aussitôt que de graves considérations avaient pu seules décider ce prudent homme d'état à accéder à une opinion que, quelques jours auparavant, il avait lui-même combattue dans le conseil privé.

Le sénéchal garda le silence. Par respect pour le politique vieillard, la reine et le jeune roi se déclarèrent satisfaits d'une condamnation trouvée juste et légale par tant d'hommes de sagesse et d'expérience.

On rédigea alors la condamnation des régicides au bannissement; et elle fut aussitôt signée et scellée par le roi, les deux administrateurs suprêmes du royaume, et les députés des états; puis le sénéchal en donna lecture en présence de toute la diète. Les trois chevaliers condamnés

furent aussitôt emmenés sous forte escorte et conduits au rivage, où on les mit à bord d'une barque pourvue de vivres et d'eau pour trois jours. On les mettait ainsi en état de pourvoir eux-mêmes à leur propre sûreté ot d'échapper à l'exaspération de la multitude, contre la fureur de laquelle il n'y avait plus d'escorte qui pût les protéger dès que le terrible mot de *bannissement* avait été prononcé contre eux.

Cette grave et importante affaire ayant été terminée do la sorte, le margrave Othon de Brandebourg s'avança devant le trône, et salua respectueusement le roi et la reine; puis s'adressant aux nombreux chevaliers qui étaient présens, il leur dit : — Mon royal neveu, le roi de Danemarck, Eric, fils d'Eric, a désiré recevoir l'accolade de ma main en présence de cette diète de Danemarck; je regarde comme un insigne honneur pour moi de pouvoir la lui donner. Un fils de roi, qui, presque au sortir du berceau, a été salué du titre de roi, peut être considéré comme chevalier-né et se trouve déjà placé, par son titre de roi, bien au dessus de cette dignité. Mais c'est une louable coutume des rois et des princes, que de ne point dédaigner ce titre de chevalier et de souhaiter même le plus souvent d'en être revêtus avant d'être sacrés et couronnés comme souverains des chevaliers et comme seigneurs des vassaux de leur couronne. Au nom de la chevalerie, j'exempte mon royal neveu des épreuves et des formalités préparatoires ordinairement nécessaires pour l'octroi du titre de chevalier. Puis s'adressant alors directement au jeune roi, le margrave lui dit :

— Je te le demande donc, roi de Danemarck, Éric, fils d'Éric, en présence de ton fidèle peuple et de toute la chevalerie danoise, pourquoi aspires-tu à entrer dans notre ordre? Veux-tu promettre et jurer de défendre la sainte foi chrétienne et l'honneur de la chevalerie?

Le jeune roi s'était découvert et avait quitté son trône. Ses joues étaient couvertes du plus vif incarnat; une naïve joie, un enthousiasme tout juvénile faisaient briller d'un feu inaccoutumé ses yeux d'un bleu foncé.

— Oui! je veux, aussi vrai que tous les saints (1) me sont en aide! s'écria-t-il : Dieu et la sainte Vierge connaissent mes prières et mes désirs; saint Jœrgen les connaît aussi. Je demande donc, très cher oncle, à recevoir l'accolade de tes mains, afin de pouvoir être sacré et couronné avec honneur comme roi de Danemarck, et pour montrer à mon cher peuple et à tous les hommes que je ne suis pas seulement un roi juste et bon, mais que je veux avant tout être un chevalier sans reproche, qui ne fera point honte à la couronne de Danemarck ni à la mémoire du grand Waldemar. Mon cher instituteur, le sénéchal Pedor Hessel, m'a appris tout ce que doit savoir un bon écuyer avant de pouvoir aspirer à porter les éperons d'or; c'est ce que je prouverai dans le plus prochain tournoi. J'ai appris la loi de la chevalerie en même temps que mes prières, et je jure par saint Jœrgen, par la sainte Vierge, que je la suivrai fidèlement jusqu'à la fin de mes jours. Sa profonde émotion l'obligea de s'arrêter en ce moment; mais il se remit bien vite, et ajouta avec chaleur : — Je ne veux pas vivre insouciant dans ce monde, mais protéger mon peuple et verser mon sang pour la défense de la foi et de la sainte Eglise. Je n'ignore pas que l'Eglise est la tête du corps humain, et que la chevalerie représente les bras qui doivent le défendre; or, c'est aussi là ce que je ferai de mon mieux. Je secourrai les veuves, les orphelins, et tous les nécessiteux... Je protégerai toutes les femmes ver-

(1) En danois : *Vid* alle hellige *mœnd*. On suppose que le roi Éric VI, qui se servait habituellement de cette exclamation, lui dut son surnom populaire de *Menwed*. D'autres le font dériver du mot *mœndevid*, qui n'a point d'équivalent en français et qu'on ne peut traduire que par *esprit d'homme*; ils appuient leur opinion sur les puissantes facultés intellectuelles dont ce prince était doué.
(*Note du Traducteur.*)

tueuses, et me montrerai juste, équitable, brave, généreux, chaste; je rendrai à Dieu l'honneur qui lui est dû; je serai humble de cœur, sincère et fidèle observateur de ma parole; et avec l'aide de Dieu et de la sainte Vierge, je me garderai des sept péchés mortels.

Quand le roi eut récité ce court extrait de la loi de chevalerie, qu'il paraissait avoir appris par cœur et qu'il jura comme sa profession de foi, il descendit de son trône et reçut les symboles et les insignes de la chevalerie qui, suivant son désir et l'antique usage, lui furent présentés par les personnages les plus importans du pays et par les amis les plus dévoués de la maison royale. Le sénéchal Peder lui attacha les éperons d'or et lui rappela, avec un affectueux intérêt et un vif sentiment de joie, la signification symbolique de cette formalité. Le vieux chevalier John lui passa une cotte de mailles et une cuirasse légère, tandis qu'il l'exhortait, en des termes à la fois concis et persuasifs, à se montrer en toute circonstance brave et courageux. Le comte Gerhard avait sollicité la faveur de lui attacher ses brassards, et il s'en acquitta avec joie, en souhaitant au fils de la belle reine Agnès, bonheur, force et victoire. La reine se leva à son tour pour présenter au novice chevalier de brillans gantelets et pour lui offrir une petite épée dorée qu'elle prit des mains d'un héraut d'armes. Elle porta d'abord à ses lèvres la croix formée par la poignée de l'épée, et pendant qu'elle attachait à son fils un ceinturon qu'elle avait de sa propre main brodé en or, vivement émue, elle l'embrassa au front et l'exhorta à ne jamais oublier le sens de l'emblème représenté sur le ceinturon : un lis, une balance et un cœur, symboles de la pureté, de la justice et de la charité. La reine reprit ensuite sa place, et les chevaliers se remirent dans l'ordre qu'ils avaient momentanément quitté.

Le jeune roi, revêtu maintenant du costume complet des chevaliers, mit un genoux en terre, pendant que le margrave Othon baisait la croix formée par la garde de son épée. — Roi de Danemarck, Eric, fils d'Eric, dit-il d'un ton solennel, je t'arme chevalier au nom de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Jœrgen; montre-toi brave, résolu et loyal. Puis, à trois reprises, il frappa du plat de son épée les épaules du royal novice.

Le jeune roi avait les yeux humides de larmes. Il se releva silencieusement et les mains jointes, comme s'il eût été en prières; après quoi il reçut encore du margrave un casque étincelant d'or et surmonté de plumes blanches qu'il considéra d'un air tout joyeux et qu'il se hâta de placer sur sa blonde tête. Enfin, le margrave lui mit à la main une lance dorée, et attacha sur les brassards de son bras gauche un magnifique écu, représentant les mêmes armoiries que celles dont il avait choix pour le premier écu qu'il avait porté dans son enfance. Son ami et son compagnon de jeux, l'écuyer Hogen Johnson, avait pendant ce temps-là fait avancer un cheval de bataille d'une éclatante blancheur, couvert d'un magnifique caparaçon et dont la tête était surmontée d'un haut panache. Le roi se mit alors en selle sans même toucher à l'étrier, fit caracoler son coursier en tenant sa lance en arrêt, se montrant ainsi dans toute la pompe chevaleresque à son peuple, qui répondait par de vives acclamations à ses joyeux et bienveillans saluts. Il parcourut trois fois dans cette attitude le grand cercle resté vide au centre de l'assemblée, faisant exécuter à son cheval les mouvemens les plus gracieux, et donnant en même temps la preuve de son habileté à manier et à diriger un cheval, pendant que l'air retentissait du bruit des trompettes et des cris de joie de la foule. Les chevaliers les plus graves eux-mêmes paraissaient tout joyeux de ce spectacle, ainsi que de l'agileté et de la dextérité peu commune avec laquelle l'enfant-roi réussissait à dompter et à assouplir les brusques mouvemens de son vigoureux coursier. Pendant cette scène, le chevalier John regardait le sénéchal à la dérobée et en souriant, bien que la joie du peuple et l'enthousiasme excité par l'enfant-roi, l'eussent profondément touché. Il se hâta même d'essuyer dans ses yeux une larme fugitive,

tandis qu'il répétait du plus profond de son cœur ce cri du peuple : que la bénédiction de Dieu s'étende sur notre jeune roi!

Sans paraître le moins du monde gêné par le poids de son armure et les nombreuses armes dont il était chargé, Éric se jeta alors à bas de son cheval avec autant d'agileté qu'il l'avait tout à l'heure enfourché, et le remettant aux soins de son écuyer, il alla avec calme reprendre sa place sur son trône.

Pendant toute cette cérémonie, le sénéchal était resté silencieux et rêveur.

La joie que lui faisait éprouver en ce moment son royal élève, ne l'avait pas empêché d'avoir les yeux constamment fixés sur le visage du duc; et la confusion ainsi que le dépit secret qu'il crut y lire, ne lui rappelèrent que trop sérieusement que les réjouissances et la joie étaient encore prématurées en Danemarck.

En ce moment, le roi Éric, bien qu'il fût encore un peu hors d'haleine par suite des violens mouvemens qu'avait nécessités ses exercices équestres, se leva, et s'adressant au duc :

— Maintenant que je suis chevalier, dit-il, et que je puis donner l'accolade à qui bon me semble, je veux que mon sérénissime parent et tuteur, le duc Waldemar de Schleswig, soit le premier qui la reçoive de ma main.

A ces mots, le duc se leva vivement. Il paraissait frappé de surprise, et son attitude indiquait que cet honneur auquel il lui était impossible de se dérober, l'offensait plus qu'il ne le flattait. Du moins le sénéchal crut-il, dans le sourire emprunté qui vint effleurer ses lèvres, lire l'humiliation profonde qu'essuyait son orgueil en se voyant ainsi obligé de mettre, à la face du peuple, un genou en terre devant l'enfant-roi, et de recevoir de ses mains une dignité à laquelle il prétendait depuis longtemps. Le duc chercha cependant adroitement à dissimuler à la noblesse qui l'entourait ce sentiment pénible, par le ton dégagé, presque poli, avec lequel il remercia le roi de la gracieuse surprise qu'il lui avait ménagée. Puis il se résigna à plier à moitié le genou devant le trône sur le degré supérieur duquel le roi se tenait debout. Éric prononça la formule ordinaire des réceptions, tira son épée dorée, et, au bruit des trompettes, en frappa à trois reprises l'épaule du duc. — Sois un chevalier sans reproche, ajouta-t-il; sois, comme le veut la loi de chevalerie, plein d'un zèle ardent pour le bien général, pour l'honneur de la chevalerie, pour l'union et le bonheur du peuple et pour le bien de ton légitime roi. Qu'à cet effet, Dieu, la sainte Vierge et saint Jœrgen te prêtent aide et assistance!

Cette exhortation sortant de la bouche d'un enfant et dans laquelle le duc reconnut les inspirations du sénéchal, parut médiocrement plaire à cet orgueilleux et ambitieux seigneur. Mais il observa avec politesse et convenance les antiques usages; et dès qu'il eut reçu ses nouvelles armes de chevalier, il se jeta à son tour sur son vigoureux coursier et se montra orgueilleusement au peuple, en lui donnant la preuve de son habileté dans tous les exercices chevaleresques. Tandis que son cheval caracolait, il jeta sa lance en l'air et la ressaisit, en saluant de tous côtés le peuple avec la plus gracieuse affabilité. Il recueillit alors une partie des applaudissemens auxquels il aspirait; et quand il redescendit de cheval pour recevoir les félicitations de la famille royale à l'occasion de sa promotion, il parut aussi gai que satisfait.

Cette promotion termina les grandes assises de Danemarck et les graves délibérations de la diète, d'une manière qui parut satisfaire chacun. Le cortége royal s'en retourna au château, où le roi donna de riches présens et d'autres marques d'honneur au duc Waldemar, au margrave Othon et aux chevaliers danois. Rien ne fut épargné en fait de tentes étincelantes, de brides dorées, d'armes et de manteaux magnifi-

ques ; et tous ceux qui avaient joué un rôle quelconque dans cette solennité reçurent de la générosité du roi de précieux souvenirs de ce jour mémorable. Hogen Johnson ne fut pas oublié. Le roi lui fit présent d'une épée d'or garnie de diamans, avec cette inscription : ***Pour la défense du roi.***

En récompense de la fidélité qu'il avait témoignée envers son père. Eric aurait bien donné l'accolade à ce compagnon de son enfance, mais la dispense d'âge, accordée à un roi encore mineur, ne pouvait pas s'étendre à un personnage d'un rang inférieur, et le prince Christophe lui-même n'eût pas été admis à invoquer le bénéfice de cette exception, bien que tout dans son maintien et sur sa figure indiquât qu'il ne se croyait pas moins apte que son frère à jouer le rôle de chevalier et de roi.

Les réjouissances destinées à célébrer ce grand jour se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le duc ne quitta pas un seul instant la famille royale pendant toute leur durée. Personne ne pouvait lutter avec lui sous le rapport de la courtoisie chevaleresque et de l'art de soutenir spirituellement une conversation. La confiance que la reine avait en lui, et les compensations qu'elle croyait lui devoir pour les indignes calomnies dont il avait été l'objet, lui firent même prendre une résolution tout à fait contraire au vœu exprimé par le conseil privé. Le duc lui avait représenté, ainsi qu'à ses frères, que les temps étaient trop malheureux pour songer à de plus longues réjouissances, et qu'il fallait maintenant songer, avant tout, à la sûreté de la famille royale. Au lieu donc de faire immédiatement prêter serment au jeune roi en Séelande, et de se rendre de là avec lui à Lound pour les solennités du couronnement, elle tomba d'accord avec le nouvel administrateur suprême du royaume qu'on ramènerait le roi au château-fort de Wiborg, et qu'on retarderait le voyage de Séelande et de Scanie jusqu'à l'époque où le maréchal Stig Anderson et les autres bannis, faisant cause commune avec les pirates norwégiens, auraient cessé de rendre dangereuse la navigation du Belt et du Sound. La reine fit part le soir même de cette résolution au chevalier John et au sénéchal en présence du duc, d'un ton de résolution bien arrêtée et qui ne permettait aucune objection.

Le sénéchal était comme sur des charbons ardens. Il reconnaissait là une nouvelle tentative faite par le duc pour amener la famille royale en son pouvoir ou en celui des bannis, et soupçonna que le perfide co-régent ne cherchait peut-être à retarder ainsi le couronnement et la cérémonie de la prestation solennelle de foi et hommage, que dans l'espoir de rencontrer d'ici là l'occasion favorable pour s'emparer lui-même de la couronne. Le sénéchal était vivement tenté de démasquer franchement et courageusement le traître, et de dévoiler tout de suite les motifs secrets pour lesquels le duc s'était abstenu de paraître à la diete dans les premiers jours de la réunion ; mais comme le chevalier John fixait sur lui des regards sévères et qui semblaient lui recommander une extrême circonspection, il se décida à garder le silence. Le départ pour Wiborg fut donc décidé pour le lendemain matin, et la cour se sépara.

La soirée était déjà fort avancée. La domesticité du château avait reçu du maréchal de la cour l'ordre de s'occuper des préparatifs du voyage, et dans la cour du château on mettait les coches en état de faire une longue route, en même temps qu'on les emplissait de tout ce qui est nécessaire pour une semblable tournée. Le duc s'était retiré avec sa suite dans ses appartemens ; cependant on remarqua que quelques uns de ses varlets quittaient le château et prenaient en grande précipitation le chemin de Middelfart. Le jeune roi avait été se livrer au repos, et les margraves de Brandebourg venaient de laisser leur sœur regagner ses appartemens particuliers. La reine, à cette occasion, avait pris congé de ces princes, qui quittèrent le Danemarck le soir même pour se rendre en Allemagne auprès de l'empereur Rodolphe, afin de le déterminer à mettre

également au ban de l'empire les régicides danois. Mais ils n'avaient confié qu'à leur sœur ce but de leur départ si subit.

La belle et royale veuve, encore parée de ses magnifiques atours de deuil, était assise, la figure appuyée dans sa main gauche, devant une table de marbre noir sur laquelle brûlaient deux bougies. Elle avait ôté son voile ; et les gracieuses boucles formées par ses cheveux bruns retombaient en désordre sur le marbre uni et brillant. Les bagues en diamans qui ornaient sa main resplendissaient d'un vif éclat, tandis que de ses doigts blancs et effilés elle feuilletait lentement un beau manuscrit. C'était un petit livre en parchemin, aux pages duquel elle faisait des signes et des croix à l'aide d'une aiguille d'argent. Pendant ses longues heures de solitude, elle avait déposé dans ce livre les secrètes pensées de son âme, en y inscrivant de sa propre main, au fur et à mesure, tout ce qui lui était arrivé de remarquable dans sa vie. Là elle retrouvait encore les frais et rians rêves de sa jeunesse, souvenirs d'un paradis à peu près perdu, et qu'avaient brusquement interrompus ses malheureuses fiançailles célébrées quand elle était encore enfant. Cette union toute politique avait été une des conditions secrètes mises à la libération du roi Eric, fils de Christophe, quand il était retenu prisonnier au château de Norburg par suite des chances de la guerre qu'il soutenait contre le père du duc Waldemar. Les souvenirs du marché dont elle avait alors été l'objet, n'étaient que furtivement rappelés dans ce livre; et il semblait même qu'à cette époque elle n'eût pas bien connu tous les détails de cette transaction. Mais des mots interrompus, des traces de larmes, désignaient le jour où, par devoir et par aveugle obéissance, elle s'était laissé parer en fiancée royale et où elle était devenue la victime résignée d'un traité de paix et des froids calculs de la politique. Elle en avait écrit bien davantage depuis un mariage auquel l'amour n'avait pas présidé. Il semblait qu'alors seulement elle eût eu la pleine conscience de sa dignité et de l'importance de la vie. Au milieu du monde si brillant et si agité qui l'entourait ; elle s'était souvent sentie seule et abandonnée, tandis cependant qu'avec cette gaîté qui est l'apanage de la jeunesse, elle profitait de sa haute position pour se distraire et pour répandre à son tour d'elle la joie et la paix. Elle avait même réussi à paraître heureuse ; et, autant par sa propre influence que par l'éclat de la couronne, elle s'était efforcée de réagir sur cette dangereuse et séditieuse disposition des esprits qui menaçait d'entraîner la royauté et le pays dans l'abîme. Le bienveillant intérêt qu'elle avait témoigné au sénéchal était le premier point lumineux qu'elle aperçut dans cette sombre partie de sa vie intime. L'esprit hardi et chevaleresque de ce gentilhomme, les prévenances délicates qu'il avait pour elle, avaient donné à son caractère de femme un plus libre essor, quoiqu'elle dissimulât prudemment ce qui manquait pour qu'elle fût heureuse, et toutes les mortifications de l'épouse sous le masque imposant de la femme du chevalier, de la reine. En continuant à feuilleter ce journal de sa vie, les années écoulées repassèrent devant ses yeux, comme autant de songes. A l'occasion du tournoi d'Elseneur, elle y vit le nom du comte Gerhard mentionné pour la première fois et suivi de plaisantes allusions au malheureux résultat qu'avaient eu les efforts faits par ce seigneur pour lui présenter ses hommages ; mais les remarques critiques de la reine n'en témoignaient pas moins d'une sincère estime et d'un vif intérêt pour le comte.

Elle sauta quelques feuillets à la suite, et retrouva un attristant souvenir des bruits déshonorans auxquels avait donné lieu la faveur témoignée par elle au sénéchal, ainsi que la résolution qu'elle avait prise alors d'éviter à l'avenir toute apparence d'intimité avec un chevalier qui lui était pourtant si dévoué. En relisant les observations que lui avaient fournies la fête donnée par le chevalier John et le pas qu'elle avait dansé avec le comte malgré ses blessures encore ouvertes, une légère rougeur

vint animer ses joues ; et elle reconnut que son brusque et maladroit danseur avait produit sur elle, par son bon cœur et par sa franchise, une impression plus vive qu'elle n'avait alors voulu se l'avouer. L'air de dévoûment modeste dont aujourd'hui même il l'avait considérée avec le seul œil qui lui restât, mais qui exprimait une si noble loyauté, semblait lui avoir rendu son image et son souvenir encore plus chers. Elle relut donc avec un vif intérêt ce qu'elle avait long-temps auparavant écrit et sur lui et sur son brillant et spirituel rival, le duc Waldemar. Elle avait donné la préférence au jeune duc pour ce qui était des manières chevaleresques et du don de la parole, tout en regrettant de n'avoir pas rencontré chez lui cette brusque cordialité, cette aimable franchise qui donnaient tant d'attrait à la conversation du comte Gerhard. Elle ferma alors le manuscrit et tomba dans une rêverie profonde. Enfin, saisissant une sonnette d'argent placée sur la table, afin d'ordonner à ses femmes de la déshabiller et de la mettre au lit, elle s'arrêta tout à coup au moment de l'agiter, et prêta attentivement l'oreille. Il lui semblait, en effet, avoir entendu frapper doucement à la porte secrète qui séparait sa chambre des appartemens du jeune roi, et qui n'était accessible qu'à la famille royale.

— Entre, mon fils! dit la reine en se retournant du côté de cette porte.

Elle s'ouvrit tout doucement, et l'écuyer Hogen Johnson entra timidement. Ce fidèle favori du jeune roi s'arrêtant à une distance respectueuse, s'inclina devant la reine et lui dit : — Pardonnez-moi ma hardiesse, Votre Grâce! monseigneur le roi m'a ordonné d'ouvrir cette porte pour voir si Votre Grâce était ici, et si personne ne se trouvait auprès d'elle. Il vous prie, pour des motifs de la plus haute importance, de lui accorder sur-le-champ, à lui et au sénéchal, un entretien sans témoins.

— Au sénéchal Hessel? demanda la reine toute surprise ; dans cette chambre et à pareille heure?... Cela est impossible!... Qu'est-ce que cela signifie?

— Je n'en sais rien, Votre Grâce! répliqua le petit écuyer d'un air grave ; mais je présume qu'il s'agit de quelque affaire aussi indispensable qu'importante. Le sénéchal n'est pas arrivé par la salle des trabans, mais par le passage souterrain ; et il avait amené avec lui le sérénissime seigneur de Kiel, vous savez, celui qui n'a plus qu'un œil.

— Le comte Gerhard! s'écria la reine en se hâtant de rejeter son voile sur sa figure. Est-ce qu'il est là, et demande-t-il aussi à me parler?

— Je n'en sais rien, Votre Grâce! J'étais de garde à la porte intérieure du roi, et j'ignorais tout à fait qu'il y eût une porte secrète dans la muraille, avant qu'elle s'ouvrît et que les deux seigneurs se trouvassent là devant moi. Le sénéchal m'ayant aussitôt ordonné d'aller éveiller le roi, j'obéis. Lui et le comte furent immédiatement introduits près du roi mon maître, à qui ils parlèrent secrètement dans sa chambre à coucher. Peu après, le roi sonna et m'ordonna de venir, pendant qu'il s'habillerait, dire à Votre Grâce ce qu'elle vient d'entendre.

— Eh bien! dit la reine, va dire au roi que je l'attends ici avec ceux qu'il croira nécessaire d'y amener.

La reine s'était levée, en proie à une vive inquiétude. Quand l'écuyer se fut retiré, elle ouvrit une petite cassette dorée qui était sur la table et y cacha son manuscrit. Après quoi, elle se mit à se promener le long de sa chambre, devant un grand miroir d'acier poli, vers lequel elle jeta plusieurs fois les yeux à la dérobée, pendant qu'elle s'empressait de réparer le désordre de sa chevelure et qu'elle relevait son voile. La porte secrète ne tarda pas à s'ouvrir, et le roi Eric, tenant le sénéchal par la main, entra dans la chambre royale.

— Ecoute-le, mère! s'écria le jeune roi : écoute-le et lis ce qu'ont dé-

couvert le bon sénéchal et le comte Gerhard. Le duc est un perfide, un traître qui ne cherche qu'à nous perdre!

— Que ceci ne vous effraie pas, noble reine! se hâta de reprendre le sénéchal Peder en s'inclinant respectueusement. Le danger n'est pas encore précisément imminent. Si je n'avais pas eu des motifs qui m'ont semblé d'une importance extrême, je n'aurais même jamais osé vous venir trouver d'une manière si inattendue et à une heure si extraordinaire; mais demain il eût été trop tard. Votre sûreté personnelle et celle du roi exigent que vous sachiez tout de suite ce dont il est question; et il serait dangereux pour la couronne et pour le pays que le duc pût soupçonner que nous sommes instruits des plans téméraires qu'il a formés.

— Que signifie tout cela? Vous me surprenez, sénéchal Hessel! Avez-vous réellement des preuves, et ne serait-ce pas là plutôt un de vos rêves inquiets, ou encore l'un de ceux du savant chancelier?... Le duc est le plus perfide hypocrite qu'il y ait sur la terre, s'il n'est pas rempli de dévoûment pour moi et la famille royale.

— Lisez, lisez vous-même, Votre Grâce! répondit le sénéchal. Et il plaça sous les yeux de la reine le parchemin au bas duquel se trouvaient la signature et le sceau du comte Gerhard. Si vous l'exigez, ajouta-t-il, le comte Gerhard est prêt à attester sous la foi du serment la vérité de tout ce que contient ce document. Il attend vos ordres dans la pièce voisine.

La reine s'assit et parcourut rapidement la déposition écrite par le sénéchal et révélant les motifs qui avaient engagé le duc à ne point assister aux premières séances de la diète. Elle pâlit. — Est-il possible? s'écria-t-elle en se levant. Grand Dieu! le sort du royaume et de ma maison est-il donc désormais entre les mains d'un tel traître! Et c'est là pourtant, sénéchal Peder, ce que vous saviez ce matin même, par conséquent avant la séance de la diète! Comment avez-vous pu hésiter à démasquer le traître, à le couvrir de honte et d'ignominie à la face de toute la nation?

— Dieu seul, noble reine, sait ce qu'il m'en a coûté d'efforts pour me taire, répondit le sénéchal en plaçant sa main sur son cœur; mais le vieux chevalier John a raison: tant que le maréchal Stig Andersen n'aura pas été abattu, il faudra tolérer la présence du duc près du trône et le forcer par là à poursuivre lui-même les bannis. Du moment où il serait contraint à jeter le masque, il deviendrait pour nous un ennemi déclaré, le chef des régicides: et les rebelles auraient un roi!

— Vous avez raison, dit la reine après une courte réflexion. Maintenant seulement je comprends la condescendance dont le chevalier John fit preuve hier. Grand Dieu! quand donc un traître a-t-il pu rester sans obstacle si près du trône? Faites entrer le comte Gerhard.

Le sénéchal, obéissant à cet ordre, alla chercher aussitôt le comte, qui resta timidement et respectueusement près de la porte, et salua gauchement la reine.

— Approchez davantage, noble comte, dit la reine en allant au devant de lui, les joues empreintes d'une vive rougeur. Vous venez peut-être de nous sauver tous d'une irrémissible perte, moi, les miens et le royaume. Mais apprenez-moi comment cela vous a été possible? Comment donc en êtes-vous venu à soulever ainsi le voile qui cache les projets du maréchal, et à supposer tant de perfidie chez le duc?

— Je ne veux point, à cette occasion, noble reine, vanter ma perspicacité naturelle, répondit le comte Gerhard en s'approchant davantage, et visiblement encouragé par cet accueil. Cela ne m'irait guère. Le fait est que je dois la meilleure partie de l'adresse dont j'ai fait preuve dans cette affaire à un vieux pèlerin qui j'ai rencontré à Ribe. Cet homme, quelque obscure que soit sa position, paraît parfaitement connaître le monde. Comme j'avais déjà eu précédemment vent de la chose, il a suffi d'un

simple signe pour me faire voir tout à fait clair. Je ne prétends pas plus lutter de belles manières et de courtoisie que de politique avec le beau duc Waldemar; mais je mettrais volontiers ma tête à couper que si ce gaillard-là savait pouvoir devenir roi de Danemarck, sans risquer de perdre l'apparence d'un loyal et sincère ami du peuple et de la couronne, et sans faire pour cela œuvre de ses dix doigts, il jetterait bien vite de côté son masque d'administrateur suprême du royaume, et se soucierait fort peu du bonheur et de la gloire d'être le protecteur de Votre Grâce et de la famille royale. Telle est du moins mon humble opinion, noble reine, ajouta-t-il quelque peu embarrassé et en poussant un soupir à moitié étouffé; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le duc jouait jeu double au moment même où il paraissait s'enorgueillir de votre sympathie et de votre confiance.

La reine, frappée de surprise, demeurait sans voix. Le comte continua :

— Je ne puis malheureusement dans cette affaire fournir d'autres preuves que mon serment, mon épée et la déposition de mon fidèle bouffon. Il est bien certain que j'ai fait barrer les routes à un grand nombre d'adhérens et de partisans du maréchal, qui comptaient se rendre ici pour assister à la diète; et un autre fait qui reste démontré, c'est que pendant les premiers jours des grandes assises, le duc se trouvait véritablement de sa personne à Schleswig, et qu'il s'est arrangé de façon à pouvoir au besoin le prouver. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Par conséquent le service que par là je puis vous rendre, ainsi qu'à la famille royale, est fort minime. Je n'ai d'autre mérite que de vous avoir donné, à vous et au jeune roi, de justes motifs pour vous défier des conseils et des desseins du duc, quelque utiles qu'ils puissent d'ailleurs paraître au pays et à la couronne.

— Recevez mes plus sincères remerciemens pour cet important avis, noble comte, reprit la reine en lui tendant une main qu'il pressa aussitôt contre ses lèvres d'un air passionné, pendant qu'il mettait respectueusement un genou en terre.

— Ce que d'aussi pauvres politiques qu'un malheureux bouffon hors de service et moi, avons découvert, reprit le comte quand il se fut relevé et placé de nouveau à distance respectueuse, doit naturellement rester un secret entre nous, noble reine. Devant la justice où l'on fait toujours assaut de belles paroles, je ne vaux absolument rien; mais je me battrai à outrance, quand on voudra, contre le duc, à l'effet de prouver avec ma bonne épée, en présence de toute la chevalerie, qu'il n'est qu'un traître et un infâme. Cependant, ainsi que me l'ont déjà fait observer vos amés et féaux, je ne ferais peut-être par là que vous exposer, vous et l'état, à de plus grands périls encore; et je comprends moi-même qu'il peut être pendant un certain temps d'une haute importance pour vous et le Danemarck d'être en paix avec ce prince. C'est là le motif pour lequel je n'irai pas sur-le-champ lui chercher querelle. En revanche, permettez-moi, noble reine, de me mêler aux rangs de vos trabans et de veiller désormais moi-même à la sûreté de votre personne et de celle du jeune roi.

— Je vous choisis pour mon chevalier et pour mon protecteur, brave comte Gerhard, reprit la reine avec une affectueuse bienveillance; et comme gage de mes sentimens, recevez ce souvenir de ma position triste et isolée sur la terre de Danemarck.

A ces mots, détachant son voile noir et transparent, elle le lui présenta. Suivant l'usage des chevaliers, le comte mit un genoux en terre en recevant cet honorable gage de confiance, qu'il pressa contre ses lèvres et qu'il cacha ensuite dans son sein.

— Le rose avait été jusqu'à présent ma couleur, ajouta tristement la reine en jetant un bienveillant regard au sénéchal. Le fidèle ami de la maison royale que voici, la portait jadis, vous devez vous en souvenir;

mais ma couleur ne porte guère bonheur. Hélas! elle était loin de répondre à la triste réalité de mon existence. Aussi avais-je résolu qu'à l'avenir personne au monde ne la porterait plus de mon consentement. Maintenant que la couleur de la nuit et de l'abnégation est devenue la mienne et celle du Danemarck, si elle ne vous fait pas peur, comte Gerhard, portez-la, comme un fidèle ami de ma personne et du pays, jusqu'à ce que l'aurore vienne de nouveau luire sur le Danemarck.

Le comte Gerhard s'était relevé, mais en ce moment il était comme ivre de joie; jamais de sa vie il ne s'était encore senti aussi vivement ému.

— Tant que Dieu me permettra de vivre ici bas, s'écria-t-il les larmes aux yeux, je ne songerai plus, noble reine, qu'à me montrer digne de votre confiance et qu'à prouver que je vous suis attaché du plus profond de mon cœur, à vous ainsi qu'à la couronne de Danemarck. C'est du reste ce que j'avais déjà juré il y a long-temps au brave chevalier que voici.

Il prit la main du sénéchal, et ajouta : — Il porte encore un ruban rose, mais allez! je ne me battrai plus avec lui pour ce motif, puisque je sais maintenant que c'est un gage d'amour de damoiselle Ingolrude, et le ruban même avec lequel elle rattachait ses cheveux.

Le sénéchal rougit, et la reine, elle aussi, ne parut pas médiocrement embarrassée de l'indiscrète franchise du comte Gerhard.

— Il est vrai, continua celui-ci en remarquant leur mutuel embarras, que cela ne fait absolument rien à l'affaire; et peut-être est-ce là un secret que je n'aurais pas dû trahir. Tout ce que je voulais vous dire, noble reine, c'est qu'après moi vous ne comptez pas de plus sincère ami et adorateur que le sénéchal Peder Hessel. Nous allons maintenant rivaliser de zèle pour savoir lequel de nous deux sera assez heureux pour porter en dernier lieu et le plus long-temps votre couleur. Il m'est indifférent qu'elle soit rose ou noire, pourvu que ce soit la vôtre. Ce que je sais bien encore, c'est que si jamais mortel pouvait rendre à votre vie la couleur qui lui convient, la joie et la gaîté qui devraient la remplir, et qui certes étaient innées chez vous, je donnerais volontiers le seul œil qui me reste à cette heure, pour qu'un pareil bonheur m'échût en partage. Quand bien même il me faudrait renoncer pour cela à voir désormais votre noble visage et votre taille si gracieuse, je m'estimerais trop heureux mille fois rien que d'avoir la conviction que vous êtes satisfaite de l'aveugle comte Gerhard.

La loyale franchise que respiraient ces paroles, engagèrent la reine et le sénéchal à ne point faire attention au manque de tact avec lequel le comte exprimait dans cette circonstance les pensées intimes de son cœur. Il était cependant facile de remarquer à la figure de la reine qu'elle désirait voir changer la direction qu'avait prise la conversation, et même se terminer une visite faite à une heure si peu ordinaire. Le jeune roi avait écouté tout cela avec une attention visible; et son air laissait facilement comprendre qu'il ne regardait pas tout ce qu'il venait d'entendre là comme ayant complétement et parfaitement trait à la dangereuse affaire dont il s'agissait en ce moment.

— C'est bon! finissons-en! comte Gerhard, fit-il donc d'un air d'impatience; ma mère sera de nouveau gaie et heureuse lorsque le pays se trouvera en sûreté, et quand nous aurons trouvé le moyen de déjouer la perfidie du duc. Demain matin, nous ne partirons pas pour Wiborg; c'est là, dites-vous, qu'est campée l'armée dont dispose le traître. Pour être bien réellement roi de Danemarck, il faut, dites-vous encore, que je sois sacré et couronné. Or, à cet égard, le plus tôt sera le mieux. Si la volonté de Dieu est que je meure trahi et assassiné comme l'ont été mon père et mon grand-père, je mourrai du moins vraiment roi; et alors mal-

heur aux traîtres qui oseront lever le bras contre l'oint du Seigneur, quelque petit et faible qu'il soit encore!

— Ta volonté sera accomplie, mon fils, reprit la reine en caressant de la main ses joues empreintes d'une vive rougeur. Tel était aussi l'avis émis par le chevalier John et tout le conseil, avant que, dans mon aveuglement, je prisse les doucereuses paroles du duc pour une sincère sympathie. Au lieu de nous rendre à Wiborg, nous partirons demain pour Skjelskjœr, et aussitôt que tu auras reçu la foi et les hommages de tes vassaux de Séelande, nous irons te faire couronner à Lound. Mais il faut que ce projet reste secret. Laisse-moi faire. Le duc nous accompagnera, comme le plus courtois des chevaliers. Il ne faut pas qu'il puisse se douter de la moindre chose. C'est à vous, messeigneurs, que je confie en route le soin de notre sûreté.

— Oui, oui! c'est cela! s'écria le jeune roi tout joyeux. Dieu et la sainte Vierge nous protégeront. Bon soir, chère mère, tu peux maintenant dormir tranquille. C'est le chevalier John qui est de garde dans la salle des trabans, et ces bons et fidèles seigneurs passeront la nuit au château.

— Dieu te garde, mon fils, lui dit la reine en le baisant au front avec une vive émotion; et remercie-le de nous avoir conservé des amis si fidèles et si dévoués au milieu des périls qui nous entourent! Elle congédia alors avec une dignité toute royale les deux seigneurs, qui se retirèrent en même temps que le jeune roi, et en prenant la même voie que celle par laquelle ils étaient venus.

XXII.

Le lendemain matin de bonne heure, le coche tout doré de la reine, attelé de six superbes chevaux blancs et entouré de coureurs et de piqueurs magnifiquement vêtus, était arrêté au bas du grand escalier du château. Plus de trente écuyers, tenant les chevaux de leurs maîtres par la bride, formaient un cercle autour de ce groupe; et parmi eux on reconnaissait facilement les écuyers du duc Waldemar à leur brillante livrée aux lions de Schleswig. Ils faisaient caracoler à grand bruit le cheval de main du duc, bête superbe et dont chacun admirait le magnifique enharnachement.

Près de là se trouvait Langbein Alterjung, avec l'écu si simple du comte Gerhard et tenant par la bride un vigoureux cheval brun. Skirmen, lui aussi, était là avec le manteau et l'écu du sénéchal, tout pensif près du cheval de son maître et comme perdu dans la contemplation des malheureuses têtes de lion qui ornaient l'écu du duc, et qui lui paraissaient ressembler bien plutôt à des loups qu'à des lions. Il se tourna, avec le cheval qui se cabrait d'impatience, vers la porte de la ville conduisant au rivage, et y aperçut avec joie un grand mouvement parmi les marins, dont le syndic avait arboré sur sa maison l'étendard royal.

— Ainsi, nous partons pour Middelfard d'où nous irons en Jutland? dit Langbein à Skirmen. J'avais cependant pensé que ton maître avait meilleur nez que cela!

— Tu devrais souhaiter, Langbein, d'avoir le nez seulement la moitié aussi fin que le sien, reprit Skirmen; car alors tu ne laisserais sans doute pas le cheval de ton maître tourner la queue au chemin qu'il doit prendre.

— Je crois pourtant savoir que d'ordinaire, au mois de mai, on ne passe le grand Belt ni à pied ni à cheval, répondit le vieux bouffon; quoique en ce moment-ci, et tant que le vent continuera à souffler *de ce côté-là*, ce serait peut-être bien aussi prudent.

— Qu'entends-tu par là, Langbein? Le vent est précisément favorable pour traverser le grand Belt.

— Mais pas le petit Belt, vois-tu? C'est le vent du duc, disent les marins ; et quand nous devons l'avoir contre nous, un nez aussi fin que celui de ton maître devrait pouvoir sentir d'ici l'odeur de la paille brûlée dans la grange de Finneroup.

— Faites tourner le coche et les chevaux, cria à cet instant le sénéchal du haut de l'escalier du château. La famille royale va se rendre au port.

Tous les écuyers obéirent, le coche royal fut aussitôt tourné et le sénéchal Peder se retira. Peu d'instans après, on vit arriver sur le perron du château la reine donnant le bras au duc, et le jeune roi tenant sa sœur Marguerite par la main ; et tous se placèrent dans le coche avec le prince Christophe. Malgré les manières courtoises et polies du duc, il était facile d'apercevoir, à son sourire contraint, qu'il éprouvait une désagréable surprise.

— Nous n'osons pas vous offrir une place dans un coche de femmes, duc Waldemar, lui dit la reine. Vous êtes trop bon cavalier pour cela.

Le duc ne répondit que par un salut poli, et monta à cheval. Les autres seigneurs et chevaliers en firent autant.

— A la jetée! ordonna alors le chevalier John au cocher. Et le coche royal prit le chemin du port, roulant en tête d'une nombreuse cavalcade de chevaliers, et suivi d'une foule de curieux qui répondaient sans cesse par des acclamations joyeuses aux démonstrations gracieuses et affectueuses du jeune roi, et aux salutations pleines de dignité de la reine.

— Ils vont à Skjelskjœr pour la prestation de foi et hommage, et de là à Lound pour le couronnement, se disait-on dans la foule ; et de toutes parts retentissaient des acclamations de joie et de dévoûment, ainsi que des bénédictions.

La cérémonie de la prestation de foi et hommage devait avoir lieu le lendemain à Skjelskjœr. Grâce aux dispositions prises par le chevalier John et par le sénéchal, un bâtiment fin voilier avait été expédié dès la nuit même à l'archevêque de Lound, afin que ce prélat pût tout préparer dans sa cathédrale pour la réception et le couronnement du jeune roi.

Tout dans le port de Nuborg était prêt pour l'embarquement, qui se fit avec beaucoup de célérité. Sur le vaisseau du roi, où le duc s'était vu assigner une place, se trouvaient avec lui le sénéchal, le chancelier, le comte Gerhard, et tous les trabans royaux. Le duc remarqua avec surprise que ce bâtiment était escorté par six grands navires bien garnis de gens de guerre. La nombreuse suite du duc, composée de chevaliers et d'écuyers, ainsi que le prévôt capitulaire Grand et beaucoup de seigneurs ecclésiastiques venus pour assister aux grandes assises de Danemarck, suivaient le navire royal dans trois bâtimens de moindre dimension ; et, favorisée par le bon vent, toute cette petite flottille fut bientôt hors du port. On vit presqu'en même temps un *knorr* (1) de construction légère mettre à la voile, et Skirmen qui avait remarqué que les écuyers du duc avaient eu de nombreux pourparlers avec l'équipage qui le montait, donna à entendre à son maître qu'il le tenait pour un pirate norwégien. Le sénéchal considéra d'un air inquiet le *knorr* suspect, qui ne tarda pas à disparaître sous l'horizon.

Le temps était beau. La reine se tenait sur l'arrière du vaisseau et regardait avec une expression de satisfaction particulière les côtes de la Fionie, couvertes encore de milliers de spectateurs agitant leurs bonnets au milieu des acclamations de la joie la plus vive.

Le duc s'approchant d'elle en ce moment, le sourire sur ses lèvres :

— Votre changement si subit de résolution, noble reine, m'a étonné, lui dit-il d'un ton qui, sans être offensant, avait cependant une inten-

(1) Nom d'un petit navire de guerre alors en usage dans les eaux de la Baltique. (*Note du Traducteur.*)

tion marquée de reproche; et je no puis, en vérité, m'empêcher do penser que vous devez avoir eu pour cela de plus importans motifs que ceux que vous avez eu la bonté do me communiquer. Il m'est impossible d'attribuer à une nuit agitée, à un rêve fortuit, une si grande influence sur les déterminations de Votre Grâce. Je viens do prouver suffisamment, j'imagine, qu'en ma qualité de votre chevalier dévoué, je respectais vos plus incompréhensibles caprices, et que j'y obéissais comme à des ordres. Malgré cela, force m'est de vous faire observer que, par ces grands et nombreux rassemblemens de population que nous provoquons au milieu des temps agités où nous sommes, par ces cérémonies de prestation de foi et hommage et de couronnement, nous exposons le pays à d'énormes périls. Nous fournissons do la sorte aux bannis une occasion commode pour se venger. Dans les premiers momens de leur exaspération, croyez-le, il n'y aura pas d'entreprise si désespérée devant laquelle recule leur besoin do vengeance.

— Sous votre protection, noble duc, et entourée de tant do courageux chevaliers, une pareille crainte serait do ma part uno offense, répondit la reine; d'ailleurs, comme vous pouvez le voir, j'ai considérablement augmenté ma garde personnelle et cello du roi. J'apprécie votre indulgence chevaleresque et courtoise pour ce quo vous appelez mes caprices et mes idées irréfléchies, et je vous dois en vérité uno explication plus complète des motifs qui ont produit l'irrésolution et le vague do mes projets. Dans les grandes affaires politiques, il est sans doute contraire aux règles do la prudence de se laisser influencer par des rêves, des pressentimens et autres motifs ayant le privilége de faire rire votre sexe auquel la force échut en partage. On ne m'a jamais non plus reproché jusqu'à ce jour cette faiblesse. Mais vous ne laisserez sans doute pas que de convenir qu'un rêve inquiétant, plein d'avertissemens mystérieux, s'accordant d'ailleurs de tous points avec les sombres souvenirs de ma vie, puisse avoir un certain poids dans mon esprit. Après tout, il n'y a pas tant d'imprudence quo vous voulez lo dire, à hâter une cérémonie qui, dans l'opinion du peuple, peut seule protéger la couronne contro les traîtres les plus perfides, attendu que c'est elle seule qui la rend sacrée. Toute superstition à part, pour me servir de votre expression, il ne serait pas impossible que la vue des régicides présens hier à la diète eût été pour moi un suffisant avertissement do ne pas trop m'approcher, dans ces temps-ci, de la grange do Finneroup, non plus que de la cathédrale do Wiborg!

Le duc, à ces mots, changea de couleur.

— Comment! noble reine, se hâta-t-il de répondre; j'espère bien pourtant que vos pressentimens et vos rêves n'ont aucun rapport avec ces affreux souvenirs.

— Mais si! en partie. Vous avez sans doute entendu raconter, noble duc Waldemar, comment, dans cette terrible nuit de la sainte Cécile, les frocs des pénitens gris ont sournoisement caché des traîtres. Les douze hommes dont j'ai rêvé cette nuit, et qu'il m'a semblé voir porter la couronne de Danemarck sur la pointe de leurs lances, m'apparaissaient comme des loups ayant revêtu des habits de berger; et il y avait à leur tête un homme dont le capuchon entièrement rabattu m'empêchait d'apercevoir le visage...

— Vous n'avez sans douto pas douté que ce ne fût le maréchal Stig Anderson? interrompit lo duc en essayant do sourire. Voyez-vous, voilà l'homme duquel vous no sauriez trop vous défier; aussi. .

— Aussi ai-je bien vite changé ma première résolution, continua la reine. Je vous ai vu encore...

— Moi? Vous mo faisiez trop d'honneur. J'espère pourtant qu'en rêve vous ne m'avez pas placé au milieu de gens que je viens de condamner comme vous?

— Vous étiez près de moi, et il me sembla lire sur vos traits empreints d'une pâleur mortelle, que vous aussi vous trembliez à l'aspect de ce maniement d'armes et de cette couronne chancelant sur la pointe des lances des assassins. Il m'a semblé alors voir le saint qui protége le Danemarck, le saint roi Knoud, venir à moi et l'entendre me dire : « Il faut que l'oint du seigneur porte la couronne jusqu'à la mort ! » Comment dès lors pouvez-vous vous étonner qu'un tel avertissement m'ait décidée à une mesure que désire le conseil et toute la nation? Avant votre arrivée, c'était un point bien arrêté. Différer la prestation de foi et hommage à Skjelskjœr n'eût fait qu'exciter du mécontentement ; et il en eût été de même, à plus forte raison, d'un retard apporté au couronnement. La reine se tut en considérant fixement le duc. — Si je ne me trompe pas, ajouta-t-elle, voilà même déjà une partie de mon rêve qui se réalise ; car réellement vous êtes là tout pâle, à côté de moi...

— Je ne puis pas toujours supporter l'air de la mer, se hâta de reprendre le duc en portant la main à son visage. Eh bien ! noble reine, continua-t-il d'un ton enjoué et indifférent, si vous attachez réellement tant d'importance à ces cérémonies de prestation de foi et hommage et de couronnement, je me garderai bien à l'avenir de vous engager à les retarder. Mais puisque le saint qui protége le Danemarck s'est donné la peine de vous accorder une révélation, j'aurais vu avec plaisir qu'il s'expliquât un peu plus clairement. « Porter la couronne jusqu'à sa mort » ne signifie pas précisément grand'chose. L'important est de la porter long-temps et heureusement. Est-ce le moyen, en suivant le parti auquel vous vous êtes arrêtée? c'est ce que j'ignore.

Le jeune roi, le chevalier John et le comte Gorhard qui s'approchèrent en ce moment, interrompirent cet entretien ; et la conversation ne roula plus que sur des choses indifférentes. Le vieux chevalier plaisantait, et la royale société ne tarda pas à être de belle humeur. Le sénéchal seul s'obstint de prendre part à la conversation, et demeura sombre et silencieux. Quant au comte Gerhard, le gage secret de la confiance de la reine, qu'il portait sur son cœur, le rendait si heureux qu'il s'abandonnait à toutes les inspirations d'une humeur follement gaie et insouciante, et qu'il réussit par là à amuser la reine mieux que tout autre. Le duc s'efforça vainement de lutter avec lui de réparties fines et vives, de bonnes plaisanteries. L'inquiétude et le dépit qu'il cherchait à dissimuler, lui enlevaient toute sa vivacité et toute sa facilité habituelles; et il eut souvent le désagrément de voir ses gentillesses étudiées et ses observations plaisantes exciter, grâce aux commentaires du comte Gerhard, une gaîté à laquelle il était forcé de prendre lui-même part, sans qu'elle eût rien de très flatteur pour son amour-propre.

Cependant on approchait toujours de plus en plus de Skjelskjœr, et l'on pouvait déjà apercevoir une foule nombreuse garnissant les deux côtés du pont qui partageait cette ville en deux parties d'importance à peu près égale. Le jeune roi se tenait à l'avant du navire et avait à côté de lui le chancelier: il écoutait avec attention ce que lui racontait ce savant personnage de la rébellion d'Henrick Æmeldorf contre son grand-père, le roi Christophe, fils de Waldemar.

— Il y a de cela trente-cinq ans, monseigneur, lui disait le chancelier, mais il me semble encore que c'est arrivé hier. J'avais, quelques jours auparavant, remporté le premier prix de logique au collége du chapitre. C'est ici que feu votre auguste grand-père débarqua avec son armée, à l'effet de contraindre les orgueilleux rebelles à se soumettre et à lui prêter foi et hommage. Le château et la ville se trouvaient au pouvoir de leur chef, mais fort légitimement, puisqu'ils lui avaient été engagés par le roi Abel, à titre de garantie pour la solde que ce prince n'avait pu acquitter. Cependant Henrick Æmeldorf n'en commit pas moins une grave faute en refusant de rendre à son roi l'hommage qu'il lui devait,

et en soulevant le peuple contre lui. Voyez-vous ce profond fossé s'étendant à travers la prairie qui entoure la ville? c'est l'impie Æmeldorf qui le fit creuser, et au delà il avait fait élever un immense retranchement.

— Et ce sont ces rebelles qui ont battu mon grand-père, et qui l'ont forcé à prendre la fuite? Ah! ce fut horrible! N'avait-il donc point de braves guerriers dans son armée?

— Oui, certes, il en avait! Mais que peut la force des hommes, quand Dieu veut vous châtier? Cependant il n'accorda aux traîtres impies que de courts instans de triomphe. Votre royal grand-père revint l'année suivante, comme un juge puissant et sévère; et cette fois Dieu était avec lui. La ville fut donc prise et saccagée. Le chef des révoltés dut prendre la fuite, et tous ses adhérens furent exécutés là-bas, à cet endroit de la prairie où se tiennent à présent la cour de justice et la diète. — *Soli gloria Deo!*

— Eh bien! c'est là qu'aura lieu demain la prestation de foi et hommage, continua le roi Éric. Voilà cependant quelque chose de singulier: s'il n'y a que trente et quelques années que ces faits se soient passés, il doit vivre encore aujourd'hui beaucoup de gens qui ont vu exécuter là leurs parens et leurs amis.

— Certainement, reprit le chancelier. Hélas! il n'est pas facile d'extirper de ce monde la race des impies. A votre place, monseigneur, je transporterais à l'avenir dans une autre ville de Séelande la diète de cette province, tant à cause des sombres souvenirs rappelés par ces lieux, que pour combattre les fâcheux pronostics que l'esprit de superstition en tire trop facilement. La puissance et le bonheur sont, il n'est que trop vrai, dans la main de Dieu. Mais l'homme, tout faible qu'il soit, prédit souvent le mal là ou Dieu veut du bien; et dans un lieu qui ne rappelle que de douloureux souvenirs, personne ne saurait se réjouir ni croire au bonheur terrestre.

— Vous ne vous défiez cependant pas, savant et prudent seigneur, de mes fidèles sujets de cette ville? dit Éric. Voyez avec quelle gaîté ils jettent en l'air leurs bonnets, et écoutez comme déjà il me saluent de leurs acclamations.

— Le pleuple est fidèle et loyal, Dieu merci! répondit le chancelier; cependant si les bannis se présentaient ici pour protester contre leur condamnation, nul doute qu'ils n'y trouvassent encore des amis et des adhérens. Où le démon n'en a-t-il pas? Mais vous avez autour de vous des hommes fidèles et dévoués, monseigneur; et avec l'aide de Dieu, vous n'avez rien à redouter. Si je ne me trompe pas, j'aperçois aussi là-bas Rimaurdson.

Le vaisseau du roi jeta l'ancre, et le cortége royal fut reçu au débarcadère par le bailli de la ville, à la tête des bourgeois, et par le chevalier Benedict Rimaurdson, qui venait précisément d'arriver de Taurnborg sur son grand vaisseau. Ce parent de la reine, ce fidèle ami de la famille royale, jouissait à bon droit d'une grande considération. L'exécution de son frère, saisi au milieu de la bande de Nils Ounfride, l'avait rendu plus sombre et plus triste que jamais; mais il cherchait à effacer par la plus active vigilance la tache que cette mort ignominieuse avait faite à la noblesse de son illustre famille. Depuis la prise de Ribehouse, à laquelle il avait pris une part si active, il avait constamment croisé le long de ces côtes pour les protéger contre les déprédations des pirates norwégiens; et il venait de conduire dans le port de Skjelskjœr un de leurs bâtimens dont il s'était tout récemment emparé. Aussitôt que ce grave chevalier eut salué la famille royale, il demanda la permission de la suivre au château, attendu qu'il avait quelques rapports à lui faire.

— Si ce sont de bonnes nouvelles, chevalier Rimaurdson, faites-les-moi tout de suite entendre, dit le jeune roi; mais non! ajouta-t-il bien

vite en remarquant le signe que lui faisait le vieux chevalier John, ce n'est point ici un lieu convenable pour cela.

Le vieux chevalier John s'était tout aussitôt aperçu de l'air consterné de Rimaurdson; et il ne lui avait pas échappé, ainsi qu'au chancelier, comment le duc et maître Grand s'étaient jeté des regards inquiets et significatifs en apercevant dans le port le bâtiment pris sur les pirates. Pendant que le roi et sa famille gagnaient le château, au milieu des cris de joie et des acclamations de la foule, Rimaurdson prit le sénéchal à part. — Il y a des traîtres dans cette ville-ci, lui dit-il à voix basse. Prenez bien garde au roi, et ne perdez pas le duc de vue. Si vous aviez traversé aujourd'hui le petit Belt, vous seriez infailliblement tombé entre les mains du maréchal Stig Anderson. Il y a à Eckerœ toute une flotte norwégienne à bord de laquelle se trouve en personne le roi de Norwége; et peut-être, au moment où je vous parle, le maréchal dévaste-t-il la moitié de la Fionie.

— Grand Dieu! s'écria le sénéchal; à quelle époque un roi de Danemarck s'est-il jamais vu entouré de tant de traîtres et d'ennemis! Ah! si seulement il était sacré et couronné!

— Hélas! reprit Rimaurdson à voix basse, plût à Dieu que le duc ne fût jamais sorti de la tour de Sœborg!

— Nous pourrons encore l'y ramener, répondit le sénéchal, dans les yeux de qui brillait un feu extraordinaire.

Entendant alors près d'eux la voix du duc, ils interrompirent leur mystérieux entretien.

Aussitôt que le roi et la reine sa mère se trouvèrent seuls au château, ils firent appeler Rimaurdson et apprirent de lui ce quil venait de communiquer au sénéchal. Ce chevalier leur remit en outre une liasse de lettres saisies par ses soins, et écrites de Norwége par le sénéchal Tucho Abildgaurd et par le maréchal Stig Anderson au duc Waldemar, à maître Grand et au comte Jacques de Halland. Elles prouvaient jusqu'à la dernière évidence les relations entretenues par les bannis avec la Norwége, et dévoilaient le plan qu'ils avaient formé pour renverser le trône de Danemarck. Les lettres écrites au duc par son sénéchal, sous le couvert de différens seigneurs ecclésiastiques, étaient recommandées au prévôt capitulaire Grand de Roskild, pour être par lui transmises au duc et aux gentilhommes mécontens.

Après la lecture de ces lettres, il était impossible de douter que l'intention du maréchal Stig et des bannis ne fût de placer le duc Waldemar sur le trône, à la condition que, fidèle à ses engagemens, celui-ci leur procurât l'occasion et les moyens de s'emparer des différens membres de la famille royale. Mais les lettres adressées au comte Jacques prouvaient, d'un autre côté, que les rebelles se défiaient du duc, et qu'ils avaient même promis au roi de Norwége la couronne de Danemarck, s'il les rétablissait dans tous leurs droits et priviléges, et s'il leur prêtait le secours de sa flotte. Ces lettres importantes avaient été saisies à bord du vaisseau pirate capturé par Rimaurdson, et dont l'équipage avait été enfermé dans la tour du château.

En apprenant ces nouvelles, grand fut l'effroi du roi et de la reine, qui firent aussitôt appeler en secret le chevalier John, le sénéchal et maître Martinus. Des mesures de précaution de la nature la plus sévère furent immédiatement prises. Conformément à l'avis émis par le chevalier John, on n'initia qu'à moitié le duc à ces délibérations, et encore en lui dissimulant la plupart des faits.

Après avoir mis soigneusement de côté les lettres qui trahissaient ses relations secrètes avec les bannis, on crut prudent et convenable de lui montrer précisément celles qui étaient adressées au comte Jacques, et qui contenaient les téméraires promesses faites au roi de Norwége par le maréchal. Dès que cette résolution fut bien arrêtée, on fit mander le duc,

dont la surprise, en recevant cette communication, parût aussi vive que naturelle. Il exprima dans les termes les plus amers et les plus violens son indignation contre le maréchal Stig Anderson et les autres bannis, et approuva de tous points les mesures proposées par le conseil pour défendre le pays contre les Norwégiens. Pendant ce temps-là, le comte Gerhard avait fait débarquer les gens de guerre du roi et les avait répartis dans la ville. Une garde nombreuse fut placée au château, et il prit lui-même le poste de commandant des trabans dans la grande antichambre.

Le sénéchal Peder sortit du cabinet du roi avec le chevalier John et se rendit par un obscur corridor dans la salle des trabans. Ses joues étaient pourpres de colère, et ses yeux enflammés semblaient annoncer qu'il roulait dans sa tête un plan hardi.

— Misérable pusillanimité ! s'écria-t-il ; n'avons-nous pas assez de preuves de sa trahison ? Qu'est-ce qui empêche dès lors de le faire immédiatement arrêter comme traître envers le roi et le pays ?

— La prudence et la réflexion, mon jeune ami, répondit le vieux John, d'un air tout pensif.

— Eh ! votre prudence me fait perdre la tête, continua le sénéchal. Je ne peux pas supporter plus long-temps de voir figurer ce traître parmi nous comme notre maître et comme celui du pays. Si nous ne le prévenons pas, il nous préviendra, disait le vieux Henner. Il faut maintenant que les choses aillent de gré ou de force, qu'il plie ou qu'il rompe.

— Il rompra, si vous ne prenez pas votre temps, dit avec force le vieillard. Nous devons nous estimer heureux tant qu'il pourra continuer à porter le masque ; et il nous faudra le renverser, du moment où il le jettera lui-même.

— C'est bien ! — Il suffira pour cela d'un seul mot.

— Gardez-vous bien de le prononcer, sénéchal Peder ! car vous pourriez par ce seul mot renverser le trône de Danemarck. Le chevalier John se tut, et considéra d'un air inquiet l'agitation fébrile empreinte sur les traits de son jeune ami.

— Encore un mot, ajouta le vieux seigneur avec une douleur concentrée : savez-vous que le père de votre chère et fidèle Ingetrude est maintenant prisonnier dans la tour de ce château, et qu'il était porteur des lettres qui ont été saisies ?

— Grand Dieu ! le chevalier Lave ? s'écria le sénéchal frappé d'effroi ; que Dieu ait pitié de lui et de nous tous ! Je ne puis donc malheureusement plus en douter ! Son crime est-il avéré ?

— Il se trouvait à bord du bâtiment pirate, et les lettres ont été saisies sur lui. J'ignore ce qu'il pourra alléguer pour sa défense. Il sera entendu et jugé demain par le sénat. En raison des relations qui ont existé entre lui et nous, j'ai demandé qu'on nous exemptât tous deux de figurer dans ce procès.

— Malheureuse Ingetrude ! dit le sénéchal en soupirant ; où est-elle ? Qu'en avez-vous fait ? Elle m'avait dit de m'adresser à vous ? mais dans tous ces jours de danger, vous avez sévèrement et froidement laissé sans réponse les diverses questions que je vous fis à son sujet. Je ne saurais maintenant y tenir plus long-temps. Que fait-elle en Suède pendant qu'ici nous arrêtons et jugeons son père ?

— Vous allez tout savoir et vous m'approuverez, reprit le chevalier John en saisissant sa main. Je voudrais, pour Ingetrude, que Lave pût demain les tromper tous. Mais si j'étais son juge, il lui serait impossible d'échapper à son sort. A présent, c'est le duc qui va le juger ; or, les loups se mangent rarement entre eux. Malheureux pays, où les choses en sont venues à ce point, que nous-mêmes nous soyons forcés de nous féliciter d'une injustice, de nous réjouir que l'administrateur suprême du royaume soit un traître !

Et passant rapidement la main sur ses yeux, il entraîna le sénéchal avec lui.

Au milieu de la cour du château s'élevait une petite et sombre tour dont la partie inférieure, avec ses profonds caveaux, servait de prison. Le chevalier Lave, renfermé dans l'un de ces cachots souterrains, ne se remuait qu'avec une inquiète circonspection, et frémissait rien qu'en entendant le bruit de ses chaînes. A chaque bruit un peu fort, il frissonnait et tournait la tête vers la porte de fer de son cachot; et cependant elle ne s'ouvrait toujours point. Une petite lucarne, garnie d'épais barreaux de fer, était pratiquée au haut de la muraille. A l'aide d'un vieux billot et de quelques pierres qui avaient autrefois servi à attacher les criminels, il avait réussi, après les plus fatigans efforts, à construire une espèce d'échelle avec laquelle il avait pu parvenir jusqu'à cette lucarne; et de là, cramponé après les barreaux, il pouvait apercevoir tous ceux qui montaient ou descendaient le grand escalier du château. Il vit donc passer le chevalier John avec le sénéchal; mais il eut peur de rencontrer le regard de son parent, et la colère étouffa sa voix au moment où il allait appeler le sénéchal et le supplier de le sauver. Il se contenta de soupirer, et de joindre les mains. Enfin s'enhardissant, en voyant passer et repasser quelques uns des gens du duc, il tira avec précaution une lettre cachée dans la manche de son vêtement. Chaque fois qu'il entendait du bruit près de sa prison, il cachait bien vite cette lettre; puis lorsqu'un des gens du duc venait à passer, il reprenait courage.

Le jeune roi parut un instant sur le balcon, saluant de là les nombreux curieux réunis dans la cour du château et qui, en l'apercevant jetaient leurs bonnets en l'air et poussaient de bruyantes acclamations. A la vue de ce spectacle, le prisonnier se sentit vivement ému. Le soir, les rayons de la lune pénétrèrent dans son cachot; mais il restait toujours là irrésolu, sa lettre à la main. Enfin il aperçut le duc qui, le visage tout bouleversé, descendait le grand escalier pour se retirer dans l'aile, où, suivant l'usage, un logement lui avait été assigné. Un écuyer à la livrée royale le précédait, tenant une torche à la main; et six de ses chevaliers le suivaient à quelque distance. En le voyant passer tout près de la lucarne de sa prison, une étincelle d'espérance ranima le courage abattu du chevalier Lave. Il toussa légèrement, et le duc, dont l'attention fut frappée par ce bruit imprévu, se retourna de son côté.

— Vous perdez votre gant, duc Waldemar! dit à voix basse le chevalier prisonnier.

Et au même instant il jeta au travers des barreaux sa lettre soigneusement roulée sur elle-même. Le duc laissant son gant tomber dessus comme par mégarde, se hâta de les ramasser l'un et l'autre en même temps.

— Voilà sans doute un de ces traîtres de Norwége qui attend là qu'on le conduise à la potence! dit-il ensuite à voix haute en jetant vers la lucarne un regard étincelant de colère.

Puis il s'éloigna bien vite, mais put encore entendre retentir derrière lui un douloureux soupir.

Skirmon, qui, par ordre de son maître, surveillait toutes les démarches de ce prince, se trouvait en ce moment caché dans un coin obscur de la cour. Dès que le duc se fut éloigné, notre fidèle écuyer sortit de sa cachette et passa devant la lucarne pour aller trouver son maître dans la chambre du chancelier et lui rapporter ce qu'il venait d'apercevoir.

— Au nom du Dieu de miséricorde, écoute-moi, jeune homme! dit alors à voix basse le chevalier prisonnier; n'es-tu pas l'écuyer du sénéchal Peder Hessel?

— A votre service! répondit Skirmen en s'arrêtant tout aussitôt.

— Dis à ton maître, balbutia le prisonnier, que l'homme qui autrefois sauva la vie et la liberté du sénéchal Peder, attend la paix de son âme

d'un moment d'entretien avec lui. Dis-lui que j'ai quelque chose d'important à lui révéler; mais le temps presse!

— Je vais m'acquitter de votre commission, répondit Skirmen, qui mit encore plus de diligence à aller trouver son maître.

Le prisonnier, quittant alors sa dangereuse attitude, se laissa glisser à terre et détruisit soigneusement l'échelle artificielle qu'il avait construite; puis, morne et silencieux, se blottit sur le billot resté sous la lucarne. En proie à une inquiète attente, il frémissait toujours au moindre bruit; mais un assez long espace de temps s'écoula avant qu'il entendît quelque mouvement dans le corridor de la geole. Enfin les verroux furent tirés avec fracas, et la porte de son cachot s'ouvrit, mais pour se refermer tout aussitôt après. Le sénéchal Peder était devant lui.

A ce moment, la lune, traversant la lucarne, éclaira le pâle visage du prisonnier, qui restait là courbé et accroupi, sans oser lever les yeux. Le sénéchal resta un instant près de la porte, à le considérer attentivement. Les nobles traits de la race des Litle, qu'il retrouvait sur ce visage à l'expression faible et sinistre en même temps, lui rappelaient douloureusement le brave chevalier John et damoiselle Ingetrude. Des larmes vinrent involontairement mouiller ses paupières.

— Malheureux! lui dit-il, que puis-je faire pour la paix de votre âme, et qu'avez-vous à me confier?

— Dis-moi la vérité, Peder Hessel! fit tout d'abord le captif d'une voix défaillante, mais d'un ton d'intimité qui rappelait au sénéchal leurs rapports antérieurs. J'espère bien que ni toi ni le chevalier John vous ne serez mes juges?

— Non, Dieu merci! les rapports qui ont existé entre vous et nous, nous affranchissent de toute participation à votre procès.

— C'est bien! alors je puis encore compter sur un peu de miséricorde, tandis que je ne pourrais attendre de toi et de mon vieux cousin que ce qu'il vous plaît d'appeler de la justice! Que Dieu nous soit en aide à tous! Ah! si l'on ne procédait avec nous que d'après les règles de la justice!...

— Chevalier Lave, interrompit le sénéchal, ne croyez-vous donc pas qu'une voix puissante, trop puissante peut-être, parle pour vous dans mon cœur et dans celui de votre cousin?

— Je veux bien le croire, et je vais t'en donner la preuve. Puisque tu ne dois pas me juger, je peux bien te dire et te confier ce que j'ai au fond de mon cœur.

A ces mots, le prisonnier se leva et fixa sur lui des regards pénétrans.

— Le malheur m'a enfin appris à croire ce dont tu cherchas si souvent à me persuader, continua-t-il du même ton d'intimité. Je vois maintenant qu'il n'y a ni bonheur ni félicité à attendre de conspirations et de révoltes contre l'autorité légitime. Aux termes des lois du pays, je dois être condamné; mais le roi a le droit de faire grâce. Je mets ma vie et mon sort entre les mains du jeune roi qui peut me gracier, car je n'ai pris point part à l'assassinat de son père. Je l'ai vu aujourd'hui; si cela m'était arrivé plus tôt, je ne me trouverais pas ici. Je comprends maintenant que le vigoureux maréchal lui-même n'ait pas pu regarder ce royal enfant en face, ni lui refuser son titre de roi! Tu as été son maître et son instituteur, Peder! et je ne puis te blâmer de concevoir de lui les plus belles espérances. Qu'il m'accorde la vie, et je lui promets à l'avenir obéissance et fidélité. Je lui ferai d'importantes révélations. Je veux confesser mes crimes au chancelier, et en faire éternellement pénitence dans une prison d'état : dis-le-lui.

— Grand Dieu! s'écria le sénéchal tout ravi de joie et en saisissant avec feu la main toute tremblante du prisonnier; puis-je en croire mes oreilles? Le Dieu de miséricorde a donc écouté mes prières et touché votre cœur! Ainsi, vous voulez à l'avenir être fidèle et obéissant envers

votre roi? Vous réparerez tout? Oh! il faudra bien alors qu'il vous fasse grâce! Cependant il ne saurait dans cette circonstance agir seul et de son plein gré, ni vous faire grâce sans l'assentiment préalable du duc et de la reine.

Une vive rougeur avait couvert les joues du chevalier, qui garda le silence et réfléchit pendant quelques instans.

— Le duc, dit-il enfin à voix basse et avec un sourire qui exprimait la confiance et l'assurance, le duc ne saurait me condamner. Je me suis arrangé pour cela. Comme instituteur et premier conseiller du roi, il t'est facile de décider sa volonté par un seul mot : et peut-être aussi un mot aimable dit par toi à la reine rencontrerait-il une oreille favorable. Il fut un temps où un seul mot du sénéchal Peder Hessel pouvait opérer des miracles auprès de la reine!...

Les traits du sénéchal s'assombrirent. Le jeu de physionomie qui avait accompagné les derniers mots prononcés par le chevalier, le frappa; et la joie que lui avait causée le changement qu'il croyait survenu dans les sentimens du prisonnier, disparut aussitôt d'autant plus facilement qu'il se rappela en ce moment le rapport que Skirmen venait de lui faire sur ce qu'il avait vu.

— Comme homme, je puis peut-être parler là où le sénéchal doit se taire, répondit-il avec une glaciale sévérité; mais cela ne me serait possible qu'autant que j'aurais la certitude que vous me dites la vérité, et qu'en ce moment même vous ne méditez point de dangereuses machinations contre le roi et la patrie.

— Comment! il vous vient des scrupules? répondit avec amertume le chevalier Lave effrayé. Je me suis pourtant converti à vos principes politiques. Faut-il donc, pour que vous ajoutiez foi à mes paroles, que je revête un cilice, que je me roule dans la cendre et que je me lamente? Peder, fais pour moi ce que tu peux, et tu verras que je ne suis point un ingrat! continua-t-il d'un ton de cordiale intimité. Ton père était mon ami, et je n'ai point oublié ce que je lui promis à son lit de mort. Si tu me sauves maintenant la vie, comme je sauvai une fois la tienne, cette main paternelle ne séparera pas davantage ce qu'une main plus puissante a uni.

Le sénéchal était ému; cependant il crut saisir en ce moment même sur les traits inquiets du chevalier un imperceptible et perfide sourire; et il s'aperçut avec amertume combien il avait été près de se laisser tromper.

— Chevalier Lave, répondit-il vivement blessé dans ses plus chers sentimens, je ne vendrai pas ma liberté, même à ce prix-là. Pour pouvoir parler en votre faveur sans perdre de ma propre estime, il faut que je sache si je puis vous croire. Que se passe-t-il entre vous et le duc? Que lui disiez-vous dans la lettre que vous lui avez fait ramasser tout à l'heure avec son gant?

Le chevalier Lave, frappé de terreur à cette question, baissa la tête et devint pâle comme un mort.

— Dans la lettre! dans quelle lettre? balbutia-t-il; ah! savez-vous donc tout? J'en jure cependant par le Dieu vivant : il n'y a dans cette lettre rien que la vérité, à savoir que j'ai été un fou imprudent, et que j'ai apporté en Danemarck des lettres qui pourraient chagriner le duc, si je ne lui en expliquais pas moi-même le contenu. Je puis témoigner qu'elles ont été écrites par ses ennemis et qu'elles étaient destinées à être saisies pour le rendre suspect de relations secrètes avec les bannis...

— Malheureux! s'écria le sénéchal; même sur le bord d'un abîme, vous jouez avec deux glaives tranchans! Ils retomberont tous deux sur votre tête et la briseront. Maintenant je ne puis ni ne dois plus me porter caution pour vous, car vous n'avez pas cessé d'être un homme dangereux pour le roi et pour le pays; et je serais un traître si, pour vous sauver, j'étais capable de déclarer autre chose. Cependant je vais toujours songer à la paix

de votre âme. Si vous voulez sincèrement confesser votre crime au chancelier, et songer à votre salut éternel, peut-être maître Martinus pourra-t-il intercéder en votre faveur auprès du roi et auprès de Dieu. Il sera près de vous en moins d'une heure.

— Hélas! qu'il vienne donc le chancelier! qu'il me prépare à la mort! reprit d'une voix brisée par la douleur le chevalier Litle, en essuyant la sueur dont la terreur inondait son front. Puisqu'il n'y a plus de pitié à attendre pour moi des hommes, je vais me jeter dans les bras de Dieu! Ah! si mon Ingetrude pouvait voir combien vous êtes dur envers moi, sénéchal Peder, elle ne pourrait jamais aimer l'homme qui se montre si impitoyablement cruel envers son malheureux père.

— Dieu m'est témoin, dit le sénéchal en plaçant sa main sur son cœur d'un air profondément ému, que mon âme est brisée de douleur de ce que je ne puis pas me fier à vos déclarations. Vous espérez gagner le duc par un faux témoignage, et moi par un faux espoir. Si cela était possible, vous voudriez que mon amour me fît trahir ma fidélité. Non, chevalier Lave Litle, ce n'est pas ainsi que vous parviendrez à vous sauver. Il n'y a que la vérité qui soit capable de nous sauver tous, vous et la patrie. Puisse Dieu donner à votre esprit irrésolu assez de force et de fermeté pour vouloir sérieusement et décidément ce que vous ne vous efforcez de paraître vouloir, qu'afin d'échapper à vos juges humains!

A ces mots, le sénéchal se retourna vers la porte du cachot, qui s'ouvrit pour lui quand il y eut frappé à trois reprises avec le pommeau de son épée. Le chevalier Lave retomba alors en gémissant sur la pierre; et Peder Hessel, en s'éloignant, put entendre, à travers la porte, la fervente et sincère prière que la crainte de la mort semblait lui arracher.

Une demi-heure après que le sénéchal Peder eut quitté la prison, le chancelier, vêtu du costume des Dominicains, traversa la cour du château avec son bréviaire dans une main et une torche dans l'autre, et se dirigea vers la tour. Introduit auprès de l'irrésolu prisonnier d'état, il le trouva dans une telle confusion d'esprit et en proie à une si violente lutte intérieure, qu'il lui fut impossible, en raison de sa manière habituelle de procéder logiquement, d'établir un certain ordre, une certaine liaison dans les aveux et les déclarations contradictoires qu'il lui arracha.

— Est-ce vous qui êtes chargé de me préparer à la mort? dit le prisonnier en fixant sur lui des regards égarés et sinistres. Eh bien, il en est temps! Sans doute la roue et la potence sont déjà prêtes! — Le sénéchal ne veut donc point intercéder pour moi! Et ma fille, ma pauvre enfant, elle mourra donc de honte pour son père! — Mais, ajouta-t-il à voix basse, il ne m'arrive que ce que j'ai mérité, car j'ai fait le signe de tête affirmatif! — Tenez! voilà le signe d'assentiment que j'ai fait dans le terrible conseil. Ce simple signe de tête m'a peut-être coûté mon salut éternel, il a peut-être coûté la vie au roi Eric, fils de Christophe. — Aurais-je donc été aussi parmi les douze, dans la grange de Finneroup? — Non! non! ce n'est là de ma part qu'un affreux rêve. Dans cette horrible nuit, je n'ai fait que livrer le château de mon maître, et son sang ne peut pas retomber sur moi! — Cependant j'ai entendu le cri d'imprécation sorti de son cercueil. — Ce cri venait de son tombeau... oh non! de l'enfer, je m'en souviens bien à présent. — Je ne suis pas banni parmi les hommes, et cependant à cette heure-là je fus banni, à jamais banni! Je suis un malheureux! ajouta-t-il en poussant un soupir profond; puis il resta pendant quelques instans comme anéanti. — Cependant, reprit-il en relevant la tête, je suis de noble extraction, et ce n'est point pour avoir trahi mon pays que je meurs; je meurs en ami de mon pays, en ennemi d'un tyran. Que me veux-tu, prêtre? Tu n'es point mon confesseur. Tu n'es point le courageux prévôt capitulaire, celui qui ne craint pas de braver les empereurs et les rois. Je te connais bien, toi! Tu n'es que le ver des livres d'Antverskow, le savant chancelier! Tu étais l'ami

du tyran, et tu voudrais maintenant voir bannir tous les Danois libres. Viens-tu ici ce soir pour entendre ma confession, et pouvoir en conséquence me condamner demain à la roue et à la potence? Non! non! Il n'en sera rien, mon savant seigneur! Un bon politique doit savoir se taire, et pouvoir mourir, comme un chien, sans confession ni pénitence.

Il continua long-temps encore à divaguer de la sorte; tantôt s'accusant des plus grands crimes, tantôt se vantant de son illustre naissance et de sa grande habileté politique.

Le savant maître Martinus avait plusieurs fois interrompu ces propos incohérens pour lui démontrer combien il manquait aux plus simples règles de la logique; mais le confesseur finit par l'emporter en lui sur le philosophe, et il profita de cet instant pour lui citer tous les passages de la Bible à l'aide desquels il espérait pouvoir ramener au repentir son âme de pécheur. Toutefois, persuadé qu'il avait été au nombre des assassins du roi, il continua à faire retentir à ses oreilles les plus terribles menaces de la loi contre les criminels de lèse-majesté et les homicides.

— Non! non! s'écria le chevalier Lave, je ne suis point un régicide! Et cependant je suis damné, puisque je ne puis plus attendre de miséricorde de Dieu ni de sa sainte Église. Ecoutez! écoutez! Recevez ma confession sincère.

En disant ces mots, il se roula dans la poussière aux pieds du chancelier, puis lui avoua alors tout ce qu'il avait fait; et comment il avait été entraîné dans la conjuration, sans avoir cependant pris de part active à la terrible et sanglante vengeance de ses parens.

— Mais, ajouta-t-il, le sénéchal Peder a raison : il n'y a que la vérité qui puisse nous sauver, moi et les autres. Comme jusqu'à ce moment, j'ai cherché à le tromper, il ne saurait se fier à moi, ni intercéder en ma faveur. Donc que justice soit faite! Il faut, je le sais, que je sois condamné ici bas, mais du moins sauvez, oh! sauvez mon âme de la mort éternelle!

— Vos péchés ont été grands, dit le chancelier vivement ému; mais ceux qui abusèrent de votre faiblesse ont encore plus gravement péché que vous. Après avoir ensuite offert avec beaucoup d'onction à son pénitent des consolations tirées des grandes vérités de la religion chrétienne, il lui donna, au nom de la sainte Eglise, l'absolution de ses péchés, à condition qu'il persévérât dans son repentir et qu'il demeurât fidèle à la contrition qu'il annonçait.

— J'espère encore, ajouta-t-il, pouvoir, en considération de vos aveux, apaiser vos juges temporels; permettez-moi donc d'en faire part au jeune roi et à la reine sa mère, et je vous promets qu'on vous accordera, dans une prison d'état, un sursis assez long pour, avec l'aide de Dieu, vous repentir et mériter le pardon de sa miséricode.

— Dites-leur tout! s'écria le chevalier Lave en entourant de ses bras tremblans les genoux du chancelier. Il y a là-bas, à Flunderborg, dans la muraille de mon cabinet, une armoire secrète. Là se trouvent les preuves du plus grand de mes crimes. Que l'univers entier les apprenne tous; mais ne me faites pas mourir sans les consolations de l'Eglise. Laissez-moi seulement la vie, la vie la plus misérable, et je m'estimerai encore heureux de pouvoir cacher ma honte au fond du plus obscur cachot. Dites-leur tout! ajouta-t-il en proie à la plus vive agitation; dites-leur même qu'il éclatera ici, demain, une révolte et une sédition. En effet les bannis sont ici, espérant, avec le secours du duc, s'emparer de la personne du roi, et c'est moi-même qui ai remis au duc la lettre où on l'en informe.

— Dieu de miséricorde! s'écria le chancelier tout épouvanté; et s'arrachant à la convulsive étreinte du prisonnier, il frappa précipitamment à la porte du cachot, qui s'ouvrit aussitôt.

Le prisonnier voulut profiter de cet instant pour s'échapper, mais un coup violent, porté par le bras vigoureux du geolier, le repoussa, et l'étendit sans connaissance sur le sol humide de la prison.

Une foule innombrable était accourue de toutes les parties de la Séelande à Skjelskjœr, pour voir le roi et lui prêter serment de fidélité. La ville, qui avait été à moitié incendiée dans la lutte du roi Christophe contre Henrick Æmeldorf, n'avait point encore récupéré son antique prospérité, et pouvait à peine contenir la dixième partie des nombreux étrangers qui s'y étaient rendus à cette occasion. La foule s'était encore accrue, par suite du bruit qui s'était répandu que les meurtriers du roi Eric, fils de Christophe, avaient été cités à y venir ouïr prononcer leur sentence, et que leur intention était de plaider leur cause devant le peuple et de protester contre leur condamnation au bannissement. Une grande quantité d'amis et d'adhérens de ces gentilshommes s'étant en conséquence réunis dans la ville, il y eut, dès le soir même, de nombreuses rixes et des collisions de toute espèce entre les gens appartenant aux différens partis; et pour rétablir l'ordre et la tranquillité, le bailli fut même obligé de requérir l'intervention des lansquenets royaux.

Le lendemain matin, dès que les cloches de la haute tour de Saint-Nicolas eurent sonné la messe, le peuple se réunit dans la plaine ou la diète se tenait d'ordinaire, ainsi que sur la place du château d'où chacun voulait voir le cortége royal partir pour la séance de la diète. Cependant les heures s'écoulaient sans qu'on vît rien paraître. Le château était entouré par la garde bourgeoise, indépendamment des lansquenets royaux; devant la porte, le sénéchal Peder Hessel et le comte Gerhard, l'air grave et soucieux, se tenaient à la tête d'un faible détachement de reitres de la reine.

Le sénéchal portait toujours son bras droit en écharpe; mais habile dans le maniement de toutes armes, il savait, en cas de besoin, se servir aussi bien de la main gauche que de la main droite. Quoique l'on espérât encore, à ce qu'il semblait, prévenir toute espèce de troubles à l'occasion de la cérémonie de prestation de foi et hommage, et qu'on n'eût pas dès lors cru prudent de rompre ouvertement avec le duc; les maisons voisines du château n'en avaient pas moins toutes été, par ordre du sénéchal, occupées en secret par le reste des reitres de la reine dont le débarquement était resté ignoré. Ces hommes, dévonés de cœur au roi et à la reine, avaient ordre de sortir des maisons et d'envelopper le duc, au moment où ils verraient le sénéchal tirer son épée du fourreau.

Non loin du sénéchal et du comte Gerhard, on apercevait le duc, couvert d'une brillante armure et monté sur un vigoureux cheval, au milieu de ses chevaliers et de sa nombreuse suite de reitres du pays de Schleswig. Il paraissait ému, inquiet même, et considérait la foule d'un œil scrutateur. L'air grave et sévère du sénéchal semblait le contrarier, tout autant que la tranquille et ferme attitude du comte Gerhard.

Le peuple commençant à s'impatienter, le sénéchal Peder dit à l'oreille du comte qui, lui aussi, témoignait quelque mécontentement:

— C'est notre cher chancelier qui nous vaut cela! Les murmures d'abord sourds et confus de la foule acquéraient cependant à chaque instant plus d'intensité.

— Ah! ça, combien de temps va-t-on donc rester ici sans boire ni manger? dit d'un air refrogné un des bourgeois de garde, homme épais et déjà avancé en âge.

— Chaque chose aura son temps, compère, lui dit un reitre de Schleswig. Votre roi n'est pas précisément retardé en ce moment par le besoin de se faire faire la barbe, mais ne faut-il pas l'emmailloter et lui donner à téter? Et votre reine aussi, ne faut-il pas qu'elle s'attife de manière à ce que le sénéchal *Hosœl* (1) ne soit pas tenté de lui faire infidélité pour courir après vos femmes et vos filles?

(1) Nous avons déjà dit que ce sobriquet donné au sénéchal, offrait quelque analogie de consonnance avec son nom, et signifiait, en vieux danois, *jarretière*. *(Note du Traducteur.)*

De grossiers éclats de rire répondirent parmi les reitres à cet impertinent propos.

— Ces gens-là s'amusent, à ce qu'il paraît, dit le comte Gerhard, qui entendait les éclats de rire et en ignorait la cause.

Le sénéchal Peder avait saisi ces imprudentes et grossières paroles. Il brûlait de colère ; cependant il se tourna d'un autre côté et ne parut pas y prendre garde. L'hilarité continua, et fut même encore augmentée par de semblables quolibets.

— Silence! soldats, ne parlez qu'avec respect de la reine et des seigneurs qui l'entourent, dit le duc avec une sévérité affectée, en se retournant vers ses gens.

— Oui, prenez garde à vous, gars! fit une voix d'entre les chevaliers du duc. Il n'y a pas à badiner avec le bras gauche du sénéchal Hessel! Et vous, brave homme, continua-t-il en s'adressant au bourgeois, rappelez-vous ce que peuvent coûter des murmures le jour de la prestation du serment de fidélité à Skjelskjœr.

— Vous dites vrai, noble chevalier! reprit le bourgeois. Si nous ne voulons pas voir de nouveau les toits de nos maisons brûler au dessus de nos têtes, il nous faut hurler avec les loups parmi lesquels nous voilà, et nous soumettre au régime du torchon et ainsi qu'au gouvernement de l'enfant.

— Fi! de par tous les diables! s'écria un autre; faudra-t-il donc désormais que les Danois s'humilient sous la pantoufle d'une femme et se laissent donner le fouet par un bambin?

— Tu as donc envie, toi aussi, d'être banni ce soir? dit un homme d'une haute stature et enveloppé dans un froc de moine. Aujourd'hui au reste, être banni peut passer, à bon droit, pour une bagatelle!

— Savez-vous la nouvelle, mon révérend père? dit au moine un gros enfant de chœur. Le maréchal Stig Anderson et ses amis ont dû être aujourd'hui même excommuniés par l'archevêque de Lound dans sa cathédrale.

— Excommuniés! excommuniés! répéta-t-on de bouche en bouche dans la foule.

— Ils ne sont pourtant pas encore tout à fait fous! dit un homme grand et fort, couvert d'une armure de fer et enveloppé dans un immense manteau bleu.

— Il ne débute pas trop mal, ce petit seigneur-là, reprit en raillant une voix qui se trouvait près de lui; et il faut qu'il porte déjà une jaquette diablement grande pour pouvoir fourrer l'archevêque dans sa poche.

— La pomme ne tombe jamais loin de l'arbre! observa le gros bourgeois, et son camarade se prit à chanter :

Le petit loup deviendra grand,
Avec des dents aigues dans la bouche.

— Est-ce que vous vous attendiez à autre chose, par hasard? dit le reitre de Schleswig. On dit chez nous que tout ce qui est de la race des loups, hurle.

Celui des reitres de la reine qui se trouvait le plus rapproché de ce groupe, était depuis long-temps comme sur des charbons ardens.

— S'il y a des louveteaux parmi nous, s'écria-t-il avec le rude accent du Jutland septentrional, ils sont bien plutôt dans vos rangs que dans les nôtres, gens de Schleswig.

— Pour les sentir, reprit le reitre schleswigeois, il faut avoir un fameux museau de chien.

— Chez nous, les chiens sont fidèles et hargneux; mais là-bas, du côté de Gottorp, ils sont bien autrement hargneux; c'est ce que doit avouer le feu roi Abel, le grand-père de votre duc, puisque des chiens ardens

lui courent toutes les nuits sur les talons pour l'entraîner dans l'enfer.

— Je fends le crâne au premier d'entre vous qui dira du mal de notre duc ou de sa race, dit en dégaînant le reitre de Schleswig.

— Et moi, je promets de couper le nez et les oreilles au premier de vous autres qui se moquera de ma reine ou du sénéchal, répondit le reitre de la reine en dégaînant également.

Plusieurs autres se mêlèrent alors à la dispute; et bien qu'il fût défendu sous les peines les plus sévères de tirer l'épée, on vit, tant parmi les reitres du duc que parmi ceux de la reine, briller de nombreuses lames nues.

— Silence! s'écria le duc en regardant de tous côtés avec inquiétude.

— Le premier qui frappera sans ordre de son chef est un homme mort! ordonna le sénéchal.

Aussitôt la plupart des sabres retombèrent dans le fourreau, et la discussion tout à l'heure si bruyante se termina par de sourds murmures.

— Le roi! la reine!

— A ce cri, qui retentit tout à coup dans la foule, un silence de mort s'établit aussitôt; et au même instant on vit arriver à cheval la reine et le jeune roi. Ils sortaient par la grande porte du château, avec une brillante cavalcade dans les rangs de laquelle on apercevait d'abord les chevaliers John et Rimaurdson, suivis de douze trabans et du chancelier Martinus. Ce seigneur ecclésiastique, monté sur une haquenée, portait le grand costume des Dominicains, avec des souliers luisans et des boucles blanches; mais il était pâle et paraissait en proie à une violente agitation.

A l'aspect du roi, une grande partie de la population fit retentir les airs d'acclamations de joie.

La discussion survenue naguère entre les gens du duc et de la reine paraissait donc apaisée, lorsqu'une voix puissante s'écria subitement au milieu de la foule :

— Vivent le maréchal Stig Anderson et ses amis! A bas tous les tyrans!

Le duc se retourna vivement, et le sénéchal ne le perdit pas de vue, pendant que sa main gauche restait appuyée sur la garde de son épée.

Les cris de joie, les acclamations de foi et hommage poussés en faveur du roi continuèrent. Mais tout à coup on cria du côté opposé: Vive le duc! vive Waldemar, fils d'Eric! — Et ce cri fut aussitôt répété par un groupe considérable de bourgeois, et par tous les reitres schleswigeois. Le duc promenant alors de nouveau ses regards sur la foule, ôta son chapeau et salua le peuple avec un maintien calme et assuré. Le sénéchal vit dans ce salut un signal convenu; en effet, le duc fut au même instant salué des deux côtés de la place, et par les mêmes voix qui avaient déjà répondu aux acclamations séditieuses proférées en faveur du maréchal Stig Anderson. Il ne put pas retenir plus long-temps sa colère :

— A bas les traîtres! à bas les traîtres! s'écria-t-il en tirant du fourreau son épée qui scintilla dans sa main gauche; et tout aussitôt les reitres de la reine, cachés dans les maisons voisines, en sortirent et cernèrent la place.

Le duc, en voyant exécuter cette manœuvre, fut frappé de stupeur.

— Sédition! trahison! s'écria-t-il enfin. Braves Danois! accourez au secours du légitime administrateur suprême du royaume! Arrêtez le sénéchal, c'est lui qui nous trahit! Attaquez! s'écria-t-il en s'adressant à ses reitres.

Mais avant que, dans la confusion générale qui s'en suivit, ses gens de guerre eussent pu être rangés en bataille, le sénéchal et le comte Gerhard les chargèrent avec tant d'impétuosité, que lui et les siens durent chercher leur salut dans une prompte fuite. Pas un ne tint pied; tous s'enfuirent en désordre par une petite rue qui n'avait pas encore pu être barricadée et qui conduisait hors de la ville.

— Sus au duc! sus au traître! C'est le chef des assassins du roi! s'écria le sénéchal; et il se précipita avec les reitres de la reine à la poursuite des fuyards.

Pendant cet effroyable tumulte, qu'augmentaient encore les cris de terreur jetés par la foule, le vieux chevalier John, Rimaurdson, le chancelier et douze trabans avaient immédiatement formé une haie épaisse autour du jeune roi. Puis, sans attendre le résultat de la lutte, ils s'empressèrent de traverser avec lui la place du château et de se diriger, à travers les flots du peuple, du côté du port.

La reine, qui s'était aussitôt placée sous la protection de ses fidèles reitres, ne tarda pas à se trouver à leur tête entre le comte Gerhard et le sénéchal Peder. Le duc Waldemar passa devant eux avec ses propres reitres, évidemment saisi de la plus vive frayeur, et sans même regarder derrière lui.

— Noble reine, dit le sénéchal Peder, votre présence ici est par trop téméraire.

— Je ne puis me croire nulle part plus en sûreté qu'entre vous et le brave comte Gerhard, répondit-elle avec assurance.

— Ma foi! s'écria le comte, si maintenant nous ne sommes pas invincibles, nous ne sommes en vérité pas dignes de vivre.

Ce ne fut que hors de la ville, dans la plaine de Tandroup, dans le lieu même où Henrick Æmeldorf avait autrefois battu le roi Christophe, que le duc ordonna à ses reitres de s'arrêter et de tourner bride. Pendant que ce prince profitait de l'avance qu'il avait en ce moment pour ranger précipitamment sa troupe en bataille, le sénéchal entendit pousser derrière lui de sauvages cris d'attaque. Il se retourna bien vite, et aperçut une nombreuse bande de reitres tout couverts de fer, parmi lesquels il crut reconnaître le comte Jacques et les deux chevaliers qui avaient été mis au ban du royaume en même temps que ce seigneur, aux grandes assises de Nuborg.

— Vous vous êtes trop aventurée ici, noble reine! dit-il d'un air inquiet. Les traîtres nous ont surpris. Formons le cercle, camarades! La reine au centre! Ne vous éloignez pas d'elle, comte Gerhard!

— Comment, de par tous les diables! murmura le comte Gerhard; faut-il donc que, dans cette infernale partie, je joue le rôle du roi aux échecs! Vous êtes blessé au bras, sénéchal Hessel; restez plutôt au centre, vous!

Mais le sénéchal ne l'avait pas entendu, et les reitres royaux, obéissant immédiatement aux ordres de leur chef, avaient formé autour de leur souveraine un cercle au milieu duquel s'était placée la reine qui regardait de tous côtés avec une visible anxiété. Elle était devenue toute pâle; cependant elle ne tarda pas à rappeler toute son énergie, et put observer les mouvemens de l'ennemi. Le comte était venu se placer au milieu du cercle, rugissant comme un lion dans une cage. L'ennemi s'étant alors avancé des deux côtés à la fois, le sénéchal fit ouvrir le cercle pendant qu'il chargeait le duc et ses reitres, à brides abattues et tenant son épée de la main gauche.

— Maintenant, comte, faites volte-face pour charger à votre tour les bannis, dit la reine avec calme.

C'était précisément ce qu'en capitaine expérimenté celui-ci se proposait de faire. Sortant donc aussitôt du cercle, il s'écria :

— En avant, camarades! Serrez vos rangs, et suivez-moi!

Les deux demi-cercles, en s'étendant, eurent bientôt formé deux épaisses lignes chargées de soutenir, en sens contraire, le choc d'un ennemi de beaucoup supérieur. La reine resta dans l'espace laissé libre entre ses deux lignes de défenseurs, et fut alors témoin d'une lutte aussi sanglante qu'acharnée, dans laquelle elle eut la douleur de voir bon nombre des siens mordre la poussière. Une vive rougeur, causée par l'émotion et

la sympathie, couvrait ses joues. Ses yeux se portaient tantôt sur le sénéchal, tantôt sur le comte; mais le plus souvent ils s'arrêtaient sur ce dernier, qui faisait gaîment voltiger son épée, et qui, à chaque coup, semblait forcer l'ennemi à reculer. L'espace qui séparait les deux rangées de ses défenseurs devenait donc de plus en plus grand, et la reine suivait avec une vive sympathie les progrès du comte, lorsqu'en se retournant pour voir ce que, de son côté, devenait le sénéchal, un cri d'épouvante lui échappa. Elle aperçut, en effet, son escadron tout en désordre, et le sénéchal lui-même tomber de cheval au milieu des gens du duc qui se précipitaient sur lui en poussant de sauvages cris de triomphe.

— Dieu miséricordieux! ils l'assassinent! s'écria-t-elle. Noble comte, sauvez, sauvez le sénéchal Peder! Puis, sans considérer le danger, elle courut vers les reitres du comte, qui étaient au moment de forcer les bannis à prendre la fuite, et s'approcha de leur chef en lui réitérant sa prière.

— Il sera fait ainsi que vous l'ordonnez, noble reine, et au nom de Dieu! s'écria le comte; mais vous nous arrachez la victoire des mains. En avant donc, camarades, et ne vous inquiétez pas de moi.

Ce disant, il tourna bride pour voler au secours du sénéchal, et essayer de remettre quelque ordre dans les rangs de son escadron. Mais une grande partie de ses reitres, comprenant mal son commandement, firent comme lui volte-face, et il en résulta du désordre dans leurs rangs.

Rassurés par cette fausse manœuvre, les bannis s'avancèrent de nouveau en poussant de formidables clameurs, tandis que de l'autre côté le duc poursuivait victorieusement les reitres du sénéchal, maintenant privés de leur chef. Le comte Gerhard essaya d'arrêter les fuyards en leur ordonnant de tourner bride, et de se remettre en ordre de bataille; mais il lui fut impossible de les rallier. L'ennemi victorieux s'avança des deux côtés, et il en résulta une horrible confusion ainsi qu'une terrible boucherie.

— Tout est perdu, noble reine! s'écria-t-il avec douleur en se retournant du côté par où la reine était arrivée l'instant d'auparavant.

Mais il ne la vit plus. Un des reitres lui ayant jeté son manteau, elle s'en était enveloppée et avait disparu dans le tumulte de la mêlée. La douleur du comte devint alors du désespoir; et puisant dans sa fureur une nouvelle énergie, il frappa si bien d'estoc et de taille autour de lui, qu'amis ni ennemis n'osèrent plus l'approcher. Son œil égaré ne cherchait que la reine, puis il lui sembla que son œil unique était à son tour frappé de cécité. Il crut voir le champ de bataille, l'univers entier, tourner autour de lui; et quand enfin il revint à lui-même, il se trouva sur le champ de bataille désert, entouré seulement de morts ou de blessés, et n'apercevant toujours point celle qui lui était plus chère que la vie. Enfonçant alors ses éperons dans les flancs de sa vigoureuse monture, il ne tarda pas à rentrer dans la ville, dont les rues étaient encombrées de cadavres par dessus lesquels il lui fallait à chaque instant sauter.

La révolte y continuait encore; de tous côtés on voyait courir des bourgeois armés et des gens de guerre, et sur tous les points avaient lieu de sanglantes collisions. Les uns faisaient retentir l'air du nom du maréchal et de celui du comte Jacques, demandant vengeance pour les bannis, tandis que d'autres avaient le nom du duc pour mot de ralliement, et frappaient tous ceux qui n'y répondaient pas. Vive notre jeune roi! A bas les traîtres! criait un grand rassemblement de bourgeois et de paysans mal armés; et les partisans du duc, comme ceux des bannis, ne semblaient trop savoir s'ils devaient les traiter en amis ou en ennemis; mais le plus souvent ils faisaient tous cause commune contre les partisans de la maison royale.

Le duc ne tarda pas à rentrer triomphant dans la ville, au milieu de ses reitres schleswigeois. Le bruit de sa victoire et de la défaite des troupes

royales l'y avait précédé, et avait répandu l'effroi et la terreur parmi tous les fidèles bourgeois ainsi que parmi les paysans accourus pour prêter serment au jeune roi, et qui maintenant s'enfuyaient éperdus. Le duc était escorté par une bande de bouchers portant leurs sanglantes haches sur l'épaule, et par beaucoup d'étrangers déguisés qui le saluaient de leurs bruyantes acclamations. Un nombreux détachement de cavaliers tout couverts de fer et dont les visières étaient soigneusement abaissées, terminaient cet effrayant cortége. On disait que c'étaient les bannis et leurs gens.

Le duc descendit de cheval non loin du château, qu'il fit occuper immédiatement par ses reitres.

— Où est le jeune roi ? s'écria-t-il.

— Hors du port! fuyant vers Nuborg, répondit un gros boucher.

A cette réponse, les traits du duc prirent subitement une visible expression d'inquiétude; sur un ordre qu'il donna en secret à l'un de ses chevaliers, on vit celui-ci partir aussitôt dans la direction du port avec un détachement de reitres.

— Et où est Sa Grâce la reine? demanda encore le duc

Personne ne put répondre à cette question. Il apprit seulement que les marins du chevalier Rimaurdson étaient venus prendre au château le prince Christophe et la petite princesse Marguerite.

— Restez tranquilles, braves bourgeois! dit enfin le duc à la foule émue et bruyante qui l'entourait. Que chacun de vous s'en retourne chez soi. Il n'y aura point aujourd'hui de séance de la diète, non plus que de prestation de foi et hommage. J'ai heureureusement comprimé la sédition, et celui qui l'avait organisée est en mon pouvoir. C'est l'orgueilleux favori de la reine, le sénéchal Peder Hessel; il avait excité la reine à me trahir et à me persécuter. Il voulait aussi s'emparer de la personne du jeune roi, afin d'être complétement maître du pays; mais vous n'avez plus rien à redouter désormais de ce traître. Il ne reverra plus la lumière du jour! Je suis votre légitime administrateur suprême, et je veillerai à votre bien-être ainsi qu'à la sûreté de l'état.

A ces mots, qui furent suivis de formidables acclamations de joie, il salua ses rebelles adhérens avec une dignité et une affabilité toutes royales; puis, accompagné par ses chevaliers et par le seigneur au casque fermé, à la haute stature, et tout couvert de fer, qui avait paru le chef des bannis, il se rendit au château où il eut un court et mystérieux entretien dans la salle des chevaliers avec ce seigneur que l'on disait être le comte Jacques de Halland.

L'inconnu quitta bientôt après le château; et une demi-heure après on n'aperçut plus dans la ville un seul des bannis, non plus que de leurs hommes d'armes. Ils l'avaient évacuée, disait-on, en proférant les expressions de la plus violente exaspération, et, se promettant bien d'y revenir à pareil jour, dans un an, pour y passer tout au fil de l'épée.

Le duc lui-même ne tarda pas à manifester l'intention de s'éloigner d'une ville où régnait encore une agitation extrême, et où le roi comptait bon nombre de sujets fidèles toujours aussi disposés à combattre le duc que les bannis.

Le sénéchal, blessé et prisonnier, fut conduit dans le propre navire du duc. Les grands vaisseaux du roi avaient quitté le port, et à l'exception des trois navires appartenant au duc, il n'y restait plus qu'un *knorr* sur lequel on assurait avoir vu quelques gens appartenant à la reine. Cependant le duc résolut de différer son départ jusqu'au soir. Il ne jugeait pas prudent d'abandonner le château avant que la tranquillité fût rétablie dans la ville. Il avait aperçu la reine au milieu de la mêlée, puis elle avait tout à coup disparu à ses regards. Sachant qu'elle comptait dans la ville beaucoup de fervens admirateurs, il conservait toujours d'assez vives inquiétudes; et malgré les recherches qu'il fit faire sur le champ de ba-

taille, on ne put trouver aucune trace de cette princesse, non plus que du comte Gerhard. On ignorait au reste ce que pouvaient aussi être devenus une partie de ses propres reitres schleswigeois qui avaient été séparés de lui pendant la mêlée.

Le jour commençait à tomber, et le duc se promenait de long en large dans la grande salle des chevaliers, tout entier à ses profondes réflexions. A la vérité, il était fier de son triomphe; mais il ne se dissimulait pas que la fuite du roi en détruisait tous les avantages et le réduisait à une bruyante et inutile scène de désordre et de confusion. Il craignait avec raison d'avoir trop levé le masque et trahi par là ses ambitieux projets. Il se défiait d'ailleurs des bannis, depuis qu'il connaissait la promesse faite au roi de Norwége par le maréchal; aussi ses remercîmens au comte Jacques avaient-ils été froids et réservés. Il paraissait donc douloureusement indécis sur ce qui lui restait maintenant à faire pour atteindre son glorieux but. « Saisis le sceptre qui dompte les esprits, et ta couronne resplendira à l'égal du soleil! » se disait-il à lui-même à voix basse, et il lui semblait être encore au château de Sialborg, se reportant en pensée au temps de sa captivité. Regardant avec inquiétude de tous côtés dans cette immense salle, il frémit de ses propres paroles, comme si c'était l'évêque, mort insensé depuis long-temps, qui les eût prononcées.

— De la lumière! de la lumière! s'écria-t-il; et ses serviteurs, qui savaient combien leur maître abhorrait l'obscurité, s'empressèrent d'allumer toutes les bougies appendues dans la salle.

Le duc, après avoir donné encore des ordres relatifs au départ, envoya de nouveau quelques uns de ses gens s'assurer si tout était toujours tranquille dans la ville, et s'il ne se trouvait pas de rassemblement suspect sur le chemin conduisant au port.

Peu de temps après, la porte du fond s'ouvrit, et deux de ses chevaliers entrèrent avec un prisonnier que ses gens venaient d'amener en ce moment au château, et qui avait demandé à être conduit devant leur maître. Ce prisonnier était enveloppé dans un grand manteau de reitre dont il avait soigneusement rabattu le capuchon sur sa tête, et semblait fixer sur l'inquiet vainqueur des regards pénétrans. Il releva tout à coup son capuchon, puis laissa son manteau tomber à terre; et aussitôt le duc recula frappé de surprise, car la belle reine Agnès se trouvait devant lui dans le brillant costume qu'elle avait revêtu pour la cérémonie de ce jour, et dans la plénitude de sa dignité habituelle.

— On prétend que je suis votre prisonnière, duc Waldemar, lui dit-elle en gardant une attitude vraiment royale; et moi je dis que c'est vous qui êtes mon prisonnier, aussi vrai que vous êtes un audacieux rebelle et que je suis en ce moment reine régente de Danemarck!

Le duc fit signe à ses chevaliers, dont la surprise était extrême, de s'éloigner.

— Noble reine! lui répondit-il alors d'un ton respectueux, vous avez raison jusqu'à un certain point; à présent comme toujours, je suis votre chevaleresque captif, mais je ne suis pas un rebelle. C'est moi, au contraire, qui me suis vu attaqué de la manière la plus déloyale et la plus indigne dans l'exercice de mes droits légitimes par le sénéchal Hessel et par vos hommes d'armes. Je suis venu, sur votre propre invitation, en ma qualité d'administrateur suprême du royaume; et c'est ici que je me suis vu traîtreusement attaqué, en violation de la foi promise, au moment où j'allais faire prêter serment de fidélité au roi et où je m'efforçais d'apaiser le mécontentement du peuple au sujet de la sentence de bannissement rendue contre le maréchal et ses adhérens. J'ai vu avec douleur Votre Grâce elle-même figurer en tête de mes ennemis. Ce spectacle, bien fait pour me confondre de surprise, doit me servir d'excuse, si j'ai

pu un instant m'éloigner de la personne du roi, et chercher à éviter une lutte qui pouvait mettre vos précieux jours en danger.

— Qu'entend-je? reprit la reine confondue; vous niez avoir été le chef de cette révolte, et vous osez en rejeter sur moi la responsabilité?

— Pas sur vous, noble reine, mais sur l'ambitieux et téméraire sénéchal Peder Hessel. C'est lui qui est cause de tous les malheurs arrivés ici aujourd'hui, et qui aura à répondre de tout le sang versé. C'est lui, et non pas moi, qu'il faut traiter de rebelle et de traître; et Dieu me préserve de vous attribuer la responsabilité de sa perfidie. Il m'a rendu suspect, à l'effet de pouvoir, par ma chute, se faire nommer administrateur suprême du royaume; qui sait même? peut-être bien roi de Danemarck.

La reine recula d'un pas, en fixant sur le rusé seigneur des regards pénétrans, puis réfléchit pendant quelques instans. On eût dit qu'une lumière surnaturelle l'avait tout à coup éclairée, car elle se rapprocha du duc avec l'expression d'une apparente confiance.

— Vous m'ouvrez les yeux et me faites apercevoir une trahison sans pareille, s'écria-t-elle, bien qu'elle ne réussit pas à maîtriser le son de sa voix. Si tel a véritablement été le but du sénéchal, il faut qu'un compte sévère lui en soit demandé, et qu'il soit jugé par le roi et par le peuple comme le plus infâme des traîtres. Où est-il?

— En ma puissance, reprit le duc avec un sourire poli, et il y restera, si vous voulez bien le permettre, tant que je serai administrateur suprême du royaume.

— Vous me répondez de sa vie, reprit la reine en dissimulant son émotion. Quelque grand que puisse être son crime, il ne peut être jugé que par le roi et par le peuple, devant la diète assemblée, et en notre présence à tous deux.

— Oui, certes! Votre Grâce; je veux que justice soit faite, même au plus acharné de mes ennemis. Cependant daignez me permettre, noble reine, de soumettre l'examen préalable de cette cause à votre tribunal. Saluant alors respectueusement la reine, il la conduisit à un fauteuil doré où elle s'assit.

— Je comprends que vous puissiez vous méprendre sur mes intentions, reprit-il; vous avez été amenée ici comme prisonnière, quoique ce soit moi qui resterai éternellement votre captif. Heureusement je puis vous prouver combien je suis innocent de cette bizarre erreur, continua-t-il d'un ton animé, pendant que sa figure prenait l'expression d'un chaleureux respect et même de la passion; je puis vous prouver, clair comme le jour, tout ce qu'il y aurait eu de contradiction et de folie de ma part à vouloir me mettre en hostilité avec vous.

En ce moment, il s'arrêta court, comme s'il eût combattu quelques scrupules.

— Eh! tenez, reprit-il tout à coup, je vais être franc et vous avouer ce qui a, pendant si long-temps, été le vœu le plus ardent et le plus intime de mon cœur, ce que souvent même j'osai espérer dans mes rêves de bonheur et d'orgueil, comme l'un des descendans du grand Waldemar...

Il s'arrêta de nouveau et fixa sur la reine des yeux ardens et scrutateurs. Le changement subit qu'il remarqua dans tous ses traits, le fit hésiter un instant; mais la conscience de ses avantages personnels bannit bien vite cette hésitation, et dans la rougeur que la colère avait fait monter au visage de la reine, il crut reconnaître le signe favorable d'une pudique surprise.

— Votre noble esprit, charmante reine, continua-t-il résolument, ne saurait s'irriter d'un vœu dans l'expression duquel l'espérance de la félicité d'un peuple et d'un empire s'allie avec le plus respectueux dévoûment pour la dignité de la femme; et ce vœu... les mots me manquent pour l'exprimer. Mais il provient d'une chevaleresque estime pour votre beauté, votre grandeur d'âme et votre prudence; et il a puisé sa force

dans les sentimens qui d'un prince font un homme, en élévant réellement l'homme jusqu'au prince.

— Vous parlez très poliment et très galamment, duc Waldemar, répliqua la reine en souriant tranquillement. Vous estimez donc que la reine de Danemarck se trouvant votre prisonnière, elle ne pourra pas se refuser à écouter une déclaration d'amour, et qu'elle ne croira pas acheter trop cher sa liberté, en accordant sa main et son cœur à son galant vainqueur?

Le duc ne sut d'abord trop que répondre.

— Ne vous méprenez pas de nouveau sur mes intentions, noble reine, reprit-il enfin avec moins de volubilité; je ne choisis cette heure pour une déclaration si importante, qu'à l'effet de vous prouver irréfragablement combien il est impossible que j'aie jamais été votre ennemi. Votre captivité dans ces lieux est une bizarre erreur de mes gens, et elle cessera à l'instant même où vous l'ordonnerez. Ici, comme au milieu de vos chevaliers et de vos gens de guerre les plus dévoués, vous êtes ma reine et ma souveraine. Mais permettez-moi une observation qui devra servir d'excuse à cette démarche peut-être trop téméraire de ma part!, ajouta-t-il en remarquant l'orgueilleux sourire qui errait sur les lèvres de la reine. Vous êtes trop bonne politique pour ne pas comprendre qu'en ce moment je tiens votre sort et celui du Danemarck entre mes mains. Loin de moi la pensée de vouloir abuser de cette puissance fortuite. Mais quand bien même aucune voix ne s'élèverait dans votre cœur pour vous parler en ma faveur, vos généreux sentimens et votre habileté ne pourraient manquer de vous dissuader de dédaigner de pareilles offres dans un tel moment.

Il prononça ces derniers mots avec un orgueil et une assurance trahissant le présomptueux prétendant qui consentait à peine à donner à son illustre prisonnière la liberté de refuser. Mais pour adoucir ce qu'il y avait d'amer dans cet avertissement, il changea tout à coup d'air et de ton. Il croyait en effet important d'amener le cœur ou tout au moins la vanité de la belle reine à approuver une détermination qu'il pensait lui avoir déjà suffisamment recommandée comme sage et même comme nécessaire. Il redevint donc le chevalier épris d'amour de tout à l'heure, et se répandit en flatteurs complimens sur sa beauté et sur ses brillantes facultés intellectuelles.

— Je mets ma vie et mon bonheur entre vos mains, noble reine, finit-il par lui dire en tombant à ses genoux.

La reine, gardait le silence, considérant son adorateur agenouillé avec des yeux qui semblaient chercher à lire dans le plus profond de son âme. Une amère réponse errait déjà sur ses lèvres; quand tout à coup la porte du fond s'ouvrant de nouveau, un des chevaliers du duc entra brusquement dans la salle.

Le duc quitta bien vite son humble attitude, et frappant du pied la terre avec impatience : — Qu'y a-t-il? s'écria-t-il, qui est assez osé?...

— Le comte Gerhard, monseigneur, se hâta de répondre le chevalier, le comte Gerhard de Holstein vient de cerner ce château avec des forces doubles des nôtres. Il menace de donner immédiatement l'assaut et de ne pas laisser ici pierre sur pierre, si la reine de Danemarck n'est pas sur-le-champ mise en liberté.

Le duc, à cette nouvelle, sembla frappé par la foudre.

— Vous êtes arrivé fort à propos, messire chevalier, dit la reine en se levant de son siége lentement et avec une dignité calme. Vous venez de trouver votre sérénissime maître et seigneur dans une attitude dont il n'a point à rougir. Il m'avouait que l'erreur commise par ses hommes d'armes lui a donné l'apparence d'un rebelle et d'un criminel de lèse-majesté; et en raison de ce, il remettait sa vie et son sort entre mes mains. Vous êtes témoin que je lui pardonne une faute à laquelle il n'a point pris

part. Votre bras, duc Waldemar! ma volonté est de partir d'ici sur-le-champ. Le brave comte Gerhard m'attend avec sa suite.

On entendit en ce moment un grand bruit devant le château. Le duc s'inclina profondément et accompagna la reine sans plus d'objections. Le chevalier qui était venu tout à l'heure apporter cette nouvelle si inattendue, marchait devant eux avec deux flambeaux à la main.

Sur un signe que fit le duc, ses pages accoururent et apportèrent encore des torches; et, à la grande surprise du comte Gerhard, la reine fut ainsi reconduite hors du château avec une respectueuse politesse et un cérémonial tout princier, puis replacée sans aucune difficulté sous sa protection.

Quelques heures plus tard, la reine, favorisée par le vent, rentrait dans le port de Nuborg, tandis que le duc faisait voile pour Alsen, emmenant avec lui le sénéchal Hessel prisonnier.

XXIII.

Tandis que le sénéchal était étroitement renfermé dans le château de Norburg, et ne pouvait rien faire pour le service du roi et du pays, le vieux chevalier John, le chancelier et le brave Rimaardson, veillaient avec une infatigable vigilance à la sûreté de la maison royale et à la consolidation du trône du roi mineur.

Le duc ne jugea pas prudent de réclamer pour le moment l'exercice de ses droits comme administrateur du royaume. La découverte du projet qu'avait eu le maréchal Stig Anderson, de livrer le Danemarck à la Norwége, et la crainte que les audacieux plans qu'il avait formés lui-même n'eussent été découverts, avait tellement troublé les idées du duc Waldemar, qu'il n'osait pas reparaître à la cour de Danemarck. Par suite du chagrin que lui causa l'insuccès de la tentative de révolte à Skjelskjœr, et du malheureux résultat qu'avaient eu ses efforts pour toucher le cœur de la reine, il se sentait si profondément découragé et humilié, qu'il ne tarda pas à partir pour la Saxe; et le bruit se répandit quelque temps après qu'il y avait subitement épousé la fille du duc Jean de Saxe, la pieuse princesse Sophie.

La dispersion et la destruction de la flotte norwégienne mouillée à Eckerœ, et qui menaçait le pays d'une dangereuse invasion, fut un autre événement heureux pour le Danemarck.

On racontait que le grossier Jarl Kleinalf avait été désigné avec Hœlkell Augmund, favori du roi de Norwége, pour commander cette flotte et l'expédition qu'elle devait appuyer. Mais le bruit se répandit bientôt que, dans une orgie, le Jarl s'était disputé avec Hœlkell, et l'avait tué sur place, sous les yeux mêmes du roi de Norwége, en le frappant à la tête avec une énorme cruche remplie de vin. Une sanglante collision en était résultée entre les différens navires composant la flotte. Deux cent soixante des hommes d'armes du Jarl avaient été massacrés ou exécutés. Le Jarl lui-même, mis au ban du royaume, s'était vu obligé de chercher un refuge en Suède, et, par suite, l'expédition contre le Danemarck avait été indéfiniment ajournée. Mais les bannis n'en inquiétaient pas moins incessamment les côtes du royaume; ils brûlèrent en Fionie les villes de Middelfart et de Hindsholm, et il n'y eut presque point de ville maritime qui n'eût à souffrir de leurs déprédations.

Le nom du maréchal Stig Anderson était devenu la terreur des populations; et le banni Rone Johnson, lui aussi, ne tarda pas à se distinguer entre les plus hardis pirates qui inquiétassent le royaume. Il avait construit dans sa terre de Gjords-Lœx, dans l'île de Steven, une forteresse qui lui servait de place d'armes et de lieu de refuge. Quand il se trouvait à terre, il avait soin de monter un cheval ferré à l'envers, pour donner le change aux gens qui le traquaient aussitôt de toutes parts; et il se fai-

sait toujours accompagner par un grand chien hargneux qui l'avertissait de l'approche des gens lancés à sa poursuite, et qui, au besoin, pouvait lutter avec les plus vigoureux hommes d'armes.

Rene, ainsi que le grand maréchal et les autres bannis, avait été excommunié par l'archevêque de Lound; mais ils paraissaient tous faire aussi peu de cas des foudres de l'Église que de la sentence juridique qui les avait frappés de la peine du bannissement. Une partie de ces hommes s'étaient réfugiés en Norwége, dont ils s'efforçaient d'exciter le roi à entreprendre une guerre acharnée contre leur patrie.

Quant au maréchal Stig Anderson, il restait orgueilleusement à Hielm, exerçant de là impunément ses brigandages, tant sur le Jutland que sur les îles. L'altier comte Jacques avait fortifié Hunehals au nord de Halland, et, de même que le maréchal, il prenait toutes ses mesures pour rester dans le pays jusqu'à la dernière extrémité.

La reine et le sénat résolurent, en attendant, de ne pas différer le couronnement du jeune roi plus long-temps que jusqu'à ce que l'hiver fût venu rendre le Belt et le Sound impraticables à l'ennemi et aux pirates.

Le jour de Noël 1287, le jeune roi *Eric Menved*, comme on le surnommait déjà à cette époque, fut donc solennellement sacré et couronné à Lound; et ce fut là le dernier acte important de la vie du vieux et fidèle archevêque Johann Dros, qui ne vécut pas assez long-temps pour voir exaucées dans ce monde ses ferventes prières pour la sûreté de la couronne.

Peu de temps après le couronnement, les liens d'amitié et d'alliance qui unissaient le Danemarck au puissant roi de Suède furent resserrés par de doubles fiançailles, qui, depuis long-temps, avaient été négociées et secrètement convenues. La petite princesse danoise Marguerite fut conduite en Suède par l'envoyé de cette puissance en Danemarck, comme fiancée du prince Birger, héritier du trône; et vers le mil eu du mois suivant les fiançailles du roi Eric de Danemarck avec la princesse Ingeborge de Suède furent officiellement déclarées.

De grandes solennités eurent lieu à cette occasion à Helsingborg, où ces royales fiançailles furent célébrées par des tournois et des jeux chevaleresques.

Presque toute la cour de Danemarck, ainsi que celle de Suède, assistèrent à ces fêtes, à l'occasion desquelles le jeune roi Eric se montra dans toute la pompe chevaleresque à sa future reine, la douce Ingeburge. Personne, après avoir vu cette aimable princesse, ne pouvait assez louer sa grâce et sa beauté; et, dans leur enthousiasme, les skialdes danois la nommaient déjà en espérance *Dannbod*, ou Consolation des Danois.

Un tournoi devait avoir lieu avec toute la solennité possible, et de la même manière qu'il était d'usage de les célébrer en France et en Allemagne. La veille, les armoiries des chevaliers furent exposées dans le cloître des Dominicains, où un héraut, magnifiquement costumé, fit l'appel des noms de ceux à qui appartenaient les différens écus. Les reines Agnès de Danemarck et Hedwige de Suède, sœur du comte Gerhard, ainsi que les princesses et toutes les femmes de chevaliers, passèrent le même jour processionnellement devant les écus exposés dans le cloître; et quand elles apercevaient celui d'un chevalier félon, elles avaient le droit de le toucher et de le désigner, ce qui suffisait pour faire exclure du tournoi celui à qui il appartenait, et pour le soumettre à un sévère examen des griefs allégués contre lui.

C'est ce qui arriva aux écus de deux chevaliers. L'un était celui du puissant chevalier suédois, messire Carl Algelston, lequel, avec l'aide du Jarl Kleinalf, avait enlevé violemment Ingride, damoiselle aussi riche qu'illustre par sa naissance, et fiancée du chevalier Thorstenson. La reine Agnès qui connaissait ce fait et l'irréparable perte essuyée par Thors-

tenson, toucha cet écu, qui fut immédiatement enlevé par le héraut d'armes; et le grave roi de Suède ordonna aussitôt que suite fût donnée à cette accusation de la manière la plus rigoureuse (1). L'autre écu, touché d'une manière accusatrice par une femme, appartenait à un chevalier danois, au second frère du fidèle Benedict Rimaurdson, le chevalier John. Tout parent qu'il fût de la reine Agnès, on l'exclut immédiatement du tournoi, et il dut chercher son salut dans la fuite; ce qui n'empêcha pas qu'un procès criminel ne lui fût intenté comme coupable d'avoir déshonoré une femme et d'avoir commis un meurtre (2).

Le jour même du tournoi, tout se passa avec la plus grande magnificence et avec de nombreuses cérémonies. La reine de la fête, la petite et radieuse princesse Ingeburge, était assise dans l'estrade à côté de la reine Agnès, donnant tous les témoignages d'une douce et naïve joie. De l'autre côté se trouvait la bonne reine Hedwige qui, dans son caractère et dans les traits de sa figure, avait beaucoup de ressemblance avec son frère, le comte Gerhard. Près de la reine de Suède, on apercevait un homme d'une taille haute et maigre, mais pleine de dignité, doué de la figure de guerrier la plus imposante, et portant un manteau royal écarlate garni d'hermine et orné de couronnes d'or. C'était le puissant roi Magnus Ladelans.

Parmi les dames de la princesse Ingeburge, il s'en trouvait beaucoup qui attiraient les regards et les hommages des chevaliers danois et suédois; mais la svelte et silencieuse jeune damoiselle placée le plus près des princes et des princesses était sans conteste celle qui fixait le plus généralement l'attention. C'était damoiselle Ingetrude Litle. Elle seule ne s'apercevait point de la curiosité sympathique dont elle était l'objet; et elle considérait avec une expression toute particulière de tristesse les préparatifs et les préliminaires de cette fête. Ses yeux parcoururent les rangs des chevaliers, sans apercevoir, parmi ceux du jeune roi, le sénéchal Peder Hessel. Elle avait appris le malheur qui était venu le frapper, et n'avait guère espéré le voir délivré de sa captivité, tant que subsisteraient les différends du duc Waldemar avec la maison royale de Danemarck.

Une autre douleur, plus profonde encore, accablait d'ailleurs le cœur de cette jeune fille ordinairement si joyeuse; elle savait que son malheureux père était renfermé comme dangereux prisonnier d'état dans le château de Kallundborg où il attendait son arrêt. Cependant on voyait quelquefois comme un lumineux rayon animer son visage triste et languissant, quand ses regards s'arrêtaient sur la princesse Ingeburge et sur le jeune roi-chevalier. Il semblait alors que le bel avenir qui s'annonçait pour son pays lui fît oublier toutes ses douleurs, et qu'elle entendît encore retentir le glorieux chant de Ribe : — Pour le roi Eric-le-Jeune.

Les plus anciens chevaliers danois et suédois étaient placés tout près de la barrière comme juges du combat; mais on n'apercevait que le chevalier John parmi les danois. Un roi d'armes magnifiquement costumé, et une grande quantité de hérauts d'armes, avec leurs bâtons blancs et leurs chapeaux à plumes à la main, s'agitaient dans la lice. Ils étaient chargés de maintenir l'ordre et de veiller, avec les servans d'armes

(1) Le chevalier Algotson fut pris l'année suivante et exécuté dans l'endroit même où avait eu lieu cet enlèvement. La malheureuse fiancée de Thorstenson devint ensuite abbesse du couvent de Wreta. *(Note de l'Auteur.)*

(2) Surpris plus tard en mer par une violente tempête, le sort le désigna à la mort, comme criminel secret. Il avoua alors son crime devant le crucifix appendu au grand mât du vaisseau, et se précipita ensuite dans les flots. Une ballade, composée sur ce sujet et intitulée : *La Confession de John Rimaurdson*, est parvenue jusqu'à nous. *(Note de l'Auteur.)*

eurs subordonnés, à tous les mouvemens des combattans et à tous les coups qu'ils se portaient.

Le tournoi s'ouvrit par un combat à cheval et à lances émoussées entre le roi de Danemarck et le jeune prince Birger. Ils étaient tous deux à peu près du même âge et de taille pareille, et portaient de petites armures légères, appropriées à leur âge et à leurs forces. Le roi de Danemarck portait la couleur bleu de ciel de la princesse Ingeburge dont le gant mignon était attaché à son casque. Le prince Birger, lui aussi, portait la couleur de sa fiancée, et toute son armure était blanche comme la robe de soie de la princesse Marguerite. Ils firent l'un et l'autre preuve de dextérité et d'agilité dans le maniement des armes; mais après quelques brillantes et inutiles passes d'armes la joute dut cesser : la politique et l'étiquette ne permettant pas que l'un des deux princes pût être considéré comme le vainqueur de l'autre.

Le tournoi devant être accompagné de chant et de musique, bon nombre de skialdes danois et suédois s'y étaient rendus pour être témoins des prouesses des chevaliers et pouvoir les célébrer. Presque tous les chevaliers portaient, attachés à leur armure ou à leur casque, des gants, des voiles, des colliers de perles et autres ornemens de femmes; et au milieu de la lutte ils prononçaient souvent des paroles et des devises aussi obscures que bizarres, dont les dames de leurs pensées pouvaient seules comprendre le véritable sens. On rompit force lances, et un grand nombre de chevaliers furent désarçonnés; mais comme on combattait à armes courtoises, il ne pouvait pas y avoir de coups mortels ni dangereux; dans cette paisible fête, les chevaliers danois et suédois semblaient ne rivaliser entre eux que d'élégance et de courtoisie.

Le chevalier qui se distingua le plus dans ces jeux guerriers fut le comte Gerhard de Holstein, lequel, sans chanceler un seul instant, désarçonna successivement six chevaliers, au milieu de bonnes et joviales plaisanteries. Avec le voile noir de la reine Agnès sur la poitrine, il paraissait invincible. Sa devise était le refrain d'une chanson qu'il avait entendu chanter chez le chevalier John, le soir où, pour la première fois, il avait parlé à la reine, et où, aussi pour la première fois de sa vie, il avait essayé de danser. Il n'y changeait qu'un seul mot, et chaque fois qu'il désarçonnait un chevalier, il s'écriait gaîment :

Si modeste est la dame que je sers.

Personne ne voulant plus se mesurer avec lui, il fut proclamé premier vainqueur du tournoi, sauta bien vite à bas de son cheval et alla recevoir à genoux, des mains de la reine Agnès, le gage de la victoire.

La fête allait finir, quand un chevalier étranger, couvert d'une armure étincelante d'or, portant une couronne sur son casque dont la visière était abaissée, et montant un cheval plein d'écume, parut devant la barrière. Il jeta son gantelet d'acier aux pieds du comte Gerhard, et froissa de la pointe de sa lance le voile noir fixé sur sa cuirasse, assez violemment pour le déchirer.

Cette démonstration hostile de l'étranger était un affront des plus graves fait à l'honneur de la dame dont il venait de bafouer ainsi le gage. La reine Agnès pâlit. La surprise fut générale, et chacun alors dans l'assistance de considérer le brillant et téméraire chevalier qui venait d'insulter si gravement la reine et le comte.

— Le duc! le duc Waldemar de Schleswig! répéta-t-on à voix basse de bouche en bouche, sans cependant que personne sût avec quelque certitude si cette présomption était fondée.

Le comte Gerhard, enflammé de colère, remonta à cheval et se prépara au combat, après avoir relevé le gant en signe qu'il acceptait la provocation, sans plus d'explication. Les hérauts d'armes ayant alors

ouvert la barrière, le chevalier inconnu put entrer dans la lice. Il fit orgueilleusement caracoler son cheval en agitant une lance émoulue, ce qui annonçait un combat sérieux; et le comte Gerhard, lui aussi, s'arma pour un combat à outrance. En vain les juges du camp firent-ils observer que dans nne fête chevaleresque il ne pouvait être question d'un combat à mort, le comte Gerhard, dans sa juste colère, insista pour que le combat répondît à la gravité de l'offense, et il n'y eut plus d'objections possibles.

Les deux chevaliers se ruèrent l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair. La lance du comte Gerhard se brisa contre la cuirasse étincelante d'or de son adversaire, et il reçut lui-même un violent coup à la poitrine; mais il ne chancela pas sur sa selle, et tira résolument son épée.

Le chevalier inconnu avait aussi essuyé un formidable choc, et avait été soulevé de sa selle; mais il s'était tout aussitôt remis sur ses étriers, comme s'il y eût été cloué, et on entendit un éclat de rire moqueur partir derrière sa visière. Rejetant alors sa lance au loin, il tira son épée comme venait de faire son adversaire, et leurs lames se croisèrent longtemps en passes rapides et éblouissantes, dans lesquelles les deux champions firent preuve d'une raro habileté. Le comte Gerhard bossela le casque d'or du chevalier inconnu, et fit tomber la couronne qui le surmontait; mais sa fougueuse vivacité donnait de grands avantages sur lui à un adveraire aussi agile que calme. Chacun attendait donc avec anxiété le résultat de cette dangereuse lute.

« — Pour l'honneur de ma noble dame! » s'écria alors le comte Gerhard, en se décidant à faire une passe décisive, mouvement pendant lequel il découvrit sa tête et son cou. Son adversaire tenait son épée levée pour le prévenir et profiter de son imprudence; mais il se borna à détourner le coup qui le menaçait lui-même et s'arrêta court au milieu du combat, tandis qu'il regardait fixement et comme avec effroi devant lui, au delà de la barrière.

Au même instant, en effet, une voix puissante cria:

— Ici combat un chevalier félon et sans honneur.

Chacun regarda avec surprise du côté d'où provenait la voix, et on aperçut alors devant la barrière un chevalier d'une taille svelte et haute, couvert d'une armure d'acier bleuâtre, avec la visière baissée, et tenant un magnifique poignard à la main.

— Connais-tu ce témoin, traître? fit la même voix puissante.

Le chevalier bleu retourna le poignard dans sa main, et le lion d'or qui en formait la poignée brilla à la clarté du soleil.

— C'est le poignard qui, dans la nuit de la sainte Cécile, a été retiré dn corps du roi Éric, fils de Christophe! s'écria au milieu de la foule nne voix retentissante.

— Ce poignard fnt vendu au duc Waldemar par l'armurier Troels de Middelfart? fit une autre voix forte, et je suis prêt à l'attester sous la foi du serment.

A ces mots, le combat resta tout à fait interrompu, pendant que le chevalier à l'armure étincelante d'or demeurait là comme pétrifié, regardant d'un œil hagard à travers sa visière le chevalier bleu et le poignard accusateur. Son épée s'échappa de sa main; il chancela sur sa selle et parut près de s'évanouir.

En ce moment, sur un signe du roi, le roi d'armes s'avança dans la lice et s'écria:

— Sous peine de mort, il est défendu à qui que ce soit de troubler les champions, soit par des paroles, soit par des gestes.

En entendant cet ordre, le chevalier bleu s'inclina profondément et serra le poignard dans son sein; puis il demeura immobile, regardant toujours fixement l'adversaire du comte Gerhard.

— Rendez-lui son épée ! cria alors le comte au servant d'armes. Je n'ignore pas que je me bats contre un chevalier menteur et félon ; mais l'un de nous deux doit laisser ici sa vie.

Tandis que le servant d'armes se baissait pour ramasser l'épée du chevalier inconnu, celui-ci, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, franchit d'un bon la barrière.

Chacun le suivit des yeux avec étonnement, et un silence de mort régna dans la foule jusqu'à ce qu'il fût complétement hors de vue. On chercha alors le chevalier bleu, mais il s'était perdu dans la foule qui entourait les barrières.

Le comte Gerhard, resté seul dans la lice, fut encore une fois proclamé vainqueur ; et ce singulier incident donna lieu parmi les spectateurs aux plus diverses conjectures.

Le tournoi étant fini, les deux cours s'en retournèrent au château ; et le vieux chevalier John, en passant devant Ingetrude, lui dit à voix basse :

— C'était le sénéchal Peder !

A ces mots, un vif incarnat vint animer son beau visage. Elle avait bien aperçu à l'armure du chevalier bleu un ruban rose, et il lui avait semblé reconnaître son bandeau de cheveux, mais elle ne s'expliquait pas comment le sénéchal, rigoureusement détenu à Norburg, pouvait se trouver là.

Le tournoi d'Helsingborg était à peine terminé, que d'importantes nouvelles obligèrent le jeune roi de Danemarck à se rendre en Séelande avec tous ses chevaliers. Une flotte norwégienne avait été signalée dans le Cattegat, et un débarquement était à redouter dans les parages d'Elseneur où la forteresse de Flunderborg se trouvait encore, par suite de la trahison du chevalier Lave, entre les mains des rebelles.

Quant le vieux John prit congé d'Ingetrude, celle-ci lui dit secrètement quelques mots à l'oreille, en lui remettant une petite feuille de parchemin sur laquelle se trouvait dessiné le plan d'un bâtiment, ainsi qu'un chemin indiqué par des croix et des lignes plus légères. Il la regarda avec étonnement, et parut écouter avec la plus vive attention ce qu'elle lui disait. Elle sembla répéter ce qu'elle venait de lui dire, en faisant une démonstration sur le parchemin que le vieux chevalier serra soigneusement. Après quoi, il la baisa tendrement au front et s'empressa de gagner le bord avec le roi.

On débarqua sans obstacle sur la côte de Séelande, non loin d'Elseneur. Le comte Gerhard accompagna aussitôt la reine et le prince Christophe au château de Ribe, considéré, dans ces temps d'anarchie, comme la place la plus sûre que pût habiter la famille royale. Mais on ne put pas déterminer le jeune roi à s'éloigner de la Séelande, et il partit aussitôt avec Rimaurdson pour Taurnborg, près de Korsœr, à l'effet de visiter cette importante forteresse et de hâter par lui-même l'armement de sa flotte.

Le roi fit aussitôt garnir de gens de guerre les grands navires mouillés dans la rade de Korsœr et les envoya sur la côte septentrionale de la Séelande pour y agir de concert avec les opérations menées sur terre par le chevalier John. Il témoignait une vive sollicitude pour les moindres détails du service, et fit augmenter considérablement les fortifications du château de Taurnborg. Rimaurdson fut obligé de convenir qu'il avait raison sur beaucoup de points, et d'admirer les précoces connaissances dans l'art de la fortification des places, que le jeune roi avait puisées dans les enseignemens du sénéchal Peder.

Quatre jours après l'arrivée d'Eric à Taurnborg, il se promenait le matin de bonne heure sur les remparts de terre élevés autour du château, avec Rimaurdson et un chevalier qui lui avait apporté d'importantes nouvelles d'Elseneur. Les Norwégiens y avaient débarqué et avaient ré-

duit cette ville en cendres. Mais le chevalier John était accouru au secours des bourgeois, et ceux-ci, ce vieux capitaine à leur tête, avaient ensuite réussi à pénétrer par un souterrain secret dans le château de Flunderborg, qu'ils avaient repris sur les rebelles.

Une fois établis dans cette forteresse, ils avaient bientôt obligé l'ennemi à se rembarquer.

Le chevalier racontait de nouveau en détail au jeune roi comment tout cela s'était passé, et ajoutait qu'on avait inutilement cherché dans le cabinet du châtelain de Flunderborg les lettres des bannis que le cheval er Lave Litle était accusé d'avoir reçues avant l'assassinat du roi.

— Par tous les saints! voilà qui me fait plaisir, dit le jeune roi. Le vieux chevalier John n'a pas voulu prononcer un seul mot pour sauver la vie de son cousin; mais cela ne l'a pas empêché de racheter une partie de ses fautes. Mon chancelier fera savoir au prisonnier de Kallundborg que son jugement est encore retardé d'une année, par égard pour son fidèle cousin, en considération de la prise de Flunderborg, où l'on n'a point trouvé les preuves de sa trahison, que l'on pensait y être cachées.

Rimaurdson regarda le jeune roi d'un air triste.

— Ah! dit-il, plût à Dieu et à Notre Dame que chacun de vos vassaux fidèles pût ainsi réparer le mal fait par ses parens. Il n'y a peut-être pas un galant homme dans le pays qui n'ait en ce moment quelqu'un de ses parens ou de ses amis dans les cachots ou au gibet, et nous ne sommes pas encore au bout! En faisant cette mélancolique réflexion, le chevalier songeait à son frère Lave, récemment exécuté, et à son autre frère John, placé en ce moment même sous le coup d'une accusation capitale.

— C'est la loi qui doit nous gouverner tous, reprit le roi en soupirant. Il est bien malheureux pour moi d'avoir dû être roi d'aussi bonne heure. Cependant, Dieu soit loué! il y a encore beaucoup d'hommes fidèles dans le pays. Ah! que ne puis-je seulement revoir le sénéchal Peder à mes côtés!

Pendant que le roi s'en retournait au château avec le chevalier venu d'El-eneur, Rimaurdson voulut encore se bien assurer par lui-même si tout était parfaitement en ordre.

En se promenant de la sorte et en examinant les formidables retranchemens récemment élevés autour du château, il aperçut un petit et épais individu, vêtu du manteau noir des enfans de chœur, avec un grand chapeau enfoncé sur les yeux, rôdant, un livre de prières à la main, le long du rempart, tout en faisant semblant de réciter avec beaucoup de dévotion ses prières du matin.

Rimaurdson le considéra attentivement et fut bien vite frappé de sa démarche vacillante, qui trahissait un homme habitué à tenir la mer. Après l'avoir long-temps observé, il découvrit sur sa figure des traces de favoris récemment rasés et crut reconnaître dans le prétendu enfant de chœur le lourd et grossier Jarl Kleinalf.

— Bonjour, mon enfant, lui dit donc Rimaurdson en lui barrant tout à coup le chemin; où vas-tu comme cela de si grand matin?

— Je vais chercher du vin pour messire le prêtre, afin qu'il puisse dire la messe pour le salut de votre âme, répondit le gros enfant de chœur d'une voix rauque dont il s'efforçait vainement d'amoindrir les retentissantes intonations.

— Attends donc un peu! dit alors Rimaurdson en faisant signe à quelques lansquenets d'accourir; il me semble que je dois te connaître. Ne nous sommes-nous pas assis jadis l'un à côté de l'autre, sur les bancs de l'école de Lufe, et n'avais-tu pas alors l'habitude de mordre tous tes camarades où de les fouler aux pieds? Comment! tu pourrais être comte, Jarl même, et te voilà réduit à n'être qu'un malheureux enfant de chœur!

En disant cela, il fit tomber le chapeau que l'inconnu persistait à tenir

rabattu sur ses yeux, et put alors apercevoir un front d'une largeur démesurée.

— Ne me trahis point, Benedict Rimaurdson, puisque tu te rappelles notre ancienne amitié, lui dit à voix basse le Jarl démasqué. Nous sommes même un peu parens, tu le sais, et à l'école, je te défendais toujours contre les autres. Le temps de mes prospérités est passé : je ne suis plus ni comte, ni Jarl; je ne suis qu'un malheureux proscrit, réduit à aller implorer l'hospitalité des âmes pieuses. Montre-toi maintenant bon garçon, Benedict! Jure que tu t'étais trompé, que tu ne me reconnais pas, et laisse-moi jouer des jambes.

— Garrottez-le, camarades! ordonna Rimaurdson aux lansquenets. C'est un brigand, un assassin et un incendiaire!

Le vigoureux chef de pirates, jetant alors bien vite au loin son bréviaire et sa chape d'enfant de chœur, apparut dans son riche costume habituel de chevalier, puis se mit à frapper bravement d'estoc et de taille tout autour de lui. Mais les lansquenets finirent par le serrer de si près, qu'ils réussirent à le désarmer. On le garrotta bien vite; et sans faire de bruit dans le château au sujet de cette importante capture, Rimaurdson le fit immédiatement conduire sous bonne escorte au donjon de Haraldsborg.

Rimaurdson ne voulait point inquiéter le roi en lui apprenant cet incident, et peut-être aussi ne pas lui donner lieu de douter de l'efficacité de sa surveillance en lui laissant voir qu'un ennemi si dangereux avait pu parvenir sans obstacle si près de lui. D'ailleurs, il regardait le château comme parfaitement sûr, et il s'inquiétait par conséquent fort peu des insolens éclats de rire que poussait le comte chef de brigands en se voyant emmener prisonnier, bien qu'il eût offert une somme immense à Rimaurdson pour sa rançon.

La tristesse profonde à laquelle il était en proie l'avait empêché de remarquer que, dans la même nuit, un bâtiment pirate, portant pavillon danois et banderolle pareille, était entré dans la baie de Taurnborg.

Cependant l'audacieux Jarl Kleinalf n'était pas le seul qui fût ainsi débarqué sans être aperçu; le terrible maréchal Stig Anderson lui-même avait pris terre secrètement, à la tête d'une bande de pirates déterminés : et dès le même soir, Mads-le-Jutlandais, habillé comme l'un des lansquenets royaux, était placé en sentinelle devant la porte conduisant aux appartemens du roi, sans que personne se fût aperçu de cette substitution.

Vers le milieu de la nuit donc, le jeune roi fut tout à coup réveillé par un bruit effrayant. Le château tout entier était en flammes, et l'on entendait les hommes d'armes, surpris par l'ennemi, faire retentir l'air des cris :

— Le maréchal! le maréchal! les bannis!

C'était de toutes parts un effrayant bruit confus d'armes s'entrechoquant ainsi que de cris de terreur; et le jeune roi se trouvait seul, et à moitié nu, dans sa chambre à coucher qu'obstruaient déjà de toutes parts les flammes et la fumée.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, vais-je donc être, moi aussi assassiné, et brûlé par les meurtriers de mon père! Jetant alors rapidement un manteau sur ses épaules, il prit sa petite épée et se disposait à se frayer un passage à travers les flammes, lorsqu'au milieu du cliquetis d'armes qui retentissait sous ses appartemens, il entendit la voix de son fidèle Hogen Johnson. Mais déjà les flammes s'étendaient partout, la fumée l'aveuglait et il ne pouvait plus trouver la porte, quand tout à coup il se sentit saisir par un bras vigoureux et tout couvert de fer. Il avait perdu connaissance et laissé tomber son épée.

En revenant à lui, il se trouva dans une petite barque couverte qui l'entraînait à travers la tempête avec la rapidité de la flèche.

— Où suis-je? demanda-t-il; me trouvé-je parmi les meurtriers de mon père?

— Parmi des sujets fidèles, répondit près de lui une voix amie. Et il put alors, malgré les ombres épaisses de la nuit, apercevoir un chevalier armé de pied en cap.

— Sénéchal Peder! Par tous les saints! c'est donc vous! s'écria-t-il tout joyeux.

— Je ne puis vous dire qui je suis, répondit le chevalier dont la visière était fermée; et le roi crut reconnaître dans ce mystérieux inconnu le chevalier bleu du tournoi d'Elseneur. Un vœu et un serment me lient la langue, continua l'inconnu; j'ai promis de cacher mon visage à mon roi et à tout l'univers. Je vais vous ramener en sûreté à Ribhouse; puis je retournerai dans un lieu où il fait encore plus sombre qu'ici. Pensez sur mon compte ce que vous voudrez, sire roi! mais, je vous en conjure, ne m'adressez pas une question de plus, et ne me forcez pas de manquer à ma parole de chevalier.

— Alors! tais-toi, au nom de Dieu! reprit le jeune roi, en lui serrant vivement la main. Certes, tu es le sénéchal Peder! Comment ne te reconnaîtrais-je pas, rien qu'à ta voix? Tu m'as sauvé la vie cette nuit. Si tu es encore en la puissance du duc, je te délivrerai, coûte que coûte!

— Point de mesure violente contre le duc! répondit en soupirant l'inconnu; il tient la vie de son prisonnier entre ses mains!

Le jeune roi se tut. La barque qui fendait les ondes avec la rapidité du trait, eut bientôt dépassé Sprogœ, où la nouvelle tour construite par le maréchal Stig Anderson s'élevait sombre et menaçante, au milieu de l'obscurité de la nuit.

Quelques jours plus tard, on sut partout que le roi Eric s'était réfugié à Ribehouse, que Taurnborg avait été pris par le maréchal, et que le fidèle chevalier Rimaurdson avait été tué. On sut aussi en même temps comment Rimaurdson, avant de périr sous la gigantesque épée du maréchal, avait fait prisonnier le redoutable Jarl Kleinalf.

La première chose qu'on apprit du roi, après son arrivée à Ribehouse, fut qu'il avait nommé le brave commandant de ce château-fort, le chevalier David Thorstenson, sénéchal du royaume pendant la captivité de Peder Hessel; et que, sur l'avis émis par le nouveau sénéchal d'accord avec la reine, il avait signé la condamnation à mort du Jarl Kleinalf.

On disait du duc, qu'au grand chagrin de sa jeune épouse, il languissait malade dans son château de Schleswig. On se racontait mystérieusement qu'il souffrait d'une maladie mentale; et le bruit qui avait déjà couru, d'un commerce qu'il entretenait avec les mauvais esprits, prit de nouvelles forces dans les récits étranges qui circulèrent sur le genre de ses souffrances. On prétendait que, dans sa maladie, il avait vu de ses propres yeux l'ange accusateur. Avant le commencement de cette bizarre maladie, on n'avait pas su pendant quelques jours ce qu'il était tout à coup devenu; et elle n'avait, disait-on, éclaté qu'après qu'il eut été voir son important prisonnier à Norburg, et qu'il l'y eut trouvé tranquille dans ses fers.

Parmi les expressions qu'on prétendait avoir échappé au duc dans ses momens d'hallucination, on citait celle-ci: « Que son prisonnier de Norburg était certainement conjuré contre lui avec des démons et des esprits invisibles. »

XXIV.

Les Norwégiens et les Dannis ne cessèrent pas de long-temps d'inquiéter les côtes du Danemarck, et quoique le roi de Norwége n'eût réussi à s'établir nulle part dans le pays, c'était là toujours un brave et puissant ennemi que les malheurs des temps rendaient doublement dangereux pour le royaume. Les îles d'Amager et de Hween venaient tout récemment d'être dévastées par ses troupes, qui avaient promené

partout le fer et la flamme. Il avait fait une expédition contre Aulborg, et n'avait même pas épargné les villes du duc. On songea donc sérieusement à négocier un traité avec lui; mais dans une lettre de sauf-conduit, il avait promis aux bannis de ne point conclure de paix avec le Danemarck sans leur assentiment ni celui du maréchal.

Par une paisible nuit d'automne, les lugubres accens de l'hymne des morts s'échappaient de l'église souterraine située dans la cathédrale de Wiborg, sous le tombeau du roi Eric, fils de Christophe. Le vent transportait par delà le lac ces sons mélancoliques; et souvent, de la maison de péage située de l'autre côté du lac, on pouvait entendre le retentissement des vigiles qui, jusqu'au jour du jugement dernier, devaient constamment monter vers le ciel pour le repos de l'âme du monarque assassiné. Devant cette maison de péage, passait une route conduisant au couvent d'Asmild.

Un vieux pèlerin, la tête penchée sur la poitrine, et paraissant en proie à de profondes réflexions, était assis en cet endroit sur un bateau mis à sec; près de lui se trouvait une jeune fille portant également le costume des pèlerins. Elle donnait la main à un jeune homme robuste, vêtu comme un écuyer, avec un casque d'acier et une épée courte au côté, et tenant à la main une longue épée dorée, en forme de serpent et propre à servir de parure plutôt que de défense.

— Irons-nous frapper au couvent, père Henner? dit le jeune homme; ni toi ni Gertrude, vous ne pouvez aller plus loin pour cette nuit.

— Arrêtons-nous ici un instant, Skirmen, reprit le vieillard. Un peu de repos ne nous fera pas de mal; et depuis que nous ne nous sommes vus, nous avons veillé assez de nuits sans nous reposer. Tant que je n'aurai pas revu l'audacieux maréchal, et que je ne lui aurai pas annoncé ce que j'ai été chargé de lui dire, mon pèlerinage de repentir et de pénitence ne sera point achevé; et jusque-là il m'est interdit de reposer sous un toit. Je l'ai juré.

— Mais alors, cher père Henner! que venez-vous donc faire à Wiborg? demanda Skirmen. Si le maudit maréchal ne se trouve pas en ce moment dans l'un de ses repaires de Hielm ou de Sprogœ, il faut qu'il soit allé piller et dévaster les villes et les châteaux du roi! Il a été obligé de respecter le château de Stège; mais ceux de Skjelskjœr, de Samsœ et de Taurnborg ont succombé. Que Dieu nous soit en aide! ajouta-t-il d'un ton de découragement, en brisant un roseau qu'il avait pris à la main. Depuis que le puissant Ladelaus est mort, il n'y a pas de roi devant lequel tremble maréchal, il tremblerait donc bien moins devant notre jeune roi Eric.

— Cependant, mon fils, il y a un roi que le maréchal, pas plus qu'aucun autre mortel, ne saurait braver impunément! Si celui-là est avec notre roi, toutes les forces dont dispose maintenant le maréchal lui seront aussi inutiles que le roseau que tu viens de briser. En disant ces mots, le vieux Henner regardait d'un air pensif vers le ciel. — Il faut que je le rencontre bientôt... bientôt, continua-t-il après une longue pause... Il est peut-être plus près de nous que tu ne penses... En ce moment il n'est point à Hielm. Il a l'intention de se rendre à Halland avec son ami, le nouvel archevêque. Ils devaient se rencontrer à Wiborg ou bien dans le couvent d'Asmild. Hum! peut-être à l'heure qu'il est complotent-ils ensemble la perte et la ruine du pays!

— Je crois, en vérité, que tu sais tout, père Henner, dit Skirmen frappé d'une vive surprise. Mais que va-t-il faire à Halland? Accourrait-il au secours du comte Jacques, assiégé à Hunehals?

— Comment! tu n'en sais pas plus long, Skirmen? Et cependant ton maître est un homme d'état! Vois-tu, on voudrait en ce moment conclure à Wiborg un traité avec le roi de Norwége; mais cela ne peut pas se faire sans le consentement du maréchal. Ce brigand, cet incendiaire

tient entre ses mains le sort de deux, peut-être de plusieurs royaumes. Il est donc grand temps maintenant qu'il reçoive un avis du maître des rois!

Le vieillard retomba dans une rêverie profonde, et Gertrude, sans le troubler dans ses graves méditations, put glisser quelques tendres paroles d'amour à son fiancé.

— Hum! Il est cependant assez bizarre que nous nous soyons ainsi rencontrés, mon garçon! reprit le vieux Henner, en considérant les deux jeunes gens avec intérêt. Toi et Gertrude, vous voilà, à ce que je puis voir, aussi bons amis qu'autrefois. Du reste, mon pauvre Skirmen, tu n'as guère lieu de te vanter de ton bonheur! Les éperons d'or ne viennent pas sur les arbres; or, avant d'obtenir ta Gertrude, il faut que tu sois chevalier. Allons, du courage, mon fils! Si ce n'est pas saint Jœrgen qui te vient en aide, peut-être sera-ce saint Christian. Seulement conserve mon épée de pèlerin! on dit que cela porte bonheur. Saint Michel l'a portée pendant cent ans au haut de la tour d'une église. Mais, comme l'on dit, pour danser, il faut autre chose que des souliers rouges; et si le chat veut attraper du poisson, il faut qu'il se mouille la griffe! Pourquoi donc es-tu resté à fainéanter à Harrestroup, pendant que ton maître est chargé de fers à Norburg?

— Hélas! cher père Henner, répondit Skirmen, dans le malheur il n'y a pas de ressource si extravagante à laquelle on n'ait recours. La vieille et fidèle nourrice de mon maître était malade. Elle m'a envoyé chercher, elle avait quelque chose d'important à me confier...

— Hum! murmura le vieillard, les bavardages de femmes ne servent pas à grand'chose!

— Eh bien! qu'as-tu appris à Harrestroup? demanda Gertrude avec curiosité. Il faut que cette vieille femme t'ait bien fait rougir, puisque tu n'oses pas parler. Je suis sûre qu'elle a pris bien plus soin de ton maître que toi...

— Ne m'adresse point de reproches, chère Gertrude, reprit Skirmen avec tristesse. Mon cher maître, le malheureux jour même où il fut fait prisonnier à Skjelskjœr, m'avait envoyé avec une mission importante à Ribehouse; et depuis lors je n'ai plus songé qu'à une seule chose, à le délivrer. J'ai été trois fois en Alsen; mais la maudite tour de Norburg est aussi bien gardée la nuit que le jour. Il m'ont surpris deux fois, et certes j'aurais été pendu si je ne m'étais pas échappé.

— Toi, mon cher et fidèle Skirmen! s'écria Gertrude en l'embrassant. Ah! quelle honteuse mort c'eût été là pour un écuyer qui a si long-temps été sur le point de devenir chevalier! ajouta-t-elle d'un petit ton railleur. — Allons, ne te fâche pas, Skirmen! je ne t'en aime pas moins pour cela. Est-ce ta faute à toi, si tes prouesses ne sont pas mieux appréciées? Mais raconte-nous donc ce que la nourrice t'a confié.

— Hélas! elle est tombée en enfance, la bonne femme, et elle n'a la tête pleine que de folies et de chimères. Elle a voulu me faire accroire qu'elle était restée pendant huit jours à la place de mon maître dans son cachot En Alsen, m'a-t-elle raconté, on l'avait prise pour une sorcière, et les geoliers n'avaient pas osé lui refuser la permission de visiter leur prisonnier. Elle prétend qu'il serait parti en changeant de vêtemens avec elle, après lui avoir juré de la manière la plus solennelle qu'il reviendrait la délivrer sous huit jours, et que pendant tout l'intervalle il ne montrerait son visage, ni ne se ferait connaître à personne. Il faut que la bonne femme ait rêvé tout cela, car c'est de toute impossibilité.

— Pourquoi cela, mon fils? reprit Henner dont ce récit avait excité l'attention, cela pourrait se faire; du moins ce trait-là est bien digne de ton loyal et chevaleresque seigneur. Mais pourtant à quoi cela aurait-il pu servir au sénéchal, puisque, lié par sa parole, il devait revenir, déguisé, reprendre ses fers dans son cachot?

— C'est ce que j'ignore, et c'est là précisément ce que j'y vois d'invraisemblable. Aussi je n'en crois pas un mot; sans compter qu'il eût été impossible à la vieille Dorothée de se taire pendant huit jours, et de ne point se trahir, pendant un si long espace de temps, par quelque bavardage ou par quelque chanson de sa façon. Il est toutefois assez singulier qu'elle ait pu me donner sur la prison des détails précis. Elle m'en a décrit l'extérieur tout comme je l'ai vu moi-même de mes propres yeux, et m'a en outre remis une clé, en me jurant mille fois qu'elle pouvait ouvrir la porte intérieure du cachot.

— Dans ce cas, tu as grand tort de douter plus long-temps, Skirmen! s'écria Gertrude toute joyeuse. Si tu crois que nous autres femmes nous ne pouvons pas nous taire quand il s'agit de quelqu'un qui nous est cher, tu nous juges mal. Or, si je connais bien ton maître, je dis qu'en huit jours il en peut faire plus que beaucoup d'autres en toute une année. Donne-moi cette clé; ne pourrai-je pas tout aussi bien jouer le rôle de sorcière que celui de reine des aulnes? Puisque ces bonnes gens d'Alsen croient si bien aux sorcières, nous trouverons sans doute quelque moyen de nous en tirer. Il faut que tu saches que nous avons vu à Rome la prison de saint Pierre, et que nous avons obtenu l'absolution de tous nos péchés, sans avoir besoin de faire le pélerinage du tombeau de notre Sauveur. Depuis ce temps-là, je ne crois pas avoir gravement péché; et si la sainte Vierge ou saint Christophe veulent se servir de moi pour ouvrir un cachot, cela peut parfaitement se faire, quoique je ne sois pas un ange.

— Silence, enfans! cachez-vous, dit tout à coup le vieux Henner, j'entends des cavaliers qui viennent par la route du couvent. Si c'était le maréchal?...

Gertrude et Skirmen prêtèrent l'oreille, puis ils allèrent bien vite se blottir dans les broussailles, sur les bords du lac, où ils avaient force confidences à échanger.

Sur la route du couvent d'Asmild, tout près de la maison de péage, arrivait au grand trot une troupe de reitres armés de pied en cap, et ayant à leur tête deux personnages de distinction. L'un, grand et maigre, portait le costume ecclésiastique. Ce n'était autre que l'audacieux prévôt capitulaire de Roskild, maître Jens Grand, qui, après la mort du vieux Johann Dros, venait d'être élu archevêque de Lound, contrairement à la volonté du roi. Celui qui l'accompagnait était un homme d'une taille gigantesque, couvert d'acier et montant un fougueux cheval de bataille. Ils s'arrêtèrent un moment en cet endroit du chemin, pendant que les reitres de leur suite allaient faire boire leurs chevaux dans le lac.

— Comme je vous le dis, messire maréchal, dit l'impérieux prélat en continuant l'entretien commencé, ils seront forcés de vous restituer vos biens et de vous laisser tranquille, pourvu que vous abandonniez, quant à présent, le trône au bambin. Nous aurons d'ailleurs bien plus beau jeu avec lui qu'avec votre puissant roi de Norwége, *l'ennemi des prêtres!*

— Ah! monseigneur, répondit le maréchal, il y a quelque chose là-dessous. Vous avez peur de l'ennemi des prêtres? Eh! c'est un surnom qu'il porte à tort. C'est peut-être le plus habile et le plus grand roi que la Norwége ait encore eu jusqu'à présent. Il est doué d'une âme vraiment royale. Quand un roi du nord a-t-il, avant lui, gardé auprès de lui, sans éprouver la moindre crainte ni la moindre jalousie, un frère aussi puissant que le duc Hakou? Sous un tel roi, le Danemarck et la Norwége ne feraient plus qu'un même royaume, qui n'aurait pas son pareil au monde. Puissé-je alors tenir seulement pendant dix ans le bâton de général en chef, comme vous la crosse, et vous ne tarderez pas à voir que depuis Absalon la vieille race de Skialm Hvides n'a pas dégénéré! Il y a maintenant en Suède sur le trône un enfant-roi dont on ne parviendra jamais

à faire un homme, si long-temps qu'il puisse vivre. Que penseriez-vous, monseigneur, d'une espèce de trinité temporelle qui réunirait les trois couronnes sur une même tête?

— A force de tendre l'arc, il rompra, répondit l'archevêque. Songez-y bien! vous êtes banni, et vos grands biens ont fait retour à la couronne!

— Je puis effacer le stigmate de ce bannissement à l'aide de l'épée que voici, répliqua le maréchal; et, mes amis et moi, nous sommes encore assez riches, puisque toutes les richesses du Danemarck sont évidemment à notre disposition.

— Réfléchissez cependant, reprit l'archevêque d'un ton d'autorité, que vous n'êtes pas seulement banni, mais que vous êtes de plus excommunié. Si vous voulez que je vous relève de cet anathème, il faut que vous ne me donniez pas pour roi, non plus qu'au pays, *l'ennemi des prêtres*. Faites-vous plutôt roi, vous-même, — cela vous serait presque aussi facile.

— Voulez-vous m'induire en tentation, Grand? dit le maréchal en souriant. Si le maréchal Stig Anderson occupait le trône de Danemarck, il faudrait que maître Grand, pour pouvoir tenir en respect son royal allié, montât sur la chaire de saint Pierre.

— Cela ne serait pas du tout nécessaire, messire maréchal, répondit l'astucieux prélat. Vous ne méprisez pas, vous, comme cet orgueilleux Norwégien, la sainte Église et ses chefs. Vous seriez trop prudent pour refuser au premier prélat du nord l'obéissance et le respect auxquels il a droit. Mais je ne veux pas vous tenter. Je respecte au contraire vos nobles sentimens et l'empire que vous exercez sur vous-même. C'est à moi, et non à vous, qu'il appartient de disposer de la couronne et de décider si on peut, si on doit la placer sur une autre tête. Je suis votre ami, maréchal Stig Anderson, continua-t-il d'un ton hautain, je crois vous l'avoir prouvé; mais me voilà maintenant le premier personnage en Danemarck après le roi. Ce prince m'a absous en ce qui touche votre affaire; il m'a même témoigné de la confiance, et m'a chargé de traiter de la paix avec la Norwége. Je le fais, et avec zèle, non pas seulement pour le roi, mais aussi pour le bien de l'Etat et de l'Eglise. Je n'ignore pas que vous pouvez d'un mot rompre les négociations. Mais ne le faites point, maréchal Stig Anderson! Ne le faites point, je vous le conseille. Demandez ce que vous voulez et fiez-vous à moi. Mais rappelez-vous que c'est désormais moi qui sacre les rois de Danemarck, et que je n'ai pas besoin du siége de saint Pierre pour lier et délier les âmes, celle du roi aussi bien que celles de nos chevaliers.

Le maréchal regarda l'audacieux prélat d'un air tout surpris. — En vérité, répondit-il, vous êtes un homme puissant; mais je croyais fermement que le fils d'Eric-le-Clignoteur ne devait pas avoir en Danemarck d'ennemi plus acharné que vous, car vous avez poursuivi jusque dans leur tombeau les hommes qui lui furent fidèles. Vous les avez fait déterrer de vos cimetières comme des chiens, pour jeter leurs cadavres à la voirie. D'où vient donc maintenant que vous paraissez tenir si fort à ce que ce marmot occupe le trône?

— C'est que maintenant cet enfant est sacré et couronné!

— Et quand bien même il l'aurait été mille fois, n'ai-je pas juré sa perte? Il faut que lui ou moi, nous mourrions! Je comptais sur vous, Grand, mais je vois bien que l'archevêque de Lound ne pense plus comme le grand prévôt de Roskild. Je m'aperçois que changer de siége suffit pour donner le vertige aux plus fortes têtes. Auriez-vous donc oublié sur votre siége archiépiscopal ce que vous m'aviez promis et juré sous le costume de prévôt?

— Non, brave maréchal, répondit Grand; mais vous, n'auriez-vous pas oublié ce que tous deux nous avions promis au duc Waldemar? C'est là

un seigneur plus digne d'avoir des amis fidèles que ceux qui promirent la couronne de Danemarck *à l'ennemi des prêtres*. J'ai suffisamment prouvé qu'il m'était indifférent de conserver ou non la couronne au marmot que vous voudriez détrôner ; mais je ne siégeais pas dans vos conseils, le jour où vous prîtes la résolution de manquer à la promesse solennelle que vous aviez faite au duc.

— Ah! nous y voilà? Je vous comprends maintenant parfaitement, monseigneur! J'avais oublié que vous étiez le confesseur de ce beau duc. Puisqu'il a pu être assez lâche, assez parjure, pour signer ma condamnation au bannissement, il ne se ferait sans doute non plus aucun scrupule d'apposer son nom au bas de mon arrêt de mort.

— C'est à moi que vous êtes redevable d'en avoir été quitte à si bon marché, répondit Grand. En signant ce jugement, le duc a agi en ami prudent. Comme administrateur du royaume, il peut, en temps opportun, revenir sur cette condamnation purement politique et la faire casser. Contribuez à la conclusion de la paix avec la Norwége, et vous cesserez d'être un homme banni. Le temps viendra où vous ne mépriserez pas les bénédictions de l'Eglise et où, au contraire, vous tremblerez devant ses foudres ; n'en faites pas fi, maréchal ; elles ont déjà brisé bien des couronnes et renversé des guerriers encore autrement puissans que vous.

— Eh! laissez-moi la paix, avec votre excommunication! reprit le maréchal irrité, en relevant orgueilleusement la tête et en donnant de l'éperon à son cheval. Je suis la preuve vivante qu'un homme peut parfaitement bien se porter, malgré toutes les excommunications qui aient pu être lancées contre lui dans la cathédrale de Lound. Le temps est en effet passé où les foudres de l'Église avaient quelque puissance ; et elles ne feront pas aujourd'hui reculer le maréchal Stig Anderson de l'épaisseur d'un cheveu!

Au moment où il prononçait ces derniers mots, les sons du cantique des morts chanté sous le tombeau du roi assassiné retentirent par delà le lac.

— Qu'est-ce que cela? dit le maréchal en arrêtant court son cheval.

— C'est le sang de ton roi qui demande vengeance au ciel, répondit près de là une voix rauque. Et tout aussitôt Henner-le-Frison, avec sa taille gigantesque, apparut devant lui.

L'intrépide chef d'armées sentit tout son sang se glacer dans ses veines. Il regarda le vieux pélerin, comme il eût pu faire d'un spectre horrible ; et à ce même moment les accens plaintifs de l'hymne des morts chanté près du tombeau royal, traversant encore une fois le lac, vinrent retentir mystérieusement à ses oreilles.

— Ecoute, écoute! lui dit le pélerin ; on entendra toujours ici ces gémissemens, jusqu'à ce que le roi Eric et ses assassins comparaissent devant le tribunal de Dieu!

— Démon, qui es-tu? s'écria le maréchal en tirant son épée.

— Un régicide comme toi. Mais moi, j'ai fait pénitence pour mes péchés! Je t'apporte maintenant ton dernier et suprême avertissement, maréchal Stig Anderson ; ne méprise pas les foudres de l'Eglise, ne méprise pas les armes célestes. La force de l'homme est celle du roseau ; la main de Dieu seul est forte et puissante ; à lui seul appartient la vengeance. Repens-toi, Stig Anderson, car ton heure approche. Fais pénitence, Stig Anderson ; c'est là ce que le saint-père m'a ordonné de te dire. Efface la tache du sang royal qui souille tes mains, et fais pénitence! ou bien attends-toi à la mort et à la damnation éternelle. Ton âme a été pesée et a été trouvée trop légère. — Le délai qui t'est encore accordé est bien court...

— Henner! est-ce donc toi? s'écria le maréchal en agitant son épée. Ah! prends garde! Ta tête grise et insensée ne saurait te protéger contre ma fureur.

— Ecoute! écoute! continua le pélerin sans m'émouvoir ni bouger de place. tandis qu'une fraîche brise ramenait de nouveau au delà du lac les sons des vigiles. On eût même dit que ces lamentables accens avaient acquis cette fois plus de force, et qu'un torrent de voix sépulcrales murmurait au dessus de leurs têtes dans le silence de la nuit. Ecoute! écoute! répéta le pélerin. Ce sont les sons du tombeau qui montent vers le ciel, priant pour l'âme royale qui a été rappelée au milieu du péché, et en même temps criant malheur et damnation à ses meurtriers!

— Tais-toi, vieillard maudit! s'écria le maréchal qui, dans sa fureur, dirigea son épée de combat vers le front du pélerin; mais au même instant cette arme s'échappa de ses mains, car il crut voir flamboyer dans l'air une épée de feu. Frappé d'horreur, il enfonça ses éperons dans les flancs de son coursier, et prit la fuite avec le seigneur ecclésiastique qui, lui aussi, était devenu pâle comme un mort et fit le signe de la croix en disparaissant dans l'obscurité.

Peu d'instans après, les reitres du maréchal passaient, eux aussi, au grand trot devant le vieux Henner qui continuait lentement son chemin, tandis que le jeune écuyer, appuyé toujours sur la longue épée du pélerin, restait silencieux et pensif près du bateau.

XXV.

Quatre semaines s'étaient écoulées depuis la nuit mystérieuse où l'orgueilleux maréchal avait rencontré Henner près du lac de Wiborg, et y avait entendu retentir le son des vigiles chantées sur la tombeau du feu roi. Le soleil couchant projetait ses derniers rayons sur les tours du château d'Hielm.

Le maréchal, suivi de ses reitres, chevauchait silencieux et tout entier à ses sombres pensées sur la route conduisant au château. Il revenait d'une entrevue qui avait eu lieu à Warberg, entre le roi de Norwége et le roi de Danemarck, et où son intraitable orgueil et ses exigences excessives avaient complétement rompu tout projet d'accommodement. Il s'en retournait à Hielm, plein de l'orgueilleuse conviction de sa puissance, et cependant son visage de fer était empreint d'une mortelle pâleur. Il avait d'ailleurs dissimulé à l'impérieux Grand la profonde impression produite sur lui par sa rencontre avec Henner; et il n'avait fait que rire et de lui-même et d'une aventure dans laquelle il persistait à ne voir qu'un effet du hasard, ou bien qu'une malicieuse jonglerie du vieux pélerin, qu'il regardait comme à moitié insensé.

Après avoir pris froidement congé de l'archevêque, il s'en revenait de la réunion royale, seul avec ses reitres, sans avoir, de toute la route, prononcé une parole, et cherchait vainement à bannir de son esprit l'idée que son épée avait été brisée entre ses mains par la foudre, lors de cette rencontre avec le vieux Henner, encore qu'il la considérât comme une illusion. Il lui semblait en effet toujours avoir bien distinctement entendu, au milieu du cantique des vigiles, un fantôme lui annoncer sa mort et sa damnation; et il apercevait alors le glaive du puissant chérubin qui l'avait frappé dans l'éclair, pendant que les sons accusateurs partant du tombeau royal s'élevaient vers le ciel en passant au dessus de sa tête anathématisée. Sombre et courroucé, il traversa l'obscure porte voûtée de son château, descendit de cheval et alla retrouver ses filles dans la salle de la grande tour.

La douce Marguerite vint amicalement au devant de lui et lui aida à détacher son armure, pendant que la petite et impatiente Ulrique, l'accablant de ses curieuses questions, lui demandait où il avait été et s'il rapportait encore cette fois à la maison beaucoup de butin et d'objets précieux.

— N'as-tu donc pas assez d'or et de joyaux, fille cruelle et dénaturée?

répondit le sombre châtelain, sans regarder l'enfant. Je t'en ai pourtant déjà plus rapporté que jamais n'en posséda en Danemarck fille de roi. Hum! ajouta-t-il à voix basse, le temps viendra peut-être bientôt où il faudra que tu te contentes de moins. Va-t'en trouver mon maître de la chambre, lui ordonna-t-il ensuite d'un ton de voix sévère; il t'ouvrira mon trésor et te donnera le chapelet avec lequel le roi Eric, fils de Christophe, a dit sa dernière prière. Tu le conserveras, entends-tu, comme ton héritage paternel.

— Merci, père, merci, s'écria la petite fille aux joues rosées; mais pourquoi as-tu toujours l'air si fâché, quand tu me fais quelque présent? Je vais donc avoir ce beau collier de perles garni de diamans, et pouvoir m'en parer. Oh! que cela est beau! merci, merci!

A ces mots, l'insouciante jeune fille sortit en courant et en battant gaîment des mains.

— Et toi, ma pauvre Marguerite! continua le maréchal en considérant d'un air attendri sa fille aînée, toute pâle et silencieuse, comme tu te soucies peu de mes trésors, toi, je te donne ma bénédiction. Fasse le ciel que ce ne soit pas une malédiction! ajouta-t-il à voix basse, en imposant ses mains sur la tête de sa fille toute tremblante. — Va dire au chapelain du château de venir me trouver!

— Es-tu malade, cher père? lui demanda Marguerite d'un ton d'inquiétude. Ta main est froide comme la glace, et tu es si pâle!

— Ce ne sera rien, répondit-il d'une voix sombre en se jetant dans un fauteuil. Fais ce que je te dis, et reste dans ta chambre jusqu'à ce que je t'appelle. Que Dieu te bénisse!

La douce Marguerite s'éloigna les larmes aux yeux. Peu de temps après, un prêtre, de petite stature et tout tremblant, entra et salua profondément le châtelain, mais sans dire mot.

— Je n'ai plus long-temps à vivre, lui dit le maréchal; prépare-moi à la mort, prêtre, si tu le peux, et administre-moi le saint sacrement! Car, après tout, il faut bien songer à Dieu et à son âme! Je n'ai pas besoin de me confesser, ajouta-t-il; le monde entier sait ce que j'ai fait, et Dieu surtout.

Le prêtre, effrayé, commença à réciter en tremblant une des homélies sur les sept péchés mortels et les nombreux cas de conscience qui s'y rapportent, qu'il avait l'habitude de prononcer en pareil cas; mais le maréchal l'interrompit d'un ton d'impatience. Tout ce bavardage-là m'est inutile, lui dit-il; je ne veux pas écouter tes paroles, mais celles de Dieu. Donne-moi la Communion; elle me fera mille fois plus de bien que tout ce que tu pourrais me dire. Le roi Eric n'a pas pu la recevoir, lui, avant sa mort; il est vrai qu'ils la lui ont donnée dans son cercueil! Allons, dépêche-toi, frocard! Qu'as-tu donc à hésiter comme cela?

— Hélas! puissant seigneur, balbutia le prêtre, je ne puis, je n'ose en vérité... Le droit canon, le chapitre et le saint-père me condamneraient si j'administrais le saint sacrement de l'autel à un homme frappé d'excommunication.

— Mort et damnation! Il le faut, misérable prêtre, ou il t'en coûtera la vie! s'écria le maréchal en tirant son épée.

— Hélas! monseigneur, la Communion restera sans efficacité pour vous tant que pèsera sur votre tête l'anathème de l'Eglise.

— Que chantes-tu là, vieux frocard? Sans efficacité? c'est ce que nous allons voir. Va-t'en me chercher tout de suite les espèces consacrées, ou tu es un homme mort.

Le prêtre, terrifié, se retira bien vite d'un air humble et soumis; mais il se garda de revenir, et prit la fuite dans la campagne.

Le maréchal devenait à chaque instant plus pâle. Il regardait fixement dans la direction de la porte par laquelle le prêtre venait de sortir, comme si c'eût été une porte du ciel par laquelle un ange allait lui apporter son

salut; mais cette porte ne s'ouvrait toujours point. Il essaya de se lever de son siége, mais il retomba sans force en arrière. Alors il voulut appeler, mais sa voix s'étant affaiblie, personne ne l'entendit. Enfin son fidèle varlet, Mads-le-Jutlandais, entra.

Ce vigoureux compagnon ne s'aperçut pas d'abord de l'état dans lequel se trouvait son maître.

— Monseigneur, lui dit-il en demeurant immobile sur le seuil de la porte et en portant la main à son casque d'acier, il y a ici un étranger de distinction qui veut à toute force vous parler sur-le-champ.

Le maréchal, après avoir consenti par un simple signe à ce que cet étranger fût introduit auprès de lui, se fit verser un gobelet de vin, et l'avala d'un trait; ce qui sembla lui redonner un peu de forces.

— Le prêtre! mon chapelain! s'écria-t-il d'un air égaré.

Le fidèle Mads remarquant alors seulement, et avec effroi, l'état dans lequel se trouvait son maître, sortit en toute hâte pour aller chercher aussi bien le médecin que le prêtre. A peine eut-il dépassé le seuil de la porte, que l'étranger dont il avait parlé entra.

C'était un seigneur d'une noble stature; il était vêtu d'un manteau écarlate avec un chapeau à plumes sur sa tête; mais sa figure restait toujours cachée derrière l'extrémité supérieure de son manteau. Ce manteau tomba enfin, et un visage hardi, fier, chevaleresque, mais pourtant pâle et inquiet, apparut alors.

— Le duc Waldemar! s'écria le maréchal, et il voulut se lever; mais il retomba aussitôt dans son fauteuil. Vous venez donc voir comment meurt l'homme que vous avez banni?

— Arriverai-je vraiment dans un si terrible moment? s'écria le duc visiblement effrayé. Eh bien! c'est une preuve que l'ange des représailles est aussi descendu vous visiter; mais dans ce cas j'arrive trop tard pour pouvoir me battre à outrance avec vous.

— Cela peut encore se faire, reprit le maréchal en se relevant sur son siége. Allons, apprenez-moi pourquoi, et surtout dépêchez-vous?

— Traître et parjure, vous avez manqué à votre parole de chevalier et à vos sermens! vous avez promis ma couronne au roi de Norwége.

— Oui! après que vous aviez eu le premier brisé notre alliance en me bannissant.

— Je l'ai fait pour vous sauver; vous le savez bien! mais ç'a été là un heureux prétexte. Au reste, devais-je m'attendre à plus de fidélité de la part de l'assassin d'un roi?

— Vous vous accusez vous-même, duc Waldemar! Ce crime, à supposer que c'en soit un, vous l'avez partagé avec moi. J'avais à venger de mortelles injures, mais vous, aviez-vous les mêmes griefs contre Eric-le-Clignoteur? Ce serait bien à tort que vous vous imagineriez pouvoir vous laver les mains de son sang, car le conseil de le verser est venu tout aussi bien de vous que de moi.

— Un être autrement puissant que nous a déjà jugé entre nous deux, continua le duc. Je pars et ne veux pas vous maudire à votre heure dernière. Cependant il faut encore que vous me disiez un dernier mot, que vous m'expliquiez une énigme : où est le poignard à tête de lion que je vous donnai à l'heure où nous jurâmes la perte du tyran?

— Il est resté dans sa poitrine, répondit le maréchal; car il devait servir à constater que vous étiez notre chef et notre prince. J'y gravai moi-même votre nom. Ne fallait-il pas en effet que vous partageassiez notre sort, pour que vous nous restassiez fidèle?

— Infâme traître! vous vouliez me faire aussi condamner? Hélas! apprenez-moi donc quel est le délateur qui a pu me montrer, en présence du roi et du peuple, ce poignard accusateur, cette irrécusable preuve de notre homicide alliance?

— Si ce n'a pas été le sénéchal Hessel, demandez à votre confesseur le nom de l'ange qui accuse les traîtres.

— Ce n'a pu être le sénéchal, répondit le duc, car il était alors chargé de fers dans la tour de mon château de Norburg. C'est donc vous, vous-même, régicide frappé des foudres de l'Eglise; à moins que ce n'ait été le démon.

— Prêtre! prêtre! où es-tu? Que fais-tu donc? s'écria le maréchal en regardant de tous côtés avec inquiétude. Ne nomme point ici le mauvais esprit, duc Waldemar: ne l'avons-nous pas invoqué dans nos conciliabules homicides?

En ce moment, la porte s'ouvrit précipitamment, et Mads-le-Jutlandais entra.

— Qu'allons-nous faire, monseigneur? dit d'un air inquiet ce rude compagnon. Le frocard a pris la fuite, et voilà que l'île est cernée par les grands vaisseaux du roi. Ses gens débarquent et parlent déjà de donner l'assaut à votre château. Thorstenson est à leur tête.

— Eh bien! s'écria le maréchal en se levant avec vivacité, que le prêtre s'en aille à tous les diables! Maintenant je ne veux plus mourir. Ah! puisque vous vous faites homme, roi Eric, je vais vous apprendre ce que peut encore le maréchal Stig Anderson.

Ses forces gigantesques lui étaient tout à coup revenues.

— Partons! ajouta-t-il en saisissant son armure; que tout le monde se mette sous les armes, nous les écraserons sous le poids de nos pierres brûlantes et de nos masses.

Il était déjà parti depuis long-temps, que le duc Waldemar restait toujours là en proie à une mortelle indécision. On entendit enfin au dehors un grand bruit d'armes et d'hommes de guerre; alors seulement il mit à son tour l'épée à la main, et sortit en toute hâte.

XXVI.

Bientôt les nouvelles les plus extraordinaires se répandirent de tous côtés, et les récits les plus bizarres circulèrent parmi le peuple. L'assaut donné au château de Hielm avait été repoussé, et les troupes royales avaient éprouvé une grande perte. Cependant Thorstenson continuait le siége et se disposait même à tenter un nouvel assaut.

Un jour, le bruit se répandit parmi les assiégeans que le maréchal était mort; tandis que d'autres prétendaient qu'il avait subitement disparu.

Un grand seigneur étranger était venu le voir, disait-on, et avait disparu tout à coup avec lui. Bientôt il circula dans les basses classes du peuple, que le diable était venu en personne visiter le château d'Hielm et en avait enlevé le terrible régicide.

Cependant ce repaire féodal n'en continuait pas moins d'être défendu obstinément par les sept cents hommes tout bardés de fer du maréchal. Quelques uns assuraient qu'ils étaient maintenant commandés par le banni Rone, l'ancien écuyer du feu roi; et que celui-ci y avait conduit sa femme, la fille de l'Alfgrave, celle que les chants populaires surnommaient *boucles de souliers*.

On voyait en effet quelquefois une femme entièrement vêtue de blanc errer, un crucifix à la main, sur les remparts d'Hielm, et les sombres guerriers de la garnison s'incliner et s'agenouiller quand elle passait devant eux. Quelques uns des gens de guerre de Thorstenson disaient que c'était la fille aînée du maréchal; mais le plus grand nombre affirmait que c'était un être surnaturel, protégeant le château et le rendant inexpugnable.

Peu après que le bruit de la mort et de la disparition du maréchal se fut répandu, on aperçut de la maison curiale de Stubberoup, en Hinds-

holm (1), un grand convoi funèbre débarquer, le soir, d'un vaisseau mouillé près du rivage, puis se diriger solennellement et silencieusement vers le cimetière de ce village, à la clarté des torches.

Ce soir-là, les servantes du curé faisaient la veillée et cardaient de la laine. A cette occasion, plusieurs jeunes filles du village étaient venues les aider; car on devait s'amuser et danser, la besogne une fois terminée. Toutes ces filles se trouvaient réunies dans la chambre des domestiques, au milieu de grands bahuts, gaîment occupées de leur ouvrage, chacune avec un grand tas de laine devant elle, pendant qu'une lampe fumeuse pendait à un crochet fixé à l'une des poutres du plafond. Elles trompaient le temps, tantôt en chantant des chansons, tantôt en racontant des histoires de brigands ou de revenans; tandis qu'au fond de la pièce quelques garçons de charrue dormaient étendus sur une baraque à oies.

Les actives cardeuses en étaient au beau milieu d'une effrayante histoire de brigands surpris, une nuit de Noël, par le sénéchal Peder Hessel dans une métairie voisine. C'était la bande de Nils Ounfried et de Lave Rimaurdson, dont les chefs avaient alors pu s'échapper, puis avaient été arrêtés et exécutés l'année d'après à Harrestroup. Douze hommes de cette bande avaient cependant péri en Hindsholm; et une complainte devenue bientôt populaire, avait été composée à ce sujet. C'était précisément celle que les jeunes filles chantaient en ce moment en chœur; et la fille de cuisine qui la savait fort exactement, en était à ce quatorzième couplet :

> C'était le sénéchal Peder Hosœel ;
> Il appela tous ses gens de guerre.
> Éveillez-vous et ne me faites pas trop tarder,
> Car nous avons reçu information.
> Éveillez-vous et partez, il en est temps,
> Sans cela l'armure serait menteuse...

En ce moment, la complainte fut tout à coup interrompue par une fille de la brasserie, qui entra tout effrayée en annonçant qu'elle venait de voir passer un convoi funèbre marchant aux flambeaux.

A ces mots, toutes les jeunes filles abandonnèrent leurs cardes et laissèrent tomber de leurs genoux la laine qui y était entassée. Les garçons de charrue se réveillèrent, eux aussi, et se frottèrent les yeux; cependant personne n'osait sortir pour savoir ce que cela pouvait véritablement être.

— Que vous être lâches! s'écria une de ces jeunes filles, remarquable par ses cheveux noirs, et qui semblait avoir la haute main sur les autres; ne voyez-vous pas que ce sera encore quelqu'un de ces bannis qui aura reçu le coup de la mort, et à qui ses camarades veulent assurer une place en terre sainte? C'est ce qu'ils ont déjà fait pour Arwod Bengtson, celui que tua Tale Ebbeson.

— Il me semble cependant qu'on n'arrive point avec des torches et en grande procession, quand il s'agit de voler, pour un criminel, une petite place en terre sainte, reprit la fille de la brasserie. Ce doit être à coup sûr quelque roi, quelque homme puissant, vous pouvez m'en croire; à moins que ce ne soit un convoi de revenans, comme le vieux berger en a si souvent vu.

— Ah! pour celui-là, que ne peut-il pas voir quand il est ivre? reprit en riant la jeune fille aux yeux noirs. Ce sont des hommes parfaitement vivans, j'offre de le parier; et il n'y a que les poltrons qui n'oseraient pas les regarder en face.

— Puisque tu es capable de sortir et de les aller voir passer, reprit la fille de la brasserie, vas-y et prouve-nous alors que tu es aussi coura-

(1) Presqu'île située à l'extrémité nord de la Fionie.

geuse en actions qu'en paroles. Pour cette fois, j'avoue que j'ai eu assez peur ; mes genoux en tremblent encore.

— Vas-y, Else ! s'écria la fille de cuisine. Tu ne saurais manquer de cœur ni de courage, toi qui as eu pour amoureux le grand Mads-le-Jutlandais, le varlet du maréchal. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, me trouver seule avec lui, rien qu'un instant !

— Je le crois bien, reprit Else en se rengorgeant ; Mads-le-Jutlandais est un compère avec qui il n'y a pas à plaisanter, et je vous défierais bien de me montrer son pareil dans toute la Fionie.

— Peux-tu bien dire cela en présence de Christen-le-ménétrier ? dit une des jeunes filles.

— Pourquoi pas ? reprit Else en levant le nez en l'air. Je le lui ai bien dit maintes fois à lui-même. Si Mads-le-Jutlandais n'avait pas été entraîné dans les malheurs de son maître, et s'il n'était pas devenu le féroce et redoutable pirate que vous savez, je n'aurais pas eu peur de devenir sa femme. Mais maintenant que le bon Dieu me preserve de lui !

— Pardine ! s'écria la fille de cuisine, il vous tue les gens pour peu qu'ils disent du mal de son cher maître. Il paraît que c'est un vrai démon incarné.

— Ne dis pas cela, reprit vivement Else. Il est violent, c'est vrai ; mais, après tout, c'est une bonne pâte d'homme. Il est fidèlement attaché à son maître, et je ne souffrirai jamais qu'on dise du mal de lui.

— Le vériable amour est à l'épreuve du temps ! observa un des garçons de charrue, mais cela n'empêche pas, ma petite Else, que si Mads-le-Jutlandais apprenait que tu ne lui es pas autrement fidèle, il serait capable un beau jour de te venir couper la tête.

— Quelle idée ! répondit Else. Je lui suis pourtant plus fidèle que vous, et tant d'autres gars de la Fionie, vous ne l'êtes à vos amoureuses. Moi, du moins, je n'en ai jamais qu'un à la fois.

— Ah çà ! Else, si tu veux encore voir le convoi, dépêche-toi, avant qu'il soit trop loin. Il se dirigeait vers le cimetière, et si je ne me trompe pas, les cierges sont déjà allumés dans le chœur de l'église.

— Prévenez bien vite messire le curé, s'écria la fille de cuisine. Voilà qui est épouvantable ! Ce sont peut-être des voleurs d'église. Oh ! si c'étaient des revenans, le curé saurait bien les chasser, rien qu'avec ses prières !

— Je crois plutôt, dit un des garçons de charrue, que c'est le maréchal banni qui s'en va à Eskebjerg (1), visiter ses trésors. On prétend qu'il y en a réuni d'immenses.

— Eh ! bien, Else, pourquoi tardes-tu donc si long-temps ? dit la fille de cuisine. Tu as habité une forteresse, toi ; quand tu servais à Flunderborg, tu y as vu force gens de guerre et passablement de brigands, et ne nous as-tu pas mille fois dit que tu étais aussi hardie, aussi courageuse que la damoiselle, ta maîtresse.

— Je n'ai jamais dit cela, reprit vivement Else. Quand Nils Ounfried et l'Alfgrave nous vinrent rendre visite, la courageuse damoiselle fit preuve de bien autrement de cœur que moi. Mais je vais vous prouver cependant que je n'ai pas peur d'un convoi, et j'espère bien que ce ne sera pas un mort qui me coupera le nez avec ses dents ! Si c'est quelque pirate de haut parage, ou bien quelque gars de même espèce, il ne s'en va certainement pas en terre sans velours ni sans galons d'or ; quoi de plus commode pour faire des bonnets ou des corsages ! Il n'y aurait certes pas de péché à rattraper de la sorte quelques bribes de ce que cette bande de brigands a enlevé de vive force à nos honnêtes femmes et à nos filles. Venez avec moi, mes amies, je vous montrerai le chemin.

(1) Aujourd'hui le château de Schellenborg, lequel appartient encore aux descendans des Hwide et de Stig Anderson.

Cette proposition ne déplaisait pas trop aux jeunes filles, mais aucune d'elles n'eut le courage de l'accepter ; et pas un des garçons de charrue n'osa non plus se jeter dans une si téméraire aventure.

— Eh bien ! soit ! dit Else ; je garderai le trésor pour moi, ou tout au moins je le verrai !

En disant ces mots, elle partit seule ; et quand elle fut hors de la maison curiale, elle aperçut effectivement, ainsi que l'avait annoncé la fille de cuisine, une grande procession s'avançant lentement à la lueur des flambeaux. Le convoi traversa le cimetière, puis s'approcha de la petite porte du chœur de l'église, dont les fenêtres resplendissaient de l'éclat des cierges allumés à l'intérieur. La curieuse jeune fille s'arrêta là tout épouvantée, et se cacha bien vite derrière un arbre, tout en avançant involontairement la tête et en regardant à travers la petite porte en planches qui séparait le cimetière du jardin du curé. Elle trembla de tous ses membres en apercevant alors distinctement de sombres figures d'hommes toutes couvertes de fer de la tête aux pieds, portant à bras un grand cercueil noir, chacune avec une torche à la main. A l'extrémité de cette lugubre procession marchait aussi un prêtre revêtu de ses ornemens sacerdotaux, mais dont les mains garrottées témoignaient suffisamment que la violence seule le faisait participer à cette cérémonie.

Else, recueillant alors tout son courage, ouvrit doucement la porte du jardin ; et, quand la procession fut entrée dans l'église, la jeune fille ne craignit plus de s'aventurer dans le cimetière. Le cœur lui battit cependant bien fort quand elle se trouva près de la petite porte conduisant au chœur, et qu'elle put plonger ses regards dans l'intérieur de l'église.

La curiosité finissant par l'emporter sur tout autre sentiment, Else se décida à pénétrer plus avant, en regardant cependant avec inquiétude de tous côtés autour d'elle. Il n'y avait plus personne dans l'église. La grande trappe du milieu du chœur avait été soulevée, et une vive lumière, projetée par les torches, s'échappait du caveau destiné aux inhumations. Irrésolue, Else ne savait plus trop si elle devait avancer ou reculer ; alors, récitant à la hâte quelques prières pour se donner du courage, elle se glissa près du trou ouvert dans le sol, et, osant à peine respirer, put enfin apercevoir tout ce qui se passait dans le caveau.

Elle y vit douze hommes tout bardés de fer, chacun avec une torche à la main, rangés en cercle autour d'un grand cercueil recouvert de velours noir et orné d'un linceul bordé d'argent, sur lequel reposait une épée, avec un écusson chargé d'armoiries. Un silence sinistre régnait dans toutes les parties de l'église. En ce moment, on délia les mains du prêtre ; et la lumière des torches étant venue à frapper son visage, la jeune fille reconnut en lui avec terreur son propre maître, le curé du village.

Quand on eut découvert le cercueil, elle y put apercevoir un cadavre de dimension gigantesque et complétement revêtu de l'armure ordinaire des chevaliers.

— Prêtre ! place-lui le corps de Dieu sur la poitrine, fit une voix stridente à travers une visière soigneusement abaissée. Il ne le reçut pas à son heure suprême, avec quelque ferveur qu'il l'eût demandé ; maintenant il faut qu'il l'ait ici avec lui, quand bien même ce seraient saint Jœrgen et tous les archanges qui l'auraient banni !

— J'obéis, comme contraint et forcé, balbutia le curé ; mais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, aucune bénédiction ne saurait être attachée à cette cérémonie.

— Lis-nous là-dessus ce que tu croiras le mieux convenir à la circonstance, ou bien il y va de ta vie, fit encore la même voix rauque.

Le prêtre bénit et consacra alors en tremblant une hostie, puis l'enferma dans une boîte d'argent qu'il plaça sur la poitrine du cadavre. Le cercueil ayant été refermé, il jeta dessus trois pelletées de terre, et récita

d'une voix retentissante, mais cependant altérée par la terreur, les formules ordinaires do la liturgie pour les enterremens.

— Amen ! répondirent les hommes vêtus do fer, dout quelques uns paraissaient vivement émus; et le convoi se disposa à s'éloigner du tombeau demeuré ouvert.

La jeuno fillo reculant alors précipitamment, chercha à s'enfuir par le même chemin qu'elle était venue; mais elle aperçut avec une vivo frayeur deux hommes couverts de fer, placés en sentinello devant la porte de l'église. Elle faillit se trahir par un cri; cependant ello eut la force do le retenir, et, sans plus oser lever la tête pour voir ce qui se passait, alla se cacher bien vite sous un banc d'où elle entendit pendant quelque temps encore les lourds pas des hommes de fer qui composaient le funèbre cortége, retentir sur les pierres tumulaires du cimetière.

Lorsquo plus rien ne retentit, elle se risqua à regarder tout à l'entour avec défiance. L'église était vide, mais la porte en était restée entr'ouverte, et les cierges continuaient à brûler sur l'autel. Lo caveau dans lequel on avait disposé le cercueil n'avait pas été refermé non plus, et il s'en échappait toujours une vive lumière. Elle se hasarda donc à sortir de sa cachette, et à aller regarder dans ce caveau, où un cierge brûlait encore sur le cercueil, mais où personne n'était visible.

Le courage lui étant alors tout à fait revenu, elle se décida à descendre dans le caveau où étincelait de loin à ses yeux la riche et tentatrice étoffe du linceul. Des armoiries féodales, brodées d'argent et de pierres précieuses, chatoyaient sur ce velours funéraire. Sous un heaume à deux ailerons d'argent, resplendissait une large étoile d'argent avec sept rayons de pierres brillantes.

— Voilà, dit-elle à voix basse, do quoi enrichir bien vite une pauvre fiancée ! Qu'en ferait ce brigand dans son tombeau ?

Ello avait en arrivant saisi le linceul sur lequel les pierres précieuses brillaient comme autant d'étoiles, et no put pas résister plus long-temps à la tentation. Après l'avoir tiré convulsivement, elle emportait ce linceul en fuyant, lorsque tout à coup retentit derrière elle un bruit sourd produit par un homme vêtu de fer qu'elle n'avait pas jusqu'alors aperçu; et le sacrilége butin s'échappa aussitôt de sa main. Il lui sembla qu'un bras vigoureux retenait le linceul, tandis qu'une voix terrible s'écriait du fond du caveau sépulcral :

— Femme maudite ! espères-tu donc voler les morts ?

Et l'instant d'après, poussant un cri étouffé, elle tombait évanouie.

— Des brigands ! des brigands ! répétaient en ce moment de nombreuses voix en dehors de l'église.

Tous les garçons do Stubberoup, venus à la veillée pour danser avec les jeunes filles du village, une fois quo leur besogne serait achevée, accouraient vers l'église, armés de fourches et de fléaux, et conduits par le valet d'écurie du curé, qui portait une lanterne à la main.

— Marche en avant, toi, Christen-le-ménétrier, dit sous le porche de l'église un de ces garçons; peut-être ne sont-ce, après tout, que des revenans ou des lutins ! Puisque tu es presque aussi habile à prier le bon Dieu que messire le curé, tu oseras peut-être bien t'aventurer, toi douzième, dans un lieu où ta fiancée n'a pas craint de pénétrer toute seule !

Pendant que ces jeunes gars hésitaient encore à entrer dans l'église, une grande figure d'homme toute couverte de fer et tenant une épée nue à la main, en sortit tout à coup à pas précipités, heurta en passant quelques uns des paysans et s'enfuit en maugréant, sans que personne osât se mettre à sa poursuite. Frappés de terreur à cette apparition inattendue, les paysans firent le signe do la croix en récitant leurs patenôtres, et aucun d'eux ne douta que ce n'eût été le démon lui-même qui avait ainsi passé devant eux en rugissant de colère.

Quand, ayant enfin repris courage, ils se hasardèrent à entrer dans

l'église, ils trouvèrent le caveau resté tout ouvert, et aperçurent, avec une horreur égale à leur effroi, la petite Else gisant ensanglantée et mourante près du grand cercueil, sur lequel le linceul aux brillantes armoiries avait de nouveau été étendu. Ils se mirent alors en devoir de transporter la jeune fille, à moitié morte déjà, vers la cure; et le prêtre, qui vint au devant d'eux pâle comme un mort, leur fit jurer de taire à tout jamais ce dont ils venaient d'être témoins. Ce que la jeune fille lui avoua en mourant demeura un impénétrable secret pendant une longue suite d'années.

Trois jours plus tard, on porta solennellement en terre la pauvre Else; et le bruit courut ensuite dans tout Hindsholm que la jolie servante du curé de Stubberoup avait été assassinée par son ancien amoureux, l'un des anciens hommes d'armes du maréchal Stig Anderson, pour avoir essayé de voler les ornemens qui recouvraient le cercueil contenant le cadavre de son maître.

Le curé de Stubberoup fit murer le caveau, et personne depuis n'a plus osé l'ouvrir.

A quelque temps de là, le bruit se répandit que le maréchal Stig Anderson avait été secrètement enterré en Séelande, dans l'église de Norwig, où probablement s'étaient renouvelées les mêmes circonstances que dans l'église de Stubberoup; mais personne ne paraissait savoir positivement où avait été réellement inhumé le maréchal mis au ban du royaume et de l'Eglise. Il semblait que ses amis eussent attaché une grande importance à cacher où et comment avait eu lieu cette cérémonie, afin que ses derniers restes ne fussent pas encore poursuivis dans la tombe comme ceux d'un homme mort frappé des foudres célestes. Quelques uns soutenaient même que le maréchal n'était point mort à Hielm, mais bien pendant un pélerinage en terre sainte; pieuse supercherie à l'aide de laquelle ils espéraient préserver son tombeau de toute insulte et honorer sa mémoire.

Cependant l'histoire de la servante du curé, assassinée par le varlet du maréchal, courut bientôt de bouche en bouche, et fut racontée de mille manières. On répandit même le bruit qu'un des fidèles serviteurs du maréchal ayant épousé une jeune fille dans le village où ce seigneur était secrètement enterré, avait reconnu le velours du linceul de son maître ornant la couche nuptiale; et que, pour ce seul fait, il avait assassiné sa femme dès la première nuit de ses noces.

XXVII.

Du moment où le violent Thorstenson eut été nommé sénéchal du royaume pendant la captivité du sénéchal Peder, des ordres d'une extrême sévérité furent souvent expédiés, au nom du roi, par lui et par le sénat. On ne poursuivit pas seulement les régicides et les traîtres envers le pays avec rigueur et énergie, mais encore avec des violences et une cruauté que le sénéchal Peder eût certainement hautement désapprouvées. L'esprit de vengeance dont était animé le prince Christophe en fut souvent la cause; et bien que le jeune roi n'approuvât ni n'autorisât ces réactions indignes, personne cependant n'osait lui demander grâce et merci, dès qu'il s'agissait des meurtriers de son pères où de leurs complices.

La mort ou la disparition du maréchal avait frappé de terreur les hommes de sa bande, ainsi que tous les bannis. Rone Johnson, qui était venu tôt après à Hielm pour défendre son héritage paternel contre les troupes royales, l'avait de nouveau abandonné; et l'on ne tarda pas à raconter que Thorstenson avait pris d'assaut, puis rasé le château d'Hielm.

Un soir, deux jeunes filles, se tenant par la main, entrèrent dans une pauvre cabane de paysans en demandant l'hospitalité. C'étaient les deux

filles laissées orphelines par le maréchal, et réduites désormais à implorer la protection et la compassion du pauvre peuple.

Une nuit, le pauvre et honnête Paul Hvidt, concierge du château de Sia-borg, fut réveillé par un violent bruit qu'il entendit à la porte de cette prison d'état. Il se leva et fit allumer des torches.

Quand on eut ouvert la grand'porte, un détachement de reîtres royaux, amenant dans leurs rangs deux hommes étroitement garrottés, entra dans la cour où Paul Hvidt descendit avec une torche à la main, pour recevoir les hôtes qui lui arrivaient ainsi à l'improviste. Grande fut sa surprise en apercevant les deux prisonniers, dont le misérable accoutrement n'était guère propre à faire penser qu'ils fussent des personnages assez importans pour être enfermés dans une prison d'état.

L'un, homme d'une taille élevée, était vêtu d'une vieille casaque grise tout usée; un petit et sale bonnet couvrait sa tête, et il montait une haridelle efflanquée dont le dos était garni d'un bât de bois et de paille; enfin ses pieds étaient étroitement attachés sous le ventre de la bête par une lanière en crin.

Paul Hvidt approcha sa torche du visage de ce prisonnier et reconnut avec terreur, à ses yeux tout à la fois pleins d'orgueil, de colère et de douleur, l'impérieux archevêque Jens Grand. Morne et silencieux dans son humiliation, il paraissait vivement souffrir de sa pénible position.

Son compagnon de captivité, garrotté comme lui sur son cheval, était le méchant et rebelle prévôt de Lound, Jacob. Tous deux avaient été arrêtés au nom du roi par le prince Christophe, qui leur avait fait traverser une grande partie du royaume de cette manière humiliante.

Le commandant des reîtres remit au concierge une lettre royale, signée par le sénéchal Thorstenson, et par laquelle celui-ci le rendait responsable, sous peine de mort, de ces deux importans prisonniers d'état, qui devaient être immédiatement chargés de fers et jetés dans le plus étroit cachot.

— Eh! grand Dieu! dit en soupirant le concierge, voilà bien la preuve que nous ne sommes, tous, tant que nous sommes, que des pécheurs! Réflexion philosophique qui ne l'empêcha pas pourtant d'exécuter à la lettre les ordres qui lui étaient donnés. L'archevêque et son compagnon d'infortune se laissèrent conduire sans prononcer une seule parole dans leur cachot, où, avant de les charger de fers, le concierge eut l'humanité de commencer par leur faire prendre quelque nourriture.

Le Jarl Kleinalf était toujours détenu dans la tour des criminels du château de Haraldsborg. Ce rusé prisonnier avait eu l'art de retarder de semaine en semaine l'exécution de l'arrêt qui le condamnait à mort, en faisant successivement au bailli de Roskild de nouvelles et importantes révélations dont la vérification exigeait du temps et donnait lieu à de longs éclaircissemens.

Par une obscure soirée du mois de novembre, un bâtiment portant pavillon danois entra dans le port de Roskild. A l'avant, se tenait un chevalier de haute stature, avec des cheveux d'un rouge foncé, à moitié cachés par un bonnet de peau, et portant par dessus son costume de chevalier une camisole enduite de poix. Un chien énorme grommelait étendu à ses pieds. Près de lui se trouvait une femme vigoureuse, mais bien prise dans sa taille, et vêtue comme la fille d'un pêcheur danois, avec un précieux voile en toile sur ses cheveux blond foncé et une paire de larges boucles d'or à ses souliers.

— Cela ne réussira jamais, femme opiniâtre, dit le chevalier; et si quelqu'un me reconnaît, il y va de ma vie.

Il y va aussi de la vie de mon père, et c'est un homme qui vaut plus que tu ne pourras jamais valoir, toi, rusé Rone. Tu me promis hier de le délivrer, et aujourd'hui tu ne le veux plus! Il ne t'en coûterait que de dire un seul mot au geolier, et tu ne veux pas, pour prononcer ce mot,

te hasarder sur une terre où tu débarquas si souvent pour piller. Non! il faudra bien cette fois que tu me tiennes parole.

C'était l'altière fille du Jarl Kleinalf, Kirstine *boucle de souliers*, qui, en parlant de la sorte, relevait en l'air son petit nez retroussé, et qui mesurait son mari d'un regard qui ne trahissait pas précisément les plus tendres rapports.

D'accord avec l'équipage norwégien du bâtiment, elle avait contraint Rone à se jeter dans cette aventure dont il lui avait lui-même représenté la facilité d'exécution, et que personne d'ailleurs n'était plus apte que lui à mener à bonne fin, en raison de ses nombreuses relations dans le pays, pourvu qu'il en eût bien réellement le désir.

Rone avait souvent prouvé à la fille du pirate que, comme hardi et rusé corsaire, il ne manquait ni d'audace ni de finesse; mais elle n'avait pas tardé à reconnaître avec une amère douleur qu'il n'était point le chevaleresque héros qu'elle avait rêvé, lorsque, après avoir quitté la Norwége, elle avait mené le branle avec lui dans la farandole dansée sur le pont du château de Ribe. A sa grande surprise, son chevaleresque adorateur s'était bientôt transformé en un mari aussi grossier qu'impérieux; aussi la passion de Kirstine s'était-elle changée en mépris et en haine dès qu'elle avait appris qu'il était banni comme convaincu d'avoir trempé dans l'assassinat du feu roi. Le seul lien qui existât encore entre ces deux êtres, c'étaient la peur et les besoins mutuels l'un de l'autre; lien bien fragile, et qui à chaque intsant menaçait de se briser.

On chantait déjà en Norwége, sur ces époux sans amour, une complainte qui ne tarda pas à devenir également populaire en Danemarck, et par laquelle on voit que la trahison dont Rone s'était rendu coupable envers le roi, et l'attachement que Kirstine portait au Danemarck, avaient souvent amené entre eux d'odieuses scènes de violence. Et au moment où ils entraient dans le port de Roskild, leur contestation semblait vouloir aboutir à un résultat pareil.

— Prends garde à mon chien fidèle, dit Rone à voix basse; il pourrait s'apercevoir que ce soir, pour l'amour de ton père, tu veux me conduire à ma perte.

— Il est bien dommage, répartit Kirstine, que ton roi n'ait pas eu auprès de lui un pareil chien; peut-être alors son écuyer n'eût-il pas pu le trahir!

Cette réplique inspira une si violente colère à Rone, qu'il porta à sa femme un coup assez violent pour faillir la faire choir par dessus le bord

— Je n'ai jamais trahi mon roi et seigneur, lui répondit-il en la frappant; et il n'y a que des ennemis mortels, quand bien même ce seraient mes parens, qui puissent le prétendre.

A cet acte de violence, le chien hargneux grommela d'une façon sinistre aux pieds de Rone et grinça les dents en regardant Kirstine qui chancelait.

— Prends garde à toi, Rone, dit la jeune femme en se retenant aux cordages. Voilà déjà la seconde fois qu'il t'arrive de lever la main sur moi Cela ne t'arrivera pas une troisième. Je n'ai qu'un mot à dire, et les gens de l'équipage te jetteront à la mer. Si j'avais pu savoir quelle espèce de chevalier tu faisais, je n'aurais certes point irrité mon père contre moi ni abandonné ma patrie pour suivre un régicide banni.

Rone, grinçant les dents, fit de nouveau un geste menaçant.

— Prends garde à toi, continua Kirstine à voix basse et en se retenant toujours aux cordages, ne te fie pas trop sur ce qu'il fait ici aussi obscur que dans la grange de Finneroup. Entends-tu ce que chantent mes fidèles compatriotes dans l'entrepont? Ils se doutent certainement déjà de quelque chose, car ils connaissent bien mon mari!

Rone entendit avec autant de colère que d'effroi les matelots norwé-

giens, dont quelques uns s'approchaient en ce moment de l'avant, chanter en chœur :

« Le champ a des yeux, et la forêt des oreilles; ma petite Kirstine,
» nous sommes bannis du pays. — Si vous aviez laissé vivre votre roi
» Eric, certes, vous vivriez maintenant tranquille dans votre terre. —
» A travers la table, il toucha son oreille: — Devant des hôtes, dit-il, il
» faut savoir contenir sa langue. Puis sa main fit rougir sa joue : je n'ai
» point favorisé la mort du roi Eric, dit-il, quoique amis et ennemis m'en
» aient accusé!

— Entends-tu? ajouta Kirstine. Tu dois bien connaître cette complainte! Si tu veux éviter que cela finisse encore plus mal, aide-moi maintenant à sauver mon père. Une fois cela fait, je te dirai adieu pour ce monde-ci et pour l'autre. Mais si tu médites quelque nouveau tour de trahison, mes fidèles compatriotes te garrotteront et iront te livrer au roi de Danemarck.

— Silence! chère Kirstine, je ferai tout ce que tu voudras, reprit Rone épouvanté et en jetant des regards inquiets sur deux vigoureux matelots qui semblaient vouloir être pour leur maîtresse une garde aussi vigilante que le chien pouvait l'être pour le banni Rone.

Le vaisseau jeta l'ancre dans un endroit désert. Rone et sa femme débarquèrent et suivirent silencieusement un sentier conduisant à Roskild. L'énorme chien suivait son maître de près; mais à un signe que leur avait fait Kirstine, les deux matelots l'avaient accompagnée d'aussi près dans ce sentier obscur.

Rone et sa femme traversèrent de la sorte les rues de Roskild en se dirigeant vers Haraldsborg; et quand ils approchèrent de la tour servant de prison, ils aperçurent un nombreux rassemblement d'hommes réunis autour d'une vieille femme qui chantait des chants populaires. Une petite boîte de plomb était suspendue à son bras, et tout en chantant, elle agitait quelques pièces de menue monnaie qui s'y trouvaient, excitant de la sorte ses auditeurs à y en déposer d'autres. La lune s'était levée, et projetait ses rayons blafards sur la tour ainsi que sur cette foule, qui semblait s'être réunie là autant par curiosité, pour apercevoir le fameux prisonnier, que pour s'amuser en recueillant les différens caquets de la ville.

— Avez-vous vu le sénéchal? disait un soldat; voilà un homme!

— Hélas! que Dieu nous soit en aide! Tant qu'il restera garrotté et enchaîné à Norburg, il n'y aura jamais de paix ni de bonheur à espérer pour le pays! reprit un bourgeois.

— Vous voulez parler du sénéchal Peder, du sénéchal Hosœl, répartit l'homme d'armes. Oui, c'est encore un bon drille tout de même. Mais moi, je parle du nouveau sénéchal, de celui à la longue barbe. Il est bien autrement sévère que l'autre, et tant que celui-là pourra dire quelque chose, m'est avis qu'il n'y aura pas en Danemarck de traître ni de fripon qui conserve long-temps sa tête sur ses épaules.

— Et combien de temps demeurera-t-il ici? demanda le bourgeois.

— Jusqu'à ce que la flotte puisse mettre à la voile et que les marins soient réunis, continua le soldat. Alors le roi arrivera de Helsingborg, et nous irons ensuite régler nos comptes avec le duc.

— Ah! à la bonne heure! Oui, votre sénéchal Thorstenson est un rude compère, ajouta un marin. C'est un homme qui sait bien que le Danemarck ne sera jamais victorieux que sur mer!

— Allons donc! camarade! répartit un lansquenet, est-ce que ce n'est pas sur terre que nous avons conquis la sainte bannière du *danebrog?* Sans elle, crois-moi, nous n'irons pas loin, pas plus sur mer que par terre. Pour cette fois, je crois bien que nous ferons cause commune; mais que les Norwégiens débarquent de nouveau, et tout dépendra alors de ce que nous pourrons et vaudrons sur terre.

— Tu as raison, camarade, répliqua le marin, et allons boire ensemble

comme de bons confrères, sur mer commo en terre ferme. Maintenant que vous avez enfin pu empoigner ce crabe de terre, le démon incarné enformé à l'heure qu'il est dans cette tour, nous sommes bien sûrs qu'il no viendra plus incendier nos cabanes, ni piller nos barques. Femme! chante-nous un peu la complainte du gibier de potence qui est là dans cette tour, et je te donnerai une *ortuge*.

— Combien de temps le laisseront-ils donc là tranquille? Le juge et les bourreaux devront-ils encore long-temps attendre avant de lui faire son affaire? demanda un bourgeois.

— Tu n'as donc pas vu l'échafaud qui est déjà tout dressé en dehors de la ville? reprit le marin. Dans huit jours d'ici, le sévère sénéchal David Thorstenson l'a juré, il y recevra la récompense de ses faits et gestes. Ça vous a été tout de même dans son temps un fameux loup de mer, et le diable en personne n'essaierait pas de le nier. Mais deux misérables comme ce maudit maréchal et lui, n'auront pas besoin de beaucoup de temps pour dévaster un pays.

— L'Alfgravo sera exécuté dans huit jours! s'écria une jeune fille. — Hélas! c'est pourtant grand dommage pour un si riche et si grand seigneur!

— Allons, chante donc, femme, voici mon *ortuge*. — Ah! voilà mon brigand qui montre là-bas sa tête à travers les barreaux de la lucarne, sans doute pour tâcher de découvrir quelqu'un de ses bons amis qui lui vienne en aide.

— Dieu de miséricorde! dans huit jours! As-tu entendu Rone? fit Kirstine d'une voix lamentable et en saisissant involontairement par le bras le mari objet de sa haine. Tiens! le voilà qui regarde de notre côté. Dépêche-toi, Rone, de le délivrer. Je te pardonnerai tout, je demeurerai avec toi, je serai bannie avec toi! Sauve-le seulement, sauve-le! Tu n'as qu'à le vouloir pour le pouvoir!

— Par la mort-Dieu! Tais-toi! Tu me trahis, avec tes aboiemens! reprit Rone à voix basse, en regardant d'un air inquiet tout autour de lui.

Quelques gens du bas peuple avaient déjà considéré avec une certaine défiance ces deux étrangers. Mais leur attention fut en ce moment détournée par la vieille femme aveugle qui se prit à chanter (1) :

« Alf naquit sur la terre de Norwége, cependant elle no put pas lui procurer de joie. Il possédait bien quinze bailliages, mais ils ne purent pas le nourrir.

» Alf se promène sur le vert rempart et lit dévotement ses prières. Benedict Rimaurdson l'y rencontre; alors le sort ne lui fut pas favorable.

» Bonjour, bonjour, lui dit-il mon petit Kleinalf, toi qui es un seigneur si audacieux, te voilà aujourd'hui le prisonnier du roi! A cela le pays donnera sa bénédiction.

» Non pas! je ne suis messire Kleinalf; ne sais que prier et chanter au lutrin. Je suis un tout petit enfant de chœur, chargé d'aller chercher le vin pour le prêtre.

» Il lui enleva alors son grand chapeau, et aperçut son large front. Certes, tu es le Norwégien, messire Kleinalf, ou je me trompe fort.

» Tu as été à l'école des prêtres avec moi, je puis le dire en vérité! A l'école je t'ai bien connu; tu nous faisais tous enrager!

» Et toi, tu es Benedict Rimaurdson! Alors tu es un peu mon parent; donc tu vas aujourd'hui jurer pour moi que tu ne m'as jamais connu.

» Alors ils arrêtèrent messire Kleinalf, et lui mirent les fers aux pieds... »

— Arrière! loin d'ici! s'écria tout à coup un lansquenet placé en sentinelle près de la tour. Et toi, vieille femme, renfonce-moi ta chanson

(1) Voy. Chants danois du moyen-âge.

dans le gosier, et ne me fais pas venir ici beugler toute la ville. Je tue le premier de vous autres qui fait trois pas de plus vers cette tour.

A cette injonction, la multitude se retira un peu en arrière, et Rone s'éloigna avec sa femme. Celle-ci se tenait fortement accrochée à son bras, l'accablant de ses prières pour qu'il tînt sa parole et qu'il sauvât son père.

— Non, je ne le ferai pas! répartit Rone à voix basse. Il a juré ma perte et ma mort; qu'il s'en tire maintenant comme il le pourra!

En disant ces mots, il essaya de s'arracher des bras de Kirstine, qui se gardait bien de le lâcher; puis il enfonça tout à coup son bonnet plus avant sur ses yeux, car il venait d'apercevoir avec effroi quelques uns des serviteurs du feu roi qui fixaient sur lui des yeux défiants.

— Laisse-moi, femme, laisse-moi, ajouta-t-il encore à voix basse : je suis perdu, on vient de me reconnaître!

D'effrayans murmures circulèrent dans les rangs de la foule.

— Rone! l'écuyer banni! se disait-on de bouche en bouche.

— Femme entêtée! tu m'as conduit à ma perte, à ma mort! s'écria sourdement Rone, qui s'arrachant violemment des bras de Kirstine réussit enfin à prendre la fuite.

— Arrêtez-le! arrêtez-le! s'écrièrent aussitôt de nombreuses voix. C'est Rone, l'écuyer banni! Arrêtez ce traître!

Le peuple irrité se mit à sa poursuite, menaçant de le mettre en morceaux; mais lui, avec une vigueur surnaturelle, renversa quelques uns de ceux qui voulaient lui barrer le chemin, pendant que son chien en mordait d'autres cruellement et inspirait au reste une salutaire terreur; et grâce à cette puissante intervention il put s'échapper. Lui et son chien furent aperçus en dernier lieu près du couvent des Frères-Gris; une fois arrivés là, ils avaient tout à coup disparu.

Pendant ce temps, Kirstine avait été arrachée de la foule par ses fidèles matelots.

On ne put point, de plusieurs jours après, découvrir les traces de Rone. Comme l'on savait qu'il comptait beaucoup de parens parmi les religieux du monastère, le sénéchal Thorsteuson donna, au nom du roi, l'ordre de procéder à une minutieuse recherche dans toutes les dépendances de ce couvent; mais on n'y découvrit aucune trace du dangereux fugitif.

Dans une rue latérale et isolée de Roskild se trouvait un puits adossé au mur même du couvent, et abrité par un appentis en planches. Une jeune fille, venue de grand matin y puiser de l'eau, en vit sortir tout à coup un gros chien hargneux. Elle raconta à plusieurs personnes de la ville cette circonstance bizarre; et, d'après la description qu'elle fit de l'animal, on ne douta pas que ce ne dût être le chien de Rone, celui-là même qui, l'autre soir, avait si cruellement mordu tant de pauvres gens.

On visita donc ce puits, et on reconnut qu'à l'intérieur, du côté du mur du couvent, se trouvaient quelques planches à travers lesquelles à la rigueur un homme pouvait passer. Plus bas, on découvrit dans le mur une porte secrète à moitié fermée. On la brisa, et on aperçut alors un réduit obscur, tout entouré des épaisses et doubles murailles du couvent. Le premier qui osa pénétrer dans cette cache secrète fut horriblement mordu par un chien furieux, et recula bien vite tout épouvanté. Mais d'autres y pénétrèrent à leur tour avec des lanternes et des armes. On parvint, après une résistance désespérée, à tuer le chien, et on examina la cache de tous les côtés avec des lanternes, sans y apercevoir traces d'homme.

Au plus profond de ce caveau, dans un coin humide rempli de lézards et de crapauds, se trouvait un amas de pierres et de décombres. Avant de quitter la caverne, un homme d'armes s'avisa d'enfoncer sa lanterne dans ce tas de décombres, et un cri de douleur s'en échappa.

On déblaya aussitôt les ruines, et on aperçut un spectacle aussi affreux que lamentable.

Le banni Rone était accroupi au plus profond du trou, et tellement couvert de sang, qu'il ne ressemblait plus à un homme. Par un mouvement de désespoir, il chercha encore à se défendre et à s'enfuir; mais, il succomba tout aussitôt sous le nombre, et fut immédiatement conduit à Haraldsborg où le sévère sénéchal Thorstenson le fit sans désemparer condamner à mort et exécuter, au nom du roi.

Trois jours après que Rone eut été pris de la sorte, le nouveau prévôt capitulaire de Roskild s'en revenait à cheval, au milieu de la nuit, d'une terre du voisinage où, conformément aux devoirs de son ministère, il avait été porter à un mourant les derniers secours de la religion. Deux petits enfans de chœur chevauchaient en tête de la procession avec des torches à la main, et le très saint-sacrement, porté sous un dais par des frères-lais, les suivait de près. Ils devaient précisément passer dans la plaine de Roskild, devant le lieu ordinaire d'exécution où, le matin même, l'Alfgrave et Rone avaient été suppliciés. Les enfans eurent peur et s'arrêtèrent.

— Messire le prévôt capitulaire, dit l'un d'eux, il ne fait pas bon passer ici devant !

— Au nom du ciel ! reprit le prévôt capitulaire, avancez, enfans ! Avec le très saint-sacrement de l'autel au milieu de vous, et sur la voie de notre vocation, nous n'avons rien à craindre, pas plus des vivans que des morts !

Les enfans se turent et chevauchèrent en avant.

— Ah ! regarde donc là-haut, dit à voix basse le plus petit des deux à son compagnon, voilà que cela remue !

— Oui ! s'écria l'autre. Et tiens ! voilà qu'on allume du feu ! puis, voilà des lumières qui brûlent à côté des morts !

— Ce ne peut être que des revenans et des démons ! Priez, priez pour nous, monseigneur !

Le prévôt capitulaire s'arrêta, frappé de surprise. Il se trouvait précisément au bas du monticule où étaient disposées les potences et les roues; et il aperçut, sur le lieu même de l'exécution, une figure de femme, les cheveux épars et tenant une torche à la main. La lumière projetée par la torche éclairait son pâle visage, sur lequel il était facile d'apercevoir l'expression d'une profonde douleur. Cependant elle restait là, calme et immobile comme une Niobé de marbre. Une bande de gars vigoureux, assez semblables à des marins, étaient en train d'enlever de la roue les cadavres des deux criminels. Cette besogne fut rapidement et silencieusement expédiée.

Le prévôt capitulaire s'arrêta à ce point de la grande route, et ne tarda pas à apercevoir un convoi considérable qui se mit en route, emportant les deux cadavres dans ses rangs. La grave figure de femme marchait toujours en avant, une torche à la main; et le prévôt put observer qu'elle portait un manteau écarlate, suivant l'usage des princesses ou des femmes de puissans chevaliers. Elle conduisit la funèbre procession le long du chemin menant au port, sans qu'il fût possible d'apercevoir le moindre changement dans l'expression de profonde douleur empreinte sur ses traits.

Le convoi s'approcha ainsi du seigneur ecclésiastique et passa même droit devant lui, sans que personne dans ses rangs semblât s'inquiéter de lui lui ni de sa suite. Croisant ses mains sur le pommeau de sa selle, le prévôt se mit à réciter une silencieuse prière, et demeura long-temps dans cette attitude. Imitant son exemple, les enfans de chœur et les frères-lais restèrent là, silencieux aussi et en prières. Pendant le passage de cette funèbre procession, l'ostensoir refléta une partie des rayons lumineux projetés par les torches; et, à la vue du saint des saints, les ma-

rins s'inclinèrent respectueusement, pendant que la femme du chevalier s'agenouillait dévotement et qu'un torrent de larmes coulait sur ses pâles joues.

Dominé par un sentiment dont il ne pouvait pas bien se rendre compte, le prévôt capitulaire entonna alors de sa voix grave et retentissante un saint cantique pour le repos de l'âme des trépassés. Les enfans de chœur attaquèrent les répons de leurs voix argentines; et le chant sacré continuait encore, que la procession était déjà passée depuis long-temps. En effet, elle ne fit halte qu'au port, d'où l'on vit aussitôt un bâtiment sortir à pleines voiles et disparaître bientôt dans les ombres de la nuit.

XXVIII.

Après la mort du maréchal, le duc avait jeté le masque et fait ouvertement alliance contre le Danemarck avec le valeureux roi de Norwége. Il avait ensuite envoyé au jeune roi et à sa mère un défi au sujet des prétentions que lui et son frère, le duc Eric, élevaient relativement à la possessions de Schvenderborg et de Langeland.

Le projet du duc et des Norwégiens était d'attaquer le Danemarck avec leurs flottes et leurs armées combinées; mais, dans son impatience, le duc Waldemar ne put pas attendre l'arrivée de la flotte norwégienne. Il prit bientôt la mer et alla se placer avec ses vaisseaux dans le Grœn-Sound, entre les îles de Palster et de Mœn. Le vieux chevalier John et le sénat furent d'avis qu'on devait se hâter de profiter de cette imprudence.

On arma donc en toute hâte une foule de grands bâtimens et de barques à voiles pour aller attaquer le duc avant que le roi de Norwége fût venu le rejoindre. Le jeune roi Eric se trouvait lui-même à bord d'un de ces grands bâtimens appelé le *Vieux Waldemar*.

La flotte, partie le matin de bonne heure d'Issefiœrd, traversa le grand Belt et entra dans le Grœn-Sound, où la flotte du duc Waldemar était mouillée près des côtes de l'île de Falster. Les forces étaient à peu près égales des deux côtés. Sur le vaisseau royal se trouvaient le chevalier John et le chancelier, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers armés de pied en cap, et dès lors reconnaissables seulement à leurs casques dont la ciselure variait, et à la différence de leurs armes.

Venait ensuite le comte Gerhard, montant son propre grand bâtiment et suivi de quelques *knorres* de Kiel, garnis de braves Holstenois. Thorstenson lui-même conduisait un des plus grands bâtimens, et partageait avec le chevalier John les fonctions et les pouvoirs de général de l'armée et de la flotte.

Thorstenson et le chevalier John mirent encore ici en pratique la vieille pratique des Danois pour attaquer une flotte annemie, consistant à tenter de briser la ligne ennemie par un choc énergique et compact; manœuvre dans laquelle on cherchait en même temps à approcher aussi près que possible de l'ennemi, afin que, comme dans un combat sur terre, la valeur et la vigueur personnelles décidassent de la victoire.

A cet effet, ils firent approcher des côtes de Mœn toute la flotte royale en ordre de bataille, et manœuvrant de manière à ne plus former qu'une seule masse. Le duc Waldemar imita cette manœuvre, mais seulement avec une partie de ces grands bâtimens, qui prirent position en avant de sa flottille. Quant à ses autres bâtimens plus légers et plus petits, qu'on appelait alors des *knorres*, et à ses bateaux à voiles, il les envoya se poster, toutes voiles carguées, derrière sa forte ligne de bataille, tout près de la côte de Falster.

Sur le vaisseau du roi, ainsi que sur le restant de sa flotte, on avait enlevé la tente, espèce de toiture faite avec de la toile à voile, et disposée de manière à protéger le milieu du vaisseau contre la pluie et le froid.

A l'avant était le gentilhomme chargé de tenir élevée la bannière royale ; et les plus courageux l'entouraient. Lui-même était le plus grand et le plus fort de tous les chevaliers royaux, et dans l'ordre des rangs, il occupait à la cour la troisième place après le roi. La grande bannière qu'il portait était l'étendard foncé et bigarré du feu roi, avec les nombreuses figures, clés, roues et autres signes symboliques dont il l'avait fait orner. Le reste de l'avant était rempli de guerriers d'un ordre inférieur, armés d'arcs et de frondes, sans épées ni javelots, et dont une partie était chargée du service des grands engins de guerre. A l'arrière se tenait le commandant en chef de tout le bâtiment. Sur le vaisseau royal, c'était le chevalier John qui occupait ce poste. Le jeune roi et le chancelier Martinus étaient placés auprès de lui. Le vaisseau royal se trouvait d'ailleurs au milieu de toute la ligne de bataille, et de là on pouvait facilement suivre et surveiller les divers mouvemens de la flotte.

— Dis-moi, vieux John, demanda le roi, pourquoi le duc laisse-t-il ses *knorres* libres de leurs mouvemens derrière ses grands vaisseaux ? Le sénéchal Peder m'a raconté une fois que Waldemar-le-Victorieux et le roi Waldemar agissaient précisément de la sorte quand ils avaient affaire à un ennemi supérieur en forces, afin de ne pas tout risquer à la fois. Le duc ne pourrait-il pas maintenant nous entourer et envoyer ses *knorres* nous attaquer par derrière ?

— Je compte bien que nous ne lui en laisserons pas le temps, répondit le vieux John ; aussitôt que nous l'aurons un peu salué de loin, nous avancerons bravement dessus et nous ferons jouer nos béliers. Quand nous en serons une fois là, j'espère que l'affaire se décidera par l'épée, comme dans une bataille ordinaire en terre ferme.

— Que le Dieu tout puissant bénisse nos armes et nous accorde la victoire ! dit le chancelier ; mais avant que vous donniez le signal de l'attaque, nous allons engager les hommes de vos équipages à songer au salut de leurs âmes et à implorer l'assistance du Seigneur.

— Au nom de Dieu ! reprit le chevalier John, que cela soit fait le plus promptement possible. Il n'y a pas ici de temps à perdre, et certes, notre Seigneur le bon Dieu n'oubliera pas ceux qui combattent pour lui.

Plusieurs prêtres se trouvaient à l'arrière, autour du chancelier. Sur son ordre, ils entonnèrent, dans la langue nationale, un psaume de victoire bien connu des gens de guerre, lesquels le répétèrent en chœur, pendant qu'un grand nombre d'entre eux s'agenouillaient et priaient dévotement avec le chancelier et les prêtres. Le jeune roi, lui aussi, se mit à genoux ; mais le chevalier John ne s'en donna pas le temps, observant pendant ce temps-là, avec une vive attention, les mouvemens de l'ennemi.

A peine le psaume de bataille fut-il fini, que, d'après l'ordre du chevalier John, le porte-bannière éleva l'étendard royal par trois fois au dessus de sa tête ; et, à ce signal, le combat commença.

En ce moment, l'air fut tellement obscurci par les traits et par les pierres qui partirent aussitôt de tous les arcs et de toutes les frondes à bord des vaisseaux du roi, qu'on eût pu se croire subitement au soir, quoiqu'il fût plein midi. La flotte du duc répondit à cette attaque par une pareille démonstration, que suivirent de sauvages clameurs poussées par les nombreux gens de guerre étrangers qui se trouvaient à bord de ses vaisseaux.

Le chevalier John avait fait entourer le roi et les prêtres d'un rempart de boucliers ; il y eut cependant quelques uns de ces boucliers que les flèches ennemies traversèrent ; et les pierres, en tombant dessus, produisaient un horrible fracas. On lança de la sorte une si énorme quantité de pierres sur le bâtiment du roi, qu'il devint bientôt évident que c'était vers ce point que le duc dirigeait principalement ses efforts. Quelques hommes tombèrent blessés, beaucoup furent tués ; mais l'éloignement était encore trop considérable pour que ces armes terribles pussent produire tout leur effet.

Le porte-bannière éleva de nouveau l'étendard royal sur le vaisseau du roi, et toute la flotte s'avança à vigoureux coups d'aviron, tandis qu'on faisait jouer les gros et puissans engins. A l'avant du vaisseau du roi était établi un énorme hérisson d'aviron, dont les pointes de fer aiguës pénétraient dans la flotte ennemie, et qui du premier coup sépara deux grands vaisseaux, dont l'un était commandé par le duc en personne. Au même instant, on fit jouer le bélier-de-mer, engin consistant en poutres énormes toutes garnies de fer, appendu au mât au moyen de chaînes immenses, et dont les lourdes oscillations étaient habilement dirigées de manière à tout fracasser sur les vaisseaux ennemis, à bord desquels n'existait d'ailleurs aucune de ces puissantes machines. Il en résulta pour les troupes royales un avantage marqué dans la première attaque. On entendit donc pousser de vives clameurs à bord de la flotte ennemie, dont la ligne était déjà presque entièrement rompue.

Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir que les armes offensives du duc n'étaient pas moins dangereuses. Il ne fit point immédiatement tenter l'abordage, parce qu'avec ses bâtimens légers, il pouvait se détourner de la route des lourds bâtimens ennemis, et prendre l'offensive ou garder la défensive, selon les circonstances. Outre une pluie de flèches, de pierres et de javelots, on projeta de son vaisseau sur ceux du roi une grande quantité de carreaux et de pots-à-feu remplis de poix, de soufre et d'huile, qu'on enflammait avec de l'étoupe; et partout où ils retombaient, se propageaient des flammes qui ne tardaient pas à dévorer les cordages et les voiles. A l'aide de ces engins incendiaires presque inconnus jusqu'alors, le duc exerça de grands ravages dans la flotte royale, et y produisit une consternation et un désordre dont il profita aussitôt pour ordonner à ses vaisseaux légers d'aller attaquer l'ennemi sur ses derrières.

Dès que les cris d'attaque lui donnèrent la preuve que cette manœuvre était exécutée, et que l'ennemi était maintenant obligé de diviser ses forces pour se défendre de deux côtés à la fois, il n'évita plus l'abordage et s'approcha au contraire avec son grand vaisseau de celui du roi. Thorstenson, qui avait tout aussitôt remarqué la ruse de l'ennemi, ordonna de couper les cordages qui amarraient ensemble les bâtimens de la flotte royale, pour leur faire prendre une position plus favorable. Mais les carreaux y avaient produit d'affreux ravages, et les terribles pots-à-feu avaient presque entièrement incendié la flotte. On ne pouvait donc plus guère songer qu'à éteindre les flammes et à se défendre contre l'abordage dont on était menacé des deux côtés à la fois.

Dans ce moment critique, le jeune roi se trouvait auprès du chancelier, tenant son épée dorée d'une main et un javelot de l'autre; quand tout à coup il aperçut vis-à-vis de lui le duc, prêt à s'élancer dans son vaisseau :

— Duc Waldemar, s'écria-t-il, vous avez eu recours à une ruse déloyale et indigne d'un chevalier.

Puis, lançant son javelot, il effleura le panache qui surmontait son casque, et en fit tomber cet ornement.

A cette vue, un grand cri de joie retentit à bord du vaisseau du roi; et sans s'inquiéter davantage des progrès du feu, tous accoururent pour prendre le vaisseau du duc à l'abordage.

— Du calme! camarades, s'écria le vieux chevalier John; éteignons d'abord le feu, et nous irons ensuite faire payer au duc Waldemar la peine due par les incendiaires!

C'était surtout à l'avant du bâtiment qu'on avait à se défendre contre le feu et les assaillans. Le porte-bannière s'étant vu obligé d'attacher la bannière royale près de lui à une planche, et de mettre l'épée à la main pour sa défense personnelle, le feu put gagner la bannière qui s'enflamma pour retomber bientôt après dans l'eau.

A ce moment, de sauvages cris de joio retentirent à bord du vaisseau du duc; tandis que cet accident, qu'on regardait comme un signe de malheur, répandait la consternation dans les rangs des troupes royales.

Le jeuno roi, s'adressant à son chancelier, lui dit avec des larmes dans la voix :

— La bannière de mon père est tombée; elle n'avait point de bonheur!

— La bannière de votre arrière-grand-père en a eu davantage, mon jeune sire roi, répartit le chancelier.

— Hélas! celle-là est à Schleswig, au pouvoir du duc, reprit le roi en soupirant; cependant Dieu peut encore nous venir en aide.

— Son aide approche, quand nous l'implorons, continua le chancelier; consolez-vous, sire roi! Mais remarquez donc ce pêcheur, là-bas. Que peut-il faire?

Au moment où le chancelier disait ces mots et où le roi dirigeait ses yeux vers l'endroit qu'il venait de lui indiquer, le duc s'aperçut, à sa grande surprise, que les hommes composant l'équipage de son navire glissaient et chancelaient comme s'ils eussent été ivres; et il put remarquer la même chose sur presque tous ses autres vaisseaux. On découvrit alors, passant hardiment entre les grands vaisseaux, un petit bateau pêcheur où se trouvait un homme d'une haute stature, couvert d'une cuirasse de lin; il jetait dans les vaisseaux du duc des pots de savon liquéfié en même temps que d'autres vases de chaux pulvérisée, laquelle, en volant aux yeux des combattans, les aveuglait. Presque au même instant, quelques uns des vaisseaux de la flotte du duc commencèrent à s'emplir d'eau et à sombrer.

— Tuez-moi ce maudit pêcheur! fracassez-lui la tête! s'écria le duc tout furieux. Tout le monde à l'abordage!

Et l'abordage devint tôt après général. Personne à bord des vaisseaux du duc ne pouvait plus y avoir le pied ferme; et chacun était forcé d'aller chercher sur les bâtimens du roi un endroit où il pût se tenir sans glisser. Le feu venait d'y être heureusement éteint, et alors commença une lutte d'homme à homme, comme dans les combats sur terre. Il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Thorstenson se comporta vaillamment sur son grand vaisseau, et tua de sa main un grand nombre d'assaillans. Le vaisseau du comte Gerhard avait à combattre celui du duc Eric de Langeland. Ce seigneur, frère du duc Waldemar, était généralement appelé dans le peuple *duc aux longues jambes*. Le vieux bouffon du comte se trouvait à côté de son maître, tenant à la main son épée d'écuyer, quand le duc Langeland se disposa à aborder.

— Tenez! dit le bouffon, voilà mon illustre cousin *aux longues jambes* qui vient nous attaquer. Tâchez seulement, monseigneur, de bien préserver de tout horion le voile de dame attaché à votre armure comme gage de votre constance, afin qu'il n'attrape pas quelque déchirure!

Dans son enthousiasme chevaleresque, et pour braver le duc, le comte Gerhard avait en effet attaché le voile de la reine à sa cuirasse. Mais maintenant de peur de le perdre dans la mêlée, il suivit le conseil de son bouffon et le cacha sous son armure.

— Ah çà! j'espère bien, monseigneur, que cette fois nous n'allons pas nous faire chasser par des lièvres ni par des chats! dit le bouffon, en souriant d'un air moqueur, malgré sa mine grave. Par cette plaisanterie, il ne craignait pas d'attaquer une corde très sensible chez son maître, car c'était lui rappeler une malheureuse bataille qu'il avait livrée aux gens de Dithmarsen, et dans laquelle, disait-on, un lièvre et un chat avaient commencé par porter le désordre dans les rangs de la cavalerie.

— Maudit Langbein! il faut que je te tue! s'écria le duc tout furieux, et en le menaçant de son épée.

— Non, monseigneur, reprit froidement le bouffon; réservez plutôt

votre colère pour le véritable Langbein (1); et en même temps il lui montrait l'avant du vaisseau où le duc de Langeland avait déjà pénétré.

— Que le diable emporte toutes *les longues jambes* du monde! s'écria le duc Gerhard, qui courut combattre chevaleresquement le prince, son adversaire.

L'ennemi assaillait de toutes parts le vaisseau royal où le vieux chevalier John avait beaucoup de peine à mettre à l'abri du danger le jeune roi, lequel voulait toujours sortir de son rempart de boucliers pour prendre part à la mêlée. Le duc venait de tuer de sa propre main le porte-bannière du roi, et il s'était precipité des premiers sur l'avant du bâtiment royal. Déjà il était parvenu à la moitié de ce vaisseau et se trouvait engagé dans une lutte désespérée avec les trabans royaux. Chaque pas de plus qu'il faisait en avant, le rapprochait davantage du roi.

Le vieux John se tenait dans l'étroit espace séparant les bancs des rameurs, et continuait de là à défendre vigoureusement l'accès de derrière où se trouvait le roi avec le chancelier et l'écuyer Ilogen Johnson, devant les prêtres. En ce moment, un violent coup d'épée fut asséné par le duc sur le casque du vieux chevalier John, et le fit tomber de la tête grise du vieillard. Quelques instans après, celui-ci tomba à son tour tout couvert de sang entre les bancs des rameurs.

— Par tous les saints! s'écria le roi, vous paicrez ce coup de votre sang, traître duc!

Personne ne put alors retenir le jeune roi, qui se précipita dans la mêlée et blessa légèrement le duc avec sa petite épée; mais au même instant il tomba lui-même sur un banc de rameurs.

Ses trabans, ayant chacun leur homme à combattre, ne s'aperçurent pas du danger auquel leur maître se trouvait exposé. Ilogen Johnson, l'écuyer du roi, luttait vaillamment contre le duc, lorsque le chancelier s'avança, un missel à la main, entre les assaillans et le roi. Grâce à cette intervention, Eric se trouva bientôt en état de combattre de nouveau, mais le chancelier le retint. Ilogen avait reçu de nombreuses blessures et ne pouvait pas lutter plus long-temps contre le duc, bien autrement habile que lui dans le maniement des armes. Le chancelier levait en ce moment d'une manière suppliante les mains et les yeux vers le ciel.

— Voyez! voyez! s'écria-t-il tout à coup; voilà le *danebrog!* le *danebrog!* Le Seigneur nous envoie la victoire! *Hoc signo victoria!*

Un cri de joie retentit parmi les gens de guerre du roi, et le duc devint aussitôt pâle comme un mort.

En face de lui, sur un banc de rameurs, il aperçut un guerrier d'une taille svelte et élevée, couvert d'une armure bleuâtre, et dont la visière était relevée; il tenait à la main la célèbre bannière du *danebrog* (2).

C'était le sénéchal Peder!

Le duc reconnut bien vite en lui le chevalier bleu du tournoi d'Helsingbrog, et vit luire dans sa main le poignard accusateur dont une tête de lion formait le manche.

— Ah! c'est donc toi! mon mortel ennemi! s'écria le duc en se ruant tout furieux sur lui. Mais ses yeux furent saisis d'un subit éblouissement. En effet, le poignard accusateur retentit contre sa cuirasse, et en glissant de côté s'enfonça dans son épaule droite. Il poussa un cri de terreur, son épée s'échappa de ses mains, et il retomba en arrière.

(1) Le bouffon fait ici un jeu de mots sur son propre nom qui signifie *longues jambes*. Le véritable *Langbein*, celui que le comte doit punir, est le duc *aux longues jambes*, le duc de Langeland, frère du duc Waldemar.

(Note du Traducteur.)

(2) L'oriflamme de Danemarck.

(Note du Traducteur.)

— Fuyez! fuyez! s'écria-t-il tout éperdu en s'adressant aux siens; et lui-même courut vers son vaisseau. Ses chevaliers l'y suivirent; et bientôt après ce bâtiment, déployant toutes ses voiles, s'échappait.

La victoire était décidément restée aux troupes royales.

On eût dit que l'aspect du *danebrog* avait rendu invincibles tous les hommes d'armes du roi, et des acclamations de victoire retentirent sur le vaisseau de Thorstenson. Le comte Gerhard avait fait sur le sien un tel carnage des ennemis qui y étaient abordés, qu'il n'y restait plus en ce moment que quelques hommes d'armes avec le duc de Langeland, lequel était lui-même grièvement blessé. Cependant ce seigneur put encore sauter par dessus le bord et gagner à la nage le vaisseau de son frère. Tous les navires du roi étaient remplis d'ennemis tués ou prisonniers. La flotte du duc Waldemar était complétement détruite, beaucoup de ses vaisseaux avaient sombré, le reste était pris; et ce ne fut qu'avec une difficulté extrême et en courant d'immenses dangers que ce prince lui-même put s'échapper.

Sur le vaisseau du roi, le vieux chevalier John, dont la tête était couverte de bandes et de compresses, se tenait à côté de son jeune maître et recevait avec une joie remplie de tristesse et d'abattement ses vifs remercîemens pour sa vaillante conduite. Sa blessure, à la vérité, n'était pas dangereuse; mais le coup violent qu'il avait reçu l'avait tout étourdi, et il sentait avec douleur qu'il ne pouvait plus tenir une épée avec la même vigueur que dans sa première jeunesse. Le saint étendard du *danebrog* flottait à l'arrière du navire, au dessus du jeune roi et du vieux guerrier. Le sénéchal Peder l'avait confié à la garde des trabans et avait couru seconder Thorstenson dans la poursuite de l'ennemi. Dans le tumulte de la bataille, peu de personnes avaient pu le reconnaître.

— Que le Dieu tout puissant soit loué! s'écria le chancelier en tombant à genoux, les mains jointes et tendues vers le ciel. *Te Deum laudamus!* commença-t-il alors de sa voix puissante, et les autres prêtres répétèrent en chœur cet hymne sacré de la victoire, pendant que le roi, le vieux John et tous les gens de guerre restaient pieusement agenouillés.

A peine le *Te Deum* fut-il solennellement chanté, qu'on aperçut le sénéchal Peder dans un bateau pêcheur à l'aide duquel il accourait du vaisseau de Thorstenson vers celui du roi, ramenant avec lui ce vaillant homme d'armes. Il sauta à bord et félicita le roi à l'occasion de sa victoire, tandis que le jeune vainqueur se précipitait dans ses bras en poussant des cris de joie.

— C'est donc toi, sénéchal Peder! s'écria le jeune roi; c'est donc toi qui m'as apporté la victoire en même temps que la bannière de mon grand-père!

Le sénéchal s'inclina en levant d'un air inspiré la main vers le ciel.

— Oui! que le Seigneur en soit loué! C'est de lui que vient toute victoire! dit le roi vivement ému. Et il pressa encore une fois son ami dans ses bras.

Le sénéchal Peder se sentait très fatigué, non pas tant de la bataille que de son voyage précipité et de l'inquiétude à laquelle il avait été en proie. Après s'être échappé de sa prison, il avait craint avec raison que le temps nécessaire pour s'emparer de la précieuse bannière ne l'empêchât d'arriver assez tôt pour assister à l'affaire. Mais l'effet prodigieux que l'étendard du royaume produisait sur l'esprit des populations depuis l'époque de Waldemar-le-Victorieux, lui était suffisamment connu. Alors en effet le peuple, dans sa foi naïve, était convaincu qu'il lui suffisait d'apercevoir ce signe révéré, pour remporter la victoire.

En effet, cette apparition inattendue avait produit sur le duc Waldemar la plus fatale impression. Son bras droit était devenu comme paralysé du moment où le sénéchal Peder lui avait aussi montré le poignard accusateur encore tout imprégné du sang du roi Eric, fils de Christophe;

et il y avait lieu de croire que ce bras paralysé ne se lèverait plus jamais contre la couronne de Danemarck.

Le retour imprévu du sénéchal Peder causa la joie la plus vive sur le vaisseau du roi. Chacun s'empressait autour de lui pour l'entendre raconter comment le vieux Henner avait réussi, avec Gertrude et Skirmen, à faciliter son évasion du château de Norburg et lui avait aidé à reprendre au duc la bannière du royaume. Il présenta ensuite au roi le vieux et fidèle Frison, ainsi que le courageux écuyer qui venait de si heureusement contribuer à la victoire. En effet, Skirmen, audacieux nageur, en transperçant les flancs des navires du duc avec des vrilles, les avait fait s'emplir d'eau.

Quant à l'idée de jeter du savon et de la chaux pulvérisée sur les vaisseaux ennemis, idée qui avait été si utile au roi, bien que celui-ci la trouvât peu digne de chevaliers, elle appartenait au vieux Henner tout seul, qui avait fait accroire au sénéchal Peder que c'était pour en trafiquer qu'il emportait avec lui les provisions de savon et de chaux qu'il avait si bien utilisés.

— Mets-toi à genoux! dit le jeune roi à Skirmen; je vais te faire chevalier. Tu l'as bien mérité, et je t'exempte de toute épreuve.

— Mon gracieux seigneur et roi! s'écria Skirmen les larmes aux yeux en s'agenouillant et en recevant l'accolade au nom de Dieu et de la Sainte-Vierge.

Dès que Skirmen se fut relevé, le roi fit signe à Hogen Johnson de s'avancer. Ses blessures, nombreuses sans être dangereuses, venaient d'être pansées. Je te veux faire aussi chevalier, toi, lui dit-il, en récompense du courage héroïque avec lequel tu as défendu aujourd'hui ma vie, ainsi que tu l'avais déjà fait à Taurnborg.

Hogen à ces mots s'agenouilla silencieusement et reçut l'accolade.

— Je ne demande pas à être fait chevalier en recompense de mon idée des pots remplis de savon liquéfié que nous avons jetés sur les vaisseaux ennemis, sire roi, dit le vieux Henner; mais, par ma foi! cela vous les a lavés de la belle façon! et pour de pareils gars le savon est quelque fois aussi utile que la lance!

— Si tu ne peux pas recevoir l'accolade, vieillard avisé, reprit le roi, tu peux cependant devenir commandant de vaisseau, et c'est ce que tu seras dorénavant.

Le vieux Henner se sentit profondément ému à ces mots. Il s'agenouilla à son tour devant le jeune roi et baisa respectueusement une main qu'Eric retira bien vite. En effet, une larme y était tombée de l'œil du guerrier, et il avait senti que cette larme le brûlait.

En ce moment, le comte Gerhard arriva au milieu des acclamations de la joie générale, à bord du vaisseau du roi. Le sénéchal l'embrassa; et lui, ainsi que Thorstenson, furent félicités par Eric, à l'occasion du courage dont ils avaient tous deux fait preuve. En apprenant le détail de ce qui s'était passé à bord du bâtiment du comte, et comment le duc aux *longues jambes* de Langeland avait dû se jeter à la mer pour échapper, le jeune roi Eric tendit sa main au courageux comte :

— Prenez, lui dit-il, le plus fin voilier et rendez-vous à Helsingborg. La reine ma mère y attend de vos nouvelles; apprenez-lui la victoire que nous venons de remporter, et je vous promets en son nom la réalisation d'un projet que vous avez long-temps et ardemment désiré voir réussir.

Le brave comte Gerhard, en entendant ces paroles, parut avoir un peu perdu la tête. Il embrassa successivement le roi, le sénéchal Peder, le vieux Henner, le bouffon et tous ceux qui se trouvaient là. Il faillit même prendre le petit roi dans ses bras et danser ainsi avec lui tout autour de l'arrière.

— Par ma foi, s'écria-t-il, nous allons à cette heure danser à Hel-

singborg une fameuse farandole, et c'est moi-même qui la conduirai celle là ! L'instant d'après, il était dans la barque de Henner. — Messire Henner, commandant de vaisseau, ajouta-t-il, conduisez-moi à Helsingborg! Personne ne s'entend mieux que vous à fendre les vagues.

— C'est bien ! reprit Henner, en se plaçant dans sa barque. Je vous avais promis que votre œil borgne vous porterait bonheur; vous voyez que j'ai tenu parole.

Le bruit de la grande bataille navale qui devait avoir lieu dans le Grœn-Sound, était parvenu à Helsingborg le jour même où on la livrait. Le soir, la reine Agnès, en proie à la plus cruelle attente, était retirée dans ses appartemens et quittait à chaque instant un siége placé devant une petite table à ouvrage, pour aller regarder sur le Sound du haut du balcon de la grande salle des chevaliers. Elle savait que le jeune roi avait dû assister en personne à cette bataille, et que le comte Gerhard était accouru à son secours. La reine était convaincue que ce prétendant chevaleresque et dévoué ferait des merveilles de valeur.

Le jour même où il était parti de Kiel pour aller rallier la flotte du roi, il lui avait écrit une lettre dans laquelle il demandait formellement sa main. La réponse aimable qu'elle faisait à cette proposition était sur la table, toute écrite de sa main et déjà scellée de son grand sceau royal, pour lui être expédiée le lendemain. Elle avait envoyé successivement trois bateaux à voiles s'enquérir de nouvelles de Grœn-Sound; mais le vent les avait empêchés de franchir le Sound et ils louvoyaient tous trois à la hauteur de Dragœ, quand le comte Gerhard passa devant eux avec la petite barque de Henner.

— Seigneur notre Dieu ! venez-leur en aide ! Ils vont sombrer! s'écrièrent les matelots de Helsingborg, quand ils aperçurent, à la pâle lueur de la lune, cette frêle embarcation de pêcheur; car on eût dit à chaque instant qu'elle allait être engloutie dans les flots.

La reine ne songeait pas, il est vrai, en ce moment, au grave péril dans lequel se trouvait son adorateur; mais le sifflement de la tempête ajoutait encore à toutes les frayeurs qu'elle éprouvait dans son isolement, rien qu'à la seule pensée de la bataille navale qui avait dû être livrée : et il lui semblait que le sort du Danemarck tout entier dépendît de la nouvelle qu'elle attendait. Toutes les sombres et effrayantes impressions de sa vie si singulièrement agitée se réunissaient maintenant pour briser complétement son cœur; et alors elle s'absorbait dans la seule pensée lumineuse qui pût lui offrir quelque compensation et quelque consolation pour tous ses malheurs passés.

Si la bataille était perdue, c'en était fait de l'indépendance du Danemarck et de son propre bonheur comme mère; et si le comte Gerhard y avait été tué, la réponse qu'elle faisait à sa demande et qui était là devant elle, ne restait plus qu'un triste souvenir du bonheur qu'elle avait enfin cru pouvoir rêver!

Il était déjà tard dans la nuit. Des bougies brûlaient sur la table, et le vent de la tempête mugissait dans la cheminée. La reine considérait toujours douloureusement la lettre qu'elle écrivait au comte Gerhard et qui déjà était revêtue de son grand sceau en cire, dans lequel on l'avait représentée agenouillée devant une image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, tandis qu'un ange tenait une couronne suspendue au dessus de sa tête (1).

— Prenez cette couronne, Seigneur ! et conservez-la, s'écria-t-elle en soupirant; mais ne permettez pas que mon bon ange gardien m'aban-

(1) L'exergue de ce sceau de la reine Agnès était :

Agnes Dei gratiâ Danorum Slavorumque regina.

donne. Qu'il me protége au contraire, ainsi que celui qui maintenant m'est plus cher que toutes les couronnes !

Elle avait tiré l'élégant petit livre contenant le journal de sa vie, mais où ne se trouvaient pas bien clairement exprimés tous les plus charmans et les plus délicats aveux de son cœur. Toutefois, la dernière partie des feuilles écrites avait bien plus trait au comte Gerhard qu'à elle-même, surtout depuis le moment où il avait reçu son voile, et qu'elle l'avait choisi pour chevalier et pour défenseur.

L'image de ce fidèle et chevaleresque adorateur avait fini peu à peu par chasser de l'esprit de la belle reine toutes les noires idées qui l'assaillaient tout à l'heure, lorsqu'elle se releva précipitamment, effrayée par une clameur subite qu'elle entendit s'élever dans le port. Elle courut à son balcon et aperçut, à la lueur de la lune, un grand rassemblement d'hommes sur la jetée. Des pilotes étaient occupés à guider une petite barque à travers les brisans, et tout à coup du sein de la foule partirent les cris de : — Victoire ! victoire ! le comte ! le comte borgne !

Elle joignit les mains, et s'approcha en tremblant de joie du prie-Dieu placé dans sa chambre. Bientôt tout le château retentit des joyeux accens de cette nouvelle de victoire; et une heure plus tard, la reine, entourée de toute sa cour, recevait dans la grande salle des chevaliers, magnifiquement illuminée, l'heureux comte arrivé porteur de ce message glorieux. Celui-ci déposa alors à ses pieds, en s'agenouillant, son épée ainsi qu'une bannière enlevée à l'ennemi.

Tandis que chacun, dans ce château resplendissant de lumière, se livrait à la joie la plus vive, et que les fidèles bourgeois de Helsingborg faisant de la nuit le jour, parcouraient la ville en chantant des refrains d'allégresse, le comte Gerhard apprit, dit-on, de la bouche même de la reine ce que contenait la lettre cachetée du grand sceau royal; et personne alors ne fut plus heureux que ce loyal prince.

XXIX.

La joie que la victoire de Grœn-Sound fit éprouver au roi fut augmentée, à quelque temps de là, par la nouvelle que la forteresse de Hunehals, en Halland, avait été prise d'assaut par les troupes royales; et que l'altier comte Jacques avait été fait prisonnier.

La bataille de Grœn-Sound eut encore cet important résultat, que le roi de Norwége, arrivé trop tard avec sa flotte, renonça à ses projets hostiles contre le Danemarck. Les deux rois eurent en effet, peu de temps après, à Hindsgavl, une réunion amicale, dans laquelle on convint d'un armistice, comme base première d'une paix également honorable pour les deux pays. Le duc Waldemar y fit présenter par des envoyés un projet de compromis qui fut accepté. Conformément à la convention de Hindsgavl, les poursuites dirigées contre les bannis durent être discontinuées; toutefois, il demeura défendu à tous les meurtriers du roi Eric, encore vivans, de jamais oser paraître devant les yeux du roi de Danemarck.

Par une belle journée d'automne, il y avait grande liesse et grande cérémonie au château de Helsingborg. C'était le jour des noces du comte Gerhard et de la belle reine Agnès. La sœur du comte Gerhard, Hedwige, reine douairière de Suède, y assistait, ainsi que les deux cours de Danemarck et de Suède au grand complet.

Cette fête, qu'on considérait comme une réjouissance de victoire et de paix, fut célébrée par un tournoi et par des jeux chevaleresques, auxquels le comte Gerhard s'abstint cette fois de prendre part. Il était assis sur l'estrade royale, à côté de la reine. L'œil qui lui restait rayonnait de joie. Sans doute, il y avait bien un peu de raideur et de gêne dans son attitude, à cause de sa toilette de fiancé, mais on eût dit, à l'expression de sa physionomie, qu'il venait de prendre le ciel d'assaut. La majes-

tueuse figure de sa royale fiancée brillait d'une gaîté pleine de charmes, et jamais ses traits nobles et purs n'avaient offert une plus suave expression.

On apercevait auprès d'elle la jeune princesse Ingeburge de Suède, la future reine doDanemarck, qui était le sujet de l'admiration empressée des chevaliers et du peuple. Pendant la durée du tournoi, cette charmante et aimable princesse resta à côté du jeune roi-chevalier Eric; et chacun remarqua l'air de gaîté et de satisfaction empreint sur ses traits. Ils causaient tous deux comme un frère et une sœur qui s'aiment. Souvent aussi on voyait le vieux chevalier John passer la main sur son front balafré, et essuyer à la dérobée une larme qui s'échappait de ses yeux en considérant ces deux jeunes fiancés. Dans leur innocente naïveté, ils semblaient en effet ignorer tous deux qu'il pût exister un amour autre que celui qu'ils portaient au pays et à la nation dont ils étaient de si bonne heure appelés à régler les destinées.

Les seigneurs et les chevaliers suédois éprouvaient les mêmes sentimens en contemplant le jeune roi Birger et la petite princesse Marguerite, présens tous deux aussi à cette solennité comme fiancés.

Le prix du tournoi fut remporté par le sénéchal Peder Hessel, qui le reçut des mains de la reine Agnès. Il s'inclina profondément devant la belle fiancée royale; et ses yeux, en parcourant les rangs des dames, se fixèrent bien vite sur une svelte et frêle créature, assise la première entre les dames de la suite de la princesse Ingeburge. C'était Ingetrude Litle.

Il ne l'avait pas revue depuis qu'ils s'étaient dit adieu non loin du port de Kolding, lorsqu'un incommensurable abîme s'était étendu entre eux, en séparant les deux vaisseaux à bord desquels ils se trouvaient. Son père continuait à être détenu prisonnier dans le cachot du château de Kallundborg.

Le roi, uniquement par égard pour le vieux John, avait toujours différé jusqu'à présent le jugement de son procès; quoique sa trahison fût évidente, et qu'il ne manquât que des preuves écrites et positives de sa participation à l'assassinat du roi, pour le faire condamner également sur ce chef.

A ce moment seulement Ingetrude avait paru au tournoi; et le sénéchal avait jusque alors inutilement cherché à savoir où elle pouvait être, personne n'ayant pu lui apprendre si elle était ou non dans la suite de la princesse. Ce fut donc avec une joie bien vive qu'il l'aperçut; cependant son inquiétude et sa douleur furent grandes en remarquant l'expression de chagrin profond répandue sur ses traits.

La jeune fille ayant paru éviter ses regards, il ne tarda pas à s'éloigner du tournoi et de la réunion des chevaliers. Silencieux et méditatif, il suivait les sinuosités du Sound, pendant que les personnages royaux et les chevaliers accompagnaient le comte Gerhard et sa fiancée dans la grande salle du château où leurs noces furent célébrées par des danses joyeuses et avec une grande magnificence.

Le sénéchal s'arrêta long-temps sur le rivage du Sound, considérant dans le lointain la côte de Séelande, où s'élevait Flunderborg.

En proie à une tristesse profonde, il se rappelait les premières années de son enfance; comment il n'avait revu celle qui lui avait été fiancée dès ce moment, que lorsque déjà il était chevalier et sénéchal; puis comment, jeune et grande fille, elle était tout à coup apparue à ses yeux et avait chanté avec enthousiasme :

> Le roi règne sur les châteaux
> Et aussi sur tout le pays!

Les importantes affaires du roi et de l'état, lui avaient rarement laissé le temps de pouvoir songer à son propre bonheur. La mortelle tristesse

maintenant empreinte sur les traits d'Ingetrude avait éveillé dans son âme un ardent désir de la voir heureuse et de partager sa félicité. Il concevait que la position de son père et l'incertitude du sort qui lui était réservé à elle-même la rendissent triste; mais il ne comprenait pas pourquoi elle avait paru éviter avec soin toute rencontre avec son chevalier fidèle et dévoué; pourquoi elle lui avait même refusé la satisfaction d'un regard consolateur. La pensée que peut-être on ne l'oubliait que pour un mortel plus heureux, passa fugitive à travers son âme, comme un démon menaçant, mais sans pouvoir pénétrer jusqu'à son cœur. Il se rappela comment tous les jours de sa captivité il avait pensé à Ingetrude, et comment chacun des petits oiseaux gazouillant près des barreaux de sa prison lui avait paru un messager d'amour envoyé par elle. Il sourit alors mélancoliquement et se prit à répéter d'un air distrait les paroles de la ballade :

Jamais si petit oiseau ne vole dans le pays;
Il faut qu'il cherche son fiancé!

— Que la joie et la bénédiction de Dieu soient avec vous, cher seigneur sénéchal, fit tout à coup une voix amie en interrompant ses rêveries.

C'était le jeune et déjà grave chevalier Hogen Johnson.

— Je vous cherchais précisément, continua-t-il; vous n'êtes point gai comme nous autres, et cependant c'est aujourd'hui un jour de fête comme nous n'en verrons plus guère de pareils. La noble reine Agnès se sent heureuse de vivre, et le jeune roi danse gaîment avec sa jolie fiancée. Il n'y a plus de traîtres en Danemarck, dont le trône est à jamais consolidé. Nous jouissons d'une paix profonde, et le plus bel avenir s'ouvre devant nous!

— Oui, remercions-en Dieu tout puissant et tout miséricordieux, reprit le sénéchal Peder. Sa main a miraculeusement détourné toutes les calamités qui nous menaçaient, et a béni la couronne des Waldemar sur la tête de notre jeune roi. Je devrais, moi aussi, me réjouir aujourd'hui; mais, cher Hogen! il y a dans la vie des chagrins que tu ne connais pas encore!

— J'ai cependant éprouvé de bonne heure de bien grandes douleurs! reprit le grave adolescent, et je devine les vôtres, mon cher seigneur. La noble demoiselle Ingetrude...

— Ah! elle n'est point heureuse, Hogen! et elle ne saurait non plus l'être, tant que son père restera détenu dans la tour de Kallundborg.

— Aussi notre jeune roi est vraiment trop sévère! Il ne veut point entendre parler d'intercessions en sa faveur, reprit Hogen en soupirant. Mais, mon cher sénéchal, un étrange bruit, auquel je ne sais si je dois croire, est venu jusqu'à moi; et sans doute à cet égard vous êtes mieux informé que je ne puis l'être. On dit que le chevalier Lave a promis la main de sa fille au chevalier qui lui ferait obtenir sa grâce du roi, en même temps que la liberté de quitter le pays pour aller s'établir à l'étranger. On prétend que vous connaissez ces conditions, mais que vous ne pouvez, ou du moins que vous ne voulez pas les remplir...

Le sénéchal parut frappé de surprise.

— Ainsi, s'écria-t-il, il vendrait le bonheur de sa fille pour obtenir sa liberté! Oh! cela lui ressemble bien! Mais sa fille ne s'avilira jamais jusqu'à racheter ainsi le crime de son père.

— Vous ne savez donc pas, reprit Hogen d'un air inquiet, ce qu'elle a, dit-on, résolu? Vous ignorez donc ce que l'on raconte du riche chevalier Tord de Kongshelle, arrivé ici avec quatre vaisseaux remplis d'innombrables richesses, qu'il vient offrir au roi comme rançon du chevalier Lave Litle? Je l'ai vu tout à l'heure de mes propres yeux dans la salle

des chevaliers, où il attend que le roi ait fini de danser pour l'entretenir seul dans son cabinet.

— Dieu de miséricorde! s'écria le sénéchal Peder; vendue! vendue! Non, cela ne sera pas, quoi qu'il puisse m'en coûter : je parlerai au roi, je lui demanderai moi-même la liberté de Lave, et il faudra bien qu'il me l'accorde, quoique ce soit une injustice!

— Alors, dépêchez-vous donc, pour l'amour de Dieu, seigneur sénéchal! Si la danse est déjà finie, le chevalier Thord parle peut-être en ce moment même avec le roi. Hélas! je croyais que vous saviez tout, mais que vous ne pouviez ou ne vouliez pas agir! Dépêchez-vous!

— Grand Dieu! vendue! vendue! répéta le sénéchal plus pâle qu'un mort.

Et il courut bien vite dans la salle des chevaliers, où ses regards se fixèrent attentifs sur les rangs des danseurs. Il vit le joyeux comte Gerhard passer devant lui d'un air de triomphe, en tenant la main de sa belle et majestueuse fiancée qu'il entraînait, malgré qu'elle en eût, dans le tourbillon de la danse. Le roi de Suède Birger avec la petite princesse Marguerite, Skirmen avec la jeune et joyeuse Gertrude, fille de Henner, passèrent également devant lui en tourbillonnant sur eux-mêmes; mais il n'aperçut point le roi Eric. Parmi les dames de la princesse Ingeburge, il vit Ingetrude, assise, silencieuse, et paraissant aussi calme que résignée; mais son regard était fixe et terne, et son visage avait la blancheur du linge. La salle des chevaliers tout entière sembla tourner aux yeux du sénéchal, lequel, arrêtant enfin un des pages do service, lui demanda d'un air égaré et d'une voix tremblante :

— Où est donc le roi?

— Dans sa chambre secrète.

— Y a-t-il quelqu'un avec lui?

— Le chevalier Tord de Kongshelle.

A cette réponse, le sénéchal disparut de la salle des chevaliers.

Le comte Gerhard et le roi Birger quittaient la danse avec leurs dames, quand le roi Eric rentra dans la salle d'un air grave et silencieux. Le sénéchal Peder marchait à sa gauche, et sa physionomie trahissait la plus inquiète attente. Le roi s'avança vers la princesse Ingeburge, qui était assise à côté de sa mère et regardait la danse. Sur un signe d'Eric, tous s'arrêtèrent et firent silence. L'émotion était générale.

— Princesse Ingeburge, dit alors le roi à voix haute, annoncez au sénéchal Peder Hessel que le roi Eric de Danemarck n'oubliera jamais le serment qu'il a fait à son défunt père; mais que la future reine de Danemarck lui permet de faire grâce de la vie et do la liberté au chevalier Lave Litle.

— Merci! merci, Eric! s'écria la petite princesse en sautant de joie. Tu as tenu parole en me permettant de faire le bonheur de ma chère Ingetrude.

Elle répéta alors au sénéchal les paroles du roi, et conduisit dans ses bras Ingetrude, dont la joie égalait la surprise.

Le roi fit signe que la musique recommençât, et les jeunes filles entonnèrent alors le chant composé à l'occasion de la prise de Ribehouse:

La danse va en rang dans les rues de Ribe,
Le château est pris.
Les chevaliers y entrent gaîment en dansant
Pour le roi Eric-le-Jeune.

Dès que le sénéchal Peder et damoiselle Ingetrude entendirent ce chant, leurs cœurs épris d'amour s'ouvrirent au sentiment de dévoûment au roi et à la patrie, qui avait inspiré un si vif et si puissant enthousiasme à leurs âmes. Ils se mêlèrent à leur tour à la joie bruyante et aux rangs des

danseurs, et tandis que les jeunes filles formaient autour du roi et des danseurs une immense ronde, damoiselle Ingetrude, rapidement entraînée dans la farandole par son chevalier, chantait avec enthousiasme :

C'est ainsi que nous dansons dans la vie,
Et le cœur fidèle, derrière l'éclat de sa soie;
Le royaume est gagné !
Jamais je ne vis assurément dans une danse joyeuse
Des yeux briller autant dans une danse cordiale,
Pour le roi Éric-le-Jeune.

FIN.

ANJOU ET ANTHON,

ESQUISSES HISTORIQUES,

PAR ALFRED DE BOUGY.

I.

Le 28 mai 1430, aux approches du soir, Auberive, pauvre village situé entre Vienne et Valence, non loin du cours limpide du Rhône, était encombré de troupes de toutes armes : cavaliers, gens de pied, volontaires et soldats de profession, qui, pour la plupart, campaient pêle-mêle à ciel découvert, faute d'abris.

Les naturels de l'endroit faisaient fort piteuse mine au milieu de la confusion et du désordre qui résultent toujours d'un passage extraordinaire, d'une halte imprévue de miliciens chez des paysans. Pouvait-il en être autrement?... on mettait à contribution, ou, pour mieux dire, à sec, sans la moindre vergogne, cuisines, caves, potagers, fenils et vergers; car la journée avait été *chaude*.—Ceci doit s'entendre de plusieurs façons.

Le cliquetis des pots pleins de ces vins généreux qui croissent sur les bords du fleuve helvétique succédait au choc des guisarmes; les bouches, qui tout à l'heure faisaient entendre des cris et des jurons de bataille, chantaient maintenant des couplets libres et gais; on venait de quitter la lance pour la broche; après avoir versé le sang des hommes, on répandait celui des chapons.

Les villageois assistaient donc, l'oreille basse, le cœur serré, au massacre général de leur volaille, et tout bas s'entredisaient : « Par saint Ennemond-de-Chambalud! qui a béni le grain dont ces poulets ont été engraissés (1), c'était bien la peine de nous délivrer du *brûleur de donjons*; nos amis nous sont pernicieux, mêmement que nos ennemis; voilà deux ans que durent nos misères... Hélas! quelle dolente condition! On ne nous laisse rien, si ce n'est les yeux pour pleurer et voir bientôt de nouveaux détrousseurs faméliques fondre sur nos campagnes. »

---

(1) Les paysans d'une partie du Viennois ont conservé religieusement l'habitude de faire bénir, comme cela se pratiquait dans le moyen-âge, par le desservant de la vieille chapelle du prieuré, convertie en église paroissiale, l'orge, le seigle, le sarrazin et le froment destinés à leur basse-cour, qui, dit-on, ne prospérerait point s'ils oubliaient de se conformer à cet antique usage. La bénédiction des grains est une cérémonie assez profitable au curé, lequel perçoit une espèce de dîme chaque année, le 28 septembre, jour de la fête patronale et de la foire de Chambalud.

Cependant le château d'Auberive croulait avec bruit du haut de sa butte argileuse, et l'immense incendie qui le dévorait enluminait au loin les plaines de reflets empourprés. Par delà le Rhône, les montagnards vivarais assis au bord des noirs cratères des volcans éteints, dans lesquels mainte chèvre ne craignait pas de s'aventurer, contemplaient avec indifférence la colline embrasée, habitués qu'ils étaient à de pareils spectacles, car, chaque jour un manoir, une tour forte, une ferme du Bas-Dauphiné, livrés aux flammes, apprenaient à six provinces que les fureurs d'une guerre de dévastation ne s'assoupissaient point.

Le long d'une prairie attenante à l'enclos presbytérial, deux hommes de noble prestance, portant le harnais de guerre, se promenaient côte à côte et sans mot dire depuis quelque temps. Ces seigneurs, qui commandaient conjointement la petite armée cantonnée à Auberive, Roussillon et lieux circonvoisins, paraissaient absorbés par de très graves méditations.

Tout à coup le silence fut rompu :

— Par mon fief d'Argicourt! prenons un parti, messire Humbert !

— M'est avis, messire Raoul, qu'il faut pousser hardiment notre pointe; le coup d'essai d'aujourd'hui me semble d'un favorable présage.

— Fort bien, mais que pouvons-nous tenter manquant d'argent, disposant de faibles troupes réunies à la hâte, ne recevant aucune missive de la cour!... Si nous attendons, pour agir, les ordres de notre cher sire le roi, ce pays tombera indubitablement au pouvoir des alliés, et l'on nous reprochera notre inaction ; si nous poursuivons les hostilités avant de connaître le bon plaisir du monarque, on ne manquera pas de nous taxer de folle imprudence... Que résoudre, que faire dans un semblable embarras?

Chassez de votre esprit de fâcheuses appréhensions; jamais notre bienveillant maître ne nous retirera ses bonnes grâces parce que nous nous serons efforcés de lui conserver une riche province; oserait-il bien payer de cette ingratitude notre fidélité loyale, notre dévoûment qui va jusqu'à l'abnégation? Je ne puis le croire.. cela est impossible... Pour prendre telle fantaisie, il faudrait, par saint Vallier, qu'il fût atteint de démence comme feu Charles VI son père. Oubliez-vous, cher compagnon, que le roi nous manda naguère ici, quand perplexes, nous demandions avec instance des instructions et des renforts : *Agissez le mieux que vous pourrez* (1).

— La lutte engagée est par trop inégale, convenez-en; nous jouons une dangereuse partie; quinze cents hommes auront grand'peine à tenir tête à une armée trois ou quatre fois plus nombreuse. Sachez-le bien, messire Humbert, si nous sommes vaincus, personne ne nous tiendra compte des difficultés de l'entreprise, de l'insuffisance des ressources dont nous disposons ; personne ne nous défendra ; notre justification sera vaine, jamais on ne nous pardonnera l'échec essuyé : par sénile expérience, je sais jusqu'où peut aller l'injustice humaine! A mon âge, on doit être défiant et circonspect... Louis de Châlons, prince d'Orange, enflé de superbe, plein d'arrogante présomption, parle de nous avec un dédain moqueur, un insultant mépris; son armée, composée de Bourguignons, de Savoyards, d'Anglais, d'Allemands, compte dans ses rangs des seigneurs doués d'un remarquable courage. Ah! qu'en cette critique occurence votre perte se fait sentir, gentilshommes dauphinois, nos frères, nos commensaux, vous tous dont les os jonchent le funeste champ de bataille de Verneuil !

— Champions d'une cause juste et sainte, nous vaincrons, avec l'aide de Dieu ; le bon droit et l'enthousiasme réunis peuvent réaliser les plus éclatans prodiges!

(1) Historique.

— Charles VII que tant nous aimons et qui tant nous aime, aura besogne ardue pour se débarrasser de ses ennemis; tout semble se déchaîner et se liguer contre sa couronne. Voilà deux années que le prince d'Orange ayant formé une étroite alliance avec le duc de Savoie, qu'auparavant il détestait, ravage, désole cette province et on médite l'entière conquête. Les larrons, sang-de-Dieu! ont su choisir un moment propice pour l'exécution de leur perfide dessein; déjà, je l'ai ouï dire, le prince s'est arrogé de sa pleine autorité le titre de dauphin et s'adjuge sans façon le Viennois: quant au duc, il se contentera pour son lot de Grenade et de tout le haut pays.

— On prend plus aisément un titre qu'un territoire; par saint chef, laissons ces félons se gaudir d'une curée imaginaire.

— Le succès obtenu aujourd'hui doit stimuler notre ardeur; ce château-fort qui brûle et s'affaisse, nous l'avons forcé, emporté d'assaut, démantelé; c'en est fait d'un des plus formidables boulevarts du rebelle prince; en outre, le déloyal seigneur d'Auberive a trépassé du trépas des traîtres. Les orangistes viennent de perdre à la fois excellente citadelle et partisan actif. Los au ciel qui nous protége visiblement!

Ainsi devisaient Raoul de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné, et Humbert de Groléе, maréchal de la province, bailli du Lyonnais, quand ils furent accostés par un guidon de cavalerie qui, pendant quelques instans, écouta leur conversation sans songer à y prendre part. Le nouveau venu était porteur d'une figure et d'une contenance profondément mornes; il faisait peine à voir ce jeune officier, beau encore en dépit de ses joues creuses et plombées, de sa maigreur maladive, de son regard égaré, de son air morose et abattu; on comprenait sans peine, qu'écrasé par de grands désastres, de terribles événemens, il se sentait incapable de relever les ruines de son cœur, de reconstruire l'édifice détruit de ses chères espérances. Nous apprendrons bientôt les causes de l'inénarrable désolation qui ravageait le cœur d'Ismidon de Primarette.

— Gardez-vous de penser, mon cher Groléе, poursuivit Gaucourt, que j'ai pris à tâche de refroidir par des paroles de doute et de découragement votre rare valeur, à laquelle je me plais à rendre justice; il est de mon devoir de faire entendre dans le conseil les avis que suggère la prudence; ne soyons ni couards ni téméraires.

— Je prise les discours de votre prudhommie consommée, de votre haute sagesse, comme je vénère votre grand renom; la cautèle sied à un chef blanchissant, dit le maréchal... or ça, le temps presse, le mal empire; prenons enfin une irrévocable résolution... quel est votre sentiment, Primarette?

— La guerre!... la guerre à outrance! s'écria le jeune homme avec l'accent d'une virulente exécration, d'une rage implacable, d'une haine furibonde long-temps couvée; exterminons l'inique envahisseur et les féroces soudards qu'il commande; point de trève, point de répit, point de quartier!... carnage!... vengeance!...

— J'admire ce fougueux emportement, cette légitime indignation, mon jouvenceau, dit le gouverneur. Par saint Georges et saint Michel archange! si votre belliqueuse pétulance est contagieuse, nous sommes assurés de faire merveille dans peu et d'avoir raison de l'orangiste séquelle.

— Mort et éternelle damnation, continua Primarette, aux infâmes et lubriques guerriers qui sèment partout l'injure, l'épouvante, la terreur, livrent aux flammes la récolte du manant et le toit de paille de sa cabane de pisai, rançonnent en vrais payens les asiles sacrés, saccagent aujourd'hui les châteaux de Tivoley, de Jarcieu d'Epinouze, après avoir saccagé hier ceux d'Anjou et de Montbreton!... Par le sacrillement du Sauveur! est-il possible de ne pas frémir de pitié et bondir de colère quand on se prend à récapituler les excès de tout genre, les dégâts sans nombre com-

mis chez nous par ces bandes effrénées et cruelles qui n'ont pour solde que le fruit de leurs rapines, de leurs brigandages!... Brisons le joug honteux et détestable qu'on nous apporte, qu'on prétend nous imposer : libérateurs de cette éperdue province, nous le serons en même temps des régions voisines et peut-être de la monarchie tout entière... je le redis : carnage... vengeance !...

Le gouverneur et le maréchal embrassèrent sur les deux joues Ismidon de Primarette dont l'exaltation ressemblait à de la frénésie, et Gaucourt s'écria :

— Par mon écu semé d'hermine! nous combattrons.... advienne que pourra!

— Bien dit, messire, nous voilà tous d'accord; or ça, il serait d'une bonne tactique de nous porter à l'encontre de l'ennemi et de ne pas attendre céans son agression ; je cuido que férir les premiers nous donnera sur eux grand avantage. — Ainsi parla Grolée.

— A demain donc la départie! reprit le gouverneur.

— A demain! répéta Primarette qui, le front couvert de sueur, les prunelles flamboyantes de clartés fébriles, brandissait un lourd estramaçon.

— Par ma race! continua Raoul de Gaucourt, il faudra vous munir d'échelles chemin faisant, car nous avons encore cinq bonnes forteresses à escalader : Pusignan, Azieu, Saint-Romain, Colombier et Anthon ; peut-être, au surplus, aurons-nous quelque rude bataille à livrer en rase campagne, ce que je ne désire pas trop, pour ma part, moi qui pourtant ai toujours aimé les jeux meurtriers de la guerre et ai assisté à un combat qui en vaut cent : à celui de Nicopolis : car notre faiblesse numérique me cause quelque inquiétude... mais finissons ce discours et allons donner des ordres pour le départ.

— Je demande deux choses au ciel, dit Primarette, qui était retombé dans son humeur profondément sombre, la victoire pour nos troupes et la mort de l'homme de guerre pour moi.

— Eh quoi ! s'écria le gouverneur, toujours en ce qui vous concerne un insurmontable dégoût de l'existence, de lugubres désirs !... O cher pauvret ! vivez, oubliez, espérez ; souvent une grande douleur est l'avenue mystérieuse d'une plus grande joie. Elles s'évanouiront, les brumes qui voilent votre aurore. Le malgracieux découragement messied à tous les âges et surtout à la jeunesse. Pourquoi ce désespoir anticipé? Votre destinée ne vous a point encore dit son dernier mot, qui sera peut-être *bonheur*. Le temps n'est pas seulement un grand maître, il est encore un grand médecin; comptez sur lui, il vous guérira entièrement, ou bien, si votre mal est incurable, en amortira les souffrances.

Ismidon fit un geste d'incrédulité, son visage redevenu blême se pencha, et des larmes long-temps retenues coulèrent sur la luisante brigandine qui dessinait sa svelte taille. Les deux généraux ne pouvant exprimer ce qu'ils ressentaient, et comprenant que l'insistance est cruelle dans les consolations comme dans les reproches, échangèrent un regard où se peignait une sympathique tristesse.

En cet instant, un arbalétrier sorti d'Auberive, s'avança vers le gouverneur, le salua militairement et lui dit :

— Messire, l'arrière-garde des routiers vient d'arriver d'Annonay.

— La nouvelle est moult délectable, s'écria Raoul de Gaucourt, courons recevoir le renfort si impatiemment attendu. Et les trois officiers entrèrent dans le village où régnait un surcroît d'agitation.

II.

Le soleil sort splendide des fumans décombres du manoir d'Auberive dont la masse noircie tranche sur un ciel pur et rosé. Grolée et Gaucourt, bardés de fer, sont déjà à cheval; les compagnies se réunissent et se déploient dans l'immense plaine. Ici se met en ligne l'escadron éblouissant des gens d'armes où figurent maints seigneurs de marque, parmi lesquels on distingue les Torchefelen, les Bufférent, les Montchenu, les du Bouchage, les Terrail-Bayart, les Vaulx et les Maubec. Là, apparaît le contingent des corporations urbaines avec ses fanions déployés et ses attributs distinctifs; plus loin se placent les auxiliaires lyonnais, mâconnais et foréziens, à la gauche desquels se range une bande de routiers ou malandrins aux fières guenilles, aux accoutremens pittoresques, sales et barriolés, réunion étrange de Bohémiens, de vagabonds, d'aventuriers basques, gascons, catalans, provençaux et italiens.

Les destriers des gentilshommes, aux riches harnais, aux chanfreins de prix, aux housses de drap d'or, aux traînans caparaçons armoriés ou étoilés, émaillés de sinoples, d'azur, de gueules et de sable, agitent avec une mutine impatience leurs têtes emplumées; les trompes sonnent des fanfares d'appel, les bannières de soie, les étendards chargés de blasons et de devises, les souples panaches et les flexibles aigrettes tremblent au souffle viviflant du matin, les morions d'acier poli miroitent, les piques étincellent le long de la ligne, la voix des chefs retentit et le sol allobrogique va tressaillir sous les pas de ses défenseurs résolus. En marche! phalange généreuse, seul espoir d'une province aux abois, accomplis la plus noble des missions, et que la chance des batailles te soit propice!...

Au moment où Raoul de Gaucourt, cet expérimenté capitaine pour lequel Charles VII professait une estime particulière, une véritable affection, se disposait à donner le signal du départ, il vit s'avancer vers lui douze cavaliers inconnus; leurs montures étaient entièrement noires ainsi que leurs armures, par dessus lesquelles ils portaient de flottantes écharpes de crêpe blanc. L'un d'eux tenait à la main la hampe d'un pennon d'étoffe sombre, semée de larmes d'argent, de têtes de morts sur des os en sautoir. Au milieu de ces emblèmes funèbres se détachait, peinte avec art, une orange transpercée d'une lance aiguë, et accompagnée de cette laconique, mais menaçante inscription : ***Ainsi tu seras!***

Le gouverneur, le maréchal et les officiers groupés autour d'eux devant le front de l'armée, considéraient cette cavalcade lugubre avec autant d'étonnement que de curiosité, et ils se demandaient quels pouvaient être ces damoiseaux, qui, en venant joindre les troupes royales, semblaient obéir aux suggestions d'une animosité personnelle plutôt qu'à l'amour du métier des armes, car leurs formes délicates et fluettes, la ténuité élégante de leurs membres, la grâce efféminée de leurs mouvemens accusaient des habitudes pacifiques. Toujours est-il qu'un accueil plein d'empressement fut fait au mortuaire drapeau dont la peinture principale était en harmonie avec l'aversion de chacun pour la cause orangiste. Le plus apparent des cavaliers en deuil étant venu se camper tout près du sire de Gaucourt, s'exprima de la sorte avec un organe mélancolique et doux :

— Daignez, nobles seigneurs, admettre dans vos rangs mes compagnons et moi... si nos bras sont débiles, en revanche nos cœurs sont forts, ulcérés, et surtout ne soupirent qu'après l'instant de la vindication. Victimes du plus lâche, du plus avilissant des outrage, nous voulons nous laver dans le sang abhorré de qui nous souilla... Puis, désormais corps et âme aux regrets, à une abjecte misère, pouvons-nous tenir à la vie d'ici-bas. Preux capitaines! ayez une pleine et entière confiance

en notre énergique résolution ; nous ferons rage et nous affronterons d'un visage ferme et sérieux tous les périls avec lesquels vous vous êtes dès long-temps familiarisés.

Ismidon de Primarette avait maîtrisé avec peine sa délirante agitation pendant cette petite harangue, et il s'écria d'une voix entrecoupée avant que Gaucourt eut ouvert la bouche pour répondre au cavalier noir :

— Puissance du ciel ! dois-je en croire mes oreilles... c'est ma cousine... Marguerite de Bressieux-Anjou !...

— Hélas ! oui... c'est bien elle, répondit la jeune fille, en ouvrant la grille de son casque et en montrant une figure de spectre ; voici Marguerite la profanée, voilà ses compagnes d'opprobre.

— Oh ! dit Ismidon, bouleversé par l'excès de son émotion, supporterai-je cet inespéré transport !... Je vous croyais trépassée... à jamais perdue... je vous pleurais de tous mes pleurs, sans relâche aucune .. Liesse indicible ! vous vivez... Dieu, en vous rendant à moi, me rend santé et raison, car naguères j'étais souffreteux et fol, bien-aimée cousine, je voulais vous aller rejoindre là où vous n'étiez pas, là où vous ne pouviez pas être... dans la tombe. Disant ces mots, Primarette souriait, larmoyait, tremblait et se sentait choir en défaillance.

— Nullement vous ne vous trompiez, mon cousin, je suis déshonorée, et partant morte pour vous comme pour le monde... Renonçons, d'un commun accord, à d'énamourés projets que bénirent nos parens, renonçons-y sans retour ; ne me considérez que comme une apparition qui va bientôt s'évanouir et ne se montrera plus à vos regards. A jamais indigne de votre couche, je vous rends votre parole ; car si mes mortelles angoisses ne finissent point par glorieux trépassement sur un champ de bataille, j'irai me confiner pour le reste de mes jours chez les dames chartreuses des Esconges et vivre en sainte et rigide réclusion.

Il serait difficile de rapporter ici les paroles incohérentes qui échappèrent à Primarette assailli coup sur coup par des sensations et des pensées de nature diverse, en ce moment la température de son âme était variable. Il avait cru entrevoir le terme de ses cuisantes peines, mais reconnaissant que le destin venait de le leurrer outrageusement, il se trouvait bien plus à plaindre qu'avant l'arrivée imprévue de sa cousine.

— Elle n'était vraie qu'à demi, continua Marguerite, la sinistre nouvelle répandue en tous lieux, car nous survivons à notre pureté.—Affreux et tenace souvenir !

Cette espèce de confession publique qui, au fond, n'avait rien d'immodeste, et s'accommodait avec les mœurs candides de l'époque, révélait une âme chaste et profondément navrée ; elle montrait, en outre, dans le siècle même de Jeanne d'Arc, de quelle vigueur, de quelle véhémence indomptable est susceptible la femme qu'anime de vertueux sentimens et qui veut venger la plus atroce des injures.

Ce fut avec un attendrissement mêlé de respect et d'admiration que l'on écouta l'héritière souillée des Bressieux.

Gaucourt prit ensuite la parole : il s'apitoya d'une manière simple et touchante sur la détresse des douze amazones, exalta sans emphase leur chevaleresque intrépidité et s'efforça de les détourner de leur résolution martiale.

— Gentes dames, dit-il en terminant son allocution, pas n'est besoin que vous poursuiviez cette entreprise ; nous sommes ici assez de guerroyeurs pour châtier de rude et exemplaire façon les pervers qui portèrent sur vous des mains impudiques ; pour les punir vertement de leur criminelle licence. A nous les stratégiques manœuvres, la vie agitée des camps, à nous de donner et de recevoir des coups d'estocade, à vous la vie paisible du foyer domestique, les casaniers déduits, les tendres devis à l'abri des hospitalières tourelles, la remembrance fidèle des pauvres absens dont plus d'un onc ne reparaîtra ; que les protégés du ciel en reve-

nant des lointaines expéditions meurtris, hâlés, dépenaillés, quelquefois méconnaissables, trouvent dans l'héréditaire logis les soins, les étreintes, les consolations de leurs épouses, de leurs mères et de leurs sœurs.

Marguerite de Bressieux et ses amies persistèrent dans le projet préconçu, avec une opiniâtreté toute virile, en dépit de la faconde du gouverneur, et l'on ne songea plus qu'à partir.

Sur ces entrefaites, Gaucourt fut abordé par don Rodriguès Villandrado, capitaine des routiers ; ce chef de haute taille, sec, velu, basanné, grisonnant, aux joues labourées de balafres, était coiffé d'un chapel de gros feutre à plumes de héron, et les fentes de sa bruno cuirasse laissaient entrevoir un gambeson de drap écarlate, espèce de justaucorps que l'on portait sous l'armure.

— Messire gouverneur, dit le vieux malandrin, j'ai une requête à vous présenter.

— Parlez, mon bachelard, je vous écoute, répondit Raoul de Gaucourt.

— Vous plairait-il de placer mes gens à l'avant-garde ?

— Pourquoi me demandez-vous ce poste, le plus périlleux de tous, brave seigneur Rodriguès.

— Parce que je ne puis pas répondre du courage de ceux de mes garnemens qui ne sont point espagnols (grand est leur nombre, vous le savez). Si quelques uns de ces ribauds, rebut de plusieurs nations, se débandent dans une impétueuse charge et font mine de prendre la fuite, le gros de l'armée leur bouchera toute voie de retraite, et ils défendront les droits du roi de France tout en défendant leur peau. Donc il convient de placer mes gens en première ligne. Au surplus, la disposition que je vous propose couvrira le corps des gentilshommes, corps d'élite toujours trop prompt à l'attaque et trop lent quand il s'agit de reculer.

— Je goûte les motifs que vous venez de déduire, seigneur Villandrado, dit Gaucourt; faites prendre les devans à vos compagnies. Allez, et conduisez-vous comme à l'accoutumée, je ne vous demande pas autre chose.

— J'aurai toujours à cœur de justifier la confiance que vous me témoignez, répondit don Rodriguès; et il s'éloigna.

L'armée se mit en marche tirant vers le Nord ; au centre de la cavalerie chevauchaient avec une parfaite aisance les douze héroïnes dont la conduite excitait l'enthousiasme de chacun, et que, par une précaution contre laquelle elles ne cessaient de protester, on voulait garantir le plus possible du contact de l'ennemi.

Primarette dut se constituer l'écuyer de son infortunée parente, et tout en cheminant auprès d'elle par monts et par vaux, la mort dans le cœur, il s'efforça, mais en vain, de la distraire de ses chagrines préoccupations. Marguerite demeurait taciturne et se montrait insensible à ce qui ne concernait point sa vengeance, son désespoir.

Reportons-nous maintenant, pour l'intelligence de cette histoire, à la fatale catastrophe, au monstrueux attentat qui avaient précédé d'une année la prise du château d'Auberive.

George de Bressieux, seigneur d'Anjou, père de Marguerite, s'appliqua, lors de la première apparition des orangistes dans le Viennois, à entraver les menées ambitieuses de Louis-de-Châlons, lequel, à l'aide de flatteries et de promesses, s'efforçait d'attirer dans son camp les nobles du pays. Le prince, instruit de ce qui se passait, n'écouta que sa colère et jura la ruine du châtelain et du château. Les alliés investirent donc inopinément Anjou, le prirent d'emblée, égorgèrent les hommes et assouvirent leur brutalité bestiale sur les femmes du fief, qui ne purent se soustraire aux horreurs du viol.

La naissance, les grâces angéliques, les pleurs, les cris, les convulsions de Marguerite ne la sauvèrent pas de sa destinée. ***Elle servit***, dit un

chroniqueur, *à la volupté des commandans et des soldats.* Après les plus obscènes traitemens, ces êtres immondes, rassasiés de luxure, gorgés de vins, repus de victuailles, laissèrent leurs victimes dans un état qui ressemblait à la mort...

Marguerite de Bressieux, au sortir d'une léthargique pamoison, se trouva face à face avec la hideuse réalité...son père et sa mère n'étaient plus; — l'un avait péri les armes à la main; l'autre n'avait pu supporter un exécrable spectacle.—On venait de lui ravir l'honneur, de polluer ses vassales, ses suivantes, de détruire de fond en comble le village et le manoir... Quel concours de calamités, d'horribles événemens!...

Après avoir donné la sépulture aux cadavres, la jeune fille, suivie de ses sœurs en vicissitudes, s'éloigna pour toujours d'un lieu qui lui rappelait de bien chers, de trop malheureux parens, les ineffables allégresses du jeune âge et l'odieux épisode d'une récente flétrissure.

Les pauvres voyageuses, liées par l'identité de leurs poignans ennuis et de leurs implacables griefs, se réfugièrent au fond du Vivarais, chez un des tenanciers de la baronnie d'Anjou : elles se procurèrent des armes et des palefrois faciles à monter, s'adonnèrent avec ardeur aux militaires évolutions, aux exercices équestres et attendirent, non sans impatience, que le moment de marcher contre les orangistes fût venu. Ce moment vint enfin : ayant eu vent de la réunion des troupes royales, elles se hâtèrent de franchir le Rhône dans un attirail guerrier. — On sait le reste.

III.

Les châteaux servant de repaires aux alliés, furent tour à tour pris par les Français dans les premiers jours de juin. Après ces rapides exploits, l'ennemi fut battu en maintes escarmouches qui fournirent aux jeunes filles d'Anjou l'occasion de payer de leurs personnes, de deployer une bravoure admirable, mais ne firent que raviver l'inextinguible besoin de représailles qu'elles éprouvaient. A la fin pourtant, elles purent prendre part à un fait d'armes qui eut assez peu de retentissement, mais d'immenses résultats.

Il était midi environ, le ciel dardait ses plus chauds rayons sur les plates campagnes du Bas-Dauphiné; Gaucourt et les siens, enhardis par les avantages remportés, marchaient contre Anthon, dernière place du prince d'Orange, lorsque des éclaireurs vinrent annoncer qu'on apercevait au loin, à travers le feuillage, l'armée ennemie éparse dans les forêts de chênes qu'elle traversait pour se ranger en bataille sur un sol plus découvert.

A cette nouvelle, le gouverneur ordonne son monde, engage chacun à se comporter courageusement, et rappelle aux gentilshommes dauphinois que leurs ancêtres ont jadis, dans des circonstances semblables, défait les troupes aguerries d'Edouard, duc de Savoie, non loin d'Anthon.

Le souvenir glorieux de la bataille de Varey, évoqué à propos, enflamme et électrise les Français; on se jette à genoux, le heaume en main, on prie avec ferveur, puis résolument on se relève, les buccines sonnent la charge, et aux cris de *France! France! Saint-Georges et Dauphiné!* on se précipite en avant.

Bientôt le grand pennon du prince d'Orange rouge et noir, au soleil, rayonnant d'or, apparaît parmi les taillis et annonce que le vassal révolté a voulu conduire en personne ses bataillons découragés par une série non interrompue de revers.

Le choc des deux armées est furieux : les routiers espagnols combattent en poussant de longues clameurs : les orangistes, que ne favorise

point le terrain, sont débordés, rompus, renversés; la débandade, d'abord partielle, devient bientôt générale; alors les guerrières se découvrent la face et, reconnues par leurs lâches bourreaux qui les prennent pour des fantômes irrités, achèvent de porter le trouble et l'épouvante dans l'esprit superstitieux des profanatours. On est impitoyable pour les infâmes que la pitié ne put émouvoir; percés do coups, ils tombent sous les pieds des chevaux, en demandant merci... Quelle boucherie! quel massacre !. . En une heure on prépara aux oiseaux de proie la pâture de plus d'un jour.

Cependant le prince, aussi brave que vaniteux et inconsidéré, se défend comme un tigre, mais enfin il cède à son sort; meurtri, éperdu, ruisselant de sueur, pris de vertige, il abandonne le champ de bataille qui s'est transformé en un marécago sanglant.

Les comtes de Fribourg, de Montaigu et do Virieu, fuient dans la plaine, *agiles comme des lièvres*; les sires de Beaufremont, de Mirabel de Troyes, et plusieurs autres amis fidèles du prince, sont tués. Les paysans des environs coupent la retraite aux fuyards et se ruent, la fourche en main, sur ceux qui hésitent à confier leur salut au fleuve. Un des vaincus s'était blotti dans le tronc creux d'un chêne, mais il ne put sortir de son étroit réduit; deux siècles après, en coupant le vieil arbre, on trouva le squelette encuirassé du malavisé soldat.

La furie française outrepassa les ordres de Gaucourt; néanmoins, on fit huit cents prisonniers, au nombre desquels se trouvèrent les chevaliers Thibault de Rougemont, Girard de Beauvoir, Loys de Conches, de Bussy et de Varembon.

Le princo d'Orange, que Pierre Terrail, aïeul du fameux Bayard, poursuivait l'épée aux reins, passa sous les murailles du château d'Anthon et se précipita à cheval, la lance au poing dans le Rhône, grossi par l'Ain en cet endroit ; un de ses servans d'armes, qui se trouvait sur la rive, se cramponna à la queue touffue du destrier, soit par le seul instinct de la conservation, toujours puissant chez l'homme en péril, soit pour suivre le noble fugitif. Celui-ci se voyant exposé à périr par le surcroît de charge imposé au cheval, dégaîna un tranchant braquemart, coupa le poignet de l'écuyer et aborda sain et sauf en Bugey, province dépendant alors de la Savoie. Son premier soin fut de se jeter à genoux sur le sable et de remercier avec effusion Dieu qui l'avait préservé d'une captivité imminente et sauvé des eaux ; ensuite, si l'on en croit l'historien dauphinois, Nicolas Chorrier, il baisa les pieds du destrier libérateur et jura que personne ne le monterait dorénavant.

Pauvre prince d'Orange !.. On le bafoua, on le chansonna avec force brocards et, qui pis est, on l'accusa de félonie, puis on le dépouilla bel et bien de sa principauté; mais heureux dans son malheur, il esquiva une humiliante détention.

Douze cents chevaux et une prodigieuse quantité d'armes et de harnais furent vendus sur la place du bourg de Crémieux trois jours après la bataille.

L'étendard d'Orange décora les voussures du chœur de la chapelle des Dauphins, à Grenoble; d'autres drapeaux bourguignons et savoyards ornèrent différentes basiliques de la province.

Mathieu Thomassin, conseiller de Louis XI, rédacteur du *Registre Delphinal*, termine ainsi la relation officielle de la journée d'Anthon :

« La diète desconfite par la grâce do Dieu fut faicte l'an mil CCCXXX, le XIe jour de juing qui estait dimanche et la feste de la saincte Trinité et de St-Barnabé, appostre. En bon jour bonne œuvre. »

Marguerite de Bressieux, grièvement blessée, mourut quelques heures après la bataille, chez les religieuses des Sallettes, où elle avait été transportée et où on l'inhuma avec tous les honneurs militaires. Dans ce même moutier entrèrent en religion les compagnes de la défunte; durant le

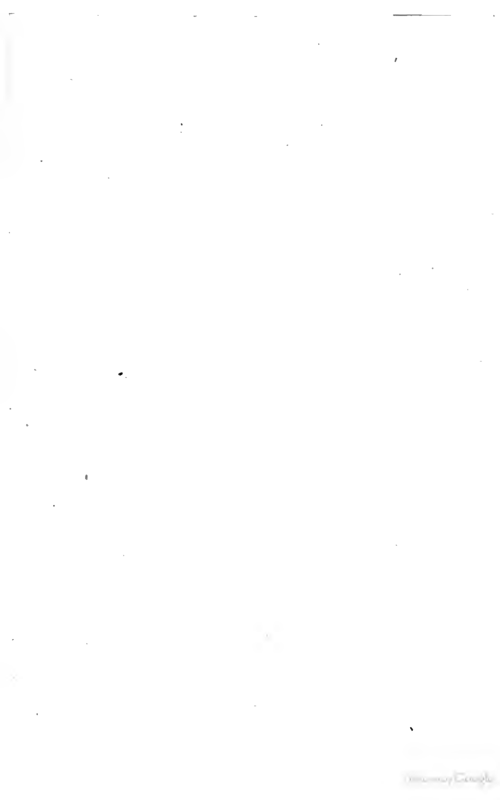
combat, l'intrépidité et la présence d'esprit dont elles firent preuve, stimulèrent les moins déterminés miliciens.

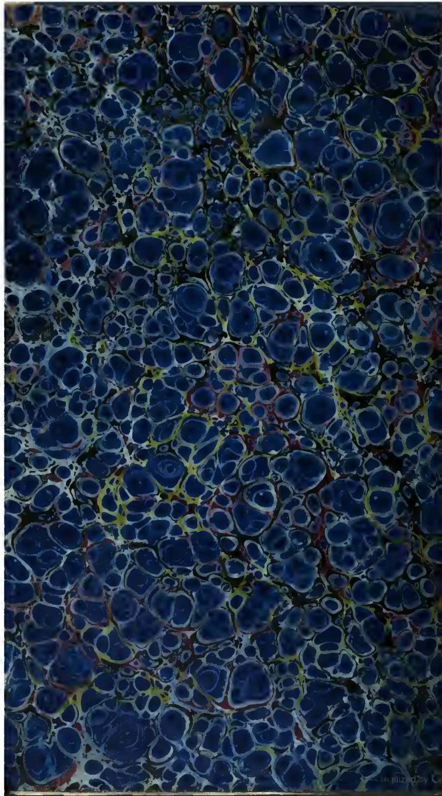
Les infortunées filles eussent trouvé des maris au sein de l'armée triomphante, mais rien ne put les déterminer à rompre les vœux de retraite formés en commun; elles voulurent expier jusqu'au tombeau le crime d'autrui, la barbare violence qui avait brisé leur avenir.

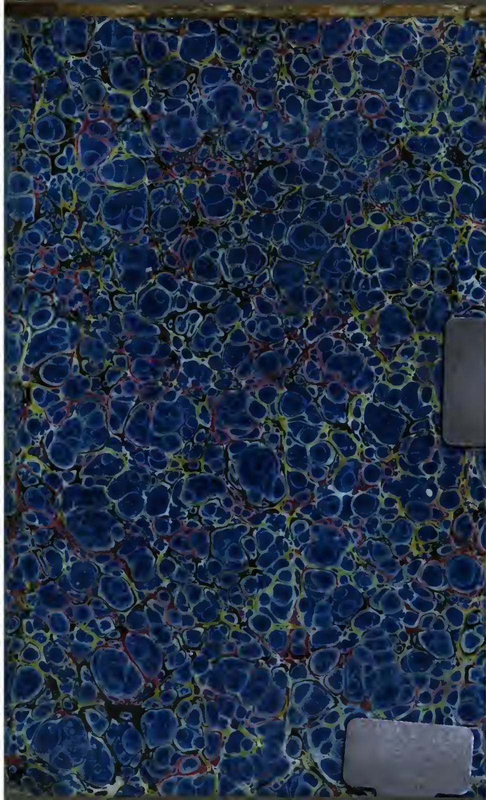
Est-il besoin d'ajouter que la jubilation de la victoire fut corrompue par de vifs regrets, baignée d'unanimes larmes?

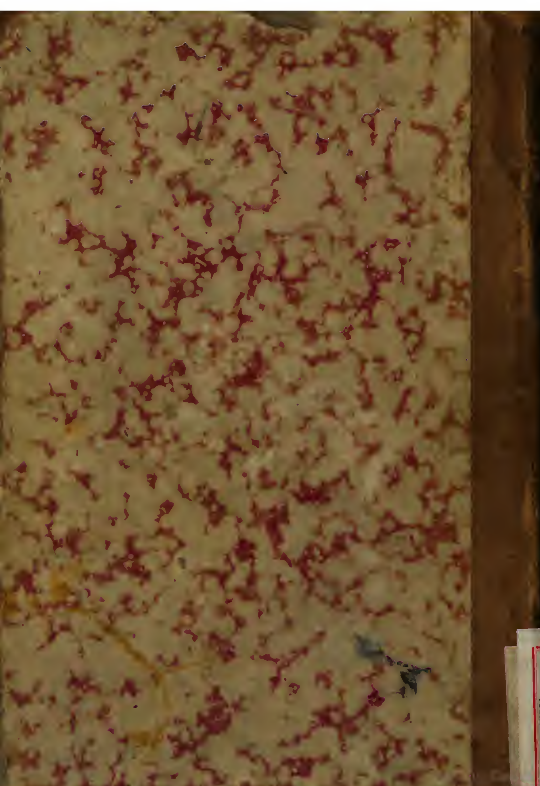
A la fin de la guerre, Primarette s'éteignit de consomption, et son âme alla sans doute se fondre pour jamais dans celle de la jeune martyre d'Anjou et d'Anthon, au séjour des félicités sans mélange.










BIBLIOTECA